

Comment et pourquoi j'ai commencé à écrire ce journal !

C'est Apollinarius, ce cher vieil Apollinarius, qui m'a encouragée à écrire ce journal.

Cela se passa lors d'une nuit de printemps, il n'y a pas si longtemps quand il sanglota entre mes bras comme un enfant et que je souhaitai pouvoir mêler mes larmes aux siennes ... mais je n'avais plus de larmes.

J'avais versé mes dernières larmes, lors d'une nuit, il y a une éternité, en Mésie, près de la mer Noire, à cause d'un beau général romain.

La nuit était pluvieuse mais ce ne fut pas le tambourinement de l'eau sur la terrasse de mon appartement qui me réveilla, ce furent les coups frénétiques frappés sur la porte de celui-ci.

J'étais seule car Nicia, ma femme de chambre, rejoignait chaque soir de son mari dans l'appartement de l'homme ... que je continue toujours à appeler mon "mari".

J'étais seule comme j'aimais à l'être, le soir, quand le soleil plongeait par-delà l'horizon et que les ombres commençaient à envahir la cité.

Lors de ces soirées, je m'installais dans ma chambre à coucher, à côté d'une lampe, avec mes livres et mes souvenirs d'un homme aux yeux bleus pour me tenir compagnie.

Je pris la lampe et allai à la porte que j'ouvris. Je découvris, alors, mon tuteur et ami, lui, qui était toujours tellement élégant, couvert de boue et de sang, les vêtements déchirés, échevelés et les yeux rouges et gonflés

Comme, stupéfiée, je restais pétrifiée sur le seuil, Apollinarius me dévisagea puis hoqueta entre deux sanglots déchirants,

"Julia, oh Julia! Hippolitus est mort!"

Je fus sidérée d'apprendre la mort de son jeune et bel amant mais avant que je puisse lui demander ce qui était arrivé, il tomba dans mes bras en pleurant comme un enfant.

Quand il put, enfin, parler, Apollinarius me dit que le garçon, qui venait d'avoir dix-huit ans, avait été piétiné sous les sabots des chevaux d'un groupe d'hommes ivres qui venaient de quitter une taverne - les lois de la ville autorisaient, en effet, les cavaliers à utiliser leurs montures dans les rues jusqu'à une heure très avancée.

Apollinarius et moi avons passé le reste de la nuit sur un divan dans mon antichambre, buvant du vin épicé et parlant. Quoique je ferais mieux de préciser qu'il parla et que je l'écoutais et, de temps en temps, quand il était trop anéanti par son chagrin, je l'étreignais comme s'il avait été l'enfant que je désirais tant mais que je n'aurais jamais

Pauvre, cher Apollinarius! La mort d'Hippolitus fut un lien supplémentaire entre nous, nous qui, tous deux, étions nés esclaves, qui avons été obligés de mener une vie artificielle et sans amour dès un âge très tendre, qui avons été libérés par la générosité d'hommes puissants et compatissants, qui avons été abandonnés lors de nos débuts dans une nouvelle vie, qui étions si amoureux des livres, de l'histoire et de la beauté ... qui étions si seuls et qui, maintenant, partageons la perte de nos bien-aimés, le sien emporté par la mort et le mien par l'honneur et par une autre femme.

La pluie cessa à l'aube et, à ce moment, nous étions tous les deux épuisés et plus qu'un peu ivres. Juste avant de tomber endormi, Apollinarius me regarda de ses beaux, et maintenant tristes, yeux couleur noisette et me dit.

"Je connais beaucoup de choses de ta vie antérieure, Julia. Beaucoup de choses sauf une : qu'est-ce qui s'est passé qui te rende si triste ?"

J'essayai bien de protester, de nier la vérité qu'il avait vue au-delà des murs que j'avais érigés autour de moi depuis mon retour à Rome. Mais Apollinarius me fit taire d'un geste de la main.

"Non, Julia," dit-il. "N'essayes pas de nier. Dès notre première rencontre, J'ai vu que tu étais en peine de lui. Non tu n'as pas besoin de m'en parler mais trouves un moyen pour exprimer ce que tu as dans ton cœur ou tu te feras encore plus de mal qu'il ne t'en a fait."

Peu après, Apollinarius tomba endormi dans mes bras et je le suivis dans l'oubli.

Quand nous nous réveillâmes, nous étions plus qu'un peu embarrassés et nous nous plongeâmes dans les préparations des obsèques d'Hippolitus afin d'éviter d'évoquer nos propos de la nuit précédente.

Pour lui, c'était la première nuit de sa vie - et, à ma connaissance, la seule - durant laquelle il avait dormi avec une femme.

Pour moi, la deuxième durant laquelle j'avais dormi dans les bras d'un homme sans avoir du, d'abord, lui donner mon corps.

Apollinarius, lui, n'avait pas d'envie de moi de cette façon, tandis que, cette autre nuit, en Mésie, l'autre homme m'avait désirée autant que je l'avais désiré. Plus même, il avait refusé de prendre le peu que j'avais à lui offrir, me laissant sans le confort du souvenir de sa chair.

Et c'est ainsi que, peu de temps après les obsèques d'Hippolitus et mon retour à mon appartement, je commençai à écrire.

Au début, mes efforts furent maladroits et l'exercice douloureux. Ma plume semblait aller dans une direction tandis que mon esprit dérivait vers une autre.

J'avais honte, aussi, de mettre par écrit ce que je voulais réellement et, surtout, ce dont j'avais tellement besoin de raconter!

Aussi, au lieu d'écrire ce qui était vraiment dans mon cœur, je m'entraînai, maintes et maintes fois, à écrire sur la poésie d'Ovide et celle de Catulle ou à transcrire mon opinion sur telle ou telle tragédie grecque. Les mois s'écoulèrent ainsi. Puis, je reçus la visite la plus inattendue qui soit : un de mes voisins, Marius Servilius Tibullus vint à mon appartement et me fit une proposition surprenante. C'était un riche armateur qui passait la plupart de son temps dans ses chantiers navals et dans les ports de l'empire mais qui avait gardé un appartement dans le même immeuble que le mien car, environ tous les deux ou trois mois, il revenait à Rome pour suivre ses affaires. Ma femme de chambre et son mari étaient les gardiens de sa propriété qui était située directement sous la mienne, au rez-de-chaussée du bâtiment et c'était, aussi, la raison pour laquelle j'avais pu louer Nicia sans avoir à la loger dans mon propre appartement. La première fois que je le rencontrai fut quand nos pas se croisèrent sur le seuil de l'immeuble. Il venait juste de rentrer à Rome après un an et demi de voyage d'un chantier naval à un autre et regagnait son appartement tandis que, moi, je me préparais à aller au marché avec Nicia. Il me salua poliment et échangea quelques mots avec Nicia mais sans me quitter des yeux. Peu après, ma femme de chambre me dit que Marius Servilius Tibullus lui avait posé beaucoup de questions sur moi. Elle m'informa également qu'il était veuf depuis des années, n'avait ni enfant ni famille et que, bien que son appartement romain soit très simple, il était immensément riche et préférait, de toutes façons, vivre dans sa propriété près de la mer. J'écartai de mon esprit les paroles de Nicia ainsi que l'intérêt de Marius Servilius Tibullus bien que je le rencontrai de temps en temps et que je trouvais, deux ou trois fois, sur ma table une amphore de vin Cecube, excellent, un présent de prix plus approprié pour une connaissance d'affaires que pour une femme, mais pas au point de devoir être rendu. Et, donc, bien que consciente de son intérêt, sa proposition me surprit. Je ne m'étais jamais imaginée en femme mariée et refusai son offre mais il insista et finit par me convaincre de devenir sa femme. Mon mariage fut une simple cérémonie privée mais il réussit à me tenir éloignée de l'écriture et ce ne fut que, des mois plus tard, quand nous fûmes installés dans sa propriété près de la mer et que j'eus appris à maîtriser la gestion de celle-ci comme ma nouvelle situation l'exigeait que je recommençai à écrire. Mais c'était toujours le même exercice maladroit, stérile, creux... Et puis, tout à coup, de la manière la plus inattendue qui soit, tout changea. Cette nuit-là, nous dînions avec certains des associés de Marius Servilius accompagnés de leurs femmes. La salle à manger résonnait du bruit des rires et des conversations quand, soudain, j'entendis prononcer son nom. Il faut savoir que, depuis notre mariage, mon mari aime inviter ses amis et associés à venir nous rendre visite et partager nos repas car il dit que recevoir est quelque chose qu'un homme seul ne peut ni correctement gérer, ni apprécier. A une autre époque, j'aurais été intimidée à l'idée de diriger son ménage et sa propriété et aussi d'être responsable de la planification de ses banquets mais Apollinarius m'avait bien tout appris et, en outre, quoique ma vie passée fut très différente de l'actuelle, certaines des compétences particulières que j'avais acquises durant ces jours affreux se révélèrent non pas honteuses mais utiles. Et, surtout, je ne suis désormais plus l'ancienne Julia, la fille effrayée et bouleversée qui tremblait et pleurait dans les bras d'un général romain, mais une femme qui avait réussi à survivre tant à l'esclavage qu'à la liberté et avait, également, réussi à survivre tant à la prostitution qu'à l'amour et ... au rejet. C'était cette nouvelle Julia, qui avait consenti à épouser un homme qu'elle connaissait à peine, qui avait marché seule et d'un pas ferme à son propre mariage, qui n'avait pas tressailli en voyant l'immensité et le luxe de sa nouvelle propriété ou la taille de son ménage et qui en avait pris la gestion en main, doucement et efficacement, au grand plaisir et à la grande fierté de son mari. Et, depuis lors, cette Julia, qui tenait les rênes de son ménage si aisément, était la respectable Domina, la maîtresse belle, éloignée et parfaite de la maison de Marius Servilius Tibullus. Combien de temps s'était écoulé depuis que nous nous étions dit adieu aux premières lumières de l'aube ? Combien de temps s'était écoulé depuis que j'avais entendu ses derniers mots, depuis que j'avais entendu, pour la dernière fois, sa belle voix aux inflexions profondes ? Deux ans. Deux ans depuis que je m'étais éloignée de lui n'osant pas tourner la tête pour lui jeter un dernier regard, effrayée à l'idée de ne pouvoir continuer à m'éloigner si je le regardais, effrayée à l'idée de perdre le contrôle de mes émotions et de me jeter à ses pieds pour le prier de ne pas me laisser aller, de me garder à ses côtés, de me permettre de, simplement, rester près de lui et de me nourrir de sa bonté et de sa force après une vie de servitude, d'abus et de solitude ... effrayée à l'idée de découvrir qu'il m'avait simplement congédiée et qu'il ne me regardait pas chevaucher loin de la Mésie et de sa vie.... Mon mari et son associé étaient en train de s'entretenir de politique et de guerre, sujets qui, tous les deux, étaient très importants pour eux et leurs affaires puisque Marius Servilius est un riche armateur qui accroît, aussi, chaque année, sa fortune en transportant et en vendant des provisions pour les légions. Ils étaient en train de parler des guerres interminables qui se déroulaient à la frontière du Nord quand l'associé de Marius Servilius mentionna que les tribus Germaniques devaient être beaucoup plus

ingénieuses et courageuses que les gens le pensaient puisqu'un homme, comme le général romain, responsable de cette lointaine frontière de l'empire, n'était pas capable de les soumettre complètement. Ce général, disait-il, était le chef d'armée favori de l'empereur, son courage et ses compétences guerrières étaient aussi légendaires que la fidélité inébranlable qu'il inspirait à ses hommes.

Ils continuèrent à parler et à siroter leur vin tandis que les domestiques nous servaient et je continuai à discuter avec les femmes qui bavardaient sur les enfants, les grossesses et les belles soirées qu'un des bateaux de mon mari venait de rapporter mais mon esprit n'était plus à leurs conversations, il s'était replongé dans les souvenirs de ce qui s'était déroulé en Mésie, près de la Mer Noire.

Et, je le vis, aussi clairement que s'il était entré dans la salle à manger, foulant le sol de son grand pas souple, sûr de lui, de la même manière qu'il était entré dans ma vie ... et l'avait aussi quittée.

Et je le vis, comme il était lors de notre ultime rencontre, magnifique dans son uniforme de son général, ses étonnants yeux bleus me fixant de leur chaud regard, sa belle voix aux inflexions profondes me calmant comme elle l'avait fait la nuit où j'avais dormi dans ses bras.

Tandis que les femmes papotaient autour de moi, je m'efforçai d'entendre ce dont parlaient Marius Servilius et son ami mais je ne pus que saisir au vol des bribes de conversation tout en me forçant à rester l'hôtesse plaisante et la dame parfaite que j'étais devenue, une femme que personne ne soupçonnerait d'avoir été une esclave et une putain.

Et, bien que je ne pus entendre que très peu de leur conversation, j'attrapai juste l'information qui allait me pousser à réaliser l'impensable

Car l'associé de Marius Servilius mentionna que le puissant général romain tenait son quartier général, en Germanie, au casernement de sa légion, un endroit appelé Vindobona.

Je ne me souviens pas comment le dîner se termina ni comment je retournai, cette nuit-là, à mes vastes appartements, appartements où je me retirais autant que je le pouvais pour apprécier le silence et la solitude et pour lire et écrire entourée de mes chats pour seule compagnie.

Je me rappelle seulement le froncement de sourcils de mon mari quand je lui souhaitai la bonne nuit qui me fit prendre conscience que je devais avoir un air égaré.

Je me rappelle seulement mes heures d'insomnie à revisiter mes souvenirs de l'homme qui avait brièvement partagé ma vie en la changeant pour toujours, à me rappeler chacun des mots que nous avions échangés, chacun des regards, chacun des rares baisers donnés et chacune des caresses volées et, surtout, le feu qui nous enflamma chaque fois que nos corps se touchèrent

Savez-vous ce qui arrive quand vous osez aimer un Dieu ? C'est brillant, c'est beau, cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu éprouver auparavant ... et ça brûle - des flammes qui vous réduisent en cendres et il n'y a aucun vent assez fort pour les disperser et vous libérer.

C'est une sorte d'asservissement, un asservissement totalement différent de ce que peuvent expérimenter de simples hommes ou femmes, de simples esclaves ou maîtres.

C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai osé aimer un homme qui était aussi un Dieu. Un homme trop bon pour être un simple mortel. Un Dieu trop humain pour être une divinité lointaine.

Quand le matin parut, je licenciai mes femmes de chambre et je restai dans mes appartements, informant mon mari que je n'étais pas bien.

Comme je n'avais jamais été malade depuis que nous nous étions mariés, Marius Servilius y fut sensible et voulut m'envoyer son médecin personnel mais je l'informai qu'il s'agissait, seulement, d'une légère indisposition féminine et il ne m'interrogea pas davantage.

Je restai des heures sur le divan disposé sur la terrasse de mes appartements, regardant la vue magnifique sur les jardins de la ville et sur la mer sans véritablement les voir, ignorant les facéties de mes chats jouant librement parmi les arbres en pots et les bacs de fleurs.

Mon esprit concentré, uniquement, sur lui.

Durant les deux années qui se sont écoulées depuis nos adieux, je pensai que j'avais appris à vivre sans lui, même si je n'ai jamais arrêté de penser à lui.

Mais, soudain, j'étais envahie par le besoin de le voir, d'être près de lui, de lui parler, d'examiner ses yeux pour y découvrir ce qu'il pensait de cette nouvelle Julia qui n'était plus ni esclave, ni putain, qui n'était plus une fille gauche et effrayée, mais une femme adulte, fière et sûre d'elle, riche aussi et libre et instruite ... une femme digne d'être l'épouse d'un homme de son statut.

Le soleil disparaissait à l'horizon quand je regagnai mes appartements. Je m'assis derrière mon bureau, pris du papyrus et une plume et commençai à écrire une lettre, la première lettre personnelle que j'ai jamais écrite, car je n'ai personne à qui écrire, à part Apollinarius mais mon cher et ancien professeur passe la plupart de son temps près de moi, son appétit des voyages calmés depuis des années.

D'une main ferme j'ai écrit, dans le style formel convenant à la correspondance entre une femme mariée et un homme qui n'est pas son mari, un bref compte-rendu de ce qui m'était arrivé durant ces deux dernières années, faisant allusion à certaines choses qui nous étaient personnelles, à nous et à nous seuls.

Je l'informai, aussi, de mon statut de femme mariée, de la situation confortable dont je jouissais maintenant et le remerciai d'être celui qui avait rendu tout cela possible.

Quand j'eus fini, je roulai la lettre et la scellai avec le cachet que mon mari m'avait donné le jour de nos noces pour mon usage personnel dans la gestion des affaires de la propriété et du ménage.

Je l'enferme dans un petit coffret sur mon bureau, toujours à portée de main, à la différence de l'autre sceau qui reste caché et dont l'existence est ignorée de tous, même d'Apollinarius.

Déposant la lettre à l'intérieur du coffret que je tiens toujours clos puis j'allai à la cachette, la cavité secrète où j'avais placé l'autre sceau, peu de temps, après mon arrivée dans cette maison.

Je ne l'avais pas vu depuis longtemps mais, maintenant, j'avais besoin de le contempler à nouveau. J'avais besoin de le revoir autant que j'avais besoin de revoir l'homme aux yeux bleus qui m'avait transformée pour toujours.

Je m'agenouillai sur le plancher à côté de mon lit à baldaquin, soulevai le tapis et soupesai la pochette en velours pourpre, le pourpre la couleur impériale, la couleur interdite, avant de l'ouvrir et d'y découvrir le lourd anneau en or qui avait, autrefois, orné la main de l'homme le plus puissant du monde.

L'anneau qui m'accorderait tout ce que je voulais ou tout ce dont j'avais besoin quand je le voulais ou quand j'en avais besoin....

Encore que tout le pouvoir du puissant empereur romain n'ait pas été suffisant pour me donner la seule chose que je voulais vraiment: l'amour d'un homme qui était amoureux de l'honneur et de sa propre femme. Je remis l'anneau dans la pochette en velours puis le remis dans sa cachette et allai me coucher.

Pour envoyer la lettre à Vindobona, je devais attendre d'avoir la possibilité de retourner à la ville et cela se produisit, seulement, deux semaines plus tard.

Un après-midi, peu de temps après avoir réintégré l'appartement de mon mari, je sortis en litière et fis une visite à Aemilius Trebutius Flaccus, le banquier qui avait été chargé de m'aider à m'établir à Rome quand j'y étais revenue après mon affranchissement.

Comme toujours, il me reçut avec une grande déférence car ma première visite ne lui avait laissé aucun doute sur mon importance, sur l'importance de cette fille de dix-huit ans, aux cheveux roux, qui était apparue, à sa porte, escortée de six prétoriens et d'un questeur, portant une lettre scellée avec le cachet personnel de l'empereur Marc Aurèle.

Le banquier envoya chercher du vin et des gâteaux au miel et nous avons échangé des plaisanteries pendant quelques minutes avant que je ne sorte la lettre des plis de ma Palla.

S'il fut étonné par la nature du service que je lui demandai, il ne le montra pas et, non seulement, m'assura que la lettre partirait immédiatement, mais il ajouta, aussi, qu'il le ferait avec une discrétion absolue et que, quand la réponse arriverait, il m'en informerait de la même manière.

Il refusa, même, d'être payé, disant qu'il était honoré d'aider une si grande dame. Je le remerciai et rentrai à la maison tout de suite après.

C'est après le retour chez moi que commença la plus mauvaise partie ... la longue attente

Car j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir, j'avais écrit la lettre et l'avais postée pour la lointaine frontière où le général était caserné et, maintenant, il n'y avait rien d'autre à faire à part attendre.

Attendre sa réponse, attendre le message d'Aemilius Trebutius Flaccus, attendre, pendant des mois, l'instant béni, le moment où je casserais son cachet militaire et lirais ses mots.

Attendre et, en même temps, me souvenir et rêver et continuer à vivre, jour après jour, en accomplissant mes devoirs, en remplissant des pages de mes songeries sur la poésie et sur la tragédie et en lisant les travaux d'historiens et de philosophes tout en caressant distraitement mes chats.

Des mois s'écoulèrent depuis l'envoi de ma lettre à Vindobona et l'attente n'est toujours pas finie.

Des mois s'écoulèrent depuis que je l'ai fait et l'attente est toujours la seule chose que je peux faire.

Attendre et continuer, en rédigeant pages stériles après pages stériles et en m'armant moi-même chaque fois que quelqu'un passe la porte, m'armant contre l'espoir que c'est lui qui appelle. Qu'il soit venu à moi. Qu'il soit venu pour moi.

L'été et l'automne passèrent. Les Saturnales vinrent et s'en allèrent ainsi que l'hiver avec ses vents froids et sa pluie plus froide encore.

Nous restâmes en ville car les ports étaient fermés jusqu'au printemps.

Le ciel gris et le temps froid étaient particulièrement inconfortables pour mon mari mais la nature de ses affaires nous empêchait de nous diriger vers le sud, vers un climat plus amical.

Reclus dans son appartement, nous n'avons reçu que peu de visiteurs et j'accueillis volontiers ce changement, renfermée sur moi-même, lisant obstinément à la lumière des lampes et à la chaleur des braseros, mes chats sommeillant autour de moi ou sur mes genoux, écrivant obstinément sur tout et sur rien, évitant obstinément la vérité tandis que l'hiver se fondait en printemps embaumé.

Jusqu'à cette dernière nuit, durant laquelle je rêvai, une fois encore, du général romain et que je me réveillai haletante et le cœur si douloureux que je pensais qu'il allait se casser.

Dans mon rêve, il caressait tendrement ma joue de ses doigts calleux et je tournai mon visage pour embrasser la paume de sa main forte et chaude.

Il souriait de son sourire doux, de son sourire d'enfant, un sourire qui effaçait les rides que les années de soucis et de responsabilités avaient imprimées sur son beau visage et qui le rendait si jeune, si insouciant et aussi un peu vulnérable, puis il chuchota

"Julia...."

Ce fut le son de sa voix chaude et profonde qui me réveilla. Mon nom semblait se répercuter tel un écho dans l'obscurité de ma chambre ... sa voix et la chaleur de sa présence avaient été tellement vivantes...

Je restai, longtemps, les yeux clos, essayant de récupérer ma respiration et retenant, désespérément, les larmes douloureuses qui perlaient sous mes paupières puis je me levai et allumai une lampe. Je cherchai un morceau de papyrus, de l'encre et, en dépit de la froideur de cette nuit d'avril, je m'assis à mon bureau et écrivis jusqu'à l'aube

Et c'est ainsi que, finalement, je commençai à écrire sur moi, sur ma vraie vie, et sur le Général Maximus Decimus Meridius, le Général des légions Felix, le Commandant des armées du Nord, sur l'homme qui a fait ce que je suis et ce que je possède, maintenant, le seul homme que j'ai jamais aimé, le seul homme que j'ai jamais voulu.

Mon enfance dans la maison d'Avidius Cassius

Je suis née au foyer du Général Avidius Cassius. J'étais une esclave élevée pour sa beauté et pour le plaisir masculin comme les chevaux sont élevés pour leur vitesse ou leur endurance.

Je n'étais pas la seule. Nous étions un groupe de filles et de jeunes femmes tenues, sous stricte surveillance, dans la villa champêtre du Général, à deux heures de Rome.

C'était assez proche de la ville pour Cassius recevoir et distraire facilement ses invités et suffisamment loin pour ne pas être sous les yeux de sa femme. Non pas qu'elle soit intéressée car, comme les femmes des classes les plus hautes, elle avait fait son devoir envers son mari en lui donnant les fils nécessaires à la continuation de sa lignée et elle se désintéressait complètement du comportement de son mari tant qu'il n'apportait ni honte ni déshonneur à sa maison et à sa famille.

Et, comme Cassius était riche, puissant et discret, il n'y avait aucun danger. Du moins, à cette époque, ... parce que, plus tard, la situation s'avèrera être pire que ce que la dame aurait pu craindre.

Notre gardienne était Turia, une femme libre d'une trentaine d'années, grande, aux cheveux bruns, qui avait été la maîtresse de Cassius dans sa jeunesse et qui, maintenant, détenait le pouvoir absolu à l'intérieur des murs de la villa et était, directement, responsable de nous toutes.

Nous menions une vie de recluses, particulièrement, les plus jeunes, qui n'étaient pas encore prêtes à rejoindre les rangs pour y jouer leurs rôles dans les jeux de pouvoir de Cassius.

Comme nous n'étions pas des esclaves comme les autres, les durs et épuisants labeurs nous étaient étrangers.

Nous étions dressées pour accomplir des devoirs qui n'avaient aucun rapport avec le nettoyage, la cuisine ou le travail de la terre, mais bien avec le plaisir des hommes ... des hommes qui étaient les amis de Cassius, les alliés politiques et militaires de Cassius, les partisans potentiels de Cassius, les officiers de Cassius et, bien sûr, Cassius lui-même.

Comme je l'ai dit, Turia était notre gardienne, mais aussi notre gouvernante et nous menions une vie très stricte.

Dans le futur, j'apprendrai que la discipline sans amour qui commandait notre existence n'était pas très différente de celle qui commandait l'existence des vierges de Vesta.

Mais toute ressemblance s'arrête là.

Notre servitude n'avait aucun rapport avec Vesta, mais bien avec Vénus, notre virginité était estimée, seulement, par ceux qui la prendraient et quand ils la prendraient et non par le temps que nous la garderions et notre temps de service était beaucoup plus court que les trente ans promis par les Vestales quand elles prononçaient leurs vœux.

Au moins, elles connaissaient, dès le début, la date de leur sortie et la récompense qu'elles recevraient, certaines étant toujours assez jeunes, après leur engagement, pour se trouver un bon mari et une famille après trois décennies consacrées au temple de la déesse.

Pour nous, la fin de notre service signifiait être gardées encore quelques années si nous nous étions avérées être de bonnes éleveuses et avoir donné de belles filles à Cassius pour nous remplacer ... si, bien sûr, nous n'étions pas mortes en couches ou en fausse couche entretemps.

Néanmoins, tout ce qui nous attendait, à la fin, était d'être reléguées aux places inférieures, oubliées ou vendues.

Ma vie était aussi artificielle que ma naissance car ce ne furent ni l'amour ni même le désir qui me tirèrent des reins de parents inconnus mais la volonté d'un homme implacable habitué à diriger la vie des autres et à être obéi et satisfait dans ses vœux.

Dès un âge très tendre, j'appris comment être une enchantresse, une esclave obéissante, une courtisane accomplie.

Sous la tutelle impitoyable de Turia, j'appris à augmenter la beauté que les dieux m'avaient accordée, à me parer, à parfumer mes cheveux et mon corps, à me maquiller, à me déplacer, à sourire, à être gracieuse et élégante, à parler et ... à rester silencieuse mais, par dessus tout, à satisfaire les caprices des hommes, n'importe quel caprice de n'importe quel homme, caprices sophistiqués ou contre nature.

Et, bien sûr, j'appris, aussi, comment feindre parce que nos partenaires s'attendaient à ce que, non seulement, nous supportions leurs attentions et leurs plaisirs d'homme mais aussi que nous feignions d'aimer cela, peu importe que cela fut cru, déplacé ou répugnant.

Comme disait Turia, nous n'avions pas à porter de jugement mais à leur donner l'impression qu'ils étaient des dieux en rut sur des mortelles consentantes.

Je grandis en entendant les gens dire combien j'étais belle et combien plus belle encore je serais quand je deviendrais une femme.

Les miroirs polis des bains de la villa reflétaient l'image d'une grande fille mince aux longs cheveux bouclés roux doré, à la peau laiteuse et aux grands yeux bleus.

Et les regards de Cassius, quand il visitait la villa entre deux campagnes militaires, me disaient qu'il pensait plus à moi que nécessaire pour ma paix intérieure.

Quand vous êtes nés esclave, vous apprenez, très jeune, que votre vie n'est pas à vous, mais est ce que votre maître veut qu'elle soit.

Vous apprenez, aussi, à composer avec votre destin le mieux que vous pouvez ou vous vous plongez vous-même dans les tourments.

Et, pour un esclave, le trouble peut être très mauvais. Aussi, comme toutes les filles qui ont grandi avec moi et celles qui me suivirent, j'appris à obéir, à sourire, à être agréable, à plaire et à aller de l'avant, jour après jour, jusqu'à ce que j'oublie, ou pense avoir oublié, qu'il y avait des gens qui vivaient d'une façon très différente, des gens qui allaient où il leurs plaisait, qui riaient sincèrement et non par crainte de la punition, des gens qui aimaient et étaient aimés

Bien que j'étais entourée de beaucoup d'autres filles, je grandis en enfant solitaire.

J'aimais être seule, la solitude étant un bijou rare et précieux dans une maison comme celle-ci.

Dès que possible, je pris l'habitude de me cacher dans un coin éloigné des jardins de la villa ou, encore mieux, dans la grande bibliothèque, ombragée, dont les murs étaient couverts de niches qui accueillait des centaines de rouleaux que je touchais respectueusement, fascinée par le pouvoir mystérieux des mots écrits que je ne pouvais pas lire.

En ces lieux isolés, je m'asseyais pour penser et pour rêver. J'avais l'habitude de rêver de ma mère, essayant d'imaginer la belle femme anonyme qui m'avait portée dans son ventre et m'avait donnée naissance en ce monde. Elle devait avoir été belle car toutes nous provenions de la beauté et de la force, nos mères n'étant guère plus que des juments d'élevage et nos pères des étalons.

Comme j'avais envie d'elle!

Parfois, nous allions à Rome car Turia pensait que la visite des marchés et des bains dans la grande ville convenait à parfaire notre éducation dans les arts du plaisir et de la perfection.

Quand cela arrivait, je regardais, avidement, autour de moi, m'imprégnant autant que je le pouvais de la vie des autres.

Et mes yeux étaient toujours attirés par des mères portant leur enfant. À cette époque, quand nous retournions à la villa, j'avais l'habitude de rester dans mon lit sans dormir pendant des heures. Je fermais les yeux et je m'étreignais, fort, essayant d'imaginer que c'était elle qui me serrait contre sa poitrine.

Comme il est ironique de constater que malgré les années, je fais toujours la même chose, couchée dans mon lit froid, sans dormir, nuit après nuit, je m'étreins en feignant de croire que c'est un autre qui m'embrasse! Mais la personne dont je rêve, maintenant, n'est plus ma pauvre mère inconnue, mais un rude et séduisant Général romain aux beaux yeux bleus parfois un peu nostalgiques.

Mais le temps passait et j'avais de moins en moins souvent de possibilités de m'évader.

Mon corps s'épanouissait et devenait celui d'une jeune femme et, bientôt, Turia et le médecin de la maison déclarèrent que j'étais prête à accomplir mes devoirs.

Le médecin était un grec originaire d'Alexandrie qui était payé pour nous maintenir en bonne santé et éloignées des conséquences de nos devoirs ... et aussi se débarrasser d'eux quand les précautions avaient échoué, chose qui se produisait de temps en temps.

Son nom était Andreas.

Un jour, alors que je n'étais encore qu'une petite fille et que je me tenais cachée dans la bibliothèque, il me découvrit debout figée devant le trésor écrit qu'elle contenait.

Il me demanda si j'étais intéressée par les rouleaux et fut étonné quand je lui répondit que oui mais que je ne savais ni lire ni écrire.

L'éducation n'est pas encouragée parmi les esclaves, sauf pour les esclaves mâles et à condition qu'ils montrent des aptitudes exceptionnelles qui peuvent être utiles à leurs maîtres.

Andreas me demanda si je voulais apprendre et j'ai dit, "Oui!" avec un tel enthousiasme qu'il se mit à rire.

Il commença, immédiatement, utilisant un morceau de papyrus qu'il avait dans sa pharmacie portative et continua à m'enseigner, chaque fois qu'il venait à la villa, le peu de lecture, d'écriture et de calcul qui furent la seule éducation formelle que je reçus durant mon esclavage.

Pendant que j'apprenais à maîtriser les premières notions, je m'échappais à la bibliothèque chaque fois je pouvais et me penchais sur les rouleaux essayant avidement de déchiffrer leurs secrets, échouant le plus souvent. Mais, de temps en temps, je pouvais déchiffrer une ligne ici et appréhender une idée là et je rayonnais comme si j'avais gagné un prix merveilleux.

Je tins secret ma maigre éducation car j'étais inquiète à ne pas gâcher ces merveilles avec la réalité brutale de ma vie quotidienne.

Ma virginité fut le prix que Cassius paya pour la faveur d'un sénateur.

L'homme était dans la cinquantaine et préférait les très jeunes filles. Et j'étais très jeune, car j'avais eu mon premier saignement de femme il y avait moins de six mois.

J'avais environ douze ans.

Jusqu'à ce moment-là, mes devoirs étaient d'apprendre les arts de la séduction et de servir du vin aux invités masculins de Cassius quand il les distrait dans sa villa.

Quand je faisais cela, je sentais leurs yeux qui me suivaient, avidement, et, le plus souvent, ils posaient des questions sur moi à Cassius et faisaient des remarques crues sur ma virginité et sur ses plans pour mon avenir.

Et, maintes fois, Cassius refusa leurs demandes que je sois déflorée lors de l'une de leurs soirées, ce fut jamais la seule chose convenable qu'il fit pour ma défense.

Mais il n'était pas motivé par la décence, seulement, par ses intérêts et il tenait à ma virginité comme à un bijou de prix, s'abstenant même de la prendre lui-même.

Il la donna, en priorité, à cet homme dont il avait bien besoin de la faveur à ce moment-là.

Après le sénateur vinrent de plus en plus d'hommes : des jeunes, des moins jeunes, des âgés, des vieux, des grands, des petits, des minces, des gros, des blonds, des bruns, des gris ou des roux, des sophistiqués, des durs, des intelligents, des arrogants, des stupides, des cultivés, des bavards, des froids, des bien élevés, des brutaux - si différents et si semblables, tous prêts à jouir de la chair qui leurs était offerte gratuitement, tous prêts à profiter des plaisirs dont on les comblait puis ... tous abandonnaient le navire.

Et, par dessus eux tous, il y avait Avidius Cassius, qui s'attendait à ce que chacun obéisse à ses caprices, sans hésitation, et qui me revendiquait, régulièrement, comme il le faisait avec ses esclaves spéciaux car il me préférerait à toutes les autres.

Je leurs donnais à tous du plaisir et, ensuite, quittais leurs lits, car ils ne voulaient pas me trouver là quand ils se réveillaient et je leurs en étais reconnaissante.

Je me retirais dans mon propre lit après avoir effacé leurs traces de ma chair pour me battre contre ma propre ignorance en essayant de déchiffrer un morceau de papyrus.

C'était cette lutte presque désespérée qui me gardait l'esprit sain et m'aidait à effacer leurs visages de mon esprit de la même manière que l'eau et le savon avaient effacé la preuve de l'accouplement.

Pendant les six années qui suivirent, ma vie fut une ronde incessante de soirées et d'hommes et de devoirs accomplis dans des lits sénatoriaux et des lits militaires.

Je fus bientôt assez âgée pour voyager avec mon maître et il m'emmena, ainsi qu'une douzaine d'autres femmes, en ses postes militaires.

Avidius Cassius était un Général fort respecté, qui avait combattu avec succès à l'Est côte à côte avec le dernier empereur Lucius Verus et qui était tenu en haute estime par le sénat romain.

Ce qui allait être sa dernière campagne militaire le transporta, et moi avec lui, en Mésie, près de la Mer Noire.

Et c'est là, à ce poste si éloigné de Rome que ma vie bascula pour toujours.

Cela commença la nuit où mes pas croisèrent ceux du Général Maximus Decimus Meridius, l'homme que je prétends qui m'embrasse quand je m'étreins, moi-même, nuit après nuit dans mon lit froid et solitaire.

Rencontre avec le Général Maximus

Quelle que soit la durée de mon existence, je n'oublierai jamais la première fois où je le vis.

Comme je l'ai déjà mentionné, nous résidions en Mésie, non loin de la mer Noire.

Quand je dis "nous", je parle de moi mais aussi d'Honora, d'Eugenia, d'Eunice, d'Ariadna et des autres esclaves emmenées par Cassius pour lui servir de pions très utiles dans ses jeux de pouvoir.

Notre chair était le prix à payer pour bénéficier de l'appui des officiers et des politiciens dont il avait tellement besoin pour réaliser ses ambitions.

Dans les années qui suivirent ma première expérience dans le lit d'un de ces hommes dont le rôle était si important dans les jeux du pouvoir de Cassius, l'ambition de ce dernier ne cessa de grandir.

Depuis des années, il intriguait, subornait et manigançait pour affermir sa position dans l'armée et étendre son influence parmi les politiciens, se préparant patiemment lui-même pour le moment final.

Et lors de l'été de la quatorzième année de règne du divin empereur Caesar Marcus Aurelius Antoninus Augustus, il franchit un pas de géant en s'auto-proclamant empereur. Il alléguait la mort de ce dernier et du fait qu'il n'avait pas désigné d'héritier après la mort de son frère adoptif, Lucius Verus, même s'il laissait un fils en bas âge, Lucius Commodus Antoninus, et une fille veuve, dame Lucilla, qui avait été l'épouse du défunt co-empereur et dont elle avait eu un fils.

Au fil des années, j'avais entendu des rumeurs, des commérages et, de temps à autres, des bribes d'information importante sur les plans de Cassius.

Mais les esclaves et les prostituées apprennent, rapidement, à garder leurs secrets et ceux de leurs maîtres et, comme j'étais les deux à la fois, je savais qu'il fallait éviter de poser des questions et, donc, je tins cela par de vers moi.

Néanmoins, je fus troublée par la décision de Cassius de s'emparer du trône car, bien que sachant à peine lire et écrire, je connaissais assez d'histoire romaine et de politique pour savoir qu'il ne pouvait pas simplement marcher sur Rome avec ses légions et s'attendre être couronné sans résistance.

Nous étions au bord de sérieux ennuis et, quand leurs maîtres ont des ennuis, les esclaves le paient chèrement.

Après l'auto proclamation, nous restâmes en Mésie.

Le camp fut renforcé et la légion mise en état d'alerte. Cassius envoyait des courriers vers les différentes parties de l'empire et attendait le soutien des autres commandants.

Ses espions l'informaient que Rome était en ébullition, que le sénat était divisé entre ceux qui voulaient déclarer un nouvel empereur, lui ou un de ses candidats, et ceux qui recommandaient la prudence et

voulaient envoyer des représentants à l'Est afin de confirmer la mort de Marc Aurèle avant de prendre une décision pour le futur de l'empire.

En d'autres termes, nous étions au bord d'une sanglante guerre civile.

Pourtant, dans le même temps, la vie semblait continuer son petit bonhomme de chemin mais je savais que Cassius s'était rapidement débarrassé de certains officiers, dont deux centurions, qui lui avaient refusé l'allégeance en temps que nouvel empereur.

Moi et les autres femmes esclaves séjournions dans nos propres cantonnements qui étaient confortables et avaient leurs propres bains car il n'était pas pensable que nous partagions ceux des soldats et nous nous y occupions de nos propres contingences.

Nous avions des servantes, des esclaves de moindre valeur car pas assez belles pour suivre nos traces, qui nettoyaient nos vêtements et en prenaient soin, qui s'occupaient de nos repas et de nos bains et qui nous aidaient à nous parer et à nous coiffer

Depuis notre arrivée en Mésie, j'étais devenue la maîtresse du quartier des esclaves.

J'étais celle qui donnait les ordres et surveillait le bon déroulement du quotidien.

~~J'étais celle que l'on appelait quand il y avait un problème~~ ~~quelqu'un ne se sentait pas bien, celle~~ auprès de qui allaient les autres femmes quand elles étaient effrayées, contrariées ou en détresse.

Mon influence ne passa pas inaperçue aux yeux de Cassius, qui appréciait que je fasse tourner son 'petit' ménage aussi efficacement et, plus d'une fois, il dit que « j'étais la meilleure qu'il ait jamais élevée », sincèrement convaincu que j'éprouvais de la gratitude pour cette reconnaissance de mes capacités.

Comme d'habitude, je souriais, doucement, et continuais à vivre, enfouissant au plus profond de mon cœur un ressentiment dangereux et qui croissait sans cesse depuis qu'avait débuté ma prostitution.

J'avais réussi à le maîtriser de telle manière que personne, et, parfois, même pas moi, n'en était conscient.

Il était bon que la gestion de la « maisonnée » de Cassius me tint occupée parce que les jours en Mésie étaient longs et monotones et l'inactivité aurait usé mes nerfs puisqu'il n'y avait pas de bibliothèque pour parfaire mon éducation et que j'avais lu et relu, au moins une centaine de fois, les rares papyrus que j'avais pu cacher parmi mes affaires,

Durant les longues et étouffantes heures de l'été local, je serais devenue folle si je n'avais pas eu toutes ces petites affaires, comme gérer les stocks de savon ou a

Marcellus était un intime de Cassius parce qu'il l'avait aidé à se débarrasser des officiers qui s'étaient opposés à lui et, de ce fait, le contenu du message était vraiment très perturbant ... je pensais que, peut-être Marcellus en savait davantage sur la prétendue mort de l'empereur, qu'il s'effrayait du rôle qu'il avait joué dans les plans de Cassius et voulait être dans les bonnes grâces du puissant général. Dans tous les cas, cela signifiait des problèmes. De gros problèmes. Le type de problèmes que j'avais appris à éviter soigneusement.

Je me préparai, pour la nuit, avec grand soin.

Je parfumai mon corps et mes cheveux qui cascadaient jusqu'à mes reins - cheveux que je porte maintenant roulés comme il convient à une femme mariée et décente - avec l'essence de myrrhe que j'aime tant et me parai d'une de mes plus belles tuniques faites de soie blanche surfilée d'or, et, comme toujours, j'évitai le lourd maquillage qu'appréciaient tant les autres femmes.

Quand je fus presque prête, je glissai la main au fond d'un de mes coffrets pour y toucher du doigt mon trésor secret.

C'était un poignard en argent que j'avais volé juste avant de quitter la maison du sénateur qui avait pris ma virginité, quand la colère aveugle, que j'avais appris à surmonter, depuis, lors si soigneusement, avait éclaté un instant et m'avait poussée à envisager de larder de coups de couteau le suivant qui essaierait de me toucher ou à me poignarder moi-même pour éviter tout autre contact charnel avec un homme.

Au fil du temps, j'appris à maîtriser cette pulsion et avait continué à vivre tout en me renforçant intérieurement.

Néanmoins, j'avais gardé le poignard et l'avait caché parmi mes affaires durant toutes ces années et, de temps en temps, j'éprouvais besoin de le toucher, de le soupeser car le contact de ce froid morceau de métal brillant me réconfortait.

C'était comme si je savais que tôt ou tard je l'utiliserais.

Restait à savoir qui recevrait le coup de la lame.

Je parvins à la tente, où les festivités avaient déjà commencé sans attendre l'arrivée du général en visite, et, immédiatement, Marcellus me réclama.

Etant l'officier de rang le plus haut, après Cassius et le Général Maximus, aucun autre homme n'osa s'interposer.

Marcellus me tint à ses côtés jusqu'à ce qu'il soit temps que je me dirige vers le général Maximus, alors il m'envoya dans sa direction d'une légère poussée.

Et il était vraiment temps car visiblement dérangé par le dérèglement des mœurs ainsi que l'avait prévu Marcellus, l'austère soldat espagnol allait quitter la tente et je le rattrapai au moment où il était sur le point de soulever le rideau fermant l'entrée

"Général ?" Appelai-je "vous n'appréciez pas la soirée ?"

Il se tourna brièvement dans ma direction.

" Non " Répondit-il en se détournant, mais, avec une aisance due à des années de pratique des hommes, je lui saisis le bras et le tirai en arrière.

Le Général Maximus était environ dix centimètres plus grands que moi et dix ans plus vieux, ce qui signifiait qu'il allait sur ses trente ans, un âge très jeune pour un homme de si haut rang.

C'était un homme grand, attirant, dont la peau bronzée était tendue sur les puissants muscles de ses bras et de ses jambes modelés par une vie de voyage et de service militaire.

Son torse, bien que revêtu d'une cuirasse en cuir ornée, semblait vouloir tenir les mêmes promesses.

Ses cheveux étaient sombres et coupés ras comme il convient à un militaire romain et sa barbe soigneusement coupée couvrait son menton ferme et mettait en valeur sa bouche joliment dessinée, une bouche légèrement féminine qui détonnait dans un visage si viril, mais qui augmentait encore davantage l'attrait de ses traits.

Mais ce qui m'hypnotisa et m'envoya des frissons le long de l'épine dorsale furent ses brillants yeux bleus et le grondement chaud de sa voix profonde.

Profitant de mon élan, j'appuyai mes seins contre sa cuirasse tandis que ma main se glissait autour de son cou et que j'effleurai de mes lèvres son oreille.

"J'ai des messages pour vous, Monsieur" Dis-je puis je reculai et souris tout en regardant son visage étonné.

Il me regarda dans les yeux et, ensuite, son chaud regard erra sur mon visage et mon corps. J'avais l'habitude que les hommes me regardent avec une concupiscence non déguisée mais son regard, à lui, n'était pas un regard lascif : c'était un regard interrogateur, son attitude était celle d'un homme plongé en pleine perplexité.

Dans une autre situation, et avec un autre homme, mon entreprise de séduction aurait été très facile, mais, ici, je subodorais que j'étais sur le point de découvrir de nombreuses choses, tant sur lui que sur moi-même, des découvertes qui feraient basculer ma vie pour toujours, des découvertes ... qui, maintenant, me poussent à écrire ce journal.

Je lui souris, à nouveau, et lui chuchotai

"Venez vous asseoir, Général. J'ai remarqué que vous n'aviez rien mangé. Plus tard, nous pourrions être plus intimes."

Il refusa de bouger.

"Quel est votre nom ?" Me demanda-t-il.

Son latin était impeccable malgré qu'il soit provincial de naissance et de basse extraction.

"Julia".

"Julia" Répéta-t-il, comme absent, mais sa voix profonde envoya davantage de frissons le long de ma colonne vertébrale me faisant presque oublier pourquoi j'étais là et ce que l'on attendait de moi.

"Oui" Dis-je tout en me pressant contre lui, à nouveau, la chaleur de son corps m'enveloppant comme un manteau soyeux.

Je maintins son visage d'une main tandis que je lui léchais l'oreille puis lui en mordillait le lobe avant de chuchoter,

"Général Maximus, coopérez s'il vous plaît. C'est dangereux pour nous deux. J'ai des messages du Tribun Marcellus."

Le général entoura ma taille de son bras et posa sa main droite sur ma hanche me tenant tout contre son corps ferme et musclé.

Il enfouit son visage dans mon cou et me demanda.

"Lequel est-ce ?"

"Grand, mince, cheveux gris et barbu vers le milieu de la table portant les victuailles."

Je pouvais à peine parler, la caresse légère de sa barbe et de ses lèvres sur ma peau me donnait le vertige ce qu'aucun autre contact masculin n'avait jamais provoqué auparavant.

Il regarda, l'air de rien, dans la direction que j'avais indiquée tandis que sa main, comme mue d'une vie propre, caressait ma hanche.

Il sembla satisfait de ce qu'il vit parce qu'il dit

"D'accord, Julia, j'écouterai ce que vous avez à me dire."

Etre dans ses bras semblait naturel comme si je connaissais son corps depuis des années.

Ce n'était pas comme si je séduisais un homme inconnu, mais comme si je me réaccoutumais au corps d'un amant de longue date.

Je fis glisser mes lèvres le long de son cou chaud et de sa joue barbue avant de capturer sa bouche en un baiser rapide puis d'en mordiller la lèvre inférieure et, finalement, d'y faire courir le bout de ma langue.

"Nous ne devons pas avoir l'air de parler, Général, ou nous finirons tous les deux cloués sur des croix."

Soufflais-je contre sa bouche.

Je lui pris la main pour l'éloigner de la porte mais le Général Maximus me ramena dans ses bras et, avant que je ne puisse prévoir ce qu'il allait faire, il m'embrassa passionnément.

À cette époque, j'évitais, autant que je le pouvais, d'être embrassée et j'étais reconnaissante aux hommes auprès desquels j'étais en service de préférer ne pas le faire car la fausse tendresse de leurs baisers était beaucoup plus pénible à supporter que leur rut égoïste.

Mais ses lèvres étaient chaudes et douces et goûtaient le vin épicé et sa saveur masculine personnelle.

Son baiser ne ressemblait en rien de ce que j'avais déjà pu expérimenté auparavant. C'était le baiser d'un homme capable de grande passion, mais aussi de tendresse attentionnée, un de ces hommes rares qui ne se contentent pas de copuler mais qui font l'amour avec les femmes qu'ils ont choisies afin de le partager avec elles.

Et son baiser prouvait aussi qu'il n'était pas habitué aux femmes comme moi, car il ne faisait aucune distinction entre une putain qui était aussi un esclave et une femme convenable qu'il pouvait être amené à aimer.

C'était cette innocence touchante venant d'un guerrier si puissant qui alluma l'étincelle dans mon cœur, étincelle qui, bientôt, allait se transformer en brasier dévorant et qui me changerait pour toujours.

Abandonnant ma bouche, le général chuchota,

"Quel est le nom de l'homme qui a contacté Marcellus ?"

J'avais le souffle coupé et pouvais à peine prononcer le nom que Marcellus m'avait dit de dire. "Claudius" Répondis-je, le cœur battant tellement fort que je m'étonnai qu'il ne l'entendit pas.

Le Général Maximus fit glisser ses doigts à travers mes cheveux et m'embrassa le front puis les yeux, les joues et les lèvres.

"Guidez-moi, Julia. Je me sens, à nouveau, affamé tout à coup."

Ses mains fortes et rêches entourèrent mon visage pendant qu'il me souriait, ses yeux bleus brillants étaient de la même couleur que celle des eaux chaudes de la mer, une mer dans laquelle j'aurais voulu me perdre pour toujours.

J'agrippai ses avant-bras musclés car je craignais que mes jambes ne me soutiennent plus, je n'étais plus capable de parler ni de me déplacer.

Il caressait mes cheveux et continuait à sourire et je sentis mes craintes concernant le message et le complot se dissoudre et je lui répondis par un sourire totalement spontané.

C'était comme si, étant dans ses bras, rien ni personne ne pouvait me blesser

Main dans la main nous nous approchâmes des tables et, pendant que je m'occupais de sélectionner moi-même les aliments, il resta avec les officiers.

Je vis qu'il serrait la main de Marcellus et qu'il échangeait avec le tribun senior ce qui semblait être des plaisanteries mais que je soupçonnais être des informations liées au message mystérieux que je devais encore délivrer.

Je laissai assez de temps au général pour parler avec Marcellus avant de revenir.

"Voilà, Général, un petit peu de tout ce qui est bon. Le cuisinier personnel de l'empereur est excellent" Dis-je posément en le rejoignant.

"Bon appétit, Général." Marcellus le salua légèrement puis je repris la main du Général Maximus et le conduisis vers un divan libre dans la pièce principale.

Il resta debout, patiemment, à mes côtés, tandis que j'installais une table en y posant le plat et une lampe et que je ramassais quelques coussins, les empilant haut pour qu'il puisse s'y accoter.

Quand il voulut s'asseoir, je l'arrêtai.

"Général, ce cuir semble si chaud et si inconfortable. Pourquoi ne me laissez-vous pas vous aider à l'enlever ?" Proposais-je.

Docilement, il leva les bras pour me permettre de défaire les boucles et je souris discrètement car son attitude était celle d'un homme non habitué à être servi par une femme.

J'étais certaine qu'il avait un domestique masculin pour prendre soin de lui et il m'était impossible de l'imaginer portant des tuniques en soie comme le faisaient les favoris de Cassius ou prenant un bain parfumé comme Cassius le faisait.

Dès que la cuirasse fut enlevée, je la déposai sur le plancher et reculai pour mieux l'admirer.

Le Général Maximus ne portait plus maintenant qu'une simple tunique couleur lie de vin en laine légère qui couvrait, à peine, ses larges épaules et s'arrêtait au milieu de ses cuisses. Elle était serrée à la taille par une large ceinture en cuir.

Ses jambes musclées étaient nues mises à part les bottines lacées qui couvraient ses mollets et je dus me retenir de le toucher.

"Il fait très chaud ici, Général. Ne seriez-vous pas plus à l'aise dans des sandales ? Je pourrais en trouver..." Il m'interrompit.

"J'ai l'habitude des bottines. Ca va très bien" Dit-il catégorique.

Il était évident qu'il savait se contenter du confort spartiate d'un camp militaire et que le luxe ne l'attirait pas outre mesure.

"Comme vous voulez."

Je m'assis sur une chaise, à côté de lui, et lui offrit un gobelet de vin, bien consciente que les autres femmes regardaient avec envie dans ma direction et que le général m'étudiait étroitement tout en jouant avec mes cheveux.

Je lui présentai de petits morceaux d'aliments et il m'embrassa les doigts.

Je retirai vivement la main car le contact de ses lèvres éveillait un étrange picotement dans le bout de mes doigts.

Il fit courir ses mains le long de mes bras et je souris pour essayer de cacher le trouble que ses caresses déclenchaient en moi.

"D'où venez-vous, Julia ?" Demanda-t-il doucement.

"Je suis née à Rome" Dis-je tout en continuant à le nourrir.

"Vous êtes une esclave?"

J'approuvai, évitant ses yeux. Jusqu'à présent, être une esclave avait été aussi naturel pour moi que d'avoir des cheveux roux-doré.

Mais reconnaître mon asservissement devant cet homme créa, en moi, un malaise imprévu et désagréable.

Soudain, je me suis sentie sale comme lorsque que j'avais quitté le lit de ce vieux sénateur, il y a six ans, sensation que je n'avais plus ressentie avec la même intensité depuis.

"Comment est-ce arrivé ?"

"Je suis née esclave, Monsieur, je ne sais pas qui sont mes parents."

Je me penchai vers lui et l'embrassai, un long baiser lent, non seulement parce que j'avais besoin de sentir, à nouveau, ses lèvres sur les miennes mais aussi pour le faire taire. Je chuchotai

"Vous posez trop de questions" Mais il insista.

"Quel âge avez-vous ?"

"Je n'en suis pas sûre. Environ dix-huit ans, je pense."

Le Général Maximus but son vin à petits coups et soupira tout en continuant à m'étudier de ses yeux bleus perçants et je me sentis de plus en plus inconfortable sous ce regard fixe car je savais ce qu'il pensait : que malgré ma superbe tunique et mon parfum onéreux je n'étais qu'une esclave et une putain, une femme très inférieure à lui car il avait l'aspect d'un homme convenable qui, jamais, ne forcerait une esclave féminine comme tant d'autres le faisaient ou qui, jamais, ne se souillerait en prenant une putain, peu importe combien belle et raffinée elle pouvait être.

Bien que je tournai le dos à Marcellus, je pouvais sentir son regard froid suivre chacun de mes mouvements et chacun de ceux du Général Maximus.

Et bien que Cassius semblait engager dans un jeu amoureux sérieux avec Honora, j'étais certaine qu'il nous surveillait lui aussi car je le connaissais bien.

Leurs regards fixes me rappelaient que j'étais en danger. Et lui avec moi !

Essayant, désespérément, de mettre fin à la situation troublante et de l'entraîner sur un terrain qui m'était plus familier ainsi que pour effacer les soupçons que notre comportement aurait pu faire naître, je fis glisser ma main le long de sa cuisse musclée et dessous sa tunique cherchant la chair masculine que je savais si bien séduire et contenter.

"Je ne vous rends pas heureux" Chuchotai-je, mais, avec la vitesse de la foudre, il saisit mon poignet pour m'arrêter, les callosités de ses doigts râpant ma peau et réveillant une sensation inquiétante qui courut de mon poignet à mes seins et descendit vers mon ventre.

"S'il vous plaît, Général. Ils sauront que quelque chose ne va pas !" Murmurai-je précipitamment. "Je suis douée d'habitude pour satisfaire les hommes."

Il desserra sa poigne, mais ne lâcha pas mon poignet.

"Je suis marié" dit-il tranquillement.

Marié.

Il était marié.

Mon instinct ne m'avait pas trahie; il était non seulement un homme austère, mais convenable.

Mais, à ce moment-là, prise entre un danger sérieux et des émotions brûlantes comme, jamais auparavant, je n'en avais éprouvées, cela n'eut pas d'importance.

Le temps prouverait que j'aurai du être plus sage.

"Comme la moitié des hommes ici. Cassius est marié" Chuchotai-je en réponse, mes yeux le suppliant silencieusement.

Il soupira, à nouveau.

"Venez ici" Dit-il tout en attirant mon corps sur le sien. Je chevauchai son corps fort et musclé, mes seins pressés contre sa poitrine.

Une de ses mains se mit à caresser mon dos alors, de nouveau, comme si elle douée d'une volonté propre puis descendit le long de mes reins et se mit à caresser mes fesses.

De l'autre, il mena mon visage vers son cou et son souffle chaud caressa mon oreille pendant qu'il murmurait

"Julia, je n'ai pas l'intention de risquer votre vie mais il faut que vous compreniez ceci, j'ai promis à ma femme que je lui resterais fidèle et je tiendrai cette promesse peu importe si c'est difficile pour moi, peu importe l'envie que j'ai de vous. Embrassez-moi, maintenant, puis nous irons dans une de ces pièces, à l'arrière, où la conversation est moins risquée."

Il tourna son visage sur le côté et captura, à nouveau, ma bouche, sa langue exigeant, audacieusement, que je desserre les dents et, quand je l'eus fais, elle l'explora profondément.

Le baiser enflamma mes sens et une chaleur torride envahit tout mon corps.

Je saisis ses bras comme un homme qui se noie saisit un bout de bois et quand il voulut arrêter le baiser, je ne le laissai pas faire et, fermement, fixai ma bouche sur la sienne.

Je voulais que son baiser dure éternellement, ses lèvres et sa langue étaient en train de dévaster les défenses que j'avais bâties pour contrer une vie d'asservissement et de prostitution.

La chaleur et la dureté de son corps étaient la preuve claire qu'il était loin d'être insensible.

Il était excité ... tout comme je l'étais, excitée comme je ne l'avais jamais été.

excitée comme je pensais ne jamais l'être.

Quand je retirai ma langue de sa bouche, nous haletions tous les deux, à bout de souffle, et il ferma les yeux tandis qu'il luttait pour stabiliser sa respiration.

J'embrassai, délicatement, ses paupières et murmurai d'une voix enrouée par le désir

"Maximus".

Ses yeux s'ouvrirent brutalement.

"Ne m'appellez pas comme ça !" Gronda-t-il, la respiration toujours instable.

Sa voix profonde était excitante

"Pourquoi non ?"

"C'est trop ... trop ... familier."

Je ne pus m'empêcher de rire de la candeur de sa remarque.

Je ris, sans contrainte, comme cela ne m'était jamais arrivé auparavant

"Maximus, je suis allongée sur vous. Il n'y a presque rien qui sépare nos corps et vous pensez que vous appelez par votre prénom est trop intime?"

Je l'embrassai, à nouveau, et, comme il ne répondait pas à ma question, je profitai de son silence pour me blottir contre sa poitrine. J'eus un petit sourire reconnaissant en entendant son coeur battre aussi fort que le mien et quand il m'enveloppa de ses bras forts et me tint serrée contre lui se fut mon tour de soupirer.

"Maximus," murmurai-je contre sa poitrine "ce nom vous convient. Si fort. Mais aussi si doux".

Je restai couchée, immobile, contre lui pendant quelques instants avant de me relever sur les coudes et d'examiner son beau visage, mes doigts ébouriffant ses épais cheveux bruns.

Soudain, je me sentis très jeune et insouciant et libre. Je me sentis propre. J'eus l'impression que je pouvais rire et jouer et rêver ... que je pouvais aimer et être aimée.

"Les hommes ne sont pas souvent doux avec moi, Maximus. Je ne me rappelle même pas que quelqu'un m'ait jamais serré ainsi dans ses bras auparavant."

À mon grand étonnement, il gronda.

"Vous êtes une des choses que j'ai l'intention de faire payer très cher à Cassius."

Sur ces mots, il me fit rouler sur le côté et m'attrapa avant que je puisse tomber en bas du divan, glissant un de ses bras sous mes genoux et l'autre sous mes bras.

Il me hissa comme si je ne pesais rien et me pressa contre sa vaste poitrine tout en se dirigeant vers une petite pièce entourée de tentures qui se trouvait dans le fond de la tente, enjambant ou écartant du pied tout ce qui se trouvait sur son chemin.

Je refermai mes bras autour de son cou, appuyai ma tête sur son épaule et fermai les yeux, profitant, pour la première fois, de ma vie

L'alcôve

Une fois à l'intérieur de l'alcôve, Maximus me posa sur mes pieds et ferma le rideau. L'alcôve était une de ces petites pièces que Cassius ordonnait toujours de mettre en place à l'arrière de la tente quand une de ces fameuses soirées allaient avoir lieu.

Il aimait à dire qu'il prenait soin des souhaits de ses amis ... "de tous leurs souhaits."

Faisait-il remarquer avec emphase, et ces compartiments étaient son hommage personnel à ceux qui, contrairement à lui, préféraient des ébats plus privés.

Elles n'étaient pas totalement privées cependant ... car, même s'ils elles étaient entourées d'épaisses tentures sur leurs quatre côtés pour préserver des regards indiscrets, elles étaient loin d'être insonorisées. Celle que Maximus avait choisie au hasard était peu garnie : juste un divan, une petite table et une lampe à huile dont la maigre lumière n'éclairait pas les recoins. Lorsque le rideau fut fermé, nous étions presque dans l'obscurité.

Perdre la chaleur de son grand corps musclé ressembla à une claque sur mon visage.

Stupéfiée de sensation, j'ouvris les yeux puis me mordis les lèvres pour éviter de gémir, tellement j'avais besoin de ses bras autour de moi et du sentiment de bien-être et de sécurité que j'avais ressenti à leurs contacts.

Mais le Général Maximus semblait avoir complètement oublié ma présence pendant qu'il touchait du doigt le tissu du rideau et que ses yeux fouillaient l'alcôve et celles qui se trouvaient juste à côté. Il avait repris son aspect de guerrier, maintenant, et il ne restait rien de l'homme passionné qui m'avait embrassée si peu de temps auparavant.

Ce changement soudain était inquiétant, mais, le voyant sous ce nouvel éclairage, le Général Maximus paraissait encore plus magnifique.

Quand il se retourna pour me faire face pour la première fois, je ne pus m'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose d'absolument masculin, quelque chose de primordial et d'excitant en lui.

C'était comme observer un beau lion traquant silencieusement sa proie ou un majestueux étalon sauvage surveillant son territoire.

Ironiquement, je pensai que probablement peu de femmes - et certainement pas la sienne - avaient pu le voir comme je le voyais en ce moment.

Sa femme.

Il avait admis son désir pour moi. Pas que ce fut nécessaire car, marié ou non, son corps l'avait trahi.

Il m'avait dit aussi qu'il avait l'intention de lui rester fidèle, peu importe combien dur ce serait pour lui...

Il y avait quelque chose de troublant chez cet homme austère et beau qui s'accrochait à sa morale avec autant d'acharnement qu'à sa fidélité à un empereur que l'on disait mort.

Pas étonnant que Cassius aie si peur de lui.

Le silence tendu devenait insoutenable.

J'avais besoin qu'il me parle, qu'il me rassure. Me rassure de quoi? Qu'il se rappelle que j'étais toujours là ? Que son corps me démontre toujours combien il désirait le mien ? Que je puisse être traitée avec douceur et pas seulement être utilisée puis congédiée comme l'esclave et la putain que j'étais ?

"Maximus"

Il me fit taire d'un doigt sur ses lèvres et se tint debout immobile, écoutant, la tête légèrement inclinée et, dans la maigre lumière dorée, mes yeux se rivèrent sur son profil, sur son nez élégant quoique légèrement grand, mais si patricien malgré ses origines humbles.

Puis Maximus se détendit visiblement, chercha ma main et m'attira à lui, jusqu'à ce que mes seins rencontrent sa poitrine.

Mes mamelons durcirent violemment et un feu liquide se répandit d'eux à mes jambes et à mon ventre.

"Il fait très calme. Maintenant, dites-moi ce que vous savez." Me demanda-t-il.

Je pouvais à peine respirer et encore moins parler.

Soudain, je me sentis étrangement timide et maladroit face à lui, les bras ballants, voulant le toucher, mais ayant peur de le faire.

Je ne me rappelais pas avoir éprouvé une semblable timidité même quand, petite fille, j'avais été forcée de participer à une des sordides soirées de Cassius.

J'étais sûre qu'il pouvait sentir mes mamelons durcis à travers les minces tissus de nos deux tuniques et je rougis comme si j'étais une jeune vierge en face de son premier amant.

Maximus m'encouragea à nouveau.

"Julia, dites-moi ce que Marcellus vous a dit."

Espérant que l'obscurité environnante était suffisante pour cacher mes joues en feu, je me dégrisai, me rappelant que nous étions dans cette alcôve pour parler à titre privé et non pour partager nos corps car nos vies étaient en grand danger.

"Il m'envoie vous avertir que Cassius..."

Soudain, Maximus me prit dans ses bras et me tint serrée contre lui, appuyant mon visage contre son épaule pour atténuer le son de mes mots.

Mon cœur martelant péniblement et mon sang vibrant dans mes oreilles, je lui agrippai les bras à la recherche d'un appui.

"Restez très calme" Chuchota-t-il contre mon oreille

Je serrai les paupières, fermement, en me demandant ce qu'il avait entendu.

Puis je l'entendis aussi ... le son du rideau de l'alcôve située à notre droite que l'on fermait. Puis tout fut calme, à nouveau, à part le battement échevelé de mon cœur et ma respiration rapide et haletante contre son cou musclé.

Maximus, silencieux, ne bougeait plus mais il n'avait pas besoin de me dire quoi que ce soit car je savais ce qu'il savait.

Quelqu'un était là, dans la pièce à côté de la nôtre, écoutant tranquillement soit notre conversation ... soit les sons de notre accouplement.

Maximus expira très lentement et chuchota.

"Rapidement. Dites-moi ce que Marcellus vous a dit."

Je pris une profonde inspiration et répétais le message que le tribun senior m'avait donné.

"Maximus, vous êtes en grand danger. Cassius planifie de vous faire tuer et de maquiller ce meurtre en accident. Il pense que vous êtes beaucoup trop puissant et que l'armée vous soutiendrait contre lui ... même ses propres hommes."

"Quand ?"

"Je ne sais pas. Bientôt."

"Continuez."

"Marcellus croit que la seule façon d'arrêter Cassius est de le tuer. Il veut bien le faire si vous le protégez et lui offrez l'immunité."

"Comment planifie-t-il de le tuer ?"

"Cassius ne soupçonne pas que Marcellus est contre lui. Il permet à Marcellus de l'approcher...."

"Shhhh...."

Maximus me serra, à nouveau, et je regardai dans la même direction que lui pour essayer de voir ce qu'il avait détecté. Et malgré l'obscurité, je le vis : un léger mouvement du rideau et un minuscule rai de lumière éclairant le sol.

Puis, la lumière disparut. Celui qui nous espionnait, devenait curieux ou s'impatientait.

Maximus ferma les yeux, un instant, comme s'il cherchait quoi faire puis il prit une profonde inspiration et expira, doucement, tout en rouvrant les yeux.

Son bras gauche enveloppait fermement mes épaules tandis que sa main droite, distraitement, caressait ma nuque.

Pendant un bref moment, je me demandai ce qu'il dirait si je lui racontais que depuis notre rencontre, ses mains avaient erré sur mon corps plus d'une fois ... et comme de leur propre volonté.

"Julia, nous devrions faire du bruit. Des sons passionnés..." Souffla-t-il.

Malgré le danger dans lequel nous nous trouvions, il y avait quelque chose de délicieusement absurde dans ses paroles ... et dans l'effort évident qu'il faisait pour les exprimer. Je ne pus résister à le taquiner un peu.

"Alors vous allez devoir me faire l'amour, Maximus."

"Non, je vous ai dit"

"Oui, oui, je plaisantais. Ne vous inquiétez pas, je peux faire semblant. C'est quelque chose que je fais souvent, croyez-moi."

Je posai ma tête sur son épaule et fermai les yeux, approfondissant le rythme de ma respiration.

"Pouvez-vous m'écouter pendant que vous faites ça ?"

La question était si candide qu'elle me fit presque éclater de rire et, brièvement, je me demandai à quelle sorte de femme il s'était marié pour en connaître si peu sur les femmes ... mais probablement que sa femme n'avait pas, elle, besoin de feindre.

Au lieu de répondre à sa question, j'inclinai la tête et punctuai mes souffles de quelques halètements.

Maximus poursuivit

"Dites à Marcellus que j'avais prévu de gagner du temps avec Cassius jusqu'à ce que Marc Aurèle arrive ici mais comme je n'ai aucune idée de quand cela sera, alors, le projet de tuer Cassius est le seul qui soit viable."

J'acquiesçai et émis un gémissement rauque.

La respiration de Maximus commença à s'accélérer et je ne pus m'empêcher de sourire et de d'approfondir le jeu.

"Oh, général" Murmurai-je. "Oh, faites ça encore."

Je plaçai mes hanches contre les siennes et je sentis le durcissement de son corps, alors il me saisit les fesses, essayant d'arrêter mes mouvements mais, brusquement, il retira ses mains comme s'il avait touché des charbons brûlants.

Je respirai son odeur masculine, si musquée et, doucement, embrassai la barbe rugueuse dans son cou avant d'intensifier ma respiration.... mais, maintenant, j'étais au-delà de toute simulation et, pour la

première fois de vie, ma passion était réelle, très réelle, une humidité brûlante envahissant le haut de mes cuisses

Appuyée contre le corps musclé de Maximus, il était si facile d'imaginer ses mains déchirant ma tunique, cherchant aveuglément ma chair nue, ses lèvres et sa langue caressant ma peau brûlante et fiévreuse. Il était si facile d'imaginer sa bouche passionnée écrasant la mienne d'un puissant et exigeant baiser, puis suçant, avidement, mes seins.

Il était si facile d'imaginer ses bras forts me soulevant et me posant sur ses hanches pour pouvoir me pénétrer, pour glisser, profondément, en moi cette forte érection qu'il pressait contre mon ventre. Ma main droite glissa autour de son cou et caressa sa nuque et ses cheveux courts et humides tandis que ma main gauche agrippait son avant-bras, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles puissants pendant que je suçais et léchais la peau fiévreuse de son cou, mes seins écrasés contre les muscles de sa poitrine. "Julia, dites à Marcellus qu'il poursuive son plan et que je lui fournirai l'aide dont il a besoin. Pour cela, cependant, j'ai besoin d'être présent quand il accomplira sa tâche. C'est très important qu'il le fasse lui-même, c'est un des proches de Cassius, pour montrer aux autres ... Julia ? Julia ? M'avez-vous entendu ?" Murmura précipitamment Maximus, une légère inquiétude perçant au fond de sa voix. "Oui..." Je nous entendais comme dans un rêve car, ne le voulant pas vraiment, j'étais incapable de reprendre pied dans la réalité.

Mon corps avait pris le contrôle et je m'abandonnai à mes sensations.

Dans ses bras, j'oubliai tout : que j'étais une esclave, que j'étais une putain, que je n'avais aucune vie propre puisque c'était mon maître qui en décidai, que j'étais seulement un réceptacle pour les plaisirs des autres, née, élevée et formée pour être utilisé et, finalement, rejetée.

J'oubliai que j'avais peur, que j'avais eu peur tous les jours de ma vie.

J'oubliai que j'étais seule, aussi seule qu'il était possible de l'être.

J'oubliai que j'avais mal, au corps, à l'âme, à l'esprit, tous les jours depuis toujours.

J'oubliai qu'il n'y avait rien pour moi - ni espoir, ni avenir, ni bonheur, ni amour - et m'offris, complètement, à l'homme contre qui je m'appuyais. L'homme qui me voulait autant que je le voulais. L'homme qui, obstinément, refusait de reconnaître ses propres besoins.

Il me secoua légèrement.

"Julia, écoutez. Je suis surveillé de près. Cela me sera difficile d'échapper à mes gardes mais je peux peut-être m'échapper la nuit avec l'aide de Claudius."

J'embrassai son cou, à nouveau, léchant le creux où ses veines palpaient de manière sauvage tout comme les miennes battaient fiévreusement et je replaçai mes hanches contre les siennes, recherchant désespérément la sensation de sa virilité contre ma féminité, prête à tout pour sentir ce qui le faisait mâle contre ce qui me faisait femme, prête à tout pour atteindre l'émerveillement insondable qui promettait de changer tout pour toujours

Maximus prit quelques profondes inspirations, luttant pour ne pas perdre son contrôle.

Il était puissamment excité, presque au point de se laisser aller à la même passion que celle qui flambait à l'intérieur de moi comme un feu dévorant.

Ses mains me serrèrent fortement, me faisant mal. Puis, dans un mouvement rapide, il me souleva et me coucha sur le divan qui grinça légèrement en signe de protestation.

Pendant un instant, il resta debout à côté du divan, me faisant face, respirant difficilement, ses yeux bleus étincelant du feu qui le dévorait. Je lui tendis les bras, le suppliant silencieusement de me rejoindre, de venir sur moi, en moi. J'écartai les cuisses, le suppliant, silencieusement, de me prendre... Il se mit en équilibre sur une jambe et souleva l'autre mais, au lieu de monter sur le divan, il plaça, doucement, son genou haut entre mes cuisses ouvertes.

J'essayai de l'attirer à moi.

J'étais au-delà de toute honte, au-delà de toute dignité, au-delà de tout. J'avais le besoin impérieux de le sentir en moi, bougeant fermement, profondément et rapidement à l'intérieur de mon corps, mon corps qui était proche de l'extase.

Mais il me saisit les mains, les écarta de son corps et fit non de la tête.

Avant que je puisse exprimer une quelconque plainte, il appuya légèrement son genou contre ma chair gonflée et je jouis.

Brutalement.

Cela me pris complètement par surprise.

Six ans de prostitution, six ans de pratique presque journalière, ne m'avaient pas préparé à cela. J'incrustai mes ongles dans la chair de ses mains, arquai mon dos et criai.

"Maximus!"

Les spasmes secouaient mon corps, une sensation si aiguë, si intense que c'était à la fois plaisir et douleur et je ne savais pas où l'un commençait où l'autre finissait.

Je savais seulement que j'aurais voulu que cela ne s'arrête jamais.

Je retombai sur le divan, tout à fait vidée, exténuée, le corps en nage.

Je ne remarquai pas quand ses mains lâchèrent les miennes ni quand il enleva son genou ni quand il me quitta pour se diriger, tranquillement, vers la tenture de la porte de la pièce, la relevant, légèrement, pour jeter un coup d'œil dans la salle.

Quand je repris mes sens, il surveillait toujours notre environnement. Son profil se dessinait à contre-jour dans la lumière dorée.

Comme j'enlevais les mèches de cheveux humides qui étaient collées sur mon visage, mes yeux distinguèrent quelque chose sur son bras gauche.

La lampe vacilla et je pus distinguer le petit tatouage sur son épaule, le SPQR que je connaissais si bien, les quatre lettres qui étaient le symbole de son allégeance à Rome.

Mes yeux errèrent le long de son bras pour atteindre sa main gauche où je trouvai ce que je cherchais ... et que, pourtant, je n'avais aucune envie de trouver ni de contempler : cet anneau d'argent, symbole de son engagement vis-à-vis de la femme qui possédait son cœur, son corps et sa fidélité.

La femme qui, à coup sûr, était arrivée vierge dans son lit et lui avait donné des fils pour perpétuer son valeureux nom. Je soupirai, profondément, le poids de la réalité s'abattant sur mon corps las.

"Vous êtes un homme étrange."

C'est quand il laissa retomber le rideau et qu'il revint vers moi que je m'aperçus que j'avais pensé tout haut. Maximus se croisa les bras et laissa son corps se détendre un peu. Il semblait soudain, tout comme moi, extrêmement fatigué.

"Vraiment ? Comment cela ?" Demanda-t-il à voix basse. Une voix rendue encore plus séduisante par l'émotion provoquée par notre relation.

Je roulai sur le côté pour réajuster ma tunique et me couvrir les jambes avant de m'expliquer.

"Vous êtes le seul homme que j'ai jamais rencontré qui ne se préoccupe pas uniquement de son seul plaisir."

Je le regardai, un renflement dans le bas de sa tunique démontrait que son excitation était loin d'être retombée.

Je souris malicieusement.

"Vous allez le payer, vous savez."

Il se passa la main sur les yeux puis sur la nuque. Un geste si simple que je dus lutter contre moi-même pour ne pas traverser l'alcôve, le prendre dans mes bras et le consoler comme s'il était un enfant fatigué.

"Je sais. J'espère, juste, que je ne devrai pas monter à cheval demain." Dit-il d'une voix enrouée.

Je ris sous cape, consciente que nous étions tous les deux embarrassés, mal à l'aise et réticents à exprimer ce qui était dans nos cœurs et nos esprits.

Mon ton redevint très sérieux.

"J'envie votre femme. Elle a beaucoup de chance."

Maximus sourit.

"J'aime à le penser."

"J'espère qu'elle en vaut la peine."

"Oui. Je lui ai promis ... " Ses mots s'éteignirent, soudain, car il venait de prendre conscience qu'il était en train de discuter de quelque chose de très personnel et de privé avec une femme qui venait juste d'avoir un orgasme grâce à lui et, ce, sans qu'il lui ait eu besoin de lui donner son corps.

Je ne voulais pas savoir. Je ne voulais pas entendre parler d'elle, de lui, d'eux.

Je ne voulais pas me faire souffrir. Je voulais juste me cramponner à la chaleur et à la passion que je venais de découvrir et d'expérimenter.

Mais j'avais, aussi, besoin de continuer à entendre sa voix, sa belle voix aux inflexions profondes.

J'avais besoin de thésauriser ce grondement chaleureux dans mes souvenirs pour me consoler lors de mes futures nuits solitaires et désespérées.

"Avez-vous des enfants ?"

Il sourit, de nouveau, de son doux sourire juvénile et, soudain, ce fut comme si le poids de ses responsabilités et de ses soucis avait été effacé de son visage.

"Un fils de deux ans. Son nom est Marcus."

"Comme l'empereur ?"

"Oui."

Je me levai du divan et m'approchai de lui, lentement, m'arrêtant juste avant de le toucher.

"Vous pensez beaucoup de bien de l'empereur, n'est-ce pas?"

"Oui. Il est comme un père pour moi. J'ai perdu mon père quand j'étais très jeune."

J'atteignais maintenant la limite de mes forces, je n'étais plus capable de maîtriser mes émotions intérieures.

Je me sentais épuisée et, pourtant, j'étais encore agitée.

Je me sentais rassasiée et, pourtant, je me sentais encore affamée.

J'avais chaud et, pourtant, je tremblais.

J'étais en train de le perdre et il n'y avait rien que je puisse faire pour le garder.

Je soupirai, tristement, les yeux noyés de larmes.

Je connaissais la réponse, je savais que j'allais, encore, être blessée mais je ne pus m'en empêcher. Je le regardai dans les yeux et balbutiai.

"Ce que vous m'avez fait ... Etait-ce, seulement, parce que vous étiez obligé de le faire ?"

Maximus ne répondit pas. Au lieu de cela, il me dit.

"Julia, vous trouverez quelqu'un, un jour. Quelqu'un de très spécial." Dit-il.

Ma gorge se serra. Mes mots résonnèrent, légèrement, étranglés à mes propres oreilles car je luttai, difficilement, contre les larmes,
"Maximus, je suis une esclave."
"Quand Cassius sera mort, vous aurez votre liberté. Vous l'avez méritée, et les autres femmes aussi."
Dit-il doucement.

Liberté ?

Ne savait-il pas que je ne pouvais même pas saisir la signification de ce mot ?

Ne comprenait-il pas que la liberté ne signifiait rien, pour moi, en ce moment parce que j'étais asservie d'une autre façon.

Qu'est-ce que la liberté pouvait bien signifier pour moi, maintenant que j'avais donné mon cœur à un homme qui non seulement ne m'aimait pas mais qui, en plus, aimait une autre femme au point de refuser le peu que nous aurions pu avoir ensemble malgré le désir qu'il avait de moi, désir qui était aussi grand que le mien ?

Il semblait attendre ma réponse. Je m'armai contre la douleur.

"Mais il n'y a qu'un seul vous. Et vous être pris." Dis-je.

"Julia, je n'ai pas vu ma femme depuis deux ans. Être marié à un homme dans ma position comporte d'énormes inconvénients. Olivia fait des sacrifices incroyables ..."

Olivia.

Il l'avait dit et j'eus l'impression de recevoir un coup. Le vieux sénateur m'avait frappée quand, malgré mon entraînement et mon asservissement, mon corps d'enfant de 12 ans s'était rebellé contre cette soumission. Il m'avait battue. Fort et plus d'une fois. Et, pourtant, ces coups physiques m'avaient moins atteinte que n'était en train de le faire l'énoncé du prénom de sa femme.

"Olivia" Ai-je répété.

Maximus pressa ses lèvres et devint lointain, soudain, comme si avoir prononcé, en ma présence, le prénom de sa femme avait fait apparaître celle-ci.

Alors, avec inquiétude, il ramena la conversation sur notre affaire.

"Julia Vous souvenez-vous de ce que je vous ai demandé de dire à Marcellus ?"

"Oui."

"Quoi ?"

Je fermai les yeux. Tout était fini.

J'avalai, péniblement, ma salive et répétais le message. Une fois encore, je n'étais rien d'autre qu'un instrument utile aux hommes.

"Que vous le soutiendrez et que vous devez être là quand ... c'est fait ... mais que vous êtes très bien gardé. Je suppose que vous voulez qu'il vous dise quand, où et comment cela se produira."

"Oui. Et ça doit se faire très vite."

"Doit-il faire passer le message par Claudius ?" Demandai-je

"Ca serait le moyen le plus sûr."

Soudain, le danger fut très réel et l'idée de sa mort aux mains de Cassius me frappa avec la force d'un coup fatal.

Je tendis les mains vers lui.

"Maximus, soyez prudent, je vous en prie. Votre vie est en grand danger. Souvenez-vous-en".

Plaidai-je

Il ne bougea ni ne répondit.

Je laissai retomber mes mains.

Il inclina la tête.

"Je dois partir. Vous vous êtes bien débrouillée, Julia. Marcellus a été avisé de vous choisir."

Alors, il écarta, vite, le rideau et le laissa retomber derrière lui puis il s'avança dans la pièce principale sans se retourner, me laissant seule dans l'obscurité, une obscurité semblable à celle qui avait enveloppé ma toute première soumission à un homme

Je m'assis sur le divan et m'étreignis comme je faisais quand je n'étais qu'une petite fille. Son parfum d'homme emplissait mes narines et ma chair demeurait toujours gonflée et palpitante.

Je fermai les yeux et serrai les bras, essayant de capturer, de nouveau, la chaleur de son corps.

J'échouai lamentablement.

J'enfouis mon visage dans mes mains et pleurai comme je n'avais jamais pleuré auparavant.

La nuit dans sa tente

Les sanglots secouaient mon corps avec la même puissance que les spasmes de la jouissance l'avaient fait si peu de temps auparavant.

Cette douleur aiguë m'était aussi nouvelle que le plaisir que je venais d'éprouver il y a peu.

Je ne sais pas combien de temps j'ai pleuré.

Cela pu être des minutes ou des heures ou des jours.

J'avais envie de hurler, j'avais l'impression que mon cœur allait éclater.

J'avais envie de courir après Maximus, pour le supplier de ne pas m'abandonner, de ne pas me laisser seule, pour qu'il m'autorise à rester à ses côtés afin de pouvoir vivre de sa douceur et de sa force. Désespérément, je cherchai de l'air comme un homme en train de se noyer le faisait. Car j'étais en train de me noyer - dans la douleur, dans les larmes, et dans un immense désespoir. Le visage toujours enfoui dans mes mains, je me balançai comme un enfant angoissé, essayant de me consoler mais échouant maintes et maintes fois.

Je finis, néanmoins, par me calmer. Mon souffle se détendit et le martèlement douloureux de mon cœur angoissé fut remplacé par un battement sourd et mélancolique.

Je ne pouvais pas rester dans l'alcôve pour toujours.

Il y avait des questions qui allaient m'être posées, un message à délivrer et la sécurité de Maximus à considérer.

Je m'accordai, encore, un peu de temps pour me recomposer une image la plus sereine possible mais je savais qu'avec mes yeux gonflés et rougis je ne pourrais leurrer personne, et certainement pas Marcellus ou Cassius.

Je me levai en chancelant car mes jambes tremblantes avaient du mal à supporter le poids de mon corps. Et, je dus lutter contre ce vertige, contre mon désir de me recoucher sur le divan où je me serais roulée en boule et où j'aurais pleuré jusqu'à ce que je m'endorme pour échapper à la cruelle réalité.

Je luttais contre l'envie de me coucher, de fermer les yeux et de rester, là, jusqu'à ce que la mort vienne me prendre ... car je savais de longue date que la mort ne viendrait pas, peu importe combien je pouvais la désirer.

Tout en prenant une profonde inspiration, je soulevai le rideau et m'avançai, à mon tour, dans la pièce principale. Je pus, alors, constater que beaucoup d'officiers étaient déjà partis et que ceux qui restaient, étaient étendus sur des divans, plus ou moins habillés, ivres morts ou saouls de luxure.

J'espérais que leurs ronflements avaient été assez forts pour couvrir mes pleurs.

Il n'y avait aucun signe de Maximus ou de Marcellus ou de Cassius et la plupart des femmes étaient retournées au quartier des esclaves.

Je baissai tête pour cacher mes yeux rouges et quittai, hâtivement, la tente.

La nuit était chaude et humide comme l'étaient la plupart des nuits d'été en Mésie.

Je venais de faire quelques pas en direction du logement des femmes quand mon bras droit fut happé par une poigne de fer qui me fit virevolter.

Emportée par mon élan, je me retrouvai plaquée contre la large poitrine de Marcellus.

Je tressaillis puis affichai un visage impassible.

"Qu'est-ce qui a pris si longtemps, Julia ?" Souffla-t-il. "Le Général Maximus a quitté la soirée, il y a longtemps."

"Je... Je suis désolée." Balbutiai-je, essayant de détourner mon visage

"Je ... j'ai besoin d'un peu de repos. Je ne me sens pas bien."

Mais Marcellus n'était pas du tout un homme compatissant. Ce n'était pas son genre.

"As-tu fait ce que je t'ai demandé ?" M'interrogea-t-il avec rudesse.

J'acquiesçai.

"Et qu'a-t-il dit ?"

Je pris une profonde inspiration et répétai le message de Maximus.

Ce que je lui révélai sembla lui convenir car il desserra sa poigne.

"Es-tu sûre ?" Demanda-t-il.

"Je le suis. Il a dit que vous devez lui faire savoir quand vous comptez passer à l'acte via Claudius."

Chuchotai-je.

Marcellus relâcha mon bras et je chancelai, de nouveau. Il me regarda d'un air narquois puis pris mon menton dans sa main et me força à le regarder.

"Que se passe-t-il, Julia ?" Demanda-t-il, ses yeux sombres scrutant mon visage.

"Tu as pleuré ?"

J'essayai, encore, de détourner mon visage mais je n'étais pas de force.

"Je vous ai dit que je n'étais pas bien... J'ai fait ce que vous m'avez demandé. Maintenant, s'il vous plaît, laissez-moi aller."

Il le fit. Alors, je me détournai et me dirigeai vers le quartier des esclaves, mais pas assez rapidement pour éviter d'entendre son rire et sa dernière remarque.

"Un jour ou l'autre, il faudra que tu me racontes ce qui il t'a fait qui était si perturbant. Je pensais que tu étais bien au-delà des rougissements et des larmes, Julia! Peut-être qu'il t'a appris quelques nouveaux trucs ?"

Frotter du sel sur une blessure ouverte est la forme la plus commune de torture et je comprends que c'est aussi très efficace. Les mots de Marcellus étaient pires que des grains de sel frottés sur mon cœur saignant ... je courus vers le logement des femmes. Je traversai le praetorium et en franchit les portes saisissant les gardes assoupis.

Je trébuchai et tombai, me remis sur mes pieds et repris ma course.

Je longeai les alignements de tentes blanches et me précipitai dans notre logement, une confortable bâtisse en pierre et en bois qui comportait nos chambres, nos bains et aussi les quartiers de nos servantes.

Je me ruai à l'intérieur et m'arrêtai, brutalement, quand la demi-douzaine femmes qui étaient restées à papoter et à bavarder dans la salle commune, se retournèrent pour me faire face.

Cela m'avait toujours étonné qu'elles aiment tant parler, qu'elles semblent toujours avoir tellement à se raconter.

Je recherchais, rarement, la société humaine, préférant, nettement, la solitude et la paix, refusant de partager, avec elles, les rares moments dont je pouvais disposer pour moi seule.

Les autres femmes le savaient et acceptaient ma décision comme elles acceptaient mes interventions et mes jugements dans la direction de nos quartiers.

C'était une amitié étrange que la nôtre!

Maintenant, elles regardaient toutes dans ma direction les yeux agrandis par la stupeur et la bouche entrouverte de saisissement.

Je restai près de la porte, les mains appuyées contre mes seins, la respiration haletante.

Alors, Eugenia vint vers moi. C'était une piquante brunette, de quatre ou cinq ans plus vieille que moi. Ses yeux étincelaient comme deux belles émeraudes, sa peau satinée avait une belle nuance bronzée.

"Julia ..." Demanda-t-elle avec hésitation

"Julia ... que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Tu vas bien ?"

Je fis non de la tête puis me mordis la lèvre et levai une main pour la tenir à distance.

Ariadna fit chorus.

"Qu'est-ce qui ne va pas ? La dernière fois je l'ai vue, elle semblait être tout à fait heureuse et contente de ce beau général espagnol."

C'était plus que je pouvais supporter. Avec un sanglot étranglé, je me dirigeai vers ma chambre.

Eugenia était une grande femme et elle m'arrêta, facilement, en me saisissant par les épaules. Elle me secoua légèrement.

"Julia", insista-t-elle, "qu'est-ce qui se passe ?"

Je la regardai droit dans ses yeux émeraude avec un regard que je savais être farouche et, à nouveau, fit non de la tête.

"Julia ...", insista-t-elle d'une voix basse et pressante.

Quelque chose se cassa à l'intérieur de moi. Je me libérai de son emprise et hurlai.

"Eloignez-vous de moi!"

Je m'éloignai, hurlant toujours, "Eloignez-vous de moi!"

Je pénétrai dans ma chambre et en fermai la porte à laquelle je m'adossai.

Les autres femmes devaient se partager les chambres à coucher à deux ou trois, mais, comme j'étais la maîtresse de la maison des esclaves et la favorite de Cassius, je profitais du luxe rare d'en avoir une pour moi seule.

Elle était petite mais confortable, équipée d'un divan, d'une table, d'une chaise et d'un tabouret, d'un buffet et de mes coffres. J'avais, même, un miroir, une feuille polie de bronze montée sur la table où deux lampes étaient en train de brûler.

"Maîtresse Julia ?"

La petite voix me fit sursauter. Je me retournai pour voir la petite fille qui me servait de femme de chambre. Elle n'avait pas plus de dix ans et était noire comme l'ébène. Une masse de frisettes ornaient sa tête.

Elle avait de grands yeux ronds et une bouche avec une lippe boudeuse qui aurait pu être belle sans la vilaine cicatrice qui la balafrait et qui était due à un coup d'un marchand d'esclaves négligeant.

Son nom était Rufa et, au vu des apparences, était probablement d'origine numide.

"Maîtresse Julia," répéta-t-elle dans son latin guttural et hésitant "vous allez bien ?"

J'acquiesçai et me forçai à sourire, consciente de la timidité d'une fille trop jeune pour servir une putain et, heureusement, aussi trop jeune pour comprendre ce qui se passait autour d'elle.

"Oui, mon enfant." Dis-je, d'une voix qui résonna étrangement à mes propres oreilles.

"Que fais-tu ici ? Il est tard ..." Je parlais, lentement, car elle avait, toujours, des problèmes pour comprendre la langue de ses ravisseurs.

"J'attends pour vous aider, Maîtresse Julia." Répondit-elle, avec hésitation, me fixant de ses grands yeux noirs anxieux car, malgré les nombreux efforts que j'avais faits pour essayer de la convaincre qu'elle n'avait rien à craindre de moi, elle demeurait craintive.

"Je n'aurai pas besoin de ton aide ce soir, mon enfant. Et ne m'appelles pas ' Maîtresse Julia ' car je ne suis pas ta maîtresse, mais ta soeur. Je t'ai déjà dit plusieurs fois que je suis une esclave comme toi."

Rufa fronça les sourcils, embarrassée par mes paroles car elles n'avaient aucun sens pour elle. Je soupirai.

"Vas dormir, Rufa." Dis-je, tenant beaucoup à être seule.

"Mais, Maîtresse Julia je vous ai apporté l'eau parfumée pour vous ..." Elle s'arrêta au milieu de la phrase, visiblement choquée par l'apparence de mon visage.

"Vas!" Dis-je d'une voix étranglée. Et, comme elle ne bougeait toujours pas, je grondai "Vas! Maintenant!"

Elle s'enfuit hors de la chambre.

Une fois seule, j'allai lentement vers la table et m'assis sur le tabouret qui se trouvait devant ainsi que je le faisais toujours quand je devais me préparer pour aller chez les hommes chez qui j'étais envoyée.

J'évitai de regarder mon reflet dans le miroir, sachant que mon visage devait être pâle, mes traits tirés, mes yeux hallucinés.

Au lieu de cela, je regardai le bas de ma tunique en soie fine et je vis qu'elle était tachée de terre. Immédiatement, je pensai à Turia qui avait l'habitude, durant mon enfance, de tempêter quand, en me cachant dans les jardins de la villa de Cassius, je salissais ma parure. Turia... La dernière fois que je l'aie vue, elle passait ses journées, couchée, sur un divan à tousser, sa vie s'éloignant, lentement, car elle était en train de mourir de consommation ... solitaire et oubliée dans une arrière salle de la villa.

Elle avait été affranchie et avait été la maîtresse amoureuse et consentante de Cassius. Avait-elle ressenti pour lui ce que, maintenant, je ressentais pour Maximus ? Avait-elle, aussi, été rejetée à la fin comme je l'avais été ?

Je secouai la tête. Je n'avais pas pensé à Turia depuis longtemps. Soudain, je regrettai qu'elle ne soit pas là. Je regrettai de ne pas pouvoir lui demander...

Je me levai et commençai à enlever mes vêtements. Rufa m'avait apporté un bassin d'eau parfumée, un gant de toilette et une serviette ainsi que je l'en avais chargée à chaque fois que je quittais les quartiers pour aller chez un homme.

De l'eau parfumée, un gant de toilette et une serviette pour éloigner puis effacer les souvenirs des accouplements.

Mais cette nuit il n'y avait aucun souvenir à effacer seulement des souvenirs à garder pour les chérir : l'odeur musquée, si masculine de Maximus, sa bouche chaude et exigeante, sa voix envoiement, ses bras autour de mon corps, sa large poitrine et ses muscles puissants et durs comme la pierre se pressant contre moi ...

Je terminai de me déshabiller et mis l'aérienne chemise de nuit que Rufa avait laissée pour moi sur le divan.

Puis, j'allai à un des coffres pour chercher un peignoir car, malgré la chaleur de la nuit, j'avais froid. Occupée à cela, mes doigts touchèrent le poignard caché. Je le pris puis, me rasant à ma table, je le tournai et le retournai entre mes mains, hypnotisée par le miroitement du métal sous la lumière dorée des lampes à huile.

Durant toute mon enfance, à la villa de Cassius, je n'avais jamais eu de poupée. J'en avais très envie comme j'avais grand besoin de ma mère mais les esclaves n'ont pas plus de jouets qu'il n'ont d'enfance.

Une fois, je me fabriqua une poupée avec de l'herbe et des fleurs cueillies dans les jardins et des morceaux de tissu pris de mes vêtements personnels. Je la tenais cachée sous un épais buisson et courrais la retrouver dès que je le pouvais. Mais l'herbe et les fleurs se sont fanées et ma poupée est tombée en morceaux.

Je la réparai, maintes et maintes fois, mais, un jour, je ne la trouvai plus dans sa cachette, le jardinier l'avait probablement trouvée et mise avec les déchets. Cette nuit-là, j'ai beaucoup pleuré avant de m'endormir.

Dans les années qui suivirent, j'ai chéri une seule chose avec autant de passion, c'était ce poignard en argent que j'avais, pour l'instant, entre les mains.

Il était là, sur la table, près du lit où le sénateur m'avait forcée. Il l'avait utilisé pour peler le fruit qu'il m'avait donné à manger et, ensuite, il m'avait donné une belle poupée, une poupée comme je n'en avais jamais vue auparavant.

C'était un bel homme, ses cheveux châains bouclés étaient légèrement parsemés de fils argentés, ses yeux couleurs noisette étaient souriants et bienveillants.

Pourtant, il avait accepté le présent de Cassius, le premier d'une longue liste

On m'avait dit de partir pendant qu'il dormait et, silencieusement, je me glissai hors de son lit et de sa chambre, tressaillant car mon corps endolori me rappelait ce qu'il m'avait fait ..., mais avant de quitter la pièce je pris le poignard et le dissimulai dans les vêtements de la poupée.

Cette nuit-là je n'ai pas pleuré et, le matin, j'ai laissé tomber la poupée dans un égout.

Et je n'ai plus jamais pleuré ... jusqu'à cette nuit ... car mes défenses étaient tombées et mon corps avait atteint, pour la première fois, le royaume inconnu du plaisir.

Je tournai, à nouveau, le poignard dans mes mains, toujours hypnotisée par sa brillance.

Puis, je le pris dans ma main droite et posai sur la table ma main gauche la paume tournée vers le haut. Les veines bleues palpitaient, sans à-coup, sous la peau translucide du poignet.

Se trancher les veines du poignet avait toujours été la méthode favorite des romains quand il s'agissait de se suicider ou de se faire suicider, bien que certains préfèrent boire du poison et que les officiers de haut rang se poignardent plus volontiers.

J'ai entendu dire que se couper les veines du poignet et saigner, ainsi, jusqu'à la mort n'est pas une mort douloureuse, mais paisible. .. Comme toutes les formes de mort, d'ailleurs, le sont, une fois que la mort est souhaitée comme étant une délivrance.

Comme dans un rêve, je vis ma main droite approcher la lame de mon poignet et la placer délicatement sur ma peau tendre. Puis, je la coupai délicatement. De minuscules gouttes de sang perlèrent, immédiatement, le long d'une mince ligne rouge.

Curieusement, détachée de tout, je constatai que je n'avais ressenti aucune douleur - et évidemment aucun mal. Je replaçai le poignard et, cette fois, appuyai plus fortement.

Le sang jaillit en un mince filet qui coula de mon poignet sur la table ... toujours sans aucune douleur ni mal quelconque. Je me décidai, alors, à brutalement trancher mon poignet.
La porte s'ouvrit violemment.
"Julia!" Eugenia était à bout de souffle et sa poitrine se soulevait fortement.
Muette, je levai la tête laissant choir le poignard. Il atterrit sur le plancher mais le bruit de sa chute fut assourdie par le tapis.
"Quoi ... ?"
"Julia, il y a un garde qui te cherche! Nous avons essayé de l'arrêter mais il dit qu'il a ordre de t'emmenner ..."
Eugenia fut, rudement, écartée par l'homme qui avait fini par trouver le chemin de ma chambre.
"Toi!" Rugit-il, de sa voix de militaire romain. "Viens avec moi!"
Je me levai et, à la hâte, enveloppai un linge autour de mon poignet.
"Où l'emmenez-vous ?" Exigea Eugenia.
L'homme se contenta de gronder
"La ferme!"
Puis, il m'attrapa le bras gauche et m'entraîna à sa suite pendant que j'essayai de voiler mes seins de mon peignoir.
Il me traîna à travers le camp jusqu'au praetorium.
Bien que j'aie l'habitude de recevoir des ordres je n'avais jamais été traitée comme cela.
Je pensai que Cassius avait découvert la vérité sur Marcellus et sur mon rôle dans le complot.
Hélas, il ne se soucierait pas que l'ordre d'y participer venait de son légat.
C'était un homme impitoyable et il me tuerait même si je clamais mon innocence.
Je n'avais pas peur de mourir ... j'étais juste déçue que le garde ne soit pas arrivé quelques minutes plus tard : ainsi, j'aurais volé à Cassius la chance de me tuer, moi qu'il avait toujours forcée à me soumettre à sa volonté.
Mais le garde ne me conduisait pas à la tente de Cassius. Au lieu de cela, toujours me traînant, il me fit passer devant et puis devant une autre encore.
Mes yeux s'agrandirent quand je vis Maximus, debout, devant l'entrée, attendant, visiblement, mon arrivée.
Le garde me poussa, brutalement, dans ses bras. Maximus le remercia d'un signe de tête puis il me souleva du sol, aisément, un bras passé sous ma poitrine. Il franchit la porte et me porta jusqu'à son lit puis il me reposa sur le sol tout en me tenant toujours fermement.
Je n'avais pas été effrayée à l'idée d'être emmenée devant Cassius, mais, maintenant, en examinant le visage de Maximus, je sentis une peur, comme je n'en avais jamais connue, m'envahir.
"Maximus ..." Mes mots s'étranglèrent dans ma gorge quand je sentis la pointe acérée d'un couteau sous mon oreille.
Ses yeux n'étaient plus doux, mais avaient des reflets métalliques.
Mais le plus effrayant était le son de sa voix quand il gronda mon oreille.
"Jolie performance ce soir, Julia."
"Maximus, je ne comprends pas." Mon corps entier tremblait.
"Parles plus bas ou je tranche ta jolie gorge."
J'essayai, désespérément, d'alléger son humeur.
"Je savais que vous seriez frustré, mais ce"
"Tiens-toi tranquille et fais ce que je te dis. Décris-moi Claudius."
Claudius ? De quoi parlait-il ? J'examinai ses yeux mais ne pus rien y lire.
Comme j'hésitai, il appuya davantage la lame du couteau et je tressaillis.
"Je ne l'ai jamais vu."
Du coin de l'oeil, je vis un des gardes écarter, légèrement, le lourd rideau pour regarder à l'intérieur, intéressé de regarder les prouesses sexuelles du général ... ou peut-être celles de sa putain.
"Va t'en !!" Aboya Maximus sans même se retourner, ses yeux froids couleurs d'acier ne quittant pas les miens.
Le son de sa voix était aussi pointu que la lame du couteau qu'il appuyait contre ma chair et je sursautai comme s'il m'avait frappé.
Le rideau retomba et Maximus continua de m'interroger.
"Qui a arrangé notre entrevue de ce soir ?"
"Marcellus."
"Marcellus. Est-ce un vrai tribun, Julia ?"
Je geignis, légèrement, terrifiée par la soudaine brutalité de Maximus. Ce n'était plus l'homme qui m'avait embrassée passionnément lors de la soirée de Cassius, ni l'homme qui avait partagé avec moi l'obscurité moite et surchauffée de l'alcôve.
Cet homme m'était totalement étranger et semblait dangereux. J'avais à mes côtés un homme qui était capable de menacer, d'infliger la douleur ou de tuer. Un homme qui n'hésitait pas à le faire quand c'était nécessaire.
"Oui, oui. Il est un des conseillers les plus proches de Cassius."

"Et il t'a dit ce que tu devais dire ?"

"Je vous ai répété exactement ce qu'il m'a dit de vous dire. Général, qu'est-ce qui ne va pas ?"

La poitrine de Maximus se souleva avec colère et son souffle était saccadé. Il gronda dans mon oreille.

"Claudius n'est pas Claudius."

"Quoi ?"

"J'ai connu Claudius, en Germanie, et l'homme qui prétend être lui ne lui ressemble en rien. Claudius est ... était ... de corpulence moyenne et blond. Cet homme est trapu et presque chauve."

Je reconnus immédiatement l'officier qu'il décrivait.

"C'est Balbinus. C'est un tribun et un ami proche de Marcellus. Maximus que se passe-t-il ?"

"Je ne sais pas. Mais tu en fais partie."

Partie de quoi ?

Petit à petit, les pièces du puzzle se mirent en place. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans le message que l'on m'avait ordonné de délivrer.

Maximus avait découvert un complot à l'intérieur du complot ... et il me soupçonnait d'en faire partie. Je le regardai dans les yeux, le suppliant silencieusement de croire en mon innocence ... mais ses yeux n'exprimaient toujours rien d'autre qu'une haine froide qui m'envoyait autant de frissons le long de la colonne vertébrale que son regard enflammé en avait envoyé si peu de temps auparavant.

Mes yeux étaient, à nouveau, brouillés de larmes contenues et c'était une bonne chose qu'ils le soient car, à cause du couteau, je ne pouvais détourner mon visage sans me blesser et je n'en pouvais plus de voir son visage irrité.

"S'il vous plaît, j'ai juste délivré le message, Maximus. Je ne fais partie d'aucune conspiration contre vous." Je pleurais, sans bruit, maintenant. Je pleurais comme l'on pleure quand on a plus rien à plaider ou à espérer.

"Vous croyez que je pourrais vous faire cela ?"

"Je crois que vous pouvez faire tout ce vous voulez. C'était une jolie comédie que vous avez réalisée pour moi ce soir." Railla-t-il, sa voix grondant dangereusement.

J'ai voulu discuter, plaider de mon innocence ... dans quel but ? Il me connaissait pour ce que j'étais, une esclave et une putain expérimentée et les esclaves ainsi que les putains ont la réputation d'être des menteurs.

Pourtant, j'avais besoin de le convaincre que je n'avais rien à voir avec un quelconque complot, que j'avais, seulement, délivré le message ainsi que l'on me l'avait demandé.

Je plaçai une main tremblante sur le poing qui tenait le couteau posé sur ma gorge et lui offris le peu que j'avais à lui donner : la vérité.

Et ce fut pénible d'exprimer cette vérité, cet aveu si intime. Pour la première fois de ma vie, je devais faire face à cette vérité et pour la première fois je devais aussi l'exprimer.

"Ce n'était pas une comédie, Maximus" Chuchotai-je, les yeux emplis de larmes.

Il me laissa détourner sa main qui tenait le couteau et ne bougea pas quand je reculai pour mieux lui faire face, essayant de me reprendre et d'étouffer les sanglots qui pour l'instant s'échappaient, irrésistiblement, de ma gorge.

J'inclinai la tête et mes longs cheveux roux dorés cachèrent mon visage tourmenté.

"Je ne pas ... je n'ai pas fait ... je ..." Bégayai-je entre deux sanglots.

Maximus soupira, impatientement, puis cala le couteau à l'arrière de sa ceinture et essaya de me prendre dans ses bras mais je résistai et essayai de m'éloigner de lui et de me rouler en boule.

Mais Maximus ne tint pas compte de ce refus et insista.

Alors, insensiblement, je me laissai aller contre lui, des larmes de soulagement, d'angoisse et de désarroi coulant librement.

Je posai ma tête sur son épaule et pleurai au point que mes larmes trempèrent sa tunique couleur lie de vin.

Pendant ce temps, il me caressait la tête pour essayer de calmer tant la petite fille effrayée qui n'avait jamais eu de poupée que la femme accomplie qui était si désespérément seule.

Et ... tant celle que j'avais été que celle que j'étais en ce moment trouvèrent la chaleur, le réconfort et la sécurité dans ses bras puissants.

Pendant quelque temps, les seuls sons dans la tente furent ceux de mes sanglots.

Alors, tout contre mes cheveux, Maximus chuchota, des excuses au fond de la voix.

"Je suis désolé. Je vous ai beaucoup fait pleurer ce soir. Je ne sais pas à qui je peux me fier, Julia, je ne sais pas qui veut me tendre un piège. Et je ne sais pas quel rôle vous jouez dans ce scénario."

Sa belle voix profonde m'apaisa et j'eus l'impression de fondre contre son corps.

"Personne ne se confie à moi, Maximus. Je suis simplement utilisée ... comme un messenger, comme un instrument de plaisir. Je sers juste à satisfaire les besoins des hommes. Rien de plus."

Je reculai pour examiner ses yeux bleus qui étaient redevenus doux.

"Si pensais avoir fait quelque chose pour vous blesser ... même par mégarde ... je ne pourrais jamais vivre avec cela."

"Vous n'avez rien fait. Venez ici et asseyez-vous."

Maximus me prit la main et m'emmena jusqu'à son lit, où nous nous assîmes côte à côte mais sans nous toucher.

"Je ne vous aurais jamais blessée avec ce couteau" Dit-il avec un petit sourire et je ne pus m'empêcher de lui rendre son sourire à travers mes larmes.

"Et Bien, vous étiez pourtant très convaincant. Vous pouvez être très effrayant quand vous le voulez." Dis-je

"Je sais. Cela aide, parfois."

Il baissa la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un chuchotement.

"Julia, j'ai besoin de votre aide."

"Comment puis-je vous aider ?"

"Je dois tuer Cassius et le faire de façon à ce que l'on croie que c'est un de ses hommes qui l'a fait."

"Pourquoi un de ses hommes ?"

"Parce que si je le tue, je ne sortirais jamais vivant d'ici et mes hommes non plus. Mais si les soldats de sa légion pensent que l'un d'entre eux l'a tué, ça les plongera dans la confusion et les alliés de Marc-Aurèle auront le temps que rassembler les forces dont ils ont besoin pour prendre le contrôle, -avec mon aide, bien entendu."

Il fit une pause comme je fronçais les sourcils et m'accordais le temps de la réflexion avant d'ajouter.

"M'aiderez-vous ?"

J'acquiesçai.

"Vous savez que je le ferai".

Je fis une pause avant de continuer

"Me ferez-vous confiance ?"

"Oui."

"En êtes-vous sûr ? Je ne veux pas être, à nouveau, traînée ici pour me retrouver avec un poignard pointé sur la gorge."

Maximus sourit à mon ton taquin et je me demandai, brièvement, ce qui, en lui, me rendait si espiègle et si taquine comme je ne l'avais jamais été et, ce, même face au danger.

"Je ne vous en blâme pas." Dit-il, contrit comme un garçon pris en faute.

"Et qu'advient-il du complot pour vous tuer ? Vous, aussi, êtes en danger, vous vous souvenez ?"

Demandai-je.

"Balbinus m'a déconseillé d'aller faire un tour à cheval à l'extérieur du camp aujourd'hui. Peut être que Cassius a l'intention de quitter le camp après m'avoir rendu suffisamment craintif pour que je reste sur place. Ainsi, je serais mis à mort avant son retour si bien que ses mains resteront propres."

"Je frissonnai à la simple idée de sa mort. Maximus remarqua ma détresse.

"Je vais devoir déjouer ce qu'il a en tête " Dit-il, négligemment, en posant sa large main, légèrement râpeuse, sur les miennes, les recouvrant complètement.

"Connaissez-vous les occupations quotidiennes de Cassius ?"

J'acquiesçai.

"Trop bien."

"Décrivez-les moi pour que je puisse décider quand et où faire cela."

Je soupirai. Il n'y avait pas d'issue. Maximus m'interrogea pendant plus d'une heure me faisant répéter, maintes et maintes fois, ce que je connaissais des habitudes de Cassius.

C'était un interrogateur impitoyable et j'eus pitié de ses ennemis.

Plus d'une fois, je détournai mes yeux des siens, quand la connaissance je versais dans ses oreilles ne laissait aucun doute sur le degré d'intimité que j'avais partagé avec l'homme qu'il allait tuer.

Quand cela arrivait, Maximus rejetait, distraitement, en arrière une boucle de mes cheveux qui voilait mon visage et je me demandais, encore une fois, s'il avait remarqué qu'il était encore en train de me toucher ... qu'il semblait être incapable de contrôler son besoin de me toucher....

Quand j'eus fini, Maximus resta silencieux, pendant un instant, puis il se passa la main sur ses yeux fatigués et le bas de sa nuque, geste qui m'était devenu si familier alors que je ne le connaissais que depuis quelques heures.

"Julia, "dit-il " je dois sortir de cette tente et parler à mes hommes et je dois le faire avant que le jour se lève. Je pense que je peux me glisser hors d'ici mais j'ai besoin d'une place pour me cacher jusqu'à ce que je puisse agir et je ne peux pas rester avec ma cavalerie car dès qu'ils remarqueront mon absence c'est là que les hommes de Cassius iront fouiller en premier lieu. Et je dois, absolument, être à l'intérieur du camp pour agir. Y a-t-il une place où je peux me cacher ?"

Je fronçai les sourcils et serrai les lèvres tout en réfléchissant à la demande de Maximus. Celui-ci gardait les yeux rivés sur mon visage.

Il n'y avait qu'une place où je pourrais le cacher et être en même temps assez près pour l'aider.

"Le quartier des femme" Dis-je "Nos logements sont tout au fond du camp, une grande bâtisse en pierre et en bois. Il y a une petite porte de service utilisée par les esclaves pour aller blanchir le linge à la rivière.

Vous la trouverez facilement. Elle est bloquée de l'intérieur mais je la ferai ouvrir et vous attendrai là."

Maximus hocha la tête.

"Y a-t-il un endroit à l'intérieur de la construction où je peux me cacher ? Une cave peut-être ?" Demanda-t-il.

"Non!" Dis-je "Juste nos chambres à coucher, les bains et les logements des autres esclaves."

Il soupira

"On fera avec. Et en ce qui concerne les autres femmes ?"

"Laissez-moi faire. Elle feront ce que je dis ... Elle détestent toutes Cassius."

Maximus approuva, à nouveau.

"Je serai là une heure après votre départ d'ici. Ils penseront que je me suis endormi et ne remarqueront pas mon absence avant des heures. Attendez-moi près de la porte."

J'acquiesçai, mon esprit analysant à toute vitesse les implications de ce que j'étais en train de faire ou de ce que j'allais devoir faire.

"Julia," Maximus toucha, doucement, ma joue.

"Je veux que vous compreniez à quel point tout ceci est dangereux. Les choses peuvent tourner mal et je peux ne pas être capable de vous protéger."

Me protéger? La seule fois où j'ai été protégée ce fut quand Cassius refusa à ses amis la permission de me déflorer lors de l'une de leurs soirées.

"Je sais, Maximus. Ne vous souciez pas de cela. Tout ira bien" Murmurai-je.

Maximus sourit et me prit, gentiment, les mains dans les siennes, ses mains si grandes, si chaudes, si fortes, capables à la fois de donner la mort et d'apporter du réconfort, à la fois capables de faire jaillir le sang et de caresser.

Puis il les porta à ses lèvres et, gentiment, embrassa mes doigts de ses lèvres chaudes, sa barbe râpant légèrement ma peau.

Ce fut mon tour de sourire mais mes lèvres tremblaient et je déglutis difficilement. Maximus leva la tête et me regarda droit dans les yeux, toujours gardant mes mains dans les siennes, ses doigts caressant de manière absente mes poignets.

Il s'arrêta, soudain et, baissant la tête, examina le bandage que je portais au poignet gauche

"Maximus ..." Commençai-je tout en essayant d'éloigner ma main. Mais il ne la lâcha pas et retroussa la manche du peignoir pour regarder plus attentivement le bandage qui ne se trouvait pas là lors de notre première rencontre : il était tâché de sang.

Maximus releva la tête pour plonger un regard glacé dans mes yeux.

"Qu'est-ce que c'est?" Aboya-t-il, toute sa gentillesse envolée.

Je me préparai, mentalement, à affronter sa colère.

"Rien," dis-je "un accident...."

"Qu'est-ce que c'est?" Répéta-t-il, la voix basse, son ton devenant menaçant.

Comme je ne répondais pas, il défit le bandage et amena mon poignet près de la lumière pour mieux l'examiner. Je retins ma respiration. La fine ligne rouge qui traversait mon poignet parlait d'elle-même.

Son traitement rude avait rouvert la sérieuse blessure que je m'étais infligée peu avant. Le sang coulait en un minuscule ruisseau poissant ses doigts rugueux.

Maximus tourna vers moi un visage maintenant furieux.

"Par les enfers, qu'étiez-vous en train de faire ?" Gronda-t-il.

J'essayai, de nouveau, de retirer ma main, mais je n'étais pas de taille contre lui.

"Qu'étiez-vous en train de faire?" Répéta-t-il. Il était furieux, ses yeux bleus flambaient d'une colère mortelle... mais je commençais à me sentir fâchée moi aussi. Amèrement fâchée.

"Que vous importe ce que j'essayais de faire ?" Répondis-je en m'emportant.

"Vous n'êtes pas mon maître! Si je prends ma vie, je ne vous priverai pas d'une pièce de valeur! Que vous importe que je vive ou que je meure ?"

Il tressaillit comme si je l'avais frappé, mais se remit rapidement. Ses mains s'emparèrent de mes avant-bras dans une poigne de fer et il me rapprocha de lui, nos torsos se touchant presque.

"Vous voulez mourir, Julia ?" Siffla-t-il, en me secouant au point que mes dents s'entrechoquèrent et que mes cheveux s'ébouriffèrent autour de mon visage

"Vous voulez mourir ?" Répéta-t-il.

C'en était trop. Je ne pouvais pas le supporter. Pas cette nuit. Pas de lui. Je secouai la tête pour enlever de mon visage les boucles de cheveux qui le recouvraient et qui m'empêchaient de le voir et lui sifflai.

"Oui! Oui, je veux mourir! J'ai toujours voulu mourir pour autant que je m'en souviens mais je ne le savais pas ! Pas jusqu'à cette nuit! Mais, maintenant, je sais que je veux mourir, Général Maximus! Qu'est-ce que ça peut vous faire? "

"Qu'est-ce que ça peut me faire ? " Gronda-t-il, le ton de sa voix s'élevant dangereusement.

"Vous osez me demander ce que cela peut me faire que vous viviez ou mouriez ? "

"Oui!" Sifflai-je, en retour, au-delà de toute crainte, maintenant, comme j'avais été au-delà de toute honte si peu de temps auparavant.

Maximus me secoua, derechef.

"Savez-vous combien de gens j'ai vus mourir ? Savez-vous combien d'hommes et de garçons j'ai vus supplier les dieux et les chirurgiens ne pas les laisser mourir ?" Gronda-t-il.

"Savez-vous combien de gens j'ai tués ou envoyés à la mort ? Savez-vous ce que tout ce sang et ces morts font à l'âme d'un homme ?"

Il s'arrêta. Ses yeux hagards disaient qu'il venait d'exprimer quelque chose qui était enterrée dans les profondeurs de son âme, quelque chose qui le torturait, quelque chose qu'il n'avait jamais avouée à quelqu'un auparavant ... même pas à lui-même.

Ses doigts serraient douloureusement mes avant-bras.

Le temps sembla s'arrêter. Nos yeux fixés l'un sur l'autre, nous retenions notre souffle. Maximus baissa la tête et sa bouche écrasa la mienne sous un violent baiser comme s'il cherchait à me punir. Je l'embrassai, en retour, avec une passion dévorante, une passion dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.

Avec un soupir, j'ouvris mes lèvres l'invitant à explorer ma bouche de sa langue tout en luttant contre sa poigne de fer, désespérée de le toucher, de sentir son corps contre le mien. Brusquement, Maximus arracha sa bouche de la mienne et se leva.

Il s'éloigna, me tournant le dos. Je me redressai et serrai les bras autour de mon corps pour essayer d'arrêter le tremblement qui s'en était emparé.

Le souffle de Maximus était aussi puissant que le mien. Dans la lumière tamisée, je le vis serrer les poings. "Maximus..." Chuchotai-je.

Il ouvrit ses poings et appuya ses mains à plat sur la table, ses bras largement écartés et la tête baissée. "Maximus"

"Va" Dit-il d'une voix morne. Je me levai mais ne pus me forcer à partir. Pas après son baiser.

Pas maintenant que je savais qu'il était aussi bouleversé que moi.

Pas maintenant que je savais ce qu'il éprouvait pour moi. Que ce que nous avons partagé dans l'alcôve - malgré son refus - n'avait pas été qu'une simple envie sexuelle, mais une attirance incontrôlable que peu connaisse.

Je commençai à aller vers lui mais il me stoppa net.

"Maximus...."

"Va!" Répéta-t-il, la voix tendue. "Je serai là comme nous en avons convenu."

Je détournai les yeux.

"Appelez le garde pour qu'il me ramène au quartier des esclaves" Dis-je d'une voix étonnamment ferme.

"Vous voulez qu'ils sachent que vous étiez ici avant l'aube, n'est-ce pas".

Maximus approuva silencieusement, puis lentement releva la tête mais il ne se tourna pas vers moi.

Avant qu'il ne puisse parler, j'ajoutai

"Restez hors de la lumière ... j'étais supposée vous fournir du plaisir tout au long de la nuit...ne lui laissez pas voir que vous n'avez même pas retiré vos vêtements!"

Maximus se redressa et se dirigea vers un coin sombre de la tente. Je pris une profonde inspiration et fermai les yeux essayant de m'armer contre ce qui allait venir.

"Garde!" Cria-t-il de sa meilleure voix militaire. "Nous en avons fini ici!"

Mais nous savions tous les deux que ce n'était pas le cas.

Dissimuler Maximus

Je marchai jusqu'au quartier des esclaves comme dans un rêve. Le garde qui m'escortait essaya de me prendre par le bras mais il tressaillit à la vue de mon visage, pensant probablement que mes lèvres gonflées et contusionnées et l'épuisement qui marquait mes traits étaient la preuve irréfutable que le soldat espagnol m'avait utilisé rudement. Trop rudement même pour une putain expérimentée.

Ressentant le même curieux détachement que j'avais éprouvé plus tôt quand j'avais commencé à trancher mon poignet, je posais un pied devant l'autre et me concentrais sur mon déplacement, écartant obstinément de mon esprit mes sentiments tourmentés et le trouble intérieur provoqués par un général romain.

Avec une aisance née de longues années de pratique, j'éloignai tout de mon esprit et me concentrai, uniquement, à aller de l'avant.

Faire cela était la seule façon dont j'avais été capable de survivre, jour après jour, et, maintenant, je le faisais, de nouveau, non pour me défendre moi mais pour le défendre lui car la sécurité de Maximus était tout ce qui comptait pour moi maintenant.

Nous arrivâmes à la porte d'entrée et le garde attendit que je rentre avant de tourner les talons pour regagner son poste de surveillance à la tente de Maximus, prétendument pour le protéger alors que lui et ses compagnons n'étaient rien d'autres que ses geôliers ... et, plus que probablement, ses meurtriers désignés.

Une fois à l'intérieur du quartier des esclaves, je me retrouvai, seule, pour la première fois depuis des heures et je contemplai, silencieusement, la place où j'avais vécu toute l'année dernière, ces quartiers que j'avais gérés comme une matrone romaine dirige la maison de son mari.

Mais il n'y avait pas de mari et ce n'était pas une vraie maison, c'était un leurre de maison car ce n'était rien d'autre qu'un bordel, in bordel privé, rien de plus.

Je regardais mon environnement comme si c'était la première fois que je le voyais. Pourtant, il était bien toujours le même que lorsque je l'avais quitté pour cette soirée après m'être parfumée les cheveux et le corps avec la myrrhe et m'être vêtue d'une tunique en fine soie blanche.

Cependant, il m'apparaissait, complètement, différent et tout à fait étrange. Mais, peut-être, était-il le même et était-ce moi qui était devenue une étrangère.

Malgré que je sois une esclave, j'ai toujours vécu dans le luxe et le confort car tout ce qui m'entourait était, soigneusement, sélectionné afin d'augmenter ma beauté et ma grâce.

Cela m'avait toujours semblé naturel de vivre comme cela, d'avoir des bains immenses, des parfums onéreux, de fines tuniques et même des bijoux...

Mais, soudain, je savais que, désormais, je ne pourrais plus rien supporter de cela.

Je savais, aussi, que je ne pourrais pas vivre un autre jour comme tous ceux que j'avais vécus jusqu'à présent. Et, tout aussi clairement, je savais que je n'irais jamais plus avec un homme, sauf bien sûr, Maximus ...

"Julia!"

L'appel me fit sursauter et je me retournai pour voir Eugenia se hâter vers moi, le souci imprimé sur son beau visage.

"Oh, Julia! Qu'est-ce qui est arrivé ?"

"Tout va bien, Eugenia " Dis-je avec un faible sourire.

Elle était visiblement soulagée de voir que je n'étais pas blessée, mais après m'avoir dévisagée, elle fronça les sourcils.

Où as-tu été ? " Demanda-t-elle.

"A la tente du Général Maximus" Chuchotai-je, me forçant à bouger.

Il n'y avait pas de temps à perdre car il restait beaucoup à faire si je voulais aider Maximus et, pour le réaliser, j'avais besoin de l'aide d'Eugenia.

"Le Général espagnol ?" Demanda-t-elle "Tu as été avec lui toute la nuit ?"

J'acquiesçai et elle sourit, enchantée.

"Et dire que j'ai été si inquiète! Eh bien, Julia! Tu as toujours été la plus chanceuse! Quel changement! Un homme si jeune et si beau! Est-il un bon amant ?"

Afin de repousser la douleur qu'avait fait naître ses paroles pourtant bien intentionnées, je lui saisis les avant-bras.

"Écoutes-moi, Eugenia," Chuchotai-je instamment. "nous devons parler. Les autres femmes dorment-elles ?"

"Oui. Julia, que ..." Commença-t-elle mais je la fis taire d'une secousse.

"Tais-toi et écoutes!" Lui dis-je un peu brusquement.

"Eugenia, veux-tu te venger ? Veux-tu faire payer Cassius ?"

Son visage blanchit et ses yeux devinrent tristes. Elle resta silencieuse un instant puis elle murmura

"Pourquoi me demandes-tu cela ?" Sa voix était étranglée, son ton abattu.

Je la secouai derechef.

"Réponds-moi, Eugenia! Oui ou non ? Veux-tu faire payer Cassius?"

Comme je l'ai déjà mentionné, Eugenia était plus âgée que moi mais c'est toujours moi qui la consolais, qui écoutais ses confessions, ses espoirs et ses rêves. Et des rêves, elle en avait en abondance car elle avait très envie de rencontrer un homme qui l'aimerait, d'une petite maison à la campagne et de bébés.

"Des tas de bébés," avait-elle l'habitude de préciser de sa voix douce et musicale.

Elle rêvait d'être envoyée à un homme qui serait différent des autres, un homme qui serait venu pour l'aimer, la rendre libre, l'épouser et lui donner ces bébés qu'elle souhaitait tant ... un homme comme Maximus.

J'avais, bien souvent, écouté ses rêves mais j'avais gardé les miens et les avais enterrés si profondément à l'intérieur de mon âme que j'avais oublié que moi aussi j'avais des rêves ... et qu'ils n'étaient pas si différents de ceux d'Eugenia. J'avais oublié ... du moins jusqu'à cette nuit.

J'étais avec Eugenia quand elle s'aperçut que les précautions prises avaient échoué et qu'elle était tombée enceinte. Elle réussit à cacher son état pendant quelques mois car, malade, Turia était devenue moins vigilante.

Mais, elle finit par remarquer que les seins d'Eugenia avaient gonflé et que son ventre s'était arrondi.

Alors elle exigea qu'Andreas, qui était toujours le médecin de la maison, la débarrasse du bébé. Andreas lui répondit que la grossesse était trop engagée et que c'était trop dangereux et Turia s'inclina ne voulant pas risquer de perdre un si précieux morceau de chair et devoir, ensuite, affronter la colère de Cassius.

Eugenia en avait été si heureuse, Elle était si naïvement convaincue qu'on l'autoriserait à garder le bébé!

Je n'avais que quinze ans à cette époque et je suivis l'évolution de sa grossesse avec un mélange d'étonnement et de crainte, stupéfiée par les changements de son corps, extasiée quand elle me permettait de toucher son ventre et de sentir les mouvements du bébé sous mes mains.

J'étais avec elle quand les douleurs de l'enfantement commencèrent. Et avec elles, émergea, dans son esprit, la soudaine compréhension que c'était la fin d'une belle histoire car, une fois né, le bébé lui serait enlevé.

Elle essaya désespérément de cacher les douleurs, mais elle ne pouvait pas aller contre la nature et une sage-femme finit par venir la prendre en charge.

Quand elle m'ordonna de quitter la pièce, je refusai et restai, durant toute l'épreuve, avec Eugenia.

Après des heures de travail, le bébé naquit, un beau petit garçon. Nous avons ri et pleuré d'étonnement et d'incrédulité devant ce miracle dont nous venions d'être témoins tandis que la sage-femme s'occupait du placenta, plus intéressant qu'Eugenia car elle le vendrait à quelque femme riche pour ses soins de beauté à un prix plus élevé que ne l'étaient ses honoraires pour une naissance.

Mais nos rires s'éteignirent, rapidement, quand la sage-femme prit le bébé des bras d'Eugenia et quitta, hâtivement, la chambre... Eugenia se jeta hors du lit hurlant comme un animal blessé et je tentai de poursuivre la sage-femme mais je fus stoppée à la porte par un des gardes de la villa qui me repoussa, rudement, à l'intérieur de la pièce dont il barra, ensuite, l'entrée.

C'était tôt dans la soirée et nous fûmes laissées seules. Je me suis occupée d'Eugenia du mieux je pouvais et nous avons passé la nuit entière sans dormir et sans échanger une seule parole, nous tenant fortement les mains, si bien qu'au petit matin elles étaient gonflées et douloureuses.

À l'aube, la porte s'ouvrit et on m'ordonna de quitter la pièce tandis qu'Andreas entra, le visage impassible.

Je ne revis pas Eugenia pendant plus d'un mois. Quand elle revint dans nos quartiers de la villa, elle agit comme si rien n'était arrivé.

Elle ne parla jamais plus de son bébé mais je savais qu'elle pensait à lui chaque jour et rêvait de lui chaque nuit. J'entendais ses pleurs quand elle pensait que j'étais endormie et j'entendais le fredonnement de ses berceuses quand elle s'endormait.

Et je savais qu'elle voulait se venger. Elle le voulait autant que je le voulais.

Le visage d'Eugenia était cireux, ses yeux indéchiffrables, son souffle inégal.

Je savais que je la blessais durement mais, en ce moment, cela n'avait pas d'importance. J'avais besoin de son aide et étais prête à faire n'importe quoi pour l'obtenir.

Je me demandai, vaguement, d'où surgissait cette Julia froide, dure, implacable... mais étais-je vraiment comme cela?

Est-ce que je l'avais ignorée tout comme j'avais ignoré combien je voulais mourir ou que, en dépit de ma situation désespérée, je rêvais et que mes rêves étaient les mêmes que ceux de n'importe quelle femme. Peut-être était-ce cette nuit de tourment et de vérité, de plaisir et de douleur qui avait enfanté cette Julia. Une Julia qui connaissait, aussi, maintenant, ce que c'était que d'être choyée, d'être en sécurité, d'être appréciée.

Une Julia qui savait qu'elle ne pouvait pas continuer d'être une putain

"Que veux-tu que je fasse ?" Demanda Eugenia, les yeux brillant, maintenant, d'un feu froid, le dos droit et le menton fermement redressé.

"Je veux que tu m'aides à aider le Général Maximus à tuer Cassius!" Dis-je. Elle tressaillit, mais soutint mon regard.

"Es-tu sûre ?" Demanda-t-elle.

"Oui, Eugenia. J'en suis sûre. Il m'a demandé de l'aider."

Je levai la main pour stopper ses commentaires et chuchotai rapidement.

"Il est venu, ici, pour empêcher Cassius de s'emparer du trône. L'empereur est en chemin et arrivera bientôt. Mais Cassius craint Maximus et veut le faire tuer. Je le cacherai, ici, et l'aiderai à entrer dans la tente de Cassius. M'aideras-tu ?"

Eugenia secoua la tête, incrédule

"Julia, de quoi parles-tu ? Tu as confiance en cet homme alors que tu le connais à peine ?"

"Oui, je lui fais confiance!" Rétorquai-je vivement "J'ai confiance en lui et je l'aiderai. Il s'est engagé à nous faire affranchir...."

Ce fut au tour d'Eugenia de me saisir par les bras et de me secouer.

"Julia, C'est un homme. Je sais bien qu'il est jeune et qu'il est beau mais il n'est pas différent des autres. Il t'a prise lors de la soirée et, ensuite, il t'a fait amener à sa tente pour continuer à profiter de toi. Il t'utilise de la même façon que les autres hommes t'utilisent!"

"Il est différent et je l'aiderai!" Sifflais-je. "Si tu es avec moi ce sera beaucoup plus facile. Autrement... Eh bien je le ferai néanmoins. Es-tu avec moi ou non ? Si tu n'es pas avec moi, éloignes-toi et laisses-moi faire ce que je dois faire!"

Je vis Eugenia hésiter et m'approchai d'elle aussi impitoyablement qu'une louve s'approche de sa proie "Si tu ne veux pas le faire pour moi," dis-je en plongeant mes yeux dans les siens, "fais-le au moins pour Julius!".

Eugenia blêmi.

"Comment sais-tu ?" Demanda-t-elle d'une voix rauque et basse. "Comment sais-tu le nom de mon fils?"

"Parce que je t'entends le répéter dans ton sommeil chaque fois je partage mes logements avec toi!"

Eugenia flancha comme si je l'avais frappée. Puis, elle dit à voix basse.

"Que veux-tu que je fasse ?"

"Le Général Maximus sera bientôt ici. J'ouvrirai la porte de service et l'attendrai. Je le cacherai dans ma chambre. En attendant, réveille Honora et Aelia. Ce sont les plus intelligentes. Dis-leurs ce qui se passe. Quand les autres se réveilleront, nous nous ferons aider. Maximus nous dira que faire"

"Et si l'une d'entre elles refuse de nous aider ou panique ?" Demanda Eugenia.

"Nous l'assommerons. Vas maintenant ! Je dois ouvrir la porte et l'introduire."

Je poussai Eugenia hors de mon chemin et me dirigeai vers la porte de derrière mais elle m'attrapa par mon bras et me fit faire volte face.

"Je l'ai nommé d'après toi, Julia," Dit-elle, les yeux brillants de larmes, un pauvre sourire sur ses lèvres crispées.

J'inclinai la tête et pris une lampe à huile sur la table tout près et poursuivis mon chemin.

Dans mon dos, Eugenia dit tranquillement,
"Tu sais, Julia ? Si je ne te connaissais bien, je dirais que tu es tombée amoureuse du Général Maximus."
Pauvre Eugenia, si simple et si douce! C'était mon amie la plus proche parmi toutes les femmes bien qu'elle ne me connaisse pas vraiment.
En fait, elle ne me connaissait pas du tout! Personne ne me connaissait vraiment. Pas même moi. Du moins, pas avant cette nuit. Et pas avant Maximus.
Je ne dus pas attendre très longtemps. Il arriva à l'heure, l'épée à la main, le visage impassible, un homme en mission détaché de tout, très éloigné de celui qui m'avait embrassée si âprement ce tantôt que le goût de cuivre du sang s'attardait toujours sur mes lèvres.
Sans un mot, je rebarricadai la porte de derrière, le guidai vers ma chambre à coucher et fermai la porte derrière nous.
"Vous pouvez rester ici." Dis-je, tout en évitant ses yeux. "Quand ce sera l'heure, je vous mènerai à la tente de Cassius."
"Qu'avez-vous dit aux autres femmes ?" Chuchota-t-il, évitant, lui aussi, de me regarder directement dans les yeux.
Avant que je puisse répondre, un petit coup discret fut frappé sur la porte et Eugenia entra dans la chambre.
Elle s'arrêta quand elle vit Maximus et me regarda.
"Maximus, c'est Eugenia. Elle nous aidera et s'occupera de tout ici tandis que nous ... tandis que nous irons à la tente de Cassius" Expliquai-je.
Maximus inclina la tête.
"Merci, Eugenia" Dit-il de sa voix aux intonations profondes. "L'empereur sera bientôt ici, mais je ne sais pas quand. Je dois arrêter votre ...," il hésita puis se corrigea, "... je dois arrêter Cassius. Quand Marc Aurèle sera là, vous serez toutes affranchies. Vous avez ma parole."
Eugenia inclina la tête et chuchota
"Les dieux vous bénissent, Monsieur".
Puis se tournant à moi, elle ajouta
"C'est fait, Julia. Honora et Aelia informeront les autres quand elles se réveilleront..."
"Julia," continua Maximus, "j'ai parlé à Gallienus, mon maître équestre et j'ai pris les dispositions nécessaires pour que mes hommes puissent me soutenir. Mais j'ai besoin de savoir quand Cassius quitte le camp et quand il y revient. Est-ce qu'une de vos amies ou une de vos servantes peut servir d'intermédiaire ?"
Eugenia et moi échangeâmes un regard.
"Ta femme de chambre ..." Commença Eugenia mais je secouai la tête.
"Non, Rufa est juste une petite fille que tout effraye, même sa propre ombre. Non, ça ne doit être une des femmes..."
Eugenia approuva.
"Je le ferai" Dit-elle d'une voix ferme.
"Êtes-vous sûre ?" Demanda Maximus. "Cela peut être dangereux..."
Elle regarda Maximus et sourit.
"Ne vous inquiétez pas, Général." Dit-elle. "Je ne vous laisserai pas tomber."
Silencieusement, elle quitta la pièce.
Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre le moment où il pourrait agir ... ou le moment où les gardes le rechercheraient.
Sans un mot, j'allai jusqu'à un de mes coffres et y pris une tunique en soie couleur lavande et une paire de sandales puis je me tournai vers Maximus.
"Reposez-vous un peu" Dis-je tranquillement. "Je serai dans la pièce à côté avec Eugenia".
Maximus inclina la tête et je le laissai.
Parmi les nombreux défis auxquels nous devons faire face dans notre vie, l'attente est la pire. Les heures s'écoulèrent, lentement, sans la moindre alerte mais la tension à l'intérieur croissait inexorablement, devenant presque insupportable.
Nous fîmes un énorme effort sur nous-mêmes pour maintenir un semblant de normalité car nous avons désespérément besoin de savoir ce qui se passait dans le camp, mais nous ne pouvions courir le risque d'aller y poser des questions.
Aelia et Honora réussirent à sortir et revinrent avec de bonnes nouvelles : Cassius était parti avec son escorte et les gardes n'avaient pas encore remarqué que Maximus manquait.
Mais plus tard, quand Eugenia revint de sa réunion avec Gallienus, nous savions qu'il y avait des problèmes.
"Les gardes n'ont pas donné l'alarme mais ils vous cherchent, Général!" Dit Eugenia. "Votre officier a dit qu'ils ont réussi à assommer deux des gardes et à les remplacer par des hommes à vous mais les deux autres viennent ici!"
Maximus et moi échangeâmes un rapide regard.
"La salle de bains" Dis-je et Maximus s'y retira pendant que je conférais avec les femmes. Puis, j'entrai dans la pièce et fermai la porte.
"Savez-vous nager ?" Maximus me regarda ébahi.

"Quoi ?" Demanda-t-il. "Bien sûr que je sais nager! Je suis un soldat!" Ma question semblait l'avoir offusqué.

"Vous avez de la chance!" Hargnai-je. "Moi pas! Si je tombe dans une rivière ou un étang, je me noie!"

J'allai jusqu'au buffet et commençai d'y fouiller

"Qu'est-ce que ça a à voir avec Cassius ?"

Sans lui prêter attention, je pris une petite fiole et un bol rempli de pétales de rose frais et me dirigeai vers la baignoire.

Je plaçai le bol sur le pourtour de celle-ci et versai l'huile contenue dans la fiole dans l'eau du bain. Un kif parfum de roses envahit la pièce.

"Enlevez vos vêtements!" Ordonnais-je vivement. Maintenant, Maximus semblait non seulement offensé, mais également outragé.

"Julia, êtes-vous folle ?" Rugit-il.

"Non, général," grondais-je. "et je ne prévois pas de vous violer, j'essaye juste de sauver votre corps divin! Maintenant, enlevez vos vêtements!"

"Julia, que..."

Je me tournai pour le regarder durement.

"Vous serez caché dans la baignoire, Général! Sous l'eau! Vous ne pouvez y entrer complètement équipé. Maintenant, dépêchez-vous! Je dois cacher vos bottes, votre tunique et votre épée.... Et priez vos dieux protecteurs que les gardes soient particulièrement stupides!"

Il me contempla, calmement, durant un instant comme s'il me voyait pour la première fois.

Puis il commença à délayer ses bottines. J'allai à la porte et appelai Eugenia. Elle vint immédiatement mais je l'empêchai d'entrer.

"Je cache le Général Maximus dans la baignoire. J'ai besoin de vous pour cacher ses vêtements, ses bottes et son épée. Cachez-les contre vos corps : nous ne pouvons pas risquer que les gardes fouillent, ici, et les y découvrent!"

Eugenia acquiesça.

Je me retournai pour trouver Maximus à mes côtés. Il me donna ses bottes et je les confiai à Eugenia, mais quand je tendis la main pour son épée il fit non de la tête.

"Maximus, l'épée et la tunique! Maintenant!"

"Je ne quitte pas mon épée! S'ils me trouvent, je veux au moins avoir la chance de mourir au combat!"

"Si vous ne vous dépêchez pas vous n'aurez pas la moindre chance!"

"Non" Dit-il catégorique.

"Maximus, je sais ce qu'une épée fait à la chair humaine et je ne souhaite pas d'être blessé!"

"De quoi parlez-vous ?"

"J'entre dans cette baignoire avec vous, Général! Et je ne veux pas que mon corps soit lacéré!"

"Vous quoi ?!"

Je saisis ses avant-bras et essayai de le secouer ... c'était comme si j'avais essayé de secouer les colonnes du temple de Jupiter.

"Maximus, ils fouilleront partout! Notre seule chance de les avoir hors de la salle de bain suffisamment rapidement pour que vous ne vous révéliez pas est qu'ils me trouvent au bain. Donnez-moi l'épée, maintenant!"

Après une brève hésitation, Maximus accepta et marmonna

"Faites-y attention!" en me passant l'arme acérée que je transmis à Eugenia pendant que j'expliquai, à la hâte, aux autres femmes ce que je voulais qu'elles fassent comme signal pour indiquer à Maximus qu'il était temps de s'immerger.

Lorsque je me retournai, Maximus était toujours habillé. Avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, il leva une main pour m'empêcher d'émettre la moindre objection.

"Moins elles doivent cacher, moindre est le risque. Je peux survivre à une tunique humide." Dit-il avec un mince sourire et ce fut mon tour d'incliner la tête pour accepter sa décision.

Après quelques dernières instructions aux femmes, je fermai la porte et allai à une table voisine, y pris deux ou trois peignes en ivoire et rapidement enroulai et fixai mes longs cheveux.

Maximus me regarda avec ce mélange d'étonnement et de perplexité qui est présent dans les yeux de tous les hommes quand ils aperçoivent les femmes se consacrer à ce moment magique qu'est leur toilette. Puis, fixant Maximus dans les yeux, j'ouvris les fibules d'épaules de ma tunique et la laissai couler sur le sol, la soie couleur lavande s'étalant à mes pieds.

Je ne portais pas de tunique de dessous, juste mes sous-vêtements que je retirai, aussi, sans que mes yeux quittent les siens.

Quand j'avais seize ans, peu de temps avant de quitter Rome, j'avais été envoyée à un timide fils de sénateur âgé de quatorze ans. J'avais reçu l'ordre de lui apprendre comment être un homme car son père était inquiet au sujet de sa virilité.

Le garçon était aimable, timide, il avait une voix douce et ...était très effrayé tant de moi que de ce qui devait se passer.

Il me regarda me déshabiller avec étonnement et embarras, en rougissant mais, définitivement, désireux de la femme qui se tenait devant lui.

Bien qu'il ne soit nullement un garçon timide mais bien un homme et un homme plutôt très viril, le regard de Maximus avait maintenant la même expression que celle qu'avait eu celui du fils du sénateur. Je vis le général romain lutter pour empêcher ses yeux de quitter mon visage et d'errer sur mon corps nu. Et je le vis craquer. Je suis mince mais avec des courbes gracieuses, ma peau est crémeuse et sans défaut.

Avec mes cheveux attachés, rien n'obscurcissait la vue de Maximus.

Toute ma vie on avait loué ma beauté, mais je n'en avais jamais été particulièrement fière car c'était à cause d'elle que j'avais été condamnée à une vie de prostitution.

Et puis, j'étais tellement habituée à l'effet que ma beauté produisait sur les hommes que je le remarquai à peine désormais.

Mais voir cet effet sur le visage de Maximus c'était différent. Complètement différent ... Et excitant.

Nue, debout devant lui, je me sentais fière. Aussi fière qu'une femme peut l'être. Je me sentais belle, vraiment belle. Et puissante. Car son regard fixe et enflammé n'était pas la marque d'une simple concupiscence, mais celle d'un mâle reconnaissant une femme.

C'était un hommage à ma féminité car il me regardait comme si j'étais une femme, une vraie femme, et non comme si j'étais un morceau de chair joliment modelé que l'on pouvait convoiter, prendre et puis rejeter.

Au lieu de cela, ses yeux caressaient tout mon corps et je me sentais bien. Je me réchauffais à cette délicieuse caresse autant que s'il m'avait prise dans ses bras pour m'aimer tendrement. Doucement, comme j'avais toujours rêvé d'être aimée. Doucement, comme aucun homme ne m'avait jamais aimée.

"Après vous, Général."

Maximus tressaillit puis acquiesça. Il marcha vers la baignoire et entra dans l'eau. Il se tourna vers moi et me tendit la main.

Comme dans un rêve, j'avançai vers lui et, pendant un bref instant, j'eus l'impression d'être une jeune vierge se rendant au lit conjugal.

Maximus me prit la main et m'aida à entrer dans la baignoire. Quand je me retournai pour lui faire face mes seins nus frôlèrent son avant-bras. Ce faible contact déclencha un incendie qui se répandit dans tout mon corps. Je l'entendis haleter, ses doigts serrèrent les miens et je vis ses yeux exprimer le même désir brûlant que celui qui me ravageait.

Le monde et ses dangers disparurent et, durant un bref instant, il n'y eut plus que nous deux.

Le temps s'arrêta le temps d'un battement de cil. Un battement de cil puis tout fut fini.

Nous déplaçant à l'unisson en nous tenant toujours par les mains et en nous regardant toujours dans les yeux, nous nous mîmes à genoux, face à face, dans la baignoire.

L'eau était délicieusement chaude et l'huile parfumée la transformait en soie liquide au fort et sensuel parfum de roses.

Bien que ce soit une grande baignoire, il n'y avait, cependant, pas suffisamment de place pour que nous y soyons à l'aise à deux même si le confort n'était pas notre priorité.

Je m'assis en repliant les genoux afin que nous puissions nous y installer tous les deux. Il essaya de reculer, mais il n'y avait nulle place où aller et il s'excusa quand nos corps se touchèrent sous l'eau.

"Combien de temps pouvez-vous rester immergé ?" Demandai-je, juste pour nous distraire de ce contact perturbant.

"Assez longtemps." Répondit-il avec un petit sourire crispé.

"Etre un bon nageur m'a permis d'obtenir ma place dans l'armée quand j'avais quatorze ans : j'ai presque traversé le Danube".

"Bien" Dis-je "Quand les femmes donneront l'alarme, vous irez sous l'eau et, alors, je verserai les pétales de rose pour en obscurcir la surface. Il va y avoir du raffut et je sortirai de la baignoire. N'y prêtez pas attention, restez juste caché et ne m'agrippez pas : je dois donner l'impression de sortir de l'eau rapidement et aisément ou ils deviendront soupçonneux. Nous vous en tirerons quand ils seront partis."

Maximus inclina la tête pour marquer son accord et bougea, à nouveau, pour essayer de mieux positionner son grand corps.

Il ne semblait pas y avoir de possibilité d'empêcher nos corps de se toucher et quand Maximus essaya de ne pas glisser sur le marbre humide, ses doigts effleurèrent mes jambes.

"Je suis désolé." Marmonna-t-il essayant toujours et sans succès de s'éloigner de moi.

Désolé ?

Personne ne m'avait dit, "Je suis désolé" depuis que le fils du sénateur était devenu un homme dans mes bras.

Et, maintenant, le général le plus puissant de Rome me disait qu'il était désolé de m'avoir touchée ... accidentellement.

Cela ne voulait-il pas dire qu'il avait du respect pour moi, du respect pour cette putain nue qui avait été si transportée par l'excitation qu'il avait fait naître, tout à fait involontairement, en elle, qu'elle l'avait supplié, sans honte, de la prendre et avait joui malgré son refus de le faire.

J'eus envie d'en rire. J'eus envie d'en pleurer. J'eus envie de prendre Maximus dans mes bras, d'appuyer sa tête contre mes seins et de la caresser, comme j'avais caressé celle du garçon mais ... les gardes venaient d'arriver car j'entendais les cris perçants des femmes qui les couvraient d'injures pendant qu'ils pénétraient dans nos quartiers.

J'entendais qu'ils renversaient nos lits.

J'entendais nos buffets s'effondrer sur le plancher quand ils les écartèrent brutalement du mur.

Je me raidis et m'accroupis, davantage, dans la grande baignoire, les genoux recroquevillés sur la poitrine, les yeux fixés sur Maximus.

Le bruit s'intensifia quand les gardes approchèrent malgré les efforts que les femmes faisaient pour les garder à distance.

Je me mordis les lèvres et fit un signe de tête à Maximus. Il prit une profonde inspiration et descendit sous l'eau. Alors, en hâte, je dispersai les pétales de rose sur la surface de l'eau.

La porte fut, violemment, repoussée par les gardes qui cherchaient à échapper à la poigne des femmes qui les poursuivaient.

J'admirai leur performance car elles s'accrochaient littéralement à eux, les tiraient par leurs vêtements et par leurs cheveux et leurs donnaient des coups de pied dans les tibias.

Lorsque l'un d'entre eux atteignit la baignoire, je me couvris les seins de mes mains et dis avec colère "Dehors espèce de malotru! Vous ne voyez pas que je suis en train de prendre mon bain ?"

"Où est-il ?" Cria le garde, une lueur de folie au fond des yeux.

Curieusement, je n'eus pas peur mais, au contraire, me sentis stimulée. Puissante. Invincible.

"Où est qui ?" Demandai-je d'une voix froide et dure alors que mes orteils effleuraient les cheveux de Maximus.

"Le Général Maximus! Il était avec vous la nuit dernière et, maintenant, il a disparu!"

"Vous êtes idiot ou quoi!" L'invectivai-je. "Vous m'avez escortée, ici, vous-même, hier, dans la nuit, et il n'était, clairement, pas avec moi!"

Il plongea sur moi et, saisissant mon bras, il me tira hors de l'eau. Des fins ruisseaux glissèrent le long de mon corps nu tandis que des pétales de rose restaient accrochés à ma peau scintillante.

Eugenia, Honora et les autres s'interposèrent, immédiatement, entre moi et la baignoire, m'enveloppant dans une grande et moelleuse serviette, tout en jetant un regard courroucé aux gardes.

"Bien ? Vous m'avez tirée de mon bain. Et maintenant on fait quoi ?" Hurlai-je à pleins poumons. "Vous voulez que je vous montre, à nouveau, nos quartiers, soldat ? Pour vous démontrer, à nouveau, que le Général Maximus n'est pas ici ?"

Comme le garde hésitai et ne bougeai plus, je lui saisis le bras et le poussai vers les chambres à coucher. J'ignorais le temps qui s'était écoulé mais j'étais sûre que cela devait sembler une éternité à un homme demeurant sous l'eau.

Malheureusement, le garde récupéra ses esprits.

"Pas si vite," Dit-il en jetant un coup d'œil circulaire dans la salle de bain. Malgré son luxe, elle était petite et il n'y avait vraiment aucun endroit pour y dissimuler un homme mais il repoussa les rideaux et fit tomber les piles de serviettes avant de quitter la pièce à ma suite.

Me forcer à ne pas regarder derrière moi, en quittant la salle de bain, fut une des choses les plus dures que j'eus jamais à faire.

La plupart des femmes et l'autre garde nous suivirent, mais Eugenia, Honora, Furnillia et Ariadna restèrent, discrètement, en arrière, et, du coin de l'œil, je les vis qui fermaient la porte

Je restai avec les gardes pendant qu'ils réinspectaient nos chambres à coucher. Ils étaient affolés et passaient leurs frustrations sur nos affaires, renversant nos vêtements, poignardant les coussins et cassant les fioles de parfum et d'onguents.

Je me tins à distance les regardant continuer le saccage avec froideur, indiquant à Rufa, terrifiée, de m'apporter un peignoir. Quand il leurs fut évident qu'ils ne trouveraient aucun indice de la présence de Maximus, ils se tournèrent vers moi.

"Et, maintenant, que fait-on, soldat ?" Exigeai-je d'une voix glaciale.

Je perçus la lueur de meurtre dans leurs yeux et les autres femmes la virent également. Ils m'entourèrent.

"Vous feriez mieux d'y réfléchir à deux fois!" Les avertissais-je de la même voix glaciale et ferme. "Je suis une propriété du général Cassius, une propriété de très grande valeur... À propos, tout, ici, est, aussi, sa propriété..."

De la main, j'indiquai ce qui restait de nos affaires.

Le garde qui se trouvait le plus près de moi serra les lèvres avant de tourner les talons et de partir suivi de près par son compagnon.

Avec un soupir de soulagement, j'enfilai, en hâte, mon peignoir et courus vers la salle de bain

J'y trouvai Maximus toujours dans la baignoire, assis sur ses genoux, essayant de récupérer sa respiration, le front appuyé contre ses avant-bras qui reposaient sur le rebord de la baignoire, Eugenia et Honora à ses côtés.

Elles avaient placé une serviette sur ses cheveux ruisselants et avaient drapé d'une autre ses épaules.

Je me précipitai vers lui et je m'accroupis à côté de lui. J'enlevai la serviette qui couvrait sa tête et me mit à caresser doucement ses cheveux avant de murmurer.

"Tu es en sécurité, Maximus. Nous avons réussi. Tu es sécurité, mon..." Je m'arrêtai juste à temps, juste avant de l'appeler "mon amour" mais je n'avais pas besoin de voir son visage pour savoir qu'il avait parfaitement compris les mots que je n'avais pas exprimés.

Ces mots que je n'avais jamais prononcés auparavant. Ces mots que je n'ai plus prononcé depuis.

Je plaçai mes mains sous ses bras pour le stabiliser pendant qu'il se levait.

L'eau cascadaient de sa tunique détrempée et créait des flaques sur le carrelage rouge. Une douzaine de mains se tendirent pour l'aider et Ariadna lui donna un gant imbibé d'eau claire qu'il accepta avec reconnaissance et s'en tamponna les yeux. Il resta dans la baignoire, de l'eau jusqu'aux genoux. Sa tunique trempée, à laquelle s'accrochaient de ci de là quelques pétales de rose, épousait étroitement les contours de son corps musclé. Maximus sentait la laine humide et les roses et quand il ouvrit les yeux, je vis qu'ils étaient injectés de sang.

Il enjamba le rebord de la baignoire en prenant soin de ne pas glisser sur le sol mouillé puis me regarda et me sourit de son sourire juvénile.

"Mes remerciements, m'dame de m'avoir permis de partager votre bain mais, la prochaine fois, merci de penser à avoir la main plus légère avec les huiles parfumées. Elles attaquent les yeux comme les fumées d'un feu!"

Je lui retournai son sourire tandis que les autres femmes essayaient d'étouffer leurs gloussements, toutes admiratives devant son corps admirablement découpé.

"Ils sont partis ?" Demanda-t-il.

La pièce était emplie de femmes splendides entourant un homme mouillé et ... splendide. Toutes les femmes hochèrent la tête à l'unisson.

"Merci, Mesdames. Vous serez bientôt des femmes libres". Il se tourna vers moi, son espièglerie complètement évaporée, il avait repris son apparence de général.

"Julia, habillez-vous et accompagnez-moi ... portez quelque chose d'attrayant."

Ceci dit, il se détourna de moi, tordit sa tunique afin d'en extraire l'eau, enfila ses bottes et récupéra son épée.

Un moment plus tard, Aelia se précipita en riant dans la pièce.

"J'ai observé les gardes partir," Dit-elle en gloussant un peu sottement. "Ils sont blancs comme linges et savez-vous où ils sont allés ?"

"Où ?" Demandèrent toutes les femmes, simultanément.

"Hors du camp! Je le jure! Ils ont franchi la porte et se sont enfuis dans les bois de l'autre côté. Je les ai observés!"

Soulagées, les belles esclaves entourant Maximus éclatèrent de rire et le général lui-même eut un petit sourire de triomphe.

Personne ne remarqua que je ne riais pas.

Au lieu de cela, j'essayais de lutter contre la vague d'amertume et de ressentiment qui m'avait submergée quand j'avais entendu Maximus m'ordonner de m'habiller de façon à jouer convenablement mon rôle ... le rôle de la putain.

Je serrai les lèvres et m'en allai luttant contre les larmes qui avaient envahis mes yeux. Personne ne s'aperçut que je quittais la salle de bain.

Le meurtre de Cassius

Ce fut sans m'être annoncée que je pénétrai dans la tente de Cassius et je le trouvai assis, derrière son vaste bureau ouvragé, en train d'écrire son journal ainsi que je l'avais annoncé à Maximus.

Il écrivait rapidement et de manière efficiente comme toute chose qu'il entreprenait que ce soit commander ses légions, rédiger sa correspondance ou pratiquer les jeux sexuels.

Durant ces derniers jours, il passait des heures dans sa tente à rédiger son courrier et des messagers partaient du camp, plusieurs fois par jour, emportant ses lettres et ses messages à ceux qui le soutenaient dans son complot pour s'emparer du trône que ce soit à Rome ou dans les autres régions de l'empire.

Cassius appréciait la rapidité et l'efficacité comme il appréciait le confort et la beauté et j'ai toujours pensé que sa préférence pour moi ne venait pas uniquement de ma beauté et de mes compétences dans les plaisirs de la chair mais venait aussi du fait que j'étais capable de prendre en charge, aisément et efficacement, la gestion d'un ménage.

Il avait l'habitude de dire que j'étais unique, un joyau rare, la seule qu'il ait jamais connue qui pouvait assumer la prostitution et les menus détails quotidiens avec la même assurance et la même perfection.

Comme Balbinus l'avait raconté à Maximus en tant que personnification de l'infortuné Claudius, Cassius avait quitté le camp pour y revenir juste avant le crépuscule et, puis, était allé, directement, à sa tente où il avait repris ses écrits.

Cassius se sentait en sécurité dans sa tente, entouré de ses familiers de ses prétoriens appointés et quand il perçut un mouvement, il me jeta un rapide coup d'oeil avant de se repencher sur son travail.

Sans plus me regarder, il demanda d'un ton catégorique,

"Que veux-tu?"

"Je veux juste te voir. Tu me manques quand tu travailles autant" Dis-je doucement en m'approchant de lui.

La robe presque transparente que j'avais enfilée, suivant les ordres brusques de Maximus de porter quelque chose d'attrayant, flottait autour de moi.

Elle était faite de soie couleur de mer et si mince qu'il n'y avait pas place pour des sous-vêtements, à l'exception de l'écharpe vert foncé qui couvrait ma poitrine, et, donc, elle révélait presque totalement tous mes charmes.

Maximus avait eu le souffle coupé quand il m'avait vue sortir de ma chambre vêtue de ce qui semblait n'être que de l'écume de mer et il avait ouvert la bouche, probablement pour émettre une protestation, mais s'était tu.

Néanmoins, quand nous nous apprêtâmes à quitter le quartier aux esclaves, il insista pour que je m'enveloppe dans une cape pour couvrir ma quasi nudité pendant que je longerais les rangées de tentes. Le geste avait été si puissamment et si naïvement protecteur qu'il me fit presque rire.

La cape gisait, maintenant, là où je l'avais abandonnée c'est-à-dire dans l'antichambre de Cassius, là où Maximus se tenait caché attendant le moment d'agir, là où il avait revêtu l'uniforme noir du prétorien qui avait eu la malchance d'être de garde à la tente de Cassius.

L'homme était lié et enfermé dans un meuble.

Je contournai le bureau et fit courir mes doigts sur la main de Cassius avant de les faire remonter en une insistante caresse le long de son bras jusqu'à son épaule.

Là, des deux mains, j'entrepris de masser les muscles crispés de son cou.

Après quelques instants, il réduisit considérablement sa vitesse d'écriture puis stoppa complètement et fermant les yeux se laissa aller à profiter de mon traitement.

"Ah, Julia," Soupira-t-il, relaxé et heureux. "Tu es la meilleure que j'ai jamais élevée."

Il l'avait dit. Il avait énoncé sa citation favorite à mon sujet.

Il semblait que, s'il ne la disait pas, il lui manquait quelque chose.

Et il la prononçait souvent que ce soit à propos de mes démêlés avec le cuisinier ou de la manière dont je l'avais satisfait au lit. Mais cela n'avait plus d'importance.

Cassius ne quitterait pas sa tente vivant et, d'une manière ou d'une autre, ma vie changerait.

Mais cela faisait toujours aussi mal à entendre.

Néanmoins, je réussis à garder régulier le rythme de mes doigts, même quand Cassius poursuivait ses commentaires.

"J'ai deux de tes petites soeurs, tu sais, - prêtes à suivre ton exemple. Quand nous retournerons à Rome, je te chargerai de leur éducation. Je pense qu'elles constitueront d'inestimables présents aux hommes dont je requière l'allégeance."

Cassius avait déjà mentionné, précédemment, que j'hériterais de la place de Turia à la villa quand nous reviendrions à Rome.

Et, aussi, il avait mentionné ces deux petites filles.

Un groupe d'entre elles grandissait dans une autre partie de la villa et chaque jour qui passait les rapprochait davantage de leur destin.

Quand il parlait d'elles Cassius les appelait toujours "tes petites soeurs." Mais je n'ai jamais su s'il parlait d'une parenté de sang ou d'une parenté due à l'esclavage et à la prostitution.

Est-ce que ma pauvre mère inconnue avait donné naissance à d'autres belles petites filles pour réchauffer le lit de Cassius et ceux de ses amis et partisans?

L'avait-elle réchauffé aussi?

Chaque fois qu'une nouvelle fille était envoyée dans la partie de la villa qui était occupée par les prostituées initiées, j'avais peur de découvrir qu'elle avait des cheveux roux dorés, la peau crémeuse et les yeux bleus. J'étais terrifiée de découvrir, chez elle, les mêmes traits que ceux que je contemplais, chaque jour, dans mes miroirs polis. J'avais peur de découvrir en elle qu'elle avait été suffisamment infortunée que pour être ma soeur.

Mais cela aussi était du passé et, cette nuit, nous serions tous vengés : ma mère, le fils d'Eugenia, Turia et, bien sûr, moi-même.

Ressentant le même détachement que celui que j'avais expérimenté au retour de la tente de Maximus, je continuai mon massage et dit,

"Je ferais tout ce qui vous plaira, Sire." Le mouvement de mes doigts était aussi ferme que l'était le son de ma voix.

Pourtant, j'avais pleinement conscience de la dague cachée juste sous mon bandeau de poitrine.

La dague dont personne ne connaissait l'existence pas même Maximus.

La dague qu'une petite fille de douze, dont on venait d'abuser, avait prise dans la maison d'un vieux sénateur.

La dague que la femme, qu'elle était devenue, avait toujours su qu'elle l'utiliserait un jour.

Et cette nuit, il n'y avait plus de doute sur l'identité de celui qui recevrait le coup de lame.

Cassius se relaxait de plus en plus, et quand son menton tomba contre sa poitrine, je glissai, calmement, ma main droite vers le manche en argent pour retirer l'arme, lentement, de sa cache ...

Marcellus se précipitant à l'intérieur de la tente, avec un air halluciné, me fit sursauter si violemment que je la lâchai presque mais je réussis à raffermir ma poigne sur le manche et la tint cachée de Marcellus en me servant du corps de Cassius comme paravent.

"Cassius!" Cria-t-il. "Quelle chose ne tourne pas rond. Deux des hommes qui surveillaient Maximus se sont enfuis du camp ce soir..."

Il s'arrêta, brusquement, quand il me vit.

"Et bien ... voilà, peut être, quelqu'un qui peut nous dire ce qui se passe. Il semble que Maximus n'ait pas encore été vu aujourd'hui et j'ai entendu dire que tu étais, avec lui, dans sa tente, la nuit dernière."

Cassius fit le geste de se retourner vers moi mais je fus plus rapide et enfonçai la dague jusqu'à la garde dans sa jugulaire, ce qui provoqua une sordide vibration qui, parcourant toute la longueur de mon bras atteignit mon épaule puis mon cou.

Le sang gicla en une large courbe et trempa les documents qui se trouvaient sur le bureau ainsi que les bras et les mains de Cassius. De chaudes gouttes pourpres éclaboussèrent ma peau froide.

Puis sa tête retomba sur le bureau en un bruit sourd et écoeurant.

Marcellus fut trop étonné pour bouger. Il me regardait avec des yeux écarquillés et la bouche ouverte puis, se reprenant, il essaya de formuler une parole qui aurait pu être une prière, une malédiction ou un appel à l'aide mais qui fut perdue quand sa tête fut tournée et que sa nuque fut brisée par un prétorien vêtu de noir qui se matérialisa, soudain, derrière lui.

Ses os émirent le même craquement qu'une branche morte quand on la brise.

Maximus laissa glisser, lentement, le corps du légat sur le sol, ses yeux bleus fixés sur moi tandis que je restais immobile derrière le bureau de Cassius et que, calmement, je lui rendais son regard.

Nous nous regardâmes un moment puis j'énonçai simplement.

"Il est mort".

"Je le vois!" Dit Maximus en franchissant le corps de Marcellus.

Il s'avança, lentement, vers moi, me scrutant attentivement, prêt à bondir sur moi si je donnais des signes de folie.

"Ca ne s'est pas passé exactement comme prévu." Ajouta-t-il, sans me quitter des yeux.

Je savais que mon action avait peut-être remis en question ses plans soigneusement étudiés mais j'avais mes raisons et étais prête à payer pour mes actions.

Cassius était mort. Maximus était sauf. Et j'étais vengée. Rien d'autre n'avait d'importance.

"Je devais le faire."

Maximus hocha la tête.

"Je le comprends. Mais, maintenant, nous avons un problème. Nous devons essayer de nous arranger pour que l'on croie que c'est Marcellus qui a fait le coup."

Comprendre?

Par les dieux infernaux, que pouvait-il bien comprendre?

L'esclavage?

Bien qu'il soit né d'un humble fermier espagnol, il n'avait jamais connu autre chose que la liberté.

Il s'était engagé, librement, dans l'armée plutôt que de travailler la terre comme son père et son grand-père l'avaient fait avant lui et s'était élevé du rang le plus bas jusqu'au plus élevé. Il jouissait de la citoyenneté, il avait été adopté par une famille de la classe sénatoriale et il avait la faveur de l'empereur.

La prostitution?

Il était un homme et les hommes mènent le monde. Sans eux, celles et ceux comme moi n'existeraient pas.

Les hommes vont à la guerre de leur propre gré ou en suivant leurs chefs et réduisent en esclavage ceux qu'ils n'ont pas abattus.

Ce sont eux qui violent les femmes, les filles et les soeurs de leurs ennemis vaincus ou les prennent comme concubines et leurs font des enfants, pour les abandonner, ensuite, au gré des ordres reçus ou suite à une nouvelle affectation ou parce qu'ils meurent au champ de bataille.

Ce sont eux qui forcent les femmes qu'ils ont achetées sur le marché aux esclaves. Ce sont eux qui appâtent des filles à moitié morte de faim en leur promettant de l'or et les attirent ainsi dans leurs lits.

Ce sont eux qui, comme Cassius, ont des bordels privés pour leur usage personnel et celui de leurs amis.

La solitude?

Il avait une femme qui l'aimait et un fils pour perpétuer son nom et il était encore suffisamment jeune pour engendrer beaucoup d'autres.

Il avait l'amour de son empereur et la totale loyauté de ses hommes.

Il connaissait le bonheur, un bonheur humain tout simple et bonheur que d'autres partageaient avec lui.

Le meurtre?

Bien sûr qu'il avait déjà tué et cela de nombreuses fois, probablement plus que ce que je pouvais imaginer. Mais il tuait des ennemis sans visage, les ennemis de son empereur, les ennemis de Rome, et des symboles de celle-ci.

Moi, par contre, j'étais née esclave, j'avais été forcée à la prostitution, j'étais aussi seule qu'il était possible de l'être et j'avais tué l'homme qui m'avait condamnée à l'esclavage, à la prostitution et à la solitude et qui, pour ce que j'en savais, aurait pu être mon père.

Qu'est-ce que le Général Maximus Decimus Meridius pouvait comprendre?

Je soupirai.

"Vous pouvez partir, Maximus. Je dirai que j'ai vu Marcellus tuer Cassius et que j'ai, alors, tué Marcellus."

Maximus regarda le corps contorsionné du tribun, gisant à ses pieds.

"Je ne pense pas que quelqu'un croira que vous avez pu briser le cou d'un homme, Julia." Dit-il, calmement.

Sa voix était apaisante comme s'il craignait que quelque chose craque en moi et que je perde la tête.

J'essayai de conforter ma voix, de lui dire que j'allais bien mais, à la place, je vacillai légèrement. Maximus montra quelques inquiétudes.

"Julia, ne me laissez pas tomber maintenant." Murmura-t-il, insistant. "Nous devons terminer ceci. Soyez forte."

Forte?

Avais-je jamais été autrement que forte depuis ma naissance?

Je déglutis, péniblement, et acquiesçai.

"Maintenant, venez jusqu'ici en prenant soin d'éviter le sang par terre. Il ne faut pas que vous en ayez sur vos pieds ou votre tunique." Dit Maximus en me tendant la main.

Je fis ce qu'il disait le laissant prendre les opérations en main, me concentrant, seulement, sur l'exécution de ses ordres et essayant de ne pas regarder le corps étalé sur le bureau dont le sang recouvrait le bois et imprégnait le tapis en dessous.

Durant un instant fugace, je pensai combien le sens de l'ordre de Cassius aurait été offusqué à la vue de la carpette définitivement détruite.

Mais il était trop tard pour les lamentations car Cassius, lui-même, était, définitivement, détruit.

J'eus l'impression que j'allais ricaner mais me forçai à rester calme, ne voulant pas alarmer Maximus qui s'adressait, à nouveau, à moi.

"Asseyez-vous sur cette chaise pendant que je crée la scène du meurtre." Dit-il tout en utilisant sa cape pour éponger gentiment le sang de mes doigts et de mes bras et tout en me guidant vers un siège, de l'autre côté de la pièce

Lorsque je fus assise, il se mit au travail.

Il leva le corps sans vie de Marcellus puis le hissa sur son épaule, allant avec précaution derrière le bureau. Là, Maximus saisit la main inerte du tribun et l'utilisa pour ôter le poignard du cou de Cassius, faisant en sorte que les doigts et le bras de Marcellus soient recouverts de sang.

Le poignard ressortit de la plaie avec un gargouillis ignoble. Et ce son fut pire que celui que fit la dague en pénétrant dans le corps de Cassius.

J'eus un haut le coeur car la bile me remontait avec violence dans la bouche et je craignis de succomber à la nausée.

Maximus me regarda.

Je savais que je devais être pâle comme la mort, mon corps était trempé d'une sueur froide et mon sang battait à mes tempes.

"Penchez-vous, mettez votre tête entre vos genoux et respirez par la bouche. Respirez lentement et profondément. Ne vous évanouissez pas maintenant." Me recommanda-t-il

J'obéis en inclinant ma tête jusqu'à ce quelle se trouve entre mes genoux. Mes longs cheveux couvrirent ma face et se répandirent sur le sol mais je pouvais toujours voir les mouvements de Maximus.

Je me concentrai sur lui car cela m'était plus facile alors de respirer profondément et lentement comme il m'avait recommandé de le faire.

Maximus laissa tomber ma dague sur le sol et utilisa la main de Marcellus pour s'emparer du coupe papier qui se trouvait sur le bureau et qu'il inséra dans la plaie béante.

Puis il laissa retomber le corps de Marcellus sur le sol dans la mare de sang poisseux et poussa un peu le corps avec son pied pour être sûr que son torse soit couvert du liquide cramoisi.

Maximus regarda, rapidement, dans ma direction pour voir si je m'étais évanouie mais, quoique la nausée ne fût pas encore totalement passée, je me sentais un peu plus forte et je m'étais rassise normalement.

Mes yeux étaient toujours fixés sur lui mais mon esprit était au loin.

J'étais en train de penser à quel point il avait été aisé, si ridiculement aisé, d'assassiner Cassius.

Il ne fallait qu'une dague et un simple mouvement de la main ... et une vie de haine.

Maximus enleva, hâtivement, l'uniforme du garde pour laisser apparaître sa tunique trempée et chiffonnée en dessous.

Il sortit le garde, toujours inconscient, du placard et murmura des jurons tout en lui réenfilant avec difficulté l'uniforme.

Puis, il se servit de l'épée du garde pour faire une profonde entaille dans le cou de Marcellus.

Il s'arrêta, un moment, avant de grogner avec répulsion et de murmurer.

"Au moins, tu seras mort en héros."

D'un geste aisé, qui révélait une grande pratique des armes, il plongea l'arme de l'homme dans le ventre de ce dernier puis laissa tomber le garde sur le corps de Marcellus, l'épée étant coincée entre eux.

Ses mains étaient couvertes de sang et des tâches rouges maculaient sa tunique froissée.

Maximus l'utilisa pour s'essuyer, soigneusement, les mains puis il recula et observa la scène.

Il récupéra ma dague et la glissa à sa ceinture avant de prendre un lourd manteau, que Cassius avait laissé sur une chaise, et de s'en envelopper.

Puis, il s'accroupit devant moi et prit mes mains froides entre les siennes.

"Julia, écoutez-moi." Dit-il calmement. "Je dois partir pour ôter tout ce sang et mettre une tunique propre.

Attendez que je revienne avant de donner l'alerte, mais si quelqu'un vient, entre temps, vous devrez prétendre que vous venez de découvrir le crime, que vous vous êtes évanouie et que vous venez juste de retrouver suffisamment d'énergie pour vous asseoir sur cette chaise. N'expliquez rien à personne, vous comprenez

Je sentis que mes joues reprenaient des couleurs, que ses mains réconfortantes avaient réchauffés les miennes.

Ne faisant pas confiance à ma voix, je me contentai d'incliner la tête pour lui signifier que j'avais compris. Je gardai mes yeux sur lui quand il se releva et se dirigea vers l'entrée de la tente dont il souleva le rideau d'entrée avant de disparaître dans la nuit me laissant seule avec les trois cadavres.

Je restai assise très longtemps, contemplant la scène, mes yeux fixés sur Cassius, les mains sagement croisées sur les genoux.

Le silence, à l'intérieur, était effrayant.

Le vacillement des lumières des lampes à huile créait une sarabande d'ombres sur les murs de toile.

Puis, je souris mais mon sourire ne fut pas le faux et doux sourire que j'avais appris à faire naître sur mon visage depuis l'enfance. Ce ne fut pas le sourire spontané, aimant et enjoué dont j'avais gratifié Maximus lors de la dernière, et si fatale, soirée de Cassius.

C'était un sourire dur, froid et cruel et je n'avais pas besoin de miroir pour savoir qu'il devait être, aussi, terrifiant.

Brièvement, je pensai que la déesse Diane, devait avoir souri, ainsi, quand, après l'avoir changé en cerf, elle avait abattu, de ses flèches d'argent, l'homme assez audacieux pour avoir osé la désirer malgré sa virginité divine.

Et, puis, je parlai. Ma voix était si ferme et si calme et mon esprit si lucide que je savais que j'étais folle.

"Tu sais, Cassius?" Dis-je sur le mode de la conversation mondaine.

"Tu avais raison : je suis la meilleure que tu aies jamais élevée. Quel dommage que tu n'aies jamais compris de quoi tu parlais".

Je me levai et, lentement, contemplai la scène pour m'assurer que tout était en ordre.

Maximus s'était attendu à ce que je devienne hystérique et fut surpris que ce ne soit pas le cas.

Il m'avait, aussi, recommandé de donner l'alarme pour les meurtres, lui donnant ainsi le signal pour entrer en action.

Il était temps de le faire.

Je pris une profonde inspiration, ouvris la bouche et criai.

Conséquences et le deuxième refus de Maximus

Mes cris percèrent le silence.

Le bruit qu'ils firent ressemblait à celui d'une nuée de chauves-souris s'échappant en tournoyant à travers l'ouverture soudaine des portes des Enfers.

Bien souvent, ma voix avait été décrite comme enrouée - une voix basse, légèrement rauque fort peu commune pour une femme - et était, autant, vantée que ma beauté par ceux qui ne la trouvaient pas désarçonnante pour les mêmes raisons.

Depuis l'enfance, j'avais été éduquée à l'utiliser comme une autre arme de séduction, utilisant ses tons riches et profonds pour infuser dans mes mots une promesse chaude de plaisir ineffable.

La tonalité de ma voix troublait Turia et elle s'en était plainte à Cassius en disant que mon seul défaut était mon incapacité à chanter.

Mais Cassius avait écarté ses jérémiades disant qu'il préférerait, aux chanteurs les plus talentueux de l'empire, une femme qui pouvait gémir, pendant l'accouplement, d'une voix enrouée et aussi jolie que la mienne.

Turia et Cassius, les anciens amants qui avaient tenu ma vie entre leurs mains si longtemps et qui, maintenant, étaient tous les deux morts.

Je n'avais crié qu'une seule autre fois dans ma vie c'était lors de la nuit que je passai à la maison du vieux sénateur quand j'appelai, en vain, à l'aide, quand je criai pour que quelqu'un vienne me délivrer de l'homme qui pliait mon corps de douze ans sous le sien.

Mes cris perçants ne m'avaient apportés que des coups cruels. Ce fut une dure leçon car l'homme avait aimé ma résistance. En fait, il l'avait espérée car, pour lui, le viol était plus jouissif qu'un banal accouplement.

Les claques du sénateur m'avaient dégrisée et la fille abusée qui était partie de la maison en volant un poignard en argent, caché sous les vêtements d'une luxueuse poupée, n'avait plus jamais crié car elle savait qu'il n'y avait aucune aide à attendre de quiconque dans cette situation.

Mais cette nuit ..., maintenant, que ce même poignard avait finalement mis fin tant à mon asservissement qu'au peu d'innocence qui me restait ... je pouvais, à nouveau, appeler à l'aide

Je ne sais pas combien de temps j'ai crié mais, soudain, un groupe de prétoriens et d'officiers fit irruption dans la tente avant de s'arrêter net devant le carnage qu'elle abritait.

Ils se regardèrent, choqués et désorientés, complètement perdus face à cette situation.

Martius, un jeune tribun, récupéra plus rapidement que les autres et regarda dans ma direction.

J'avais reculé jusqu'au coin le plus éloigné de la tente afin de mettre la plus grande distance possible entre les hommes, morts et vivants, et moi et j'avais gardé les mains plaquées sur ma bouche.

Il vint vers moi et, après s'être emparé de mon bras, me tira vers eux.

"Qu'est-ce qui est arrivé ?" Hurla-t-il, les yeux sauvages.

C'était un des hommes les plus fidèles de Cassius et il savait ce que signifiaient les morts de Cassius et de Marcellus : il avait soutenu un homme qui avait essayé de s'emparer du trône et, maintenant, que l'homme était mort, il allait se retrouver dans de graves ennuis.

Comme je ne parvenais pas à formuler de réponse, il me secoua rudement mais je me contentai de le regarder avec des yeux agrandis par la terreur.

"Chienne stupide!" Hurla-t-il. "Dis-moi ce qui est arrivé! Y avait-il quelqu'un ici ? Réponds-moi!"

Je ressentais le même détachement que celui que j'avais éprouvé quand j'avais presque tranché les veines de mon poignet. Je vis Martius lever la main. Il allait me frapper et je me préparai à recevoir le coup...

"Stupide putain!"

"Qu'est-ce qui se passe ici?"

Le rugissement de Maximus fit sursauter Martius et figea son mouvement.

Il entra dans la tente, revêtu de sa cuirasse et entièrement armé, suivi des deux faux gardiens. Son rang et son attitude de commandement réduisirent les officiers de Cassius au silence.

Martius baissa la main mais ne me lâcha pas.

Tous les yeux étaient braqués sur Maximus, le silence était si total qu'il en devenait étouffant.

Alors, un des centurions s'éclaircit la voix.

"Nous ... Nous sommes venus, après avoir entendu les cris de cette femme, et nous avons trouvé le ... nous avons trouvé le général Cassius et le tribun Marcellus morts, Monsieur ..."

Maximus se dirigea vers les corps et les observa attentivement.

"Appelez les chirurgiens!" Ordonna-t-il à un des prétoriens.

Puis il se tourna vers ses gardes.

"Prenez le corps du général Cassius et déposez-le sur son lit ... ses actes envers l'empereur étaient, sans aucun doute, répréhensibles mais c'était un bon soldat et, pour cela, il mérite le respect".

Les gardes exécutèrent ses ordres puis, Maximus vint vers moi.

Je pressais toujours mes mains contre ma bouche et commençai à trembler.

"Tribun, relâchez-la," Ordonna-t-il à Martius.

"Général, elle était là quand nous sommes arrivés!" Dit-il, imprimant, fortement, ses doigts dans mon avant-bras.

"Nous devons l'interroger! Elle a peut-être vu quelque chose et, pour ce que nous en savons, elle pourrait avoir tué, elle-même, le général Cassius!"

Maximus dévisagea, glacial, le tribun.

"Bien sûr qu'elle peut avoir vu quelque chose et je vais l'interroger" Dit-il. Le ton de sa voix était aussi froid que l'était son regard.

Martius ouvrit la bouche pour émettre, sans doute, une protestation mais les gardes de Maximus portèrent la main à leurs épées et, au même instant, le rideau de la tente s'ouvrit pour laisser passer deux des médecins de la légion, un homme qui, je l'apprendrai plus tard, s'appelait Gallienus ainsi qu'une douzaine de cavaliers.

" bien que je ne pense pas que ce soit utile" Continua Maximus en fixant toujours Martius durement dans les yeux, "car ce n'est rien d'autre qu'une femme hystérique. En ce qui concerne votre assertion qu'elle ait assassiné trois soldats entraînés, je ferai comme si je n'avais rien entendu. Maintenant, relâchez-la comme je vous l'ai ordonné ... et, dans le futur, tribun, j'attends à être obéi sans délai et sans questions stériles."

Martius jeta un coup d'œil désespéré aux autres officiers mais aucun d'entre eux ne réagit pour le soutenir car ils étaient trop préoccupés de leur futur immédiat.

Le tribun fit ce qui lui était ordonné et me relâcha. Je chancelai, tombant presque.

Personne ne tendit la main pour m'aider ou me soutenir.

Ni les officiers qui étaient en train d'échanger des regards préoccupés.

Ni les médecins qui étaient en train d'examiner le corps de Cassius.

Ni Maximus, dont l'attention était focalisée sur les autres corps.

Il s'accroupit à côté d'eux et sépara les corps de ses propres mains, faisant abstraction du sang qui poissa ses mains et ses bottes.

Gallienus s'approcha de lui mais ne s'accroupit pas. A la place, il resta debout, la main sur la poignée de son glaive, prêt à entrer en action si un des hommes de Cassius essayait de faire un geste en direction de son général.

Ils ne bougèrent pas.

Ils savaient, parfaitement, que leurs actions avaient porté un grave préjudice à leur carrière et, peut-être même, mis leur vie en danger et ils ne voulaient pas empirer leur situation.

"Voilà ce qu'il en est." Dit Maximus, avec emphase, après avoir retourné le corps du prétorien sur le dos.

"Marcellus a attaqué Cassius pendant qu'il était en train d'écrire mais ce brave garde doit avoir entendu quelque chose et a essayé de sauver la vie de son général. Ils se sont battus et il a réussi à blesser Marcellus mais il fut blessé à son tour."

Il leva la tête et regarda dans les yeux les spectateurs, les défiant de le contredire. Pas un n'osa prononcer une parole.

Il se releva et, prenant une pièce de tissu qu'un des médecins lui offrait, il s'essuya, convenablement, les mains sans quitter les officiers des yeux

"Gallienus"

Le maître équestre entra en action

"Général?"

"En tant qu'officier le plus haut gradé non seulement de ce camp mais aussi de toute la frontière Nord, je prends le commandement de cette légion."

Certains des officiers sursautèrent. Maximus continua comme s'il n'avait rien remarqué.

"Je le fais au nom du vrai empereur, Marc Aurèle, et avec l'autorité qu'il m'a donnée d'agir en son nom. Je veux que les gardes aux portes et sur les murailles soient immédiatement remplacés par tes hommes."

Les officiers de Cassius échangèrent de rapides regards affolés.

"Oui, Monsieur!" Répondit Gallienus.

"Je veux aussi que tous les documents et lettres militaires se trouvant dans cette tente et dans celles des officiers de ce camp soient réquisitionnés, déposés dans un coffre qui sera scellé et que ce coffre soit transporté dans ma tente. Je veux que deux de tes hommes le gardent nuit et jour."

Gallienus acquiesça et deux officiers se ruèrent dehors. Maximus poursuivit.

"De sérieux crimes ont été commis contre Rome et contre l'empereur. Jusqu'à ce que je puisse établir ce qui s'est, exactement, passé, ici, et qui est impliqué, les portes resteront closes : personne ne peut entrer et personne ne peut sortir. Je veux aussi que la garde des écuries et de l'armurerie soit doublée."

"Oui, Monsieur!"

Jamais les yeux de Maximus ne quittèrent les visages des officiers de Cassius.

"L'empereur est en chemin et il décidera de ce qui doit être fait. En conséquence, tous les officiers sont en état d'arrestation. Je vous suggère, Messieurs, de ne pas aggraver votre situation en résistant."

Les officiers étaient pâles et défaits.

"Je veux que soient, également, arrêtés les questeurs et les prêteurs de la légion et que les livres soient confisqués. C'est tout pour le moment, Gallienus, tu peux disposer."

"Oui, Monsieur!" Redit Gallienus et ses hommes entourèrent les officiers.

"Qu'allez-vous faire de la prostituée?" Cracha Martius.

Tous les regards convergèrent vers moi et je me recroquevillai mais avant j'eus le temps d'apercevoir l'éclair de colère dans les yeux de Maximus quand il dévisagea le tribun.

Puis il regarda dans ma direction et, durant un bref instant, il y eut un flottement et je vis ses brillants yeux bleus refléter ses émotions conflictuelles.

J'y vis une colère amère et du souci, de la culpabilité et du chagrin, de la fureur et de la tendresse.

L'intensité brûlante de son regard fit naître des frissons le long de ma colonne car elle exprimait tant le danger du moment que sa lutte contre ses propres démons

Et, puis, cela passa.

Il maîtrisa ses émotions, une fois encore, et ne se montra plus que sous son aspect de général. L'intense colère se transforma en froide détermination, toute compassion et toute tendresse avaient disparu de ses yeux.

Il était le général et je n'étais plus celle qui avait éveillé ses soucis, ses regrets et sa tendresse mais celle qui n'était que le pion d'une dangereuse partie qui lui permettrait d'accomplir sa mission et son devoir vis-à-vis de l'empereur et de Rome.

Je n'étais plus la femme qui avait déclenché en lui une telle passion qu'il avait failli trahir son épouse

Je n'étais plus Julia mais simplement la prostituée".

La prostituée.

J'étais debout vêtue de ma seule tunique transparente au milieu d'une pièce emplie d'officiers romains dont certains avaient pu bénéficier de mes services au lit. Maximus était le seul à ne pas s'être souillé.

Maximus, le seul que j'avais voulu et qui, maintenant, me voyait telle que j'étais en réalité.

Je savais que tout, y compris notre propre vie, dépendait du bon déroulement de la scène que nous étions en train de jouer et de mon propre rôle.

J'étais plus que prête à le continuer peu importe la souffrance qu'il pouvait me causer. Et j'aurais continué, et j'aurais tout enduré même les coups de Martius s'il n'y avait pas eu cette dernière et brève émotion qui avait envahi ses éblouissants yeux bleus avant qu'il ne détourne son regard

Car c'était la plus terrible émotion qu'une personne puisse voir dans les yeux d'une autre, spécialement, une femme dans les yeux de l'homme qu'elle aime.

Et c'était pire que de la haine car c'était de la pitié.

Silencieusement, je l'implorai ... je l'implorai de ne pas me juger. Je l'implorai de ne pas me mépriser. Mais par dessus tout, je l'implorai de ne pas avoir pitié de moi.

"Gallienus?"

"Oui, Monsieur?"

"Cette femme est sous ma protection personnelle. Mènes-la dans une tente proche de la mienne et fais placer des gardes devant l'entrée. Personne ne peut lui adresser la parole sans mon autorisation, même pas les autres femmes. Je l'interrogerai plus tard."

"Oui, Monsieur!"

Maximus baissa la voix mais pas assez pour que je ne puisse entendre les mots qui suivirent.

"Et cherche quelque chose pour la couvrir avant de la faire sortir de la tente. Je ne veux pas qu'elle soit un spectacle pour les soldats. "

Alors, quelque chose craqua en moi.

De gros sanglots incoercibles jaillirent de ma gorge, mes mains se pressèrent contre mes lèvres mais furent incapables de les étouffer, mes yeux étaient fixés sur Maximus.

Il se rua vers moi, m'attrapa par les épaules et me força à m'asseoir.

"Ne soit pas effrayée, Personne ne te fera du mal" Dit-il doucement et à voix basse mais avec une lueur d'avertissement au fond de ses yeux.

Mais j'étais au-delà de toutes précautions, je tremblais de manière incontrôlable. Je lui adressai quelques balbutiements que même moi je ne parvenais pas à comprendre.

Maximus indiqua à Gallienus d'emmener les officiers de Cassius car leur arrestation avait été interrompue par mon déchaînement émotionnel.

Puis, il se retourna vers moi.

"Tu es sauve." Dit-il.

Dans ses yeux, l'inquiétude avait remplacé l'avertissement et c'est, seulement, alors que je remarquai que je poussais des cris incontrôlés.

J'avais l'impression que mon cœur allait éclater, je souffrais tellement, j'avais tellement mal que je pouvais à peine respirer.

Je repoussai Maximus et essayai de me lever. Je voulais m'encourir pour aller me cacher dans un coin obscur et éloigné où, tel un chien miséreux, je me serais roulée en boule pour y attendre la mort.

"Médecin!"

L'homme se précipita vers nous et aida Maximus à me rasseoir de force pendant que je luttais aveuglément contre eux deux.

"J'ai besoin de l'interroger mais elle n'est plus dans son état normal. Pouvez-vous faire quelque chose?"

Le médecin me regarda d'un air dubitatif.

"C'est encore une toute jeune fille, Général." Dit-il. "Elle a eu un choc sévère."

"Je sais qu'elle a été rudement secouée!" Dit Maximus une touche d'impatience dans la voix et sans me quitter des yeux.

"Je peux l'interroger plus tard mais si elle reste hystérique elle ne fera pas un témoignage fiable ... Pouvez-vous lui donner quelque chose pour l'apaiser?"

"Je peux lui donner un peu d'opium," répondit l'homme. "Il la fera dormir et ..."

"Faites cela."

Le médecin hésita puis appela un de ses assistants pour lui transmettre ses ordres.

"Vous êtes certain de vouloir cela, Général?" Demanda-t-il à Maximus. "Au réveil, elle se sentira faible et mal en point. Vous devez savoir qu'elle risque d'être légèrement incohérente

Maximus approuva.

"Je suis plus inquiet qu'elle ne cherche à se faire du mal à elle-même."

L'assistant était revenu avec une coupe contenant un liquide qui avait la couleur du lait et qu'il tendit au médecin.

"S'il vous plaît, Général, veuillez vous mettre sur le côté afin de laisser mon assistant la maintenir pendant que je lui fais boire ceci." Indiqua-t-il.

Une odeur étrange émanait de la coupe et je luttais encore plus contre les deux hommes.

"Je vais la maintenir moi-même." Dit Maximus. Le médecin le regarda d'un air interrogateur et Maximus ajouta,

"Elle est terriblement effrayée. Je ne veux pas qu'elle soit davantage brutalisée et harcelée."

Le médecin me regarda puis regarda Maximus et accepta. Il fit signe à son assistant de se retirer.

Il porta la coupe à mes lèvres et je détournai ma figure. Je m'aperçus, alors, que celle de Maximus était très proche de la mienne. Je le regardai dans les yeux et mon cœur se mit à battre douloureusement car ils brillaient d'un doux éclat protecteur.

Cela fit son effet. J'arrêtai de lutter et me laissai aller contre lui.

Anxieusement, Maximus desserra son étreinte et je déposai ma tête sur son épaule.

Le médecin nous regarda un moment avant de me représenter la coupe. Je fermai les yeux et bu.

Je plongeai dans l'obscurité, une obscurité brûlante et palpitante qui semblait avoir tout englouti.

J'entendis quelques sons étouffés mais sans en comprendre le sens. L'obscurité était si intense qu'elle en devenait suffocante.

J'essayai de bouger mais mon corps semblait s'être dissocié de mon esprit.

Petit à petit, l'obscurité fut remplacée par une couleur pourpre étincelante, si intense qu'elle blessa mes yeux qui pourtant étaient fermés.

A nouveau, j'entendis des sons étouffés, des cris d'angoisse et puis je réalisai que c'était moi qui gémissais.

Les ténèbres reculaient mais les palpitations demeuraient, seulement c'était à l'intérieur de ma tête, maintenant, et non plus autour de moi.

Haletante, je luttais contre la volonté de mon corps de revenir à la réalité mais j'échouai.

Quand j'ouvris, enfin, les yeux, je vis Rufa qui me contemplait.

Je notai, vaguement, que ses grands yeux ronds ne présentaient pas leur habituelle lueur effrayée mais reflétaient la curiosité pour quelque chose de mystérieux et de fascinant.

La douleur des terribles élancements de mon mal de tête était, cependant, surpassée par une soif inextinguible

J'essayai de parler, de lui demander un peu d'eau mais mes lèvres parcheminées étaient si douloureuses qu'elles m'empêchaient d'articuler le moindre mot.

J'étais si aveugle, si confuse, si faible!

"Maîtresse Julia?"

Sa voix résonnait dans mon esprit embrumé.

Je me concentrai pour essayer de parler mais en vain.

Je vis une cruche sur la table, près du lit, et fit un geste vague dans sa direction pour que Rufa me donne un peu d'eau mais elle ne comprit pas.

"Je dois appeler." Dit-elle d'une voix gutturale, dans son latin hésitant. "Général dit quand vous réveillée, je dois appeler".

Cela dit, Rufa se précipita dehors et me laissa seule avec ma tête douloureuse et ma gorge desséchée.

Lentement et difficilement, je levai la tête et regardai les alentours.

J'étais dans une tente qui me sembla, vaguement, familière mais je ne parvins pas à me souvenir comment j'y étais arrivée.

J'étais allongée sur un lit, couverte d'une fine couverture et quelqu'un, probablement le médecin, avait dénoué ma tunique pour retirer le bandeau de poitrine.

Ma tête tournait et je la laissai retomber en fermant les yeux.

J'entendis tout d'abord des bruits de pas avant de percevoir un mouvement près de moi. J'ouvris les yeux et aperçus Rufa accompagnée de Maximus.

"Laissez nous." Dit-il, doucement, à la fillette et, quand elle fut partie, il prit une chaise et s'installa près de moi

"Julia?" Questionna-t-il. "Comment vous sentez-vous?"

Je déglutis, péniblement, puis, soupirai car mon sang battait mes tempes implacablement.

"Julia?"

Faiblement, j'essayai de sourire puis indiquai que je souhaitais de l'eau et Maximus en versa un peu dans une coupe pendant que je tentais de m'asseoir. Il déposa la coupe entre mes mains et referma mes doigts autour, ses yeux assombris par le souci que mon état lui causait.

Je portai la coupe à mes lèvres mais mes mains tremblaient si fort que je ne pus boire sans renverser de l'eau sur ma tunique. La fine soie verte détrempeée se colla instantanément à ma poitrine. Dégoûtée, je ne pus éviter un sanglot.

Jurant tout bas, Maximus s'assit sur le lit et me prit dans ses bras. Il porta la coupe à mes lèvres et la tint pendant que je buvais avidement.

Quand elle fut vide, Je posai ma tête sur son épaule et murmurai "Merci ..." avant que mon esprit ne dérive à nouveau.

Maximus me recoucha sur le lit et retourna s'asseoir sur la chaise où il demeura silencieux me regardant jusqu'à ce que je retrouve suffisamment de force pour rouvrir les yeux.

"Que s'est-il passé?" Murmurai-je.

"Tout est sous contrôle mais nous sommes en alerte permanente et cela jusqu'à l'arrivée de l'empereur."

Répondit-il.

"Le principal problème est que j'ai très peu d'hommes, ici, et que j'ignore dans combien de temps l'empereur sera là. Tous les officiers de Cassius sont en état d'arrestation mais je dois toujours déterminer s'il y a d'autres traîtres parmi les soldats; le danger n'est pas encore passé."

J'approuvai et il continua.

"Julia, je suis désolé au sujet de la drogue mais je devais le faire. Je sais que vous avez du affronter beaucoup de choses mais je ne pouvais risquer que vous disiez quelque chose qui aurait compromis mes plans, est-ce que vous me comprenez? Je sais que vous avez du endurer beaucoup de choses ces temps-ci"

Je soupirai et hochai, à nouveau, la tête car je n'étais pas sûre de réussir à maîtriser le son de ma voix "Vous avez été très brave et je n'aurai pu accomplir cette mission sans votre aide, Julia. J'ai besoin que vous continuiez à être forte pour pouvoir m'aider encore". Il me fixait pour être sûr que j'avais bien compris ses paroles

"Vous êtes dans la tente de Marcellus, dans le praetorium, tout près de la mienne. Il y a deux gardes, au-dehors, qui ont ordre d'interdire à quiconque d'entrer ou de vous parler à part moi, bien sûr. Je suis supposé vous interroger et, puis, vous garder sous ma protection jusqu'à ce que l'empereur arrive et décide de ce qui doit être fait."

Mes yeux durent exprimer mes craintes car il sourit tristement et ajouta,

"Vous n'avez rien à craindre. Quand Marc Aurèle sera là, je lui expliquerai la situation, en privé, et tout sera résolu. Cassius est mort. Comme c'était un traître, la loi dit que tous ses biens et possessions sont confisqués au profit de l'empereur. Mais l'empereur est un homme bon et il vous affranchira vous et les autres femmes."

Il fit un geste comme s'il voulait refouler mes cheveux de mon visage mais se retint et, après une brève hésitation, continua à parler.

"J'ai besoin que vous restiez, ici, sous bonne garde jusqu'à ce que l'empereur arrive avec des renforts. Cela va être dur pour vous, Julia, car vous serez seule mais c'est nécessaire. Je vous relâcherai dès que possible. C'est pour votre sécurité, celle de mes hommes ... et la mienne."

Je lui fis un sourire las avant d'acquiescer.

"Vous avez besoin de repos, Julia, et j'ai encore beaucoup à faire," dit-il doucement. "Je vais m'en aller maintenant. Dormez. Vous vous sentirez mieux au matin. Je vais vous envoyer votre servante et si vous avez besoin de quoique ce soit envoyez-la moi."

Il regarda ma tenue débraillée et ajouta, "Je vais dire à votre servante de vous apporter d'autres vêtements."

Puis, il se leva et se dirigea brusquement vers l'entrée.

Je parvins à trouver la force de l'appeler.

"Maximus!"

Il s'arrêta mais continua à me tourner le dos.

"Maximus, voudriez-vous faire quelque chose pour moi?"

Il se retourna, lentement, et me regarda d'un air prudent sans bouger de place, attendant que je parle et, probablement, craignant ce que j'allais dire.

"Voudriez-vous me tenir dans vos bras, s'il vous plait?" Demandai-je d'une toute petite voix comme si j'étais une toute petite fille effrayée. Cette petite fille qui était toujours vivante en moi, même si j'avais grandi et étais devenue une prostituée de talent.

"Voudriez-vous me tenir serrée très fort contre vous?"

Il ouvrit la bouche pour protester ou pour refuser mais se retint. Puis, il sourit avec lassitude et revint vers moi. Il se rassit sur le lit à mes côtés et essaya de me prendre dans ses bras mais il portait sa cuirasse et je refusai de m'appuyer contre elle car je voulais sentir la force chaleureuse de son corps.

Nos regards se rencontrèrent, le mien suppliant et le sien confus.

"S'il vous plait..." Murmurai-je.

Jurant tout bas, Maximus se releva et tâtonna pour dégrafer sa cuirasse.

Ce n'était pas une tâche aisée à accomplir sans aide et je le voyais se battre, avec impatience, contre les attaches jusqu'à ce qu'il réussisse à toutes les défaire.

Il retira sa cuirasse qu'il laissa tomber sur le sol où elle atterrit avec un bruit sourd.

Il se rassit sur le lit et, avant qu'il ne puisse me prendre dans ses bras, je rampais, au dehors de la couverture, pour m'asseoir sur ses genoux et, ce faisant, mes seins jaillirent presque de mon décolleté trop lâche et ma tunique se retroussa haut sur mes cuisses.

Entourant sa taille de mes bras, j'enfouis ma figure dans son cou. Je le sentis se raidir.

Je savais que j'exigeais plus que ce que j'avais demandé ... et je savais aussi que, s'il me repoussait, j'en mourrais de chagrin.

Mais, petit à petit, il se détendit et ses bras musclés m'enveloppèrent.

Avec un gémissement, je l'étreignis davantage, respirant son odeur de mâle, sentant la chaleur de son corps envelopper le mien comme un manteau douillet. Je fermai les yeux et soupirai d'abandon quand je sentis ses doigts arranger ma tunique et couvrir mes jambes avant de caresser mes cheveux.

J'ignore combien de temps je restai, ainsi, bercée par sa chaleur et sa force.

Mais, soudain, je ne me contentai plus de demeurer pelotonnée contre lui.

Mes mains errèrent le long de son large dos, mes doigts suivirent le contour bien défini de ses muscles sous sa tunique bordeaux. J'embrassai son cou, les poils de sa barbe courte râpaient mes lèvres et, sensuellement, je pressai mon corps contre le sien, désespérée d'en sentir la chaleur.

Je l'entendis haleter et remarquai qu'il essayait de changer de place sous mes cuisses afin d'éviter un contact trop direct entre nos chairs fiévreuses.

J'étais nue sous ma tunique en soie, nue dans ses bras et ma peau était brûlante comme elle ne l'avait jamais été auparavant.

Je l'enjambai pour l'envelopper de mon corps, pour le prendre à l'intérieur de moi aussi profondément que je pourrais.

Mes lèvres et ma langue caressaient son cou, puis sa gorge et mes mains descendirent le long de son dos à la recherche de ses fesses fermes.

J'étais ivre de sa chaleur, de sa force et de son odeur.

Je me sentais vivante, désespérément, péniblement vivante.

Je brûlai de ce besoin primitif qu'il me prenne, qu'il me revendique comme les mâles revendiquent leurs compagnes depuis la nuit des temps et verse sa semence en moi en une chaude explosion blanche.

Je gémis, froissant sa tunique entre mes mains...

Le corps entier de Maximus devint rigide, ses mains saisirent rudement mes bras, ses muscles tendus créant une distance froide entre nous même si nos corps étaient chauds et émus.

Je revins à la réalité et nous restâmes ainsi pendant un long moment, comme deux statues gelées parodiant l'acte d'amour.

Alors, je m'affaissai contre lui en signe de défaite.

Je posai mon front contre son épaule le priant, silencieusement, de me garder, ainsi, dans ses bras.

Lentement, très lentement, il se détendit et je soupirai, douloureusement, mais j'étais prête à accepter le peu qu'il voulait bien me donner plutôt que de le perdre complètement.

Maximus soupira, aussi, un très long soupir qui trahissait son épuisement. Puis, je sentis ses doigts recommencer à caresser mes cheveux et alors mes larmes coulèrent silencieusement

"Maximus?" Demandai-je. Et, à nouveau, ma voix était semblable à celle d'une petite fille effrayée. Cette petite fille qui avait grandi à la villa de Cassius sans jamais avoir connu sa mère, sans jamais avoir eu de poupée à chérir, cette petite fille qui était devenue une magnifique mais triste et solitaire prostituée

"Oui, Julia?" Demanda-t-il de sa superbe voix aux profondes inflexions.

"Vous m'apprendrez, Maximus?"

"Vous apprendre quoi, Julia?" Il paraissait interloqué.

"Comment nager," Je me sentais si fatiguée, si désespérément fatiguée. Cependant, je voulais continuer à parler.

"Vous savez, Maximus? J'ai peur de l'eau. J'ai peur de la noyade."

Inconsciemment, mes doigts se crispaient sur sa tunique.

"Je n'aime pas être effrayée, Maximus. Je ne veux plus jamais être effrayée... Vous m'apprendrez à nager?"

"Oui, Julia. Je vous apprendrai à nager." Dit-il, doucement, et je sentis qu'il déposait un baiser léger et tendre sur mes cheveux.

Ce baiser m'emplit de douceur en dépit de ma tristesse, de mon épuisement et de mon sentiment de défaite.

Je me tortillai pour lever la tête, j'avais besoin de me plonger dans les profondeurs de ces magnifiques yeux bleus encore une fois ... mais ma tête était, décidément, trop lourde et je tombai endormie.

Un des rares dons que les Dieux m'ont accordé était qu'en général quand je dormais, je ne rêvais pas. Et c'était parfait car, ainsi, je ne pouvais pas faire de cauchemars ! Car si j'en avais fait, ils auraient été si terrifiants, qu'il y a belle lurette, que j'aurais été me noyer.

Pourtant, cette nuit, endormie dans les bras de Maximus, J'ai rêvé.

Je n'ai pas rêvé de la Julia effrayée, de la Julia qui l'avait supplié de ne pas la laisser seule mais d'une Julia fière et forte.

J'étais plus âgée et ne portait pas de tunique en soie transparente mais bien une décente stola en laine légère. J'étais assise sur un banc en bois au milieu du jardin d'une propriété campagnarde comme je n'en avais jamais vue auparavant car ce n'était pas une immense villa comme celle de Cassius mais une simple maison provinciale très confortable.

Mes cheveux étaient coiffés comme il convient à une femme libre et, surtout, respectable et je regardais le jardin à la beauté sauvage et les collines environnantes avec émerveillement.

Mais mon attention se reporta sur ce qui était en train de se passer à l'intérieur de moi car mes seins étaient lourds et pleins et une agréable et douce chaleur irradiait de mon ventre.

Je baissai les yeux vers mon ventre rond et distendu comme l'avait été celui d'Eugenia des années auparavant.

Mes mains le caressaient avec amour et le pressaient comme Eugenia m'avait appris à le faire et je sentis le bébé, à l'intérieur, rouler et bouger en réponse.

Je m'étreignis non plus parce que j'étais désespérée et seule mais bien pour exprimer toute la douceur et tout le contentement que je ressentais au plus profond de moi

Puis la scène changea, soudain, comme cela ne se produit que dans les rêves.

J'étais dans le même jardin non plus assise sur un banc mais debout à côté de la route. Mon corps était redevenu mince et je portais un bébé dans les bras, une petite fille.

Elle était toute petite mais déjà d'une beauté parfaite, sa peau était crémeuse comme la mienne.

Ses cheveux n'étaient pas cuivrés comme les miens mais doux et noirs comme ceux de son père.

Elle bâilla avec un abandon propre au bébé et porta ses poings minuscules à sa petite bouche en forme de bouton de rose.

Puis, elle ouvrit les yeux et me regarda. Ses yeux étaient bleus mais pas bleu foncé comme les miens, ils étaient aigue-marine, de cette teinte unique qu'avaient ceux de l'homme qui l'avait engendrée.

Je levai les yeux de ce miracle vivant qu'était ma fille et je le vis.

Il venait vers moi, gravissant la route en longues enjambées souples et assurées, les épaules fièrement redressées, revêtus de sa cape et de ses fourrures de loups argentées qui affirmaient son haut statut. Il portait sa cuirasse ouvragée et son épée pendait à son côté, guerrier expérimenté revenant à la maison, revenant près de sa femme et de sa petite fille.

Maximus s'arrêta à quelques pas de moi et je tendis les bras lui offrant le fragile petit trésor que nous avions créé ensemble et je vis ses grandes et fortes mains prendre, avec tendresse, notre petite fille pour la réclamer comme sienne.

Il me sourit de son si beau et si juvénile sourire et je lui souris en retour. Nous nous embrassâmes, tenant affectueusement notre fille entre nous.

Je posai ma tête contre son épaule et, alors, il m'entoura d'un bras, me pressant amoureuxment contre son corps musclé.

Et, durant ce magnifique et unique instant, nos trois corps ne firent plus qu'un comme ils l'avaient fait auparavant lors de cet instant magique où nous avions conçu notre enfant.

Et, moi, Julia, l'esclave et la prostituée, découvrit, enfin, le bonheur total de l'amour partagé. Je me noyais mais cette fois c'était doux et beau, car je me noyais non dans mes larmes et ma douleur, mais dans l'amour et le bonheur. Je gémissais et cherchais à étreindre davantage Maximus ... mais mon bras ne rencontra que le vide. Le rêve s'enfuyait... et je luttais contre la réalité, contre la conscience, contre la solitude ... et je perdis. Lentement, douloureusement, j'ouvris les yeux. Je n'étais pas dans un jardin à la campagne mais dans la tente de Marcellus. Il n'y avait ni bébé, ni chaleur, ni amour, ni bonheur ... ni Maximus. J'étais seule, tout à fait seule, car il m'avait laissée pendant que je dormais. Je fermai les yeux pour ne pas voir les rayons roses de l'aube, et enfouii mon visage dans le coussin qu'il avait déposé sous ma tête et, pour la dernière fois, dans ma vie je pleurai.

Entretien avec l'empereur, Partie I: ma liberté

Cinq jours plus tard, l'empereur arriva en Mésie. Les trompettes annonçant l'approche du cortège impérial prirent Maximus par surprise et il eut à peine le temps d'organiser à la fois la légion et ses propres hommes pour accueillir dignement César avant que les aigles dorées et les bannières pourpres apparaissent aux portes du camp.

Peu après, le divin empereur César Marc Aurèle Antoninus Augustus pénétrait dans le camp, mettait pied à terre et se dirigeait, directement, vers Maximus qui mit un genou à terre en signe de respect.

Mais l'empereur le releva et le prit dans ses bras pour une étreinte serrée en face de 1500 hommes qui poussaient des acclamations.

De ma place, cachée derrière le rideau de la tente de Marcellus, je vis les deux hommes échanger quelques mots sans que je puisse entendre le moindre son.

Puis, l'empereur recula et agrippa la main de Maximus la soulevant haut dans les airs en signe de solidarité. Les acclamations étaient assourdissantes.

A la vue du magnifique général honoré à la fois par l'empereur et par son armée, mon cœur se gonfla douloureusement.

C'était la première fois que je revoyais Maximus depuis que je m'étais réveillée de mon rêve prenant pour le trouver parti.

Dans les jours qui suivirent, il ne revint pas à la tente et, moi, je ne la quittai pas. Il envoya, pourtant, Gallienus, qui lui servait de légat, au moins deux fois par jour pour prendre des nouvelles de ma santé ou voir si j'avais besoin de quelque chose.

Il envoya aussi Rufa pour me tenir compagnie et prendre soin de moi le temps que devait durer mon isolement forcé, requis pour éviter que notre mensonge ne soit éventé avant que l'empereur n'arrive avec des renforts.

Je passai la plus grande partie de mon temps allongée sur ma couche, les yeux fixés sur le mur de la tente, un mur dont le vide reflétait mon propre vide intérieur.

Sur mes ordres et en dépit de la chaleur estivale, le rideau de la tente restait fermé toute la journée empêchant, ainsi, la lumière d'entrer.

Le soir, Rufa allumait plusieurs lampes à huile mais leur lumière n'était pas assez forte pour dissiper les ténèbres. Mais ces ténèbres n'avaient rien à voir avec les ombres et l'obscurité car ils étaient issus d'un immense chagrin et du désespoir.

La nourriture qu'elle m'apportait restait intacte sur la petite table, près de la couche. La même chose se produisit avec les vêtements qu'elle avait disposés pour moi sur les chaises.

Rufa restait assise dans l'ombre pendant des heures, ses yeux ronds fixés sur moi et, de temps en temps, sans en avoir reçu l'ordre, elle s'emparait d'une brosse et, patiemment, démêlait mes très longs cheveux. Elle m'apportait aussi de l'eau chaude et parfumée et m'aidait à me laver.

En d'autres circonstances, j'aurais été émue par sa sollicitude enfantine pour moi, pour une femme qui n'était qu'une servante comme elle, mais mon esprit et mon cœur étaient tellement engourdi par la peine qu'il n'y avait en eux pas de place pour autre chose que mon propre chagrin et je la laissai faire pendant que je suivais mécaniquement ses gestes.

Pendant la journée, je dérivais entre veille et sommeil. Et, à chaque fois que je me réveillais, je prenais péniblement conscience que Maximus n'était pas là, que Maximus ne viendrait pas.

Il était curieux que, quoique j'ai vécu durant plus d'un an dans un camp de légionnaires, je n'avais jamais remarqué à quel point c'était un endroit bruyant et rempli de vie.

Mais durant ces cinq jours, couchée sur mon lit à regarder la trame du mur, m'éveillant et m'endormant sans arrêt, je notais le passage du temps, uniquement, à travers les bruits qui le peuplaient.

En dépit de l'obscurité, je pouvais distinguer le milieu de la matinée du temps de midi et le début de l'après-midi du début de la soirée, simplement en écoutant les voix de soldats, le cliquetis de plats ou le hennissement des chevaux.

Après le repas du soir, le camp devenait de plus en plus calme jusqu'à ce que le silence règne en maître et que seuls le bruit des insectes, le bruissement du vent et les pas chaussés des gardes en faction.

C'était à ce moment-là, quand les ombres et le silence recouvraient le campement, que je me levais, soulevais le rideau de l'entrée et regardais, par delà le praetorium, la tente de Maximus où, nuit après nuit, les lampes restaient allumées tard.

Je restais, là, des heures, regardant intensément sa tente et, parfois, ma vigilance était récompensée quand j'apercevais son ombre. Je me demandais ce qu'il était en train de faire, ce à quoi il pensait, ce qui le gardait éveillé si tard dans la nuit ... je me languissais de traverser le praetorium, d'aller vers lui, de le prendre dans mes bras et de lui offrir tout le réconfort que je pouvais. Au lieu de cela, je ne bougeais pas car je savais qu'il me rejetterait et que je ne pourrais survivre à un nouveau rejet de sa part. Et, aussi, je savais que si je parvenais, en l'excitant suffisamment, à ce qu'il perde son contrôle de fer et me prenne, je le perdrai pour toujours car, en résultat de cet égarement passionné, il en viendrait à nous haïr tous les deux, lui et moi.

Si bien que je restais vissée sur place et, quand les lumières dans sa tente s'éteignaient, je regagnais ma couche pour une nouvelle nuit de solitude et d'insomnie.

La commotion provoquée par l'arrivée de l'empereur garda le camp en éveil plus tard que d'habitude. Curieusement, le praetorium, où Marc Aurèle et Maximus étaient logés, restait un endroit calme car les deux hommes n'étaient pas en train de célébrer leur succès d'avoir fait échouer le complot de Cassius mais, en privé, discutaient, sûrement, des questions d'état.

Peu après l'arrivée de Marc Aurèle, je les ai vus se promener tous les deux. Tout en parlant, la main du grand, mince et chevelu empereur s'était posée sur l'épaule du jeune et, légèrement plus petit, général et j'avais été émue par l'intimité de la scène.

Pour les avoir vu ensemble, il m'était évident qu'ils étaient plus que simplement un empereur et son loyal et fidèle commandant.

Les caprices de destin avaient créé, entre un patricien romain devenu empereur et un fermier espagnol devenu général, des liens familiaux plus forts que ceux qui étaient censés exister entre bien des parents et leur progéniture.

J'ai espionné, longtemps, la tente impériale car la rencontre entre Maximus et Marc Aurèle dura des heures.

Il était très tard quand finalement, je vis Maximus partir et regagner ses quartiers.

Ses pas étaient vifs comme ils ne l'avaient plus jamais été depuis le jour où il était venu chercher refuge au quartier des esclaves, comme si ses épaules étaient soulagées d'un grand poids.

Cette nuit-là, les lampes de sa tente s'éteignirent peu après qu'il soit rentré et le praetorium tomba dans l'obscurité.

Me sentant agitée, au lieu de retourner me coucher, je tournai en rond dans la tente de Marcellus.

L'empereur était arrivé, le danger était passé et, d'après Maximus, Marc Aurèle nous donnerait, à moi et aux autres femmes, notre liberté.

Le matin se dessinait, promettant tant des nouvelles et que des menaces.

Marc Aurèle allait-il réellement nous affranchir?

Sa mission remplie, qu'allait faire maintenant Maximus?

Retourner auprès de sa propre légion où qu'elle soit?

Rester en Mésie avec l'empereur ?

Qu'allait-il m'arriver?

Mes pensées furent interrompues par l'entrée brusque de deux prétoriens.

Je fléchis à la vue de leurs uniformes noirs car la vue de l'uniforme impérial mettait toujours mal à l'aise.

Rufa était endormie, dans un coin, à l'arrière de la tente et se réveilla au son du bruit de leurs pas et du cliquetis de leurs glaives. Son habituel air apeuré envahit sa face d'ébène.

Avant que je puisse aller vers elle pour la rassurer, un des gardes parla d'une voix retentissante quoique bien éduquée.

"Madame," dit-il. "Vous devez nous accompagner. L'empereur requiert votre présence."

Madame? Moi? L'empereur requiert ma présence? Que sait-il de moi? Que me veut-il? Maximus avait-il raconté notre servitude spéciale et César voulait-il un exemple de ce que son général avait refusé? Marc Aurèle n'était pas réputé pour ses appétits sexuels pourtant mais bien pour sa soif de connaissance.

J'étais complètement perdue.

Tous les soldats romains, qu'ils soient légionnaires, prétoriens ou simples auxiliaires, maîtrisent l'art de faire marcher les gens où ils veulent qu'ils aillent et ce sans même devoir les toucher.

C'est une question d'attitude, probablement enracinée dans le fait que, génération après génération, les soldats romains connaissaient une mort ou une retraite glorieuse, la défaite étant un état inconnu aux armées des empereurs depuis plus d'un siècle.

Ces prétoriens ne faisaient pas exception à la règle et, avant que je puisse réagir, je me retrouvai en train de marcher sur le gravier couvrant la cour du praetorium pour me diriger vers la tente impériale.

Gentiment mais fermement, les gardes me dirigèrent vers une antichambre où un groupe de serviteurs était occupé aux préparatifs de la nuit.

Un autre prétorien, un officier qui se trouvait, là, prit la relève des gardes en m'indiquant de le suivre à l'intérieur de l'alcôve impériale.

En dépit du fait qu'il ne s'agissait pas de la tente impériale qui était transportée partout mais de celle de Cassius, rapidement, aménagée pour offrir à César un logement, il était difficile de croire que peu de temps auparavant, elle avait été un endroit totalement différent.

Des tentures en soie, des tapis, des chaises confortables et des divans, des coffres, des tables, un lit ouvragé et un bureau remplaçaient les affaires de Cassius.

Et bien que les affaires de Cassius aient été chères et belles, celles de Marc Aurèle étaient simplement royales.

La chambre était à peine éclairée, avec des zones d'ombre dans les recoins et elle semblait être vide.

L'officier pressa, respectueusement, son poing droit sur sa poitrine et parla aux ombres.

"La femme est ici, Sire".

Un bruissement attira mon attention vers une des extrémités de la tente.

"Laissez-nous" Dit une voix basse et enrouée.

Le prétorien salua, à nouveau, tourna les talons et quitta la pièce me laissant seule avec l'invisible empereur.

Marc Aurèle émergea des ombres. C'était un homme grand, mince et barbu aux longs cheveux gris flottant librement sur ses épaules.

Il était habillé d'une robe pourpre comportant de nombreux ornements en or.

Sa figure n'était pas celle d'un homme qui avait passé son règne à l'abri du palais impérial mais bien en voyage sur les routes de son vaste empire et en guerroyant quand c'était nécessaire.

Il paraissait plus vieux que son âge et, comme celles de Maximus, les rides de son visage trahissaient des années de contrariétés et de responsabilités.

Et, comme pour Maximus, ces rides n'enlevaient rien à la beauté de ses traits mais, au contraire, les subliment, décorations fières d'un homme qui avait accepté le fardeau de ses lourdes responsabilités.

Toute ma vie, j'avais côtoyé les puissants et les riches.

Cassius n'avait pas seulement été un homme riche mais également un général puissant, habitué à commander et habitué à ce que l'on respecte ses ordres.

La puissance de Maximus rayonnait de sa personne. Pourtant, elle n'avait rien à voir avec la richesse ou le rang même s'il était le commandant d'une énorme armée et le général favori de l'empereur.

Sa force venait de l'intérieur, c'était aussi originel que les forces de la nature et devait beaucoup aussi à sa personnalité rigoureuse et inflexible.

La puissance de Marc Aurèle, elle, était d'une autre qualité. Elle l'entourait comme une aura dorée, quelque chose d'à la fois intouchable et de palpable. Quelque chose qui commandait la reconnaissance et l'hommage.

Il était simplement, indubitablement, l'empereur.

Je tombai à genoux.

"Lèves-toi, mon enfant. Lèves-toi." Sourit César tandis qu'il touchait, doucement, mon épaule de sa main sèche et chaude.

Lentement, respectueusement, je levai les yeux et examinai les yeux bleus rayonnants de Marc Aurèle.

"Lèves-toi " Répéta-t-il et je me mis debout. Je me sentais maladroite et timide, aussi déplacée qu'il est possible de se sentir en présence de la personne impériale.

L'empereur sourit.

"Viens et assieds-toi" Dit-il en m'indiquant un siège.

J'hésitai et gardai la tête baissée par crainte et timidité, mes longs cheveux roux dorés tombaient comme un rideau sur mon visage.

L'empereur s'était assis sur une des chaises et il m'indiqua, de nouveau, de prendre l'autre.

J'obéis, tenant mes yeux fixés sur mes genoux.

"Enfant, regardes-moi".

Timidement, je levai les yeux et regardai son beau visage ridé.

"C'est mieux !" Dit-il. "J'aime les gens qui me regardent dans les yeux quand je leurs parle. Et nous devons parler, toi et moi..."

Ses longs cheveux et sa barbe étaient plus blancs que gris et il semblait fatigué mais ses yeux gardaient la fougue de la jeunesse.

C'étaient ceux d'un homme habitué à lire tant les livres que les âmes humaines, avec la même aisance et la même exactitude.

"Tu t'appelles bien Julia, n'est-ce pas ?"

"Oui, Sire." Marmonnai-je.

"Le Général Maximus m'a parlé de toi, Julia. Il m'a tout dit."

Tout ?

Qu'est-ce que l'empereur voulait dire?

Que Maximus lui avait dit que j'étais une des putains personnelles de Cassius ? Ou que j'étais une esclave qui avait commis le crime ineffable d'assassiner son maître ?

Marc Aurèle sourit et tapota ma main.

"Oui, Julia. Il m'a tout dit. Et tu n'as rien à craindre. Ce sera notre petit secret. Un secret entre nous trois."

Il me retapota la main tout en me souriant doucement.

J'avalai difficilement ma salive et me forçai à continuer à le regarder dans les yeux.

"Bien, à vrai dire, le Général Maximus ne m'a pas dit tout sur toi, Julia," continua l'empereur.

"Il a oublié de mentionner que tu étais aussi belle. Il a dit que tu étais intelligente et courageuse et que tu n'as pas hésité à l'aider, bien qu'en le faisant tu courrais un danger mortel."

Marc Aurèle pencha légèrement la tête et me regarda d'un air malicieux pendant un long moment.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais toujours été louée pour ma beauté et j'avais vu son effet, si fréquemment sur les hommes, que je ne le remarquais quasiment plus.

Encore, qu'après l'avoir observé sur Maximus, cela me navrait qu'il ait refusé de la reconnaître. C'était vraiment douloureux.

L'empereur me sourit encore.

"Je sais que le général n'est pas un homme à femmes mais je doute qu'il n'ait pas remarqué une beauté comme la tienne." Ajouta-t-il, comme s'il avait lu dans mes pensées.

C'était vraiment un homme habitué à lire dans l'âme d'autrui sans aucune difficulté.

Je me sentais de plus en plus inconfortable.

Où voulait en venir Marc Aurèle?

Je ne pouvais m'empêcher de penser au vieux sénateur car même s'il semblait plus jeune que l'empereur, il avait presque l'âge de ce dernier et lui aussi m'avait complimentée

César du remarquer ma détresse car il changea de sujet de conversation.

"Julia, le Général Maximus m'a aussi raconté ce que Cassius vous a fait, à toi et aux autres femmes."

Malgré le désir de l'empereur que je fixe ses yeux, son allusion à mon avilissement était plus que je ne pouvais supporter et je baissai mon regard vers le sol.

"En tant que César, Je suis supposé ne pas poser de questions sur Rome et ses voies parce que je suis Rome et tout ce qu'elle signifie." Dit-il. Puis, il fit un geste de la main comme pour repousser ces notions pompeuses sur lui et sur la puissance de Rome.

"En tant que César, je ne suis pas supposé parler librement sauf quand je parle aux dieux. Encore que je trouve étrange de parler à des statues en marbre même très belles. Par contre, j'éprouve un réel plaisir à converser avec certaines personnes, comme le Général Maximus."

L'empereur resta silencieux un instant avant de continuer.

"Julia, notre conversation est censée n'avoir jamais eu lieu. Je te parlerai librement mais nous garderons notre petit secret. Même le Général Maximus ne doit rien en connaître."

Je relevai la tête et contemplai, à nouveau, son beau visage ridé.

Il n'avait rien d'une idole lointaine ainsi que l'on aurait pu imaginer un empereur c'était seulement un homme fatigué, doux et pensif, assis dans la lumière maigre d'une tente près de la Mer Noire.

Pourtant, il était l'empereur de Rome et, donc, le centre du monde. Mais il était évident qu'il préférait être simplement un homme.

Mon cœur se réchauffa car je commençais à comprendre pourquoi Maximus l'aimait tellement. Et pourquoi Marc Aurèle était capable d'aimer tellement Maximus.

"Julia, comme César j'ai le droit de vie et de mort sur chaque personne vivant dans l'empire. Je possède aussi beaucoup d'esclaves, des milliers d'entre eux pour dire la vérité. Mais tu dois savoir que la simple idée de l'esclavage me dérange autant que les jeux si appréciés tant par la plèbe que par les hautes classes sociales."

Il ricana sèchement.

"Je me demande ce que les sénateurs diraient s'ils savaient que leur empereur méprise des institutions romaines telles que l'esclavage et les jeux."

"Je ne sais pas, Sire "

C'est seulement quand il me sourit que je remarquai que je m'étais exprimée à voix haute.

Je rougis furieusement.

L'empereur se pinça l'arête du nez et continua.

"Sois certaine que je sais ce qu'ils penseraient et que je sais aussi ce qu'ils feraient." Rit-il sous cape.

"Malheureusement, l'esclavage est si intégré dans la société romaine que l'empire s'effondrerait, tant financièrement que socialement, sans lui. Mais ce n'est pas une excuse pour faire des choses comme ce que le Général Avidius Cassius vous a fait, à toi et aux autres femmes. En tant qu'empereur des romains, ce qui est arrivé est de ma faute car je devrais être capable d'empêcher mes sujets de commettre de tels abus. " Dit Marc Aurèle en soupirant lourdement.

"Selon la loi romaine, je suis maintenant ton propriétaire car Avidius Cassius est mort en traître et ses propriétés et ses richesses sont confisquées au profit de l'empereur."

César se tourna vers une table située à sa droite et y prit un rouleau scellé.

Puis, il me le tendit.

"C'est pour toi, mon enfant."

Comme j'hésitais, César m'encouragea.

"Prends-le, Julia. Ouvres-le et lis-le."

Mes mains tremblaient si violemment que je dus m'y reprendre à deux fois avant de pouvoir briser le sceau.

Lorsque je l'eus déroulé, les élégants mots écrits à l'encre noire dansèrent devant mes yeux pendant que j'essayais de les lire.

Je les regardai sans mot dire puis, tournai des yeux déconcertés vers l'empereur.

Sous le poids d'un souci, les rides du front de Marc Aurèle se plissèrent davantage.

"Peux-tu lire, Julia ?" Demanda-t-il doucement.

Je sentis une rougeur envahir, à nouveau, mes joues car devoir admettre mon analphabétisme était plus embarrassant encore que de devoir reconnaître mon avilissement.

"Un peu, Sire" Marmonnais-je.

"Je suis désolé, mon enfant. J'ai un peu tendance à oublier que chacun à Rome n'a pas la possibilité de mener une vie agréable" Dit-il d'un ton empreint d'une véritable douleur.

Il secoua la tête.

"Je suppose que c'est la preuve que je deviens vieux ... et que je ne suis pas aussi bon empereur comme je m'imagine l'être."

Je restai silencieuse, mes yeux fixés sur lui.

Il soupira, à nouveau et quand il parla sa voix gutturale était douce et apaisante.

"En tant qu'empereur et maître, j'ai le droit de faire de toi une femme libre et c'est ce que tu es à partir de cet instant" Dit-il.

"Comme je suis pressé par le temps, je me passerai des formalités et de la cérémonie de la manu missio. Ce qui compte est le document que tu as entre les mains. Tu es libre, Julia. Libre d'aller où tu veux, d'épouser qui tu veux parmi les hommes autorisés par la loi romaine à épouser une femme libre. Tu es libre de faire ce qui te plaît et non d'obéir à des ordres. Et, ce qui est le plus important, tes enfants naîtront libres et citoyens romains."

J'étais sidérée. Affranchie. Libre. Libre d'aller partout où je voulais. Pour faire ce qui me plaisait sans devoir rendre de compte. Me marier...

Maximus m'avait promis ma liberté mais je n'y avais pas vraiment cru.

Comme un animal captif habitué à être cruellement raillé et renié, j'avais refusé de croire que la liberté était possible.

Et maintenant, le document que je tenais entre mes mains - document que je pouvais à peine lire et dont le contenu m'était à peine imaginable - proclamait au monde que moi, Julia, n'était plus une esclave et une putain, mais une femme libre ... dans tout ce que cela signifiait.

"M ... merci, Sire !" Balbutiais-je, trop écrasée pour dire davantage.

Marc Aurèle me tapota à nouveau la main.

"Combien d'autres femmes résident au quartier des esclaves ?"

"Quatorze, Sire, moi comprise."

Marc Aurèle frissonna à l'énoncé de la taille du bordel privé de Cassius.

"Le Général Maximus a demandé qu'elles soient libérées et elles le seront. J'ai désigné un questeur responsable et il fera tout ce qui est nécessaire. Si j'ai bien compris, il y a aussi d'autres esclaves qui vous servent de femmes de chambre, n'est-ce pas ?"

"Oui, Sire. Elles sont très jeunes, certaines d'entre elles n'ont pas plus de dix ou douze ans."

"Elles sont trop jeunes pour être libérées et abandonnées à elles-mêmes. Ces filles resteront à mon service avant d'être placées dans les maisons de membres de ma famille."

Je fronçai les sourcils et Marc Aurèle pencha la tête pour me regarder.

"Cela ne te plaît, Julia ?"

Effrayée, je déglutis avec difficulté.

Je venais d'être affranchie et mon premier acte en tant que femme libre avait été d'oser montrer mon désaccord à l'empereur de Rome.

Pourtant, au lieu d'en être contrarié, il m'encourageait à exprimer mes raisons.

"Ou... Oui, Sire. Mais..."

Je m'arrêtai et Marc Aurèle m'encouragea d'un signe de tête à continuer à parler.

Je pris une profonde inspiration.

"Il y a une petite fille, Sire. Son nom est Rufa. C'est une Numide, je pense qu'elle a à peine dix ans. Elle ... elle très timide et elle est si vite effrayée ... elle semble avoir beaucoup souffert aux mains des marchands d'esclaves ... je ... elle a été ma servante personnelle depuis que le Général Cassius l'a achetée ..."

"Voulez-vous que je vous la donne, Julia ? Cela peut facilement s'arranger".

Je refusai d'un abrupt mouvement de tête.

"Non, Sire. Je ... merci de ..., Sire, mais, moi, je ne posséderai jamais d'esclaves. Je ne peux pas posséder d'esclave ... C'est juste qu'elle est si timide et ... elle a des difficultés à comprendre et parler notre langue. J'ai peur que ses nouveaux maîtres ne soient pas suffisamment patients..."

Marc Aurèle approuva, puis il approcha sa tête de la mienne et baissa la voix comme un conspirateur. "Je vais vous dire ce que je vais faire, Julia. Je la placerai chez ma fille, Dame Lucilla. Elle a une grande maison et a toujours besoin d'aide. Je suis sûr qu'elle peut l'employer pour prendre soin de sa garde-robe ou pour l'aider avec son petit garçon. Ma fille sera une bonne maîtresse pour elle. Est-ce que ça vous convient ?"

Des larmes brûlantes obscurcirent ma vue et je les refoulai, furieusement, tandis que je marquai mon accord d'une inclination de tête et remerciai l'homme puissant et compatissant qui était assis en face de moi.

"Ainsi, c'est dit." Reprit l'empereur. "Maintenant, parlons des autres filles. Le Général Maximus m'a dit que Cassius s'est vanté d'avoir d'autres esclaves comme toi quelque part à Rome. Que sais-tu d'elles?"

"Elles sont dans une villa près de Rome, Sire. C'est ... c'est là que je suis née et ai grandi."

J'hésitai à continuer mais Marc Aurèle m'encouragea à poursuivre.

"C'est là que Cassius ... nous élevait ... et nous formait ..."

Un profond dégoût s'empara de l'empereur qui frissonna.

"Certaines des filles sont très jeunes, Sire. Elles sont entraînées pour remplacer les plus âgées quand celles-ci cessent d'être attirantes..."

Ce fut mon tour de frissonner à la pensée du destin qui m'attendait ... il y a encore quelques jours.

Je pris une profonde inspiration avant de continuer.

"Il y en a aussi d'autres qui ... qui ont un statut spécial ... elles sont là ... pour se reproduire, Sire. Le général Cassius utilise, pour ce faire, des esclaves beaux et forts et loue, aussi, des gladiateurs pour les engrosser. Certaines d'entre elles peuvent être enceintes en ce moment."

"Est-ce que j'ai raison si je suppose que Cassius était seulement intéressé par des bébés filles?"

"Oui, Sire."

"Et qu'est-ce qui se passe lors de la naissance de garçons ?"

Je pensai à Eugenia et mon cœur se serra.

"Je ne sais pas, Sire. Ils ... ils ont simplement disparu."

Marc Aurèle leva une main pour m'arrêter. Puis, il ferma les yeux et se les frotta consciencieusement, un geste si semblable à celui de Maximus que mon cœur manqua un battement et que je dus me retenir de lui saisir la main pour essayer de le consoler.

Après un soupir, il rouvrit les yeux.

"Julia, vous donnerez toutes les informations nécessaires au questeur responsable de la libération de vos amis et il s'occupera aussi de ces filles, puis il m'informera des suites de sa mission personnellement. Son nom est Cornelius Crassus. C'est un de mes hommes de confiance à Rome. Sois assurée qu'il fera ce qui est nécessaire."

"Merci, Sire" Répondis-je humblement, totalement bouleversée par la bonté et la compassion de l'empereur.

Marc Aurèle se leva.

Le respect de la personne impériale exige que je me lève aussi, mais César m'indiqua de rester assise. Il déambula de long en large dans la tente, et, ce, malgré sa fatigue car c'était un homme qui ne pouvait pas rester en place très longtemps.

Puis, il s'arrêta et me fit face.

"Julia, la liberté est la chose la plus précieuse qu'un homme ou une femme puisse jamais avoir et, donc, perdre. Mais pour un ancien esclave, la liberté n'est pas suffisante pour commencer une nouvelle vie. Le Général Maximus et moi sommes d'accord là-dessus et toutes les esclaves de Cassius sauf toi recevront cinq mille sesterces chacune à leur arrivée à Rome. Donc, elles seront capables de recommencer une nouvelle vie ... C'est plus qu'assez pour une vie simple mais confortable."

Il secoua la tête et ajouta, comme s'il se parlait à lui-même.

"Je n'aime pas l'idée de libérer ces femmes seulement pour les voir vendre leurs corps dans les rues de Rome. Les dieux savent qu'il y a assez de malheureuses faisant ce métier."

César se tourna vers la table et y pris un deuxième rouleau.

"Quant à toi, je ne doute pas un seul instant que ton intelligence et ta force te permette d'éviter de recourir à un tel expédient. Et je sais aussi que tu as pris des risques énormes pour aider le Général Maximus." La voix de l'empereur devint encore plus chaleureuse lorsqu'il mentionna le nom de Maximus. Il était évident que le vieil homme chérissait le fils du fermier espagnol qui était devenu son général le plus fidèle. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il était curieux que deux personnes aussi différentes que lui et moi puissent avoir cela en commun.

Car il était l'homme le plus puissant du monde et moi, juste une fille de dix-huit ans qui n'avait jamais été qu'une esclave toute sa vie. Pourtant nous aimions, tous les deux cet homme remarquable.

La voix gutturale de Marc Aurèle me tira de mes songeries.

"Julia, on s'attend à ce qu'un esclave soit loyal envers son maître ou sa maîtresse et qu'ils les servent bien. Mais on ne s'attend pas à ce qu'un esclave participe à une mission pour libérer Rome d'un usurpateur. C'est au-delà du devoir de n'importe quel esclave car c'est un devoir réservé aux citoyens privilégiés, comme les sénateurs et les officiers d'armée de haut rang comme le Général Maximus, aux hommes qui ont été honorés par Rome. Et pourtant, alors que tu n'étais qu'une esclave, tu n'as pas hésité à aider le Général Maximus à accomplir son devoir envers Rome et, grâce à ton aide, il a pu juguler une sanglante guerre civile. Et, sans vous deux, nous ne serions pas ici en train de parler et les romains seraient en train de s'entretuer."

César faisait rouler le papyrus entre ses doigts tout en parlant.

"Il y a peu d'hommes à Rome assez courageux pour faire ce que tu as accompli, Julia. Or Rome ne t'avait rien donné à part la servitude et l'humiliation et, pourtant, tu as été là quand l'empire a eu désespérément besoin d'aide. Cela ne restera pas sans récompense. A ton arrivée à Rome, tu recevras vingt-cinq mille sesterces en récompense de ton service désintéressé. Cornelius Crassus te conduira à un de mes banquiers et tu lui donneras cette lettre scellée. L'homme prendra les dispositions nécessaires et t'aidera à t'établir dans la ville et à commencer une nouvelle vie. Tu peux lui faire entièrement confiance car il saura que tu es sous ma protection personnelle."

Vingt-cinq mille sesterces ?

Même si j'étais habituée à gérer certaines dépenses de notre quartier des esclaves c'était toujours de petites sommes car nos provisions étaient imputées sur le budget de la légion par Cassius.

Je n'avais pas la moindre idée de la valeur de ce que je recevais par rapport à la somme d'argent qu'allaient recevoir les autres femmes mais le ton de l'empereur impliquait que c'était beaucoup. Je n'eus pas le temps d'émettre le moindre propos car César poursuivait.

"Julia, il se fait tard. Je suis fatigué et un peu ivre !" Dit-il avec un faible sourire et son sourire, comme celui de Maximus le rajeunissait et le faisait paraître plus insouciant.

Durant un bref instant, je pus lire sur ses traits le jeune homme beau et passionné qu'il avait été il n'y a pas si longtemps.

Le jeune homme beau et passionné qui vivait toujours à l'intérieur de l'empereur âgé et fatigué. Il se rassit, non sur une chaise, mais sur un divan en face de mon siège.

"Je dois ajouter quelque chose, quelque chose de très, très important," Dit-il en tout s'allongeant sur les coussins.

"Au matin, je vais renvoyer une des légions à Rome et toi et les autres femmes voyagerez sous sa protection. Cornelius Crassus ira avec vous et s'occupera de tout."

J'eus l'impression d'avoir été violemment frappée.

Rome ?

César nous renvoyait à Rome sous la protection d'une légion ?

Quelle légion ?

Cela ne pouvait pas être celle de Maximus car il était venu en Mésie escorté seulement par la cavalerie de Felix III ... je ne voulais pas aller à Rome! Je ne pouvais pas aller à Rome! Je voulais seulement rester où Maximus était même s'il refusait de m'avoir.

L'empereur continua à parler, la lumière oscillante des lampes à huile créait un halo autour de ses longs cheveux blancs et ombrèrent, délicatement, son visage patricien et barbu.

"Comme j'ai dit, Julia, tu as rendu un grand service à Rome et tu seras, correctement, récompensée pour cela. Mais tu m'as rendu un service encore plus grand dont je te serai éternellement reconnaissant encore que je ne serai, sans doute, jamais capable de t'en récompenser, peu importe combien d'or je te donnerais..."

Inquiète, je tournai mon attention vers Marc Aurèle. De quoi l'empereur parlait-il ?

Entretien avec l'empereur, Partie II: la chevalière des Antonins

Voyant ma confusion, Marc Aurèle me sourit et dit doucement,

"Julia, tu as sauvé la vie du Général Maximus."

J'étais horrifiée. Déconcertée. Mes yeux écarquillés fixaient ceux de l'empereur. Ses mots résonnaient dans ma tête.

"Julia, tu as sauvé la vie du Général Maximus."

Est-ce que ce vieil homme avait perdu l'esprit? Il était en train de parler d'un féroce guerrier, d'un puissant général de l'armée romaine.

Les lèvres de Marc Aurèle se plissèrent en un sourire amusé comme s'il avait lu dans mes pensées.

"Oui, mon enfant, tu l'as sauvée. Sans ton aide, il serait mort. Il te doit la vie et ... je te dois sa vie," dit Marc Aurèle.

Il resta silencieux, un moment, puis baissa le ton de sa voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un murmure et ajouta, avec un regard sérieux.

"Crois-moi, Julia, Je préférerais 100 fois perdre mon trône que perdre Maximus."

Incapable de prononcer le moindre mot, je continuais à fixer ses yeux pendant que mes doigts froissaient nerveusement le tissu de ma tunique.

L'empereur s'installa plus confortablement parmi les coussins tout en continuant à parler, les yeux dans le vide, ses pensées non plus en Mésie mais dans le passé.

"Quand j'ai rencontré Maximus pour la première fois, il avait 14 ans. Nous étions en Espagne, son pays natal. Je venais d'être nommé empereur et, lui, venait de s'engager dans l'armée. C'était un fermier, un provincial, il n'avait pas le droit de s'engager dans la légion car il n'était pas un citoyen romain. Pourtant, il était déjà désireux de consacrer sa vie à servir l'empire et, malgré son jeune âge, il était évident qu'il était différent des autres."

Les yeux de l'empereur s'adoucissaient pendant qu'il parlait paisiblement de Maximus et l'écouter me faisait oublier mes angoisses, mon cœur brisé et mon départ imminent ... et me subjuguait.

Je prenais plaisir à écouter ce qu'il disait de l'homme attirant, fort et compatissant que lui et moi aimions.

"Lors des rencontres ultérieures, je pus voir que les promesses qu'il présentait dans sa jeunesse s'étaient épanouies. J'eus les preuves de son courage, de sa loyauté, de sa compassion ... il est tout ce qu'un homme devrait être ... tout ce que Rome devrait être..."

Il se tut, encore, un long moment, perdu dans ses pensées.

A la lumière dorée des lampes à huile, je vis des larmes contenues briller dans ses yeux bleus

Puis, il parla, à voix basse, visiblement pour lui-même car il semblait avoir complètement oublié ma présence.

"Il est le fils que j'aurais du avoir..."

Soudain, il ne m'apparut plus seulement plus âgé que son âge et fatigué après de longs jours de marche avec ses légions mais aussi fragile et tourmenté.

Il ne me regardait pas car il était perdu dans ses propres pensées et ses yeux brillaient d'émotions conflictuelles, ces mêmes émotions qui avaient fait briller les yeux de Maximus quand il avait fait face à Martius dans cette tente où nous nous tenions présentement assis. Et, comme ceux de Maximus, les yeux de l'empereur étaient ceux d'un homme en proie à ses propres démons.

Mon cœur se serra devant la peine du vieil homme allongé sur le divan, un homme qui, même s'il était le plus puissant du monde, n'était pourtant pas immunisé contre l'amour ou la douleur qui y règne. Je ravalai mon propre chagrin et dus me retenir de ne pas m'agenouiller devant le siège, pour lui prendre les mains entre les miennes, pour essayer de le réconforter ... mais l'idée qu'une femme comme moi puisse être capable de réconforter l'empereur de Rome me semblait aussi absurde que celle d'avoir sauvé la vie du général le plus expérimenté et le plus puissant de Rome

Mais César se remettait à parler, toujours perdu dans ses souvenirs de cet homme qui semblait devoir laissé son empreinte dans l'âme et le cœur de chaque personne qui croisait son chemin, empereur ou esclave

"Je l'ai vu grandir et s'élever de ses origines humbles jusqu'au plus haut rang de l'armée romaine et je me sentais fier, fier comme un père peut l'être ... si je le perdais..."

Nous frissonnâmes tous les deux à l'idée de perdre l'homme que nous aimions tous les deux.

L'empereur revint à la réalité, reportant son attention sur moi.

"Mais tu fus là quand il a eu besoin de toi, Julia, et tu lui as sauvé la vie. Même s'il n'y a pas assez d'or dans tout l'empire pour payer ma dette envers toi, celle-ci ne peut rester impayée".

Il souleva sa main droite et en retira la lourde chevalière en or qui ornait son annulaire puis il me l'offrit.

"Voici ... prends-la."

Je la regardai indécise et il m'incita, à nouveau, à prendre le bijou.

C'était une grande et belle chevalière, exquisément taillée et très lourde, une chevalière dessinée pour un homme, un homme puissant, un homme riche.

Elle brillait dans la lumière parcimonieuse des lampes avec l'éclat unique du vieil or pur.

"Sais-tu ce que c'est?"

Ahurie, je pris la chevalière et fit non de la tête.

Marc Aurèle se remit à parler, sa voix rauque n'était plus qu'un léger murmure et je dus me concentrer pour entendre ses paroles.

"C'est le sceau de ma famille, Julia. Nous, les Antonins, ne sommes pas une vraie famille mais un groupe d'étrangers, dont le sang et les racines sont perdus depuis longtemps, qui sont devenus alliés par les adoptions et les mariages arrangés. Tout cela réalisé au nom de la gloire et de la puissance de Rome. Je voulais rectifier cela mais ..."

L'empereur s'arrêta comme s'il en avait trop dit, même pour une conversation qui n'était pas sensée avoir eu lieu.

"Cependant, nous sommes les empereurs de Rome... et cet anneau n'est pas un simple bijou de valeur ou un symbole vide de sens car il accorde plus de puissance qu'une légion lourdement armée."

L'empereur se redressa parmi les coussins et affermit son dos.

Il prit ma main dans les siennes et ferma mes doigts autour de l'anneau que je continuais à contempler sans mot dire.

Puis, il tint ma main dans les siennes qui, malgré son âge, restaient fines et élégantes. Pourtant, elles n'étaient pas celles d'un vieil homme fragile car ses doigts étaient fermes et forts tout comme ceux d'un homme jeune, c'étaient les doigts d'un empereur à la fois philosophe et guerrier.

"Julia, si tu as besoin d'aide un jour, imprimes ce sceau sur un morceau de cire et envoie-le moi au palais impérial et tu auras tout ce dont tu as besoin ou tout ce que tu veux.

Si je ne suis pas là ou si je suis mort, envoie-le à ma fille, Lucilla. Elle le reconnaîtra et agréera toutes tes demandes sans poser de questions. Mais ne l'envoies jamais à mon fils, ne l'envoies jamais à Commode.

Il ne doit pas savoir que tu as l'anneau, tu me comprends ? Si Lucilla et moi sommes morts, alors, envoie-le à mon petit-fils, Lucius Verus. Même s'il n'est qu'un petit garçon, il montre déjà plein de qualités."

Marc Aurèle se détendit et se recoucha. Je me sentis, à nouveau, dépassée par les événements, je regardai la chevalière et ma tête se mit à tourner.

Tout allait trop vite! Tout d'abord ma liberté, ensuite ma récompense et la notification de mon départ imminent puis la chevalière de l'empereur et sa promesse ... j'étais libre, j'étais puissante, j'avais la protection personnelle et la faveur de l'empereur... mais j'étais en train de perdre Maximus.

J'étais écartée de lui comme il m'avait écartée, effrayé qu'il était de perdre son contrôle de fer et de laisser libre cours à la passion qui nous consumait tous les deux.

Je respirais, difficilement, essayant de maîtriser mes émotions, essayant de garder pied sur le terrain glissant que ma vie était en train de devenir et ... , soudain, j'entrevis un espoir, une lueur, une possibilité. Serrant, la chevalière dans ma main, je regardai l'empereur les yeux dans les yeux avec un regard que je savais farouche et étincelant car j'étais à la fois heureuse et ... désespérée.

Marc Aurèle me regarda interrogateur.

"Que se passe-t-il mon enfant?" Dit-il gentiment. "Parles..."

Les mots se précipitaient dans ma tête et j'essayai d'en maîtriser le débit, en vain. Alors, incapable de les énoncer, je me jetai à ses pieds. Je le vis sursauter et puis, soudain, je recouvrai l'usage de ma voix et, avant qu'il ne puisse parler, je lançai ma supplique.

"Sire, s'il vous plaît ... Je ... J'ai été une esclave toute ma vie! Je ne connais pas d'autre manière de vivre! S'il vous plaît, Sire, accordez-moi mon seul souhait! Donnez-moi au général Maximus, Sire! Laissez-moi rester auprès de lui! Il sera un bon maître et je le servirai bien."

Ce fut au tour de Marc Aurèle d'être éberlué. Il leva les mains et essaya de m'apaiser.

"Mon enfant, mon enfant! Tu ne sais pas ce que tu dis! Relèves-toi! Vas t'asseoir et écoutes-moi."

Mais, hors de moi, je m'accrochai, désespérément, au dernier espoir de ne pas être rejetée loin de Maximus, de ne pas être laissée seule, à nouveau, après avoir connu la chaleur, la sécurité et le réconfort qu'un être humain peut apporter à un autre.

"Sire, s'il vous plaît! Donnez-moi au général Maximus! Mon seul souhait est de rester près de lui!"

Marc Aurèle secoua tristement la tête.

"Tu n'es pas toi-même, Julia. Tu ne te rends pas compte de ce que tu es en train de dire."

"Sire, vous avez dit que j'aurais tout ce dont j'avais besoin ou tout ce que je voulais. Tout ce que je veux c'est être sienne ! De lui appartenir ! "

Désespérée, j'essayai de lui prendre la main pour lui rendre la chevalière car tous ses pouvoirs étaient fantomatiques et inutiles si elle ne pouvait même pas m'accorder de rester avec Maximus.

"Julia, le Général Maximus ne te prendra jamais comme esclave, que ce soit toi ou quelqu'un d'autre. Il abhorre l'esclavage et n'a jamais possédé d'esclaves ou gardé de prisonniers de guerre comme propriété personnelle. Tu sais que je dis la vérité."

Je ne le savais pas mais je m'en doutais. Les esclaves et les prostituées, ce n'était pas pour lui. Et j'étais les deux mais je voulais, désespérément, être sienne, peu importe comment.

"Sire, si vous lui ordonnez de me prendre et de me garder ... vous êtes l'empereur ! Il doit vous obéir!"

"Cela suffit! Levez-vous et arrêtez de vous humilier!"

Je tressaillis comme si Marc Aurèle venait de me frapper car sa voix était maintenant devenue dure et froide, c'était la voix de l'empereur-guerrier s'adressant à un de ses modestes sujets.

"J'ai fait de vous une femme libre et vous en serez une! Le moins que vous puissiez faire est de vous comporter comme telle!"

Je battis des cils.

"Asseyez-vous et écoutez-moi!"

Tremblante, je me levai et retournai à ma chaise, la tête baissée en signe de défaite, les yeux rivés au sol, mes doigts étreignant, convulsivement, la chevalière impériale.

"Vous avez enduré beaucoup ces derniers jours. Ce fut dur, très dur. Vous avez démontré votre courage et votre bravoure mais vous êtes encore très jeune et il n'est pas étonnant que vous vous sentiez confuse maintenant que vous commencez à récupérer."

J'étais trop effrayée par la colère de César pour oser parler, alors je le regardai avec des yeux suppliants. Le regard dur de Marc Aurèle s'adoucit un peu.

"Vous savez, Julia? Vous me rappelez ma fille, Lucilla." Dit-il. "Comme vous, elle est intelligente, belle et brave."

A nouveau, j'étais interloquée. Comment pouvais-je être comparée à la fille de l'empereur autrement que pour dire qu'elle était tout ce que je n'étais pas, tout ce que je ne serais jamais?

Et, à nouveau, Marc Aurèle me sourit tendrement, comme si mes pensées étaient transparentes.

"Tu es née esclave et, elle, fille d'empereur et ainsi favorisée par les Dieux ce qui ne fut pas ton cas. Mais quand elle avait ton âge, elle a voulu quelque chose qu'elle ne pouvait avoir. Elle l'a voulu, énormément, et, moi, son père et empereur, je le lui ai refusé comme je suis en train de te le refuser, maintenant, même si les raisons sont totalement différentes. Elle a pensé que sa vie était finie et, cependant, elle a continué à aller de l'avant. Tu feras la même chose, Julia."

Je refusai d'accepter ces mots et continuai à la regarder avec des yeux emplis de larmes et de prières Marc Aurèle soupira lourdement.

"Cette nuit, le Général Maximus m'a formulé une demande que j'ai acceptée et, après demain, il partira d'ici pour rentrer en Espagne retrouver sa ferme et ... sa femme."

J'eus l'impression d'avoir reçu un coup mortel, cette nouvelle me coupa le souffle.

En Espagne?

Près de sa femme?

Et, soudain, je me rappelai les pas allégés de Maximus quand il avait quitté la tente où je me trouvais en ce moment. Il donnait l'impression d'être soulagé d'un grand poids ...mais, en réalité, son attitude était celle d'un homme heureux car il allait rentrer chez lui.

Dans un flash, je me rappelai les lèvres impatientes et la langue brûlante de Maximus dévastant mes défenses, la chaleur de son corps enveloppant le mien et la dureté de son sexe contre mon ventre, ses mains fortes qui me caressaient, son regard férocement protecteur ... et je me rappelai Eugenia hurlant comme un animal blessé quand le bébé avait été enlevé de ses bras, comprenant, maintenant, vraiment, et, ce, pour la première fois, la profondeur de sa douleur.

Me sentant sur le point de hurler moi aussi, je me mordis la lèvre si fort que je sentis le goût âcre du sang envahir ma bouche ... de la même manière qu'il l'avait emplie quand Maximus avait frénétiquement dévoré mes lèvres des siennes submergé qu'il était par son désir.

César continua à parler.

"Julia, cette nuit, j'ai offert au Général Maximus la possibilité de divorcer pour épouser ma fille ... Ils se sont connus quand ils étaient très jeunes..."

La voix de Marc Aurèle s'éloignait. S'il ajoutait quelque chose de plus, je ne voulais pas l'entendre, le sang rugissait dans mes oreilles au point d'étouffer tous les sons aux alentours.

La fille de l'empereur?

Maximus s'était vu offrir la fille de l'empereur en mariage?

Je n'avais jamais vu Lucilla, car la famille impériale est rarement vue en public, seulement quand elle assistait aux jeux et je n'avais jamais été moi-même au Colisée. Mais j'avais vu ses statues du temps où elle fut brièvement co-impératrice avec sa mère et je me souvenais de son image ... une belle grande femme au port royal, majestueusement drapées dans des robes impressionnantes et ornées de bijoux affirmant son rang.

Si fière, si assurée, si différente de moi.

Elle était la fille d'un empereur, la veuve d'un empereur et aussi la mère d'un empereur. Et elle avait été offerte en mariage à Maximus. Ma respiration était difficile, irrégulière, la douleur dans ma poitrine était si forte que je croyais que mon cœur allait éclater.

N'y aurait-il donc jamais de fin à ma douleur?

"Il y a des années, j'ai commis deux fautes que je regrette amèrement," poursuivit Marc Aurèle, me forçant à lui prêter attention. "L'une d'elle fut de permettre à un sénateur d'adopter Maximus plutôt que de l'adopter moi-même. En lui offrant d'épouser ma fille, j'ai essayé de réparer les deux..."

Petit à petit, les pièces se mettaient en place et, soudain, je sus, sans le moindre doute possible, que ce qui avait été refusé à Lucilla quand elle avait mon âge était Maximus. Une indescriptible vague de jalousie féroce m'envahit. Elle l'avait voulu et lui ... il l'avait voulu aussi sans doute ?

Est-ce que Maximus allait divorcer de sa femme de fermier pour l'épouser?

Bien sûr, il pouvait avoir toutes les femmes qu'il voulait et même ... celles dont il ne se souciait pas.

"... mais il ne voulut pas en entendre parler. Le mariage de Maximus ne fut pas un mariage arrangé. Il s'est marié par amour et il continue d'aimer sa femme."

Aimer.

Il s'est marié par amour. J'aurai du me douter qu'il ne se serait pas marié simplement pour avoir une femme qui lui donnerait des fils pour perpétuer son nom. Il s'est marié par amour. Et il continuait de l'aimer. Il l'aimait assez pour refuser d'épouser une princesse impériale.

Il l'aimait assez pour repousser la possibilité d'entrer dans la famille impériale, la possibilité d'être empereur lui-même.

Je ne pus m'empêcher de penser que peu d'hommes aurait agi ainsi car, pour la plupart d'entre eux, les femmes sont juste des instruments que l'on utilise et que l'on rejette lorsqu'ils ont cessé d'être utiles, épouses ou prostituées. Peu d'hommes, seulement Maximus. Peu d'hommes, seulement celui dont j'étais tombée amoureuse.

Comme un combattant vaincu, je baissai la tête et acceptai, simplement, les coups sans plus offrir de résistance pendant que je me demandais comment c'était d'être aimée de la façon dont Maximus aimait sa femme.

Et j'eus pitié de Lucilla, qui pouvait avoir tout au monde sauf épouser l'homme qu'elle, aussi, aimait.

L'empereur soupira, à nouveau.

"En tant qu'empereur, je n'ai pas besoin du consentement du Général Maximus pour lui faire épouser ma fille. Je peux me contenter de lui ordonner de divorcer et d'épouser Lucilla et il serait obligé de le faire. Cependant, malgré le désappointement que me cause son refus, je ne ferai pas cela, pas plus que je ne lui ordonnerai de te prendre comme esclave. En faisant cela, je blesserais, profondément, un homme que j'aime et, jamais, au grand jamais, je ne ferai, volontairement, quelque chose qui heurterait Maximus. Même pas pour sauver un empire."

Marc Aurèle resta silencieux puis dit doucement.

"Julia, Ecoutes-moi. Avec la liberté, l'amour est la chose la plus précieuse qu'un homme ou une femme peut avoir ou ... perdre. C'est tellement rare ... si difficile à trouver ... si fragile .. l'amour véritable. Et personne même pas l'empereur n'a le droit d'intervenir pour le briser."

Je serrai les lèvres l'une contre l'autre, assommée par la douleur, écoutant impuissante les paroles de César. Elles étaient gentilles et sages ses paroles mais pour moi elles résonnaient comme une sentence de mort.

"Tu es jeune, intelligente et belle. Et maintenant, tu es aussi riche et puissante. Un jour, tu trouveras quelqu'un de spécial que tu aimeras et avec qui tu seras heureuse." Poursuivit Marc Aurèle d'une voix douce et paisible ignorant la peine que ses mots, tout comme ceux de Maximus, provoquaient en moi. "Et quand cela arrivera, tu te rappelleras cette nuit et cette conversation et tu verras que si j'avais accédé à ta demande, je t'aurais aidée à commettre une sérieuse erreur et ... aussi à vous rendre tous les deux, Maximus et toi, très malheureux."

Marc Aurèle resta silencieux puis sourit contrit.

"Julia, les Dieux ont des plans pour chacun d'entre nous. Ils t'ont placée sur le chemin du Général Maximus pour l'aider et pour qu'en retour, il t'aide. Mais ils ne t'ont pas choisie pour que tu sois sienne, même comme maîtresse, car, jamais Maximus ne blesserait sa femme en prenant une maîtresse et, jamais, il ne t'offrirait moins que ce qu'il lui a offert à elle ... C'est la sorte d'homme qu'il est."

Même si j'étais anéantie par le chagrin, je ne pouvais qu'être d'accord avec César. C'était la sorte d'homme que Maximus était. Trop bon pour être un simple mortel. Trop humain pour être un Dieu. "Il n'est pas pour toi, Julia. Gardes-le toujours dans ton cœur pour ce qu'il a fait pour toi car cela ne peut être oublié mais apprends à vivre sans lui car il ne peut être tien."

César soupira. Soudain, il parut non plus fatigué mais épuisé. Aussi épuisé que moi-même. Épuisé par ses émotions comme je l'étais par les miennes.

"Il est tard, mon enfant et demain sera une longue journée. Il est probable que nous ne nous reverrons jamais mais restes assurée que je n'oublierai jamais la dette que je te dois pas plus que je ne t'oublierai. Maintenant, mets la chevalière dans cette pochette et retournes à ta tente où Cornelius Crassus viendra te chercher à l'aube pour vous escorter, toi et les autres femmes jusqu'à Rome. Je compte sur vous deux pour les y emmener en toute sécurité."

Il me tendit une pochette en velours pourpre. J'hésitai à la prendre mais Marc Aurèle m'encouragea d'un sourire.

"Sire, Je ne pense pas que je puisse le faire ... je veux dire ... vivre comme une femme libre."

Ma voix était toute faible car c'était, encore une fois, celle de la petite fille effrayée, triste et solitaire qui vivait toujours à l'intérieur de moi.

Et la petite fille était plus effrayée, plus triste et plus solitaire que jamais.

"Julia, tu as aidé l'homme qui a sauvé l'empire et, aussi, tu lui as sauvé la vie. Tu peux affronter la tienne sans problème."

J'inclinai la tête, à nouveau, et déposai l'anneau dans la pochette dont la couleur était interdite à tous sauf à la famille impériale. Je maniai, gauchement, la cordelette dorée, échouant par deux fois avant de pouvoir la lier correctement.

"Sais-tu ce qui te différencie de ma fille, Julia?"

Etonnée, je le regardai.

Pourquoi me posait-il cette question?

Il n'était pas un homme cruel alors pourquoi comparait-il ma vie d'esclavage et de soumission avec celle de sa fille fière et assurée?

"Non, Julia, Ce n'est pas parce que tu es née dans le quartier des esclaves et elle au palais impérial," Dit le sage et compatissant vieil homme en s'allongeant sur le divan.

"La différence vient qu'elle connaît l'étendue de sa force et de son courage et que tu dois encore découvrir la tienne. Cela prendra du temps, Julia et du chagrin mais tu finiras par te connaître."

C'était la fin de l'entretien, en reniflant, j'inclinai la tête et tournai les talons, prise d'un soudain besoin urgent de quitter la tente pour me retrouver à l'air libre de la nuit.

"Julia?"

La voix grave de Marc Aurèle me stoppa à l'entrée de l'alcôve. Je ne me retournai pas et il ne s'attendait pas à ce que je le fasse.

"Même si les Dieux en ont décidé autrement, restes assurée que tu es une femme digne de lui et qu'il pourrait, aisément, t'aimer. C'est la raison pour laquelle, il ne voudrait jamais de toi comme maîtresse ou comme esclave."

Je fermai les yeux, prit une profonde inspiration et redressant les épaules, quittai la tente

Le départ : "Vous reverrai-je jamais?"

L'aube est venue comme l'aube vient toujours, que ce soit pour nous apporter la joie ou une condamnation à mort.

Comme l'empereur me l'avait annoncé, Cornelius Crassus vint à la tente de Marcellus alors qu'il faisait encore toujours sombre.

"Domina" Dit-il en inclinant légèrement la tête en signe de salut.

Je tressaillis à la formulation du titre respectueux, mais me rappelai, rapidement, qu'il était approprié pour la femme que j'étais devenue grâce au document empaqueté dans mon coffre.

J'inclinai la tête en réponse et essayai de prendre la mesure de l'homme debout devant moi.

Cornelius Crassus était un homme mince, au maintien raide, d'une moitié d'une tête plus court que moi avec des cheveux auburn foncé et épais et des yeux verts couleur de mousse.

Je soupirai, sachant d'expérience que les hommes petits ont tendance à avoir mauvais caractères et que la plupart d'entre eux en veulent aux femmes qui sont plus grandes qu'eux, particulièrement si elles sont minces comme moi.

Il se tenait fièrement droit, comme il convient à un soldat romain, son casque brillant sous le bras, sa cuirasse en cuir et son kilt militaire en cuir proprement huilé et poli.

"Nous partirons dans une heure, Domina" Annonça-t-il d'une voix curieusement calme.

"Est-ce que j'ai raison si je suppose que vous avez déjà tout empaqueté ? "

"C'est fait" Répondis-je d'une voix tout aussi unie, trop dépassée pour me rebeller contre mon destin et la volonté d'un homme qui me voulait mais qui pourtant refusait de m'avoir. Un homme qui avait aussi refusé la fille de l'empereur et qui partirait bientôt vers sa maison et vers la femme qu'il aimait : son épouse.

J'étais revenue à la tente de Marcellus après mon entretien avec l'empereur et y trouvai un jeune homme qui était à son service.

Il fut rapidement suivi de deux autres qui apportèrent mes coffres qui se trouvaient au quartier des esclaves.

L'homme, qui se présenta sous le nom de Romulus, me dit que l'on lui avait ordonné de surveiller les préparatifs des femmes qui voyageraient avec la légion vers Rome.

Il nous conseilla à moi et à Rufa d'empaqueter nos affaires et d'être prêtes à voyager à l'aube.

Nous n'avions pas besoin de nous inquiéter des vivres, dit-il, car le questeur des légions s'occuperait de tout.

Et le questeur debout devant moi semblait tout à fait capable de gérer tant les petites affaires que les plus importantes.

"Domina, on m'a dit que vous êtes la responsable des esclaves." Dit-il de sa voix curieusement calme.

Je haussai les épaules. Le leadership et la capacité de pousser un morceau de fer dans la chair d'un autre sont tous les deux les compétences les plus appréciées dans la culture romaine.

Il est ironique de constater que Maximus s'est élevé de ses humbles origines provinciales grâce à elles et que j'ai obtenu ma liberté et ma richesse grâce à elles aussi!

À cette simple pensée, j'eus envie de rire mais Cornelius Crassus fronça les sourcils. Cela et la connaissance que, si je commençais à rire, je deviendrais folle, m'empêcha de le faire.

Je haussai, à nouveau, les épaules.

"Oui, à défaut d'un meilleur mot, vous pouvez dire que je suis leur responsable ... "Répondis-je.

"Domina, le voyage jusqu'à Rome sera long et ennuyeux, même pour la légion. Les femmes ne sont pas habituées aux rigueurs des routes et peuvent aussi devenir un problème. Un problème sérieux."

Ce fut mon tour de froncer les sourcils. De quoi voulait-il parler ?

Il poursuivit.

"Ce que je veux dire, Domina, c'est que les femmes peuvent être une distraction pour les soldats et même pour les officiers. Je les ai vues, Domina. Elles sont jeunes et belles."

Son latin était d'une pureté et d'une qualité extraordinaire et il semblait plus adapté à résonner dans la salle du sénat que dans les rangs de l'armée.

Alors, je me rappelai qu'il était questeur, un titre fréquemment réservé aux fils de familles de haut rang aux esprits vifs, mais n'ayant aucun amour pour la guerre.

Ils servaient le nombre d'années exigées en s'occupant des comptes et de la logistique de la légion jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de la toge sénatoriale.

Je pouvais, facilement, imaginer l'homme court debout devant moi portant les plis purs de la toge rayée de pourpre avec la même aisance que Maximus portait à la bataille sa cuirasse en cuivre.

Maximus.

Son nom envoyait à chaque fois un coup dans mon cœur, les échos de ma conversation avec l'empereur étant toujours présents dans mon esprit.

Mais Cornelius Crassus parlait, son esprit était concentré sur son devoir et je me forçai à prêter attention, à nouveau, à l'ennuyeux, petit homme, alors que je voulais juste rester, seule à seule avec mon cœur brisé et saignant.

"Il y a aussi le problème des filles esclaves. Elles sont très jeunes, de simples enfants et l'empereur a ordonné à la légion d'aller à Rome aussi rapidement que possible. Donc, il ne sera pas possible de les prendre avec nous. Elles resteront avec l'empereur et retourneront plus tard."

Tout en parlant, Cornelius Crassus regardait Rufa, qui nous fixait de ses grands yeux perpétuellement effrayés.

Le questeur reporta son attention sur moi.

"Est-ce que cette fille est votre demoiselle personnelle ?"

J'inclinai, à nouveau, la tête car je voulais éviter de parler.

"Alors, elle viendra avec nous. On m'a ordonné de la livrer au palais impérial. Elle peut vous servir pendant le voyage mais les autres femmes devront se débrouiller entre elles."

J'entendis le sursaut de Rufa et me tournai vers elle pour la rassurer, pour lui faire savoir que tout allait bien.

Puis, en colère, je fis face au pompeux questeur.

"Livrer ? Vous dites livrer ?" Lui demandai-je d'une voix froide et dure.

L'homme tressaillit.

"Elle doit être donnée à Dame Lucilla ...," commença-t-il mais je l'interrompis.

"L'empereur a offert de s'occuper de ma femme de chambre car je ne peux pas le faire personnellement et j'ai consenti à la confier à sa fille, car elle est digne de les servir, elle et son fils - compris ?" Dis-je catégorique.

Le questeur soutint mon regard, puis il inclina légèrement la tête et continua à parler, le visage indéchiffrable.

Il aurait pu être beau s'il ne se prenait pas tant au sérieux ou si tout au moins il se détendait un peu. "J'ai commandé trois roulottes pour vous transporter, vous et les autres femmes avec autant de rapidité et de confort que possible." Dit-il.

"Comme vous êtes ma charge personnelle, vous et votre femme de chambre pouvez avoir la plus petite pour vous seules. Les autres femmes devront se partager les deux autres."

"Je ne veux pas voyager dans une roulotte!" Répliquai-je acide.

Cornelius Crassus fronça les sourcils, de nouveau, et ajouta, ensuite, avec un peu d'impatience dans le ton de sa voix cultivée.

"Domina, comment avez-vous l'intention de voyager vers Rome ? À pied ?"

Son attitude paternaliste me fit bondir.

Je carrai mes épaules, prêtes à me battre. Il n'était ni Maximus, ni Marc aurèle.

"Non, questeur," répondis-je. "à cheval."

Il sursauta.

"Domina, vous n'êtes pas sérieuse!"

Malgré ses efforts, Cornelius Crassus perdait sa maîtrise de soi et j'appréciais, amèrement, sa confusion évidente.

"Comment pensez-vous que je suis venue ici ? En volant ?" Demandai-je.

"Je ne veux pas voyager dans une roulotte car je ne suis pas une marchandise. Plus jamais. Je veux un cheval. Et un bon, un vif car je suis aussi bonne cavalière que vous ... ou peut-être même meilleure. Les questeurs ne font pas beaucoup de service militaire, n'est-ce pas ?"

Je ne me vantais pas. J'étais une bonne cavalière et je le suis toujours.

Cassius lui-même m'avait appris à monter quand je n'étais encore qu'une toute petite fille, bien avant mon envoi au lit du sénateur.

Il aimait galoper sur ses terres entourant la villa et avait pour habitude de prendre certaines de ses filles avec lui.

Monter à cheval est probablement la seule habileté plaisante et innocente que j'ai apprise sous sa tutelle et, de nos jours, j'aime toujours le faire.

Parfois, je vais avec Apollinarius mais, le plus souvent je me déplace seule car mon mari est incapable de venir avec moi.

Quand je suis seule, j'aime faire galoper mon cheval sur la plage, le vent chantant dans mes oreilles, les vagues éclaboussant nous doucement mon cheval et moi.

Et quand je fais cela, je peux facilement oublier qui je suis et ne plus faire qu'un avec le vent et la mer et parfois même oublier. Oublier que je suis née esclave.

Oublier que j'ai vécu la plupart de ma vie comme une putain.

Oublier que la petite fille effrayée vit toujours en moi malgré les caprices du destin.

Oublier que malgré la liberté, la richesse et le mariage je me sens toujours aussi solitaire qu'avant.

Pourtant ce que, même le galop, la mer ou le vent ne peuvent me faire oublier c'est que j'aime Maximus, que je le désire, que je me languis de lui ... et que ce sera toujours ainsi.

Bienheureusement silencieux, Cornelius Crassus me regarda un long moment puis inclina la tête de nouveau, la rigidité de son geste étant un signe clair de l'apparition de son désappointement vis-à-vis de sa "charge personnelle" ainsi qu'il m'appelait.

"Je donnerai des ordres pour qu'un cheval soit préparé pour vous ..." je l'interrompis à nouveau. "Faites préparer quatre chevaux, questeur. Il y a d'autres femmes dans le quartier des esclaves qui peuvent monter à cheval et qui apprécieront de pouvoir le faire."

Même si la présence d'Aelia, Ariadna et Eugenia me forcerait à supporter leur bavardage incessant et enfantin pendant la longue marche, je n'avais pas le coeur de les confiner dans les roulottes, sachant à quel point elles apprécieraient leur liberté toute neuve en chevauchant sur les routes poussiéreuses.

Cornelius Crassus n'était pas heureux de ma demande. Pas heureux du tout!

"Domina, devoir emmener quatorze femmes avec la légion est un problème suffisant. En avoir quatre d'entre elles allant parmi les soldats pourrait être une menace pour la discipline des légions! Si vous persistez à ce qu'elles chevauchent au lieu de voyager dans le chariot, j'exigerai de vous que vous les teniez éloignées des soldats et des officiers, Domina, même si vous êtes ma charge personnelle."

J'arquai mes sourcils pendant que Cornelius Crassus continuait.

"Je ne tolérerai aucune infraction à la discipline de l'armée et vous devez m'aider à empêcher les femmes de devenir une source de désordre. Je ne tolérerai pas qu'elles frayent avec les soldats ou les officiers."

Pourquoi ? Parce qu'elles sont nées esclaves et ont été utilisées comme putain toutes leurs vies ?"

Ce fut seulement quand je m'entendis dire ces mots que je remarquai que je les avais exprimés.

Et que mon ton était dur et amer.

Cornelius Crassus tressaillit, visiblement peut habitué à être questionné. Particulièrement par une femme. Il se remettait rapidement mais je fus plus rapide que lui.

"Avez-vous jamais été dans un bordel, questeur ?" Demandai-je d'une voix froide et dure.

Il fut un instant déconcerté. Les femmes de haut rang avec lesquelles il avait l'habitude de s'entretenir ne devaient sûrement pas connaître quoi que ce soit à propos des bordels et de la prostitution.

"Vous aimez les femmes, n'est-ce pas ? Ou est-ce que vous n'aimez pas partager et préférez entretenir une maîtresse secrète ?"

Cornelius Crassus rougit furieusement car mes questions l'embarrassaient.

Je le poussai davantage.

"Vous ne m'avez pas répondu, questeur. Avez-vous jamais été dans un bordel ?"

Il se composa un visage avant de répondre.

"Oui, Domina. J'ai été dans un bordel. "

"Bien" Dis-je brièvement me demandant moi-même pourquoi je faisais cela, pourquoi je reportais ma colère et mon amertume sur cet homme à qui ne pouvais rien reprocher sauf son étroitesse d'esprit, peu importe la confiance que Marc Aurèle avait en lui.

Mais je ne pouvais pas m'arrêter et, surtout, je ne le voulais pas.

"Et je suppose que vous êtes allés dans un somptueux et que vous en avez bien profiter et que vous êtes, ensuite, rentré chez vous où vous vous êtes endormi sans penser une seconde à ces femmes qui vous ont servi, vous et les autres. Vous n'avez jamais donné une pensée à ces femmes qui supportent l'humiliation, la dégradation de certains actes, qui sont parfois même sérieusement blessée par les sports pratiqués par certains d'entre vous. Et elles doivent tout supporter, jour après jour et nuit après nuit. Ces femmes qui vivent dans le quartier des esclaves sont nées dans un bordel, questeur! Un bordel privé. Elles n'ont pas connu d'autre vie qu'une vie d'humiliation, de dégradation et de douleur. Je doute sérieusement qu'elles souhaitent partager encore leur lit avec un autre homme dans leur vie, et encore moins s'il s'agit de soldats romains!"

Je n'ajoutai pas que j'étais née dans ce même bordel, que j'avais enduré la même sorte de vie et que je ne voulais plus jamais, au grand jamais d'un homme dans mon lit. A part Maximus. S'il le voulait. Mais cela ne regardait pas Cornelius Crassus ni personne d'autre.

Cornelius Crassus resta silencieux un très long moment, soutenant mon regard fâché, me regardant comme s'il regardait une bête étrange, exotique, fascinante comme celles qui défilaient dans les triomphes romains ou étaient abattues dans la grande arène.

Puis, ses yeux verts couleur de mousse se réchauffèrent petit à petit, ses traits se détendirent et il inclina respectueusement la tête.

"Acceptez mes excuses, Domina" Dit-il et sa voix était non seulement calme et instruite mais son ton en était sincère.

"J'ai été extrêmement grossier. Même si ce n'est pas excuse, comprenez, s'il vous plaît, que j'ai passé les trois dernières années sur les frontières, ayant seulement affaire avec des soldats."

Il sourit un peu, un petit sourire timide.

"Il semble que j'ai complètement oublié mes manières."

Je soupirai car je voulais absolument mettre fin cette ennuyeuse réunion avec l'homme qui était chargé d'assurer mon retour à Rome.

"J'accepte vos excuses, questeur."

"Merci, Domina. Je ferai seller les chevaux. Y a-t-il quoi que ce soit d'autres que je puisse faire pour vous ?"

"Non, questeur, merci. Laissez-moi juste seule jusqu'au moment du départ."

Il resta pourtant à me regarder, comme s'il était perdu dans ses pensées.

Puis, il me salua et se tourna pour sortir. Mais il s'arrêta à l'entrée de la tente et se retourna pour me faire face.

Je soutins son regard pendant un long moment. Alors, il sourit et dit

"J'aurais du avoir que l'empereur avait raison... Il a toujours raison."

Je le regardai d'un air interrogateur.

"Il a dit que vous étiez ... non seulement belle mais aussi intelligente et courageuse ... suffisamment courageuse que pour avoir aidé à sauver l'empire."

"Est-ce que cela vous dérange, questeur ?" Demandai-je.

Son sourire s'élargit.

"Non, Domina. Cela ne me dérange pas le moins du monde. Et mon nom est Cornelius. Cornelius Crassus."

Il me salua avec respect puis tourna les talons et quitta la tente.

"Maîtresse Julia ?"

La voix de Rufa me força à tourner mon attention vers elle.

"Oui, ma petite ?" Demandais-je d'un ton las.

"Maîtresse Julia, nous partir ?" Demanda-t-elle dans son latin guttural et hésitant, le ton de sa voix reflétant l'angoisse qui était peinte sur ses traits.

"Oui, Rufa. Nous allons à Rome."

"Veux pas!" Pleura-t-elle.

Je tressaillis car je n'avais jamais entendu Rufa exprimer une protestation ou un cri.

"Ma petite ...," commençai-je, mais elle refusa de m'écouter car elle était complètement paniquée.

"Maîtresse Julia, veux pas partir! Veux pas partir!"

Je lui saisis les épaules et la secouai légèrement.

"Rufa, écoutes-moi!"

De grosses larmes roulaient le long de ses joues d'ébène. Sa bouche boudeuses et blessée tremblait, telle était son angoisse.

Je lui pris la main et m'assis sur le divan, la forçant à s'installer à côté de moi.

"Écoutes-moi, Rufa. Comme je te l'ai expliqué, nous ... les autres femmes et moi avons été libérées par l'empereur. Toi et les autres filles êtes trop jeunes pour être libérées et abandonnées à vous mêmes. Donc vous serez placées dans les maisons des parents de l'empereur. "

Rufa sanglotait et cela me brisait le coeur. Elle avait été à mon service durant ces deux dernières années et je n'avais jamais eu d'elle, autre chose que l'obéissance, des réponses parcimonieuses et gutturales et l'exécution des ordres donnés.

La voir si affligée et si larmoyante était inattendu. Et douloureux.

"Rufa" Poursuivis-je. "Tu seras au service de la fille de l'empereur. Dame Lucilla est une belle femme et aussi du rang le plus haut dans l'empire. Les servir, elle et son petit enfant, est un grand honneur. Elle sera une bonne maîtresse ... tu dois bien la servir."

Je sentis les larmes étreindre ma gorge à la mention de la femme puissante et belle qui aimait Maximus. Pourtant, je n'avais aucun droit de la blâmer car elle l'avait été reniée lui d'abord avant de lui être ensuite offerte et finalement rejetée.

Elle était née au palais impérial et moi au quartier des esclaves, cependant nous avons plus en commun que Marc Aurèle ne l'avait admis. Car ce n'était ni la force et ni le courage qui nous rapprochait mais notre amour pour le même homme ... et son rejet.

Rufa sanglotait bruyamment, pleurant comme l'enfant qu'elle était.

"Veux aller avec vous, Maîtresse Julia!" Criait-elle. "Aller avec vous!"

Prenant Rufa dans mes bras, je l'étreignis fermement et la fille enfouit son visage contre ma poitrine. Elle trembla et je la berçai, essayant de la calmer, chuchotant des mots d'encouragement jusqu'à ce qu'elle soit apaisée.

Je caressai ses frisettes noires.

Comment pouvais-je expliquer à une fille de dix ans qui avait été la modeste domestique d'une putain expérimentée que, dorénavant, elle servirait une ancienne impératrice et un empereur potentiel?

"Écoutes-moi, ma petite. Je ne peux pas te garder avec moi mais l'empereur, qui est un homme bon, a consenti à te placer chez sa fille bien-aimée et son petit-fils." Dis-je tout en continuant à lui caresser les cheveux.

"Tu as été une très, très bonne servante et je suis fière de toi. Tu dois bien servir Dame Lucilla."

Rufa releva son visage et me regarda non avec des yeux effrayés, mais avec des yeux remplis d'innocence et d'espoir.

"Vous pourriez aller avec le Général et me prendre. Pourquoi pas aller avec le Général ?" Demanda-t-elle et j'eus l'impression que l'on frottait du sel sur mon cœur blessé.

"Ce n'est pas possible, ma petite." Dis-je me forçant à me rappeler qu'elle était trop jeune pour comprendre ce qui était dans les coeurs des hommes et des femmes même si, malgré son jeune âge, elle avait entendu et avait vu plus que beaucoup de femmes entendent ou voient durant leur vie entière.

Désespérément, je cherchai quelque chose qui la consolerait et soulagerait son angoisse.

Alors, je me rappelai la chevalière de l'empereur, bien cachée dans ma ceinture.

"Rufa," dis-je à voix basse, "écoutes-moi. Je vais te dire un secret. Un secret très important que tu ne dois jamais répéter quoiqu'il advienne."

Elle n'était qu'une petite fille et cela détourna son attention.

"Il y a une raison pour laquelle tu dois aller chez Dame Lucilla et son fils. L'empereur a besoin de quelqu'un pour s'occuper d'eux, car il passe la plupart de temps au loin et il est inquiet pour sa fille et son petit-fils." Ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la surprise.

"Il a besoin de toi pour être proche de Maître Lucius et pour s'occuper de lui tandis qu'il grandit.

L'empereur n'a pas confiance en ses autres esclaves et domestiques car il veut quelqu'un qui se soucie vraiment du garçon et quelqu'un en qui Maître Lucius peut avoir confiance. Feras-tu cela pour l'empereur ? Tu t'occuperas de son petit-fils ?"

Rufa semblait perplexe. Puis, son visage s'éclaira.

Elle secoua vigoureusement la tête.

"Je prendre soin" Dit-elle avec conviction.

"Bien" Dis-je et j'ajoutai, et, jusqu'à ce jour je ne sais toujours pas pourquoi !

"Rufa, un jour, je peux avoir besoin de ton aide aussi. Un jour, je peux avoir besoin de toi pour transmettre un message important ou secret à Dame Lucilla ou à son fils. Dame Lucilla est au courant à propos du message. Mais si quelque chose lui arrive, tu devras dire à Maître Lucius qu'un jour quelqu'un que, toi et son grand-père, connaissiez peut lui envoyer un message très important par toi et que l'empereur s'attend à ce qu'il honore une dette qu'il a jurée de payer. Le feras-tu ? Lui diras-tu ? Et, lorsque le temps viendra, m'aideras-tu et le délivreras-tu ?"

"Oui, Maîtresse Julia. Je ferai."

"Tu ne dois le dire à personne d'autre à part Maître Lucius. Ce sera notre secret. Seulement toi, l'empereur, Dame Lucilla et moi sommes au courant, Rufa."

La fille inclina la tête en signe de compréhension.

"Alors, c'est dit. Nous irons à Rome, ensemble, et, une fois là, tu iras au palais impérial et tu t'arrangeras avec tes nouveaux maîtres."

Rufa approuva à nouveau.

Alors, elle sourit, c'était la première fois que je la voyais sourire. Je ne pus m'empêcher de lui sourire en réponse, même si mon coeur était brisé à la vue du temps qui s'était écoulé car les premiers rayons du soleil indiquaient que le départ était imminent.

"Maîtresse Julia ?"

"Oui, ma petite ?"

Elle me regarda d'un air innocent.

"Qui s'occuper de vous quand je parti ? Général ?"

Ma vue se troubla, ma gorge se serra, mon coeur me fit mal comme s'il allait éclater.

Mais je me forçai à sourire de nouveau et à répondre à la question d'une petite fille de dix ans.

"Oui, Rufa. Il s'occupera de moi."

Avant qu'elle ne puisse parler de nouveau, je la pris dans mes bras et enfouis mon visage dans ses frisettes d'ébène.

"Domina, il est l'heure."

La voix de Cornelius Crassus me tira de mes tristes pensées.

Je me levai et avançai, lentement, vers l'entrée de la tente.

Le questeur se mit sur le côté pour me permettre de sortir, puis me suivit alors que je traversais la cour du praetorium.

Les chevaux étaient prêts et Aelia, Honora et Ariadna étaient déjà, là, assises sur leurs montures, bavardant avec agitation et riant sottement.

Elles se tournèrent vers moi et m'offrirent de grands sourires heureux mais mon visage sombre et fermé les réduisit au silence.

Cornelius Crassus m'aida à monter le cheval que l'on m'avait donné – il était beau et fort, son pelage cuivré était brillant et sa crinière et sa queue dorée étincelaient dans les premières lueurs de l'aube.

Il renâcla doucement quand je me suis assise sur son large dos et je lui tapotai distraitement le cou.

De haut de son dos, je vis que tout était prêt pour le départ, les bannières flottaient doucement dans la brise, les aigles impériaux étincelaient, les légionnaires étaient en formation, le long train des bagages et des provisions s'étirait derrière nous.

Un bruit de pas me fit tourner la tête et je vis que Maximus se trouvait tout près de moi et me regardait.

Malgré que ce fût un jour chaud, il était paré de son uniforme complet de général. Le ruban sombre artistiquement lié sur sa cuirasse en cuir proclamait son haut rang, sa cape ondulait autour de son corps fort et musclé et les fourrures de loup argentées couvraient ses larges épaules.

C'était la première fois que je le voyais entièrement équipé de si près.

Il était magnifique.

Mes mains serrèrent convulsivement les rênes pendant que nous nous regardâmes silencieusement un long et douloureux moment.

Ses yeux bleus étaient doux et chauds mais indéchiffrables car il se gardait bien de dévoiler ses émotions.

Le silence s'étirait insupportablement, mon coeur battait d'une manière extravagante, ma gorge était serrée par la douleur et les larmes retenues.

"Vous reverrais-je jamais?" Demandais-je, même si je connaissais la réponse.

Pourquoi est-ce que je persistais tellement dans la volonté de me meurtrir ?

"Non" fut la réponse si simple et si prévisible.

Même si je m'y attendais, elle me fit un mal fou.

Ou peut-être ferais-je mieux de dire qu'elle m'aurait fait un mal fou si mon coeur n'était pas déjà tellement endolori par la douleur.

Mais la voix de Maximus avait été douce et gentille et, même, si je ne sais pas comment j'ai réussi à le faire, je lui ai souri.

"Je ne le pensais pas non plus" Répondis-je tranquillement.

Il me gratifia de son sourire si doux et si juvénile.

"Vous allez être très occupée à établir votre nouvelle vie."

Une nouvelle vie ?

Oh, oui. J'étais jeune. J'étais libre. Je n'étais plus une putain. J'étais assez riche pour m'acheter de faux document pour effacer mon passé. Et, cachée dans ma ceinture, j'avais la chevalière de l'empereur, le sceau de famille de l'homme le plus puissant du monde, le symbole d'une dette due à la femme qui avait aidé à sauver l'empire et avait sauvé la vie du général le plus important de Rome.

Et pourtant, je n'avais rien et la nouvelle vie qui m'attendait n'était que solitude et douleur car il n'y avait aucune richesse, aucun pouvoir au monde capables de me donner la seule chose que je voulais : l'amour de l'homme magnifique qui se tenait paisiblement debout à côté de moi.

Plongeant, à nouveau, mon regard dans ses étonnants yeux bleus, je pensai, brièvement, que si Maximus m'avait prise au moins une fois, j'aurais eu l'espoir que sa graine se soit enracinée dans ma chair et que, en temps voulu, le bébé aux cheveux sombre que, dans mon rêve, j'avais bercé dans mes bras, serait né, un lien de chair et de sang entre moi et son père même s'il refusait de me prendre de nouveau.

Et même si cela ne se produisait pas, au moins, j'aurais eu cet espoir pour me soutenir pendant quelques semaines ... et quand l'espoir se serait envolé, il me serait resté les souvenirs de son corps pour réchauffer mon lit car aucun autre homme ne le réchaufferait jamais.

Mais il avait refusé, moi et le peu que j'avais à lui offrir, se refusant, obstinément, la possibilité d'être aimé par une femme qui n'était ni sa femme, ni la fille de l'empereur, mais qui pourtant l'aimait autant qu'il est possible d'aimer quelqu'un.

Maximus toucha, délicatement, mon pied, de nouveau comme si sa main était douée d'une vie propre, ses doigts rugueux caressant légèrement ma peau entre les lanières en cuir de ma sandale.

"Vous êtes sûre de ne pas préférer voyager dans la roulotte ? "

Je fis non de la tête.

Le premier raï de soleil matinal dorait la toile blanche des tentes strictement alignées en rangées et faisait étinceler le cuivre des armures et des boucliers.

Je soupirai.

"Non, c'est trop confiné et j'en ai assez d'être confinée."

Maximus inclina la tête pour indiquer sa compréhension.

Mais, que pouvait bien comprendre un homme qui n'avait jamais connu que la liberté quand cela arrivait à une femme et à une esclave?

Qu'est-ce que ce fier commandant pouvait comprendre à l'asservissement dégradant que j'avais du supporter toute ma vie ?

Pourtant, il me regardait avec un regard doux et chaleureux et je dus me retenir pour ne pas me baisser et caresser ses cheveux coupés ras et sa joue doucement barbue.

J'hésitai, puis dis

"Vous ne devez pas vous inquiéter, Maximus. Je ne dirai à personne que je connais personnellement le grand général romain."

Il fronça les sourcils.

"Pourquoi cela devrait-il m'inquiéter ?"

C'était un guerrier féroce, un commandant d'armée apprécié et aimé tant de ses hommes que de son empereur.

Et pourtant, il était si naïf pour certaines choses!

Je détournai le visage et fixai un point, au loin, à l'extérieur, au-delà de la porte du camp, n'importe quoi pour éviter de devoir le regarder tandis que je reconnaissais mon infamie et ma détermination de ne pas le lui souiller avec elle.

"Je ne veux pas vous embarrasser

"Julia."

Maximus secoua mon pied.

Je refusai de le regarder. Alors, il le secoua de nouveau, ses doigts s'incrustant dans ma chair. "Julia, regardez-moi."

Je le fis à contrecœur, essayant de ravalier les larmes brûlantes qui envahissaient mes yeux et les faisaient scintiller.

"Je suis fier de connaître une femme d'un tel caractère, d'une telle force et d'une telle intelligence. Ce que Cassius vous a fait était au-delà de votre contrôle. Si vous vous étiez battue avec lui il vous aurait tuée. Vous le savez."

Mon cœur se gonfla péniblement.

Maximus! Oh, Maximus!

Si fort et viril et pourtant si doux et si délicat!

Même s'il ne pouvait pas m'aimer, même s'il ne me prenait pas, il se soucierait toujours de moi et essaierait toujours de me protéger ... son réconfort et sa protection furent les seules chaleurs que j'ai connues dans ma vie!

J'eus envie de me jeter à ses pieds comme je l'avais fait devant Marc Aurèle. J'eus envie d'envelopper ses jambes de mes bras et de le supplier pour ne pas me faire partir, de me laisser rester avec lui pour que je puisse vivre de sa bonté et de sa compassion.

Mais je savais qu'il n'y avait aucun espoir car, bientôt, il conduirait son étalon noir à la robe brillante sur cette même route pour regagner sa maison en Espagne et sa femme ... alors, au lieu de le supplier, je m'armai contre moi-même, inclinai la tête et pris une inspiration tremblante avant de contempler, à nouveau, l'horizon.

"Je vous souhaite une vie très longue et très heureuse, Maximus."

"Je vous le souhaite aussi" Dit-il, sa voix grave envoyant des frissons le long de mon épine dorsale.

Il inclina la tête au prétorien qui était au garde-à-vous tout près et l'homme cria l'ordre de passer d'avancer. Maximus recula quand mon cheval se mit en route. Je l'entendis saluer Aelia, Honora et Eugenia quand je franchis les portes du camp.

J'eus très envie de regarder en arrière, de le regarder encore une fois mais je me forçai à aller de l'avant, mes yeux fixés sur l'horizon, le dos bien droit.

Car je savais que, si je me retournais, je me jetterais au bas de ma selle et courrais vers lui pour l'implorer de me retenir aussi désespérément que j'avais imploré l'empereur de me donner à lui la nuit d'avant.

Mais je savais aussi que, si je le faisais, je serais rejetée comme j'avais été rejetée la nuit précédente et que je ne rattraperais pas à un autre rejet.

Soupirant, je levai les yeux et regardai le ciel, le soleil réchauffait doucement ma chair même s'il ne pouvait pas réchauffer mon cœur.

J'entendis les oiseaux chanter dans les branches. Un papillon bleu dansait dans les airs devant moi. Un écureuil sautait de branche en branche en criant avec agitation.

La route s'étirait loin en avant, une route construite des décades auparavant par des générations de soldats romains, des soldats si semblables à ceux qui marchaient au pas devant moi et derrière moi.

La vie continuait avec la magnifique indifférence qui la caractérise que ce soit pour effacer, avec bienveillance, les cicatrices laissées par la guerre ou pour balayer la fugace joie humaine.

Et, soudain, je sus.

Je sus que je survivrais, que j'irais de l'avant, que je continuerais à vivre car j'étais forte ainsi que l'empereur l'avait dit, car j'étais la femme qui avait aidé à sauver l'empire et avait aussi sauvé la vie du général le plus puissant de Rome.

Et même si Maximus m'avait rejetée, il ne pouvait pas m'interdire de l'aimer et je l'aimerais pour toujours.

"Vous reverrais-je jamais?"

"Non."

Mes mots et la réponse de Maximus résonnaient dans mon esprit.

Et, cette fois, ils ne me blessèrent pas.

Du moins pas autant.

Je souris et mon sourire n'était ni truqué, ni amer même s'il était triste.

"Non, Général," Chuchotai-je. "Vous avez tort. Je vous reverrai. Oh, oui ... je vous reverrai. "

Prologue

"Il est ici."

J'entendis Apollinarius comme dans un rêve. La nuit d'été était superbement embaumée et j'étais sur la terrasse de mon appartement contemplant le jardin, mon vieux tuteur juste à côté de moi.

Je n'avais pas besoin de lui pour me dire que Maximus était arrivé. J'avais vu les torches précédant le chariot qui le transportait de Rome à ma villa d'ostie.

Le chariot qui m'apportait l'homme qui avait été le plus grand général de Rome, bien-aimé de ses hommes et favori de son empereur, et qui n'était maintenant plus qu'un esclave, un étalon précieux dans une écurie de gladiateurs.

L'homme qui m'avait libérée de l'esclavage et de la prostitution.

L'homme dont, alors que je n'étais qu'une esclave et une prostituée illettrée de dix-huit ans, j'étais tombée amoureuse.

L'homme que, jeune veuve de vingt-quatre ans, libre et riche, j'aimais, maintenant, toujours avec la même intensité, proche du désespoir.

"Il est ici."

J'avais vu les silhouettes des hommes se mouvant dans l'obscurité et entrant dans la maison. Et, même, si je n'avais pas été capable de le distinguer, je pouvais sentir sa présence emplissant la villa comme elle avait empli le camp romain en Mésie et la grande arène de Rome.

Je pouvais sentir l'air palpiter de sa présence. Et je pouvais, aussi, la sentir dans le frémissement douloureux de ma propre chair.

Il était chez moi ... dans ma villa.

C'était il y a 6 ans.

Je m'éloignais, alors, de ma vie d'esclave et de prostituée. Et je m'éloignais, aussi, du seul homme que j'aie jamais aimé, de l'homme qui m'avait montré la profondeur réelle de l'abîme dans lequel je vivais et qui m'en avait sauvée.

De l'homme qui m'avait appris autant le miracle de l'amour que la douleur qui l'accompagne.

De l'homme qui m'avait désiré aussi fort que je l'avais désiré, mais qui avait refusé de me prendre et m'avait fait partir, riche et libre, pour commencer une nouvelle vie.

"Il est ici."

C'était il y a 6 ans.

Il était, alors, le Général Maximus Decimus Meridius, le jeune, le rude, le beau, le fier, le puissant général des légions Felix, le Commandant des armées du Nord.

L'homme qui venait d'arriver à ma villa était simplement l'Espagnol, le gladiateur étoile de Rome, l'homme qui avait conduit une bande d'esclaves à une victoire impossible lors de la sanglante récréation de la deuxième bataille de Carthage.

Le gladiateur qui avait gagné la foule à ses débuts à Rome, qui avait ouvertement défié un empereur et qui avait été sauvé par ses compagnons, nouvellement séduits, et par ses adulateurs quand Commode avait essayé de le faire tuer.

Les gens lui vouaient la même inébranlable fidélité que celle que lui avait dédiée ses soldats ... que celle que je vouais à son souvenir depuis que j'avais été forcée de le quitter pour mener ma propre vie.

À Rome, les gladiateurs sont révéérés comme des symboles de courage et de virilité et, en même temps, ils sont méprisés, ils sont la lie de la lie.

Infamia est le mot que l'on utilise pour désigner leur statut social ou plutôt leur manque de statut social.

Le même que celui qui est utilisé pour les acteurs et les entrepreneurs de pompes funèbres. Et, aussi, pour les putains.

Mais ce mot ne s'appliquait pas à Maximus. Car la grandeur émanait de lui, qu'il soit enveloppé dans les fourrures de loup argentées qui étaient le fier symbole de son ancien statut ou vêtu de la tunique bleue et de la cuirasse en cuir éclaboussée de sang qui était le symbole de son statut actuel.

Grandeur était le seul mot qui m'était venu à l'esprit quand je l'avais vu assis, silencieux, à l'arrière de la cellule d'exhibition, complètement détaché du bruit et de la poussière, complètement détaché des hommes qui louaient son habileté de guerrier et des femmes qui vantaient, ouvertement, son corps divin. Et, malgré l'horreur et l'angoisse que je ressentais, je ne pouvais m'empêcher de penser que, peu importe combien d'argent, les hommes pariaient sur sa chair ou combien les femmes le convoitaient, ils ne pouvaient être idiots au point de croire qu'il était un simple esclave.

Plein de dignité et d'aisance, il était assis sur le banc en pierre, majestueux comme un empereur ou un Dieu, et non avili, comme le morceau de chair exposé sur un étal pour être livré au minutieux examen du public qu'il était supposé être.

Ses yeux erraient dans le vague, ses pensées vagabondaient.

À quoi pensait-il ? A sa ferme lointaine dans son Espagne ensoleillée ? Pensait-il à elle ? Ou pensait-il à sa propre disgrâce ?

J'avais crié son nom, ma voix exprimant toute mon angoisse et mon désespoir, essayant en vain d'attirer son attention, essayant en vain qu'il me regarde pour lui montrer un visage amical et compatissant dans cet océan de soif de sang et de luxure qui l'entourait.

Mais il n'a jamais tressailli, il ne s'est jamais tourné vers moi, vers la femme pâle aux cheveux roux doré qui agrippait les barreaux de sa cellule si durement que ses mains lui faisaient encore mal des jours plus tard.

Sa dignité infinie le protégeait tant de la foule que de l'aristocratie, tant des ennemis que des amis.

Mais toute sa dignité n'avait pas été suffisante pour le protéger de la concupiscence et vingt-cinq mille sesterces avaient acheté ce que ma beauté et son désir n'avaient pas été capables d'obtenir il y a six ans. Vingt-cinq mille sesterces, salaire de huit années de la vie d'un légionnaire.

Vingt-cinq mille sesterces, la somme qu'un empereur, maintenant mort, avait donné à une esclave et à une putain de dix-huit ans pour avoir sauvé la vie de l'homme qu'il avait aimé comme un fils.

Vingt-cinq mille sesterces, l'argent qui avait acheté l'utilisation de son corps pendant une semaine complète.

Vingt-cinq mille sesterces pour neuf jours et neuf nuits - du jour du marché à Rome au jour du marché suivant - de la plus mauvaise forme de soumission et d'humiliation que n'importe quel être humain pouvait probablement connaître.

Vingt-cinq mille sesterces pour la chair, la fierté et la dignité d'un homme magnifique qui était trop bon pour être un simple mortel.

Quand j'avais ordonné à Apollinarius de faire l'offre, il avait sursauté devant l'énoncé de la somme, pas parce que c'était exceptionnellement haut pour un service comme celui que j'achetais, mais parce qu'il savait que c'était la même somme que celle que j'avais reçue avec ma liberté quand j'avais risqué ma vie pour sauver celle de Maximus.

Mais Apollinarius ne dit pas un mot et partit simplement traiter avec le propriétaire du gladiateur. Il n'avait pas besoin de demander quoi que ce soit. Il savait. Comme il savait toujours. Apollinarius, mon ancien professeur privé et mon mentor.

Apollinarius, mon ami et mon confident.

Apollinarius, l'homme qui me connaissait mieux que n'importe quel homme ou femme me connaîtrait jamais.

Apollinarius, qui était né esclave comme moi.

Apollinarius, qui avait été forcé de se prostituer dès l'enfance comme moi.

Apollinarius, libéré des Enfers par la bonté d'un homme compatissant comme j'avais été libérée par la grâce d'un homme miséricordieux.

Apollinarius, qui avait perdu son bien-aimé pas une fois, mais deux fois.

Il les avait perdus parce qu'ils étaient morts tandis que, moi, j'avais perdu le mien parce qu'il tenait à son honneur et à sa femme.

Même si c'est éprouvant, il y a une certaine beauté triste dans la perte, par la mort, d'un être bien-aimé.

Il y a un caractère définitif et une dignité dans cela ... alors qu'il n'y a aucune dignité dans le fait d'avoir été rejetée, dans le fait d'avoir été désirée et abandonnée sans même le réconfort des souvenirs du corps du bien-aimé pour réchauffer un lit vide Sans un enfant de ses reins dans lequel on redécouvre ses yeux, son sourire, son rire ... peu importe combien douloureuse est la redécouverte... sans même une simple lettre pour vous consoler même si ce n'est pas une lettre d'amour ... sans quelques lignes à lire et à relire, maintes et maintes fois, à la lumière des lampes, essayant d'y découvrir ce que l'on souhaite y trouver. Sans même un morceau de papyrus à caresser et renifler cherchant son parfum musqué, masculin ... et à presser contre sa chair nue tandis que l'on feint d'imaginer que c'est sa chair nue qui nous touche...

"Julia?"

J'abandonnai mes sombres pensées mais ne me retournai pas. Je ne pouvais pas le faire. Je n'étais pas prête à faire face à Apollinarius. Au lieu de cela, je regardai mes articulations qui étaient devenues blanches tellement mes mains seraient intensément la rambarde en marbre de la terrasse. Elles la serraient avec la même tension désespérée qu'elles avaient tenu les barreaux de sa cellule. Mes doigts étaient aussi froids, aussi blancs et aussi roides que la pierre polie sous eux.

"Julia?"

La voix d'Apollinarius était douce et gentille comme toujours mais la douceur et la gentillesse n'était pas suffisantes pour masquer son souci.

Il ne connaissait rien de l'homme qui venait d'arriver, enchaîné, à ma villa, à part ce que je lui en avais dit, d'abord entre deux sanglots hystériques et, ensuite, avec le calme mortel de quelqu'un qui est si lucide qu'il ne peut qu'être fou.

Il connaissait cela et, aussi, ce qu'il en avait vu dans l'arène, quand nous nous étions rendu, ensemble, dans cet énorme théâtre de sang et de mort, pour la première fois de notre vie.

Pourtant, il avait eu confiance en moi et m'avait soutenue quand j'avais imaginé la façon d'avoir chez moi le seul homme que j'ai jamais aimé. Il avait été à mes côtés et avait même pris, en main, les désagréables négociations nécessaires afin de m'éviter de le faire et avait traité, lui-même, avec le propriétaire du gladiateur.

"Je t'ai entendu, mon ami" Dis-je toujours en contemplant la nuit.

Les torches éclairaient le chemin vers l'imposante maison et jetaient de lueurs ondulantes sur les arbres, les buissons et les parterres qui ornaient les jardins que j'avais conçus il y a quelques années.

La lune illuminait la plage et je pouvais entendre le ressac soupiner et ronronner comme un chat géant et endormi.

"Devrais-je descendre maintenant ?" Demanda-t-il.

"Oui, va et fais comme nous avons convenu."

Je pouvais sentir son hésitation.

"Que se passe-t-il, mon ami ?"

"Il ... il va être ... bouleversé ... quand il va l'apprendre."

Je ne pus m'empêcher de sourire un peu, un sourire amer et me tournai pour lui faire face.

Il était grand et élégant, son corps mince enveloppé dans les plis impeccables de sa toge, ses cheveux prématurément blancs proprement coupés et peignés, ses belles mains parfaitement manucurées et calmes ne trahissaient en rien pas la tension qui l'habitait, ses yeux couleur noisette doux et si pleins de bonté et de compassion.

Lentement, je marchai vers lui, pieds nus sur le sol de mosaïque en tenant ferme la robe en soie couleur pêche que je portais,

"Oui, il va être bouleversé !" Agréais-je.

Vingt-cinq mille sesterces avaient, aussi, acheté le silence de son maître sur la raison pour laquelle il avait été amené à ma villa. J'y avais tenu de crainte que Maximus se tue s'il apprenait qu'il avait été loué et pourquoi, avant qu'il ne puisse connaître la vérité.

"Va," ai-je continué, "et fais comme nous avons convenu ... si tu as l'occasion, dis-lui qu'il n'est pas en danger ..., mais si tu penses que cela peut faire naître les soupçons de Proximo, poursuit la comédie. Plus tard, viendra le temps des excuses ... et des explications."

Plus tard ... dans les quelques heures qui précéderont l'aube et le départ du bateau qui attendait au port, prêt à le transporter en Espagne.

L'emporter loin de moi encore une fois.

Pour le rapporter à la femme qu'il aimait.

Ce sera alors le temps des excuses et des explications ... à défaut d'autre chose.

Les yeux d'Apollinarius reflétèrent son souci.

"Julia, tu vas bien ? Je veux dire ..."

Je levai une main pour l'arrêter.

"Va, Apollinarius et fais comme nous avons convenu. Cela ira et je descendrai quand tu me diras que je peux le faire en toute sécurité."

Il semblait peu disposé à s'en aller. Je levai ma main à nouveau et caressai sa joue fraîchement rasée, douce comme celle d'une femme et pâle comme les miennes, si différentes de celles barbues et bronzées que je désirais tellement caresser.

"Va, mon ami." Dis-je, doucement pour achever de le convaincre.

Il prit ma main et la porta à ses lèvres, embrassant légèrement mes doigts froids. Puis, il tourna les talons et se dirigea vers la porte.

"Apollinarius ?" Appelaï-je. Il s'arrêta sur le seuil et se retourna pour me regarder.

"Avant que tu n'aïlles à la bibliothèque, s'il te plaît, assures-toi que les domestiques se retirent dans leurs quartiers et n'entrent pas dans la maison jusqu'au matin."

Il inclina la tête et, silencieusement, quitta mon appartement.

Je restai, debout, au milieu de la pièce, ne regardant rien, le martèlement sauvage de mon coeur trahissant la tension que mon attitude si semblable à celle d'une statue niait. Je ne sais pas combien de temps je restai là avant qu'un corps chaud et poilu se frotte contre mes jambes.

Tirée de ma rêverie, je baissai les yeux pour découvrir Rubia ronronnant doucement et se frottant contre mes chevilles.

Je la saluai puis pris dans mes bras l'énorme chatte à trois couleurs qui avait été ma compagne depuis mon arrivée à Rome. Elle me regarda de ses beaux yeux verts énigmatiques et, doucement, toucha ma bouche avec sa patte comme si elle essayait de m'offrir quelque réconfort félin. Je l'étreignis et Rubia supporta mon indigne démonstration d'affection avec l'indulgence réservée à un enfant.

Toujours en tenant le chat dans mes bras, je me suis assise sur une chaise et la posai sur mes genoux, grattant son cou et ses oreilles comme elle aimait que je le fasse.

J'étais assise là et regardais mon propre reflet dans le miroir poli monté sur la table où des brosses et des peignes d'ivoire et d'argent partageaient la surface avec les bouteilles de parfum rare et cher et un coffret serti de pierres précieuses plus cher encore.

Le miroir me renvoyait l'image d'une grande femme pâle et belle dont les longs cheveux roux doré avaient été artistiquement enroulés et épinglés d'après les dictats tant de la mode que de la décence.

Une femme exempte de maquillage et de bijoux, avec d'immenses yeux bleus regardant fixement son image – ne voyant pas vraiment la femme qui s'y reflétait mais l'ancienne esclave et putain qui six ans auparavant avait quitté un camp militaire de Mésie et le seul homme qu'elle aimerait jamais, pour se diriger vers Rome et vers une nouvelle vie dont elle n'avait jamais osé rêver.

Une vie qu'elle avait craint plus qu'elle avait jamais craint quoi que ce soit ou qui que ce soit d'autre. Car il n'avait fallu qu'une seule nuit, funeste, pour lui faire découvrir le miracle de se sentir en sécurité, au chaud et défendue.

Il n'avait fallu qu'une seule nuit après tout une vie de prostitution pour lui apprendre comment c'est d'aimer et lui faire découvrir la fierté et le miracle d'être désirée par l'homme que l'on aime.

Et il n'avait fallu, aussi, qu'une seule nuit, fatidique, pour lui apprendre la profondeur réelle de sa désespérante solitude.

Et c'était vers cette solitude que je m'étais dirigée, portée par les pas de mon cheval qui me menait à Rome.

Première partie – le long chemin vers Rome - A.D. 174

Comme je l'ai écrit à Maximus dans ma lettre, le trajet jusqu'à Rome fut long et ennuyeux.

Ou bien peut-être fut-il plein d'événements que je ne remarquai pas.

Le détachement que j'avais éprouvé lorsque j'avais essayé de trancher les veines de mon poignet et qui s'était installé en moi depuis que j'avais quitté la tente de Marc Aurèle défaite dans mon dernier effort pour rester avec Maximus, ne m'avait jamais complètement quitté, m'isolant du monde environnant et de la vie.

La réserve et le détachement allaient être au coeur de mes premières années comme femme libre et, curieusement, il s'avérerait qu'ils allaient me rendre plus attirante et plus convoitée que la disponibilité sans borne que m'avait conféré mon ancien statut de prostituée.

Mais je prends de l'avance sur mon histoire...

L'empereur voulait que la légion arrive à Rome le plus vite possible ce qui signifiait que nous devions avancer sans relâche.

À coup sûr, ce n'était pas un périple aisé.

Mais pour des soldats romains, habiles et disciplinés, fiers et plein d'assurance, rien au monde n'était plus important que leur mission et cette mission était de respecter les ordres et de faire respecter les pouvoirs de leur empereur, l'homme le plus puissant du monde.

Durant toute la première semaine, nous avons eu du beau temps et, par conséquent, nous avons couvert une bonne distance.

De temps en temps, nous traversions un petit village et les habitants apparaissaient sur le seuil de la porte de leurs huttes ou abandonnaient leurs tâches quotidiennes et levaient la tête pour regarder craintivement passer l'imposant cortège.

Et, je ne pouvais que comprendre combien se sentaient écrasés ces êtres simples dont les yeux s'agrandissaient à la vue de l'impressionnante démonstration de la fierté et de la puissance romaine.

La cavalerie, marchant au pas, se tenait en tête, les officiers, montés sur leurs magnifiques étalons, occupaient le centre.

L'aquilifer et signiferi portaient fièrement les aigles impériaux et les bannières qui proclamaient la force de Rome et de César tandis que l'imaginifer faisait de même avec le portrait de l'empereur.

Ensuite venait l'infanterie, des milliers de soldats lourdement armés, marchant au pas, derrière le génie de la légion, qui était le symbole suprême de la camaraderie car on le disait peuplé par l'esprit des générations de soldats romains tombés au champ de bataille et qui vivaient, maintenant, pour toujours, dans la gloire avec pour mission éternelle d'encourager les générations suivantes à se battre jusqu'à la mort pour la gloire de Rome et de son empereur.

Derrière l'infanterie, s'étirait, interminablement, le train des bagages et des provisions, les machines de guerre, les artisans et le bétail.

Nous avançons vite le long d'une des nombreuses voies romaines de l'empire, une route qui menait à Rome et à ma nouvelle vie, la vie d'une femme libre, belle, jeune et riche qui n'aurait plus rien à voir avec celle de la putain que j'avais été.

Une femme sauvée, désirée et rejetée par le seul homme qu'elle aimerait jamais.

Une femme pour qui l'empereur de Rome avait de la considération malgré ses basses origines et qu'il avait prise sous sa protection.

Une femme que, pourtant, ils avaient faite partir tous les deux, la contraignant à affronter seule les vicissitudes de la vie.

Je me trouvais avec les autres anciennes esclaves, immédiatement derrière la cavalerie, là où Cornelius Crassus nous avait placées.

Nous étions entourées de deux douzaines de prétoriens sélectionnés et envoyés à Rome par l'empereur. Je devais, bientôt, apprendre que ces hommes vêtus de noir et puissamment armés étaient ceux qui étaient responsables de la mise en application de la loi romaine prescrite contre la famille de ceux qui étaient convaincus de trahison à l'encontre de l'empereur : confiscation de toutes les richesses et propriétés, exil, mort

Eugenia, Honora et Aelia bavardaient et gloussaient sottement, trop excitées par l'aventure et leur liberté récemment acquise pour se soucier des poussières de la route ou de simplement penser à la vie solitaire et dure qui nous attendait, toutes, à Rome et, ce, malgré l'argent qui nous serait octroyé.

Elles essayaient de m'intégrer dans leur bavardage incessant mais j'y répondais seulement par monosyllabes et, bientôt, elles me laissèrent en paix même si, de temps en temps, Eugenia me lançait des regards soucieux.

J'avanciais, silencieuse, les yeux rivés sur l'horizon, le dos droit, l'esprit revivant, maintes et maintes fois, les événements de cette semaine qui avait changé ma vie pour toujours et ressuscitant mes souvenirs de l'homme aux yeux bleus qui avait rendu tout ceci possible.

Je devais, rapidement, apprendre que, être sous la protection personnelle de l'empereur, signifiait avoir une tente pour moi seule tandis que les autres femmes devaient se partager entre deux autres et avoir, aussi, Rufa pour s'occuper de moi tandis qu'elles devaient s'aider mutuellement.

Ma petite domestique numide voyageait dans une roulotte pendant le jour et me rejoignait dès que nous nous arrêtions pour venir préparer à la hâte mes quartiers pour la nuit et, au fil du chemin, je notai qu'elle était en train de changer.

Ce n'était pas seulement l'épanouissement progressif de son corps de fillette en corps de jeune fille c'était aussi son comportement qui se modifiait.

Car, depuis que je lui avais dit pourquoi il était si important qu'elle aille chez Dame Lucilla et son fils, la fille perpétuellement effrayée avait reculé en elle, pour faire place à une personnalité plus détendue et plus bavarde.

Et avant la fin de la première semaine, elle me surprit même en me gratifiant d'un véritable sourire qui fit étinceler, comme un jeu de perles, le blanc de ses dents dans son visage d'ébène.

Etre sous la protection personnelle de César signifiait aussi être isolée, car les prétoriens et les officiers qui, de temps en temps, regardaient les autres femmes et, même, échangeaient, parfois, quelques mots et sourires avec elles, quand Cornelius Crassus n'était pas en vue, me traitaient avec le respect froid, absolu et distant du à un membre de la famille impériale.

Vaguement amusée, je me demandai ce que le Questeur trop zélé leurs avait raconté pour tenir ces hommes à distance.

Tout au long du chemin, Cornelius Crassus m'approcha deux fois par jour pour me demander si j'étais bien ou si j'avais besoin de quelque chose.

Invariablement, je lui offrais un sourire poli et machinal et lui disait que non, que je n'avais besoin de rien.

Et, invariablement, il semblait un peu déçu car il était évident qu'il avait très envie que je lui demande quelque chose ou que je lui donne l'opportunité de pouvoir rester à mes côtés pour converser.

Mais il avait trop d'éducation et aussi trop de maîtrise de soi pour montrer sa déception ou insister.

Alors, il me saluait avec respect et faisait volter son cheval pour regagner sa place parmi les officiers tandis que les prétoriens souriaient et que les femmes échangeaient des regards entendus et amusés. Etre en marche, jour après jour, signifiait camper avec le minimum de confort mais non sans sécurité. Car à la fin de chaque jour de marche, les soldats montaient, rapidement, le camp.

Peu importe le temps qu'avait duré la marche, les hommes, bien entraînés, exécutaient leurs tâches avec célérité et efficacité et, au crépuscule, nous ne nous sommes jamais retrouvées sans un toit de toile au-dessus de nos têtes, sans un repas chaud à notre table et sans veille de notre sommeil.

Etre en marche, jour après jour, signifiait aussi être épuisée le soir et j'en étais heureuse car cela me permettait de m'endormir rapidement dans mon lit et de dormir profondément jusqu'à l'aube.

Mes heures de sommeil étaient sans rêves, sans souvenirs et sans douleurs, à la différence totale de celles où j'étais éveillée.

Après la fin de la première semaine, il fut évident que le beau temps ne durerait plus.

De gros nuages apparaissaient à l'horizon et l'air, alourdi par la chaleur, se chargeait d'humidité.

Sentant l'imminence d'une tempête, les chevaux s'agitaient comme les animaux le font quand la foudre et le tonnerre doivent bientôt éclater.

Les officiers ordonnèrent à la légion de s'arrêter et d'installer le camp non pour une nuit, mais pour toute la durée de la tempête qui promettait de se déclencher incessamment et d'être violente.

Soudain, je me sentis aussi agitée que mon cheval, qui mordillait les rênes, renâclait et piétinait impatiemment.

C'était un animal jeune, impétueux, fort et qui, malgré qu'il soit parfaitement entraîné comme tout ce qui appartenait à la légion, avait très envie d'une petite course.

Et je découvris que, moi aussi, j'avais très envie de galoper et de sentir le vent sur mon visage, une sensation toute simple qui m'avait toujours donné l'impression d'être libre même quand j'étais esclave.

Aussi, quand peu de temps après la halte pour commencer les préparatifs, Cornelius Crassus vint pour me demander si j'avais besoin ou voulais quelque chose, je lui dis que oui.

Le visage du Questeur s'éclaira.

"Je voudrais aller faire un tour, un vrai tour. Mon cheval est agité et une tempête se déclenchera bientôt et elle peut durer quelques jours. Un peu d'exercice nous fera du bien à tous les deux." Dis-je et je fus étonnée de m'entendre préférer autant de mots après une série de jours, durant lesquels je n'avais prononcé que des monosyllabes ou même n'avais rien dit du tout !

Cornelius Crassus sembla étonné de ma requête car il s'était probablement attendu à ce que je demande une carpette supplémentaire pour ma tente ou un bain chaud et parfumé, quelque chose de précieux et de féminin.

Au lieu de cela, je lui demandais quelque chose de fougueux.

Mais, comme il le faisait toujours, il maîtrisa rapidement ses sentiments.

"D'accord, Domina." Dit-il et il me consterna en ajoutant, "J'irai avec vous."

J'étais atterrée. Je n'avais jamais pensé qu'il m'aurait laissée aller seule, mais je n'aurais pas imaginé non plus que ce serait lui qui m'aurait accompagnée.

Je voulus protester car je ne le voulais pas autour de moi lors de la seule occasion où je pouvais me sentir libre. Mais il m'arrêta d'un geste et par les mots qu'il semblait apprécier répéter tant et plus : "Vous êtes ma charge personnelle."

Ainsi, après qu'il ait échangé quelques mots avec l'officier prétorien, nous mîmes nos chevaux au petit galop et quittâmes le camp. Dès que la légion fut derrière nous nous donnâmes libre cours à nos montures.

Et, quand mon cheval savoura sa liberté pleinement retrouvée, il me laissa mener se contentant de suivre le mouvement.

Bientôt je délaissai la route et galopai à travers les collines, Cornelius Crassus, toujours derrière moi, tenant son cheval à une bonne allure, mais n'essayant jamais de rattraper le mien, comme s'il avait senti mon besoin de me sentir libre, vraiment libre, pour au moins un court laps de temps et il respectait le choix que j'avais fait pour atteindre ce semblant de liberté.

Et tandis que mon cheval galopait, faisant voler nos deux crinières dans le vent, je sentis mon esprit s'alléger et, même, si mes blessures étaient profondes et ne guériraient jamais complètement, je savais qu'au moins elles avaient été nettoyées ... Aujourd'hui encore, je continue d'ailleurs à galoper quand je me sens agitée.

Je le fais sur la plage, seule, dans les vagues, mes cheveux libres des coiffures contraignantes imposées par la décence, le vent chantant à mes oreilles, l'eau nous éclaboussant joyeusement, moi et mon cheval. Et je retrouve toujours en chevauchant ce sentiment de liberté qui ne doit rien aux décrets impériaux et aux documents scellés ... même si mes blessures sont toujours là ... même si mon cœur fait toujours aussi mal.

Je m'arrêtai au sommet d'une colline et restai là, silencieuse, jusqu'à ce que Cornelius Crassus vienne tranquillement me rejoindre.

Malgré ma première et pauvre impression du petit homme sérieux, je lui fus reconnaissante de sa compréhension et découvrîs que l'énoncer était plus aisé que je m'y attendais.

"Merci, Questeur. J'en avais besoin autant que mon cheval."

"Tout va bien, Domina. Vous avez le droit d'avoir ce qui vous rend heureuse et ce qui vous procure du confort du moment que cela ne porte pas atteinte à votre sécurité. Et mon nom est Cornelius"

Je restai silencieuse.

"Domina, vous n'avez pas besoin de me craindre."

"Je ne vous crains pas, Questeur."

Il sourit brièvement. "Non, sûrement pas. On ne vous effraie pas facilement, n'est-ce pas ?"

Je lui répondis par un petit sourire crispé.

"Non, Questeur. Je ne suis pas facilement effrayée."

Je n'ajoutai pas qu'aucune femme qui est née esclave et qui, depuis l'âge de douze ans, est vouée à la prostitution, qu'aucune femme qui a tué un homme et qui osait en aimer un autre qui ne l'aimait pas pouvait difficilement être effrayée par quelqu'un ou par quelque chose, désormais.

"Donc vous n'avez pas confiance en moi, Domina ?" Demanda-t-il, ses yeux vert couleur de mousse s'adoucissant.

Je souris tant à l'ironie de la situation qu'à l'innocence de sa remarque. Mais comment pourrait-il savoir que les esclaves et les putains n'ont confiance en personne, et certainement pas dans les hommes ?

Et j'avais été les deux, et j'avais eu confiance en Maximus... Maximus, qui s'était soucié de moi. Maximus qui m'avait tant désirée... mais Maximus m'avait envoyée me débrouiller à Rome toute seule pendant qu'il retournait chez sa femme.

Cornelius Crassus attendait ma réponse.

Je me forçai à sourire et à parler.

"Comment ne pourrais-je pas avoir confiance en vous, Questeur ? César a confiance en vous et vous a confié ma vie."

"Alors pourquoi refusez-vous de m'appeler par mon nom ?"

Pendant un instant, je fus totalement perdue.

Assis sur nos montures, nos yeux étaient au même niveau et il me regardait sans rire. Malgré qu'il soit pompeux, il était évident que Cornelius Crassus était un homme convenable ... tout comme il était évident qu'il plus intéressé par "sa charge personnelle" qu'il n'était bon pour lui. "Je ne veux pas vous manquer de respect, Domina. Je ne suis pas en train de vous demander la permission de vous appeler par votre nom, je souhaiterais juste que vous m'appeliez par le mien." Il semblait jeune et inquiet et vulnérable, un changement troublant chez un homme qui d'habitude était si réservé.

Contre mon propre gré, je m'adoucis face à cet homme aux cheveux auburn qui connaissait si peu des femmes et de la vie.

"Maximus".

"Ne m'appellez pas ainsi."

"Pourquoi pas ?"

"C'est trop ... trop ... familier."

Les mots de Maximus résonnaient dans mon esprit et toute trace de douceur disparut de mon attitude. Je resserrai mon emprise sur les rênes.

Oui, Cornelius Crassus était un homme convenable et ce n'était pas sa faute s'il n'était pas Maximus. Ce n'était pas sa faute si je ne voulais pas que ce soit lui qui soit avec moi sur cette colline dans ce coin de l'empire, mais un rude et beau soldat espagnol qui était en chemin vers la femme qu'il aimait. Ce n'était pas sa faute ... pas plus que ce n'était la mienne.

Et, nous étions tous les deux en train de souffrir.

Je redressai mon dos.

"C'est trop ... trop ... familier." Dis-je, parfaitement consciente d'utiliser les mêmes mots que Maximus lorsqu'il tentait de me tenir à distance. Les mots qui établissaient sa position et la mienne - le général et l'esclave, le mari fidèle et la putain souillée - même s'il ne l'avait probablement pas remarqué. Même si j'avais préféré l'ignorer.

Le visage de Cornelius Crassus se décomposa.

Comme toujours, il se reprit rapidement, mais pas au point que je ne puisse voir au fond de ses yeux verts la déception qu'il éprouvait.

Alors, il releva le menton et dit,

"Acceptez mes excuses, Domina. Vous avez raison."

Je restai silencieuse.

"Revenons" Dit-il après un temps qui sembla interminable. "Ce n'était pas prudent de s'éloigner autant. Je n'aurais pas dû prendre le risque de compromettre votre réputation."

Sans attendre ma réponse, il fit faire volte-face à son cheval et le lança au galop en direction du camp.

J'étais déconcertée par ses mots.

Ma réputation ?

Me raillait-il ?

Me jetait-il mon passé encore si récent à la face se vengeant ainsi d'avoir été rejeté ?

Il ne m'avait pas semblé être de cette sorte d'homme mais il était un homme, néanmoins, et les hommes n'acceptent pas légèrement d'être rejetés, peu importe leur degré d'instruction ou leur haute naissance. Les premières gouttes de pluie me ramenèrent à la réalité. J'éperonnai ma monture et galopai derrière lui. La tempête fit rage pendant trois jours et cela signifia rester dans nos tentes qui offraient une relative sécurité.

Rester à l'intérieur de la mienne me fut difficile après la liberté que j'avais connue lors de la galopade même si on m'avait rendu mes coffres et que, donc, je ne manquais de rien de ce dont je pouvais avoir besoin.

À l'intérieur de la tente, il faisait sombre car nous ne pouvions pas tenir le rabat ouvert tellement il pleuvait. Encore que cela n'aurait guère fait de différence tellement le ciel était plombé et nous pouvions, à peine, discerner l'avant-midi du début de la soirée.

Rufa gardait deux ou trois lampes à huile en fonction durant toute la journée mais leur faible luminosité pouvait peu pour alléger l'atmosphère.

La foudre et le tonnerre firent rage durant des heures et, dès le deuxième, jour nous dûmes nous contenter de repas froids.

Comme je n'avais jamais acquis de compétences pour des travaux féminins comme le tissage ou la couture - et que je n'avais jamais rien fait pour les acquérir - il n'y avait pas beaucoup d'occupations pour moi pendant ma réclusion forcée dans la tente.

Donc, je n'avais d'autres possibilités pour de dissiper mon ennui que de tirer de mes coffres les quelques papyri que je possédais et ... je recommençai ma lutte désespérée contre mon analphabétisme.

Durant ma prostitution, malgré le fait que j'étais une esclave et, ainsi, disponible gratuitement, de temps en temps des hommes me faisaient des présents, surtout de petits bijoux ou une fiole de parfum.

Mais, parfois, quelques hommes me demandaient ce que je souhaitais comme cadeau et quand cela se présentait, je devais me retenir pour ne pas leur demander un rouleau.

Si je l'avais fait, ils auraient, probablement, été consternés ou m'auraient raillée ou, même, auraient été fâchés contre moi.

Ce ne fut ni la crainte de leurs moqueries ou de leur colère qui me retint de leurs demander ce que je voulais vraiment mais mon refus de permettre à ceux qui venaient de souiller mon corps d'avoir la possibilité de souiller aussi ma vie secrète.

Et, donc, je dus me contenter des rouleaux déchirés et abandonnés que je pouvais saisir, ici et là. Cette nuit, j'étais assise à la petite table où Rufa avait posé les lampes à huile et j'avais ouvert un de ces rouleaux déchirés.

Comme je faisais cela, je fus, soudainement, consciente que c'était la première fois depuis plus de deux semaines que je tentais de lire car depuis cette nuit fatidique de la dernière soirée de Cassius, rien d'autre n'avait pu occuper mon esprit à part Maximus... Maximus qui n'était pas un homme de lettre mais un homme d'action.

Penchée sur le papyrus, recherchant un peu de lumière et luttant contre mon analphabétisme tandis que la tempête hurlait à l'extérieur, je ne remarquai que quelqu'un était à l'entrée de ma tente lorsque que le rideau fut écarté laissant le vent et la pluie pénétrer à l'intérieur.

Effrayée, je relevai la tête juste pour voir Cornelius Crassus lutter avec difficulté pour refermer le rabat. Pendant qu'il le faisait, le vent souffla le papyrus et le fit tourbillonner jusqu'aux pieds du Questeur.

Ce fut à la troisième tentative que Cornelius Crassus réussit à le rattacher. Il enleva son casque et se tourna vers moi.

Il était trempé.

"Domina, nous devons parler."

J'acquiesçai en silence, le regardant prudemment pendant qu'il se débarrassait de sa cape humide en la jetant dans un coin.

Mon esprit parcourait toutes les implications possibles d'une visite aussi tardive dans la nuit et je jetai, furtivement, un coup d'oeil vers le coin éloigné où Rufa dormait.

Le Questeur allait-il essayer d'obtenir par la force ce que je ne voulais pas donner ? Allait-il trahir la confiance de son empereur comme Cassius l'avait fait ? Je me préparai à l'assaut. Mais Cornelius Crassus se baissa pour prendre le papyrus qui était tombé à ses pieds et le regarda.

Il sourit.

"Ovide!" Dit-il. "Vous aimez la poésie, Domina ?"

Je le regardai, toujours silencieuse, ma prudence augmentant.

J'avais toujours fait très attention de ne pas être attrapée en train de lire.

Pour la deuxième fois, je me trouvais dans l'embarras car aucun homme à part Andreas ne m'avait jamais parlé de lecture.

Comme je ne répondais pas, le Questeur porta son attention sur le papyrus et lut à voix haute :

"Qu'est-ce pour moi que tes mains

Aient dispersés les débris d'Illion

Qu'à la place de murailles

Il n'y ait rien à part une plaine morne et sale

Si je continue de rester veuve

Depuis que Troie t'est apparue indistinctement

Si mon mari est toujours manquant

S'il est toujours loin de moi

Il lisait avec l'aisance d'un homme cultivé et je me sentais entraînée par le son de sa voix, la pureté de son latin et la beauté et la tristesse du poème que j'avais choisi au hasard et que j'étais incapable de lire ou même de déchiffrer.

Un poème qui reflétait la peine d'une femme qui se languissait de son mari ... tout comme je me languissais d'un homme qui était à une autre femme

Cornelius Crassus leva la tête et sourit.

"Le Monologue de Pénélope," dit-il. "La plupart des personnes préfèrent ses écritures plus légères mais je préfère ceux-ci. Saviez-vous, Domina, qu'il a été banni tout près d'où le Général Cassius était caserné ?"

Il n'attendit pas de réponse et poursuivit, visiblement, heureux de parler de quelque chose de différent que la vie d'armée.

"C'était le plus grand poète de Rome et un favori d'empereur Auguste pourtant son corps ne fut pas ramené en Italie. Il a été trahi..."

La voix de Cornelius Crassus s'éteignit pendant qu'il s'asseyait en face de moi et me regardait attendant visiblement que je dise quelque chose.

"Vous ... Que vous lisez joliment, Questeur." Marmonnais-je.

Son sourire s'agrandit en entendant ce compliment inattendu et, ensuite, il rit bon coeur.

J'en fus saisie car c'était la première fois que je l'entendais rire.

"J'aimerais que mon vieux professeur privé vous entende le dire, Domina!" Dit-il.

"À la différence de mon frère aîné, j'étais un très mauvais étudiant. Mon professeur privé se plaignait toujours à mon père et il me faisait punir sans arrêt car il était un homme pour qui l'éducation surpassait tout. Mais la punition ne m'a pas rendu meilleur étudiant. Au contraire, cela me décida encore plus à suivre ma propre voie. Savez-vous à quoi je rêvais quand j'étais un jeune garçon, Domina ?"

Je fis non de la tête sans mot dire, plus intéressée par son récit que je voulais l'admettre car il était surprenant que cet homme si sérieux et si réservé avoue qu'il avait eu des rêves secrets et implique qu'ils aient été agités.

"Je voulais être marin, Domina et explorer des eaux inconnues à la recherche de trésors et d'aventures. Rit-il sous cape. "C'est simplement déplacé pour un fils de plébéen mais totalement outrageant de la part d'un fils de sénateur ..."

Cornelius Crassus resta silencieux, un instant, perdu dans les souvenirs du garçon qu'il avait été.

Puis, il continua à parler.

"Quand j'avais treize ans, le vieux monstre est soudain mort et, peu de temps après, Apollinarius prit sa place. C'était un jeune affranchi grec et l'homme le plus intelligent que j'ai jamais connu. À la différence de mon professeur privé précédent, il ne m'a pas dénoncé ou puni. A la place, il concentra ses efforts à enseigner mon frère. Non, Apollinarius ne s'est jamais impatienté avec moi, même si j'étais maussade ou renfermé. Il finit par me parler des heures durant et ne sembla jamais perturbé par le fait que je ne lui répondais jamais. Il continua, simplement, à parler et, un jour, j'ai découvert que j'écoutais ses récits avec avidité, il parlait de sa Grèce natale ou de la chanson des sirènes qui séduisirent les hommes d'Odysseus pour les conduire à la mort."

Je me penchai en avant sans vraiment m'en apercevoir car j'écoutais Cornelius Crassus avec autant d'avidité qu'il avait écouté ce mystérieux professeur privé.

"Et les sirènes me séduisirent," continua-t-il. "Il parlait d'elles, de leur beauté et de leur voix comme si elles étaient des amies chères. Elles étaient réelles pour lui ... aussi réelles et aussi familières qu'elles l'étaient pour moi. Et, un jour, je constatai que je lui parlais, que je lui avouais mes rêves de bateaux et de voyages... Mon frère aîné a ri et s'est moqué de moi et Apollinarius a fait quelque chose d'extraordinaire que personne n'avait fait auparavant : il a puni Junius. Mon père fut outré quand il entendit que son aîné, à ses yeux, sans défaut, était puni à cause de son vaurien de cadet. Mais Apollinarius tint bon et je sus alors que je ne pouvais lui faire faux bond

"Soudain, les études sont devenues très importantes pour moi, une aventure aussi merveilleuse et aussi palpitante que celles dont je rêvais. Le grec, la rhétorique, le latin, l'écriture, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, la poésie, la tragédie ... vu par les yeux d'Apollinarius, tout était une aventure fascinante. Il m'a appris à aimer Lucrèce et Sophocle, Tite Live et Théocrite, Sénèque et Euripide ... mais j'avais toujours une préférence pour Ovide ... je l'ai toujours. Que j'excelle dans mes études surprit tout le monde sauf Apollinarius et, même, mon père, à contrecœur, finit par admettre que quelque chose de bon pouvait venir de moi."

Sa voix s'éteignit et son regard vague me dit qu'il était perdu dans ses songes.

"Un des jours les plus tristes de ma vie fut quand je vis Apollinarius partir ...," poursuivit-il. "Mon frère et moi étions devenus des hommes, prêts à accomplir notre devoir envers notre famille, notre rang et Rome et, donc, il partit pour un autre ménage et d'autres enfants."

"J'aurais aimé le connaître" Dis-je. Puis, remarquant que j'avais exprimé, à voix haute, mon intérêt pour l'homme fascinant qui lui avait appris à aimer les mots et les livres, je rougis furieusement.

Cornelius Crassus ne sembla pas perturbé par ma franchise.

Il me regarda tout simplement et sourit.

Puis, il dit, doucement

"Vous aimeriez beaucoup Apollinarius, Domina ... et je suis sûr qu'il serait fasciné par vous ... je peux même imaginer ce qu'il dirait si il vous voyait..."

Sa voix s'estompa et je le regardai perplexe.

"Il dirait que vous êtes exactement comme nous avons rêvé que les sirènes étaient."

Cette déclaration me fit sursauter et mes yeux se fixèrent dans les siens qui étaient troublés.

"Pardonnez-moi, Domina ... je n'ai pas voulu vous manquer de respect" Dit-il.

Il se dégrisa et ajouta

"Comme je vous l'ai dit, nous devons parler. L'empereur m'a ordonné de m'assurer que vous compreniez bien votre situation actuelle dans la vie. Domina, savez-vous ce que signifie être une femme libre ?

"Oui, Questeur. Cela signifie que je ne suis plus une marchandise désormais."

Ma franchise brutale le fit tressaillir mais, comme toujours, il se remit rapidement.

"Essentiellement, oui. Mais cela signifie aussi que vous êtes libre d'aller partout où vous voulez, de vous installer où vous vous plaisez et d'acquérir une propriété. Vous êtes aussi libre de vous marier ...

l'empereur a insisté sur ce sujet parce qu'il est concerné par votre bien-être."

J'eus envie de rire. Oh, oui. César était concerné par mon bien-être. Mais malgré toute sa sagesse, il avait échoué à comprendre que le temps n'userait pas mon amour pour Maximus, mais l'augmenterait seulement car je comparerais chaque autre homme qui croiserait mon chemin avec lui et que tous n'en seraient qu'une pâle copie ... comme Cornelius Crassus l'était

"L'empereur, lui-même, vous a accordé la liberté et la citoyenneté et, donc, vous pouvez épouser un homme libre ou citoyen romain né libre à l'exception de ceux de la classe sénatoriale. Il est important que vous compreniez cela car vous êtes jeune et belle ... une fois installée à Rome comme affranchie, les hommes tourneront en masse autour de vous."

Il s'arrêta, se racla la gorge, essaya de continuer à parler mais échoua.

J'eus pitié de lui.

"Je ne suis pas plus intéressée par le mariage que par un retour à mon ancienne vie."

"Domina, vous êtes une femme, une femme toute seule ... n'est pas ... n'est pas respectable."

"Questeur, j'en connais assez sur la respectabilité romaine et sur les citoyens romains respectables pour ne pas me soucier de ce que les gens pensent de moi. Et je ne planifie pas de devenir une putain payée au lieu d'une asservie ... même pas une de celles que l'on appelle 'épouses'."

"Domina, je connais suffisamment de votre ... votre situation malheureuse pour comprendre votre désir de rester seule. Mais vous devriez penser à votre réputation," Dit-il tout en levant une main pour m'arrêter.

"Personne n'a besoin de savoir ... le passé. Vous êtes jeune et tellement belle ... et ... intelligente vous feriez une merveilleuse épouse pour n'importe quel homme ... beaucoup d'hommes voudront vous épouser ... même ceux au-delà de votre portée."

Soudain, Cornelius Crassus sembla très vulnérable et jeune.

Mais surtout, il semblait tellement solitaire. Aussi solitaire que Marc Aurèle. Aussi solitaire que Maximus.

"Il y a des façons d'effacer le passé." Poursuivit-il. "Tout est trop récent pour vous ... cela prendra du temps pour que vous vous habituiez à la liberté, mais ... je... Je suis prêt à vous aider Domina ... au-delà des ordres de César ... et ... de n'importe quelle façon dont vous pourriez avoir besoin."

Il en bégayait, presque, maintenant et dû s'arrêter pour reprendre son souffle.

"Vous aurez à ... prendre en considération quelques réajustements ..." Ajouta-t-il visiblement embarrassé
Je restai silencieuse.

"Votre ... vous vous habillez joliment, mais ... vous ... votre..."

Je m'habille joliment ?

J'eus envie de rire.

Toute ma vie, j'avais été parée, pour mettre en valeur ma beauté et, bien souvent, cela signifiait être nue plutôt qu'habillée.

Mais Cornelius Crassus m'avait seulement vue dans mes vêtements de voyage.

Je me demandai ce qu'il aurait dit s'il m'avait vue dans ma fluide tunique au vert d'écume.

La tunique translucide qui avait tellement scandalisé Maximus.

La tunique qui voilait à peine mon corps nu quand, désespérément, j'ai essayé qu'il me prenne ... et quand je me suis endormie dans ses bras forts et musclés, ma solitude et ma misère chassées au loin.

Mais le Questeur, embarrassé, luttait toujours pour accomplir les ordres de César, même si cela signifiait traiter de pénibles questions féminines.

Cornelius Crassus leva ses yeux verts couleur de mousse, prit une profonde inspiration et dit,

"C'est ... ce sont vos cheveux, Domina."

Irritée, je fronçai les sourcils.

"Oh ... c'est ... ils sont beaux ... éblouissants ..., mais... Domina, vous devriez vous habituer à ... à les porter enroulés ... enroulés comme ... il convient à... une dame respectable."

Je me raidis.

"Domina, je n'avais pas l'intention de vous insulter!" Plaida-t-il." Je ne vous blesserais jamais délibérément."

"Je sais, Questeur." Répondis-je froidement. Je me levai et il fit de même, trébuchant dans sa hâte. "Il est tard. Je veux me retirer, maintenant." Ma voix résonnait glaciale.

Il me regarda de ses yeux clairs et ajouta d'une voix douce.

"Domina, c'est pour votre bien."

Ce ton !

Ce paternalisme!

Je relevai le menton et prononçai, soigneusement, chaque mot, comme si Cornelius Crassus avait été un idiot, une créature à la faible intelligence

"Questeur, je suis devenue une femme libre par la volonté d'un empereur qui est aussi considéré comme un dieu. Je ne planifie pas de passer ma liberté en m'inclinant devant les souhaits de simples mortels."

Sans attendre sa réponse, je me détournai. En faisant cela, je vis Rufa éveillée dans son lit, ses yeux grands ouverts. Elle avait, visiblement, entendu, même si elle n'avait dit rien et ses dents nacrées étincelèrent quand elle m'envoya un sourire admiratif.

(*) Publius Ovidius Maro, "Le Monologue de Pénélope" ("Heroides", Livre I)

Deuxième partie – Ma nouvelle vie (1) - A.D. 174

Retardés par la tempête et deux autres périodes de mauvais temps, nous n'atteignîmes pas l'Italie avant la fin de l'été.

L'automne est beau à Rome et il avait toujours été ma saison préférée.

Mais j'étais si absorbée par mes craintes et par mon chagrin que je remarquai, à peine, les tons d'or et de cuivre des feuilles et la manière délicate dont les rayons d'un soleil déclinant illuminaient les dernières récoltes.

Marc Aurèle avait ordonné à la légion de se dépêcher à gagner Rome mais pour une légion aller à Rome cela ne signifie pas entrer à l'intérieur des murs de la ville, mais bien camper à la base militaire la plus proche c'est-à-dire Ostie.

Cela découlait d'un accord conclu entre les empereurs et les chefs d'armée et qui avait force de loi depuis un siècle.

Tout comme les lettres SPQR devaient décorer chaque aigle et chaque monument public et même être tatouées sur le biceps gauche des militaires, les généraux devaient faire camper leurs armées en dehors des murs de la capitale.

Tout comme ces quatre lettres devaient rappeler aux hommes qu'ils se battaient et servaient le ' Senatus Populusque Romanus, - le Sénat et le peuple de Rome - et non les ambitions personnelles des empereurs, l'interdiction des légions de camper à l'intérieur du périmètre de la capitale étaient aussi une façon de rappeler aux dirigeants la fragilité de leur position et combien ils dépendaient de la fidélité de leurs armées

Donc, nous nous sommes dirigés vers la base militaire d'Ostie, près du port où les bateaux venant d'Égypte, de Grèce et de beaucoup d'autres provinces y déchargeaient leurs précieuses cargaisons. Nous y sommes arrivés par une belle après-midi ensoleillée et le camp fut installé pour la dernière fois. Depuis notre conversation sous ma tente, pendant la tempête, Cornelius Crassus me rendait, régulièrement, visite pour exécuter ses instructions, mais au lieu de m'instruire sur ma liberté récemment acquise ou sur la décence exigée par mon nouveau statut social, il m'interrogea surtout sur le Général Cassius, sur l'emplacement de sa villa et le nombre d'esclaves, filles et femmes, vivant là.

Il me demandait, toujours poliment, si j'avais besoin ou voulais quelque chose mais jamais, au grand jamais, il ne parla de nouveau de la poésie ou de sa jeunesse ou de l'homme fascinant qu'il appelait Apollinarius et je découvris que j'en étais plus déçue que je ne l'aurais pensé.

Nous étions à Ostie depuis quatre jours quand Cornelius Crassus vint à ma tente et me trouva luttant, de nouveau, avec le contenu d'un papyrus ainsi que je le faisais, chaque nuit, depuis qu'il m'avait parlé de la poésie et de son amour pour Ovide.

Je fus mortifiée de m'être faite 'attraper' pour la deuxième fois lors de mes pitoyables essais pour terrasser mon analphabétisme mais Cornelius Crassus agit comme si la découverte d'une ancienne esclave et putain qui, sachant à peine lire et écrire, essayait de déchiffrer la poésie était la chose la plus naturelle au monde.

"Acceptez mes excuses pour vous avoir interrompue, Domina." Dit-il de sa voix calme et cultivée, "Mais je suis venu vous informer que, demain, vous quitterez ce camp. Nous nous dirigerons vers un camp de prétoriens aux portes de la ville où j'ai affaire. Ensuite, je vous conduirai dans Rome."

Malgré qu'elle ne soit guère confortable, la vie de camp avait été bonne pour moi car la routine militaire m'avait aidée à apaiser mes sens durant tout le voyage.

Cela avait été une forme de félicité que d'avoir été forcée de me lever à l'aube chaque jour, de faire mes bagages, de monter à cheval et de chevaucher des heures puis de m'arrêter, de voir ma tente dressée et de m'installer pour la nuit, de remplir, ensuite, mon estomac d'aliments cuisinés par d'autres et de, finalement, sombrer dans les bras de Morphée pour une nuit sans rêve.

Mais, maintenant, c'était fini !

Tout comme le soutien et la protection de Maximus s'étaient terminés quand lui et l'empereur m'avaient envoyée au loin et le moment tant redouté où j'allais être jetée dans le monde pour m'y débrouiller toute seule était plus proche que jamais.

"Nous partirons tôt le matin et resterons, là, pour la nuit. Le lendemain, je vous emmènerai, vous et votre domestique, à la maison de ma soeur."

Je relevai les sourcils d'un air interrogateur.

"Cela prendra quelque temps avant que vous puissiez vous installer à Rome comme l'empereur l'a ordonné, Domina. Je devrai vous laisser seule tandis que j'exécuterai les ordres de l'empereur et vous ne pouvez pas loger seule dans une auberge car ce n'est pas convenable."

Il m'empêcha de parler d'un geste de la main.

"Je veux que vous restiez dans un endroit sûr et sans avoir de soucis tandis que je serai occupé à accomplir les ordres de César. Je vous aurais bien emmenée à la maison de ma famille mais mon frère accomplit son service en Syrie et sa femme est avec lui et nous ne pouvons pas être logés sous le même toit sans leur présence."

"Que deviendront les autres femmes ?"

"Elles nous accompagneront au camp des prétoriens où elles resteront le temps que les prêteurs traitent leur manu missio et règlent leur établissement. En ce qui vous concerne, les vôtres sont déjà établis par décret impérial et je dois juste les faire inscrire dans les registres publics. Les prêteurs s'occuperont aussi des esclaves de la villa..."

Mon estomac se serra péniblement.

"Vous ... vous avez été à ..."

"C'est fait. Nous avons sauvé dix-sept femmes. Trois d'entre elles sont enceintes."

Je frissonnai.

"Elles sont sauvées, seront affranchies et recevront une allocation. Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter."

"Et les petites filles ? Les bébés ?"

"Nous avons trouvé huit fillettes et trois bébés filles. César a ordonné de les pourvoir. Les bébés resteront avec leurs mères et les filles seront placées de la même façon que les autres le seront. L'empereur est un homme compatissant."

Un mal insidieux m'envahit. Je serrai les lèvres fermement pour contrôler mes violentes émotions.

"Je viendrai pour vous à l'aube. S'il vous plaît, soyez prête à partir."

J'acquiesçai en silence, n'ayant pas confiance en ma voix.

Alors, je me détournai, désireuse comme toujours d'être laissée seule. Je n'avais pas fait deux pas quand la voix de Cornelius Crassus me rattrapa.

"Et, Domina, je vous prie de reconsidérer mes propos. Je ne porte pas de jugement sur vous ... mais on vous a offert l'occasion de commencer une nouvelle vie. S'il vous plaît, faites-vous la faveur de respecter quelques conventions. Enroulez vos cheveux."

Ce fut au Castra Praetoria que je trouvai Rubia.

J'ai toujours aimé les chats. Ils sont beaux, lisses, intelligents, pleins de dignité et féroce ment indépendants.

Ils sont silencieux et observateurs, sages et dissimulés, élégants et assurés.

Et, même, quand ils consentent à partager leurs vies avec nous, ils regardent les gens avec un mélange d'amusement et d'exaspération qui ne manque jamais de me stupéfier.

C'est comme si nous étions, pour eux, de curieux animaux de compagnie légèrement stupides.

Et, ils réussissent, toujours, à établir leur supériorité ou à s'en aller avec le dernier mot. Néanmoins, ils ne sont pas sans cœur comme beaucoup le croie.

Ils refusent, simplement, de nous permettre de les impliquer dans la petitesse de nos vies car une telle petitesse est bien au-dessous d'eux.

Mais quand nos tristesses sont véritables et ne découlent pas de notre propre sottise, nous pouvons avoir confiance en eux pour nous apporter le réconfort à leur façon silencieuse et mystérieuse.

Inutile de préciser que, de la même manière que je n'avais jamais eu de poupée, je n'avais jamais eu non plus de chat car il n'y avait pas de place à la villa de Cassius pour des animaux de compagnie à part pour ses chiens de chasse.

Mais d'une manière ou d'une autre, j'avais réussi à nourrir ceux qui s'étaient perdus que ce soit à la villa ou au camp en Mésie et à partager avec eux de doux moments de réconfort silencieux

Rubia n'était qu'un chaton et j'ai été attirée vers sa cachette, sous un chariot, par son miaou féroce, un cri exigeant qui dépeignait, parfaitement, le caractère de la créature à poil.

Elle était âgée d'environ un mois et avait un pelage à trois couleurs et de grands yeux verts.

Il était évident qu'elle était perdue et affamée car elle siffla et cracha comme une tigresse miniature quand j'essayai de l'attraper.

Cela demanda beaucoup de patience et un bol de lait de chèvre pour l'attirer et la sortir de sa cachette et, ce faisant, je salis ma tunique et mes mains et attirai l'attention des hommes vêtus de noir qui balançaient entre amusement et exaspération.

Oublieuse de tout et de tous, je continuai à essayer de séduire le chaton et de le tirer de dessous le chariot. Finalement, quand elle eut bu tout son content, elle ronronna de ravissement et me permit de l'attraper et de la prendre sous ma tente.

Quand j'arrivai, Rufa était endormie et je la fis sursauter en lui donnant l'ordre de m'aider à trouver une place pour le chaton et je m'affairai autour de l'animal comme elle ne m'avait jamais vue m'affairer.

Et quand Cornelius Crassus vint au crépuscule, il me trouva en train de bercer le chaton toujours endormi que j'avais déjà nommé Rubia, car, parmi ses trois couleurs, le cuivre orangé était le dominant et cette couleur vive s'adaptait parfaitement à sa personnalité.

Cornelius Crassus me regarda et puis regarda le chat avec une lueur d'incrédulité dans le regard et je fronçai les sourcils le défiant silencieusement d'oser ne pas être d'accord avec l'adoption.

Son regard pétilla d'une étincelle d'amusement. Il était évident que des prétoriens lui avaient narré mon aventure.

"Je peux voir que vous vous êtes trouvé un animal de compagnie, Domina." Dit-il tout en enlevant son casque.

"Il est bon que vous l'ayez trouvé par vous-même mais vous devrez être très prudente quand vous l'apportez en ville car il pourrait aisément se perdre."

Je serrai le chaton contre moi et le regardai, offensée qu'il puisse mettre en doute mon aptitude pour la maternité.

Le chat se réveilla et miaula protestant contre mon étreinte un peu trop vigoureuse. Je la caressai pour la calmer tout en fronçant les sourcils en direction du Questeur que je blâmai silencieusement d'avoir perturbé Rubia.

Cornelius Crassus soupira.

"Domina, soyez prête à vous mettre en route demain après midi car je vous emmènerai vous, votre domestique ... et votre chat ... en ville."

Je me mordis les lèvres.

"Les femmes ?" Demandais-je encore une fois et d'une toute petite voix.

"Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, Domina. Elles seront relâchées dans quelques jours. Je vous veux à Rome avant."

Il me regarda brièvement dans les yeux et ajouta

"Vous pourrez prendre contact avec elles plus tard..." Il hésita à poursuivre.

Je savais ce qu'il voulait vraiment dire : que je devais les oublier, les mettre de côté comme Maximus avait fait avec moi. Que ces malheureuses femmes ne seraient jamais que des putains même si, dorénavant, elles seraient payées pour l'utilisation de leurs compétences amoureuses.

Je restai silencieuse.

Il n'avait pas besoin de savoir que j'avais déjà décidé de suivre ma propre voie et de les laisser derrière, non parce que je valais mieux qu'elles mais puisque j'allais être obligée de me débrouiller toute seule alors je voulais tourner le dos à tout ce qui avait un lien avec mon ancienne vie.

Et, aussi, parce que je ne pouvais pas supporter l'idée de voir ces malheureuses femmes retourner à la prostitution non pour l'argent ou parce qu'elles aimaient cela mais simplement parce que c'était la seule manière d'éviter la solitude.

Il n'avait pas besoin de connaître ces choses car il n'aurait pu les comprendre simplement parce que, comme Maximus, c'était un homme et qu'il était né libre.

Nous parvînmes à la maison de la soeur de Cornelius Crassus en début de soirée et, même sans avoir frappé à la porte de l'élégante maison, il était évident que notre arrivée ne pouvait pas être plus inopportune car la maison était inondée de lumière et pleine d'invités.

Même s'il fut surpris, Cornelius Crassus frappa à la porte et le portier l'accueillit chaudement, mais fut déconcerté quand le Questeur lui demanda la raison de la fête et qu'il du lui expliquer en chuchotant que c'était le natalicia de la nobilissima Silvia Cornelia, la fête d'anniversaire de la dame, date que le Questeur semblait avoir complètement oubliée.

Cornelius Crassus se frotta le front d'une main lasse.

Les deux derniers jours avaient été très éprouvants même pour un soldat expérimenté.

Venant d'Ostie, nous étions entrés dans Rome par le Porta Ostiensis pour nous diriger vers le Castra Praetoria ce qui signifiait traverser la ville d'un bout à l'autre, à pied car nous voyagions en journée.

Même si l'escorte de prétoriens avait accéléré notre marche, c'était une longue distance à parcourir le long de rues bondées et bruyantes.

Faire le chemin du Castra Praetoria jusqu'à cette élégante maison située près de la Porta Capena dans le premier district avait signifié reparcourir presque le même chemin.

Avant qu'il n'ait le temps de dire quoi que ce soit, la très noble Silvia Cornelia qui était visiblement enceinte fit son apparition dans l'atrium.

La ressemblance entre le frère et la soeur était saisissante.

La jeune matrone avait dans les 25 ans et ses yeux présentaient la même couleur verte que ceux de son frère. Elle portait ses cheveux auburn convenablement enroulés au contraire de moi.

Et, comme lui, elle aurait pu être belle si elle n'affichait pas une mine aussi posée et aussi sérieuse.

Mais Silvia Cornelia avait une très haute opinion de sa position sociale et elle n'était pas heureuse de découvrir, dans son atrium, son frère fatigué, revêtu de son uniforme chiffonné et poussiéreux pendant qu'elle recevait, ceux qui, contrairement à lui, n'avaient pas oublié cette date importante.

Et, elle était encore moins heureuse de constater que, non seulement, il se présentait, à l'improviste, à un moment totalement inopportun mais, qu'en plus, il avait apporté sa "charge personnelle" avec lui, charge encombrée d'une petite Numide portant un panier dans lequel un chaton dormait.

Un seul regard à Silvia Cornelia fut tout ce dont j'eus besoin pour connaître la sorte de femme qu'elle était, une de ces femmes de haut rang qui n'estiment rien tant que leurs noms et leurs vertus, leur généalogie sans défaut et leur fertilité.

On leur apprend à tisser et à coudre, à gérer une maison, à traiter avec des esclaves et à se soumettre aux exigences de leurs pères en acceptant des mariages arrangés et à porter des enfants pour accomplir leurs devoirs matrimoniaux, mais sans y participer, se contentant, couchée sur le dos d'attendre que leurs maris plantent en elles la graine au sang pur qui fertiliserait leur précieux utérus.

Et Silvia Cornelia, d'un coup d'œil, savait que je n'étais qu'un 'fruit pourri'.

Avant que son frère puisse parler, la jeune matrone releva son menton pointu et s'adressa à lui d'un ton sec.

"Comme tu n'as pas annoncé ta visite, je dois supposer que tu ne te rappelles pas quel jour nous sommes." Dit-elle aigrement.

"Je suis infiniment désolé, ma soeur. Comme tu le sais, j'étais en service et viens de revenir en ville. Je ne serais pas venu sans m'annoncer s'il n'y avait pas eu nécessité ... " Commença le Questeur.

"Nécessité ? Tu choisis mal le moment, mon frère. Comme tu peux le voir, je suis en train de recevoir des invités. Des invités importants !"

Cornelius Crassus soupira.

"Je ne savais pas que j'avais besoin d'une invitation pour visiter ma propre famille."

"Tu n'en as pas besoin mais oublier l'anniversaire de ta sœur est quelque peu désinvolte. Et plus désinvolte encore est d'introduire une autre personne sans lui en avoir demandé l'autorisation."

"Silvia, laisses-moi te présenter."

"Je ne pense pas vouloir être présentée."

Rubia choisit ce moment pour se réveiller et passer sa tête orangée au-dessus du bord du panier pour fixer la matrone de ses yeux verts empreints de curiosité.

"Un chat!" Cria Silvia Cornelia. "Qu'est-ce que cette sale bête fait dans ma maison ?"

Alarmée par la voix de la dame, Rubia sauta hors du panier et s'encourut dans la très noble maison. Spontanément, je courus derrière le chaton, repoussant Silvia Cornelia et son frère.

J'entendis vaguement des cris perçants derrière moi et le bruit des pas bruyants du Questeur suivis par celui de pas plus légers, probablement ceux du portier.

Rubia courrait aveuglément, cherchant une place pour se cacher et je courus derrière elle. Je remarquai trop tard que la porte du triclinium était ouverte et qu'elle se dirigeait droit dans cette pièce. Sursautant face à la vague de lumière et bruit, le chaton stoppa net et comme j'essayai d'éviter de l'écraser, je glissai sur la mosaïque lisse et tombai, lourdement, sur mes mains et mes genoux.

La douleur me transperça, me coupant momentanément le souffle.

Je restai là, prise de vertige et haletante, et utilisai mes dernières forces pour attraper Rubia par la peau du cou et l'empêcher de causer plus d'ennui.

Petit à petit, je remarquai que tous les bruits avaient cessé autour de moi et, quand je levai les yeux du chaton tremblant, je vis que j'étais à demi entourée d'hommes et de femmes, élégamment vêtus, les très aristocrates invités de Silvia Cornelia.

Je vis que les femmes me regardaient d'un air suspicieux avant de froncer les sourcils.

Et je vis les hommes hausser les sourcils avant de sourire après avoir contemplé, appréciateurs, les formes de mon corps.

Me surplombant, les invités mâles de Silvia Cornelia avaient une parfaite vue plongeante sur ma poitrine haletante.

Cornelius Crassus vint à mes côtés, me saisit par le bras et, sans ménagement, me remit sur mes pieds.

"Vous allez bien, Domina ?" Me demanda-t-il d'un ton d'avertissement. J'inclinai la tête, en silence, rouge de honte, et me détestant pour m'être offerte ainsi en spectacle à ces riches romains.

L'apparition soudaine d'un officier romain de haut rang en grande tenue après celle d'une femme aux cheveux roux dorés qui n'avait rien d'aristocratique – sans parler d'un chaton à trois couleurs et d'une petite fille à la peau noire qui avait surgi sur les talons de Cornelius Crassus - était trop pour la curiosité des invités.

Comme obéissant à un signal, ils commencèrent à parler et à poser des questions tous en même temps.

Silvia Cornelia arriva à ce moment-là et, après m'avoir adressé un regard meurtrier, elle afficha un sourire de circonstance sur son visage et reconduisit ses invités dans le triclinium tout en portant la conversation sur les provinces, sur le devoir et sur la droiture avec laquelle ses chers frères servaient Rome et l'empereur.

Nous suivîmes un domestique le long de l'escalier et enfilâmes, toujours à sa suite, un long couloir situé au deuxième étage. Durant tout le parcours, Cornelius Crassus me tint fermement le bras et je ne protestai pas. Je me sentais trop épuisée et trop humiliée et ... mes genoux me faisaient vraiment mal.

Rubia était toujours figée dans sa détresse.

Une silencieuse Rufa ferma la marche.

Le domestique s'arrêta devant une porte à l'extrémité du couloir et l'ouvrit.

Cornelius Crassus relâcha mon bras et s'excusa.

"Domina, vous êtes en sécurité ici. Installez-vous confortablement et reposez le temps que je mette des vêtements civils et aille à la fête d'anniversaire de ma soeur ... je dois lui parler ... je reviendrai pour vous dès que j'aurai réglé les formalités relatives à vos papiers."

Il scruta mon visage mais j'étais trop fatiguée pour y poser mon habituel masque indéchiffrable et, à coup sûr, mes traits devaient être décomposés par la lassitude.

"Reposez-vous!" Répéta-t-il et je ne pus deviner si c'était un conseil amical ou un subtil avertissement.

Cela dit, il salua légèrement et partit.

Quand j'entrai dans la chambre, Rufa avait déjà allumé les deux seules lampes qui s'y trouvaient et il devint évident que c'était loin d'être la meilleure chambre d'amis de la maison.

C'était petit, sans fenêtres et sentait la poussière et le mois.

Les meubles étaient vieux et il n'y avait pas de place pour Rufa dormir, à part un tapis usé. Frissonnante, je m'assis sur le lit et regardai autour de moi pendant que la petite Numide exécutait philosophiquement les gestes routiniers qu'elle accomplissait chaque soir.

Et, soudain, je découvris que je l'enviais !

La soif me réveilla.

Rufa avait mis les lampes en veilleuse avant de s'enrouler à mes côtés sur le lit mais, même dans la pénombre, je pouvais voir qu'il n'y avait aucune cruche d'eau dans la chambre.

Je me levai en essayant de ne réveiller ni la fille endormie ni le chaton, qui s'était roulé en boule entre nous et me dirigeai vers la porte.

L'entrebâillant, je remarquai que la soirée était finie et que la maison était silencieuse, mais quelques torches brûlaient toujours dans la cour.

De l'eau glougloutait à une fontaine voisine et ce doux gargouillement qui promettait de soulager ma terrible soif, la rendit tyrannique au point d'en avoir la gorge complètement desséchée.

Je marchai sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier que je dégringolai hâtivement à pieds nus.

L'eau était froide et douce et je la bu avec avidité sans me soucier qu'elle glisse le long de mon menton et entre mes seins.

J'éclaboussai mon visage et mon cou et bu avidement à nouveau quand un bruit de voix et de pas me surprit.

Quelqu'un entra dans la cour.

J'eus à peine le temps de me réfugier dans la pénombre de la galerie avant qu'une Silvia Cornelia agitée ne paraisse dans le jardin suivie de son frère.

Le Questeur était habillé d'une simple tunique blanche et paraissait vraiment las.

"Comment oses-tu amener ta maîtresse chez moi ?" Siffla Silvia Cornelia.

"Silvia, elle n'est pas ma maîtresse! Dame Julia est à ma charge ..."

" Dame Julia ? Tu appelles cette créature, Dame Julia ? "

"C'est son nom."

"C'est une putain!"

"Voyons, Silvia, ne sois pas aussi malveillante."

"Il suffit de voir cette masse de cheveux qu'elle affiche à tout vent!"

"Elle n'affiche pas ses cheveux! Elle les laisse simplement aller librement."

"Et quel genre de femmes laisse flotter librement leur chevelure ? Hein ? Dis-moi!"

"Les très jeunes femmes et les célibataires. Dame Julia est ... très jeune et célibataire"

"Père disait toujours qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec toi. Il avait raison! Ce n'est pas suffisant de ne pas être encore marié à ton âge ? Si tu veux une maîtresse, c'est ton problème. Mais ne l'amènes pas dans ma maison et ne m'humilies pas devant mes invités!"

"Tes invités l'ont, à peine, entrevues!" Protesta Cornelius Crassus.

"Assez pour me demander qui elle était! J'ai dû inventer une excuse ..."

"Oh, mais tu n'aurais pas du, ma chère!" Dit le Questeur soudain très froid. "Tu pouvais leur dire la vérité."

Même dans la pâle lumière des dernières torches je pouvais voir que Silvia Cornelia était stupéfaite. Avant qu'elle ne puisse continuer à parler, son frère acheva sa phrase.

"La prochaine fois qu'ils poseront des questions, Silvia, dit leurs que Dame Julia est sous la protection personnelle de l'empereur et que César a tant confiance en ton inutile frère qu'il la lui a confiée."

La dame se remit rapidement.

Elle avait l'habitude d'avoir raison ou tout au moins d'avoir le dernier mot.

Brièvement, je me demandai qui était son mari trop visiblement absent.

Probablement, un magistrat de haut rang qui était plus qu'heureux d'épargner à sa très noble femme les aléas de son service en une province éloignée où il gardait sûrement une plus plaisante créature pour lui tenir compagnie.

"Ainsi, elle n'est pas ta maîtresse, mais ...celle de l'empereur"

"Assez! Ce n'est pas à toi ni à d'autres de juger les actes de César!"

Surprise par la réaction virulente de son frère, Silvia Cornelia tressaillit et je ne pu m'empêcher de sourire légèrement.

"Et maintenant, ma soeur, en tant que frère et chef de notre famille en l'absence de Junius Cornelius, je t'ordonne d'accomplir ton devoir envers ta famille et ton empereur et de loger Dame Julia tant que cela sera nécessaire."

La matrone ne semblait pas très inclinée à coopérer mais elle ne pouvait pas nier à son frère ses droits de pater familias provisoire.

Elle se raidit et serra les lèvres.

"Assures-toi que Dame Julia est bien installée et que son séjour dans ta noble maison soit plaisant."

Silvia Cornelia resta muette.

Je ne me faisais aucune illusion sur son hospitalité et sur mon séjour chez elle. Je connaissais ce genre de personne : ils ont leurs propres façons de résister.

"Et pour ton information, Silvia, Dame Julia n'est pas la maîtresse de l'empereur."

"Oh, non ?" Se moqua la matrone, "Alors qu'est-ce qui fait qu'elle a tant de valeur à ses yeux ?"

"Parce qu'elle a sauvé son trône ... et l'empire." Lança Cornelius Crassus avec un grand sourire amusé.

Il tourna les talons et quitta le jardin.

Deuxième partie – Ma nouvelle vie (2) - A.D. 174

Je restai trois jours, à la maison de Silvia Cornelia pendant que son frère traitait des documents, voyait les magistrats et surveillait l'inventaire impérial qui précédait la vente aux enchères de toutes les affaires d'Avidius Cassius, car sa maison à Rome et sa villa à la campagne devaient être vides avant le transfert à l'état.

Inutile de dire qu'ils ne furent pas des plus plaisants.

Je ne vis jamais Silvia Cornelia car je préférais rester dans ma chambre étouffante que de risquer sa colère hautaine et sa langue acérée.

Mais, comme je l'ai dit, la dame la plus noble n'a pas besoin d'une confrontation directe pour narguer une invitée inattendue ... et indésirable.

Je découvris bien vite que Silvia Cornelia était non seulement enceinte, mais avait déjà cinq enfants, quatre d'entre eux étant des garçons bruyants. Méchants, aussi, très méchants même car ils trouvaient très amusant de donner des coups de pied dans ma porte, de se moquer et d'effrayer Rufa quand elle s'aventurait dehors et, une fois qu'ils eurent découvert Rubia, ils essayèrent de s'en emparer. Mais Rubia était trop rapide pour eux et, puis, la civilisation et les bonnes manières lui étant inconnues, elle ne perdit pas de temps à essayer de les raisonner ou d'être polis. D'un coup de patte rapide et dévastateur, elle repoussa le garçon qui avait essayé de l'attraper, le faisant repartir avec une joue ensanglantée et en pleurs. Quand cela se produisit, je commandai, vivement, Rufa d'être prête à quitter la maison aussitôt que la matrone, outragée, entrerait dans la chambre pour exiger l'expulsion du chaton. Mais Silvia Cornelia ne vint jamais. Au lieu de cela, tous nos repas arrivèrent tard et froids ou tard et brûlés quand ils arrivaient! Et le vin qui les accompagnait - quand il y en avait - n'était qu'une vulgaire piquette, plus vinaigre que vin, en réalité, de celle que les maîtres gentils mais aux revenus modestes servent à leurs esclaves. De l'eau ou du lait ne furent jamais octroyés et on ne m'offrit même pas la possibilité de prendre un bain. Les domestiques ricanaient quand ils m'apercevaient en train de boire à la fontaine de la cour. Mettant ma dignité sous le boisseau, je leur demandai de l'eau chaude pour me laver mais ils tournèrent les talons sans prononcer une parole. Rufa me confia plus tard qu'un jeune esclave, celui chargé d'effectuer les commissions, lui avait chuchoté qu'on leur avait interdit d'exécuter la moindre demande venant de moi. Silvia Cornelia savait pertinemment que je ne me plaindrais pas à son frère et que, même si je le faisais, elle pourrait toujours blâmer les esclaves, ayant, ainsi, une excuse pratique pour les faire flageller si c'était son plaisir. C'est la manière dont beaucoup de choses fonctionnent dans bien des maisons romaines. En tant que 'simple' esclave, c'est-à-dire non élevée pour dispenser du plaisir, Rufa était dans bien des cas beaucoup plus ingénieuse que moi et je m'aperçus, bientôt, qu'elle avait pris les précautions de quelqu'un qui sait ce que c'est que d'avoir faim et qui ne planifie pas de connaître cela à nouveau. Au deuxième jour de notre séjour à la maison de Silvia Cornelia, comme notre repas du soir nous faisait défaut et que mon estomac grognait en signe de protestation, elle fouilla dans le sac en cuir qu'elle avait toujours avec elle et en sortit des pommes et des poires séchées, du pain, du fromage de chèvre et un morceau de rayon de miel. "D'où tires-tu tout cela, Rufa ?" Demandais-je entre deux bouchées. Nous étions assises les jambes croisées sur le lit, avalant en affamées, les morceaux de fromage et les gouttes de miel. "Le camp." Dit-elle brièvement et ses yeux brillèrent d'espièglerie. "Le Castra Praetoria ?" La petite Numide acquiesça tout en mâchant fermement sa part. "Si les préteurs t'avaient attrapée, ils t'auraient punie!" Elle haussa les épaules. " Personne n'attrape jamais Rufa." Dit-elle en m'offrant une poire. Mais ils l'ont attrapée. Ou, pour dire la vérité, ils nous ont attrapées toutes les deux quand nous tentâmes de nous glisser dans la cuisine de Silvia Cornelia pour y chercher du lait pour Rubia. Elle n'était qu'un chaton et se fatiguait facilement de mâcher. Le fromage et le miel n'étaient pas assez pour cette petite boule de poil perpétuellement affamée qui grandissait à la vitesse étonnante d'un bébé tigre et qui n'avait aucune gêne à exiger d'avoir à manger. Ainsi, à la fin d'une nuit sans sommeil emplies de bruyantes plaintes félines, nous nous sommes dirigées vers la cuisine sur la pointe des pieds alors qu'il faisait encore sombre pour essayer d'y trouver un bol de lait. Ne connaissant pas la maison, nous ne pouvions pas prévoir que quelques esclaves dormaient à même le sol de la cuisine et nous avons presque trébuché sur eux. Le chahut qui s'ensuivit attira le cuisinier en chef, un grand homme blond qui n'était pas heureux du tout d'être dérangé en plein milieu de son sommeil et qui nous regarda comme si nous étions coupables d'un meurtre. "Nous ...," commençai-je pour ensuite me corriger. "Je ... mon ... j'ai besoin..." L'homme tordit ses lèvres de dégoût puis enveloppa d'un regard lubrique mon corps. À la vue de cette lascivité familière, je sentis ma peau se hérissier. Ma main s'empara du châle que j'avais mis par-dessus ma robe de nuit. Est-ce que cela allait être toujours comme cela ? Le cuisinier sourit d'une façon désagréable et baissa la tête. "J'ai besoin de lait ..." Ai-je bredouillé. Le grand homme blond marcha vers moi et je reculai ... seulement pour me trouver prise au piège contre le bloc à découper. Mon cœur battait à tout rompre tellement grande était ma terreur quand je le vis tendre une énorme main musclée dans ma direction.

Il allait me toucher ... et s'il le faisait, j'allais crier et si je commençais à crier, j'étais sûre que je deviendrais folle.

Toute ma vie j'avais été tripotée, harcelée et maltraitée.

Après cette première nuit à la maison du vieux sénateur, j'avais appris à surmonter mes sentiments et à cacher la haine et le ressentiment toujours croissants que le tripotage et le harcèlement et les mauvais traitements faisaient naître en moi.

Mais une nuit, il n'y a pas si longtemps, dans un camp romain, près de la Mer Noire, les choses avaient changé pour toujours.

Car les grandes et fortes mains calleuses qui avaient touché puis caressé mon visage, mes cheveux et mon corps ne l'avaient pas fait par lubricité, mais avec ravissement et tendresse, avec douceur et désir et sous ces mains mon corps avait vibré et n'avait plus été le navire d'égoïstes plaisirs masculins, mais le navire passionné de mon propre plaisir naissant.

Le cuisinier se rapprocha encore.

Il savait ce que j'étais et allait en profiter, comme tous les hommes qui m'avaient approchée l'avaient fait depuis que j'étais enfant, ... à part Maximus.

Ce qu'il ignorait, c'était que j'avais tué l'homme qui m'avait réduite à cela ... et que j'étais prête à tuer n'importe quel homme qui essaierait de me prendre à nouveau de force.

"J'ai fait de vous une femme libre et vous en serez une. La moindre des choses que vous puissiez faire est de vous comporter comme telle!"

Une femme libre. J'étais une femme libre. Pas une esclave. Ni une putain.

Un homme convenable m'avait traitée comme une femme convenable alors que je n'étais qu'une esclave et une putain.

Un empereur m'avait affranchie et m'avait rendue riche et me devait une dette qu'aucun or dans l'empire romain ne pourrait payer.

J'étais une femme libre.

J'avais sauvé l'empire. Et l'homme que j'aimais.

Si une femme libre veut être touchée par un esclave masculin, elle lui commande simplement d'aller dans son lit et le fait flageller s'il refuse à l'obliquer.

Je redressai mon dos et levai le menton.

"Comment oses-tu me regarder comme si tu étais mon égal ?"

Mes mots rebondirent sur les murs de la cuisine.

Je reconnus, à peine, ma voix, froide et irritée.

Le cuisinier tressaillit comme si je l'avais frappé et sa main retomba.

Derrière lui, les yeux des esclaves s'agrandirent de stupeur.

J'étais immensément en colère.

Je regardai autour de moi d'un air dégoûté.

Je n'avais pas besoin de feindre.

La cuisine était dans désordre indescriptible et noircie par la fumée.

J'en connaissais suffisamment sur la tenue d'un ménage pour savoir que celui-ci était dirigé par une femme trop obnubilée par son importance pour s'abaisser à jeter un coup d'oeil autour d'elle ... et que son intendant était trop heureux de cette situation commode pour se plaindre.

Je reportai mon regard sur le cuisinier et ses aides.

"Y a-t-il du lait frais dans cette porcherie que vous appelez cuisine ?"

"Ou ... oui, Domina." Marmonna le cuisinier, en baissant rapidement la tête.

"Je veux un bol de lait frais! MAINTENANT!"

Les esclaves se dépêchèrent de remplir un bol en argile avec du lait, en renversant un peu dans leur hâte et encore un peu quand ils me tendirent le bol.

"Est-ce que je ressemble à un garçon de courses ?" Interrogeais-je d'un ton mordant.

L'esclave fit non frénétiquement.

"Donnez-le à ma femme de chambre!"

Balbutiant une excuse, la femme baissa, à nouveau, la tête et donna le bol à Rufa.

Je revins au personnel de cuisine.

"Vous n'êtes qu'une bande de paresseux, de porcs, de bons à riens vaniteux qui méritent d'être fouettés et renvoyés au marché... Peut-être qu'un bon commissaire-priseur pourrait obtenir de vous un prix convenable ... en vous vendant aux bordels de Suburre... en vous vendant Tous!"

Ma voix était forte, froide et calme.

Plus tard, je remarquerais que j'avais employé le même ton décidé, que celui que Maximus avait utilisé quand il avait arrêté les officiers de Cassius dans la tente de Marcellus.

Les esclaves étaient peut-être paresseux et mal formés mais ils réagissaient promptement à un commandement et à un latin de classe supérieure.

J'étais peut-être analphabète mais j'avais appris mes manières et mes discours auprès des consuls et des sénateurs.

"Mais je doute que vous en valiez la peine. En tout cas, vous avez été placés là où vous deviez être : dans le ménage honteux d'une garce qui s'imaginerait être une dame! "

Me retournant, je quittai la cuisine comme un ouragan.

Je ne songeais plus à dormir mais je m'allongeai, néanmoins, sur le lit tandis que Rufa ronflait, doucement, à mes côtés et que Rubia ronronnait de contentement, son ventre distendu par le lait fourni par Silvia Cornelia.

Je fixais le plafond de la chambre moite. Le manque de fenêtres empêchait peut-être la lumière de pénétrer mais n'arrêtait pas le gazouillement des oiseaux chantant dans la cour pour annoncer l'aube. J'étais agitée.

Je me levai et m'assis, silencieusement, à ma table, devant le miroir que Rufa avait installé, là, pour moi et étalai, soigneusement, des épingles d'ivoire, des brosses et des peignes.

Puis, je brossai mes cheveux qui atteignaient mes reins, essayant d'atténuer les douces ondulations que Maximus avait caressées dans ses moments de tendresse et agrippées dans ses élans passionnés.

Je n'avais jamais enroulé mes cheveux, sauf, à la hâte, avant de prendre un bain.

Maladroitement, je les séparai et, plus maladroitement encore, j'essayai d'abord de les tresser mais échouai puis de les enrouler. J'échouai, de nouveau. Et encore. Et encore.

Les épingles glissaient de mes mains, les boucles refusaient de rester en place et s'obstinaient à retomber sur mon visage.

Perdue dans ma douloureuse concentration, je me mordis la lèvre jusqu'à ce qu'elle en soit endolorie. Mes mains tremblaient, mes bras me faisaient mal. Les apparences de décence me fuyaient de la même manière et avec la même férocité que les matrones romaines telle Silvia Cornelia.

Soudain, la frustration fut la plus forte et se transforma en une violente colère.

Mon bras droit balaya la surface de la table avec brutalité. Les peignes, les épingles et les brosses furent projetés tout autour et roulèrent à terre.

Un petit coffret s'effondra sur le sol et son contenu s'éparpilla sur le sol par le couvercle ouvert.

Rufa se réveilla effrayée par le bruit. Rubia se réfugia sous le lit.

"Maîtresse Julia ?" Hésita la fillette encore endormie.

Je ne lui répondis pas. Je regardais le sol où une pochette en cuir gisait à mes pieds. Une autre plus petite avait roulé un peu plus loin.

Je n'avais pas vu ces pochettes depuis cette nuit fatidique en Mésie, quand j'avais rencontré Maximus et que ma vie avait changé pour toujours.

La plus grande contenait une douzaine de petites éponges grecques toutes rondes. La plus petite, un mélange d'herbes très chères que beaucoup de dames romaines auraient aimé avoir.

Les herbes et les éponges avaient annihilé les conséquences potentielles de mes services et un poignard volé avaient tiré vengeance de l'homme qui m'avait obligées à exécuter ces services.

Mon passé souillé était encore en train de me narguer, moi et mes tentatives de ressembler à ce que j'étais supposée être maintenant.

"Maîtresse Julia ?"

La tête couleur de rouille de Rubia apparut de dessous le lit. Ce n'était qu'un chaton et sa curiosité espiègle était toujours plus forte chez elle que la fatigue.

Elle sauta sur la pochette la plus grande comme si c'était une balle, l'attaquant joyeusement de ses griffes et de ses dents, la projetant en l'air et la rattrapant au vol avant de la mordiller.

Je ne pouvais plus rester dans la chambre.

Je me levai, marchai vers la porte et sorti, la faisant claquer en la refermant avec une telle violence que le bruit dut réveiller tous ceux qui dormaient encore dans la maison toujours silencieuse.

Cornelius Crassus vint pour moi le matin suivant. Quand je pénétrai dans l'atrium, il était seul, sa noble soeur et ses neveux étaient invisibles.

Le questeur fronça les sourcils quand il vit Rufa sur mes talons, portant le panier pour le chaton. Mais le panier était vide car je tenais Rubia dans mes bras.

"Domina, nous allons voir le banquier de l'empereur. Il n'y a aucun besoin de prendre votre femme de chambre et votre animal de compagnie. Nous reviendrons ..."

"Ils viennent avec moi" Décrétais-je et je me dirigeai vers la porte sans attendre sa réponse.

Le portier avait du entendre parler de l'affaire de la cuisine, car il trébucha dans sa hâte à m'ouvrir la porte. Je fis comme s'il n'existait pas.

Je quittai la maison de Silvia Cornelia et tombai dans les bras d'un prétorien.

Effrayée, je trébuchai mais l'homme vêtu noir resta impassible.

Il me regarda simplement avec une expression indéchiffrable sur le visage, l'expression obligatoire des gardes impériaux.

Mais Rubia siffla de colère en direction du garde qui tressaillit.

Me sentant vengée, je commençai à m'éloigner vivement. Je n'allai pas bien loin car Cornelius Crassus me saisit par le bras et me força à faire demi-tour avant d'énoncer.

"Par ici, Domina!"

Le prétorien n'était pas seul. Cinq autres hommes lourdement armés étaient avec lui. Ils nous encadrèrent rapidement, une escorte impressionnante pour une jeune fille de dix-huit ans aux cheveux roux dorés, un questeur romain en tenue militaire, une petite Numide et un chaton à trois couleurs. Cornelius Crassus relâcha mon bras avant que j'eusse le temps de repousser sa main

Je marchai en silence, ignorant obstinément tant la présence du questeur que les regards curieux des gens que nous croisions en chemin.

Cela faisait deux ans que je n'avais plus vu les rues de Rome et la ville avait bien changé ! Ou, peut-être, était-ce moi qui la voyais avec des yeux complètement différents.

À coup sûr mon dernier voyage à Rome avait été très différent de celui-ci !

Deux ans auparavant, j'avais été transportée, dans une litière d'or et d'acajou, jusqu'aux portes de la demeure d'un très puissant membre du sénat, près du Palatin.

J'étais drapée dans une tunique de soie turquoise et ma peau avait été poudrée d'or.

Mon corps avait été le présent d'un homme puissant ayant besoin de l'appui pour ses combines politiques d'un autre homme puissant qui ne pouvait résister à un morceau de chair joliment modelé qui savait comment lui donner l'impression d'être encore plus puissant dans une arène complètement différente de l'enceinte du sénat.

Ce fut une bonne chose que Cornelius Crassus n'aie pas apporté de litière ou de chaise à porteur pour m'emmener à la maison du banquier.

Mais, comme je l'ai déjà dit, c'était un homme intelligent.

Nous marchâmes d'un pas alerte vers le Forum, notre route dégagée par la présence menaçante des prétoriens.

Rome assaillit mes sens avec sa foule, ses couleurs, ses odeurs, ses bruits.

Les gens tournaient la tête pour nous regarder, visiblement intrigués par notre étrange cortège mais les vendeurs de rue, les voleurs à la tire et les mendiants se tenaient à l'écart car six gardes impériaux c'était trop pour être sottement ignoré.

Nous avons à peine dépassé quelques blocs que j'avais déjà entendu parler une douzaine de langues différentes, avais vu les visages d'une douzaine de nations différentes et avais reniflé la sueur, les épices, l'urine et les parfums les plus exquis qu'un marché de parfum oriental puisse offrir.

J'étais chez moi.

Nous nous sommes arrêtés devant une maison impressionnante qui ressemblait à une forteresse et l'officier prétorien frappa à la porte avec son bâton de commandement.

Cornelius Crassus échangea quelques mots avec le portier et, aussitôt, nous fûmes tous admis à entrer dans la maison.

"Nous sommes dans la maison de Trebutius Flaccus Aemilius." M'expliqua le questeur à voix basse.

"C'est un des banquiers personnels de l'empereur. Je lui parlerai et, ensuite, vous lui donnerez la lettre scellée que l'empereur vous a remise... "

Aemilius Trebutius Flaccus choisit ce moment pour faire son apparition.

C'était un homme grand, au nez écrasé dont le physique de catcheur professionnel était totalement inattendu chez un banquier.

Il était vêtu d'une robe en fine laine blanche d'une qualité équivalente à celle d'une toge de sénateur et, à sa main droite, s'affichait une énorme chevalière.

Le banquier était suivi de deux secrétaires, soit des esclaves instruits soit des affranchis qui connaissaient tout des actes de leur maître et qui, probablement, tenaient informé de ses agissements le chef des espions de l'empereur.

C'est ainsi que les choses se déroulent à Rome !

"Cornelius Crassus! Quel plaisir de te revoir! Comment va le divin Marc Aurèle ? J'ai offert une oie grasse à Jupiter quand j'ai appris qu'il était vivant!"

"L'empereur est en bonne santé, les dieux en soient loués et retournera à Rome aussitôt qu'il aura traité certaines affaires qui requièrent son intervention personnelle." Répondit le questeur d'un ton enjoué qui ne laissait planer aucun doute sur ses sentiments vis-à-vis de l'homme.

Le banquier me dévisagea brièvement puis ses yeux se reportèrent sur Cornelius Crassus.

Les hommes prennent rarement leurs femmes - et jamais leurs maîtresses - avec eux quand ils visitent leurs banquiers.

À coup sûr, Aemilius Trebutius Flaccus connaissait le statut de bachelier du questeur et du fait qu'aucune maîtresse ne voyageait dans Rome escortée de six prétoriens.

Du moins pas du temps de Marc Aurèle.

Et, il en était clairement embarrassé ce qu'il n'aimait pas et cela se voyait.

Par contre, Cornelius Crassus semblait se divertir de la situation.

"Aemilius Trebutius Flaccus," entonna-t-il de sa meilleure voix d'orateur, m'offrant ainsi un aperçu de son avenir au sénat si sa famille pouvait se permettre une place, là, pour un deuxième fils.

"L'Imperator Caesar Marcus Aurelius Antoninus Augustus t'estime grandement pour les services que tu lui as, toujours fidèlement, rendu à lui et à sa famille, services pour lesquels tu as toujours été correctement récompensés. Aujourd'hui, il exige ton aide, comme banquier et sujet afin de résoudre un problème qui est d'une importance extrême pour sa Divine Personne. "

Le banquier inclina la tête en silence, nous conduisit à son bureau, fit partir ses secrétaires et ferma, ensuite, les portes, laissant les prétoriens, Rufa et mon chaton à l'extérieur.

Peu après, l'homme ouvrit de grands yeux étonnés suite à la lecture du rouleau qu'il avait étalé sur son vaste bureau.

Cornelius Crassus se tenait debout devant le bureau regardant, avec une lueur amusée au fond des yeux, le banquier pendant que je restais assise sur un tabouret, me sentant maladroite et déplacée comme d'habitude.

Aucun homme ne m'avait adressé la parole depuis que nous étions entrés dans la pièce.

Le questeur toussota et Aemilius Trebutius Flaccus leva la tête.

"L'argent sera déposé immédiatement au nom de la dame ..."

"Je suppose que la dame se servira de l'habituel coffre de banque." Dit Cornelius Crassus.

Le banquier approuva vigoureusement et sonna pour appeler un secrétaire.

Quand l'homme arriva, il lui donna les instructions relatives au coffre qui devait protéger ma fortune.

Le secrétaire était un homme mince aux traits asiatiques et aux mélancoliques yeux sombres.

Il me regarda rapidement puis pencha la tête et quitta la pièce.

Aemilius Trebutius Flaccus se tourna vers Cornelius Crassus.

"Je vous donnerai la clé aujourd'hui mais le cachet autorisant les transactions prendra quelques jours. Je le ferai livrer chez vous quand il sera prêt."

Le questeur inclina gracieusement la tête.

"Comment puis-je encore être utile à l'empereur ?"

"La dame a besoin d'un endroit pour vivre. L'empereur te sera très reconnaissant si tu l'aidais à s'établir à Rome."

"Je dois comprendre que la dame n'a aucune famille ?"

"Non, elle n'en a pas."

"Bien ... la soeur de ma femme est veuve ..."

"L'empereur souhaite que la dame soit installée confortablement et dans un endroit sûr."

"Ma belle-soeur vit dans une villa à la campagne."

J'en connaissais assez sur la société romaine pour être consciente que l'on s'attend à ce qu'une femme convenable et libre regarde humblement le sol et reste silencieuse quand les mâles discutent d'elle comme si elle n'était qu'un meuble.

Il y a quelques semaines, je n'étais rien qu'une esclave. Et une putain. Une matrone romaine et son esclave cuisinier n'avaient eu besoin que d'un regard pour savoir que même si j'étais libre, je n'étais pas quelqu'un de convenable.

Elle m'avait traité comme un rebut et, lui, avait essayé d'en profiter.

Maintenant, un patricien et un banquier jouaient le jeu de la supériorité masculine alors que moi j'étais supposée jouer celui de la modestie féminine.

"Je suis sûr qu'elle sera heureuse de servir l'empereur en hébergeant la dame ..."

"La dame ne veut pas être logée ou emmenée dans une villa à la campagne chez une veuve qui n'en veut pas et qui la traitera comme une indésirable. La dame peut penser et parler pour elle-même et sait parfaitement ce qu'elle veut."

Ma voix résonnait parfaitement raisonnable et absolument calme.

Les deux hommes me regardèrent complètement stupéfaits mais leur étonnement était très différent. Celui de Cornelius Crassus se teintait d'un mélange de chaude admiration et d'un brin d'amusement. Celui du banquier reflétait son incrédulité.

Dans leur monde, les femmes ne discutent pas ou ne contredisent pas les hommes.

Elles les trompent simplement ou les manipulent .

Je fixai mes yeux sur Aemilius Trebutius Flaccus. Je savais qu'ils étaient froids et implacables. Aussi implacable que lorsque je fixais Eugenia pour l'obliger à m'aider à sauver Maximus.

"Je veux un appartement dans un endroit calme et isolé. Quatre pièces au moins. Aéré. Propre. Plomberie intérieure."

Le banquier regarda brièvement Cornelius Crassus puis revint vers moi.

Je continuai à marteler mes demandes.

"J'ai un chat. Je ne veux pas être importunée pour cela. Et je veux déménager immédiatement."

Aemilius Trebutius Flaccus regarda, à nouveau, le questeur mais voyant qu'il n'avait aucune aide à en attendre, il reporta son attention sur moi.

"Domina ... je ... je pense que je peux vous aider."

Il fit une pause. Je ne répondis pas.

Il poursuivit.

"Il se fait que je possède un immeuble à appartements au Quirinal ... un endroit convenable, propre, sûr."

Je connaissais le Quirinal.

Suffisamment agréable pour tenir éloignées et irréelles les horreurs de Suburre, et pas assez chic pour me rappeler ce qui se passait derrière les portes fermées des maisons patriciennes situées sur le Palatin.

Beaucoup de marchands prospères et de riches provinciaux vivaient là. La famille de l'Empereur Vespasien y avait résidé jusqu'à ce que leur illustre fils occupe le palais impérial.

Je restai silencieuse.

"C'est une petite construction, seulement cinq appartements. Celui du deuxième étage est vide. Je suis sûr qu'il rencontrera vos aspirations."

Je restai toujours silencieuse.

"Je... Je serais heureux d'être utile à l'empereur en vous le prêtant pour le temps que vous souhaitez."

"Je ne veux pas que vous me le prêtiez, mais que vous me le louiez. Dites-moi votre prix."
Maintenant, je faisais la bravache car je n'en connaissais pas suffisamment sur les prix pour savoir ce qui était raisonnable de ce qui ne l'était pas.
Cornelius Crassus sembla sur le point d'accourir à ma rescousse mais quelque chose dans mes yeux l'en empêcha.
Aemilius Trebutius Flaccus sonna, à nouveau, son secrétaire et demanda les clefs.
Une demi-heure plus tard, les prétoriens escortaient notre curieux groupe incluant, maintenant, le banquier et son secrétaire, jusqu'au Quirinal.
L'appartement était vide depuis un an.
Il était poussiéreux, mais en bon état.
Il avait six pièces et une petite salle de bains. Il y avait aussi une agréable terrasse avec une échappée sur le beau jardin intérieur de l'appartement qui occupait la totalité du rez-de-chaussée.
C'était ensoleillé et aéré et il y avait quelques vieux meubles qui semblaient pouvoir encore offrir du service.
Le banquier parla des avantages de vivre dans un voisinage sûr qui était patrouillé la nuit et peuplé par des gens agréables qui possédaient des maisons plaisantes.
Je ne lui prêtais plus attention car j'étais trop occupée à visualiser l'intérieur de ma toute première habitation.
Deux heures plus tard, je retournai à la maison de Silvia Cornelia pour une dernière nuit avant mon déménagement du lendemain matin.
Je portais, sur moi, la clef en fer de mon coffre de banque, une bourse pleine de pièces de monnaie et le reçu pour le paiement du loyer de ma première année.
Le banquier m'avait loué l'appartement pour ce que je soupçonnais être un prix bien en-dessous de sa valeur car il était toujours incertain quant à mes rapports avec l'empereur et la faveur de ce dernier valait plus que n'importe quel or.
Je ne fis pas d'objection.
Trop d'hommes avaient profité de moi et il serait remboursé d'une manière ou d'une autre.
Il promit de me faire parvenir le contrat et le cachet par Cornelius Crassus.
J'avais accepté et avais quitté sa maison.
C'est seulement quand le portier de Silvia Cornelia ouvrit la porte de la maison que je remarquai que je souriais béatement.
Cette nuit-là, je pus à peine dormir. J'empaquetais, je déballais, prenant mentalement note de m'acheter des vêtements plus pratiques ... et plus discrets en empilant dans un coin ceux qui étaient les plus audacieux pour les éliminer.
En tant que responsable de la tenue des esclaves déléguées au plaisir du ménage de Cassius, j'avais la garde du petit coffre qui contenait les bijoux qui nous ornaient lors des soirées ou des rencontres plus privées.
Je l'avais complètement oublié et fut étonnée de trouver les bijoux parmi mes affaires.
Je l'éliminerais aussi, mais, tout comme mes vêtements de prostituée, il devrait attendre avant que je ne puisse arriver à un égout.
Après réflexion, j'ouvris la boîte qui contenait mes bijoux personnels - de petits cadeaux donnés par quelques hommes - et je les jetai dans l'autre coffre.
J'en gardai seulement un seul, une fine chaîne en or avec un petit pendentif égyptien - un scarabée en or et en émail avec le disque solaire coincé entre ses antennes, présent de séparation du fils de quatorze ans du sénateur.
Pendant que j'empaquetais, Rufa prenait sur elle.
Elle resta assise sur le lit, tenant le chaton dans ses bras tout en contemplant, d'un regard pathétiquement patient, l'agitation que je faisais dans la pièce.
La petite Numide était une bonne domestique.
Même à son âge, elle savait que sa maîtresse se rendait ridicule et qu'elle pouvait réaliser l'empaquetage plus rapidement et plus efficacement que moi.
Et elle me faisait comprendre qu'elle n'avait pas été repoussée, mais avait choisi de me laisser me rendre ridicule.
Vaguement amusée, je pensais qu'elle avait un avenir brillant devant elle au palais impérial.
Elle quitta le lit seulement une fois, quand elle me tendit silencieusement la pochette contenant les éponges grecques qu'elle avait sauvées des griffes et des dents de Rubia, pochette dont le chaton avait quand même eut le temps de mâchouiller le cuir.
Je la remerciai distraitemment mais comme je m'apprêtais à déposer la pochette dans le coffre des rebuts, quelque chose me retint.
Je fermai le poing et écrasai les éponges si précieuses tandis qu'un sourire froid étirait mes lèvres.
Cornelius Crassus vint me chercher immédiatement après le petit déjeuner, un repas qui cette fois – ce qui n'était pas si surprenant tout compte fait - était abondant et livré à temps dans la chambre.
Quand je descendis l'escalier, j'aperçus Silvia Cornelia, maussade, debout aux côtés de son frère ... comme je savais qu'elle le serait : elle avait refusé que je lui sois présentée et fait de son mieux pour faire

de mon séjour chez elle un enfer, mais elle ne pouvait prendre le risque d'être absente pour le cas où j'aurais choisi de me plaindre à son frère.

Si le questeur était agacé d'être chargé par son empereur d'un déménagement, il ne le montrait pas. Au lieu de cela, il me salua avec son habituelle et déconcertante politesse et me demanda si j'étais prête à partir.

Je lui répondis que oui avec la même politesse puis, souriante, fis face à Silvia Cornelia.

" Domina, laissez-moi vous remercier pour votre gentillesse. Vous avez été une hôtesse extrêmement gracieuse et mon séjour dans cette maison un des plus plaisants ... je sais que la courtoisie exige que l'invité offre un cadeau à son hôtesse mais je viens d'arriver à Rome et n'ai pas encore eu le temps de m'établir. Pourtant, parfois, un bon conseil est un cadeau beaucoup plus précieux que de l'argent ou de l'or... "

Du coin de l'oeil, je vis le froncement de sourcils de Cornelius Crassus.

Il savait que je tramais quelque chose et que ce quelque chose n'était pas bon. Pas bon du tout.

"Donc laissez-moi vous donner un petit conseil, Silvia Cornelia. Comme il est évident, au vu de votre état - et de cette descendance digne de l'épouse d'un batelier ivre que vous appelez vos enfants - que vous n'êtes pas apte à tenir votre mari éloigné de votre lit, vous devriez au moins essayer d'apprendre à prendre du plaisir à ses attentions. Cela ferait des miracles sur votre humeur et votre beauté et vous aiderait aussi à paraître plus jeune que vos ... trente ans ?"

Je l'entendis suffoquer mais continuai à lui sourire aimablement.

"Pourtant si vous trouvez la tâche trop éprouvante pour votre cerveau de patricienne, apprenez au moins comment l'empêcher de vous rendre enceinte à chaque fois vous sevez votre dernier de portée."

Ceci dit, je jetai la pochette en cuir contenant mes éponges aux pieds de la femme déconcertée, lui tournai le dos, pris le chat des bras de Rufa et quittai la maison.

Cornelius Crassus renifla comme le font les hommes quand ils essaient d'assourdir leur rire puis il se maîtrisa rapidement mais pas si vite que je n'aperçoive une lueur amusée et admirative

Comme j'atteignais la porte, j'entendis, assourdi, le gloussement du portier.

Seule, Silvia Cornelia demeura silencieuse.

Interlude - A.D. 180

Rubia était tombée endormie durant mes rêveries et, soudain, son poids me parut insupportable.

Je bougeai légèrement afin de mieux placer l'animal sur mes genoux mais ses griffes sortirent automatiquement en réponse

Je tressaillis quand les griffes acérées comme des aiguilles traversèrent la fine soie et se plantèrent dans ma chair.

En même temps, un oeil prudent et vert s'entrouvrit et me fixa avec circonspection. Je souris à la chatte et lui grattais l'arrière des oreilles pour la rassurer. Apaisée par mes caresses et mon immobilité retrouvée, Rubia soupira et se retourna pour se rendormir.

Il semblait curieusement adéquat que mon chat favori utilise ses griffes sur moi comme je me rappelle avoir utilisé les miennes sur Silvia Cornelia.

Mais le destin et les dieux sont connus pour leur goût de l'ironie !

Je n'avais plus pensé à cet épisode depuis des années!

Je ne me sentais pas particulièrement fière de mon comportement d'alors, même si je n'étais guère encline à l'admettre.

J'avais été désagréable avec une femme dont la seule faute était d'être plus cruche que la plupart des personnes.

Même si j'avais du mal à appréhender la bêtise, je ne suis pas d'habitude une personne désagréable.

Je n'ai pas besoin de l'être.

Peu après mon affranchissement, j'appris qu'il y a une façon beaucoup plus efficace et plus civilisée pour obliger les sots à se tenir cois.

Je les maintiens là où je veux qu'ils soient : assez proches pour les observer et échanger même des plaisanteries inoffensives, et, en même temps, suffisamment éloignées pour les empêcher de devenir familiers et d'envahir ma vie privée.

Seules, deux personnes peuvent s'approcher de moi.

Seules, deux personnes ont une place dans mon coeur et dans ma vie.

Seules, deux personnes peuvent me toucher et s'attendre à ce que leur contact ne pas soit rejeté, mais accueilli favorablement.

Seules, deux personnes...

Et, bien sûr, Maximus!

Il y eut un coup discret sur la porte de mon appartement.

Je ne tournai ni la tête, ni ne répondis car je ne connaissais que trop bien cette manière de frapper.

Apollinarius entra dans mon salon et s'arrêta net quand il vit que j'étais toujours pieds nus et vêtue de mon peignoir en soie alors que j'étais supposée être prête à descendre à tout moment.

"Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?" Demandais-je.

Il s'approcha vivement de moi, signe évident de sa détresse car d'habitude son allure est toujours posée et détendue.

Il s'assit sur la chaise devant moi, probablement pour insérer sa présence dans mon champ de vision comme je ne semblais pas encline à le regarder.

"Proximo retourne à Rome mais il laisse ses gardes ici à ... pour m'aider ... à le manipuler..."

Je levai la tête et fixai ses yeux couleur noisette qui semblaient troublés.

"Nous savions que cela allait arriver. Il a ... trop de valeur et est trop dangereux."

"C'est ce que le garde ... responsable a dit"

"As-tu pu lui parler ?"

Apollinarius soupira tristement et fit non de la tête.

"J'ai essayé, mais ... c'était trop dangereux. Il ... il est aussi ... aussi ... trop bouleversé ... pour y prêter attention ... et pour comprendre... l' ... l'allusion..."

Je relevai les sourcils.

Il n'était pas possible que "bouleversé" soit le mot qui convenait.

"Comment est-il ?" Demandais-je.

Apollinarius haussa les épaules et soupira à nouveau.

"Bouleversé," répéta-t-il avant d'ajouter. "Angoissé. Affligé. Affolé."

Mon ancien professeur semblait malheureux.

"Il est effrayé, Julia, "Ajouta-t-il." Effrayé comme il ne l'a, sans doute, jamais été."

J'eus l'impression d'avoir reçu un coup.

Effrayé.

Il poursuivit.

"Quand Proximo s'est apprêté à partir et qu'il a compris ce qui lui arrivait, il ... il l'a supplié de ne pas le laisser ici! "

Je pressai fortement mes lèvres l'une contre l'autre refusant d'accepter ce qu'il disait, refusant d'accepter la douleur que j'avais infligée à Maximus car si je l'acceptais, je savais que je flancherais, que ma santé mentale craquerait.

"Il l'a supplié, Julia! " Répéta-t-il d'un ton qui ne laissait aucune place au doute.

Je n'ai pu le supporter.

"C'était une comédie, Apollinarius! Une comédie nécessaire! Il est fort! Nous la lui expliquerons et il comprendra! "

Mon ancien professeur paraissait abattu.

Je lui pris la main.

"Nous le sauverons! Nous lui donnerons sa liberté! "

"Mais nous avons pris sa fierté, Julia! Il n'oubliera pas! Il ne pardonnera jamais!"

"Il y a six ans, j'ai menti pour sa sécurité! Il y a six ans j'ai risqué ma vie pour lui! Il y a six ans j'ai tué un homme pour empêcher cet homme de le tuer! J'ai tué pour lui, Apollinarius! Et je le ferais de nouveau! Il n'y a rien que je ne ferais pour l'aider! Même si cela signifie l'humilier!"

Apollinarius baissa la tête. Je serrai les lèvres et tapotai sa main.

"Je suis désolée, mon ami. "

"Ce n'est bien, ma chère. Tout va bien. Nous sommes tous les deux fatigués et tendus..."

Un long silence embarrassant s'installa.

"Que penses-tu de lui ? "

"Oh, je savais qu'il était spécial pour attirer une femme comme toi, mais... "Apollinarius rougit fortement tout en essayant de poursuivre." Mais il ... il... "

"Il est magnifique," Finis-je catégorique.

Apollinarius rougit furieusement et je ne pus m'empêcher de sourire devant cette nouvelle preuve que, général ou esclave, Maximus restait toujours Maximus et que l'attraction qu'il exerçait sur les gens restait intacte.

Une attraction qu'il ne remarquait même pas ... ce qui la rendait encore plus dévastatrice.

"Je ferais mieux de retourner. J'ai laissé ces bâtards à la cuisine avec de la nourriture et du vin en suffisance mais ils deviendront soupçonneux si je ne reviens pas rapidement. L'as-tu eu ?"

Je pris une petite fiole en verre de la poche de mon peignoir et la remis à Apollinarius. Il en examina le liquide vert.

C'était l'opium le plus cher qu'il était possible d'acheter. Le même que celui utilisé par les chirurgiens militaires et impériaux.

"Ca marchera ?" Demanda-t-il d'un air de doute.

"Ne t'inquiètes pas!" Dis-je. "Cela marchera."

Il y a six ans, j'avais fait connaissance avec l'opium d'une manière assez rude quand le chirurgien de la légion m'avait droguée d'une dose généreuse suivant en cela les ordres de Maximus.

"L'apothicaire m'a assuré que quelques gouttes dans chaque gobelet de vin suffiront à les endormir. Et quand ils se réveilleront, ils auront simplement l'impression d'avoir une gueule de bois carabinée ..."

"Probablement, d'ailleurs, la plus terrible que ces bâtards expérimenteront jamais," soulignais-je. "Et la plus chère."

Un opium de première qualité et un Falerne de grande cuvée ne faisaient pas partie des plaisirs quotidiens des balourds stupides employés par Proximo.

Apollinarius hésitait toujours .

"Va!" Le pressais-je. "Va et verses la drogue dans leur vin. Fais attention à ne pas en boire et avertis-moi dès que je peux descendre en toute sécurité."

Mon ancien professeur privé entra en action et je laissai échapper un sourire.

Cher Apollinarius! Il était le meilleur soutien que l'on puisse trouver que ce soit pour organiser un banquet particulièrement complexe ou un complot pour sauver la vie d'un général romain devenu gladiateur.

Mais prendre des responsabilités n'était pas son fort !

Dans notre étrange association, c'était mon travail de prendre les décisions et de diriger les actions.

Cela le serait toujours.

À vingt-quatre, après l'esclavage, la prostitution, après être tombée amoureuse et avoir été rejetée, après la solitude, un mariage sans amour, le veuvage, me transformer en femme d'affaires responsable fut aussi naturel pour moi que de respirer.

Parfois plus même!

Apollinarius referma la porte derrière lui et je retournai à mes réflexions en me contemplant dans le miroir.

J'aurais dû m'habiller pour être prête à descendre à tout moment.

Pourtant, je ne pouvais que rester, là, à caresser mon chat tricolore qui dormait profondément, à me regarder dans le miroir et à me souvenir ...

La seule raison pour laquelle je m'étais trouvée à Rome en ce jour fatidique était Apollinarius. J'étais veuve depuis plus de deux ans et depuis la mort de mon mari, mon vieux professeur privé m'était devenu encore plus proche.

Il savait que la mort de Marius Servilius m'avait affectée plus que je ne voulais le montrer mais il ne savait pas pourquoi et je ne le lui expliquai pas.

Comme toujours, il ne me posa pas de questions.

Au lieu de cela, il m'aida pour les obsèques et quand je pris le contrôle de la flotte dont j'avais hérité, il m'enseigna patiemment la meilleure façon de la gérer. Que ce soit en m'expliquant un passage de la loi je n'avais pas complètement saisi ou en partageant silencieusement mes repas, Apollinarius fut toujours à mes côtés.

En ce jour fatidique, je ne voulais pas être à Rome.

C'était non seulement la chaleur de cette fin de printemps mais aussi le fait que dans l'Urbs je me sentais toujours oppressée, malgré l'isolement de mon appartement sur le Quirinal, qui m'incommodait.

Je voulais retourner à la villa mais Apollinarius insista pour que nous restions à Rome. Nous nous sommes disputés et il insistait sur le fait que j'étais trop jeune pour mener une telle vie de recluse, que je devais accepter certaines des nombreuses invitations à dîner que les relations d'affaires de mon mari - qui étaient maintenant les miennes - m'envoyaient régulièrement.

Je lui dis que j'avais eu mon comptant de banquets, de guirlandes parfumées et de ce que les Romains entendaient comme divertissement fastueux pour quelques temps.

Apollinarius n'insista pas car il savait que j'évoquais non seulement des banquets que j'avais organisés pour mon défunt mari, mais aussi des soirées sordides auxquelles j'avais été forcée de participer alors que je n'étais qu'une enfant effrayée.

Mais il ne laissa pas tomber le sujet pour autant et il essaya de me convaincre d'aller au théâtre ou de faire des courses en me rappelant que ma période de veuvage était finie depuis des mois.

Je répondis que je n'aimais pas le théâtre par temps chaud et que je n'avais nul besoin d'aller faire des courses car la plupart des marchandises exotiques que je pourrais trouver sur les marchés de Rome étaient importées en Italie par mes vaisseaux et que, donc, je pouvais me servir directement sur les bateaux que ce soit en verrerie, en tissus rares et chers ou en chevaux de pure race.

Voyant qu'il n'arrivait à rien, il essaya un dernier argument pour me retenir en ville : il laissa tomber, sur mon bureau, une pile impressionnante de rouleaux et de documents.

"Comme tu refuses de t'amuser, ma chère, nous allons utiliser ton temps à quelques chose d'utile. Tout cela exige ton attention personnelle."

Je jetai un rapide coup d'œil à la pile et gémi. C'étaient des rapports d'agents commerciaux de Cappadoce, de Lyon, d'Antioche, de Césarée et de nombreux autres endroits.

Des contrats de transport qui exigeaient mon approbation. Des lettres de clients. Des propositions d'affaires.

Les plaintes incessantes des contremaîtres des chantiers navals.

Cela me prendrait au moins deux ou trois jours pour tous les traiter correctement.

Je regardai Apollinarius d'un air renfrogné et il rit sous cape.

"Je te laisse maintenant, mais si tu changes d'avis pour le théâtre je suis en train de lire dans la cour!" Dit-il et il quitta la bibliothèque fredonnant un air grec enjoué au sujet d'une belle mais triste sirène qui était tombée amoureuse d'un beau marin aux cheveux sombres.

Quand la porte fut fermée derrière lui, je soupirai puis éclatai de rire.

Apollinarius me connaissait trop bien!

Même si, au début, je rechignais quand mon mari insistait pour que j'apprenne à gérer son affaire, rapidement, j'en étais venue à aimer cela.

C'était un travail dur qui exigeait davantage de temps que j'étais prête à y accorder, mais c'était aussi positivement excitant.

Cela demandait d'être visionnaire, d'avoir de la concentration, de la planification, une approche méthodique et, surtout, c'était un défi.

Cela signifiait jongler avec le temps, les chantiers navals, les horaires et la trahison mais surtout cela signifiait traiter avec des hommes qui ne voulaient pas traiter avec une femme puissante.

Et c'était la partie que j'aimais le plus!

Inutile de préciser que peu de femmes géraient des affaires, même si certaines de ces femmes possédaient une intelligence au moins six fois supérieure à celle de leur homologue masculin.

Aussi loin que se développait l'entreprise, il n'y avait que moi.

Et ma flotte était la deuxième juste derrière celle qui transportait le grain impérial

Avec un petit sourire triste, j'ouvris le premier rouleau.

Au bout de deux heures, On frappa à la porte. Il y avait une insistance dans le son qui me suggéra que celui qui frappait le faisait depuis un petit temps déjà.

"Entrez!" Dis-je avec une touche d'impatience dans la voix car je n'aimais pas être interrompue dans mon travail.

Une vive petite femme dodue d'une cinquantaine d'années entra dans la bibliothèque.

Ses cheveux avaient beau être gris, l'étincelle de ses vifs yeux noirs la rajeunissait.

Nicia, ma femme de chambre.

Elle était grecque, comme son mari qui avait été mon intendant.

"Excusez-moi de vous interrompre, Domina..."

J'abandonnai le stylet et me laissai aller contre le dossier de ma chaise.

Son attitude n'était vraiment pas ordinaire et semblait relever d'un souci personnel.

Ayant eu six fils à élever, Nicia ne me consultait jamais pour les affaires domestiques : elle avait trop l'habitude de prendre en charge les problèmes et de les résoudre.

"Domina, est-ce que cela vous ennuerait si ... nous voudrions avoir notre après-midi libre demain..."

Je relevais les sourcils d'un air interrogateur.

Le discours habituel de Nicia ne comportait pas de telles hésitations.

"Athenodorus et moi. Et... Lollia, Sophrona, Arminilla et Porcia."

Maintenant j'étais franchement intriguée.

"Qu'est-ce qui se passe?" Demandais-je. "Pourquoi la moitié de ma maison souhaite-t-elle un congé en même temps ?"

"Nous voudrions aller aux jeux."

Les jeux.

Je fronçai les sourcils. Depuis cinq ans, la sagesse et la compassion de Marc Aurèle en avaient libéré Rome.

Même s'ils continuaient en province et que des rumeurs sur de joutes privées et secrètes de gladiateurs abondaient, le Colisée était resté fermé, ses cachots souterrains, ses cages et ses cellules n'étaient plus hantées que par la poussière et les chats errants pourchassant les rats.

Mais Marc Aurèle était mort et les jeux étaient revenus avec son héritier.

Mon froncement de sourcils s'accroissait pendant que je songeais au nouvel empereur. Je n'avais pas eu besoin de mon défunt mari pour m'apprendre l'importance d'un réseau d'information : j'avais été une putain.

Mes informateurs étaient bien placés et encore mieux payés.

J'avais pleuré Marc Aurèle, mais j'avais promptement recueilli de l'information sur son fils.

Lucius Aelius Commodus Aurelius Antoninus était le seul enfant mâle survivant de l'empereur et avait été de toute évidence le favori de sa défunte épouse.

Faustina avait donné à son impérial mari treize enfants mais seuls Commodus et quatre filles avaient survécu assez longtemps pour devenir des adultes.

Il était le premier empereur à hériter de la couronne de laurier d'or de son père depuis que Titus avait hérité de la sienne de Vespasien il y a plus d'un siècle.

Mais, même, s'il n'était empereur que depuis quelques mois, il était évident que Commodus n'était pas Titus.

En vérité, le Sénat craignait qu'il ne ressemble davantage au jeune frère de ce dernier : Domitien.

Des rumeurs courraient sur le jeune empereur.

Il était revenu d'une visite officielle à son père, en Germanie, rapportant la nouvelle de sa mort inopinée, un nouveau commandant des prétoriens et sa soeur, Dame Lucilla, qui se tenait toujours à ses côtés.

Dans sa hâte à établir son autorité, il avait laissé à d'autres le soin d'incinérer le cadavre de son père. Son entrée triomphale à Rome avait été gâchée par la prudente expectative populaire et les moqueries du Sénat: il était entré dans la ville comme un conquérant alors qu'il n'avait jamais combattu.

Le jeune Commodus avait, rapidement, réussi à décevoir les sénateurs qui avaient respecté son père en élevant un certain Falco à un rang bien au-dessus de ses mérites.

On disait que ce Falco manipulait l'empereur qui m'avait été décrit comme arrogant et paresseux.

Il y avait aussi des rumeurs sur son inclination contre nature vis-à-vis de sa soeur préférée.

Et est puis vinrent les jeux.

Cent cinquante jours de sang pour célébrer son défunt père ... pour célébrer la gloire d'un homme qui avait méprisé tant les guerres qu'il avait été forcé de mener pendant les vingt années de son règne que le carnage insensé des combats de gladiateurs.

Mais Commode aimait les bains de sang ... tant que cela n'impliquait pas de verser le sien.

On m'a dit qu'il avait hérité de l'inclination malsaine de sa mère pour les gladiateurs. D'ailleurs, le commérage le plus commun à Rome était que Faustina ne l'avait peut-être pas conçu sous le dais pourpre du lit matrimonial, mais dans les sordides cachots souterrains du Colisée où, comme beaucoup d'autres matrones respectables le faisaient, elle avait profité des compétences des champions les plus courageux dans une arène totalement différente !

Certains suggéraient même que Marc Aurèle n'avait pas fermé les jeux par compassion, mais pour s'épargner davantage d'humiliations.

Même si je passai beaucoup de temps loin de Rome et que, quand j'y étais, je m'éloignais rarement de ma demeure, j'avais entendu parler du rétablissement des jeux.

Ils avaient été planifiés à la hâte mais Commode avait ordonné qu'ils soient non seulement les plus longs de l'histoire romaine, mais aussi les plus prodigues, surpassant même ceux de la grande ouverture du Colisée il y a cent ans.

Aucune dépense ne devait être épargnée et le trésor public en était gravement éprouvé si bien que dans un temps relativement proche, le peuple qui les aimait tant en souffrirait aussi.

Mais ils ne s'en rendaient pas compte et donc ne s'en souciaient pas.

Ils se souciaient seulement de leur pain, de leur vin et des bains de sang quotidiens offerts pour leur amusement.

Mal à l'aise face mon silence, Nicia relança sa demande.

"Nous retournerons bientôt à Ostie et nous voudrions les voir au moins une fois ..."

"Je n'aurais jamais supposé que tu aimais les jeux, Nicia."

"Oh, j'y ai déjà été une ou deux fois avant que le Colisée ne soit fermé. Athenodorus avait l'habitude d'y aller avec les garçons et de parier une pièce de monnaie ici et là... Une fois, il a même gagné." Dit-elle d'un ton qui laissait suggérer qu'elle savait mieux que lui quel homme allait le plus probablement gagner.

"N'avez-vous jamais pensé à y aller, Domina ?"

"Non."

Mon ton était suffisamment sec pour décourager même la curiosité insatiable de Nicia.

Ma flotte transportait n'importe quelle cargaison du moment que c'était légal et que les frais étaient payés.

N'importe quelle cargaison légale mais pas les esclaves ni les bêtes pour les jeux.

Dès que j'héritai de la flotte, j'interdis ce type de transport à tous mes agents commerciaux les informant de ce qui les attendait s'ils osaient désobéir.

Un agent à Chypre voulut braver l'interdiction en voulant tirer un bénéfice certain du passage en contrebande de cinquante esclaves africains sur un de mes bateaux.

À son arrivée à Ostie, la cargaison humaine avait été libérée, l'homme renvoyé et livré en pâture au commerçant d'esclaves en colère qui avait exigé une compensation.

Il n'y eut pas d'autres incidents.

"Ce ne sont pas seulement les jeux, Domina. C'est LE GLADIATEUR..."

Quelque chose dans le ton de Nicia soulignait l'importance de ce mot.

"Le gladiateur ?" Demandais-je par politesse.

Je n'avais jamais été aux jeux mais j'avais aperçu des gladiateurs quand ils venaient à la villa de Cassius pour le service de reproduction. Cela m'était complètement égal de ne plus jamais en revoir un.

"Il est nouveau à Rome. Ils l'appellent l'Espagnol. Sa réputation l'a précédé. Il vient d'une des provinces africaines ..."

"Un Espagnol d'Afrique ?" Me moquais-je.

Nicia ne remarqua pas mon ton sarcastique tant était grande son excitation pour l'histoire de l'homme car les gladiateurs deviennent facilement des sujets de légende.

"Lors de son tout premier combat, il a mené une bande de gladiateurs venus de province contre une des équipes les plus expérimentées de gladiateurs de l'empire et ceux-ci ont été battus! Et ensuite, il a défié l'empereur! Les hommes disent qu'il est le meilleur gladiateur qui ait jamais existé..."

Nicia baissa la voix comme une conspiratrice.

"Et les femmes disent qu'il est beau comme Dieu... Tout Rome est folle de lui."

J'aurai pu m'en douter !.

La soif de sang des romains ne peut être comparée qu'à leur insatiable appétit sexuel.

En latin, il y a plus de trente mots pour désigner les putains et les variations de leur commerce.

La deuxième profession la plus populaire en ce qui concerne la linguistique est celle des gladiateurs.

Et ces deux professions sont liées par une infamia partagée qui tient les putains et les gladiateurs hors de la société en compagnie des entrepreneurs de pompes funèbres et des acteurs.

Si les riches aristocrates des deux sexes louent les plus beaux gladiateurs dans des buts sexuels, les putains bon marché sont régulièrement louées par ceux qui ne sont pas favorisés par la richesse.

En allant suivre les jeux avec le mari de Nicia, mes femmes de chambre seraient certaines de pouvoir regarder de tout près l'homme ce qui n'aurait pas été le cas si elles s'étaient rendues seules aux jeux car elles auraient été reléguées d'office dans les rangées les plus hautes au nom de la décence publique.

"Domina ?"
"Hmmm ?" Perdue dans mes songeries, j'avais oublié Nicia.
"Oh, oui, vous pouvez aller."
"Merci, Domina! Nous serons de retour avant le crépuscule."
Je fis un vague geste de la main pour indiquer que l'entretien était terminé.
Quand ma femme de chambre ferma la porte derrière elle, je me replongeai dans à mes occupations mais en vain.
Cette petite conversation m'avait mise mal à l'aise.
Cent cinquante jours de jeux.
Pas bon pour les affaires.
Pas bon pour Rome.
Il y avait quelque chose de sinistre en cela.
Peut-être Apollinarius avait-il raison. Peut-être avais-je besoin de m'amuser.
Soudain, aller au théâtre me sembla une bonne idée et je quittai la pièce.
"... Maximus..."
Je m'arrêtais comme frappée par la foudre.
Maximus.
Un nom peu commun, rarement imposé aux garçons romains en bas âge avec leur bullas comme si leurs pères avaient peur de placer un fardeau trop lourd sur leurs tendres épaules.
Maximus.
Un nom ajouté parfois à ceux reçus à naissance en récompense d'accomplissements extraordinaires.
Mais qu'un obscur fermier espagnol avait donné à son fils, quand le tenant dans ses bras et l'acceptant comme sien, il avait été écrasé par la grandeur future de son propre enfant.
"... Maximus..."
La voix féminine était celle d'une de mes femmes de chambre. Elle s'éloignait accompagnée de gloussements féminins.
Je fis demi-tour et me dirigeai vers le son.
Elles étaient dans un coin, bavardant avec une telle animation qu'elles ne remarquèrent ma présence que quand je me tins à leurs côtés.
Quand elles la remarquèrent, il y eut de l'agitation, des glapissements, des rougissements et des excuses murmurées puis quatre têtes se baissèrent à l'unisson pour me saluer avec respect.
"De quoi êtes-vous en train de parler ?" Demandais-je, employant un ton cassant qui m'étonna moi-même.
Les épaules s'arrondirent sous le choc.
"Nous... Lollia nous parlait de ... de Maximus ..."
"Maximus ?"
"Le ... L'Espagnol, Domina... Le gladiateur dont tout le monde parle à Rome..."
Je ne pouvais pas mettre un nom sur le visage de la jeune fille qui parlait.
Machinalement, je me dis que si je ne pouvais pas me rappeler les noms et les visages de mes femmes de chambre, il était évident que mon personnel de maison était en nombre excessif.
"L'Espagnol ?" Dis-je en fronçant les sourcils.
Mon cœur se mit à battre la chamade ... Maximus...
"Oui, Domina. Le nom de l'Espagnol est Maximus ..."
"... il a mené une bande de provinciaux ... les a défaits ... beau comme Dieu ..."
"Où est Nicia ?" Exigeais-je.
Les demoiselles relevèrent la tête et tournèrent vers moi des yeux choqués.
Alors je me rendis compte que j'avais crié.
Mes yeux devaient être flamboyants mais je ne m'en souciais pas.
"Où est-elle ?" Répétais-je.
"La dernière fois je l'ai vue, elle se dirigeait vers la pièce de couture, Domina ..."
"Allez la chercher et envoyez-la à la bibliothèque! Maintenant!"
Sans attendre de réponse, je les laissai là et couru vers mon sanctuaire.
"Décris-moi le gladiateur, Nicia." La question l'atteignit au moment où elle refermait la porte de la bibliothèque.
Elle était embarrassée.
"Le gladiateur ?"
"L'homme que vous appelez l'Espagnol! Décris-le-moi!"
"Je l'ai seulement vu de loin, dans l'arène ... car il y avait tant de monde autour des cellules d'exposition que je n'ai pas pu m'en approcher..." Nicia hésita et me regarda à la recherche d'un indice. Elle n'en trouva aucun.
"Domina, qu'est-ce qui se passe ?"
"Arrêtes de me faire perdre mon temps et décris-le-moi!" Dis-je d'un ton froid et tranchant.
Nicia tressaillit.
"Il ... il est grand, mais pas trop ... il est fort ... c'est un homme à la silhouette vigoureuse ... à la musculature puissante ... avec de larges épaules ... des jambes robustes ... des cheveux bruns, couper comme ... ceux d'un soldat"

"Ses yeux ?"

Cela ne pouvait pas être. Il était général. Il était en Germanie.

"Je n'ai pas vu ses yeux, Domina ... mais les femmes disent qu'ils sont de la plus belle couleur aigue-marine qu'elles aient jamais vue."

D'épouvante, je fermai les miens.

Maximus.

Le sang hurla à mes oreilles.

"Mais je l'ai entendu parler quand il a quitté l'arène ... quand il a ouvertement raillé l'empereur ... je n'oublierai jamais sa voix, Domina. Elle était profonde et rocailleuse. "

Mes yeux s'ouvrirent brutalement.

Sa voix ... sa voix si profonde et si chaude qui m'avait consolée, m'avait encouragée et m'avait apaisée pour m'aider à m'endormir, il y a six ans.

La voix dont j'avais rêvé qu'elle m'appelle par mon nom ... je me couvris la bouche de mes mains pour étouffer mon cri.

"Domina, qu'est-ce qui arrive ?" Nicia semblait vraiment inquiète. Je l'ignorai.

"Tu as été aux jeux il y a deux jours. Quand est-il prévu qu'il se batte de nouveau ?"

"Et bien, aujourd'hui c'est jour de jeux, donc, il sera là. Les gens sont fous de lui et, donc, ils l'ont planifié sur une base quotidienne."

C'était fort peu commun. Les gladiateurs vedettes parfois ne se battent qu'une ou deux fois par an.

Le repas de midi venait de se terminer.

Les gladiateurs se battaient l'après-midi.

Je ferais mieux de me dépêcher.

Je me précipitai vers la porte.

"Domina, qu'est-ce qui arrive ? Où allez-vous ?"

"Aux jeux !" Marmonnai-je en me ruant vers ma chambre à coucher.

Je courus presque tout le long de la Via Nomentana vers le Forum et le Colisée.

Nicia avait voulu venir avec moi mais, après m'être saisie d'un manteau bleu à capuche, je lui avais claqué la porte au nez.

A quelques blocs de ma maison, je fus happée par la foule se dirigeant vers le massif amphithéâtre au-delà du Forum. Toutes les conversations portaient sur les jeux et tout le long du parcours, j'entendis son nom prononcé avec révérence et crainte par une myriade d'accents, révérence qui n'empêchait pas les remarques obscènes.

Maximus. Maximus. Maximus.

Son nom était martelé dans mon cerveau à chaque pas que je faisais et à chaque battement de mon cœur affolé.

Maximus. Maximus. Maximus.

Chaque pas et chaque battement me rapprochaient du Colisée et d'une révélation redoutée.

Si j'avais cru en la pitié des dieux, j'aurais prié pour que ce soit une erreur, pour que je me sois trompée sur la véritable identité de l'Espagnol.

Mais les dieux ne sont que des statues de marbre et la pierre est trop proche de l'éternité pour s'apitoyer sur le genre humain.

Je connaissais quand même un peu la routine des jeux et je me souvins que les gladiateurs étaient exposés dans des cellules extérieures pour l'inspection publique en attendant leurs tours de combattre. Une fois arrivée sur le Forum, je n'eus qu'à laisser la foule me pousser vers le chemin d'accès à l'entrée Nord-Ouest de l'imposant bâtiment si haut qu'il en occultait presque le ciel, si écrasant qu'il en était intimidant.

Le plus troublant dans les jeux c'est qu'ils sont les seuls événements qui rassemblent tous les Romains, les plébéiens et ceux des classes privilégiées.

Contrairement aux anciens athéniens, les Romains ne sont pas réunis par une passion commune pour le théâtre car la foule peut à peine comprendre la langue cultivée des tragédies si appréciées des patriciens. Et, si les aristocrates veulent s'encanailler, ils ne se donnent pas la peine de suivre les comédies tant appréciées par les classes inférieures car ils ont tout ce qu'il leur faut pour cela, sous la main, dans les quartiers des esclaves.

Mais les jeux entraînent, irrésistiblement, les riches et les pauvres loin de leurs maisons et de leurs tâches telles une puissance maléfique à laquelle nul ne peut résister.

Les spectateurs étaient avides de s'amuser en étant les témoins privilégiés de la destruction insensée de bêtes et d'humains, jeunes et vieux, de cette vie et de cette beauté mise en scène pour leur amusement. Même les femmes les plus révérees de Rome, les Vierges de Vesta, et la famille impériale convergeaient vers le Colisée, massif temple où le sang était offert pour apaiser la puissante et impitoyable Roma Dea. Le temps, passé pour atteindre les cellules, me parut interminable.

J'étais entourée d'une humanité qui traçait son chemin dans cette direction, se poussant et se bousculant pour voir l'homme qui avait défié l'empereur, le tout à une allure d'escargot.

Je reçus des coups de coude dans les côtes, on me marcha sur les pieds, on m'injuria ... je fus littéralement immergée dans une cohue assourdissante aux odeurs corporelles à la limite du supportable.

J'entendis aussi toute sorte de conversation sur les débuts, à Rome, de l'Espagnol et comment il avait conduit ses compagnons gladiateurs dans une contre-attaque désespérée, mais en finalité victorieuse, contre des guerriers professionnels interprétant le rôle des légionnaires invincibles de Scipion l'Africain ... comme un général romain menait ses troupes.

"Maximus! Maximus! Maximus!"

Maintenant les cris de la foule étaient assourdissants.

J'étais proche, tellement proche.

Proche de la vérité.

Proche de douleur.

Proche comme jamais de mon propre destin ... Alors, je paniquai.

Je voulus m'enfuir, me cacher, fermer les yeux et me couvrir les oreilles afin de ne plus entendre ces cris perçants, de ne plus voir tous ces visages et, par-dessous tout, de ne pas découvrir la vérité, cette vérité que je redoutais tant.

Mais, il n'y avait aucune possibilité de m'extirper de la foule, il n'y avait nul endroit où me réfugier.

Et, puis, il y eut un léger mouvement dans la foule et je le vis.

Je le vis pour la première fois depuis six ans... L'homme dont j'étais tombé amoureux quand j'avais dix-huit ans.

L'homme que la foule appelait l'Espagnol.

L'homme dont je connaissais la véritable identité : le Général Maximus Decimus Meridius.

L'homme que dans mes rêves j'appelais "mon bien-aimé".

Il était assis, à l'arrière de la cellule, à l'ombre, mais je reconnus immédiatement son beau et rude visage, ses cheveux sombres coupés court, à la militaire, sa barbe soigneusement coupée qui encadrait une bouche qui semblait, trompeusement, douce et tendre comme ... celle d'une femme mais qui, dans la passion, n'était qu'exigence hardie et insatiabilité masculine.

Quelque chose craqua en moi.

Jouant des coudes et des pieds tout autour de moi, je réussis à m'approcher.

Mon manteau se coinça et je l'arrachai pour me libérer. Je poussai. J'agrippai. Je piétinai des hommes, des femmes, des enfants jusqu'à ce que je parvienne, enfin, au premier rang.

Il restait distant et digne, le visage indéchiffrable, les yeux errants dans le vague, des yeux qui pouvaient, dans la passion, brûler d'une intensité insoutenable et, dans la colère, se transformer en deux lacs aux glaciales eaux bleues

Son attitude passive ne diminuait en rien sa force, sa puissance et sa dignité.

Habillé de la rude tunique bleue des gladiateurs et d'une armure en cuir, chaque pouce de son être proclamait ce qu'il était : un général.

Sa peau était bronzée, d'un ton plus accentué que dans mes souvenirs.

Ses bras et ses jambes nus semblaient encore plus musclés et puissants... Il était beau ... divinement beau.

Je m'accrochai aux barres de fer, non seulement dans une vaine tentative de m'approcher davantage, mais aussi pour m'empêcher de tomber tellement ma tête tournait et mes jambes flageolaient.

"Maximus!"

Je prononçai son nom, mais même si les rugissements de la foule ne l'avaient assourdi, je savais qu'aucun son n'était sorti de ma gorge serrée.

Il y avait d'autres hommes dans la cellule. Des hommes grands, fortement musclés, menaçants. Tous habillés de la même tunique bleue, obligatoire, mais leurs traits et leurs cheveux dénonçaient des races et des cultures différentes.

Distraitement, je notai un immense germain aux cuisses larges comme des troncs d'arbre et aux mains semblables aux pattes d'un ours, un féroce guerrier moustachu aux longues boucles noires et un bel africain à la peau couleur d'ébène.

Ses compagnons gladiateurs.

Ses troupes.

Ils essayaient de montrer leur respect et leur fidélité à leur chef en lui offrant le rempart de leurs corps contre l'attention indésirable tant des hommes qui essayaient de tirer le meilleur profit de leur argent que des femmes qui tentaient de l'attirer par des fleurs, des bonbons ou lui offrant sans pudeur leurs corps.

Il ne semblait s'apercevoir de rien.

Enfin, je retrouvai ma voix.

"Maximus!"

J'hurlai son nom de nombreuses fois. Toujours en vain.

Mes cris perçants ne l'atteignaient pas. Ils ne l'atteignaient pas plus que ceux des autres.

Il se tourna une fois dans ma direction et je crus que j'allais en mourir ... car ses yeux me regardèrent comme si j'étais transparente, comme si je n'existais pas.

Je resserrai mon étreinte autour des barreaux rouillés et me pressai contre eux au point que ma poitrine en devint douloureuse et je hurlai ... je hurlai.

La porte intérieure de la cellule s'ouvrit et un groupe de gardes armés entra, prêt à emmener les gladiateurs dans les entrailles du Colisée où ils seraient préparés pour les combats du jour.

Maximus se leva d'un mouvement souple, gracieux ... félin.

Ses camarades montrèrent leur déférence à l'homme qui était devenu leur chef en le laissant aller d'abord. Il marcha vers la porte et l'obscurité l'engloutit.
Puis les autres gladiateurs me masquèrent la porte.
Encore quelques pas ... il était parti loin de mes regards ... mais ... était de retour dans ma vie.
Je restai figée sur place, les mains tenant toujours fermement les barreaux de la cellule, mes yeux fixant toujours l'espace vide où il s'était tenu.
Peu à peu, la foule, autour de moi, se dispersa et se dirigea vers l'entrée de Colisée, inquiète d'entrer dans l'arène pour admirer les exploits de l'Espagnol.
Peu à peu, le grondement de la foule mourut autour de moi pour être remplacée par la rumeur éloignée du public de l'amphithéâtre.
Et le chant scandé recommença.
"Maximus! Maximus! Maximus!"
Je relâchai les barres et remarquai que, curieusement, je ne m'effondrais pas.
Mais je restais là, incapable de me déplacer.
"Madame ?"
Sursautant, je me tournai vers l'homme qui avait parlé.
Pendant un bref moment, je le fixai.
Il était sombre de peau, sombre de cheveux, de taille moyenne et habillé d'une toge à la coupe irréprochable. Un chevalier ou un patricien.
Personne que je connaissais
Personne dont je me souciais de faire la connaissance.
Maximus...
Avec un long et bas gémissement désespéré, je détournai mon visage et m'encourut.
Je n'allai pas loin.
Une nausée me saisit, et je pus, à peine, prendre une allée transversale avant de tomber à genoux et d'être secouée par les spasmes.
Je vomis tout ce que mon estomac contenait et restai, effondrée sur mes genoux, dans la poussière, les crasses et mon propre vomi, frissonnante et trempée de sueur, les yeux fermés, le sang rugissant dans mes oreilles, le souffle court ... le monde s'effiloçait autour de moi
J'ignore combien de temps je restai dans cette allée, ou comment je récupérai suffisamment de force pour me relever et retourner au Quirinal.
Je me rappelle, seulement, m'être arrêtée à une fontaine publique pour laver mon visage et me rincer la bouche.
Quelque part sur le chemin, je retrouvai mon manteau bleu déchiré et sale.
Deux mendiants commençaient à se battre pour lui.
Le portier qui m'ouvrit la porte de la maison, voyant mon état en resta pétrifié : mes cheveux croulaient sur mes épaules, ma tunique était toute tachée et déchirée par endroits, ma bourse avait disparu.
Je l'écartai d'un geste et me dirigeai vers ma chambre à coucher ignorant les questions inquiètes de mes femmes qui se rassemblaient autour de moi et leurs claquaient la porte au nez.
Une fois à l'intérieur, je restai calme un long moment.
Puis, je tombai à genoux, encore une fois, et émis un long hurlement.
Un hurlement qui contenait toute ma peine, tout mon désespoir, tout mon cœur brisé.
Un hurlement d'animal blessé à mort.
Un hurlement comme celui qui était sorti des lèvres d'Eugenia quand ils avaient emporté son bébé.
Le hurlement que je n'avais pas émis quand Marc Aurèle m'avait dit que Maximus avait demandé un congé pour aller en Espagne retrouver sa femme alors qu'il venait de m'expédier à Rome pour, seule, y commencer une nouvelle vie.
J'ai pleuré.
J'ai crié.
Je me suis levée pour me saisir d'un lourd vase à fleurs en albâtre et le briser contre le mur. J'ai lancé des imprécations.
J'ai hurlé tous les mots vulgaires que je connaissais et certains que je ne me rappelais pas avoir jamais utilisés.
J'ai maudit le destin.
J'ai maudit la vie.
J'ai maudit les dieux.
Je me suis maudite.
Mais surtout j'ai maudit Maximus.
Je l'ai maudit d'être ce qu'il était.
Je l'ai maudit d'être fort et beau et moral.
Je l'ai maudit d'être le seul homme que j'ai jamais aimé et que j'aimerai jamais .
Je l'ai maudit de m'avoir désirée et de m'avoir repoussée, de m'avoir enlacée dans des étreintes brûlantes et de m'avoir refusé son corps divin.
Je l'ai maudit de m'avoir quittée pour retourner auprès de sa femme.
Je l'ai maudit d'être un homme trop bon pour être un simple mortel et d'être trop humain pour être Dieu.

J'enfouis mon visage dans les coussins de mon lit et continuai à maudire et à pleurer.
Je martelai les coussins et les oreillers.
Je criai, à nouveau, dans une frénésie d'angoisse et de désespoir quand les murs que j'avais érigés pour me protéger des misères de la vie s'effondrèrent ouvrant mes blessures et les refaisant saigner.
Une vie entière de douleur, de crainte et de solitude éclata en une flambée de colère.
Je voulais tuer. Je voulais mourir...
Soudain, la porte de ma chambre à coucher s'ouvrit brutalement.
J'entendis des voix inquiètes et des pas précipités.
Quelqu'un me saisit par les bras et me releva.
Un homme.
"Julia! Julia!"
Je m'étranglais dans mes propres sanglots.
L'homme me secoua avant de me prendre dans ses bras et de m'écraser contre sa poitrine. J'enterrai mon visage contre son épaule et respirai le parfum frais et familier, à l'odeur doucement épicée de citron, qu'il avait l'habitude d'utiliser et ce parfum frais et tendre me réconforta un peu.
Ce n'étaient pas les bras nus, musclés et bronzés auxquels je rêvais.
Mais il y avait une autre sorte de force dans ceux-ci et, surtout, il y avait la chaleur de l'amitié et de la tendresse. Une chaleur dont mon corps frissonnant sous une sueur froide et mon cœur torturé avait tellement besoin.
Je l'agrippai comme un homme qui se noie agrippe une branche.
"Apollinarius".

L'affranchi – 174 A.D.

Ce fut seulement quand les portes de mon appartement se fermèrent derrière Cornelius Crassus et Rufa que je pris véritablement conscience de ce qui m'arrivait et que ma vie venait de basculer à nouveau.
Et j'en fus terrifiée.
J'avais marché sans parler tout le long du chemin jusqu'au Quirinal, ignorant obstinément la présence de Cornelius Crassus.
Si la dernière scène à la maison de sa soeur l'avait vexé d'une façon ou d'une autre, le questeur ne le montrait pas.
J'avais marché d'un bon pas, Rubia dans mes bras, le menton relevé, les yeux fixés sur l'horizon, une attitude similaire à celle que j'avais adoptée lors de mon départ du camp militaire en Mésie lorsque je laissai derrière moi le seul homme que j'ai jamais aimé.
Cornelius Crassus avait amené avec lui quatre hommes pour porter mes affaires, probablement des esclaves de la maison de son frère.
Les prétoriens nous accompagnaient toujours tel un mur noir vivant et menaçant.
Quand nous parvînmes au bâtiment, je fus choquée de découvrir que j'avais pris le reçu du loyer au bureau du banquier mais que j'avais complètement oublié de demander la clef.
Ne sachant que faire, je feignis de la chercher dans mon sac tandis que mon esprit fonctionnait frénétiquement, cherchant une sortie honorable afin d'éviter les railleries des hommes qui m'entouraient.
Sans un mot, Cornelius Crassus extirpa la clef de sa cuirasse, l'introduisit dans la serrure et ouvrit la porte.
Alors, il se mit sur le côté pour me laisser passer. Je rougis violemment mais je continuai à ignorer sa présence et à reconnaître l'aide qu'il m'apportait
Dès que je franchis le seuil, je remarquai que quelqu'un avait épousseté l'appartement et avait balayé les planchers.
Je vis, aussi, une demi-douzaine de lampes remplies et prêtes à fonctionner, une flasque d'huile et un silex pour les allumer et même une corbeille de fruit frais sur une vieille table.
Ma première pensée fut que Aemilius Trebutius Flaccus avait décidé de prendre des précautions supplémentaires pour s'assurer la bienveillance de l'empereur.
Mais le fait que Cornelius Crassus avait la clef que j'avais oubliée de demander et l'avait visiblement gardée sur lui depuis la veille prenait un tour embarrassant.
Je le regardai, brièvement, et il me rendit mon regard par le plus plaisant des siens.
Je pinçai les lèvres et marchai vers la terrasse, laissant les esclaves mettre les coffres partout où ils voulaient et Rufa s'occuper du chat tandis que les prétoriens attendaient dans le couloir
La terrasse était petite, mais charmante et avait, aussi, été soigneusement balayée.
Elle donnait sur un beau jardin intérieur où, malgré l'automne, s'épanouissaient toujours, au milieu de parterres parfaitement entretenus, de fleurs aux couleurs chatoyantes.
Les arbres étaient soigneusement taillés et il y avait une fontaine en marbre au milieu d'un petit bassin aux eaux miroitantes dans lequel ondoyait un grand poisson doré.
Mais ce fut la fontaine qui retint mon attention car, au lieu de l'habituel nymphe ou satyre qui agrémentait la plupart des fontaines romaines, celle-ci arborait un bateau en marbre.
Eblouie par la luminosité du soleil matinal qui se levait en face, je clignai des yeux pour détailler avec soin la sculpture, m'émerveillant de ses détails qui étincelaient sous l'eau chantante s'écoulant gracieusement sur lui.

La somptuosité des lieux me renseigna sur la fortune de celui ou de celle qui vivait dans cet appartement car les taxes à payer pour connecter la fontaine au castellum le plus proche devaient être aussi élevées que celles payées pour équiper les maisons sénatoriales.

Cornelius Crassus vint tranquillement me rejoindre sur la terrasse et resta à mes côtés, près de la rambarde, assez près pour que je sente sa présence, mais pas suffisamment pour me toucher.

Il resta silencieux pendant un long moment, puis parla à voix basse.

"Les porteurs ont fini de déposer vos affaires dans l'appartement, Domina. Maintenant, je vais conduire votre petite domestique à la maison impériale..."

Je lui fis face.

Je voulais refuser, je voulais lui dire que Rufa devait rester avec moi pendant quelques jours encore pour m'aider à organiser l'appartement et pour que j'aie le temps de lui parler de son changement de vie et des erreurs à éviter avec ses nouveaux maîtres.

J'aurais voulu énoncer n'importe quelle excuse boiteuse pour éviter qu'elle ne s'en aille... Mais je n'ai rien dit.

Et ce n'était pas nécessaire car il avait tout lu dans mes yeux même ce que je refusais d'admettre librement : que j'étais effrayée et que je ne voulais pas rester seule.

Et je vis dans les siens que si je lui disais que j'avais changé d'avis et voulais que Rufa reste à mon service, cela s'arrangerait facilement car Marc Aurèle avait donné des ordres au cas où je le demanderais. Mais je serrai les lèvres et refusai de parler. Refusai de demander.

Je m'étais promise que je ne demanderais jamais rien désormais à personne et j'étais prête à tenir cette promesse faite à moi-même même si elle me coûtait la compagnie de Rufa.

Cornelius Crassus me regarda avec bonté et dit

"C'est mieux ainsi."

J'inclinai la tête puis chuchotai

"J'ai besoin d'un moment, en privé, avec elle."

Ce fut son tour d'incliner la tête puis je quittai la terrasse à la recherche de Rufa.

Je la trouvai dans l'antichambre.

La petite Numide avait mis le chaton sur une vieille liseuse toute mitée et le caressait distraitement.

Sentant l'imminence de notre séparation, la toute nouvelle confiance en soi que Rufa éprouvait sembla sur le point de l'abandonner.

Quant à moi, l'idée de perdre sa compagnie, même silencieuse, me troublait plus que je ne m'y attendais. Mon bref au revoir à Eugenia n'avait pas été si dur même quand ma vague promesse de rester en contact avait sonné faux à mes oreilles et que l'expression de ses beaux yeux verts me disait qu'elle savait que j'allais disparaître de sa vie pour toujours.

"Rufa." L'appelais-je paisiblement.

Elle leva la tête et me regarda de ses grands yeux de chiot anormalement brillants et je dus lutter contre mes propres larmes qui commençaient à envahir mes yeux.

"Rufa," commençais-je "nous en avons déjà parlé et tu sais qu'il est nécessaire que tu ailles chez Dame Lucilla et Maître Lucius et pourquoi... L'empereur fait son devoir envers Rome et son peuple et il s'attend à ce que nous fassions le nôtre aussi..."

La petite fille renifla bruyamment, mais acquiesça avec énergie.

Je fouillai dans ma bourse, y trouvai ma petite chaîne en or avec le scarabée égyptien émaillé que le fils du sénateur m'avait donné et la mis autour de son cou tandis que je continuais à parler employant un ton que j'espérais être apaisant, mais que je soupçonnais plutôt être proche de la panique.

"L'empereur a été très généreux. Tu entreras dans sa maison et, en temps voulu, tu seras une affranchie impériale.

Les affranchis impériaux sont hautement considérés à Rome et tu seras, même, au-dessus de la plupart d'entre eux car tu auras été celle qui a pris soin de Maître Lucius qui, peut-être, deviendra empereur un jour... Je suis si fière de toi..."

Je réussis à contrôler le tremblement de mes mains tout le temps que dura notre contact.

"Cela vient d'Egypte," expliquais-je, "là où les dieux sont plus forts que ceux de Rome et protègent, vraiment, ceux qui croient en eux ..."

Rufa sourit faiblement.

En tant qu'africaine de pure souche, elle ne pouvait pas considérer les dieux romains autrement que comme une amusante bande de personnages légèrement excentriques et égoïstes dont la dignité était parfois aussi douteuse que celle des aristocrates de l'empire.

"C'est le symbole de leur Dieu du soleil." Poursuivis-je.

"Ils disent que le soleil est si brillant en Egypte qu'on ne peut douter que ce soit sa terre d'élection..."

Maintenant, je bavardais de tout et de rien, cherchant un moyen d'étirer le temps, de retarder le départ de mon dernier lien avec le seul monde que j'ai jamais connu alors qu'en même temps, je luttais pour garder ma dignité.

Une toux discrète nous fit tressaillir.

Cornelius Crassus se tenait sur le pas de la porte. Je me mis à genoux et pris le visage de Rufa entre mes mains.

Ma peau pâle, ainsi posée sur son visage d'ébène, avait la couleur de l'ivoire.

"Rufa!" Dis-je d'une voix basse et pressante. "Rappelles-toi ta promesse! Occupes-toi de Maître Lucius et sers Dame Lucilla aussi loyalement que tu m'as servi! Et n'oublies pas le message secret!"

Rufa inclina solennellement la tête.

Cornelius Crassus se tenait sur le seuil, assez loin pour ne pas entendre notre échange.

"Tu te rappelles le message, Rufa ?" Lui demandais-je à voix basse.

Elle inclina, de nouveau, la tête et chuchota dans son latin guttural et fortement accentué:

"Quelqu'un vient avec le message. Il honore une dette que grand-père a juré de payer..."

Soudain, Rufa fronça les sourcils.

"Sera vous, Maîtresse Julia ?"

Elle n'était qu'une petite fille.

Ce mystère renouvelé l'avait captivée, étouffant son angoisse et, bienheureusement, la nouveauté du palais ferait, sans doute, la même chose avec sa crainte.

Je souris et inclinai la tête.

Son visage s'éclaira.

"Vous venez au palais, Maîtresse Julia ?"

"Oui, Rufa, un jour, j'irai au palais et tu me parleras de la vie merveilleuse que tu mènes là!" Répondis-je et, avant qu'elle ne puisse me poser une autre question, je l'étreignis, puis l'embrassai sur les deux joues et me remis debout.

"Va, Rufa. Ne fais pas attendre le questeur!"

Vaillamment, Rufa marcha vers lui et Cornelius Crassus mit sa main droite sur l'épaule de la petite fille et la guida, doucement, vers l'entrée.

Avant de s'en aller, il inclina, poliment, la tête puis s'éloigna.

Et la porte se referma derrière eux, scellant un livre de ma vie aussi définitivement qu'un couvercle clôt, pour l'éternité, son sarcophage émaillé.

Soudain, je pensai que si les cadavres embaumés des égyptiens, parfaitement préservés pour l'éternité gardaient tous leurs sens et entendaient ce bruit, ils devaient probablement se sentir aussi condamnés et aussi solitaires que je me sentais en ce moment.

Je dormi sur le divan mangé par les mites, mon coffre de voyage m'ayant fournit les draps et les couvertures nécessaires.

Le matin suivant, je m'efforçai de faire des projets pour ma nouvelle maison. N'ayant jamais été une esclave de service, je n'avais jamais du m'occuper de travaux ménagers mais je vivais toujours dans des endroits propres, rangés et, comme j'avais déjà géré un ménage, j'avais une idée de ce qui devait être fait. Je me mis à la tâche avec une vigueur acharnée et écopai non seulement de deux ou trois brûlures en essayant de lancer le feu du banc à cuisiner mais également de trois ongles cassés en déplaçant les meubles pour essayer de donner à mon appartement un semblant de foyer.

Je refusai de sortir de l'appartement pendant les trois premiers jours et c'est, seulement, quand il n'y eut plus de fruits dans le plat que je fus forcée de sortir.

Je me lavai comme je pus, pris un panier, ma flasque à huile et un strigile et, après m'être vêtue moi-même d'une discrète tunique bleue et d'un manteau de même ton, je sortis.

Le Quirinal était un quartier calme, propre et aéré.

Les maisons étaient en bonne pierre solide et en maçonnerie, leurs fenêtres s'ouvraient sur des cours intérieures.

Les portes d'entrée étaient verrouillées et leurs ouvertures et fermetures étaient gérées par des portiers qui manoeuvraient les lourdes fermetures en fer pour laisser entrer ou sortir les esclaves portant des paniers, les visiteurs attendus et les hommes et les femmes portés dans des chaises ou des litières.

À quelques pas de là, il y avait des étals, petits et propres, dont la plupart vendait des fruit ou du pain.

Prenant mon courage à deux mains, je me dirigeai vers une femme qui en tenait un et tandis que j'achetais du pain, je lui demandai où étaient situés les bains les plus proches.

Elle me renseigna une petite place calme où je réglai le droit d'entrée. Je cherchai un endroit où laisser mes vêtements et mon panier puis je me mis entre les mains capables des préposés.

Je fus étonnée de découvrir que j'étais embarrassée d'ôter mes vêtements!

La nudité avait été une partie importante de mon ancienne vie et j'avais partagé les bains à la villa de Cassius et au camp en Mésie avec toutes les femmes composant le ménage de Cassius quelqueaient été leurs statuts.

Mais, me déshabiller devant des étrangers, était plus déroutant que je ne m'y attendais. Probablement que les esclaves qui m'oignirent d'huile parfumée et qui raclèrent ma peau avec le strigile pensèrent que j'étais un peu étrange ou, peut-être, nouvelle dans les voies de l'Urbs. Mais ils étaient habiles et, peu à peu, je me détendis sous leurs mains expertes.

Quand je suis sortie du bain de vapeur, j'étais beaucoup plus à l'aise et leurs permis de me laver les cheveux avant d'entrer au tepidarium.

Comme toujours, j'ai évité le frigidarium car je n'ai jamais pu comprendre quel plaisir on pouvait bien ressentir à s'immerger dans l'eau glaciale.

Quand je quittai les bains - propre, soignée et parfumée juste pour mon plaisir et non pour celui d'un homme que j'étais censée rejoindre, je me sentis beaucoup plus confiante.

En rentrant à la maison, je m'arrêtai à un autre étal pour acheter un peu de fruit et, un bloc plus loin, je découvris une place où le vitellina fricta sentait merveilleusement bon.

Obéissant à une impulsion soudaine, j'en achetai une portion et tressaillis quand l'homme derrière le comptoir l'enveloppa dans un vieux rouleau qui semblait être couvert de poésie ...

Je me dépêchai de rentrer chez moi dans l'espoir de pouvoir sauver une partie de l'écriture.

J'eus un moment de panique quand je me rendis compte que je ne connaissais ni le nom de la rue ni le numéro de la maison où je vivais maintenant... mais, heureusement, je réussis à me calmer suffisamment pour retrouver le bâtiment.

Quand je déposai mon repas sur un plat, la graisse avait tellement imbibé le papyrus qu'il n'y avait pas le moindre espoir de le sauver.

Mais, soudain, cela n'eut plus d'importance car je venais de découvrir que j'étais affamée et le veau frit se révéla délicieux.

Le premier visiteur frappa à ma porte deux jours plus tard.

Je ne fus pas étonnée de voir Cornelius Crassus sur le seuil car il était le seul avec le banquier à connaître mon adresse.

Nous nous regardâmes, sans mot dire, un instant.

Puis, il sourit faiblement.

"Bonjour, Domina. Puis-je entrer ?"

"Bonjour, Questeur. Je vous en prie entrez."

Si Cornelius Crassus fut étonné de me trouver vêtue d'une simple tunique couleur de sable avec un chiffon noué autour de la taille comme tablier improvisé, il ne le montra pas.

Pas plus qu'il ne se montra vexé ou fâché que je n'ai point suivi ses conseils en laissant pendre librement mes cheveux jusqu'à ma taille.

"Domina, je suis venu vous apporter votre chevalière. Elle vous permettra de payer des factures et de faire d'autres transactions bancaires. Gardez-la dans un endroit sûr."

Il me remit une pochette beaucoup plus plate que celle que l'empereur m'avait donnée pour y tenir sa chevalière.

La mienne était moins grande et plus légère que celle d'un homme mais cela ne l'empêchait pas d'être assez impressionnante.

Quand je tournai l'anneau pour jeter un coup d'oeil à la gravure que j'imprimerais sur la cire à cacheter, j'eus envie de rire car la figure qui validerait mes futures lettres et documents étaient celle d'un hibou.

Le hibou est le symbole de la déesse Minerve, un culte presque oublié parmi les douze dieux principaux que Rome a hérité de la Grèce.

Il n'était pas surprenant que ses autels dans l'Urbs soient rares et négligés, ses disciples peu nombreux, ses prêtres plus rares encore car, quelle utilisation a Rome d'une guerrière vierge, patronne de la guerre mais aussi ... de la sagesse ?

Comment de braves soldats romains auraient-ils pu demander la protection d'une jeune fille casquée avant d'engager la bataille ?

Et comment les hommes puissants qui décident de l'avenir de millions des leurs, de leurs sièges en marbre au Sénat, auraient-ils pu s'abaisser à demander des conseils à une beauté froide qui porte une cuirasse au dessus de sa tunique féminine ?

Comment leurs femmes et leurs filles pieuses auraient-elles pu être intéressées par une femme vengeresse qui transforma la couleur blanche initiale de la corneille en noir comme la poix et une belle mortelle qui osa mettre en doute ses compétences en matière de broderie en une laide araignée, une déité qui défit dans un combat au corps à corps les immortels excités qui avait essayé de la violer et qui n'était même pas née d'une autre déesse mais du cerveau de son père ?

Impossible! Les Romains n'aiment que leur puissant Jupiter, leur prophétique Apollon, leur Mars batailleur et leur Bacchus, ce débauché, ce Dieu du vin et de la divine folie.

Et en ce qui concerne leurs déités féminines, ils ont leur voluptueuse Vénus et leur chaste Vesta.

Ils acceptent la virginale Diane parce qu'elle est la patronne de la chasse et que tout ce qui implique les effusions de sang obtient immédiatement l'approbation romaine ... et s'ils veulent une femme modèle, ils se tournent vers Junon, qui supporte les infidélités de Jupiter et lui donne des enfants légitimes tout ce que l'on attend des matrones romaines.

Non, à la différence des vieux Grecs, qui firent de leur Pallas Athéna la patronne de leur capitale et la seconde divinité juste après Zeus, son père tout-puissant, sa version romaine n'est qu'une curiosité qui peut seulement attirer l'intérêt de gens comme moi - une ancienne esclave et putain qui veut apprendre à lire et écrire - qui sont des curiosités par eux-mêmes.

Brièvement, je me demandai quels étaient les dieux et les déesses adorés par Maximus, car, à l'inverse de moi, j'étais certaine qu'il était un homme pieux.

Étant un soldat, Mars avait probablement une place d'honneur sur son autel personnel. Mais il était aussi un fermier et Cérés, la déesse de la récolte, avait probablement sa part dans ses prières et ses offrandes.

"Et voici le document qui certifie votre manumissio." Me dit Cornelius Crassus, me sortant de mes songeries.

"Je vous ai déjà inscrite comme affranchie dans le registre public. Comme vous étiez une propriété d'un homme accusé de trahison dont les richesses ont été confisquées, votre dernier propriétaire était, donc,

techniquement l'empereur donc vous serez considérée comme une affranchie impériale. Le document dit cela et je suggère que vous le gardiez dans votre coffre à la banque. Vous devrez le produire dans certains cas, comme, par exemple si vous voulez acheter une propriété ou ... avant que votre contrat de mariage ne soit rédigé..."

Avant que je ne puisse répéter que je n'envisageais pas de me marier, il poursuivit.

"Comme vous ne m'avez pas dit par quel nom vous souhaitiez être appelée comme affranchie, j'ai pris la liberté de choisir pour vous. J'espère que vous ne serez pas déçue."

Je déroulai le rouleau qu'il m'offrait et le regardai brièvement : même si je savais à peine lire et écrire je pouvais distinguer mon nom suivi par le patronyme que le questeur avait choisi pour moi.

J'ébauchai un sourire. Non, je n'étais pas déçue. Vaguement amusée tout au plus.

Cornelius Crassus me regardait attentivement. Je réussis à lui offrir un sourire.

"Merci, Questeur," Dis-je tranquillement.

"Il ... y a là une autre raison pour laquelle je suis venu vous rendre visite, Domina. Je quitte Rome. Les ordres de César. Quelques affaires, en Britannie, exigent que j'aille là..."

Comme cela s'était déjà produit, la nuit de la tempête dans ma tente, Cornelius Crassus semblait, maintenant, à nouveau, si jeune, si vulnérable et si seul.

Rapidement, je me demandai si ses ordres de marche n'étaient pas une preuve supplémentaire de la facilité qu'avait Marc Aurèle de lire dans le cœur des hommes et des femmes et que, sachant que le jeune questeur deviendrait plus intéressé par sa " charge personnelle " qu'il n'était bienfaisant pour lui, l'empereur lui avait donné le temps nécessaire pour exécuter son devoir avant de lui faire quitter la ville afin de lui éviter de se ridiculiser.

"Je m'attendais à rester plus longtemps à Rome." Dit-il comme s'il répondait à une question non formulée.

"Mais je pars pour Ostie demain et, dans deux ou trois jours, je naviguerai vers la Britannie. Je ne sais pas combien de temps je resterai là..."

Je demeurai silencieuse et Cornelius Crassus prit une profonde inspiration.

"Domina, comme vous savez, je suis un loyal serviteur de l'empereur et quand vous avez aidé à sauver l'empire vous avez aussi aidé à sauver sa vie. Pour cela, je vous en suis reconnaissant. J'espérais avoir assez de temps pour vous démontrer ma gratitude et ma fidélité, mais je suis un serviteur de Rome et on me demande de faire mon devoir encore une fois."

Il fit une courte pause. Puis il continua à parler.

"J'avais prévu de vous apporter un présent pour vous prouver ma reconnaissance mais cela lui prendra un peu de temps pour arriver et quand il arrivera, je serai loin. Mais j'ai pris les dispositions nécessaires et vous le recevrez dès qu'il arrivera à Rome..."

J'étais consternée. Un présent ? Je voulus protester mais il m'arrêta d'un geste de la main.

"J'ai réussi à trouver un présent qui sera pour vous l'équivalent de la rançon d'un roi, mais ne vous compromettra pas. Je suis sûr que vous en ferez le meilleur usage possible."

Je ne savais quoi dire et Cornelius Crassus faisait un effort remarquable pour conserver un visage indéchiffrable.

"Merci, Questeur." Marmonnai-je juste pour briser le silence inconfortable qui s'était installé.

Il inclina la tête avant de se détourner et de se diriger vers la porte. Je le suivis et il attendit que je le rejoigne avant de l'ouvrir.

Il franchit le seuil puis me fit face pour me regarder encore une fois.

"Adieu, Domina. Que les dieux vous protègent."

"Adieu, Questeur. Qu'ils veillent sur vous et vous apportent le bonheur."

Il salua, tourna les talons et quitta ma vie.

Une semaine plus tard, j'étais toujours en train d'essayer de transformer le grand appartement vide en quelque chose qui ressemblait à une maison.

Un matin, alors que je réfléchissais à la meilleure façon de déplacer la vieille liseuse de l'antichambre à la chambre à coucher, un coup sur la porte me fit sursauter.

Rubia, qui me contemplait de sa place sur une table, tira d'un coup sec ses oreilles vers l'arrière tout en rétrécissant ses yeux.

Je fronçai les sourcils. Qui cela pouvait-il être ? Cornelius Crassus ? Non, il était en chemin vers la Britannie et je savais par son dernier regard qu'il en avait fait son deuil et ne reviendrait jamais. Certaines des femmes ? C'était peu probable. Elles devaient être trop occupées ou trop éblouies par leurs nouvelles vies pour avoir le temps et l'envie de me rechercher et, même, dans ce cas, elles ne sauraient par où commencer...

Qui que ce soit, il frappait, de nouveau, me forçant à aller ouvrir.

Mes pas résonnèrent dans les pièces presque vides et le visiteur frappa pour la troisième fois avant que je ne puisse atteindre la porte et l'ouvrir.

C'était un homme que je n'avais jamais vu auparavant. Un grand quadragénaire, avec une crinière de beaux cheveux blancs bouclés. Sa peau était légèrement bronzée, ses yeux étaient couleur noisette et ses traits plaisants, quoique qu'un peu rudes, de ces sortes de traits qui expriment tant l'intelligence que la sensibilité.

Il était rasé de frais, vêtu d'une élégante toge immaculée et se mouvait avec grande aisance.

Il me regarda, un instant, et, ensuite, il sourit.

Et son sourire était un de ces sourires contagieux que l'on ne peut s'empêcher de rendre spontanément sans s'en rendre compte.

C'était un sourire qui invitait à la confiance et offrait une chaleur réconfortante.

Alors, l'homme parla et sa voix était telle que je m'y attendais : douce, instruite, calme mais avec un humour sous-jacent.

"Donc il avait raison !" Dit-il tandis que son sourire s'élargissait. "Vous êtes exactement comme nous nous étions imaginé que les sirènes devaient être. "

L'homme qui se présentait ainsi devait avoir été le professeur privé de Cornelius Crassus. Il inclina la tête et dit de sa voix plaisante et cultivée,

"Pardonnez-moi, Domina, je n'avais pas l'intention d'être irrespectueux. C'est seulement que j'ai toujours eu un tendre penchant pour les sirènes et que je n'avais jamais eu la chance d'en rencontrer une en personne".

J'étais sous le choc. Pas pour le compliment - même s'il était totalement extravagant - mais parce que les derniers mots de Cornelius Crassus prenaient maintenant toutes leurs significations.

Le questeur aurait pu essayer de me séduire avec des bijoux et des soieries afin que je devienne sa maîtresse mais il avait préféré m'aider à trouver ma propre voie en me donnant un présent qui tout en valant, en effet, la rançon d'un roi, ne me compromettrait pas.

Et son présent, attendait, là, patiemment, sur mon seuil et me souriait avec bonté.

"Puis-je entrer, Domina ?" Demanda l'homme. "Je pense que nous devons parler."

Marmonnant une excuse, j'ouvris grand la porte pour le laisser entrer dans l'appartement tandis que je bredouillais quelques incohérences sur le fait de n'être guère présentable pour recevoir des invités.

Apollinarius écarta mes excuses d'un mouvement de sa main élégante et regarda autour de lui.

"Je suis Apollinarius, le professeur privé de Cornelius Crassus, Domina mais je suis sûr que vous vous en doutiez. Le questeur a pensé que vous pourriez aimer me rencontrer."

"Que vous a raconté Cornelius Crassus à mon sujet ?" Demandais-je remarquant distraitemment que j'avais exprimé son nom pour la première fois.

"Que vous êtes aussi intelligente que belle et que vous aimeriez poursuivre votre éducation. Si vous êtes intéressée par mon instruction, Domina, je suis libre à l'heure actuelle et serait enchanté de vous enseigner. Mais vous devez savoir que je ne jamais instruit une dame ou un adulte..."

Je me tordis nerveusement les mains.

Nous étions, debout, au centre d'une pièce presque vide et nos voix résonnaient dans ce désert.

Le soleil s'infiltrait par un volet ouvert et modelait le beau profil de l'homme, qui semblait se sentir parfaitement à l'aise malgré le manque de confort qui l'entourait et la maladresse de la femme qui se trouvait devant lui.

Mon malaise se métamorphosa soudain en irritation.

"Vous savez ce que je veux dire!"

Il continua à me regarder de sa façon douce et gentille et ajouta

"Domina, vous ne devez pas vous inquiéter de ..."

"N'essayez pas de détourner la conversation!" Hargnais-je.

L'homme aux cheveux blanc me contempla un long moment, puis s'avança vers la table où il attrapa Rubia qu'il plaça entre ses mains parfaitement manucurées.

Le chaton accepta volontiers ses caresses ce qui ne fit qu'augmenter mon irritation : Rubia avait toujours rejeté tout le monde, sauf Rufa et moi.

Je jetai un regard noir au chat qui n'en ronronna que plus fort quand l'homme lui frotta les oreilles avec doigté. Il se dirigea vers la liseuse, apparemment perdu dans ses pensées, et s'y assis caressant toujours le chaton.

Quand il leva la tête, son visage n'était plus un masque de courtoisie mais un visage ouvert au regard franc.

Il savait que je savais qui il était. Un homme qui n'était pas un amant pour les femmes.

Un ancien esclave comme moi.

Quelqu'un qui avait connu la douleur et l'humiliation et la solitude.

Un survivant.

Quelqu'un qui aimait les livres et les mots et la beauté et les chats.

Quelqu'un qui pouvait me comprendre ... et aussi quelqu'un que j'avais, à la fois, envie et peur de côtoyer.

Il était quelqu'un dont j'avais besoin, donc il était dangereux.

"Je suis né en Grèce mais, quand j'avais six ans, j'ai été enlevé à ma mère et envoyé par bateau à Alexandrie." Commença-t-il. "Et je n'étais pas seul. Il y avait d'autres garçons et filles de mon âge et nous étions tous terrifiés, mais aussi trop malades pour même pleurer. À Alexandrie on nous a permis de récupérer, de nous alimenter, de nous baigner et de nous soigner, mais aucun vêtement ne nous fut donné. Nous étions nus quand ils nous mirent à la vente aux enchères. Nous étions palpés et examinés par nos acheteurs éventuels qui semblèrent satisfaits de nous car le lot fut rapidement vendu. Je fus emporté avec d'autres garçons par des hommes noirs de cheveux, aux yeux sombres et vêtus de vêtements exotiques. Bientôt, je naviguais, à nouveau, cette fois vers la Syrie. Et bien avant d'arriver à Antioche, j'appris ce que mon destin allait être. Dès que nous fûmes en mer, nos nouveaux maîtres nous ont violés un par un..."

Il fit une pause.

J'allai silencieusement vers le divan où je m'assis à ses côtés, fascinée par sa voix, édifiée par sa tragédie et la dignité qu'il avait réussie à conserver.

"J'ai été vendu à un bordel masculin, un bordel luxueux fréquenté par les riches enclins à ces plaisirs et, même, par des magistrats romains. Au commencement, je me suis rebellé ... et ai été sévèrement puni. J'ai appris la leçon et, à partir de là, j'ai été bien nourri, bien soigné, choyé même. J'appris les subtilités de mon commerce ... et fus forcé de rembourser à mes maîtres ce qu'ils avaient payés pour moi de cette manière. J'ai supporté. J'ai survécu. J'ai grandi. Mais quand j'eus seize ans, je devins tourmenté. Je voulais autre chose. Je voulais respirer de l'air frais et non plus celui alourdi par les huiles parfumées qui brûlaient jour et nuit dans le bordel et par celles qui étaient frottées sur ma peau. Je voulais apprendre. Voyager. Poser les questions et recevoir des réponses. En un mot, je voulais être libre..."

L'affranchi grec fit une nouvelle pause et, sans prononcer un mot, je joignis ma main à la sienne dans l'agréable exercice qui consistait à caresser un chaton maintenant totalement extatique.

Il leva la tête et me sourit, un petit sourire qui fit gonfler douloureusement mon cœur, car il était suffisamment doux et juvénile pour me rappeler celui de Maximus.

"La nuit où il est venu au bordel il ne m'a pas demandé. Nous ne nous étions jamais croisé auparavant. La seule raison pour laquelle nous nous sommes rencontrés est que, suite à ma frustration et à ma rage, j'avais presque tué un client particulièrement vicieux. Il me vit quand les gardes du bordel me traînèrent hors de la chambre et se mirent à me battre comme plâtre me donnant des coups de pied tandis que le client criait que je devrais être crucifié et que mon maître semblait sur le point de suivre ce conseil.

Mais il s'avança dans le couloir et commanda aux voyous d'arrêter de me battre

C'était un ton de commandement, la voix d'un homme ayant l'habitude d'être obéi.

Quand je levai les yeux, je vis la silhouette d'un grand homme au début de la cinquantaine.

Même s'il était vêtu de manière relativement anonyme, il était évident qu'il était un magistrat romain de haut rang.

L'attitude de mon maître se changea en un comportement veule et servile et le client frustré devint brutalement muet.

Il ordonna aux gardes de me mettre sur mes pieds et utilisa son mouchoir propre pour nettoyer mon visage ensanglanté.

'Comment t'appelles-tu, mon beau ? ' Demanda-t-il et je le lui dis, car ses yeux étaient doux et sa voix aussi.

'Quel âge as-tu ?' Continua-t-il et je lui répondis sans hésiter.

Il sourit.

'Je vous donnerai dix mille sesterces pour lui ' Dit-il à mon maître sans même le regarder. L'argent changea de mains et il m'emmena chez lui... "

L'homme aux cheveux blancs fit encore une pause.

Il était évident que son récit était parvenu à un point particulièrement chéri - ou particulièrement douloureux - pour lui.

"C'était un ancien consul romain, son nom est sans importance. Quand je me fus assez remis, nous sommes partis vers sa propriété en Grèce. Il avait passé la plus grande partie de son temps dans les provinces, d'abord comme soldat, ensuite comme magistrat et préférait, maintenant, vivre la vie calme d'un savant loin de Rome. Nous avons parlé pendant des heures à la fin et quand il découvrit que j'avais très envie d'apprendre, il prit mon éducation en main. Il m'a appris tout ce qu'il connaissait et quand ce ne fut pas assez pour rassasier ma soif de connaissance, il embaucha des enseignants et était fier de mes résultats. Il m'emmena aux bibliothèques, au théâtre, aux lectures publiques. Il a fait de moi son compagnon de voyage. Il a donné infiniment et n'a jamais rien demandé. Et quand je suis allé dans son lit ce n'était pas par devoir, mais par amour. Nous avons connu dix ans de bonheur complet et Apollinarius, l'amant, a remplacé Apollinarius, le prostitué. "

Il prononça son nom avec un rythme particulier, le seul et subtil changement dans son latin tout à fait parfait.

"De temps en temps, nous sommes venus à Rome. Nous étions, ici, quand il est tombé soudain malade et, bientôt, nous sûmes que nos jours de bonheur étaient comptés. Alors, il m'affranchit et me dota.

De part sa volonté, il me laissait un legs important, mais quand il fut mort, son fils aîné, qui était l'exécuteur du testament, a refusé de l'honorer. Je n'étais pas sans rien, car j'avais une petite ferme en Campanie et de l'argent en banque. Et j'étais trop affligé pour me soucier de l'argent et trop anéanti pour faire un procès à un jeune sénateur dont la carrière était ascendante pour l'obliger à respecter la volonté de son propre père. J'ai rassemblé mes livres et me suis rendu à ma ferme. Je voulais me suicider mais je lui avais promis sur son lit de mort de ne pas le faire. J'étais condamné à vivre. Condamné à être seul..."

Les yeux de l'affranchi étaient maintenant brillants de larmes contenues. Mais il continua à parler.

"Presque un an, jour pour jour, un homme vint à ma porte. C'était un vieil ami de mon compagnon, un autre Romain de haut rang qui partageait avec lui son amour pour les livres, l'histoire et l'art. Il vantait, toujours, mes connaissances et plaisantait en disant de moi que j'étais le parfait professeur grec privé.

L'expression soucieuse de ses yeux me dit que je devais sembler misérable et j'en eu curieusement honte. Nous avons bu du vin et l'homme m'a expliqué qu'il m'avait cherché pendant des mois. La mort inattendue de sa fille, qui était veuve, l'avait laissé avec deux petits-fils à élever et à instruire. Il voulait que je sois leur

professeur privé. Je voulais refuser, rester dans ma ferme, loin de Rome et de mes souvenirs. Mais en même temps, ce visiteur du passé me donna envie de changer de vie. Je l'ai suivi à Rome. J'ai rencontré ses petits-fils et ai commencé à leur apprendre. Et j'ai découvert combien l'enseignement peut être gratifiant, quel peut être la fierté et la joie d'alimenter un jeune esprit avide de connaissances. Quand les garçons sont entrés à l'armée, leur grand-père m'a envoyé aux Cornélii... "

Le sourire d'Apollinarius était, maintenant, franchement affectueux.

"Le questeur a, toujours, été mon étudiant préféré. Il était plus intelligent que son frère mais il avait été très négligé tant par son père que par l'imbécillité de son ancien professeur privé. Le jeune Crassus était un défi et tout le monde n'aime pas..."

Son sourire s'élargit.

"Je me suis retiré, il y a deux ans, mais quand le questeur est venu me voir en Campanie en me disant qu'à Rome m'attendait un défi auquel je ne pourrais résister, une femme qui était intelligente et courageuse et ressemblait trait pour trait aux sirènes auxquelles nous rêvions. Je peux voir votre beauté de mes propres yeux et il n'y a aucun doute que vous êtes intelligente et courageuse mais, êtes-vous un défi, Domina ?"

"Qu'en pensez-vous ?" Lançais-je.

Il sourit.

"Je pense que j'aimerais beaucoup vous enseigner!"

Je lui rendis son sourire.

"Quand voulez-vous commencer ?"

L'affranchi fronça les sourcils.

"Que pensez-vous de tout de suite ?"

Mes yeux s'agrandirent sous l'effet de la surprise.

"Maintenant ?" Sursautais-je.

"Avez-vous un meilleur plan ?" Rétorqua-t-il.

"N-non", Répondis-je.

Il sourit.

Je souris à nouveau.

Nous nous sommes regardés un instant et, ensuite, comme obéissant à un mystérieux signal, nous avons ri à l'unisson.

Je ne revis Cornelius Crassus qu'une fois, trois ans plus tard, au théâtre.

J'y étais avec mon mari et il était avec sa femme. Ils étaient assis quelques rangées devant nous et quand ils se sont retournés négligemment vers moi, je les ai aperçus.

Il était vêtu de la toge pure rayée de pourpre, car le Sénat l'avait accepté.

La femme à ses côtés était jolie d'une façon douce et plaisante tandis que j'étais une beauté imposante et froide qui faisait que les hommes tournaient la tête dans ma direction et demandaient mon nom.

Elle était vêtue d'une discrète tunique en soie verte couleur de mer et moi d'une en soie bleue nuit

Ses cheveux étaient élégamment enroulés et elle portait un collier et un diadème étrusque dont la discrétion ne dissimulait pas le coût.

Mes saphirs étaient aussi discrets et aussi chers que sa parure et ma coiffure aussi adroitement réalisée que la sienne.

Mes yeux et ceux de Cornelius Crassus se croisèrent un instant et je les vis, d'abord, étinceler, parce qu'il m'avait reconnue et, ensuite, briller d'une franche admiration à ma vue.

Puis, comme il avait remarqué l'élégant homme aux cheveux argentés qui se tenait à mes côtés, il se dégrisa et inclina, brièvement, la tête. J'inclinai la mienne en réponse sachant parfaitement que cet échange n'était pas passé inaperçu à mon mari.

Rien n'échappait à son attention même s'il choisissait de ne pas mentionner le fait.

La femme de Cornelius Crassus posa une main sur son bras pour attirer son attention, montrant ainsi son élégant profil de patricienne.

L'ancien questeur avait épousé un sang pur et une ancienne fortune.

J'espère qu'il avait aussi épousé le bonheur car c'était un homme bon.

La dame avait des cheveux roux dorés.

Le mariage – 175 A.D.

Quand je regarde ce que furent mes premiers mois de vie commune avec Apollinarius, je n'en eu que du plaisir.

Quand je me penche sur cette époque, je vois une fille aux yeux bleus et aux cheveux dorés qui pouvait à peine contenir son excitation dans l'attente de la visite quotidienne de son nouveau professeur privé.

Je vois une ancienne esclave et une ancienne putain qui, penchée sur un papyrus, fronçait les sourcils et rongea pensivement le bout de son stylet tandis qu'elle s'appliquait à en maîtriser le contenu.

Je vois une affranchie qui, dévorée par le besoin de connaissance, lisait voracement tous les papyrus qui lui tombaient sous la main au point d'en oublier de se nourrir, alimentant ainsi son esprit et son âme à défaut de son corps.

Apollinarius était tout ce que Cornelius Crassus m'avait dit de lui : un savant qui aimait la connaissance, tout en restant parfaitement en contact avec la vie, un enseignant né, un homme intelligent, sensible qui n'avait pas besoin d'une salle de classe pour dispenser ses leçons car son école était la vie elle-même. Il prit un appartement sur le Quirinal, tout près des limites de la cité et se rendait tous les matins chez moi pour me donner mes leçons.

Lire et écrire étaient les priorités.

Puis, petit à petit, il ajouta les nombres, l'histoire, la géographie, l'art, la philosophie et le grec.

Ou plutôt devrais-je dire qu'il voulait y aller petit à petit car moi je le pressais de continuer avec une telle impatience qu'elle le faisait rire à chaque fois qu'elle se manifestait.

Il me laissa aller à mon propre rythme et quand je découvris que les mathématiques n'étaient pas une matière aussi aisée à maîtriser que je le pensais, il ne me gratifia pas du sempiternel 'je vous l'avais bien dit' mais patiemment reprit et approfondit les notions et quand j'étais au bord du désespoir, il me donna mes premières notions de géométrie et je découvris alors que je pouvais faire aisément le lien entre les deux matières.

Si bien qu'ensemble nous avons trouvé le chemin vers les mathématiques.

Quand je me plaignais que je n'apprenais pas assez vite, qu'il y avait tant à lire et que je ne serais jamais capable de tout lire, il ne me chapitra pas ou ne se moqua pas de moi.

Au lieu de cela, il lista tout ce que je maîtrisais, déjà, avant de le rencontrer: ma perfection, mon latin de haut vol, mes manières, mon bon goût et mon habileté naturelle à organiser et à gérer méthodiquement les tâches.

"Sans oublier de mentionner votre bon sens, Julia," Ajouta-t-il par-dessus la table. "Et le bon sens ne peut s'apprendre ou s'acheter au marché de Trajan. Vous ne pouvez en hériter ni l'acquérir via un nom et une bulla : ou vous l'avez ou vous ne l'avez pas!"

Cela me consola peu par rapport à mes difficultés avec les déclinaisons grecques mais je dus admettre qu'il avait raison : le latin de Silvia Cornelia n'était pas meilleur que le mien et ses manières et ses goûts étaient franchement déplorables, sans mentionner la manière dont elle gérait ou plutôt ne gérait pas son ménage, malade de ses paresseux.

Et elle n'avait aucun bon sens!

Apollinarius ne se contenta pas de ses livres pour son enseignement.

Il m'entraîna dans les rues, les marchés, les librairies, le forum, le théâtre.

Il m'emmena dans des tavernes propres et respectables où, pendant que nous mangions, il me racontait des histoires sur ses voyages.

Ses conseils étaient gentils et ses suggestions subtiles et intelligentes.

Un mot, ici et là, m'aidait à découvrir comment je voulais décorer ma maison, comment je voulais m'habiller pour sortir le soir, comment je voulais que ma vie soit.

Il m'encouragea à oser faire les choses dont j'avais toujours rêver et me découragea à suivre le chemin sur lequel m'avaient entraînée la haine et le ressentiment.

Sous sa tutelle, et au vu de la progression de mon éducation, repousser mon passé au loin semblait possible

Un jour, il arriva à mon appartement et me trouva en train de fouiller dans le coffret dans lequel j'avais jeté les bijoux destinés à nous parer lors des soirées vouées aux plaisirs ainsi que ceux que certains hommes m'avaient offerts après mon service auprès d'eux.

Dans ma hâte à m'installer et, plus tard, dans ma frénésie d'apprendre, j'avais oublié que j'avais décidé de les jeter dans l'égout le plus proche afin qu'ils rejoignent les ordures car ils n'étaient que des déchets de mon passé exécrable.

Ce matin-là, il ne me donna pas de leçons mais s'assit et m'écouta pendant que je parlais de Cassius et de mon enfance à la villa, des esclaves spéciales, du sénateur et de mes années de service dans un bordel privé.

Je lui parlai de mon voyage en Mésie et comment l'empereur m'avait affranchie et pourquoi ... mais je ne détaillai pas ma relation avec Maximus ni que j'étais tombée amoureuse de lui.

Je ne racontai pas à Apollinarius que mes heures, avec lui, la journée étaient les seules libres de la présence de Maximus.

Car bien après qu'il m'ait souhaité la bonne soirée avant de regagner son domicile, je restais debout jusque tard la nuit non pas parce que continuais à lire et à étudier mais parce que, le plus souvent, je revivais les jours que j'avais passés au camp avec Maximus et que j'en rêvais.

Si Apollinarius soupçonna que je lui cachais quelque chose dans mon récit, il n'en fit pas mention et ne m'interrogea jamais et je lui en fus reconnaissante.

Ce fut la première des nombreuses fois où je lui fus reconnaissante de sa discrétion et mon cœur s'inclina encore davantage vers lui.

Quand je finis mon récit, il ôta le coffret de mes mains crispées dont les jointures étaient devenues blanches et dit

"Laissez-moi ce coffret, Julia."

Je ne le contredis pas car soudain j'étais trop épuisée pour le faire.

Il l'emporta et quand il revint le jour suivant nous n'en parlâmes pas.

Mais, trois jours plus tard, il se présenta accompagné de trois porteurs qui transportaient deux caisses pleines de précieux manuscrits.

"Que ... qu'est-ce que c'est, Apollinarius?" Demandais-je quand je récupérai ma voix.

"Votre bibliothèque personnelle, ma chère," Dit-il en donnant un pourboire aux hommes et en les congédiant.

"Marc Antoine donna à Cléopâtre 200.000 rouleaux de la bibliothèque de Pergame pour la consoler de la perte de celle d'Alexandrie ... Je ne peux égaler un tel homme mais je peux vous aider à démarrer la vôtre..."

Mes yeux s'emplirent de larmes et je me mordis la lèvre inférieure.

"V ... vous n'auriez pas du," Réussis-je à bredouiller. "Je vous rembourserai..."

"Ce n'est pas nécessaire, Julia," Dit-il et le ton de sa voix était comme d'habitude extrêmement doux. "J'ai un bon ami qui est joaillier et qui était plus qu'heureux de mettre ses mains sur ce coffret ..."

Il me sourit et, comme d'habitude, je ne pus m'empêcher de lui rendre son sourire.

"Et, maintenant, on commence le cours! Est-ce que vous savez que la reine Cléopâtre parlait 13 langues? 13 langues, Madame! Et je suis certain qu'elle ne s'est jamais plainte que le grec était une langue difficile à apprendre!"

Mes lèvres tremblaient car j'étais partagée entre les rires et les pleurs.

C'était notre jeu habituel.

"Bien sûr que non!" Répondis-je vivement. "Elle l'a appris au berceau!"

"Bien vu!" Dit gaiement Apollinarius tout en revoyant une fois encore la grammaire grecque.

Et, en temps voulu, je maîtrisais la langue maternelle de Cléopâtre!

C'est Apollinarius qui introduisit Nicia. Il insistait sur le fait que je devais avoir une servante pour s'occuper de mon appartement, de mes repas et de mes vêtements.

Nous en avons discuté. Je refusais d'acheter une esclave car je refusais d'être la complice d'un système qui transformait une petite fille de douze ans en prostituée.

Il était entièrement d'accord avec moi car il méprisait les affranchis, homme ou femme, qui compensaient leur passé en remplissant leurs maisons de marchandises humaines.

Mais il était inflexible au sujet de la servante.

Je rétorquai vivement que je ne voulais pas de quelqu'un qui vivrait dans mon chez moi, envahissant ma vie privée et s'immisçant dans mon quotidien.

Comme sa seule réponse fut un large sourire, je sus qu'il m'avait piégée. Je compris qu'il avait trouvé une femme discrète qui n'avait pas besoin d'être logée chez moi pour accomplir ses devoirs. "Qui est-ce ?" demandais-je vivement par dessus la table que nous utilisions pour nos leçons.

"La femme de l'intendant de votre voisin", Répondit Apollinarius tout en lissant les plis de son élégante toge.

Je fronçai les sourcils.

"Voisin ?"

Mon professeur privé soupira.

"Voisin : personne qui vit tout près. Il est habituel d'échanger des salutations et des plaisanteries avec eux. Cette sorte d'échange est d'habitude considéré comme étant de 'la civilité!' "

Il soupira de nouveau.

"Sérieusement, Julia, vous devriez vous sociabiliser, commencer à voir du monde, à parler à d'autres personnes que moi et que les gens que je vous présente! "

"Je n'arrive pas à comprendre comment une servante peut m'aider 'à me sociabiliser.'" Répondis-je avec une pointe d'impatience.

Je ne voulais pas d'une servante. Je voulais seulement retourner à mes leçons.

"Nicia est un bijou!" Continua Apollinarius. "Elle est convenable, propre et efficace. Et elle vit juste à une volée d'escalier de vous! Elle peut faire les travaux ménagers chez vous et, ensuite, redescendre pour la nuit, après d'être occupée de votre dîner! – ne s'imposant, donc, pas dans votre vie..."

Je relevai haut le menton.

"Serait-elle grecque ?" Demandais-je et Apollinarius se mit à rire.

"Bien sûr qu'elle l'est!" Dit-il.

"Elle et son mari sont d'origine mycénienne. Il était un des contremaîtres de votre voisin mais il s'est blessé au chantier naval et son maître l'a indemnisé en le faisant intendant de sa résidence romaine. Comme l'homme passe la plupart de son temps au loin, ils n'ont presque rien à faire ..."

"Comment se fait-il que vous connaissiez tant de chose sur mon voisin ?" Demandais-je.

J'avais l'habitude d'admirer le jardin de l'appartement du rez-de-chaussée et sa fontaine peu commune mais c'est seulement maintenant que je me rendis compte que l'endroit semblait désert, mis à part le couple qui s'occupait de l'intendance.

"Parce que je ne reste pas avec mon nez collé dans un papyrus!" Répondit-il. "J'échange quelques mots avec les gens que je croise régulièrement. Nicia m'a entendu fredonner un vieil air grec et nous avons commencé à parler. Elle s'ennuie. Ses six fils sont mariés et, avec leur maître, au loin depuis plus d'un an, son mari n'a pas besoin de beaucoup d'aide. Elle a pensé que vous pourriez aimer l'employer comme femme de chambre car elle avait remarqué que vous n'aviez pas de servante ..."

"Donc, vous et elle avez décidé que je devrais en avoir une!"

"Julia, ne soyez pas si têtue! Vous ne pouvez pas continuer à accomplir les travaux ménagers, à faire les courses, à porter vos vêtements à la blanchisserie, à mal manger ou à oublier de manger et étudier en même temps!"

"Je n'ai pas besoin d'une servante!" Ai-je insisté.

"Pensez à ceci : si vous louez Nicia vous pourrez consacrer plus de temps à vos études ... et à faire des choses qui exigent que vous soyez accompagnée d'une autre femme. Voyager, par exemple!"

"Voyager ? Mais je ne compte aller nulle part!"

"Oh."

Apollinarius se fit silencieux et se mordit la lèvre inférieure comme un enfant blessé. Puis, il dit,

"Je pensais que vous voudriez visiter ma ferme en Campanie..."

Ma mâchoire en tomba.

"Votre ferme ? Vous m'invitez dans votre ferme ?"

"J'allais le ... mais je suppose que je devrai y aller seul..."

Mon cœur se fêla.

"Vous allez retourner en Campanie ?" Demandais-je d'une toute petite voix effrayée.

"Je passe toujours mon anniversaire dans ma ferme."

Maintenant j'étais embarrassée.

Anniversaire ?

Il était né esclave et les esclaves n'ont ni enfance ni jouets ni, bien sûr, anniversaire.

Personne ne retient les dates du prodige de notre entrée dans ce monde.

Ils nous comptent juste puis nous trient comme mâles ou femelles tout comme le bétail dans le bilan annuel de nos maîtres.

Et Apollinarius prétendait célébrer son anniversaire... !

"Quand ils m'ont enlevé à ma mère, elle courut après moi et m'étreignit une dernière fois." Dit-il à voix basse.

"Avant qu'ils ne l'écartent, elle a chuchoté dans mon oreille 'N'oublies jamais la date à laquelle tu es né! Le 13 novembre!' Je ne me rappelle pas du visage de ma mère, Julia, juste de ses mots... Depuis que l'ancien consul m'a sauvé du bordel, j'ai toujours célébré mon anniversaire. Dans deux semaines, j'aurai quarante-deux ans."

Nous restâmes silencieux un long moment.

Soudain, je me suis demandée quand avait lieu l'anniversaire de Maximus. Je ne savais pas et, maintenant, il n'y avait aucun moyen d'en apprendre la date, un autre trou dans les rares informations que je possédais déjà sur l'homme que j'aimais désespérément et dont je me languissais.

Je m'éclaircis la gorge.

"Voulez-vous que j'aille en Campanie pour votre anniversaire ?"

"Il n'y a aucune autre personne que j'aimerais le plus avoir à mes côtés ce jour-là ... mais vous ne pouvez pas être logée sous le même toit que moi sans une femme de chambre personnelle..."

"Si je choisis Nicia, puis-je aller en Campanie avec vous ?"

Apollinarius leva la tête et sourit.

"Bien sûr que vous pourrez!"

"Ça va! Embauchez-la! Maintenant, pouvons-nous continuer à lire ?"

Apollinarius rit sous cape.

"Je descendrai et irai chercher Nicia! Mais vous, ma chère, vous l'engagerez!"

Je commençai à protester mais il m'arrêta.

"Vous faites l'embauche, jeune dame! Considérez cela comme un autre apprentissage!"

Nicia s'avéra être le bijou annoncé par Apollinarius.

Après un début maladroit de ma part - je n'avais jamais embauché de domestique ni n'avais jamais donné d'ordres à une personne née libre – et, une fois, qu'elle eut contrôlé sa tendance à me mater, nous avons trouvé un terrain d'entente et les choses se déroulèrent sans à-coup.

Comme Apollinarius l'avait prédit, maintenant que la vive petite femme était là, j'avais plus de temps à consacrer à mes études.

Nous partîmes tous les trois pour la Campanie et le voyage fut passionnant même si l'hiver était proche.

Nous sommes restés à la ferme une semaine, profitant de la sérénité du lieu, faisant de longues balades dans la région et organisant une belle fête pour célébrer l'anniversaire de mon professeur privé.

Puis, nous sommes retournés à Rome avant que le froid sérieux ne s'installe.

Quand nous sommes arrivés à l'immeuble où je vivais, nous avons découvert un groupe de porteurs y déchargeant des bagages.

C'était un train impressionnant et le mari de Nicia était sur le pas de la porte, dirigeant les hommes dans l'appartement de rez-de-chaussée.

Mon mystérieux voisin était de retour!

Son nom était Marius Servilius Tibullus et je le rencontrai quelques jours plus tard alors que je m'apprêtais à sortir pour aller au marché en compagnie de Nicia. Il entra, suivi de deux hommes qui, je l'apprendrais plus tard, étaient ses secrétaires.

C'était un grand homme au début de la cinquantaine, rasé de près, parfaitement soigné et élégamment habillé.

Il était beau à la mode ancienne, avec des cheveux argentés couvrant légèrement son haut front et sa peau était légèrement bronzée.
Nicia fit les présentations et nous échangeâmes des signes de tête polis et des salutations.
Puis, il engagea la conversation avec Nicia sans me quitter des yeux. Des yeux qui n'exprimaient aucune lascivité!
Au contraire c'était un regard dur, calculateur et scrutateur. Un regard qui sondait les âmes.
Qui ne me perturba en aucune manière.
Ce n'était pas celui d'un homme guidé par la lubricité mais par la raison.
Je pouvais comprendre un tel homme.
Je pouvais traiter avec un tel homme.
Il remarqua que son examen minutieux ne me troublait pas et sembla trouver cela amusant car un léger sourire arqua ses lèvres minces.
Mais le sourire n'atteignit pas ses yeux gris argentés.
Le retour de Marius Servilius Tibullus changea subtilement mon rapport avec Nicia.
Cela commença, immédiatement, après notre première rencontre, quand ma femme de chambre me dit qu'il l'avait questionnée sur moi.
Il avait été bref comme d'habitude mais précis.
J'écartai le commentaire mais Nicia était trop enthousiasmée et comme Apollinarius ne serait pas là avant une demi-heure, j'écoutai sa description de l'homme : malgré son extrême richesse, Marius Servilius Tibullus préférait vivre simplement.
C'était un constructeur de navires et un marchand qui consacrait chaque moment de sa vie et chaque parcelle de son énergie à ses affaires.
Un veuf sans enfants, il était un maître dur mais juste. Il n'avait aucune famille connue et, selon Nicia, il n'avait jamais montré le moindre intérêt aux femmes qu'ils connaissaient. Et ils le connaissaient depuis plus de vingt ans.
Je ne prêtais pas plus d'attention aux mots de Nicia qu'aux commérages que l'on entend aux bains ou sur les marchés jusqu'à ce que la première amphore de vin Caecuba apparaisse sur ma table. Alors j'arquai mes sourcils d'un air interrogateur.
Le vin fut suivi d'un sac de dattes de première qualité et, plus tard, d'une boîte de bonbons exotiques.
Nicia me dit que Marius Servilius Tibullus importait la plupart des marchandises de luxe qui pouvaient être trouvées à Rome.
Jamais ses cadeaux ne furent compromettants.
Trois mois et quelques amphores et boîtes de bonbons plus tard, un domestique me délivra un petit rouleau de papyrus.
Celui-ci contenait juste une ligne écrite dans une calligraphie claire et précise :
"Je vous rendrai visite juste avant le crépuscule."
Il avait signé et scellé la lettre avec la même gravité et la même efficacité que son écriture.
Sa chevalière représentait une paire d'ancre entrelacées.
Marius Servilius Tibullus ne demandait pas de permission ce qui lui évitait ainsi d'essuyer un refus.
C'était soit un signe d'audace soit un signe d'arrogance. Soit les deux. De toute façon, sa visite promettait d'être fort peu commune.
"Je suis sûr que Nicia vous en raconté assez sur moi pour nous épargner de gaspiller notre temps..."
Nous étions assis dans ma salle à manger ainsi qu'il semblait convenable pour recevoir un homme qui était un virtuel inconnu.
Marius Servilius Tibullus accepta un gobelet de son propre vin et en vint au fait, m'épargnant ainsi les minauderies et les plaisanteries dictées par la civilité.
Je lui en fut reconnaissante.
"J'ai horreur de perdre du temps, Domina. Je suis un homme d'affaires et je crois au bénéfice d'être direct : je veux que vous deveniez ma femme. Je suis assez riche pour vous offrir une vie que plus d'une aristocrate vous envierait. Je veux me marier dès que possible car je dois retourner à mes chantiers navals que j'ai négligés ces trois derniers mois. Nous vivrons à ma villa à Ostie la plupart du temps."
Je savais qu'il m'avait fait la cour à sa manière brusque d'homme d'affaires et j'avais pressenti la nature de sa visite.
Je pensais qu'il voulait acheter mes faveurs et j'étais prête à le rejeter sans laisser le moindre doute dans son esprit.
Mais rien ne m'avait préparé à une proposition de mariage. Et, particulièrement, à une si directe. Je réussis néanmoins, à me composer un visage.
"Merci, Domine. Votre offre est généreuse mais je ne veux pas vous épouser ..."
"Domina, je suis un homme d'affaires depuis l'âge de seize ans. J'en suis un très bon et j'ai fait plus d'argent que je peux même me souvenir. La raison pour laquelle je suis si bon c'est parce que je suis direct et que je ne considère jamais non comme une réponse..."
Son ton était posé. Un homme discutant à l'aise d'un contrat.
"Et bien, il y a toujours une première fois pour tout. Je ne veux pas être votre femme. Rien de personnel. Je ne veux simplement pas me marier. Maintenant, si vous avez dit ce que vous aviez à me dire, il est

inutile de continuer à ce que, tous deux, nous perdions davantage de temps. Passez une bonne journée, Domine."

Je m'étais levée pour souligner mes mots. Il ne bougea pas.

"On m'avait dit que vous étiez non seulement extrêmement belle, mais également très intelligente. Je suis prêt à négocier, Domina."

Etre debout alors que lui restait assis me désavantageait. Mais si je me rasseyais, je reconnaîtrais qu'il avait la donne. Alors, je restai debout.

"Vous pouvez être prêt à négocier mais moi je ne le suis pas, Domine. Comme il semble que vous voulez vraiment vous marier, j'espère que les Dieux vous guideront vers la femme qui vous conviendra..."

Je me tournai pour quitter la pièce quand ses mots me stoppèrent net.

"Vous ne croyez pas plus dans les Dieux que moi, Domina. Comme vous le voyez, nous avons quelque chose en commun. Et je ne veux aucune autre femme que vous."

"Non, Domine, vous ne me voulez pour votre femme : je suis née esclave. Je ne suis affranchie que depuis une année à peine. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser..."

Il ne bougea toujours pas. Il se contenta de hausser les épaules.

"Si vous voulez me dissuader, Domina, vous devrez trouver autre chose. Mon grand-père était un affranchi. Il a commencé l'affaire que je possède. Je ne suis pas après le sang bleu, Domina. Je le laisse aux éleveurs de chevaux. Maintenant, est-ce que cela vous ennuiérait si nous fixions la date de nos noces ?"

Cela n'allait pas comme c'était supposé aller.

Je devais l'arrêter.

Je revins vers ma chaise, m'assis et le regardai droit dans ses yeux gris aux reflets argentés.

"Domine, vous ne voulez pas m'épouser : je fus une esclave et une prostituée durant les six dernières années qui suivirent mon douzième anniversaire, je n'ai pas connu d'autres vies, à part faire mon devoir envers mon maître ... en me rendant dans le lit du ceux à qu'il avait décidé de m'envoyer."

Son visage ne trahit aucune émotion mais je vis une étincelle dans ses yeux. J'avais voulu le repousser, détourner son intérêt. Au lieu de cela, j'avais réussi à provoquer son respect.

"Les hommes d'affaires mesquins croient en la tromperie mais les bons apprécient la sincérité. J'apprécie profondément la vôtre, Domina. Mais cela ne change rien pour moi : contrairement à beaucoup d'hommes de mon âge, je ne suis pas attiré par la virginité. Si j'avais voulu une jeune vierge, j'ai assez d'argent pour m'en acheter cent. De plus, je ne veux pas d'une novice. Je veux une femme intelligente, belle, indépendante. Je veux vous épouser."

"Domine, vous rendez ceci inutilement difficile ... je ne veux pas vous épouser vous ou un autre homme. Je ne veux pas aller ... au lit avec vous ... ou avec un autre homme... Vous souhaitez sûrement avoir des héritiers et c'est votre droit mais je ne veux pas être celle qui vous donnera des enfants. Excusez-moi, Domine, mais je ne suis pas la femme qu'il vous faut..."

Marius Servilius Tibullus se laissa aller contre le dossier de sa chaise et m'étudia de ses yeux clairs et impitoyables.

Pour la première fois, son beau visage impassible trahit une émotion.

De la sympathie.

Et, je ne sais pourquoi, cela ne me heurta pas.

"Domina, j'ai cinquante-deux ans. J'ai ma jeunesse derrière moi. Je me suis marié une fois. Ma femme est morte en couche. Elle a eu une hémorragie mortelle quand les médecins l'ont coupée pour sauver mon fils mais c'était trop tard. Il était mort lui aussi. Je n'ai jamais voulu avoir d'autre enfant..."

La conversation prenait une tournure personnelle que je n'aimais pas.

Je voulus l'interrompre mais il m'arrêta d'un geste de sa main.

"Domina, je vous parais en bonne santé mais, en réalité, je suis malade. Gravement malade. Une faiblesse de la moelle. Les médecins ne peuvent rien contre cela, ils ne savent même pas me dire combien de temps il me reste à vivre. Jour après jour, je m'affaiblis. Je n'ai pas de force à perdre dans le lit d'une femme. J'ai besoin de mon temps – de tout le temps qui me reste - pour réaliser des choses plus importantes que la satisfaction physique..."

Il s'arrêta de parler un instant et j'en profitai pour l'étudier soigneusement.

Sous son bronzage, il y avait une pâleur malade ainsi que des ombres sous ses yeux. Ses mains étaient trop minces.

"Parmi les choses que je veux réaliser avant de mourir, c'est de profiter de certains aspects de ma vie que j'ai négligés, occupé que j'étais par mes bateaux. Je veux un vrai foyer avec une présence féminine autour de moi. Je veux ouvrir ma villa aux visiteurs et profiter des jardins que je n'ai jamais eu vraiment le temps de concevoir. Je veux entendre de la musique et aller au théâtre et manger des repas qui n'ont pas été choisis par mon intendant. Domina, ce que je vous offre c'est un travail. Et pas des moindres. Vous devrez gérer un grand ménage, recevoir des invités, remettre à neuf des ailes entières de ma villa, concevoir de nouveaux jardins, m'accompagner aux dîners et au théâtre et me soigner quand j'en ai besoin.

Actuellement, je ne ressens aucun malaise de ma maladie mais les médecins m'ont dit ce à quoi je devais m'attendre. Je ne suis pas facilement satisfait et vous devrez travailler dur. En retour, vous bénéficierez de tout le luxe que vous pourriez souhaiter ou avoir besoin. Vous aurez de l'argent, des bijoux et des

vêtements en accord avec votre nouvelle situation. Et, quand je mourais, vous aurez mon affaire. Et tout ce qui l'accompagne."

J'étais consternée.

Non seulement par l'offre de me faire de moi son héritière mais aussi par la froideur de son discours.

Comment pouvait-il parler si impassiblement de sa propre mort ?

"Domine," essayais-je encore une fois. "Je suis désolée d'entendre parler de votre santé mais je pense toujours que vous avez tort à propos de moi... ce dont vous avez besoin est d'adopter un héritier mâle, quelqu'un qui peut apprécier votre offre et vous aider à porter vos fardeaux."

Pour la première fois, Marius Servilius Tibullus rit et son rire était aussi pointu que sa calligraphie. Et, comme son sourire, il n'atteignit pas ses yeux.

"Un héritier ? Quelle sorte suggérez-vous, Domina ? Un jeune homme qui gaspillerait mon argent aux courses de char ? Ou un adulte qui trouverait difficile d'attendre que la mort vienne me prendre et déciderait d'accélérer mon départ ? Non, merci, Domina. Je préfère une femme comme vous qui, une fois engagée, honorera le marché..."

Je me relevai et tournai en rond dans la pièce comme Rubia avait l'habitude de faire quand elle était mal à l'aise.

"Domine, vous êtes un homme fier et, moi, j'étais prostituée chez les puissants. Comment pensez-vous que vous vous sentirez quand une de vos connaissances masculines me reconnaîtra ?"

Marius Servilius Tibullus rit de nouveau et son rire était encore plus aigu.

"Domina, je ne fraye pas avec les aristocrates. Ils se considèrent au-dessus des marchands et la seule chose qui m'intéresse chez eux est la taille de leurs dettes. Et, quand ils empruntent de l'argent, j'envoie mes agents traiter avec eux. Je méprise les aristocrates, Domina. Le seul que je respecte est Jules César, car il a ramené, comme prisonniers de guerre, mes ancêtres Gaulois. S'il ne l'avait pas fait, je serais né dans une hutte de boue et non dans une impeccable maison romaine."

Son commentaire sans passion au sujet de l'esclavage m'offrit une opportunité inattendue.

"Avez-vous des esclaves ?" Répliquais-je.

"Plusieurs. À ma villa et dans mes chantiers navals."

"Je ne vivrais jamais dans un endroit où il y a des esclaves!"

"Je suis un maître juste et chaque année je libère ceux qui sont intelligents, loyaux et qui travaillent dur. Je ne crois pas aux abus ou aux mauvais traitements. Mes esclaves savent qu'ils peuvent obtenir leur liberté s'ils travaillent bien, ainsi ils font de leur mieux pour être dans la liste annuelle. Et la plupart d'entre eux restent à mon service même quand ils sont affranchis..."

Je restai silencieuse, le regardant fixement.

Il haussa les épaules.

"Ça va." Dit-il, "Je libérerai tous les esclaves de la villa comme cadeau de noces. Mais je garderai ceux des chantiers navals. Je ne vous dirai pas comment gérer le ménage et vous ne me direz pas comment gérer les chantiers navals. Maintenant, pouvons-nous fixer la date ?"

Je lui tournai le dos, en m'étreignant nerveusement.

"Domine, c'est inutile! Ma liberté est récente. J'éprouve seulement une grande envie d'éducation ..." "Non, Domina. Vous éprouvez une grande envie d'autre chose. Vous éprouvez une grande envie de revanche."

Je tressaillis, mais ne me retournai pas pour lui faire face.

Il continua à parler.

"N'est-ce pas de vengeance dont rêvent tous les hommes et les femmes maltraités, Domina ?"

"Julia, vous trouverez quelqu'un de spécial, un jour. Quelqu'un de très spécial."

Les mots de Maximus résonnaient dans ma tête.

Il avait raison!

Et il y avait quelqu'un de très spécial, ici, qui me demandait d'être sa femme pour de bonnes raisons, quoique inattendues.

La revanche.

J'entendis, à nouveau, le bruit répugnant qu'avait fait le poignard quand je l'avais enfoncé dans le cou de Cassius.

La vibration immonde remontait le long de mon bras une fois encore.

Je sentis à nouveau le jet de sang chaud et gluant jaillissant de la blessure et inondant ma main.

J'entendis à nouveau la tête de Cassius choir sur le bureau avec un bruit mat.

La revanche.

La revanche sur Cassius. Sur Marcellus. Sur le sénateur. Sur chacun des hommes, innombrables, dont les visages que je ne pouvais distinguer me tourmentait encore. Sur chacun des hommes, innombrables, qui m'avaient salie. Qui m'avaient utilisée. Qui m'avaient blessée. Qui m'avaient humiliée.

La revanche sur l'esclavage. La prostitution. Le désespoir. Le rejet.

"Il n'y a rien mal à cela, Domina." Continua-t-il. "Épousez-moi et ayez votre revanche. Je ferai de vous une femme puissante, si puissante que, même si vous rencontrez, de nouveau, un de ces hommes, il sera effrayé d'admettre qu'il vous connaissait, et encore moins de s'en réjouir avec malveillance. Vous éprouvez une grande envie d'éducation, regardez notre mariage comme une sorte d'éducation ... une éducation sur le pouvoir. Quand je serai mort, vous serez libre de faire ce que vous voulez de votre vie et de votre legs. Et ... de votre vengeance."

Je frissonnai.

"Vous êtes jeune, intelligente et belle, Domina. Vous méritez d'être admirée. D'être choyée. D'être cajolée." Poursuivit-il d'une voix basse et séduisante.

"Vous méritez d'être heureuse. D'être aimée, même si je ne suis pas celui choisi pour vous aimer et vous rendre heureuse. Mais, surtout, vous méritez d'être vengée..."

Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qu'il souriait.

Il m'avait eue et il le savait.

"Seul l'empereur peut vous donner plus, Domina. Mais il ne peut pas vous épouser..."

Il ne se vantait pas car la vantardise n'est pas le fait d'un tel homme.

"Prenez-moi comme mari, Julia et ayez votre vengeance..."

Je me tournai vers lui et plongeai mes yeux dans les siens qui étaient froids et indéchiffrables. Lentement, je retournai m'asseoir.

Il poursuivit avec désinvolture.

"Nous vivrons surtout à Ostie. Je crois que vous trouverez la villa à votre convenance. Néanmoins, tous les changements que vous jugerez nécessaires seront les bienvenus. Nous aurons des appartements séparés et j'ordonnerai que l'on pose des verrous aux vôtres. Non qu'ils soient nécessaires mais vous vous sentirez ainsi plus à l'aise. Vous pouvez continuer à étudier autant que vous le voulez du moment que cela n'entrave pas vos devoirs envers moi. Votre professeur privé est le bienvenu à la villa s'il veut se déplacer à Ostie et vous pouvez embaucher un autre enseignant si vous le souhaitez. On vous fournira tout ce que vous voulez ou tout ce dont vous avez besoin. Mes bateaux apportent en Italie toute sorte de marchandises et je peux y choisir en premier, donc vous aurez cette même opportunité. Vous aurez aussi accès à mes banquiers et vous gèrerez les comptes de la maison. Je libérerai tous les esclaves de la maison en votre nom donc ils vous serviront loyalement."

Tandis qu'il continuait à inscrire les points de ce qu'allait être notre accord personnel, j'eus l'impression que le temps avait cessé d'exister.

Sans presque dire mot, j'avais consenti à lier mon sort à celui d'un quasi étranger.

J'avais consenti à devenir la femme de quelqu'un.

J'avais consenti à ce que ma vie change de nouveau. Change pour toujours.

"J'accepte votre parole comme quoi, à l'heure actuelle, aucun homme ne vous intéresse mais vous êtes jeune et, tôt ou tard, vous changerez d'avis. Je n'élèverai pas d'objection à ce que vous preniez un amant à condition que ce ne soit pas parmi mes connaissances d'affaires et que vous soyez discrets. Si vous tombez enceinte, je revendiquerai l'enfant comme mien."

Un amant ?

Il y avait seulement un homme avec qui j'irais volontairement au lit.

Pourtant il n'y avait pas de place pour moi dans son lit.

Et, pour cela aussi, je voulais ma revanche.

"Le contrat de mariage vous sera envoyé demain pour approbation..."

Je me levai.

Soudain, j'avais besoin de quitter la pièce. D'être toute seule. J'inclinai la tête à l'homme que bientôt j'appellerai "mon mari" et me retournai pour m'en aller.

"Juste encore un chose, Domina."

La voix de Marius Servilius m'arrêta sur le seuil.

"Quel nom doit être écrit dans le document ? Je connais votre nom, mais pas votre patronyme."

Je me retournai lentement.

"Julia Antonina, Domine" Dis-je d'une voix assurée. "D'après l'empereur."

Nous nous sommes mariés un mois plus tard. Comme nous étions tous les deux des adultes sans famille, notre mariage fut un mariage simple.

La cérémonie se déroula à l'appartement de Marius Servilius devant les témoins obligatoires et les membres de sa maison.

Apollinarius était là, bien sûr.

La nouvelle l'avait profondément choqué.

"Je ne peux pas croire que vous allez le faire, Julia!" Dit-il. "Pourquoi ? Pourquoi, par les Enfers, épousez-vous cet homme vous ne connaissez même pas ? Pas pour l'argent, j'en suis sûr. Alors, pourquoi ? POURQUOI ?"

"Parce que je suis lasse, Apollinarius. Parce que j'ai, soudain, découvert à quel point je suis lasse et combien j'ai besoin de savoir si je peux appartenir à quelque part..."

"Il y doit y avoir quelque chose de plus, Julia! Il y doit y avoir ..."

Il s'arrêta au beau milieu de sa phrase et me regarda avec des yeux déconcertés puis tristes.

Il savait. Il savait comme toujours.

"C'est de ma faute," Chuchota-t-il.

J'allai vers lui, et essayai de prendre son visage entre mes mains.

Il m'évita.

"Apollinarius, non ..."

"C'est de ma faute!" Répéta-t-il d'une voix étranglée.

"Si j'avais insisté pour que vous rencontriez davantage de personnes, que vous soyez plus socialisée au lieu, d'égoïsment, vous garder pour moi, vous auriez trouvé un homme qui vous aimerait comme vous méritez d'être aimée ..."

"Non!"

Je ne voulais rien entendre sur l'amour et sur le fait d'être aimée. Je ne pourrais pas le supporter. Pas maintenant.

"Si j'avais été un homme réel et non ce que je suis ..."

"NON!"

J'empoignai ses épaules et le secouai durement.

"Non!" Répétais-je.

"Ce n'est pas votre faute si je suis née esclave et ait été éduquée pour devenir une prostituée! Ce n'est pas votre faute si vous ne pouvez pas m'aimer comme un homme aime une femme! Ce n'est pas votre faute si je suis blessée et amère et si je le serai toujours ! J'en suis venue à l'accepter, Apollinarius! J'en suis venue à accepter d'être blessée profondément à l'intérieur pour toujours et d'être amère et solitaire et triste! Il me l'a démontré et me marier avec lui est mon choix pour l'accepter!"

Apollinarius baissa la tête jusqu'à ce que son front touche le mien. Nous sommes restés ainsi un long moment.

"Je vais avoir besoin de vous plus que jamais. Viendrez-vous à Ostie pour continuer à m'enseigner?"

Chuchotais-je.

Il eut un tout petit sourire triste.

"Bien sûr que j'irai. Je ne veux pas vous perdre de vue" Répondit-il.

Et ce fut mon tour de sourire.

Alors, je fis glisser mes bras autour de son cou et enterrai mon visage contre son épaule.

Ses bras se refermèrent autour de ma taille et il me serra contre son corps maigre.

Je fermai les yeux et soupirai.

Chaque jour et chaque nuit depuis la Mésie j'avais rêvé des bras de Maximus si forts et si musclés, j'avais eu envie de son étreinte passionnée, de la chaleur et de la force de son corps divin.

Pourtant, en ce moment, je ne voulais pas d'autre étreinte que celle d'Apollinarius, pleine d'amour et sans passion.

Je me suis habillée pour la cérémonie des noces à mon appartement, la première réelle maison que j'avais jamais eue et que je quitterais bientôt.

Nicia m'avait trouvé une coiffeuse et la femme avait, minutieusement, brossé mes cheveux longs jusqu'à ma taille avant de les enrouler, artistement, comme il convenait à la femme mariée que j'allais bientôt être. Elle vanta ma chevelure et essaya de papoter mais je lui répondais seulement par monosyllabes tout en laissant mes yeux fixés sur le miroir poli et, bientôt, elle fut contrainte de se taire.

La femme voulut me maquiller mais je refusai.

Nicia m'aida à enfiler la robe nuptiale en soie jaune, les chaussures de mariage couleur safran et la parure de bijoux que Marius Servilius m'avait envoyée la veille.

Quand je fus prête, elle et la coiffeuse posèrent sur ma tête le voile de noce en soie couleur safran.

Je descendis l'escalier escortée de ma femme de chambre, qui avait revêtu, pour l'occasion, sa meilleure parure.

Un domestique attendait à la porte de Marius Servilius et l'ouvrit pour nous laisser entrer.

Une fois à l'intérieur, je fus reçue par Athenodorus, le mari de Nicia et l'intendant de Marius Servilius, qui me guida vers le jardin intérieur où il annonça d'une voix tonnante

"La jeune mariée! La jeune mariée!"

Les invités réunis dans le jardin se retournèrent pour me regarder et virent une grande femme mystérieuse qu'aucun d'entre eux n'avait jamais rencontrée, cachée derrière un épais voile couleur safran.

C'étaient les connaissances d'affaires de Marius Servilius et leurs épouses.

Les domestiques étaient là aussi, parés pour l'occasion et couronnés avec des guirlandes de verveine odorante.

Il y avait, aussi, le prêtre et son aide et un porcelet, des fleurs autour du cou, qui serait la victime sacrifiée aux dieux, comme le voulait la coutume.

Marius Servilius était debout près du prêtre, grande silhouette élégamment parée d'une toge immaculée digne d'un consul.

Les invités me contemplèrent un long moment en silence.

Puis, quelqu'un se mit à chanter l'hymne antique des noces :

"Io, hymen, hymenaeus..."

Apollinarius se détacha du groupe et vint vers moi. Il me prit la main et la serra d'une manière rassurante.

Puis, agissant comme le père de la jeune mariée, il me guida vers Marius Servilius.

C'était fortement irrégulier mais pas plus que ce mariage inhabituel où la jeune mariée avait été une putain et dont le mari avait considéré la dot comme inutile.

Le prêtre entonna les prières et accepta le couteau de son aide.

Il était habile et, bienheureusement, le sacrifice fut rapidement terminé.

Il plongea ses mains dans les entrailles fumantes du porcelet et annonça que les auspices étaient favorables.

Marius Servilius me regarda, un sourcil arqué, une commissure de ses lèvres retroussée en un petit sourire ironique.

Puis, il se tourna vers le prêtre et prononça ses vœux :

"Ubi tu Gaia, ego Gaius. (*) Où tu es Gaia, je serai Gaius..."

Il parla d'une voix claire et calme.

Lorsque ce fut mon tour, ma voix était également claire et calme :

"Ubi tu Gaius, ego Gaia. (**) Où tu es Gaius, je serai Gaia..."

C'était bientôt fini.

Marius Servilius présenta les anneaux de mariage et en glissa un au médium de ma main gauche.

C'était un lourd anneau en or, extrêmement travaillé.

J'en fis glisser un semblable à son doigt mince et pâle.

Soudain, j'eus la vision d'une autre main et d'un autre anneau.

Une main grande, forte, bronzée, calleuse, ornée d'un simple anneau d'argent. Un anneau qui proclamait que le beau, le rude général romain aux splendides yeux bleus que j'aimais appartenait à une autre femme...

Quelqu'un leva mon voile.

C'était Nicia qui agissait comme aurait du agir ma mère, cette mère que je n'avais jamais connue et dont je rêvais tellement.

Encore une autre irrégularité de ce mariage célébré pour des raisons impérieuses et extraordinaires.

Le retrait du voile couleur safran qui m'avait entourée et m'avait cachée exposa mon visage aux rayons brillants d'un soleil printanier.

J'entendis un murmure admiratif quand les invités découvrirent mon visage.

Le visage d'une belle fille de dix-neuf ans qui n'avait jamais eu d'enfance et ni de poupée.

Le visage d'une putain solitaire et triste qui rêvait à son innocence volée.

Le visage d'une femme désespérément amoureuse de l'homme qui l'avait rejetée.

Le visage d'une jeune mariée qui avait épousé un homme qu'elle n'aimait pas pour prendre sa revanche sur son passé.

Je regardai les invités, un à un, et vis sur leurs visages ce que j'ai toujours vu sur tous les visages des gens que j'avais côtoyés... Ce que je savais que j'y trouverais.

Franche admiration et désir à peine voilés sur ceux des hommes.

Prudence et jalousie à peine dissimulées sur ceux des femmes.

Certaines choses ne changent jamais.

Pas même lors d'un mariage.

Marius Servilius s'inclina et m'embrassa formellement sur les deux joues.

Quelqu'un reprit le chant initié ce tantôt.

"Io, hymen, hymenaeus..."

Nous étions mari et femme!

Après la cérémonie, il y eut le banquet attendu. Ce fut une belle fête quoique formelle et réservée, loin des traditionnelles manifestations débridées des mariages habituels.

La nourriture était très fine et les vins excellents, le tout servi par des domestiques efficaces et silencieux et la musique, discrète, était jouée par des musiciens talentueux tout aussi réservés.

Les conversations portèrent surtout sur les affaires et la politique et il n'y eut pas les taquineries coutumières et plaisanteries grivoises.

J'étais assise près de Marius Servilius pour accepter les bons vœux des invités qui vinrent, un à un, présenter leurs hommages. Je mangeai peu et bu moins encore, tout en évitant soigneusement tant le regard scrutateur de Marius Servilius que celui inquiet d'Apollinarius.

Les domestiques allumèrent les lampes avant de servir le dessert et, peu après, les invités se levèrent et prirent congé.

Comme nous nous étions mariés à la maison du marié, il ne devait pas y avoir de cortège de noce mais nous avons été douché de grains de blé pour assurer la bénédiction des Dieux et la fertilité de notre union. J'acceptai les bons vœux et les salutations de séparation avec un visage impassible et, silencieusement, embrassai la joue douce d'Apollinarius de mes lèvres froides et insensibles.

Nicia, doucement, me toucha le bras, puis me guida vers ma chambre à coucher.

C'était une grande chambre, donnant sur le jardin intérieur, équipée d'un riche mobilier, de tapis orientaux et abondamment fleurie.

Des bois parfumés brûlaient dans le brasero qui tenait éloigné la fraîcheur nocturne. Une fine chemise de nuit et un peignoir en soie étaient prêts sur un divan et des pétales de rose avaient été versés sur les couvertures retournées du lit.

La serrure en fer promise avait été posée!

Nicia m'aida à retirer mes vêtements de noce et mes bijoux, puis me prépara pour la nuit.

D'une main habile, elle déroula mes cheveux et les brossa puis enduisit d'un peu de mon parfum préféré - la myrrhe - mon cou et mes bras. Elle se saisit des épingles et des peignes, de ma robe et du voile, me souhaita la bonne nuit et quitta la chambre.

Peu à peu, le grand appartement devint silencieux. Les torches dans la cour s'éteignirent.

Je restai assise sur la chaise là où Nicia m'avait quittée, mes mains fermement posées sur mes genoux. J'étais assise de la même manière que, dans la tente de Cassius, quand Maximus m'avait laissée avec trois morts, il y a une éternité de cela.

À ce moment-là, j'avais regardé le visage mort de mon maître et tourmenteur très, très longtemps. Maintenant, mes yeux étaient fixés sur le verrou mais je ne me levai pas pour fermer la porte. Ce n'était pas nécessaire car je savais que Marius Servilius honorerait sa promesse. Et je savais aussi que s'il m'avait voulue, aucun verrou dans tout l'empire n'aurait été assez fort pour le tenir éloigné.

J'avais épousé un homme qui ne m'aimait pas et qui ne me désirait pas. J'avais été le jouet de beaucoup d'hommes qui m'avaient désirée, m'avaient utilisée et m'avaient rejetée sans l'ombre d'un remords.

J'étais tombée amoureuse d'un homme qui s'était soucié de moi, m'avait désirée, aurait pu même m'aimer...et qui, pourtant, m'avait rejetée.

J'avais épousé Marius Servilius pour me venger de tous. Un cercle parfait. Un cercle de fer. Un cercle qui, soudainement, était aussi froid et aussi vide que ma nuit de noces.

Frissonnante, je fermai les yeux tout en m'étreignant fortement. Avec un bien-être né d'une longue pratique, je me suis réfugiée au plus profond de mon être.

Quand, petite fille à la villa de Cassius, la solitude devenait insupportable, je fermais les yeux, m'étreignais fermement et glissais à l'intérieur de mon âme.

J'allais à un endroit où je n'étais pas seule. Où je n'étais pas triste. Où je n'avais pas peur. Où j'avais une mère aimante et souriante qui se souciait de moi, qui jouait avec moi, qui me consolait, qui m'étreignait contre sa poitrine parfumée.

Dans cet endroit, je n'étais pas une esclave, mais une enfant chérie, choyée, aimée.

Quand je grandis et que la laideur de la prostitution devenait par trop insoutenable, je fermais les yeux, m'étreignais et partais encore plus profondément dans mes rêves.

J'allais à un endroit où les hommes ne pouvaient pas mettre la main sur moi pour m'utiliser et me rejeter. Un endroit où j'étais libre. Où j'étais respectée. Où j'étais fière, puissante, intouchable.

Un endroit où j'étais la femme que j'étais maintenant devenue en épousant Marius Servilius. Cette nuit, j'allai encore plus loin dans mes songes.

J'allai dans un endroit où je n'étais pas seule où il ne faisait pas froid. Peu à peu, l'obscurité fut remplacée par une douce lumière et le froid par une chaleur réconfortante.

J'étais dans une chambre à coucher. Pas dans une chambre aussi luxueuse que celle qui m'avait été assignée mais une chambre confortable, rustique et colorée.

Les meubles en étaient solides, simples et pratiques comme ceux qui sont utilisés dans les villas de campagne et les riches fermes.

Les murs en pierre étaient chaulés au lieu d'être couverts de complexes peintures murales. Le sol était de bois ciré, couvert d'épais tapis douillets à défaut d'être fastueux.

Les lampes baignaient la chambre d'une mate lumière dorée.

Il n'y avait aucun brasero car la douceur de cette nuit printanière, en Espagne, ne requérait aucun brasero. Elle embaumait et, au lieu des pétales de rose, il y avait du jasmin sur le couvre-lit du vaste lit matrimonial.

J'entendis le faible clic de la porte lorsqu'elle s'ouvrit dans mon dos.

Lentement, je me retournai pour faire face à l'homme que je venais d'épouser, il y a quelques heures. L'homme que j'aimais comme on n'aime qu'une seule fois dans sa vie. L'homme que je voulais qu'il me revendique comme sa femme.

Il était debout, là, vêtu d'un peignoir en fine laine couleur bordeaux, me regardant silencieusement. Sans un mot, je défis mon peignoir et le laissai tomber.

La soie blanche murmura lorsqu'elle glissa le long de mon corps nu en le caressant sensuellement avant de s'épandre sur le sol.

Je l'entendis haleter à cette vision de ma nudité et, à son tour, il se défit de son peignoir, le laissant glisser...

Ce fut mon tour de panteler à la vue de sa magnifique nudité masculine.

Je dévorai des yeux ses larges épaules robustes, sa puissante poitrine bronzée parsemée de poils d'une nuance plus claire que ceux de sa barbe.

Je me noyais dans la contemplation de ses bras et de ses jambes puissamment musclés et je frissonnai par anticipation à la vue de sa fière virilité.

A l'unisson, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre.

A l'unisson, nous nous enlaçâmes.

A l'unisson, nous haletâmes quand nos corps nus se touchèrent pour la première fois.

Ce fut fait sans hésitation, sans à coup, poussés par notre faim et notre désir mutuel.

Nos lèvres se joignirent et nos corps se collèrent étroitement. Nos peaux s'épousèrent et ne formèrent plus qu'une seule chair.

Nous étions aussi proches qu'il est possible de l'être à un homme et une femme sans qu'ils s'accouplent. Nous gémirent quand nos bouches s'unirent et nos langues s'entrelacèrent en une danse chaude, sensuelle et vibrante.

Nous palpitâmes
 Nous brûlâmes.
 Et bientôt, nous toucher et nous caresser ne fut plus suffisant.
 Nous nous laissâmes tomber sur le lit, écrasant les pétales de jasmin, la chaleur de nos corps intensifiant leur doux parfum sensuel.
 La barbe de Maximus émoustilla ma peau affolée et brûlante de fièvre quand il la parcourut de ses lèvres et de sa langue et un long gémissement m'échappa.
 Et quand il évalua de ses doigts si j'étais prête, je savais que j'étais intacte. Pure. Une jeune fille. Pas une esclave. Pas une putain. Ma virginité indemne prête à être offerte à mon mari.
 Une femme digne d'être son épouse.
 Une femme qui lui donnerait des fils et des filles pour perpétuer son nom fier et valeureux.
 Une femme qui ne connaîtrait aucun autre homme à part lui.
 Univira (**), comme une femme romaine convenable doit l'être.
 Il palpait contre mon ventre, le souffle court, son désir aussi dévastateur que le mien et, pourtant, il hésitait, il ne voulait pas me prendre rapidement pour rassasier sa faim.
 Ses yeux bleu vert brûlaient de passion et de désir, les lèvres de sa belle bouche sensuelle étaient durement pressées dans l'effort qu'il faisait pour contrôler les besoins de son corps.
 " Julia ... ", dit-il et sa profonde voix grondante, en faisant vibrer sa poitrine, me donna la chair de poule et enchantait mes oreilles.
 Je touchai son rude et beau visage bronzé et barbu.
 Je fis glisser mes mains dans ses courts cheveux bruns.
 "Oui, mon mari!" Haletais-je en m'arquant contre lui. "Oh, oui..."
 Mon mari...
 Il me fit sienne.
 Je criai lors de la brève et perçante douleur et il dévora mon cri sous son baiser d'homme affamé. Son corps entama la danse virile et le mien se colla au sien pour l'inciter à venir encore et encore.
 Pour l'entraîner plus profondément.
 Pour nous permettre de ne plus faire qu'un...
 Mes yeux s'ouvrirent brutalement.
 Les sons venant de ma bouche n'étaient pas les gémissements haletant d'une femme dont le corps ployait sous celui de Maximus, mais les sanglots secs et angoissés de la femme solitaire que j'étais vraiment.
 Ils n'étaient pas assourdis par sa bouche chaude et exigeante mais par mes mains froides et moites que je pressais contre elle.
 Mon souffle inégal n'était pas du à l'accouplement fiévreux avec le seul homme que j'ai jamais aimé, mais à mon effort désespéré pour reprendre le contrôle de mes sens.
 Et je finis par y parvenir.
 Et quand cela arriva, j'enfouis mon visage dans mes mains comme je l'avais fait quand Maximus m'avait laissée seule dans l'alcôve après m'avoir fait découvrir ce qu'était la passion, la vraie passion.
 Mais à la différence de cette nuit en Mésie, je ne pleurai pas ...
 Je restai simplement immobile
 Froide.
 Vide.
 Seule.
 (*) "Là où tu es Gaius, je suis Gaius."
 (**) " Là où tu es Gaius, je suis Gaia."
 (***) Une femme qui ne connaît intimement qu'un homme dans sa vie.

Mes années à Ostie – 175-176 A.D.

L'attelage prit un large tournant et Marius Servilius leva brièvement les yeux de la tablette de dictée qu'il était en train de corriger.
 "Nous arrivons." Dit-il simplement avant de commencer à ranger son nécessaire à écriture.
 Nous étions partis pour Ostie deux jours après la cérémonie du mariage.
 Je voyageais aux côtés de mon mari dans son attelage spacieux et confortable.
 Il avait un bureau à l'intérieur afin de passer les monotones heures que compte un voyage, à traiter la correspondance et les autres documents.
 Comme il dit toujours, il n'aime pas perdre son temps.
 Tout comme moi!
 Mais j'avais été trop occupée avec une Rubia furieuse pour avoir la possibilité de lire plus que quelques lignes du rouleau que j'avais choisi.
 Elle avait maintenant sa taille adulte et c'était un grand félin à la toison drue et colorée et aux yeux verts énigmatiques et circonspects.
 Dès que les préparatifs pour mon mariage et pour le déménagement à Ostie avaient commencé, Rubia avait montré des signes d'excitation, une autre preuve que les chats sont plus sensibles que les humains parfois.

Ils apprécient les avantages d'une vie calme et ne plongent pas impulsivement dans de fougueuses aventures.

Et s'ils veulent se venger, ils utilisent simplement leurs griffes.

Marius Servilius n'avait pas fait le moindre commentaire sur la présence de ma compagne à quatre pattes aux couleurs vives. Il nous envoya simplement à toutes les deux un regard amusé avant de reporter son attention sur son travail.

Nous avons voyagé le long le Via Ostiensis, une des plus larges, des mieux pavées et des mieux entretenues de toutes les voies et, donc, le voyage fut sans désagrément et plus rapide que je ne m'y attendais.

Apollinarius, Nicia, Athenodorus qui devait prendre la place d'intendant de la villa car le précédent, trop âgé maintenant, s'était vu offrir de partir à la retraite et les secrétaires de Marius Servilius nous suivaient dans un autre chariot.

Le train de bagage avait été expédié la veille pour permettre aux domestiques de s'en occuper avant notre arrivée.

Mon propre bagage avait été scandaleusement augmenté de nombreux coffres emplis des meilleures soies, lins, laines et cotons égyptiens que l'on puisse acheter, pour ne pas mentionner des sandales et des chaussures, des écharpes et des manteaux, des parfums et des cosmétiques. Tout ce qui aurait pu combler les rêves les plus extravagants d'une femme.

Les bijoux pour accompagner ma nouvelle garde-robe voyageaient avec moi dans deux coffrets laqués.

Lorsque j'avais voulu protester, Marius Servilius avait simplement haussé les épaules en disant que ce n'était qu'une avance sur ce qui m'attendait sur certains bateaux amarrés à Ostie. Il me rappelait, ainsi, de manière pratique, que j'étais devenue la femme d'un homme riche et que mon image devait se conformer à mon nouveau statut.

Nous avons franchi les énormes piliers marquant l'entrée de la propriété et nous nous sommes engagés dans la courbe d'une allée pavée, bordée de part et d'autre d'une épaisse et luxuriante végétation vert foncé

À intervalles réguliers, avaient été plantés des piquets en fer pour soutenir des torches.

Le chariot avançait sans à-coup et sans bruit. Je perçus au loin le murmure du ressac et je sentis que l'air s'était chargé de sel. Cela ne me surprit guère car Nicia m'avait déjà dit que la villa était face à la mer.

L'attelage amorça un dernier virage puis s'arrêta ...

Je restai bouche bée.

Dans les dernières lueurs du soleil couchant, une magnifique villa étincelaient dans la gloire de nuances roses et or même s'il ne faisait aucun doute que, sous la lumière franche du soleil ou sous un généreux clair de lune, elle devait scintiller d'un blanc immaculé car ses murs étaient recouverts de marbre de Carrare poli.

Elle comportait deux étages et s'incurvait gracieusement. Un long portique courrait tout au long de la façade afin de préserver les pièces des rayons flamboyants du soleil.

Entre chaque colonne blanche du portique, il y avait une statue grandeur nature d'une déesse aux vêtements gracieusement drapés.

A l'étage, à chaque extrémité, une grande terrasse bordait une chambre.

Le centre de la construction était surmonté d'un dôme parfait.

À l'entrée il y avait un jardin luxuriant mais sans imagination agrémenté d'un bassin aux eaux cristallines et de fontaines aux eaux chantantes, bordé d'une colonnade décorative et de bancs de marbre. Il y avait de grands poissons dorés dans le bassin et la plus grande fontaine présentait le bateau de marbre maintenant familier. Les autres étaient constituées de délicates sirènes ou de tritons musclés à la pose sensuelle.

De nombreux serviteurs nous attendaient devant l'entrée de la propriété, des hommes et des femmes convenablement et proprement habillés une immense tache aux couleurs chatoyantes.

Toutes les têtes s'inclinèrent respectueusement quand Marius Servilius descendit de l'attelage.

Il me tendit la main pour m'aider à descendre et, lorsque je posai la mienne dans sa paume ouverte, je réalisai que c'était la première fois que je le touchais.

Cette découverte devait être inscrite sur ma figure car la sienne arborait une expression légèrement amusée.

Puis il posa, alors, ma main sur son avant-bras et nous nous avançâmes vers les domestiques. C'était ma première apparition publique en tant que sa femme, un vrai défi!

"Voici Dame Julia." Me présenta-t-il simplement aux domestiques. "Elle est ma femme et, donc, également la maîtresse des lieux. C'est elle qui régentera les affaires, ici, dorénavant. C'est à sa générosité que vous devez votre récente liberté. Vous m'avez servi bien et loyalement. Servez-la comme vous m'avez servi et je serai doublement heureux."

Les domestiques levèrent les yeux, me regardant avec un mélange de curiosité et de crainte.

Ils s'étaient probablement attendus à une vieille matrone, quelqu'un dont l'âge ne devait guère être éloigné de celui de leur maître. Ou peut-être à une créature stupide qui n'avait aucun sens des convenances et avait exigé de son mari qu'il libère ses esclaves au lieu d'ajouter les siens à leurs rangs, car les esclaves de maison ont leurs standards et quand le destin les place dans des ménages riches certains peuvent être plus snobs que leurs maîtres.

Au lieu de cela, ils avaient devant eux une jeune femme de dix-neuf ans aux cheveux roux dorés qui, il n'y avait pas si longtemps, avait été une domestique comme eux quoique d'une autre sorte. Je ne savais que faire ni si l'on s'attendait à ce que je fasse quelque chose alors je me contentai d'incliner la tête légèrement vers eux.

Toutes les têtes se baissèrent de nouveau, plus profondément encore.

Marius Servilius s'avança vers les doubles portes d'entrée de la villa et bien qu'il ne m'ait point regardée, je savais qu'il était satisfait de mon attitude digne.

Moi, au contraire, j'avais l'impression d'être une parfaite demeurée!

À l'intérieur, la construction était aussi magnifique qu'à l'extérieur.

Nous avons pénétré dans un énorme atrium octogonal, de deux étages qui était surmonté d'un dôme plein avec une ouverture au milieu pour permettre à la lumière d'éclairer ce gigantesque espace.

Les rayons du soleil mourant faisaient rougeoyer la mosaïque aux motifs géométriques complexes mariant le noir et le blanc.

Le dôme était soutenu par des colonnes cannelées en marbre blanc qui formaient un grand cercle dans la section médiane de l'atrium.

Des torches et des lanternes étaient accrochées aux murs au-delà de la colonnade juste à côté de lourdes portes en chêne sculptées.

Entre les portes il y avait des alcôves contenant des statues en marbre de taille humaine. L'atrium s'ouvrait à une de ses extrémités sur une cour pleine d'arbustes à fleurs et où je distinguais des fontaines à n'en plus finir.

Au delà de la cour, une autre aile de la villa était visible.

Marius Servilius s'arrêta.

"On va vous montrer votre appartement, Domina." Dit-il tout en relâchant ma main.

"Je pense que vous le trouverez assez confortable. De nombreuses affaires requièrent mon attention et vous êtes fatiguée. Je vous verrai demain pour le petit déjeuner au perystyle si le temps le permet. Sinon, nous nous verrons à mon studio."

Ayant dit, il me salua et s'en fut suivi de ses secrétaires.

Deux servantes apparurent soudain et nous guidèrent, Nicia et moi, vers une des portes en chêne sculptée qu'elle ouvrirent avant de s'effacer pour nous permettre de passer dans un large couloir terminé par un escalier en marbre doucement incurvé.

Avant de le monter, je cherchai Apollinarius du regard, cherchant un appui à l'intérieur de ce massif temple de pierre. Mais mon professeur privé - qui portait Rubia - était perdu dans la contemplation d'une exquise statue grandeur nature. Nicia le tira doucement par la toge pour le ramener à la réalité et il rougit comme un garçon attrapé en train d'admirer une fresque érotique.

En haut de l'escalier, il y avait une autre porte au-delà de laquelle se trouvait l'appartement privé qui deviendrait mon sanctuaire.

Il était composé d'un vaste salon élégamment meublé qui s'ouvrait sur la terrasse que j'avais aperçue du jardin.

Donnant dans cette pièce, il y avait trois autres portes en chêne.

L'une menait à une grande et confortable chambre à coucher luxueusement garnie, entre autres, d'un énorme lit à baldaquin. A cette pièce était annexée une salle de bains entièrement équipée.

Une autre conduisait à une pièce plus petite donnant aussi sur la terrasse où je trouvai un bureau, quelques chaises, une liseuse et divers coffres et armoires.

La servante la plus âgée expliqua que, à l'origine, cela avait été une pièce de couture et de tissage pour la dame de la maison mais que le maître avait ordonné qu'elle soit remise à neuf afin que je puisse y lire et y écrire.

La troisième porte cachait une deuxième chambre à coucher, plus petite et sans fenêtre. Les murs étaient couverts de peintures murales aux thèmes pastoraux et le plafond était peint pour représenter le ciel. Elle avait aussi une salle de bains contiguë, parfaitement équipée.

Je n'avais pas besoin que l'on m'explique que cette pièce était destinée à un enfant en bas âge et à sa nourrice.

Une pièce qui resterait aussi vide que mon ventre.

Il y eut un petit chambard sur la terrasse. De la deuxième chambre à coucher, j'entendis le bruit que fit un pot de fleurs en s'écrasant sur le sol et le hoquet de surprise d'Apollinarius. Heureuse d'avoir une excuse pour abandonner cette pièce condamnée, je me précipitai dehors. Quand je franchis l'arcade séparant le salon de la terrasse, je compris la raison du comportement peu digne de mon professeur privé ... et je ne pus que sursauter moi-même : la terrasse offrait un splendide panorama sur la mer, un ruban de sable d'or clairement visible au-delà des arbres et au-delà du sable ... l'infini bleu de la mer Tyrrhénienne, un bleu si profond sous la lumière crépusculaire qu'il en paraissait indigo.

Impressionnée, j'allai vers la rambarde en marbre et me plaçai silencieusement à côté d'Apollinarius.

"Thalassa (*)." Dit-il d'une voix si basse que je pouvais à peine l'entendre.

"La mer vous manque." Ce n'était pas une question.

Il eut un petit sourire pâle.

"Jusqu'à maintenant, je n'avais pas compris combien." Dit-il puis il ajouta, "Merci, Julia. Merci pour m'avoir ramené à la mer!"

Je n'avais pas besoin de voir ses yeux pour savoir qu'ils étaient pleins de larmes.
Le lendemain matin, il faisait nuageux et venteux et, donc, je me rendis au studio de Marius Servilius au rez-de-chaussée.
Même si nous n'étions mariés que depuis quelques jours, je connaissais déjà sa routine. Mon mari était un lève-tôt qui aimait commencer à travailler avant que sa maison ne se mette en branle.
Il traitait sa correspondance alors qu'il faisait encore sombre puis prenait son bain.
Le petit déjeuner était prêt pour quand il sortait de la salle de bain habillé pour la journée et dès qu'il avait terminé de manger, ses secrétaires étaient admis dans le studio.
Ils travaillaient ensemble environ deux heures.
Puis ils s'en allaient pour leurs inspections quotidiennes. Il ne revenait jamais pour le déjeuner mais était toujours là au crépuscule.
Nous nous rencontrions au dîner et devisions de choses et d'autres.
Puis il me souhaitait la bonne nuit et retournait dans son studio.
Et même quand j'éteignais les lampes tard après une ou deux heures de lecture, il était toujours beaucoup plus tard quand j'entendais ses pas lorsqu'il regagnait sa chambre.
Son studio était grand et confortable ce qui était nécessaire pour quelqu'un qui y passait la plupart de son temps.
Il y avait des divans et des chaises, un bureau massif, des tabourets pour ses secrétaires, des étagères pour les documents et même un coffre fort.
De belles peintures murales, toutes des marines, ornaient les murs.
Plusieurs modèles réduits de bateaux décoraient les étagères.
Il y en avait aussi un sur son bureau, le modèle extrêmement détaillé d'un navire que je reconnus immédiatement : c'était le même que celui qui agrémentait la fontaine du jardin de l'appartement à Rome et celles des jardins de la villa.
Le petit déjeuner était dressé sur une petite table à côté du divan dans lequel mon mari était assis tenant en main des tablettes de dictée et un stylet.
Il les délaissa quand il me vit. Je me perdis dans la contemplation du bateau sur le bureau.
"C'est le 'Poséidon', le bateau qui a commencé la flotte." Dit Marius Servilius. "Je l'ai fait construire quand j'avais seize ans."
"J'avais cru comprendre que c'était votre grand-père qui avait commencé l'affaire." Fis-je remarquer tout en me dirigeant vers une des chaises se trouvant près de la table où reposait le petit déjeuner.
"C'est lui qui a démarré les importations et a réussi. Mon père a hérité de l'affaire et l'a étendue mais toujours en louant des bateaux. Je voulais aller plus loin, je voulais que nous ayons nos propres bateaux."
Répondit Marius Servilius.
Il fit une pause avant de poursuivre.
"J'ai essayé de le convaincre de se lancer dans la construction de navires marchands mais il m'a répondu que c'était trop risqué et trop cher et, surtout, que cela exigerait du temps qu'il n'avait pas. Alors je lui ai proposé de surveiller, moi-même, la construction. Mon père a été choqué. Je venais à peine d'abandonner ma toga praetexta et même s'il était acquis que j'étais associé à l'affaire et que j'y excellais, construire un bateau était quelque chose de complètement différent."
Tout en parlant, Marius Servilius se nourrissait de fromage et de pain.
"J'ai insisté. Oh, je voulais tellement avoir un bateau! Un léger, un rapide! Et mon père finit par accepter, me donna la responsabilité du projet et se tint prêt à endosser les pertes ... le bateau prit la mer avec un mois d'avance sur le planning et peu de temps après je déchargeai à Ostie ma première expédition d'huile d'olive. Je suis arrivé avant les autres importateurs et ai fait mon premier argent. Une petite fortune, d'ailleurs."
Mon mari me gratifia d'un sourire, pas son habituel sourire froid mais un vrai sourire heureux.
"Mon père m'a pris comme associé et plus personne n'osa me traiter de gamin désormais."
"Et le 'Poséidon' est toujours à flot ? Je veux dire..." Je ne connaissais rien aux bateaux sauf le fait qu'ils flottaient et que j'en avais une peur bleue.
"Oui, Domina. Il existe toujours. Ce fut le plus chanceux de ceux que j'ai construits ou achetés. Mais il a été mis à la retraite parce qu'il était trop vieux pour continuer à voyager."
"Il est, ici, à Ostie ?"
"Oui, en cale sèche. S'il était resté dans l'eau, il aurait fini par être mangé par les vers. Ni les mers ni les tempêtes n'ont eu raison de lui et je ne voulais donc pas que mon brave coursier des mers ait une mort aussi indigne. En plus, le 'Poséidon' doit encore exécuter un service pour moi ..."
"Vous planifiez de le remettre à l'eau ?" Demandais-je.
La conversation était vraiment intéressante. Marius Servilius sourit de nouveau mais ses lèvres se tordirent en un rictus plein d'amertume.
"Non, Domina. Je ne le mettrai pas à flot mais il a encore un voyage à faire..."
Je relevai les sourcils d'un air interrogateur.
"Quand je mourrai, je veux être brûlé sur la plage. Le 'Poséidon' fournira le bois pour le bûcher des obsèques. Ce sera plus qu'assez..."
Je verdissais.
"Domine..."

Il fit un geste pour m'arrêter.

"Vous serez responsable des obsèques, donc vous devez connaître mes vœux. Je veux être brûlé. Je ne suis pas d'accord avec cette nouvelle et terrible mode romaine des enterrements. Je ne veux pas être mangé par des vers. Ni un bateau ni un homme ne méritent un tel destin."

Il y eut un long silence.

Mon mari avait mangé très peu, en fait, il avait plutôt joué avec les aliments.

"Domina, quand je suis ici, à Ostie, j'ai infiniment plus d'occupations qu'à Rome. J'aurai peu souvent l'occasion de vous voir au petit déjeuner car j'ai l'habitude d'aller au port, aux entrepôts et aux chantiers navals de bon matin."

Il se retourna et prit un morceau de papyrus qui se trouvait sur le divan.

"La nouvelle de notre mariage est déjà connue et mes associés et d'autres relations commerciales tiennent beaucoup à vous rencontrer. Ce sera plus facile si nous les invitons en groupe pour dîner que s'ils commencent à nous appeler un par un."

Il me tendit le papyrus. C'était une liste. Je comptai rapidement quatorze noms.

"Ceux-ci sont les invités que nous devrions recevoir en premier. J'ai les invités pour la semaine prochaine. Vous devrez vous occuper de la réception."

Il avait déjà déclaré qu'il s'attendait à ce que je gère non seulement son ménage et sa propriété mais également que je m'occupe de recevoir ses invités à dîner. Je ne m'étais pas attendue à devoir le faire si tôt!

Mais, malgré une certaine crainte qui avait surgi en moi, je réussis à garder une voix ferme.

"Et quelles sont vos instructions pour la réception, Domine ?"

Il eut un geste de la main comme pour écarter la question.

"Je suis sûr que ce que vous choisirez sera excellent. J'ai une complète confiance en vous."

"Pourquoi moi ?" Demandais-je d'une toute petite voix et tous deux nous savions que je ne parlais pas du dîner, mais de notre mariage.

Marius Servilius s'allongea sur son divan.

"Parce que vous avez des vertus rares. Par exemple, vous savez écouter et apprendre. Parce que vous avez du bon sens et du courage. Parce que vous êtes intelligente et indépendante. Et parce que vous voulez votre revanche."

Il me regarda de son regard d'acier avant de continuer.

"Quand j'étais encore un enfant, avant de prouver que je pouvais être un homme d'affaires, mon père voulait que je sois un homme instruit. Il avait même envisagé d'acheter un avancement social pour moi. Il pouvait facilement s'acheter une place parmi le rang des chevaliers mais il s'y sentait mal à l'aise malgré tout son argent. Il pensait que le fils d'un ancien esclave était trop proche de l'estrade de la vente aux enchères pour avoir le droit de monter l'échelle de la société romaine et gardait cet honneur pour moi." Dit mon mari avec son habituel ton dépourvu d'émotion. "Mais je ne voulais pas de cette escalade sociale, je ne voulais pas me trouver parmi ceux qui ne voulaient pas du petit-fils d'un esclave dans leur rang. Je voulais réussir mais pas une réussite toute faite. Je la voulais à mes conditions. Vous voulez la même chose, Domina. Voilà pourquoi."

Il n'y avait rien à redire. Rien à ajouter. Il avait raison. Je voulais réussir par moi-même et me venger. Mais, ce que je désirais par dessus tout, c'était Maximus. Et je ne pouvais pas l'avoir. Alors je n'en désirais que plus me venger

"Comme je vous l'ai dit, Domina, en m'épousant vous avez accepté un travail. Bien payé mais aussi très dur. Mais j'ai confiance en vous pour l'aimer même si ce n'est pas facile. Vous faites partie de cette race de femme." Ajouta-t-il tout en prenant son stylet et ses tablettes en cire.

"Cela vous prendra quelques temps pour apprendre à diriger correctement le personnel et la propriété et, quand ce sera fait, nous pourrons parler des choses que je veux que vous fassiez pour moi, comme concevoir de nouveaux jardins. Cela fait des années que je souhaite le faire mais je n'en ai jamais eu le temps. Je veux qu'ils soient magnifiques. Quand vous êtes dans les affaires, votre maison n'en est qu'une extension mais c'est la partie amusante du travail."

J'inclinai la tête et, silencieusement, roulai le papyrus contenant la liste des invités.

"Une fois que vous aurez maîtrisé la gestion du personnel et de la propriété, je vous apprendrai comment vous occuper de mes affaires."

J'étais sidérée.

"Excusez-moi ?" Bredouillais-je.

"Domina, vous allez être mon héritière et j'ignore le temps qu'il me reste à vivre. Pas énormément, à coup sûr. Vous ne pouvez attendre qu'une affaire de cette taille vous tombe sur les épaules sans savoir qu'en faire.

"Je ... je pensais qu'il y aurait des agents et d'autres gens pour m'épauler ..."

"Il y en a et il y en aura uniquement si vous êtes partie prenante de l'affaire autrement vous pouvez vous attendre à être trompée ou trahie."

"J'ai peur des bateaux!" Lui révélais-je. "J'ai peur de l'eau! Je ne sais pas nager!"

"Domina, on s'attendra à ce que vous traitiez des bateaux derrière un bureau et non sur un pont. Mais des leçons de natation peuvent être facilement arrangées. Il y a un grand bassin dans la propriété et même un grand étang isolé si vous voulez plus d'intimité ..."

"Non!"

Il y avait environ un an un rude et beau général romain avait promis à une putain esclave aux cheveux roux dorés, encore sous l'effet d'une drogue pour l'apaiser, de lui apprendre à nager.

Mais cela n'avait été qu'un leurre pour qu'elle se calme et s'endorme afin qu'il puisse la laisser.

La femme libre, instruite, riche que j'étais devenue voulait se venger aussi de cela.

"Je ne connais rien au monde des affaires..." Voulus-je protester.

Vous apprendrez et vous aimerez parce que cela signifie traiter avec des hommes qui ne veulent pas traiter avec une femme. Donc, vous devrez poser vos conditions et les leurs imposer. Voilà pourquoi c'est vous et pas une autre."

Nerveusement, je tournais mon anneau de mariage autour de mon annulaire.

Marius Servilius jeta un bref coup d'œil à l'horloge à eau qui se trouvait sur la table voisine.

"Maintenant, Domina, si vous voulez bien m'excuser, j'ai une réunion. Je vous verrai au dîner. "

Je me levai, inclinai la tête puis me détournai pour quitter la pièce.

C'est alors que je le vis. Un buste en marbre, de taille réelle, d'une jeune femme placée sur une colonne lisse mais élégante.

Son visage était rond et placide, ses cheveux enroulés en un simple chignon, sa bouche pleine et douce. Elle semblait à la fois sereine et heureuse, quelque chose de peu commun pour une statue. Le buste était entouré de pétales de rose, une offrande funéraire respectueuse pour une personne aimée.

"C'est Pollia Sabina Marcia, " Dit Marius Servilius dans mon dos."C'était ma femme. "

Il n'ajouta pas qu'il l'avait aimée et qu'il l'aimait toujours. C'était tellement évident! Cela n'aurait pas du m'importer. Pourtant, curieusement, cela me marqua.

"C'est inutile, Apollinarius! Je ne serai jamais capable de le faire!"

Mon professeur privé leva les yeux du papyrus qu'il étudiait et soupira.

"Julia, vous disiez la même chose au sujet du grec et maintenant votre accent peut concurrencer le mien!"

Nous étions au studio privé de mon appartement, un endroit où je pouvais me retirer pour lire et écrire et, si j'en avais le temps et l'endurance, prendre mes leçons, loin de l'envahissement incessant d'un ménage dont le personnel était presque aussi nombreux que celui d'une légion.

J'avais un autre studio, au rez-de-chaussée, directement à côté de celui de mon mari. C'était à cet autre, plus public, que je me tenais, chaque matin, pour gérer - ou au moins essayer de gérer - le personnel et la propriété. Trois mois s'étaient écoulés depuis mon premier dîner - couronné de succès - et, durant ces mois, il y avait eu des réceptions et, même, un banquet.

Maintenant, je me tourmentais au sujet des comptes de la maison. Et, comme d'habitude, je cherchais de l'aide chez Apollinarius.

"C'est différent! Complètement différent! Je ne serai jamais capable de le faire!"

"Julia, si j'ai bonne mémoire, vous avez sauvé la pourpre des fesses impériales donc vous mesurer aux comptes d'une maison ne peut pas être plus difficile... ni plus dangereux! Pas même pour une maison de cette taille."

Je fronçai les sourcils devant son ton ironique.

"Ne soyez pas irrespectueux envers l'empereur!" Dis-je d'un ton indigné. Il ne répondit pas mais me regarda d'un air amusé.

"Je suis sérieuse! Vous n'aimez pas Marc Aurèle ?"

"Oh, je l'aimerais beaucoup plus s'il n'était pas empereur!"

"Vous êtes un républicain ?" Demandais-je à voix basse, scandalisée.

Apollinarius rit.

"Non, Julia. Je suis grec! Les grecs et les empereurs ne vont pas bien ensemble. Nous avons inventé la démocratie, ne l'oubliez pas!"

"Ne soyez pas idiot!" Répliquais-je. "La Grèce est romanisée depuis deux siècles!"

"A votre tour de ne pas faire l'idiot, Julia" Répondit-il patiemment. "La Syrie a été Romanisée. L'Espagne a été Romanisée. Même la Bretagne le sera en temps opportun. La Grèce est la Grèce et le sera toujours. Les empereurs romains vont et viennent. La Grèce reste."

"Oh". Fut tout ce que je trouvai à répondre.

"À propos, votre Marc Aurèle est, en effet, un homme brillant. Il est convenable et instruit. Et intelligent! Autrement, il n'aurait pas survécu si longtemps sur le Palatin, même si les Antonins ne sont pas une bande de traîtres meurtriers comme l'étaient les Claudiens. Ce qui m'inquiète c'est son manque de décision concernant son héritier ..."

"C'est son seul fils survivant..."

Tout au long des années, le couple impérial avait perdu beaucoup d'enfants.

"Son plus jeune et, pour ce que j'ai entendu dire, pas le plus adéquat pour la pourpre."

Apollinarius avait des amis partout. S'il avait entendu des nouvelles inquiétantes au sujet de l'héritier présomptif, il les avait entendues d'une source fiable.

"S'il devient empereur, il sera le premier depuis Néron à avoir été élevé sur le Palatin... Et le Palatin gâte les gosses impériaux ou les tue..."

J'en frissonnai. Même d'anciens esclaves n'aiment pas être rappelés de certains hommes qui portent la couronne de laurier d'or. "

"Je ne veux pas dire que Commode est un autre Néron mais on m'a dit qu'il n'a aucun talent politique ... même s'il aime le pouvoir et l'idée de devenir empereur. Il semble que l'intelligence de son père est toute partie chez sa soeur Lucilla."

Je tressaillis à la mention du nom de la femme qui avait aimé Maximus et qui lui avait été offerte en mariage. La femme qui aurait été sa clef pour le pouvoir politique et peut-être même pour le trône. Pourtant, il avait refusé de divorcer de sa femme de fermier et l'avait rejetée comme il m'avait rejetée. L'empereur avait raison : sa fille et moi avions beaucoup en commun.

Je me renfrognai.

Durant ces jours d'intense occupation, je n'avais pas eu le temps de penser beaucoup à Maximus. Et quand je le remarquai, j'eus l'impression d'avoir trahi. Mais qui - lui ou moi-même - je ne savais pas. "De toute façon, pour revenir à votre problème actuel, Julia, ce dont vous avez besoin est d'un secrétaire ..."

Continua mon professeur privé, pour une fois inconscient de mon trouble intérieur. "Suggérez-vous que je doive encore accroître l'effectif de mon personnel déjà tellement imposant?" Demandais-je avec indignation.

Apollinarius sourit.

"Ce que je suggère, Julia, c'est que je prenne un congé exceptionnel en tant que professeur privé pour devenir votre secrétaire pour l'instant."

J'en restai bouche bée.

"Mon secrétaire ? Vous voulez être mon secrétaire ? Vous êtes fou!"

"Avec tout le respect que je vous dois, Domina, je ne suis pas celui qui a épousé un riche armateur et qui nous a entraînés dans ce problème!"

Je fronçai les sourcils. Apollinarius rayonnait.

"Mais je dois admettre, Madame, que venir, ici, avec vous était un bon plan. La maison est merveilleuse, les bains sont grands et j'avais oublié combien il était agréable de vivre près de la mer. En plus, votre mari a non seulement de l'argent mais également du goût, ses cuisiniers sont excellents et sa bibliothèque ... simplement époustouflante"

"Il doit avoir tout acheté pour investir! Il ne lit jamais !" Grommelais-je, essayant de cacher le trouble et l'embarras que le désintéressement d'Apollinarius faisait toujours naître en moi.

"Et bien, il a fait un merveilleux investissement. Maintenant, en tant que secrétaire, je m'occuperai des factures et préparerai les lettres de paiement que vous n'aurez plus qu'à signer..."

Apollinarius avait raison : gérer les comptes d'une maison n'était pas aussi dur que de sauver un empire mais quand même ce n'en était pas loin, pas loin du tout.

"Je ne sais pas pourquoi il doit offrir tant de banquets." Me plaignis-je, quelques temps plus tard, à l'infiniment patient Apollinarius.

"C'est simple, ma chère : il veut montrer sa belle femme. N'importe quel homme à sa place en ferait autant."

J'étais mariée avec Marius Servilius depuis un peu plus d'un an et nous étions assis, côte à côte, sur une liseuse, sur ma terrasse, sous un dais rayé en train d'étudier et de boire du jus de pomme rafraîchi, lors d'une calme après-midi du début de l'été.

Durant les mois qui avaient précédés, j'avais appris et avais perfectionné les compétences nécessaires pour gérer la luxueuse propriété près de la mer et devenir la maîtresse de maison efficace que mon mari souhaitait.

J'avais même découvert que je pouvais mettre en pratique certaines des compétences que j'avais acquises dans ma vie précédente : comment être toujours sous contrôle, comment anticiper les besoins et les goûts des gens, comment être polie et gracieuse tout en restant mystérieusement séduisante.

Mais, ce qui était le plus important c'est que j'avais appris à aimer être responsable. J'avais appris à accepter le défi, les responsabilités et le succès.

Mon mari ne me loua jamais de mes triomphes, mais me remerciait poliment de chaque réception couronnée de succès que j'organisais, de chaque divertissement que je fournissais, de chaque changement que je faisais, de chaque nouveauté que j'ajoutais.

Et, quand quelque chose ne fonctionnait pas comme elle aurait du, il ne me critiquait jamais, n'exigeait pas d'excuses et se contentait de dire que 'la prochaine fois se passerait mieux'.

Mon allocation octroyée par Marc Aurèle semblait une misère comparée aux cadeaux chers qui arrivaient à mon appartement avec une régularité effrayante.

Pourtant, Marius Servilius ne me les remettait jamais en personne, il les faisait livrer par un de ses secrétaires, Nicia ou Athenodorus, suivant la nature du cadeau. Et leur nature était des plus variées allant des précieuses antiquités aux parfums exotiques, en passant par des soies luxueuses, d'exquis petits meubles, des manuscrits inestimables, un abyssin couleur de sable, des bijoux onéreux et des verres rares.

"Notre mariage n'est plus une nouveauté, mon ami. À ce jour, je dois avoir été présentée à la moitié des marchands et des constructeurs de navires et des entrepreneurs de l'empire..."

Le vœux de Marius Servilius de célébrer son anniversaire avec un grand banquet n'arrivait pas à un bon moment.

J'avais finalement trouvé le temps de commencer reconcevoir les jardins et la tâche s'était avérée être d'une ampleur considérable.

J'avais eu un heurt sérieux avec le premier architecte quand il avait débarqué à la villa avec une armée d'esclaves pour démolir le jardin original et niveler la terre avant de reconstruire et de replanter.

J'avais refusé l'utilisation d'esclaves dans ma maison. L'homme avait ricané et était parti présenter ses doléances à mon mari.

Marius Servilius ne m'avait jamais offert aucune aide quand je lui demandais des instructions, mais il n'acceptait pas que mon autorité soit défiée.

Il renvoya l'architecte avant qu'il ne puisse terminer d'expliquer la raison de notre désaccord.

Quand j'essayai de remercier mon mari de son appui, il dit simplement.

"Vous êtes ma femme. Un mari doit respecter sa femme et s'assurer que les autres la respectent aussi. "

Renvoyer l'architecte signifiait en trouver un autre et tout recommencer.

Maintenant, à mi chemin de sa reconception, le jardin de plaisance n'en était plus un et ressemblait à un vrai champ de bataille, aspect qui ne convenait pas du tout à l'idée du nouveau banquet souhaité par Marius Servilius.

Et le heurt était dur.

"Votre mariage ne sera jamais une vieille nouvelle, Julia," répondit Apollinarius. "Tous ces hommes donneraient ..."

Il ne pu achever sa phrase. La porte de l'appartement s'ouvrit brutalement et nous entendîmes des pas hâtifs dans le salon.

De concert, Apollinarius et moi fronçâmes les sourcils. Peu de domestiques avait l'autorisation de pénétrer chez moi et jamais sans y avoir été appelé ou agréé.

Mon professeur privé se leva et se dirigea vers l'arcade mais avant qu'il puisse l'atteindre, Athenodorus, à bout de souffle, fit irruption sur la terrasse.

"Domina! Le maître! Ils viennent de le ramener! Il a eu un malaise au port!"

Je bondis sur mes pieds et me dirigeai vers l'appartement de mon mari à l'autre extrémité du couloir, suivie par Apollinarius et l'intendant, malgré une légère claudication, se hâtait à nos côtés. "Il s'est heurté le crâne! Et le médecin n'est pas chez lui!"

En poussant la porte de l'appartement de mon mari, je me dis que c'était la première fois que je franchissais le seuil de ses pièces privées. L'appartement était semblable au mien et donnait aussi sur une terrasse séparée. C'était spacieux et aérien, mais plus monacal. Comme son studio du rez-de-chaussée, il était décoré de peintures murales représentant des paysages marins et des bateaux et il y avait des modèles réduits de bateaux sur les tables. Une vie consacrée à l'importation et au commerce était représentée à travers divers articles qui ornaient la pièce, des boîtes égyptiennes à la verrerie Tyrrhénienne en passant par des tapisseries qui ne pouvaient être que Parthes et des bronzes grecs.

Les deux secrétaires se tenaient devant l'entrée de la chambre à coucher de Marius Servilius, discutant avec passion. Je les poussai sur le côté pour pouvoir entrer. Je vis mon mari couché sur le lit et son valet de chambre, Phaedros, travaillant aux côtés d'une femme.

Ils le déshabillaient.

"Qu'est-ce qui est arrivé ? Comment est mon mari ?" Demandais-je en me hâtant vers eux.

"Il a eu un malaise, Dame Julia. Je dois le regarder et l'installer confortablement."

La femme avait parlé sans se retourner et dans le grec sifflant parlé par les Alexandrins.

Ses traits, ses cheveux noirs tressés et sa robe dénonçaient son origine égyptienne.

Son nom était Merith, elle avait épousé le médecin de la résidence de Marius Servilius et était réputée comme obstétricienne, un femina medica (**) très demandée.

Bien des années auparavant, Andreas m'avait dit que, dans l'Egypte Ptolémaïque, les femmes pouvaient s'instruire de la même manière que les hommes et avoir des carrières professionnelles.

Il y avait des avocates, des médecins, des enseignantes et des philosophes. Et puis, les Romains ont vaincu la Reine Cléopâtre et mis fin à l'éducation et à l'indépendance féminine, condamnant les femmes égyptiennes à rester dans leurs maisons pour tisser et porter des enfants comme elles l'avaient fait des décades auparavant.

Malgré cela, il y avait en Egypte des femmes qui s'instruisaient toujours, exerçaient leur art et pratiquaient leur foi antique.

Elles étaient guérisseuses, sages-femmes, femmes sages.

Considérées comme des prêtresses, elles étaient issues de longues lignées féminines et avaient été formées par leurs mères et leurs grands-mères.

Merith était l'une d'elles et son mari avait étendu sa formation à l'obstétrique et aux plantes médicinales au point qu'elle était devenue aussi bonne médecin que lui.

Le couple était venu à la villa peu avant que je n'épouse Marius Servilius.

Ce dernier avait découvert Sesostris - un égyptien romanisé - en cherchant en vain un remède contre sa maladie.

L'homme avait montré son intérêt pour la médecine telle que pratiquée dans l'Urbs et mon mari l'avait embauché et les avait logés, lui et sa famille, dans un bâtiment secondaire de sa propriété au bord de la mer.

Comme Marius Servilius n'avait émis aucune objection pour que Merith pratique son art au dehors de la villa, elle fut bientôt fort demandée car elle avait mené à bien quelques naissances particulièrement difficiles.

Sesostris et Merith étaient régulièrement invités aux réceptions de mon mari mais la femme venait rarement, trop occupée par son métier et par la formation qu'elle dispensait à ses jumelles de douze ans qui promettaient de suivre ses traces.

Je restai au pied du lit, regardant attentivement Marius Servilius, tout en essayant de ne pas interférer avec Merith et Phaedros.

Il était extrêmement pâle, ses cheveux argentés toujours parfaitement coiffés retombaient sur son haut front couvrant à moitié une contusion violacée.

Travaillant rapidement et efficacement, ils enlevèrent la tunique de mon mari et, pour la première fois, je vis son corps nu.

Je fus choquée.

Marius Servilius était un homme grand, mince pour son âge et bronzé suite aux nombreuses heures qu'il passait au port et sur les chantiers navals. En fait, je l'avais toujours trouvé beau. Mais les lourds plis de ses vêtements et le manque d'intimité entre nous m'avaient caché l'avance de sa maladie.

Comme il n'avait jamais été vraiment malade depuis que nous étions mariés, j'en étais arrivée à complètement oublier le fait que ses jours étaient comptés. En plus, j'avais été accaparée par la bienfaisante routine de la gestion de la maison et de la propriété ce qui avait tenu éloigné cette menace de mon esprit. Mais, maintenant, voyant sa cage thoracique qui n'était plus dissimulée que par une fine couche de peau, les quelques poils argentés parsemant son corps et les profonds cernes violacés sous ses yeux, je fus saisie d'effroi.

"Mon mari n'est pas ici, Dame Julia." Continua Merith. "Il avait examiné Seigneur Servilius comme chaque semaine et l'avait trouvé bien. Il y avait une expédition de médicaments à mener au camp des prétoriens aux limites de la ville et votre mari a pensé que Sesostris aimerait jeter un coup d'oeil à leur valetudinarium (***) et parler aux chirurgiens militaires..."

Le mot latin me parut incongru parmi les mots grecs et, pendant un instant, j'eus du mal à comprendre de quoi Merith parlait : mes yeux étaient fixés sur les contusions, à la hanche et à la poitrine de mon mari, qui semblaient grandir et s'obscurcir sous mes yeux fascinés. Merith vit ce que je regardais.

"Son sang se répand, Dame Julia. C'est une conséquence de sa maladie. Il a défailli et s'est blessé. Ses vaisseaux sanguins sont très fragiles et il saigne..."

Je sursautai.

Merith me regarda brièvement et décida que je n'étais pas sur le point de me sentir mal.

"Le saignement semble être superficiel mais c'est une alerte sérieuse sur sa condition physique."

Poursuivit la femme égyptienne tandis qu'elle vérifiait le pouls de Marius Servilius et soulevait ses paupières. "La dernière fois que Sesostris l'avait examiné, il semblait plus faible, comme il fallait s'y attendre, mais bien ..."

"Va ... va-t-il se remettre ?" Bégayais-je et je pus sentir la main chaude d'Apollinarius sur mon épaule.

Merith continua à examiner mari.

Elle soupira.

"C'est un lutteur. Il ne baissera pas les bras facilement ..."

Ses petits doigts sombres exploraient le cou et les aisselles de mon mari.

"Il a des ganglions enflammés. Il aura de la fièvre. Je dois le ranimer et le stabiliser pour le préparer pour la fièvre."

Tout en parlant, Merith avait ouvert une boîte en bois et en avait tiré quelques petites fioles.

Elle demanda de l'eau à Phaedros et commença à mélanger quelques poudres.

Elle me regarda brièvement.

"Parlez-lui, Dame Julia. Nous avons besoin qu'il reprenne connaissance."

J'obéi, les jambes tremblantes. Je ne suis pas facilement effrayée car aucune femme ayant tué de sang-froid peut l'être facilement mais ici c'était différent. C'était la sécurité, et la certitude et une routine apaisante qui m'étaient enlevée de nouveau.

"D-Domine", Commençais-je, avant de m'arrêter et de prendre la main froide et molle de Marius Servilius dans la mienne.

"D-Domine, s'il vous plaît, réveillez-vous!"

Je tapotai en vain sa main.

"Domine" Insistais-je. C'est moi! S'il vous plaît, réveillez-vous! "

Les paupières de Marius Servilius se levèrent brutalement, il déplaça sa tête d'un côté à l'autre." Sabina ?

"Gémit-il." Sabina ? "

Le silence se fit dans la chambre.

J'avalais difficilement mais refusai de regarder les autres.

Au lieu de cela, je me forçai à sourire.

"Oui, Domine," Dis-je, "je suis ici..."

Marius Servilius sourit faiblement.

Phaedros aida Merith à le soulever assez pour qu'elle puisse porter une tasse à ses lèvres pâles, mais il détourna son visage.

Je serrai sa main.

"Domine, s'il vous plaît, vous devez boire. Vous vous sentirez mieux après..."

Il gémit de nouveau mais permit Merith de lui donner le médicament, toussant deux fois, retombant, ensuite, lourdement sur l'épaule de Phaedros.

La femina medica ordonna alors au valet de chambre de le couvrir d'une couverture de laine malgré la chaleur.

"La fièvre viendra bientôt." Dit-elle. "Dame Julia, vous feriez mieux de vous occuper de ces hommes irritants que votre mari appelle ses secrétaires et de me laisser m'occuper de lui."

J'inclinai la tête distraitement.

Apollinarius me prit par le bras et me poussa doucement vers la porte. Ce faisant, je vis la statue qui avait été cachée de ma vue par le corps de Merith.

Elle était sur un beau piédestal près du lit de Marius Servilius, une petite statue de marbre représentant une jeune dame romaine, assise sur une chaise, serrant un nourrisson contre son sein. Une statue fort peu commune car la femme ne contemplait pas l'horizon, digne et distante mais penchait la tête vers son enfant et lui souriait tandis qu'il levait ses mains potelées vers sa mère. Il y avait des pétales de rose autour de la statue. Une femme morte et un fils mort depuis longtemps.

"Je m'occupe de tout puis je reviendrai." Dis-je.

Marius Servilius avait loué mes vertus et, pourtant, j'en avais au moins encore une qu'il n'avait pas découverte. Par exemple, que je n'ai aucun problème à gérer une crise ainsi que Maximus l'avait appris en Mésie. Ainsi, une fois sortie de la chambre, j'écartai toutes les questions et donnai des ordres sans hésitation au secrétaire le plus âgé.

"Retournez au port et occupez-vous de tout ce qui requiert l'attention! Si quelqu'un s'informe de la santé de Seigneur Servilius, dites qu'il a eut une insolation et doit se reposer! Personne ne doit savoir qu'il est malade! Il ne voudrait pas que ses concurrents sachent qu'il est en mauvaise santé! Les affaires doivent continuer comme d'habitude. Vous..."

Je ne pouvais pas me rappeler les noms des secrétaires de mon mari.

"Scribonianus" Précisa le plus jeune.

"Scribonianus, allez avec Apollinarius et aidez-le à envoyer des messages aux invités qui devaient venir au banquet la semaine prochaine. Dites-leurs qu'il est annulé... Non, dites-leurs qu'il est postposé.

Apollinarius pensera à une excuse plausible. Je ne veux pas que les nouvelles de la santé de Seigneur Servilius s'échappent. Et je ne veux pas qu'il soit dérangé! Si vous avez besoin de conseils, demandez à Apollinarius ou à moi... "

Ce fut une longue nuit, la première des nombreuses nuits que je partagerais avec Merith et Phaedros.

Parfois avec Sesostris. La plupart du temps seule. La fièvre vint et Marius Servilius délira. Il sua, il frissonna, il roula la tête d'un côté à l'autre sur les oreillers ... il appela Sabina.

Nous lui offrions tout le réconfort que nous pouvions : davantage de couvertures, de l'eau fraîche, un tissu humide sur son front, une pression rassurante sur sa main.

Toutes les deux ou trois heures, Merith mélangeait une poudre qu'elle prenait d'une fiole clairement identifiable par une grosse marque avec de l'eau et le forçait à boire.

Ce n'était pas une tâche facile.

"Le remède d'Hécate." Répondait-elle à la question que je n'avais pas formulée.

"Poudre d'écorce de saule. Extrêmement amère mais bonne contre la fièvre. En obstétrique et en pédiatrie, elle peut faire la différence entre la vie et la mort..."

Merith rafraîchit le visage brûlant de fièvre de Marcus Servilius encore une fois puis se rassit à mes côtés. J'avais déjà découvert qu'une intimité étrange naissait entre ceux qui passaient toute une nuit au chevet d'un malade.

"Dame Julia," Dit-elle soudain "j'espère que vous ne voyez pas d'objection à ce que je me sois occupée personnellement de votre mari au lieu d'appeler un médecin d'Ostie. Mais, comme mon mari sera bientôt de retour et que je connais le cas du Seigneur Servilius ..."

"Je vous suis reconnaissante d'être ici, Dame Merith. Je suis sûre qu'il est entre de bonnes mains ..."

"Je comprends que vous connaissiez son état de santé quand vous l'avez épousé ..." Commença Merith.

Pendant un instant, je crus qu'elle me jugeait, voyant à l'évidence, une jeune fille épousant un homme riche, poussée par l'appât du gain.

Mais ses yeux sombres étaient gentils et doux.

J'acquiesçai.

"C'était courageux de l'accepter." Ajouta-t-elle.

"Ce n'est pas juste," Dis-je à voix basse, regardant le visage pâle de Marius Servilius. Il paraissait plus vieux que ses cinquante-quatre ans et plus fragile que je ne l'avais jamais imaginé.

"La maladie n'est jamais juste, Dame Julia. Et la mort est pire. Pourquoi faut-il que tant d'enfants meurent ? Pourquoi la mort prend-elle une mère, laissant ainsi des orphelins ? Pourquoi les hommes s'entretuent-ils dans des batailles ?"

Merith haussa les épaules.

"Nous ne sommes que des mortels, Dame Julia. Mais la déesse est sage et elle sait."

Je fronçai les sourcils.

La déesse.

Je n'avais jamais eu l'esprit porté sur la religion même si je formulais des prières et mentionnais les dieux quand les formules de politesse l'exigeaient.

Je le faisais de la même façon mécanique dont Marius Servilius usait pour énoncer des formules religieuses devant son autel à la maison ou pour bénir ses bateaux avant la mise à l'eau. Mon mari n'avait confiance qu'en lui-même et je ne faisais confiance à personne à part Maximus mais il était si loin.

La déesse de Merith ne pouvait être qu'Isis, la déesse égyptienne dont j'avais vu le temple à Ostie. Pendant des décennies, des cultes Orientaux s'étaient insinués à travers l'Italie, rassemblant les dévots déçus par le culte officiel.

"Oui, Dame Julia, Mère Isis. Elle ne peut pas offrir de réponses à nos questions sur ce qui est juste ou injuste, sur la vie et la mort. Mais elle m'a donné à moi et à d'autres le don de soigner et, donc, quelques vies peuvent être épargnées et d'autres peuvent venir au monde..."

Brièvement, je levai les yeux pour examiner le visage de Pollia Sabina Marcia, son sourire maternel plein d'amour figé pour l'éternité.

Merith suivit la direction de mon regard.

"Nous, les femmes, sommes toutes des enfants de la déesse..."

Un gémissement de Marius Servilius mit fin à la conversation.

Elle alla à lui et vérifia son état encore une fois. Puis, elle se tourna vers moi et sourit.

"Que mère Isis soit bénie, la fièvre est tombée. Il se remettra."

Marius Servilius se remit, oui, et, dès que Sesostris annonça qu'il pouvait quitter son lit, il demanda à Phaedros de l'aider à s'habiller et s'enferma dans son studio pour s'occuper de ses affaires.

La vie reprit sa normalité et, deux semaines plus tard, nous célébrions le banquet reporté. Mais tous les deux nous savions que la fin était proche.

(*) Thalassa: en grec ancien, "le mer".

(**) Femina medica: En latin, une femme médecin qui ne s'occupe que de patients et qui agit aussi comme obstétricienne.

(***) Valetudinarium: En latin, l'infirmerie d'un camp militaire.

Mille mercis à Ilaria Dotti pour ses conseils sur les chevaux et les cavaliers et aussi pour me permettre d'"emprunter" son cheval Harlem-Bay Starlight et de l'attribuer comme cheval à Julia. On peut voir sa photo à la fin de ce chapitre.

Veuve – 178 A.D.

"Domina, nous devons parler."

La matinée était déjà bien avancée et je me trouvais dans mon studio du rez-de-chaussée, traitant des affaires de la propriété comme je le faisais toujours à ce moment-là de la journée.

Marius Servilius me fit sursauter en entrant sans s'être fait annoncé car, pour autant que je m'en rappelle, malgré la porte communicante entre nos deux bureaux, il n'avait jamais pénétré dans le mien.

Et, quand je me rendais dans le sien, je passais par la porte principale.

Je levai la tête des documents que j'étudiais et regardai mon mari dont le visage mince avait les traits tirés et dont, maintenant, le corps se voûtait légèrement.

Sesostris avait essayé de l'empêcher de travailler si durement mais mon mari l'avait éconduit d'une façon courtoise mais ferme et s'était plongé dans ses affaires.

Maintenant, Marius Servilius qui s'était assis sur la chaise qu'Apollinarius utilisait quand nous discutions dans cette pièce me dévisagea un long moment.

"Domina, nous ne pouvons plus le reporter désormais. Vous devez commencer à apprendre comment gérer mes affaires. Nous ne pouvons pas nous leurrer. Mon temps est compté."

Comme toujours, j'étais choquée par la simplicité avec laquelle il parlait de son destin funeste.

Et il avait raison, son temps était compté.

Je déposai mon stylet sur le bureau et croisai les mains sur l'acajou poli.

"Domine, je ne peux pas faire ça ..."

"Oui, Julia, vous le pouvez."

Il n'avait utilisé qu'une seule fois auparavant mon prénom, quand il m'avait offert non seulement le mariage mais la revanche dont je rêvais tant. Une revanche qui, devant l'imminence de la mort, paraissait creuse et vaine.

"J'ai besoin de votre aide !" Poursuivit-il. "Je me fatigue facilement et ce médecin égyptien me harcèle toute la journée en me disant que je dois me reposer ..."

"Il a raison!" L'interrompis-je "Vous devriez vous reposer davantage."

"Merci de vous soucier de moi, Domina. Mais pour moi me reposer plus, j'ai besoin que vous m'aidiez en prenant en charge, petit à petit, une partie de mes affaires."

Je me levai et commençai à me déplacer nerveusement adoptant sans le vouloir la même attitude que celle que j'avais eue quand j'avais essayé de le convaincre que je n'étais pas la femme qu'il lui fallait.

"Je ne peux pas!" Insistais-je. "Je ne peux pas le faire!"

"Domina, vous avez fait de l'excellent travail avec la propriété et la maison. A tel point que tout peut presque tourner sans vous. Je suis sûr que cela n'ennuiera pas votre ancien professeur privé de tout superviser pendant que vous travaillerez avec moi. Il sera généreusement payé."

"C'est non seulement la propriété ou la maison c'est ..."

"Domina, ce changement ne contrariera pas nos dispositions personnelles premières." M'interrompit-il, cette fois "Même si j'en avais eu la pensée, c'est déjà trop tard pour cela, comme vous l'aviez probablement remarqué..."

Je rougis jusqu'aux oreilles. L'intimité nous était si peu familière que nous n'en faisons jamais mention même dans une simple conversation.

"De plus, Domina, j'ai un projet que je voudrais accomplir avant de mourir et il occupera quasi tout mon temps ... la seule manière pour moi de pouvoir l'achever est que vous commenciez à vous occuper de mes affaires."

Nous nous regardâmes en silence.

Il soupira.

"J'ai appris l'ingénierie et la construction navale, par moi-même, au fil des années. Je voulais concevoir et construire un bateau qui était mien complètement. Un bateau très spécial. Des bateaux marchands fiables peuvent être trop lents pour certaine cargaison. Pendant des années, j'ai rêvé de construire un bateau qui serait rapide et fiable à la fois... Et, maintenant, je suis sûr d'avoir résolu tous les problèmes et de pouvoir commencer à le construire ... mais je n'ai guère de temps. Pas assez. Ma seule chance de réaliser mon rêve est que vous m'aidiez à gérer mon affaire..."

Pendant qu'il parlait, Marius Servilius perdait peu à peu sa froideur coutumière. Une curieuse sensation familière et troublante m'envahit.

Assis devant mon bureau – du mauvais côté du bureau pour un homme qui avait l'habitude de donner des ordres - il paraissait soudain vulnérable et solitaire.

Et cette vision me ramena en d'autres temps, en d'autres lieux, à d'autres hommes.

Maximus s'emportant d'abord contre à moi quand il avait découvert ma tentative de suicide puis révélant tout à trac l'angoisse qui hantait les profondeurs de son âme avant d'écraser ma bouche sous un baiser brûlant, emporté par une envie frénétique d'apaiser ses soucis, sa frustration, son désir.

Marc Aurèle, assis dans une lumière tamisée, sous une tente, dans le camp militaire près de la Mer Noire, plongé dans ses souvenirs de Maximus et dans son amour pour lui, l'homme le plus puissant du monde se dépouillant de ses ors et de la pourpre pour me dévoiler l'homme fatigué, âgé et solitaire qu'il était vraiment.

Cornelius Crassus, sous une autre tente, lors d'une nuit d'orage, quelque part entre la Mésie et Rome, questeur dans l'armée romaine, fils cadet d'un riche sénateur, amoureux d'Ovide et des sirènes et aussi d'une esclave récemment libérée.

Des hommes forts.

Des hommes hors du commun.

Des hommes très différents aussi.

Ils avaient pourtant tous quelque chose en commun : leurs pas avaient croisé ceux d'une femme aux cheveux dorés à qui ils avaient dévoilés leurs vraies natures, loin des armures ou de la pourpre, devant qui ils avaient mis, en partie, leur âme à nu, avec qui ils avaient partagé une intimité, plus profonde et plus familière que celle de la chair.

Des hommes qui avaient changé ma vie en y pénétrant et qui m'avaient offert les cadeaux les plus inattendus, les plus précieux : la liberté, l'éducation, le respect de soi, l'assurance ... et la chance de découvrir combien l'amour est un bien précieux, même s'il n'est pas réciproque.

Et, maintenant, Marius Servilius se trouvait à leurs côtés.

L'homme qui était venu et m'avait demandé d'être sa femme malgré que je fusse une ancienne esclave prostituée.

L'homme qui m'avait offert la chance de devenir puissante et respectée.

L'homme qui me connaissait plus que nous ne voulions bien l'admettre.

L'homme, si froid, si sûr de lui, que j'avais pris l'habitude de sentir auprès de moi et qui, maintenant, si près de la mort me confiait son rêve d'enfant...

Vaincue, je retournai m'asseoir derrière le bureau. Mon mari me tapota la main.

"Comme vous m'aidez, il n'y aura plus autant à faire pour mes secrétaires et, donc, ils pourront aider Apollinarius..."

Je sursautai.

"Ils détesteront cela!" Dis-je, "Ils me détesteront!"

"Oh, c'est déjà fait!" M'assura Marius Servilius avec un sourire sardonique. "Ils savent que vous devez hériter de mon affaire et que vous allez devenir leur patronne..."

J'en eus le hoquet.

"Comment vais-je réussir à faire tourner votre business avec eux s'ils me détestent ? Ils en connaissent plus que ce que je ne serais jamais capable de connaître!"

Le sourire sinistre de mon mari devint amusé.

"Très simple, Domina : quand je serai parti, vous les promouvrez à une place où ils gagneront tant d'argent qu'il sera de leur intérêt extrême que vous fassiez très bien l'affaire..."

Et c'est comme cela que ça a commencé. Comme cela que ma vie a encore changé.

Je passai des heures à travailler aux côtés de Marius Servilius, m'instruisant sur l'importation, les bateaux, la navigation à voile, les impôts et la loi. Lisant les contrats, la correspondance, les rapports commerciaux et les listes d'inventaire des entrepôts.

Je travaillais dans mon studio et, lui, dans le sien la porte communicante restant maintenant toujours ouverte. Ses secrétaires se renfrognèrent quand ils me voyaient, particulièrement quand nous nous rendions ensemble aux entrepôts sur le port, mais ils n'émirent jamais la moindre protestation. Au lieu de cela, ils nous aidèrent, poliment, tant moi qu'Apollinarius dans nos tâches sous le regard amusé de Marius Servilius.

Mon mari récupéra suffisamment pour être capable de se rendre à Rome de manière régulière. Depuis que nous nous étions mariés, nous y passions les hivers. Dans l'Urbs, il y avait aussi un tas d'affaires à traiter.

Marius Servilius avait une autre villa à Bauli, dans le sud de l'Italie, mais nous n'y allions pas car j'étais trop effrayée à l'idée de naviguer et il n'était pas assez fort pour supporter la longue route par voie de terre. A Ostie, nous recevions des visiteurs et offrirent des dîners et des banquets avec régularité. Quand nous étions seuls, nous partagions tous nos repas, parlant bateaux et travail.

Même si j'avais commencé à m'intéresser au transport par bateau et aux importations à contrecœur, j'ai bien vite découvert que cela pouvait être fascinant et je finis par comprendre comment cela réussissait à absorber tellement Marius Servilius.

Mon mari fut heureux quand je commençai à prendre mes propres décisions et que je marquai de l'intérêt pour son bateau, qui allait être construit dans son chantier naval à Ostie, pas le plus commode, mais celui qui était le plus proche et, donc, facilement accessible dans sa condition actuelle.

Un seul regard sur ses croquis était suffisant pour comprendre qu'il serait spécial.

Quand Marius Servilius me les montra dans son studio et que je le lui confiai mon opinion, il rayonna de fierté.

"J'étais sûr que vous l'aimeriez comme j'étais sûr que vous finiriez par aimer ce métier..."

Embarrassée, je me contentai de hocher la tête en signe d'approbation.

"Domina, j'aimerais que vous m'accordiez une faveur supplémentaire ..." dit-il "je veux que vous nommiez le bateau ... je n'arrive pas à lui trouver un nom adéquat..."

À cette époque, j'avais déjà appris que donner un nom à un bateau était une énorme responsabilité.

Mon mari bien que n'étant ni religieux, ni superstitieux choisissait avec prudence les noms de ses bateaux.

Et celui-ci était particulièrement important pour lui. Soudain, je me rappelai une conversation dans une tente, alors qu'une tempête faisait rage à l'extérieur. Une conversation avec un officier romain qui avait la responsabilité de m'emmener saine et sauve à Rome et qui aimait Ovide et les sirènes. Un homme qui m'avait envoyé son vieux professeur privé au lieu de tenter de faire de moi sa maîtresse.

Je levai la tête des plans que j'étudiais.

"La sirène." Dis-je sans hésiter. "Appelez-le 'la Sirène'."

Marius Servilius me regarda comme il ne l'avait jamais fait comme si, pour la première fois, il s'apercevait que j'étais un être de chair et de sang et pas uniquement une femme de caractère et, sous ce regard qui découvrait ma beauté, je me sentis rougir.

"Comme toujours, Domina, vous avez le mot juste. Ce sera 'La sirène'!"

Quelques jours plus tard, Marius Servilius vint à mon studio mais il ne s'assit pas comme il avait l'habitude de le faire. Au lieu de cela, il me demanda de l'accompagner dehors car il avait quelque chose à me montrer.

Tout en parlant, il grattouillait le menton de Phoénion.

C'était l'abyssin, au regard doré toujours si calme, qu'il m'avait donné et qui aimait s'attarder dans le studio du rez-de-chaussée pour sommeiller sur les étagères, loin des attentions des chatons espiègles de Rubia, qui adoraient mâchonner sa queue.

Marius Servilius m'entraîna par les doubles portes d'entrée de la villa et par le portique.

Quand je vis ce qui m'attendait là, je ne pus m'empêcher de sursauter. C'était un grand cheval, très élégant, aux longues jambes, vigoureux, mais pas robuste comme les chevaux de bataille que j'avais vus au camp. Son cou était long et courbé, la tête petite et bien proportionnée, ses yeux grands et expressifs, montrant la disposition agréable et douce de l'animal.

"Je l'ai vu, par hasard, dans la propriété d'un de mes associés et je me suis rappelé que vous aimiez chevaucher... Son ancien propriétaire dit qu'un hongre est l'idéal pour une cavalière..."

Mais je ne prêtai plus attention à ses paroles car je marchais vers le cheval qui fixait les yeux sur moi avec curiosité.

Il était d'une couleur brun foncé qui devait devenir presque noire en hiver.

Je n'avais jamais eu peur des chevaux, pas même quand j'étais enfant et, bientôt, je l'inspectais d'un oeil connaisseur sous le regard amusé du lad qui le tenait par la bride.

Il n'avait pas l'habituelle tâche blanche sur sa tête comme les autres chevaux bais, seulement deux petites marques blanches sur ses pattes arrières et une autre minuscule au-dessus de sa lèvre supérieure, comme si quelqu'un après l'avoir touché d'un pouce enfariné, en avait laissé la marque.

La robe du hongre brillait sous le soleil et sa crinière et sa queue bien soignées étaient très longues et onduyantes.

Marius Servilius vint vers nous.

"Son nom est Sidereum (*)!" Dit-il. "J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce qu'il ait déjà été nommé par une autre personne..."

Cela ne m'importunait pas. Cela ne m'importunait pas le moins du monde.

J'étais trop occupée à inspecter le superbe cheval, à caresser son pelage, à plonger mes yeux dans ses yeux nobles et brillants, à lui parler...

Depuis que je résidais à la villa, j'étais allée chevaucher à plusieurs reprises. L'écurie était pleine de beaux chevaux et de belles juments, des animaux puissants voués à la reproduction. Pourtant je ne m'étais attachée à aucun d'entre eux et, même si je m'étais vaguement promise plus d'une fois de revendiquer un poulain ou de m'en acheter un, je ne l'avais jamais fait.

Et, maintenant, cet animal magnifique m'était offert ... je le contournai pour remercier mon mari mais il était déjà reparti vers la maison sans rien dire. Pendant un bref moment, je pensai que je devrais lui courir après mais, intuitivement, je savais qu'il avait compris mon excitation et qu'il en avait été content. Je pris la bride des mains du lad.

"Salut, mon beau," dis-je au cheval. " toi et moi allons être de bons amis... "

Sidereum était le cheval le plus agréable et le plus gentil que j'ai jamais eu l'occasion de côtoyer. Il aimait être entouré et adorait les caresses, en particulier sur son front. Si je posais la paume de ma main sur son front sans la bouger, il finissait par lever et baisser la tête pour se frotter lui-même contre ma main.

Une fois sellé, le hongre devenait sérieux, attirant l'attention par son apparence ardente. Il tenait toujours la tête très haut. Son allure était raisonnable, son trot rapide et confortable, son petit galop lent et doucement balancé. Et rien ne l'effrayait ni courir dans les bois, ni grimper les collines ni affronter les vagues.

Je pris bientôt l'habitude de galoper au moins une heure par jour quand le temps le permettait et c'est ainsi que je me mis à découvrir vraiment la propriété, qui comportait même un grand étang poissonneux au-delà d'une belle prairie à l'herbe douce où foisonnaient les fleurs sauvages.

Parfois, Apollinarius se forçait à monter sur un vieux cheval calme pour m'accompagner mais mon professeur privé n'était pas à l'aise avec ces animaux énormes et il n'était pas assez bon cavalier pour galoper à mes côtés.

Comme Marius Servilius, il avait beaucoup chevauché durant sa jeunesse, mais, maintenant, il s'en abstenait en raison de sa santé car il se fatiguait de plus en plus facilement et ne pouvait pas risquer une chute.

Donc, la plupart du temps, je me promenais seule et j'adorais cela.

Après la course, j'aimais prendre soin, moi-même, de Sidereum et la tâche se terminait toujours par des rires et des hennissements car il me récompensait de mes attentions en mâchonnant doucement mes vêtements, comme si j'étais un autre cheval qu'il essayait d'aider à se nettoyer.

Il aimait particulièrement les ceintures faites de peau de mes tuniques de monte et je riais aux éclats lorsqu'il les tirait par espièglerie car cela me chatouillait.

Et quand j'avais fini de le peigner, il aimait poser sa tête contre mon cou et rester là, soufflant dans mon oreille...

C'étaient des moments incroyablement paisibles dans ma vie occupée et toujours changeante.

Mais ces moments ramenaient à ma mémoire Maximus et je ne pouvais m'empêcher de me demander où il se trouvait, ce qu'il faisait, s'il était en Germanie ou en Espagne, s'il était dans son camp ou dans sa ferme, s'il était seul ou avec sa femme ou s'il avait pris une maîtresse malgré son refus de me prendre par amour pour la femme avec qui il s'était marié... La femme qu'il aimait assez pour refuser de devenir le beau-fils de l'empereur et probablement son héritier.

Je me demandais s'il était en sécurité ou en danger, s'il avait été blessé dans une bataille ou, pire, s'il avait été tué au sein d'une forêt sombre et sinistre.

Et, tout en respirant l'odeur consolatrice des chevaux, du cuir et du foin qui imprégnait l'écurie, je me demandais s'il avait jamais repensé à moi, à cette putain esclave de dix-huit ans aux cheveux dorés qui avait partagé avec lui le danger et l'intimité...

Invariablement, cette ligne de pensée se terminait par un sanglot sec contre le cou chaud de Sidereum qui répondait à ma détresse en soufflant doucement dans mon oreille encore une fois, m'offrant le réconfort de sa présence, de sa fidélité et de son grand corps musclé à la façon désintéressée que seuls prodiguent les animaux.

Après Sidereum, mon mari continua à m'envoyer des cadeaux avec une régularité émouvante même s'il ne me les remettait pas personnellement. Il les faisait, en effet, livrer, comme par le passé, par ses secrétaires, ma femme de chambre, mon professeur privé ou l'intendant.

C'est seulement une année après Sidereum qu'il m'offrit, personnellement, un autre présent.

A ce moment-là, j'avais déjà appris assez de ses affaires pour être capable de le soulager de beaucoup de fardeaux ainsi il pouvait se concentrer sur la construction de "la Sirène".

Une après-midi, il me proposa de faire un tour dans un petit chariot qui nous attendait devant la porte d'entrée de la villa. J'ai été étonnée de découvrir qu'il le conduisait lui-même.

Nous descendîmes la voie principale de la propriété, à l'ombre des grands arbres qui la bordaient pour atteindre peu après un sentier en terre que nous avons pris. Une demi-heure plus tard, nous avons atteint le champ où se mélangeaient artistiquement herbes douces et fleurs sauvages.

Je n'y étais plus allée que quelques rares fois depuis que j'avais Sidereum, car, même si j'aimais profondément l'étang, je ne m'y attardais plus, préférant galoper sur la plage.

Maintenant, une forme étrange émergeait au milieu du champ. Je clignais des yeux pour essayer d'identifier ce ...

Non! .. C'était impossible! Et pourtant ...!

Un bateau se trouvait au milieu de l'étang, bercé paisiblement par un très léger roulis, un bateau marchand grandeur nature avec son mât et ses voiles roulées. Un bateau qui ressemblait beaucoup à ceux que j'avais vu au port. Un bateau bâti pour la mer... et, pourtant, il se trouvait au milieu de l'étang comme s'il venait d'être amarré. Il était entouré de sculptures de marbre représentant toutes sortes de créatures marines, des sculptures placées sur des piédestaux submergés qui, comme le bateau, ne se trouvaient pas là la dernière fois que j'avais été à l'étang.

Je m'émerveillai à la vue du navire en bois, de ses voiles enroulées, de ses gréements grinçant dans le vent.

Sur le pont, il y avait des barils et des caisses tout comme sur un véritable bateau marchand.

Abasourdie, je me tournai vers mon mari qui sourit.

"C'est une reproduction grandeur nature du 'Poséidon'." Expliqua-t-il. "Comme les vrais bateaux vous effraient, j'ai pensé que vous aimeriez avoir le vôtre, un bateau sûr dans un endroit sûr..."

Marius Servilius m'invita à descendre du chariot et nous marchâmes vers les buissons qui encerclaient l'étang.

Il y avait une trouée dans les arbustes qui donnait naissance à un sentier menant au bateau. Il était constitué de larges pierres plates espacées de manière à pouvoir passer de l'une à l'autre aisément.

Le chemin menait au rivage avant de continuer dans l'eau. J'étais sidérée : Marius Servilius avait fait construire un chemin sûr et confortable pour moi afin que je puisse atteindre le bateau sans entrer dans l'eau. Prudemment, je marchai sur la première roche, puis me mit à rire avec délice : des poissons s'agitaient parmi leurs congénères de pierre, des plantes aquatiques surgissaient des profondeurs de l'étang, ombres sombres éclatant en fleurs bleues et vertes. J'avais l'impression de marcher sur l'eau!

Tout en m'aventurant davantage sur l'étang, je détaillais les grandes sculptures de marbre représentant des poissons bondissant et des monstres marins entortillés. Huit pas plus loin, nous atteignîmes le navire. Marius Servilius saisit l'échelle de corde et m'aida à monter à bord avant de se hisser lui-même sur le pont avec une aisance relevant d'une longue pratique.

Je levai les yeux vers le mât dont la hauteur donnait le vertige puis jetai un oeil aux barils et aux caisses.

Le pont résonnait sous nos pas et l'eau était loin au-dessous de nous, pourtant, j'étais tellement fascinée par la beauté pure et la magie du bateau posé sur l'étang et par la prévenance de mon mari, que j'en oubliai ma peur de la noyade.

En silence, j'allai à la proue. A l'avant du bateau, se tenait une statue en marbre représentant une sirène, sa queue de poisson s'accrochait de manière sensuelle à ses hanches et ses longs cheveux cachaient ses seins.

"Considérant le nom que vous avez choisi pour le nouveau bateau, cela m'a semblé approprié de la placer là." Dit Marius Servilius en s'accotant à la rambarde.

Nous restâmes silencieux un long moment, moi touchée par son présent et lui heureux de mon bonheur.

Puis, je posai la question, celle que je lui avais déjà posée plus d'une fois durant les trois années de notre mariage.

"Pourquoi ?"

"Pourquoi ?" Répéta-t-il. " Pourquoi ? Parce que je ne veux pas que le vieux 'Poséidon' disparaisse complètement de la surface de la terre. Il m'a rendu d'innombrables services et je suis un maître reconnaissant. Parce qu'il y a trente ans, quand j'ai su que j'allais être père, j'ai projeté de reproduire en miniature ce bateau pour que mon fils joue avec sans risque et apprenne, ainsi, à aimer la mer. Parce que mon fils est mort à sa naissance et ma femme avec lui et parce que c'est, maintenant, quand la maladie me frappe que j'ai remarqué combien j'avais négligé d'être heureux. Parce que vous m'avez apporté une sorte de bonheur que je ne m'attendais plus à éprouver. Parce que vous êtes effrayée par l'eau et que je voulais que vous découvriez ce qui fait que des hommes défient l'Océan et s'aventurent vers l'inconnu... "

Sa voix s'éteignit.

Il avait raison.

À bord de ce bateau amarré sagement dans un étang intérieur, même pour moi c'était facile de comprendre Odysseus et ses hommes.

"Et," finit-il, "quand je ne serai plus là, votre vie sera bondée et trépidante au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer et votre appartement ne sera plus suffisant pour goûter à un peu de vie privée quand vous voudrez vraiment être seule. Donc vous pourrez venir ici... Il y a une petite cabine où vous pourrez vous reposer et lire mais vous devrez vous occuper de la décorer et de la garnir car vous êtes beaucoup plus douée que moi pour cela..."

Il m'offrit son bras que je pris après une brève hésitation. Ensemble nous avons visité le bateau. Quand nous eûmes fini, je me forçai à parler.

"M-merci, Domine." Dis-je. "Vous m'avez offert beaucoup de cadeaux, mais c'est celui que je chérirai toujours."

Il sourit.

"Je suis sûr que vous le ferez, Domina."

Il examina la position du soleil puis se mit à trembler.

"Il est tard. Retournons à la maison."

Ce fut la dernière fois que nous sommes sortis ensemble.

Peu après notre arrivée à la villa, Marius Servilius se sentit mal et se mit au lit.

Tard dans la nuit, il subit une hémorragie. Il ne quitta plus son appartement et il ne vécut pas suffisamment pour voir la mise à l'eau de "la Sirène".

J'avais voulu hâter la construction mais il ne me le permit.

"Certaines choses ne peuvent être bousculées." M'expliqua-t-il patiemment. "Faire cuire un oeuf, construire un bébé et bâtir un bon bateau, tout cela prend du temps. S'il n'est pas prêt à temps, vous prendrez bien soin de lui..."

Je passais les derniers mois à ses côtés. Parfois Apollinarius ou Merith venait me soutenir mais leurs responsabilités, le plus souvent, les rappelaient à l'ordre.

Quand Marius Servilius était assez bien, je le tenais au courant des affaires et discutais des contrats et des idées avec lui. Mais, au fur et à mesure que les semaines passaient, il s'affaiblissait de plus en plus et bientôt, la fièvre qui était revenue, ne le lâcha plus.

Il souffrait, il saignait, il avait même des crises de convulsions.

Son pauvre corps rejetait tous les aliments et, invariablement, les repas se terminaient en vomissement.

Ses reins se mirent à mal fonctionner. Puis ce fut son coeur.

Alors, Sesostris lui donna de plus fortes doses d'opium et de digitale pour l'aider à supporter la douleur et empêcher son coeur de s'arrêter.

Ce qu'il y avait de pire était que Marius Servilius ne se plaignait jamais ni ne se fâchait ni ne protestait contre l'injustice de son destin. Au lieu de cela, couché sur son lit, il regardait les maquettes de ses bateaux et les marines qui ornaient ses murs, silencieux et incroyablement digne malgré la maladie qui lui rongeaient le corps.

La fin vint lors d'une paisible après-midi de printemps, peu de temps après le troisième anniversaire de notre mariage. Nous étions seuls.

Sur la fin, il s'était mis à délirer n'ayant plus que quelques éclairs de conscience.

C'était un jour tragiquement radieux avec les rayons de soleil inondant la pièce d'une délicieuse lumière, avec la brise agitant doucement les rideaux, avec le parfum des fleurs caressant agréablement nos narines, avec le bourdonnement des abeilles qui emplissait l'air de l'espérance du renouveau

Et pourtant la mort vient quand elle l'a décidé et semble trouver un malin plaisir à se moquer de nous si bien que je ne fus nullement étonnée qu'elle ait choisi ce magnifique jour pour revendiquer l'homme fort et juste que j'avais épousé par esprit de vengeance et que j'en étais venu à considérer, maintenant, comme un ami.

"Julia..."

La voix de Marius Servilius était si faible qu'elle était à peine audible.

Je levai les yeux du rouleau que j'essayais, en vain, de lire et sentis une douleur poignante me déchirer le coeur.

Le bel homme que j'avais épousé n'était plus que l'ombre de lui-même!

Pourtant, il réussit à sourire. Je me levai et allai vers le lit où je m'assis en prenant sa main froide et décharnée dans la mienne.

Dans un effort presque surhumain, mon mari réussit à la serrer d'une façon rassurante.

"C'est la fin ... Julia ..." Me chuchota-t-il de son ton toujours si raisonnable.

Je serrai les lèvres pour les empêcher de trembler.

"Domine ... s'il vous plaît ... ne vous ... ménagez-vous. Vous avez besoin de toute votre force ..."

"C'est la fin, Julia. Nous le savons tous deux..."

Il avait raison. C'était la fin.

Le moment où il allait s'éloigner de la misère, de la douleur, de la déchéance de la maladie ... le moment où il allait quitter ma vie.

Je déglutis péniblement.

Avant que je ne puisse parler, il poursuivit faiblement.

"J'ai eu une bonne vie ... j'ai fait ce que j'ai voulu faire ... pas beaucoup de personnes peuvent dire cela..."

Oh, à la fin, cela n'aide pas! Cela rend le départ beaucoup plus difficile..."

La gorge étranglée par le chagrin, je ne pus que lui serrer la main à mon tour.

"Ne soyez pas triste pour moi, Julia ..."

"Domine..." Dis-je dans un chuchotement étouffé par mes sanglots.

Je ne pouvais pas le supporter. Je ne pouvais pas le voir souffrir. Je ne pouvais pas le laisser s'en aller.

"Shhhh ... Julia ... Julia ... ne soyez pas triste. Comme j'ai dit, j'ai eu une bonne vie pourtant..."

Il s'arrêta et poussa un profond soupir. Un soupir douloureux.

Je scrutai son visage émacié avec une anxiété proche de la panique.

Il soupira de nouveau.

"J'ai un regret ... je regrette de ne pas avoir pu punir l'homme qui vous a rendue si triste..."

J'essayai d'avalier de nouveau mais ce fut peine perdue, la boule dans ma gorge refusait de s'en aller.

J'essayai de sourire.

"C'est ...c'est du passé, Domine. Nous ne pouvons pas changer le passé. L'empereur m'a donné ma liberté et vous m'avez appris comment faire face à ma vie..."

Il rit.

Un rire sec, douloureux, un gargouillement plutôt qu'un rire qui émanait de sa gorge obstruée.

"Non, Julia, pas votre maître mais l'homme que vous aimez ... l'homme qui ne vous aime pas... C'est un imbécile..."

Abasourdie, je plongeai mon regard dans les yeux mourants de Marius Servilius et j'y vis cette lucidité que nous atteignons seulement quand nous sommes au seuil de la mort parce qu'autrement nous ne serions pas capables d'en supporter les révélations.

"C'est ... un imbécile!" Répéta-t-il. "Et moi aussi j'ai été un imbécile... j'aurai du être un mari pour vous ... un vrai mari... pas la chose pathétique que j'étais ..."

"Vous êtes un bon mari, Domine!" Dis-je et je ne mentais pas.

A sa manière, il avait été un meilleur époux que beaucoup d'hommes.

Il ne m'avait jamais insultée en affichant ses maîtresses ou ses bâtards.

Il ne m'avait pas utilisée comme avancement social ou pour cacher une inclination pour des garçons au teint lisse et aux yeux fardés.

Il n'avait pas gaspillé mon argent en pari lors des courses de chars ou au jeu de dés ni ne m'avait battue comme plâtre dans une colère d'ivrogne.

Au lieu de cela, il m'avait traitée avec respect et déférence. Il s'était soucié de moi. M'avait encouragée et m'avait aidée à faire sortir le meilleur de moi-même. M'avait honorée comme femme et épouse. Il m'avait même traitée comme une amie.

Soudain, je me sentis écrasée par la présence de la mort. Par la présence de l'amour. Par l'immensité de la perte. Par l'immensité de la solitude. Par le caractère définitif de tout cela.

"Julia ... Julia ... juste une fois ... dites mon nom, Julia ... appelez-moi par mon nom..."

Son nom.

Depuis que j'étais devenue une femme libre, j'avais obstinément refusé d'appeler un homme par son nom, à l'exception d'Apollinarius. Et de Maximus, mais Maximus n'était pas là.

Cela faisait des années qu'il n'était pas là.

Nommer les hommes par leur nom était établir une intimité que je n'étais pas prête à accepter. Pourtant, maintenant, c'était la chose juste à faire alors je luttai contre ma gorge sèche et serrée et le sentiment de trahison.

"M ... Marius..." Finis-je par réussir à chuchoter. Mais je savais que c'était trop tard, je savais que mon mari était déjà mort.

Je préparai Marius Servilius pour le bûcher funéraire moi-même. Je lavai son pauvre corps décharné et peignis ses cheveux argentés. Je frottai d'huile parfumée sa peau parcheminée et l'enveloppai dans sa toge picta.

Je le veillai seule, pleurant sa perte, examinant son visage et ne voyant pas le cadavre épuisé d'un homme qui avait perdu une bataille sans espoir contre la maladie, mais le jeune homme vibrant et riant qui avait épousé Pollia Sabina. L'homme que je n'avais fait qu'entrevoir.

L'homme que je venais de perdre pour toujours.

Suivant ses instructions, je l'ai fait brûler sur la plage. Les ouvriers du chantier naval avaient découpé le vieux bateau dont la réplique trônait fièrement au milieu de l'étang de la villa et avaient préparé le bûcher.

Comme son esprit pratique l'avait prévu, il y eut assez de bois pour honorer ses restes.

Les connaissances étaient venues en masse à la plage. Collègues. Amis. Domestiques. Contremaîtres.

Capitaines. Marins. Commerçants. Ses anciens secrétaires, maintenant élevés au statut d'agents libres et riches. Les femmes qui avaient espéré l'épouser ou qui l'avaient peut-être aimé. Même des esclaves.

Athenodorus. Nicia. Apollinarius. Le couple grec pleurait sans retenue. Le visage de mon professeur privé était grave. Sesostris et Merith avaient les yeux secs. Ils avaient vu trop de morts, si souvent et de tant de façons épouvantables, que les larmes ne leurs montaient guère aisément aux yeux.

Il y eut des panégyriques.

Des hommes parlèrent de Marius Servilius Tibullus. Avec respect et admiration. Et, même, avec amour.

Ils avaient connu un homme que je n'avais pas connu, que j'avais refusé de connaître.

Quand les panégyriques furent finis, un robuste homme d'équipage se saisit d'une torche.

Je me préparai pour le moment où il embraserait le bûcher. Pour l'instant où l'adieu définitif et la solitude inéluctable me fraperaient ..., mais il se tourna vers moi et me tendit la torche.

Tous les yeux se rivèrent sur moi, la veuve de vingt-deux ans. La femme inconnue qui était apparue de nulle part et avait épousé le riche armateur qui aurait pu être son père. Le riche armateur qui aurait pu s'acheter la femme qu'il voulait, même une jeune fille de haut rang et qui avait choisi une ancienne putain, solitaire, belle, amoureuse d'un autre homme, une fille cheveux dorés qui l'avait épousé non pour l'argent, mais pour la vengeance.

Je me forçai à prendre la torche et à avancer vers le bûcher. Je boutai le feu aux pièces de tissu imbibées d'huile de santal qui avaient été insérées entre les rondins. Elles s'enflammèrent rapidement et bientôt le feu siffla, craqua puis, dans un ronflement assourdissant, partit à l'assaut de la plate-forme qui portait le corps de mon mari qu'il enveloppa. Alors, je tournai les talons et rentrai chez moi.

Les femmes me suivirent. C'était le devoir des hommes de rester jusqu'à ce que le corps soit consumé et les cendres récupérées pour être mises dans une urne et déposées dans la crypte familiale.

L'urne de Marius Servilius serait mise à côté de celle de Pollia Sabina Marcia morte depuis si longtemps et de celle de leur fils mort-né. Il méritait de reposer à côté de celle qu'il avait aimée et qui l'avait aimé, maigre compensation pour une vie de solitude.

Je traversai les pièces désertes de la maison parées pour le deuil et grimpai l'escalier vers mon appartement avec une Nicia reniflant sur mes talons.

Elle m'aïda à enlever la cape funèbre qui couvrait ma tête et, sans un mot, elle déroula mes cheveux.

Je souris faiblement, heureuse de ses attentions puis me tournai vers elle.

"Va te reposer, Nicia. Et réveilles-moi à l'aube. J'ai un bateau à construire."

Nous avons mis "la Sirène" à l'eau deux mois plus tard. C'était une beauté, le meilleur bateau que la flotte de mon mari ait jamais eu.

Marius Servilius avait prévu un transporteur puissant, fiable et, pourtant, rapide qui lui permettrait de tenir en échec encore mieux ses concurrents et il l'avait réalisé.

Dans les deux années qui suivirent cette mise à flot, j'allai plus loin encore en construisant six autres transporteurs semblables et en envisageant de manière ambitieuse de remplacer les navires plus vieux et d'étendre les opérations de transport.

Les chantiers navals firent des heures supplémentaires pour remplir les nombreuses commandes que je recevais d'autres marchands. Mais je n'ai jamais accepté une commission pour construire un bateau comme "la Sirène" de n'importe quel client, peu importe combien d'argent il offrait. Je le devais à Marius Servilius. Ses bateaux avaient été les enfants qu'il n'avait jamais eus et celui-la était son favori.

L'affaire a prospéré.

Je suis devenue encore plus riche.

Bien avant que ma période de deuil ne finisse, les hommes ont commencé à me faire la cour. Il y avait trop d'intérêt en jeu pour perdre du temps et les hommes ambitieux ne s'embarrassent guère de morale. Il leurs fallait courtiser cette veuve jeune et belle et, de surcroît, plus riche que ce que leurs rêves les plus fous pouvaient avoir imaginé.

Le fait que j'étais sans enfants à un âge où beaucoup de femmes avaient déjà donné naissance à trois ou quatre ne les dérangeait pas.

Plusieurs étaient déjà divorcés ou étaient veufs et avaient des fils.

De toute manière, Rome est une société pratique et une adoption facile à réaliser.

Dès que le deuil fut fini, d'autres hommes se proposèrent encore. Dans tous les cas, je fus très claire, je ne me marierais plus jamais.

Peu avant mon départ pour Rome, voyage fatidique qui me réunirait de manière inattendue à Maximus, Merith me rendit visite.

Elle et Sesostris retournaient à Alexandrie, dans quelques jours, sur un de mes bateaux. Je la reçus dans mon appartement, honneur que seul Apollinarius avait eu le droit de connaître.

Si son luxe l'impressionna, elle ne le montra pas. Au lieu de cela, elle salua avec respect mes chats et murmura quelque chose qui ressemblait à une prière dans ce que je supposais être la langue de l'Egypte Antique.

"Je ne voulais pas partir sans vous voir, Dame Julia."

Merith parlait un latin fluide bien qu'elle préféra utiliser le grec.

"Vous allez manquer aux dames d'Ostie ..."

"Elles n'ont pas besoin de s'inquiéter. Une de mes filles s'est mariée, il y a quelques semaines, et restera en ville. Elle prendra bien soin d'elles et de leurs bébés."

"Un Autre médecin ?"

Merith rit.

"Non, Dame Julia. Merith la jeune a épousé un de vos employés! Un jeune scribe à qui l'on prédit un brillant avenir."

"Cela doit être dur pour vous de la quitter..."

Les membres de la famille de Merith semblaient toujours avoir été si proches.

"Oh, la déesse sait ce qu'elle fait et pourquoi. La mère Isis doit avoir une bonne raison pour vouloir que ma fille reste ici ..."

"Vous avez une grande foi en votre déesse, Dame Merith."

"Elle est sage et puissante. Comment pourrait-elle être autrement ? Elle est femme. Elle connaît toutes les formes de bonheur et toutes les formes de douleur qu'une femme peut éprouver tout au long de sa vie : elle a aimé, elle a conçu, elle a donné naissance dans la douleur et le sang, elle a perdu son homme, elle l'a pleuré, elle a vu son fils le venger et, finalement, a été réunie à lui. Vous ne pouvez qu'avoir confiance en une déité qui est si proche de la condition humaine ..."

"Pourtant, elle n'a pu sauver l'Egypte des griffes des Romains..."

"Dame Julia, l'Egypte n'a pas été laissée tombée ni n'a été trahie par ses dieux ou ses déesses, mais par des hommes déloyaux, jaloux, corrompus ... comme Rome le sera en temps voulu."

Il y avait quelque chose de sinistre dans ses propos et je frissonnai.

"La mère Isis n'est pas Roma Dea, Dame Julia. Elle n'est pas une puissance, une jeune déité façonnée par des hommes et des femmes qui croient qu'ils peuvent devenir des dieux ou des déesses ou créer des dieux et des déesses suivant leur caprice..."

Nous restâmes silencieuses un long moment, puis Merith se leva.

"J'ai pris plus de votre temps que j'aurai du... Dame Julia, puisse la Mère Isis vous protéger."
 "Merci, Dame Merith. Puisse votre déesse vous bénir et vous accorder un voyage sûr vers Alexandrie..."
 Nous nous tîmes par les mains, un instant, puis la femme médecin tourna les talons pour s'en aller tandis que je me dirigeai vers ma chambre à coucher.
 Elle s'arrêta, soudain, sur le seuil de la porte comme si elle avait omis quelque chose.
 "Dame Julia," Appela-t-elle "s'il vous plaît, garder ma fille dans vos pensées..."
 Je la regardai perplexe.
 "Voulez-vous que je vérifie son bien-être et vous tienne au courant de sa situation ?" Demandais-je tout en étant certaine d'avoir manqué une étape importante.
 Peut-être que Merith et Sesostris n'avaient pas complètement confiance en leur beau-fils romain.
 Son sourire me confirma que je me trompais.
 "Merith la jeune peut parfaitement prendre soin d'elle, Dame Julia. Ce que je voulais dire était de vous souvenir d'elle quand votre temps viendra..."
 Je blêmis.
 Je connaissais suffisamment Merith pour savoir qu'elle n'avait pas énoncé de simples paroles courtoises comme les femmes qui ont déjà donné naissance à des enfants le font à celles qui n'en ont pas encore eu ou à celles qui sont soupçonnées d'être stériles.
 Elle insinuait quelque chose à laquelle je n'osais même pas penser.
 Le rêve que j'avais eu en Mésie, six ans auparavant, remonta brutalement à la surface, frappant mon cœur et mon âme par sa beauté douloureuse et sa conséquence amère.
 Une vie d'asservissement et de prostitution et six ans de liberté dont cinq comme femme riche et puissante, les deux dernières comme femme d'affaires et veuve m'avaient appris à garder le contrôle de mes émotions et à ne laisser qu'un masque impassible sur mon visage.
 Pourtant, je savais que Merith pouvait voir au-delà de ce masque.
 Elle sourit et son petit sourire ressemblait à celui de sa déesse : paisible, sage et plein d'amour.
 "La mère Isis vous favorise, Dame Julia. Comment ne le pourrait-elle pas ? Vous êtes une femme... Votre temps viendra. Et plus tôt que vous ne vous y attendez."
 (*) Sidereum : En latin, "Lumière des étoiles".

Le complot – 180 AD

Anéantie par le poids de mes souvenirs passés et présents, je posai une main sur ma bouche, essayant en vain d'assourdir un gémissement.
 Sur mes genoux, Rubia s'étendit avec un abandon parfaitement contrôlé comme seuls les chats peuvent afficher, bâilla et me regarda avec ce que je soupçonne être la version féline de l'expression d'amusement indulgent des humains face aux tragédies bon marché, mal mises en scène et surchargées de personnages.
 Puis, l'énorme chat aux trois couleurs sauta sur le sol, s'étira et se dirigea vers la terrasse, ignorant dédaigneusement l'invitation à jouer de Phoenion.
 Un regard à l'horloge à eau m'apprit ce que je connaissais déjà : que l'heure était bien avancée et que je devais me préparer pour descendre, qu'en fait, j'aurais du être en bas depuis longtemps.
 Mais d'une façon ou d'une autre, je n'arrivais pas à me forcer à le faire.
 Après six ans de désir, d'amour impuissant, d'envie et de rêves, Maximus était finalement sous mon toit.
 Quelques trente mètres et un escalier me séparaient de l'atrium où il se trouvait enchaîné entre deux colonnes.
 Où il se trouvait impuissant, effrayé et seul comme il ne l'avait jamais été auparavant dans sa vie. Pourtant, je n'arrivais pas à me forcer à aller vers lui, à lui faire face, à le sauver de l'impuissance, de la crainte et de la solitude.
 Je n'arrivais pas à me forcer à le libérer, à le laisser s'en aller et à ne plus jamais le revoir...
 Lasse, tremblante malgré la douceur de la nuit embaumée, je m'étreignis fermement, fermai les yeux et, avec une aisance due à une longue pratique, j'allai au plus profond de moi-même.
 Mais cette nuit, il ne devait pas avoir de refuge pour moi. Pas même comme cela... Les souvenirs m'envahirent ...
 "Je vais aller l'aider et je ne veux plus rien entendre sur ce sujet!"
 Je me ruai dans la bibliothèque, Apollinarius sur mes talons.
 "Julia, tu ne peux l'aider!"
 "Je le peux et je le veux! Si tu m'aides, ce sera plus facile, c'est tout. Autrement, je le ferai quand même. Maintenant laisse-moi seule!"
 J'arrachai la cape que je portais et la jetai sur une chaise, puis arpentai l'espace avec les mouvements contrôlés et meurtriers d'une lionne en cage.
 Apollinarius essaya de m'apaiser.
 "Julia, c'est dangereux! L'empereur de Rome est impliqué!"
 "Je me fiche de l'empereur de Rome ou du roi des Parthes ou de Jupiter lui-même! Tu m'entends ? Je m'en fiche! Il m'a sauvé la vie! Il m'a rendu ma liberté et ma dignité! Je ne le laisserai pas tomber!"

Quelqu'un frappa à la porte, probablement un domestique bien stylé qui, sachant que nous étions de retour, venait nous demander si nous avions besoin de quelque chose ou voulions quelque chose. "Laissez-nous!" Hurlais-je avant qu'Apollinarius ne puisse répondre. Il y eut une hésitation de l'autre côté de la porte.

"Partez! MAINTENANT! "

Mon tuteur sursauta.

On entendit des pas hâtifs s'éloigner.

Nous venions de rentrer du Colisée.

Pour la première fois de ma vie, j'avais franchi l'entrée de ce massif temple de mort et de destruction juste pour voir de mes propres yeux ce que mon coeur connaissait déjà : que l'homme qui avait été le chef le plus doué du dernier empereur avait été réduit à l'état d'esclave.

Que l'homme qui avait été le puissant Commandant des Armées du Nord avait été dégradé jusqu'à devoir combattre pour sa vie et amuser la foule.

Que l'homme qui s'appelait le Général Maximus Decimus Meridius, du temps où je l'avais rencontré, ne se nommait plus que l'Espagnol, maintenant.

Que l'homme dont j'étais tombée amoureuse, il y a six ans, était de retour dans ma vie.

Aller aux jeux avait été l'idée d'Apollinarius.

Quand j'eus récupéré du choc d'avoir vu Maximus dans la cellule d'exposition du Colisée et que je fus capable de parler, je racontai toute l'histoire à Apollinarius.

Je lui parlai du rude et beau général romain aux yeux bleus qui m'avait traitée comme une femme et non comme une putain, qui m'avait désirée autant que je l'avais désiré tout en me repoussant car il avait promis d'être fidèle à la femme qu'il aimait.

Je lui narrai, également, comment je l'avais aidé à arrêter la tentative de mon ancien maître de s'emparer du trône impérial et ne lui cachai pas que j'avais pris la vie de Cassius de ma propre main.

Et je lui dis comment j'étais tombée amoureuse de l'austère soldat espagnol, combien je l'avais désiré, combien j'avais pleuré à cause de lui et le nombre de fois que j'avais rêvé de lui.

Mon récit se termina dans un flot de larmes, de sanglots, de gémissements et d'imprécations.

Pourquoi ne pouvais-je extirper cet homme de mon coeur et de ma vie ?

Pourquoi est-ce que ni la liberté, ni le mariage, ni l'éducation, ni la richesse n'étaient suffisants pour éteindre ce regret du désir et de l'amour non partagé?

"Je le déteste !" Finis-je par sangloter tout contre l'épaule d'Apollinarius.

"Non... J'ai bien peur que tu ne l'aimes toujours. Ce sont des émotions très fortes qui peuvent plonger l'esprit dans la confusion." Dit mon ancien professeur privé.

Oh cher vieil Apollinarius! Toujours le professeur. Acceptant toujours même quand il ne comprenait pas.

"Oh, Apollinarius, que dois-je faire ... que dois-je faire ? Je ne peux pas le laisser mourir esclave. C'est impossible que je laisse faire cela!"

"Ce choix n'est pas le tien, mon enfant."

Je m'arrachai de ses bras.

Peu importe ce que j'avais dit dans mon angoisse et mon désespoir, je ne voulais pas entendre parler de mon impossibilité de l'aider.

Mais Apollinarius continua à me tenir les bras pendant que je sanglotais et hoquetais.

"Je commençais juste à l'oublier ... à surmonter cela. Je commençais juste à continuer ... à organiser ma vie en sachant que je ne le verrais plus jamais et, maintenant, cela..."

Je balbutiais. Noyée dans mon désespoir sans bornes, je devais lutter pour trouver mes mots.

"Il est ici mais je ne peux toujours pas l'avoir. Oh, Apollinarius, il ... il va mourir."

Mon ancien professeur posa, à nouveau, ma tête contre son épaule et me berça jusqu'à ce qu'il perçoive des signes d'apaisement chez moi.

Alors, je chuchotai d'une voix à peine audible,

"Je l'aime."

Je fermai les yeux et répétai,

"Je l'aime."

"Oui, je sais."

"Que vais-je faire ?"

"Julia, tu sais ce que je pense de ces jeux barbares et répugnants mais si tu penses que cela peut t'aider à surmonter tes émotions, j'irai le voir combattre avec toi."

"En quoi le voir combattre pourra-t-il m'aider ?"

"Tu le verras sous un autre aspect. Pour toi, c'est ... un général, un homme d'une grande autorité et d'une grande dignité. Si tu le vois ramper dans l'arène comme un animal alors tes souvenirs du général seront effacés et tu l'oublieras vite. Tu verras que l'homme que tu aimes n'existe plus ... qu'il n'y a plus que son corps là-bas."

Et, ainsi, le jour suivant nous nous rendîmes aux jeux

Nous arrivâmes tôt en vue d'obtenir deux bonnes places mais je m'encourus du théâtre flavien juste quelques minutes après le premier spectacle car j'étais incapable de supporter la vue de cette violence sanglante qui n'avait aucun sens.

C'était le début de la journée ! Les gladiateurs combattaient seulement en fin d'après midi mais Apollinarius consentit à rester sur place afin de garder nos sièges pendant que je déambulais et traînais dans les corridors à colonnes de l'arène et que j'errais sur le forum en dehors du Colisée afin d'éviter de penser au combat à venir, afin d'éviter de penser que, peut-être, j'étais venue aux jeux juste pour voir Maximus mourir ...

Pourtant y échapper relevait de l'impossible car partout où je portais mes regards tout me parlait de lui Maximus. Maximus. Maximus.

J'entendis son nom mentionné maintes et maintes fois.

Des hommes parlaient de lui.

Des enfants feignaient d'être lui en s'attaquant par espièglerie avec des épées en bois.

Des femmes parlaient à voix basse à son sujet et leurs rires qui résonnaient tels des grelots ne laissaient aucun doute sur la nature de leur conversation.

Les gladiateurs étaient partout et je ne l'avais jamais remarqué auparavant!

Ils étaient représentés sur des mosaïques, le nombre de leurs victoires écrites à côté de leurs noms. Et les chiffres étaient souvent peu élevés, un pour la plupart, la lettre grecque "oméga" renseignant que ces hommes étaient tombés pour ne jamais se relever.

Les gladiateurs étaient aussi sculptés dans le marbre. Et leurs noms étaient gravés dans les arcs en travertin du Colisée par les foules attendant de pouvoir s'introduire à l'intérieur.

L'amphithéâtre flavien avait déjà cent ans et, génération après génération, des Romains avaient écrit sur ses murs extérieurs les noms de ces hommes qui avaient été adorés comme des dieux par la foule anonyme, excitée, qu'ils avaient séduite par leur habileté au combat... La foule anonyme, excitée, qui aurait dû acclamer Maximus lors de son triomphe sur les ennemis de Rome ..., mais qui, au lieu de cela, l'acclamait quand elle le voyait tuer dans l'arène pour son amusement.

Je ne dû pas chercher longtemps pour découvrir le nom de Maximus : il était partout, écrit par cent mains différentes. Correctement ou mal orthographié. Superbement calligraphié par des mains ayant l'habitude de manier le stylet ou griffonné par les mains malhabiles de très jeunes ou de quasi illettrés.

Son nom, était partout, seul et glorieux, ou suivi de messages d'admiration. D'amour. De dévotion. De lubricité. Je tendis des doigts tremblants et, tendrement, suivi le contour des lettres du bout de mes doigts comme je rêvais de pouvoir suivre le contour de son beau visage, de sa bouche joliment sculptée, douce, sensuelle...

Maximus. Maximus. Maximus.

J'appuyai mon front contre le marbre entaillé, chaud des rayons du soleil de l'après-midi et fermai les yeux. Soudain, je me sentis écrasée par l'imposante construction qui me dominait, qui dominait Rome, je me sentis emportée par les forces convergeant vers moi, me poussant en avant, vers l'inconnu ... vers mon destin.

Je voulus résister. M'enfuir. Me cacher dans un coin sombre où je me serais roulée en boule, où j'aurais pu fermer les yeux, me couvrir les oreilles..., croire que tout ceci n'était qu'un autre cauchemar.

Le tintement d'une cloche me ramena à la réalité. Cela n'avait pas la résonance musicale d'une bonne cloche, plutôt celle d'une cloche bon marché ou fêlée.

Cela venait de dessous l'arcade du Colisée et semblait m'appeler.

Lentement, comme dans un rêve, je m'éloignai du mur et suivis le son, le suivant comme, dit-on, les marins suivent le chant de sirènes ... vers leur destin fatal.

Le son provenait d'un des nombreux étals installés sous l'arcade, celui-ci semblait faire de bonnes affaires. Il y avait une petite foule tout autour, des gens en sueur, bruyants, habillés de vêtements bon marché, portant des chapeaux et des paniers, des outres à vin et des coussins, équipement indispensable pour mieux profiter des jeux.

Ils me regardaient d'un air narquois et je me rendis vaguement compte de l'aspect insolite que j'avais pour eux, une femme grande, belle, élégante habillée de blanc errant autour du Colisée toute seule pendant les jeux.

Les seules femmes qui erraient, seules, autour de l'arène pendant les jeux étaient les putains les meilleurs marchés de Rome, des centaines d'entre elles attendant, dans les allées environnantes, que des milliers d'hommes excités par un jour de sang et de violence sortent et cherchent à exprimer leurs sensations refoulées.

Ou, encore mieux, pour s'arranger avec des lanistae (*) à la recherche de défoulement sexuel bon marché pour leurs gladiateurs survivants.

Les riches matrones comme moi n'avaient pas besoin de s'exhiber publiquement : elles envoyaient leurs domestiques pour arranger des visites discrètes aux écoles de gladiateurs ou pour, simplement, se faire livrer les gladiateurs enchaînés à leurs maisons pour une nuit de plaisir avec l'étalon du moment.

J'eus envie de rire devant l'ironie amère de la situation, de la fille aux cheveux roux dorés qui avait quitté Rome en tant qu'esclave et putain pour y revenir, deux ans plus tard, en tant qu'affranchie impériale avant d'épouser un des hommes les plus riches de la ville dont depuis elle était veuve et qui errait aujourd'hui sur le Forum comme une vulgaire souillon.

J'étais devenue libre et riche grâce à Maximus... Et c'était à cause de Maximus que j'errais sur le Forum parmi les putains.

Le sens de l'humour des dieux était encore plus cruel et retors que je ne l'avais imaginé.

La foule se scindait instinctivement devant moi, comme les gens s'écartent à la vue de ceux qui exposent leurs pouvoirs ou leurs richesses ou une extraordinaire confiance en soi car même si, en ce moment, la mienne était plus qu'ébranlée, elle était de toute façon plus forte que celle qu'ils seraient capables de ressentir de toute leur vie

Je continuai mon chemin vers l'étal et je les vis. Je vis l'origine du tintement et de l'intérêt de la foule.

Des poupées gladiateurs.

Des poupées Maximus.

J'en avais entendu parler mais je n'en avais jamais vues.

C'étaient de grotesques figurines articulées, en métal bon marché. Elles avaient la forme d'un homme costaud portant des armes. Les tuniques étaient grossièrement peintes en bleu et les cuirasses en noir le même équipement que celui qu'il portait lorsque je l'avais vu dans la cellule d'exposition.

L'artisan qui avait créé les poupées Maximus avait l'oeil pour les détails car il avait agrémenté ses figurines de cheveux noirs coupés courts et d'une barbe soigneusement taillée.

Et il avait prêté une attention toute particulière au monstrueux pénis en érection qui surgissait de dessous le bord de la tunique, se courbant d'une manière obscène contre le torse, la tête d'un lion rugissant ou celle d'un taureau chargeant sculptée là où aurait du se trouver l'extrémité de l'organe masculin.

Gladiateurs.

Lions.

Taureaux.

Des symboles de virilité. Des symboles de la puissance sexuelle masculine.

Ces poupées gladiateurs étaient accrochées, par les classes inférieures, à leur porte d'entrée comme fétiches masculins, pour assurer une virilité permanente au maître de maison ou la fertilité de la maîtresse de maison, je ne sais. Probablement, pour les assurer tous les deux.

Soudain, surgit de ma mémoire une scène depuis longtemps oubliée.

Peu de temps après qu'Eugenia ait donné naissance à son bébé, j'ai été emmenée à Rome pour servir un jeune magistrat qui en fut tellement satisfait et heureux qu'il s'enticha de moi. Il me retint, donc, plus longtemps que ce qui avait été originellement convenu et j'étais toujours dans l'Urbs juste avant le 15 février de cette année-la.

Le printemps.

Le temps pour la graine d'être semée, avait officiellement commencé dix jours auparavant.

Étant magistrat, on attendait de lui qu'il suive les Lupercales et il me prit avec lui.

J'avais entendu parler de la fête de la fertilité, mais ne l'avais jamais vue ni n'y avais jamais participé car la fertilité est quelque chose qui doit être évitée dans mon ancien commerce. Néanmoins, j'avais peu de possibilité d'errer dans les rues de Rome toute seule et, comme les devoirs de l'homme exigeaient qu'il reste avec les autres magistrats, je saisis la chance d'être libre pendant quelques heures.

Il faisait froid et nuageux et une averse menaçait.

Je restai près du Palatin, enveloppée dans mon manteau, debout parmi les milliers de gens qui s'étaient réunis là depuis l'aube.

Les vendeurs de rue proposaient à prix bas du vin chaud aux épices et des châtaignes grillées.

Un hurlement éloigné annonça que les luperici (***) avaient commencé leur course, des hommes nus vêtus seulement des peaux des chèvres qu'ils venaient de sacrifier à Lupercus - divinité aussi connue sous le nom de Pan- à l'endroit où l'on supposait que Romulus et Remus avaient été nourris par la Louve.

Ils parcouraient les limites du Palatin pour exécuter la purification rituelle et annuelle et portaient dans leurs mains droites des fouets faits avec les bandes de la peau d'un chien qu'ils avaient, aussi, sacrifié, plus tôt ce jour-la.

Les femmes se bousculaient pour être aux premiers rangs et se dirigeaient même à la rencontre des luperici, leurs offrant leurs mains et leurs dos qu'ils frappaient avec les fouets, les bandes sanglantes laissant des traces à chaque coup.

Pourtant, elle s'offraient volontairement aux coups et au sang, bénédiction traditionnelle qui devait leurs assurer la fertilité qu'aucune herbe ou sort ou prière n'avait pu procurer.

Étant près de la ligne d'arrivée, je regardais, fascinée par l'horreur de la scène, les hommes nus se diriger vers moi, le sang s'écoulant des peaux de chèvre fraîchement écorchées, imbibant leur corps et dégouttant à terre.

Les acclamations de la foule étaient assourdissantes.

Les femmes criaient hystériquement autour de moi, me repoussaient pour être plus près des luperici, pour recevoir la bénédiction...

Cette année-la, j'avais quinze ans, âge où la plupart des jeunes filles romaines se rendent dans le lit conjugal et il n'y avait rien qu'un homme puisse faire à une femme ou qu'une femme puisse faire à un homme qui aurait pu me choquer désormais mais là, je trouvais qu'il y avait quelque chose d'indescriptiblement obscène dans le rite qui se déroulait devant mes yeux ...

Quelqu'un me poussa rudement, un coup de coude entre les omoplates et je chancelai deux pas, essayant en vain de garder mon équilibre avant de tomber sur les genoux.

Quand je levai la tête, je vis, figée dans une horreur impuissante, un des luperici se tourner vers moi.

Il était jeune et beau, comme tous les luperici le sont car ils sont choisis parmi les fils prometteurs de familles patriciennes.

Marc Antoine fut un des plus célèbres parmi ceux qui dirigèrent la course sacrée pendant que Jules César, déjà condamné, présidait le festival.

Le Luperkus se pencha vers moi, les frisettes de ses cheveux humides étaient plaquées sur son visage. Malgré le froid, des ruisseaux de sueur dévalaient son corps musclé et huilé. Il sourit et il y avait quelque chose de sauvage dans son sourire, quelque chose de sinistre.

Je vis qu'il levait le fouet et, instinctivement, couvrit mon visage de mes mains ... je sentis la morsure des bandes de cuir sur elles.

"Une grossesse rapide et une délivrance sûre, Madame!" Dit-il ... et je jure que, malgré les mugissements de la foule, je l'entendis rire d'un ton moqueur.

Je restai là, à genoux sur le sol, tremblante de froid et d'horreur, la foule hurlant autour de moi, les Luperki partant achever leur course et leurs rites ... je n'avais pas besoin de regarder mes mains pour savoir qu'elles étaient ensanglantées, la bénédiction m'avait été donnée, ... mon pire cauchemar ... être enceinte et voir ma fille élevée pour devenir une putain ou mon fils enlevé comme celui d'Eugenia...

Il fallut des heures au jeune magistrat pour me retrouver et quand il me vit, il fut tellement choqué par mon aspect qu'il ne put se fâcher de ma désobéissance.

J'étais accroupie sur le sol froid et humide près d'une fontaine publique, frottant frénétiquement mes mains pour les débarrasser des taches de sang que j'avais déjà lavées dans l'eau froide, longtemps auparavant, mais que je continuais à voir en esprit... ..

L'homme regarda mes vêtements salis et ma tenue débraillée et en conclut, probablement, que j'avais été attaquée dans les rues. Il m'emmena chez lui où je pris un bain chaud, une tisane d'herbes calmantes et dormis dans un lit douillet où personne ne vint m'importuner.

Il avait été gentil avec moi mais je n'avais pas même noté sa bonté, tellement le fantôme du Luperkus, son sourire sauvage et son rire moqueur avaient hanté mes rêves pendant des mois.

"Aimez les poupées, M'dame? En faut une pour assurer la puissance de vot' homme ?"

La voix à l'accent épais me tira de mes songes.

Le vendeur me souriait. Un visage ridé auquel il était impossible de donner un âge, un sourire aux dents manquantes ou branlantes. Probablement sous-alimenté. Un visage comme des milliers d'autres qui hantaient l'Urbs.

Le visage d'une Rome impersonnelle, si différente de celle des statues solennelles et des bustes, figés dans une dignité éternelle.

"C'est l'Espagnol, M'dame. Le meilleur gladiateur jamais vu. Le plus viril aussi...Le plus fort ...fort comme ' taureau sauvage espagnol!"

La foule autour de moi s'était apaisée, créant une oasis de calme, si rare sur ce Forum bruyant, et me regardait curieusement.

Suivant leurs regards, je remarquai que, perdue dans mes souvenirs effrayants des Lupercales, je m'étais faufilée au premier rang et avais tendu une main vers les grotesques poupées de gladiateur accrochées à l'étal et que mes doigts caressaient leurs traits de métal de la même manière qu'ils avaient caressé le nom de Maximus sur le mur de marbre.

Effrayée, je retirai ma main ... mais une des pièces de métal dont le bord était légèrement barbelé déchira ma peau où des gouttes de sang perlèrent immédiatement.

Revivant la même horreur fascinée que j'avais éprouvée ce jour nuageux de février, je revis les traces cramoisies sur ma main, cette main que le fouet du Luperkus avait cinglée quand il m'avait bénie presque dix ans auparavant...

"La mère Isis vous favorise, Dame Julia. Comment ne le pourrait-elle pas ? Vous êtes une femme... Votre temps viendra. Et plus tôt que vous ne vous y attendez."

Les mots de Merith tournoyèrent dans mon esprit avant d'être noyés par le hurlement de cinquante mille Romains déjà assis dans le Colisée

"Maximus! Maximus! Maximus!"

J'abandonnai l'échoppe et courut vers l'amphithéâtre.

Le temps que je trouve la place qu'Apollinarius avait gardée pour moi, au deuxième rang, j'avais réussi à me reprendre assez pour dissimuler mon comportement étrange sous la nervosité du moment.

C'était sans importance.

Apollinarius semblait échauffé par les rencontres du jour et l'atmosphère fiévreuse qui régnait dans le Colisée.

Son visage était rouge et ses mouvements agités, un comportement hautement inhabituel chez un être aussi calme.

Je voulus lui parler pour essayer de soulager ce que je pensais être le malaise d'un homme sensible face à la violence stupide depuis des heures ... mais je remarquai bien vite que ses yeux étaient rivés sur la porte par laquelle Maximus devait faire son entrée et que sa respiration haletante n'était pas due à la seule répulsion face à ces combats barbares.

"Assieds-toi! Assieds-toi!" Dit-il en tapotant le siège à côté du sien sans quitter l'arène des yeux.

Les trompettes sonnèrent, la porte s'ouvrit et une figure isolée émergea. La foule explosa en cris et en applaudissements.

Maximus.

Il paraissait si petit, là, en bas! Si seul ! Si beau!

J'agrippai la main de mon compagnon et la pressai fortement mais Apollinarius ne me regarda par car ses pensées étaient entièrement tournées vers Maximus.

"Est-ce lui?" Cria-t-il pour faire entendre sa voix à travers les rugissements de la foule.

"Oui."

Il ajouta autre chose mais j'entendis à peine la conversation excitée d'Apollinarius car mes yeux étaient, maintenant, rivés sur Maximus.

Il semblait confiant comme l'affirmait sa longue et ferme foulée familière survolant le sable.

De là où je me trouvais, il paraissait indemne mais je frissonnai quand je remarquai qu'il n'avait ni casque ni armement puissant, juste sa cuirasse et son épée.

Puis je vis son sourire ironique quand il fit face à l'empereur. Il refusa d'entonner le salut rituel des gladiateurs et, pendant que ses deux adversaires récitaient docilement, " Ave César, morituri te salutant!, il ricana en faisant tourner son épée.

La foule hurla, de nouveau, mais Maximus ne salua cette adoration enfiévrée. Il s'accroupit, saisit une poignée de sable dont il se frotta la paume des mains avant de la laisser s'écouler lentement à terre.

Ceci fait, il se tourna vers ses adversaires - deux hommes lourdement équipés et portants un arsenal impressionnant d'armes - et le combat commença...

Il ne fallut que quelques secondes à Maximus pour terrasser le premier homme qui tomba comme une masse, foudroyé, mort.

La foule se mit à délirer de plaisir.

"As-tu vu cela? As-tu vu cela? Par les dieux, cet homme est brillant, Julia!" S'exclama Apollinarius. "Il a déjà occis un homme et, maintenant, il a l'épée et le trident. Je n'ai jamais imaginé quelque chose comme cela. Il est si confiant, il se contrôle si bien!"

J'étais sidérée. Je savais que Maximus pouvait être un homme très dangereux. Six ans auparavant, il avait montré une haine meurtrière à mon égard quand il m'avait soupçonnée d'être de mèche avec les traîtres.

Peu de temps après, je l'avais vu tuer deux fois de sang-froid.

Mais les meurtres à la tente de Cassius ne pouvaient être comparés avec ce qui se produisait dans l'arène, avec cette combinaison mortelle de discipline, d'entraînement, de force, de ruse et d'instinct.

Une combinaison qui avait transformé la soif de sang de la foule en une excitation fiévreuse incroyable.

Une combinaison qui avait même réussi à bouleverser, l'homme calme, sensible, amoureux de la paix qui était assis à mes côtés.

Soldat ou esclave, Maximus n'avait pas changé du tout.

Chaque pouce de son être l'identifiait comme étant le général que j'avais connu et dont j'étais tombée amoureuse. Et, même, si, maintenant, il se battait pour amuser la foule, il avait réussi à conserver toute sa dignité.

Le deuxième adversaire attaqua Maximus et je fermai les yeux, incapable de regarder le combat. Je fermai les yeux et fit ce que je n'avais plus fait depuis une éternité. Ce que je n'avais plus fait depuis ce jour lointain où le Luperus m'avait frappée de son fouet : j'ai prié. J'ai prié tous les dieux et toutes les déesses dont je pouvais me souvenir.

Cet autre jour, il y avait dix ans, je les avais priés de m'épargner l'horreur de donner naissance à un enfant déjà condamné ... même si je savais qu'à l'intérieur de moi je désirais un bébé, une petite fille à qui je pourrais offrir les poupées que je n'avais jamais eues, une petite fille pour jouer avec elle, pour l'étreindre contre ma poitrine, pour la consoler quand elle serait triste, pour la protéger d'un monde qui était brutal, cruel et sombre tout comme j'avais tellement souhaité que l'on joue avec moi, que l'on m'étreigne doucement, que l'on me console, que l'on me protège

Maintenant, je les priais d'épargner la vie de Maximus, de prendre ma vie plutôt que la sienne, de me punir de mon manque de foi mais de le laisser vivre....

Le hurlement de la foule me força à ouvrir les yeux et je tressaillis à la vue de l'homme casqué qui chargeait. Mais Maximus dévia simplement l'épée avec la sienne, s'accroupit puis se projeta en avant, enfonçant son épée dans la poitrine de l'homme et le trident dans la cuisse.

Quand Maximus retira les armes et les ficha dans le sol, le sang, en jaillissant, trempa à la fois l'homme en train de mourir et son meurtrier. La besogne achevée il s'éloigna des corps et de l'empereur.

Ignorant les cris hystériques de la foule en adoration, il se dirigea directement vers la porte par laquelle il était entré, la porte des survivants.

Elle n'était pas ouverte.

Mon estomac se serra et je tournai des yeux craintifs vers Commode.

Le jeune empereur affichait un sourire mince et cruel et, alors, je remarquai sa soeur. C'était la première fois que je voyais Dame Lucilla, la femme qui avait aimé Maximus, la femme qui l'aimait toujours.

Pâle et tendue, la fille de Marc Aurèle était assise aux côtés de son frère dans la tribune impériale.

Lentement, Maximus se tourna pour faire face à Commode, pour faire face au fils de l'homme qui l'avait aimé comme un fils et qu'il avait aimé comme un père. Pour faire face à l'homme qui avait été l'instigateur de sa déchéance et de son asservissement et, même à cette distance, je pus voir un sourire dédaigneux fleurir sur ses lèvres.

"Oh, Maximus, ne mords pas à l'appât, s'il te plaît, ne mords pas à l'appât!" Murmurais-je.

Lentement, le tumulte s'apaisa à la vue du gladiateur et de l'empereur s'affrontant du regard par dessus le sable sanglant du Colisée.

Distraitement, je remarquai que les taches cramoisies qui parsemaient le sable de l'arène étaient non seulement du sang, mais aussi des pétales de rose rouges. Des pétales identiques à ceux que quelqu'un avait versés sur mon lit conjugal en offrande à Vénus, la déesse de l'amour. Des pétales identiques à ceux que Marius Servilius Tibullus versait autour du buste de Pollia Sabina Marcia en hommage funéraire à sa femme bien-aimée...

Lentement, Maximus se rapprocha de Commode qui se tenait à l'avant du Pulvinar, semblant rapidement considérer ses options tandis que le gladiateur approchait. De petits rires nerveux émergeaient de la foule. Ils adoraient voir Maximus tuer mais ils adoraient davantage le voir défier, intrépide, un empereur qui avait offert les jeux pour leur amusement, mais dont ils se méfiaient et qu'ils méprisaient.

Pourtant, ils savaient qu'il risquait sa vie en le faisant. Commode était plus dangereux que le plus expérimenté des adversaires.

Mais la foule connaissait son pouvoir et quand elle se décide de l'utiliser, pas même le puissant César n'ose la défier.

Alors le chant scandé repartit doucement et s'enfla comme un ouragan quand 50.000 voix le reprirent à l'unisson y compris la mienne et celle d'Apollinarius. Nous étions debouts et nous hurlions avec les autres.

"Maximus! Maximus! Maximus!"

Rome hurlait et nous hurlions avec elle comme si par la puissance de nos voix nous avions le pouvoir de sauver la vie de Maximus.

Je sentais plus que je ne pouvais la voir, l'hésitation de l'empereur. Finalement, il consulta brièvement son préfet du prétoire, un grand homme vêtu de noir et portant un casque emplumé, inclina la tête une fois et la porte derrière Maximus s'ouvrit lentement.

Maximus s'arrêta, fixa sur Commode un ultime regard meurtrier, puis tourna les talons et disparut dans les profondeurs du Colisée tandis que la foule, satisfaite du carnage et de la reconnaissance de sa puissance, acclamait tant l'Espagnol qu'elle-même.

Epuisée, je me laissai tomber sur mon siège et contemplai ma main couverte de sang.

Je la fermai et appuyai mon poing contre ma bouche, acceptant, silencieusement, mon destin.

Nous étions de retour à la maison.

Apollinarius était assis à sa place habituelle devant mon bureau, les mains posées sur ses genoux et me fixait de ses beaux yeux noisettes empreints de sérieux.

"Que veux-tu que je fasse ?"

Je suspendis mes pas avant de revenir à mon bureau pour m'y asseoir.

C'était un retour sain à la normalité : Apollinarius me demandant des instructions et moi les donnant.

Mon ancien professeur privé fournissant l'aide tandis que je prenais les choses en main.

"Je veux savoir qui est son maître et où il est logé. Je veux savoir comment est gardée la place et si l'empereur l'a mise sous surveillance. Aussi qui entre et sort de manière régulière : fournisseurs, cuisiniers, forgerons, putains."

Apollinarius tressaillit sur ce dernier mot. Je l'ignorai tandis que je dictais vivement mes ordres, comme s'il s'agissait de résoudre une crise inattendue liée aux bateaux.

"Je veux connaître la durée de son entraînement quotidien et quand il peut avoir de la visite. Je veux une entrevue avec lui ... sans limite de temps. Fais savoir au responsable que je payerai grassement pour ce temps. Je veux aussi qu'il soit bien traité. Il doit avoir tout ce qui est nécessaire pour être confortable et en bonne santé."

Je fis une pause avant de demander.

"Avons-nous des informateurs au palais impérial ?"

Apollinarius tressaillit comme si je l'avais frappé, mais il se reprit rapidement.

"Certains ... surtout les scribes qui travaillent pour le Secrétaire en chef ..." Il hésita.

"Juste pour vérifier. Nous oublions l'empereur pour l'instant. Maximus me dira ce que je dois connaître quand je le rencontrerai. Est-ce qu'un de tes amis peut s'en charger ou bien allons-nous avoir besoin d'un informateur payé ?"

Apollinarius soupira visiblement soulagé.

"Il semble que l'homme est hautement populaire donc obtenir de l'information ne devrait pas être difficile.

Laisse-moi voir ce que je peux faire..."

"Quand Maximus doit-il se battre ?"

"Et bien ... les jeux reprennent dans deux jours si ..."

"Je veux un rapport pour demain matin."

Apollinarius sembla sur le point d'énoncer quelque chose mais changea d'avis. Il inclina la tête, se leva et se dirigea vers la porte de la bibliothèque.

"Apollinarius ?"

Il se retourna.

"Merci, mon ami."

Il me répondit par un petit sourire triste avant de hocher la tête et de quitter silencieusement la pièce

"Et bien ?"

Il était très tôt le matin suivant.

Mon mariage avec Marius Servilius et la gestion de l'affaire de transport m'avait transformée en lève-tôt, un changement sain pour une femme dont la jeunesse s'était écoulée surtout durant les heures les plus sombres de la nuit.

Malgré mon tourment, j'avais réussi à dormir et aussi à manger mon petit déjeuner.

M'obliger à dormir et à manger était une pratique que j'avais acquise durant l'époque de ma prostitution, quand je luttais, jour après jour, pour préserver ma santé mentale.

Il était agréable de constater que six ans de liberté et de richesse ne m'avaient pas amollie.

Dans les jours à venir, j'allais avoir besoin de toute ma force. Et même plus encore.

Apollinarius était à sa place habituelle. Avant de commencer son rapport, il prit une profonde inspiration.

"Son propriétaire est un dénommé Proximo. Un ancien esclave et gladiateur devenu lanista. Un petit. Il fut un gladiateur vedette, il y a environ quinze ans. Il a obtenu son ruidius de Marc Aurèle. Quand l'empereur a fermé les jeux à Rome, il est parti à Zucchabar où il gagne sa vie depuis lors. C ... c'est à Zucchabar qu' il ... il a trouvé ... le gé.. Général... Il l'a acheté avec d'autres hommes au marché d'esclaves local... C'est Proximo qui l'a surnommé l'Espagnol car le général refusait de donner son nom. Zucchabar se trouve dans..."

"... la province d'Afrique. Je connais ma géographie. Poursuis."

J'avais pleinement conscience de mon ton brusque et qu'Apollinarius n'avait fait rien pour le mériter. Mais c'était pour moi la seule façon de rester concentrée sur l'affaire qui était en train de se traiter et d'éviter de plonger dans le désespoir à la seule idée de Maximus mis en vente aux enchères sur le misérable marché d'un endroit pouilleux comme Zucchabar. Comment un favori de Marc Aurèle et un chef d'armée de sa réputation avait-il pu tomber dans ce coin oublié des dieux?

Je me secouai mentalement et pris un stylet sur le plateau devant moi.

"Il semble que le général"

"Tu peux l'appeler Maximus."

"Oui, euh, Maximus. Il semble que Maximus soit devenu célèbre comme gladiateur en Afrique. Quand Proximo apprit la nouvelle des jeux pour honorer le dernier empereur, il décida de venir à Rome avec ses hommes. Avant Maximus, il n'avait qu'un bon gladiateur, un germain immense nommé Hakken. Avec Maximus, il a aussi acheté un Numide nommé..." Apollinarius consulta ses tablettes "... nommé... Juba. Aucun d'eux ne peut être comparé à Maximus mais ils semblent être bons. Il est venu à Rome et le début de ses troupes est devenu le point culminant des jeux jusqu'ici ... et grâce à Maximus..."

"La Bataille de Carthage. Continues."

Apollinarius respira profondément.

"En tant que propriétaire de Maximus, Proximo est redevenu célèbre. Il se fait plus d'argent qu'il n'en a jamais rêvé. Il garde ses gladiateurs dans le bâtiment réservé aux lanistae près du Colisée. La place est bien gardée mais mon informateur dit que si l'empereur la surveille, il doit utiliser des agents secrets. On n'a jamais vu aucun prétorien autour de ..."

"L'homme doit être aveugle. Depuis que Commode a accédé au trône, il y a prétorien partout. Et en ce qui concerne Maximus ?"

Apollinarius fut pris d'une quinte de toux, essaya de parler, toussa de nouveau.

Sans un mot, je lui servis un verre d'eau et le poussai vers lui.

"Euh... merci, Julia. Euh, où en étais-je ?"

"Maximus".

"Oui, Maximus. Il tient surtout à lui mais les gladiateurs le considèrent comme leur chef. Ils le respectent et semblent être loyaux envers lui et envers lui seul..."

Je souris tout en jouant distraitemment avec mon stylet.

"J'en suis sûre, Apollinarius. Continues."

"Les rapports entre le général et Proximo ne se passent pas bien. Il méprise ouvertement son maître. Proximo est contrarié par l'attitude rancunière ... du général, mais prend bien soin de ne pas le contrarier... Il considère Maximus comme étant ... euh ... dangereux."

"Il a raison ! Un homme qui nargue ouvertement l'empereur de Rome devant cinquante mille personnes ne peut qu'être dangereux."

Apollinarius hésita un instant avant de poursuivre

"Le général est extrêmement discipliné : s'entraîne quotidiennement, partage le repas de midi avec les hommes, mais réserve ses soirées pour lui-même. Aucune visite. Pas ..hum ... pas de ..."

"Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ? Pas de femme ni de putains ?"

"Aucune".

J'eus un rire amer.

"Tu peux faire confiance à Maximus pour se tenir au-dessus des simples mortels peu importe les circonstances!"

Apollinarius était vraiment intrigué, mais s'abstint de poser des questions.

"Ça va, mon ami. Quand vais-je le voir ?"

"Tu ne le pourras pas."

Je serrai les poings.

"Que dis-tu ?"

"Je suis désolé, Julia. Aucune visite pour le général."

"Sur ordre de qui ?"

"Comme j'ai dit, Proximo prends grand soin de ne pas le contrarier... Maximus semble avoir été très clair sur le fait qu'il ne veut aucune visite. Il a beaucoup de valeur pour son propriétaire, si bien que Proximo lui permet d'avoir une vie privée..."

Contrariée de cette nouvelle, je me levai et me mis à arpenter la bibliothèque comme une lionne en cage.

"Il me verra. Subornes un garde pour qu'il lui apporte une lettre de moi..."

Apollinarius fit non de la tête.

"Proximo a donné des ordres ... des ordres stricts au sujet de Maximus. Il a trop de valeur. Il ne veut pas qu'il soit énervé ou furieux... Il est prévu qu'il se batte quotidiennement ..."

"Je parlerai à Proximo personnellement..."

Apollinarius se mit debout d'un bond.

"Tu ne peux pas!"

"Ah non ? Et qui va m'en empêcher ? Toi ?"

"Oui, moi! Julia, je t'aiderai autant que je le peux mais je ne permettrai pas que tu approches de cet homme! Sais-tu quel genre d'hommes sont impliqués dans le commerce des gladiateurs ?"

"Je m'en doute! C'est pourquoi je refuse d'accepter que Proximo ne puisse être acheté!"

"Écoutes-moi, Julia! Ce sont des hommes impitoyables. Proximo garde Maximus aussi soigneusement que les Vestales le Feu Sacré! C'est un petit lanista mais il est jaloué par tous les propriétaires de gladiateurs à Rome et, probablement, par tous ceux de l'empire! Des hommes puissants ont fait des offres substantielles pour le lui acheter. Proximo a refusé. Mais il sait que ses collègues jaloux peuvent être vraiment dangereux. Un d'entre eux peut même être un agent de l'empereur. Il craint qu'ils n'essayent de se saisir de Maximus ou ... de le tuer..."

Je jurai. Abominablement. Avec de tels mots orduriers que je n'avais pu les apprendre que par mes marins, même à mon insu.

Apollinarius blêmit.

Je savais que je devais m'excuser mais je ne le fis pas.

Au lieu de cela, je me suis rassise m'efforçant de respirer profondément pour me calmer. Et soudain, Marius Servilius apparut devant mes yeux, toujours si détaché et si sûr de lui, je le vis comme quand il m'avait appris à traiter avec une crise inattendue en affaires.

"Peu importe le temps que vous avez, ne vous pressez pas." Avait-il dit. "Vous avez besoin de temps pour saisir l'information et l'interpréter correctement, pour prêter attention aux détails. Prenez le temps et vous trouverez une solution. Et quand vous l'aurez ... soyez impitoyable."

Du temps.

Nous n'en avons pas.

Maximus devait se battre dans deux jours et chaque combat pouvait être le dernier. Pourtant, Marius Servilius avait raison.

Posant mes coudes sur le bureau, j'enfouis mon visage dans mes mains et restai ainsi un long moment.

Quand je relevai la tête et que je m'appuyai contre le dossier de mon fauteuil, je vis dans les yeux d'Apollinarius que mon visage reflétait une détermination froide, impitoyable.

"Je veux Maximus hors de l'école de gladiateurs. Les gladiateurs quittent leurs locaux pour se rendre à l'arène ... ou dans une maison privée."

Apollinarius s'agita sur sa chaise visiblement mal à l'aise.

"Dis à Proximo que je suis prête à payer pour les services de Maximus et à payer énormément. Je le veux dans cet appartement à la nuit tombée et je veux qu'il reste avec moi jusqu'à l'aube. Aucun garde. Je m'occuperai de sa sécurité moi-même."

"Q .. Que... Que planifies-tu de faire, Julia ?"

"N'est-ce donc pas évident ?" Dis-je avant de lui offrir un petit sourire dur "Je vais l'aider à s'évader de Rome. Je vais le libérer!"

Mon ami sursauta.

"Avec de bons chevaux nous pouvons atteindre Ostie dans les deux heures. Au moment où Proximo viendra le rechercher, Maximus sera ... en sécurité sur un bateau se dirigeant vers l'Espagne..."

Les yeux d'Apollinarius étaient arrondis sous le choc.

Je souris mais mes lèvres se tordirent sous l'amertume

"Oui, mon vieil ami. Je le renverrai chez lui ... et chez sa femme..."

Nous sommes restés silencieux pendant un long moment. Apollinarius, perdu dans ses pensées. Moi, une fois encore perdue dans mes craintes au sujet de Maximus maintenant que j'avais exprimé à voix haute ce que je savais déjà quand j'avais accepté mon destin au Colisée.

Mon ancien professeur privé toussa pour s'éclaircir la gorge, puis brisa le silence pesant.

"Quand Proximo découvrira que Maximus s'est envolé, il déchaînera les enfers..."

"Je lui dirai que Maximus m'a maîtrisée et s'est échappé. Bien sûr, il sera convenablement indemnisé de sa perte."

"Ca ne marchera pas ..."

"Si Maximus est libre, c'est parfait pour moi."

Apollinarius soupira.

"Ça va, Julia. Je m'en occuperai personnellement."

Il se leva et demanda.

"Combien d'argent devrais-je lui offrir ?"

Je n'eus pas besoin de penser à une somme. Je la connaissais déjà.

Quand je l'énonçai ma voix était unie.

"Vingt-cinq mille sesterces... C'est une offre qu'il ne peut refuser..."

Mais Proximo la refusa.

Le matin du jour de la reprise des jeux et du retour de Maximus dans l'arène, il refusait toujours. Durant ce temps, nous avons collecté assez d'informations sur lui pour avoir une image précise du lanista.

Une image qui je le soupçonne doit convenir à beaucoup de ses collègues.

Un grand buveur, un maître impitoyable et un homme d'affaires rusé malgré son illettrisme. Vers la fin de la quarantaine, il avait pris une jeune esclave africaine comme maîtresse mais l'argent semblait exciter ses appétits plus que les femmes. Et pourtant, tout l'argent qu'Apollinarius avait poussé sous son nez n'avait pu acheter Maximus pour une nuit.

"Il est inflexible!" Dit mon ancien professeur privé en se frottant les yeux avec lassitude. "Proximo refuse même de me revoir..."

Nous étions de retour à la bibliothèque, buttant contre les faits. Sans issue. A court de temps. Dans un peu plus d'une heure, nous nous rendrions au Colisée.

Je mordis ma lèvre inférieure me demandant si je devais parler à Apollinarius du plan de rechange que j'avais comploté dans l'obscurité de ma chambre à coucher car je n'arrivais plus à m'endormir. Non, il valait mieux le garder pour moi.

Apollinarius n'approuverait jamais que je me rende à l'école sous le déguisement d'une putain bon marché...

On frappa à la porte. Avant que je ne puisse répondre du ton brusque et impatient qui était devenu le mien ces derniers jours et qui inquiétait si fort mes domestiques, mon ami s'était levé et avait ouvert la porte où il conféra avec quelqu'un avant de sortir en refermant la porte derrière lui

Perdue dans mes plans pour pénétrer dans le repaire de Proximo, je ne remarquai pas qu'Apollinarius était de retour.

Levant les yeux sur lui, je sus immédiatement que quelque chose de grave était arrivé. Quelque chose d'important.

"Que..." Commença-je mais Apollinarius m'interrompit brutalement.

"Les jeux sont annulés. Décret impérial."

"P... pourquoi ?" Parvins-je à articuler.

"La peste. Elle a, semble-t-il, démarré dans le quartier grec. Le Sénat avait informé le nouvel empereur du besoin de continuer à assainir certains quartiers dès qu'il était rentré à Rome mais le morveux impérial était trop occupé par l'organisation de ses jeux pour y prêter l'attention... Elle s'est propagée et les premiers cas sur l'Aventin viennent d'être découverts..."

Je fronçai les sourcils.

De temps en temps, la tête hideuse de la Mort Noire émergeait à Rome, tuant des centaines de gens avant que les cohortes urbaines (***) n'effectuent le prétendu "assainissement de base". Cela signifiait incendier le quartier infecté tuant les rongeurs qui avaient apporté la peste... et aussi les malheureuses victimes, abandonnées qui agonisaient dans leurs lits.

"Il semble qu'un esclave soit mort de la peste au palais impérial et l'empereur est terrifié. Le Colisée est fermé et aussi les théâtres et le Cirque Maxime jusqu'à ce que le danger soit fini..."

La peste.

Les jeux annulés.

Le Colisée fermé.

Mon esprit travaillait à toute vitesse pendant qu'Apollinarius parlait.

Je savais que la roue avait tourné. Je savais que l'ouverture que Marius Servilius m'avait apprise à identifier était proche. Si seulement je pouvais la trouver...

"Julia, cela peut être dangereux. Tu devrais songer à retourner à la villa. Je resterai ici et je verrai ce que je peux faire pour aider Maximus mais je doute que..."

La villa...

Ostie...

J'abattis ma main sur la surface du bureau. Apollinarius sursauta dans son siège.

"J-Julia ?" Fit-il avec hésitation.

"Je t'ai entendu, mon ami. Tu as raison. Cela pourrait être dangereux donc nous retournons à Ostie. Toi et moi. Mais, avant que nous ne partions nous allons rendre un grand service à Proximo : nous allons tirer son gladiateur étoile de cette cité infestée par la peste!"

Apollinarius pâlit.

"C'est ce que nous allons faire!" Continuais-je. "Retournes chez Proximo. Il doit s'emporter de l'annulation des jeux... Dis-lui que nous allons à Ostie juste par mesure de sécurité et suggères que ce serait une bonne idée de protéger son gladiateur étoile ... les cellules étroites ne peuvent être des places sûres par temps de peste. Et s'il tombe malade et meurt? Mais s'il envoie Maximus à ma villa à Ostie, non seulement il mettra son meilleur gladiateur à l'abri, mais en même temps il en tirera un certain bénéfice... Dis-lui que

je veux louer Maximus ... pendant une semaine. Vingt-cinq mille sesterces à la livraison et vingt-cinq mille autres à la fin de la semaine ... si je suis satisfaite de sa performance ..."

"Cela ... cela pourraient marcher... Oh, oui, je pense que cela pourrait marcher." Dit Apollinarius avec une excitation grandissante dans la voix.

"Alors, fais-le. Ne perdons plus de temps. Nous avons beaucoup à faire avant de nous rendre à Ostie." Mais maintenant Apollinarius semblait hésiter.

"Quoi ?" Demandais-je d'un ton cassant.

"Je dois t'avouer quelque chose, Julia..." Mon ancien professeur privé articulait soigneusement chaque mot, essayant, par là, de gagner du temps et de me préparer à quelque chose que je ne serais pas heureuse d'entendre.

"Pendant que je traitais avec Proximo, je ne lui ai jamais dit que j'agissais en ton nom... "

Alarmée, je relevai les sourcils.

"C'est arrivé par hasard! Proximo semblait penser que j'étais celui intéressé par la location de Maximus ... et je ne l'ai pas détrompé. J'ai pensé que ce serait mieux ..."

"Mieux ? Laisser croire à Proximo qu'il allait être payé pour laisser Maximus se prostituer avec ... un homme ?" Répétais-je, incapable de croire ce que je venais d'entendre.

Apollinarius rougit jusqu'à la racine de ses cheveux blancs et bouclés.

S'il avait conduit une affaire depuis la mort inattendue d'Hyppolitus, il avait été plus que discret.

"J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas mentionner ton nom! J'ai pensé qu'il valait mieux qu'il ne connaisse pas ton existence! Nous ne savons pas à quel point les agents de l'empereur sont infiltrés! Et si Maximus est la moitié de l'homme bon et moral que tu m'as décrit alors il n'aimera pas l'idée que tu te salisses dans ce milieu ou que tu risques ta vie pour lui!"

Ce fut mon tour de me frotter les yeux avec lassitude.

"Va, mon ami." Fut ma seule réponse. "Va ... va et dit à Proximo que Maximus ne doit pas savoir pourquoi il est emmené hors de Rome... Que ce soit très clair..."

Je n'ajoutai pas "de peur qu'il ne se suicide " car ce n'était pas nécessaire, Apollinarius l'avait compris comme il me comprenait toujours.

Proximo se révéla être un rusé bâtard. Il réussit à éviter de rencontrer Apollinarius pendant les trois jours suivants et, pendant ce temps, la ville, secouée par la crainte, plongea dans une agitation de plus en plus importante.

L'après-midi du quatrième jour, mon ancien professeur, totalement épuisé, se laissa tomber sur sa chaise devant mon bureau.

"C'est fait," dit-il d'une voix devenue rauque par la lassitude. "Maximus sera livré à la villa après-demain.

Proximo l'accompagnera. Ils viendront la nuit."

Je pressai mes mains contre ma poitrine car mon cœur s'était mis à battre si fort que je crus qu'il allait éclater.

C'était fait.

Maximus venait à Ostie.

"Il semble que Proximo, après s'être promené dans Rome, ait compris le bien-fondé de ton conseil. Il exige des suppléments pour le transport et pour suborner les gardes de la porte Ostiensis..." Apollinarius secoua la tête et ajouta, "Tu devrais penser à embaucher ce bâtard! C'est un négociateur impitoyable!"

Mais je ne prêtai pas attention à ses paroles.

"Il n'y a pas de temps à perdre, Apollinarius! Nous avons beaucoup de choses à faire! Maximus aura besoin d'argent et je dois avoir un bateau prêt à mettre la voile endéans les deux jours. Le plus rapide et un capitaine en qui je peux avoir confiance... j'ai des agents qui peuvent aider Maximus à Gades et à Malaga mais j'ignore où se trouve sa maison en Espagne..."

"Julia, calmes-toi! Nous avons deux jours avant qu'il ne soit apporté à Ostie. Nous pouvons faire toute la planification aujourd'hui et partir pour la villa demain..."

Je me levai. "Non, mon ami, nous partons pour Ostie dans une heure!"

Apollinarius poussa un profond soupir mais inclina la tête.

Arrivée devant la porte, je m'arrêtai et fronçai les sourcils.

"Apollinarius, penses-tu que nous puissions faire confiance à Proximo ?"

Mon vieil ami soupira de nouveau.

"Oui, Julia, nous pouvons avoir confiance en lui. Après que nous nous soyons entendu sur les termes de notre accord, Proximo a éclaté de rire et a dit que, peut-être, cette affaire serait encore plus profitable qu'il n'avait pensé..."

Je le regardai avec effroi n'osant formuler mes craintes.

Apollinarius soupira encore une fois.

"Il a dit ' Peut-être que se prostituer pendant une semaine donnera à cet hautain espagnol la leçon dont il a tant besoin! '"

Je fermai les yeux devant une telle cruauté et ce fut mon tour de soupirer profondément.

Quand j'ouvris les yeux ce fut pour regarder autour de moi avec la lucidité silencieuse des condamnés à mort, sachant que c'était la dernière fois je voyais cet environnement familial. Quoiqu'il se passerait entre le moment où je pénétrerais dans l'atrium et le moment où je reviendrais ici après avoir vu le départ de Maximus pour l'Espagne, et pour le temps qui me resterait à vivre, je serais morte de l'intérieur.

Et pourtant, comme un condamné, je savais qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Pas d'endroit où m'enfuir ou me cacher. Aucune pitié à implorer.

Et par-dessus tout, aucune raison de retarder le destin.

Me sentant plus vieille que Rome elle-même, plus vieille que le monde lui-même, je me forçai à poursuivre mon chemin ...

(*) Lanistae (pluriel) : Au singulier, "lanista"; mot latin signifiant entraîneur de gladiateurs.

(**) Luperci (pluriel) : : Au singulier, "lupercus"; mot latin désignant les prêtres du Dieu Lupercus et aussi les jeunes hommes choisis chaque année pour célébrer la purification et les rites de fertilité décrits dans ce chapitre.

(***) Cohortes urbanas : la police romaine.

Maximus sous mon toit – 180 AD

Les routines offrent un certain réconfort; Toutes les routines. Vous pouvez vous y raccrocher comme un homme qui se noie agrippe un bout de bois. Vous pouvez vous y raccrocher et vous offrir le luxe de croire qu'après tout, les choses ne vont pas si mal.

Du plus loin que remontent mes souvenirs, la mise en valeur de ma beauté avait toujours été une de mes principales routines.

Belle, je devais l'être quand j'étais Julia, "la meilleure que j'ai jamais élevée" en me préparant pour les hommes que j'allais devoir satisfaire.

Belle, je devais l'être quand j'étais Julia Antonina, l'affranchie, qui se préparait pour aller au théâtre avec Apollinarius.

Belle, je devais l'être quand j'étais Dame Julia Servilia qui se préparait pour un des banquets de son riche mari.

Et cette routine me forçait toujours à passer des heures devant mes miroirs polis.

Quand je n'étais qu'une enfant grandissant à la villa de Cassius, on ne m'avait pas donné de poupée mais on m'avait appris comment augmenter la beauté dont les dieux m'avaient gratifiée. Devenue jeune femme, j'en étais venue à haïr cette beauté qui m'avait condamnée à la prostitution. Mais c'était aussi ma beauté qui m'avait donné la chance de devenir libre car c'était ma beauté qui m'avait fait choisir par Cassius, il y a six ans, pour séduire Maximus.

Cassius m'avait choisie parce que j'étais Julia, "la meilleure que j'ai jamais élevée".

Julia, la jument précieuse de son écurie humaine comme Maximus était l'étalon précieux de celle de Proximo.

Ce que Cassius, malgré tous ses plans et ses intrigues, n'avait pas prévu c'est qu'en me choisissant, il avait aussi signé sa condamnation à mort.

Mais je l'ai déjà dit, les dieux ont un drôle de sens de l'humour.

Jusqu'à un certain point, la beauté a conditionné chaque moment de ma vie.

Ma beauté avait fait de moi une putain mais m'avait évité d'être offerte à des hommes particulièrement vicieux.

C'était ma beauté qui attisait la concupiscence des hommes, mais grâce à elle, j'avais attiré l'attention d'hommes spéciaux qui m'avaient donné des cadeaux de valeur tels la liberté, l'éducation, la puissance et le respect.

C'était ma beauté qui rendait les femmes jalouses de moi, mais c'était aussi ma beauté qui les écartait, empêchant toutes tentatives d'amitiés féminines, amitiés dont je ne voulais pas mais que je n'avais pas la force de repousser.

De la même manière que les médicaments guérissent ou tuent, les gratifications sont des malédictions ou des bénédictions.

Et comme je l'ai déjà dit, j'étais tellement habituée à l'effet que ma beauté produisait sur les hommes que je n'y prêtais plus guère attention.

Mais cette nuit-ci, c'était différent. Cette nuit-ci je voulais être belle. Divinement belle.

Je voulais que, lorsque Maximus quitterait ma vie, il emporte, gravée dans ses souvenirs, l'image de la beauté sereine et mûre que j'étais devenue depuis que nous nous étions dit au revoir, il y a six ans, en Mésie.

Je n'avais jamais oublié l'effet que ma beauté avait produit sur Maximus, tant lors de la soirée de Cassius que plus tard, dans la salle de bains du logement des esclaves, quand malgré son contrôle de fer sur lui-même, il avait été incapable d'empêcher ses yeux d'errer sur mon corps nu.

Je n'avais jamais oublié que son regard fixe et brûlant avait réchauffé mon cœur transi et avait enflammé mes sens.

Je voulais sentir, à nouveau, ce regard ardent sur moi parce que, alors, devenue femme plutôt que simple être vivant, mourir serait moins difficile.

Seule dans ma chambre à coucher que je n'avais jamais partagée avec aucun homme, je me concentraï sur la routine de me rendre belle, belle comme je ne l'avais jamais été.

Avec des gestes délibérément lents, j'oignis ma peau d'huile parfumée.

De la myrrhe avec une subtile touche de lotus, mon parfum personnel, ma seule concession au passé.

Mes doigts se déplaçaient sur ma peau crémeuse et froide pour y faire pénétrer l'huile. Pourtant ce contact ne réchauffait pas ma chair car ce n'était pas leur contact satiné que je désirais mais celui calleux des doigts de l'homme enchaîné en bas.

Plus tôt dans la soirée, avant de congédier mes femmes de chambre pour la nuit, je leurs avais fait artistiquement enrouler mes très longs cheveux et les leurs avais fait orner de peignes et d'épingles d'ivoire et d'or.

Etendue sur le lit se trouvait une fine tunique faite de la soie la plus pure, couleur ivoire et brodée d'or et au pied du lit, se tenaient les sandales en peau de même couleur, ensemble que j'avais choisi pour ma rencontre avec Maximus.

Sans quitter le miroir des yeux, j'enfilai la tunique et attachai la ceinture d'or autour de ma taille puis mis les bijoux que Nicia avait déposés sur le plateau, des heures auparavant : le collier en or et rubis, sang de pigeon, avec les boucles d'oreille et les fibules assorties.

Ma parure de noces, clin d'oeil ironique et amer dont j'étais parfaitement consciente.

Quand j'eus fini, je m'étudiai d'un oeil expérimenté, impartial, critique. Un oeil qui me disait que j'étais belle et désirable au-delà des rêves les plus fous de n'importe quelle femme. Que n'importe quel homme me voyant cette nuit me voudrait et abandonnerait sa vie quelle qu'elle soit, juste pour être avec moi ... et, pourtant, cette nuit, j'allais envoyer le seul homme que j'aimerais jamais loin de moi et pour toujours.

Comme je tournais la tête pour vérifier chaque côté de ma coiffure, je découvris une boucle mal placée. En levant la main pour la remettre en place, je remarquai mon anneau de mariage, le lourd anneau en or que Marius Servilius Tibullus avait passé à mon doigt un jour de printemps, il y avait de cela une éternité.

Après sa mort, je l'avais gardé.

Quand j'étais inquiète ou angoissée, j'avais l'habitude de jouer avec, utilisant mon pouce pour distraitemment le faire tourner autour de mon doigt. Son poids et ses reliefs me réconfortaient toujours durant les moments difficiles mais, cette nuit fatidique, il ne m'était d'aucune utilité.

En regardant attentivement l'anneau de mariage, je repensai aux derniers moments de Marius Servilius, quand il m'avait dit que son seul remords avant de mourir avait été de ne pas avoir puni l'homme qui avait fait de moi une femme triste. L'homme que j'aimais mais qui ne m'aimait pas. L'homme qu'il avait appelé "un imbécile"...

Durant ces deux dernières années, chaque fois que ces mots étaient revenus à ma mémoire, je m'étais demandé qui était le vrai imbécile, Maximus avec sa dignité et ses devoirs ou moi-même avec mon éternel espoir secret qu'un jour, juste un jour, il changerait et en viendrait à m'aimer...

Mon anneau de mariage scintillait dans la lumière douce des lampes à huile, lumière dorée faisant étinceler l'or qui symbolisait une alliance célébrée par un homme et une femme qui ne s'étaient jamais connus intimement et qui, pourtant, avaient partagé une intimité étrange tout en restant immergés dans leur solitude respective.

Garder l'anneau qu'il avait mis à mon doigt quand nous avons prononcé nos vœux de noces était mon hommage personnel à Marius Servilius Tibullus.

Un hommage personnel à un homme qui, plus d'une fois, avait révélé qu'il me comprenait mieux que je ne me comprenais moi-même.

Un homme qui avait vu au-delà de ma beauté et avait accepté ce qu'il avait vu.

Un homme qui m'avait offert la chance de devenir respectée, puissante et riche.

Un homme qui m'avait accordé la liberté et l'indépendance dans un monde dans lequel, la plupart du temps, les femmes sont considérées comme des objets tout comme les esclaves et qu'on traitait le plus souvent comme des putains que l'on pouvait user et rejeter à sa guise.

Marius Servilius m'avait même accordé la liberté d'aller chercher chez un autre homme ce qu'il ne voulait pas ou était incapable de me donner ... mais je lui étais restée fidèle parce que je voulais rester fidèle à Maximus qui avait désiré rester fidèle à sa femme

Marius Servilius Tibullus méritait un meilleur hommage que le port d'un simple anneau mais je n'avais rien de mieux à lui offrir. Son masque funéraire tenait compagnie, dans le coffret réservé à cet effet, à ceux de ses parents et grands-parents, son nom et sa lignée morts maintenant qu'il était parti sans laisser de descendance, avec seulement une étrangère pour les honorer.

Une étrangère déloyale et sans ancêtres.

Une étrangère déloyale dont le coeur était plein des souvenirs d'un autre homme...

J'avais commandé un buste de mon défunt mari et l'avais mis dans son studio personnel, près de celui de Pollia Sabina Marcia.

Son studio était fermé tout comme son appartement privé l'était, tous les deux placés sous la responsabilité de Phaedros, son valet de chambre, qui avait voulu rester à la villa après une vie consacrée à servir un maître maintenant mort.

C'était lui qui déposait des pétales de rose frais autour des bustes et aussi autour de la statue de la femme avec son bébé.

Ce n'était pas un devoir que je lui avais imposé. Il l'avait choisi librement et il l'effectuait, j'en étais sûre, avec énormément d'amour.

Je remerciais Phaedros de cela, en gardant le vieux valet de chambre à la villa, alors même qu'il n'y avait plus de maître à servir.

Et maintenant ... maintenant la roue avait tourné comme j'avais rêvé qu'elle tournerait un jour et ...

Maximus était sous mon toit.

Impuissant.

Effrayé.

Enchaîné.

Esclave alors que j'étais libre, acheté comme étalon grâce à mon argent.

Si j'avais voulu me venger de son rejet, qu'aurais-je pu demander de plus?

A leur façon tordue, cruelle, les dieux avaient exaucé le seul désir d'une femme déloyale.

Si c'était la preuve de leur existence, c'était aussi la preuve que ces divinités étaient si loin des humains que les adorer était aussi désespéré et inutile que d'essayer d'arrêter les légions romaines à mains nues.

Poussant un lourd et profond soupir, j'enlevai mon anneau de mariage et le mis dans un coffret dont je fermai le couvercle sans le regarder, me promettant de le remettre dès que le bateau emportant Maximus serait parti ... et ignorant que je ne le porterais plus jamais.

Quelqu'un était entré dans mon appartement pendant que je me préparais et avais déposé un immense plateau sur une table basse près d'un des divans. Il y avait du vin Caecuba, une multitude de plats présentant de la volaille rôtie, des crevettes, du pain, du fromage, des olives, des crudités et des légumes cuits, des fruits et des gâteaux au miel. Il y avait aussi des assiettes, des couteaux, des cuillères et des gobelets pour deux, des bols avec l'eau parfumée et des essuie-mains, des serviettes, des verres et une cruche en argent avec de l'eau douce.

Un dîner intime pour deux.

Un dîner intime pour un amant qui n'en était pas un.

Un dîner intime qui devait être un dîner d'adieu.

Il n'y avait plus rien à faire ici et beaucoup à faire dans l'atrium. Je me détournai pour y aller, mais, après réflexion, j'emplis un verre d'eau et le pris avec moi, forçant mes pieds à avancer.

Il y a cinq ans, sur le chemin de la cérémonie qui allait faire de moi l'épouse d'un étranger, j'avais descendu un escalier d'un pas ferme et me mouvant dans un détachement qui nous enveloppe quand nous sommes au-delà de l'épuisement et quand nous en sommes à accepter l'inévitable.

Maintenant, je descendais un autre escalier mais j'étais pleinement consciente que chaque pas me rapprochait du moment que je souhaitais tant et que je redoutais tout autant.

Chaque pas me rapprochait et, en même temps, m'éloignait de la seule source de chaleur réelle, de sécurité et de tendresse que j'avais jamais connue.

Apollinarius était au pied de l'escalier et me regardait incrédule.

"Julia, où étais-tu ?" Dit-il d'un ton calme. "Quand je suis allé à ton appartement surveiller les dispositions pour le dîner et que je ne t'y ai pas vue, j'ai pensé que tu étais avec le général!"

J'ignorai sa question.

"As-tu la clef ?"

Apollinarius soupira.

"Non, pas encore. Je leurs ai donné la drogue mais cela a pris plus de temps pour terrasser ces brutes que je ne le pensais. J'espère qu'ils sont bien endormis maintenant. Tu ferais mieux d'aller voir Maximus, je t'y retrouverai dès que j'aurai la clef."

Un soupçon d'inquiétude enténébrait son regard mais j'étais trop proche de mon destin pour lui consacrer du temps pour le reconforter.

Inclinant distraitement la tête, je dirigeai mes pas vers la porte en chêne lourdement ouvragée et, prenant une profonde inspiration, l'ouvrit.

L'atrium était presque totalement sombre. Et vide.

Ma première pensée fut que Maximus avait échappé à ses entraves. Et cette pensée me rendit irrationnellement heureuse car cela signifiait qu'il avait surmonté la crainte et l'abattement dont Apollinarius avait parlés... la crainte et l'abattement que je lui avais infligés.

Mais mon bonheur fut de courte durée car mes yeux s'étant habitués à la faible lumière de la lune qui inondait la cour et qui, par l'ouverture du dôme, dessinait des ombres bleues profondes dans les recoins de l'atrium, le virent.

Il n'était pas debout comme je m'y attendais, les bras tendus entre deux colonnes cannelées. Au lieu de cela, il était assis sur le sol, où l'épuisement l'avait abattu, les bras étendus par dessus sa tête qui était effondrée sur son épaule.

Maximus.

Seul.

Enchaîné.

Vulnérable.

Défait.

Je me mordis la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler, pour m'empêcher de pleurer, pour m'empêcher de courir vers lui, de me jeter à ses genoux et de lui demander pardon ... Au lieu de cela, je m'endurcis car il n'y avait pas de temps pour la faiblesse, pas de temps pour les larmes, Il me fallait être forte et faire ce qu'il y avait à faire.

Je dus pourtant laisser échapper un soupir quand j'essayai de reprendre mon contrôle car Maximus se tourna vers moi et sembla me voir malgré les ténèbres.

Je m'avançai, lentement et avec précaution, vers lui pour lui donner le temps de me voir approcher, de ne pas être surpris par ma présence.

Maximus m'observait bien mais rien sur son visage ne bougeait, il semblait au-delà de tout sentiment, son esprit obscurci par le choc ou l'épuisement ou par les deux à la fois.

"Maximus." Chuchotais-je lui laissant le temps de comprendre que ma voix était celle d'une amie.

"Maximus." Répétais-je en m'accroupissant devant lui et en lui touchant le visage. Il se tourna vers ma voix et vers ma main et, malgré l'obscurité, je vis qu'il s'efforçait de focaliser son attention sur moi mais son regard sans expression restait dans le vague. C'était le regard de ceux qui ne peuvent croire que le destin les a menés si bas.

Le regard du vaincu.

Le regard vide de l'esclave.

Je frissonnai.

Tout en murmurant son nom à plusieurs reprises, je caressai, doucement, son beau visage, faisant affectueusement glisser le bout de mes doigts sur sa joue barbue, traçant le contour de la fossette de son menton avec mon pouce, faisant, ensuite, de même avec sa bouche joliment sculptée, douce, sensuelle. À mon contact, ses lèvres s'écartèrent automatiquement et je pus sentir son souffle chaud sur mes doigts et mon corps se couvrit de chair de poule.

Toujours enveloppant son visage, toujours essayant de le faire réagir, je lui demandai doucement.

"Maximus, tu te rappelles de moi ?"

Il me regarda du coin de l'oeil et ses paupières palpitèrent, la maigre lumière se refléta, brièvement, dans ses yeux aigues-marines qui me regardaient sans vraiment me voir.

Puis il fit non de la tête.

Le mouvement fut à peine perceptible mais je sentis comme une bête sauvage me ravager le cœur et l'âme de ses griffes tranchantes car la probabilité que Maximus ne se rappelle pas de moi ne m'avait jamais effleuré l'esprit durant toutes ces années d'espoir, d'attente et de désir... toutes ces années de solitude désespérée...

Le coup fut si violent que, pendant une seconde, j'en perdis le souffle, j'étais tétanisée, incapable de me consoler en disant qu'il était choqué, que dans la maigre lumière, il ne pouvait pas vraiment bien me voir, qu'il y avait toujours de l'espoir pour moi...

Puis, il lécha ses lèvres craquelées.

Il est sidérant de constater combien un simple geste peut nous ramener à la réalité, peu importe l'importance du trouble dans lequel on se débat.

Ses lèvres étaient sèches, sa soif aussi évidente que son choc.

Je luttais contre la douleur, les larmes et le désespoir qui me broyait le cœur et j'employai le ton le plus doux et le plus rassurant que je pus trouver.

"J'ai de l'eau, Maximus. Je vais te donner à boire."

Bien que prévenu, le liquide le fit sursauter et il s'étrangla légèrement avant de boire à petits coups, puis d'avalier d'un trait l'eau fraîche, sa soif apparemment accablante, les muscles puissants de sa gorge descendant et remontant en rythme tandis qu'il avalait avidement le liquide et que de fines gouttes d'eau glissaient le long de son menton.

Il vida le verre en un rien de temps et s'étrangla de nouveau quand il n'y eut plus rien à boire. J'éloignai le verre.

"Plus" gémit-il.

Je tremblais.

Rien ne m'avait préparé à cette vague de désir qui s'était emparée de moi au son de sa belle voix profonde. Elle m'emporta comme une lame de fond engloutit tout sur son passage...

Général ou esclave, Dieu ou simple mortel, se rappelant de moi ou pas, Maximus était Maximus. L'homme que j'aimais. L'homme que j'avais sauvé. L'homme j'allais encore sauver et à qui j'allais rendre sa liberté ... même si cela signifiait renoncer à lui pour toujours.

Caressant, à nouveau, son beau visage tant aimé, je parlai d'une voix apaisante, comme s'il était un enfant effrayé ayant besoin de protection et de tendresse.

"Bientôt. Bientôt tu auras du vin, à manger et du confort."

Malgré mes efforts, ma voix se cassa.

"Oh, Maximus, comment es-tu parvenu dans cette situation?"

"Les Gardes m'ont enchaîné ici."

Même si elle était un peu rauque, le ton de sa voix était parfaitement raisonnable mais je savais que le raisonnement n'était pas là.

"Je le sais, Maximus." Dis-je prudemment, essayant de ramener son esprit au moment présent. "Je veux dire comment as-tu fait pour devenir esclave ? Comment le général le plus important de Marc Aurèle a-t-il terminé comme gladiateur?"

Au son du nom de son empereur, il frissonna. Ou peut-être fut-ce la mention de son ancien statut qui perça la brume qui embrouillait son esprit.

Il fronça les sourcils.

"Qui êtes-vous ?" Demanda-t-il, le grondement chaud de sa voix faisant vibrer sa large poitrine.

Ma gorge se serra et les mots me manquèrent, aussi, je levai les mains et commençai, lentement, à retirer les épingles de mes cheveux, les laissant tomber sur mes épaules.

Maximus fronça les sourcils, à nouveau, et tendit la main mais ne put m'atteindre, la chaîne restreignant ses mouvements.

Je me penchai vers lui, tout près, pour que ses doigts puissent se saisir de mes cheveux.

Je sentis sa main trembler quand il les effleura, puis il passa ses doigts dans mes boucles d'un geste qui exprimait à la fois la tendresse et une féroce possessivité.

"Julia!" Soupira-t-il avant de fermer les yeux.

Ses narines palpaient comme celles d'un étalon ayant senti le parfum d'une jument en chaleur.

"Julia. Je reconnais ton odeur maintenant ... ton parfum."

"Oui."

Je sentis mon cœur s'emballer et des flots de larmes brûlantes obscurcirent ma vision, il prononçait mon nom avec délectation comme il aurait fait rouler sous sa langue un miel tiède et sauvage.

Non, il ne m'avait oubliée.

Il n'en était pas venu à m'aimer mais il avait pensé à moi, et plus d'une fois.

Il ne m'avait peut être pas gardée dans son cœur, mais il m'avait gardée dans ses pensées.

M'agenouillant à ses côtés, je pris son visage entre mes deux mains et embrassai son front, ses joues et son nez.

"Tu es en sécurité, Maximus." Insistais-je, le caressant toujours, incapable d'empêcher mes mains de passer dans ses cheveux sombres coupés courts et si doux. "Personne ne te fera du mal ici."

"Cet homme..."

"Un ami. C'est moi qui t'ai fait emmener ici, pas lui. Je possède cette villa."

Toujours confus, Maximus fronça les sourcils encore une fois.

"C'est ton mari ?"

Je réussis à sourire malgré le fait que sa question prouvait qu'il connaissait mon statut de femme mariée ce qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'il avait reçu la lettre que je lui avais envoyée il y a des années. La lettre à laquelle il n'avait jamais répondu.

"Non, Maximus, c'est juste un ami. Mon mari est mort."

Il laissa aller ses bras jusqu'à ce qu'ils soient à nouveau suspendus au bout des chaînes. Il secoua la tête lentement, essayant de s'éclaircir l'esprit, de comprendre ce qui se passait.

"Je pensais..."

J'étais assise tout contre lui, mes mains caressant toujours son visage.

Nous devons le faire de cette manière, Maximus. Le propriétaire d'esclaves aurait refusé de négocier avec une femme."

Maximus poussa un profond soupir tremblant. Un soupir si plein de douleur que je pensais que mon cœur allait se casser. Je continuai à parler tant pour le calmer que pour me calmer moi.

"Apollinarius a poussé son jeu un peu trop loin, j'en ai peur. Tu semblais le fasciner mais il a outrepassé ses limites. Nous n'avions pas l'intention de l'effrayer."

Maximus tendit, à nouveau, la main vers mes cheveux, ses chaînes traînant sur le marbre mais il ne put m'atteindre car je m'étais assise en face de lui.

"Julia ... tu es si pâle."

Je fermai les yeux un instant, laissant le grondement profond de sa voix me réchauffer comme le soleil brûle le sable de la plage au-delà des arbres. Je le laissai me réchauffer comme rien n'avait été capable de me réchauffer depuis, la dernière fois que j'avais été dans ses bras. Comme rien ne serait jamais capable de me réchauffer de nouveau...

"C'est juste la lumière, Maximus." Dis-je en essayant que ma voix ne tremble pas sous le poids des larmes mais n'y parvenant pas.

"Tes cheveux sont toujours aussi resplendissant ... lumineux comme un lever de soleil !"

Je me déplaçai afin qu'il puisse, à nouveau, me caresser les cheveux et je sentis une douce fièvre m'envahir sous cet attouchement répété.

"Doux, comme dans mes souvenirs. Je n'ai jamais pensé que je te reverrais." Chuchota-t-il.

Je tournai la tête pour pouvoir embrasser la paume de sa main comme je l'avais fait plus d'une fois dans mes rêves. Comme j'avais toujours eu envie de le faire. La paume de sa main, grande, forte, chaude, calleuse, une main qui avait versé le sang et cultivé le fertile sol espagnol, apporté la gloire à Rome et délivré un esclave de dix-huit ans qui était aussi une putain.

Une main qui avait erré sur mon corps et m'avait appris ce que c'était d'être vivant et d'être une femme, ce que c'était l'absence et le désir et ce que c'était d'être comblée.

Faisant un effort surhumain, je me dégrisai et continuai à parler.

"Apollinarius a drogué les gardes mais ces brutes ont pris beaucoup de temps avant de s'endormir. J'avais peur qu'ils reviennent à tout moment et je n'ai donc pas pu venir plus tôt." Expliquais-je tout en jetant un bref coup d'œil à la cour.

"Apollinarius apportera la clef de ces chaînes aussitôt qu'il le pourra et te libérera."

Je me glissai en avant et posai mes longues jambes sur ses genoux pliés, puis pris à nouveau son visage entre mes mains.

"Oh, Maximus, comment en es-tu arrivé là ?"

Il courba la tête pour mieux me regarder, sa main errant distraitemment sur mes cheveux, ses doigts jouant avec les boucles libres.

"C'est une longue histoire." Soudain, il eut un petit rire, un rire sans la moindre gaieté. "Maintenant tu es libre et je ne le suis plus."

Avant qu'il puisse continuer à parler, une porte s'ouvrit et se ferma dans le lointain. Soldat de métier, Maximus fut en alerte immédiatement et regarda par delà mon épaule, visiblement tendu.

Alarmée, je me retournai seulement pour voir Apollinarius s'approcher de nous, porteur d'une lanterne.

"Je suis désolé que cela ait pris tellement de temps." Cria-t-il du bord de l'atrium. "J'ai pensé que ces bâtards allaient boire la cave entière. Ils sont certainement endormis maintenant."

Tout en parlant, mon ancien professeur privé alluma quelques torches autour de l'atrium et l'énorme espace resplendit bientôt d'une lumière dorée et tamisée.

Il paraissait détendu et sûr de lui mais je le connaissais assez pour savoir qu'il était las.

En effet, il n'y avait nul besoin d'éclairer tout l'atrium car nous devons emmener Maximus d'abord à mon appartement, puis au port.

Pourtant, malgré l'urgence et son propre épuisement, Apollinarius donnait le temps nécessaire à Maximus pour le considérer comme un ami et non pas comme le tourmenteur qu'il avait joué dans la comédie.

Quand il eut fini d'allumer les torches, mon ancien professeur privé vint vers nous et me tendit une main pour m'aider à me relever.

Puis il se tourna vers Maximus toujours tendu qui était resté assis sur le sol.

"Général Maximus, pardonnez-nous notre tromperie et la détresse qu'elle vous a causé. C'était nécessaire, je vous l'assure. Maintenant, laissez-nous vous libérer pour vous donner une position plus confortable. Il y a à manger et du vin qui vous attendent puis nous vous sortirons d'ici." Dit Apollinarius de son ton le plus respectueux.

Et, Apollinarius ouvrit les chaînes qui tombèrent sur le sol dans un bruit de ferraille.

Maximus essaya de se mettre debout mais ses jambes avaient été sous lui si longtemps qu'elles étaient toutes engourdis.

Il fallut les efforts combinés d'Apollinarius et de moi-même pour le remettre sur ses pieds.

Je vis qu'il tressaillit quand mon professeur privé le prit par le bras mais il réussit à ne pas le lui arracher, même s'il était évident qu'il n'était pas encore prêt à pardonner à Apollinarius ce qui s'était passé dans l'atrium.

Maximus trébucha et fit quelques pas chancelants avant de retrouver son équilibre.

Debout à ses côtés et prêts à l'aider s'il défaillait de nouveau, nous l'avons accompagné vers la porte de chêne sculptée, dans les escaliers et jusqu'à mon appartement privé.

Nous entrâmes dans le salon, où Phoenion et Nigra somnolaient sur un divan, totalement désintéressés par ce qui se passait. Rubia était roulée en boule sur une chaise mais elle se leva en voyant cet inconnu. Elle avait une façon de se lever qui me faisait penser à un serpent géant en train de dérouler ses anneaux, tellement ses mouvements étaient fluides.

Ses yeux verts, grands ouverts, prenaient prudemment la mesure du nouveau venu. Puis elle sembla apprécier ce qu'elle voyait car elle se détendit et se recoucha.

Dans la lumière dorée de mon salon, je voyais enfin Maximus, je le voyais vraiment tel qu'il était après six ans de rêveries amoureuses.

Maintenant entièrement alerte, vêtu de sa rude tunique bleue, son torse couvert par quatre large bandes de cuir noir attachées les unes aux autres et d'une cinquième, plus étroite, en travers de sa puissante poitrine, il présentait un aspect aussi magnifique que celui qu'il avait, revêtu de sa cuirasse militaire et de ses fourrures de loup argentées qui proclamaient son haut rang.

D'autres boucles fermaient une deuxième série de lanières en cuir, aussi reliées les unes aux autres, qui enserraient sa taille. Une sorte de kilt en fines lanières en cuir partaient de sa taille et se terminaient juste au dessus de ses genoux, ses mollets étaient enserrés dans de solides bottines.

Maximus paraissait plus brun et plus musclé que dans mes souvenirs, sa peau aux reflets cuivrés était tendue sur ses biceps. Les poils qui parsemaient ses avant-bras puissants étaient décolorés par le soleil et ses poignets étaient enveloppés de courroies en cuir noir sur lesquelles étaient les menottes en fer utilisées pour le retenir.

Maximus cligna des yeux plusieurs fois, la lumière des lampes à huile faisant briller ses yeux bleus verts, incroyablement beaux, comme des gemmes rares dans sa face de bronze. Il avait quelques rides en plus autour des yeux et sa mâchoire paraissait plus carrée, plus déterminée, en fait, qu'avant, la mâchoire d'un homme ayant subi des épreuves extraordinaires et qui ne pouvaient que rarement se laisser aller.

Mais, en dépit de ses épreuves, les années passées s'étaient montrées clémentes envers lui qui de fermier était devenu soldat et de soldat était devenu gladiateur.

Durant la semaine écoulée, il y avait eu des moments pendant lesquels j'avais craint que ma mémoire ne m'ait joué des tours, embellissant mes souvenirs de son beau visage et de son corps divin.

Mais, maintenant, je ne doutais plus de mes souvenirs car il était encore plus beau, encore plus fort et, si c'était possible même, encore plus viril.

Pas étonnant que les étals sous l'arcade du Colisée vendent des fétiches sexuels à son image. Pas étonnant que les hommes l'admirent comme symbole de virilité. Pas étonnant que les femmes se

demandent comment s'était d'être nues et pantelantes sous lui. Pas étonnant qu'un Dieu jaloux et vengeur ait décidé sa chute cruelle!

Il cligna, encore une fois, des yeux puis il regarda autour de lui et son regard m'indiquait clairement qu'il était stupéfait.

C'est seulement alors que la pensée qu'il n'avait probablement jamais rien vu de tel, m'effleura l'esprit. Six ans auparavant, Marcellus m'avait dit que le Général Maximus Decimus Meridius n'était pas un Romain de haute naissance comme Cassius, mais le fils d'un humble fermier espagnol adopté par une famille de la classe sénatoriale, une simple formalité pour lui permettre de gravir les échelons dans la hiérarchie de l'armée.

Marc Aurèle m'avait dit que Maximus avait été un soldat depuis l'âge de quatorze ans et, pour ce que j'en savais, il avait passé presque toute sa vie adulte aux frontières, ne rentrant pas chez lui durant des années, son austère tente militaire étant à la fois sa maison, son refuge et son quartier général.

Mais je n'étais pas la seule à scruter, à comparer, à me souvenir. Une fois son étonnement à la vue du luxe qui l'entourait, passé, les yeux de Maximus errèrent sur mon visage, mes cheveux, mon corps, notant rapidement la texture de ma peau, la lueur de mes bijoux, les nuances délicates de rose et de vert que la lumière peignait sur les plis de ma tunique en soie.

Et je retrouvai dans ses yeux les mêmes émotions qui avaient traversé son regard en Mésie : stupéfaction, étonnement, fascination, désir.

Sous l'intensité brûlante de son regard enflammé, je ressentis le picotement familier que je n'avais plus éprouvé depuis six ans.

Je sentis mes mamelons durcir douloureusement et mon sang courir follement dans mes veines.

Je ressentis la fièvre dont je me souvenais si bien s'emparer de moi et rendre ma peau si sensible qu'elle en devenait presque douloureuse.

Vaguement, je me demandai ce que cela faisait, après avoir été si évidemment traumatisé par l'asservissement et la vie de gladiateur, de se retrouver soudain entouré par le confort et la beauté ... de se retrouver face à la femme que j'étais devenue.

Alors, il fit un mouvement vers moi et j'oubliai tout, je volai dans ses bras. Enfouissant mon visage dans son cou, je fondis en larmes, des larmes d'amour et de soulagement et sa chaleur, sa force et son odeur m'enveloppèrent comme le manteau le plus doux.

Malgré les années, mon corps reconnut immédiatement le sien et s'y adapta sans hésitation malgré le cuir et les boucles qui s'enfonçaient dans ma chair.

Cela n'avait pas d'importance.

Tout ce qui importait était qu'il était là et qu'il était avec moi, même pour seulement quelques heures. Je serrai mes bras autour de son cou et respirai son odeur masculine, musquée, pendant que mes larmes coulaient libérant toutes les angoisses de la semaine passée.

La femme riche, libre et assurée que j'avais été durant les cinq dernières années avait disparu dans ses bras laissant la place à la petite fille effrayée que j'avais été ... à la petite fille effrayée qui vivait toujours en moi malgré ma richesse, ma liberté et ma puissance.

Il passa son bras gauche autour de ma taille qu'il serra fermement et, doucement, de sa main droite, il caressa mes cheveux, ma nuque, mon dos, mes épaules.

Je soupirai quand je me rappelai que j'allais perdre ce sentiment de chaleur et de sécurité qu'aucun paiement ne pourrait jamais acheter et qu'aucune puissance ne pouvait exiger.

Chaleur et sécurité que je perdrais bientôt à tout jamais...

A travers mes pleurs, j'entendis au loin la voix d'Apollinarius.

"Je vais vous laisser tous les deux." Dit Apollinarius avec un sourire en laissant tomber le cadenas et les chaînes sur une table.

Maximus hocha silencieusement la tête et j'entendis mon ancien professeur privé refermer la porte de mon appartement privé et la verrouiller comme nous en avions convenu car je ne voulais prendre aucun risque quant à la sécurité de Maximus.

Nous restâmes longtemps à nous étreindre en silence.

Mes sanglots s'apaisèrent mais mes larmes continuèrent à couler le long de mes joues inondant son cou chaud et le cuir noir recouvrant son épaule, mon souffle resta haletant, et mon corps évanescent.

Maximus me serra plus fort encore et, approchant ses lèvres de mes tempes, chuchota apaisant

"Tout va bien, Julia. Tout va bien."

Je me reculai brusquement et m'essuyai vivement les yeux, du geste qu'aurait eu une petite fille effrayée et non une femme mûre et sûre d'elle.

"Tu es l'esclave et c'est toi qui me consoles ?" Demandais-je d'une petite voix où se mêlaient crainte et respect face à sa force et à sa bonté, sentiments que je ressentais toujours quand elles se manifestaient. Il relâcha ma taille mais me garda contre lui, ses grandes mains caressant mes bras nus.

Puis il haussa les épaules et sourit et mon cœur se gonfla douloureusement devant son sourire, si doux, si juvénile.

Un sourire qui avait toujours le pouvoir d'effacer les rides gravées sur son beau visage par les soucis et les responsabilités.

Un sourire qui avait toujours le pouvoir de réparer mon cœur brisé et de faire flamber ma chair.

"Question d'habitude." Dit-il.

Puis, son regard se fit curieux.

"Qu'est-ce que ton ami voulait dire quand il a dit que tu me sortiras d'ici?"

L'excitation prit le pas sur le chagrin. C'était le moment où je prenais le contrôle, où je redevais la puissante Dame Julia Servilia et tout - les années écoulées, la solitude, la puissance, la richesse - se rassemblait et prenait, enfin, sa signification.

Le moment où j'allais lui rendre ce qu'il m'avait donné.

Le moment où j'allais lui donner le cadeau le plus précieux que je pouvais lui donner à part un enfant : sa liberté.

"Nous avons tout arrangé, Maximus." Dis-je en essuyant mes joues et mon nez et en m'emmêlant dans mes mots dans ma hâte à lui exposer notre plan soigneusement mis au point.

"Au point du jour, bien avant que les gardes ne se réveillent, nous te ferons monter clandestinement à bord d'un bateau en partance pour l'Espagne, juste avant qu'il ne mette la voile. Tu seras loin sur la mer avant que quelqu'un ne sache que tu es parti. Nous dirons juste que tu t'es échappé et ... "

Ma voix s'affaiblit quand je vis Maximus me sourire tendrement en faisant non de la tête.

"Je n'ai aucune raison de retourner en Espagne. J'ai toutes les raisons de rester à Rome." Dit-il en articulant soigneusement chaque mot d'un ton doux et gentil, le ton qu'il emploierait pour calmer un enfant surexcité.

Je clignai frénétiquement des yeux, certaine d'avoir mal entendu. Aucune raison de retourner en Espagne ? Aucune raison de retourner chez lui ?

"Mais ta femme ... ton fils..." Bredouillais-je.

Un éclair de douleur traversa son visage.

Une douleur si intense que ma gorge se serra bien avant qu'il ne s'explique.

Et, quand il parla sa voix était unie et sans émotion apparente mais pourtant, sous-jacente, on y sentait poindre une haine froide tranchante comme le fil d'un rasoir.

Ils sont morts tous les deux. Tués par les prétoriens de Commode tout comme j'étais sensé mourir de leurs mains."

Morts.

Sa femme était morte. Et son fils aussi.

Olivia et son petit Marcus, qu'il avait nommé d'après l'empereur au lieu de, traditionnellement, l'appeler "Maximus".

J'eus un flash, je me rappelai ce jour, il y a des années, au début d'une sérieuse rechute de la maladie de Marius Servilius.

Il avait plu pendant une semaine et l'après-midi de ce jour-la, même s'il était évident que le mauvais temps était loin d'être fini, il faisait moins exécrable.

Alors je fus submergée par le besoin de respirer un grand bol d'air frais après ces longues heures passées au chevet de mon mari. J'avais donné l'ordre au lad de seller la jument grise que j'avais l'habitude de monter avant d'avoir Sidereum et je galopai jusqu'à la plage.

Une fois là, je lui permis d'aller à sa guise dans les vagues jusqu'à ce que nous soyons toutes les deux épuisées et trempées par la sueur et les embruns.

Je descendis de cheval et laissai ma jument se reposer tandis que j'errais pieds nus sur le sable.

La maladie de Marius Servilius faisait chanceler mon monde encore une fois et les barrières qui avaient tenu mon chagrin caché s'effondrèrent. Cela faisait plus d'une année maintenant que j'avais envoyé ma lettre à Maximus et je ne pouvais continuer à me leurrer : il n'y répondrait pas. Il n'y répondrait jamais !

Je ne pouvais continuer à me raconter des histoires imaginant qu'il ne l'avait pas reçue car Aemilius Trebutius Flaccus m'avait aimablement informée que "le monsieur avait reçu la lettre". Comme la réponse n'arrivait pas, il m'avait offert de me montrer la preuve de la livraison ce que j'avais refusé.

Je n'avais aucune raison de douter de sa parole car je lui avais confié mon courrier sachant qu'il était celui qui délivrerait la lettre entre les mains de Maximus le plus rapidement et sans risque car ses transactions avec l'empereur et le rang de l'officier identifié comme destinataire lui permettait d'accéder au cursus publicus (*).

Jamais, dans les mois qui suivirent, je ne demandai au banquier s'il avait eu des nouvelles. Et jamais il n'oublia de me dire qu'il était désolé, mais qu'il n'y avait pas de réponse "à cette" lettre que je lui avais confiée.

Pas encore.

Cela finit par devenir une sorte de jeu entre nous, lui levant le sujet et essayant d'avoir des informations et moi refusant de lui répondre et posant sur mon visage un masque indéchiffrable.

Parfois, je me demandais si le banquier ne se vengeait pas des moments difficiles que je lui avais fait passer quand j'étais apparue à sa porte escortée d'un questeur en armes et de six prétoriens, portant une lettre de l'empereur.

Mais il était plus probablement à l'affût de rumeurs sur une affaire ayant mal tourné entre une affranchie impériale mariée et riche et un officier de haut rang.

Et, comme je refusais de tendre la perche que me tendait Trebutius Flaccus Aemilius, chaque fois que je revenais à la maison les mains vides et le cœur douloureux, je passais des nuits d'insomnie à me torturer pour trouver les raisons possibles du retard de Maximus à me répondre. Car je n'avais jamais douté qu'il

me réponde et j'avais même osé espérer qu'il me rendrait visite quand il serait en mission officielle dans l'Urbs.

Mais mes nuits sans sommeil finissaient toujours de la même façon : une figure féminine, floue, insidieuse venait se lover dans mon cœur et mon esprit. Olivia. La femme de Maximus. La femme qui avait le droit d'être appelée par son patronyme à lui alors que je ne pourrais jamais l'être car je n'étais qu'une affranchie et lui appartenait à la classe sénatoriale.

Je ne connaissais rien d'elle. Ni la couleur de ses cheveux, ni sa taille, ni son âge. Rien que son prénom... et que Maximus l'aimait assez pour refuser n'importe quelle autre femme que ce soit une esclave prostituée qui avait éveillé sa passion ou la fille préférée de Marc Aurèle.

Je m'étais efforcée de tenir son image à distance, de ne pas lui permettre de s'insinuer dans mes pensées et avait même essayé de conjurer son visage comme les devins conjurent leurs visions dans leurs bols de devin.

Mais de temps en temps, je me surprénais en train d'essayer d'imaginer ses traits au travers des femmes et des filles que l'on m'avait dites être de sang espagnol.

Il n'y avait pas beaucoup d'espagnoles à Rome à part quelques danseuses célèbres de Gades qui avaient beaucoup de succès lors de dîners privés pour lesquelles elles avaient été louées pour divertir les convives.

J'en vis certaines, appétissantes, des femmes peu vêtues aux longs cheveux noirs ondulés, à la peau bronzée et aux grands yeux noirs. Certaines étaient jeunes et belles. D'autres moins jeunes et moins belles. Mais toutes dégageaient un charme dangereux, quelque chose d'envoûtant comme un parfum Parthe et elles parlaient le latin avec un rythme qui semblait promettre d'ineffables plaisirs.

Je ne pus m'empêcher de me demander si Olivia leurs ressemblait.

Peu importe si je l'imaginais comme une femme de fermier peu sophistiquée, une fille de paysan rustique qui n'avait probablement jamais ouvert un livre de sa vie ou n'avait jamais été plus d'une ou deux fois au théâtre.

J'avais beau me raconter, un nombre incalculable de fois qu'elle devait avoir les mains laides et usées par les travaux domestiques, les pieds rendus calleux par le port de sandales en corde et qu'elle ennuerait Maximus à en mourir s'il devait vivre avec elle de manière permanente, je savais qu'Olivia devait être spéciale pour séduire un homme comme lui.

Cette après-midi là, à la plage, errant aveuglément sur le sable humide, toute à l'inquiétude, au chagrin et à la déception au sujet de ma lettre restée sans réponse, j'éclatai soudain dans un accès de fureur irrationnelle.

Je donnai des coups de pied dans le sable, dans les rochers, dans les coquillages, me blessant sans que j'y prêtasse la moindre attention.

Je criai, je gémis, je levai un poing rageur en direction du ciel orageux au-dessus de moi mais la foudre tombait au loin, indifférente me donnant une nouvelle preuve de la moquerie des dieux.

Je ne me souvenais pas avoir jamais été aussi en colère de ma vie entière.

J'ai hurlé et j'ai lancé des imprécations, faisant sursauter des mouettes qui cherchaient de petits mollusques près du ressac.

Je l'ai maudite de tout mon cœur et de tous les mots que je connaissais et quand j'eus fini je me sentis si stupide et si pathétique que ma colère s'enfla plus encore et que je la maudis à nouveau, et Maximus avec elle et plus que tout je me maudis moi-même.

Puis, anéantie, vidée, je m'effondrai sur le sable où je restai frissonnante et la gorge secouée de sanglots secs car, comme cela s'était produit en Mésie quand je m'étais réveillée pour constater que mon beau rêve s'était évanoui et que Maximus m'avait quittée pendant mon sommeil, les larmes réelles ne vinrent pas. Les premières gouttes de pluie me remirent sur mes pieds puis me firent remonter en selle et rentrer à la villa.

Lorsque je rencontrai Aemilius Trebutius Flaccus à nouveau, avant qu'il ne puisse lever le sujet, je lui indiquai que j'avais pensé transférer ma fortune personnelle à une banque juive dont j'avais entendu dire beaucoup de bien.

L'homme adorait peut-être les commérages, mais il n'était pas stupide.

Il m'offrit un intérêt supplémentaire et ne revint jamais sur le sujet de la lettre restée sans réponse.

Et je l'ai gardé comme banquier personnel.

Et je n'ai plus versé la moindre larme jusqu'à cette nuit où je me retrouvais enfin dans les bras de Maximus.

Mes genoux fléchirent. Maximus me saisit par le bras et me guida vers une chaise.

Je le regardai intensément les yeux agrandis par la stupeur tandis qu'il s'accroupissait devant moi et me prenait les mains m'offrant le réconfort que j'aurais du lui donner.

"Ils sont morts ?" Répétais-je comme si énoncer ces mots les rendrait réels.

Mais je savais que c'était vrai. Je le savais dans mon cœur, dans mon âme et dans mes os.

Olivia était morte et je sentis la honte et la culpabilité m'envahir avec la même rapidité et la même intensité que le désir l'avait fait un instant plus tôt.

J'avais voulu me venger de ne pas être aimée et, maintenant, Maximus était esclave tandis que j'étais libre.

J'avais voulu me venger de la femme qui était responsable qu'il ne m'aimait pas et, maintenant, elle était morte.

"Ce ... cela change des choses." Balbutiais-je.

Bien sûr, cela changeait des choses.

Malgré la culpabilité d'avoir maudit une femme qui n'était coupable que d'être aimée par qui j'aimais, sa mort changeait tout. Ou, du moins, c'est ce que je croyais.

Je jetai un coup d'oeil circulaire, examinant mes affaires tout en faisant des plans.

Il y avait du liquide en abondance dans le coffre-fort situé dans le studio de Marius Servilius et j'avais aussi des agents et des banquiers dans beaucoup de ports de l'empire. Je n'avais pas besoin d'emporter beaucoup de choses ... juste quelques vêtements pour le voyage, mes bijoux et mes documents. Et des cartes. Le Capitaine Paulus avait reçu l'ordre de conduire son bateau rapidement en Espagne mais il pouvait suivre un nouveau parcours en peu de temps.

Les mers étaient ouvertes et nous pourrions atteindre Alexandrie en trois semaines. Ou peut-être devrions-nous aller à Chypre et, de là, en Syrie ou en Cappadoce. Et si ce n'était pas assez sûr nous pourrions même aller au-delà des frontières de l'empire, en Parthie... Ou peut-être devrions-nous, plutôt, traverser la *mare Internum* (**) dans la direction opposée, aller au-delà des Colonnes d'Hercule (***) et nous diriger, ensuite, vers le Nord, vers la Bretagne brumeuse, lointaine ... c'était romanisé mais j'avais lu qu'il y avait des douzaines d'îles où nous pourrions nous cacher avant de revenir quand les temps seraient plus sûrs. Apollinarius pourrait s'occuper de mes affaires. Et de la villa. Et des chats. Et de Sidereum.

"J'ai juste besoin d'un moment pour emballer deux trois choses et je viens avec toi. Nous ..."

"Non, Julia. Je ne peux pas partir." Sa voix était basse, douce, raisonnable, celle d'un père raisonnant un enfant désorienté.

"Tu dois partir, Maximus autrement tu mourras dans l'arène."

"Oui".

"Tu partiras ?" Demandais-je, espérant contre tout espoir que son 'oui' signifiait qu'il avait changé d'avis, sachant au fond de moi que ce n'était pas cela que signifiait son oui.

"Oui ... je mourrai dans l'arène." Sa voix était calme, comme s'il essayait d'atténuer le coup. J'agrippai ses bras aux muscles durs comme le roc et plongeai mon regard dans ses yeux bleus verts pour y trouver des réponses ... des yeux bleus verts qui, soudain, paraissaient las, vieilliss, éteints.

Je n'y trouvai rien et tout à la fois.

"Je ne comprends pas. Je t'offre la vie ... la liberté."

Il sourit, à nouveau, un petit sourire triste et, tendrement, me caressa les bras.

"Ma vie est déjà finie. Elle m'a été enlevée le jour où j'ai trouvé les corps de ma femme et de mon fils. J'ai voulu mourir alors. C'est juste une ironie du destin que je ne le sois pas ... un destin qui m'a placé dans une position où je pourrais faire payer, de sa vie, l'homme qui a tué ma de famille. J'ai l'intention de voir cela arriver. Après, je mourrai."

Il parlait avec un manque d'emphase qui caractérisait une certitude absolue, une décision inébranlable, une détermination irréversible.

"Maximus, dois-je te sauver de toi-même ?"

"Julia. Comprends, s'il te plaît, que je ne suis plus l'homme que tu as connu."

"Tu l'es." De nouveau, je pus entendre que ma voix était noyée par mes larmes et je me détestai pour cela.

"Non. Cet homme est mort. Je suis un esclave. Un gladiateur. Je distrais les gens en tuant. *Ma* mort amusera les masses. Je ne suis rien. Ma vie ne vaut pas la peine d'être sauvée."

Je repoussai ses mains d'une secousse, me levai et commençai à arpenter la pièce.

Maximus se leva aussi mais resta immobile, silencieux se contentant d'observer chacun de mes mouvements, apparemment prêt à réagir si je montrais le moindre signe de folie.

J'arpenai la pièce comme une lionne en cage, rongant l'ongle de mon pouce dans ma frustration, geste qui m'avait valu plus d'une claque quand je grandissais à la villa de Cassius. Geste que je ne me rappelais plus avoir fait depuis que j'étais enfant.

Maximus était de retour dans ma vie.

Sous mon propre toit.

Je l'avais fait emmené ici car cela faisait partie du complot pour le libérer. J'avais été prête à renoncer à lui pour toujours juste pour le faire échapper au danger et à l'esclavage. J'avais été prête à renoncer à tout ce que j'avais juste pour aller avec lui, maintenant que sa femme était morte... et il refusait de partir, il choisissait la mort à la liberté, à la vie, ... à moi!

J'eus envie de crier, de maudire, de m'emparer de tout ce qui me tomberait sous la main et de les briser... Mais je n'étais plus la petite fille effrayée. Je n'étais plus l'esclave et la putain. Je n'étais plus Julia, "la meilleure que j'ai jamais élevée". Je n'étais plus Julia Antonina l'affranchie illettrée. Je ne serais peut-être jamais Dame Julia Meridia mais à coup sûr j'étais la riche et puissante Dame Julia Servilia. J'étais une personne responsable. Je donnais des ordres auxquels on obéissait. J'étais à la tête de la deuxième flotte de l'empire juste derrière la flotte impériale.

Je m'arrangeais pour que mes souhaits se réalisent. Même si cela impliquait outrepasser la volonté des autres, même si cela impliquait outrepasser les volontés de Maximus.

Je m'arrêtai, lui fis face, ferme, déterminée, transformée.

Maximus, donnes-moi tes mains."

(*) Cursus publicus : le service de courrier impérial dont utilisation était réservée aux officiers du gouvernement et aux militaires impériaux.

(**) Mare Internum : la Méditerranée.

(***) Les Colonnes d'Hercule : le Déroit du Gibraltar.

Enchaîné – 180 AD

Les sourcils sombres de Maximus se levèrent interrogateurs.

"Fais-le simplement." Exigeais-je en marchant vers lui.

Il semblait perplexe plutôt qu'inquiet.

Vraiment perplexe.

Pourtant, docilement, il étendit ses bras, mains l'une contre l'autre, paumes vers le bas.

Quand je fus assez proche, je tirai de derrière mon dos les bracelets de fer que j'y avais caché et essayai d'emprisonner ses poignets ensemble, oeuvrant gauchement dans ma hâte.

Quand Maximus vit ce que je voulais faire, il retira brusquement ses mains par réflexe. Puis, il maîtrisa ses émotions, toutes ses émotions, et se força à se détendre jusqu'à ce que j'aie réussi à fermer la serrure.

Il resta, là, tenant ses mains étendues pour que je puisse voir ce que j'avais accompli, comme s'il voulait me rassurer.

Peut-être pensait-il que j'avais soudain peur de lui, peur de l'étranger qu'il prétendait être devenu durant les années qui s'étaient écoulées depuis notre rencontre en Mésie.

Puis, il releva ses sourcils les yeux toujours aussi interrogateurs, un geste si subtil et si majestueux que mon cœur bondit dans ma poitrine.

La noblesse qui imprégnait tout son être et tous ses gestes malgré ses origines humbles n'avait jamais manqué de me stupéfier

Même asservi, même sous les fers, il paraissait imposant, extrêmement puissant et digne.

Certaines choses ne changent jamais.

Et Maximus était toujours Maximus, peu importe ce qu'il préférait croire.

Je combattis mes sentiments et fixai mes yeux sur ses poignets entravés - des poignets que j'avais moi-même attachés – et, soudain, je fus incapable d'expliquer pourquoi je l'avais fait ou ce que j'essayais de réaliser en enchaînant l'homme fier et fort qui se tenait devant moi.

L'homme que j'aimais avec une intensité proche de l'obsession.

L'homme que j'avais été prête à envoyer loin de moi pour toujours sans savoir qu'il allait refuser l'évasion et la liberté au nom de la vengeance.

L'homme que j'avais été prête à perdre en le rendant à sa femme ... mais que je refusais de perdre pour la vengeance et la mort.

Maximus m'étudiait avec curiosité. Il ne semblait pas fâché, juste intrigué par le comportement mystérieux de la femme qu'il avait sauvée de l'esclavage et de la prostitution six ans auparavant et qui venait d'enfermer ses poignets dans des fers.

Cette femme qu'il avait sauvée de l'esclavage pour mieux la jeter dans un asservissement pire encore car l'amour non réciproque nous enchaîne plus solidement que n'importe quelle chaîne en fer.

Je jetai un bref coup d'oeil au visage de Maximus avant de retourner à la table où s'étaient trouvés les bracelets et en revint avec les chaînes.

Quand il les vit, son regard empreint de curiosité se durcit, l'indulgence faisant place à l'irritation.

Il laissa tomber les mains et sembla prêt à se détourner de moi.

"Donnes-moi tes mains." Commandais-je le plus fermement possible mais mon assurance sonnait faux même à mes propres oreilles.

Maximus étudia mon visage mais j'évitai ses yeux.

"Julia ... assez!" Commença-t-il, ressemblant à un père qui venait de décider que son enfant était maintenant devenue peu raisonnable et qu'il était temps de mettre un terme à ses jeux.

Je déglutis péniblement.

Je n'étais plus une enfant. J'étais une adulte responsable.

"Donnes-moi tes mains."

Il essaya de me taquiner.

Il n'aurait pas du.

"C'est un ordre ? La Domina ordonne-t-elle à son esclave d'accepter d'être enchaîné ?"

Je mordis ma lèvre inférieure mais refusai de répondre, juste pour tenir bon sur ce terrain glissant. Maximus soupira en prenant un air faussement résigné et leva ses mains, de nouveau, tout m'observant manier gauchement les chaînes.

Il ne paraissait pas vraiment fâché. Juste amusé. C'était pire.

Du coin de l'oeil, je vis mes chats s'agiter et fixer dédaigneusement ces humains puérils qui les avaient réveillés par leur comportement ridicule et indigne.

J'avais bien réussi à glisser les chaînes à travers les anneaux en fer qui pendaient aux bracelets enserrant ses poignets mais je me retrouvai, maintenant, à contempler, confuse, leurs extrémités pendre de mes mains, liens froids, lourds ... et apparemment inutiles.

J'étais libre. Il était esclave. J'avais emprisonné ses poignets dans des bracelets. J'avais attaché des chaînes à ces bracelets.

J'étais le maître et il ne l'était pas ... alors pourquoi était-ce moi qui me sentais impuissante et pas lui?

"Tu pourrais m'enchaîner à cette colonne là-bas mais les chaînes endommageront un peu le marbre !" Suggéra-t-il d'un ton léger.

Il était évident que, malgré son irritation première, il ne prenait pas au sérieux ce que j'étais en train de faire.

C'était une erreur.

Une erreur regrettable. Une erreur que mes capitaines, mes agents, mes contremaîtres et mes clients avaient apprise à éviter. Une erreur qui avait coûté la vie à Avidius Cassius.

Maximus ne le savait-il donc pas ?

Ne me connaissait-il donc pas mieux ?

Alimentée par le souvenir de ce qui s'était produit, il y a six ans, dans une tente militaire en Mésie, par le souvenir du moment où j'avais brièvement pris le dessus sur lui et pris ma vie en main pour la toute première fois, ma confusion se changea en détermination.

Le saisissant par les bras, je le tournai et le poussai rudement jusqu'à ce que son dos soit accolé au marbre froid de la colonne qui se trouvait en face de celle qu'il avait suggérée.

Aucune chance que je suive sa suggestion amusée. Au lieu de cela, j'allais lui montrer qui était le maître. Il n'offrit aucune résistance et, lorsqu'il fut adossé à la colonne, j'entourai celle-ci des longs liens puis les ramenai sur le devant, le forçant à plier les coudes et à poser les mains sur sa taille. Je n'eus aucune hésitation cette fois et j'eus vraiment l'impression de maîtriser les événements ... mais ma confusion revint quand je me rendis compte que je tenais l'extrémité des chaînes sans avoir de quoi les fermer.

"Tu n'es pas très bonne à cela, n'est-ce pas ? Visiblement, tu n'es pas habituée à dompter des esclaves difficiles." Dit Maximus, laissant transparaître dans sa voix un soupçon d'humour.

Il était évident qu'il pensait que c'était quelque plaisanterie puérile qu'il devait supporter de bon gré, obligeant ainsi la femme qu'il avait sauvée de l'esclavage et de la prostitution.

Etait-ce une semblable pensée qui l'avait habité quand il avait promis de m'apprendre à nager pour pouvoir me quitter quand, rassurée par sa promesse, je m'étais endormie chassant au loin ma misère et rêvant de son enfant ?

Est-ce que cela n'avait pas traversé son esprit que j'étais prête à faire n'importe quoi pour suivre mon chemin ? Pour quitter cette vie qui avait été mon quotidien toutes ces années ?

Je regardai en direction de la table où j'avais laissé la clef et le cadenas puis je l'entendis rire sous cape.

C'était hors d'atteinte.

Furieuse, maudissant intérieurement mon manque de présence d'esprit, je laissai glisser les chaînes à terre, m'emparai de la clef et du cadenas puis me retournai pour faire face à Maximus, m'attendant à ce qu'il se soit libéré et prête à me jeter sur lui s'il l'avait fait... Il n'avait pas bougé.

Son manque de résistance n'était pas du tout rassurant. Cela ressemblait trop à de la moquerie. Je m'emparai, à nouveau, des chaînes et, utilisant toute ma force, les serrai autant que je le pouvais. Maximus eut un grognement de surprise et je ressentis une satisfaction malsaine en relâchant un peu la chaîne, en y passant le cadenas et en fermant celui-ci. Puis, je m'écartai et le contemplai, les yeux ronds, les doigts pressés contre ma bouche.

J'avais enchaîné un homme.
J'avais enchaîné un esclave.
J'avais enchaîné Maximus !

Il répondit à mon regard choqué et désemparé par un regard serein, refusant de perdre le contrôle même s'il était, à nouveau, enchaîné. Même si la femme qui se tenait devant lui et qu'il pensait connaître ne se comportait pas le moins du monde comme il s'y était attendu.

"Est-ce cela ce que tu veux ?" Demanda-t-il et le léger sarcasme au fond de sa voix me ramena brutalement à la réalité et à l'urgence de la situation.

"Ce que je veux c'est toi à bord du bateau." Répondis-je.

"Julia ..."

"J'ai des marins qui t'y porteront et t'enfermeront dans la cale." Dis-je, refusant de reconnaître le désespoir qui transparaissait dans ma voix.

"Et si le capitaine ne le permet pas ?" Demanda-t-il de sa voix la plus raisonnable.

"Il le fera. Je possède le bateau et il est mon employé, Maximus. En fait, je possède une flotte entière de bateaux." Dis-je en tout en rejetant mes cheveux d'un impatient mouvement de la tête.

Depuis mon mariage, j'avais perdu l'habitude de sentir mes cheveux pendre librement sur mes épaules et recouvrir mon visage.

Du temps où j'étais esclave et prostituée, je prenais soin de laisser pendre dans mon dos mes cheveux roux doré qui croulaient jusqu'à mes reins afin de m'en servir comme d'un rideau pour voiler mon visage et mes regards, haineux ou tristes, afin de refuser à ceux qui utilisaient mon corps pour satisfaire leurs caprices et leurs plaisirs égoïstes de pouvoir observer, triomphe suprême, ce qui était dans mon cœur et dans mon âme.

Mais je n'étais plus cette Julia - "la meilleure que j'ai jamais élevée" - désormais.

Je ne me cachais plus. Je n'en avais plus besoin.

Il valait mieux me prendre au sérieux ... et il valait mieux ne pas penser pour moi.

Maximus hocha la tête et me regarda comme s'il me voyait pour la première fois.

L'admiration était peinte sur son visage.

Il ne m'avait pas prise au sérieux.

Il avait cru qu'il pouvait penser à ma place.

Maintenant, il commençait à comprendre ses deux erreurs.

"Je suis impressionné." Dit-il. "Tu n'es certainement plus la même femme que celle que j'ai connue ... il y a combien d'années ?"

Sa mention désinvolte au passé me fit mal. Me fit énormément mal. Mais je refusai de laisser la douleur me détourner de mes intentions.

"Je n'ai pas tellement changé, Maximus et ni toi non plus, d'ailleurs. Les circonstances sont différentes mais nous sommes les mêmes qu'alors."

"Julia, si je ne suis pas ici quand Proximo reviendra, il tuera un homme qui m'a sauvé la vie. Je ne peux accepter que cela arrive. Juba ne doit pas mourir pour ma liberté."

J'essayai en vain de retenir mes larmes à la mention de la cruauté du monde qui était devenu le sien. Un monde dans lequel la vie humaine avait encore moins de valeur qu'elle n'en avait d'habitude.

"Peut-être qu'il ne le fera pas ... peut-être que Proximo ne voulait pas dire cela" Dis-je sans pouvoir empêcher ma voix de trembler.

"Proximo ne peut pas ne pas châtier une tentative d'évasion. Les autres propriétaires de gladiateurs exigeront une punition exemplaire pour montrer à leurs esclaves qu'une telle chose n'est pas tolérée. Je ne serais pas étonné s'ils exigeaient de Proximo qu'il exécute tous ses gladiateurs en rétorsion de sa négligence envers moi. Je ne pourrais pas vivre sachant que j'ai causé la mort d'hommes que je considère

comme des amis. De plus, il n'y a pas un endroit de cet empire que Commode ne fouillerait pour me retrouver. Qu'importe si je meurs dans quelques semaines ou dans quelques mois ?"

Qu'importe ?

Comment pouvait-il me demander cela ? A moi !

Six ans auparavant, j'avais risqué ma vie pour le protéger et l'aider à sauver le trône de son empereur.

Six ans auparavant, j'avais été prête à mourir pour lui ... et je l'étais toujours.

Il n'y a pas si longtemps, de mon siège, à la deuxième rangée de gradins du Colisée, j'avais prié les dieux - alors que je les avais toujours ignorés que ce soit par manque de foi ou par ressentiment personnel - de prendre ma vie plutôt que la sienne...

Comment osait-il me demander si cela importait qu'il meure ou non ?

"Oui! Oui, je veux mourir! J'ai toujours voulu mourir autant que je m'en souviens mais je ne le savais pas ! Pas jusqu'à cette nuit! Je veux mourir, Général Maximus! Qu'est-ce que ça peut vous faire? "

Six ans auparavant, je lui avais posé la même question.

Il était entré dans ma vie et l'avait faite voler en éclats en un clin d'oeil.

Il était entré dans ma vie et j'avais, soudain, découvert ce que c'était d'être vivante.

Réellement, douloureusement vivante.

J'avais appris ce que c'était que de me sentir au chaud, en sécurité, choyée et ce que c'était d'être dans le besoin, d'avoir faim, d'être rassasiée.

Et j'avais, aussi, découvert que, ayant appris tout cela, je ne pouvais plus continuer à vivre comme j'avais vécu depuis toujours. Que je ne pouvais plus continuer comme ça même un jour supplémentaire et j'avais essayé de mettre fin à l'esclavage, à la prostitution, au désir et au tourment.

Mais le destin m'en avait empêchée et, quand Maximus avait découvert que j'avais essayé de me trancher les veines des poignets, il avait été furieux.

"Vous osez me demander ce que cela peut me faire que vous viviez ou mouriez ? "

Mais j'avais été emportée par la fureur, au-delà de toute crainte comme, peu auparavant, couchée sur un divan et le suppliant de me prendre, j'avais été emportée par mon désir au-delà de toute honte.

Je l'avais défié, j'avais raillé son intérêt pour moi et Maximus m'avait rudement secouée, contusionnant mes avant-bras, sa voix profonde se métamorphosant en un terrible grondement bas et menaçant.

"Savez-vous combien de gens j'ai vus mourir ? Savez-vous combien d'hommes et de garçons j'ai vus supplier les Dieux et les chirurgiens ne pas les laisser mourir ?" Gronda-t-il.

"Savez-vous combien de gens j'ai tués ou envoyés à la mort ? Savez-vous ce que tout ce sang et ces morts font à l'âme d'un homme ?"

Il s'était arrêté brusquement mais il était déjà trop tard et ses yeux hagards disaient qu'il venait d'exprimer quelque chose qui était enterrée dans les tréfonds de son âme, quelque chose qui le torturait, quelque chose qu'il n'avait jamais avouée à personne auparavant ... même pas à lui-même.

Le temps avait semblé s'arrêter puis Maximus avait penché la tête vers moi et sa bouche avait écrasé la mienne sous un violent baiser comme s'il cherchait à me punir. Il m'avait embrassée avec une intensité si féroce qu'il en avait blessé mes lèvres et que le goût de cuivre du sang avait empli ma bouche...

Et maintenant, il voulait mourir.

"Tout pour la vengeance ? Tu vis pour la vengeance ? Tu restes pour la vengeance ?" Demandais-je, question quelque peu bizarre de la part d'une femme pour qui la vengeance faisait partie intégrante de sa vie, qui en avait toujours rêvé malgré sa richesse, sa puissance et sa liberté.

Maximus baissa les yeux pour la première fois depuis que nous nous étions revus.

"Il y a plus que cela ... beaucoup plus !" Dit-il tranquillement.

"Alors, Expliques-moi parce que je ne comprends pas."

Il évita de me regarder. Au lieu de cela, il regarda la table où notre repas du soir était servi.

"Tu m'as promis à manger, du vin et du confort. Au lieu de cela, je me trouve réenchaîné."

Il parlait toujours d'un ton léger même si maintenant cela semblait forcé.

Il essayait de me distraire, de m'éloigner de mes projets de libération et d'évasion, comme un père essaie de raisonner un enfant en colère parce que le mauvais temps a bouleversé ses jeux.

Contre sa colonne, il semblait détendu et calme mais je le connaissais bien. Peu importe qu'il refuse de le reconnaître, peu importe que son contrôle de fer sur lui-même cherche à me cacher son trouble intérieur. Il professait qu'il voulait mourir, mais il n'y avait eu aucun désir de mort au fond de ses yeux quand il m'avait regardée pour la première fois sous la lumière des lampes à huile. Il n'y avait eu aucun désir de mort dans son étreinte quand il m'avait serrée fermement contre son corps chaud ...

Je regardai son beau et rude visage, ses superbes yeux aigue-marine, son nez long et élégant, sa douce bouche merveilleusement dessinée, son menton ferme, sa large poitrine enserrée dans son armure ornée de bandes de cuir noir et de boucles, ses bras et ses jambes puissamment musclés et bronzés ... et je fondis en larmes.

"Tu le mérites. Tu mérites d'être enchaîné." Sanglotais-je sachant que j'étais parfaitement irrationnelle mais ne m'arrêtant pas à cela. Ne m'y arrêtant pas du tout.

Maximus fit un mouvement vers moi, mais fut brutalement stoppé par les chaînes.

"Julia ?"

Il y avait du souci dans sa voix et dans ses yeux mais c'était trop tard. J'étais au-delà de tout, de son souci, de la raison. J'étais furieuse, totalement furieuse.

Furieuse contre la vie, contre le destin et l'injustice des deux.

Furieuse contre Maximus qui voulait mourir alors que j'étais en train d'essayer de lui rendre sa vie et sa liberté. Et la chance d'aimer et d'être aimé à nouveau.

Furieuse contre moi-même pour ne pas avoir encore appris à ne pas vouloir ou désirer ce que je ne pouvais avoir et, au contraire, continuer à le souhaiter, à l'espérer et à en être blessée.

"Combien y-a-t-il eu d'années, Maximus ? C'est cela que tu viens de demander ? Et bien, je peux te dire exactement combien d'années il y a eu à partir du jour et de l'heure où je t'ai vu dans ton uniforme de général me disant au revoir ... et me rejetant de ta vie !"

Les chats sursautèrent au ton venimeux de ma voix. Complètement réveillés, maintenant, ils nous regardaient avec des yeux ronds.

Nigra, la plus peureuse, fila derrière un divan tandis que Rubia s'approcha de moi avec circonspection, ses yeux verts curieux mais vigilants.

Phoenion nous regarda alternativement Maximus et moi puis décida qu'il n'y avait aucune risque à craindre de cet éclat. Il se remit en boule et ferma ses yeux dorés.

Maximus restait silencieux.

Je continuai.

Je n'aurais plus pu m'arrêter même si ma vie en avait dépendu. De toutes façons, je ne voulais pas m'arrêter. J'étais trop fâchée, trop déçue, trop frustrée... trop amère.

Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas le rejeter de mon cœur ?

Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas le détester pour toute la douleur qu'il m'avait infligée en me rejetant après m'avoir donné un aperçu de ce que j'aurais pu connaître si les circonstances avaient été différentes ?

Pourquoi est-ce que, même maintenant, alors qu'il était, à nouveau, en train de me repousser, je ne parvenais toujours pas à le détester ?

"Tu m'as hanté ... chaque heure de chaque jour pendant ces six dernières années. J'ai pensé à toi en me demandant où tu étais, ce que tu faisais, si tu allais bien. Je t'ai imaginé dans les bras de ta femme et j'ai pleuré sachant que je ne pourrais jamais t'avoir."

Les larmes ruisselaient sur mes joues mais je ne me souciais pas de les essuyer.

Maximus regardait fixement le tapis.

"Je suis désolé," chuchota-t-il.

Désolé ? Il était désolé ? N'était-ce donc pas suffisant de devoir supporter son rejet et sa moquerie ? Devait-il en plus y rajouter sa pitié ?

Six ans auparavant, quand un jeune tribun nommé Martius m'avait appelé "la putain" en sa présence, l'intensité brûlante de son regard m'avait envoyé des frissons tout le long de mon épine dorsale. Son regard avait été celui d'un homme torturé, d'un homme devant traiter tant avec des circonstances dangereuses qu'avec ses propres démons car ses yeux bleus éblouissants avaient brûlé de colère amère

et de souci, de culpabilité et de douleur, de fureur flamboyante et de tendresse, de contrariété et ... de pitié.

Six ans auparavant, je l'avais silencieusement supplié de ne pas me juger d'être ce que j'étais, de ne pas me mépriser d'être une prostituée mais par-dessus tout, je l'avais supplié de ne pas avoir pitié de moi...

Mais je n'étais plus cette femme.

Je n'étais plus ni " la meilleure que j'ai jamais élevée " ni "la putain ".

Je ne le suppliais plus. Je n'en avais plus besoin.

J'ordonnais.

Je décidais.

J'assumais mon destin.

Je redressai le dos, relevai le menton et raffermi ma voix malgré les larmes brûlantes qui inondaient toujours mes joues.

"Ne sois pas désolé, Maximus. Tant de fois mon amour pour toi fut ma seule raison de vivre. Je me suis consumée d'amour pour toi, Maximus ... dès le premier jour où je t'ai vu ... et chaque jour depuis."

Maximus regarda le plafond et cligna des yeux, les muscles de sa gorge se contractant tandis qu'il déglutissait péniblement.

Il ferma les yeux et appuya sa tête contre le marbre veiné d'or qui le retenait, endurant son propre enfer personnel et un enfer qui n'avait rien à voir avec la mort, l'esclavage ou le meurtre de sa famille mais bien avec lui et moi et ce qui s'était passé dans l'alcôve cernée de rideaux lors de la soirée en Mésie.

Mais bien avec lui et moi et ce qui s'était passé dans une baignoire emplies d'eau parfumée et de pétales de rose, la mort rôdant autour de nous.

Mais bien avec lui et moi et ce qui s'était passé sous une tente militaire entre une esclave droguée et demi-nue et un beau général romain

Il revisitait les coins reculés de son cœur et de son âme, des coins qu'il n'avait plus jamais regardés depuis des années. Des coins reculés qu'il avait probablement évités de la même manière qu'il m'avait évitée après la mort de Cassius...

En aucune façon, il ne pouvait ignorer que je l'aimais.

En aucune façon, il ne pouvait ignorer que mon amour pour lui n'était pas l'engouement d'une jeune esclave pour son beau sauveur.

Il le savait depuis toujours... même s'il avait préféré l'ignorer.

Si bien que me l'entendre le proclamer à voix haute, en lui dessillant les yeux, n'avait fait qu'ajouter à son trouble personnel.

Cela aurait dû être mon tour d'avoir pitié lui mais j'étais si fâchée, si amèrement fâchée que mon explosion à la plage un après-midi orageux ressemblait, en comparaison, à une crise de colère enfantine. Même la vue de sa propre douleur ne fut pas suffisante pour apaiser ma fureur désespérée.

"Mais, tu n'as plus jamais pensé à moi, n'est-ce pas, Maximus ? Tu étais trop occupé par ta famille et par le sauvetage de l'empire pour jamais repenser à la jeune esclave qui était une putain."

"Ce n'est pas vrai." Murmura-t-il, les yeux toujours fermés

J'allai à lui, lui saisit les avant-bras, enfonçant mes ongles dans sa chair et demandai d'une voix basse et pressante.

"Alors, pourquoi n'as-tu pas répondu à ma lettre ?"

Du coin de l'oeil, je remarquai vaguement un léger mouvement du côté de la porte, mais n'y prêtai pas attention, car tout mon être était focalisé sur Maximus, sur chacun de ses gestes, de ses regards et de ses mots.

"Lettre ?"

Maximus me regarda, une expression perplexe sur son beau visage barbu ... si proche du mien.

En esprit, je revis le regard obséquieux et légèrement ironique de Trebutius Flaccus Aelius chaque fois qu'il avait porté la conversation sur la lettre qu'il avait fait suivre, à ma demande, à Vindobona et la moquerie subtile de sa voix courtoise quand il m'expliquait encore une fois qu'il n'y avait aucune réponse.

Alors l'humiliation que je ressentais à chaque visite et que j'avais préféré oublier, me ravagea entièrement et je me détournai pour cacher ma face rougissante, refusant de lui dévoiler la souffrance de mon âme ... me cachant derrière mes cheveux roux-dorés pour la première fois depuis que j'étais libre.

Pendant un moment, il n'y eu aucun autre son dans la pièce que mes sanglots éperdus. Puis, luttant pour reprendre mon contrôle, je lui fis fait face de nouveau, mes mains sur les hanches et ma tête dressée, accusatrice, très semblable à la virago de la farce romaine triviale mais incapable cependant de m'arrêter.

"On m'a dit que tu avais reçu la lettre. N'essayes pas de me dire que tu ne l'as pas eue."

"Oui, je l'ai reçue. Je ..."

"Mais tu n'y as pas répondu!"

"Julia !" Plaida-t-il. "Elle est arrivée quand j'étais à Castra Regina. Elle est arrivée juste, quelques heures, avant que le camp ne soit attaqué par les barbares. Je l'ai lue, Julia et j'ai même commencé à y répondre, mais ... je n'en ai pas eu le temps. Julia ... j'étais à la guerre. Ma propre forteresse fut attaquée des jours plus tard et j'ai perdu des centaines d'hommes. J'ai été gravement blessé..."

Ma colère enflait. Mon visage rougi brûlait, non d'humiliation, mais de rage.

D'un air provoquant, je croisai les bras.

"Tu pouvais répondre plus tard."

"La lettre s'était égarée. Elle a du rouler quelque part dans ma tente pendant les troubles car je n'ai pas réussi à la retrouver."

"Comment le fait de ne pas retrouver ma lettre t'a-t-il empêché de me répondre?" Assenais-je, impitoyable.

Maximus s'humecta les lèvres en homme embarrassé qui essaye de raisonner quelqu'un qui est au-delà de tout raisonnement, qui essaye de garder son contrôle alors même que tout, autour de lui, devenait incontrôlable.

Pourquoi ne pouvait-il pas se contenter d'être un modeste humain ?

Pourquoi devait-il toujours être au-dessus des simples mortels en toutes circonstances même les pires ?

"Je ne pouvais pas me rappeler ton nom de famille ni où tu vivais. J'ai envoyé mon domestique pour la rechercher mais il ne l'a pas trouvée non plus. Sais-tu qui l'avait, Julia ? Sais-tu qui l'a finalement retrouvée ?"

Je serrai les lèvres, têtue.

Son ton ne laissait subsister aucun doute sur l'identité de la personne qui l'avait trouvée. Pourtant, je voulais qu'il le dise.

Je voulais avoir l'amère satisfaction de l'entendre dire que sa femme de fermier avait su que j'avais existé ... et avait compris que son mari n'avait pas été complètement insensible à une autre femme.

Je voulais avoir l'amère satisfaction de savoir que la femme qui avait eu le coeur, le corps et la fidélité de Maximus, la femme qui l'avait empêché d'être mien même pour une nuit, la femme sans visage qui le revendiquait toujours de l'au-delà avait connu, au moins une fois, la souffrance qui avait émergé en moi il y a six ans et que je connaissais encore chaque jour et chaque nuit depuis ce moment.

"Ma femme, c'était ma femme. Elle était avec moi à Vindobona. J'ai dû lui expliquer qui tu étais et pourquoi j'avais reçu une lettre - Olivia était convaincue que c'était une lettre d'amour – une lettre d'amour d'une femme dont je ne lui avais jamais parlé."

Ca y est. Il l'avait dit. Pourtant ce n'était pas assez. Je voulais plus encore.

"Tu pouvais te renseigner et découvrir où je vivais si tu l'avais vraiment voulu."

"J'ETAIS À LA GUERRE! J'ÉTAIS UN GÉNÉRAL RESPONSABLE D'UNE ARMÉE!"

Et la colère de Maximus éclata, soudaine, tonitruante, effrayante.

Dans sa rage et son impuissance, il se tordit dans ses liens faisant grincer et cliqueter le fer contre le marbre.

Ce fut si inattendu que j'en restai pétrifiée, anéantie comme s'il m'avait assené un coup sur la tête.

Alors, effrayée, je reculai d'un pas vacillant et appuyai une main contre mon coeur affolé.

Rubia darda un regard de dessous un divan et Phoenion se dirigea vers la terrasse.

Je n'avais jamais entendu une telle colère dans sa voix. Pas même quand il avait pris le contrôle de la légion de Cassius et fait arrêter ses officiers.

Sa rage me traversa comme un éclair et je vis dans ses yeux bleu-vert le feu meurtrier que ses ennemis devaient y voir juste avant de mourir.

Je tendis des mains tremblantes pour essayer de l'apaiser, mais n'osai pas le toucher car sa fureur roulait et tonnait comme une tempête marine implacable et dévastatrice.

"Je me battais pour sauver des villes romaines, des citoyens romains, des soldats romains! Je me battais pour préserver l'empire! Mais j'ai perdu, Julia, j'ai tout perdu! Ma famille, mon empereur, mon armée ... ma liberté! Et pendant ce temps, tu t'inquiétais de cette damnée lettre!"

Le poitrine de Maximus se soulevait et s'abaissait comme le soufflet d'une forge et son visage était rubicond. Il laissa retomber la tête tout en la secouant tristement.

"Et tu t'inquiétais de cette damnée lettre !" Répéta-t-il, totalement abattu.

Son corps s'affaissa le long de la colonne. Soudain, il leva la tête et rit amèrement.

"Qu'est-ce que tu es en train de faire ce soir, Julia – me punir pour cette lettre ? Est-ce pour cela que j'ai été tourmenté par ton ami, Apollinarius, puis que je suis resté enchaîné pendant des heures pensant que j'étais sur le point d'être violé ... que je deviendrais l'esclave sexuel de ton ami pendant une semaine ? Juste comme tu l'avais été ?"

Maximus rejeta sa tête en arrière contre la colonne.

"Est-ce pourquoi tu m'as personnellement enchaîné, à nouveau? Pour préciser que nos positions étaient maintenant complètement changées ? "

"Non !" Tentais-je de formuler mais aucun son ne sortit de ma bouche.

"Tu n'est pas encore suffisamment vengée, Julia, pour cette lettre sans réponse, pour ta vie d'esclavage ? Tu ne m'as pas encore assez puni ? "

Il rit durement, un son désagréable qui m'envoya un long frisson froid le long de ma colonne vertébrale.

"Et tu m'accuses de vivre pour la vengeance ! "

Les jambes flageolantes, je me dirigeai vers une chaise et m'y assis.

Je n'avais pas besoin de me regarder dans un miroir pour savoir que mon visage était livide.

Le lourd silence qui s'installa ne fut plus interrompu que par le souffle puissant et inégal de Maximus.

Un chat fauve passa la tête à la porte de la chambre à coucher et, considérant qu'il n'y avait aucun danger, entra, silencieusement, dans le salon.

C'était Leaenea, la fille de Phoenion et le seul des chatons de Rubia, gardé après le fier Abyssinien.

Elle sauta sur mes genoux cherchant un peu d'attention mais j'étais trop anéantie par la scène qui venait de se dérouler pour être capable, même automatiquement, de lever la main et de la caresser. Leaenea avait hérité non seulement de la coloration fauve de son père, mais aussi de sa haute estime de soi et, bientôt, elle quitta mes genoux et s'éloigna de cette femme pathétique qui ne comprenait pas l'immense honneur qu'elle lui faisait en la gratifiant de sa compagnie majestueuse.

De sa place, contre la colonne, Maximus observait le chat offensé qui s'éloignait la queue haute en fouettant l'air de petits coups secs. Il semblait apparemment heureux de cette distraction après notre échange orageux.

Je l'observais en train de regarder Leaenea tout en soupesant tristement les mots pleins d'amertume et de colère qu'il venait de prononcer.

Avait-il raison?

Etait-ce vraiment cela que je lui avais fait quand je l'avais laissé enchaîné, effrayé et seul pendant des heures, en lui laissant croire qu'il allait être utilisé comme prostitué tout comme moi j'avais été utilisée?

Etait-ce pour cette raison que, inconsciemment, j'avais laissé durer cette comédie aussi longtemps ?

Etait-ce pour cette raison que, inconsciemment, je lui avais laissé croire qu'il avait été loué pour servir de prostitué à un homme ?

Avais-je été secrètement d'accord avec Proximo pour estimer que " le hautain espagnol " avait besoin d'une leçon bien sentie?

Avais-je essayé de le punir pour ne pas avoir répondu à ma lettre ?

Avais-je essayé de le punir pour l'humilier d'être né libre, fier et ... homme alors que j'étais née esclave, désarmée et ... femme?

Avais-je essayé de le punir de ne pas m'aimer ?

Avais-je couru tout le temps après cette vengeance impitoyable qu'aucun argent n'aurait pu acheter ?

Leaenea sauta gracieusement sur la table où les aliments étaient déposés et commença à manger soigneusement une crevette. Les yeux toujours fixés sur le chat, Maximus, par réflexe, se lécha les lèvres.

Aucun de nous ne parla.

Au lieu de cela, nous restâmes longtemps prostrés, de chaque côté de la pièce, chacun enfermé dans son monde à lui.

Silencieux et éloignés, tous les deux souffrant au-delà de toute expression.

Tous les deux ayant fait souffrir l'autre au-delà de toute imagination.

Tous les deux épuisés. Défaits. Asservis. Et, tous les deux si désespérément seuls.

Finalement, je me relevai et forçai mes jambes cotonneuses à supporter le poids de mon corps et de mon désespoir. Je pris la clef et m'approchai de Maximus, lui donnant ainsi du temps comme je l'avais fait dans l'atrium.

Le temps de hurler contre moi ou de me repousser ou bien de faire les deux.

Il ne fit ni l'un ni l'autre.

Sans un mot, je défis les chaînes, évitant soigneusement de le toucher mais incapable de détourner mes yeux de ses avant-bras d'où rayonnait une douce chaleur qui me faisait vibrer.

Et puis, ce fut la chaleur de son corps tout entier qui m'enveloppa m'attirant irrésistiblement, son parfum musqué, et masculin qui charma mes narines.

Imperceptiblement, je me rapprochai de lui, poussée par une irrépressible envie de le saisir par ses épaules puissantes, de presser mon corps contre le sien et d'écraser sa bouche sous un baiser dévastateur...

Empêchant mes mains de trembler, je mordis ma lèvre inférieure pour essayer de reprendre le contrôle de mes émotions puis j'ouvris le cadenas et déroulai les chaînes.

Je pouvais sentir de manière presque palpable son regard fixé sur mes mains car, lui aussi, évitait soigneusement de regarder mon visage.

"C'est presque l'aube, Maximus et je suis épuisée." Dis-je d'une voix atone, les yeux rivés sur sa poitrine sans vraiment la voir telle était ma lassitude.

Puis, soudain, l'accablement s'empara de tout mon être, un accablement désenchanté comme celui qui devait s'emparer de ceux, qui perdus dans le désert sans fin, devaient ressentir en s'apercevant que l'oasis salvatrice et tant espérée, n'était qu'un simple mirage et que leur longue errance allait s'étirer encore et encore.

"J'ai besoin de dormir et je suis sûre que toi aussi. Je ... je n'avais pas vraiment préparé de chambre pour toi parce que j'avais cru que tu serais à bord du bateau en ce moment. Mais, il y a une deuxième chambre à coucher par-là ...," Indiquais-je en désignant de la tête la porte de la chambre à coucher pour un nourrisson.

"Il y fait sombre parce qu'il n'y a aucune fenêtre. Tu pourras y dormir autant que tu le voudras."

Maximus s'écarta de la colonne et se rapprocha de moi tout en se libérant de ses chaînes.

Si près, si proche que la chaleur irradiant de son corps vint réchauffer ma peau glacée et que son odeur si masculine vint reconforter mon âme transie.

Si près, si proche que je n'avais qu'un pas à faire pour me retrouver dans ses bras ...

"Je crains que ce ne soit un peu féminin ..." Bredouillais-je, si complètement perturbée par la chaleur et le parfum de son corps que je savais que, si je ne quittais pas la pièce à l'instant je perdrais la tête et commettrais une erreur pire encore que toutes celles que j'avais déjà commises jusqu'à présent.

"Car aucun homme n'a jamais partagé cet appartement avec moi..."

Je m'arrêtai mais c'était déjà trop tard.

"Ton mari ?" Demanda Maximus, doucement, tout en enlevant les chaînes des bracelets.

Je pouvais sentir que ses yeux cherchaient les miens, scrutaient mon visage essayant d'y lire la vérité qu'ils devaient refléter.

J'avais mis mon cœur à nu devant lui, je lui avais dévoilé à quel point il avait souffert et saigné. Alors, je refusai de mettre à nu mon âme et de lui montrer à quel point elle souffrait et saignait. Baissant la tête, je laissai mes cheveux recouvrir mon visage et le cachai derrière ce rideau roux-doré. Le dissimulant comme je le faisais avant d'être affranchie ce que je n'avais plus jamais fait depuis et ce ... pour la seconde fois cette nuit.

Que lui importait si, après une vie vouée à la prostitution, je menais une vie digne d'une vestale ?

Il ne voulait que la vengeance ... et la mort.

"De nom seulement. Nous n'avons jamais été intimes. Quand j'ai été affranchie, j'ai juré que je ne donnerais jamais plus mon corps à un homme à moins de l'aimer. J'ai pris soin de mon mari mais je ne l'ai pas aimé. Ainsi... J'ai vécu, ici, seule." Chuchotais-je d'une voix à peine audible.

Pendant un très bref moment, Maximus sembla sur le point de me toucher, de me prendre dans ses bras ... et, pour la première fois, depuis que notre première rencontre, j'ai craint qu'il me touche ou m'embrasse. Car s'il me prenait dans ses bras, s'il m'offrait le réconfort, la douceur et la sécurité de son corps, ce ne serait jamais que pour me délaisser de nouveau et, alors, même, la mort ne serait pas suffisante pour mettre fin à ma douleur.

Mais comme s'il avait senti mes réticences, Maximus ne bougea pas.

J'inspirai à fond et continuai à parler, évitant toujours de le regarder dans les yeux.

"Apollinarius trouvera une façon de te retirer ces bracelets, plus tard, et il te trouvera des vêtements appropriés et des sandales. Si tu restes, ici, une semaine, tu seras ainsi plus à l'aise. Tu pourras te baigner quand tu te réveilleras."

Il hocha la tête.

Sans un mot, je me dirigeai vers ma chambre à coucher et, doucement, en refermai la porte sans le regarder.

Puis, je m'y accotai et regardai autour de moi.

Des heures auparavant, quand j'avais quitté la sécurité de mon sanctuaire, je savais que quoi qu'il advienne entre ce moment et mon retour, rien ne serait plus jamais comme avant. Et c'était bien le cas.

Je pressentais aussi que, après avoir vu Maximus une dernière fois, je serais morte autant qu'une femme peut l'être et ceci pour le temps qui me resterait à vivre...

Et c'est ce qui s'était produit !

De retour dans mon sanctuaire, je me sentais morte comme je savais que je me sentirais ... et, pourtant, mes plans ne s'étaient pas déroulés comme prévu.

Non seulement, j'avais échoué à le sauver mais aussi j'avais réussi à nous blesser tous les deux. Maximus était toujours ici et pourtant je ne pouvais toujours pas l'avoir.

J'avais été prête à le perdre pour sa femme et son honneur mais, au lieu de cela, pire que cela, j'étais condamnée à le perdre pour la mort.

Pourquoi le destin se moquait-il toujours de moi ?

Et cela, malgré le fait que j'avais été prête à tout donner ! Il exigeait davantage encore de moi !

Je me laissai glisser le long de la porte et m'assis sur le marbre froid. J'étreignis mes genoux et fondis en larmes.

Je pleurai face à mon impuissance, comme un enfant, avec de grands sanglots inextinguibles qui menaçaient de m'étouffer.

Avait-ce été pareil pour Lucilla ?

Avait-ce été pareil pour elle quand, à dix-huit ans, elle avait renié Maximus ?

Avait-elle pleuré sur son impuissance comme je le faisais, en ce moment, quand elle avait été forcée de s'éloigner de lui et de se marier au frère adoptif de son père, le co-empereur, Lucius Verus ?

S'était-elle couchée sur son lit conjugal comme une poupée sans vie tandis que son mari la prenait ?

Avait-elle rêvé de Maximus comme j'avais rêvé de lui, allongée dans le mien même si, moi, j'avais été épargnée d'une intimité dont je ne voulais pas ?

Avait-ce été pareil pour la fille impériale devenue veuve quand son père l'avait offerte en mariage à Maximus et qu'il avait rejeté cette proposition ?

Avait-elle été en rage comme je l'avais été ?

Avait-elle maudit sa femme et lui et le destin et elle-même comme je l'avais fait ?

Avait-elle éprouvé une intense envie de se venger ?

Avait-elle senti une satisfaction amère quand elle l'avait vu réduit à se battre pour l'amusement de la foule ?

Et, soudain, j'espérais presque que Lucilla soit là pour pouvoir le lui demander...

Et le temps s'écoula ainsi, une minute, dix minutes, une heure, je ne sais ... je me forçai à me relever, essuyai mon nez et mes larmes du dos de la main d'un geste si proche de celui que faisait la petite fille effrayée qui avait grandi dans la maison de Cassius que, si je n'avais pas été si épuisée, si exténuée, je me serais, à nouveau, maudite.

J'allai à ma table de toilette en trébuchant, enlevai mes bijoux et les déposai, soigneusement, sur le plateau recouvert de velours qui devait les abriter.

Puis, me dépouillai de mon extravagante tunique en soie couleur ivoire et avec les mêmes gestes méthodiques, la déposai sur la liseuse. Les sandales furent rangées impeccablement au pied du même fauteuil.

D'un de mes coffres, je sortis un peignoir en soie couleur crème et l'enfilai avant de retourner à la table pour y prendre une brosse afin de coiffer mes cheveux croulant jusqu'à mes reins.

Des larmes continuaient à inonder mes joues et je les essuyais, machinalement, en regardant mon reflet dans le miroir poli.

Il me renvoyait l'image d'une étrangère pâle comme la mort aux immenses yeux bleus hagards et aux lèvres tellement pressées l'une contre l'autre qu'elles ne formaient qu'une fine ligne rose pâle. Pressées pour en prévenir le tremblement, pressées pour empêcher que ne s'en échappe le cri d'un animal blessé à mort

Un miaou sonore, dans mon dos, me fit sursauter si violemment que j'en laissai presque tomber la brosse. Un miaou exigeant qui ne pouvait provenir que de Phoenion. L'abyssin était assis sur le tapis. Il avait pénétré dans ma chambre par la terrasse et me regardait avec un mélange de curiosité et d'impatience comme s'il me demandait une explication sur ma conduite indigne et bruyante dans le salon.

Souriant malgré mes larmes, j'essuyai, à nouveau, du revers de la main mon nez et mes yeux et dévisageai le chat au pelage couleur de sable doré.

Il commença immédiatement à ronronner.

"Je suis désolée mon beau." Dis-je, doucement, contre son oreille, de la manière dont les chats aiment qu'on leurs parle. "Il y a eu beaucoup de bruit n'est-ce pas ?"

Transportant Phoenion dans mes bras, j'allai vers mon lit, mais m'arrêtai net quand j'entendis des voix provenant de la terrasse...

Fronçant les sourcils, je me dirigeai vers l'arcade qui y donnait accès mais, dès que je reconnus qu'un des interlocuteurs était Apollinarius, je n'avançai plus.

" ... elle a pensé qu'elle allait vous sauver comme vous l'aviez sauvée ..."

Phoenion poussa sa tête contre mon menton, exigeant des câlineries et de l'attention et je lui donnai satisfaction tout en me tassant contre les colonnes.

Pour une fois, le chat décida de suivre mon humeur et resta calme dans mes bras, son corps chaud et doux contre mes seins, son ronronnement fort et uni assourdi par mon étreinte.

Me cachant dans les ombres, je me déplaçai précautionneusement du côté des rideaux translucides qui empêchaient les insectes nocturnes d'entrer dans ma chambre à coucher et regardai dehors.

La nuit était noire avec seulement un semblant de brillance du côté du levant. Quelques lueurs, provenant d'une ville lointaine, scintillaient sur le velouté du ciel. La phare d'Ostie était invisible de ce côté-ci de la maison.

Maximus était sur la terrasse, debout près de la rambarde en marbre, regardant vers le jardin, où Apollinarius semblait se trouver.

... et allait vous libérer comme vous l'aviez libérée. Mais, vous ne le lui avez pas permis. En ne le lui permettant pas, cela signifie que vous préférez mourir Que vous préférez vous éloigner d'elle à nouveau."

Malgré le peu de lumière, je vis la poitrine de Maximus se soulever quand il soupira.

"Ma vie est très compliquée. Cela peut sembler simple de l'extérieur mais elle reste toujours très compliquée. J'ai une obligation à remplir et je dois l'accomplir indépendamment de ce que cela peut me coûter. Et ce coût sera probablement ma vie. "

"Général, vous avez choisi la mort plutôt que la liberté offerte par Julia."

"Choisi ? Je n'ai pas le choix. Pourquoi supposez-vous tous les deux, vous et Julia, que j'ai le choix?"
Maintenant, Apollinarius semblait embarrassé, aussi dérouté que je l'étais.

"J'ai supposé ..."

"Vous supposez beaucoup trop. J'ai des devoirs à accomplir. Je n'ai aucun choix. Malheureusement, Julia ne figure pas dans ces devoirs."

"Malheureusement ... ?"

Mon cœur se mit à battre follement. J'étreignis plus fortement Phoenion contre mes seins.
Il cligna ses yeux d'or, mais ne protesta et ne fit aucun effort pour se libérer.

Maximus qui commençait à s'éloigner de la rambarde, revint sur ses pas et se mit, à pas mesurés, à tourner en rond, si évidemment frustré que je dus me retenir de ne pas aller vers lui pour le prendre dans mes bras et le calmer comme le ferait une mère avec son enfant contrarié.

Il voulut parler, s'arrêta puis reprit.

"Ne pensez-vous pas que je suis flatté qu'une femme de sa beauté et de son intelligence me trouve attirant ? Ne pensez-vous pas que, en passant plus de temps ensemble, je pourrais probablement lui retourner son amour ? Je n'ai pas le temps Apollinarius. Je n'ai pas le choix. Ma présence, ici, rend la situation plus pénible pour chacun. Il aurait été préférable de me laisser dans cette cellule à Rome."

"Je ne comprend pas, de nouveau. Je suis désolé, Général."

Il y avait de la tristesse dans la voix d'Apollinarius. De la tristesse et de la compassion.

Maximus inclina simplement la tête puis regarda en direction du soleil levant qui teintait le rose lumineux de l'aube d'une ardente couleur rouge.

Alors, sans ajouter une parole, il revint dans le salon, me laissant tremblante, en état de choc et ... désespérément amoureuse.

Ce fut seulement quand les premiers rayons de soleil illuminèrent le marbre de ma chambre à coucher que je quittai ma place. Phoenion était endormi depuis bien longtemps et, soudain, son poids parut insupportable à mes bras fatigués.

Je le laissai sur une chaise avant de me pelotonner dans mon énorme lit à baldaquin.

Assommée par l'inquiétude et le chagrin, je sentis mes paupières se fermer malgré moi.

Ne pensez-vous pas que, en passant plus de temps ensemble, je pourrais probablement lui retourner son amour ?

Avant de tomber endormie, je me promis qu'une semaine était un temps amplement suffisant.

Épuisée par les émotions de la semaine précédente et l'explosion finale au salon, je dormis des heures durant, oublieuse du monde et même de Maximus dormant si près de moi.

Aucun rêve, aucun cauchemar ne vinrent perturber mon sommeil et quand je me réveillai, je n'eus besoin que d'un coup d'œil sur la manière dont les rayons du soleil éclairaient la terrasse pour comprendre que midi était largement passé.

Je m'assis dans mon lit et, immédiatement, mes yeux se fixèrent sur la porte.

Maximus.

Mon appartement était, curieusement, silencieux et aucun de mes chats n'était en vue.

Je sautai en bas du lit, me lavai rapidement, remarquant vaguement que mes yeux étaient légèrement gonflés.

Trop pressée pour me brosser les cheveux encore ébouriffés de la nuit ou chercher une paire de pantoufles, j'ouvris grand la porte et pénétrai dans le salon.

Pas le moindre signe de vie.

Maximus devait toujours dormir.

Je me forçai à me calmer, enveloppai mon corps de mon peignoir soyeux et ouvris posément la porte de la deuxième chambre à coucher, m'attendant à le trouver éveillé et me demandant qui serait le premier à parler après le heurt de la nuit dernière.

Un rai de lumière provenant du salon éclaira le lit...

Il était intact!

Mon coeur s'emballa, battant d'une manière extravagante, je refermai la porte.
Était-il parti malgré sa conversation avec Apollinarius ?
Proche de la panique, je me retournai en me demandant ce que je devrais faire ... puis m'arrêtai brusquement.

Maximus était étendu sur le divan près la table où s'étaient trouvés les aliments. Il ronflait, doucement, une main reposant confortablement sur le dos du timide Nigra, qui bercé par le va et vient de sa respiration, ronronnait de contentement sur sa poitrine.

Je m'approchai tout près. Il ne s'était pas donné la peine d'enlever la cuirasse en cuir.
Le divan était trop court pour lui et il avait une jambe posée sur un accoudoir tandis que l'autre était soutenue par son pied posé sur le sol.
Sa tunique avait glissé mettant presque complètement à nu ses jambes brunes et musclées.
Une cicatrice barrait sa cuisse droite.
Elle était profonde et semblait avoir été causée par une lance ou par une flèche.
Était-ce ce qui restait de la sérieuse blessure qu'il avait mentionnée la nuit précédente ?
Je dus faire appel à toute ma volonté pour m'empêcher de suivre la boursouffure de mon doigt comme j'avais suivi la gravure de son nom dans le marbre du Colisée.

Serrant les poings, je me demandai combien d'autres cicatrices étaient dissimulées sous ce cuir noir, combien d'autres coups, issus de ses années de campagnes militaires et, plus tard, de ses combats de gladiateur, marquaient son corps divin ...

Son autre main reposait contre le dossier du divan, les doigts mollement repliés.
Sa tête était également tournée vers le dossier du divan, dans un angle plutôt inconfortable et ses cheveux étaient ébouriffés.

Je me rapprochai encore pour mieux l'admirer et mon pied heurta quelque chose de dur qui fila loin sur le tapis.

La cruche à vin en argent.

Vide !

Pas étonnant qu'il ne sentît pas le moindre inconfort ! La dernière fois que je l'avais vue, la veille, elle était pleine!

Tout ce vin à jeun !

Dans son sommeil, Maximus semblait si jeune, si doux et si innocent.
Détendu et inconscient d'être l'objet d'un examen, le guerrier féroce avait cédé la place à l'homme vulnérable qui vivait à l'intérieur de lui comme la petite fille effrayée vivait toujours à l'intérieur de moi.

J'avais très envie de me coucher à ses côtés, de le prendre dans mes bras et de le protéger dans son sommeil, de le voir, ensuite, se réveiller, d'examiner ses yeux stupéfiants et de me réchauffer à son sourire juvénile... Mais le divan était trop étroit pour deux personnes.
A la vérité, il était à peine assez grand pour loger son corps bien découpé.

Doucement, prenant garde à ne pas le réveiller, je fis glisser Nigra de sa poitrine, attrapant sa main avant qu'elle ne retombe et déposai le chat sur le sol où elle s'étira voluptueusement avant de sauter sur une chaise vide pour continuer son petit somme.

Je restai comme cela un instant, tenant doucement sa main chaude et forte dans la mienne, ses doigts bronzés et calleux contrastant avec les miens laiteux et minces et je me mis à doucement caresser ses articulations de mon pouce.

Et, je le vis.

Ou plutôt, je ferais mieux de dire que je remarquai son absence.

Son anneau de mariage manquait.

Avait-il été pris comme tout le reste ?

Ou l'avait-il enlevé après avoir vu le cadavre de sa femme ?

L'avait-il sur lui quand Proximo l'avait acheté sur le marché aux esclaves à Zucchabar ?

Ou l'avait-il perdu quelque part en chemin dans la province africaine ?

Silencieusement, je m'assis sur le tapis à côté du divan, soulevai la main molle de Maximus, posai, ensuite, ma tête à l'endroit encore chaud où Nigra s'était endormie, puis laissai retomber la main de Maximus sur mes cheveux.

Il ne broncha pas.

Soupirant, je respirai son fort parfum d'homme et écoutai les battements puissants et rythmés de son cœur à travers le cuir de la cuirasse et me rappelai, encore une fois, les mots que j'avais entendus hier dans la nuit

Ne pensez-vous pas que, en passant plus de temps ensemble, je pourrais probablement lui retourner son amour ?

Oh, oui. Une semaine serait assez de temps. Plus qu'assez.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, apaisée par sa chaleur, son odeur et les battements de son cœur.

Les rayons obliques du soleil de fin d'après-midi se déplaçaient sur le sol en marbre et j'ai somnolé de temps en temps.

Apaisée par sa proximité, sa main sur ma tête, il était facile de feindre que nous n'avions jamais été séparés.

Il était facile d'imaginer que les six ans qui s'étaient écoulés depuis la Mésie n'avaient jamais existés. Il était facile d'imaginer comment ce serait quand il m'aurait finalement acceptée ...

Un coup frappé sur la porte me fit sursauter si violemment que je relevais brutalement la tête, effrayée d'être découverte en train de profiter du sommeil de Maximus.

Dérangé par mon mouvement brusque, il grogna, mais ne se réveilla pas pour autant.

Je me remis sur mes pieds et me précipitai vers la porte que j'entr'ouvris pour découvrir ... Apollinarius.

Il contempla mes cheveux ébouriffés et mon peignoir en soie et sourit un peu, un petit sourire entendu.

Avant qu'il ne puisse parler, j'appuyai un doigt sur mes lèvres et l'invitai à entrer dans mon appartement.

Perplexe, il entra puis aperçut Maximus en train de dormir sur le divan. Alors, il me suivit, silencieusement, dans mon studio privé, où nous nous sommes installés laissant la porte ouverte pour être capables d'entendre quand Maximus se réveillerait.

"Donc il ne partira pas ..."

"Non," Dis-je. "Mais je garde espoir de le faire changer d'avis..."

Nos yeux se rencontrèrent et nous n'eûmes pas besoin de paroles pour nous comprendre.

Il savait que j'avais entendu sa conversation avec Maximus.

"Le Capitaine Paulus doit rester en état d'alerte alors ?"

"Oui, lui et l'équipage doivent rester sur le bateau et prêts à appareiller sur-le-champ. Dis-lui aussi que l'Espagne ne sera peut-être pas la destination..."

Apollinarius me regarda interrogateur et je lui expliquai brièvement le meurtre de la famille de Maximus. Il secoua la tête, incrédule.

"Marc Aurèle était un homme juste." Dit mon ancien professeur privé. "Comment a-t-il pu engendrer un tel monstre ?"

"Les gardes sont-ils éveillés ?"

"Eveillés et je suis heureux de t'annoncer qu'ils ont vomi leurs tripes!"

"Je veux qu'ils résident loin de la maison principale ... fais-les loger avec les palefreniers et demandes au maître d'écurie de garder un œil sur eux. Je ne veux pas que ces voyous furètent dans ma maison ou intimident mon personnel ..."

"J'en parlerai à Sempronius ... il prendra bien soin d'eux..."

Je souris largement.

Le maître d'écurie était un énorme Nubien de plus d'un mètre quatre-vingt de haut et parfaitement capable de maîtriser un cheval à mains nues. Il avait été parmi les esclaves libérés suite à mon mariage et m'était féroce ment loyal.

Si je lui donnais l'ordre de tuer les hommes de Proximo, il le ferait sans hésitation.

"Mais, tout d'abord, j'ai besoin de toi pour aller chercher des vêtements et des sandales pour Maximus ... et je veux que ses bracelets soient retirés..."

"J'enverrai le garçon de courses au port pour porter le message au capitaine Paulus et prendre certains des vêtements que nous avons achetés pour son voyage ... pendant ce temps, je m'arrangerai avec le forgeron..."

Il y eut un faible bruissement à la porte du studio et Apollinarius et moi nous retournâmes d'une pièce.

Maximus était sur le seuil, les yeux clignotant comme ceux d'un hibou, les cheveux en désordre.
Mon coeur se gonfla à sa vue.
Il semblait si jeune et si doux malgré le rude cuir noir qui le vêtait et malgré ses bracelets en fer...

"Je ... j'ai entendu des voix ..." Dit-il avec hésitation.

Apollinarius le salua.

"Général..."

Maximus lui rendit sa salutation d'un léger signe de tête mais ses yeux étaient fixés sur moi.

Il m'adressa un petit sourire et je rougis comme une jeune fille.

Apollinarius me regarda, puis regarda Maximus. Alors, il décida qu'il était sage de prendre la conversation en main.

"Maintenant que vous vous êtes reposé, Général, je suppose que vous tenez beaucoup à prendre un bain et à changer de vêtements..."

Ce fut le tour de Maximus de rougir.

Qu'est-ce qui pouvait bien l'embarrasser ?

D'avoir trop bu et d'avoir dormi si tard ? Ou la suggestion qu'il avait besoin d'un bain ?

Apollinarius choisit d'ignorer son embarras et continua.

"Des vêtements avaient été achetés pour vous mais nous les avons stockés sur le bateau qui devait ... vous emporter... Je vais les faire chercher immédiatement. En attendant, je prendrai des dispositions pour que le forgeron libère de vos poignets..."

Maximus inclina la tête toujours silencieux.

Apollinarius se tourna vers moi.

"Donnes-moi quelques minutes, puis emmènes le général à la forge, Julia ?"

Ce fut mon tour d'incliner la tête silencieusement, mes yeux rivés sur Maximus.

Apollinarius soupira imperceptiblement.

"Si vous voulez bien m'excuser..."

Une fois seuls, je quittai ma place derrière le bureau, luttant pour empêcher mon peignoir de s'ouvrir et me sentant maladroite comme je ne m'étais plus sentie depuis des années.

"L'atelier du forgeron n'est pas loin..." Bredouillais-je? "Dans une minute, je serai prête et je t'y emmènerai..."

Il inclina la tête et se mit sur le côté pour me laisser passer.

J'atteignais la porte de ma chambre à coucher quand Maximus parla dans mon dos.

"Ce sont tes cheveux, Julia..."

Je m'arrêtai, mais ne me retournai pas. De quoi parlait-il ?

Il continua. "Ils étaient enroulés... Je ne t'avais jamais vue avec tes cheveux enroulés... C'est pourquoi je ne t'ai pas reconnue dans l'atrium..."

Je restai silencieuse un instant. Puis, redressai mon dos et lui répondis sans me retourner.

Il n'y avait aucune trace de colère de ma voix. Juste de la tristesse.

"Vous vous trompez, général. Vous m'avez vue une fois auparavant avec mes cheveux enroulés... Nous partagions une baignoire ... et j'étais nue."

Conspiration et espoir – 180 A.D.

Il ne fallut qu'un moment au forgeron pour libérer Maximus de ses bracelets d'esclave. Il détourna la tête et grimaça quand le grand homme puissamment musclé balança le marteau vers le bas et moi, dans un geste puéril je me couvris les yeux, incapable de supporter l'idée il puisse être blessé.

Mais l'homme connaissait son métier et les liens furent rapidement brisés et Maximus libéré.

Il remercia le forgeron d'un signe de tête avant de jeter à terre les bracelets et de leurs donner un coup de pied qui les expédia au loin.

Il n'avait pas besoin de dire combien il les haïssait, la violence à peine contenue de son geste était plus que parlante.

Nos mains se heurtèrent quand il commença à dérouler les bandes de poignet en cuir noir car je m'étais dépêchée de l'aider.

Il me laissa faire et n'opposa aucune résistance quand je me mis à masser doucement les marques rouges, signe de l'irritation qu'ils avaient causée à sa peau bronzée, pour effacer toutes traces physiques de son esclavage au moins pour les temps à venir.

Maximus prit les bandes en cuir et nous revînmes à la maison

"Un bain et des vêtements propres t'attendent, puis alors nous pourrions manger le petit déjeuner." Dis-je pendant que nous marchions. Je ne savais comment briser le silence inconfortable qui était tombé sur nous quand j'avais émergé de ma chambre à coucher vêtue et prête à le conduire à l'atelier du forgeron. Maximus fronça les sourcils puis me fit un petit sourire.

"J'ai l'impression que les heures se sont mélangées car j'ai plus l'impression que nous approchons du crépuscule que de l'heure du petit déjeuner."

"Eh bien, tu as tellement bu que tu as dormi tout le jour" Plaisantais-je

L'envie de taquiner venait spontanément en sa présence alors que, depuis notre séparation en Mésie, il y a 6 ans, je ne me rappelais pas avoir jamais eu envie de taquiner quelqu'un comme cela. Je suis normalement, en tout temps, tellement sérieuse, tellement disciplinée, tellement maîtresse de moi.

Et j'avais aimé chaque minute des heures que j'avais passées ma tête posée paisiblement sur sa poitrine, apaisée par sa chaleur, son odeur et le battement fort et rythmé de son cœur.

Nous avons marché le long de la colonnade entourant le bassin à l'eau miroitante et ses fontaines cascades dont la principale était couronnée par le Poséidon, représentation en marbre du bateau, symbole de la réussite de Marius Servilius, les autres, l'entourant, étaient décorées de sirènes et tritons, toutes chantant, gargouillant dans la brise vespérale.

Maximus regarda la villa sur toute sa longueur puis tourna ses yeux vers le bassin et nos images qui s'y reflétaient nous suivant comme des ombres.

Il s'arrêta et regarda fixement dans l'eau.

Notre reflet lui renvoyait l'image d'un homme musclé vêtu d'une tunique bleue et d'une armure en cuir noir et celle d'une femme mince habillée de soie blanche dont la longue crinière roux doré cascadaient sur ses épaules et croulaient jusqu'à ses reins.

Le contraste était saisissant.

Même si je suis une grande femme - plus grande que la plupart des femmes et aussi plus grande que beaucoup d'hommes - à côté de Maximus je semblais petite et, surtout, fragile. Seul cet homme fort et viril, me donnait toujours l'impression d'être petite et fragile.

Nos images ondulaient, changeaient, se désintégraient et se reformaient, claires, troublées suivant le rythme des eaux cascades.

Maximus les regarda longtemps, semblant fasciné par les jeux de lumière et de couleurs, perdus dans ses pensées, des pensées que je n'étais pas à même de deviner.

Je regardais notre reflet aussi, remarquant que c'était la première fois que je nous voyais ensemble. La première fois que je voyais ce que les autres devaient voir quand ils nous regardaient : un jeune couple remarquable, ma féminité si parfaitement adaptée à son incroyable masculinité.

Les minutes passèrent et Maximus ne bougeait toujours pas.

Inquiète de son silence, je passai mon bras dans le sien, nos peaux s'effleurant doucement, la sienne bronzée, la mienne laiteuse.

"Tu es très beau!" Dis-je tout en contemplant son reflet. "L'armure te va bien."

Son regard resta fixé sur la surface du bassin. Il semblait ne pas m'avoir entendue mais je savais qu'il n'en était rien.

Je sentais la tension dans son corps et je continuai à parler, forçant ma voix à adopter un ton détaché afin d'alléger son humeur.

"Il est évident que les gens qui suivent les jeux le pensent aussi. Ton nom est griffonné sur les murs de l'amphithéâtre avec des suggestions de ce qu'ils voudraient faire avec toi," Dis-je dans l'espoir de susciter une réaction de sa part, " et des poupées d'étain à ton image sont vendues à l'extérieur du bâtiment ... des poupées vraiment très *viriles*."

Je m'arrêtai net, embarrassée à la seule évocation de ces grotesques fétiches sexuels faits à son image mais il était trop tard ...

La confiance en moi que j'avais acquise si durement avait été sérieusement battue en brèche la nuit précédente et, en cet instant, elle me laissait complètement tomber. Je me sentais stupide et maladroite, enfantine et vulnérable.

Et le silence persistant de Maximus était loin de m'aider.

"Pendant les jeux, les vendeurs proposent même des plateaux peints avec ton image et ils tombent très vite à court de marchandise, dès le matin le jour où j'étais là."

"Je suis bon pour les affaires." Murmura Maximus dont l'humeur s'obscurcit.

Je me mordis la lèvre inférieure. Je savais que cela n'allait pas être aisé de l'aider à se détendre en ma présence mais je commençais à découvrir à quel point cela allait être difficile.

Après une brève hésitation, je tirai sur le bras de Maximus et le conduisis vers les jardins, espérant y trouver l'aide nécessaire pour donner une nouvelle orientation à notre conversation, pour essayer de détendre l'atmosphère autant que possible au vu des circonstances sinistres entourant sa présence inattendue à ma villa.

"Tu aimes les jardins, Maximus ?"

Il était en train de se détendre, cela se voyait.

Le temps ou le jardinage étaient des sujets qui entretenaient automatiquement une conversation sereine même pour un général romain devenu esclave et gladiateur.

"Cet endroit est un véritable enchantement. Je n'ai jamais rien vu de tel."

Je me sentis absurdement heureuse du compliment, je me sentis comme une jeune fille languissante d'amour pour son premier soupirant.

"Mon mari m'a laissé les concevoir avec l'aide d'architectes, bien sûr. J'aurais aimé quelque chose de moins démonstratif mais il a insisté sur leurs tailles et leurs somptuosités. Il emmenait des clients, ici, et voulait les impressionner."

"Son affaire de bateau doit avoir été prospère."

"Oui, et, maintenant, c'est la mienne."

"Tu la gères ?"

"Oui",

Il y avait une intonation de défi dans ma voix et je jetai un regard oblique à Maximus.

"Tu es étonné ?"

"Non," Dit-il et son ton suggérait que, depuis la nuit dernière, rien venant de moi ne l'étonnerait de nouveau.

"A quoi passes-tu ton temps - celui que tu ne consacres pas à essayer de sauver des esclaves ingrats - maintenant que tu es seule en ce vaste domaine?"

Je ne pus que sourire à sa référence pas trop subtile à l'insinuation que j'avais laissé planer la nuit précédente, mais rapidement me dégrisai.

Comment pourrais-je lui expliquer ce qu'était ma vie - ma vie réelle - sans lui parler de ma solitude désespérée, de la tristesse qui gâtait chaque triomphe, du regret qui envahissait chaque heure de ma vie ? Comment pourrais-je lui dire ce qu'était ma vie sans parler du réconfort, de la sécurité et de l'enfant que je désirais tant ? Le réconfort et la sécurité qu'aucun argent ne pourrait jamais acheter et le bébé que j'étais condamnée à ne pas avoir.

Il attendait une réponse et, donc, je poursuivis mon récit, d'un ton délibérément léger au risque de paraître futile et enfantine.

"J'ai beaucoup lu. Je n'avais jamais reçu d'éducation, tout au moins une éducation 'normale', Maximus, mais Apollinarius m'a enseignée et j'ai découvert que je voulais toujours en savoir davantage. Et, je joue avec mes chats et je me promène dans les jardins, bien que ce soit beaucoup plus plaisant d'y flâner avec toi. J'ai aussi un appartement très agréable à Rome."

"Tu devrais te remarier. Avoir des enfants." Dit-il.

Oh Maximus! Toujours si prévenant. Toujours si adorable. Même quand il refusait d'aimer et d'être aimé. Même si sa bonne intention me blessait plus qu'elle ne m'aidait.

"Oh Maximus, tu essaies toujours de prendre soin de ceux qui t'entourent."

Il ne répondit pas. Qu'aurait-il bien pu dire ?

Profitant de sa légère hésitation, je le guidai vers un banc de marbre veiné où je m'assis avant de l'attirer à côté de moi.

Puis je continuai à parler.

"Je préfère rester seule que de faire un autre mariage sans amour."

"Tu pourrais trouver quelqu'un à aimer si tu ne te cachais pas ici. Va à Rome "

"Maximus, souviens-toi, hier soir, je t'ai dit que je ne voulais plus me donner à un homme que je n'aime pas." Ma voix faiblit mais je restai ferme en disant ce qui était dans mon cœur ce que je voulais qu'il sache, ce que je voulais qu'il comprenne.

"J'ai eu mon compte de cela! Si j'entreprends une relation elle sera basée sur l'amour ... ou je resterai toute seule."

Et le silence retomba sur nous.

Maximus posa ses avant-bras sur ses genoux et regarda fixement la rose qui, poussée par une légère brise, effleurait doucement sa peau.

Son silence était troublant. Beaucoup plus troublant que sa colère flamboyante de la nuit précédente.

Quand j'étais une prostituée, j'étais hautement considérée pour l'aisance avec laquelle je gérais les hommes. J'avais juste besoin de jeter un regard sur eux, de les entendre prononcer quelques mots ou de

voir comment ils bougeaient pour savoir comment les attirer, comment les fasciner, les séduire, les satisfaire. Même comment les manipuler ... si je l'avais vraiment voulu. Si je m'étais prostituée de mon plein gré, j'aurais probablement joui de cette puissance.

Mais j'avais détesté chaque moment de cette vie même si j'avais réussi à le cacher tant à mon maître qu'à ces hommes que je satisfaisais, apparemment sans résistance ou sans arrière pensées.

Avec ma beauté, c'était mon aisance à séduire les hommes qui avait amené Cassius à me choisir pour tenter Maximus. Mais au moment où j'échangeai les premiers mots avec lui, tout mon art s'envola. Ou, je ferais mieux de dire, je fus incapable de m'en servir, je ne le voulais pas.

"Général? Vous n'appréciez pas la soirée?"

Il s'était retourné et, pour la première, ses yeux au bleu stupéfiant me capturèrent et, quand il parla, le grondement chaleureux de sa voix profonde me fit frissonner. Et quand son regard brûlant erra sur mon visage et sur mon corps, il ne reflétait aucune lascivité, aucune luxure, rien que l'étonnement d'un homme à court de mots.

Dans une autre situation, avec un autre homme, cela aurait été une séduction facile et rapide.

Mais ce moment scella mon destin!

Je n'avais pas voulu le séduire pour qu'il ait la liberté de me désirer de son propre gré.

Je n'avais pas voulu feindre en gémissant et en me tordant sous lui, mais il m'avait fait perdre la tête par ses baisers, ses caresses et par le rythme de son corps puissant.

Et il m'avait désirée de son plein gré même s'il s'était refusé à m'aimer, me laissant confuse et frustrée, changée pour toujours, ayant fait naître sans le savoir une nouvelle femme, l'ayant amenée à envisager la vie différemment, avec détermination et espoir.

Six années s'étaient écoulées depuis lors et mon amour pour lui me transformait toujours en une petite fille timide et maladroite alors que j'aurais dû me comporter en femme mûre et assurée ce que j'étais devenue durant toutes ces années.

Six années s'étaient écoulées et je désirais toujours la même chose. Et je n'avais que quelques jours pour l'obtenir!

Je bougeai légèrement sur le banc avant de dire d'une voix hésitante.

"Hier dans la nuit ... je ne voulais pas révéler de cette manière mes sentiments pour toi. Je suis vraiment embarrassée de ce que j'ai fait." Il ne dit pas un mot, ne fit pas un geste. Je me forçai à poursuivre en ayant le sentiment d'être devenue aveugle et de me trouver en terrain inégal.

"Mais ... c'est peut-être mieux que tu saches ce que je ressens. Je n'ai jamais pensé que je parcourrais ces sentiers avec toi, même si j'en ai souvent rêvé. C'est étonnant pour moi, de t'avoir ici ... même si c'est pour peu de temps."

Maximus semblait captivé par la rose au rouge couleur de sang. Il tendit la main vers elle et j'observai ses grands doigts calleux caresser tendrement les pétales de velours.

Je souhaitais qu'il me touche comme il touchait la fleur ... et je rougis à la simple pensée du bout de ses doigts courant sur ma peau.

"L'amour est la chose la plus importante qu'il y ait." Dis-je dans un souffle à peine audible.

Il ne me regarda toujours pas.

"Il n'y a aucun avenir pour nous, Julia."

Son ton était si neutre et si dénué d'expression que je tressaillis légèrement. Mon cœur manqua un battement mais je me forçai à continuer à parler d'un ton délibéré uni.

"Je le sais. Tu as clairement dévoilé quel serait ton avenir."

Maximus parla, toujours sans me regarder, toujours fixant la rose et le contraste entre ses doigts forts et calleux et les délicats pétales veloutés me donnait la chair de poule, occultant la rudesse de sa déclaration.

"Même si j'étais libre, nous ne pourrions pas nous marier. Un homme de ma position ne peut pas légalement épouser une affranchie."

M'épouser ?

Pensait-il vraiment que cela m'importait qu'il ne puisse légalement m'épouser parce que j'étais une ancienne esclave alors que lui avait été adopté par un sénateur? Je devais rire!

Il pouvait être si délicieusement innocent quand il abordait certains sujets!

Toute la puissance de son ancien statut n'avait pu le changer ni sa déchéance, ni ses épreuves.

Et je me demandais s'il gardait cette candeur même quand venait le moment où les hommes et les femmes se retrouvaient derrière des portes bien closes.

"Maximus, tu n'es d'aucune classe maintenant." Dis-je doucement. " Si tu es libéré, tu seras un homme libre, libre comme moi."

"Peut-être".

"Pourquoi 'peut-être' ?" "

Maximus plaça la paume de sa main sur le dossier du banc, derrière moi, puis s'y accota, infléchissant son corps légèrement vers le mien, son corps touchant presque le mien.

Son bras caressa mon dos et je frissonnai. Il me touchait à peine et déjà mon corps s'embrasait !

La brise douce souleva quelques mèches de mes cheveux qui s'en allèrent caresser son bras nu, des cheveux roux dorés dansant comme des papillons sur sa peau lisse et bronzée.

Son visage était si proche du mien qu'il m'aurait suffi d'un léger mouvement pour que je puisse poser ma bouche sur ses lèvres joliment sculptées.

Sa voix grondante prit une tonalité calme et plus profonde encore.

"Je sais que tu penses que je vis seulement pour venger les morts de ma famille, mais il y a beaucoup plus que cela."

Ce fut mon tour de rester silencieuse.

Maximus continua.

"Tu sais que Commode a une soeur."

En vérité, le jeune empereur avait quatre soeurs survivantes, mais seulement une comptait. L'aînée, l'ancienne Augusta.

Celle qui était tombée amoureuse de Maximus à dix-huit ans avant d'être mariée à Lucius Verus. Celle que l'on lui avait offerte en mariage des années plus tard et qu'il avait rejetée. Celle que, d'après les rumeurs, son frère aimait d'une affection contre nature. Celle qui avait tant de choses en commun avec moi malgré nos origines et nos vies apparemment opposées. Celle dont je m'étais sentie si proche la nuit précédente dans ma colère, ma frustration et ma défaite...

Quand je finis par répondre, mes lèvres tremblaient.

"Lucilla ... oui."

"Et bien, elle a un fils nommé Lucius. Lui et mon fils sont ... étaient ... du même âge. Lucius est l'héritier du trône après Commode."

Maximus sourit légèrement. Qu'est-ce qui le faisait sourire? La mention du garçon impérial auprès de qui avait été envoyée mon ancienne servante de 10 ans après notre retour à Rome ? Quelque souvenir joyeux au sujet de son fils assassiné ? Ou des souvenirs privés sur la femme qui se tenait, pâle et tendue, dans le Pulvinar, aux côtés de son frère tandis qu'il se battait dans l'arène ?

La voix de Maximus me ramena à la réalité.

"Il est très jeune ... si ... innocent et il vit sous le nez de son oncle. Je sais déjà combien Commode est impitoyable et qu'il n'épargnerait pas même un enfant. Si Commode se sent menacé d'une façon ou d'une autre, je crains qu'il ne fasse du mal à Lucius."

"Pourquoi supposes-tu cela ?"

"Sa mère me l'a dit."

J'eus l'impression qu'il venait de me frapper.

Lucilla lui avait parlé ? Comment ? Quand ?

Tu as parlé à Lucilla ?" Demandais-je en articulant soigneusement chaque mot. "Depuis ton arrivée à Rome ?"

"Oui. Elle m'a rendu visite à l'école de gladiateur, une nuit."

La vague de jalousie qui m'envahit rapidement fut si puissante et si intense qu'elle en devenait presque palpable. Le sang hurla à mes oreilles et une brume rouge obscurcit ma vision.

J'inclinai la tête pour que mes cheveux noient mon visage, cachant le désespoir et la douleur qui y étaient inscrits car je n'avais plus aucun contrôle sur mes émotions.

Lucilla avait rendu visite à Maximus au quartier général de Proximo. Ce même quartier général qui était resté fermé pour moi. Tandis que mes intrigues, mes subornations et mes exhortations pour voir Maximus restaient vaines, elle y était parvenue.

Était-ce la raison pour laquelle Maximus refusait toutes les visites et que Proximo l'acceptait? Lucilla avait-elle utilisé son considérable pouvoir pour le rendre indisponible à quelqu'un d'autre qu'elle-même ? Sans lever la tête, je déglutis péniblement et demandai.

"Pourquoi a-t-elle fait cela?"

"Lucilla et moi, nous connaissons depuis longtemps. Elle était en Germanie avec son frère quand l'empereur ... est mort. Elle savait que son frère avait ordonné mon exécution et elle fut choquée de me revoir comme gladiateur au Colisée. Elle est venue me voir pour me confier ses soucis."

L'information fut lente à digérer.

Lucilla avait été en Germanie. Elle avait été en Germanie avec son frère. Ca, je le savais déjà. Elle s'était trouvée à ses côtés dans le char d'or quand il était rentré à Rome comme empereur. Cela avait d'ailleurs été un vrai scandale.

Les empereurs ne font pas monter dans leurs chars de cérémonies, lors des parades officielles, leurs parentes. Pas même leurs femmes.

Et les frères ne font pas défiler leurs soeurs comme si elles étaient leurs épouses.

Je savais bien que Lucilla avait été avec son père et son frère en Germanie mais ce que j'avais du mal à accepter c'est qu'elle avait aussi été là avec Maximus.

"Pourquoi ? Comment pourrais-tu l'aider?" Dis-je en prenant un ton totalement neutre.

"Elle sait que je planifie de tuer Commode. Je ne l'ai pas exactement tenu secret. Elle m'a juste donné une autre raison de faire ainsi ... pour protéger son fils ... le petit-fils de *mon* empereur, Marc Aurèle."

C'était quelque chose de nouveau. De complètement nouveau. Et de sérieux. Les rumeurs au sujet de l'inaptitude politique de Commode avaient commencé à circuler bien des années avant qu'il ne monte sur le trône.

En fait, il était monté sur le trône uniquement parce qu'il était l'unique fils survivant de Marc Aurèle, mais, surtout, parce que ce dernier était mort sans officiellement annoncer sa succession car être simplement son fils n'était pas assez pour recevoir la couronne de laurier d'or.

Il s'était rendu en Germanie pour visiter son père à la demande de ce dernier. Quand l'empereur mourut, il revint, immédiatement, à Rome pour revendiquer le trône.

Certains dirent qu'il avait quitté la Germanie comme un voleur, au milieu de la nuit, escorté de ses prétoriens et avant que les légions ne lui aient juré allégeance.

Les rumeurs disaient aussi qu', à la différence de son jeune frère, Lucilla était une politicienne née malgré que son sexe lui interdise de gouverner.

Mais être née femme n'avait jamais empêché des femmes impériales de comploter et de conspirer, même d'assassiner quand c'était nécessaire ou qu'elles pensaient que c'était nécessaire. Je fis quelques rapides calculs.

Lucilla était le deuxième enfant de Marc Aurèle tandis que Commode était le plus jeune d'environ la douzaine que l'empereur avait engendré.

Elle devait donc avoir dans la trentaine tandis que son frère avait juste dix-neuf ou vingt ans ... si jeune et, pourtant, l'homme le plus puissant au monde.

Elle complotait contre son propre frère?"

"Sshhh. Julia."

Alarmé, Maximus jeta un rapide coup d'oeil aux alentours pour s'assurer que nous étions seuls.

"Je sais que je peux te faire confiance parce que j'ai mis ma vie entre tes mains en Mésie et que tu ne m'as pas laissé tomber. Cette information doit rester secrète."

"Bien sûr !" Répondis-je sincèrement.

Malgré ces nouvelles troublantes au sujet de la fille de l'empereur, cela me réjouissait qu'il ait confiance en moi si facilement. Aussi facilement qu'en Mésie alors que la seule chose qu'il connaissait de moi était que j'étais une esclave et une putain. Aussi facilement que j'avais confiance en lui alors que je n'avais confiance en aucun homme.

"Je veux juste que tu comprennes que, si j'ai refusé ton offre, ce sont d'autres raisons que mon seul besoin de venger ma femme et mon fils qui m'y ont poussé. C'est compliqué, comme je l'ai déjà dit."

Donc, ce n'était pas seulement Olivia et Marcus qui le revendiquait. C'était aussi Lucilla et son fils. Une morte qu'il avait aimée et son fils défunt. Une femme vivante qu'il avait aussi aimée et son fils bien vivant. Où cela me conduisait-il, femme qui n'était ni une épouse, ni une ancienne amante et qui n'avait pas d'enfant pour qui vivre ou mourir?

Après un long moment, je pris tout mon courage à deux mains et lui posai la question la plus difficile que je lui avais jamais posée.

"Tu es préoccupé pour Lucilla ?"

"Oui ... j'ai du souci pour elle."

J'eus mal. Terriblement mal. J'eus beau avalé ma salive, ma gorge restait tellement serrée que j'eus du mal à continuer à parler.

"Tu l'aimes ?"

"Non, je ne l'aime pas. Du moins ... pas de cette façon."
"Tu m'as dit que tu l'avais connue, il y a longtemps. L'as-tu aimée alors ?"

Maximus sourit, essayant de soulager mon angoisse qui était devenue si intense que j'en oubliai de la dissimuler.

Il chassa une boucle de mes cheveux qui s'était enroulée autour de ma gorge.

"Il y a très, très long longtemps." Dit-il doucement. "Depuis lors nous avons mené des vies tout à fait différentes ... et tous les deux nous nous sommes mariés et avons eu un enfant."

Ses mots ne me calmèrent pas ... au contraire ! La jalousie et l'appréhension continuèrent à me ronger le cœur, Lucilla qui avait semblé si proche de moi la nuit dernière se révélait être une rivale vivante et redoutable ayant une priorité forte sur la fidélité de Maximus.

Je baissai la tête et contemplai mes mains, exemptes d'anneaux et reposant sur mes genoux, mes articulations blanches trahissant ma tension.

"Parfois le vieil amour peut renaître." Chuchotais-je.

Maximus fit non de la tête.

Je savais que je pouvais le croire, mais, curieusement, je ne m'en sentais pas mieux.

Ils signifiaient ce qu'ils signifiaient. Ils ne changèrent pas le ton sans émotion qu'il employait pour parler de nous et de ce que nous ne pouvions pas avoir.

Et j'avais seulement une semaine !

Après un moment, je lui fis face, le regardant droit dans les yeux.

"Maximus, tu n'as pas peur de mourir ?"

Il soupira.

J'ai vécu avec la mort pratiquement toute ma vie. Je voyais ma propre mort et celle de mes soldats, lors de chaque bataille. Je fais face à la mort, chaque jour, maintenant, dans l'arène. Non, je n'ai pas peur de mourir. En plus, ma femme et mon fils attendent que je les rejoigne."

Quelle question stupide de ma part!

Bien sûr qu'il n'avait pas peur de mourir! Il voulait mourir. Il était prêt à mourir. Une fois qu'il aurait vengé sa femme et son fils, une fois qu'il se serait assuré que Lucilla et son fils étaient en sécurité, il serait prêt à s'en aller ... prêt à m'abandonner pour toujours.

D'un mouvement souple, je m'appuyai contre lui, essayant de l'atteindre aussi bien physiquement qu'émotionnellement ... mais toute intimité était impossible avec son armure, mes seins s'écrasèrent contre le cuir noir, les boucles entrant encore une fois péniblement dans ma chair.

"Je ne peux pas croire que ta femme voudrait que tu meures, Maximus. Elle t'aimait..." Insistais-je, trouvant en Olivia une alliée inattendue dans ma bataille désespérée pour le sauver de lui-même." Elle voudrait que tu vives une vie longue, heureuse et non que tu te précipites la rejoindre pour n'importe quelle raison"

" Julia... "

Avant qu'il ne puisse continuer à parler, je lui saisis son menton barbu le faisant taire, le forçant à me regarder dans les yeux.

"Non ... Ecoutes-moi. Une femme qui aime un homme renoncerait à tout pour lui ... sacrifierait tout pour son bonheur. Olivia ne te surveille pas et ne t'en veut pas des parcelles de bonheur dont tu profiterais les jours qui te restent à vivre. Elle aurait voulu que tu acceptes mon offre de liberté ... pour vivre une vie longue et heureuse même sans elle. Pour retrouver l'amour. Elle sera toujours là pour toi ... dans dix, vingt ans."

Des larmes brûlantes brouillèrent ma vue et je reniflai avant de les refouler.

"Il ne s'agit pas de ce que ma femme voudrait mais de ce que je veux." Dit Maximus calme et déterminé, d'une façon si définitive et si pleine de dignité que malgré mes efforts mes larmes se déversèrent sur mes joues. Je les essuyai d'un mouvement plein de colère.

"Tu es un égoïste. Tu ne penses pas à ceux qui, ici, t'aiment et veulent que tu vives. Tu penses seulement à toi."

Mon explosion ne le fit pas changer d'avis. Il essuya doucement mes larmes de son pouce.

"Julia, si je pouvais trouver la solution pour accomplir ce que je dois accomplir et rester en vie ensuite ... je la choisirais. Je sais qu'Olivia et Marcus m'attendront le temps que je me reste à vivre."

"Mais je t'ai offert une solution et tu ne l'as pas acceptée."

"Il y a des bonnes raisons pour cela."

"Je sais, je sais... Juba. Tu ne penses pas que Juba sacrifierait volontiers sa vie pour ta liberté?"

"Peut-être. Mais ce n'est pas mon choix. Et je ne sacrifierai pas ta vie pour ma liberté."

Etonnée, je me relevai.

"Quoi ? De quoi parles-tu ?"

Maximus regarda la cime des arbres.

La ville près d'ici c'est Ostie, n'est-ce pas ? Il y a une armée à Ostie?"

Mes yeux s'agrandirent, un espoir insensé se levait en moi. Pourquoi n'y avais-je pas pensé ? Il y avait une base militaire à Ostie! J'y avais passé quelques jours en venant de Mésie avant d'entrer dans Rome!

"Oui. Oui. Tu pourrais..."

Mais avant que je puisse poursuivre, Maximus posa un doigt calme sur mes lèvres.

"Je pourrais m'approcher de cette légion et la trouver, plus que probablement, sous le contrôle d'un général fidèle à Commode.

Expliqua-t-il calmement et doucement comme le ferait un père voulant expliquer à un enfant furieux qui voulait la lune pourquoi il ne pouvait l'avoir.

"S'il me reconnaissait, je serais abattu immédiatement et s'il ne me reconnaissait pas, alors, il me retiendrait jusqu'à ce que mon identité soit révélée. Dans l'un ou l'autre cas, je serais mort et Commode toujours vivant."

"Mais, et s'il y a des hommes que tu connais et qui soutiennent ta cause ?"

"C'est peu probable parce que mes armées sont au Nord. Mais, même si c'était une des légions Félix, je ne pourrais toujours pas partir d'ici, Julia."

"Mais, tu pourrais aller les voir et revenir, ensuite, ici. J'irais avec toi. Tu pourrais faire des projets "

"Non..."

Je fermai les yeux sous le coup d'une frustration si intense que je crus que j'allais me mettre à hurler.

"Maximus, pourquoi non ? Cela n'a pas de sens. Tu es un commandant d'armée et il y a une armée tout près."

"Non, je n'en suis plus un. Julia, tu ne sais à quel point Commode est un homme rancunier. Tu ne sais pas ce qu'il est capable de faire."

N'étant pas sûr de bien comprendre ce qu'il insinuait, je restai silencieuse un long moment avant de demander.

"A qui ?"

"À quiconque contrarie ses plans ... à quiconque me vient en aide."

"Tu veux dire moi."

"Oui."

J'agrippai les bras de Maximus et le secouai légèrement, un geste qui me venait naturellement quand il me rendait folle à s'obstiner comme il le faisait en ce moment.

Comme toujours, c'était comme essayer d'ébranler les colonnes du temple de Jupiter.

"Maximus, tu ne comprends pas ? Je désire prendre ce risque."

"Moi pas."

"Maximus ..."

"Julia, combien de fois as-tu été à l'amphithéâtre pour voir les jeux ?"

"Maximus, ne changes pas de sujet."

"Réponds-moi simplement."

"Seulement une fois. Pour te voir."

"Es-tu restée toute la journée ?"

"Non, je suis restée à l'extérieur jusqu'à ce que j'entende la foule scander ton nom."

"Alors, tu n'as aucune idée des atrocités qui se passent là."

Même si je n'étais restée que quelques minutes au premier spectacle, ce que j'en avais vu m'avait suffi.

"Je ... j'en ai une certaine idée."

Maximus secoua la tête.

"Les gladiateurs comme moi combattent en fin d'après-midi. Des gladiateurs, particulièrement habiles, se battent à un contre un. Mais, plus tôt dans la journée, l'arène est remplie de paires de gladiateurs - des douzaines d'hommes en même temps - qui sont lancées les unes contre les autres et contre des animaux sauvages qui sont entraînés à tuer des hommes. La plupart des animaux ne tuent pas spontanément les gens, tu sais, même s'ils sont affamés. Ils doivent être entraînés pour tuer. Le carnage est épouvantable." "C'est quelque chose que je ne veux jamais voir."

Qu'est-ce que cela avait à voir avec moi qui voulais l'aider à s'échapper?

"Et c'est loin d'être le pire."

Maximus parlait bas contemplant le crépuscule.

"Le matin, les représentations sont particulièrement terrifiantes. C'est quand les hommes condamnés sont liés et jetés aux animaux sans avoir la possibilité de se défendre. Les femmes et les enfants à cause de leur religion ou parce qu'ils sont prisonniers de guerre subissent le même sort. Ils sont déchirés en morceaux alors qu'ils sont encore vivants."

Il s'éclaircit la gorge et je me retins de mentionner ce qui m'avait fait fuir l'amphithéâtre.

"Et j'ai vu pire. La semaine dernière, nous avons été emmenés à l'arène, tôt, pour quelque raison et laissés dans des cellules pratiquement toute la journée. On donne les meilleures cellules aux gladiateurs les plus valeureux, celles juste un peu en dessous du niveau du sol, et, donc, nous pouvions voir dans l'arène et entendre tout ce qui s'y passait."

Maximus prit une profonde inspiration, une inspiration quelque peu tremblante et je savais que, derrière ces mots, il y avait quelque chose d'épouvantable car c'était un vétéran, qui avait côtoyé le sang, la mort, la souffrance, l'horreur.

"Les jeux sont offerts par des fonctionnaires espérant être réélus et ils savent que celui qui propose la meilleure représentation a les meilleures chances de l'être.

Par 'meilleure représentation', je veux dire la plus sanglante et la plus dépravée. Beaucoup de ces spectacles dépasse la limite de la 'simple' brutalité pour proposer des représentations basées sur la perversion sexuelle."

Il s'arrêta de parler et se plongea dans la contemplation des étoiles qui commençaient à apparaître sur le tapis bleu du ciel crépusculaire, un fin liseré orangé embrasant l'horizon du côté de la mer.

Je lui donnai le temps de se reprendre avant de le presser à continuer, sachant qu'il avait besoin d'en parler même s'il semblait réticent à vouloir le faire, même si j'étais réticente à vouloir entendre ce qu'il avait à dire

"Continues," dis-je aussi doucement que je le pouvais. " Il est assez difficile de me choquer, tu sais."

Maximus se passa la main sur la figure avant de continuer et ce geste qui m'était devenu si familier me donnait toujours envie de le prendre dans mes bras pour le réconforter comme s'il n'était qu'un enfant épuisé.

Sais-tu que les spectateurs pique-niquent pendant qu'ils observent ces choses? Ils mangent tranquillement pendant que des gens comme eux se détruisent et s'entre-tuent devant leurs yeux. Ils sont complètement insensibles aux actes les plus barbares."

En esprit, je revis les gens autour de l'étal sous l'arcade du Colisée? Population suante, bruyante portant des chapeaux et des coussins, des paniers de nourriture et des outres de vin, prête à tout pour oublier pendant quelques heures la misère absurde de sa vie et regardant, sans ciller, détruire la vie d'autres personnes de manières affolantes

Maximus enfonça sa tête dans ses épaules, sa voix maintenant presque inaudible.

Ils ont poussé une femme dans l'arène. Une belle femme. Elle était nue et fut fixée, le visage en bas, sur un chariot doré aux décorations complexes qui ressemblait à un autel. C'était comme une offrande humaine aux dieux. Après avoir poussé le chariot tout autour de l'arène afin que chacun puisse la voir correctement, ils l'ont couverte de peaux d'animaux. Alors, un homme est entré dans l'arène avec un animal qu'il avait évidemment particulièrement dressé ... et l'animal a violé la femme."

Je sursautai violemment, mes ongles s'enfoncèrent dans ses bras sans que j'en eusse conscience C'était donc ça

Il pouvait comprendre que l'on verse le sang et que l'on tue dans un combat mais pas qu'on verse celui des innocents et des gens sans défense.

Il supportait la douleur et la violence dans un contexte de guerre mais pas les abus et la perversion quel que soit le contexte d'ailleurs.

Et, soudain, je me demandai ce qu'il avait du ressentir en découvrant les corps morts d'Olivia et de Marcus, ce qu'il avait vu au-delà de leurs morts et de ce qui les avait causées.

"Je ne te dirai pas quel genre d'animal c'était. Je n'aurais pas cru cela possible. Ses cris perçants étaient épouvantables. Inutile de dire qu'elle fut gravement blessée et qu'elle saignait abondamment. Des animaux sauvages ont alors été lâchés pour la terminer. La foule a adoré."

En dépit de mes efforts, un sanglot s'échappa de mes lèvres tremblantes et Maximus m'attira contre lui, me serrant dans ses bras musclés.

Mes larmes se répandirent à nouveau sur le cuir noir tandis que je pleurais sur la cruauté sans raison d'un monde dans lequel on pouvait élever et entraîner une fillette à devenir une prostituée, dans lequel on pouvait abattre, de manière impitoyable une femme pour l'amusement de la masse.

Je pleurai sur une femme morte et sur un fils mort dont la seule faute avait été d'être la femme et le fils d'un homme trahi par le fils de son empereur, mais, surtout, je pleurai sur Maximus. Je pleurai sur la cruauté de sa déchéance et de son asservissement, sur l'immensité de sa perte et de sa douleur, versant les larmes que son besoin d'être fort l'empêchait de verser. Des larmes qu'il avait tellement besoin de verser.

"Et il y a plus. "Chuchota-t-il.

"Je ne veux pas l'entendre, " Pleurais-je, la tête enfouie contre son épaule, mes paroles assourdies, la douleur dans ma poitrine si intense que je pensais que mon coeur allait éclater.

"Tu dois l'entendre."

Il attendit que mes pleurs diminuent

"Une file de chariots entra, chacun tirant une femme nue. Quand elles furent déchirées et désarticulées, mais toujours vivantes, les animaux ont été envoyés pour les terminer. Et ce n'est pas le pire que j'ai vu. Le pire impliquait environ une douzaine de jeunes filles blondes certaines avaient l'air de ne pas avoir 10 ans - probablement des Germanes. Je suis peut-être même responsable de leur présence là. C'étaient des prises de guerre."

Maximus frissonna et murmura,

Je ne peux te raconter ce qui leur est arrivé."

Au chagrin que contenait sa voix, je me serrai contre lui.

N'y aurait-il donc aucune fin à sa douleur ? N'était-ce donc pas suffisant qu'il ait perdu son rang et sa liberté, qu'il ait perdu sa maison et sa famille ? Devrait-il donc perdre aussi ses illusions d'avoir accompli correctement son devoir de soldat pour Rome ?

Maximus, doucement, me caressa le dos comme je me laissais aller contre lui, épuisée, sans force, le monde, à mes yeux, n'étant plus qu'un endroit sinistre et sombre, ses bras le seul refuge sûr.

"Comprends-tu maintenant," demanda-t-il d'une voix légèrement tremblante, "pourquoi je ne veux pas t'impliquer dans un complot pour me libérer ? Tu pourrais terminer dans cette arène comme divertissement pour la foule. Je ne veux pas vivre cela, je ne peux accepter cela."

Incapable de parler, je posai la tête contre son épaule et reniflai et nous restâmes ainsi un long moment, isolés de la cruauté du monde, isolés de nos destins fatidiques. Nous consolant tous les deux, tirant tous les deux un réconfort de la présence de l'autre.

Je finis par me redresser.

Je pris son beau et rude visage entre mes mains.

"Je suis désolée d'avoir dit que tu étais égoïste."

Il sourit et m'embrassa le bout des doigts, un baiser doux et léger comme l'effleurement d'une aile de papillon.

"Tout va bien."

"La nuit dernière, tu as dit que tu étais responsable de la mort de ta famille et que tu méritais de mourir. Maximus ... qu'est-ce qui leur est arrivé ?"

Instantanément, je sentis ses muscles se contracter, je le sentis redevenir distant.

Je préférerais ne pas en parler ce soir."

Je posai les mains sur les épaules de Maximus et étudiâi son visage aux traits tirés.

Mon instinct ne m'avait pas trompée.

Olivia n'avait pas été simplement assassinée. Quelque chose de beaucoup plus épouvantable lui était arrivé. Et à Marcus, aussi.

"Je comprends." Dis-je tout en me maudissant intérieurement d'avoir posé cette question et en me torturant les méninges pour essayer de trouver un sujet de conversation qui allègerait l'atmosphère devenue insoutenablement pesante entre nous.

L'estomac de Maximus gronda en réponse, diversion bienvenue parmi toutes ces évocations sinistres.

Oh, j'ai oublié que tu n'avais pas mangé depuis si longtemps. Tu dois être affamé."

S'emparant avec soulagement de l'excuse, Maximus se caressa l'estomac.

En réalité, Je le suis."

Je me levai et lui pris la main.

Viens, le repas nous attend dans mon appartement. C'est probablement froid maintenant."

Maximus me permit de l'entraîner sur le sentier du retour.

"Ce n'est probablement plus là du tout. Tes chats l'ont sans doute, à nouveau, dévoré! Les chats les mieux nourris que j'ai jamais vus!" Fit-il remarquer d'un ton légèrement moqueur

Je ris.

Non, j'ai ordonné aux domestiques de couvrir les plats cette fois."

Je glissai mon bras autour de sa taille et, spontanément, Maximus posa sa main sur mon épaule.

Gestes si naturels, si spontanés, si détendus comme s'ils existaient depuis toujours, ainsi qu'ils auraient toujours du exister.

Les domestiques étaient en train d'allumer les lampes et les lanternes ainsi que les torches dans les supports en fer bordant le chemin principal, quand nous atteignîmes la maison.

Maximus se raidit en les voyant eux mais mon bras serra fermement sa taille ce qui l'empêcha de retirer sa main de mon épaule.

Mon personnel de maison était bien formé tant au niveau de l'efficacité qu'en ce qui concernait la discrétion, mais même si les hommes et les femmes baissaient la tête avec respect, je savais qu'ils lançaient des regards avides vers l'homme en tunique bleue et en armure de cuir noir.

Depuis la mort de Marius Servilius, aucun invité n'avait été logé à la villa et les visiteurs masculins n'allaient pas au-delà du studio du rez-de-chaussée.

Peu de maisons romaines sont gérées par des femmes et parfois la modestie peut être utile. De plus, le deuil est l'excuse parfaite pour éviter les distractions.

Ignorant d'une manière hautaine leur curiosité à peine déguisée, je conduisis Maximus vers l'escalier et la sécurité de mon appartement privé.

À ma grande consternation, Apollinarius était là, dirigeant une troupe de domestiques qui s'affairaient, portant des plats couverts et des amphores, des nappes et des serviettes, de petites fioles et des lampes. Les femmes se bouscuaient dans le salon tandis que les hommes entraient et sortaient de la deuxième chambre à coucher.

Quand ils nous virent, ils se figèrent sur place et nous saluèrent avec respect.

Apollinarius rayonnait.

"Juste à temps!" Dit-il.

"Général, vos vêtements viennent d'arriver et votre bain est prêt."

"Merci." Grommela Maximus tout en se dégageant vite de mon étreinte. Je le laissai faire.

J'allai à la table pour inspecter le dîner.

Les domestiques immensément curieux faisaient toute une affaire pour s'occuper de leurs tâches tout en jetant des regards obliques vers Maximus.
Ils savaient qui il était. C'était normal.
Certains d'entre eux avaient même été aux jeux.
Un homme inconnu dormant dans l'appartement privé de leur maîtresse qui vivait d'habitude recluse était une vraie nouveauté dans une maison si calme.
Le gladiateur étoile de Rome en était une autre, autrement plus impressionnante, d'ailleurs !

De sa place sur un divan, Rubia regardait, indignée, les domestiques qui s'affairaient osant perturber sa majestueuse intimité et j'étais entièrement d'accord avec elle!
Je voulais tout le monde dehors et sur le champ avant que leur présence ne détruise le mince résultat de mes efforts pour alléger l'état d'esprit de Maximus.

"J'espère que la taille est la bonne. Quand je les ai achetées, je vous avais seulement vu de loin..."
Continua mon ancien professeur privé, totalement inconscient du trouble qui régnait dans la pièce.
Maximus hocha la tête, visiblement mal à l'aise devant la courtoisie affairée d'Apollinarius et devant la curiosité à peine déguisée des domestiques.
Un mal insidieux surgit à l'arrière de mon crâne.
Rubia avait raison : quelqu'un devait mettre bon ordre dans tout ce remue ménage avant qu'il ne soit trop tard ... tâche qui reposait habituellement sur mes épaules.

"Laissez-nous."

Les domestiques sursautèrent au son de ma voix, son qu'ils appelaient, en privé, "la voix".
Six ans s'étaient écoulés depuis que le cuisinier de Silvia Cornelia avait essayé de poser ses pattes sur moi.
Et depuis, j'avais appris à tirer mon plan non seulement avec l'insolence de certains domestiques, mais aussi avec les manœuvres d'intimidation de contremaîtres, l'indocilité de capitaines, la déloyauté d'agents commerciaux, l'arrogance de concurrents et l'obstination de prétendants indésirables.

C'est mon mari qui m'avait appris comment faire, lui qui n'élevait que très rarement la voix et dont le manque absolu d'émotion quand il donnait ses ordres ne laissait aucun doute sur le fait qu'il s'attendait à être obéi sans retard ni quelles seraient les conséquences s'ils n'étaient pas exécutés.
Le personnel de maison reconnaissait l'interjection du maître et cela lui prit juste quelques secondes pour terminer leurs tâches et dégager la chambre, "la voix" les ayant aussi avertis de ne pas revenir sans être appelé et que le bavardage ne serait pas toléré.

Je me tournais vers Apollinarius qui se dandinait, gêné, d'un pied sur l'autre, signe qui indiquait qu'il était mortifié de n'avoir pu empêcher la situation de devenir embarrassante.

J'adoucissais 'la voix'.

"S'il te plaît, mon ami, sois gentil d'annuler tous mes rendez-vous pour la semaine qui vient. Je ne recevrai pas de visiteurs non plus. Informes Athenodorus et Nicia que je veux qu'ils me servent moi et le général personnellement."

Apollinarius acquiesça.

"S'il y a des lettres à signer et à expédier, présentes-les moi pendant le petit déjeuner. Traites directement les autres questions. Tiens-moi au courant de ce que je dois savoir après que j'ai signé le courrier. À propos, dis à Athenodorus que je veux le petit déjeuner servi sur la terrasse."

"Comme tu le souhaites, Julia."

"Merci, Apollinarius. Je te verrai dans la matinée."

Mon ancien professeur privé s'inclina légèrement puis quitta la pièce refermant soigneusement la porte derrière lui.

Lorsque nous fûmes seuls, nous n'échangeâmes pas un mot nous contentant de nous regarder pendant un long moment puis Maximus parla.

"Je vais aller me baigner."

"As-tu besoin d'aide ?" Proposais-je étourdiment avant de remarquer mon erreur mais c'était déjà trop tard et je rougis violemment.

Où donc avais-je la tête ? Comment pouvais-je parler ainsi sans réfléchir ? Où était la femme qui pouvait facilement maîtriser les domestiques insolents, les contremaîtres impertinents, les capitaines indociles, les agents commerciaux déloyaux, les concurrents arrogants et les prétendants indésirables ?

"Ce que ... je ... je voulais dire est ...euh ... toutes ces boucles..."

Maximus sourit doucement devant mon impossibilité à maîtriser mon balbutiement.

"Je peux appeler Phaedrus pour t'aider... Il était le valet de chambre de mon mari ... il s'ennuie, maintenant, car il n'a plus rien à faire... Apollinarius a emmené son valet de chambre avec lui... Phaedrus est vieux, mais il..."

Maximus leva sa main droite et, doucement, effleura ma joue de son doigt calleux, touchant ma peau aussi légèrement qu'il avait touché les pétales veloutés de la rose couleur rouge sang.
Je frissonnai et détournai les yeux.

"Julia ... Julia... C'est bon ... je peux le faire moi-même... De plus, je suis un esclave... "

"Non".

" Julia, "Continua-t-il tout en caressant distraitement ma joue," tu dois l'accepter... "

"Non".

" Julia, je ne devrais pas être ici ... je ne devrais pas partager ton appartement... Tu dois penser à ta réputation ..."

" Non! "

" Julia, même si l'on peut accepter le fait que tu m'ais loué pour ... je ne devrais pas vivre dans ton appartement privé ... je devrais être logé quelque part ailleurs, avec tes ... "

" NON! "

Ma véhémence fit cligner des yeux Maximus mais ne lui fit pas retirer sa main de ma joue, il s'arrêta juste de la caresser.

"Non, Maximus. C'est ma maison et mes paroles sont la seule loi qui gouverne ce lieu!" Dis-je, répétant inconsciemment les mots de mon mari. "Et dans ma maison il n'y a pas d'esclaves. Il n'y a que des domestiques payés ou des invités. Dans le cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu appartiens à la deuxième catégorie. Un invité inattendu mais bienvenu. Et maintenant, Général, allez prendre votre bain. J'ai faim et je ne peux pas commencer à dîner sans mon invité..."

Maximus m'offrit un petit sourire triste.

"Je peux toujours dire quand tu es fâchée contre moi, Julia, parce que tu ne m'appelles plus ' Maximus mais tu dis 'Général' ..."

Et je lui souris, même si mon sourire n'était pas joyeux.

"Je ne suis pas fâchée contre toi, Maximus ..."

"Même si j'ai refusé de m'enfuir?"

Je poussai un soupir à faire trembler les murs.

"Je peux comprendre les raisons pour lesquelles tu refuses de t'échapper, Maximus. Je peux même accepter et respecter cette décision. Mais tu ne peux me demander d'en être heureuse. Même toi tu ne peux exiger autant de moi..."

Une étincelle surgit de la profondeur de ses stupéfiants yeux bleus. Il déglutit péniblement et cligna rapidement des yeux, comme s'il voulait camoufler une émotion qui se manifestait de manière intempestive puis il laissa retomber sa main, baissa le regard et resta silencieux.

"Va, Maximus. J'ai vraiment faim."

Sans un mot, il tourna les talons et entra dans la chambre à coucher, fermant la porte derrière lui.

Je restai dans le salon, un instant, puis marchai vivement vers la terrasse, j'étouffais à l'intérieur et avais un cruel besoin de respirer l'air extérieur, de sentir la brise caresser ma peau et cela même si je venais de revenir des jardins.

D'habitude, la superbe vue sur la mer Tyrrhénienne aidait mon esprit à se calmer et le fait d'être assise parmi les fleurs et les arbustes en pots me permettait de récupérer le contrôle de moi-même.

Mais aujourd'hui cela ne marcha pas...

Car aujourd'hui mes tourments venaient de Maximus...

Je contemplai l'eau au-delà de la plage de sable mais n'y vis que le bref trouble qui avait tourbillonné dans les yeux couleur de mer de Maximus.

Brusquement, je quittai la terrasse pour me diriger vers la porte de la deuxième chambre à coucher et frappai doucement. Je n'avais pas la moindre idée de l'excuse que j'offrirais pour m'immiscer dans son intimité et je ne m'en souciais pas.

Je pourrais toujours dire que je voulais vérifier que les domestiques avaient correctement fait leur travail, même si l'excuse était plus que boiteuse après la démonstration d'efficacité que venait de donner d'Apollinarius.

Pas de réponse.

Je frappai de nouveau.

Toujours le même silence.

Lentement, je tournai le bouton et ouvris la porte.
"Maximus ?"

La pièce était vide.

Je ne me rappelais pas avoir pénétré dans cette pièce depuis mon arrivée à la villa comme jeune mariée. Elle restait fermée sauf quand les servantes la nettoyaient du plancher au plafond. Le fait que c'était une chambre destinée à un enfant qui n'avait pas vécu, faisait que je l'évitais comme j'évitais de penser à cet enfant.

Dans la lumière dorée projetée par les lampes à huiles, je découvris qu'elle était plus grande que dans mes souvenirs et bien équipée comme les autres chambres de la villa.

Elle était sans fenêtre, mais pas oppressante car des peintures murales pastorales couvraient entièrement les murs et débordaient, même, sur le plafond transformé en ciel azurée. Il y avait un grand lit confortable dont les couvertures avaient une délicate nuance de vert qui s'accordait parfaitement aux couleurs des peintures murales, un coffre sculpté se trouvait à son pied.

Les nouveaux vêtements de Maximus étaient sur le lit, entassés : trois tuniques - une blanche, une couleur sable et une bordeaux, des sous-vêtements masculins, deux ceintures et une paire de bonnes sandales.

Un grand tapis en laine de type oriental recouvrait une grande partie du sol en mosaïque et deux grands buffets en bois dominaient un mur, tandis qu'une chaise se trouvait proche d'une petite table laquelle supportait une lampe en bronze dont les quatre supports étaient allumés.

Une autre brûlait sur une seconde table proche du lit où il y avait aussi un plateau de fruit frais, une cruche d'argent et un verre.

La porte fermée de l'autre côté de la pièce me renseigna sur ce que je voulais savoir sur l'endroit où se trouvait Maximus.

Elle ouvrait sur une vaste salle de bains carrelée entièrement équipée, toilette, bain et bassin, éclairée la journée par un dôme de verre.

Voyant qu'il était déjà trop tard pour parler à Maximus et que je devrais attendre qu'il regagne le salon pour le faire, je tournai les talons pour quitter la pièce mais quelque chose de l'autre côté du lit capta mon attention.

La cuirasse en cuir noir gisait sur le sol, là où Maximus s'en était débarrassé, en compagnie de ses bottines.

Sa tunique bleue d'esclave avait atterri quelques pas loin lorsqu'il l'avait retirée en se dirigeant vers la salle de bains, laid cocon dont une chrysalide se libère pour donner naissance à un beau papillon.

Je pris la tunique, qui était encore chaude de son corps.

Elle était faite de grosse toile, usée, froissée, guère plus qu'un chiffon alors qu'elle semblait si majestueuse sur lui ... Je la portai à mon nez et la reniflai avec avidité.

Cela sentait le cuir, la sueur et son parfum, unique, musqué, masculin.

Je fermai les yeux, étreignant la tunique contre mes seins comme j'avais envie de l'étreindre lui, mes narines emplies de son odeur, mon esprit envahi par les images de Maximus renonçant à ses vêtements et marchant pieds nus vers la baignoire... Je n'avais jamais vu Maximus déshabillé, sauf dans mes rêves. Je ne l'avais même jamais vu torse nu, la beauté de son corps toujours occultée par ses vêtements sinon par sa maîtrise de lui-même.

Mais ce que j'en avais déjà vu était plus qu'assez.

Comme je restais là, les yeux fermés, le nez enfoui dans sa tunique, la douce fièvre familière s'empara de mes veines et je sentis ma peau devenir brûlante et sensible.

Je n'avais jamais vu Maximus déshabillé. .. Et, maintenant, seule une porte fermée se tenait entre nous, entre sa beauté nue et moi...

Il aurait été si facile de faire les quelques pas qui me séparaient de la porte et de l'ouvrir... Il aurait été si facile de m'introduire dans la salle de bains en défaisant les fibules qui maintenaient ma tunique et de la laisser glisser le long de mon corps, près de la baignoire en marbre... Il aurait été si facile de me faufiler dans l'eau chaude et parfumée et de me coller contre son corps nu, humide, ...

Me rejetterait-il ?

Ou verrais-je ses yeux bleus brûler du même feu impérieux qui y avait flambé, il y avait six ans, alors que nous nous trouvions dans une minuscule l'alcôve ?

Serait-il outré ? Ou soulagé que ce soit moi qui prenne l'initiative ?

Accepterait-il que ce soit moi qui sois dans ses bras? Ou fermerait-il les yeux et feindrait-il de croire que la femme qu'il prenait était sa femme défunte ?

Une bouffée de parfum parvint à mes narines ... une senteur boisée ... résine, pin et herbes... Savon... Ce fut suivi par des barbotements ... quelqu'un qui se nettoyait énergiquement... Mes yeux s'ouvrirent tout grands... Quelque chose n'allait pas... vraiment pas... Une fois fermées, les lourdes portes en chêne ouvragées de mon appartement assourdisaient tous les bruits...

Donc, la porte n'était pas fermée comme je l'avais pensé en entrant dans la chambre à coucher de Maximus. Et, de fait, elle était légèrement entrebâillée et, en l'examinant plus attentivement, j'eus la vision du dallage de la salle de bain et de la baignoire.

Fascinée, je restai figée là, écoutant les sons venant au-delà de son seuil, tandis que Maximus se lavait avec une efficacité tout militaire et un plaisir tout romain.

Mes mains se resserrèrent sur la tunique, mon cœur battit la chamade, mon esprit me criait de quitter tout de suite la chambre, que je ne devais pas être aperçue là, donnant l'impression de l'espionner même si cela n'avait pas été mon intention mais mon corps se rebellait à cette idée et me pressait au contraire d'aller à lui, de franchir le seuil et de le rejoindre ... de franchir le seuil et de le faire mien...

Soudain, il y eut un son plus fort suivi d'un silence. Par l'entrebâillement, je vis quelque chose de blanc. Une serviette. Il était sorti de la baignoire et se séchait.

Je devais m'en aller. Il pouvait ouvrir la porte tout moment, maintenant, et entrer dans la chambre à coucher et ... me découvrir en train d'êtreindre sa tunique et d'envahir son intimité ... pourtant je ne pus bouger.

Mes yeux surprirent un mouvement. Une ombre. Puis un morceau de peau nue, bronzée, encore humide, tendue sur des muscles bien découplés.

Le dos nu de Maximus!

La courbe d'une fesse ronde joliment sculptée et dure comme la pierre.

Etreignant toujours sa tunique d'esclave, je quittai en courant la chambre à coucher.

Retrouvailles

Au moment où Maximus émergea de la deuxième chambre à coucher, j'avais réussi à me reprendre assez pour lui offrir l'apparence calme et souriante de la parfaite hôtesse en train d'accueillir son invité distingué. Il avait choisi la tunique couleur de sable, celle qui mettait merveilleusement en valeur son bronzage intense et ses cheveux et sa barbe châtain foncés. Elle était un peu serrée à la poitrine et un peu trop courte de deux ou trois centimètres mais Maximus n'était pas le genre d'homme à être dérangé par de telles imperfections vestimentaires et, de toutes façons, il pouvait porter à peu près n'importe quoi avec une élégance naturelle et inconsciente que plus d'un empereur lui auraient enviée, que ce soient des fourrures de loup argentées ou une rude tunique d'esclave.

Entre le bas de la tunique et les sandales, je pouvais admirer le galbe de ses jambes nues et bronzées : elles étaient follement attirantes.

Sa taille était enserrée dans une ceinture en peau et il avait un cordon en cuir autour de son cou auquel deux dents pointues, certainement des dents de carnassier, étaient suspendues.

Soudain, je me rappelai que j'avais déjà vu ce cordon en Mésie mais que ce qui y était suspendu avait toujours été caché par sa tenue militaire.

En vérité, je ne l'avais pas vu mais l'avais découvert par hasard quand j'étais en train de lui lécher et de lui embrasser le cou dans la minuscule alcôve!

Avec ses cheveux toujours humides, entouré d'une faible senteur de pin, Maximus était tout simplement éblouissant.

J'étais assise sur un des divans en train de nourrir Rubia de morceaux de crevettes qu'elle grignotait avec préciosité.

Elle regarda Maximus en rétrécissant ses yeux verts, sembla l'accepter et continua de manger.

Les chats sont réputés pour leur goût parfait.

"Tu te sens mieux ?"

"Oh, oui!"

L'enthousiasme évident de sa réponse me fit sourire et je lui indiquai une chaise près de la table avant de me laver les doigts dans un bol en argent.

"Cela ne t'ennuie pas, n'est-ce pas ? Je veux dire, les chats ..."

"Non, pourquoi devrais-je l'être ?"

"Certains hommes n'aiment pas les chats ..."

"Je les aime beaucoup. Ils sont beaux et intelligents... Comme toi ..."

"*Comme toi!*" Aurais-je voulu lui dire, en me rappelant sa peau bronzée et brillante que j'avais aperçue par l'entrebâillement de la porte, souvenir qui hantait toujours mon esprit tandis que j'admirais, en silence, la qualité féline de sa beauté et la grâce inconsciente de ses mouvements.

Cette fois, je réussis à ne pas rougir et lui offris un large sourire en échange de son compliment puis continuai à parler.

"C'est Rubia," Dis-je sur un ton qui pouvait donner l'impression que j'étais en train de lui présenter non pas un énorme chat au pelage à trois couleurs mais ma fille en âge de se marier.

"Ce fut ma première amie quand je suis rentrée à Rome. Une très bonne amie. Je l'ai trouvée quand elle n'était qu'un chaton perdu dans le camp des prétoriens ..."

"Vous étiez au camp des prétoriens ?"

"J'y ai passé quelque temps à mon arrivée à Rome..."

Maximus releva ses sourcils d'un air interrogateur.

"Peut-être te rappelles-tu que nous avons été reconduites à Rome sous la protection de la légion que l'empereur renvoyait en Italie..."

Il hochait la tête tout en prenant d'innombrables précautions pour caser sa grande carcasse sur la chaise tout comme si, ayant passé tellement de temps loin des meubles civilisés, il avait peur de la casser.

Quand il fut sûr qu'elle tiendrait, Maximus se détendit visiblement et je dus faire un effort pour masquer mon hilarité.

"Ma manumissio fut traitée séparément de celles des autres femmes... L'officier responsable m'a laissée au camp des prétoriens pendant qu'il allait s'occuper de mes papiers et, quand il est revenu, il m'a emmenée à Rome. C'est pendant qu'il s'occupait de régler les formalités administratives que j'ai trouvé Rubia sous un chariot. Elle était perdue et affamée. Cornelius Crassus voulait m'emmener dans sa maison familiale ..."

"Cornelius Crassus ?"

"L'officier responsable. Un homme bon. Il est allé au-delà des ordres de l'empereur et de son devoir et m'a aidée..."

C'était la première fois que j'énonçais ouvertement ma gratitude envers le jeune questeur, un sujet que j'abordais toujours avec répugnance même avec Apollinarius.

Mais, en compagnie de Maximus et après toutes ces années, cela me semblait naturel de reconnaître publiquement quelque chose que je ne pouvais nier : Cornelius Crassus était bon et m'avait aidée quand, à la fois, Maximus et Marc Aurèle avaient quitté ma vie.

Tout en parlant, j'avais plongé mon regard dans celui de Maximus et je vis quelque chose flamboyer dans les profondeurs des eaux bleues vertes, une flamme étincelante qui se transforma, en un instant, en un éclair glacé... Quelque chose de troublant et d'étourdissant.

Surprise, je clignai des yeux sous ce regard dur et fixe. Peut-être la lumière des lampes à huile me jouait-elle des tours.

"L'empereur m'avait confiée à sa garde. Il m'a dit qu'il était un de ses hommes les plus sûrs à Rome. La dernière fois que je l'ai vu, il portait une toge sénatoriale..."

Les sourcils de Maximus se levèrent encore plus haut.

"Tu as connu Marc Aurèle ?"

"Et bien ... oui. Il m'a conviée sous sa tente la nuit de son arrivée en Mésie ..."

"Tu es allée dans sa tente ?"

Dans les années qui suivirent cette nuit - une des nuits les plus douloureuses de ma vie - j'en étais venue à considérer cette rencontre secrète entre une jeune esclave prostituée et un empereur romain vieillissant comme quelque chose de tout à fait naturel.

L'étonnement de Maximus me rappela que ça ne l'était pas.

"Oui ... il a voulu me remercier d'avoir sauvé la vie de son général préféré ... la tienne..."

Maintenant Maximus semblait positivement abasourdi et à court de mots.

"Quand je lui ai parlé, j'ai compris pourquoi tu l'aimais tellement. C'était un grand homme ... je l'ai pleuré ..."

"Tu as parlé à l'empereur ?" Insista Maximus, comme s'il était incapable de pouvoir imaginer que Marc Aurèle ait pu s'intéresser à moi.

Je choisis de ne pas m'en offenser et ne lui rappelai pas que mon rôle dans le sauvetage de l'empire n'avait pas été mineur.

"Oui, nous avons parlé. Surtout de toi... Il t'aimait, Maximus... Il m'a dit que tu étais le fils qu'il aurait du avoir..." Enonçais-je doucement.

Maximus resta silencieux mais je pus voir ses lèvres trembler légèrement avant qu'il ne les presse fermement l'une contre l'autre pour les en empêcher. Je lui accordai un moment pour se remettre avant de désigner les aliments car, ayant écarté les domestiques, nous devions nous servir nous-même.

"Du vin ?" Lui demandais-je en haussant un sourcil.

Il sourit timidement.

"Juste un peu. Tu ne le coupes pas avec de l'eau ?

Je ris.

"Non, je préfère en boire très peu, mais sans eau. En plus, couper du Caecuban est un crime. Mais si tu préfères couper le tien... "

Je n'ajoutai pas que, car je préférais ne pas mettre cette habileté en avant, je pourrais probablement tenir la boisson mieux que lui. N'importe quelle femme de mon ancienne profession apprend rapidement à se débrouiller tant avec ses déceptions qu'avec le vin. Si elle ne le fait pas, elle aura seulement une fin encore plus malheureuse que ne l'avait déjà été sa vie.

Timidement, les sourcils froncés, Maximus but une petite gorgée avant de finir par sourire.

"Cela n'a rien à voir avec le vin que l'on sert à l'armée ..."

"Non, c'est plutôt le vin que l'on sert aux sénateurs et aux aristocrates. Ils le payent très cher ... et mes bateaux le transportent aux quatre coins de l'empire..."

J'ai pris une crevette et des légumes et commençai à manger.

Maximus sembla hésiter un instant avant de soigneusement remplir son assiette. J'étais affamée et lui aussi sûrement.

Pourtant, il paraissait perplexe, sans doute parce qu'il était peu habitué à la prodigalité d'une table comme la mienne.

Il prit un artichaut en saumure et mordit dedans avec précaution puis son visage s'illumina.

Je me demandai à quand remontait la dernière fois où il avait pu manger de tels mets délicats comme ceux qui étaient présentés devant lui.

Un sacré bout de temps, à coup sûr !

Peut-être même qu'il n'avait plus rien connu de tel depuis les six années qui s'étaient écoulées depuis que, assise sur un tabouret à ses côtés alors qu'il était allongé sur un divan, je l'avais nourri de petits morceaux de mets raffinés tandis qu'il jouait avec mes cheveux et me caressait les bras...

La première bouchée avalée, il se mit à manger de bon coeur.

Pour un soldat et un fermier, il avait plutôt de bonnes manières à table.

Nous avons mangé en silence pendant quelques instants puis Maximus me demanda.

"C'est ce que tu as fait, n'est-ce pas ?"

"Excuses-moi ?"

"Me sauver la vie. C'est ce que tu as fait, en Mésie. Et je ne t'en ai jamais remercié ..."

"Ce n'est rien, Maximus ..."

"Non, ce n'est pas rien. Tu m'as sauvé la vie et je ne t'en ai pas remercié ... et tu as essayé, à nouveau, et je ne t'en ai pas remercié non plus ..."

"Tu n'as pas besoin de me remercier. Tu as sauvé la mienne en m'accordant ma liberté. Nous sommes même ..."

"Tu as du penser que j'étais un ingrat bien avant que je ne devienne un esclave..."

Je ne répondis rien. Les yeux de Maximus s'adoucirent.

"Merci, Julia..."

J'inclinai la tête puis portai ma coupe à mes lèvres et but une petite gorgée pour éviter de devoir parler.

Et le silence retomba entre nous, il retomba d'ailleurs à maintes reprises au cours du repas, et, à chaque fois, ce fut Maximus qui le brisa.

"Combien de temps as-tu été mariée? "

"Trois ans. Mon mari est mort il y a deux ans."

"Et c'était un constructeur de navires ..."

"Oui, un constructeur de navires et un homme d'affaires émérite. Il vivait dans le même immeuble que moi sur le Quirinal..."

Maximus eut une expression d'incompréhension.

"Le Quirinal ?" Demanda-t-il.

"Sur la colline du Quirinal, près de la Via Nanomentana ..."

"Julia, je ne suis jamais venu à Rome auparavant... et les seuls endroits de Rome que je connaisse sont les quartiers des gladiateurs et le Colisée..."

Ce fut mon tour d'être stupéfaite.

"Tu n'as jamais été à Rome ?"

Il m'offrit un petit sourire et secoua la tête.

"Non, je suis né en Espagne et j'ai passé toute ma vie à faire la guerre dans les provinces, principalement en Germanie. La première fois que j'ai vu Rome fut quand le chariot des esclaves dans lequel je voyageais a franchi les murs de la ville..."

J'en eu la respiration coupée comme si j'avais été frappée. J'essayai en vain de trouver mes mots, alors, je m'emparai de ma serviette que je tordis nerveusement en faisant toute une affaire pour me nettoyer mes doigts.

Il n'avait pas été à Rome auparavant.

Jamais.

Comment cela était-il possible ? Comment se pouvait-il que le général préféré du dernier empereur ne soit jamais venu dans l'Urbs, même pas en mission ? Comment se pouvait-il qu'un homme qui avait consacré sa vie à combattre pour protéger Rome et l'empire n'ait jamais mis un pied dans la capitale ?

Mais, par-dessus tout, quel Dieu jaloux s'était-il amusé à le tenir éloigné de Rome alors qu'il était en pleine gloire et l'y avait conduit alors que, dégradé et asservi, il était contraint de se battre pour l'amusement de la foule ? Quelle déité cruelle, vaine l'avait empêchée de remonter la Via Triumphalis paré de soie écarlate et revêtu d'une cuirasse d'or, couronné de lauriers et inondé de fleurs par une foule d'adoration ?

"Je ... je suis désolée..." Je ...je savais que tu étais né en Espagne et que tu ne venais pas d'une famille de Rome m..mais ..."

"Tout va bien, Julia. Tu me parlais de ton mari ... ?"

J'inspirai profondément, heureuse de la diversion.

"Il s'appelait Marius Servilius Tibullus et il avait environ trente ans de plus que moi... Un homme parfait... intelligent, honnête, un grand travailleur... Il était ... malade, une faiblesse de la moelle. Il était veuf depuis de nombreuses années et son seul fils était mort à sa naissance en même temps que sa femme. Quand il a su qu'il allait mourir, il a décidé de prendre une femme pour l'aider dans ses derniers jours. J'ai refusé, lui ait dit que je ne voulais pas me marier. Cela ne le repoussa pas alors je lui ai dit que j'avais été une esclave et une putain mais il a insisté et, finalement, nous avons trouvé un arrangement... Il fut très bon avec moi même s'il ne m'a pas aimée ..."

"Comment a-t-il pu ne pas t'aimer ?" Demanda Maximus visiblement stupéfait. "N'importe quel homme sain d'esprit..." Il s'arrêta, visiblement embarrassé.

Je feins de n'avoir rien entendu, mais l'exaltation qui perçait dans son intonation et dans ses paroles était si intense que j'ai cru que j'allais défaillir. Pourtant, je réussis à garder un ton détaché.

"Il fut très bon avec moi et j'en suis venue à l'apprécier et à le respecter même si je ne pouvais pas l'aimer non plus..."

"Vous étiez heureux ? Je veux dire ..."

"Je sais ce que tu veux dire..." Je haussai les épaules. "Maximus, nous venons d'origines très différentes. Tu es né libre et je suis née esclave. Tu es un homme et je suis une femme. Nos vies ont été ... très différentes, donc je doute que nous ayons une vision identique du bonheur..."

Le silence retomba sur nous mais cette fois l'atmosphère était plus mélancolique.

Nous étions si proches et pourtant nous connaissions si peu l'un de l'autre.

Nous avons continué à manger quelques temps avant que Maximus ne brise le silence pour la troisième fois.

"Tu es devenue non seulement une femme d'affaires, mais aussi une philosophe!"

Je ne pus m'empêcher de rire et il me sourit, de son doux sourire si juvénile.

Comme toujours, son sourire éclairait son beau visage en y effaçant les rides que les années de lourdes responsabilités et de soucis y avaient imprimées et mon cœur s'affola.

"Et bien, tu dois remercier Apollinarius de cela!"

Maximus redevint sérieux.

"Comment ton ami est-il entré dans ta vie ?"

"J'ai rencontré Apollinarius grâce Cornelius Crassus, le questeur de l'armée qui m'a ramenée à Rome.

Nous nous étions découvert un attrait commun pour la poésie..."

Maximus fronça les sourcils et sembla soupeser ce que j'avais dit. C'était un homme d'action, pas un homme de lettres.

C'est seulement alors qu'il me vint à l'esprit que peut-être il n'avait jamais lu de livres de sa vie.

L'alphabétisation pourtant était obligatoire dans l'armée romaine qui formait non seulement ses hommes au maniement de l'épée, mais aussi leurs apprenait à utiliser leurs têtes mais il est vrai que la tactique militaire n'a rien à voir avec la poésie et la correspondance officielle aucun rapport avec la philosophie.

Il y a des militaires qui sont aussi des savants mais ils sont nés dans les maisons patriciennes du Palatin et non dans une humble ferme en Espagne.

"À cette époque, j'étais à peine capable de lire ou d'écrire mais je voulais absolument apprendre... Cornelius Crassus m'a emmenée à la maison de sa soeur, m'a aidée à m'établir à Rome et, ensuite, m'a envoyé Apollinarius comme présent d'adieu..."

Le froncement de sourcils de Maximus se renforça encore.

"Un présent d'adieu ? "

"L'empereur l'envoyait en mission en Bretagne..."

L'éclair violent et trouble était à nouveau dans son regard, un éclat glacial émergeant des profondeurs de ses yeux stupéfiants. Non, ce n'était la lumière qui me jouait des tours, mais quelque chose de différent. Intérieurement, je m'ordonnai de ne pas même oser espérer.

Bien sûr, ce fut en vain !

Mon coeur se mit à battre la chamade dans ma poitrine tandis que je continuais mes explications.

"Apollinarius avait été son professeur privé ainsi que celui de son frère. Il a commencé à m'enseigner et nous sommes devenus de bons amis. Il ... il était esclave lui-même ... nous avons beaucoup en commun..." Lui expliquais-je mais d'un ton qui indiquait que je ne m'étendrais pas sur la vie privée de mon ami.

Maximus m'écoutait en silence.

"Quand je me suis mariée, il a accepté de venir avec moi et m'a aidée à apprendre comment gérer la propriété et le personnel de la villa, et, ensuite, il est devenu mon secrétaire ... et quand je suis devenue veuve et ai hérité de l'affaire, il est devenu mon bras droit..."

Nigra entra par la terrasse et alla droit à Maximus, apparemment heureuse de revoir son compagnon de la nuit. Elle frotta son pelage noir comme l'encre contre sa cheville et émit un doux "Mrrrrrrt!"

Maximus releva les sourcils d'un air interrogateur et me regarda pour que je traduise.

"Elle veut à manger." Lui expliquais-je et son visage se détendit visiblement.

Il regarda tous les plats qui se trouvaient devant lui et hésita entre la volaille rôtie et le poisson grillé. Je poussai un petit plat avec du fromage fumé vers lui.

"Ici. Si tu veux devenir son meilleur ami, donne-lui ceci."

Maximus prit le plat et découpa un morceau de fromage avant de l'offrir au petit chat noir et dodu.

Donner à manger à Nigra prit quelque temps. Quand ce fut fini, Maximus trempa ses doigts dans le bol à eau pour les nettoyer avant de se remettre à manger. Il souriait, serein.

Tout en séchant ses mains, il releva, soudain, la tête et me demanda.

"Qu'est-ce qui est arrivé aux autres femmes ? À Eugenia ?"

Mes yeux s'ouvrirent tout grand sous l'effet de la surprise.

"Tu te rappelles d'Eugenia?"

"Bien sûr! Elle et les autres ont été très courageuses quand elles nous ont aidés."

Une légère rougeur envahit mes joues en l'entendant dire 'nous'.

"Je dois reconnaître que je ne sais pas ce qui leur est arrivé. Tu vois, Maximus, sur la route du retour, j'étais séparée d'elles car l'empereur m'avait confiée personnellement à Cornelius Crassus..."

Ca y était. La lueur incandescente surgit immédiatement à la mention du nom du questeur.

Maximus soupçonnait qu'il s'était passé quelque chose entre Cornelius Crassus et moi ?

Que le jeune officier patricien avait osé me faire des avances ? Que je les avais bien accueillies ou que je les avais même encouragées ?

Peu importe ce qu'il pensait, il était évident qu'il n'appréciait pas!

Peu importe ce qu'il pensait, il ne voulait pas que ça soit vrai!

Il ne voulait pas qu'un autre homme me touche, ni l'idée que je puisse aimer qu'un autre homme le fasse.

Peu importe ce qu'il pensait, et indépendamment du temps passé et de ce qui aurait pu être, et qui n'avait pas été, entre nous, il me considérait comme sienne.

Je bus une petite gorgée de vin pour masquer mon exultation.

"L'empereur a signé ma manumissio personnellement et a fait de moi une affranchie impériale. Ma récompense aussi fut différente. Il ordonna à son banquier de m'aider à m'établir à Rome et Cornelius Crassus avait la responsabilité de superviser les procédures et de lui faire rapport. En plus..."

Je me mordis la lèvre, buttant sur les mots suivants.

"En plus, je voulais commencer une nouvelle vie. Vraiment une nouvelle vie ... et, donc, j'ai décidé que pour le faire, j'avais besoin de me tenir éloignée d'elles. Honnêtement, je ne voulais à aucun pris finir par ouvrir un salon et retourner à mon ancienne vie ... ce que je soupçonne qui a dû se produire pour certaines d'entre elles.

Le regard que je posai sur Maximus était empreint de sérieux

"Il n'y a pas beaucoup de choses qu'une femme peut faire toute seule à Rome et l'une d'entre elles est de devenir une courtisane payée. Les dieux savent que je ne les blâme pas mais ce n'est pas ce que je voulais pour moi..."

Je contemplais mes mains, sagement posées sur mes genoux.

Il était curieusement difficile de parler de toutes ces années passées à soigneusement éviter de penser à Eugenia, Honora et les autres.

J'avais refusé de m'acheter de faux papiers pour effacer mon passé souillé mais j'avais aussi refusé de rester près des gens qui me le rappelleraient.

J'avais disparu de mon plein gré mais malgré tout il m'arrivait de me sentir coupable de ce qui avait pu arriver à mes compagnes d'esclavage et de prostitution. J'étais celle vers laquelle elles se tournaient pour chercher conseil, aide et réconfort.

Et je les avais abandonnées au moment où elles en avaient le plus besoin.

"Ce fut dur de les laisser mais je devais le faire." Dis-je, espérant être vraiment en accord avec ma décision mais sachant que ce ne serait jamais le cas. Du moins jamais complètement. "Même à l'encontre d'Eugenia, qui était l'amie féminine la plus proche que j'ai jamais eue. Mais je devais le faire et je l'ai fait. Je pense qu'Eugenia l'avait compris et elle ne m'a jamais interrogée même si le fait que je l'abandonne l'ait blessée... Donc, j'ai simplement disparu..."

"Et tu as parfaitement réussi."

"Excuses-moi ?"

"Tu as disparu, Julia. Tu as disparu si complètement que je n'ai pas pu te retrouver."

Mon sursaut fut tel que tant Nigra que Rubia relevèrent leurs têtes et nous regardèrent les yeux mi-clos des différents endroits de la pièce où elles se trouvaient.

"Tu ... tu m'as fait chercher ?" Demandais-je, certaine d'avoir mal entendu et que j'étais en train de me ridiculiser.

"Je l'ai fait."

"M..Mais.. Tu ... tu juste .. de... de dire que ...tu ... n'as... jamais ...été ... à Rome..." Balbutiais-je péniblement.

Maximus leva une main pour arrêter mon bafouillement. Puis, il déposa sa coupe sur la table, posa ses coudes sur ses cuisses avant de me regarder intensément et d'énoncer de sa voix basse et profonde.

"Je n'ai jamais été à Rome auparavant. Je ne suis pas venu te chercher personnellement. Mais, quelques mois après que tu aies été renvoyée ici, quand je fus de retour au camp de ma légion à Vindobona, après un congé exceptionnel, j'ai décidé de vérifier comment tu allais ... je ne pouvais pas venir personnellement et je ne savais pas où te chercher donc j'ai demandé conseil au préteur de ma légion. Il m'a dirigé vers un agent à Rome, un homme capable qui avait mené beaucoup de missions pour lui et d'autres officiers. Je l'ai embauché pour qu'il se renseigne sur toi et qu'il m'informe sur ce que tu étais devenue..."

Maximus se pencha vers moi et la flamme dans ses yeux bleu vert s'adoucit.

"L'homme t'a cherchée pendant des mois, mais n'a pas pu te trouver. Juste ton nom d'affranchie dans les registres du censeur. Rien plus. À propos, ton nom d'affranchie est beau ... et te convient parfaitement."

J'eus l'impression d'avoir été foudroyée.

Il avait cherché après moi ... Après avoir quitté l'Espagne et ... sa femme, il avait embauché un agent pour me rechercher à Rome ... et je l'avais accusé de ne pas s'être soucié de moi, de m'avoir rejetée de sa vie sans la moindre arrière-pensée.

J'avalai péniblement ma salive et baissai les yeux vers mes genoux. Instinctivement, mon pouce gauche chercha mon anneau de mariage pour le tourner autour de mon médius comme je le faisais toujours quand j'étais inquiète ou triste... Mais mon pouce ne trouva que la marque légère laissée par l'anneau en or.

Quand je parlai, ce ne fut guère plus qu'un chuchotement, si bas que je pouvais à peine l'entendre.

"Pourquoi m'as-tu fait rechercher ?"

La réponse fut si longue à venir que je pensais qu'il ne m'avait pas entendue.

J'étais sur le point de répéter ma question quand il me répondit

"J'étais inquiet. Tu étais seule au monde et le monde n'est pas une place pour une femme toute seule. Je voulais savoir si tu allais bien. Si tu n'avais pas besoin d'aide ..."

"D'aide ?"

Maximus soupira profondément.

"J'étais inquiet que tu ne sois obligée de reprendre ... ton ancienne vie. Je savais que tu ne le ferais pas de ton plein gré mais les circonstances pouvaient t'y avoir forcée ... je ... j'espérais que ce n'étais pas le cas."

"Et si cela avait été le cas ?"

"J'étais prêt à t'aider."

Le silence qui suivit cette déclaration fut si intense que même les chats levèrent la tête, inquiets de ce manque de bruit.

Maximus m'avait cherchée. Il s'était inquiété pour moi. Il s'était inquiété que je puisse avoir été forcée à me prostituer pour subsister ... ou peut-être simplement par solitude. Il avait été prêt à m'aider si ça avait été le cas ..., mais qu'est-ce 'aider' veut dire dans ce cas ?

Comme s'il avait lu dans mon esprit, Maximus répondit à ma question non formulée.

"L'agent avait reçu comme instruction de te fournir tout ce dont tu aurais eu besoin si ça avait été nécessaire. J'étais prêt à t'aider financièrement et à t'offrir mon ... appui moral ... "

Je levai les yeux et examinai les siens, ayant besoin non seulement d'entendre sa réponse, mais de la voir dans ses admirables yeux bleu vert. Ayant besoin de la voir au-delà de ceux-ci, dans son cœur et dans son âme.

"Serais-tu venu à moi s'il m'avait trouvée ?"

Maximus regarda le plafond de la même manière qu'il l'avait fait la nuit précédente, quand il était enchaîné à une colonne de marbre, tout près d'où nous étions assis présentement. Il ferma les yeux et eut du mal à avaler sa salive et je ne pus m'empêcher de frissonner à la vue du mouvement des muscles de sa gorge bronzée, remarquant distraitemment que quelques poils dorés par le soleil apparaissaient à l'encolure de sa tunique, bien visibles contre le brun foncé de la lanière en cuir.

Après un long moment, il baissa la tête et quand il parla à nouveau sa voix était douce et pourtant je pouvais la sentir vibrer dans les profondeurs de sa poitrine en écho aux vibrations qu'elle provoquait dans les profondeurs de mon âme.

"Je ne t'ai jamais menti, Julia et je ne commencerai pas maintenant. Je ne sais pas. Honnêtement, je ne sais pas. Cela n'a pas dépendu de ma volonté mais de mes devoirs et de mes responsabilités. Tandis que tu revenais à Rome, je suis allé en Espagne et après être retourné à Vindobona, je n'eus qu'une seule occasion de quitter la Germanie. C'était il y a trois ans ... et ce fut la dernière fois que j'ai vu ma famille... Ce fut la dernière fois que je la vis en vie."

Maximus se tut un instant puis se lécha les lèvres avant de continuer.

"Alors, ta lettre est arrivée et j'ai compris pourquoi tu avais disparu... Tu t'étais mariée..."

Ma lettre.

La lettre que j'avais écrite un an après mon mariage, après que le nom de Maximus ait soudainement surgi dans une conversation pendant un banquet à cette même villa.

La lettre que j'avais confiée à Aemilius Trebutius Flaccus pour qu'il la fasse parvenir au Commandant des armées du Nord.

La lettre dont j'avais attendu la réponse durant toute la saison froide avant de perdre toute illusion et tout espoir.

"Je suis désolé de ne pas avoir répondu à ta lettre, Julia. C'étaient des moments difficiles. Tout allait mal ... je l'ai perdue... Quand je l'ai récupérée, c'était déjà trop tard..."

Ma lettre.

Je m'en rappelais tous les mots. Je n'avais pas eu besoin d'en faire une copie car je les avais gravés dans ma mémoire et ils s'y trouvaient en compagnie de bien d'autres petites choses qui concernaient Maximus. Les quelques baisers et caresses échangés, les mots chuchotés dans une alcôve et dans une baignoire à l'eau chaude et parfumée et dont la surface était couverte de pétales de roses rose mais, par dessus tout, les sentiments inexprimés qui avaient brûlé dans nos silences.

C'était une lettre formelle, la missive appropriée d'une femme mariée à un homme qui n'était pas son mari, chaque formule polie avait été respectée et l'écriture était aussi aisée et élégante que le latin de classe supérieur que j'utilisais si facilement. Je lui avais parlé de mon arrivée à Rome, de mon éducation et de mon mariage à un homme riche et je l'y remerciais correctement et profusément de m'avoir aidée à être devenue une affranchie et d'avoir rendu tout cela possible.

J'avais voulu lui montrer que je pouvais être plus que belle. Que je pouvais être plus qu'une esclave et une putain. Que j'étais devenue instruite et raffinée, une femme qui pouvait être la femme d'un homme puissant et respectable.

Mais, pendant que je l'écrivais, mon cœur et ma main brûlaient du besoin de lui dire qu'aucune liberté ou richesse ne seraient capables de me le faire oublier. Pas plus qu'elles ne seraient capables de combler le vide de mon cœur.

J'avais brûlé de lui dire combien je l'aimais et avais besoin de lui et que, sans lui, je ne serais jamais entière car il était l'autre moitié de mon cœur et de mon âme.

J'avais brûlé de dire à Maximus que c'est seulement en étant avec lui que je serais capable de dire adieu à la petite fille effrayée qui vivait toujours au fond de moi et aussi que je serais capable de dire adieu à la

putain triste et solitaire qui me hantait toujours, car c'est seulement en étant avec lui que j'en viendrais à être guérie et propre, que j'en viendrais à devenir vraiment la femme qu'il avait vue au-delà de la petite fille effrayée et de la putain triste et solitaire. Que c'était seulement en étant avec lui que cette femme serait capable de naître et de s'épanouir.

J'aurais voulu lui écrire tout cela mais je ne l'avais pas fait. Pourtant, tout était là, dans la lettre, et ce furent seulement les yeux d'une femme - les yeux d'Olivia – qui virent la vérité au-delà des phrases emphatiques et formelles.

L'avait-il vue aussi ?

Je suppose que oui. La flamme qui embrasait ses yeux bleu vert le disait.

"Je suis désolé, Julia." Poursuivit Maximus après une pause. "La lettre est venue avec ma correspondance officielle. J'aurai du essayer de remonter la trace, de te rechercher mais je ne me rappelais pas de ton nom de femme mariée, uniquement de ton nom d'affranchie... Si j'avais essayé, si j'avais vraiment essayé très fort, j'aurais, sans doute, été capable de finalement te retrouver, mais..."

J'étendis ma main par dessus la table et la posai sur la sienne. Les mains de Maximus étaient grandes et chaudes et fortes. Des mains de fermier. Des mains de soldat. Elles me faisaient toujours penser au noir du sol, au rouge du sang et à la fertilité. Pas à la fertilité obscène des Lupercales mais à celle de la Terre et de la nature ... et à celle représentée par le bébé nous bercions entre nous dans un rêve si effroyablement doux.

"Je ne pouvais ... je n'ai aucune excuse... C'est ce que j'essayais de t'expliquer hier dans la nuit..."

Je me penchai vers lui, levai mon autre main et posai mon index contre ses lèvres, faisant taire, ainsi, ses excuses.

Ses lèvres étaient douces, chaudes et légèrement humides.

"Shhh, Maximus. C'est bien. De plus, je te dois des excuses pour ... tu sais ... la ... nuit dernière..."

Maximus m'offrit un léger sourire et enveloppa ma main entre les deux siennes. Leurs paumes calleuses râpèrent ma peau, mais il y avait quelque chose de tout à fait rassurant en elles, leur chaleur m'enveloppa doucement tandis que de ma main restée libre je traçai tendrement le contour de sa joue barbue et, délicatement, enveloppai son menton ferme et en caressai la fossette.

Nous sommes restés comme cela un long moment, paisibles et mélancoliques. Nous sommes restés silencieux, perdus dans nos pensées mais communiquant silencieusement par les mains et les yeux, intimité curieuse mais apaisante.

C'était serein et satisfaisant et je ne pus que me demander si c'était cette sensation que ceux qui avaient la bénédiction d'aimer et d'être aimés en retour, partageaient.

C'était si paisible en effet que, quand des coups furent frappés à la porte nous ne sursautèrent ni l'un ni l'autre ni ne nous pressèrent de nous détourner l'un de l'autre.

Au lieu de cela, nous nous sommes tournés vers la porte à l'unisson tandis que j'ordonnais à qui frappait d'entrer.

Athenodorus et Nicia entrèrent et inclinèrent leurs têtes avec respect avant de demander s'ils pouvaient enlever les plats, si nous en avions terminé avec le repas.

Je me tournai vers Maximus pour le lui demander et le trouvai qui souriait timidement : entre la conversation, les souvenirs et les confessions nous avions englouti un repas impressionnant.

J'en retrouvai un rire de jeune fille et dit à Athenodorus qu'il pouvait débarrasser, me levai et entraînai Maximus sur la terrasse.

Quand je me détournai, mes cheveux non attachés croulèrent sur mon dos et m'enveloppèrent comme une cape. J'entendis le hoquet de surprise de mon intendant. J'en souris car depuis que j'étais devenue sa maîtresse, il ne m'avait jamais vue avec mes cheveux flottant librement et je ne dû pas me retourner pour savoir que sa femme, qui était ma servante personnelle, lui donnait un efficace coup de pied pour le rappeler à l'ordre.

C'était une de ces belles nuits où les étoiles paraissaient toutes proches, leur éclat si brillant sur le velours sombre du ciel.

Une brise douce, salée soufflait de la mer et faisait se balancer doucement les feuilles des arbres et des plantes en pot, provoquant un léger chuchotement, un bruissement qui se mélangeait au ronronnement du ressac.

Comme si répondant à un appel silencieux et mystérieux, Maximus se détacha de moi et se dirigea vers la rambarde en marbre, où il s'accouda, examinant attentivement l'obscurité et écoutant le roulement incessant des vagues. Je m'abstins de le rejoindre, sachant à quel point il peut être fascinant de se retrouver soudain si proche de la mer.

Il avait été un fermier et un soldat, l'eau n'était pas son élément, mais bien la terre et le feu.

Au lieu de cela, j'enlevai mes sandales et m'allongeai sur le divan qui se tenait sous l'auvent de la terrasse et m'y étendis comme l'aurait fait un chat.

"À quelle distance se trouve la mer ?" Demanda Maximus en se retournant.

"Tout près d'ici." Répondis-je en croisant mes chevilles sur le divan. "Quand il fait clair, tu peux la voir d'ici. Et la nuit, quand tu te réveilles, tu entends le ressac. C'est réconfortant."

Maximus s'avança vers moi et, après un bref moment d'hésitation, s'assit sur le divan en face du mien. Et cela me rappela un autre temps, six ans auparavant, quand il s'était assis sur un autre divan où j'étais couchée, droguée sur ses ordres et très choquée d'avoir tué d'un coup de couteau mon maître.

"Parfois, il y a des tempêtes effrayantes, mais très belles. J'aime vivre près de la mer. C'est ma place préférée à la villa. Peu importe ma fatigue ou mon inquiétude, une fois que je viens ici, il ne me faut que quelques minutes pour me détendre et me sentir mieux."

"Cela t'arrive fréquemment ?"

"D'être fatiguée ou inquiète ?"

"Les deux."

Je haussai les épaules.

"Mes affaires son réellement importantes et prenantes. Apollinarius est d'une grande aide mais je dois toujours y consacrer de nombreuses heures quotidiennement si je veux que tout se déroule sans à-coup."

Je haussai, à nouveau, les épaules.

"Mon mari les dirigeait sans problèmes et il m'a bien formée mais j'ai beaucoup étendu l'affaire et, maintenant, les opérations sont plus complexes. Ce n'est plus seulement les bateaux et les chantiers navals, mais aussi les frets, les entrepôts, les ordres à donner et les calendriers à respecter. De plus, je me sens responsable ... mon mari a consacré toute sa vie à son affaire de transport et était très fier de son œuvre. C'était terriblement généreux de sa part de me la transférer à moi et à moi seule. C'est ma responsabilité de la faire tourner correctement comme lui le faisait. Et la villa et le personnel requièrent aussi mon attention ..."

"C'est vraiment grand, n'est-ce pas ? Je veux dire, la propriété..."

"'Énorme' est un mot plus adéquat. C'est non seulement la maison et les jardins et les quartiers des domestiques, mais aussi les étables et les abris des chariots, l'échoppe du forgeron et celle du charpentier, la grange à blé, les entrepôts, les vergers ... J'ai agrandi la propriété par l'achat d'une petite ferme qui nous fournit de la nourriture et il y a même un étang avec des poissons. Voudrais-tu en faire le tour ?"

"Es-tu sûre que tu ne négliges pas tes devoirs en t'occupant de moi ?"

"J'ai déjà précisé que je ne serais disponible pour personne ou pour aucune affaire tant que tu seras ici. Demain, je te ferai faire le tour."

Ayant dit, je levai la main et désignai du doigt les dents menaçantes accrochées à la lanière en cuir, évitant soigneusement de toucher sa poitrine même si je ne pouvais empêcher sa chaleur de m'atteindre.

"De quel animal viennent-elles?"

Maximus eut une infinitésimale hésitation, puis il répondit.

"D'un loup".

"Tu avais une lanière en cuir autour de ton cou quand nous nous sommes rencontrés en Mésie." Fis-je tout en continuant à désigner du doigt les dents légèrement courbées et menaçantes. "Était-ce cela ? C'était toujours caché sous ta tunique."

"Oui, ce sont-elles... J'ai ces dents depuis de nombreuses années... Elles appartenaient à mon frère..."

À ses mots, je relevai la tête et mes yeux se fixèrent dans les siens. Les miens étaient grand ouverts sous l'effet de surprise, les siens empreints de réserve.

"Tu as un frère ?"

"J'avais. Il est mort il y a longtemps."

"Je suis désolée. Est-ce qu'il était plus vieux que toi ?"

Maximus soupira et sembla soupeser la sagesse de poursuivre sur ce sujet. Après un bref moment, il se lança.

"Plus jeune. Il est mort quand il avait six ans et que j'en avais huit. Son nom était Julius."

"Julius ?" Malgré la tristesse que contenait le son de sa voix, je dus sourire. Maximus avait eu un frère et son nom avait été la version masculine du mien.

"Julius Decimus Meridius. Il était celui qui portait le nom de notre père, pas moi malgré que je sois l'aîné." C'était bizarre et raisonnable à la fois. Bizarre car ce sont d'habitude les fils aînés qui portent le nom de leurs pères quoique Maximus ait nommé son seul fils Marcus d'après l'empereur qu'il avait tant aimé. Et raisonnable parce que Maximus était un nom peu commun et s'il n'était pas facile d'imaginer un humble fermier espagnol le donnant à son enfant et il était encore moins facile d'imaginer qu'il s'appelait aussi Maximus.

"Qu'est-ce qui est arrivé à Julius ?"

"Il y eut un feu ... je n'étais pas à la maison... La ferme a brûlé complètement... Mes parents et Julius sont morts..."

Je sursautai à la révélation de sa première tragédie, à la pensée du garçon qu'il avait été ... il y a combien d'années ?

Je ne connaissais pas vraiment l'âge de Maximus mais il ne semblait guère avoir plus de dix ans de plus que moi... Trente et quelque chose.

J'eus du mal à avaler ma salive à la pensée du garçon de huit ans qui avait été privé de sa maison, de ses parents et de son frère, seul à se défendre dans un monde qui n'est pas un endroit pour les femmes ou les enfants seuls.

"Tu es un orphelin ?" Chuchotais-je.

Maximus acquiesça.

"Un grand oncle me prit chez lui et je suis allé vivre avec lui et sa famille dans une autre partie de l'Espagne ... j'y suis resté pendant six ans... Sa ferme n'était pas aussi prospère que celle de ma famille et il avait neuf enfants à nourrir... Quand j'ai eu quatorze ans, mon grand oncle et moi sommes allés à un marché vendre quelques produits et, en route, nous avons longé le camp d'une légion ... je n'étais qu'un garçon de fermier, je n'avais jamais vu de soldats... Je n'avais jamais imaginé quelque chose comme ça... Si magnifique... Soudain, ma vie eut un but. Je savais que je leurs appartenais. Quand nous sommes revenus, j'ai rejoint l'armée... L'armée est devenue ma famille ..."

"Tu as de te sentir seul..."

Le regard de Maximus se porta au-delà de moi, au-delà de la terrasse et de la rambarde. Il regardait dans la nuit comme s'il voulait la forcer à révéler ses secrets. Comme s'il voulait la forcer à répondre aux questions qui devaient l'avoir torturé depuis l'enfance.

"Ce n'était pas uniquement le fait que j'avais perdu mes parents et mon frère mais la vie chez mon grand oncle était ... très différente ... je n'étais pas leur enfant... C'était gentil à eux de m'avoir recueilli. C'était l'oncle le plus jeune de ma mère, seulement sept ou huit ans plus vieux que mon père... Ils étaient pauvres et je n'étais qu'un parent éloigné. Ma famille était petite. Ils étaient les seuls parents vivants que j'avais..."

Il resta silencieux pendant un long moment, apparemment perdu dans ses pensées et ses souvenirs et je n'osai pas m'immiscer dans sa vie privée, lui permettant au lieu de cela de trouver son propre rythme, regardant les émotions non restreintes jouer sur son beau visage, son habituel contrôle si intense de lui-même, oublié ou simplement submergé par ce grand chagrin contenu depuis si longtemps.

"Ces dents étaient le trésor de mon frère. Mon père les lui avait données après avoir chassé et tué un loup qui avait décimé nos animaux. En temps normal, il en aurait donné une à chacun de nous mais Julius s'était cassé la jambe et était ennuyé d'être incapable de jouer si bien que nous avons consenti à lui octroyer les deux pour le reconforter..."

Maximus eut un faible sourire au souvenir de son frère mort depuis si longtemps.

"Quand je suis arrivé à la ferme, le feu était éteint ... et quand les cendres ont été assez refroidies, je les ai fouillées pour retrouver quelque chose, quoi que ce soit de ma famille ... j'ai cherché des jours, mais je n'ai pu trouver qu'une dent..."

Il continuait à regarder la nuit mais je vis ses yeux briller et il ferma rapidement ses paupières plusieurs fois pour chasser les larmes qui étaient en train de les noyer.

"Je suis retourné à la ferme pour la première fois bien des années plus tard. J'étais déjà un tribun et j'avais séjourné longtemps en Germanie. Il était temps de rentrer. En tant que fils aîné de mon père, c'était mon droit de revendiquer la ferme et je l'ai fait. C'est alors que j'ai trouvé la deuxième dent... Elle était restée là, enterrée dans les cendres depuis plus d'une décennie. Les pluies devaient l'avoir découverte..."

Lentement, Maximus se retourna vers moi et scruta mes yeux. Il avait regagné le contrôle de son visage mais ses yeux étaient toujours deux lacs bleu vert profondément tristes.

"Déjà une fois, elles furent tout ce qui restaient de ma famille et de ma vie ... et maintenant, à nouveau, c'est tout ce qui m'en reste."

Je m'assis et touchai légèrement son épaule, souhaitant tellement le prendre dans mes bras et lui offrir du réconfort, offrir tout le réconfort possible à cet orphelin de huit ans qu'il avait été. A cet orphelin affligé qui vivait toujours à l'intérieur de lui.

"Mais tu as été adopté par une famille de la classe sénatoriale..."

Maximus écarta d'un mouvement léger de sa main, cette mention.

"Une simple formalité. Quand j'avais vingt ans, l'empereur a visité ma légion en Germanie et ... quelque chose est arrivé qui a provoqué ma promotion au titre de centurion. Peu de temps ensuite, Marc Aurèle a accepté la proposition d'un sénateur qui voulait m'adopter. Son nom était Marcus Licinius Marcellus mais j'ai exigé de garder mon nom, il y eut un certain émoi au niveau légal mais autrement je refusais l'adoption."

Je préférerais rester toute ma vie centurion senior que renoncer au nom de ma famille... Cela aurait été comme les tuer une seconde fois... ainsi que je l'ai dit mes seuls parents vivants étaient mon grand oncle et ma grande tante et nous étions de gens (*) différentes. Maintenant que mon seul fils est mort, il n'y aura personne pour porter mon nom une fois que je serai réuni à lui... "

Je me mordis la lèvre inférieure pour m'empêcher non seulement de le prendre dans mes bras mais aussi de lui dire que cela pouvait être autrement. Si seulement il le voulait, il pourrait avoir une autre chance. Une autre famille. Que j'étais prête à renoncer à tout et à le suivre partout où il aurait voulu aller. Que je lui donnerais volontiers d'autres enfants, garçons et filles, pour porter son nom et éclairer nos vies... Je n'avais jamais été enceinte. Je n'avais jamais eu le moindre soupçon de grossesse comme certaines femmes le connaissent et j'étais déjà bien au-delà de l'âge du premier enfant. Mais j'étais certaine, vraiment certaine que je pourrais lui donner au moins un enfant... L'enfant dont il avait tant besoin et dont moi j'avais tant envie...

"On m'a donné la citoyenneté romaine pour que je puisse servir dans la légion au lieu d'être envoyé parmi les auxiliaires comme j'aurais dû l'être car je n'étais qu'un provincial. Mais je ne pouvais pas aller au-delà du titre de centurion et l'empereur voulait que je puisse aller plus haut. Je n'ai jamais revu le sénateur et il est mort il y a quelques années."

Maximus se tut un instant, et frotta pensivement son menton barbu.

"En tant que son fils adopté, j'ai pourvu ses filles et sa veuve, leurs ait rendu ce que l'homme m'avait accordé et j'ai coupé tous mes liens avec la famille. Ce n'est pas que je ne sois pas reconnaissant pour l'adoption qui m'a permis de devenir Général mais ... sa famille n'était pas la mienne. J'avais une famille et je l'ai perdue. Alors, j'en ai fondé une autre ... et elle, aussi, m'a été enlevée..."

La voix de Maximus se brisa et il ferma les yeux.

"L'empereur t'aimait, Maximus." Dis-je, essayant de lui offrir un peu de ce réconfort qui supposait de ne pas aborder de délicates questions personnelles.

"Quand nous avons parlé de toi, Marc Aurèle a non seulement dit que tu étais le fils qu'il aurait du avoir, mais qu'il aurait du t'adopter lui-même..."

Je n'ajoutai pas que Marc Aurèle m'avait aussi parlé de l'offre qu'il lui avait faite d'épouser sa fille préférée et comment il l'avait rejetée parce qu'elle impliquait de divorcer d'Olivia. Ni qu'il avait sous-entendu que Dame Lucilla l'aimait, qu'elle l'avait aimé depuis qu'elle avait dix-huit ans.

Maximus n'avait pas besoin de savoir que je le savais et je ne voulais pas que le fantôme de la beauté majestueuse et pâle du pulvinar puisse s'immiscer entre nous de nouveau. C'était déjà amplement suffisant qu'il soit prêt à mourir pour protéger son fils.

"Maximus, tu te rappelles de tes parents et de ton frère ?"

Il ouvrit les yeux et sembla soupeser mes mots un instant.

"Je me rappelle surtout de détails ..." Dit-il puis il fronça les sourcils.

"La voix de mon père et son rire... Il riait beaucoup et sa voix était ... basse et grondante mais jamais fâchée ... je me rappelle son odeur ... il sentait toujours la terre... Le sol de Tergillum (**) est noir et fertile, totalement différent de ceux que j'ai pu voir en d'autres endroits ... de la bonne terre noire à labourer et semer..."

Maximus pressa ses lèvres l'une contre l'autre et son froncement de sourcils s'accentua, comme le fait un enfant qui essaie de se rappeler une leçon difficile.

"Je me rappelle de ma mère qui chantait ...si librement ... et de mon frère ... c'était un enfant enjoué et exubérant..."

Un bruit sourd se produisit derrière les arbres en pot à l'extrémité de la terrasse, ensuite une chauve-souris surgit et traversa le ciel sombre, faiblement éclairée par la lumière des lanternes et des torches. Nous n'y prêtâmes pas attention.

"Il y avait un rosier grimpant près de la porte de la maison. A la floraison il se couvrait de grappes roses et odorantes ... la fenêtre de ma chambre à coucher était proche et, le matin, en été, je restais éveillé dans mon lit pour pouvoir profiter du parfum des roses..."

Maximus me regarda sérieusement, ses yeux reflétant le garçon insouciant qu'il avait été, l'orphelin empli de chagrin, le jeune solitaire et l'adulte fort et fier.

"Les roses et la menthe que ma mère cultivait dans son parterre à herbes aromatiques ... je ne me rappelle rien de plus..."

Maximus soupira. Un long soupir profond et frissonnant. C'était probablement la première fois depuis des années qu'il parlait de sa famille perdue. Même peut-être la première fois de sa vie. Chagrin et culpabilité dansaient dans ses yeux.

Le chagrin pour la perte.

La culpabilité pour avoir survécu.

Le chagrin pour le vide laissé par ceux qu'il aimait.

La culpabilité suite à son incapacité à les ramener à la vie, même à travers des souvenirs.

Pourtant il avait quelque chose d'eux, même si ce n'était guère plus que quelques sons, quelques odeurs et une paire de dents de loup.

"Je n'ai jamais su qui étaient mes parents..." Enonçais-je, surprise de parler à haute voix. "J'ai grandi dans la villa de Cassius parmi beaucoup d'autres filles et femmes... Apollinarius a au moins vécu avec sa mère pendant quelques années avant d'être vendu..."

Je pus sentir l'attention de Maximus changer et se concentrer sur moi. Probablement était-il reconnaissant d'avoir une excuse pour mettre de côté sa propre histoire.

"Je suis une femme riche, Maximus. Très riche. ... Puissante même ... pourtant je n'ai rien. Pas de nom à moi. Pas d'ancêtres. Pas de souvenirs. Pas d'enfants."

Me levant légèrement, je posai ma main sur son avant-bras et posai à Maximus la question que je n'avais jamais osée formuler auparavant. Pas même à Apollinarius.

"Maximus, penses-tu que nous soyons Romains, toi et moi ? De vrais Romains? "

(*) gens : En latin, " Famille ".

(**) Tergillium : nom latin de la ville espagnole de Trujillo, dans de nos jours province (domaine) d'Extremadura.

L'un vers l'autre

Maximus me dévisagea surpris et perplexe à la fois.

"Ce que je veux dire c'est que tu es né en Espagne et que tu n'as jamais été à Rome avant ... avant ... ceci. Je suis née à Rome, mais je suis une esclave, probablement issue de prisonniers de guerre..."

Visiblement étonné, Maximus riva ses yeux dans les miens, mais ne dit pas un mot.

Je mordis ma lèvre inférieure et essayai de lui expliquer ce que je n'avais jamais expliqué à personne, exprimant enfin à voix haute certaines de mes craintes les plus intimes et les plus douloureuses.

"Je n'avais jamais vu quelqu'un qui me ressemble vraiment ... je veux dire ... quand j'étais esclave, j'avais peur de retrouver mes traits ou ma couleur de cheveux sur l'une ou l'autre petite fille me ressemblant parce que cela aurait signifié que ma mère se trouvait dans les environs, proche et ... toujours vivante ... produisant toujours des bébés tel un animal reproducteur ..."

Maximus fronça les sourcils à mes propos mais s'abstint toujours de parler.

"Mais, en même temps, je sais que je regardais autour de moi pour essayer de trouver des gens qui me ressemblaient... Parfois je voyais une femme avec des cheveux roux dorés mais la couleur de ses yeux ne correspondait pas à la mienne ou bien elle n'était pas grande comme moi..."

Je déglutis péniblement, détournai les yeux et m'appuyai contre le dossier du divan.

"Mais un jour ... au port d'Ostie..."

La boule était à nouveau là, dans ma gorge, bien ronde bien dure, je n'arrivais plus à parler.

Sereinement, Maximus prit ma main gauche dans la sienne et la serra de manière rassurante, un simple geste mais qui m'offrait tout à la fois son réconfort, sa chaleur et sa force. Sa chaleur et sa force dont j'avais tant besoin.

"Qu'est-ce qui est arrivé, Julia ?" Demanda-t-il doucement, "Qu'est-il arrivé au port ?"

Je soupirai profondément, essayai de parler, soupirai à nouveau avant de retrouver ma voix.

"J'étais mariée depuis peu. Une fois installée à la villa, ma curiosité me poussa à aller en ville et Apollinarius m'y emmena. Nous avons marché pendant des heures ... je voulais voir le phare et Apollinarius me taquina en disant que si l'empereur Claude avait fait un grand travail, ce phare-ci n'était pas aussi grand ni aussi merveilleux que celui d'Alexandrie ... Nous marchions le long du port quand je les ai vus..."

Une chouette hulula dans le lointain et je frissonnai involontairement. Je ne suis ni superstitieuse, ni facilement effrayée mais ce hululement ressemblait trop à l'appel d'une âme solitaire et en peine. Une âme aussi solitaire et aussi en peine que la mienne ... ou celle de Maximus.

Je me forçai à revenir à mon récit.

"Il y avait des hommes, des femmes et des enfants ... vingt personnes ou un peu plus ... enchaînés ... qui descendaient la passerelle d'un bateau. Les docks sont bondés. Non seulement il y a les marins et les esclaves qui déchargent les bateaux mais aussi ceux qui n'ont rien à faire et errent tout autour. Ils les regardaient comme s'ils étaient des bêtes exotiques... Les esclaves étaient grands, même les enfants, des garçons et des filles qui ne devaient guère avoir plus de dix ans et qui, pourtant, étaient presque aussi grands que beaucoup de Romains..."

Je me réallongeai sur le divan et fermai les yeux, revoyant en esprit la scène qui m'avait torturée pendant des années... La scène qui hantait toujours mes rêves malgré les nombreuses années qui s'étaient écoulées...

"Les hommes étaient solidement charpentés, fiers, avec des longs cheveux roux dorés... Les femmes étaient belles, avec leurs longues boucles soyeuses ondulant sur leur dos... Elles avaient aussi des cheveux roux dorés. Leur peau était très claire et tous avaient des yeux bleus, pas les yeux bleu clair ou bleu gris des Romains aux cheveux clairs, mais ... profondément bleu comme les miens..."

Maximus entrelaça ses doigts avec les miens et attendit patiemment que je continue de parler.

Il faisait extraordinairement beau ce jour-là, l'air embaumait et une légère brise tenait la chaleur à distance. Quand je vis les prisonniers aux cheveux d'or rouge, je m'arrêtai net, statufiée.

Puis je parlai, les yeux toujours fermés tandis que je revisitais cet épisode de ma vie dont je n'avais jamais parlé auparavant.

"Quand je retrouvai l'usage de ma voix, j'ai demandé à Apollinarius qui ils étaient. Il les a regardés et a dit 'Keltoi'. Je parlais déjà un grec courant mais il me fallut un moment pour comprendre ce qu'il avait dit 'Celtés'.

Apollinarius le fait parfois. Je veux dire utiliser un mot grec au milieu d'une phrase en latin. Il le fait quand il pense que le grec exprime mieux l'idée que le latin. Il avait raison dans ce cas, car 'keltoi' signifie beaucoup plus que la race ou la couleur..."

Les yeux fermés, il était facile d'imaginer que la terrasse avait disparu et que j'étais de retour aux docks, observant, muette, les esclaves fraîchement débarqués.

"Les gens parlaient avec admiration des marchandises humaines. Ils louaient la force des hommes et la beauté des filles et des femmes. Ils essayaient de deviner à combien ils partiraient aux enchères... Ce mot m'a décidée. Je marchai vers le bateau et Apollinarius n'eut que le temps de m'intercepter avant que je n'emprunte la passerelle..."

J'ouvris alors les yeux et vis que Maximus examinait attentivement les miens, son visage indéchiffrable. Il revivait probablement sa propre épreuve à Zucchabar mais je ne pouvais pas m'arrêter.

Je refermai les yeux de nouveau et continuai à parler. Dans ma tête, j'entendis la voix d'Apollinarius comme si c'était lui qui se trouvait à mes côtés et non Maximus...

"Julia, que fais-tu ? Où vas-tu ?"

"Je veux savoir qui possède ces esclaves..." Dis-je tout en luttant pour libérer mon bras

"Pourquoi ... ?" Commença-t-il mais je ne lui permis pas de finir sa phrase. "Je veux les acheter! Le lot entier!"

"Julia, tu ne peux pas!"

"Bien sûr que je peux! Ne suis-je donc pas mariée à un foutu riche armateur? Ne suis-je pas une affranchie ? N'êtes-vous toujours tous en train de me rappeler à quel point je suis riche et libre maintenant et que je dois m'y habituer et agir en conséquence ? Bien, j'agis en conséquence et je veux le faire maintenant! Je veux acheter ces esclaves!"

Apollinarius sursauta puis rougit mais ne me lâcha pas le bras pour autant, au contraire, il resserra sa prise.

"Julia, tu as posé comme condition à ton mari pour accepter sa proposition de mariage qu'il libère tous ses esclaves! Pourquoi veux-tu maintenant acheter ceux-ci ?"

"Tu ne vois rien ?" Criais-je si fort que les spectateurs commencèrent à nous regarder. Je n'en eus cure. Tout ce qui comptait était d'obtenir ces esclaves. Les obtenir avant qu'ils ne soient emmenés au marché où ils seraient exposés avec des panneaux accrochés à leurs cous détaillant leurs vertus, la force de l'homme ou la virginité de la fille.

Avant qu'ils ne soient emmenés au marché où les maris et les femmes seraient séparés s'ils ne l'avaient pas déjà été auparavant et où les enfants seraient enlevés à leurs mères. Où ils seraient mis nus et inspectés comme s'ils n'étaient que du bétail. Où des acheteurs éventuels câlineraient

les seins des femme et l'entrejambe des filles pour être sûrs qu'ils achetaient ce que l'on leurs avait promis.

"Tu ne vois pas, Apollinarius ?" Hurlais-je à nouveau. "Es-tu aveugle ? Ils ont des cheveux roux dorés! Des cheveux roux dorés et des yeux bleus! Tu ne le vois pas ? Tu ne vois pas qu'ils me ressemblent ? Ils sont comme moi, Apollinarius! Ils sont comme moi! "

Je m'arrêtai un instant et Maximus resserra son étreinte autour de ma main. Je me léchai les lèvres avant de continuer à parler.

"Apollinarius était choqué. Il a d'abord regardé les esclaves et moi, ensuite. Je tremblais comme une feuille. C'est ce qui l'a décidé ..."

"Julia, écoutes-moi. Tu ne peux monter sur ce bateau, tu m'entends ? Tu ne peux parler au capitaine. Aucune dame respectable ne le ferait et tu es une femme mariée maintenant."

Il ne me laissa pas le temps de protester.

"Écoutes-moi! Si tu veux ces esclaves, je t'aiderai mais tu feras ce que je dis, d'accord ?"

Je haletais sous l'effort que je devais fournir pour reprendre le contrôle de moi-même. Je parvins néanmoins à incliner la tête pour marquer mon accord, même si la solution proposée ne me satisfaisait qu'à moitié.

Je voulais gravir la passerelle. Je voulais parler au capitaine. Je voulais savoir si c'était un des capitaines de mon mari et si le bateau qui transportait ces grands esclaves aux yeux bleus était un de ceux de Marius Servilius.

Je voulais ... quoi ?

Qu'est-ce que je voulais au juste ?

Trop confuse pour même pleurer, j'essayai de me recomposer une attitude digne.

Apollinarius relâcha sa prise peu à peu, prêt à me retenir de nouveau si j'essayai de lui échapper. Quand il fut assuré que je ne le ferais pas, il me laissa aller et se dirigea vers le bateau, tournant fréquemment la tête pour voir si je le suivais.

Mais je restais là, toujours oppressée, les poings serrés, les yeux rivés sur les esclaves aux cheveux dorés.

Les Celtes étaient calmes et hautains, regardant au loin, proches les uns des autres mais pas serrés les uns contre les autres comme le font les prisonniers effrayés.

S'ils étaient impressionnés par le port, ils ne le montraient pas.

S'ils comprenaient les commentaires crus de la cohue à leurs égards, ils les tenaient pour eux. Seul le raffut que j'avais créé en discutant avec Apollinarius avait semblé avoir capté leur attention ... ou était-ce la couleur de mes cheveux et ma haute taille ?

Deux hommes et une femme me regardaient, attentivement, de leurs yeux au bleu foncé trop familier. Le soleil et la brise de mer peignaient de délicates ombres roses sur leurs peaux claires comme ils le faisaient sur la mienne. Ils étaient pieds nus, vêtus de leur tunique filée à la maison et de cuir mais ils portaient de lourds torques autour de leurs cous, pas les impressionnants bijoux en or dont j'avais lu la description, mais en cuivre.

Encore que l'habileté de l'artisan qui avait torsadé ces fils de cuivre pour produire ces bijoux exotiques n'avait rien à envier à celle de ses homologues romains.

Les longs cheveux des hommes étaient retenus avec des lanières en cuir. Ceux de la femme pendaient librement et tombaient jusqu'à ses hanches ... tout comme les miens quand je les libérais des peignes et des épingles qui les tenaient enroulés au nom de la décence romaine.

Les trois Celtes semblaient m'examiner comme je les examinai.

Ils ne parlaient sans doute pas le latin, juste leur dialecte tribal, mais ils n'avaient pas besoin de mots pour décrire ce qu'ils voyaient. Leurs yeux bleus perçants parlaient pour eux : une des leurs sous des vêtements et des bijoux romains et aux cheveux strictement coiffés ...

J'avais la gorge nouée et je serrais la main de Maximus, cherchant, dans cette étreinte, sa chaleur et sa force pour être capable de finir mon histoire. Il posa son autre main autour de nos doigts entrelacés, m'offrant ainsi silencieusement les deux.

Le retour d'Apollinarius me tira de la transe dans laquelle je semblais être tombée. Il me regarda et fit non de la tête.

Avant que je ne puisse élever la moindre protestation, il me prit la main et dit.

"Ces esclaves ne sont pas à vendre, Julia. Il s'agit d'un présent pour la famille impériale, envoyé à Marc Aurèle par le général Antistius Mineus Ausonius, un neveu de Titus Gaius..."

Titus Gaius... Le nom semblait familier... et je me souvins. Un monsieur âgé qui avait été un très grand avocat sous l'empereur Hadrien. Même s'il pratiquait toujours, il se concentrait pour l'heure essentiellement à l'écriture de textes très pointus sur la loi romaine. Et il avait été notre invité à Rome plus d'une fois.

"Il n'y a rien que tu puisses faire, Julia. Le mieux c'est que nous retournions à la villa..." Apollinarius me tira doucement par la main et je forçai mes jambes cotonneuses à le suivre. Mon professeur privé m'entraîna avec tendresse loin du bateau et des Celtes et je le suivis sans offrir la moindre résistance, tout mon intérêt pour le phare et toute ma joie de me balader envolés.

Les gens nous regardaient avec curiosité mais je ne prêtai pas attention à leurs regards ni à leurs commentaires. Nous avons presque atteint la rue qui nous éloignerait définitivement des docks quand je m'arrêtai si brutalement que j'en fis sursauter Apollinarius. Je me retournai pour jeter un dernier regard aux Celtes mais ils étaient partis... Mon professeur privé et ami me prit gentiment par les épaules et quand je plongeai mon regard dans ses yeux couleur noisette, j'y vis du souci.

"Étaient ... étaient-ils ... ?"
"Celtes ? Oui. Le capitaine m'a dit qu'ils venaient d'une petite tribu d'Helvétie qui s'est révoltée contre l'administration locale... Ne te tourmentes pas pour eux, Julia. Ils seront envoyés à l'empereur... Ils auraient pu connaître un sort pire..."
Il avait raison. Nous avons connu un sort pire tous les deux et j'avais confié une petite Numide à la fille préférée de l'empereur que je n'avais pourtant jamais rencontrée.

Je ne prononçai plus un mot jusqu'à ce que nous soyons assis l'un en face de l'autre dans ma chaise à porteurs et que celle-ci soit soulevée avec un 'han' collectif.

"Le bateau ... ?"
Apollinarius pressa ma main d'une manière rassurante.
"Non, Julia. Ce n'est pas un bateau de ton mari..."
Quand nous atteignîmes la villa, j'avais réussi à me recomposer une attitude. Et, même, si les rêves commencèrent cette nuit-là, nous n'avons plus jamais fait la moindre allusion à cet épisode.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis ceux de Maximus rivés aux miens. Eux aussi étaient soucieux comme l'avaient été ceux d'Apollinarius ... des yeux bleus verts ... la couleur de l'océan, si différents du bleu clair ou du bleu gris des Romains aux cheveux clairs.

"Ainsi" fis-je "tu penses que nous sommes de vrais Romains, Maximus ?"
Il pressa ses lèvres l'une contre l'autre, prit une profonde inspiration puis parla et sa voix était douce et basse.
"Il n'y a pas si longtemps, je t'aurais sans doute répondu que oui, que nous étions de vrais Romains. Maintenant... Maintenant, je n'ai pas de réponses, Julia. Seulement des questions..."

J'acquiesçai en silence.
Il n'avait pas besoin d'en dire plus.
Je connaissais les questions qui le torturaient : "Pourquoi moi ? Pourquoi ma famille ? Et maintenant qu'allait-il se produire ?"
C'étaient les mêmes questions qui m'avaient torturée pendant presque toute ma vie. Des questions qui continuaient à me torturer tous les jours en dépit de ma richesse et de ma liberté.

Maximus leva la main qu'il avait posée sur nos doigts entrelacés et, tendrement, repoussa les boucles de cheveux que la brise vespérale avait envoyées sur mon visage, ce que, perdue dans mes souvenirs de ce jour au port, je n'avais même pas remarqué.

"Tu sais, je préfère quand tu laisses flotter librement tes cheveux que quand tu les coiffes enroulés" Dit-il sur le mode d'une conversation anodine, essayant d'alléger l'humeur mélancolique qui s'était emparée de nous.
Je lui offris un pâle sourire.
"Je les préfère comme cela aussi. En vérité, c'est la première fois que je sors de mon appartement avec des cheveux non enroulés depuis que je me suis mariée. Pauvre Athenodorus il ne pouvait pas masquer son choc."

Maximus sourit et continua à jouer avec mes cheveux, de la même manière qu'en Mésie, apparemment encore une fois incapable de s'empêcher de me toucher.

Il y avait quelque chose d'apaisant dans le mouvement de ses grands doigts s'amusant avec mes cheveux. Soudain, je compris pourquoi les chats aimaient tant être câlinés.
"Je les préfère comme cela aussi." Répétais-je "Mais je n'ai pas vraiment le choix car j'ai une 'réputation' à préserver..."

Je réussis à infuser dans le mot 'réputation' un tel sarcasme qu'il ressembla à une insulte. Les doigts de Maximus interrompirent leurs doux mouvements un instant, puis il les planta dans ma crinière et les peigna. Il avait une façon de faire cela qui soulignait une irrésistible possessivité masculine.
"Personne n'a besoin de connaître ton passé, Julia." Présenta-t-il doucement.
"Cornelius Crassus a dit la même chose..." Enonçais-je spontanément.

Les doigts peignant mes cheveux s'arrêtèrent une fraction de seconde, puis retournèrent à leur tâche avec une férocité à peine contenue.

Les félins sont non seulement intelligents et beaux, ils sont aussi jaloux et extrêmement possessifs vis-à-vis de ceux qu'ils réclament comme leurs que se soient des semblables ou des gens assez imbéciles pour se croire leurs maîtres ou leurs maîtresses.

Ainsi était Maximus.

"Ce Cornelius Crassus ... il savait au sujet de..."
Maximus énonçait chaque mot d'un ton soigneusement neutre.
"Il me l'a fait comprendre avec délicatesse. Il a dit qu'il savait à propos de mes 'circonstances malheureuses'... Sa soeur ne fut pas aussi délicate. Elle n'a eu aucune difficulté à m'appeler 'putain'."
Les doigts caressant mes cheveux s'arrêtèrent de nouveau et ceux entrelacés aux miens resserrèrent leurs étreintes. Un feu bleu jaillit des profondeurs de ses yeux.

Je ris, un petit rire amer. Je ne pouvais m'empêcher de rire. J'étais obligée de me préoccuper de ma vertu moi qui née esclave et forcée à me prostituer, en avait été privée sciemment presque toute ma vie.
"Oh, elle n'est qu'une chienne de patricienne, mais, selon son éducation, j'étais une putain." Dis-je et avant que Maximus ne puisse protester, j'ajoutai.
"J'ai traité avec elle comme j'avais précédemment traité avec son frère. À la différence de sa soeur, c'était un homme raisonnable..."

Sagement, Maximus s'abstint de demander ce que le raisonnable Cornelius Crassus avait fait pour que je dusse traiter avec lui.
Au lieu de cela, il leva nos mains entrelacées et porta ma main à ses lèvres.
Il ne m'embrassa pas les doigts ou la paume, mais mon poignet.

Il n'y avait plus la moindre cicatrice.

Six ans auparavant, je n'avais pas coupé suffisamment profondément pour qu'il reste une cicatrice, juste ce qu'il fallait pour prendre ma vie!
Et, à la différence des siennes, mes cicatrices étaient invisibles, masquées par ma beauté parfaite et mon détachement. Mais elles étaient là et Maximus le savait.

Ses lèvres étaient chaudes et sèches, telles que je me les rappelai lors de la première fois où il m'avait surprise en m'embrassant passionnément sur la bouche. Sa barbe chatouilla ma peau délicate là où pulsaient les veines bleues. Sa bouche resta sur ma peau plus longtemps qu'un baiser respectueux ne l'exigeait et je sentis ma gorge se serrer.

Maximus releva la tête et regarda d'abord les étoiles et la lune avant d'incliner son regard sur moi.
"Il est tard et tu sembles fatiguée."
Je voulus protester mais un soudain bâillement m'en empêcha.
Malgré mes longues heures de sommeil, je me sentais bizarrement épuisée. Maximus sourit.
"Au lit, Julia Antonina!"
Je fus étonnée de la sonorité de mon nom d'affranchie. Il m'avait bien dit qu'il s'en souvenait après avoir lu le rapport de l'agent qu'il avait chargé de me retrouver mais l'entendre prononcer par lui était autre chose, une chose complètement différente.
De nouveau, je ne pus que penser au miel sombre, sauvage roulant sous la langue.

"Actuellement, je suis Julia Servilia."
Il sembla réfléchir à mon nom de femme mariée, un instant.
"Je préfère ' Julia Antonina '." Dit-il. "' Julia Servilia ' sonne plus impressionnant, mais aussi plus froid ... plus intimidant. Julia Antonina est plus amicale, comme tes cheveux lorsqu'ils flottent librement."

Je lui souris surtout pour cacher mon étonnement sur la manière simple et précise avec laquelle il m'avait décrite, moi et ma vie actuelle.

J'étais Dame Julia Servilia, une beauté froide et une femme d'affaires puissante qui portait ses cheveux enroulés et tenait chacun à distance respectueuse.

Je n'avais été Julia Antonina qu'une année et son absence avait empêché la femme aimante, vibrante, joyeuse d'émerger et de s'épanouir.

Vaguement, je me demandai si cette femme vivait toujours et, si oui, si le contact de Maximus serait suffisant pour la faire sortir de sa cachette.

Parfois, je pouvais presque la sentir sous ma peau, comme si elle m'espionnait de derrière mes propres yeux...

Maximus se leva, me tirant de ma rêverie.

Je me levai aussi et main dans la main nous sommes rentrés. C'est seulement quand je fus à l'intérieur que je remarquai que j'avais laissé mes sandales sous le divan mais je me sentais trop lasse pour retourner les chercher.

Athenodorus avait mouché toutes les lampes du salon, sauf une et Nicia en avait allumé un peu plus dans ma chambre à coucher.

Tant la porte de ma chambre que celle de Maximus étaient ouvertes et la lumière dorée qui en provenait jetait des ombres fantomatiques sur les tentures et les meubles.

Un lourd silence pesait sur la villa.

Il était plus tard que je ne le pensais.

Nous nous arrêtâmes devant la porte de ma chambre à coucher mais Maximus ne tenta pas de libérer ses doigts.

Soudain, je me sentis aussi timide qu'une jeune fille face à son premier amant. Timide comme je ne m'étais plus sentie depuis l'alcôve en Mésie. Je baissai les yeux avec une modestie qui aurait mérité l'approbation de la grande Vestale.

"Est-ce que tu vas bien ?" Murmurais-je dans un souffle. "Je veux dire, est-ce que tu as tout ce qu'il te faut ?"

"Oui, Julia. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Ton ami et ton personnel ont été très efficaces. Et tu es très, très généreuse. J'ai oublié de te remercier pour cela aussi..."

J'indiquai la porte de mon studio pour l'interrompre.

"C'est mon studio privé." Annonçais-je. "Mes livres préférés s'y trouvent. Si tu as envie de lire, n'hésites pas à en choisir un."

Je sentis plus que ne vis son assentiment.

"S'il y a autre chose dont tu as besoin ou que tu veux ... fais-le moi savoir."

"D'accord, Julia."

Précautionneusement, je relevai les yeux et trouvai les siens fixés sur moi.

Ils brûlaient d'un doux et paisible feu vert bleu, la couleur que prend la mer après une vaste tempête.

Je rougis.

Maximus se pencha légèrement et, chastement, embrassa ma joue.

"Bonne nuit, Julia."

"Bonne nuit, Maximus."

Il resta sur place. En attente.

Lentement, très lentement, je dégageai mes doigts et me détournai pour entrer dans ma chambre à coucher dont je fermai la porte. Une porte nous séparait de nouveau et ce pour la deuxième nuit consécutive !

Deux heures plus tard, malgré la nourriture, le vin et le sentiment d'être épuisée, j'étais toujours bien éveillée.

La lune inondait ma chambre à coucher de sa lumière argentée et la brise nocturne faisait danser les fins rideaux suspendus à l'arcade qui menait à la terrasse, en une cadence hypnotique.

Des ombres bleues foncées des coins, les fantômes des esclaves celtes, que j'avais aperçus à Ostie, 5 ans auparavant, semblaient m'espionner.

Le ronronnement du ressac n'arrivait pas à m'apaiser et à m'endormir car il me semblait s'être métamorphosé en bourdonnement désagréable, très semblable au vrombissement d'un moustique.

Sur le divan, Nigra soupirait doucement et miaulait dans son sommeil, agitée par quelque rêve félin particulièrement animé.

J'étais en train de demander s'il ne serait pas plus sage d'éclairer et de farfouiller après un livre quand un fort grincement me fit sursauter.

Cela devait être vraiment très fort pour que j'ai pu l'entendre si clairement à travers les massives portes en chêne.

Je fronçai les sourcils en le réentendant... Une porte dont on avait bel et bien oublié de graisser les charnières depuis belle lurette... La porte de la deuxième chambre à coucher... Stupidement, je notai mentalement de dire à Athenodorus d'envoyer quelqu'un huiler les charnières, avant de me secouer.

Maximus.

J'en arrêtai de respirer, tendant l'oreille pour distinguer le moindre bruit à travers le silence qui était retombé dans mon appartement.

Ennuyée par le bruit, Nigra avait relevé la tête et regardait en direction de la porte, les oreilles tirées en arrière et les moustaches plaquées contre sa figure, signes caractéristiques de son état d'alerte.

Le silence était si profond que même le ressac semblait s'être arrêté de rouler. Puis, j'entendis un deuxième son, assourdi. Des pas dans le salon.

Maximus.

Apparemment aussi incapable de s'endormir que moi-même, il s'était levé et ses sandales crissaient légèrement sur la mosaïque polie. Aucune lumière ne filtrait sous la porte de ma chambre à coucher. L'unique lampe qui était restée allumée dans le salon était éteinte depuis quelque temps et Maximus marchait avec précaution dans cet environnement inconnu, traçant son chemin entre les meubles à la lueur des rayons de lune s'insinuant par la baie qui donnait sur la terrasse

Maximus se déplaçant vers ma chambre à coucher.

Je m'assis sur mon lit, mon coeur battait si follement dans ma poitrine qu'il ressemblait à un oiseau pris au piège dans une cage et si violemment que je pensais qu'on devait l'entendre jusqu'à Rome

Maximus incapable de dormir et venant à moi au milieu de la nuit.

Ma gorge se serra et, bêtement, je regardai autour de moi pour m'assurer que ma chambre à coucher était parfaitement en ordre puis mes yeux revinrent se fixer sur la porte.

Frapperait-il avant d'entrer ou tournerait-il simplement le bouton?

Dirait-il quelque chose ou s'avancerait-il simplement ?

Hésiterait-il après avoir fait le premier pas ou irait-il directement vers le lit pour me prendre dans ses bras ?

M'embrasserait-il et me caresserait-il ou tirerait-il juste le drap pour me recouvrir de son corps puissant ?

Me déshabillerait-il soigneusement ou déchirerait-il simplement ma robe, recherchant ma chair avec avidité?

Me regarderait-il dans les yeux quand il me prendrait ou garderait-il ses yeux fermés feignant d'étreindre une autre femme aimée et ... morte ?

M'aimerait-il tendrement ou m'écraserait-il sous lui emporté par la frénésie d'une attirance si longtemps niée ?

Serait-il doux avec moi ou se souviendrait-il seulement que j'avais été une putain et qu'il pouvait m'utiliser rudement ?

Tant de questions et si peu de temps avant qu'il ne frappe à ma porte ou qu'il ne l'ouvre...

Tant de questions et, par-dessus tout, la plus importante. La question que je n'avais jamais osé me poser par peur de la réponse : serais-je capable de le faire ? Serais-je capable d'aller dans ses bras et de me livrer à ses caresses et à sa possession ? Serais-je capable de me détendre assez sous son corps pour me donner à lui ?

Est-ce que mon amour forcené pour lui, sa tendresse évidente et sa passion à fleur de peau pour moi seraient suffisants pour effacer de mon esprit et de mon corps les souvenirs des ruts égoïstes que j'avais endurés pendant des années ? Ou n'ayant plus connu la moindre relation depuis six ans je me raidirais sous ses caresses, mon dernier bonheur s'envolant au loin tandis que les fantômes de mon passé souillé ricaneraient dans les coins sombres de ma chambre à coucher ?

Soudain, je remarquai que les bruits de ses pas avaient disparu et que, maintenant, je les réentendais mais beaucoup plus fort et provenant d'une direction différente.

Je fronçai les sourcils.

La terrasse. Ils venaient de la terrasse.

Maximus ne s'était pas dirigé vers ma chambre à coucher, mais bien vers la terrasse et la nuit...

Confuse, je me levai et m'approchai, sur la pointe des pieds, de l'arcade d'où je jetai un oeil dehors.

Il y était, appuyé contre la rambarde en marbre comme il l'avait été des heures auparavant, me tournant le dos et contemplant la nuit et la mer invisible.

Phoenion était assis sur la rambarde avec l'indifférence gracieuse qui caractérise les chats quand ils sont assis au bord d'un précipice et regardait Maximus avec curiosité.

Puis, il se releva et, silencieusement, s'avança vers l'homme tout aussi silencieux et, arrivant près de lui, poussa sa tête contre son bras.

Maximus se tourna vers l'animal et malgré la faible clarté dispensée tant par la lune que par la lumière de la lanterne qui restait toujours allumée sur la terrasse, je vis qu'il souriait à l'Abyssin. Il caressa d'une main experte et douce son pelage et ce fut mon tour de sourire en imaginant le fort ronronnement de Phoenion.

Ils restèrent ainsi un long moment tandis que je les épiais, ces deux magnifiques spécimens de la gent mâle.

Tous les deux pleins de grâce, de fierté et de dignité.

Tous les deux stupéfiants, majestueux et pourtant mortels.

Un papillon de nuit aussi grand qu'une petite chauve-souris voleta au-dessus de la rambarde avant de plonger sur la terrasse, tirant Phoenion de son extase en réveillant ses instincts de chasseur.

Il sauta en direction du papillon qui tenta de s'échapper en se glissant entre les plantes et les arbres en pots mais, vif comme l'éclair, Phoenion le poursuivit, disparut un bref moment sous le divan avant de réapparaître avec le papillon, battant faiblement des ailes, coincé entre ses dents pointues.

Paradant, aussi fièrement que le ferait un général romain le long le Via Triumphalis, Phoenion se dirigea vers un lieu obscur avec la ferme intention de disposer de sa proie.

Toujours souriant, Maximus se tourna vers l'arcade et, instinctivement, je reculai peu désireuse d'être surprise en train de l'espionner.

Il jeta un bref coup d'œil vers les voiles qui s'agitaient doucement dans la brise vespérale avant de quitter la rambarde et de marcher vers les divans sur lesquels nous étions assis peu auparavant.

Il était sur le point de s'asseoir quand il chancela légèrement, se rattrapa et regarda vers ce qui l'avait fait trébucher. Il se baissa et s'empara de quelque chose...

Mes sandales.

Il avait marché sur les sandales que j'avais oubliées près du divan, de délicats ornements en cuir blanc et or entrelacés et ornés de fines parures en or et en émail que Merith m'avait envoyés d'Alexandrie en même temps que sa dernière lettre.

De ma cachette, je pouvais voir mes sandales entre ses mains tandis qu'il les examinait attentivement en les retournant sous toutes les coutures, comme fasciné par leur éclat. Il n'avait probablement jamais vu de sandales comme celles-là.

Je recroquevillai mes orteils en réponse inconsciente à cet attouchement.

Les esclaves se déplacent habituellement pieds nus quasiment toute leur vie.

Moi pas.

Je n'étais pas une esclave ordinaire qui suait devant les feux des cuisines ou se cassait le dos dans les étables lors de la traite. Je n'avais jamais connu la faim ni un travail éreintant. J'ignorais ce que c'était que de porter des chiffons ou d'aller pieds nus.

Car j'avais vécu dans un luxe indescriptible et j'étais certaine que bien des filles libres, de pauvres créatures, étaient assez stupides pour m'envier.

J'adorais alors me balader pieds nus. Je le faisais toujours.

Quand j'étais petite fille, Turia avait l'habitude de me tancer vertement car j'avais la sale habitude d'égarer mes sandales n'importe où et de souiller ma plante de pied dans l'herbe ou la poussière. Mais je le faisais quand même, malgré le risque d'être admonestée par notre tutrice car, avec les chevauchées, être pieds nus me donnait bizarrement l'impression d'être libre. Et, toujours maintenant, je ressentais cette sensation.

Envoyer promener mes sandales était la première chose que je faisais quand je regagnais mon appartement, appréciant sous ma plante de pieds la finesse du marbre poli, la délicatesse des tapisseries orientales et la chaleur du soleil réfléchi par les mosaïques de la terrasse, ma femme de chambre me regardait en fronçant les sourcils, mais se retenait de me faire des remarques que n'auraient tolérées ni sa position ni la mienne.

J'avais toujours eu une passion pour les chaussures et on savait que j'en commandais des douzaines de paires chaque saison à mon cordonnier préféré au Marché de Trajan. Mais aucune paire de sandales ou de chaussures ne pouvait être comparée à la liberté de marcher pieds nus sur le sable humide ou sur l'herbe fraîchement coupée.

Maximus retourna encore une fois mes sandales entre ses mains et je fus bizarrement émoustillée à la vue de cette chose si délicate, si féminine entre ses fortes mains bronzées et calleuses. Avec un petit sourire, il les déposa sur le divan, soupira profondément, appuya ses avant-bras sur ses genoux écartés et resta ainsi, légèrement penché, immobile, perdu dans ses pensées, si proche de moi et pourtant si éloigné.

Le clair de lune jouait sur les méplats de son large visage, brillait sur la peau lisse et bronzée de ses bras, soulignant chacun de ses muscles joliment sculptés, des muscles qui ondulaient à chaque mouvement de son corps puissant.

Je me mordis la lèvre inférieure et appuyai une main contre ma gorge car je sentais monter en moi une profonde excitation qui m'enflammait le ventre, Maximus si indescriptiblement beau sous ce clair de lune, si proche de moi et pourtant encore si éloigné, ... apparemment.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi, lui assis sur le divan de la terrasse, moi, debout près de la colonne en marbre de l'arcade, dissimulée par l'obscurité et les fins rideaux flottants au vent. Maximus perdu dans ses pensées, n'ayant pas conscience d'être observé. Moi, le dévorant du regard, mon sang bouillonnant de désir courant dans mes veines et enflammant tout mon être.

Soudain, je ne fus plus capable de supporter mes vêtements, ma peau brûlante de fièvre devint hypersensible, mes seins gonflèrent comme des fruits mûrs.

Je défis les rubans qui retenaient ma robe de nuit et le fin coton égyptien si délicatement et si légèrement tissé qu'il ne pesait guère plus qu'une poignée d'écume, glissa en ondulant le long de mon corps.

J'appuyai mon dos nu contre la colonne, la froideur du marbre apaisa un peu ma peau embrasée m'apportant un sursis bienvenu, la brise qui s'était renforcée faisait voltiger les rideaux autour de mon corps nu.

Le ronronnement du ressac, plus présent avec la marée montante me chuchotait des tentations.

Me pressait de quitter ma cachette.

Me pressait de franchir l'arcade et de m'avancer au clair de lune, de m'avancer sur la terrasse et de me dévoiler à Maximus...

La voix du ressac prit de plus en plus possession de mon esprit, le titillant, essayant de le séduire, de l'induire en tentation, semblant lui promettre...

Était-ce cela la voix des sirènes? Était-ce cela qu'avait entendu Odysseus attaché à son mât tandis que ses hommes avaient les oreilles scellées par la cire et que son bateau frôlait les récifs d'où les créatures avec qui on m'avait comparée chantaient leur chanson ensorcelante mais mortelle ?

Je fermai les yeux. Mon corps était envahi par le désir, mes cheveux croulaient jusqu'au bas de mes reins chatouillant doucement mes fesses nues. Mes mamelons étaient durs comme la pierre et au contact froid de la brise de mer mes seins se couvrirent de chair de poule.

Les rideaux translucides tourbillonnaient autour de moi en une sarabande effrénée, effleurant mon ventre et mes jambes nus, leur caresse éthérée illustrant la promesse des plaisirs ineffables m'attendant tout près.

Mes yeux s'ouvrirent démesurément et, comme dans un rêve, je me détachai de la colonne et fis quelques pas vers l'arcade...

Quelque chose de poilu me frôla soudain et fonça vers la terrasse me saisissant à tel point que j'ai dû couvrir ma bouche pour assourdir mon cri.

Brusquement, Maximus releva la tête et regarda dans ma direction, il avait entendu le faible son que j'avais émis.

En réaction, je reculai. Mon cœur battait si fort qu'il en assourdissait tous les bruits alentours.

Puis, il vit le chat noir qui avait partagé son sommeil enivré la nuit précédente et attira son attention d'un signe de la main.

Nigra s'arrêta, regarda en direction de son nouveau meilleur ami et, toute heureuse, trotta vers Maximus, qui lui gratouilla la tête et le menton, avant de la prendre dans ses bras et de la bercer contre sa poitrine. Il resta ainsi un instant puis soudain se leva et, le chat noir toujours dans ses bras, s'en revint vers le salon.

De ma cachette, je vis Maximus disparaître, entendit le son étouffé de ses sandales tandis qu'il se dirigeait vers sa chambre à coucher, puis, après un moment de silence, le grincement de la porte qui se fermait.

Je restai immobile très longtemps, contemplant la terrasse vide sous le clair de lune, entourée des rideaux de plus en plus agités par la brise nocturne maintenant très fraîche.
Instinctivement je m'entourai de mes bras mais parvint à me retenir de m'étreindre moi-même

Avec un soupir, j'allai vers mon lit, ne prenant pas la peine de ramasser ma robe de nuit qui gisait sur le sol.

J'ouvris le coffre qui se tenait au pied de mon lit et sortit de sa cachette la tunique d'esclave de Maximus. Elle était rugueuse et râpa un peu ma peau enfiévrée quand j'y enfouis mon visage, reniflant avidement son parfum.

J'étreignis fermement la vieille tunique bleue, toute chiffonnée et empreinte de son odeur, contre mes seins nus et la serrant toujours contre moi, j'entrai dans mon lit. Je rampai vers la place où j'avais l'habitude de dormir puis étalai, soigneusement, la tunique de Maximus à moitié sur l'oreiller proche au mien.

A genoux, je regardai un long moment la tunique bleue avant de me coucher à ses côtés et de passer par-dessus mon bras comme si au lieu d'une vieille pièce usée de lin bleu, j'enlaçais un corps chaud et vivant. Cela revenait à étreindre le fantôme de l'homme de chair et de sang qui dormait tout seul si près de moi, mais c'était, cependant, mieux que de dormir solitaire dans mon vaste lit si froid et si vide. Enveloppée du parfum d'homme de Maximus à défaut d'être dans ses bras, je plongeai dans l'inconscience.

La marée s'inverse 180 A.D.

Je rêvais d'elle. Cela ne se produisait pas fréquemment car je ne fais pas partie de ceux qui rêvent facilement ou régulièrement.

En fait, mes rêves sont essentiellement déclenchés par une émotion intense, comme lorsque j'avais rencontré les esclaves celtes.

Mais, pourtant, de temps en temps, que je sois affligée ou non, elle venait hanter mon sommeil.

Elle ... Mon bébé ... Ma petite fille.

Dans ce rêve, ce n'était plus un bébé désormais, mais un bambin vif de deux ou trois ans. Elle avait des cheveux noirs bouclés et d'éblouissants yeux bleu vert et son rire était aussi clair que le grelot d'une clochette.

Nous étions pieds nus et sales et fatiguées et heureuses.

Nous avons joué dans un champ et sa tunique était souillée et il y avait une griffe sur son petit nez. Je n'étais guère plus propre qu'elle mais mon cœur était léger et mon rire éclatait clair et joyeux. Et quand je la prenais dans mes bras et l'étreignais contre ma poitrine, elle mettait ses petits bras autour de mon cou et plongeait ses yeux franchement dans les miens comme seuls les enfants peuvent le faire. Et mon cœur se gonfla car c'était Maximus qui me regardait par les yeux de notre fille.

Elle sourit et c'était son sourire, désarmant, éblouissant, plein de jeunesse, d'innocence et de vie, tout comme sa bouche si finement ourlée et sa fossette au menton étaient les siens.

Je lui embrassai le bout du nez et ma fille éclata de rire comme elle le faisait toujours quand je l'embrassais là puis elle battit des jambes et se tortilla jusqu'à ce que je la redépose à terre. Dès que ses minuscules petits pieds tout sales eurent touché l'herbe, elle courut vers le ruisseau proche et je courus derrière elle.

Le soleil réchauffait les champs de blé derrière nous et le bruissement des tiges se balançant dans la brise me fit penser au chuchotement des esprits et même un moment je pensai les avoir entendus murmurer mon nom...

Nous avons l'habitude de jouer dans l'onde, nous éclaboussant et riant comme des folles, telles deux enfants et non une mère et sa fille.

Quand nous étions trop fatiguées pour continuer à jouer, je m'asseyais sur une grande roche plate, la prenais dans mes bras et la berçais tendrement en lui racontant des histoires sur des chevaux, des chats et sur un beau général revêtu de sa cuirasse ciselée et de deux peaux de loup argentées tombant de ses larges épaules.

Et quand elle s'écroulait de sommeil, je la posais sur ma hanche et la ramena à la maison, à la villa rustique blottie dans les collines.

Mais ce jour-là, je la vis s'arrêter net juste en arrivant au bord du ruisseau et je me dépêchai pour identifier ce qui l'avait déconcertée car elle n'était ni timide, ni facilement effrayée.

Il y avait un enfant dans l'eau.

Un garçon.

Il était trois ou quatre ans plus vieux que ma fille. C'était un beau garçon, vigoureux, aux longues jambes et aux cheveux châtain clair épais et bouclés.

Il avait retiré ses sandales et se tenait debout, de l'eau jusqu'aux genoux, apparemment aussi étonné par notre apparition soudaine que nous l'étions par sa présence.

Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais il y avait quelque chose de curieusement familier en lui même si je ne pouvais voir son visage clairement car il tournait le dos au soleil.

Soudain, spontanément, il passa sa main dans ses cheveux, repoussant une boucle de cheveux qui traînait sur son front.

Pendant un moment bref, elle sembla vouloir rester en place avant d'obstinément et souplement reprendre sa position initiale comme si elle était douée d'une vie propre.

Alors, le garçon se déplaça légèrement et je pus voir son visage.

C'était le visage de ma fille !

Sa peau était bronzée au lieu d'être crémeuse et son visage avait perdu la rondeur de la petite enfance, ses traits en étaient mieux dessinés et plus précis que ceux de ma fille.

Mais c'était son visage néanmoins.

C'était le visage de Maximus.

Un visage large, expressif, ouvert avec un nez long et élégant, une bouche joliment sculptée et une fossette au menton.

Mais ce qui capta mon attention furent ses yeux, car ils n'étaient pas bleus verts comme ceux de ma fille et ceux de son père, mais d'une stupéfiante nuance de vert, comme deux émeraudes brûlant sur un or sombre.

Ma première pensée fut que Maximus s'était trompé. Que Marcus n'avait pas été tué.

Puis je sus, comme il n'y a que dans les rêves qu'on le sait, que le garçon n'était pas Marcus.

Car, dans mon esprit, Marcus était comme sa mère, juste une ombre impersonnelle et ce garçon-là était indéniablement vivant, intensément vivant.

Il y avait un feu vital dans cet enfant comme il y en avait un dans ma fille. Il semblait rayonner comme elle, deux enfants vifs et extraordinairement beaux qui me faisaient penser à deux lionceaux vifs et extraordinairement beaux.

Un énorme chien noir sortit des bois et courut vers l'eau, les oreilles aplaties et sa longue queue flottant derrière lui pendant qu'il se dirigeait directement vers le garçon, son épais poil brillant ne laissait planer aucun doute sur le fait qu'il avait, parmi ses ancêtres, des loups.

Le chien sauta dans l'eau et s'arrêta près du garçon, en alerte et prêt à le défendre, mais aussi curieux vis-à-vis de nous. De la femme et de la fille se tenant par la main, sur la berge, regardant le garçon aussi attentivement que celui-ci nous regardait, tous les trois, silencieusement, nous reconnaissant, l'un l'autre, pour ce que nous étions en réalité, la seule famille qui restait d'un homme magnifique.

Soudain, le bruit des sabots d'un cheval surgit dans mon dos. Le garçon leva son visage qui s'éclaira en voyant le cavalier se diriger vers le flot.

Il sourit et son sourire était juvénile et doux et jeune, une version spontanée et miniature du sourire éblouissant de Maximus.

Le son se rapprocha.

Ma fille tirait sur ma main, riait sottement et sautait comme elle le faisait toujours quand elle était heureuse et excitée et le garçon me frôla quand il courut vers le cavalier, en riant et en nous éclaboussant suivi du grand chien noir qui aboyait follement et courait derrière lui...

Moi, j'avais l'impression que mes pieds étaient rivés au sol et qu'une paralysie soudaine s'était emparée de mon corps, j'étais incapable de bouger, de me déplacer et même de me retourner.

Une odeur dériva vers moi et noya celle poussiéreuse du blé brûlé par le soleil.

C'était une odeur que je connaissais très bien, une combinaison unique, musquée, virile, de cuir, de sueur, de terre et d'homme.

Une odeur que j'avais respirée dans ce même champ et sous une tente militaire en Mésie et dans l'obscurité surchauffée de ma propre chambre à coucher.

Les sabots s'arrêtèrent dans mon dos...

Mes yeux s'ouvrirent brutalement et je m'assis, haletante, le coeur battant d'une manière extravagante dans ma poitrine, l'odeur de Maximus toujours présente à mes narines et les sabots de son cheval martelant toujours mon esprit...

Mais ce n'était pas des sabots !

Quelqu'un frappait à la porte de ma chambre à coucher!
Quelqu'un qui le faisait déjà depuis un petit temps!

Echevelée, clignant des yeux et désorientée, je regardai autour de moi.
Quelle heure était-il ?
Encore tôt le matin, mais nettement plus tard que mon heure habituelle de réveil.
J'avais dormi bien tard.
Celui ou celle qui avait frappé à la porte recommençait.

"Intra!" (*) Criaï-je avant de me rappeler des circonstances dans lesquelles je m'étais endormie la nuit précédente.
La porte s'ouvrit pour laisser le passage à ma servante personnelle, toute pimpante, les cheveux gris soigneusement enroulés, les vêtements sentant bon le soleil, l'amidon et la verveine, comme chaque jour.

"Bonjour, Domina. Et quelle belle journée!"
Si Nicia fut étonnée de me trouver au lit nue et ... seule, elle n'en montra rien.
Au lieu de cela, la petite femme dodue resta sur le pas de la porte, les bras encombrés de vêtements fraîchement repassés, mes sandales égyptiennes pendant au bout de ses doigts potelés puis m'offrit son sourire le plus affable tout en continuant à parler.

"Vous n'aviez donné aucune instruction sur votre heure de réveil, Domina, mais Seigneur Apollinarius m'a dit qu'il avait besoin que vous apposiez votre signature sur certains documents avant qu'il ne puisse se rendre au port. De plus, votre petit déjeuner est prêt."

Tout en parlant, Nicia évitait soigneusement de poser ses yeux plus bas que mes épaules.

"Prendrez-vous votre bain ici ou vous rendrez-vous aux thermes ?"

"I ... Ici... Ici ce sera parfait, Nicia..." Dis-je en tripotant gauchement les draps non pour cacher ma nudité mais pour dissimuler aux yeux perçants de la femme grecque la tunique d'esclave de Maximus, me doutant néanmoins qu'elle devait suspecter quelque chose car à peu rien n'échappait à son attention.

"Comme vous le souhaitez, Domina. Il sera prêt en très peu de temps."

Avant d'entrer dans la salle de bains, Nicia laissa mes vêtements sur un divan et posa les sandales juste à côté. En faisant cela, elle aperçut ma chemise de nuit là où je l'avais abandonnée la nuit précédente, la ramassa et, sans un mot, la déposa, soigneusement, sur une chaise voisine avant d'ajouter.

"Seigneur Apollinarius m'a dit aussi de vous informer que votre invité est levé et qu'il vous attend."

Elle me tournait le dos et le ton de sa voix était absolument naturel comme si le fait d'avoir le gladiateur étoile de Rome partageant l'appartement et le petit déjeuner de sa maîtresse – à défaut de son lit - était la chose la plus naturelle au monde.

Je devins écarlate.

Nicia se dirigea vers la salle de bains sans me jeter le moindre regard.

Aussitôt la porte refermée derrière elle, je bondis hors du lit, m'emparai de la tunique de Maximus, la pliai à la hâte, ouvris le coffre au pied de mon lit et l'y fourrai en dessous d'une pile de robes de nuit et de peignoirs nettement repassés.

Ceci fait, je saisis le premier peignoir de la pile, en fine soie vert foncé ornée de broderie en or, en liai la ceinture et me dépêchai vers l'arcade menant à la terrasse.
Un bourdonnement de voix, toutes mâles, me stoppèrent.

Je distinguais clairement la voix tonnante d'Athenodorus.
Il y a environ 20 ans, il avait été le contremaître d'un chantier naval et avait gardé l'habitude de parler comme s'il devait se faire entendre au-dessus du bruit incessant des coups de marteau et des scies en action.

"... est le mieux que j'ai pu trouver..."

La voix de mon intendant fut emportée par la brise et noyée dans le cliquetis des plats.
Ils étaient à l'extrémité de la terrasse, près de l'auvent et des arbres en pot, trop loin de moi pour que je puisse les espionner sans être découverte.
Et je ne pouvais sortir sans être déceimment habillée.
Scandaliser le responsable de mon personnel de maison en laissant pendre librement mes cheveux était une chose, mais apparaître en sa présence pieds nus et seulement vêtue d'un peignoir en soie en était une autre, très différente.

Je tendis l'oreille pour essayer d'en entendre davantage.

"... Domine ... voyez ceci..."

Je fronçai les sourcils.

Domine ?

Personne n'avait plus jamais utilisé ce mot dans la maison depuis la mort de Marius Servilius. Mon ancien professeur privé était depuis toujours "Seigneur Apollinarius", la façon respectueuse de s'adresser à un homme qui n'était pas un domestique, mais qui n'était pas non plus un membre de la famille.

Domine.

J'écarquillai les yeux, prise d'un soupçon.

Athenodorus s'adressait-il Maximus ?

J'étais sur le point de me déplacer au-delà des rideaux, au risque d'être découverte quand la voix de Nicia retentit dans mon dos.

"Votre bain est prêt, Domina."

Je sursautai, me composai rapidement un visage et me retournai.

"Merci, Nicia." Dis-je avant de me ruer vers la salle de bains avec la détermination d'un régiment romain chargeant la porte d'une forteresse avec un bélier, essayant ainsi d'atteindre un endroit privé avant que ma servante, étonnée, ne puisse réagir.

Si bien que quand elle fut suffisamment remise pour exprimer l'obligatoire.

"Domina, devrais-je ... ?"

Je dis "NON!" Et lui fermai la porte au nez.

Marius Servilius ne s'était pas contenté d'être le propriétaire original de la villa, il lui avait aussi donné sa splendeur sereine et son confort exceptionnel.

Les bains dans l'appartement du maître et dans celui de la maîtresse au deuxième étage étaient la reconnaissance ultime du génie de la construction des romains.

Ils étaient spacieux, aérés, bien éclairés et luxueux, chacun équipé d'une toilette, d'un évier et d'une baignoire.

Par temps froid, les sols étaient chauffés grâce à un système d'hypocauste (*) et, par quelque mystérieuse méthode d'ingénierie, l'eau chaude surgissait des tuyaux de plomb par la gueule dorée d'un lion en train de rugir.

Elle n'était ni aussi chaude, ni aussi abondante que celle dont on profitait aux thermes du rez-de-chaussée, mais était plus que suffisante pour une hygiène corporelle décente quand nous n'avions pas envie de traverser la maison pour un soin plus long.

J'étais vaguement consciente que d'avoir du chauffage et de l'eau courante à l'étage n'était ni commun, ni facile, ni bon marché car j'avais entendu assez de commentaires envieux durant les banquets que mon mari avait offerts mais mon intérêt pour l'ingénierie était quelque peu limité.

Les salles de bains étaient la fierté et la joie de Nicassius, le contremaître de la villa, fluet comme un moineau et passionné par tout ce qui était lié à la construction ou la mécanique comme d'autres hommes sont passionnés par une collection de sculptures ou ... de pièces de monnaie.

Si quelqu'un était capable d'engager mon mari dans une conversation interminable sur un sujet n'ayant trait ni aux affaires ni aux bateaux, c'était bien Nicassius.

Marius Servilius comprenait les bateaux qu'il préférait aux constructions, comme certains hommes comprennent les chevaux et il les comprenait parfaitement et parfois même mieux que les hommes.

Mais il comprenait aussi un homme qui avait une passion... Et apparemment aussi une femme, car il m'avait épousée, connaissant ma passion pour la lecture et celle que je taisais pour un homme même si j'avais été incapable de la lui cacher contrairement à ce que je pensais ...

Je laissai glisser le peignoir en soie et pénétrai dans l'eau chaude et parfumée à l'essence de lotus et, comme je le faisais toujours en appréciant les comforts de la villa, je bénis mentalement Nicassius.

Si seulement son sac à astuces, si utiles quand il s'agissait de tuyauteries, de fontaines et de chauffage contenait quelque chose qui pourrait m'aider dans la tâche présente. Percer les défenses quasi militaires du Général Maximus Decimus Meridius, tâche qui paraissait incommensurable.

Percer ses défenses personnelles tout en luttant contre la course du temps et son désir de mourir semblait proprement utopique.

Pourtant, alors que j'étais en train de me récurer consciencieusement, il me vint à l'esprit que, si l'ingénierie ne pouvait m'aider, peut-être que l'agriculture et les chevaux feraient l'affaire.

Peu de temps après, je surgis de la salle de bains fraîchement baignée, séchée à la hâte et plus qu'impatient d'aller à la recherche de Maximus. Nicia m'attendait avec un nombre incalculable de peignes et de brosses étalés sur ma table de toilette et son regard désapprobateur me dit qu'après avoir enfreint l'étiquette de la maîtresse et de la servante en l'empêchant de m'aider à me baigner, je n'étais pas exactement dans ses bonnes grâces.

A contre coeur mais ayant besoin d'aide pour s'occuper de mes longs cheveux ébouriffés, je m'assis et Nicia commença à les démêler d'abord avant de les coiffer et de finir par les brosser.

Entre le sommeil et la vapeur du bain, ma crinière était particulièrement emmêlée et elle la travailla avec la concentration féroce et la précision méticuleuse d'un bijoutier. J'avais beaucoup de peine à me retenir de taper du pied

"Est-ce que la tunique que j'ai choisie pour vous, vous convient, Domina ?"

Mon regard interrogateur se réfléchit sur le miroir poli et dit à Nicia que je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

"Elle est sur le divan, Domina." Précisa-t-elle et je me retournai pour y jeter un oeil. Je ne pus m'empêcher de froncer les sourcils.

C'était celle qui avait été réalisée dans un des tissus les plus extraordinaires que j'aie jamais vu, du coton égyptien le plus fin mêlé à de la soie pure d'une nuance vert bleu sombre très proche de celle des plumes d'un paon. C'était léger et doux et ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu ou possédé auparavant.

Je l'avais vu, il y a trois ans, au marché de Trajan durant une de mes sorties habituelles de fouineuse et l'avais acheté sur un coup de coeur car outre le fait qu'il était simplement extraordinaire, sa couleur si particulière me rappelait celle des yeux de Maximus.

Ma couturière avait l'habitude de se renfrogner quand je lui demandais de m'exécuter des vêtements en coton ou en lin en disant que, peu importe leur finesse ou leur prix, la soie était mon tissu. Mais elle avait été ébahie quand elle avait vu mon trésor onéreux et avait protesté avec passion quand je lui avais demandé une tunique très simple, refusant à plusieurs reprises ses offres pour quelque chose de plus élaboré.

Le résultat en était un vêtement exceptionnellement élégant dont les plis suivaient mes mouvements, tourbillonnaient et flottaient autour de moi avant de retomber dans une perfection totale comme seules les statues présentent.

J'avais demandé à mon cordonnier de teindre une peau dans la même nuance et de m'en faire une paire de sandales. Mais je n'avais jamais porté ni l'un ni l'autre, prétendant que la couleur était trop fantaisiste pour un deuil, mais, en vérité tout simplement parce que chaque fois que je les regardai, j'avais l'impression de plonger dans les yeux de Maximus.

Nicia était depuis trop longtemps à mon service pour que je ne sache pas qu'elle ne faisait jamais rien sans raison.

Elle était trop grecque.

Je lui jetai un regard glacial dans le miroir mais elle continua à brosser placidement mes cheveux, un masque indéchiffrable sur le visage.

"C'est parfait." Dis-je, incapable de résister à la tentation de retrouver Maximus désormais. Je tapai du pied sous la table de toilette mais elle ignore délibérément mon impatience et moi je décidai de l'ignorer délibérément.

Et quand elle ouvrit une boîte émaillée pour y prendre quelques épingles à cheveux et peignes en ivoire et en or, je l'arrêtai.

"Non" Grognaï-je. "Laisse-les pendre librement."

Nicia haussa un sourcil.

"Et ne me dis pas que ce n'est pas convenable."

"Avec tout le respect que je vous dois, Domina, je voudrais vous faire remarquer que, même si des cheveux libres sont confortables et vous embellissent, ce n'est guère adéquat, ni pratique pour aller à la plage..."

Je rétrécis les yeux de la même manière que Rubia quand elle soupçonne quelque tromperie.

Le visage de Nicia resta indéchiffrable.

"La plage ?" Dis-je. "Il n'est pas prévu d'aller à la plage. "

"Oh ".

Outre le fait d'être tous les deux grecs, Apollinarius et Nicia avaient beaucoup d'autres choses en commun. Comme par exemple, la manière qu'ils avaient de souligner certains propos sans élever la voix et en utilisant des monosyllabes.

Je refusai de mordre à l'hameçon.

Nicia continua à brosser mes cheveux, restant fermement sur ses positions. Je gardai les miennes ... en vain.

"Pourquoi la plage ?" Demandais-je avec rudesse.

"C'est une belle journée ensoleillée ..."

"Chaque fois que je me ballade en plein soleil, tu te plains que je suis bien négligente et que je vais me couvrir de taches de rousseur inélégantes."

Nicia serra les lèvres.

Comme Apollinarius, elle pouvait être extrêmement têtue.

Mais au moins sur ce terrain nous étions à égalité.

Je relevai le menton et, imperturbable, je la regardai à travers le miroir.

"Vous devriez aller à la plage." Insista-t-elle avec une moue significative.

"Pourquoi ?"

Nicia semblait perdre un peu de sa maîtrise de soi.

"Parce que votre ... le ..."

Mes sourcils se relevèrent instantanément sans que j'en aie vraiment conscience car Nicia n'avait jamais la moindre hésitation. Comme si elle avait lu dans mes pensées, ma femme de chambre s'exprima par une périphrase.

"Parce qu'IL a posé des questions sur la PLAGE. "

"Lui ? "

Nicia n'était pas la seule experte dans l'art de s'exprimer par péribole.

Elle m'offrit un sourire radieux.

Je m'efforçai de me calmer, même si cette révélation faisait battre mon cœur furieusement. "Comment le sais-tu ?"

"Quand nous sommes arrivés ici pour tout préparer pour le petit déjeuner nous L'avons trouvé sur la terrasse regardant vers la mer. Athenodorus LUI a demandé s'IL souhaitait quelque chose ou avait besoin de quelque chose en vous attendant pour le petit déjeuner mais IL a répondu non, qu'IL vous attendrait et a commencé à poser des questions sur la MER et la PLAGE..."

J'en restai bouche bée.

Maximus était sur la terrasse. Il y était quand Athenodorus et Nicia étaient venus à mon appartement pour préparer notre petit déjeuner. Il les avait questionnés sur la mer et la plage...

Voyant mon expression effarée dans le miroir, je refermai la bouche mais ne put retrouver ma voix.

Je rougis de nouveau. Furieusement.

"Vous devriez aller à la plage." Souligna Nicia obligeamment.

Je mordis ma lèvre inférieure.

"Je pensais aller à la ferme." Réfléchissais-je tout haut avant de m'arrêter.

Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Car depuis qu'elle était ma femme de chambre, j'avais tenu Nicia à bout de bras de la même manière que j'avais tenu toute autre personne à l'exception d'Apollinarius.

Ses tentatives pour me mater ayant été découragées, nous avons développé un rapport souple basé sur un respect mutuel et une efficacité non envahissante. Et, maintenant, j'étais en train de discuter avec elle où emmener Maximus. Je devais être devenue folle...

À mes mots, Nicia fit de gros yeux.

Je me mordis encore plus fort la lèvre inférieure.

"Ainsi, tu penses que je devrais aller à la plage ?" Lui demandais-je sans grande conviction.

Le sourire farouche de ma femme de chambre suggérait à quel point il était idiot de défier la sagesse d'une femme qui avait élevé six fils jusqu'à l'âge du mariage et avait, avec succès, traité avec un mari pendant plus de trente ans.

Elle avait probablement raison.

Plus que probablement.

"Ça va," Dis-je. "Mais je ne veux pas que mes cheveux soient enroulés!"

Dans le miroir poli, le sourire farouche se transforma en un sourire éclatant de plaisir absolu. "Remettez-vous-en à moi pour tout, Domina." Dit-elle gaiement. "Allez-y, signez vos documents et profitez du bon petit déjeuner qu'Athenodorus vous a préparé! Je m'occuperai de tout!"

Tout en parlant, Nicia me tapota l'épaule puis elle continua à me brosser les cheveux.

Mes yeux s'écarquillèrent de surprise pour la deuxième fois en quelques minutes.

Elle avait été ma servante personnelle pendant plus de cinq ans et ses devoirs l'obligeaient à me toucher plusieurs fois par jour lorsqu'elle me brossait les cheveux, m'aidait à me baigner ou à passer une robe.

Mais son contact était toujours celui d'une servante personnelle, sans la moindre familiarité.

Tapoter mon épaule comme elle venait de le faire impliquait de la chaleur, du souci et une complicité féminine.

Cela était curieusement surprenant. Légèrement déconcertant. Et inopinément bienvenu.

C'est avec une certaine agitation que je m'aventurai sur la terrasse car les commentaires de Nicia sur le lieu où se trouvait Maximus n'étaient pas exactement idéaux pour ma paix intérieure après avoir été témoin de son malaise quand il avait été la cible involontaire de l'attention de mon personnel.

La première chose que je remarquai fut Athenodorus en train de s'affairer autour de la table du petit déjeuner. Puis, je remarquai la table du petit déjeuner.

Elle croulait sous le poids d'un nombre de plats suffisants pour nourrir un général romain et son personnel militaire au complet, toujours entièrement équipés de leur armure après une marche forcée, mon fruit habituel et mes céréales étaient complétés par un énorme plateau supportant des pains, des viandes froides, des fromages, des tartes aux fruits, du beurre, des fruits en conserve, du miel, de la crème et du lait.

Et, au milieu de tout cela, un vase coloré avec deux roses.

Deux roses.

Deux roses rouge sang ... entrelacées.

Mais, avant que je puisse froncer les sourcils en direction de mon intendant, Apollinarius me découvrit. "Julia! Te Voila!"

Mon ancien professeur privé se tenait près de la rambarde en marbre, portant une brassée de papyrus dans ses bras et essayant apparemment d'engager Maximus dans quelque conversation.

A juger par la position tendue de Maximus et le durcissement de ses mâchoires, sa tentative était loin d'être couronnée de succès.

Aux mots d'Apollinarius, Maximus se retourna et son visage s'éclaira.

Avant qu'il ne puisse maîtriser ses traits, je pus y lire du plaisir et une franche admiration et ... aussi du soulagement.

Il se détacha immédiatement de la rambarde et s'avança de quelques pas dans ma direction avant de s'arrêter hésitant.

Il était évident qu'il l'avait fait non seulement pour venir tout près de moi, mais aussi pour mettre de la distance entre lui et Apollinarius.

Je soupirai. Peu importe combien je craignais de connaître ce qui s'était passé entre eux lors de l'arrivée de Maximus ou combien j'avais peu envie de le découvrir, il était évident que je devais faire quelque chose. Et je devais le faire au plus vite.

Parmi les nombreuses choses qui avaient mal tourné dans mon plan pour sauver Maximus, c'était le sujet le plus sensible.

"Et bien ma chère!" Continua Apollinarius. "Tu es tout simplement stupéfiante dans cette couleur, un vrai régal pour les yeux!"

Maximus releva les sourcils en entendant Apollinarius s'adresser à moi en utilisant "ma chère" mais le commentaire que j'aurais pu formuler mourut sur mes lèvres quand je le regardai.

Il avait échangé la tunique couleur sable contre celle en légère laine blanche. Cette nouvelle tunique était cette fois parfaitement adaptée à sa personne et la couleur blanche le rendait follement plus jeune et encore plus beau qu'il ne l'était déjà.

Le tissu épousait les muscles de sa poitrine, les mettant merveilleusement en valeur au lieu de les dissimuler comme les vêtements sont supposés faire.

Je savais que j'étais éblouissante dans ma tunique bleu vert. Mais si quelqu'un sur la terrasse était "à couper le souffle" c'était bien Maximus.

Mon admiration devait être peinte sur ma figure car Maximus cligna rapidement quelques fois des yeux et rougit légèrement sous son bronzage.

Apollinarius rayonnait.

"Viens! Viens, ma chère! J'ai besoin que tu signes ces documents avant que je me rende au port et vous laisse, toi et le général, profiter de votre petit déjeuner!" Dit-il en faisant un geste tant vers Maximus que vers moi pour indiquer la table dressée sous l'auvent.

Mon regard passa de lui à la table et de la table à Maximus.

"Bonjour." Lui dis-je et ma voix me sembla bel et bien enrouée. Il se détendit visiblement et m'offrit un sourire timide.

"Bonjour." Chuchota-t-il et il m'invita à passer à table.

Nous nous assîmes sur des chaises tandis qu'Apollinarius prenait place sur un tabouret et me remettait les lettres à signer.

Athenodorus se déplaçait autour de nous en laissant échapper des gloussements très proches de ceux qu'aurait pu émettre une poule en train de couver.

Pour la deuxième fois en quelques minutes, je fronçai les sourcils dans sa direction mais il ne me regardait pas car il était fort occupé à verser quelque chose dans le gobelet de Maximus.

Ce dernier regarda le liquide d'un air suspicieux.

"De l'eau au miel, allongée de jus de citron, Domine." Gronda mon intendant avec obligeance. Maximus marmonna quelque chose que je ne pus entendre, mais, au vu du sourire radieux d'Athenodorus, cela avait du être un compliment.

J'enfouis mon nez dans les documents, prête à faire mon travail et à envoyer Apollinarius au loin aussi vite que possible.

Puis je traiterais avec Athenodorus...

"Y a-t-il quoi que ce soit dont je dois être au courant?" Demandais-je à Apollinarius tout en parcourant brièvement les lettres avant de les signer.

"Rien que l'habituel. La Naïade s'est amarrée sans risque et est en train de décharger pendant que nous parlons. Le Spartiate sera prêt à voguer vers la Crète dans les temps malgré le retard de la marchandise à charger."

Apollinarius se tourna vers Maximus.

"C'est la haute saison pour la navigation, Général." Expliqua-t-il. "Il y a beaucoup de travail mais l'affaire de Julia est très organisée malgré sa taille et très bien gérée. Il faut vraiment quelque chose d'extraordinaire pour créer un problème..."

Maximus hocha évasivement la tête.

J'expédiai ma lecture et mes signatures.

Apollinarius continua gaiement.

"Aemilius Trebutius Flaccus envoie ses salutations et demande si tu accepterais de prendre à bord du Marsouin son neveu, Calpurnius Flaccus."

Décidé à impliquer Maximus dans une conversation quasi-inexistante, mon ancien professeur privé se tourna vers lui de nouveau.

"Les bateaux de Julia ne transportent pas d'habitude de passagers car ce sont essentiellement des cargos. Mais Aemilius Trebutius Flaccus est un de ses banquiers." Lui expliqua-t-il. "Le Marsouin doit aller à Alexandrie et le jeune Flaccus Calpurnius tient beaucoup à arriver à temps pour le mariage de son frère..."

Cette fois, Maximus grogna simplement.

"Dis à Aemilius Trebutius Flaccus que son neveu sera le bienvenu à bord du Marsouin du moment qu'il se tienne correctement et hors des pieds de l'équipage." Répondis-je sans lever les yeux de la lettre que je vérifiais. "Et dis-lui aussi de bien dissuader Flaccus Calpurnius de venir me remercier personnellement..." Ma voix avait un ton légèrement tranchant et je sentis plus que ne vis que Maximus, cette fois, s'intéressait à la conversation.

Je souris intérieurement.

Calpurnius Flaccus avait été un de mes prétendants indésirables.

Son aîné, Caecilius Flaccus, était marié à cette époque mais cela ne l'avait pas empêché de tenter sa chance contre le jeune Calpurnius : il m'avait offert de divorcer de sa deuxième femme si je le prenais. Après mon vif refus, ses dettes de jeu l'avaient envoyé à Alexandrie dans une sorte d'exil déguisé. Maintenant, il allait se marier pour la troisième fois et je redoutais de demander ce qui était arrivé à sa deuxième femme.

Intérieurement, j'avais pitié de la malheureuse fille riche qui était embarquée non pas avec un des neveux inutiles du banquier mais avec les deux : sa dot payerait leurs dettes de jeu à tous les deux car malgré des apparences et des faiblesses évidentes, il existait entre les Flacci une certaine fidélité fraternelle.

"Iras-tu en ville après avoir fini au port ?" Demandais-je à Apollinarius tout en lui tendant une autre lettre signée.

"Je planifiais de visiter mon libraire. As-tu besoin de moi pour exécuter une commission pour toi ?" "Oui. Tu trouveras une lettre sur mon bureau. Elle est déjà signée et scellée. Aurais-tu l'amabilité de la porter au temple d'Isis."

Ma correspondance régulière avec Merith était la seule correspondance personnelle à laquelle je sacrifiais et les mystérieuses connexions du temple de la déesse égyptienne s'étaient avérées être maintes et maintes fois encore plus efficaces que le cursus publicus et mes propres bateaux combinés.

"Autre chose ?" Questionnais-je sans lever les yeux de la dernière lettre.

"As-tu pris une décision quant à Bauli ?"

Je n'eus même pas le temps de répondre car Apollinarius s'était déjà tourné vers Maximus.

"Julia a une deuxième villa à Bauli." Expliqua-t-il. "Elle n'est ni aussi grande ni aussi belle que celle-ci juste un peu plus rustique. C'était celle de son mari mais elle n'y va jamais. Pour l'heure quelqu'un est intéressé à la louer... "

"Elle n'est pas à louer. Dis-je d'un ton sans réplique.

"Tu devrais reconsidérer ta décision" Insista Apollinarius. "Tu n'y vas jamais. Durant toutes ces années, tu y as seulement été une fois deux semaines."

Apollinarius avait raison. Bien que la villa de Bauli fût belle, elle ne me tentait pas car sa tranquillité et celle de ses environs me troublait comme si j'étais dans un monde sans vie.

"Est-ce que je perds de l'argent comme cela ?" Demandais-je. "Je n'en avais pas l'impression après la lecture du rapport ..."

"Hum ... non. Essentiellement, non. Les revenus de la villa se suffisent à eux-mêmes et produisent même un superflu permettant de financer les réparations nécessaires ..."

"Comme je le pensais donc."

"Mais garder l'endroit vide, année après année, n'a aucun sens. Pourquoi ne pas la louer ?"

"Parce que c'est à moi et que je ne loue jamais ce qui est à moi."

C'était cela.

J'avais une aversion marquée à louer quelque chose qui était ma propriété, à donner la permission à d'autres d'utiliser quelque chose qui était à moi, même si je ne l'utilisais pas. Cela me rappelait trop la prostitution.

"Alors, si tu ne la loues pas vends-la."

"Je ne suis pas encore prête à la vendre." Dis-je de manière définitive et je changeai de sujet avant qu'Apollinarius ne puisse continuer à insister.

"Tu avais raison au sujet de ce jeune homme, Brennus. Son rapport sur Bauli est non seulement minutieux, mais aussi intelligent. Je veux qu'il fasse un rapport sur Melita (***)"

Apollinarius inclina la tête et, avant que je ne puisse l'en empêcher, il se tourna encore une fois vers Maximus.

"Julia a une troisième villa qui se trouve sur l'île de Melita. Elle ne l'a jamais vue et moi non plus. Elle l'a eue en paiement d'un client qui a connu un coup de malchance..."

Je relevai les sourcils en entendant l'euphémisme d'Apollinarius.

Mon client avait eu un coup de malchance, oui. Mais sa malchance avait un nom et aussi une couronne de feuilles de laurier d'or sur sa jeune tête : Commode.

Comme plusieurs autres de sa classe, le sénateur Capito menait ses affaires par l'intermédiaire d'un affranchi capable qui avait utilisé ma flotte pour transporter sa cargaison, essentiellement de la bonne huile d'olive de sa propriété en Bétique et le vin de ses vignobles en Gaule.

C'était un homme convenable suivant les standards sénatoriaux, mais il avait fait l'erreur de ne pas remarquer que le courant avait changé avec l'arrivée du nouvel empereur.

Il avait fait un discours au Sénat contre la décision de Commode de renoncer aux conquêtes de son père - qui était en réalité les conquêtes de Maximus - en Germanie.

Le jeune empereur avait étayé sa décision en soutenant que beaucoup d'argent avait été dépensé dans des opérations militaires à la frontière du Nord sans réalisation concrète.

Mais le sénateur avait attaqué son argument en disant que autant d'argent était dépensé aux jeux avec un résultat encore moindre.

Une semaine plus tard, ses esclaves étaient morts d'un mal mystérieux qui avait aussi emporté sa jeune sœur, veuve d'un sénateur. Peu de temps ensuite, ses entrepôts à Rome avaient brûlé de fond en comble suivis peu après par sa villa de campagne.

Moins d'un mois après son discours, au milieu de la nuit, des prétoriens tout de noir vêtu avaient frappé aux portes de sa maison en ville pour l'arrêter pour trahison. Mais le sénateur n'était pas là, ni son affranchi, ni sa femme.

Aemilius Trebutius Flaccus vint à ma villa sans s'être fait annoncé, ce qui était extrêmement étrange car le banquier ne quittait Rome que pour passer les étés à sa villa de Naples.

Nous avons échangé les plaisanteries d'usage et, ensuite, il me tendit, silencieusement, un document qu'il avait tenu caché dans les plis de sa toge.

C'était l'acte qui me cédait la villa du sénateur Capito à Melita.

La date de la signature remontait à deux mois avant le fameux discours et Aemilius Trebutius Flaccus était un des signataires.

Quand je relevai les yeux, le banquier haussa les épaules et suggéra ensuite que ça lui plairait de jeter un coup d'oeil à mes jardins qui, il l'avait entendu dire, étaient "les plus beaux d'Ostie".

Nous avons marché en silence pendant quelques temps, nous arrêtant ici et là pour admirer une statue ou la couleur d'une rose.

Puis, à un moment donné, Aemilius Trebutius Flaccus se tourna vers moi.

"Je connais le sénateur Capito depuis des années, Domina. Un homme très convenable mais, malheureusement, le nouvel empereur ne parvient pas à l'apprécier." Dit-il d'un ton sérieux qui masquait totalement son habituelle malveillance.

"Il a décidé de tenter sa chance en quittant Rome avant qu'ils ne cherchent à s'emparer de lui mais avant de partir, il a voulu honorer ses dettes envers vous. Nous avons à ... manipuler certains détails pour empêcher l'empereur de contester la transaction et de s'emparer de la propriété. Capito m'a demandé de vous dire qu'il était désolé de vous encombrer de sa vieille villa mais c'est son seul actif assez loin de Rome pour être suffisamment difficile à saisir."

Lourdement le banquier s'arrêta un instant et regarda vers les arbres avant de continuer à parler.

"En d'autres circonstances, je conseillerais de la vendre, Domina. Mais en considérant la situation actuelle, ce n'est pas une mauvaise idée de garder une propriété à l'extérieur de l'Italie... "

Malgré le chaud soleil de printemps Je frissonnais. Le ton d'Aemilius Trebutius Flaccus était sinistre. "Vous voulez dire ... qu'il peut y avoir des problèmes ... ?"

"Domina, vous êtes une femme intelligente donc je serai direct." Dit-il et j'eus vraiment l'impression de ressentir un soulagement dans sa voix. Comme si le banquier m'était reconnaissant de lui donner la chance de partager quelque chose qui lui rongeaient les entrailles depuis quelque temps.

"J'ai admiré le dernier empereur. N'importe quel homme d'affaires admire un dirigeant qui apporte la stabilité à son pays. Mais, j'ai peur que ce soit fini. Marc Aurèle était un grand dirigeant mais il a été forcé de mener de nombreuses guerres et les guerres coûtent à l'empire un tas de l'argent. Le trésor public est épuisé. Oh, il a été épuisé pendant des années. Mais Marc Aurèle était habile et savait comment tenir l'état à flot. J'ai peur que son fils n'en soit pas capable. Et ce qui est pire c'est qu'il n'y est pas intéressé..."

Aemilius Trebutius Flaccus fit une pause. Après six ans à traiter avec lui sur base régulière et à le côtoyer socialement, j'étais habituée à ses discours et à ses pauses pleines de suspens qu'il employait pour ajouter du poids à ses révélations.

Mais cette fois c'était différent.

Il ne devait rien ajouter pour souligner ses paroles car elles abordaient des questions extrêmement sérieuses.

"Seul amuser la foule et... lui-même l'intéresse. Je dois admettre que Marc Aurèle m'a déçu dans le choix de son héritier. Commode est son seul fils survivant mais ..." Le banquier agita les mains, impuissant à trouver ses mots puis soupira et continua.

"Rome a besoin d'un homme austère, fort, moral qui peut traiter avec les militaires et le sénat et empêcher la désintégration de l'empire. Nous avons besoin d'un autre Vespasien, d'un autre Trajan. Mais nous avons écopé d'un jeune insouciant qui pense qu'être empereur c'est porter des costumes de fantaisie et de présider des jeux..."

"J'ai cru comprendre que sa soeur est une femme sensible qui a aussi une certaine influence sur lui..."
Avançais-je prudemment car je ne comprenais toujours pas où Aemilius Trebutius Flaccus voulait en venir, quel était son rôle dans le départ du sénateur Capito et dans la transmission soudaine de la propriété d'une villa dans l'île éloignée de Melita...

Au nom de la soeur impériale, le visage sombre du banquier s'éclaira.

"J'ai eu l'honneur de rencontrer Dame Lucilla et elle est non seulement sensible, mais aussi politicienne née. Si elle avait été un homme, elle aurait fait un César extraordinaire ! Dit-il. "Mais elle est née femme si bien ... De plus, Dame Lucilla a quelques problèmes personnels ... plus urgents qui peuvent avoir la priorité sur ses tentatives de guider son frère dans les questions de politique..."

Mes sourcils s'en emmêlèrent de confusion.

Aemilius Trebutius Flaccus soupira avant de baisser encore davantage la voix.

"Domina, vous ne trouvez pas étrange que le jeune empereur ne soit pas encore marié ni n'ait de plans de mariage ? Etant maintenant le chef de famille il n'a pas fait le moindre geste pour s'allier à une puissante famille sénatoriale en mariant sa soeur qui est veuve ?" Chuchota-t-il instamment et dans ses mots il n'y avait aucune trace de son habituel amour des cancons.

"Pour un dirigeant dans une situation aussi précaire que celle de Commode, une soeur comme Dame Lucilla - belle, riche personnellement et qui a prouvé sa fertilité - est un actif inestimable. Et, pourtant, il refuse d'utiliser ce potentiel ... "

Je tremblai, à nouveau, en songeant aux implications des mots du banquier.

J'avais entendu les rumeurs, bien sûr. Elles sont comme la peste : vous ne pouvez y échapper même en vous enfermant dans votre maison.

J'avais entendu les rumeurs et aussi pris connaissance de l'entrée scandaleuse de l'empereur à Rome, sa soeur aînée partageant librement son char et les honneurs de son accession au trône alors qu'elle aurait du porter le deuil de son père.

Mais les rumeurs entouraient Commode depuis le berceau. Ou, pour parler plus correctement, les rumeurs avaient commencé quand il était encore dans le ventre de sa mère car on disait avec insistance que Marc Aurèle ne l'aurait pas engendré et que son vrai père n'était qu'un de ces gladiateurs qui avaient l'habitude de distraire l'impératrice régulièrement dans les cellules du Colisée.

En grandissant, on parlait de son humeur maussade, de son esprit limité, de sa cruauté diabolique et du dégoût non déguisé de son père pour ses traits de caractère.

Puis, soudain, il était revenu de Germanie comme empereur, défilant comme un conquérant juste avant de renoncer aux conquêtes de Rome...

"Si le trésor public est épuisé," Demandais-je en prenant bien soin d'articuler chaque mot. "Comment l'empereur finance-t-il ses jeux ?"

Aemilius Trebutius Flaccus eut un pâle sourire.

"Comme je vous l'ai déjà dit, vous êtes une femme intelligente, Domina. La procédure habituelle serait de lever des impôts mais le jeune Commode est trop préoccupé de plaire à la foule pour prendre une telle mesure impopulaire Donc il surveille les sénateurs et les chevaliers dont n'importe quel critique ou remarque même mineure à son encontre est traitée comme une trahison et la fortune du sénateur ou du chevalier déshonoré, confisquée. Comme vous avez déjà remarqué, le nouvel empereur ne prend pas les critiques à la légère..."

Un jardinier passa, ses outils soigneusement posés sur le sommet du tas d'herbe coupée qui remplissait le chariot tiré par un âne.

L'homme souleva son chapeau de paille et nous salua avec respect avant de poursuivre sa route.

Le banquier attendit qu'il soit au loin pour poursuivre la conversation.

"Mais ce n'est pas assez. Vraiment pas assez. La dévaluation de la monnaie n'est pas suffisante non plus et donc il commence à vendre les réserves de grain de l'état ..."

Je sursautai.

Les réserves de grain de l'état étaient utilisées pour donner à manger aux pauvres quand les temps se faisaient durs à Rome.

Plus de cent années s'étaient écoulées mais les parents continuaient à effrayer leurs enfants avec des contes horribles du temps où l'empereur fou Caligula avait fermé les granges à blé et avait affamé le peuple juste parce que le manque d'enthousiasme de ce dernier vis-à-vis des jeux qu'il avait projetés lui avait déplu.

Et maintenant Commode vendait les réserves de grain de l'état pour payer les siens.

"J'espère que ces maudits bâtards sanguinaires apprécient leurs jeux car ils vont les payer de leurs vies et de celles de leurs enfants." Eructa Aemilius Trebutius Flaccus et je tressaillis car il n'avait pas pour habitude d'exprimer ainsi ses émotions.

Le banquier se dégrisa et ajouta.

"Ainsi, Domina, mon conseil est que vous gardiez la villa, que vous agissiez comme si vous l'aviez achetée et y envoyiez votre homme, Apollinarius, ou quelqu'un d'autre là-bas pour y jeter un coup d'oeil et surveiller les gardiens. Peut-être devriez-vous y aller vous-même... Melita est un bel endroit. Vous aimerez les roses. La villa est vieille, mais agréable et confortable. En temps voulu, si vous décidez de ne pas la garder, je serai honoré de vous l'acheter. Je vous en donnerai le meilleur prix. C'est le moins que je puisse faire pour Capito. C'était un homme bon ... "

"Était ? "

Le banquier eut un sourire piteux.

"Les empereurs peuvent être inefficaces, Domina, mais les commandants des prétoriens ne le sont jamais. Et Commode s'est garanti les services d'un homme particulièrement efficace, un ancien légat de la meilleure armée romaine. Les chances de Capito étaient très faibles... "

La toux discrète d'Apollinarius me ramena en arrière. Mon ancien professeur privé me lança un regard où pétillaient allègrement ses yeux couleur noisette.

Je fronçai les sourcils.

"Quoi ?"

"Je dis que je pars pour le port, Julia."

"Oh, oui. Vas-y. Vas-y."

Je le congédiai d'un geste et il m'offrit un sourire amical, se leva et salua légèrement.

"Julia. Général." Dit-il avant de tourner les talons et de franchir l'arcade entrant presque en collision avec Nicia, qui la franchissait aussi, mais en sens inverse, au même moment, portant un petit panier couvert d'une serviette.

Ma demoiselle personnelle exécuta une pirouette remarquablement agile pour une femme de son âge et de sa corpulence et réussit à sauver le panier qu'elle apporta à la table après avoir échangé une myriade d'excuses et de plaisanteries en grec vernaculaire avec mon ancien professeur privé.

Ils étaient toujours proches et, plus d'une fois, complices. Et quelque chose me disait que c'était particulièrement le cas maintenant.

"Le cuisinier vous l'envoie, Domina." Dit Nicia tout en démenageant bols et plats sur la table encombrée pour faire de la place à ce nouveau complément de ce petit déjeuner surabondant. Quelque chose dans le panier sentait délicieusement bon.

Nicia retira la serviette pour dévoiler environ une douzaine de biscuits fraîchement cuits.

Je fronçai les sourcils derechef.

Même si je ne suis pas très 'sucrée', je connaissais ces biscuits très bien. Ils étaient faits de noix de pin, de levain et de miel et mon cuisinier les cuisait seulement pour des occasions spéciales, comme les Saturnalia (****) quand j'avais tous les enfants à la villa et que je leurs distribuais le contenu d'un panier comme celui-ci.

Je soupirai profondément, et m'efforçai en vain de me détendre alors je tambourinai des doigts sur mon genou.

Un mal de tête s'insinuait à l'arrière de ma tête. Je refusai d'y prêter attention. Nicia perçut mon irritation à peine voilée et discrètement éloigna son mari de la table et, bienheureusement, aussi de la terrasse, se débrouillant aussi pour m'offrir un signe de tête significatif.

Le mal de tête s'intensifia et je ne pus plus l'ignorer.

Je fermai les yeux, pinçai l'arête de mon nez entre le pouce et l'index et, silencieusement, comptai, à rebours, à partir de dix en grec.

Quand je rouvris les yeux, je vis Phoenion qui s'était matérialisé, l'air de rien et qui, perché sur le tabouret laissé vacant par Apollinarius, regardait la table de ses yeux dorés et pleins d'espoir.

"N'y songes même pas!" L'avertis-je et les moustaches de l'Abyssin frémirent avec un tel dédain subtil qu'il n'y avait aucun doute possible sur ce que Phoenion pensait d'un trouble-fêtes comme moi.

Le chat sous contrôle pour le moment, je me tournai vers Maximus et découvris qu'il me regardait les sourcils froncés.

"Quoi?" Demandais-je d'un ton un peu plus dur que je n'en avais eu l'intention.

"Tu aurais fait un étonnant questeur dans l'armée, Julia!" Dit-il d'un ton à la fois amusé et franchement admiratif.

J'étais étonnée.

J'essayai en vain de parler puis éclatai de rire.

Je pouvais entendre le soulagement dans mon rire, mais aussi un soupçon d'hystérie.

Maximus m'offrit un sourire très proche de celui de l'enfant aux yeux verts de mon rêve puis prit un biscuit et y mordit.

Son visage refléta un plaisir immédiat, étonné et son sourire s'élargit.

Pendant un moment bref, passager, il ne parut guère plus âgé que le garçon dans le ruisseau.

Je pris à mon tour un biscuit et y mordis avec entrain.

(*) Intra : En latin, "Entrez".

(**) Hypocauste : En latin "Chauffé par en dessous". Un système de canaux intégrés dans les murs et les sols et connecté à un four ce qui permettait de chauffer les pièces dans les bains publics et dans les maisons riches par la circulation de l'air chaud. Le même réseau de canaux permettait l'expulsion des gaz toxiques par des ouvertures dans les murs extérieurs et les toits. C'était très cher si bien que même dans le palais impérial, seules quelques pièces bénéficiaient d'un tel système de chauffage tandis que dans les autres on utilisait des braseros.

(***) Melita : l'île de la Malte.

(****) Saturnalia : festival romain en l'honneur du Dieu Saturne. Il commençait le 17 décembre et durait une semaine durant laquelle les Romains rencontraient leurs parents pour festoyer, faire des célébrations familiales et échanger des cadeaux de la même manière que nous le faisons de nos jours pour Noël et le Nouvel An.

Révélation sur une intrigue du passé— 180 A.D.

"Où allons-nous?" Demanda Maximus tandis que nous franchissions le seuil de la porte principale de la villa.

"Attends un peu et tu verras." Répondis-je en empruntant la route principale de la villa.

Les préparatifs de Nicia exigeaient un peu de temps et j'étais, donc, supposée distraire Maximus avant de l'emmener à la plage.

Nous avons parcouru paisiblement les jardins mais j'avais parfaitement conscience que leurs beautés ne pourraient guère retenir l'intérêt d'un homme d'action plus qu'un bref instant.

J'avais besoin de quelque chose de plus 'consistant' pour cela et, donc, je guidai Maximus au-delà de la colonnade, des fontaines chantantes, des parterres débordants de fleurs, des statues hiératiques, tout en parlant de choses et d'autres.

Comme il n'y avait plus eu d'interruptions, le petit déjeuner s'était terminé dans une intimité sereine et béate et toute trace de tension s'était rapidement évaporée emportant, par la même occasion, mon mal de tête naissant.

Nous avons discuté de bateaux et de budgets militaires tout en dévorant les fruits, le fromage et les céréales.

Nous avons aussi parlé cuisine et j'avais gentiment raillé son enthousiasme évident pour la recette des biscuits aux noix de pin, miel et levain de mon cuisinier et il avait rougi comme un enfant pris en faute en me passant les deux derniers. Il me les offrit avec un sourire si timide que je n'eus pas le cœur de les refuser et les mangeai alors même que je n'avais plus faim!

Il me fallut beaucoup de courage pour surmonter la torpeur issue d'un ventre plein et me forcer à me déplacer alors qu'il aurait été si agréable et si facile de rester à parler sur la terrasse enfouis dans ce bien-être confortable et lénifiant.

Mais Maximus voulait voir la plage et la mer et je voulais lui donner les deux.

Maintenant, nous déplaçant vers l'arrière des jardins, je lui narrai les quelques petits épisodes qui avaient émaillé mes premiers mois de femme mariée, durant ces jours apparemment si lointains pendant lesquels j'avais appris à devenir la maîtresse d'une vaste propriété et d'un personnel de maison tout aussi imposant.

"Combien de gens vivent à la villa ?" Demanda-t-il tandis que nous empruntions un sentier étroit qui longeait une rangée de grands arbres qu'un jardinier avait plantés en une ligne droite toute militaire bien des décennies avant ma naissance.

"Des tas." Lui répondis-je gardant le sentier à l'œil afin d'éviter de salir le bout de mes orteils. "Je dis toujours à mon intendant qu'il y a trop de domestiques et il me répond toujours qu'il y a trop de chats..."

"Et combien y a t il de chats?"

"Des tas." Répétais-je. "Tu as déjà pu voir ceux qui vivent dans la villa. Apollinarius a apporté son propre chat quand nous avons déménagé puis en a repris encore deux.

Il y a aussi des chats dans les abris de jardin, les étables, la grange à blé, les entrepôts de nourriture et les ateliers du forgeron et du charpentier. Ils sont nécessaires pour éloigner les souris. Il y en a même aux entrepôts, au port... "

Nous étions arrivés à l'endroit où le chemin bifurquait et je guidai Maximus par delà la ligne des arbres.

"Je donne les chatons aux domestiques qui peuvent ainsi garder leurs quartiers sains et leurs enfants ont des animaux de compagnie ... "

"Tu as des chiens ? " Me demanda-t-il.

"Oui, mais ils sont surtout à la ferme. "

Comme en réponse, un chien aboya. Fort. En colère. Et très, très près.

Pris par notre conversation nous avions, par mégarde, pénétré dans le verger qui se trouvait à l'arrière des jardins.

Il y avait des gens qui travaillaient aux légumes et un chien était avec eux. Un chien qui n'avait pas l'air d'apprécier les étrangers, qui n'avait pas l'air de les apprécier du tout.

Il était grand et de poil, noir brun et ... très furieux.

Effrayée, je sursautai violemment et je me jetai dans les bras de Maximus. En un éclair, il me passa un bras autour de la taille et, en me soulevant, me fit passer derrière lui avant de faire face au chien irrité.

Haletant tant sous le choc que d'admiration, j'agrippai sa tunique et me cachai derrière son large dos tandis que le chien aboyait et grognait.

"Ferox! Ferox! (*)"

"Ferox ? " Chuchotais-je.

"Et bien, il ne semble pas avoir grand chose à voir avec un Fido (**). Sourit Maximus.

Je ne pus m'empêcher de glousser avant de regarder de derrière son dos. Je vis un garçon d'environ quatorze ans saisir le grand chien par la peau du cou et essayer, en vain, de contrôler la bête mécontente.

Le chien m'aperçut et gronda et aboya plus fort encore.

Je me redissimulai rapidement derrière Maximus et me serrai contre son dos, prenant conscience de la chaleur puis de la dureté de ses fesses rondes pressées contre mon ventre. En dépit de mon inquiétude, je soupirai de contentement.

Deux femmes et un homme avaient abandonné leurs outils et couru vers nous, tous gesticulant comme des fous et discutant bruyamment avec le jeune garçon, la cacophonie qui en résulta n'en fit qu'aboyer le chien de plus belle.

"ASSEZ!" Gronda Maximus de sa voix de commandement.

Les manoeuvres et le garçon sursautèrent avant de lui prêter attention.

Le chien glapit avant de se taire.

Je resserrai ma prise sur la tunique de Maximus et reposai ma joue contre son omoplate, savourant ce moment de douce quiétude après un tel boucan.

Même les oiseaux semblaient être devenu muets!

"Est-ce ton chien ?" Demanda Maximus comme le ferait un général s'adressant à un garde qui se serait assoupi durant son tour de veille.

"Oui, c'est le mien!" Répondit le garçon qui ajouta sur un ton provoquant. "Et c'est un bon chien!"

J'entendis plus que ne vis la plus vieille des femmes, probablement la mère du garçon, lui envoyer une forte taloche sur la nuque.

Il glapit de la même façon que son chien. Toujours cachée derrière Maximus, je souris

"Sois respectueux vis-à-vis du maître et de la maîtresse!" Dit-elle avec colère avant de se tourner vers Maximus.

"Mes excuses les plus humbles, Domine. Domina. Mon fils, Simacus, n'est qu'un garçon stupide sans manières. Les dieux savent que j'ai essayé de les lui apprendre mais il suit les traces de son vaurien de père... "

Derrière le dos de Maximus, je relevai les sourcils de surprise devant ce torrent de confidences domestiques.

Simacus marmonna une vague protestation qui lui fit gagner une autre claque.

Mais l'attention de Maximus était concentrée sur le chien.

La bête vicieuse et menaçante semblait dominée par sa présence et s'était assise, haletant pesamment, la langue pendante et baveuse, ses yeux bruns fixés sur lui.

Maximus offrit sa main droite à renifler au chien et je suffoquai, des visions de chair déchirée et de sang ruisselant défilant devant mes yeux.

Le chien baissa une oreille, prudemment leva sa gueule puissante et renifla les doigts bronzés et calleux qu'on lui offrait. J'en oubliai de respirer tellement j'étais subjuguée par la scène puis le chien agita sa

longue queue touffue dans un mouvement qui semblait être l'expression suprême du bonheur canin et lécha follement la main de Maximus.

Je relâchai mon souffle et ma prise sur la tunique de Maximus et me portai à ses côtés ... immédiatement, l'attitude détendue du chien se figea et il émit un grognement bas.

Je sautai en arrière encore une fois à la recherche d'un refuge et Maximus porta son bras gauche, en arrière, dans un geste protecteur.

Les manœuvres se remirent à tous parler en même temps mais Maximus les fit taire d'un geste avant d'offrir, à nouveau, sa main droite au chien tandis que sa main gauche reposait légèrement sur ma hanche. La bête cagneuse se détendit immédiatement et s'avança vers lui. Maximus lui gratouilla les oreilles et le chien haleta plus fort.

"Simacus, est-ce que ton chien est un chasseur de chats ?" Demanda-t-il.

Tout contre son dos, je sentais sa voix grondante vibrer dans ma propre poitrine.

"Oui ..." Admit le garçon à contrecœur après une autre petite claque maternelle.

Le "Domine" obligatoire et manquant exigeait un effort supplémentaire.

Maximus se tourna vers moi tout en continuant à gratter le chien.

"Il sent les chats sur tes vêtements." Expliqua-t-il.

"Je ne veux pas de chien caractériel et tueur de chats dans ma propriété!" Explosais-je.

"Ce n'est pas un chien caractériel!" Cria le garçon nommé Simacus.

"Bien sûr que oui, Domina!" Cria sa mère en se tournant vers lui. "Tu vas te débarrasser de cette bête pouilleuse dès maintenant!"

Ferox pleurnicha pitoyablement, comme s'il plaquait son innocence.

"Non, je ne le ferai pas!" Hurla le garçon en tapant du pied par terre, en défi.

Sa voix craquait à cause de sa jeunesse et de sa colère, mais il y avait aussi de la crainte et du chagrin. La crainte de perdre son animal. Le chagrin devant le sinistre avenir du chien si je l'expulsais.

Je sentis surgir en moi de la sympathie pour ce garçon maussade.

J'aimais mes chats et j'avais perdu certains d'entre eux. Un particulièrement, un doux chat gris et blanc qui avait été écrasé sous un chariot. Un autre par maladie ou par empoisonnement peut-être. Une des filles de Rubia qui ressemblaient beaucoup à sa mère et dont la grossesse avait mal tourné. Et un autre avait simplement disparu. Les trois premiers étaient enterrés dans un coin des jardins.

Je me demandais toujours ce qui avait pu arriver au quatrième, un accident, l'attrait irrésistible pour une femelle particulièrement agréable, l'appel de la vie sauvage ... ou un déplaisant chien chasseur de chats .

À cette idée, je rétrécis les yeux et eu envie de siffler ainsi que Rubia l'aurait fait.

"Comment oses-tu contredire la dame!" Cria la mère. "Tu te conduis comme ton vaurien de père, tu..."

"Assez!" Dit à nouveau Maximus.

Dans le silence qui s'ensuivit, il s'accroupit à côté du chien me laissant à découvert et faisant face au garçon maussade qui me regardait comme si j'étais une harpie échappée des Enfers et à sa mère affligée se tordant nerveusement les mains.

Les deux autres participants involontaires de ce petit drame se regardaient, me regardaient et se regardaient à nouveau sans prononcer la moindre parole.

Pendant ce temps, Maximus grattait la tête et le cou du chien en lui parlant doucement et devenant apparemment bon ami avec l'horrible bête.

"Bon garçon." Disait-il. "C'est un bon garçon..."

Enfin, il se leva et fit face au groupe réuni devant nous.

"Simacus, nous avons un problème ici." Enonça-t-il paisiblement à l'attention du garçon. "Tu as un beau chien intelligent ..."

"Mais elle veut le faire tuer!" L'interrompit le garçon en tendant vers moi un doigt accusateur.

Sa mère cria.

"Vous allez tous les deux vous abstenir de m'interrompre." Dit Maximus d'un ton glacial qui n'admettait aucune objection.

La mère et le fils serrèrent les lèvres et se tinrent cois.

"Tu as un beau chien intelligent mais qui manque de discipline ... tout comme toi."

Pour la première fois depuis que le petit drame avait commencé, Simacus baissa les yeux.

"Ton chien a effrayé Dame Julia et ton comportement l'a affligée ainsi que ta mère. Rien de ceci n'est acceptable.

"Maximus se tourna vers moi et me plaça devant lui un bras passé autour de ma taille.

"C'est la maison de Dame Julia ici et donc sa parole est la loi. Si elle veut que le chien s'en aille, tu devras l'accepter." Continua-t-il.

Le garçon soupira, mais n'osa pas lever les yeux.

"Néanmoins, Dame Julia est une femme gentille qui aime ses propres animaux et qui, donc, comprend ce que Ferox signifie pour toi. Si tu aimes vraiment ton chien, tu vas lui présenter tes excuses et lui demander l'autorisation de le garder..."

Simacus releva promptement la tête, les yeux pleins d'espoir et prêt à prononcer les mots demandés mais Maximus le fit taire d'un regard dur.

J'eus du mal à dissimuler un sourire.

"Et tu vas lui promettre de discipliner ton chien afin qu'il ne soit un danger pour personne..."

Simacus ouvrit la bouche mais Maximus l'ignora et continua inexorablement.

"Si elle est d'accord, tu vas lui promettre aussi d'accepter sa décision de faire enlever le chien de la propriété s'il se conduit mal de nouveau. D'autre part, si Dame Julia n'accepte pas, tu accepteras sa décision comme un homme. D'accord ?"

La mâchoire de Simacus tomba.

"Tu es un homme, n'est-ce pas ?" Demanda Maximus d'un ton sévère.

Je serrai les lèvres pour éviter d'éclater de rire.

"O... Oui...Oui...D-Domine..." Balbutia le garçon.

"Bon à savoir." Commenta Maximus simplement puis il releva un sourcil.

Le garçon rougit furieusement mais se força virilement à s'avancer vers moi.

"D-D-Domina" commença-t-il. "Je ... je m'excuse pour les en...ennuis que mon ...mon chien ... a causés. cela ... ne ... ne se repro ...produira plus."

La voix du garçon craqua.

Il respira à fond, puis reprit d'un ton un peu plus haut perché.

"Puis-je garder Ferox, Domina ? S'il vous plaît puis-je le garder près de moi ? S'il vous plaît, Domina. S'il vous plaît ?"

Quand le garçon fut forcé de s'arrêter pour reprendre sa respiration, Maximus appuya sur son épaule avec une fausse férocité.

"Et pour ta promesse?"

"Oh, oui. Oui. Je ... Je vous promets de l'éduquer convenablement, Domina. S'il vous plaît, puis-je le garder auprès de moi? S'il vous plaît, Domina. S'il vous plaît ?"

Je croisai les bras sur ma poitrine et détaillai le garçon.

Il était mince, mais fort, une tête de moins que moi, avec des cheveux mal coupés et habillé d'une tunique filée à la maison. Ses mains et ses genoux étaient couverts de poussière.

Il avait travaillé au verger, avec sa mère et les autres mais il n'était ni manoeuvre ni fermier. Il avait peut-être l'étoffe d'un marin ou d'un soldat mais certainement pas celle d'un ouvrier agricole, content de planter et de faucher.

"Je ne doute pas que tu aimes ton chien." Dis-je sévèrement et je vis une lueur d'espoir dans les yeux du garçon. "Mais ton manque de manières et d'autodiscipline me fait soupçonner que tu n'es pas capable de le discipliner."

L'espoir disparut des yeux pour y être remplacé par quelque chose qui ressemblait fâcheusement à des larmes.

"Ainsi, si tu veux garder ton chien, tu devras d'abord te soumettre à la discipline toi-même."

Le garçon pâlit et eut visiblement du mal à avaler cette information, les muscles de son cou se déplacèrent convulsivement.

Maximus me regarda pensivement.

Pensait-il que j'avais dans l'idée de faire fouetter le garçon? Je me sentis vaguement offensée.

"Tu termineras ta tâche ici, ensuite tu iras te baigner, tu revêtiras des vêtements propres et toi et ton chien irez vous présenter à mon maître d'écurie."

À la mention de l'imposant nubien, Simacus tressaillit.

"Sempronius vous apprendra à ton chien et à toi les bénéfices de la discipline. D'ici un mois, mon maître d'écurie me fera son rapport. S'il me dit que toi et ton chien valez qu'il y consacre du temps et des efforts, ce dernier pourra rester ici. Sinon, ton chien devra s'en aller ... et tu seras le bienvenu si tu le suis."

Maintenant ce fut le tour de la mère du garçon de tressaillir.

"Compris ?"

"O ... Oui, Domina. M ...merci, D ...Domina." Marmonna le garçon qui attrapa le chien par la peau du cou et commença à le tirer de force.

Ferox, cette sale bête indisciplinée, semblait complètement incapable de se passer de Maximus.

"Tu n'oublies rien ?" L'attrapais-je.

Le garçon semblait abasourdi.

"Remerciez le Général. Aujourd'hui, il a sauvé tant ta peau que celle de ton chien." Dis-je.

Les yeux de Simacus s'élargirent comme des soucoupes à la mention du rang de Maximus.

"M...M...Merci, Général. " Bredouilla le garçon incapable de cacher sa fascination.

Et cette fois je ne retins plus mon sourire mais je le dissimulai en tapotant d'un doigt mes lèvres comme si j'étais perdue dans mes réflexions.

Non, Simacus n'avait rien d'un fermier. Mais il ferait probablement un soldat convenable.

La mère de Simacus ouvrit la bouche mais je la fis taire d'un geste.

Heureusement, elle semblait plus inclinée à obéir que son fils.

"Assez." Dis-je en imitant inconsciemment le comportement de Maximus et je n'eus pas besoin de le regarder pour savoir qu'il souriait.

"Vous pouvez retourner à vos tâches."

Ils se dispersèrent dans une flopée d'excuses, de remerciements, d'inclinaisons de têtes de la part des humains et d'aboiements de la part du chien et, enfin, Maximus et moi fûmes seuls.

Nous restâmes, côte à côte, sur le sentier contemplant le verger dans un silence complice, nos bras nus se touchant légèrement.

C'était agréable de se trouver là à profiter du soleil, de la brise et de la satisfaction d'avoir résolu élégamment un problème domestique. De l'avoir résolu ensemble.

Avec un léger soupir, j'appuyai légèrement ma tête contre son épaule et fermai les yeux.

Il ne fit aucune objection.

Je soupirai de nouveau. Profondément. Béatement.

"Je n'allais pas faire tuer le chien ou le lui enlever, tu sais." Emis-je d'une voix rêveuse. "Et je n'allais pas le faire fouetter."

"Je n'ai jamais pensé que tu le ferais." Me répondit Maximus et tandis qu'il parlait, je pouvais parfaitement imaginer le sourire sur son visage. "Mais qu'as-tu voulu dire quand tu lui as dit que ce serait le bienvenu s'il suivait le chien et quittait la villa ?"

J'ouvris les yeux et me tournai de manière à lui faire face.

"Malgré son attitude bravache, le jeune Simacus n'est qu'un enfant. Il sait qu'il ne peut pas s'en sortir tout seul. Or si le chien doit s'en aller, il sait qu'il devra partir aussi alors, il sera plus enclin à faire un effort supplémentaire pour se comporter correctement et pour que sa damnée bête se comporte aussi correctement."

"Et en ce qui concerne ton maître d'écurie ? Le garçon semblait inquiet d'être sous sa tutelle ... "

"Oh, Sempronius est un bijou. C'est un Nubien environ 10 centimètres plus grand que toi et deux fois plus large."

Maximus renifla. Je souri.

"C'est un entraîneur de chevaux né car il a un instinct pour la discipline. Il fera du bon travail avec le garçon. Et peut-être que le jeune Simacus apprendra quelque chose d'utile de lui."

"Et le chien ? Sempronius sera-t-il heureux d'avoir Ferox autour des chevaux ?"

"Sempronius a un dogue à lui qui ne ferait qu'une bouchée de Ferox pour son petit déjeuner." Maximus rit.

Je souris.

"Merci." Lui dis-je tout en étudiant consciencieusement ses yeux.

"Pour t'avoir sauvée de ce désagréable chien mangeur de chats ? Ou pour avoir remis Simacus à sa place ?"

Il avait l'air taquin. Il n'avait jamais eu l'air taquin auparavant.

"Pour les deux. Ferox est, en effet, un chien désagréable. Et Simacus allait droit aux ennuis si personne ne l'avait arrêté à temps."

"J'avais un chien ..." Commença-t-il avant de s'arrêter brusquement et de détourner le regard. Ce qu'il allait dire venait de mourir sur ses lèvres et je ne le pressai pas de questions pour qu'il poursuive.

Au lieu de cela, je suivis la direction de son regard tandis qu'il examinait le verger bien net d'un œil avisé.

"Comme tu peux le remarquer." Dis-je sautant sur l'occasion d'éloigner son esprit de ce qui l'avait perturbé.

"Je ne consacre pas toute ma terre aux jardins d'agrément. J'en utilise aussi une partie pour les récoltes."

Je hochai la tête.

"Peu de temps après la mort de mon mari, j'ai agrandi la propriété par l'achat d'une ferme voisine." Lui expliquais-je. "Il y a beaucoup de personnes ici à nourrir et j'ai décidé d'essayer de voir si nous pourrions produire au moins une partie de la nourriture nous-même..."

Maximus se dirigea vers les lignes de légumes et je le suivis. Il s'accroupit près des oignons et se saisit d'une poignée de terre qu'il porta à son nez et qu'il renifla avec avidité. Puis, il s'en frota les mains comme je l'avais vu faire au Colisée, geste si significatif, si respectueux.

Je me rappelai que je m'étais sentie curieusement remuée en le voyant faire cela dans l'arène malgré mon angoisse née du danger imminent qu'il allait devoir affronter.

Il semblait calme alors et, maintenant, de tout près, il semblait complètement absorbé de l'intérieur comme un prêtre exécutant un quelconque rite sacré et secret qui accaparait entièrement son esprit, son cœur et son âme. Un rite trop sacré et trop secret pour que la simple curiosité humaine le dérange.

Lentement, très lentement, Maximus laissa glisser la terre entre ses doigts et, quand ce fut fini, son esprit, son âme et son cœur revinrent du pays où ils étaient partis.

"La terre est bonne ici mais il y a mieux." Dit-il pensif tout en se relevant.

Maximus le fermier prenait la place de Maximus le guerrier avec la même efficacité et la même sûreté de soi.

"Je sais. Nous sommes trop proches de la mer. Trop de sel." Lui répondis-je tandis qu'il traçait son chemin à travers le potager et que je le suivais, tous les deux essayant d'éviter de marcher sur les légumes.

"Vous devez avoir besoin de beaucoup d'engrais pour que le verger et les jardins soient aussi florissants."

Fit-il remarquer.

"C'est ce que m'a dit le jardinier en chef. Cela demande aussi beaucoup de travail. Mais mes domestiques sont des affranchis qui doivent pourvoir leurs familles et certaines familles sont grandes."

Nous avons atteint l'autre extrémité du jardin. Dans un rectangle protégé par des pruniers et des pommiers étaient alignées les ruches et, près d'elles, les herbes aromatiques étaient cultivées.

Maximus parcourut méticuleusement des yeux les lignes comme s'il recherchait quelque chose de spécial. Quand il aperçut ce qu'il cherchait, il s'accroupit, cueillit quelques feuilles qu'il écrasa entre ses doigts. Il les porta à ses narines, ferma les yeux et renifla avec volupté l'odeur piquante.

De la menthe.

Mon cœur se serra au souvenir de la nuit précédente.

La mère de Maximus avait cultivé la menthe.
Et elle était morte quand il avait juste huit ans.
Maximus ouvrit lentement les yeux et laissa tomber les feuilles froissées tout en me revenant, ses émotions encore une fois sous contrôle.
Sans prononcer un mot, je le guidai au-delà du verger, là où le chemin s'enfonce dans les pins qui poussent entre la villa et la plage.
Nous marchâmes en silence un instant, puis Maximus parla.
"Tu gères vraiment tout toute seule, ceci et tes affaires ?"
"Apollinarius est d'une grande aide et il y a aussi Athenodorus. Maintenant j'ai trouvé un jeune homme, ce Brennus que j'ai mentionné au petit déjeuner. Il est intelligent et honnête. J'ai de grands espoirs de le former correctement afin qu'il puisse remplacer Apollinarius en tant que secrétaire." Dis-je en évitant son regard quand je mentionnai le nom de mon ancien professeur privé.
"Tu vois, Maximus, Apollinarius n'a jamais dû s'occuper des affaires à part les miennes, mais n'a jamais hésité à s'y impliquer quand j'ai eu besoin d'aide. Il m'est cher et je sais que je peux toujours compter sur lui mais je sais aussi qu'il tient beaucoup à retourner à ses livres. Si Brennus fait du bon travail à Melita comme à Bauli, je le formerai pour qu'il devienne mon secrétaire en chef et garderai Apollinarius comme conseiller."
Le chemin était couvert d'aiguilles de pin et nos semelles crissaient doucement.
"J'ai su depuis des années que tu étais non seulement libre mais riche." Dit Maximus d'une voix douce et profonde. "Parfois j'ai même essayé d'imaginer comment tu pouvais être ... mais rien ne m'avait préparé à ... cela."
"Cela ?"
Il hocha la tête.
Soudain, je me sentis sur la défensive.
Il y avait eu une rupture dans ses mots et je n'étais pas certaine que j'allais apprécier ce qu'elle signifiait. J'aimais Maximus.
Je voulais qu'il me voie et me regarde telle que j'étais maintenant. Riche, instruite, libre, puissante et non plus une esclave ou une putain, non plus une femme impuissante mais une femme assurée.
Je voulais que Maximus me voie telle que j'étais maintenant et qu'il m'apprécie pour ce que j'étais.
Il ne m'était jamais venu à l'esprit que, peut-être, Maximus n'apprécierait pas la femme que j'étais devenue.
"Oui, cela. Tu ... tu ressembles à une reine ici et cet endroit est ton royaume..."
Je m'arrêtai.
Une reine ? Moi ?
J'en ris ... de soulagement.
"Maximus, je suis née esclave et j'ai obtenu ma liberté uniquement parce que j'ai eu la chance de te rencontrer. Autrement..."
Je frissonnai intérieurement à ce que ma vie aurait été si je ne l'avais pas rencontré : toujours une esclave, toujours une putain si la maternité, la maladie ou peut-être ma propre main ne m'avait pas expédiée dans une tombe anonyme.
"C'est juste le destin... Il est vrai que je suis riche et c'est gentil à toi de dire cela de moi, mais je suis simplement Julia ... "
"Tu n'es pas ' simplement Julia '. Tu ne l'as jamais été. Rien chez toi n'est simple. Et rien ne le sera jamais."
Ces mots avaient une résonance définitive. La même résonance définitive que après avoir rejeté mon offre de le libérer, il m'avait exposé sa détermination à se venger et à mourir ensuite.
J'avais été Julia l'esclave et la putain.
Puis, Julia l'affranchie et la femme respectable.
Maintenant, j'étais Julia Servilia, la veuve riche, puissante, désirée.
Avidius Cassius m'avait vu comme Julia, "la meilleure que j'ai jamais élevée".
Et, maintenant, Maximus venait de dire qu'à ses yeux j'étais une reine. Pourquoi ne pouvait-il pas me voir simplement comme Julia, la femme qu'il pourrait aimer ? Pourquoi ne pouvait-il pas me voir simplement comme la femme qui voulait lui donner la liberté, l'amour, l'espoir et des enfants ?
"Quand tu pensais à moi comme affranchie," Demandais-je d'une voix plus enrouée que d'habitude dans mon effort de ne pas lui poser les autres questions qui me brûlaient la langue, "comment m'imaginais-tu ?"
Maximus soupira, regarda ensuite les pins et resta silencieux un instant. Il rétrécit les yeux et parla avec l'hésitation d'un écolier répétant laborieusement une leçon difficile. Je revis en esprit le garçon aux yeux verts qui était apparu dans mon rêve.
"Je ne suis pas parvenu à une représentation de ta vie qui me satisfaisait ... j'ai essayé de t'imaginer en train de tisser ou de coudre mais la vision ne marchait pas... j'ai essayé de t'imaginer présidant un banquet mais c'est l'image de toi chevauchant un beau cheval qui s'inscrit à mes yeux... "
Je souris.
Les tâches féminines n'avaient jamais été mon fort.
Même si les frères Flacci et mes autres prétendants en avaient seulement après ma richesse et mon lit, je ris au choc qu'ils auraient ressenti s'ils avaient découvert que jamais dans ma vie je n'avais mis une main sur un rouet ... et irais avec bon espoir jusqu'à ma tombe sans le faire.

"Tu as eu une image précise de moi ... je n'ai jamais appris à tisser ou à coudre et je n'ai pas la moindre idée de la façon d'utiliser une presse à vêtements mais je suis une bonne cavalière. J'ai chevauché tout au long du chemin qui nous ramenait de Mésie à Rome et j'ai dans l'idée de commencer à élever des chevaux ... si je peux trouver le temps. "

Mais Maximus ne m'écoutait pas, perdu qu'il était dans ses pensées et ses souvenirs.

"Julia, tu sais même en Mésie ... je n'ai jamais pensé à toi comme à ... une esclave..."

Ou une putain, ajoutais-je in petto.

Mais il était beaucoup trop gentil pour le dire à voix haute.

Je déglutis.

"Tu ... tu ne m'as jamais traitée comme telle..." Ni comme une putain, poursuivis-je toujours en moi-même, sentant ce mot inexprimé flotter entre nous. "Tu as été le seul qui ne m'a jamais traitée ainsi ..."

"Ce que je veux dire, Julia, c'est que je savais que tu étais une esclave mais quand je te regardais je ne t'ai jamais vue comme telle... Tu étais non seulement belle ..., mais sereine, pleine d'assurance ..."

"Maximus, tu rêves!" M'écriais-je nerveusement.

Ses mots auraient du être flatteurs mais je les trouvais d'une façon ou d'une autre troublants.

"Je n'étais ni sereine, ni assurée. J'étais plongée dans une intrigue que je ne comprenais pas et étais mortellement effrayée!"

Maximus m'offrit son superbe sourire juvénile.

La brise jouait avec ses cheveux coupés ras. Non enduits d'huile, ils étaient d'une nuance plus claire et plus douce que l'habituelle couleur noire et avec son sourire et sa tunique blanche, il paraissait infiniment plus jeune. Mais, surtout, il paraissait incroyablement innocent aussi innocent que le garçon aux yeux verts de la rivière.

"Quand je t'ai vue pour la première fois, tu étais au milieu d'une telle dépravation ... et pourtant elle ne semblait pas t'atteindre... Les autres femmes étaient des esclaves, mais pas toi..."

Je serrai les lèvres ne sachant que dire ni s'il s'attendait à ce que je dise quelque chose.

Maximus poursuivit de sa voix basse et profonde.

"Tu paraissais ... intouchable ..."

Ces mots me firent trembler mais plus encore l'intensité avec laquelle il les prononça.

Intouchable.

Quand j'étais prostituée, je rêvais de liberté mais aussi ... d'être intouchable.

Maximus m'avait vue intouchable.

Et intouchable je l'étais devenue depuis la nuit où nous nous étions rencontrés.

Je déglutis. Péniblement.

"Je ... je t'ai vu au Colisée ..." Enonçais-je presque sans m'en rendre compte. "Je veux dire, avant de te voir dans l'arène, je t'ai vu dans... les cellules. Les gens t'admiraient, discutaient à ton sujet, prenaient des paris sur toi et ... essayaient d'attirer ton attention..."

Son visage devint un masque indéchiffrable où seuls ses yeux éblouissants reflétaient ses émotions, les flammes vert bleu ne laissant aucun doute sur leur violence.

Je me forçai à continuer.

"Je ... j'ai essayé aussi d'attirer ton attention mais ... tu ne m'as même pas regardée." Lui avouais-je avant de me maudire intérieurement d'avoir adopté l'attitude d'une gamine transie d'amour déçu.

"Ce que je veux dire c'est que peu importe ce que les gens faisaient ou disaient, ils n'étaient pas idiots au point de ne pas se rendre compte que tu n'étais pas un esclave..." "

Je revécus la scène en esprit.

Maximus assis sur le banc en pierre à l'arrière de la cellule, distant et digne, entouré d'une marée humaine assoiffée de sang et de luxure, un océan de vulgarité dont les vagues s'évanouissaient avant de l'atteindre tout comme elles ne m'avaient pas atteinte lors de la soirée de Cassius.

C'était lui qui était exposé derrière les barreaux mais les vrais esclaves étaient ceux qui s'imaginaient être libres.

Esclaves de leur bassesse, de leur avidité, de leur soif de sang et de leur faim de chair.

"Peu importe ce qu'ils font ou disent, tu ne seras jamais un esclave, Maximus. Jamais. Proximo le sait.

Commode le sait. Et tu le sais aussi. "

Nous restâmes à nous regarder un long moment puis comme mus par un signal secret, nous nous remîmes à marcher.

"Donc tu ne possèdes pas d'esclaves ?" Demanda Maximus.

"Quand tous les arguments que je lui présentais pour le dissuader de m'épouser eurent échoué, je dis à mon mari que je ne vivrais jamais là où il y avait des esclaves. Alors il a affranchi tous les esclaves de la villa. La plupart d'entre eux ont voulu rester ici et commencer une famille. Les femmes qui s'occupaient du verger sont les épouses de deux anciens esclaves de maison..."

Il me regarda brièvement mais ne dit rien.

"Mon mari était un maître dur mais juste. Il a gardé des esclaves pour ses chantiers navals et ses entrepôts, mais pour autant que je sache, il n'en a jamais maltraité, ni n'a abusé d'eux."

J'avais entièrement conscience de m'aventurer sur un terrain incertain non seulement à cause de la situation de Maximus, mais aussi parce que je ne pouvais pas vraiment affirmer que désormais je n'étais pas propriétaire d'esclaves.

"Lorsqu'il est mort, j'ai hérité de ses affaires. De tout. Des chantiers navals et aussi ... des esclaves ..."

Je fis une pause attendant de voir la réaction de Maximus.

Il ne dit rien mais je remarquai une légère tension dans ses épaules. Je poursuivis.

"Ma première impulsion fut de les libérer mais je dus me refréner. Tu vois, la flotte est à moi et à moi seule, mais il y a d'autres gens impliqués dans les chantiers navals ... De plus, il n'y a aucune personne libre qui accepterait d'exercer certains emplois nécessaires à la construction d'un bateau, même si il y en a un tas qui hantent les docks sans argent ou sans travail..."

C'était une des nombreuses contradictions de la vie romaine. Des hommes trop pauvres pour faire les difficiles refusaient de s'abaisser à exécuter des tâches habituellement réservées aux esclaves simplement parce qu'ils étaient nés libres. Si bien que leurs familles mouraient de faim au milieu de l'abondance et que de plus en plus de prisonniers de guerre étaient traînés aux marchés aux esclaves.

"Donc, si j'avais affranchi tous ces hommes, j'aurais du soit fermer les chantiers navals soit acheter de nouveaux esclaves. Si j'avais fermé les chantiers navals, j'aurais ruiné beaucoup de personnes qui dépendent de mon affaire et de moi. Et, quoi que j'eusse choisi, j'aurais trahi ce pour quoi mon mari a travaillé toute sa vie. Je ne pouvais pas faire cela non plus."

C'était vrai. Je ne pouvais pas imaginer faire voler en éclat tout ce que le visionnaire Marius Servilius avait construit durant quatre décennies de travail intense.

Son affaire n'était pas le résultat d'une avidité implacable, mais d'une confiance absolue en ses propres rêves.

Je n'allumais peut-être pas de bougies ni ne disais de prières pour lui mais j'honorais sa mémoire en gardant ses rêves en vie.

Cela me semblait plus adéquat que de réciter mécaniquement des mots vides de sens et j'étais sûre qu'il aurait préféré cette sorte d'hommage.

"J'essaye de faire de mon mieux pour empêcher les abus." Continuais-je. "Je les nourris, les loge et les habille convenablement. Je n'autorise pas les punitions physiques. Je ne les abandonne pas au Temple d'Esculape (***) quand ils tombent malades ou qu'ils sont blessés et, une fois par mois, je vais au chantier naval à Ostie et écoute les plaintes s'il y en a. J'essaye de résoudre les problèmes de la façon la plus juste possible... Peut-être que je n'y arrive pas toujours mais je fais de mon mieux ... "

"Tu rends la justice ... ? " La voix de Maximus, doucement, dérivait dans la brise.

Je souris d'un air piteux. "Oui ... comme une reine. "

Il me rendit mon sourire, toute trace de tension maintenant disparue, il s'intéressait vraiment à la manière dont j'essayais de gérer le fardeau combiné des responsabilités et de la compassion.

"Je surveille les autres chantiers navals et j'espère former quelques hommes fiables que je pourrai envoyer faire des inspections régulières mais inopinées pour vérifier les livres et empêcher les abus." Expliquais-je.

"Il est interdit de transporter des esclaves sur mes bateaux. Et suivant la tradition de mon mari, une fois par an, le jour de son anniversaire, j'affranchis ceux qui ont travaillé le plus dur."

Je n'ajoutai pas que mon comportement suscitait de nombreux commérages parmi les autres constructeurs de navires et marchands qui devaient fustiger mon comportement extravagant le prenant comme exemple à ce qui arrivait aux affaires quand elles tombaient entre les mains de femmes impressionnables.

Maximus fronça les sourcils à la mention de la manumission.

"Que font-ils quand tu les as affranchis ?"

"Parfois ils s'en vont, particulièrement ceux qui ne sont pas nés esclaves, mais qui ont été emmenés de force par Rome. Ils veulent retourner chez eux. D'autres restent ici. Et certains me proposent une transaction ..."

"Une transaction ?"

"Oui ... certains m'offrent de rester mais que j'affranchisse leurs enfants... Tu sais, Maximus, un esclave de chantier naval ce n'est pas comme un esclave de personnel de maison ou un conducteur de char. Il n'y a pas grand chose à faire pour eux après une vie à scier du bois et à appliquer la poix chaude sur la coque d'un bateau. La liberté les effraye..."

Etonné, Maximus se tourna vers moi. Il paraissait abasourdi à l'idée qu'un homme - n'importe quel homme - puisse ne pas saisir la chance d'être libre quelqu'en en soit le prix.

Mais il n'était pas né esclave et n'en serait jamais un, malgré le poids des lourdes chaînes qui l'entravaient. Pourtant, il n'avait pas saisi sa liberté quand elle s'était présentée à lui, l'honneur, le devoir et la vengeance accomplissant ce que des chaînes ou une défaite ne pouvaient pas.

"Quand vient le moment, la liberté les effraye tous. Même ceux qui viennent me voir avec les pièces de monnaie qu'ils ont économisées durant des années pour acheter la leur. Au moins, comme esclaves, ils savent à quoi s'en tenir, ils ont de la nourriture dans leurs bols et un toit au-dessus de leurs têtes..."

Je me mordis la lèvre inférieure à la pensée de ma propre liberté si inattendue et à la solitude totale et à l'incertitude de mes premiers jours comme affranchie.

"J'ai fini par comprendre que si j'avais libéré les esclaves des chantiers navals comme je l'avais voulu, je les aurais jeté dans quelque chose à laquelle ils n'étaient pas prêts à faire face. Je ne pouvais trahir ni le legs de mon mari, ni les gens qui dépendaient de moi pour nourrir leurs familles et je ne pouvais pas les trahir non plus..."

Cela avait pris du temps et je savais que, comme cela s'était produit lors de ma décision de laisser derrière les femmes qui avaient partagé mon esclavage et ma prostitution, je ne parviendrais jamais à l'accepter tout à fait. Mais j'avais pris une décision et il n'y avait aucun oracle dans l'empire qui pouvait me conseiller. J'avais simplement fait du mieux que je pouvais ou du moins ce que je pensais être le mieux et j'avais continué à vivre. C'était aussi simple et aussi dur que cela.

"Quand cela arrive." Dis-je à voix basse et ne sachant pas si je parlais à Maximus ou juste à moi-même "il n'y a aucune réponse. Juste des choix à faire et des décisions à prendre."

Il y eut un silence interrompu seulement par le gazouillement des oiseaux.

"Était-ce dur ?"

Je fis face à Maximus. Il n'avait pas besoin de me dire que la conversation avait pris une tournure personnelle. Je savais. Et il savait que je savais. Malgré une certaine maladresse et les années écoulées, nous comprendre nous était toujours aussi facile.

"Quoi? L'esclavage ou la liberté ?"

"Les deux."

Je poussai un profond soupir et levai les yeux au ciel.

Il était d'un bleu étonnamment diaphane.

Aucune soie, aucune gemme ou aucun émail ne pourrait reproduire une telle couleur limpide, une telle beauté.

Et je me demandai si le ciel au-dessus d'Ostie avait toujours été si beau sans que je l'eusse jamais remarqué ou si c'était le fait de partager cette journée avec Maximus qui me le rendait si séduisant.

Ce dernier attendait patiemment ma réponse.

"Les deux" Répondis-je. "Les deux sont durs, douloureux et effrayants."

"Cela en vaut-il la peine ? La liberté, je veux dire ..."

"Je sais ce que tu veux dire."

Je pressai mes lèvres l'une contre l'autre.

Six ans auparavant, la liberté était tout ce dont je rêvais. Pourtant, j'avais été prête à y renoncer pour avoir la chance de devenir l'esclave de Maximus. Pour avoir la chance de rester à ses côtés et de me réfugier dans sa bonté et sa chaleur dans l'espoir qu'un jour il me désirerait et aurait besoin de moi à défaut d'être amoureux de moi.

Mais cela ne s'était pas produit et je ne voulais pas ajouter à ses fardeaux en lui confiant ma requête désespérée et vaine au dernier empereur. Ce serait mon secret, mon secret à moi seule.

Je soupirai à nouveau mais plus profondément cette fois.

"Oui," Dis-je. "Cela en valait la peine. Chaque moment."

Et c'était vrai.

Deux femmes vinrent de la direction opposée. Elles transportaient des paniers pleins de noix de pin déjà pelées qu'elles avaient ramassées dans le petit bois que nous venions de traverser pour nous rendre à la plage.

Quand elles nous virent, elles s'arrêtèrent et inclinèrent la tête avec respect mais je les vis regarder Maximus de biais.

Je ne pouvais les en blâmer. Maître ou esclave, il était simplement trop beau pour être ignoré.

"Bonjour, Domina." Dirent-elles à l'unisson. "Bonjour, Domine."

Je pris quelques noix de pin d'un des paniers et les tendis à Maximus.

"Ce sont les noix de pin utilisées pour ces biscuits que tu as tant aimés."

La femme la plus jeune rit sottement à la mention des biscuits bien connus, avant de se rattraper, de baisser la tête et de marmonner quelque chose qui ressemblait à une excuse.

"Je n'en avais jamais vues." Dit Maximus en touchant du doigt les graines couchées sur ma paume et en les examinant de l'oeil expérimenté d'un fermier né.

"Nous les obtenons des pommes de ces pins qui poussent seulement près de la mer." Lui expliquais-je.

"Celles-ci sont déjà pelées et en chemin pour les cuisines. Le sol ici n'est sans doute pas aussi bon qu'en Espagne mais nous avons quelques bonnes choses néanmoins..."

Maximus prit une graine et y mordit avec précaution, les sourcils froncés dans sa concentration. Un lent sourire ravi illumina son visage quand la saveur crémeuse de la noix de pin, si différente de celle des noix et des amandes qu'il connaissait se répandit dans sa bouche.

Je pris une poignée de noix du panier le plus proche, en remis la moitié à Maximus et congédiai les femmes.

Je n'avais pas besoin de les regarder pour savoir qu'elles se retournèrent maintes fois pour voler d'autres visions de Maximus tout en se dirigeant vers la maison.

Nous continuâmes notre chemin en silence, grignotant les noix puis Maximus se tourna soudain vers moi pour me demander.

"Savent-ils ... ?"

"Que j'étais une esclave?" Je haussai les épaules. "Je suppose que oui. Je n'en sais rien. J'ai refusé de m'acheter des faux papiers pour effacer mon passé mais je ne suis pas encline à en parler... Marius Servilius m'avait demandé si je voulais ces papiers avant de m'épouser. Il me dit qu'il pourrait facilement les obtenir en les payant. Je lui ai répondu que je n'épouserais jamais un homme qui feindrait de croire à ma fausse généalogie."

"Et qu'est-ce que ton mari a dit ?"

"Qu'il n'épouserait jamais une ancienne esclave qui aurait voulu afficher une fausse généalogie. Son grand-père qui a commencé l'affaire, était un ancien esclave lui-même... "

Maximus mordit une autre noix de pin.

"Il te manque ?"

C'était plus une déclaration qu'une question et je fronçai les sourcils.

"Notre mariage n'était aucunement conventionnel. Nous ne nous sommes pas aimés ... mais nous ne nous sommes pas détestés non plus. Au lieu de cela, nous avons pris soin l'un de l'autre et nous en sommes venus à nous respecter. Même s'il ne m'aimait pas ... je ... savais que je pouvais compter sur lui. C'était un homme bon. Fiable. Fort. Correct..."

Je pris, soudain, conscience des mots que j'utilisais habituellement pour décrire Marius Servilius Tibullus.

Tous s'adaptait parfaitement à l'homme complexe et très secret qu'avait été mon mari.

Fiable. Fort. Correct.

Un homme bon.

Il avait renoncé par avance à me faire sienne. Et il était toujours amoureux de sa femme morte.

La description convenait aussi parfaitement à Maximus, même si les deux hommes pouvaient difficilement être plus dissemblables.

Avais-je épousé Marius Servilius Tibullus parce qu'il m'avait offert la vengeance dont j'avais tant envie ou bien ... parce qu'il me rappelait Maximus ?

Il attendait ma réponse.

"Oui, je ... d'une certaine manière ... il me manque."

Nous étions arrivés à un endroit du chemin où le terrain devenait irrégulier car c'était là où le sable se mélangeait allègrement avec la terre et les aiguilles de pin.

Mes oreilles étaient tellement habituées aux sons de cet environnement, qu'elles percevaient aisément le murmure bas du ressac sous le bruissement des branches agitées par la brise.

"Combien as-tu payé pour moi ?"

Mon cœur flancha avant de reprendre son rythme.

Rien ne m'avait préparé à cette question mais je connaissais suffisamment Maximus pour savoir que je ne pourrais le détourner de sa volonté de savoir.

Je relevai le menton et récitai les détails de ma transaction avec Proximo d'une voix égale.

"Vingt-cinq mille sesterces à la livraison et vingt-cinq mille autres quand ... quand ils viendront te récupérer."

Maximus haleta et en laissa tomber les noix de pin.

Mes doigts en réponse automatique s'ouvrirent et laissèrent tomber les miennes.

Cinquante mille sesterces étaient probablement plus que le revenu annuel de sa ferme.

"Proximo a aussi exigé un bonus de cinq mille sesterces pour l'inconvénient de devoir t'amener à Ostie la nuit, plus des indemnités de route et les dessous de table pour les gardes à la Porta Ostiensis..."

Le visage de Maximus était rouge et son souffle saccadé.

Je feignis de ne rien remarquer et continuai à parler du même ton dénué de toute passion que j'utilisais lors de transactions désagréables mais nécessaires concernant mes affaires. Je n'avais aucune possibilité d'embellir les détails sordides du plan que j'avais inventé pour le sauver de l'esclavage. Et, d'ailleurs, il n'y avait aucune raison pour que je le fasse.

"Comme tu étais censé t'échapper, j'avais prévu une provision d'un million de sesterces comme dédommagement pour la perte de son gladiateur étoilé..."

Maintenant Maximus était ébahi. Il s'arrêta et chercha ses mots.

"Un million de sesterces ? Mais, Julia, c'est ... que c'est assez pour ... pour ... "

"Pour acheter les carrières politiques de deux sénateurs et leurs octroyer de très belles places. Je sais. Tu vauds plus que le Sénat en entier, Maximus. Beaucoup plus. Et non seulement pour moi mais pour Rome. "

Ma voix était mortellement sérieuse, ce n'était plus celle de la gamine éperdue d'amour, mais celle d'une femme totalement maîtresse d'elle-même.

Maximus déglutit péniblement.

Je rivai mes yeux dans les siens.

"Pour moi, tu vauds plus que tout ce que j'ai, y compris ma propre vie."

Maximus serra les lèvres et battit rapidement des paupières, ses cils sombres masquant en partie la luminosité vert bleu de ses yeux étonnants, mais pas assez cependant pour dissimuler complètement la flambée d'émotion incontrôlée qui envahit ses prunelles aigue marine...

"En ce qui concerne la malencontreuse comédie que ... nous avons dû inventer pour que tu viennes ici..."

Ses yeux se rétrécirent et il serra les mâchoires pour prévenir son visage de toute trouble intempestif.

"Je te prie de ne pas blâmer Apollinarius. Ce n'était pas sa faute ... il était chargé de la négociation et ... je ne sais pourquoi... Proximo a eu l'impression qu'il était celui qui ... te voulait."

Malgré ses efforts pour se contrôler, il ne put s'empêcher de serrer les poings.

"Si Apollinarius n'a pas... corrigé sa fausse impression c'était simplement parce qu'il voulait me protéger. Il ... il a dit que si tu étais la moitié de l'homme moral que je lui avais décrit, tu ... tu n'aurais pas voulu que je sois ouvertement impliquée..."

Le visage de Maximus s'adoucit maintenant qu'il comprenait, acceptait et faisait confiance.

Ce changement fut si absolu que je pensai à la manière dont la marée efface inexorablement chaque trace de perturbation, laissant derrière elle le sable nivelé et propre.

Que je pensai à elle, mon bébé, la petite fille de mes rêves et la confiance aveugle que reflétaient ses yeux quand elle examinait les miens, sachant que peu importe ce qui était arrivé, je serais toujours là pour elle comme je serais toujours là pour son père ... Si seulement il voulait bien m'accepter...

Ce fut mon tour de mettre en œuvre toutes mes forces pour garder le contrôle de mes émotions.

"De plus... nous ne nous sommes jamais attendus à ce que tu refuses ta liberté... tu étais supposé partir et cela aurait été tout... Je suis désolée, Maximus..."

Je baissai la tête, permettant à mes cheveux sans attaches de recouvrir mon visage et de cacher mes yeux tandis que j'essayais de refouler les larmes qui les envahissaient.

Maximus ne dit rien. Au lieu de cela, il prit ma main dans la sienne et nous nous sommes remis en route sous les pins.

"Julia ... pour les esclaves des chantiers navals ... tu as fait ce qu'il fallait..."

Il ne dit rien du plan échoué ni d'Apollinarius et je savais qu'il ne le ferait jamais. Mais je savais aussi que ce ne serait pas nécessaire.

L'incident était clos.

"La nuit où Marc Aurèle m'a affranchie, il m'a offert de garder la petite fille qui était ma femme de chambre comme mon esclave personnelle. J'ai refusé. Je lui ai dit que je ne posséderais jamais d'esclaves et, depuis lors, j'ai fait du mieux je pouvais pour tenir ma promesse ..."

"Je me rappelle ta petite servante. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?"

"Je l'ai donnée à Lucilla."

"A Lucilla ? Toi ... ?" Commença Maximus, fronçant les sourcils et visiblement étonné de la révélation du destin de ma femme de chambre ou bien était-ce la manière familière dont j'avais mentionné le nom de la dame impériale.

"Non, Maximus, je ne l'ai jamais rencontrée. Mais quand j'ai dit à Marc Aurèle que je ne voulais pas prendre Rufa comme mon esclave, il m'a dit qu'elle était aussi trop jeune pour être affranchie et abandonnée à elle-même. Donc il m'a offert de la placer chez Lucilla et son fils. Il a dit qu'elle serait une maîtresse juste et j'ai choisi de lui faire confiance." Dis-je et en me remémorant ma conversation troublante avec Aemilius Trebutius Flaccus, j'ajoutai, "J'espère avoir fait le bon choix."

"Je suis sûr que Lucilla a bien pris soin d'elle ..." Dit Maximus. "C'est une femme juste malgré..."

Il s'arrêta.

Quoi qu'il ait été sur le point de dire c'était si sérieux qu'il le garderait pour lui. Il ne faisait pas partie des hommes qui partagent leurs fardeaux. Ses secrets peut-être. Mais ses fardeaux, eux, il les portait tout seul.

"Ce n'est pas entièrement de leur faute, tu sais. C'est dans leur sang."

Maximus stoppa net et me regarda, intrigué.

"La famille impériale. C'est dans leur sang."

J'avais la curieuse impression que je pouvais me voir moi-même, comme dans les rêves, à la fois participante et spectatrice perplexe quant aux déroulements de la conversation.

En esprit, je me vis debout au milieu du chemin poussiéreux bordé de pins qui menait à la plage, face à l'homme que j'aimais, la brise faisant doucement onduler ma tunique autour de mes chevilles.

"Non, Maximus, je ne critique pas Lucilla..." Enonçais-je. Et, de nouveau, c'était vrai.

Malgré sa revendication sur Maximus et sa tentative pour la défendre, la dame impériale s'était soudain transformée de rivale crainte en simple marionnette.

Un simple personnage dans une pièce grotesque, une association de drame et de farce, de vie de famille et de haute politique qui avait, depuis des années, le Palatin pour scène.

"Sais-tu pourquoi Cassius a essayé de s'emparer du trône de Marc Aurèle ?"

Avant que Maximus ne puisse me répondre, je poursuivis ayant brusquement besoin de retourner aux jours tumultueux qui avaient précédé son arrivée en Mésie et dans ma vie.

Ayant brusquement besoin de parler des secrets et des demi vérités qui avaient pris leurs significations tant d'années plus tard. Des secrets et des demi vérités que je soupçonnais avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec Maximus.

"Au moment où tu es arrivé en Mésie, Cassius complotait et intriguait depuis des années, achetant les appuis et les loyautés, impliquant des hommes puissants dans ses plans..."

Je n'ajoutai pas que, plusieurs fois, ma chair avait été la monnaie qui avait payé ces secrets et ces loyautés. Ce n'était pas nécessaire.

"Il aurait pu l'avoir fait depuis des années ou le faire des mois plus tard car s'emparer du trône avait toujours été son but, son obsession du plus loin dont je me souviens. Mais quelque chose est arrivé qui l'a fait entrer en action ..."

"Je sais." M'interrompit Maximus. " Marc Aurèle était censé être mort à l'Est. Il était éloigné de Rome depuis longtemps et plus aucune nouvelle de lui n'y était parvenue depuis belle lurette.... "

Ca c'était la version officielle. Et son ton m'indiquait qu'il croyait à la réalité de cette version. Le dernier empereur m'avait dit que Maximus était le fils qu'il aurait du avoir ... pourtant il l'avait tenu dans l'ignorance. Maintenant, son fils avait pris la liberté de Maximus et la vie des personnes qui lui étaient chères ... et sa fille et son petit-fils allaient réclamer, en temps voulu, sa vie si je ne pouvais pas faire autrement.

Il avait le droit de connaître avec quoi il avait traité toute sa vie.

"Non, Maximus. Ce n'était pas cela. Cassius savait parfaitement bien que Marc Aurèle était ... vivant" "Je savais qu'il était vivant aussi." M'interrompit-il encore. "Lucilla m'avait envoyé une lettre me le disant et me demandant de gagner du temps en Mésie pour que son père y arrive avec ses légions et arrête la guerre civile..."

Son ton était calme et raisonnable pourtant on y décelait une certaine prudence comme s'il était réticent à entendre quelque chose qu'il avait soupçonnée, mais qu'il avait essayé de nier.

Je pouvais sentir cette tension soigneusement gardée passer de sa main à la mienne.

"Cassius savait que Marc Aurèle était vivant d'une source aussi fiable que Lucilla. Peut-être même plus."

"Il avait des espions au palais impérial ?"

Je souris faiblement.

Oh, oui. Cassius avait des espions au palais impérial. Des espions haut placés. L'un d'entre eux si haut placé que ceux qui l'avaient découvert n'avait pas eu le courage de porter des accusations contre lui.

"Bien avant qu'il ne s'autoproclame empereur de Rome, Cassius avait reçu un courrier spécial. L'homme n'apportait pas de message écrit, uniquement un verbal. Son nom était Aglaus, un grand Thrace qui était le secrétaire esclave personnel de l'impératrice. Il apportait un message secret de sa maîtresse. Il informait Cassius que Faustine connaissait ses plans. Qu'elle les connaissait depuis des années..."

Maximus tressaillit au nom de la dernière impératrice. Brièvement, je me demandai s'il l'avait connue. Probablement que oui. Marc Aurèle avait joué un rôle prépondérant dans sa vie et, dès lors, leurs chemins avaient du se croiser. Je me demandai ce que Faustine avait pensé de lui. Après tout, il était connu qu'elle avait un faible pour les hommes forts et virils comme lui.

"Faustine lui offrait son appui dans son complot pour s'emparer du trône de son mari. Elle lui offrait de l'épouser afin de légitimer sa revendication. Elle était plus une Antonine que Marc Aurèle." Dis-je.

Car il était vrai que les droits de Faustine sur le nom de la plus patricienne des familles de Rome étaient plus forts que ceux de son mari car son père était l'empereur Antonin le Pieux et Marc Aurèle seulement son fils adoptif et son beau-fils.

"Faustine ne voulait rien perdre et, donc sa proposition était minutieuse. Le fils aîné de Cassius devait être marié Lucilla pour renforcer l'alliance. Le prix de son appui était que Cassius adopte Commode et le désigne comme son héritier. Cassius accepta sa proposition. Entièrement."

Maximus resta silencieux, son visage exempt de toutes émotions. Si exempt d'émotions qu'on aurait pu le prendre pour une des statues du Forum.

"Mais tu es arrivé en Mésie et tu as contrecarré leurs plans. Quand Marc Aurèle est rentré à Rome, il y eut des dispositions à prendre en ce qui concernait les participants à la conspiration. Ce n'était pas un homme vindicatif mais il était l'empereur et il y a des choses qu'un empereur doit faire. Tout a été traité discrètement."

Je pouvais prouver tout ce que j'avais avancé.

Un homme responsable de vérifier l'accomplissement de certains des ordres de l'empereur m'avait escortée à Rome.

Il n'y avait eu ni procès ni exécutions publiques et les conspirateurs qui ne s'étaient pas suicidés avant le retour de Marc Aurèle se virent offrir la chance de le faire juridiquement afin d'épargner à leurs familles la honte du déshonneur.

"Les fortunes de Cassius et des autres principaux conspirateurs furent confisquées et leurs familles bannies et dispersées." Poursuivis-je. "Mais il n'y eut aucun meurtre."

Marc Aurèle avait été un homme compatissant qui ne se complaisait pas dans la vengeance. Même pas quand il avait été trahi.

"Tout fut traité rapidement pourtant il y avait encore un problème celui du rôle tenu par l'impératrice dans le complot." Continuais-je sans quitter Maximus de yeux. "Mais Marc Aurèle ne prit aucune action à son encontre et ses conseillers pensèrent qu'il ne savait rien même si cela était hautement improbable car peu de chose lui échappait. De toute façon, attirer son attention sur la trahison de sa femme était quelque chose que personne ne désirait faire, même si chacun s'accordait à penser que cela aurait du être fait. Donc, ils en conférèrent entre eux et élirent un ambassadeur pour l'informer de la trahison de sa femme."

Je fis une pause avant de poursuivre, revivant les coulisses du drame impérial. Un drame qui avait mis en mouvement les événements qui allaient changer ma vie pour toujours et faire d'une esclave et d'une putain de dix-huit ans une affranchie riche et puissante. Les événements qui avaient fait entrer Maximus dans ma vie. Les événements dont les répercussions se prolongeaient à travers la trahison du plus grand général de Rome et sa transformation en esclave gladiateur.

"Celle qui fut choisie fut Caelia Concordia, la grande Vestale. C'était aussi la cousine de Marc Aurèle et on disait qu'ils étaient très proches. Ils eurent un entretien privé au cours duquel Caelia Concordia parla de Faustine et présenta des preuves irréfutables..."

A Rome, j'avais brièvement vu la grande Vestale une fois, quand ma litière avait dû s'arrêter pour céder le passage à son attelage, elle et ses soeurs étant les seules à pouvoir se déplacer en ville dans des chars pendant la journée.

Enveloppée de sa robe immaculée de prêtresse, Caelia Concordia avait semblé distante et infiniment puissante malgré son apparente fragilité humaine.

Elle était toujours la grande Vestale et les rumeurs disaient que la mort de son cousin l'avait cruellement affectée. Elles disaient aussi qu'elle n'approuvait pas son héritier. Et que l'antipathie était mutuelle.

"Marc Aurèle savait, bien sûr. Tout. Il savait à propos de ses complots comme il savait à propos de ses infidélités. Dix ans auparavant, elle avait fait la même offre à Lucius Verus."

Maximus tressaillit à la mention du mari de Lucilla.

Je continuai à parler pour éviter de penser au temps où lui et Lucilla s'étaient rencontrés ... et avaient partagé un amour de jeunesse.

"A cette époque, Marc Aurèle insista donc pour que son frère épouse Lucilla sur la promesse de faire de leur fils son héritier. De cette manière, il s'assurait de sa fidélité car Faustine ne pouvait pas lui offrir plus. Même s'il y avait surabondance de preuves quant à sa fertilité, elle n'était plus en âge de procréer. De plus, elle ne voulait plus d'enfants. Elle voulait seulement que Commode soit empereur. "

Le visage de Maximus restait indéchiffrable, mais sa main convulsivement serrait la mienne et ses yeux s'obscurcissaient, les flammes bleu-vert se métamorphosant en saphir glacé.

J'avais eu raison.

Même si je ne savais ni comment ni pourquoi, ces secrets et ces demi vérités avaient un rapport avec Maximus ... Et sa déchéance et son asservissement.

"Marc Aurèle savait tout mais il ne pouvait se décider à punir sa femme. Ni même à divorcer. Il aimait Faustine. Il la tint simplement sous une stricte surveillance jusqu'à sa mort. Et quand Faustine est morte, une année plus tard, il la pleura vraiment puis la déifia.

Faustina Diva (****).

Il l'aimait. Mais elle n'aimait que Commode... Et maintenant Commode est l'empereur."

Ma voix s'éteignit.

Peu à peu, la vie revint sur le visage de Maximus. Seuls ses yeux restèrent deux lacs dont les eaux bleues glacées et hostiles n'avaient rien en commun avec le regard brûlant qui avait erré sur mon visage et mon corps lors de la soirée en Mésie ... ni avec celui qu'il m'avait lancé, en pleine lumière, pour la première fois en six ans, il y avait à peine deux jours.

"Comment es-tu au courant de tout ceci ?"

Sa voix sonnait parfaitement calme.

"J'étais là quand le messager est arrivé. Cassius m'a fait partir mais j'ai écouté."

Je haussai les épaules. Quand vous êtes esclave, vous n'avez aucun droit, aucune voix et nulle part où aller chercher de l'aide. Donc l'information est votre meilleure arme et votre meilleur monnaie.

Votre seule arme et monnaie.

"Et le reste ?"

"Je l'ai appris des années plus tard. En partie par mon mari. En partie, par ses connaissances. Et depuis sa mort, toute l'information importante m'est annoncée directement."

"Tu as des informateurs ? Au Palatin ?"

"J'ai de nombreux informateurs dans de nombreux endroits, y compris au Palatin."

Je lui offris un pâle sourire.

"Les affaires ne sont pas si différentes de la guerre, Maximus. L'information est un produit de valeur. Mais, actuellement, je n'ai personne de placé plus haut qu'un scribe junior dans le bureau du secrétaire en chef. Commode se débarrasse de la plupart du personnel de son père. La retraite a été mise en application pour les officiers subalternes. D'autres ont été invités à quitter Rome pour leurs villas de campagne. Certains ont été bannis. Et d'autres ont disparu... "

Je ne pus m'empêcher de penser à Capito. Aemilius Trebutius Flaccus avait raison. Sénateur ou pas, il avait été un homme correct.

Maximus relâcha sa prise sur ma main, mais ne l'abandonna pas. Au lieu de cela, il la porta à ses lèvres et embrassa doucement chaque articulation.

"Merci, Julia." Dit-il d'une voix bizarrement enrouée. "Merci pour la vérité."

Et il m'embrassa les articulations, à nouveau, sa barbe chatouillant ma peau.

Je tremblai.

Je pouvais lui demander ce que la vérité signifiait dans ce cas.

Il me le dirait peut-être ou non. Mais cela devait être sa décision.

Et, comme je l'ai déjà dit, il ne partageait pas ses fardeaux. C'était un homme suffisamment homme pour les endosser sans se plaindre.

Mais mes mots semblaient en avoir rendu un, particulièrement lourd, plus supportable.

Maximus leva la tête et je vis que la glace dans ses yeux avait fondu et que l'habituel bleu vert y régnait en maître.

Il conserva ma main dans la sienne et demanda.

"Où allons-nous ?"

"Attends et tu verras." Lui répondis-je en l'entraînant sur le chemin. Vers le bleu de la mer et les sables blancs de la plage. Et, pleine d'espoir, vers un bonheur simple et humain.

(*) Ferox : En latin, "féroce".

(**) Fido : En latin, "fidèle". Le nom le plus commun pour les chiens dans la Rome Antique.

(***) Aesculapius : Dieu romain de la médecine. Les Romains n'avaient pas d'hôpitaux sauf à l'armée. Les gens qui pouvaient se permettre de payer un docteur étaient soignés chez eux. Des maîtres romains

avaient l'habitude d'abandonner leurs esclaves vieux ou malades aux Temples d'Esculape quand ils n'étaient plus utiles. Les prêtres agissaient comme des infirmiers et quelques docteurs consacraient une partie leur temps aux soins des malades en dévotion à leur Dieu mais c'était à peine assez. A certains moments, des centaines d'esclaves vieux, malades et mutilés survivaient dans les temples dont le principal était situé sur l'Île Tiberine à Rome, dans des conditions inhumaines. Pour décourager l'habitude et forcer les maîtres à prendre davantage soin de leur personnel, l'empereur Claude publia un décret ordonnant que les esclaves abandonnés dans les temples et guéris par les frères, devaient être affranchis automatiquement.

(****) Faustina Diva : En latin, " Divine Faustine ". Diva, le titre formel de chaque impératrice romaine officiellement

Le secret de Maximus – 180 A.D.

Maximus entendit le ressac avant que nous ne quittions le bois.

Un ronronnement bas comme celui d'un monstrueux chat endormi.

Il n'était pas habitué aux bruits d'une plage et n'avait donc pas identifié tout de suite le bruit des vagues car celui-ci était légèrement occulté par le bruissement des branches de pin secouées par la brise.

Incertain de ce qu'il entendait, Maximus me regarda d'un air interrogateur mais je fis comme si je n'avais rien remarqué. Cela l'étonna car comme tous les êtres beaux ou qui ont de l'ascendant – sur des chats ou des hommes - il n'avait pas pour habitude d'être ignoré. Et il n'aimait pas vraiment ça.

Distraite par les serviteurs efficaces, les affaires à traiter, les chiens hargneux et la politique impériale, je n'avais pas eu le temps de m'inquiéter de ce que j'allais faire ensuite. Probablement, allais-je passer pour une parfaite idiote mais je ne pouvais penser à rien de mieux.

De plus, tous mes plans soigneusement préparés pour rendre Maximus libre s'étaient révélés vains. Donc, je choisis de me ranger à la suggestion de Nicia et de faire du mieux que je pourrais.

Il n'y avait aucune raison de postposer cela.

Prenant une profonde inspiration, je m'arrêtai.

Maximus s'arrêta aussi.

"Enlèves tes sandales." Lui conseillais-je tandis que je cherchais dans ma ceinture une paire de peignes en ivoire.

Les sourcils de Maximus se firent interrogateurs.

Je soupirai avec un brin d'impatience.

"Vous n'avez pas à vous inquiéter, Général. Je veux que vous retiriez vos sandales, pas que vous vous déshabilliez complètement!"

Maximus grogna mais commença à délayer ses chaussures tandis que je tordais mes cheveux pour en faire un chignon bas sur la nuque, des boucles s'obstinant à s'échapper à cette emprise.

Quand Maximus eut retiré ses sandales, il les prit en main et me regarda.

"Et maintenant que fait-on?" Demanda-t-il, une lueur d'espoir dansant dans ses yeux couleur de mer.

Avait-il deviné où nous allions ?

"Maintenant, j'enlève les miennes!" Et je levai mon pied gauche et commençai à défaire les lacets.

Ils étaient bien serrés et j'eus quelque peine à les dénouer.

Je chancelai.

Maximus me soutint promptement d'un bras autour de la taille. Par ce mouvement, ma fesse droite reposa contre sa hanche et sa grande main chaude couvrit légèrement mon ventre.

"Merci." Murmurais-je et, intérieurement, maudis mes cheveux enroulés qui m'empêchaient de dissimuler la rougeur qui avait envahi mes joues et mon front.

Heureusement, Maximus sembla l'attribuer à l'effort à produire pour se débarrasser de ces encombrants accessoires féminins.

Quand je relevai la tête, il me regardait avec un mélange d'amusement et de curiosité non déguisée, ses sourcils sombres toujours aussi haut sur son front.

"Tiens, prends mes sandales." Lui dis-je vivement en les posant dans ses mains.

Les sourcils sombres se levèrent encore plus haut.

Je posai mes mains sur mes hanches, l'impatience étant une bonne façon de cacher ma nervosité.

Soudain, il me fut aisé de comprendre pourquoi tant de couples mariés passaient une bonne partie de leur temps à se quereller.

"Parfois, je me demande comment tu as réussi à rester dans l'armée assez longtemps pour devenir général." Lui dis-je et, avant qu'il puisse répondre, j'ajoutai. "Tu ne sembles pas enclin à accepter les ordres, n'est-ce pas ? Comment as-tu réussi à supporter le rang ?"

Maximus m'offrit un sourire taquin.

"Recevoir des ordres n'était jamais un problème ..."

"Alors pourquoi refuses-tu toujours les miens ?"

Le sourire s'agrandit et ses dents blanches étincelèrent sur sa peau bronzée et sa barbe noire.

Mes félons de mamelons me trahirent en répondant à son sourire par un durcissement mal venu.

"Et bien, les officiers dans l'armée utilisent, en général, des ordres simples comme ' Va là ' ou ' Attaques ici '. Vos ordres sont toujours beaucoup moins évidents, Domina."

Je me rappelai, en un éclair, notre discussion passionnée dans la salle de bains en Mésie, quand il avait refusé d'enlever ses vêtements et d'abandonner son épée avant d'entrer dans la baignoire pleine d'eau chaude parfumée à la rose. Des raisons puissantes concernant ma sécurité physique avaient éloigné son épée mais il n'y avait eu aucune raison assez bonne pour le débarrasser de ses vêtements.

Il était entré dans l'eau, revêtu de sa tunique lie-de-vin. Et j'y étais entrée après lui, nue comme une naïade.

J'eus le corps parcouru de tous petits frissons au souvenir de mes orteils caressant ses cheveux coupés ras et de ses efforts vains pour loger sa grande carcasse de manière à éviter tout contact entre nos corps.

"Ça va, Général," Soupirais-je. "Faites comme bon vous semble."

Ayant dit, je desserrai ma ceinture et la lui confiai puis je portai mes mains aux broches d'épaule d'or et d'ambre retenant ma tunique et les défis.

Les yeux de Maximus s'élargirent et ce fut mon tour de lui offrir un sourire coquin.

Je laissai glisser ma tunique vert d'eau le long de mon corps, la rattrapai avant qu'elle ne puisse s'étaler dans la poussière du chemin et m'en extirpai rapidement.

En dessous, je portais une des courtes tuniques blanches en coton que Merith m'avait envoyée d'Egypte.

Elle m'avait expliqué que les dames d'Alexandrie les portaient quand elles s'embarquaient sur le Lac Maréotis à la recherche d'un peu de fraîcheur dans la chaleur de four de l'été.

J'utilisais la mienne en été, quand je passai d'un bassin intérieur à un bassin en plein air dans les jardins. Un bassin peu profond, bien sûr.

Le corsage était plus échancré que celui de n'importe quelle tunique romaine et épousait la forme de mes seins, de ma taille et de mes hanches tandis que la jupe se terminait 10 centimètres au-dessus de mes genoux. Le coton était mince au point d'être presque translucide, mais tout à fait convenable pour les standards égyptiens.

Le reflet dans les yeux de Maximus me dit que les standards espagnols étaient beaucoup plus restrictifs que les orientaux.

Je pliai ma précieuse tunique avec soin, puis pris la ceinture et les sandales de ses mains comme paralysées.

"Fermes les yeux," Dis-je doucement.

"Est-ce que ce n'est pas un peu tard ?" Demanda-t-il mais, docilement, il obéit.

Je dus sourire etme mordre la lèvre inférieure pour m'abstenir d'embrasser sa bouche si joliment dessinée.

Sans un mot, je pris sa main et le guidai vers la fin du chemin.

Quand nous commençâmes à avancer sur le sable, je pus voir toute une série de changements sur son visage.

Cela alla des sourcils froncés et des rides de concentration à une expression étonnée puis enchantée. Maintenant que nous étions loin de l'abri des pins, le son et l'odeur de la mer nous assaillirent en une vague fraîche et salée.

"Ouvres les yeux." Lui chuchotais-je à l'oreille et je le sentis frissonner légèrement.

Maximus fit ce que je lui dis pour découvrir ses pieds enfoncés dans le doux sable doré de la plage qui s'incurvait délicatement à partir du point où nous nous tenions.

La mer roulait et se balançait avec cette précision cadencée et parfaite qu'aucun musicien ne peut reproduire.

Elle bouillonnait en une gloire de vert, de bleu et de blanc mousseux et, pendant un bref moment passager, je n'eus aucun doute sur le fait que Vénus était née de cette écume et ait été portée jusqu'à la côte sur une coquille d'huître.

Je n'eus aucun doute que, dans ses profondeurs, Neptune était entraîné sur une autre coquille tirée par des chevaux couleurs d'algue, entouré d'une cour de beaux tritons et de belles naïades.

Je n'eus aucun doute que les sirènes existaient et séduisaient les marins les envoûtant de leurs chants captivants mais mortels.

Et je n'eus aucun doute que le monde était beau.

Pourquoi les hommes faisaient-ils la guerre et tuaient-ils et versaient-ils le sang pour la richesse et le pouvoir alors qu'ils pouvaient jouir de ce soleil et de ce ciel gratuitement ?

Maximus semblait enraciné sur place, ses yeux couleur de mer buvaient avidement la glorieuse vision d'un ciel sans nuages, d'un sable doré étincelant et d'une eau aigue marine miroitante.

Je vis qu'il se léchait les lèvres, non seulement pour les humidifier, mais aussi pour goûter le sel qui imprégnait la brise ...le bout de sa langue traîna sur sa lèvre inférieure un peu plus longtemps que nécessaire.

Sa poitrine se soulevait de plus en plus rapidement et ses muscles se raidissaient, comme ceux d'un chat prêt à bondir.

Sans un mot, j'abandonnai sa main, le libérant pour qu'il puisse faire connaissance avec les mystères et le pouvoir de la mer.

Comme répondant à quelque mystérieux appel - peut-être la voix des sirènes avec lesquelles on m'avait comparée - Maximus secoua la transe qui semblait s'être emparée de lui, laissa tomber ses sandales et courut vers le ressac, faisant gicler le sable au fur et à mesure que la vitesse de sa course augmentait.

Il ne s'arrêta pas, même après avoir pénétré dans les eaux de la Mer Tyrrhénienne.

Effrayée de la noyade comme je l'étais, je haletai en le voyant s'avancer dans les vagues avant de me rappeler que, contrairement à moi, il savait nager et que c'était parce qu'il était bon nageur qu'il avait obtenu sa place dans l'armée, ayant à, à peine, quatorze ans, presque traversé le Danube ainsi qu'il me l'avait raconté dans une salle de bains en Mésie, tandis que nous discutions avec passion dans une baignoire à l'eau chaude et parfumée.

Maximus marcha jusqu'à avoir les cuisses presque immergées par le flot alors il s'arrêta et posa les mains sur les hanches.

Il y avait une petite brise soutenue et le rouleau des vagues était plus haut de d'habitude à ce moment-là de la journée. Mais il restait là, dans le soleil étincelant, stable comme un roc malgré les puissantes vagues vertes se fracassant contre son corps, les boucles de ses cheveux non huilés ébouriffées par la brise et les mouettes tournoyant indolemment au-dessus de sa tête.

Il restait là, fort et majestueux comme un Dieu à qui il ressemblait, fixant son environnement, nouvelle déité contemplant son royaume.

Je suivis son regard, désireuse de voir le monde qui avait été le mien pendant plus de cinq ans, à travers ses yeux, désirant le redécouvrir dans ses couleurs, ses lumières, ses bruits et ses odeurs.

Des douzaines de bateaux attendaient d'entrer au port d'Ostie et des douzaines d'autres en partaient, leurs voiles gonflées par la brise.

Le phare massif s'imposait à notre droite, témoin de l'ingénierie et de l'implacable volonté de progrès de Rome, sa lumière guidant les marins vers la sécurité de la même manière que l'Urbs guide le monde vers la sécurité de la civilisation. Mais, pour moi, le phare avait une autre symbolique de la même manière que Rome n'était pas toujours synonyme de lumière.

L'ouverture du port d'Ostie, après réorganisation, avait aussi été un jour prépondérant pour son constructeur, l'empereur Claude, car ce fut ce jour-là qu'il apprit ce que tout Rome connaissait, ce dont tout Rome parlait et se gaussait depuis des années. Ce fut ce jour-là qu'un homme bien intentionné, âgé et timide, avait appris les infidélités de sa jeune et belle femme et, pire encore, sa trahison politique. Claude avait aimé Messaline mais elle ne l'avait que manipulé tant qu'il lui avait été utile pour atteindre ses buts.

Mais Messaline avait sous-estimé le vieux, le bégayant, le boiteux Claude, ce malade d'amour et elle l'avait payé de sa vie. Elle avait payé pour ses crimes contre son mari, contre son empereur et contre Rome et ce jour de fête, si attendu et qui avait commencé si joyeusement, s'était terminé par une marche forcée sur Rome et par un inévitable bain de sang.

L'égarément des sens peut être pardonné mais en aucune manière la trahison politique. Contre toutes attentes, Claude avait été un bon empereur mais il ne s'était jamais remis du coup.

En avait-il été de même pour Marc Aurèle, l'homme le plus puissant au monde mais incapable de se faire aimer de sa femme et encore moins de se faire respecter par elle ?

En avait-il été de même pour lui, dirigeant sage, politicien né, guerrier et philosophe et, pourtant, impuissant à empêcher la trahison de sa propre femme tant dans son lit qu'en politique ?

Claude avait-il été présent dans son esprit quand il avait dû faire face à la preuve de la trahison de Faustine comme il était présent dans le mien quand je regardais le phare ?

Maximus faisait toujours face à la houle. Sa tunique blanche tombant doucement de ses épaules, était enserrée à la taille par une large ceinture en souple cuir noir et finissait en plis doux juste au-dessus de ses genoux.

Le bas de sa tunique montait et redescendait au gré du mouvement des vagues. Soudain, il étira les bras au-dessus de sa tête et, entrecroisant les doigts, tourna ses paumes vers le haut tout en s'étirant en arrière, totalement détendu, comme si la conversation déstabilisante au sujet de l'esclavage et de l'intrigue impériale n'avait jamais eu lieu.

D'une façon ou d'une autre, je n'étais pas étonnée de cette transition soudaine. Je vivais près de la mer depuis suffisamment longtemps pour connaître le pouvoir de sa magie mystérieuse malgré mes craintes à son égard.

La vision de la mer peut nous nettoyer de la même manière que la marée nettoie le sable. Peut-être que sa magie n'est pas assez puissante pour guérir nos blessures, mais, comme quiconque ayant déjà été blessé le sait, une blessure nettoyée est beaucoup plus supportable qu'une blessure qui suppure. Et, ce qui est plus important encore, une blessure nettoyée vous donne l'espoir, qu'au jour suivant, la douleur aura reculé pour être remplacée par une mince cicatrice.

Et contemplant Maximus se tenant, là-bas, tel un Dieu nouveau-né émergeant des flots, la femme impie que je suis, ne put s'empêcher d'adresser une prière aux dieux, ne put s'empêcher de les prier de nettoyer ses blessures, de les aider à guérir peu importe leur importance et les souffrances qu'elles occasionnaient ... de les aider à guérir tant qu'il en était toujours temps...

Un bref instant, j'étudiai la possibilité d'aller à lui, même si entrer dans les vagues exigerait tout mon courage !

Mais je rejetai cette idée non par crainte car qu'est-ce que la noyade pour une femme prête à échanger sa liberté pour avoir la chance de devenir l'esclave de l'homme qu'elle aime ?

Au lieu d'aller vers lui, je me dirigeai vers l'auvent ligné bleu et blanc que Nicia avait fait dresser sur le sable sec. Il y avait les serviettes promises, certaines étendues et d'autres proprement pliées, attendant des corps mouillés et des petits coussins pour y déposer nos têtes, si nécessaire.

Il y avait aussi le déjeuner froid promis, emballé dans un panier contenant également une fiole d'eau douce et une petite flasque de vin de Falerne.

Souriante je m'allongeai à l'ombre et je dévorai Maximus des yeux, m'enivrant de sa présence tout en lui donnant la chance d'ouvrir son cœur et son esprit à la mer.

Langoureux comme un chat, pensais-je et ma gorge se serra à l'idée de ce qu'il adviendrait le jour où il s'en irait, me laissant, cette fois pour toujours. A ce qu'il adviendrait si je ne trouvais pas le chemin de son cœur et de son esprit à temps.

Soudain, il tourna la tête et me sourit.

Je l'avais vu sourire maintes fois malgré les sombres circonstances dans lesquelles s'étaient toujours déroulées nos rencontres et, chaque fois, son sourire ne manquait jamais de faire battre mon cœur plus vite, car il était doux et juvénile, contraste saisissant avec son expression habituellement si farouche. Il était aussi étonnamment insolite que sa bouche joliment sculptée et légèrement féminine au milieu de ses traits si virils.

Mais le sourire qu'il m'envoya maintenant était complètement différent, simplement éblouissant, le premier vrai sourire joyeux qu'il m'ait jamais adressé et je lui rendis son sourire, le cœur gonflé d'amour et de satisfaction de lui avoir donné tout ce qu'il fallait pour le faire sourire de cette manière-là.

Et même si je ne pourrai jamais me souvenir et me rappeler tous les détails de tous les moments que j'avais passés avec lui, je savais que je chérirais ce sourire tout spécialement. Je savais que j'appellerais ce moment spécial et son goût aigre-doux longtemps après qu'il soit parti, l'ayant perdu pour l'honneur et le devoir ou après une vie en commun.

Après ce qui me parut une éternité, Maximus sortit de l'eau et remonta la plage dans ma direction. L'eau dégoulinait de la partie inférieure de son corps et sa tunique blanche trempée épousait le contour de ses hanches et de ses cuisses ce qui me fit sourire intérieurement.

De la même manière que la douce laine blanche moulait sa poitrine mettant ainsi en évidence ce qu'elle était supposée dissimuler, le tissu humide révélait outrageusement les courbes et cavités intimes de son aine me laissant le souffle coupé de désir et d'émerveillement.

L'attitude décontractée de Maximus démontrait à merveille à quel point il était inconscient que sa tunique mouillée révélait crûment son intimité et les sensations que cette révélation faisait naître en moi !

Une fois à côté de moi, Maximus s'ébroua et l'eau fraîche éclaboussa mes orteils et mes jambes nus. Je jetai un bref coup d'oeil à ses *orteils* : ils étaient étonnamment élégants pour un fermier et un soldat. D'où pouvait bien venir toute cette beauté majestueuse, toute cette puissante masculinité, toute cette force paisible et cette dignité royale ? Ressemblait-il plutôt à son père ou à sa mère ou est-ce que son corps et ses traits étaient un merveilleux mélange des deux ? Comme moi, il ne ressemblait à personne que je connaissais.

Il était né en Espagne mais tous les gens qui venaient de ce coin de l'empire pour ce que j'en avais vu ou lu semblaient différer de lui.

D'où lui venaient ces cheveux noirs, cette bouche tendre, ce nez long et élégant et ces éblouissants yeux bleus verts ?

L'Espagne était la terre de nombreuses tribus mais toutes semblaient produire des gens aux cheveux et aux yeux noirs et à la peau olivâtre.

Tous sauf les Celtes !

Avait-il du sang celtique dans les veines ?

Seuls les Celtes du Sud présentaient des cheveux sombres à la différence de ceux du Nord.

Mais les deux races avaient en commun de stupéfiants yeux bleus.

Et les Celtes du Sud s'étaient installés en Espagne il y a des siècles ...

Tourmentée par ces pensées, je levai les yeux vers son visage.

Même s'il était évident que Maximus ignorait l'indiscrétion de sa tunique mouillée, il n'était pas moins évident qu'il ne pouvait ignorer ce que la courte tunique que je portais révélait.

Je vis l'habituel éclat bleu vert de ses yeux s'obscurcir d'une nuance brûlante tandis qu'il suivait le galbe de mes longues jambes nues puis, avec un sursaut, il plongea hâtivement son regard dans le mien.

Je dus faire un effort pour cacher mon hilarité.

"Pourquoi ne viens-tu pas te baigner ?" Me demanda-t-il et le ton de sa voix avait une connotation de désir enfantin.

Je penchai la tête sur le côté et le regardai du coin de l'oeil.

Sa silhouette se détachant sur le bleu du ciel, ses cheveux étincelant sous le soleil, il semblait, plus que jamais trop fort, trop beau et trop puissant pour n'être qu'un simple mortel.

"Parce que tu ne m'as jamais appris à nager."

Maximus sembla interloqué quelques secondes puis il sourit de son doux sourire juvénile teinté toutefois, pour l'instant, d'un vague embarras.

"Non, je ne suppose que je ne l'ai pas fait, n'est-ce pas ?" Il sembla délibérer un instant avant d'ajouter.

"Viens ... tu avanceras de manière à ce que l'eau ne dépasse pas tes genoux."

Je regardai, par delà Maximus, les vagues vertes s'écraser sur le sable.

Bien que l'idée de marcher, avec lui, le long de l'eau me tentait, je me sentais trop peu assurée et même si je pouvais surmonter ma crainte en raison de sa présence, j'étais réticente à prendre le risque de me ridiculiser devant lui.

Je fermai mon visage.

"Je pense que je ne préfère pas."

"Bien alors." Dit Maximus tout en se défaisant, à la hâte, de sa ceinture en cuir avant de tourner les talons et de se diriger en courant vers l'eau.

Une fois entré dans les vagues, il plongea sous un rouleau et fut, immédiatement, englouti par l'écume blanche.

Je sursautai et bondis sur mes pieds, la bouche sèche et les yeux grands ouverts de surprise.

La vague suivante roula vers la plage mais Maximus ne s'y trouvait pas.

Où était-il ?

Sûrement les vagues ne pouvaient pas l'avoir emporté dangereusement loin en seulement un instant ... mais que savais-je de l'eau et de la natation ?

Allait-il bien ?

Et si ce n'était pas le cas, que pouvais-je faire, incapable de nager comme je l'étais et seule sur la plage ?

Je courus vers l'eau, soulevant le sable derrière moi, m'arrêtant là où il devenait sombre et humide.

Il n'y avait aucun signe de Maximus.

Alarmée, je parcourus l'eau du regard à la recherche du moindre signe d'une tunique blanche.

La vague suivante balaya le sable et, par réflexe, je reculai de quelques pas quand l'eau fraîche me lécha les orteils.

Alors je me maudis intérieurement pour ma lâcheté et mon impuissance.

Rassemblant tout mon courage, j'entrai dans l'eau.

"Maximus ?" Appellais-je, ma voix résonnant faiblement à mes propres oreilles, étouffée qu'elle était par le bruit de la mer.

Frénétiquement, j'avancai de nouveau, mettant ma main en visière car le reflet du soleil sur l'eau m'aveuglait. Soudain, au loin, là où l'eau était plus bleue et plus calme, Maximus émergea et commença à nager avec de longues brasses puissantes pour revenir vers le rivage, s'aidant de l'élan des vagues pour le porter vers la plage.

Je soupirai de soulagement et ne pus qu'admirer les mouvements souples de son corps, Maximus si puissant, aussi à l'aise dans l'eau qu'il l'était sur terre ou à cheval.

Il se mit sur ses pieds et repoussa ses cheveux dégoulinant d'eau vers l'arrière puis il frotta l'eau salée de ses yeux.

Me voyant dans l'eau jusqu'aux chevilles il sourit de nouveau. Mais cette fois, son sourire était taquin.

"Je suis heureux de constater que tu as changé d'avis !" Dit-il.

Puis avant que je ne puisse l'en empêcher ou même comprendre ses intentions il me prit dans ses bras et se dirigea vers le large.

Saisie, j'haletai et lui enserrai le cou de mes deux bras de toute ma force.

"Il n'est pas nécessaire de m'étrangler !" Fit-il remarquer une pointe d'humour au fond de sa voix grondante. "Je ne vais pas te lâcher."

"Je ne veux pas avoir de l'eau sur le visage." Lui dis-je, saisissant, en retenant mon souffle, la première excuse qui me traversa l'esprit. Mon coeur martelait si fort ma poitrine que j'étais sûre qu'il pouvait l'entendre.

"D'accord, je n'irai pas loin."

Sa voix était basse et douce à mes oreilles mais je pouvais sentir les vibrations venant des profondeurs de sa poitrine, mon corps serré contre le sien, nos peaux seulement séparées par une couche de laine mince et humide et une couche encore plus mince de coton rapidement détrempe.

Maximus s'avança dans les vagues jusqu'à ce que celles-ci roulent à hauteur de sa taille éclaboussant sa poitrine.

Je suis une grande femme aux jambes et aux bras longs.

Les hommes ne sont guère enclins à soulever les grandes femmes et à les porter dans leurs bras. Pas même celles qui sont sveltes comme moi.

Il faut une certaine taille et une certaine force pour nous soulever aisément et avec grâce et peu d'hommes souhaitent prendre le risque de se donner en spectacle en se montrant maladroits.

Encore moins d'ailleurs quand il s'agit d'une esclave ou d'une putain.

Quand j'étais enfant, j'avais très envie de ma mère.

J'avais très envie qu'elle m'étreigne contre sa poitrine et me console de ma solitude et de ma crainte.

J'avais très envie qu'elle joue avec moi et prenne soin de moi et chante pour que je m'endorme.

Mais j'avais aussi très envie qu'un père que j'imaginai grand et fort de la même manière que j'imaginai ma mère grande et belle, me soulève dans ses bras. J'avais très envie d'être portée dans ses bras avec amour et protection contre ce monde sans amour qui pouvait faire une putain d'une fillette de douze ans.

J'avais très envie d'être portée dans ses bras et de me sentir au chaud, en sécurité et protégée.

Quand j'étais jeune femme, j'avais l'habitude, une fois couchée, de fermer les yeux et quand j'écoutais les rêves secrets d'Eugenia, j'avais très envie d'être soulevée par un homme que j'imaginai grand et fort et bon. Un homme qui verrait au-delà de ma beauté et m'emporterait loin de l'esclavage et de la prostitution, désir si semblable à celui d'Eugenia même si je n'en avais jamais parlé.

Lors de cette nuit fatidique, en Mésie, je m'étais soudainement retrouvée dans les bras de Maximus après qu'il m'ait soulevée et il m'avait emportée loin de la soirée sordide où nous étions rencontrés.

Il m'avait portée jusqu'à la minuscule et sombre alcôve entourée de rideaux où j'avais appris ce que amour, passion et assouvissement signifient.

Il m'avait portée comme si je n'avais rien pesé et j'avais appris ce que sécurité, chaleur et protection sont. Et, dans cette alcôve, était née une nouvelle femme qui n'avait plus rien à voir avec Julia "la meilleure que j'ai jamais élevée", une femme qui devait mettre fin à sa prostitution et son esclavage quitte à mourir en essayant.

Je posai ma tête sur l'épaule de Maximus, fermai les yeux et tournai mon visage vers son cou, respirant son parfum, ce parfum chaud et musqué, unique comme lui, respirant ce mélange terriblement tentant de peau chauffée par le soleil, de sel et d'homme.

Je frissonnai.

"Froid ?"

"Non."

Et c'était la vérité ! Ce n'était pas l'eau qui me faisait frissonner. Pas même le contraste aigu entre la chaleur de son corps et le froid de l'eau de mer.

Silencieusement, Maximus s'avança prenant la pleine force des vagues pour lui si bien que je ne sentais que le léger mouvement de balancement de son corps.

J'aurais voulu qu'il continue de marcher pour toujours, me portant, me tenant fermement contre son grand corps chaud et humide. J'aurais voulu rester dans ses bras pour toujours, pelotonnée contre sa poitrine, me sentant en sécurité, protégée et au chaud ... me sentant vraiment belle, femme et aimée.

Incapable de résister davantage, je fis glisser mes ongles sur sa nuque et dans ses courts cheveux mouillés.

Maximus frissonna.

Je recommençai.

Il se dirigea vers la plage.

Quand il atteignit le sable sec et chaud, il me déposa sur mes pieds mais je refusai d'abandonner son cou, pressant mon corps humide contre le sien. Pressant mes courbes et ma douceur contre ses cavités et sa dureté. M'émerveillant de la manière dont mes seins rencontraient sa poitrine aux muscles durs comme la pierre. M'émerveillant de la manière dont mes hanches se logeaient entre les siennes ... de la manière dont mes longues jambes nues et humides caressaient les siennes.

"Julia..."

La voix de Maximus vibra contre mes seins.

Elle contenait une note d'avertissement, comme le grondement bas et profond roulant dans la gorge du lion que l'on dérange.

"Quoi ? Murmurais-je rêveusement contre son cou.

J'embrassai la peau douce juste sous son oreille avant de la lécher sentant sur ma langue le sel et la chaleur du soleil. Je pressai plus fermement mon corps contre celui de Maximus, pressant mon bassin contre le sien et entrelaçant mes jambes nues avec les siennes tout aussi nues.

Il durcit.

Immédiatement.

Magnifiquement.

Et rarement, dans ma vie, je m'étais sentie aussi puissante. Aussi féminine. Aussi vivante !

Six années s'étaient écoulées. Les circonstances étaient différentes mais les choses entre nous restaient inchangées. Général et esclave. Gladiateur et affranchie. Veuf et veuve. Homme et femme. Chair et sang. Maximus et Julia. Quelqu'ait été notre statut, il n'y eut jamais d'ombres entre nous.

Son corps n'avait jamais été indifférent au mien.

Et il en prenait pleinement conscience comme jamais auparavant.

Soudain, Maximus s'empara de mes poignets et les retira de force de son cou. Sans me regarder, il se dirigea rapidement à nouveau, vers l'eau où il s'avança jusqu'à la taille avant de plonger dessous, m'abandonnant ... me laissant seule sur la plage.

Et je le regardai partir.

Et, je ne me sentais pas rejetée ou blessée. Encore moins humiliée.

Une intense joie de vivre courait dans mes veines comme la chaleur du vin ou l'envoûtement d'une drogue puissante.

Souriante, béate de satisfaction, délirante de bonheur, je regagnai l'auvent et me couchai à l'ombre pour attendre son retour.

Il fallut quelques temps avant qu'il ne sorte. Il ne semblait pas particulièrement heureux de me trouver étendue sur le sable.

Je n'avais pas besoin de suivre son regard pour savoir ce qu'il voyait. Ma courte tunique au profond décolleté exhibait sans vergogne peau et courbes, habituellement cachés sous les vêtements. C'était moins que ce qu'il avait déjà vu dans la salle de bains, en Mésie, mais je savais très bien que la nudité partielle pouvait être beaucoup plus excitante que la nudité complète.

Et si j'avais eu le moindre doute à ce sujet, la brève vision du dos nu et luisant de Maximus l'aurait complètement effacé.

"Rafraîchi maintenant ?" Demandais-je, innocemment, mais mes yeux dévièrent délibérément vers son aine.

L'eau froide avait produit l'effet escompté ... presque.

"Considérablement, merci."

Maximus me tendit la main, gardant résolument ses yeux éloignés du devant de ma tunique car le mince coton blanc, toujours humide collait à mes seins, les modelant et montrant clairement les aréoles sombres de mes mamelons tendus.

Des traces humides brillaient sur mes jambes.

"Viens ... nous retournons à la maison."

Je ne bougeai pas.

"Pourquoi ?"

Maximus détailla la plage.

"Parce qu'il n'y a personne ici."

"Bien sûr qu'il n'y a personne ici! Je possède cette plage. Il n'y a jamais personne ici. C'est pourquoi je l'aime." Dis-je aimablement, n'ayant aucun désir de lui permettre de s'échapper comme il l'avait fait, cette nuit-là, en Mésie.

Plus maintenant que je savais que son corps voulait toujours le mien. Et qu'il le voulait ardemment.

Je tapotai le sable à côté de moi.

"Pourquoi ne t'assieds-tu pas ? Détends-toi ? De plus, nous avons toujours ce pique-nique à manger."

Il jeta, de nouveau, un rapide coup d'œil à la plage avant de s'exécuter, à contrecœur, laissant un bras de distance entre lui et moi. Je le regardai avec coquetterie de dessous mes cils.

"Maximus ... serais-tu timide ?"

"Non, juste ... sensible."

"Un soldat sensible..." Le taquinai-je. "Les soldats reçoivent-ils des leçons sur la façon d'être sensible ?"

Ce n'était peut-être pas un homme à femmes mais il savait quand on le taquinait ! Pourtant, il semblait ne pas savoir comment y répondre, alors il se mit à fixer l'eau, ses genoux repliés contre lui, entourés de ses bras, mettant, sans rien dire, une distance entre son corps de mâle qui le trahissait et mon corps de femme qui le tentait.

Avec un soupir, je me redressai et allai vers lui

"Oh, Maximus," dis-je, en me mettant à genou derrière lui et en plaçant mon menton sur son épaule humide, mes seins effleurant son dos. "ne t'inquiètes pas, je ne vais pas te violer."

Il ne dit pas un mot mais tout son corps se raidit, sa lourde musculature ondulant contre moi.

J'avais très envie de lui embrasser, à nouveau, le cou, mais me maîtrisai avec un profond soupir intérieur. C'était à l'évidence aller trop vite car il n'était pas prêt pour plus d'intimité et, brièvement, je me demandai s'il se permettrait jamais d'être prêt avant d'écarter, avec détermination, ce type de pensée de mon esprit.

Je fis glisser, lentement, ma main le long de son bras gauche tandis que mes yeux suivaient la courbe de sa nuque que ses cheveux coupés courts laissaient à nu et vulnérable

Il y avait un grain de beauté sur sa nuque, un délicieux grain de beauté, brun doré et tentant qui priait pour être embrassé, léché, sucé et, doucement, mordillé. Tout comme la dureté brûlante qu'il avait pressée contre mon ventre avait silencieusement prié pour être empoignée et caressée. Pour être serrée et relâchée, peu importe combien son sang-froid essayait de l'en empêcher. Peu importe combien il essayait de le nier.

Incapable de résister à la tentation, j'appuyai mes seins contre son large dos musclé, abaissai mes lèvres vers sa nuque ... et m'arrêtai quand le bout de mes doigts errants détectèrent un bourrelet de peau sur son épaule

Je penchai la tête pour pouvoir l'examiner.

Maximus ne bougea pas.

"Qu'est-ce que c'est?" Demandais-je pendant que mes doigts suivaient deux longues zébrures.

"Des cicatrices".

Sa voix était morne et atone. Complètement dépourvue de vie.

"Oui, je le vois." Dis-je, doucement, car je pouvais sentir qu'il était en train de se renfermer en lui-même... car je pouvais sentir que l'homme bavard qui, peu auparavant, avait apprécié les biscuits aux noix de pin, contrôlé un chien irrité et accepté des vérités assez dures, se retirait, en lui-même rapidement.

"Comment les as-tu eues? Des blessures de guerre?" Demandais-je en me rappelant l'autre cicatrice sur sa cuisse.

"En quelque sorte."

"Maximus ... ne te renfermes pas s'il te plaît."

Ma propre voix me fit sursauter. Elle ne suppliait pas, ni ne quémandait, elle exposait juste mon droit à connaître la vérité.

Maximus soupira lourdement, puis fit pivoter sa tête au point que sa joue barbue toucha presque mes lèvres, son parfum masculin inondant mes narines et sa voix profonde vibrant contre mes seins.

"La plus basse est ce qui reste de mon tatouage SPQR qui m'identifiait comme soldat de Rome. Je l'ai effacée avec une pierre tranchante peu après m'être réveillé pour découvrir que j'étais devenu un esclave."

Le tatouage SPQR était tatoué sur le biceps gauche de chaque homme servant dans l'armée romaine – qu'il soit général ou légionnaire - pour leur rappeler à quoi ils appartenaient et pour quoi ils combattaient : Senatus Populusque Romanus. Le Sénat et le peuple de Rome.

Pas pour l'empereur. Pas pour un mortel et ses ambitions mais pour un idéal. Pour une vision. Pour la grandeur de l'empire.

Quelqu'un qui avait connu le Général Maximus Decimus Meridius pouvait facilement imaginer à quel point il avait été fier d'appartenir à l'armée romaine. Combien il avait été fier des quatre lettres tatouées sur son biceps et de leur signification. Combien il avait aimé l'idéal, auquel il avait consacré sa vie, et ce qu'il sous-tendait. J'avais été aux premières loges pour le voir.

Je frissonnai à la pensée qu'il ait coupé, lui-même, dans sa chair vivante avec une pierre acérée.

Je frissonnai à la pensée de la douleur physique qu'il avait du endurer à ce moment-là.

Je frissonnai à la pensée du chagrin et de la blessure morale qui l'avaient poussé à accomplir cela, à couper le dernier lien avec son passé, avec ce qu'il avait été et ce pourquoi il avait combattu. A couper le dernier lien avec l'idéal et sa vision qui avaient été trahis en même temps que lui.

"La plus haute est ce qui reste d'une blessure faite par un glaive quand je tentai d'échapper à mes exécuteurs prétoriens." Continua-t-il toujours du même ton atone et déconcertant. "Elle s'est infectée durant mon voyage vers l'Espagne et la fièvre m'a presque tué. Des larves l'ont nettoyée ..."

La bile me monta à la gorge à la simple évocation de larves vivantes envahissant la chair chaude et frémissante que j'étais en train de toucher et je frissonnai de nouveau. " ... c'est ainsi que Juba me sauva la vie. A ce moment-là, je ne lui en ai pas été très reconnaissant mais je le suis maintenant."

Sa voix mourut et il resta là, immobile, si près et, en même temps, si lointain. Solide et fort comme toujours et, pourtant, si indescriptiblement vulnérable et fragile. Vulnérable et fragile, comme il ne m'avait jamais semblé être, comme je n'avais jamais pensé possible qu'il puisse le devenir.

"Maximus, " Insistais-je gentiment, sentant que si je le brusquais soit il se fermerait à moi pour toujours, soit il s'emporterait, et ne sachant ce qui serait le pire "dis-moi, s'il te plaît, ce qui est arrivé."

Il se détourna vers la mer, encore une fois, et commença à parler de cette voix monocorde et sans émotion qu'il utilisait pour décrire une situation déplaisante. Si les morts pouvaient parler, j'étais certaine qu'ils utilisaient ce même ton pour s'exprimer !

"J'ai été tiré de mon lit, une nuit, en Germanie peu après la dernière bataille. Quintus m'a dit que l'empereur voulait me voir. Cela m'interpellait que Marc ait eu besoin de moi au milieu de la nuit et donc je me suis dépêché vers sa tente. J'y fus seulement confronté à un Commode larmoyant. Marc était mort. Etranglé."

J'eus un hoquet de surprise. Je me dis que j'avais mal entendu, que Maximus se trompait. Je fus tentée de le croire, de croire les deux en fait. Mais je savais qu'il disait la vérité et que je l'avais bien entendu aussi.

Marc Aurèle avait été assassiné. Il avait été étranglé.

Maximus continua comme s'il n'avait rien remarqué.

"Commode m'a alors offert sa main et m'a demandé de lui prêter allégeance comme nouvel empereur. J'ai refusé et suis retourné à ma tente pour m'habiller et faire appeler les sénateurs qui étaient en visite - une erreur fatale. Quintus et un certain nombre de gardes sont arrivés pour m'arrêter et ils m'ont dit que Commode avait ordonné de m'exécuter et de tuer ma famille."

Sa voix ne se brisa pas à la mention de sa famille abattue mais je pouvais sentir son corps trembler légèrement contre le mien.

"Pourquoi, Maximus ?" Demandais-je doucement, mon esprit parcourant, à toute vitesse, les implications de ce qu'il venait de dire. "Pensait-il que tu avais assassiné son père?"

Maximus ricana âprement, un son déconcertant, déplaisant qui envoya des frissons glacés le long de mon épine dorsale. Et cela me frappa soudainement. Je ne l'avais jamais entendu rire ! Je ne l'avais jamais entendu rire vraiment. Incongrûment, je me demandai s'il y avait une chance que je l'entende jamais rire.

"Difficilement ! L'empereur avait bien été assassiné mais Commode était celui qui l'avait fait. J'ai pensé que Lucilla pouvait avoir été impliquée, elle aussi, mais je n'en suis plus si sûr maintenant."

Le souffle m'abandonna comme si j'avais reçu un choc violent au niveau de l'estomac. Mes oreilles bourdonnaient. Le sang se ruait avec violence dans mes veines et les échos assourdissants d'une conspiration dont le dernier acte semblait s'être déroulé en Mésie, six ans auparavant vrombissaient dans ma tête. Une conspiration qui avait, sans le vouloir, changé pour toujours la vie d'une esclave et d'une putain de dix-huit ans. Une conspiration qui avait finalement détruit tout ce que Maximus avait aimé. Et, en même temps, avait, aussi, fait basculer le destin de Rome.

Commode avait étranglé son père.

Il avait trahi son sang propre, le versant sur l'autel de son ambition. Ambition que Faustine avait encouragée dès sa plus tendre enfance. Une ambition qui s'était combinée avec l'amertume en un mélange fatal.

Et je ne pus m'empêcher de penser encore une fois à Claude.

Là où Messaline avait échoué, l'impératrice qui lui avait succédé avait réussi. Agrippine, sa nièce et quatrième femme.

Son arme avait été un plat de champignons sauvages que le vieil empereur ivre et aigri avait avalé sans soupçonner que sa nourriture, goûtée, avait été apportée par ses ennemis dans sa propre maison.

Le but d'Agrippine était de mettre son fils, Néron, né d'un mari précédent, sur le trône de Claude.

Combien de fois ce jeu mortel, aussi vieux que l'humanité, s'était-il perpétré entre les murs du Palatin ?

Combien de fois le serait-il encore ? Claude était-il présent dans l'esprit de Marc Aurèle quand il avait vu sa propre mort dans les yeux de son fils ?

"Ainsi ... il a ordonné ton exécution parce que tu supposais qu'il avait assassiné son père ? " Demandais-je dès que je fus certaine de pouvoir m'exprimer sans trahir mes émotions. "Il y a beaucoup de personnes qui croient qu'il a pu assassiner l'empereur, Maximus – pas seulement toi."

Maximus ne quittait pas le mouvement des vagues qui se gonflaient, se soulevaient avant de s'écraser sur le sable.

"J'étais une menace pour lui parce que je lui ai refusé mon allégeance et que j'avais toute l'armée derrière moi. J'étais très dangereux car j'avais les moyens de contrecarrer sa tentative pour s'emparer de la couronne."

Soudain, comme s'il venait de prendre une décision, Maximus retira mes bras de ses épaules puis pivota dans le sable pour me faire face. Il étreignit mes poignets fermement et attira mon visage tout près du sien, mes seins touchèrent presque sa poitrine comme s'il était sur le point de m'embrasser. Mais, même si pour un quelconque spectateur notre attitude suggérait l'intimité, ce n'était pas du tout le cas.

Ses yeux n'étaient que deux bassins dont la nuance bleu vert flamboyait et il baissa la voix jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un chuchotement grondant.

"Je ne l'ai dit à personne et tu ne dois le répéter à aucun prix. Comprends-tu ? A aucun prix. Promets-le-moi?"

J'acquiesçai, étonnée, encore une fois, par la facilité et par la spontanéité avec lesquelles il se tournait vers moi quand il devait faire confiance à quelqu'un.

"Oui" Chuchotais-je, le visage pâle et les jambes tremblantes, essayant, en vain, de m'armer contre ce que Maximus allait bien pouvoir dire tout en sachant pertinemment qu'il n'y avait aucun moyen de le prévoir.

"Je soupçonne que Commode a assassiné son père après que celui-ci lui ait appris qu'il ne serait pas le prochain empereur."

Perplexe, je fronçai les sourcils me concentrant sur ce qu'il disait afin de bien le comprendre.

"Maximus, n'est-il pas surprenant que Marc Aurèle n'ait pas choisi Commode comme héritier?" Dis-je avec précaution.

"Non, ce qui est surprenant est celui qu'il avait choisi."

"Qui?"

Maximus desserra son étreinte et ses doigts calleux, doucement, caressèrent mes poignets comme s'il voulait effacer les marques rouges que sa poigne avait laissées sur eux mais je le connaissais trop bien et je savais qu'il me préparait pour le coup suivant. Et que ce coup allait être dévastateur.

Après ce qui me sembla une éternité, Maximus prit une profonde inspiration puis énonça lentement.

"Moi".

Ma mâchoire en tomba et je me se mis à bafouiller sans pouvoir trouver mes mots.

En esprit, je revécus une scène qui avait eu lieu un mois ou un peu plus auparavant. Aemilius Trebutius Flaccus et moi flânant parmi mes jardins en pleine floraison.

"Seul amuser la foule et... lui-même l'intéresse. Je dois admettre que Marc Aurèle m'a déçu dans le choix de son héritier. Commode est son seul fils survivant mais ..."

Je bougeai les lèvres mais aucun son n'en sortit. Au lieu de cela, la voix du banquier continuait à hanter mon esprit.

"Rome a besoin d'un homme austère, fort, moral qui peut traiter avec les militaires et le sénat et empêcher la désintégration de l'empire."

Dans le tourbillon invisible qui semblait m'avoir englouti, la voix de Trebutius Flaccus Aemilius se mélangeait avec le hurlement de la foule au Colisée.

"Maximus! Maximus! Maximus!"

La plage s'évanouit, remplacée par la vision d'un sable éclaboussé de rouge.

Le rouge du sang des adversaires vaincus et tombés et le rouge sang des pétales de rose se déversant sur le vainqueur.

Le rouge du sang versé sur l'autel de la puissante Roma Dea et le rouge sang des pétales de rose, hommage au héros vénéré.

Maximus! Maximus! Maximus!"

La voix de la foule fut remplacée par celle de Trebutius Flaccus Aemilius.

"Nous avons besoin d'un autre Vespasien, d'un autre Trajan. Mais nous avons écopé d'un jeune insouciant qui pense qu'être empereur c'est porter des costumes de fantaisie et de présider des jeux..."

La vision disparut mais fut remplacée par une autre.

Celle de pétales de rose rouge sang jetés sur un char rond en or, tiré par des destriers d'un blanc pur, défilant le long le Via Triumphalis. La foule hurlait d'extase quand il passa, projetant des fleurs sur l'homme habillé d'une tunique pourpre et d'une cuirasse dorée, une cape pourpre, retenue par des fibules grandes comme de petits plats, cascadaient de ses épaules. Elle était brodée de feuilles d'acanthos en fil d'or, suivant le modèle ancien et une couronne de feuilles de laurier d'or ceignait son haut front. Dans sa main, il portait le bâton de Jupiter, le sceptre d'ivoire avec un aigle royal à son extrémité que seul peut toucher le Dieu lui-même et l'empereur romain.

Un homme grand, costaud, ayant la prestance d'un soldat et la présence d'un chef né. Un homme aux cheveux sombres, à la barbe sombre, à la peau tannée par le soleil, à la musculature puissante, au visage large, beau, expressif quoique réservé, à la bouche finement sculptée, presque féminine, une fossette au menton et de stupéfiants yeux bleus verts.

Imperator Caesar Maximus Decimus Meridius Augustus.

Des trompettes retentissaient. Les sabots du cheval tambourinaient sur le pavement en tuf. Des bannières s'agitaient et tourbillonnaient dans la brise. Des aigles d'or étincelaient sous le soleil.

Tout n'était qu'extase autour de l'homme sur le char.

La foule continuait à acclamer, à célébrer de manière délirante le nouvel empereur. Le nouveau Patres Patriae (*), Pontifex Maximus (**) et dirigeant romain.

L'homme le plus puissant au monde.

"Maximus! Maximus! Maximus!"

Et je ne pouvais pas imaginer un autre homme plus digne de leur amour, de leur dévotion et de leur fidélité. Et je ne pouvais pas imaginer un autre homme plus digne de représenter l'honneur et la couronne et tout ce qu'être empereur signifie.

Enveloppé de pourpre, d'or et de l'aura du pouvoir, il semblait lointain et infiniment digne.

Tout à fait seul.

Et perdu pour moi, pour toujours.

"Salut César!" Dit une voix dans ma tête et je reconnus la voix de la petite fille effrayée, solitaire et triste que j'avais été. Que j'étais toujours. Qui était, toujours blottie au fond de moi.

Je savais que je devais être livide et que mes yeux devaient être grands ouverts mais l'expression des yeux de Maximus me disait que je devais encore être plus choquée que ce que je croyais.

"Ce n'est pas quelque chose que je voulais faire, Julia, " Ajouta-t-il, pressant, "mais Marc était si insistant que je ne pouvais pas le décevoir. Il voulait s'assurer que Rome redevienne une république et il pensait que j'étais l'homme qui pouvait le réaliser. J'ai d'abord refusé puis ai demandé du temps pour y réfléchir ... puis je suis retourné à sa tente avant le coucher du soleil pour lui donner mon consentement. Comment aurais-je pu lui refuser? Nous avons signé des contrats. Après que je sois parti, soit Marc a annoncé la nouvelle à Commode soit celui-ci a trouvé le contrat. Il a probablement supposé que personne d'autre n'était au courant et se rendit compte que s'il tuait son père puis moi, personne n'en saurait jamais rien."

Je sentis que le sang revenait lentement à mon visage et Maximus du voir que je commençais à me remettre de mon choc car il relâcha mes poignets et, tendrement, fit glisser ses grandes mains chaudes le long de mes bras dans un geste consolateur.

Il me consolait.

Lui, qui aurait dû être l'empereur de Rome, qui avait tout perdu - son rang, son empereur, sa liberté, sa famille, sa ferme - qui avait été réduit à l'esclavage et contraint à se battre pour l'amusement de la foule, me consolait.

S'excusant d'avoir été choisi comme héritier légitime de l'homme le plus puissant au monde.

C'était tellement lui !

Tellement lui que j'en eus envie de pleurer.

"Mais je ne suis pas mort."

J'étreignis les épaules de Maximus à la recherche d'un appui, l'esprit troublé par les implications de ce que je venais d'entendre. Il était trop tôt pour comprendre correctement. Mais je pouvais entendre les pièces de l'énigme cliqueter implacablement en tombant à leur place.

Mais pourquoi a-t-il ordonné de tuer ta famille?"

Mes lèvres étaient comme engourdies et c'est à peine si je pouvais reconnaître ma propre voix ou l'évidence de ma question.

"Pour servir d'exemple, pour avertir un autre leader militaire de ce qui l'attendait s'il osait le défier. Et ... pour s'assurer que mon fils ne puisse jamais grandir pour venger ma mort."

Maximus examina mes yeux, la tendresse adoucissant et réchauffant les siens.

"Comprends-tu ce que je veux dire quand je dis que ma vie reste très compliquée ?"

Incapable de trouver mes mots, je hochai, simplement, la tête.

"Et maintenant il ne peut pas te tuer parce que les gens de Rome t'aiment tellement." Chuchotais-je alors lentement tout en suivant de mes doigts le contour de son beau visage tant aimé. "Ils aiment Maximus le gladiateur et ils ne sont même pas conscients qu'il devrait être leur empereur légitime."

L'ironie de cette situation était si cruelle que j'eus l'impression que son amertume envahissait ma bouche. Et, à nouveau, je me demandai quelle déité jalouse, égoïste, avait comploté le destin cruel de Maximus. Pourtant, pour la première fois, je n'eus pas envie de maudire ce Dieu inconnu et ombrageux car, maintenant, je savais que la cruauté, l'égoïsme et la jalousie humaine peuvent dépasser n'importe quel esprit du mal.

Sans le quitter des yeux, je fis courir mes doigts sur sa barbe courte.

"Une autre raison de tuer Commode - venger la mort de l'empereur. Tu as beaucoup de raisons."

Il acquiesça.

En cela aussi, j'avais raison. Il pouvait partager ses secrets comme il venait de le faire mais ses fardeaux étaient les siens, uniquement les siens et il les endossait ... seul.

Nous restâmes silencieux un long moment; seul bruit autour de nous, le mugissement des vagues devenant de plus en plus fort avec la marée montante.

"Maximus ... comment a-t-il fait tuer Olivia et Marcus ?"

La douceur de ses yeux fut immédiatement remplacée par une nuée orageuse. Puis, il porta son regard vers le sable. Quand il parla, sa voix était rauque, sa gorge serrée par une angoisse à peine réprimée.

"Il a ordonné de les brûler vivants et de les crucifier."

La nausée fut si violente que, par réflexe, je portai la main à la bouche de peur d'être incapable de contrôler mon envie de vomir. J'étais comme assommée et fermai les yeux.

Mon instinct ne m'avait pas trompée là-dessus non plus. Cela n'avait pas été une simple mort et ce qui l'avait causé, ce qu'il avait vu quand il avait découvert les corps de sa femme et de son fils...

"Un autre exemple de la cruauté de cet homme. Mon garçon était totalement innocent mais il est mort parce que j'avais été assez idiot pour ne pas prendre la main de Commode et lui accorder mon appui."

Le ton de sa voix s'était élevé au fur et à mesure qu'il parlait et il y avait un tel mépris envers lui-même dans ses propres propos que cela dissipa rapidement mon vertige.

Il refusait toujours de me regarder mais je pris son visage entre mes mains et le forçai à le lever jusqu'à nos yeux se rencontrent.

"Tu ne pouvais pas ne pas le faire, sachant ce que tu sais." Dis-je, en parlant lentement, en articulant soigneusement chaque mot et en examinant ses yeux, essayant désespérément de l'atteindre, d'atteindre sa raison où qu'elle ait reculé dans la tempête de son angoisse et de son chagrin à peine contenu.

"Si, j'aurais pu et j'aurais du. Je pouvais lui promettre mon appui et agir contre lui, de l'intérieur." Cracha-t-il "Au lieu de cela, j'ai réagi avec mon cœur pas avec ma tête et ma femme et mon fils ont payé pour mon erreur. Je suis autant responsable de leurs morts que Commode."

"Non ..."

"Oui, je le suis."

Je sautai sur mes pieds avec une rapidité qui nous fit sursauter tous les deux.

"D'accord Maximus, tu n'es pas parfait." Criais-je "Le grand général n'est pas impeccable. Tu mérites de mourir juste parce que tu es un être humain comme nous tous? Tu mérites de mourir parce que tu as un cœur? Parce que tu as suivi tes émotions?"

Maximus me toisa d'en bas.

"Un général ne peut pas réagir avec ses émotions."

"Un général qui est un homme le peut. Et les hommes peuvent faire des erreurs. Même si certaines sont coûteuses. Et tu ne mérites pas de mourir parce que tu es humain. Me comprends-tu?"

Je me remis à genoux et lui saisis son menton barbu.

"Ta femme aimait-elle le général ou l'homme ? Est-ce que j'aime le général ou l'homme?"

Je vis que mes mots l'avaient fait sursauter. Vivement.

"Je ne sais pas," Grogna-t-il.

Alors ses yeux se noyèrent de larmes et il essaya de me repousser comme un animal blessé rejette instinctivement l'aide, de crainte de la douleur, de l'impuissance et de l'incertitude.

Mais j'agis vite, me jetant sur lui et m'asseyant sur ses genoux pour le maintenir. Je savais qu'il pouvait m'expédier au loin aisément mais il ne le fit pas. Au lieu de cela, il voulut se couvrir le visage de ses mains mais je les attrapai et les maintins fermement avant de le forcer à me regarder encore une fois.

"Laisse-moi te dire clairement les choses," Lui soufflais-je. "J'aime l'homme et je suis sûr qu'Olivia aussi. Le fermier. Le mari. Le père."

Je me penchai en avant et avant que j'eusse le temps de comprendre ce que j'étais en train de faire, j'effleurai ses lèvres des miennes. "L'esclave."

Je me rassis et regardai son visage empourpré.

"Comprends-tu ?"

Maximus inclina la tête, n'ayant pas confiance en sa voix. Finalement, il la laissa retomber.

Nous sommes restés silencieux un instant, puis j'enfouis mes doigts dans les doux cheveux de sa nuque.

"J'aime mieux tes cheveux quand ils ne sont pas huilés. Pourquoi ne les portes-tu pas tout le temps comme cela?" Lui demandais-je comme si ses révélations stupéfiantes et ma déclaration d'amour renouvelée n'avaient jamais eu lieu.

Maximus soupira et parla au sable.

"Cela ne me fait pas paraître suffisamment rude."

Sa réponse était si absurde que je ne pus me contenir malgré les circonstances sinistres. Je tirai doucement sur ses cheveux et lui fis lever la tête haut, feignant de l'étudier d'une façon critique.

"Tu as raison. Entièrement raison..."

Puis je ris.

Ma gaieté soudaine ne l'offensa pas. Au contraire, elle fit fleurir un petit sourire sur son beau visage. C'est alors que je remarquai que j'étais en train de lui caresser le cou et qu'il ne m'avait pas arrêtée. Je me penchai en avant et effleurai ses lèvres à nouveau.

Maximus n'eut aucun mouvement de recul.

Avais-je enfin réussi à abattre ses défenses? Avait-il enfin compris combien il manquait de tendresse et combien il en avait besoin?

Etait-il prêt à accepter ce que je voulais lui donner ?

Alors, je fis ce que je rêvais de faire depuis cette première nuit, en Mésie.

Je m'agenouillai et attirai Maximus à moi de manière à ce que sa tête repose contre mes seins puis je l'entourai fermement de mes bras, le berçant comme s'il avait été un enfant las.

Lui offrant un refuge, du réconfort et de la chaleur. Lui offrant un refuge dans ce monde brutal, cruel et sombre.

Lui offrant un sanctuaire comme il m'en avait offert un, une fois.

Il sembla hésiter un instant, puis ses bras se refermèrent autour de ma taille et il m'étreignit fort et soupira de nouveau. Un soupir profond, frissonnant qui exprimait du chagrin, de la tristesse et de la douleur, mais aussi du désir et du besoin et ... sa reddition.

Je posai ma joue sur sa tête et souris. Oh Oui, il baissait enfin sa garde.

"Je comprends tout maintenant." Dis-je doucement " Tout, mais comment es-tu devenu un esclave et un gladiateur. Comment est-ce arrivé?"

Maximus déplaça inconsciemment son grand corps pour mieux le lover contre le mien et je souris de nouveau.

"Je suis arrivé, en Espagne, trop tard pour sauver ma femme et mon fils. Je les ai donc enterrés. J'avais une forte fièvre et j'étais très faible si bien que je me suis couché sur les tombes espérant mourir avec eux."

Je le serrai plus fort.

Sa tête reposait contre mes seins et quand il parlait sa barbe griffait ma peau à travers le mince coton de ma tunique, son souffle chaud caressant doucement ma chair.

Je ne portais pas de bandes de poitrine.

Je le fais rarement. J'avais grandi sans en porter et devoir le faire me créait un inconfort manifeste.

Maximus devait l'avoir remarqué bien avant d'être dans mes bras. Et si ce n'avait pas été le cas, maintenant il le savait sans aucun doute.

"Quand je me suis réveillé, beaucoup plus tard, je me trouvais dans un chariot entouré par des gens étranges - des nomades qui capturent des animaux et des gens pour vendre aux écoles de gladiateur. Juba était là et il avait déjà commencé à soigner ma blessure, ce qui m'a réveillé. J'étais trop faible pour parler ou protester et je ne suis pas vraiment revenu à moi avant que nous soyons chargés dans la cale d'un bateau se dirigeant vers le continent africain et Zucchabar."

"Oh, Maximus ... la cale d'un bateau." Murmurais-je en me rappelant la manière dont notre première entrevue, après six ans, s'était terminée, lui enchaîné à la colonne de marbre dans mon salon et moi le menaçant de le faire traîner jusqu'à mon bateau.

"Je suis si désolée de t'avoir menacé de te jeter dans la cale de mon bateau."

"Tout va bien. Nous avons été enchaînés lors d'un marché - j'étais trop faible pour même tenir debout - et nous avons été tâtés et jaugés par des maîtres potentiels. C'est là que Proximo m'a acheté ainsi que Juba et une demi-douzaine d'autres. Il a payé plus pour les animaux que pour nous. Nous avons été chargés dans un chariot à esclaves et emmenés à son école pour y être formés. C'est là que j'ai rencontré Haken. C'est un homme gigantesque et un gladiateur expérimenté, un allemand. Un prisonnier de guerre probablement. On lui a donné la tâche de nous mettre à l'épreuve afin d'évaluer notre capacité de combat."

"Tu as du l'étonner." Soufflais-je dans ses cheveux.

"Il l'a été. Je n'ai pas voulu me battre. On m'avait donné un gladius (***) en bois mais je l'ai regardé droit dans les yeux avant de le jeter à ses pieds. Il m'a donné un rude coup dans l'estomac et la douleur m'a fait courber en deux. J'ai chancelé mais ai réussi à rester debout et je lui ai fait face de nouveau. J'ai marché vers lui lentement, le défiant. Cette fois, il m'a frappé sur la blessure de l'épaule, j'ai mis un genou à terre mais ai réussi à me relever et l'ai défié d'oser me frapper encore une fois.

Je l'ai vu lever l'épée et viser ma gorge et je savais que le coup suivant me tuerait ... et je suis donc resté debout et l'ai attendu."

"Tu voulais mourir."

Maximus hocha la tête contre mon sein, frottant par mégarde un de mes mamelons déjà dressés, ses lèvres à quelques centimètres de l'autre et du confort et de la chaleur qu'il offrait.

"Tout ce que je chérissais m'avait été enlevé et je ne voulais pas vivre une vie d'esclave, de gladiateur qui tue des hommes pour le sport. Mais, encore une fois, je ne suis pas mort."

Je relâchai légèrement mon étreinte et lui embrassai doucement le front. Son front bronzé où perlaient quelques gouttes de sueur et qui aurait du être ceint d'une couronne de feuilles de laurier d'or.

"Proximo nous a emmenés dans une arène locale, un bâtiment minable. La plupart des personnes étaient assises sur les collines environnantes. Nous avons été enchaînés deux par deux - un gagnant probable avec un perdant certain. J'ai été enchaîné avec Juba que l'on considérait comme le gagnant probable puisque j'avais refusé de me battre. Mais je ne pouvais pas mourir comme ça ... devant une foule de gens qui acclameraient ma mort. Je suppose que ma fierté de soldat ne me laissa pas faire. Nous avons fait une paire formidable, Juba et moi, et nous étions la seule paire encore debout à la fin. Mais, je m'étais révélé. Proximo savait maintenant que je pouvais me battre et que je pouvais me battre extrêmement bien. Proximo est un propriétaire et un entraîneur de gladiateurs de peu d'importance. Quelques hommes possèdent des milliers de gladiateurs et les équipent d'armures plaquées d'or pur. Proximo en avait peu en comparaison et n'en avait jamais possédé un comme moi. Il a immédiatement vu une façon de faire beaucoup d'argent."

Il fit une pause et j'attendis que sa voix profonde raisonne encore une fois contre mon sein.

"Alors qu'est-il arrivé ? " Lui demandais-je comme il ne semblait pas enclin à continuer "Comment es-tu arrivé à Rome?"

"Nous sommes restés à Zucchabar pendant longtemps et je suis devenu l'attraction vedette de la représentation. J'ai été appelé l'Espagnol et, même, Proximo ne connaissait pas mon nom. Il ne s'en souciait pas. J'étais simplement un homme qui lui ferait gagner de l'argent aussi longtemps que possible avant de mourir. Mais j'ai appris beaucoup de ces batailles - j'ai appris que l'on adore un gagnant comme un Dieu et que plus brutal est le meurtre plus les gens t'aime. Et j'ai appris que les gladiateurs les plus aimés ont les meilleurs aliments et la meilleure armure et ... le plus de pouvoir. J'ai profité de cela ... et je me suis détesté pour cela. Et j'ai détesté les gens qui m'ont aimé pour cela."

Mais, maintenant, il n'y avait plus aucune trace de dégoût dans la voix de Maximus. Ses yeux étaient fermés tandis qu'il se détendait contre mon corps et me racontait son histoire. Pendant un bref instant, je pus me persuader que mon rêve était devenu réalité, que je berçais dans mes bras mon guerrier de mari rentré à la maison pour y trouver la consolation des privations de sa vie militaire. Un guerrier rentré à la maison pour y trouver le réconfort de mon corps et de mon cœur. Un guerrier rentré à la maison pour y trouver la fille que je lui avais donnée.

"Un jour, Proximo m'a dit que Commode planifiait d'organiser une série de jeux au Colisée à Rome pour honorer son père et que c'est là que nous allions.

Il m'a confié qu'il était un ancien gladiateur lui-même et m'a donné son armure à porter, une armure en cuir pas en or. Il savait qu'il avait une bonne chance de faire fortune avec moi à Rome et m'a laissé entendre que je pourrais être capable de finalement gagner ma liberté comme lui. En route, nous nous sommes arrêtés dans chaque ville qui avait une arène et je me suis battu - parfois plusieurs fois par jour - c'est ainsi que Proximo s'assura que mon nom devenait célèbre et, quand je suis arrivé à Rome, les gens avaient déjà entendu parler de moi - l'Espagnol."

"Et tu savais que Commode serait au Colisée."

"Oui."

"Où tu pourrais le tuer, " Chuchotais-je tout contre les boucles de ses cheveux.

"Ce serait ma seule chance. Je suis habile avec une lance et j'avais planifié de lui en lancer une quand il serait assis sur son siège. Je savais que je n'aurais droit qu'à un essai avant d'être terrassé."

Maximus rit amèrement.

"Mais, de nouveau, mes plans n'ont pas marché. Au lieu de cela, j'ai été forcé de révéler mon identité, à lui, à Lucilla et à l'homme qui avait donné l'ordre de me faire exécuter - Quintus - et qui était devenu le commandant des prétoriens."

Je fronçai les sourcils, alarmée, la voix d'Aemilius Trebutius Flaccus résonnant à nouveau dans mon esprit.

"Les empereurs peuvent être inefficaces, Domina, mais les commandants des prétoriens ne le sont jamais. Et Commode s'est garanti les services d'un homme particulièrement efficace, un ancien légat de la meilleure armée romaine. Les chances de Capito étaient très faibles... "

Le commandant des prétoriens de Commode avait été le propre légat de Maximus. L'homme envoyé pour l'arrêter et l'exécuter... Comme il avait été envoyé pour le sénateur Capito et plusieurs autres. Son poste avait été le prix de sa trahison envers l'homme qui avait été son supérieur. Je me forçai à me détendre, de peur que Maximus ne remarque ma détresse.

"J'ai entendu dire que Commode fut choqué de te voir." Dis-je pour meubler le silence qui s'était installé. "Il l'était. Il allait commander à Quintus de me tuer, immédiatement, dans l'arène mais les gladiateurs se sont tous avancés pour indiquer qu'ils me défendraient et la foule a commencé à crier que je devais vivre. Il ne pouvait pas aller contre les vœux du peuple."

Lentement, je le relâchai puis lui pris son menton barbu en main et lui inclinai la tête.

"Je pense que je connais le reste." Dis-je doucement mes yeux au bleu profond rivés dans les siens au bleu de mer.

"Je pense que oui."

J'examinai ses yeux un long moment avant de chuchoter.

"Tu es un homme étonnant Maximus Decimus Meridius."

Et je l'embrassai.

Un long, un lent baiser. Plus tendre que passionné, plus doux que sensuel, plus délicat que fiévreux.

Ses lèvres étaient chaudes et douces et avaient un goût de soleil, de miel et de noix de pin. Mais, par-dessus tout, elles avaient son goût à lui.

Lentement, délicatement, maîtrisant férocement ma passion et mon désir, je déplaçai mes lèvres sur les siennes.

Exploration. Invitation. Provocation. Offrande.

Maximus m'embrassa à son tour.

Avec le soupir le plus minuscule que l'on puisse imaginer, ses lèvres s'entrouvrirent légèrement sous les miennes et je sentis son souffle chaud et légèrement moite sur ma bouche.

Elles remuaient avec hésitation, comme celles d'un amant se réhabituant timidement à son amour perdu. Ou, peut-être, juste comme celles d'un homme se réhabituant timidement à un contact amoureux après des années de privation, de désir, de rêve.

J'augmentai la pression et sa réponse fut automatique, avec la même montée de passion que celle que j'avais connue la première fois qu'il m'avait embrassée, simplement quelques minutes après que nous nous soyons rencontrés pour la première fois.

Je glissai mes bras autour de son cou tandis qu'il resserrait son étreinte sur ma taille.

Ma langue me brûlait la bouche, exigeant d'être libérée, de toucher ses lèvres pour tenter de les ouvrir ... je pouvais à peine me retenir d'exiger audacieusement l'entrée de sa bouche ... pourtant, je parvins à me contenir, ne voulant pas le bousculer, le rudoyer afin de lui laisser trouver son propre rythme...

Et il le trouva.

Aussi immédiatement et aussi facilement que son corps quand il s'était dressé pour aller à la rencontre du mien

Et je savais que ce n'était plus qu'une question de seconde ... que le baiser allait s'intensifier et passer de la passion hésitante à un besoin frénétique d'assouvir un désir si longtemps nié...

"Julia où êtes-vous?" Hurla une voix de l'autre côté des buissons.

Nous nous séparâmes d'une secousse et ma main se précipita vers mon cœur qui s'était mis à battre la chamade. Apollinarius apparut.

Que faisait-il ici ?

Ne devait-il pas se trouver au port ?

Avant que je ne le lui demande, mon ancien professeur privé s'exprima en hâte.
"Pardonnez-moi, s'il vous plaît, mais les gardes exigent de vous voir, Général. Il semble qu'ils ne sont pas convaincus que vous êtes toujours ici et ils créent un vrai scandale. Je suis désolé, mais nous devons vous faire remettre les fers pour un court laps de temps. Pardonnez-moi s'il vous plaît."

Le ton soigneusement neutre d'Apollinarius n'était pas suffisant pour couvrir sa détresse évidente. Comme pour m'empêcher de poser des questions, il prit le panier de pique-nique intact, nous obligeant à nous lever dans le même mouvement.

Je me sentais cotonneuse, désorientée, froide.

Sans dire un mot, Maximus se leva et m'aida à me remettre debout sans me regarder puis se plia pour brosser le sable s'accrochant à ses mollets. Cela fait, il prit une serviette sur laquelle nous nous étions assis et la secoua méchamment, faisant voler le sable qui s'y trouvait.

Les minuscules grains fouettèrent ma peau nue mais il ne le remarqua même pas.

Me forçant à me mettre en mouvement, je lançai un regard inquiet à Maximus.

Son visage avait, de nouveau, revêtu un masque complètement exempt de vie, ses yeux sombres étaient indéchiffrables.

Timidement, j'essayais de lui prendre la main mais, avec rudesse, il la retira.

Des larmes me montèrent aux yeux et je vis qu'Apollinarius me regardait d'un air soucieux.

Je pris une profonde inspiration, mordis ma lèvre inférieure au point que le goût métallique du sang inonda ma bouche et ouvris la marche vers la villa, Maximus traînant derrière nous.

Les larmes coulaient de mes joues mais je ne me retournai pas. Je n'avais pas besoin de le regarder pour savoir qu'il gardait la tête basse, les bras rigides le long du corps et qu'il s'était totalement retiré en lui-même de nouveau.

Essuyant mes larmes, sans douceur, je marchai le dos bien droit vers la villa, ne me retournant jamais pour voir si Maximus et Apollinarius me suivaient, nous épargnant la honte, à tous les trois, de reconnaître notre humiliation mutuelle et imminente.

Je m'étais trompée : il y avait de la beauté dans le monde, oui, mais néanmoins, celui-ci était, par-dessus tout, brutal, cruel et sombre.

(*) Patres Patriae : En latin, "Père de la Nation".

(**) Pontifex Maximus : En latin, "Archiprêtre". Avec Patres Patriae, deux titres attribués aux empereurs romains.

(***) Gladius : En latin, épée courte, utilisée à l'origine par des gladiateurs (d'où leur nom) et qui fut, postérieurement adoptée par les légions romaines parce que c'était une arme bien équilibrée pour le combat de contact.

L'épreuve – 180 A.D.

Sur ma lancée – je ne m'étais arrêtée que le temps de rattacher mes sandales à l'entrée du bois de pins -, je me ruai vers la maison, tout en feignant de ne pas entendre la suggestion inquiète d'Apollinarius qu'il serait préférable que je remette ma tunique. Au lieu de cela, je me hâtai vers les escaliers mais je ne fis pas plus de deux ou trois pas car une grande main calleuse agrippa avec force le haut de mon bras me stoppant net.

Mes lèvres tremblaient et je les mordais sauvagement pour m'empêcher de me retourner, pour m'empêcher de lever les yeux et de regarder ceux de Maximus pendant qu'il m'enveloppait, à la hâte, dans la serviette qu'il portait, pour m'empêcher ainsi de me briser à la vue de la douleur et de l'humiliation qui devaient y être inscrites.

La douleur et l'humiliation dans lesquelles je l'avais plongé.

Lorsqu'il m'eut convenablement couverte des épaules aux chevilles, Maximus se recula et je redémarrai vivement tout en enlevant les peignes qui maintenaient mes cheveux enroulés avant de secouer de gestes brusques ma crinière libérée, parfaitement consciente de la violence à peine contenue de mon geste ... et de son absolue futilité.

Le temps que je monte les marches qui menaient à l'entrée principale de la maison, j'étais parvenue à poser sur mon visage un masque dur et indéchiffrable où seuls vibraient deux yeux étincelants de fureur, de peine et de désespoir.

Je fus accueillie par les domestiques qui tous hoquetèrent de saisissement et ouvrirent des yeux ronds comme des soucoupes.

En d'autres circonstances, cela aurait pu être drôle.

Je leurs jetai un regard flamboyant et il baissèrent tous la tête. Et un silence respectueux et ... plein d'expectative s'installa.

Sans un mot, Apollinarius confia le panier de pique-nique qu'il portait aux mains d'Athenodorus quand lui et Nicia se matérialisèrent des ombres de l'atrium au moment opportun, disposition qui transforme un bon domestique en trésor inestimable.

Quand j'atteignis les escaliers qui menaient à mon appartement, j'entendis le couple grec gronder les domestiques et les renvoyer à leurs tâches.

J'entrai au pas de charge dans ma chambre à coucher claquant la porte derrière moi, faisant sursauter Rubia qui dormait, roulée en boule au milieu de mon lit. L'énorme chat aux trois couleurs me regarda de ses yeux verts mi-clos d'un air prudent tandis que je me débarrassai prestement de la serviette et des vêtements humides. Tous les chats sont sensibles aux humeurs de leurs compagnons humains et Rubia est un chat particulièrement sensible.

Une tunique toute simple, en soie de couleur marine, était étalée sur la liseuse, probablement laissée là par Nicia pour que je la passe à mon retour de la plage. Je l'enfilai, attachai à la hâte la ceinture avant de faire un bref arrêt devant ma coiffeuse le temps de broser rapidement mes cheveux échevelés tout en évitant soigneusement de jeter un œil à mon reflet dans le miroir poli, parfaitement consciente de ce que je risquais d'y voir et ... effrayée à l'idée de le voir, effrayée de voir mon visage et le mélange de fureur et de trouble et de peine qui devait y être imprimé.

Postposer l'inévitable était une folie et, donc, furieuse et inquiète, je jetai, d'un geste quelque peu dérisoire, la brosse sur le dessus de la table où elle atterrit avec une telle force qu'elle fit cliqueter mes fioles de parfum. La violence de l'impact fit sursauter pour la deuxième fois Rubia, étonnée d'une telle succession de bruits en si peu de temps.

J'ouvris la porte et pénétrai dans mon salon en même temps que Maximus qui quittait sa chambre. Il avait échangé sa tunique couleur sable qui était humide contre celle qu'il portait la veille au soir. Son visage était parfaitement indéchiffrable. Si indéchiffrable que je me sentis déstabilisée.

Je fis un pas dans sa direction mais Maximus évita ostensiblement de me regarder et s'adressa à Apollinarius comme si je n'étais pas là.

"Où est votre chambre à coucher?"

Apollinarius sursauta.

J'en restai clouée sur place.

Maximus resta de marbre.

Mon ancien précepteur me regarda les yeux ronds, me suppliant, silencieusement, d'intervenir.

Redressant mon dos, je fis un autre pas dans leur direction.

"Maximus. ..." Commença-je d'un ton que j'espérais raisonnable.

Il m'ignora.

"Où est votre chambre à coucher?" Répéta-t-il.

"Maximus. ..." Essayais-je encore.

Il continua à m'ignorer.

"Vous avez bien une chambre à coucher, n'est-ce pas?" En dépit de son visage indéchiffrable, il y avait une tonalité âpre dans la profonde voix grondante de Maximus, âpreté qu'il était impossible de ne pas percevoir.

Avant que je puisse essayer encore, Apollinarius avait retrouvé sa voix.

"G-général. ... J ... Je ... suis désolé. ... J ... Je n'aurais jamais imaginé vous impliquer dans ... dans une situation ... aussi désagréable. ... Je..."

"Il est trop tard pour les paroles. Volontairement ou pas, nous sommes ensemble dans cette ... affaire désagréable."

Apollinarius rougit violemment et serra les lèvres, sa mortification si évidente qu'elle était pénible à voir.

Mais je n'eus pas la moindre pitié pour lui tellement j'étais absorbée par l'épreuve imminente de Maximus.

Je fis deux pas de plus dans sa direction, entrant volontairement dans son champ de vision.

"Maximus, s'il te plaît..."

Les mâchoires serrées, Maximus souleva le menton et regarda Apollinarius droit dans les yeux, continuant à m'ignorer, intraitable même au seuil de la pire humiliation qu'il ait jamais supportée.

"Vous avez bien fait de garder Julia en dehors de ceci. Je vous en suis reconnaissant. Je ne veux pas qu'elle soit impliquée ou même qu'on la sache liée à moi. C'est trop dangereux pour elle. "

Apollinarius serra ses lèvres encore plus fort, au point qu'elles disparurent presque, puis silencieusement inclina la tête et avant que je puisse parler encore, avant que je puisse crier "Maudis-moi, Maximus! Gifles-moi si tu veux mais ne m'ignores pas!" Mon ancien précepteur s'empara des chaînes et des bracelets d'esclave qui étaient encore sur la table.

"Par ici, général."

Il se tourna vers la porte et Maximus le suivit.

Trop engourdie par les événements de ces dernières heures, par les révélations inattendues de Maximus et la soudaine étincelle d'illusion amoureuse que je venais de connaître à la plage, il me fallut un moment pour réagir.

Quand je retrouvai l'usage de mes jambes, je me hâtai de les suivre. Il était temps. Ils étaient déjà à la porte de mon appartement, prêts à sortir.

Je me dépêchai mais Maximus m'arrêta. Il s'était retourné au son de mes pas et bloqua la porte de ses massives épaules.

"Restes ici, Julia." Dit-il et il n'y avait aucune agressivité dans sa voix car celle-ci était totalement exempte d'émotions. Aussi exempte d'émotions que le masque illisible qui moulait son beau visage.

Je l'ignorai et tentai de le pousser sur le côté pour franchir la porte.

Peine perdue, il ne bougea pas.

Avant que je ne puisse le repousser avec plus de force, Maximus me saisit le haut du bras et ses doigts s'enfoncèrent profondément dans ma chair.

Distraitement je pensai qu'ils allaient laisser des contusions pourpres sur ma peau crémeuse. Et je me rappelai d'autres contusions violacées, laissées six plus tôt, dans le même bras par les doigts d'un jeune et ambitieux tribun. Son nom était Martius et il m'avait appelée "putain" en présence de Maximus.

"Tu m'as entendue, Julia," Grogna Maximus. "Je ne veux pas que tu sois impliquée..."

Je redressai le dos et vissai mes yeux dans les siens.

Le visage de Maximus était peut-être devenu un masque indéchiffrable mais ses yeux n'étaient que deux grands lacs aux eaux incandescentes et les flammes qui y flamboyaient étaient nées de sa fureur et de sa frustration mais aussi de quelque chose de plus profond, de plus sombre et de plus déstabilisant.

Je dus me forcer pour ne pas me recroqueviller, pour ne pas me mordre les lèvres à nouveau.

"Je vous prie de considérer, Général, que ... je suis déjà impliquée."

Avant que je puisse argumenter davantage, il me saisit par les deux bras et me secoua. Ce geste m'approcha si près de lui que mes seins effleurèrent sa poitrine musclée et que tout mon être corps fut enrobé par la chaleur envoûtante de son corps.

"Je t'ai dit de rester ici!" Dit-il et sa voix gronda comme le tonnerre, des éclairs bleus verts étincelèrent au fond de ses prunelles avec la même intensité meurtrière que deux nuits auparavant quand il se tordait dans ses chaînes, dans ce même salon.

Cette nuit-là, il avait explosé de fureur.

Aujourd'hui, il était parfaitement calme, à l'exception d'une veine qui palpitait violemment sur son cou puissant et bronzé.

Il était parfaitement calme ... pourtant son calme était plus déstabilisant, plus effrayant que sa fureur car il s'agissait du calme qui précède le massacre ...

Maximus aussi séduisant dans son calme mortel et sa fureur brûlante qu'un lion prêt à bondir.

Maximus aussi séduisant dans la fureur que dans la passion.

J'avais devant moi le calme et les flammes mortels que ses ennemis voyaient sur le champ de bataille et ses rivaux dans l'arène juste avant de mourir.

Le calme et les flammes, dernières choses que Lucius Aelius Commodus Aurelius Antoninus verrait avant que les portes de l'Hadès ne s'ouvrent pour lui...

La crainte courut à travers mes veines et, en dépit de la chaleur obnubilante du corps de Maximus, je sentis comme une vague de froid m'envahir, pourtant le froid et la crainte étaient préférables au dédain.

Prenant mon courage à deux mains pour affronter sa colère, je serrai les poings, relevai le menton et vissai mes yeux étincelants dans les siens.

"C'est ma maison, Général!" Dis-je, en articulant soigneusement chaque mot. "Personne ne me donne d'ordres ici. Pas même vous!"

Maximus flancha légèrement puis ses yeux s'adoucirent un peu. Juste un peu mais suffisamment pour me laisser entr'apercevoir quelque chose de plus ardent, au delà de sa fureur.

Un bref instant, je vis au delà de ces flammes bleues vertes, des flammes d'une autre substance ... Des flammes qui brûlaient avec la même intensité sinon plus mais dont la chaleur était différente.

Et, contemplant ces flammes qui resplendissaient au delà des autres flammes, je sentis ma gorge se serrer et ma bouche se dessécher.

Et le temps s'arrêta pendant que je me perdais dans cet océan de flammes aiguës-marines.

Et le temps d'un battement de coeur, je pensai même que le monde brutal, cruel et sombre qui nous entourait avait cessé d'exister ... que seul Maximus existait ... Seulement Maximus et moi et la puissance et la chaleur obsédantes de son corps et les flammes brûlantes dansant dans les profondeurs de ses yeux.

Un battement de coeur et sa maîtrise de soi gagna encore.

Un battement de coeur et tout fut fini ...

Lentement, très lentement, Maximus lâcha mes bras. Ses doigts calleux hésitèrent sur ma chair meurtrie, un moment, caressant, légèrement, ma peau rougie puis se retirèrent comme s'ils avaient touché des braises ardentes.

Se mettant sur le côté, il me laissa passer.

Nous pénétrâmes dans le corridor et aperçûmes Apollinarius parlant à basse voix à Rubirius, son serviteur, qui inclina la tête énergiquement avant de se hâter vers les escaliers. Evitant soigneusement de nous regarder, mon ancien précepteur continua son chemin vers ses appartements.

L'appartement d'Apollinarius donnait sur le corridor, à mi-chemin entre celui de mon mari et le mien.

Il était plus petit que le mien et que celui de Marius Servilius car il avait été aménagé de manière permanente en ce qui était à l'origine une suite de pièces probablement destinées à une jeune fille célibataire ou peut-être à une cousine veuve, peu de femmes ayant la possibilité de vivre par elles-mêmes à Rome comme je le faisais.

Il était spacieux, bien aéré et très confortable comme toute les pièces de la villa l'étaient et il l'avait meublé avec le goût d'un homme qui non seulement aime l'art et la beauté mais aussi qui sait atteindre l'équilibre parfait et s'entourer des deux sans transformer l'endroit en galerie d'art surchargée et prétentieuse. Quelques exquis vases et statues grecs en bronze emplissaient les niches ou étaient disposés sur des piédestaux tandis que de fabuleux tapis en laine, originaire d'Orient couvraient le sol en marbre du salon. Il y avait des liseuses recouvertes de riches tapisseries aux tons sobres, des chaises, deux tables et une armoire.

Il y avait du vin dans une cruche en argent posée sur un plateau laqué en compagnie de deux gobelets aussi en argent.

Un bol de fruit présentait des pêches mûres et de jeunes raisins qui emplissaient la pièce d'un parfum alléchant.

Deux portes s'ouvraient sur le salon d'Apollinarius. L'une menait à une grande chambre ensoleillée et l'autre à son studio privé, une salle emplies de livres, de papiers, de lettres et de dossiers, tous parfaitement organisés avec le même soin méticuleux que celui qui faisait aussi fonctionner l'esprit de mon ancien précepteur.

"Par où?" Demanda Maximus, avec la voix d'un homme en mission, d'un général entièrement concentré sur la bataille à venir, de celui qui n'a ni le temps ni la force de se laisser envahir par des pensées fâcheuses de défaite ou de mort.

Apollinarius hésita.

Maximus se dirigea vers la porte la plus proche.

Sa main était déjà sur le bouton quand mon ancien précepteur retrouva sa voix.

"Non, Général. Ce n'est pas nécessaire. Une chaise dans le salon suffira."

Ce fut le tour de Maximus d'hésiter, puis il hocha la tête brièvement et marcha vers la chaise la plus proche mais avant de s'asseoir, il se tourna vers moi.

"Va-t-en, Julia."

Le ton de sa voix n'était pas fâché, juste las. Si las que j'en fus blessée. Pourtant ce fut mon tour de l'ignorer, les yeux fixés sur Apollinarius qui tendait les bracelets en fer vers les poignets de Maximus avant d'hésiter à le toucher.

Je me déplaçai et pris avec décision son avant-bras pour aider mon précepteur dans sa tâche. Maximus serra les mâchoires et parla sans me regarder.

"Va-t-en, Julia."

"Non."

"Julia ..."

"Non!"

"Ce n'est pas une affaire pour une femme ..."

"Oubliez, Général!"

"Julia ..."

"Allez-vous arrêter de vous conduire comme des enfants chicaneurs pour vous comporter comme des adultes responsables pour changer?"

Au ton sarcastique et incisif d'Apollinarius, Maximus et moi sursautâmes.

Je n'avais jamais entendu mon ancien précepteur et ami agresser quiconque. Il préférait traiter les sujets ou les personnes désagréables par son habituel comportement aimable, doux et raisonnable plutôt que par l'ironie et le sarcasme.

Mentalement et avec l'étrange lucidité qui tombe sur vous dans les moments les plus saugrenus, j'imaginai qu'il devait être ainsi quand il éduquait les frères Cornélii et quand Junius Cornélius avait ri des rêves de son cadet au sujet des sirènes, des trésors et des bateaux.

"J'ai envoyé Rubirius chercher les gardes et ils sont peut-être déjà derrière la porte. Vous voulez qu'ils vous entendent vous disputer et découvrent la comédie?"

Embarrassés comme des enfants attrapés à mal faire, Maximus et moi secouèrent la tête pour dire non. Apollinarius continua implacablement.

"Alors arrêtez de perdre du temps et terminons-en avec ceci. Julia, le général a raison. Ceci n'est pas une affaire de femme ..."

J'ouvris la bouche pour protester mais avant que je ne puisse émettre une parole, il poursuivit.

"Quand nous aurons fini ici, tu te retireras dans ma chambre à coucher et tu y resteras jusqu'à ce que ceci soit terminé."

J'étais sidérée.

Apollinarius ne m'avait jamais donné d'ordres!

Au contraire, en dehors de mes leçons, il ne prenait jamais l'initiative attendant toujours que ce soit moi qui décide et, alors, suivait mes directives.

Maintenant, non seulement il me commandait mais aussi ne prêtait plus la moindre attention à moi s'étant tourné vers Maximus.

"De cette manière, elle sera hors de vue mais pas hors de contact. Etes-vous satisfait ainsi, Général?"

Maximus n'hésita qu'une seconde avant d'acquiescer.

Apollinarius se remit à la tâche et voyant que discuter serait inutile, je me forçai à me taire et l'aidai.

Ce ne fut pas une tâche facile. Les bracelets étaient drôlement amochés et nous n'avions pas pensé d'ordonner au forgeron de les réparer, tellement nous souhaitions et oublier les circonstances sinistres entourant la présence de Maximus à la villa et l'aider également à les oublier.

Tout le temps que nous nous efforçâmes d'arranger les bracelets et la chaîne cassés pour leur donner une apparence de maintien, Maximus resta silencieux, rigide et renfermé.

Après quelques essais, nous nous sommes organisés pour faire croire qu'il était enchaîné par le poignet gauche à la chaise sur laquelle il était assis.

C'était le mieux que nous puissions faire et, maintenant, la comédie dépendait de l'habileté d'Apollinarius à contrôler les gardes et à les empêcher de trop s'approcher de Maximus.

Il avait démontré son habileté pendant les négociations avec Proximo et, également, quand il avait administré le vin drogué à ses hommes mais, en dépit du récent étalage de caractère, je savais que ce qui allait se passer maintenant allait être plus dur et plus insupportable car il allait devoir non seulement dévoiler son intimité avec toutes les humiliations qui en découleraient mais aussi il devrait aider Maximus à supporter les siennes.

Quand nous eûmes terminés, Apollinarius disparut brièvement dans sa chambre à coucher dont il resurgit portant sa toge qu'il enroula, avec nervosité, autour de son corps.

C'est un vêtement vraiment encombrant et les hommes riches utilisaient l'aide d'esclaves pour s'en draper correctement et faire en sorte que les plis tombent bien en place.

Mais Apollinarius savait parfaitement se débrouiller tout seul et aujourd'hui ne fut pas une exception. Seul le léger tremblement qui agitait ses mains donnait la mesure de sa nervosité.

Si Maximus nota le fait étrange qu'Apollinarius se mette en toge alors qu'à l'intérieur de leur maison, les hommes mettaient un tel point d'honneur à ne pas la porter que des décrets impériaux avaient dû être publiés pour imposer l'utilisation de ce vêtement romain, lourd et en laine, il ne le montra pas.

Quant à moi, je savais.

De la même manière que mes riches vêtements, mes cheveux enroulés et mes bijoux me rendaient distante, Apollinarius portait sa toge comme un guerrier porte son bouclier.

Richement habillée, parfaitement coiffée et couverte d'or, de perles et de gemmes, il était plus facile de garder les gens à distance, la richesse et la beauté étant deux armes puissantes pour empêcher les autres de devenir trop familiers, la crainte et l'envie étant également des armes puissantes pour tuer toutes vellétés de pulsions amicales indésirées.

Richement habillée, parfaitement coiffée et couverte d'or, de perles et de gemmes, rien ne rappelait la femme espiègle, vulnérable, malade d'amour et solitaire que je pouvais être. .. La femme que Maximus avait vue comme esclave et putain en Mésie et comme 'impératrice' d'une résidence palatiale à Ostie.

De la même manière, enveloppé dans les plis statuesques de sa toge, Apollinarius n'avait plus rien de l'homme affable et amical qu'il était habituellement; il devenait aussi hautain et distant que les statues des érudits des siècles passés qui peuplaient les musées et les bibliothèques qu'il aimait tellement fréquenter.

Voyant que Maximus et Apollinarius semblaient prêts à affronter ce à quoi ils allaient devoir faire face, j'inspirai profondément et me préparai mentalement à quitter le salon où le drame imminent allait avoir lieu.

Six ans auparavant, quitter la salle de bains où Maximus se tenait caché sous l'eau parfumée à la rose du baquet dont la surface était couverte de pétales de rose avait été l'une des choses les plus difficiles que j'avais jamais faite. Maintenant, laisser les deux hommes que j'aimais – l'un comme le frère que je n'avais jamais eu et l'autre comme l'amoureux qui m'était refusé – faire face ensemble à cette épreuve dans laquelle, sans le vouloir, je les avais entraînés, s'avérait pire encore.

"Gardes ta main sur le côté de la chaise, Maximus, là où ils ne peuvent la voir facilement" Lui murmurais-je utilisant n'importe quel subterfuge pour retarder mon départ, utilisant n'importe quel subterfuge pour éviter que se déroule les événements implacables, utilisant n'importe quel subterfuge pour obtenir une réponse quelconque de l'homme assis sur la chaise et qui aurait du être enchaîné. Un homme qui n'avait pas besoin de fourrures en loup argentées ni d'armure en cuir pour se tenir au loin et garder ses distances, son incroyable self control, son immense dignité et sa puissante force morale étant amplement suffisants.

La seule indication de l'accord de Maximus fut un battement de ses longs cils foncés.

J'échangeai un regard inquiet avec Apollinarius. Il y avait de la détresse dans ses beaux yeux couleur noisette.

Et, soudain, je compris que la raison de la détresse d'Apollinarius était non seulement son propre rôle dans le drame qui se jouait maintenant mais aussi la résurgence, en sa mémoire, de souvenirs douloureux de son propre passé.

Que voyant la détresse de Maximus, il revivait ce qu'il avait vécu quand on l'avait conduit au bordel à Antioche; quand il avait été violé avant d'être entraîné à plaire aux hommes qui préfèrent de jeunes garçons ou d'autres hommes aux filles et aux femmes; quand on lui avait nié tout choix, le transformant en objet de plaisir ...lui enlevant, peut-être, pour toujours la chance d'oser aimer une femme.

Je déglutis difficilement devant cette révélation soudaine et douloureuse et me hâtai alors dans la chambre à coucher d'Apollinarius.

Maximus ne me voulait pas dans la pièce où seraient admis les gardes et Apollinarius était de son côté mais, en aucun cas, il ne pourrait me tenir complètement en dehors de ce qui allait se produire.

Donc, je laissai la porte entrebâillée et jetai un coup d'oeil dans le salon.

Par la fente, je vis mon précepteur lisser sa toge, inspirer profondément, puis ouvrir la porte de l'appartement pour introduire les gardes qui attendaient impatiemment après avoir été appelés par le serviteur d'Apollinarius.

"Ici, Messieurs," dit Apollinarius, d'un ton conciliant "vous pouvez voir qu'il est sain et sauf comme je vous l'avais dit."

De ma cachette, j'eus un premier aperçu des gardes qui tendaient le cou pour jeter un coup d'oeil à leur charge.

C'étaient des hommes robustes, comme tous ceux dans leur métier.

Ils étaient habillés de tunique grossière et enveloppé de cuir clouté, leurs visages montraient toujours les stigmates de leur énorme libation et de l'opium utilisé pour les droguer.

Maximus regardait le plancher.

"Et bien il est là"

Le premier garde rit et fit un clin d'œil à son partenaire.

"Surpris de le voir assis tout de même !!! "

Le garde désigna Apollinarius d'un doigt nouveau et ricana.

"P't être que vous n'en avez pas assez usé !!!" Et amusé de sa plaisanterie, il éclata de rire.

De ma cachette, je vis blêmir Apollinarius devant la crudité d'un tel commentaire et je dus planter mes ongles dans mes paumes pour m'empêcher de hurler sous l'outrage.

Apollinarius n'aimait sans doute pas les femmes mais il n'était pas un homme vulgaire comme ceux qui étaient responsables de surveiller Maximus.

Il avait aimé et avait connu le plaisir d'être aimé en retour et quand il fut privé de son bien-aimé, il s'était conduit avec plus de discrétion que bien des aristocrates, que ceux-ci partagent son inclination ou préfèrent les femmes.

Il n'avait jamais fréquenté les bordels, n'avait pas acheté d'enfants masculins dans les rues des zones les plus pauvres de Rome ni n'avait poursuivi les enfants aux yeux peints du temple de Ganymède.

Vous devez être nés dans une des sept cents familles romaines aristocratiques pour être considéré comme un homme bien né, un patricien.

Mais vous n'avez pas besoin de naître au sein de l'aristocratie pour être un homme de bien.

Portant mon attention sur Maximus, je vis un muscle de sa joue saillir quand il serra les dents dans l'effort désespéré de maîtriser ses humeurs.

Il employait chaque once de son sang-froid mais je pouvais voir ses épaules se voûter tandis que son dos se rigidifiait tel, encore une fois, un beau et mortel lion prêt à tuer.

Mais Maximus n'était pas devenu un commandant légendaire à un âge si jeune pour rien et il continua à fixer le tapis et à supporter son humiliation dans un silence digne.

"Il ne vous a pas causé d'ennuis?" Demanda l'autre garde d'un ton exagérément poli pendant que le premier s'avançait dans la pièce, toujours gloussant.

Je vis Apollinarius déplacer rapidement son corps mince pour l'empêcher de venir trop près de Maximus et de découvrir la comédie.

"Non, il a été très coopératif, je vous assure." Dit-il d'un ton d'une exquise politesse. "Il n'est pas nécessaire que vous"

L'homme armé ricana.

"Peut-être qu'il commence à aimer ça."

J'haletai sous l'insulte et eu le temps d'apercevoir une paire d'yeux dont le bleu-vert recelait une férocité inimaginable avant que Maximus ne tourne son visage et envoie un regard meurtrier au garde.

Je vis ses poings se serrer convulsivement.

Un autre moment, un autre mot et Maximus bondirait de sa chaise et, épée ou non, le garde serait allongé mort sur le plancher.

"B ... Bien. Vous l'avez vu, vous pouvez partir maintenant" En bégaya Apollinarius.

Au ton inquiet de sa voix, je sus qu'il était prêt à perdre contenance, la verdeur de langage des gardes l'ayant complètement déstabilisé.

Et j'étais également certaine qu'il pouvait sentir sourdre dans son dos la violence de la colère de Maximus comme je venais juste de la sentir.

"Allez rejoindre vos amis dans le quartier des serviteurs et relaxez-vous pour les jours qui restent."

Continua Apollinarius en se raccrochant violemment à sa dignité et à son rôle. "Il y a de la nourriture et des boissons en abondance. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous."

Tout en parlant, il tendit ses bras légèrement et essaya de pousser les hommes dehors.

Ignorant à quel point il était proche de sa propre mort, la garde ricanant semblait non seulement avoir tout son temps mais également ne pas être du tout enclin à laisser passer sa chance d'humilier Maximus.

Il partageait probablement l'idée de Proximo que la prostitution était exactement ce qu'il fallait pour remettre à sa place le "hautain" Espagnol.

Les scélérats n'ont aucun bon sens. Pas le moindre.

Et le garde n'en avait pas fini. Il devait faire un dernier commentaire.

J'en connaissais l'espèce. Quelques soient leurs tailles et leurs couleurs, l'âge ne les guérit pas de leur mauveté.

Au contraire, plus ils vieillissent, plus ils deviennent exécrales.

Ils peuvent être des aristocrates et des militaires de haut rang comme Cassius et ses amis ou modestes, puants, salopards et primitifs comme les hommes que Proximo utilisait en tant que gardes. Ils se délectent de la moindre puissance qu'ils peuvent agripper mais dominer et opprimer n'est pas assez pour eux ... ils aiment exercer leur sadisme.

En dépit de son rang, de sa richesse et de son statut sénatorial, Cassius n'avait pas été si différent ni meilleur que cette brute de garde.

Et de nouveau, j'entendis sa voix dans mon esprit aussi clairement que s'il s'était trouvé dans la même pièce que moi, aussi clairement que s'il n'était pas mort depuis six ans déjà.

"Ah, Julia. Tu es la meilleure que j'ai jamais élevée. .."

La voix goguenarde du garde fit voler en éclat celle de l'homme qui avait été mon maître...

"S'il est si bon, on pourrait peut-être se faire un peu d'argent en l'emmenant aux docks voir les marins avant de le reconduire à Rome ..."

Maximus perdit le contrôle de ses émotions.

Il sauta sur ses pieds à la vitesse de l'éclair, son visage reflétant une rage froide et mortelle, ses doigts courbés par cette fureur meurtrière qui rend les armes inutiles car ils sont plus qu'assez pour enlever la force vitale de n'importe qui...

Mais je me déplaçai encore plus rapidement que Maximus.

Avant même de me rendre compte de ce que je faisais, avant même qu'il puisse faire le moindre pas vers le garde, je me ruai dans un tourbillon de soie marine et de cheveux roux dorés chatoyants, mes propres doigts courbés par la même fureur meurtrière que celle de Maximus et tout aussi capable et prête à ôter la vie de celui qui nuisait à l'homme que j'aimais ... comme je l'avais fait six ans auparavant en Mésie.

Les gardes sursautèrent, effrayé par ma soudaine apparition, si soudaine, qu'ils ne remarquèrent pas que Maximus était sur ses pieds et pas du tout attaché comme il était censé l'être.

"Maximus, assieds-toi." Lui soufflais-je en passant devant lui, ma stola tourbillonnante le camouflant temporairement à la vue des gardes.

Je m'emportai contre eux et je n'avais pas besoin de voir mon visage pour savoir que, comme le sien, il ne reflétait qu'une rage froide.

Mes yeux se fixèrent sur l'homme qui avait humilié Maximus.

Dans mon esprit, j'entendis à nouveau le bruit nauséeux que fit mon poignard en pénétrant dans le cou de Cassius.

Et pendant un bref instant, je crus que j'allais sentir son sang chaud et visqueux éclabousser ma main et mon bras.

Et je me délectai au souvenir de ce meurtre.

Pas pour la première fois.

Et pas pour la dernière.

"Comment pouvez-vous évoquer de tels agissements en ma présence!"

Je ne criais pas.

Je le fais rarement, ayant appris très jeune à quel point les cris sont inutiles, que vous soyez en colère ou désespéré. Si vous êtes en colère et que vous criez vous risquez de voir votre colère considérée comme une exhibition.

Si vous êtes désespéré et que vous criez, votre probabilité d'être entendu et aidé est aussi grande que vos chances d'être entendu et raillé ... Peut-être même moins.

Non, je ne criais pas.

Au lieu de cela, ma voix retentit froide et pleine de dédain, fouet implacable frappant impitoyablement les gardes, muets de stupeur, qui me regardaient avec des yeux ronds et légèrement exorbités.

Ils avaient beau être des scélérats et des brutes et ne pas savoir ce que j'avais fait six ans plus tôt dans une province lointaine dont ils n'avaient probablement jamais même entendu parler, ils étaient parfaitement capables de reconnaître la mort quand ils la voyaient et, à leurs yeux, j'incarnais la mort tandis que je m'approchais d'eux, implacablement, telle une lionne enragée défendant féroce ce qui est à elle.

Son rictus envolé, le garde recula hâtivement quand je m'approchai de lui.

"On ... on savait pas que vous étiez là M'dame." Bredouilla-t-il, ses yeux passant frénétiquement de moi à Maximus à Apollinarius.

S'il avait été bienheureusement inconscient du danger qu'il avait frôlé tout à l'heure, maintenant il savait qu'il avait de bonnes chances de ne pas quitter cette pièce vivant.

"Je possède cette villa. Le général Maximus est, ici, avec moi, pour la semaine, et je refuse d'entendre de telles allusions à son propos. Est-ce clair?"

Le rustaud qui avait insulté Maximus nous regardait alternativement Apollinarius et moi. Puis il se lécha les lèvres, essayant désespérément d'évaluer la situation et, surtout, comment s'en sortir indemne.

Son compagnon semblait être revenu de son mutisme.

"Nous pensions qu'il avait été acheté pour lui!" Dit-il en indiquant d'un geste Apollinarius qui se tenait maintenant en retrait.

Mon ancien précepteur ne dit rien mais je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il appréciait tout à fait la scène.

Maximus était toujours derrière moi mais je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir que son visage était, à nouveau, un masque impassible.

Mais je n'avais pas le temps de me préoccuper de lui pour l'instant. Ce serait pour plus tard quand je l'aurais tiré des griffes de ces brutes qui pensaient qu'ils pouvaient le maltraiter en ma présence et s'en tirer sans mal.

"Eh bien vous avez mal pensé!" Crachais-je, le venin dans ma voix si intense que je vis le garde flancher comme si je l'avais giflé à la volée. "Cet homme est simplement mon agent car il est inenvisageable pour une dame de négocier, en direct, les faveurs d'un gladiateur même si celui-ci est le meilleur de tout l'empire."

Les gardes échangèrent un rapide regard, leur souci et leur confusion augmentant de minute en minute. Contrairement à eux, je n'eus pas envie de ricaner devant leur trouble évident ... je redressai mon dos, relevai le menton et énonçai avec un calme mortel.

"L'un de vous va retourner à Rome avec un message pour Proximo." Poursuivis-je, mon esprit cherchant à identifier, à toute vitesse, l'ouverture que mon mari m'avait apprise à reconnaître dans toute situation difficile, cette opportunité qui me permettrait de convaincre Maximus à s'échapper.

"Je veux que le gladiateur soit mon hôte aussi longtemps que possible et non pour seulement une semaine. Dites-lui cela. Je paierais bien."

La deuxième garde avait, maintenant, semble-t-il récupéré sa voix ... il secoua la tête.

"Il veut que l'espagnol revienne dès que l'arène rouvrira."

La situation, maintenant, sous mon contrôle, je me permis un soupir impatient.

"M'avez vous bien comprise?" Dis-je hautaine "Je couvrirai le gain que Maximus aurait rapporté en combattant dans l'arène. En fait, je le doublerai. C'est le prix que j'attribue au plaisir de sa compagnie.

Racontez cela à Proximo. Et ... par la même occasion, le nom du gladiateur est Maximus et non l'Espagnol ! Est-ce clair?"

Le garde hocha la tête plusieurs fois.

"Oui, M'dame."

Son compagnon, à contrecœur, répéta le geste.

Je marchai vers eux avec détermination, certaine que mes yeux au bleu profond lançaient des poignards en direction des deux gardes tandis que je les achevais.

"Maintenant, allez-vous-en et arrêtez de me faire perdre mon temps."

Les brutes s'inclinèrent brièvement une dernière fois avant de franchir la porte, visiblement soulagés d'avoir la chance de s'échapper, chance qu'ils s'empressèrent de saisir.

Apollinarius claqua la porte et me regarda d'un air radieux.

"Bravo, ma chère. Bravo." Dit-il avec un plaisir évident.

Secouée malgré l'exaltation née de mon succès, je lui offris un sourire timide mais tressaillis au son aigu et soudain du métal frappant le marbre juste derrière mes talons.

Maximus avait enlevé ses bracelets et les avait jetés sur le sol avant de se laisser glisser sur la chaise.

Je me retournai et le trouvai assis, les coudes appuyés sur les genoux et le front entre ses mains.

S'il avait jamais paru proche de la défaite, c'était maintenant.

Sans mot, Apollinarius quitta tranquillement la pièce et ferma délicatement la porte de son appartement me laissant seule avec Maximus.

En dépit de la chaleur, je frissonnais.

Si je pensais que nous avions affronté le pire, j'avais tort car c'était maintenant.

L'heure des paroles ... De faire amende honorable ... De mettre un terme à ce qui venait de se passer ... si tant est qu'il était humainement possible de mettre un terme à une telle humiliation.

Je me dirigeai vers Maximus, lentement, pour lui laisser le temps, comme je l'avais fait lors de la première nuit dans l'atrium et, puis dans mon salon, de passer sa colère sur moi, de me faire des reproches, de m'invectiver et de déverser sa colère sur moi, ... de faire de moi ce qu'il voulait pour soigner sa fierté masculine si douloureusement blessée.

Pourtant il ne fit rien.

Il resta là, silencieux, le visage enterré dans ses mains.

Il semblait las.

Mortellement las.

Las de combattre ... las de recevoir des coups ... las de la vie.

"Maximus," commençais-je doucement, " je ne pouvais pas leurs laisser croire ce genre de chose sur toi.

Je ne le pouvais vraiment pas."

Il ne répondit rien.

Je m'agenouillai devant lui, cherchant son regard, cherchant ses yeux aux lueurs bleues vertes étourdissantes pour découvrir ce qu'ils recelaient que ce soit une colère brûlante ou un appel impérieux.

"Maximus?" Répétais-je.

Il resta silencieux.

Refusant d'être, à nouveau, ignorée, refusant d'être, à nouveau, rejetée de sa vie et de sa douleur, avec détermination, j'écartai les mains de son visage.

Lentement, très lentement, il leva les yeux qui rencontrèrent les miens.

Ma gorge se serra à la vue de ces étincelantes prunelles bleues vertes maintenant ternies par le désespoir.

"Il est étonnant comme le poids du fer sur ses poignets ramène à la réalité." Dit-il d'une voix non pas absente comme ses yeux mais amère. "Je vivais un moment de rêve, ici, avec toi. Ces gardes ont été le rappel de ma vie réelle."

Je repoussai les boucles de ses cheveux de son front moite.

"Pars avec moi, mon amour." Le priais-je. "Nous avons encore le temps."

Maximus n'eut pas l'air d'avoir entendu ma déclaration involontaire mais il me toucha les cheveux, très gentiment, ses doigts, comme des papillons hésitants, effleuraient mes longues boucles épaisses.

"Julia, ils peuvent te décrire maintenant ... à Commode. Ce que tu as fait était inconsideré."

J'en restai bouche bée pour la deuxième fois en peu de temps

Était-ce donc mes actions et non celles des gardes, qui l'avaient mis en colère?

"Je m'en moque!" Le défiais-je. "Puisque tu refuses de t'enfuir quelle différence cela fait-il qu'ils sachent que tu es ici avec moi et à quoi je ressemble?"

Maximus soupira et secoua la tête, frustré de mon manque de compréhension.

Quand il parla, ce fut avec une lenteur délibérée, comme un père désappointé devant expliquer l'évidence à son enfant stupide borné.

"On pourrait t'utiliser comme otage pour me contrôler. Commode pourrait assumer, avec raison, que je me préoccupe de toi et user de menaces à ton égard pour m'obliger à faire des choses que je refuserais de faire sans cela".

En dépit de son ton et de son attitude, en dépit du fait que personne n'avait plus jamais osé me parler de cette manière, je ne me sentis pas irritée, j'étais plutôt perplexe.

"Comme quoi?" Demandais-je.

Il caressait à nouveau mes cheveux, ses doigts calleux s'attardaient dans mes boucles, la tendresse évidente de ses gestes effaçant toute trace de sa colère.

"Comme me faire truquer un combat pour que je meure dans l'arène ... ce que je ferais si ta sécurité était menacée. Ce serait une manière pour Commode de se débarrasser de moi en faisant croire que j'ai perdu un combat."

Je haletai.

Je n'avais au grand jamais envisagé une telle possibilité! Tout comme je n'avais jamais imaginé que Maximus refuserait sa propre liberté ni les conséquences de son refus.

Comment était-il possible que ma présence d'esprit qui m'avait aidée tout au long de mon existence pour me maintenir en vie durant mes 18 années d'esclavages et de prostitution et pour m'épauler, tous les jours, pour gérer des affaires trop grandes et trop complexes pour bien des hommes – m'abandonnait quand il s'agissait de Maximus?

Est-ce que mon amour pour lui obscurcissait mon jugement au point de m'induire à chaque fois en erreur quand je pensais que ce que je faisais était ce qu'il fallait faire?

Était-ce la raison pour laquelle tomber amoureux était le pire égarement qu'un esclave ou une putain puisse commettre?

"Maximus, Ca... Ca ne va pas se passer comme cela." Balbutiais-je en me déplaçant sur mes genoux pour me rapprocher de lui, le suppliant ainsi de la voix et du corps de ne pas me contredire.

Mais il refusa d'entendre

"Ne sous-estimes pas Commode." Continua-t-il implacable. "Je ne veux plus être responsable de la mort d'une autre personne que je chéris."

Il n'ajouta pas "ne sous-estime pas Commode comme son père et moi l'avons fait!" car nous savions tous les deux que ce n'était pas nécessaire.

Je cherchai en vain les mots qui pourraient le soulager ou l'apaiser.

Puis, comme un homme qui se noie s'agrippe frénétiquement à un morceau de bois, je me raccrochai aux seuls mots qui me vinrent à l'esprit, aux seuls mots qui pourraient peut-être sauver Maximus de la colère de l'empereur et de sa propre détermination à se venger et à mourir

"Tu te soucies de moi?" Demandais-je mes yeux rivés aux siens, ma voix proche de celle de la petite fille effrayée et solitaire qui vivait toujours à l'intérieur de moi.

Un sourire furtif réchauffa les traits tendus de Maximus.

"Oui, naturellement," Murmura-t-il.

"Comment?"

Ses sourcils froncés témoignaient de sa confusion.

Je m'assis sur le tapis et, délicatement, collai mon corps contre le sien. Je posai mes avant-bras sur ses genoux nus puis pris ses mains dans les miennes.

Maximus ne me repoussa pas.

Encouragée par son acceptation, je recherchai encore une fois ses yeux.

"De la façon dont tu te préoccupes de Lucilla?" Insistais-je.

"Non" Répondit-il rapidement et sans hésitation.

Je ne savais pas si j'en étais contrariée ou soulagée et abaissai mon visage pour permettre à mes cheveux dorés de lui masquer mon regard désorienté.

Combien de temps s'était écoulé depuis que j'avais enlevé les peignes et les pinces qui me permettait d'avoir une coiffure honorablement enroulée pour offrir ma chevelure ainsi libérée à son contact? Combien

de temps s'était écoulé depuis que j'avais offert mes boucles lâches à ses mains tremblantes lorsqu'il reposait, assis, sur le sol en marbre de l'atrium plongé dans l'obscurité?
Moins de deux jours! Et pourtant il me semblait que c'était il y a une éternité ... les gestes familiers reprennent vie avec une facilité déconcertante
Mes dents mordillaient férocement ma lèvre inférieure et, distraitement, je notai qu'elles étaient à vif à force d'avoir été tant de fois mordues depuis que j'avais retrouvé Maximus et le goût cuivreux du sang imprégnait maintenant familièrement ma bouche ... me rappelant un autre moment où il n'avait pas coulé suite à mes propres morsures mais suite au baiser affamé, dévastateur et punisseur de Maximus.
Me raccrochant désespérément au souvenir de cet élan passionné qui l'avait saisi et au souvenir plus récent de notre baiser sur la plage, je relevai les yeux et demandai pleine d'espoir.
"De la façon dont tu chérissais Olivia?"
Maximus secoua la tête.
"Comment alors?"
Il haussa les épaules, geste inconscient, spontané et si juvénile que l'ombre d'un sourire fleurit sur mes lèvres.
"Différemment."
"Qu'est-ce que ça veut dire?" L'exhortais-je, refusant de laisser le sujet se perdre, de laisser aller Maximus, de le laisser s'éloigner de moi comme je l'avais laissé s'éloigner par le passé.
"Je ne sais pas." Dit-il en hésitant. "Je veux juste ... te protéger."
Il voulait me protéger.
Et il était si absorbé par ce fait qu'il ne faisait même pas l'effort de me le cacher.
Mon cœur se gonfla comme s'il m'avait dit qu'il m'aimait tandis que j'admettais que son impulsion à me protéger était l'intimité la proche qu'il acceptait.
Encouragée par sa déclaration, je souris et le poussai davantage.
"Tu te sens comme un père pour moi?"
Cela le fit finalement rire.
Ce n'était le rire léger et joyeux que je souhaitais tant entendre mais ce n'était pas non plus le rire amer et dur qui pouvait blesser bien plus fort que le tranchant de son épée.
"Non... pas comme un père. Tout mais pas comme un père."
Je déglutis péniblement.
C'était plus que ce que j'avais jamais osé espérer. Il reconnaissait, par là, que son corps avait réagi au mien, que sa bouche avait répondu à mon timide baiser, tantôt, à la plage et cette reconnaissance déferla sur moi comme une vague puissante, une vague chaleureuse et dévorante.
Je détournai la tête pour lui cacher mes joues rougissantes.
Je n'avais pas à m'inquiéter. Maximus ne me regardait pas car il était uniquement concentré sur le choix des prochains mots qu'il allait prononcer.
"Tu es très compréhensive et sensible... Il est facile de te parler." Dit-il du ton d'un homme qui accepte la vérité, du ton d'un homme fatigué de nier ses propres émotions, ses propres sentiments... ses propres faiblesses et ses propres désirs. "Peut-être est-ce du au fait que tu as eu une vie si difficile et, d'une certaine manière, très terre-à-terre pour ton âge. Tu es très différente d'Olivia à cet égard."
Il regarda le plafond comme s'il y cherchait une aide pour trouver les paroles qui traduiraient le mieux ce qu'il ressentait. Comme si dire ce qu'il avait à dire et que je le comprenne bien soit devenu soudain vital pour lui.
"Je ne suis pas habitué à parler de choses aussi intimes ... discuter de plans de bataille et donner des ordres, cela oui. C'est très différent pour moi et c'est très dur. Presque aussi dur que d'être enchaîné. Je n'y suis juste pas habitué."
Je resserrai mon étreinte sur ses grandes mains chaudes.
"Je sais. Mais c'est cela qui est très spécial pour moi, que tu me racontes des choses qui sont dans ton cœur et que tu ne racontes à personne d'autre. Le fait que tu me fasses confiance."
Maximus approuva, une tristesse accablante opacifiant ses beaux yeux. Mais quand il poursuivit, sa voix si elle était basse était parfaitement sous contrôle.
"Proximo ne me laissera pas, ici, si le Colisée rouvre peu importe la somme que tu lui offriras. Il est en train de faire fortune avec moi. Commode est le commanditaire de ces jeux et il demande que je combatte chaque jour et ... il paie Proximo très bien pour ce privilège. Commode fait cela parce que le peuple me veut et qu'il veut, lui, plaire au peuple et aussi parce que Plus je combats, plus il y a de chances que je sois tué. Proximo ne prendrait pas le risque d'encourir la colère de Commode en ne me rendant pas disponible quelle que soit la somme que tu lui offrirais."
Soudain, la précarité de notre situation descendit sur moi comme un brouillard épais et froid et je frissonnai, toute la chaleur et tout le bonheur nés des confessions de Maximus étant envolés.
Ma voix se brisa sur un sanglot.
"Oh, Maximus, nous avons si peu de temps."Murmurais-je
Il me regarda dans les yeux et, comme en Mésie, six ans auparavant, durant un bref moment ces deux lacs aux eaux bleues et profondes laissèrent transparaître leurs sentiments, laissèrent transparaître l'espoir et le besoin, le souci et le remord, le désir et quelque chose de si intense que je ne pus lui donner un nom, quelque chose de si intense que je n'osai pas le nommer.

Un bref moment et ce fut fini.

Ses émotions une fois de plus maîtrisées, il hocha la tête puis repoussa mes mains avant de se lever et de me contourner pour se diriger vers la fenêtre pendant que je restais assise sur le sol.

L'appartement d'Apollinarius n'avait pas de terrasse comme celui de Marius Servilius ou le mien mais un vaste balcon.

Dos tourné, Maximus parla au ciel et il n'y avait plus dans sa voix la moindre chaleur ni la moindre tendresse ... elle était froide, impersonnelle ... celle d'un général venant de prendre une décision.

"Je veux te remercier d'avoir défendu mon honneur." Dit-il de sa voix grave et grondante dénuée de toute émotion tout comme sa figure devait l'être. "C'était difficile de rester, assis, là, à écouter ces gardes parler de moi de cette manière mais ce que tu as fait est dangereux pour toi."

Les larmes noyèrent mes yeux et je fermai les paupières plusieurs fois d'affilée pour les refouler.

Silencieusement, je me levai et allai tout contre lui. Je glissai mes bras autour de sa taille, appuyant mes seins contre son large dos, mon ventre contre ses fesses rondes et dures comme la pierre, lui offrant ainsi le réconfort de ma chair.

En dépit des années passées, j'étais de retour en Mésie car malgré ma liberté, ma richesse et ma puissance, je n'avais rien d'autres à lui offrir que moi-même.

Et, comme en Mésie, son self-control gagna encore.

Maximus se tordit et s'éloigna de moi. Il n'y avait aucune colère dans son geste.

Aucun rejet.

Aucune violence.

Juste un état de fait.

Et c'était cela le pire!

"J'ai besoin d'être seul un moment. .. Pour marcher. " Dit-il et sa voix semblait comme étranglée, comme si sa gorge était sèche ou comme s'il devait faire un énorme effort pour la maîtriser.

Ou les deux.

Mes yeux s'embruèrent à nouveau tandis que je contemplais son large dos qui s'éloignait.

Maximus ferma la porte avec une remarquable retenue pour un homme de sa taille et pour un commandant et également pour un homme dont la virilité indéniable avait été mise en doute par de misérables ruffians avant d'être rachetée par une femme.

"Je suis désolée, Maximus. .." Chuchotais-je. "Oh, je suis si désolée!"

L'honneur brisé – 180 A.D.

Maximus ne revint pas pour le déjeuner.

Il ne revint même pas l'après-midi.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il le fasse.

Je reconnaissais le chagrin et la douleur quand je les voyais et le chagrin et la douleur transparaissaient dans les yeux de Maximus quand j'avais écarté de force ses mains derrière lesquelles il camouflait son visage.

De cette sorte de chagrin et de douleur qui vous incite à vous recroqueviller dans un coin sombre, les yeux hermétiquement clos et à souhaiter ne plus jamais voir le soleil se lever. A tout le moins pour vous.

Par tous les dieux !

Comme je connaissais cette sensation!

Je ne l'avais que trop vécue tant comme petite fille effrayée, comme putain triste et expérimentée que comme veuve riche et respectable, état sans doute plus solitaire que les deux autres ne l'étaient.

Et maintenant j'avais infligé ce chagrin et cette douleur au seul homme que j'aimais. Que ce soit involontairement ne changeait rien au fait ni ne m'apportait la moindre consolation. Je voulais sauver Maximus, le libérer et lui rendre sa vie et ses espérances et lui offrir l'amour ... et la seule chose que j'avais réussie à faire était d'ajouter un poids supplémentaire à ses épreuves.

Comme je l'ai déjà dit bien souvent, les dieux ont un drôle de sens de l'humour.

Je restai longtemps dans le salon d'Apollinarius, près de la fenêtre, regardant les jardins sans les voir véritablement, retournant dans mon esprit les événements de la journée encore et encore. Était-il possible qu'ils se soient produits cet après midi?

Était-il possible que tant de choses aient pu se produire en si peu de temps?

Était-ce vraiment ce matin que je m'étais éveillée de ce rêve où gambadait ma petite fille et où pataugeait dans le ruisseau ce garçon aux yeux verts qui ressemblait tant à Maximus?

Était-ce vraiment il y a quelques heures que j'étreignais Maximus contre ma poitrine? Que j'embrassais ses lèvres et me délectais de leur chaleur, de leur texture et de leur goût?

Était-il possible qu'il y a une semaine j'étais encore entièrement aux commandes de ma vie?

Je soupirai et mon soupir était tellement profond, tellement proche de la souffrance qu'il ressembla à un sanglot.

Trop épuisée, trop vidée pour même me fâcher contre moi, je frottai d'un geste las mes yeux puis retournai à mon propre appartement, espérant, contre toute attente que Maximus serait là même enfermé dans sa chambre à coucher.

Mais quand j'y pénétrai, la porte de la deuxième chambre à coucher était ouverte démontrant à l'évidence qu'il n'y avait personne à l'intérieur.

Traînant les pieds comme une vieille femme, je me dirigeai vers ma propre chambre à coucher, fermai la porte, m'allongeai sur ma liseuse et fermai les yeux et, comme cela ne s'avérait pas suffisant pour bloquer la lumière venant de l'arcade et des fenêtres, je les couvris de mon avant-bras essayant vainement de m'isoler du monde. De m'isoler de la vie et de la douleur qui existe tant que vous êtes en vie.

C'était comme en Mésie, encore une fois, et j'étais, à nouveau, couchée sur un divan dans l'obscurité d'une tente militaire, les bruits des chevaux et des hommes atténués par la fermeture de la porte de la tente et par mon propre refus de revenir à la lumière et dans le monde réel.

C'était comme en Mésie, encore une fois, et il n'y avait même pas une petite fille africaine demeurant dans les coins obscurs, pour veiller, en silence, sur ma solitude et mon désespoir et m'offrir tout le réconfort enfantin qu'elle pouvait imaginer.

Il n'y avait pas de Rufa non plus pour brosser mes cheveux dans une tentative timide et innocente d'apaiser mon cœur et mon âme troublés par des sentiments et des événements qu'elle était trop jeune pour comprendre en dépit du fait qu'elle était la petite servante d'une putain.

C'était comme en Mésie, encore une fois, et il n'y avait même pas ma petite servante pour apporter un bassin d'eau parfumée et humecter mes bras et mon cou, ma peine étant si intense qu'elle m'avait même empêchée de lui montrer ma gratitude pour ses efforts enfantins et innocents.

Il n'y avait pas de Rufa mais il y avait Nicia car je n'étais plus en Mésie mais à Ostie et je n'étais plus Julia 'la meilleure que j'ai jamais élevée' mais Dame Julia Servilia, la riche veuve de Marius Servilius Tibullus, la femme qui possédait une flotte marchande, la seconde après celle transportant le grain impérial, et qui pouvait s'acheter ce qu'elle voulait ... à l'exception de l'amour du seul homme qu'elle aimerait jamais. Qui ne pouvait même pas songer prétendre à cet amour.

Il n'y avait pas de Rufa mais il y avait Nicia et cette manière de frapper discrètement à ma porte n'était qu'à elle.

Je ne pris pas la peine de répondre. Elle entrerait de toute façon.

Alors, je roulai sur le côté et tournai le dos à la porte, refusant de lui laisser entrapercevoir mon état d'affliction intense et mon sentiment de défaite.

Nicia entra, tenant entre les mains un plateau sur lequel se tenait une légère collation, l'odeur des poissons grillés dérivait jusqu'à moi. Je reconnaissais très bien l'odeur ... celle du turbot grillé et aromatisés aux herbes.

Un de mes plats préférés.

Ma servante grecque était une de ces femmes qui croient que rien ne peut être assez mauvais pour justifier de sauter un repas ... et qu'il est tout à fait impossible de résoudre un problème l'estomac vide.

Peut-être, que si, moi aussi, j'avais élevé six fils, j'aurais pu voir la sagesse de ses vues!

Sans mot dire, elle déposa le plateau sur la table basse voisine puis ferma les tentures pour occulter la lumière du soleil et alluma une lampe sur ma table de nuit.

Ceci fait, Nicia se dirigea vers le lit, prit la tunique vert bleu qu'elle avait gaiement choisie pour moi le matin même, les sandales assorties et les vêtements humides que j'avais jeté sur le côté après m'être changée et, silencieusement, quitta la pièce.

Une fois Nicia partie, je me remis sur le dos, vaguement honteuse de ne pas l'avoir remerciée ou tout au moins de ne même pas avoir fait l'effort de reconnaître sa présence et sa tentative pour m'apporter un certain réconfort.

Mais il y avait déjà trop de choses qui encombraient mon esprit pour lui dédier quelques pensées car, comme je l'ai dit, je n'étais pas en Mésie mais à Ostie.

Six années s'étaient écoulées durant lesquelles de nombreuses choses s'étaient produites depuis ma première rencontre avec Maximus et je n'étais plus une jeune fille délaissée de 18 ans qui venait de découvrir l'amour et la douleur de l'amour, du désir et du rejet.

Non, je n'étais plus la fille effrayée mais une femme et il y avait beaucoup à faire.

Il y avait des choix à faire et des décisions à prendre.

Était-ce vraiment ce matin que j'avais dit cela à Maximus?

Je fixai le plafond des yeux et, avec détermination, éloignai toute distraction pendant que je me concentrais sur le problème actuel.

Quand Nicia revint chercher le plateau, elle trouva les tentures ouvertes et moi, sous l'arcade, en train de regarder les jardins.

Ma servante en fut si choquée qu'elle ne remarqua même pas que je n'avais pas touché à mon déjeuner, que je n'avais bu qu'un peu d'eau aromatisée au citron de la fiole que j'ai toujours à portée de main.

"Nicia," Dis-je sans me retourner, "informes mes préposés aux bains que je serai là dans une heure ..."

Il y eut un bref silence puis Nicia parla d'une voix volontairement impassible.

"Comme vous le souhaitez, Domina. J'y ferai attention personnellement et reviendrai pour vous escorter quand tout sera prêt ..."

En dépit de sa tonalité neutre, on sentait poindre une légère excitation dans la voix de Nicia ce qui me fit sourire.

A sa manière, c'était une femme d'action et si je n'avais pas été si intensément focalisée sur ce que j'avais à faire, j'aurais été étonnée de ne pas avoir noté quelque chose d'aussi évident plutôt.

Mais j'avais déjà fait mes choix et pris mes décisions et, maintenant, il était temps de passer à l'action. Fidèle à sa parole, Nicia revint pour m'aider à me dévêtir et m'enveloppa dans un peignoir de coton blanc puis m'escorta jusqu'aux bains.

Le corridor pour y arriver était long et étroit et je suis sûre que les hôtes des propriétaires précédents profitaient de leur déplacement jusqu'au thermes pour avoir un bon aperçu de cette résidence digne d'un palais mais mon mari avait fait construire une deuxième série de bains confortables et réservés à leur usage.

Depuis que j'étais mariée avec Marius Servilius, cependant, il y avait eu peu de résidents à la villa. En dépit de sa richesse, Marius Servilius était un homme modeste.

Il appréciait le confort car il apportait la commodité et l'efficacité dans sa vie mais il n'y était pas inféodé comme les aristocrates romains l'étaient.

Pourtant les bains étaient l'exception et interdits à tous sauf à lui-même et à moi. Apollinarius fut informé qu'il pouvait les utiliser mais mon ancien précepteur préférait profiter des bains auxiliaires, le manque d'invités les rendant privés pour lui.

C'est seulement à la mort de Marius Servilius qu'il se laissa convaincre de partager avec moi nos bains privés, plus confortables et plus vastes.

Si la villa en elle-même était tout simplement étonnante, les bains, eux, ne pouvaient être qualifiés que de magnifiques, surpassant même la beauté et le luxe des pièces publiques et privées.

Si les bains des appartements du maître et de la maîtresse étaient la fierté et la joie de Nicassius, ceux-ci étaient ceux de mon mari.

Marius Servilius avait fait agrandir les originaux, les avait fait moderniser et décorer de ces thèmes marins qu'il appréciait tellement.

Les mosaïques recréaient des scènes sous-marines vives et stupéfiantes.

Des naïades sensuelles et de superbes tritons faisaient leur cour au dieu Neptune qui, majestueux, se tenait sur son char, coquille géante tirée par des chevaux énormes.

Des anémone, des poissons aux nageoires en forme de voile, des tortues marines, des étoiles de mer, des coraux, des calamars tourbillonnants et des poulpes étaient rendus, sur les murs et les sols, en des couleurs si naturelles et avec des mouvements si souples et si vifs qu'ils donnaient une impression de vie et de réalité extraordinaire.

D'énormes coquillages importés des différents coins de l'empire étaient posés dans les coins renforçant par leurs délicates teintes pastelées et nacrées l'impression de se trouver au centre de l'océan.

Cette illusion marine était également soulignée par la présence des morceaux de corail exotiques blancs, rouge orangés et, même, noirs posés çà et là dans les pièces.

Et pour compléter ce décors féérique, l'architecte avait imaginé de placer les fenêtres haut dans les murs de manière à ce que la lumière du jour tombe droit sur les énormes piscines et se réfléchisse sur leurs surfaces, emplissant l'endroit d'une lumière verdâtre qui donnait l'illusion d'arpenter un paysage sous-marin.

J'avais beau les avoir utilisés maintes fois, jamais les bains de la villa ne manquaient de me stupéfier par leur quiétude et leur luxe apaisant.

Y entrer était comme pénétrer dans une caverne marine, tous les bruits étant assourdis par les murs et les portes épaisses, seul le bruit de l'eau - éclaboussure ou ruissellements - me tenait compagnie.

Il y avait quelque chose de profondément apaisant et satisfaisant d'avoir ces énormes bains juste pour moi seule, une de ces choses qui ne cessaient jamais de m'apporter du plaisir comme s'ils avaient été spécialement conçus pour me rembourser du manque d'intimité et des bains bruyants que j'avais été forcée de partager pendant des années avec mes camarades esclaves et putains ou avec des centaines d'autres femmes lors de mon existence d'affranchie de fraîche date et de célibataire, à Rome.

Mais comme je l'ai déjà dit, aujourd'hui, je n'avais pas le temps de me laisser aller au luxe d'y errer comme j'en avais l'habitude avant de prendre mon bain.

Au lieu de cela, dès que je fus entrée, je fis glisser ma tunique, congédiai Nicia et me remis entre les mains de mes préposées aux bains.

Comme la plupart de mon personnel, c'étaient des femmes efficaces, silencieuses et parfaitement qualifiées et, soudain, je pensai que certains hommes aiment, chez leurs putains, ces qualités que j'estime tant chez mes domestiques.

Je n'y avais jamais pensé auparavant mais, en ce jour de révélations surprenantes, cela me semblait autrement important.

Ces femmes avaient été achetées par Athenodorus à la demande de mon mari peu avant notre mariage dans le but de me fournir le personnel nécessaire pour me servir puis avaient été libérées avec les autres esclaves de la maison comme présent de mariage.

C'étaient des expertes dans leurs professions, ayant été des esthéticiennes, des masseuses, et des coiffeuses dans les meilleurs bains romains.

Après avoir travaillé dans les thermes de l'Urbs, elles devaient sans doute trouver la vie à ma villa trop calme ou même ennuyeuse mais aucune ne se plaignit et, en temps voulu, elles se marièrent et eurent des enfants légitimes ; la souple masseuse africaine à Sempronius, le colossal nubien maître des écuries. Elles me prirent en charge et frottèrent tout mon corps avec de l'huile de lotus puis râpèrent ma peau avec des strigiles en bronze.

Elles me conduisirent au sudatorium (*) où je suai abondamment.

Après la douche, le tepidarium et le caldarium prirent soin de préparer mon corps pour le massage, par contre, je laissai, le frigidarium et la natatio (* *) qui correspondaient mieux aux hommes comme mon mari et Apollinarius tout comme le gymnase attendant, car les hommes sont de loin plus aventureux et plus sportif que moi.

Elles lavèrent également mes longs cheveux et les séchèrent, puis les peignèrent, les brossèrent et les parfumèrent.

Tandis que la masseuse frottait mon corps avec de l'huile parfumée une fois de plus et exerçait sa magie sur mes muscles noués pendant presque une heure, une esthéticienne prenait soin de mon visage et de mon cou tandis que deux autres femmes faisaient la même chose avec mes mains et mes pieds.

Durant tout ce temps, je restai parfaitement calme sur la table de massage, les yeux fermés, l'esprit concentré sur les prochaines étapes à accomplir avec une telle intensité que c'en était presque douloureux.

Quand elles eurent fini, c'était le début de soirée et Nicia était de retour. Elle m'enveloppa dans mon peignoir puis m'escorta jusqu'à mon appartement de cette manière possessive qui n'appartenait qu'à elle et qui amusait tant Apollinarius et qui m'irritait toujours un peu.

Mais, ce soir, cela ne me déranger pas.

Au contraire. Pour la première fois, depuis notre rencontre à mon appartement à Rome, il y a cinq ans, dans l'immense solitude que ma vie semblait devoir être, cette attitude maternelle de la femme grecque était curieusement et soudainement la bienvenue.

La villa était silencieuse.

J'ai toujours exigé que l'on évite tout bruit inutile autant que possible car je ne peux comprendre ces gens qui gardent des musiciens à domicile pour leur jouer des mélodies à la flûte ou à la harpe des heures durant.

Les domestiques avaient été complètement informés de mon amour pour la quiétude et se conformaient à mes vœux ... pourtant, ce soir, il y avait autre chose.

C'était comme s'ils retenaient leur souffle de crainte de me déranger, c'était un silence chargé de tension et d'inquiétude comme celui que j'avais expérimenté avant de me diriger vers les bains. Un silence lourd très proche de celui qui précède la tempête.

Mais ça c'était ma perception ce tantôt car, maintenant, je venais de faire mes choix et de prendre ma décision et je me sentais parfaitement calme et déterminée.

La première chose que je notai en entrant dans mon appartement fut que la porte de la chambre à coucher de Maximus était fermée.

Je m'arrêtai et me retournai pour faire face à Nicia.

"Votre invité est revenu peu de temps après que vous soyez partie pour les bains, Domina. J'étais ici, prenant soin de vos vêtements." Me dit-elle à voix basse. "Il paraissait. .. fatigué et je lui ai demandé s'il voulait son bain. Il m'a remerciée et j'ai envoyé Athenodorus pour s'en occuper puis je lui ai apporté un plateau avec un repas froid et du vin et il m'a encore remerciée ..."

Je jetai encore un bref coup d'oeil à la porte fermée.

Sous elle, une mince ligne dorée était clairement visible.

Maximus était-il en train de dîner tout seul? Était-il en train de lire? Ou était-il simplement assis et revivait-il, à la lumière des lampes, encore et encore, l'humiliation et la honte qu'il avait endurée de la part des gardes, ainsi que je l'avais fait plus tôt?

Revivait-il l'humiliation d'avoir été dégradé et asservi alors qu'il aurait du être révééré comme le vrai empereur de Rome?

Revivait-il l'humiliation d'avoir entendu sa virilité mise en question avant qu'une femme ne la sauve?

Comme répondant à un signal, des bruits de pas se firent entendre de l'autre côté de la porte fermée.

Des bruits de pas agités, tellement proches de ceux d'un lion mis en cage.

Ce genre de bruit obsédant qui dénote une violence à peine contenue et meurtrière.

Nicia me regarda d'un air soucieux. Je me forçai à bouger.

Sur le seuil de ma chambre à coucher, je me retournai encore.

"Merci, Nicia. Je n'aurai plus besoin de toi ce soir."

Elle n'hésita qu'un bref instant avant d'incliner la tête.

"Devrais-je vous réveiller demain, Domina?"

Silencieusement, je fis non de la tête.

"Bonne nuit, Domina."

"Bonne nuit, Nicia." Dis-je avant d'entrer dans ma chambre mais je m'arrêtai encore et me tournai vers elle pour la troisième fois.

"Nicia?"

La femme grecque me regarda.

"Oui, Domina?"

"Merci ... merci ... pour tout ..."

Un sourire hésitant apparut sur son visage rond et désolé.

"C'est un plaisir, Domina. Dit-elle doucement puis elle quitta le salon, refermant silencieusement la porte derrière elle.

Je restai sur le seuil un moment, fermai les yeux et posai mon front contre le chambranle de la porte, écoutant en silence les bruits de pas provenant de la deuxième chambre à coucher. Écoutant, en silence, les bruits exprimant la tension et l'anéantissement.

Écoutant, en silence, les bruits exprimant les blessures, l'affliction et le désespoir.

Mais il n'y avait rien à gagner à rester là comme ça alors je me forçai à ouvrir les yeux et, sans plus regarder la porte fermée qui encore une fois se tenait entre Maximus et moi, j'entrai dans ma chambre à coucher.

Des lampes étaient allumées et la pièce était inondée d'une lumineuse lumière dorée.

Je me tins devant le grand miroir poli et laissai glisser mon peignoir en un mouvement fluide et gracieux. Il s'étala sur le sol dans un petit bruissement.

Dans la prostitution, savoir se déshabiller avec grâce est tout un art. Pas tellement parce que les hommes l'apprécient car la plupart d'entre eux sont trop obnubilés par la poursuite de leur propre plaisir égoïste que pour prêter attention aux préliminaires. Mais quand vous êtes une putain, la finesse est ce qui vous rend différente ... ce qui vous rend spéciale ... ce qui vous permet de garder un semblant de dignité même si vous vivez jour après jour immergé dans l'indignité et la déchéance.

Durant ces six dernières années, je m'étais toujours déshabillée avec une rapidité et efficacité dans l'intimité de ma vie d'affranchie, l'intimité d'une femme qui ne voulait d'aucun homme si ce n'est celui qui arpenterait sans repos la chambre à coucher voisine.

Une femme désirée par de nombreux hommes à l'exception de son propre mari ... tandis que le seul homme qu'elle aimerait jamais refusait de la faire sienne en dépit de son indéniable désir à lui et de son évidente envie à elle.

Six années s'étaient écoulées depuis que j'avais reçu mes derniers ordres en tant qu'esclave et putain et, pour la première fois depuis que j'avais laissé derrière moi tant l'esclavage que la prostitution, c'était rassurant de voir que mon entraînement ne m'avait pas abandonnée ... que les gestes et les mécanismes me revenaient avec une facilité due à une longue pratique.

Je regardai mon reflet dans le miroir poli.

Il n'y avait pas d'autres commentaires possibles.

Je suis belle.

C'est aussi simple que cela.

Les gens vantaient ma beauté depuis mon enfance et en grandissant j'en avais en permanence la preuve que ce soit dans le reflet des miroirs polis ou dans l'étincelle qui hantait le regard des hommes ou dans l'éclat qui brillait dans celui des femmes qui croisaient mon chemin.

Le regard des hommes luisait d'admiration et de convoitise et celui des femmes d'admiration et d'envie.

Être belle n'avait jamais été important pour moi.

Apollinarius avait l'habitude de dire que, comme l'argent et la puissance, la beauté n'est rien pour celui ou celle qui l'a à profusion et qu'avoir les trois à la fois m'empêchait de les apprécier dussè-je vivre cent ans ... ce qui serait probablement le cas.

J'étudiai mon reflet de près, essayant de me voir comme les autres me voyaient ... Comme Maximus me voyait.

Mes cheveux cascadaient le long de mes épaules et de mon dos en sauvages vagues rousses qui scintillaient à la lueur éclatante des lampes en une myriade de reflets d'or, de cuivre et de bronze, encadrant un visage qui n'était ni d'une beauté classique ni d'une beauté exotique mais un subtil mélange des deux.

Il n'y avait pas trace de douceur dans mon visage.

Au contraire, il était tout en méplats et en angles et les lumières et les ombres soulignaient la qualité des os.

Apollinarius avait aussi l'habitude de dire que sa beauté était sans âge et que même si je vivais jusqu'à un âge avancé, mon visage resterait inchangé et stupéfiant.

À vingt quatre ans, je savais que ma première jeunesse était derrière moi mais je n'appréhendais pas encore l'idée de la vieillesse. Ou peut-être n'avais-je jamais vraiment été jeune car, malgré mes vingt quatre ans, je me sentais si vieille que le passage du temps avait perdu sa capacité de m'effrayer alors qu'il tourmentait tellement les autres femmes.

Le miroir montrait un front où s'esquissaient de hauts sourcils dorés surplombant de grands yeux au bleu profond frangés de longs cils sombres et fournis.

Un nez fin et élégant finissait au-dessus d'une bouche généreuse.

Des pommettes hautes et un menton ferme et triangulaire.

Un long cou gracieux, des épaules crémeuses se terminant par de longs bras ravissants, des poignets minces et des mains fines et racées.

Des seins fermes, fiers, bien proportionnés, ni trop généreux ni trop petits et couronnés par de délicats tétons couleur corail, un petit grain de beauté couleur châtaigne mûre ornait le côté intérieur du sein gauche.

Un ventre lisse, crémeux, doucement arrondi, parfaitement féminin et un deuxième grain de beauté, plus grand et de couleur cuivrée près de mon nombril.

Un triangle aux boucles de bronze foncé colorait mon aine.

Une taille étroite mais souple, des hanches féminines, des cuisses sculpturales et longues, des jambes terminées par des chevilles délicates et des pieds longs et aussi élégants que mes mains. Comment a-t-il pu ne pas t'aimer ? N'importe quel homme sain d'esprit..."

La voix de Maximus résonnait dans mon esprit me rappelant ce moment où, lors d'un dîner partagé dans l'intimité de mon salon, il avait laissé échapper ses pensées et ses sentiments.

Son manque de contrôle l'avait visiblement embarrassé et, dans l'exaltation de cet aveu inattendu, je choisis de feindre de ne pas l'avoir entendu.

Sur le moment même cela m'avait semblé être la bonne attitude. Mais, maintenant, cela ressemblait à de la sottise ... une sottise qui, depuis la Mésie, se reproduisait, à chaque fois, en opacifiant mon raisonnement dès qu'il s'agissait de Maximus.

Nue, devant le miroir poli, je restai immobile si longtemps que l'on aurait pu me prendre pour une de ces statues qui peuplaient la villa et ses jardins.

D'ailleurs, en dépit du bain, du massage et des autres soins, je me sentais aussi froide qu'elles.

Ce qui n'était pas exactement la meilleure façon d'être étant donné ce que je voulais accomplir de manière imminente.

J'inspirai profondément, fermai les paupières puis expirai doucement, très doucement.

Seul le délicat vacillement des flammes des lampes à huile troublait le silence de ma chambre à coucher mais ce faible bruit fut bientôt remplacé dans ma tête par une voix de femme si familière, si proche il n'y avait pas si longtemps et qui pourtant maintenant appartenait à un autre monde, à une autre vie, ... une vie qui avait existé il y a une éternité.

"Les hommes ne veulent pas d'une statue sans vie mais d'une chose ardente et fougueuse ! Allons, fille futée! Laisse le sang courir dans tes veines! Laisse-le t'enflammer! Montre-leur ce qu'ils veulent voir! "

"Fille Futée".

Turia m'appelait toujours "fille futée", utilisant rarement mon nom et uniquement quand Cassius était dans les parages et risquait de l'entendre

Elle me détestait.

Elle me détestait depuis l'enfance car j'étais beaucoup plus belle qu'elle ne l'avait été.

Elle nous détestait toutes car nous étions fraîches et jeunes alors qu'elle ne l'était plus.

Elle nous détestait toutes mais moi par dessus tout car j'étais la favorite de Cassius depuis l'enfance tandis qu'elle n'était plus qu'une ancienne maîtresse qui devait à son travail de gardienne et d'entraîneuse de ses filles de garder un certain degré de puissance ... et de rester proche de lui.

"Allons, fille futée! Ce n'est quand même pas si difficile pour une chose futée comme toi! Ou le problème est que tu te trouves trop importante pour faire pour cela?"

J'ouvris les yeux et envoyai un sourire subtil à mon propre reflet.

C'était un mouvement à peine perceptible pourtant l'apparence de mon visage changea et il perdit son habituelle expression hautaine et détachée pour s'épanouir en une expression sensuelle et engageante. Ma bouche entrouverte paraissait non seulement plus généreuse mais également aguichante. Mes seins semblaient avoir gonflé et mon déhanchement légèrement lascif promettait des délices voluptueuses.

Une douce chaleur se répandit dans tout mon corps et ma peau sembla devenir plus satinée et plus lumineuse.

Oh oui, mon ancienne formation ne m'avait pas abandonnée et Julia "la meilleure que j'ai jamais élevée" était bien là, sous ma peau, tout comme la petite fille effrayée qui n'avait jamais eu de poupée et rêvait à sa mère.

Et cette nuit, j'étais curieusement soulagée de constater qu'elle n'était pas morte. Qu'elle ne mourrait jamais. Qu'elle vivrait éternellement à l'intérieur de moi.

Dans mon esprit, la voix de Turia fut remplacée par une autre, une voix d'homme cette fois.

"Tu sais, Julia? Tu fais partie des rares femmes qui ont compris, VRAIMENT compris, que la prostitution est autant un art qu'une science ..."

Si j'avais, à nouveau, fermé les yeux, j'aurais été capable de le voir en train de s'adosser contre les nombreux coussins de son lit, souriant avec l'arrogance qui vient naturellement aux hommes qui ont été élevés pour la puissance avec la même détermination obstinée que celle dont il s'était servi pour m'élever aux plaisirs.

Mais depuis cette nuit, en Mésie, où j'avais enfoncé dans sa gorge un poignard volé mettant ainsi un terme à son arrogance et à ma soumission, j'évitais, soigneusement, de reconstituer ses traits des ombres de la mort. Et, cette nuit, voir le visage détesté de Cassius n'était vraiment pas ce dont j'avais besoin.

Alors, j'éloignai son souvenir de ma mémoire avec une facilité relevant d'une longue pratique des arts de la survie mais pourtant toute ma volonté ne fut pas suffisante pour m'empêcher d'entendre encore une fois sa voix.

"Julia, Julia ... vraiment, tu es la meilleure que j'aie jamais élevée. Tu es si naturelle. Si réellement décontractée. Tu es née pour cela comme très peu de femmes le sont ... Tu devrais en être reconnaissante, Julia. Tu devrais m'en être reconnaissante ... car j'ai donné un but à ta vie ..."

Avait-il raison?

Était-il possible qu'être une putain ait été ma vraie nature?

Qu'être une putain m'était aussi naturel qu'être poète ou ingénieur l'était pour d'autres?

Qu'être un guerrier et un chef était si naturel à Maximus?

Si les réponses - redoutées - à ces questions devaient un jour venir, ce serait cette nuit.
Une bonne putain se reconnaît à sa facilité à anticiper le besoin des hommes et à les contrôler.
Une très bonne putain anticipe leurs besoins mais connaît aussi leurs désirs mieux qu'eux-mêmes et sait les satisfaire sans qu'ils aient besoin de le demander.
Mais ce qui rend une putain exceptionnelle est sa capacité à affronter l'inconnu les yeux fermés et à en sortir victorieuse.
Il y a six ans, j'étais exceptionnelle et c'est pourquoi j'avais été choisie pour séduire le mystérieux et redouté Général Maximus Decimus Meridius et l'entraîner dans un piège.
Il y a six ans, j'avais reçu pour la dernière fois l'ordre de me prostituer et d'entrer les yeux fermés dans l'inconnu.
Il y a six ans, je m'étais transformée en une femme avec une mission.
Il y a six ans, les hommes qui m'avaient choisie avaient également signé leur arrêt de mort, par la même occasion.
Il y a six ans, le Général Maximus Decimus Meridius avait brûlé entre mes bras comme je m'étais consumée dans les siens et n'avait jamais été si proche de trahir sa parole.
Il y a six ans, j'avais également commis une sacrée erreur : j'avais laissé Maximus s'éloigner de moi ... Hébétée par l'intensité de mes sentiments que je venais de découvrir, abasourdie par ma rencontre avec le seul homme que j'aimerais jamais, désespérée par le besoin qu'il me voie comme la femme que je pourrais être et non pas comme l'esclave et la putain que j'étais, je fus incapable d'aller jusqu'au bout, de l'attirer de nouveau dans mes bras et finalement dans mon lit. Je voulais qu'il y vienne de lui même, qu'il franchisse la dernière étape, qu'il se tourne vers moi par désir à défaut d'amour.
Il y a six ans, je voulais être une femme, pas une putain ...
"Ainsi il t'emmène dans sa province abandonnée des Dieux ... L'opportunité que tu attendais, n'est-ce pas? L'opportunité pour une chose futée comme toi de prendre les commandes ..."
Turia m'avait fait appelé la veille de notre départ pour la Mésie. Elle n'était plus que l'ombre de la femme qu'elle avait été, expectorant sa vie sur un divan fané dans une annexe de la villa où elle avait été isolée. Elle n'avait jamais été vraiment belle mais plutôt voluptueuse pourtant la consommation l'avait réduite à l'état de squelette aux cheveux ternes, aux yeux fiévreux et à la peau jaunie et plissée comme un vieux parchemin.
Même sa voix était différente et ressemblait aux bruits secs que font les feuilles mortes quand on les écrase. Elle grinçait, un son vaguement écoeurant ponctué par un halètement caverneux qui lui tenait lieux de respiration.
"Tu dois être heureuse, fille futée. Ta chance de t'échapper ... du moins c'est ce que tu crois! "
Une toux incoercible l'interrompit et elle m'indiqua d'un geste de lui verser de l'eau, d'un mouvement aussi impatient et exaspéré que ceux qu'elle avait quand elle me grondait d'avoir couru nu-pied dans la poussière ou sur l'herbe fraîchement coupée.
J'avais versé l'eau et, quand je mis la coupe dans sa main, je vis qu'il y avait du sang sur l'étoffe qu'elle avait pressé contre ses lèvres.
Elle avait suivi mon regard et eut un sourire mauvais qui me fit dresser les poils de la nuque.
"Je te déteste, Julia. Depuis toujours! Mais ce n'est pas une nouvelle pour une fille futée comme toi, n'est-ce pas? Je te déteste et, maintenant, tu penses que tu vas être débarrassée de moi ..."
Avec un dernier effort, la mourante qui avait été la maîtresse de Cassius se hissa sur un coude osseux et me regarda avec une lueur démente au fond de ses yeux fiévreux.
"Tu peux aller au bout du monde et la mort me réclamer bientôt mais tu ne seras jamais libre, Julia! JAMAIS! Ah, il te donnera peut-être ta liberté un jour! Tu pourrais l'avoir dès maintenant si tu daignais t'abaisser à la lui demander en usant de tes charmes ... mais tu ne le feras pas. Tu es trop fière pour demander alors ... pour supplier ... n'est-ce pas, fille futée?"
Elle agrippa ma tunique de ses doigts qui ressemblaient à des serres et je dus faire un effort pour ne pas me boucher le nez quand les effluves nauséabondes de fièvre, de maladie et de mort émanant de son corps non lavé atteignirent mes narines.
"Tu ne seras jamais libre, Julia! Jamais! Tu obtiendras peut-être ta liberté mais tu resteras toujours une putain! Une putain, Julia! C'est ce que tu es et ce que tu seras toujours! Une PUTAIN! "
Turia relâcha ma tunique et enfonça méchamment ses ongles effilés comme des poignards dans mes seins pour me repousser.
"C'est le vrai esclavage, fille futée! Etre une putain. Il n'y a pas d'issue à la prostitution, Julia. Il n'y a que la mort. Peu importe que ton apparence soit respectable ou le nombre d'hommes qui voudront t'épouser ou de combien d'argent tu pourras disposer, tu ne seras jamais qu'une putain. Une putain, Julia! Une PUTAIN! "
Tremblante de fureur, Turia cracha dans ma direction.
"Tu peux être sa préférée, être jeune, belle et futée mais j'étais une maîtresse, pas une putain! Et la mort me libérera bientôt même de ça! "
Je frissonnai à l'évocation de cette femme qui avait été la nemesi de mon enfance, de cette femme morte et oubliée depuis longtemps, sa vie et son nom à ce point sans importance qu'ils n'appelèrent point une épitaphe mais seulement les malédictions des filles qu'elle avait entraînées pour son maître.
Avait-elle raison?

N'y avait-il aucune échappatoire à la prostitution?
Était-ce vrai que c'était le vrai esclavage?
Est-ce vrai que peu importe ma respectabilité et ma richesse je ne serais jamais qu'une putain?
Cassius avait-il raison quand il disait qu'être putain était non seulement mon destin mais également ma nature et ma vocation?
Tant de questions et toutes les réponses si proches en cette nuit de vérités.
Car, ces réponses, je les aurais après avoir traversé le salon et poussé la porte de la deuxième chambre à coucher pour faire face à Maximus non en tant que Dame Julia Servilia ou Julia Antonina, l'affranchie impériale. Même pas en tant que Julia "la meilleure que j'aie jamais élevée " ainsi que je lui avais été présentée en Mésie mais comme la putain exceptionnelle que j'avais été et que j'étais peut-être toujours. Ainsi qu'il l'avait dit à Apollinarius, ce n'était plus le temps des paroles ... Ni le temps des rêves, des espoirs et des masques.
Comment réagirait-il à ma présence, envahissant hardiment son sanctuaire?
Comment réagirait-il en voyant cette femme qui n'était plus la femme patiente, aimante et espiègle qu'il avait apprise à connaître mais une lionne épiant sa proie?
Comment réagirait-il à la vue de la putain experte qui pouvait deviner les hommes au premier regard, prévoir leurs désirs et les satisfaire d'une manière qui les laissait drainés, épuisés et changés pour toujours?
Serait-il en colère?
Me maltraiterait-il? Me maudirait-il?
Me frapperait-il?
Ou m'utiliserait-il simplement aussi brutalement que les soldats utilisent leurs putains?
Cela importait-il qu'il soit en colère? Qu'il me maltraite, me maudisse ou même me frappe?
Cela importait-il qu'il m'utilise comme une putain?
Tout était préférable à ce retrait en soi! A ce dédain!
Tout était préférable à la vue de la douleur et de la peine qui hantaient ces yeux couleur de mer
Tout était préférable à cette attitude de défaite, à cette honte et à cette humiliation qu'il avait endurées si peu auparavant.
Que serait-ce que les abus et les malédictions ou, même, une claque ou deux et un corps endolori si cela lui rendait sa fierté? Si cela lui rendait sa virilité blessée? Si cela lui permettait de redevenir lui-même?
Avec un soupir, je marchai vers une armoire que je gardais toujours close, l'ouvris et en sortis une fiole sculptée en albâtre et une boîte rectangulaire en laque et les plaçai, toutes les deux, sur ma coiffeuse.
Je m'assis sur le tabouret capitonné qui se trouvait devant elle et ouvris la boîte laquée qui contenait les cosmétiques que j'utilisais rarement.
Pendant ma formation au bordel privé de Cassius, j'avais appris tous les artifices pour rehausser la beauté féminine mais une fois affranchie, je ne les employai plus qu'en de rares occasions.
Il était inutile que je m'inquiète sur mon habileté à les employer, une fois concentrée sur ma tâche, mes mains retrouvèrent comme par magie les mouvements nés d'une longue pratique.
Avec la précision méticuleuse d'un joaillier, je traçai une fine ligne de Kohl autour de mes yeux.
Les femmes romaines recourent au charbon de bois et à la craie pour embellir leurs traits mais le charbon de bois et la craie sont trop rustiques et trop bon marché pour Dame Julia Servilia.
Le mien était le meilleur Kohl égyptien, importé en Italie par mes bateaux; il était gris foncé et non noir car, seule, cette nuance s'accorde à un teint comme le mien.
Les femmes romaines utilisent également le safran (***) pour colorer leurs paupières mais pour les rares occasions où j'employais des ombres à paupières, je préférais utiliser un mélange oriental de turquoise et d'or en poudre extrêmement cher que j'appliquais à l'aide d'une petite brosse.
Une pommade couleur corail rehaussait l'éclat généreux de mes lèvres et les rendait plus tentantes qu'elles ne l'étaient déjà.
Refermant ma boîte à cosmétiques, je me levai et ouvris la fiole en albâtre.
Elle contenait de la poudre d'or.
Choisissant une énorme houppette, je l'appliquai en touches délicates sur mes épaules, le haut de mes seins, la courbe douce de mon ventre, la partie supérieure de mes cuisses et le bas de mon dos.
Puis, j'ouvris le coffret contenant quelques bijoux que je portais rarement et en étudiâi le contenu. Rien ne transcende davantage la nudité qu'un petit quelque chose qui fait que l'on n'est pas vraiment nu car c'est ce petit quelque chose qui attire l'attention sur le fait que rien d'autres ne couvre le corps.
Je connaissais mes trucs de putain et je les connaissais bien!
Manipulant les bijoux présentés sur le plateau couvert de velours à l'intérieur de la boîte, je jaugeai brièvement un tour de cheville de fabrication orientale consistant en une chaîne d'or mince avec des perles d'or, de corail et d'agate. Puis, mes yeux tombèrent sur une longue, et remarquablement ouvragée, chaîne en or. Elle était conçue pour être portée comme ceinture.
Je l'enroulai lâchement autour de ma taille et la fermai, la laissant retomber sur mes hanches. Une deuxième chaîne, plus courte, était fixée à la fermeture, une opale taillée, et une grande aigle marine se balançait à son extrémité. En place, la gemme se trouvait juste au-dessus des boucles de cuivre foncé qui ornaient mon aine.

Je refermai brutalement le couvercle de la boîte à bijoux, brossai distraitemment une dernière fois mes cheveux avant de me diriger vers la pièce où je gardais une partie de ma vaste garde-robe. Mes vêtements et leurs accessoires étaient si nombreux qu'ils remplissaient plusieurs pièces de la villa et, parfois, j'avais quelques difficultés à me rappeler où se trouvait tel habillement ou à quoi il pouvait bien ressembler.

Mais je n'eus, cette fois, aucune difficulté pour trouver ce que je cherchais.

Il y avait peut-être six ans que je ne l'avais plus vue mais je savais parfaitement où elle était rangée.

Il y avait peut-être six ans que je l'avais enlevée dans une tente militaire en Mésie avec l'aide d'une petite fille africaine après m'être réveillée d'un rêve terriblement doux juste pour découvrir que ce n'en était qu'un et que Maximus m'avait laissée pendant mon sommeil.

Prenant la fine tunique vert d'eau qui avait tellement scandalisé Maximus, je revins dans ma chambre à coucher et la tendis soigneusement dans la lumière, son tissu translucide était sans poids.

C'était une vêtue habilement conçue pour la séduction et le plaisir. Elle était constituée de quatre longs pans de soie -- deux à l'avant et deux à l'arrière -- cousus ensemble aux épaules avec un fil d'or.

Les pans totalement indépendants pouvaient être croisés l'un sur l'autre ou maintenus séparés lorsque l'on utilisait une ceinture. Cela dépendait de ce que vous vouliez montrer ou cacher.

J'enfilai la tunique par la tête et la laissai retomber sur mes épaules, puis libérai mes cheveux en les soulevant et en les secouant avant d'arranger la soie autour de mon corps.

Le tissu vaporeux caressa les courbes de mon corps comme les mains d'un amant, mettant mes seins en valeur et laissant entr'apercevoir les ombres tendres de mon ventre, la chaîne d'or et l'aigle marine brillant à travers les plis fragiles. Je rejetai la ceinture afin de permettre au tissu de tourbillonner et de flotter librement autour de mon corps nu.

Ceci fait, je détaillai une fois de plus mon reflet, l'étudiant soigneusement et essayant de me voir telle que Maximus me verrait quand je pénétrerais dans sa chambre à coucher ... Des cheveux flamboyants, un visage délicatement maquillé, une peau saupoudrée d'or et enveloppée dans ce qui ressemblait à une poignée d'écume.

Je n'étais plus la froide et distante Dame Julia Servilia, cette beauté statuesque et distante sur laquelle se retournaient les hommes et dont ils demandaient à la hâte le nom et les chances qu'elle soit disponible.

Non, je ne le lui ressemblais plus, je ressemblais plutôt à quelque déité mystérieuse et sensuelle dont la bouche généreuse et les yeux bleus vifs promettaient des plaisirs ineffables.

Comment a-t-il pu ne pas t'aimer ? N'importe quel homme sain d'esprit..."

La voix de Maximus, obstinément, résonnait dans ma tête et je me forçai à tenir éloigné ce grondement chaleureux que j'aimais tant car cette nuit il n'y avait pas de place ni de temps pour l'amour ni même pour une illusion de celui-ci. Cette nuit, une seule chose comptait : rassembler les morceaux éparpillés de l'honneur perdu de Maximus et le reconstruire. Rendre à un homme fier et viril sa fierté et sa virilité. Le guérir quel qu'en soit le prix à payer. Le guérir et le libérer, peut-être pas de l'esclavage mais de la honte et de l'humiliation.

Après un dernier regard à la femme étrange et pourtant si familière qui se reflétait dans le miroir, je me détournai et me dirigeai pieds nus vers la porte.

Je franchis la distance qui séparait ma chambre à coucher et de celle de Maximus comme dans un rêve, m'arrêtai un instant pour écouter le son étouffé des bruits de pas incessants, pris une profonde inspiration puis, légèrement, frappai à la porte.

Les pas s'arrêtèrent instantanément.

"Maximus?" Appelais-je doucement.

Seul, le silence me répondit.

"Maximus?" Répétais-je.

Il n'y avait plus le moindre son de l'autre côté de la porte.

Je me rendis compte que je commençai à me mordre la lèvre inférieure et m'arrêtai. Ce n'était pas le moment des doutes mais de l'action. Je posai la main sur la poignée de la porte et la tournai.

La porte ne s'ouvrit pas.

Mon cœur sursauta et entreprit une course folle et trépidante. Il battait tellement fort que j'étais certaine qu'il devait s'entendre même de l'autre côté de la porte. Ma main sur la poignée de la porte tremblait si violemment qu'elle tressautait et je dus me forcer pour l'en empêcher et essayer encore de la tourner.

La porte était verrouillée de l'intérieur.

Maintenant ce n'était plus seulement mon cœur qui s'emballait c'était également mon esprit. Pourquoi avait-il fermé à clef la porte de sa chambre à coucher?

Avait-il prévu mes intentions?

Ou est-ce qu'il se défiait de lui-même après la nuit dernière, où hanté par des sentiments contradictoires, il avait erré sur la terrasse alors qu'il était censé dormir?

Craignait-il de ne pas me résister si j'allais à lui comme j'étais en train de le faire en ce moment? Craignait-il son propre besoin de réaffirmer sa virilité en utilisant brutalement ma propre chair?

Quelle que soit la raison, que la porte s'ouvre pour me laisser entrer dans sa chambre ne dépendait que de lui!

Pourquoi avais-je été aussi stupide en laissant la clé sur sa porte?

Pourquoi n'avais-je jamais remarqué qu'il y avait une clé et qui plus est introduite dans la serrure du côté de la chambre et non de celui du salon?

Je déglutis péniblement avant de me forcer à me calmer et à parler d'un ton neutre.

"Maximus, ouvre la porte."

Toujours le silence puis, les pas repartirent dans leur balade incessante et ce fut le seul son qui me répondit.

"Maximus, ouvre la porte." Répétais-je utilisant cette fois-ci inconsciemment ce que j'appelais 'la voix', ce ton glacial, ferme et impassible que j'avais appris de mon mari et qui faisait courir les domestiques à leurs tâches sans qu'ils aient même le temps de s'en rendre compte.

Pourtant j'aurais du me douter qu'un homme devenu commandant des armées du Nord par décret du divin empereur Caesar Marcus Aurelius Antoninus Augustus à vingt ans et quelque chose serait immunisée contre "la voix".

"Maximus," essayais-je encore tout en luttant pour ne pas laisser percevoir dans ma voix le désespoir qui commençait à m'envahir, "s'il te plaît, ouvre la porte. Nous devons parler ..."

Les pas s'arrêtèrent.

En esprit, je pouvais parfaitement imaginer Maximus, regarder d'un air las la porte qui nous séparait tout comme ses vœux de mariage nous avaient séparés six ans plus tôt et que ma sottise de maintenant menaçait de nous séparer pour toujours.

"Julia ... s'il te plaît ... Laisse-moi seul ..."

Sa voix était claire mais abattue.

Quels fantômes et quels démons était-il en train de combattre?

Ceux émanant de la fumée de sa ferme brûlée qui tourmentaient ses nuits comme les fantômes des esclaves celtes tourmentaient les miennes?

Ou ceux s'élevant de la fumée des champs de bataille où il avait répandu le sang pendant des années au service de Rome et de son empereur pour finir trahi par le fils de ce dernier?

Prenant une profonde, très profonde inspiration et me forçant à me calmer tout à fait, j'essayais encore.

"S'il te plaît, Maximus, ne me laisse pas en dehors ..."

A l'intérieur de la chambre à coucher, Maximus fit deux pas hésitant, s'arrêta mais ne répondit pas.

Alors, j'écrasai mon poing droit contre la lourde porte en chêne sculptée.

La douleur explosa et se répandit le long de mon bras jusqu'à mon épaule mais je n'en eus cure enregistraient simplement mentalement le malaise.

"Par tous les dieux, Maximus! N'essaie pas de me laisser en dehors! Ouvre cette porte!"

J'entendis comme un gémissement, une sorte de soupir intense et douloureux.

Quand Maximus parla sa voix était rauque comme déchirée.

"C'est ... C'est juste que j'ai besoin ... d'être seul ..."

"Non, Maximus. Nous devons parler. Maintenant. Ouvre la porte ..."

"Nous parlerons, Julia. Nous ... parlerons ... mais pas maintenant ... pas ce soir ..."

"Maintenant, Maximus!"

J'entendis la panique transparaître dans ma voix et me maudis intérieurement.

Maximus la perçut également et me répondit comme le général qui s'adresse à une recrue effrayée sur le point de partir se battre pour la première fois.

"Plus tard, Julia. Nous parlerons plus tard! "

Me maudissant toujours intérieurement, je forçai ma voix pour qu'elle paraisse calme et raisonnable.

"Quand, Maximus? Quand parlerons-nous?"

Il hésita un instant avant d'énoncer tranquillement.

"Demain matin. Nous parlerons demain matin. Maintenant, Julia, pars. S'il te plaît, pars."

Je fermai les yeux et posai mon front contre la porte fermée.

Y a-t-il quelque chose de plus pathétique qu'une femme amoureuse rejetée par l'homme qu'elle aime par dessus tout et qu'elle veut aider, qu'elle le soit au nom de la fidélité ou d'un honneur perdu?

Oh, oui, il y a!

C'est une putain expérimentée, artistiquement maquillée, au corps habile poudré d'or et drapé d'une tunique translucide face à une porte verrouillée et à un homme qui refuse de lui ouvrir.

C'est une putain expérimentée qui est également belle et suffisamment riche pour attirer l'attention de n'importe quel homme mais qui est incapable de casser les défenses, physiques ou mentales, qu'a érigées autour de lui, le seul homme qu'elle veut.

Dans l'appartement d'Apollinarius, la tête enfouie entre ses mains, Maximus avait été proche de la défaite comme il ne l'avait jamais été.

Drapée de ma fragile tunique, le front appuyé contre la porte verrouillée de sa chambre à coucher, j'étais proche de la défaite comme je ne l'avais jamais été même lorsque Marc Aurèle m'avait annoncé qu'à l'aube, je serais envoyée à Rome tandis que Maximus partirait vers l'Espagne et sa femme.

Une fois encore toute la chaleur sembla désertier mon corps et je me mis à trembler en dépit de la nuit embaumée car le froid qui parcourait mon corps était d'une sorte qu'aucun brasero ou qu'aucun hypocauste ne pouvait combattre.

Me laissant aller contre la porte verrouillée qui m'empêchait d'atteindre Maximus, je pressai mon corps contre le bois sculpté. Je pressai ma chair contre elle comme j'aurais tant voulu la presser contre le corps

de Maximus pour mouler mes courbes contre ses muscles et ma féminité contre sa virilité. Me mouvoir contre lui comme lui se mouvrait contre moi.

Pour lui donner la chaleur et le réconfort et obtenir en retour du réconfort et de la chaleur.

Pour mettre un terme à notre solitude, à notre attente, à notre faim et à nos désirs.

Pour mettre un terme au temps, au destin et à la malédiction.

Pour apporter la lumière et le feu dans l'obscurité et le froid.

Pour remplacer le remords, la culpabilité et la honte par l'oubli et le pardon.

Me serrant encore plus fort contre la porte verrouillée, je gémissais de désir, de douleur et de frustration.

Je gémissais d'angoisse alors que je rêvais de gémir d'extase amoureuse.

Je gémissais tellement fort que je suis sûre que Maximus dut m'entendre et, pourtant, la porte resta close et le chêne sculpté resta une surface froide et stérile.

Les yeux toujours fermés, je caressai la porte de ma main droite et douloureuse, mes doigts suivant sans les remarquer les contours des sculptures tout comme ils avaient suivi le contour de son nom gravé sur les murs du Colisée ou les cicatrices sur son épaule gauche. Comme je rêvais de caresser toutes les autres cicatrices couvrant son corps divin ...

"Je t'aime, Maximus." Chuchotais-je contre la porte verrouillée. "Je t'aime."

Je ne sais pas combien de temps je restai là, chair faible et désespérée contre une porte close, mon esprit errant dans les couloirs sombres de ma vie passée et présente.

Après un certain temps, les pas se remirent à arpenter le sol derrière la porte verrouillée, empreints d'une violence à peine contenue et meurtrière et chacun d'eux résonnaient dans mon esprit.

Lentement, très lentement, j'ouvris les yeux puis me décollai de la porte et retournai dans ma chambre à coucher où j'arrachai ma tunique translucide et la chaîne en or, nettoyai mon visage de toutes traces de maquillage et mon corps de toutes traces de poudre dorée.

Ayant fini, je m'enveloppai dans la robe en soie vert foncé que je portais le matin même, rangeai ma chambre à coucher, effaçant soigneusement toutes traces de mon plan avorté puis pris une lampe et un trousseau de clés que je dissimulais dans un endroit spécialement conçu derrière ma tête de lit en compagnie d'une pochette en velours pourpre et descendit les escaliers à pieds nus.

La villa était silencieuse comme un temple abandonné, seul le clignotement des lampes à huile allumées à distance régulière interrompait la quiétude de la nuit.

Je savais que des domestiques hantaient les ombres de la nuit, petit personnel toujours prêt à entrer en action en cas de besoin. Je pouvais sentir leurs yeux posés sur moi pendant que je me dirigeais vers mon studio de la même manière que je pouvais sentir posés sur moi les yeux des chats hantant ces mêmes ombres. Et je n'avais pas besoin de voir ces regards pour savoir que ceux des serviteurs étaient pleins d'expectative et ceux des chats emplis de curiosité comme ils l'étaient toujours quand je déambulais dans la vaste résidence durant les heures de la nuit.

Une fois dans mon studio, j'en fermai la porte à clef et ouvris la porte de communication avec le bureau de mon mari.

Ma lampe renvoya des ombres fantomatiques dans la pièce quand je l'abandonnai sur sa table de travail.

Le studio était resté verrouillé depuis le jour de sa mort, seul Phaedrus y entra deux fois par semaine pour épousseter les meubles et les répliques de bateaux et remplacer les pétales de rose éparpillés autour des bustes de mon mari et de Pollia Sabina Marcia.

Je les regardais illuminés par la faible lueur dorée de ma lampe.

Sabina gentiment figée pour l'éternité dans sa jeunesse, Marius Servilius tout en dignité et force tranquille, aucune trace de maladie ou de souffrance sur son beau visage alerte.

Ils étaient ensemble avec leur fils dans l'après vie comme ils auraient dû l'être dans la vie si l'accouchement n'avait pas mal tourné.

Ils étaient ensemble dans l'après vie comme Maximus voulait l'être avec Olivia et Marcus.

Je frissonnai.

Marius Servilius avait rejoint Sabina et Marius Junior et, en temps voulu, Maximus irait rejoindre son épouse et son fils qu'il aimait tant.

Qui m'attendrait là quand ce serait mon tour de faire le grand saut dans l'au-delà?

Une Turia pleine de haine et de railleries m'appelant "fille futée" et riant de mon échec en tant que femme et même en tant que putain?

Un Cassius arrogant me rappelant à quel point je devais lui être reconnaissante pour avoir donné un sens à ma vie en me montrant ma vraie nature?

Je fermai les poings, serrant mes mains tellement fort que mes ongles s'incrustèrent douloureusement dans mes paumes pour expulser ces pensées inquiétantes de mon esprit.

Puis je pris une autre clef et allai vers un énorme coffre fort en fer situé dans un coin du bureau et l'ouvris.

Des documents y étaient rangés avec soin sur les étagères intérieures. Des piles de contrats, de lettres commerciales, de contrats de propriété, de copies d'opérations navales et bancaires.

Dans la partie inférieure, il y avait trois petites portes en fer verrouillées préservant le contenu de trois compartiments, les deux premiers contenaient respectivement l'argent et mes plus beaux bijoux tandis que le troisième contenait seulement un document roulé et scellé.

Le prenant, je refermai la porte à clef, fermai le coffre fort, repris la lampe et quittai la pièce.

Sur le seuil de la porte communicante, je me tournai pour contempler les traits séduisants de mon défunt mari, restitués dans le marbre, tels que je voulais me les rappeler car je ne voulais pas que soit représenté le visage émacié qu'il présenta durant les derniers malheureux jours de sa vie et que son masque mortuaire exposait, visage dont je ne pouvais soutenir la vision.

Je l'examinai un moment, souhaitant qu'il soit là pour lui demander son aide, ses conseils, pour me reconforter de sa présence.

Les mots restaient bloqués dans ma gorge serrée et sèche. Ce n'était pas, comme Turia m'en avait accusée, une question de fierté, que de refuser de demander de l'aide comme j'avais refusé de demander ma liberté à Cassius. C'était simplement que je ne me sentais pas le droit de demander quoique ce soit à l'homme qui m'avait presque tout donné en ayant eu si peu en retour.

"Pardonne-moi, mon mari." Chuchotais-je avant de me détourner et de refermer la porte.

De retour à mon appartement, je notai qu'aucun bruit ne provenait de la deuxième chambre à coucher mais qu'un faible rai de lumière se glissait dessous la porte.

Couchée sur son flanc, Nigra lui donnait des coups de pattes comme elle le faisait toujours quand elle découvrait qu'il y avait de la lumière de l'autre côté d'une porte fermée.

Elle miaula fortement quand elle me vit, exigeant que je la lui ouvre et que je la laisse investiguer ce qui se trouvait de l'autre côté.

Je m'accroupis à ses côtés et la gratouillai sous le menton.

"Je suis désolée, bébé," lui chuchotais-je. "Ce soir, nous sommes toutes les deux exclues ..."

Laissant le chat noir et dodu gratter et jouer, j'emportai la lampe dans mon studio où j'en allumai deux de plus puis je m'installai à mon bureau.

Après la mort de Marius Servilius et avant de fermer son studio et son appartement pour toujours, j'avais pris deux des maquettes de ses navires.

Celle de la sirène se trouvait dans mon bureau du rez-de-chaussée et le Poséidon dans le bureau de mon appartement.

Ouvrant les tiroirs, j'y pris une pile de documents que j'étudiai soigneusement. Tout était en règle. Impôts. Opérations bancaires. Contrats. Frets. Ordres d'expédition et ordres de construction navale. Les dettes étaient payées. Les transferts d'argent faits.

Apollinarius avait raison : mes affaires étaient impeccablement gérées et il y avait quelque chose de vraiment inattendu à les rejeter ... Un peu comme avoir le gladiateur étoile de Rome à dormir dans mon appartement et non dans mon lit.

Je vérifiai tout deux fois et ne trouvai aucune erreur.

Rubia, silencieusement, entra dans la pièce, tirée probablement de son errance nocturne par la lumière.

Elle sauta sur le bureau essayant d'attirer mon attention et je la pris dans mes bras, caressant sa brillante toison tricolore pendant que je lisais le dernier document.

Quand ma main glissa sous son ventre, je découvris une série de bombements minuscules qui flottaient sous mon contact.

J'élevai l'énorme chat de manière à pouvoir plonger mon regard dans ses yeux verts énigmatiques.

"Rubia! Pas encore!"

L'énorme chat femelle me répondit par un regard hautain refusant de s'expliquer.

Je l'étreignis affectueusement et elle endura mon transport indigne d'émotion mais quand j'embrassai sa joue, elle renifla.

Je l'installai sur mes genoux où elle commença à se lécher méthodiquement le ventre qui serait bientôt gonflé par sa nouvelle portée, pris le document que j'avais tiré du coffre fort, cassai le sceau, le déroulai et me calai contre le dossier de ma chaise pour le lire.

C'était mon testament.

Je l'avais écrit peu de temps après être devenue veuve, mes nouvelles responsabilités prenant le pas sur mon refus entêté de penser à ce qui arriverait à mon domaine après ma mort.

Il était long et détaillé.

Je n'avais sans doute pas de famille en propre mais en tant que patronne de nombreux affranchis et affranchies, j'avais listé des douzaines de legs en leur faveur.

Après venaient les legs particuliers ou importants : une partie de mes bijoux et une importante somme d'argent pour Merith avec un petit domaine dans le delta du Nil. Un autre, en Grèce, pour Athenodorus et Nicia avec assez d'argent pour une retraite paisible et confortable. Une édition originale des travaux d'Ovide pour Cornelius Crassus accompagnée des sincères remerciements que je ne lui avais jamais prodigués et une fibule étrusque qui avait été la favorite de mon mari.

Tout le reste, je le laissais à Apollinarius qui était également mon exécuteur testamentaire.

Le document avait été signé par mon avocat et deux de ses collègues comme témoins.

Étant l'héritier principal, il valait mieux qu'Apollinarius n'ait pas été partie prenante.

En outre, je savais combien il était déstabilisant d'envisager la possibilité de la mort d'un ami même à travers les technicités de la loi car j'avais été témoin du nouveau testament d'Apollinarius après la mort de Hyppolitus.

C'était un document méticuleux, l'original confié, comme des centaines d'autres documents semblables, aux mains des vestales.

Il n'exigeait que de mineures adaptations dues aux circonstances récentes.

Bougeant pour mieux installer le chat maintenant endormi sur mes genoux, je pris une feuille de papyrus et un stylet et commençai à écrire.

D'une main ferme, je rédigeai un avenant laissant la villa de Melita à Aemilius Trebutius Flaccus. Puis, après une brève hésitation, j'en ajoutai un second qui laissait un certain anneau à Dame Annia Lucilla Antonia, ancienne Augusta et mère de l'héritier présomptif.

Ceci fait, je signai, scellai le document et le mis de côté pour le faire valider à mon retour à Rome.

Déroulant mes épaules pour soulager mes muscles noués et courbaturés, je me levai et posai le chat tout endormi sur la chaise se trouvant de l'autre côté du bureau.

Rubia ne remua pas.

Je l'avais déjà vue enceinte auparavant et je savais que la maternité la laissait dolente et somnolente.

Elle roula sur le côté et soupira dans ses rêves, contractant ses longues vibrisses.

Je caressai doucement son ventre mou et sentis les bombements minuscules flotter encore sous mon attouchement.

Soudain, Eugenia envahit mon esprit.

Je la vis exhiber fièrement son ventre arrondi et gonflé.

Je la vis prendre ma main tremblante et la presser contre son ventre distendu et je sentis son bébé doucement rouler et donner un coup de pied à mon contact.

Julius.

Eugenia avait été la seule femme enceinte que j'ai jamais touchée. Les dames que je côtoyais par courtoisie et politesse avaient à mon égard la même courtoisie mécanique que celle que j'employais avec elles.

Elles me parlaient des bébés et des grossesses mais ne m'invitaient jamais à toucher leurs ventres que ce soit parce qu'elles m'en pensaient incapable car je n'avais pas d'enfants ou peut-être parce qu'elles craignaient que, apparemment stérile, je ne leurs en veuille et jette un mauvais sort sur elles ou leurs bébés.

Mes mains se contractèrent au souvenir d'Eugenia lourde de son enfant et, sans que j'en eusse conscience, je pressai ma paume droite sur mon propre ventre vide.

Il était doux et doucement incurvé et n'avait rien à voir avec la protubérance mûre et féconde qui enflait fièrement la taille d'Eugenia.

Elle avait toujours été étonnante, une grande brunette aux formes avantageuses, aux yeux émeraudes, à la peau bronzée, très appréciée des hommes ... et, pour cela, jument estimée de l'écurie de Cassius tout comme moi-même.

Le rire d'Eugenia résonna dans mon esprit.

Elle riait beaucoup et son rire était juvénile, exprimant sa douceur et son innocence et faisait toujours naître un sourire sur mes lèvres.

Elle avait été l'amie féminine la plus proche que j'ai jamais eue et si nous n'avions pas été plus proches c'est parce que je l'en avais empêchée en lui refusant tout accès à mon cœur et à mon âme tandis qu'elle m'ouvrait les siens avec l'ardeur d'une âme douce et aimante, emprisonnée dans un monde sans amour et brutal.

Eugenia avait beaucoup ri, oui.

Ou, du moins, elle riait beaucoup jusqu'à ce qu'on lui prenne son bébé.

Julius.

J'avais été à ses côtés durant toute l'épreuve de l'accouchement.

Je lui rafraîchissais le visage et le cou qui dégoulaient de transpiration, je lui avais serré les mains pour la réconforter et lui avais permis de serrer les miennes quand la douleur était trop forte.

Je lui avais caressé les cheveux et lui avais frotté le dos tandis qu'elle haletait et gémissait en butte aux affres de l'accouchement.

Je l'avais soutenue quand la sage-femme l'avait aidée à mettre le bébé au monde.

J'avais pris le bébé brailant et couvert de sang des mains de la femme et l'avais mis dans les siens dès que le cordon eut été attaché et coupé et nous avons ri et pleuré ensemble au miracle qui venait d'avoir lieu.

Julius.

Ils lui avaient enlevé son bébé et quand elle est revenue aux quartiers des putains près d'un mois plus tard, jamais elle ne l'évoqua.

Mais quelque chose était mort en Eugenia.

Ils lui avaient enlevé son bébé et, pourtant, elle l'avait nommé en secret et marmonnait son nom dans son sommeil, pleurant parfois quand elle le faisait. Parfois elle lui chantait des berceuses.

Et elle l'avait nommé d'après moi.

Après qu'ils lui aient enlevé son bébé, Eugenia ne rit plus que rarement et quand elle le faisait c'était un bruit bizarre, l'ombre de son rire juvénile et contagieux de jeune fille. Quelque chose était mort en elle mais étincela brièvement dans les profondeurs de ses yeux verts la nuit où je l'ai bousculée et obligée à m'aider à aider Maximus et à obtenir ainsi la vengeance dont nous rêvions toutes les deux.

Elle rit fréquemment sur le chemin vers Rome pendant qu'elle chevauchait à mes côtés lançant des œillades coquettes à un bel officier prétorien.

Si je n'avais pas été si immergée dans ma propre affliction, j'aurais pu lui déconseiller un tel comportement car elle ne pouvait attendre que des déceptions d'une telle liaison, les officiers romains sont trop soucieux de leurs carrières pour considérer sérieusement de prendre une ancienne esclave et putain même comme maîtresse ... Maximus lui-même ne m'avait-il précisé qu'il ne pourrait jamais m'épouser à cause de son statut et du mien, si le mariage avait été dans mon esprit et s'il n'avait pas été réduit à l'esclavage?

Où la vie et le destin avaient-ils emmenés Eugenia?

Était-elle à Rome?

Avait-elle trouvé l'homme dont elle rêvait, celui qui l'aimerait, l'épouserait et lui ferait les bébés dont elle avait tant envie?

Est-ce que la vie l'avait traitée gentiment après notre départ commun et troublé ou avait-elle été la proie d'un monde sombre et cruel?

Revenant à ma chaise derrière le bureau, je pris une nouvelle feuille de papyrus et, rapidement, écrivit une lettre donnant, à Apollinarius, des instructions détaillées pour rechercher une femme appelée Eugenia qui avait été affranchie en même temps que moi la quatorzième année du règne de Marc Aurèle.

Je le pressai de n'épargner ni les coûts ni les efforts pour la trouver où qu'elle soit et une fois qu'il l'aurait retrouvée de la doter confortablement et de lui fournir tout ce dont elle pourrait avoir besoin. Si Eugenia était mariée et avait des enfants, il devait s'assurer que son mari la traitait bien et doter chacun de ses fils et de ses filles qu'elle aurait pu avoir.

Si l'homme était un misérable, il devait lui donner les moyens de divorcer et de vivre correctement et confortablement ainsi que d'élever et d'éduquer dignement ses enfants.

Je venais de terminer de calculer le montant qu'il devrait déposer pour elle dans ce cas-là quand la vérité me frappa avec la rapidité aveuglante de l'éclair.

Comment pouvais-je penser interférer dans la vie d'Eugenia après l'avoir abandonnée il y a six ans?

Et si elle était mariée et heureuse et avait des enfants et que son mari ignorait qu'elle avait été une putain? Avec sa beauté, elle avait peut-être rencontré un riche négociant comme moi car seuls les chevaliers et les sénateurs ne peuvent épouser des affranchies.

Et si l'apparition brutale d'un fantôme de son passé ruinait la vie qu'elle avait construite par elle-même?

Que ressentirais-je si Honora ou Aelia ou Ariadna ou même Eugenia avait frappé à la porte de ma villa lors du vivant de Marius Servilius même s'il savait que j'avais été une putain?

Reposant le stylet sur le plateau, je frottai d'un geste las mes yeux qui picotaient.

Il devait être bien au-delà de minuit, les heures les plus sombres de la nuit.

Le moment où la fatigue se fait connaître à travers un cerveau embrumé et des os douloureux. Enfouissant mon visage dans mes mains, je restai immobile longtemps, luttant silencieusement contre les démons et les fantômes d'un passé souillé qui refusait de mourir.

"Pardonne-moi, Eugenia ..." Murmurais-je au fantôme de l'étourdissante brunette qui, obstinément et gaiement, s'était accrochée à moi durant des années, babillant ses rêves et ses espoirs, rêves et espoirs si semblables aux miens ce que je refusais d'admettre.

Était-ce la vraie raison pour laquelle j'avais laissé Eugenia?

Était-ce la vraie raison pour laquelle je lui avais refusé l'accès de mon cœur et de mon âme?

"Pardonne-moi, Eugenia ..." Répétais-je avant de soulever la tête, de prendre le papyrus et de le tendre à la flamme.

Il prit feu facilement et le gardant loin de moi, je pris de l'autre main mon nouveau testament.

J'allai sur la terrasse et me penchant par dessus la rambarde laissai la lettre en flammes tomber.

Elle tourbillonna dans la brise marine comme un oiseau de feu avant d'atterrir sur l'herbe humide où elle s'éteignit dans un doux grésillement.

Je me dirigeai vers le divan sous la tonnelle, ce divan où je reposais quand j'avais ouvert mon cœur à Maximus comme je ne l'avais jamais ouvert à personne et m'y étendis recroquevillant mes jambes contre ma poitrine.

Je restai là pour ce qui restait de la nuit.

À un moment donné, je somnolai puis fut réveillée par un mouvement dans mon salon.

J'ouvris les yeux sur les premières lueurs de l'aube et je ne pus que me rappeler une autre aube quand j'avais dit adieu à Maximus sous les rayons rouges dorés du soleil levant.

Maximus.

C'était lui qui se déplaçait dans le salon. Je ne connaissais que trop ses pas. Il se déplaçait avec une grâce féline et ses pas étaient légers pour un homme de sa constitution.

Me cherchait-il?

Avait-il su que je n'étais pas allée dormir la nuit précédente et que j'avais passé la majeure partie de celle-ci dans le studio près de sa chambre à coucher?

Avait-il dormi ou était-il resté éveillé comme moi, son esprit occupé avec les préparatifs liés à la mort comme le mien l'avait été?

Puis j'entendis ses pas s'éloigner et la porte d'entrée de mon appartement s'ouvrir et se refermer doucement.

Je roulai sur le côté, enterrai ma tête dans la tapisserie du siège et, silencieusement, pleurai sur moi-même.

Le soleil était haut dans le ciel quand le petit déjeuner arriva.

J'avais eu le temps de me composer un visage, un calme mortel remplaçant la douleur, les blessures, les souffrances et la culpabilité de la nuit précédente.

J'étais prête pour faire face à Nicia avec la courtoisie distante que nous utilisions par le passé mais ce ne fut pas ma bonne grecque qui apporta le plateau mais Apollinarius.

Il s'avança avec précaution sur la terrasse, le souci sur son visage m'indiquant que, après ne pas m'avoir trouvée dans ma chambre à coucher, il s'était attendu à quelque chose de pire que de me trouver enveloppée dans une robe en soie verte et dorée et couchée sur le divan de la terrasse.

Visiblement soulagé, il laissa le plateau sur la table où Maximus et moi avions pris notre déjeuner le matin précédent et s'assit sur le tabouret qu'il avait utilisé tandis que je signalais les lettres qu'il m'avait apportées. Je lui jetai un bref coup d'œil puis refixai le tissu rayé de la tonnelle.

Apollinarius se tortilla sur le tabouret, incapable de décider comment commencer une conversation alors il se tourna vers la table et versa l'eau au miel aromatisée au jus de citron dans un gobelet qu'il me tendit.

"Je viens d'apercevoir Maximus dans le jardin." Dit-il du ton neutre de la conversation.

J'acceptai le gobelet et but une gorgée et restai silencieuse.

"Avez-vous eu l'occasion de parler la nuit passée?"

Avec un soupir, je fis non de la tête.

Apollinarius se versa un gobelet.

"Je ne parvenais pas à dormir alors j'ai décidé de faire un tour dans les jardins et j'ai vu de la lumière dans ton bureau vraiment très tard de la nuit ... Tu travaillais?"

J'eus un sourire lugubre. Oh oui, je travaillais. Je travaillais dur.

"Je pensais que c'était le cas et j'étais sur le point de venir te demander si tu avais besoin d'aide mais. .."

"Tu as bien fait, mon ami." L'interrompis-je. "Ce que je faisais, j'avais à le faire seule. Merci de toute façon ..."

Mon ancien précepteur eut un regard inquiet.

Je lui en rendis un indéchiffrable.

"Julia, je te connais trop bien. Ou, du moins, assez bien pour savoir quand tu caches quelque chose ..."

"Mais je ne te cache rien, mon cher. Bien au contraire ..." Et je lui tendis le document enroulé que j'étreignais contre ma poitrine.

Les sourcils d'Apollinarius remontèrent interrogateurs.

"Prends ceci. Lis-le. Tu as le droit de savoir ..."

Mon ancien précepteur déroula le document avec la répugnance d'un homme faisant face à un messager impérial suspecté d'apporter l'ordre d'un suicide commandé.

Il ne lut que les deux ou trois premières lignes quand il sursauta et me rendit le document.

Je ne le pris pas.

"Julia! Julia! Que se passe-t-il? De quoi parles-tu?" Demanda-t-il d'une voix étranglée, son inquiétude croissant visiblement.

"C'est une copie de mon testament. L'original est au temple de Vesta. Quand je retournerai à Rome je ferai acter les changements devant témoins. Toutes mes affaires sont en ordre et je t'ai nommé principal héritier et exécuteur testamentaire. Les instructions pour l'enterrement sont incluses. Je sais que je peux te faire confiance pour honorer mes souhaits."

"Julia, es-tu devenue folle? De quoi parles-tu?"

Maintenant, Apollinarius criait presque.

Je lui offris le long regard de souffrance patiente qu'il avait l'habitude de me lancer quand, pendant ses cours particuliers, j'échouais à comprendre quelque chose d'évident.

Je me sentais légère et malgré la douleur et le manque de sommeil parfaitement ... désespérément lucide.

"C'est très simple, mon ami. Quand Proximo viendra chercher Maximus, j'irai à Rome avec lui. Et quand il mourra, je mourrai avec lui ..."

(*) Sudatorium: En latin, "la pièce à suer". Cela décrit un bain de vapeur employé par les Romains pour nettoyer leur peau huilée et couverte d'impuretés. Certains bains avaient également une salle à la chaleur sèche semblable à nos sauna appelée "laconicum".

(* *) Natatio: En latin, "piscine". Les bains romains proposaient des bains tièdes, chauds et froids et également un endroit où les gens pouvaient nager. Il pouvait être intérieur ou extérieur et les bains privés – comme ceux de Julia - et publics les plus grands et les plus luxueux avaient les deux.

(***)Le safran en poudre était la substance la plus fréquemment employée par les romaines comme ombre à paupières comme l'huile de safran était généralement employée comme parfum.

Le chant de la sirène, part I – 180 A.D.

Le visage d'Apollinarius se vida de son sang au point que sa peau en devint crayeuse.

A quarante huit ans et, en dépit de ses cheveux blancs, Apollinarius paraissait plus jeune que bien des hommes de son âge. Mais, à cet instant précis, je le voyais vieillir sous mes yeux.

Les rides autour de sa bouche large, sur son haut front et aux coins de ses yeux s'approfondirent tellement que, avec la couleur blême de sa peau, son visage normalement si attrayant se transforma en un grotesque masque de théâtre.

"Tu es folle ..." Parvint-il tout juste à articuler.
Je lui offris un regard doux et poli.
"Tu es folle ..." Répéta-t-il d'une voix plus forte. "Folle!
Les doigts d'Apollinarius se refermèrent étroitement autour du gobelet qu'il tenait. Instinctivement, il avala une grosse gorgée d'eau aromatisée au citron, s'étrangla et toussa violemment.
Il déposa le gobelet sur la table plus rudement que voulu, toussa encore et encore avant de se tourner vers moi, les yeux rouges et larmoyants.
"C'est de la folie ..." Haleta-t-il. "De la folie!"
J'eus un vague geste fataliste de la main.
"Tu as probablement raison ... mais, si cela peut te soulager, ce sera bientôt du passé ..."
Ses yeux étaient maintenant tellement écarquillés qu'ils semblaient prêts quitter leur orbite.
J'eus pitié de lui et lui tapotai gentiment la main.
"Dans quelques jours, Proximo viendra chercher Maximus ... Dans quelques jours, j'irai à Rome ... Tu ferais mieux de rester ici jusqu'à ce soit terminé ..."
Apollinarius repoussa rudement ma main et bondit sur ses pieds.
"Je ne veux même pas en entendre parler! Je refuse de ... de cautionner une telle ... telle folie! Tu ... T ..
Tu n'es plus toi-même, Julia!"
Je ricanai sinistrement et eu la lugubre satisfaction de le voir flancher.
Apollinarius avait l'habitude de dire que je pouvais écorcher vif mes interlocuteurs avec ce rire bien qu'il n'y ait jamais eu droit ... jusqu'à aujourd'hui !
"Tu n'es pas toi-même!" Répéta-t-il, plus doucement, essayant maintenant de m'apaiser. Mais je n'étais pas d'humeur à me laisser apaiser.
Il y a six ans, Marc Aurèle m'avait dit que je n'étais pas moi-même quand j'avais essayé d'échanger ma liberté récemment acquise contre l'opportunité de rester avec Maximus.
Maintenant, après avoir échoué à le sauver à la fois de Commode et de lui-même, après avoir échoué, après maints essais, d'atteindre son coeur suffisamment profondément pour qu'il souhaite vivre, après avoir échoué en tant que femme et en tant que putain, je ne voulais plus que mettre fin à mes souffrances et à ma solitude, dignement, à la manière romaine.
Et Apollinarius me disait que je n'étais pas moi-même ... Pourquoi quand je parlais de ce qui était vraiment dans mon esprit et dans mon coeur, des hommes, habituellement clairvoyants, me disaient-ils que je n'étais pas moi-même? Je me sentais vaguement offensée.
Apollinarius fit un effort remarquable pour se reprendre et essaya encore.
"Julia ... parlons ... Nous ... nous pouvons résoudre ceci ..."
Je lui répondis par un rictus moqueur.
Je ne suis pas habituellement cruelle ou mauvaise ... Peut-être, avait-il raison ... Peut-être, n'étais-je pas moi-même.
"Parler? Résoudre? Fais-moi une faveur, laisse-moi seule, mon cher!"
"Julia ..."
"J'aurais du le faire, il y a six ans! J'aurais du le faire cette nuit-là en Mésie quand ..."
Je me tu juste à temps pour ne pas laisser échapper ce secret qui était mien et que j'avais décidé de porter seule jusqu'au tombeau ... Que j'avais été prête à renoncer à ma liberté pour avoir la chance de devenir l'esclave de Maximus.
Je passai une main sur mon front d'un geste las.
"J'aurais du le faire, il y a six ans." Répétais-je d'une voix morne. "Maintenant, laisse-moi seule..."
Mais Apollinarius n'en eut cure.
"Julia! Julia, écoute-moi ..." Exigea-t-il. "Tu es fatiguée et bouleversée ..."
Fatiguée?
Bouleversée?
Oh oui, j'étais fatiguée ! Et éminemment bouleversée !
Mon ancien précepteur continua.
"Julia, la mort ne résoudra rien ..."
"Vraiment?" Rétorquais-je amèrement. "Alors, va plutôt l'expliquer à Maximus et arrête de me faire perdre mon temps ! Peut-être qu'il t'écouterà! N'es-tu pas le parfait précepteur grec et moi seulement une stupide putain?"
Apollinarius se raidit et serra les poings.
Maintenant, lui aussi était fâché. Furieux en réalité.
Avec cette lucidité choquante et inutile qui surgit, de manière absurde, dans votre esprit lors des crises extrêmes, je notai qu'il donnait l'impression d'être sur le point de me frapper.
Et idiotement, je me demandai ce que cela faisait d'être giflée par un ami et un ... gaucher.
Durant mes jours de prostitution, j'ai été giflée plusieurs fois, principalement par Turia.
Elle aimait me gifler car elle aimait tout ce qui pouvait lui donner un sentiment de puissance sur moi.
Mais Turia prenait toujours soin de ne pas me blesser, mon visage ayant trop de valeur pour être gâté par des coups et elle était parfaitement consciente que si cela devait arriver même par accident, elle devrait en payer le prix.

Le sénateur n'avait pas été si délicat car il n'avait pas à craindre la fureur de Cassius puisque c'était ce dernier qui recherchait ses faveurs en lui offrant la virginité de sa petite fille favorite. C'est pourquoi il me gifla avec plaisir quand, en dépit de ma formation, je me rebellai contre lui, et se délecta de tout ce qui se passa, le viol et la souffrance le satisfaisant plus qu'un simple rapport ordinaire. Il y eut d'autres hommes car aucune putain n'est complètement à l'abri d'un tel traitement, peu importe sa beauté ou sa valeur mais aucun d'eux n'était un ami ou un ... gaucher.

Et Apollinarius était les deux.

Mon ancien précepteur dut percevoir que j'acceptais instinctivement la violence qui tourbillonnait en lui car il fit un violent effort pour se maîtriser.

"Julia, tu es parvenue à faire amener Maximus ici en dépit du refus de Proximo. Tu es parvenue à l'éloigner de Rome! Tu peux toujours le sauver!"

Je dirigeai mes regards vers la toile rayée de la tonnelle au-dessus de ma tête.

"Tu dois être forte, Julia! Pour combattre! Bats-toi, Julia! Accepter la défaite n'est pas ton style, Julia! Bats-toi pour Maximus! Bats-toi pour ton amour!"

Ce fut mon tour de bondir sur mes pieds et je le fis avec la même rapidité que lorsque j'avais jailli vers les gardes qui maltraitaient Maximus.

"Sois forte? Bats-toi? Bats-toi? Sois damné, Apollinarius!"

Il flancha devant le venin qui imprégnait ma voix mais refusa de reculer.

"Ne me laissez pas tomber maintenant, Julia! J'ai besoin que vous soyez forte, Julia! "Criaï-je, parodiant, inconsciemment, les mots de Maximus quand, après le meurtre Cassius, encore engourdie par le choc, il m'avait incitée rudement à continuer à l'aider à achever son plan.

Aujourd'hui, je n'étais ni engourdie, ni choquée. J'étais lucide et en colère.

Je ne pouvais me rappeler avoir jamais été aussi en colère. Pas même cet après-midi orageux, à la plage quand j'ai maudit Olivia si violemment. Pas même lorsque je fulminais et délirais au silence de Maximus à ma lettre.

"Sois forte? Bats-toi? Comment oses-tu me dire que je dois être forte et que je dois combattre? Toi, plus que tout autre? Toi qui vis à mes côtés et me vois combattre chaque maudit jour de ma damnée vie! Comment oses-tu?"

J'étais si en colère, si furieuse que j'en tremblais.

Je me rapprochai d'Apollinarius.

Cette fois il fut assez sage pour reculer et n'essaya pas de calmer ma fureur, me permettant, au contraire, de la faire passer sur lui.

"Sois forte? Bats-toi? Ai-je jamais fait autre chose que d'être forte? Ai-je jamais fait autre chose que de me battre? Je suis fatiguée d'être forte! Je suis fatiguée de me battre! Tu m'entends? Je suis fatiguée! FATIGUÉE! Je ne veux plus jamais me battre! Je veux juste me reposer! J'ai le droit de me reposer! Je suis si ... si ... fatiguée ..."

Cette explosion me draina si complètement que je me laissai retomber sur le divan et fermai les yeux, la tête prête à éclater, le goût amer de la fureur impuissante et celui âcre de l'échec envahissant ma bouche. J'entendis Apollinarius s'agiter autour de moi mais, obstinément, je l'ignorai, essayant de repousser et la vie et le monde de la même manière que je repoussais la lumière.

Pourquoi ne pouvait-il simplement partir et me laisser seule?

Pourquoi ne pouvait-il simplement faire ce que je lui demandais?

Pourquoi est-ce que le seul homme qui m'aimait - même si ce n'était pas de la manière dont un homme aime une femme - ne pouvait me laisser mourir avec un semblant d'honneur et de paix?

Apollinarius tira son tabouret près de mon divan et s'assit puis il essaya de prendre ma main.

Je le rejetai.

Malgré sa minceur, Apollinarius était fort et prenait soin de son corps.

Il la prit de force.

"Je suis désolé, Julia." Chuchota-t-il.

Je soupirai et tentai un deuxième essai, sans conviction, pour repousser sa main mais il ne me laissa pas faire et j'étais trop fatiguée pour lutter.

Ma main était froide et moite tandis que la sienne était sèche et toute chaude comme l'avait été celle de Marc Aurèle.

Et cela me parut normal.

"Je suis désolé ..." Insista-t-il et son intonation était si contrite que je ne pus m'empêcher d'ouvrir les yeux et de le regarder.

Ses yeux noisette brillaient de larmes contenues.

Alors je lui tapotai, à nouveau, la main.

"Tout va bien, mon ami. Je suis désolée aussi. Peut-être as-tu raison. Peut-être ne suis-je pas moi-même ..."

Apollinarius serra davantage sa prise sur ma main et nous restâmes comme cela pendant un long moment, deux anciens esclaves se consolant silencieusement et mutuellement.

Deux anciens prostitués déplorant silencieusement le passé, la solitude et les espoirs de chacun d'aimer et d'être aimé qui avaient mal tournés.

Ce fut Apollinarius qui brisa le silence.

"Julia ..." Commença-t-il d'une voix hésitante. "Tu ... tu n'es pas sérieuse, n'est-ce pas? Au sujet de ... tu sais ... mourir ..."

Mon soupir fut si profond que j'en eus mal à la poitrine.

"Je suis fatiguée, Apollinarius. Je suis désespérément fatiguée d'avoir besoin, d'avoir envie et de ne rien avoir. Je suis si fatiguée de me battre et d'être forte ... Et je ne veux pas vivre sans Maximus. J'ai vécu sans lui trop longtemps ..."

Les doigts d'Apollinarius se resserrèrent tellement étroitement autour des miens que cela me fit mal. Mais ce mal était en quelques sortes le bienvenu car il détournait mon attention de ma détresse et d'un insidieux mal de tête qui commençait à palpiter sous mon crâne.

"Je t'ai menti, Julia." Enonça-t-il doucement.

Je relevai les sourcils d'un air sceptique.

"En fait, ce n'est pas un vrai mensonge mais ... je ne t'ai pas dit toute la vérité ..."

C'était franchement étonnant. Apollinarius était un très mauvais menteur et je n'avais détecté aucune anomalie dans son comportement, ces derniers temps.

Pourtant mon esprit était si embrumé par la frustration, le manque de sommeil et la colère intériorisée qu'il était à peine fonctionnel.

Epuisée par ma colère et ma fatigue, beaucoup de détails avaient pu m'échapper.

"Je n'ai pas rencontré Maximus au jardin ... je l'ai rencontré à la bibliothèque ..."

A la bibliothèque?

Mon visage devait refléter ma surprise non déguisée.

"Tu me connais, j'y faisais quelques recherches quand il est entré ... "

Maximus était allé à la bibliothèque.

Y était-il allé pour rechercher un livre en particulier? Et si oui, lequel?

Quel genre d'auteur pouvait bien retenir l'attention d'un homme, plein de bon sens certes, mais qui, étant un homme d'action, n'était pas exactement amoureux des lettres? Ou y était-il allé pour s'y réfugier comme j'avais l'habitude de le faire quand petite fille je grandissais dans la solitude à la villa de Cassius?

"Maximus sembla particulièrement embarrassé de me trouver là et marmonna quelque chose sur le fait qu'il ne voulait pas me déranger. Il voulut partir mais je lui proposai mon aide pour trouver les livres susceptibles de l'intéresser ... avait-il envie de lire les écrits de Jules César au sujet de ses campagnes? Il a souri de ce sourire qui ..."

Apollinarius s'arrêta abruptement et parut visiblement embarrassé de la manière dont il exprimait ses pensées au sujet de Maximus.

Alors, je souris à mon tour.

"La première fois que j'ai vu CE sourire, j'ai su que rien ne serait plus jamais le même ... et que je passerais volontiers le reste de ma vie à le regarder sourire ..."

Apollinarius m'offrit un sourire timide et continua à parler.

"Il sourit et me dit qu'il n'avait pas eu beaucoup de temps pour lire des livres sur la guerre car il était trop occupé à la faire ou à rédiger des rapports sur ce sujet ... Alors, j'ai pensé que, peut-être, il voulait écrire une lettre et cela sembla capter son attention. Je lui ai dit que si c'était le cas, je ferais les arrangements nécessaires pour qu'elle arrive à bon port ..."

Je me redressai sur un coude et buvai avidement les paroles d'Apollinarius.

"Maximus me conforta dans l'idée qu'il voulait écrire une lettre mais qu'il se chargerait lui-même de la délivrer ..."

Je fronçai les sourcils.

Une lettre.

Maximus voulait écrire une lettre.

À qui?

Il m'avait déjà dit qu'il n'avait plus aucune famille vivante !

À Lucilla?

Mais comment parviendrait-il à la délivrer lui-même?

Où s'attendait-il à ce que Lucilla vienne le voir encore quand il serait de retour à Rome?

Je frottai mon visage encore, la jalousie et la fatigue s'emparant totalement de moi.

"Julia, ne baisse pas les bras. S'il te plaît, ne le fais pas! Je suis sûr que tu peux toujours réussir ... Et si j'en connais assez sur les hommes et les femmes, ton amour ne restera pas sans réponse ..."

"Même si les Dieux en ont décidé autrement, restes assurée que tu es une femme digne de lui et qu'il pourrait, aisément, t'aimer. C'est la raison pour laquelle, il ne voudrait jamais de toi comme maîtresse ou comme esclave."

La voix rauque de Marc Aurèle raisonna dans mon esprit juste pour être remplacée par la voix hésitante de Maximus.

"Je ne sais pas. Je veux juste ... te protéger."

Incapable de rester couchée plus longtemps sur le divan, je me levai et me mis à arpenter la terrasse.

Où était l'ouverture dont Marius Servilius avait l'habitude de parler?

Comment est-il possible d'aider quelqu'un qui refuse d'être aidé?

Comment est-il de protéger quelqu'un contre lui-même?

Comment est-il possible de mettre bas de telles défenses?

Comment est-il possible d'amener quelqu'un à accepter ses propres besoins et ses propres sentiments qui paraissent être en complète contradiction avec son honneur et son sens du devoir?

Apollinarius se leva également et se dirigea vers la rambarde en marbre à laquelle il s'accota puis il se perdit dans la contemplation des jardins.

Il paraissait remarquablement détendu pour un homme paisible qui endurait depuis des jours un tel degré de tension et qui avait été si proche de perdre le contrôle de lui-même il y a quelques instants.

Ma déambulation fut interrompue par un changement dans son attitude, il s'était raidi et je me doutais que cette soudaine crispation avait quelque chose à voir avec Maximus.

Je me précipitai à ses côtés m'arrêtai net quand mes yeux confirmèrent ce que mon instinct m'avait soufflé.

De la terrasse, côte à côte et silencieux, nous observâmes Maximus errer sans but dans le jardin, comme un beau lion mis en cage arpente sa prison.

Et cette vue était simplement déchirante.

Ma gorge se serra sous un sanglot refoulé.

Apollinarius se rapprocha.

"Il y viendra." Me souffla-t-il. "Il a juste besoin de temps."

S'il essayait de me rassurer, ce n'était pas vraiment les bons propos à tenir !

"Nous n'avons pas le temps." Chuchotais-je ... puis comme si l'évidence de son attitude venait de me sauter aux yeux.

Il le sait aussi et il essaye de se tenir loin de moi afin de ne pas me blesser"

La surprise envahit le visage d'Apollinarius.

"Te blesser ? Il ne te blesserait jamais."

"Il pense qu'il me blessera en m'aimant."

Les larmes envahirent mes yeux et furent bien près de couler. Je clignai des paupières pour les chasser, refusant de me laisser envahir par la crainte et la faiblesse.

Si peu auparavant je n'avais qu'une envie, cesser de combattre et fermer simplement les yeux pour toujours mais la vue du désespoir évident de Maximus m'avait redonné le goût du combat. Peu importe qu'il refuse de m'accepter, il était mien et je ne laissai pas ce qui était mien sans me battre.

"Il a aussi besoin d'amour mais il ne s'autorisera pas ce simple besoin humain parce qu'il a peur de me blesser. Au lieu de cela, il se blesse lui-même."

Apollinarius, silencieux, soupesait soigneusement mes propos.

"C'est un homme habitué à faire passer la vie et les soucis des autres avant les siens. Il ne connaît pas d'autres lois!" Enonça mon ancien précepteur d'une voix douce et lénifiante. " C'est ce qu'il est et c'est pourquoi tu l'aimes."

Je souris, un petit sourire triste en réalisant à quelle vitesse Apollinarius en était venu à comprendre Maximus.

"Je sais." Chuchotais-je tout observant Maximus à l'arrêt sur un sentier du jardin ne regardant rien en particulier, les rayons du soleil jouant sur ses cheveux bruns et ses larges épaules.

"Pourquoi ne vas-tu pas à lui ?" Exhorta Apollinarius.

"Parce qu'il me repoussera d'une façon ou d'une autre." Dis-je en ajoutant en moi-même "et je ne survivrai pas à un autre rejet!"

Avec un sursaut issu de ma récente colère, j'essayai à mes yeux puis me tournai vers mon vieil ami.

"Apollinarius." Le pressais-je en agrippant sa tunique, l'implorant de la voix, des yeux et du corps.

"Je dois l'emmener loin d'ici ... loin du souvenir des gardes et des chaînes. Aides-moi."

Apollinarius soupira, une ride de souci assombrissant son front.

Nous restâmes ainsi un long moment tendu, les yeux rivés dans les yeux de l'autre, les miens sauvages, les siens indéchiffrables.

Graduellement le souci disparut et fut remplacé par un sourire rusé.

Mon coeur s'emballa follement.

Je connaissais ce sourire.

Mes doigts resserrèrent leur emprise sur la tunique d'Apollinarius.

"J'ai une idée." Chuchota-t-il d'une voix de conspirateur qui me fit penser immédiatement à l'attitude de Marc Aurèle réglant les plans d'avenir de Rufa et tous les deux ressemblaient à des enfants enthousiastes en dépit de leur âge avancé.

Cela ne prit que quelques minutes à Apollinarius pour exposer son plan.

Pendant qu'il parlait, mes yeux s'ouvrirent en grand.

Avant qu'il ait fini de parler, mon esprit courait encore plus rapidement que mon coeur et tant ma fatigue que mon mal de tête avaient complètement disparu.

Quelques minutes plus tard, je me précipitais dans ma chambre à coucher, le coeur léger par l'espoir renouvelé tandis qu'Apollinarius se dirigeait, lentement, vers les écuries.

La robe était un présent d'Apollinarius.

Enfin, pas exactement un présent mais le paiement d'une dette de jeu.

À la différence de la plupart des Romains, nous n'allions ni aux courses ni aux jeux car notre optique des divertissements n'impliquaient pas, la violence, les bains de sang, la rivalité des équipes concurrentes ou une foule hurlante.

Nous étions, en effet, un couple paisible et excentrique qui préférait le théâtre au tonnerre des chars roulant sur la piste du cirque et au bruit des glaives s'entrechoquant, un duo hors normes et plutôt ennuyeux selon les standards romains.

Plus que probablement, notre origine étrangère était montrée du doigt comme cause d'un tel comportement.

Tout le monde savait qu'Apollinarius était grec et les romains n'éprouvent guère de sympathie ni de respect pour la nature douce de ces personnes, particulièrement quand, comme Apollinarius, elles ne sont pas portées sur les femmes.

En outre, je n'avais aucun doute que, derrière bien des portes fermées, il y avait une forte spéculation quant à ma propre origine, les romains étant tellement sérieux quand il s'agit de leur ascendance.

Donc, nous nous tenions éloignés des courses et des jeux - sauf quand nous apprîmes la présence inattendue de Maximus au Colisée - et la fièvre des paris qui semblait avoir contaminé tout Rome ne nous avait pas atteint.

Mais de temps à autre, Apollinarius et moi parions l'un contre l'autre.

Cela avait toujours quelque chose à voir avec les bateaux et le perdant ne donnait jamais d'argent mais achetait à l'autre quelque chose que ce dernier souhaitait ardemment.

Ce pari spécial portait sur un marchand gaulois qui était venu à Ostie à la recherche d'un bateau. C'était un rude client comme le sont tous les hommes qui ont l'argent pour se payer quelque chose de vraiment onéreux sans état d'âme car ils savent ce qu'ils veulent.

Je connaissais leurs manières de procéder. Je les connaissais même très bien pour les pratiquer moi-même quand les bijoutiers me proposaient quelque chose de particulièrement cher, comme ces perles, en provenance d'Orient, au rose exquis ou au vert délicat que peu de gens en dehors de la famille impériale peuvent s'acheter.

Apollinarius me mentionnait, régulièrement, à quel point il était important d'ajouter ce négociant à mes clients réguliers mais l'homme voulait son bateau et il le voulait de suite et même si mes chantiers navals fonctionnaient à plein rendement, il n'y avait aucune chance que nous puissions réaliser une autre commande d'ici la fin de cette année.

Lors d'un dîner, Je fronçai les sourcils.

"Je pense que nous pouvons ..."

Apollinarius arrêta mes mots d'un geste de sa main manucurée.

"Impossible, ma chère. De plus, nous savons de source fiable qu'il serait seulement prêt à attendre aussi longtemps si tu acceptais de lui construire un bateau comme la sirène ..."

Apollinarius disait vrai.

L'homme ne voulait pas uniquement un bon bateau il en voulait un spécial.

Et comme je tenais ma promesse muette faite à Marius Servilius que le bateau qu'il avait conçu et dessiné continuerait à être exclusivement construit pour ma propre flotte...

Bien évidemment, je ne pouvais empêcher d'autres constructeurs de navires de le copier ou, au moins, d'essayer de le faire mais je pouvais leur rendre cette tâche très, très difficile ... et je prenais grand soin à ne pas leurs faciliter la vie.

Pour découvrir les secrets du bateau, ils devaient envoyer un espion à bord de la sirène ou de n'importe quel autre bateau qui lui était semblable mais ces navires spéciaux avaient tous des capitaines et des équipages de confiance et aucun passager ne pouvait y embarquer.

En outre, quand ils étaient à l'ancre - à Ostie ou ailleurs - ils étaient fortement gardés. Le fret et la construction navals sont des entreprises impitoyables.

Je roulai sur le ventre tout en grignotant pensivement une pêche. Nous étions en train de dîner dans l'intimité de mon salon et quand nous le faisions, je me couchais pour manger plutôt que de m'asseoir à table.

Cela signifiait habituellement que je me concentrais sérieusement sur quelque sujet important et cette nuit n'était pas une exception.

Je voulais ce contrat de construction navale. Non pour l'argent mais pour le souffler au nez et à la barbe des rivaux et des concurrents de mon mari.

"Je nous pense que nous pouvons ..." Répétais-je.

Apollinarius releva ses sourcils.

Il connaissait tout de moi et de mes affaires du moins le croyait-il car je parvenais toujours à garder quelques secrets. Ce n'était pas un problème de confiance mais, tout simplement parce que j'aimais être responsable et me sentir responsable ...

Quelques mois plus tôt, un jeune ingénieur m'avait apporté des plans pour un nouveau bateau.

Il était plus grand que la sirène et aussi plus lent mais il compensait cet inconvénient par une plus grande stabilité qui lui permettrait de s'aventurer en mer même quand les premiers orages d'automne annonçaient la fermeture de celle-ci aux bateaux réguliers.

Apollinarius avait jeté un œil dubitatif sur les plans et m'avait déconseillé d'accepter l'idée car retourner à la construction de bateaux lourds ne serait pas bon pour mes affaires.

Mais je savais que si je continuais à refuser de construire des bateaux comme la sirène pour d'autres négociants, ils me tourneraient bientôt le dos et les commanderaient à mes concurrents.

Et il n'y avait rien mal de donner au gaulois la possibilité de naviguer alors que la plupart de mes bateaux étaient déjà à l'ancre pour la morte saison de la navigation.

Les miens étaient plus rapides et j'avais toujours la haute main en ce qui concernait les frets importants. Il n'y a pas d'autre manière de tester un bateau que de le construire mais je ne pouvais handicaper la livraison des commandes existantes en y insérant la construction du nouveau modèle alors que les chantiers tournaient déjà à plein régime, en équipe double. Et c'était un non-sens de différer la construction du modèle expérimental.

C'est la raison pour laquelle, secrètement, j'avais acheté un petit chantier naval à Chypre, fermé depuis deux ou trois ans et y avait expédié le jeune ingénieur pour qu'il le remette en ordre et commence à construire le nouveau bateau.

Si je pouvais vendre le premier vaisseau à cet important négociant gaulois, le bateau serait financé avant sa réalisation et moi j'aurais réussi un beau coup ...

Je souris : mon mari n'aurait pu faire mieux ...

"Tu ressembles à un chat qui vient de décider qu'il est temps de faire quelque chose à la souris avec laquelle il joue ..." Dit Apollinarius pendant qu'il m'étudiait minutieusement.

Oh, oui. Il me connaissait bien !

"Je pense que nous pouvons le faire." Dis-je d'un ton négligeant en laissant le noyau sur le plateau et en me remettant sur le dos. "En fait, je suis sûre ..."

"On parie?"

Je me tournai vers Apollinarius et lui envoyai un sourire étincelant.

"Tu es sûr, mon cher? Rappelle-toi que je ne parie que quand je suis certaine de gagner ..."

C'était la vérité.

On pourrait me considérer comme non sportive car je n'apprécie pas l'excitation liée à l'incertitude et pourtant ce n'est pas vraiment la vérité.

J'apprécie mes défis.

Je les recherche même.

Ce que je n'apprécie pas c'est la perte des ressources, que ce soit en affaires ou au jeu.

Apollinarius décida que c'était son tour de m'offrir son meilleur sourire.

"Je sais, ma chère. Mais j'aime autant gagner que toi. Et, cette fois, je suis confiant ..."

Mon sourire devint féroce.

"Tenu!"

Apollinarius fronça les sourcils devant un tel étalage de confiance en soi mais c'était trop tard pour se retirer. En outre, il semblait persuadé que je bluffais.

"Qu'allons-nous parier?" Demanda-t-il.

"Pas si vite, mon cher! D'abord, nous devons établir ce sur quoi nous allons parier!"

Son froncement des sourcils s'accentua puis il inclina la tête pour marquer son accord.

Me remettant sur le ventre, je plongeai mon regard dans le sien.

"Je parie que je peux obtenir de ce gaulois la commande et l'argent ... d'ici la fin de la semaine et selon mes propres conditions!"

Apollinarius hurla de rire.

"Julia, je déteste voler!"

"Je persiste!"

Mon ami haussa les épaules.

"Très bien, Madame. C'est votre argent. Mon libraire vient juste de recevoir une magnifique édition originale des Elégies de Mimnermos (*) ... Je solderai le compte pour lui. ... Je vais la faire réserver..."

Je soulevai les sourcils.

Une édition originale de Mimnermos aurait au moins huit cents ans et coûterait une petite fortune.

Apollinarius était d'un opportunisme féroce quand il s'agissait de collectionner les vieux livres ... et avec les paris ... Je fis la grimace

"Je ne comprendrai jamais pourquoi tu aimes tant Mimnermos ..."

Apollinarius rit à nouveau.

"OH, jeunesse insouciante! Julia, tu es trop jeune pour apprécier les écrits d'un tel homme..."

Mon ancien précepteur souleva d'un geste solennel son gobelet et déclama, de la voix puissante quoique contrôlée d'un orateur parfaitement entraîné, dans son grec attique si pur que plus d'un acteur tragique en aurait été malade de jalousie :

"Comme les feuilles, durant la saison florissante du printemps,

Se développent rapidement sous les rayons du soleil,

Pour un bref moment nous apprécions notre jeunesse,

ignorant les décisions des dieux, qu'elles soient bonnes ou mauvaises ..." (* *)

"Trop sombre !" Dis-je quand il eut fini.

"Ton Tristis d'Ovide n'est pas particulièrement joyeux ..." Répliqua-t-il.

"Je sais, mais Ovide n'est pas obsédé par la vieillesse et la mort ..."

Apollinarius sourit puis se leva et se dirigea vers mon divan.

"Julia, tu es trop jeune pour comprendre les inquiétudes d'un homme âgé ..." Dit-il.

Mes yeux s'agrandirent.

"Tu as des inquiétudes, Apollinarius? Sur le fait de vieillir et de mourir?"

Il me prit la main qu'il porta à ses lèvres.

"Douce, douce Julia! Je ne rajeunis pas vraiment et je suis devenu infiniment plus lent qu'avant ..."

"Ce n'est pas vrai! " Protestais-je avec véhémence.

Le sourire d'Apollinarius s'élargit mais se teinta de mélancolie.

"Tu es trop jeune pour comprendre ..." Répéta-t-il avant d'ajouter comme s'il venait juste d'y songer.

"Tu ne comprendras probablement jamais car tu ne vieilliras probablement jamais. Ce n'est pas ta faute, Julia ... tu es une déesse ..."

Avant que je puisse lui demander ce qu'il voulait dire, il posa un baiser délicat sur le sommet de mon crâne avant de se diriger vers l'armoire où je gardais une petite amphore du vin grec doux qu'il aimait tant.

Je voulais lui demander pourquoi il avait dit une telle chose mais il était déjà en train de verser le liquide verdâtre.

"Portons-nous un toast?"

"Oh, oui! A la beauté éternelle, à la construction navale et au bon vieux Mimnermos!"

"Tu n'oublies pas quelque chose?"

"Vraiment ? "

"Oui! Quand viendra le temps de réceptionner mon pari ..."

"Tu n'as aucune chance de gagner, Julia. Dans six jours, je serai en train de profiter de cet original..."

"Homme de peu de foi! Tu m'as appris mieux que cela! Je serai miséricordieuse. Je n'exigerai qu'une robe belle et ... unique. En payer la facture te donnera une leçon, Grec arrogant!"

Nous avons ri à l'unisson et avons porté un toast à la beauté éternelle, à la construction navale, au vieux Mimnermos et aux robes uniques.

Je n'avais jamais vraiment aimé cette boisson grecque légèrement écoeurante mais cette fois mon esprit était déjà trop occupé par mes projets pour prêter attention à son goût.

Naturellement, j'ai gagné le pari.

Les yeux du négociant gaulois lui sortirent presque des orbites quand je lui présentai le nouveau modèle.

Et quand, l'air de rien, j'ajoutai que j'étais prête à lui offrir l'exclusivité de ce modèle durant trois années, j'ai craint qu'il n'ait un arrêt cardiaque avant de signer le contrat.

Il accepta immédiatement de financer la construction et s'engagea à commander trois autres navires si le premier lui donnait satisfaction.

J'envoyai un message en urgence à Chypre où le navire était déjà en train d'être construit avec une généreuse gratification pour le jeune ingénieur.

Il la méritait.

Et le Gaulois était si excité par cette affaire qu'il m'épargna même ces avances fâcheuses avec lesquelles de nombreux nouveaux clients trouvaient de bon aloi de me bassiner ce dont je devais les en dissuader.

Juste après avoir signé les contrats, il embarqua pour Chypre pour jeter un coup d'oeil au travail en cours. Les concurrents de mon mari furent furieux quand ils découvrirent que non seulement je leurs avais soufflé leur client mais également que j'avais un nouveau modèle de bateau en route.

Et Apollinarius ne fut pas vraiment heureux quand je lui ai dit que Mimnermos devrait attendre.

"Petite tricheuse!"

Je lui adressai un sourire victorieux.

"Je t'avais averti, mon cher! "

"Tu m'as mené par le bout du nez comme tu as mené ce pompeux gaulois!"

"Doucement, doucement! Tu n'es pas juste! Tu ne croyais pas dans le nouveau bateau aussi j'ai pensé que tu ne serais pas intéressé par mon petit projet." Protestais-je d'un air innocent.

"Cela m'apprendra à parier avec une femme déloyale ..."

"Non, mon cher! Cela t'apprendra à te fier davantage à mon instinct! "

Apollinarius éclata de rire.

Il savait que je l'avais eu et était probablement meilleur joueur que moi.

"Je dirai à ma couturière de t'envoyer la facture pour ..."

"Tout doux, Madame! Qui a dit que vous pourriez choisir la robe?"

"Je ... Tu ... Tu as accepté de me donner une robe belle et unique au cas où tu perdras ..." Protestais-je.

"et tu as perdu!"

"Mais tu as seulement demandé une robe belle et unique ... Tu n'as rien exigé quant à sa fabrication ni dis que ta couturière en serait chargée, n'est-ce pas?" Répondit Apollinarius chaleureusement.

Je me renfrognai.

"Voilà qui m'apprendra à parier avec un Grec déloyal! "

Apollinarius m'envoya un baiser.

"Non, ma chère. Cela t'apprendra à poser tes conditions! "

Un point pour lui.

"De plus," Bougonnais-je "que connais-tu en robes de femme?"

Mon ancien précepteur rit.

"D'accord, d'accord! Tu as bon goût. Très bon goût en fait! Mais tu n'y connais rien en couturière et la mienne est la meilleure de Rome!"

"Julia, je sais reconnaître une chose belle et unique quand je la vois. Est-ce que je ne vis pas avec toi?"
 Remarqua-t-il si galamment que si je ne l'avais si bien connu, j'aurais pu penser qu'il était en train de flirter.
 Au lieu de cela, je me maugréai.
 "Apollinarius ..."
 Il me prit la main et, délicatement, l'embrassa.
 Mon froncement de sourcils s'approfondit.
 "Fais-moi confiance, ma chère. J'honorerai ma dette admirablement et te donnerai une robe vraiment unique ..."
 Un mois plus tard elle était là. J'avais été galopé l'après-midi et je rentrais à la maison quand j'aperçus Apollinarius en train de gravir les escaliers, deux garçons de courses portant un grand colis soigneusement enveloppé de toile sur ses talons.
 Ca devait être elle.
 La robe mystérieuse d'Apollinarius.
 Je ne savais pas si serais heureuse ou contrariée. Ou les deux.
 Quoi qu'il en soit, pour l'instant, ma curiosité était éveillée.
 Mon ancien précepteur devait avoir perçu ce mélange de curiosité et d'expectative dans mes yeux car il m'offrit une moue effrontée.
 "Parfaite synchronisation, Julia !" Dit-il. "Allons-nous dans ton appartement?"
 J'acquiesçai tout en montant l'escalier et ils se mirent sur le côté pour me laisser passer mais quand nous fûmes dans mon appartement, Apollinarius me demanda de rester au salon tandis que lui et les garçons entraient dans ma chambre à coucher.
 La porte resta fermée assez longtemps et quand elle s'ouvrit, elle laissa passer deux garçons riant nerveusement.
 Je fronçai les sourcils et ils s'éclipsèrent au loin.
 Apollinarius était adossé au chambranle de la porte, un sourire radieux sur ses lèvres.
 Mon estomac se serra.
 "Tu ne veux pas voir ta robe, Julia?" Susurra-t-il.
 Au centre du couvre lit couleur bronze se détachait une flaque aux eaux bleues.
 Le tissu léger paraissait vert quand la lumière se posait sur le tissu, créant l'illusion de rayons de soleil se reflétant sur les vagues.
 Le corsage fin et scintillant était si décolleté qu'il ne cachait presque rien de mes seins ... ou je devrais plutôt dire qu'ils allaient franchement être exposés.
 Elle avait été conçue pour adhérer au corps, épousant chaque courbe et chaque creux - telles les mains d'un amoureux - et ne laissant que peu de place – très peu en vérité - à l'imagination.
 Il y avait une fente à l'avant de la jupe pour permettre de se déplacer avec facilité, fente qui montait bien au-dessus des genoux.
 Mais c'était la partie inférieure de la robe qui retint mon attention car c'était une des choses les plus extraordinaires que j'ai jamais vues : des hanches au bord de la jupe, le tissu était brodé de petites plumes souples dans les mêmes tonalités vertes et bleues que celles du tissu et disposées pour ressembler ... à des écailles.
 Elle avait une petite traîne qui balayait le plancher comme une queue.
 Elle était vraiment belle et unique comme je l'avais exigé.
 Elle était évidemment dispendieuse.
 Et c'était ... une robe de sirène.
 "Apollinarius ..."
 "Tu aimes ta robe, Julia?"
 "M ... Mais ce n'est pas une robe!" Répondis-je avec véhémence. "C'est ... c'est ... un costume! "
 "C'est une robe pour moi ..."
 "Elle est indécente! "
 "Voyons Julia, Ne t'ai-je pas enseigné que la beauté n'a rien à voir avec la décence ou l'indécence ? Ces notions n'existent pas en ce qui la concerne. Je n'y entends peut-être rien en mode féminine mais je m'y entends en beauté ..."
 Je pointai du doigt la robe étalée sur le lit.
 "Tu t'attends réellement à ce que je me pavane habillée ... habillée ... "
 "Comme une sirène?"
 "Cesses de te moquer de moi! Qui est le tricheur maintenant?"
 "Tu as demandé une robe belle et unique et je te l'ai donnée ..." Protesta Apollinarius d'un air faussement offensé. "J'oserais même affirmer que je t'ai donné la robe la plus belle et la plus unique de tout Rome ... En outre, ma chère, tu n'as pas besoin d'une robe pour ressembler à une sirène, ta beauté seule suffit ..."
 A ce compliment, je rougis.
 Pourquoi ne pouvais-je entendre et accepter les compliments sans me sentir embarrassée et sans rougir ?
 Pour cacher ma confusion, je croisai les bras sur ma poitrine et simulai l'impatience.
 "Que suis-je censée faire de cela?"
 "Que fais-tu d'habitude avec des robes, ma chère? Portes-la! "
 Cette proposition me coupa le souffle aussi sûrement qu'un coup dans l'estomac.

"Tu n'es pas sérieux! "

"Et bien, j'admets qu'il te faudra une occasion spéciale mais, pourquoi es-tu si sûre qu'elle ne viendra pas?"

J'éclatai de rire.

Le matin suivant, j'envoyai chercher chez le libraire d'Apollinarius l'édition originale de Mimnermos.

Comme prévu, cela me coûta une petite fortune. Mais Apollinarius le méritait. Et il n'a jamais confessé combien il avait payé pour ma robe de sirène.

Il me fallut à peu près une demi-heure pour trouver la robe, la tirer du coffre où je la conservais, l'emballer correctement puis me précipiter dans ma garde-robe pour y prendre des vêtements plus pratiques et les emballer aussi avec des brosses et des peignes, des serviettes et du savon, des sandales et, après une rapide réflexion, un châle.

Une incursion rapide dans la deuxième chambre à coucher exigea un autre sac.

Quand des coups à la porte retentirent, je piochais dans une armoire que je gardais toujours verrouillée. Il ne pouvait s'agir que de Nicia envoyée par Apollinarius.

"Intra! " Criais-je tandis que je pliais la longue robe couleur lie de vin que je venais de choisir et que je refermai l'armoire.

Le temps que Nicia entre, la robe longue était emballée à son tour.

"Seigneur Apollinarius dit que vous avez besoin de moi ..." Commença-t-elle.

"Oui, en effet. Je veux que tu m'écoutes attentivement et que tu fasses exactement ce que je te dirai."

Ma servante grecque ouvrit la bouche mais je l'arrêtai d'un geste avant qu'elle ne puisse parler.

"Exactement ce que je te dirai, Nicia! "

Elle fronça les sourcils, indignée que je suggère qu'elle puisse faire autrement.

Je refusai d'y prêter attention.

Au fur et à mesure que je donnai mes ordres à Nicia, je voyais les sourcils de cette dernière se hausser de plus en plus et si j'avais eu le temps, j'aurais certainement trouvé cela du plus haut comique. Mais je n'avais pas de temps à perdre car Apollinarius devait s'être déjà arrangé avec Sempronius et je n'ignorais de quel temps je disposais avant que Maximus n'entre dans le jeu - à son insu - ... s'il le faisait.

Le temps que Nicia exécute les ordres que je lui avais donné, les sacs furent entreposés sur le petit chariot qui était garé près d'une entrée latérale de la maison.

Dès que ma servante eut remis les paniers à un Sempronius au visage de marbre, je me hissai dans le chariot sans aide et le nubien, maître des écuries, secoua les rênes.

Il descendit en silence la route de la villa, puis tourna et prit le chemin qui mènent au champ regorgeant de fleurs et à l'étang où la réplique du Poséidon flottait fièrement, emprisonnée pour toujours dans un monde intemporel comme un insecte figé pour l'éternité dans un morceau d'ambre.

Sempronius prit les sacs qu'il monta à bord et les laissa sur le pont comme je le lui avais demandé. Une fois cela fait, il m'aida à grimper sur le vaisseau.

"Merci, Sempronius," Dis-je. "tu peux retourner à tes occupations.

"L'énorme nubien couleur d'ébène me regarda. Une expression de doute remplaçait l'habituelle impassibilité sur son visage.

"Quand puis-je venir vous reprendre, Domina?" Me demanda-t-il. Sa voix était étonnamment basse et profonde pour un être de sa taille mais si gentille et si douce que les chevaux en raffolaient.

"Ce ne sera pas nécessaire, Sempronius." Répondis-je masquant de mon mieux mon impatience car même si je pouvais faire confiance à Apollinarius pour chronométrer parfaitement ses mouvements, je n'avais pas de temps à perdre.

Sempronius ne semblait pas convaincu.

"Je peux vous attendre et, ensuite, vous ramenez, Domina." Offrit-il avant d'ajouter. "Je serai proche mais je n'interférerai pas ..."

"Ce ne sera nécessaire," Le coupais-je un peu rudement. "Seigneur Apollinarius a tout prévu ..."

Maintenant, retourne à la villa ..."

"Je n'aime pas vous laisser seule ici, Domina. Ca peut être dangereux ..."

Je lui souris. S'il y avait bien un domestique clairement fidèle, c'était Sempronius.

Il avait été affranchi avec tous les autres quand je m'étais mariée avec Marius Servilius et l'énorme Nubien me considérait comme une sorte de déesse envoyée tout spécialement sur terre juste pour le libérer.

Si je lui demandais de tuer pour moi, il le ferait sans hésitation. Et si je lui demandais de mourir pour moi, il le ferait aussi.

"Ne t'inquiètes pas, Sempronius. Je serai en sécurité ..." Essayais-je de le rassurer. "En outre, je ne serai plus seule ... longtemps ... "

Le froncement de sourcils de Sempronius s'évapora et fut remplacé par un sourire éclatant qui fit étinceler ses dents blanches sur son visage d'ébène comme des perles brillant doucement sur une soie noire et ce sourire me rappela celui de Rufa. Et leurs sourires étaient si semblables qu'ils auraient pu avoir été père et fille ... si semblables que j'évacuai avec détermination cette pensée de mon esprit.

"Oh, si le général veille vous, je plus m'inquiéter." Dit-il, son latin, parfaitement correct par ailleurs, trébuchant toujours quand il était heureux ou enthousiaste.

Je fis de mon mieux pour ne pas rougir à l'idée que mon maître d'écurie rêvait de ma vie privée et, vaguement, me demandai si je devais remercier ma masseuse ou Apollinarius de l'indiscrétion ... à moins

que le silencieux et gigantesque nubien n'ait besoin que de sa sagesse, et non des confidences d'une épouse ou d'un précepteur grec bien intentionné, pour savoir qui se trouvait dans le coeur de sa maîtresse.

Sempronius finit par partir et je me précipitai pour ouvrir la porte de la cabine.

Celle-ci était petite mais aménagée avec soin, des tapis aux couleurs vives dissimulaient le plancher et un bureau, une chaise et un lit large et confortable recouvert d'un couvre-lit damassé et d'innombrables coussins en soie chatoyante complétaient l'ameublement.

Il y avait également une petite armoire, un coffre sur lequel étaient posés un broc et un bassin.

Le hublot permettait à l'air et aux rayons du soleil d'entrer dans la cabine et il y avait une lampe prête près du lit et une autre sur le bureau.

J'y traînai les sacs et, rapidement déballai la robe de sirène puis plaçai un des paniers de nourriture sur le bureau avec une des petites amphores de vin que j'avais apportées et une cruche d'eau et cachai le deuxième panier en dessous.

Ceci fait, je rangeai les vêtements et les serviettes dans l'armoire et les articles de toilette sur le coffre.

Ensuite, j'emportai la deuxième amphore de vin sur le pont où je trouvai, près de la poupe, ce que je cherchais à savoir avec une corde avec un noeud spécial et un crochet joint.

J'attachai la corde autour de l'amphore, la fit descendre avec précaution dans l'eau puis fixai le crochet.

Certains vins sont meilleurs une fois refroidis et il n'y avait aucun paquet de neige enrobé de paille (***) ni d'endroit où le stocker.

Ces préparatifs terminés, je retournai à la cabine où je me déshabillai en hâte, me lavai et me séchai avant de me diriger vers le lit où était étalée la robe de sirène.

Il n'était pas question d'enfiler de sous-vêtements et l'idée d'être complètement nue sous cette magnifique robe était étrangement excitante. Excitante comme ne l'avait pas été, la veille, ma préparation minutieuse - tirée de mon expérience d'ancienne putain - pour me rendre auprès de Maximus.

Mettre la robe sans l'aide experte de Nicia s'avéra une corvée épouvantable, les innombrables et minuscules crochets du dos se révélèrent autant de tâches horribles à faire par soi-même.

Mais je m'en tirai avec honneur et quand j'eus fini, je glissai mes mains le long de mon corps. Le tissu épousait à ce point chaque forme de mon corps qu'il était impossible de penser qu'il n'avait pas été coupé et cousu sur moi.

Cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà porté, ajusté mais pas inconfortable, m'enveloppant complètement sans me donner la sensation d'y être emprisonnée.

C'était ... c'était comme si la robe n'était pas exactement une robe mais une part de moi-même comme une vieille peau de serpent usagée l'est tout en ne faisant plus partie de lui.

Pendant un bref instant, je pensai qu'Apollinarius ne m'avait pas donné une robe mais m'avait rendu ma peau de sirène ... cette peau que j'avais abandonnée quand j'avais quitté la mer pour explorer la terre des hommes ...

Je me dégrisai rapidement et me rembrunis car ce n'était pas le moment de céder à des considérations aussi folles.

Il n'y avait aucun miroir poli sur le bateau si bien que je dus me brosser les cheveux et les coiffer sans l'aide de mon reflet. Je frottai de l'huile de myrrhe sur mes bras et mon cou puis m'efforçai de réaliser la chose la plus difficile qu'un être d'humain ait à affronter

L'attente !

Cela ne dura pas longtemps.

Au bout d'une demi-heure, j'entendis les sabots d'un cheval qui approchait. Il s'arrêta sur la rive de l'étang. Curieusement, mon coeur ne s'emballa comme il le faisait toujours sauvagement quand il s'agissait de Maximus.

Au lieu de cela, je restai étrangement calme et ouvris légèrement la porte de la cabine pour pouvoir l'épier. En esprit, j'imaginai l'expression déconcertée de Maximus à la vue de ce bateau qui, pour tout le monde, semblait venir d'accoster et ne pus que sourire en me rappelant ce qui avait motivé la première fois Marius Servilius à construire une réplique de son premier bateau.

Il voulait en construire un plus petit pour que son fils y joue sans risque et puisse apprendre à aimer les bateaux comme lui. Mais son fils était mort à la naissance emportant son épouse bien-aimée avec lui et ce n'est que trois décades plus tard, qu'il en était venu à faire construire cette réplique pour une deuxième épouse qui était effrayée de l'eau et ne savait pas nager ... Silencieusement, je le remerciai de ce cadeau attentionné.

Pendant que j'attendais que Maximus vienne à bord, je pouvais parfaitement l'imaginer regardant les statues de marbre environnantes et les détails du bateau avec émerveillement, ressemblant ainsi infiniment à l'enfant aux yeux verts de mon rêve, si jeune, si merveilleusement étonné et si plein de la vie

...

Je pouvais parfaitement l'imaginer pendant qu'il posait avec précaution le pied sur les pierres qui mènent au bateau silencieux et apparemment abandonné ...

J'avais ri follement quand j'avais vu les poissons argentés s'insinuer parmi leurs congénères en pierre car j'avais vraiment eu l'impression de marcher sur l'eau ...

Maximus était trop viril pour rire follement mais il n'y avait aucun doute que, dans mon coeur, il se sentait transporté de joie comme je m'étais sentie ... J'entendis quand il saisit l'échelle de corde et qu'il se hissa

vers la rambarde qu'il enjamba avant de sauter sur le pont, la cale vide résonnant creux sous ses pieds et le bateau se balançant doucement sur son ancre. ..

Je me déplaçai silencieusement pour être capable de suivre Maximus des yeux quand il traverserait le pont.

Je le vis regarder la hauteur vertigineuse du mat et toucher un baril proche.

De ma cachette, je le vis se déplacer vers la poupe et regarder l'eau puis la sirène de marbre qui se trouvait sur un piédestal en face du bateau.

Cet étrange bateau flottant sans risque à la surface d'un étang entouré d'un champ de fleurs était un endroit magique, fantaisiste et pourtant tellement réel ... J'étais tombée sous son charme la première fois que j'y avais été avec mon défunt mari et, maintenant, je voyais que cette atmosphère magique enveloppait Maximus et le captivait.

Il était revêtu de sa tunique blanche et sa peau bronzée et tendue sur les muscles puissants de ses bras et de ses jambes, brillait comme du bronze poli sous le soleil. Exempts d'huile, ses cheveux sombres et coupés courts étaient balayés par la douce brise.

Il paraissait bien sûr toujours aussi fort mais également doux et innocent, jeune et vulnérable.

Et bien qu'indescriptiblement beau comme un dieu, il paraissait aussi humain qu'il était possible de l'être ... Maximus regarda l'eau puis se retourna et s'appuya du dos contre la balustrade, offrant son visage aux rayons du soleil, les yeux fermés, écoutant la chanson du vent dans les haubans ...

Rêvait-il?

Et si oui, à quoi?

Le Général Maximus Decimus Meridius s'autorisait-il à rêver en dépit de sa maîtrise de fer sur lui-même et de sa détermination à accomplir son devoir puis à mourir ?

Imaginait-il qu'il était sur un vrai bateau, loin de l'esclavage?

Y avait-il une place pour moi dans ses rêves?

Les réponses à ces questions et à toutes les autres questions si proches maintenant que je me sentais toute étourdie mais il était inutile de reporter ce que j'étais sur le point de faire. Ce que je devais faire. Ce qui était ma chance ultime d'atteindre Maximus ...

Prenant bien soin de ne pas faire le moindre bruit, j'ouvris la porte de la cabine afin de me glisser silencieusement sur le pont.

Je m'avançai à pieds nus vers le baril que Maximus avait touché, m'y assis et, avant que je comprenne ce que je faisais, je commençai à chanter.

Je chante rarissamment.

C'est en raison de ma voix.

Elle est trop basse pour une femme, naturellement enrouée et vraiment inhabituelle.

C'est une voix qui attire l'attention tout comme mes cheveux roux dorés.

Une attention qui est la bienvenue quand il s'agit de donner des ordres, de discuter affaires ou philosophie mais qui est embarrassante quand les hommes me regardent comme si, au lieu de m'adresser à eux poliment comme les bonnes façons l'exigent, je les invitais ouvertement à entrer dans mon lit !

Un homme, une fois, m'a dit que ma voix était comme un velours sombre tandis qu'autre la comparait à un vin chaud et épicé.

Croyez le ou pas, certains hommes trouvent le temps de gloser au sujet des attributs d'une esclave et d'une putain, s'ils sont employés pour leur propre satisfaction ... et j'avais été parfaitement formée pour employer ma voix comme arme de séduction.

Mais Turia se plaignait au sujet de ce qu'elle décrivait comme étant mon incapacité à chanter.

Ma voix peu commune m'intimidait car je ne pouvais y reconnaître les sons produits par les gorges des autres femmes.

Et, à son grand regret, Cassius ne semblait pas s'en préoccuper.

Il était trop heureux de mes autres qualités pour prêter attention à un défaut si mineur.

Quand Apollinarius suggéra que mon éducation serait incomplète si je n'améliorais pas mes qualités musicales, je refusai d'en entendre parler avec une telle véhémence que mon précepteur perceptif sut immédiatement que ce sujet était tabou et il s'abstint de me presser.

Au lieu de cela, à mon total désappointement, il me suggéra d'apprendre à jouer de la lyre.

Apollinarius était un homme très musical comme le sont la plupart des Grecs.

Il chantait beaucoup - la plupart du temps des airs grecs - et appréciait les soirées musicales au théâtre.

Par contre, quand il s'agissait de musique, je me sentais toujours vaguement mal à l'aise.

Mais j'aimais le théâtre et si l'exécution était vraiment bonne, je pouvais rester fascinée des heures durant à écouter les chœurs entonner le lyrique des drames classiques (****) même si, parfois, les lamentations m'obligeaient à serrer les lèvres pour contenir une fâcheuse montée d'émotions.

Confrontée au choix de la lyre ou du chant, je choisis le chant et expédiai mes leçons aussi rapidement que je le pouvais.

Apollinarius essayait de m'encourager en disant que ma voix était belle et que je pouvais faire plus mais je refusais de chanter une note de plus que ce qui était strictement nécessaire à mon éducation.

Je n'ai jamais chanté avec lui peu importe les efforts qu'il déploya pour m'y encourager.

Je n'ai même jamais chanté dans l'intimité de mon appartement et considérais ce talent comme ma capacité à tenir la boisson : utile mais sans aucune raison d'en être fier !

Et maintenant ... maintenant ... les paroles coulaient simplement de mes lèvres sans effort, ma voix dérivant doucement dans le vent.

Apollinarius m'avait appris cette chanson spéciale, un air doux et tendre au sujet d'un beau, marin aux cheveux sombres et de la belle sirène qui en était tombée amoureuse. Ils connurent quelques moments de bonheur mais le marin était un homme et ne pouvait vivre avec elle sous les vagues et la sirène était une sirène et ne pouvait le suivre sur terre car elle n'avait pas de pieds ...

Je vis quand Maximus se rendit compte que quelqu'un chantait près de lui.

Il ouvrit ses étourdissants yeux bleus verts et me découvrit assise sur le baril près de la cabine, les cheveux dénoués et flottants en boucles souples autour de mon visage et le corps étroitement enveloppé dans ma robe de sirène ...

Il ne sembla pas choqué.

Ni même étonné.

Seulement, fasciné.

Il me regardait comme s'il m'attendait.

Comme s'il m'attendait depuis aussi longtemps que je l'attendais.

Lentement, très lentement, Maximus quitta la rambarde et s'approcha, se déplaçant avec cette grâce féline dont il n'avait pas conscience et qui n'appartenait qu'à lui et qui me faisait toujours penser à un beau lion ou à un bel étalon sauvage.

Je me levai et avançai nu-pieds vers lui, chantant toujours doucement, ma robe de sirène ondoyant derrière moi.

Pendant que je m'approchais, mes cheveux dévoilèrent mes épaules révélant le fin corsage qui exposait mes seins plus qu'il ne les couvrait ... Je vis quand Maximus s'en aperçut, à l'intensité brûlante qui émergea, tout d'un coup, des profondeurs bleues vertes de son regard, une intensité que je n'y avais jamais vue auparavant ... une intensité telle que j'eus l'impression qu'il avait emprisonné mes seins presque nus dans ses grandes mains chaudes et calleuses ainsi que j'en rêvais depuis six ans ...

Comment pouvait-il me donner l'impression d'être enveloppée de caresses sans me toucher?

Comment pouvait-il émouvoir mon corps ainsi et faire bouillonner le sang dans mes veines sans poser les mains sur moi?

Comment pouvait-il me rendre si fiévreuse et si désireuse de lui juste en me regardant?

Maximus s'arrêta puis parla.

Et sa voix vibra d'une tonalité plus profonde encore et exceptionnellement enrouée qui la rendait aussi intense que les flammes aiguës-marines resplendissant dans ses yeux.

"Je ne sais pas Comment Odysseus t'a résisté, belle sirène," Dit-il.

Et, alors, je sus.

Je sus qu'il ne me rejetterait plus.

Je sus qu'il ne lutterait plus contre son désir.

Je sus que rien ne l'arrêterait cette fois, même pas son contrôle de lui-même...

Et je sus que quand il viendrait dans mes bras, que quand il me ferait sienne, ce serait en pleine conscience et qu'il me prendrait, moi Julia, et non pas le fantôme d'une épouse morte ... et non pas le fantôme d'un amour de jeunesse.

Ce serait moi et aucune autre femme.

Les dernières paroles de la chanson grecque s'évanouirent dans la brise et je souris.

Et mon sourire n'était plus le geste automatique de l'habituelle courtoisie tout aussi automatique de la femme solitaire, ce geste froid et distant que j'offrais à ceux que je voulais garder à distance.

C'était un vrai sourire, un sourire aimant.

C'était le sourire que je lui avais offert, il y a six ans en Mésie ... le sourire aimant, plein de sollicitude, espiègle de la femme que je pouvais être ... le sourire aimant, plein de sollicitude, espiègle de la femme que seul Maximus avait le pouvoir de faire naître.

Il s'approcha encore et continua.

"Par leurs chants et leur beauté, les sirènes ont essayé de séduire Odysseus pour le tuer. Dois-je avoir peur belle sirène?"

Je fis les derniers pas de la courte distance qui nous séparait encore et, ce faisant, je me sentais flotter, légère comme l'était mon cœur, légère comme je ne m'étais jamais sentie auparavant.

"Les seules personnes qui doivent me craindre sont celles qui essaient de nuire à mon bel Odysseus."

Chuchotais-je en caressant sa joue barbue du revers de mes doigts. "Tu es en sécurité avec moi, cher Odysseus."

Ma main droite enserra son cou et je tirai son visage à moi et, doucement, l'embrassai avant de poursuivre, chuchotant contre ses lèvres, exprimant ce rêve que j'aurai tant voulu voir se réaliser, exprimant ce rêve qui se réalisait même un bref instant sur ce bateau qui ne naviguerait jamais que sur l'océan des rêves.

"Nous sommes sur la mer ... Rome est loin derrière nous et nous dérivons sur les vagues ... juste nous deux."

Je l'embrassai encore, approfondissant, cette fois, le baiser, ses lèvres étaient douces et chaudes et goûtaient le soleil et le vent et l'homme.

Les mains de Maximus m'enlacèrent plus étroitement, l'une glissant dans mes cheveux et l'autre encerclant ma taille et moi je frissonnai à ce contact doux comme une caresse de papillon, à ce contact doux venant de ces mains si grandes, si fortes, si chaudes ... et je frissonnai en sentant la chaleur brûlante de ces mains qui pouvaient verser le sang ou cultiver la terre, apporter la destruction ou le réconfort, tuer et caresser, ces mains qui m'avaient faite libre et qui, si tout allait bien, me guériraient maintenant ... ces mains qui, il y avait six ans, avaient erré sur mon corps sans qu'il en soit vraiment conscient, comme si elles avaient été dotées d'une vie propre et dont, maintenant, il savait pleinement ce qu'elles faisaient ... Où elles allaient ... ce qu'elles voulaient et pourquoi.

"Odysseus bien-aimé" Murmurais-je contre ses lèvres pendant que je me perdais dans sa chaleur et son parfum et dans les flammes bleues vertes de ses yeux couleur de mer ...

Maximus bougea et captura ma bouche.

Sans la moindre hésitation.

Sans le moindre doute ou la moindre timidité.

Avec cette passion qu'il avait si longtemps niée.

Les doigts de Maximus empoignèrent mes cheveux, glissant dans les vagues d'or roux, doucement d'abord, ses doigts rugueux caressant mon cuir chevelu puis avec plus de force tandis que ses lèvres devenaient de plus en plus exigeantes, plus possessives, le baiser s'approfondissant et sa langue exigeant hardiment que j'ouvre les miennes.

Avec un soupir frissonnant, je me soumis à son désir, écartant légèrement mes lèvres ... Me soumettre n'était pas nouveau pour moi, étant formée depuis l'enfance à n'opposer aucune résistance aux caprices des hommes.

Mais maintenant ... maintenant ... se soumettre semblait si différent. Cela semblait si juste ... si normal ... si agréable. Cela ressemblait tellement à ce que je voulais faire ... à ce que j'étais impatiente de faire ...

Et soudain, quand la langue de Maximus s'introduisit dans ma bouche, cherchant la mienne et la trouvant, la taquinant, l'attirant, l'enlaçant dans une danse torride et dévorante, taquinant et donnant, prenant et exigeant de plus en plus, je sus.

Je sus que je n'avais pas besoin d'avoir peur.

Je sus que, comme les yeux de Maximus seraient ouverts quand il me prendrait, mon passé souillé ne s'immiscerait pas entre nous.

Je sus que c'était moi et non Olivia ou Lucilla qu'il regarderait et que mon dernier bonheur ne me serait pas enlevé car je me donnerais à lui comme femme et non comme putain ... car je me donnerais à lui comme femme et comme une femme je serais prise et aimée et guérie.

Et, qu'alors je ne serais plus qu'une femme et seulement une femme.

Sans interrompre le baiser, toujours caressant ma langue de la sienne, Maximus glissa sa main le long de mes reins et fit courir ses doigts sur mes fesses, d'abord en caresse puis, écrasant le tissu entre ses doigts, il s'en empara pour me serrer rudement contre lui.

Je gémis sous sa bouche brûlante et exigeante.

Il était excité et dur.

Si excité et si dur que je sentis que je me liquéfiais.

Plus excité et plus dur qu'il ne l'avait été à la plage.

Encore plus excité et plus dur qu'il ne l'avait été dans l'alcôve en Mésie.

Aussi excité et aussi dur qu'un homme peut probablement l'être.

Si excité et si dur que je le sentis vibrer à travers sa tunique en laine et ma robe de sirène pendant qu'il collait son bassin contre mon ventre, m'offrant sans détour la preuve de son désir ... m'offrant fièrement la preuve de son indéniable virilité.

Submergée par l'intensité de la passion de Maximus, je me sentis faible entre ses bras et haletai quand il quitta ma bouche, protestant de ne plus la sentir sur la mienne puis je gémis quand ses lèvres tracèrent un chemin brûlant vers mon cou et vers mon épaule, sa barbe râpant délicieusement ma peau, son souffle chaud l'exacerbant par son effleurement.

Et elles glissaient plus bas toujours plus bas, embrassant, mordillant, léchant chaque pouce de peau exposée qu'elles rencontraient jusqu'à ce qu'elles atteignent le fin tissu de la bretelle de la robe.

Sans hésitation, Maximus y accrocha ses doigts calleux et la repoussa sans ménagement sur le côté, se frayant ainsi un chemin sur ma peau.

En dépit de ce rude traitement, le tissu léger ne se déchira pas et Maximus, impatientement, le fit descendre libérant complètement mon sein droit.

Sa main et sa bouche suivirent et moi je pantelai. La seule idée de sa main s'emparant de mon sein, de ses lèvres engloutissant le mamelon couleur corail, dressé et palpitant me faisait délirer de désir par anticipation

"Maximus." Réussis-je à énoncer dans un souffle.

Il releva la tête et ma gorge se serra à la vue de l'urgence qui brûlait au fond de ces éblouissants yeux bleu vert qui pouvaient exprimer tellement et me rendre si ardente d'un simple regard.

Oh, non !

Rien ne l'arrêterait cette fois !

Ni l'honneur ni le devoir pas plus que le danger ou la menace de la mort.

Rien ne l'empêcherait de me faire sienne.

Rien ne l'empêcherait de mettre sa marque sur moi.

Rien ne l'empêcherait de me guérir pendant que je le guérirais ... pendant que je mettrais ma marque sur lui ... pendant que je prendrais son corps et le peu de son coeur qu'il était prêt à me donner. ..

"Où?" Haleta-t-il.

"La cabine."

Avec détermination, Maximus se pencha et passa un bras derrière mes genoux, me soulevant sans effort avant que j'eusse même le temps de glisser mes bras autour de son cou.

Il fut à la porte en deux enjambées. Se courbant, il entra dans la cabine puis, d'un coup de pied, ferma la porte derrière lui avec une telle puissance que l'écho du résonner par les prés et à travers les arbres.

(*) Mimnermos: Poète grec né à Colophon vers 670 B.C.

Très peu de ses écrits nous sont parvenus mais la plupart de ses travaux portaient sur la qualité éphémère de la jeunesse et de la vie et de l'inéluctabilité de la vieillesse et de la mort.

Il dédicâta toutes ses écrits à un joueur de flûte nommé Nanno ("petite poupée")

(**) Mimnermos, fragment rescapé numéro deux.

(***) Par temps chaud, les romains aimaient les boissons rafraîchies tout comme nous mais ils avaient peu de possibilités de les refroidir. La plus courante était d'immerger les amphores dans le courant des rivières ou dans des lacs, la terre cuite aidant à conserver les boissons fraîches. Mais le meilleur moyen était d'y ajouter de la neige.

La neige était ramassée en montagne, pressée en blocs et étroitement emballée dans de la paille avant d'être expédiée. La moitié de la production était perdue en chemin mais le restant était stocké dans les sous-sols et vendu à des prix effrayants. En été, Jules César avait l'habitude d'apprécier des fruits émincés mélangés à de la neige après ses exercices militaires quotidiens et pendant l'une de ses campagnes Marc Antoine envoya à la Reine Cléopâtre le présent extravagant d'un bateau chargé de neige pour refroidir ses boissons dans la chaleur étouffante d'Alexandrie.

(****) Le théâtre antique comportait beaucoup de musique. Au deuxième siècle A.D., les romains cultivés assistaient aux soirées musicales dans de petits théâtres appelés odéons et se rendaient dans les plus grands - comme le théâtre préservé de Pompéi – quand des tragédies grecques classiques étaient jouées.

En ce temps-là, les mimes alertes qui avaient été si populaires au premier siècle avaient été remplacés par des comédies crues, trop vulgaires pour une assistance raffinée mais très appréciées par la foule.

Les tragédies classiques d'une certaine façon ressemblaient à nos actuelles comédies musicales.

Il y avait un orchestre et un chœur qui jouait un rôle important pendant que les acteurs déclamaient leurs textes.

Certains de ces textes mémorables peuvent encore être lus mais comme la musique était simplement apprise par coeur au lieu d'être notée, elle a été complètement perdue.

Les romains étaient des auteurs prolifiques mais produisirent peu de tragédies, la plupart à la fin de la République et au début de l'empire. Mais après la mort de l'empereur d'Auguste, la constante agitation politique et les comportements de certaines familles impériales "particulières" comme la Julio-Claudienne rendaient le choix d'un sujet sûr quasi-impossible, de peur que son auteur contrariait l'empereur ou un de ses parents ne finisse censuré, exilé ou mort.

De cette façon, écrasé par la crainte et la censure, le genre est rapidement mort.

Une autre forme de divertissement impliquant la musique et des performances théâtrales était la pantomime, qui est un ancêtre direct de nos ballets actuels

Le chant de la sirène, partie II – 180 A.D.

À l'intérieur de la cabine, la fraîcheur remplaça la lumière du soleil tout comme le gazouillement des oiseaux et le crissement des cigales avaient été remplacés par un silence seulement brisé par nos halètements.

À l'intérieur de la cabine, il n'y avait pas de place pour la crainte ou le doute, il n'y avait pas de place pour le passé ou le chagrin ou la douleur. Seulement pour le besoin et le désir et l'urgence de satisfaire les deux.

À l'intérieur de la cabine, il n'y avait pas de place pour les fantômes, uniquement pour nous.

Maximus et Julia.

Homme et femme.

Chair chaude et vivante contre chair chaude et vivante.

Coeur battant contre coeur battant.

Dureté masculine contre douceur féminine.

À l'intérieur de la cabine, il n'y avait pas de place pour le malheur ou la mort, seulement pour la vie et la réaffirmation de celle-ci.

Passant mes doigts dans les cheveux coupés courts de Maximus, j'attirai son visage vers le mien et embrassai voracement sa bouche.

C'était comme si j'avais eu soif toute ma vie et que je venais juste de le découvrir.

C'était comme si j'avais eu soif toute ma vie et qu'il était la seule source au monde capable de l'éteindre. Les lèvres de Maximus s'ouvrirent avec passion sous les miennes m'autorisant ainsi à m'abreuver de lui comme il s'autorisait à s'abreuver de moi en retour comme si lui aussi avait eu soif toute sa vie et que j'étais sa seule source d'apaisement possible.

Inaccoutumé à l'environnement, distrait par notre baiser enfiévré, Maximus trébucha contre la chaise qu'il envoya valdinguer, d'un coup de pied impatient. Elle atterrit bruyamment dans un coin.

Nous n'y prêtâmes pas la moindre attention.

Les rayons du soleil, pénétrant par le hublot rond, lui indiquèrent ce qu'il recherchait et Maximus se hâta vers le large lit où il mit un genou sur le doux matelas de plumes et m'y déposa tout en jetant à la hâte les coussins sur le plancher.

Refusant de le laisser, même pour un court moment, refusant de perdre sa chaleur et sa force, je couvris son visage de baisers humides, titillant avidement son oreille de ma langue, l'encourageant silencieusement à se dépêcher, le pressant silencieusement de me faire sienne, de me réclamer, de poser sa marque sur moi, de me guérir, de faire de moi une femme, de faire de moi la femme que j'étais destinée à être.

Le bruit de nos respirations fébriles emplissait le petit espace de même que le parfum de notre excitation mutuelle, celle du mâle et de la femelle à la recherche de l'accomplissement.

C'était une odeur qui m'était si familière ... Une odeur que j'en étais venue à abhorrer, une odeur que je n'avais plus sentie depuis six ans.

Et maintenant ... maintenant elle me semblait complètement différente comme ma soumission à Maximus était différente de mon habituelle soumission aux autres hommes.

Maintenant elle emplissait mes narines de son âcreté moite et je la humais avec avidité comme le fait une lionne seule, en sa saison, quand elle détecte enfin la présence d'un mâle proche et seul ...

Elle m'enivrait et je me délectais de cette preuve ancestrale de ce que son corps faisait au mien ... de ce que mon corps faisait au sien ... Et je le savourais d'avance ... ce moment de plaisir primal de la femme sur le point d'être prise par l'homme qu'elle désire...

Maximus doucement m'étendit sur le lit, tenant tendrement ma nuque.

Mais mon esprit n'était pas tourné vers la gentillesse. Ni vers la tendresse. Le temps viendrait ... pour les deux mais pour le moment, je voulais autre chose, une chose bien différente.

J'avais besoin d'autre chose, d'une chose totalement différente!

Et je la voulais et la désirais avec toute la violence de mon jeune corps excité ... avec toute l'impatience de mon jeune être affamé d'amour.

Saisissant sa tunique, je me hissai en position assise et déchirai avec force le tissu. J'en écartai les lambeaux et dénudai rapidement ses larges épaules bronzées et musclées que je m'empressai de dévorer des yeux, des mains et de la bouche.

La putain extraordinaire que j'avais été, savait tout ce qui se passait entre les hommes et les femmes quand ils se retrouvaient dans un lit ou ... ailleurs mais ignorait tout de ce que les hommes honnêtes escomptaient des femmes avec qui ils choisissent de partager leurs corps dans l'intimité des draps.

Peut-être devais-je être douce, patiente voire docile mais cela m'était impossible.

Je ne le pouvais tout simplement pas.

J'étais une lionne en chaleur. Une lionne qui avait été seule trop longtemps et qui cherchait aveuglément l'accomplissement, qui cherchait aveuglément à se réaliser.

Agrippant fébrilement le cou de Maximus, je mordillai et sucélotai sa chair exposée, me délectant de la saveur salée de la sueur sur sa peau suave. Je frottai mes seins à peine couverts contre lui, gémissant et haletant, léchant et embrassant ce corps que j'avais tellement désiré. Ce corps qui m'avait été refusé si longtemps.

Et quand ses grandes et chaudes mains frôlèrent ma poitrine et caressèrent mes seins, je laissai échapper un petit cri et, instinctivement, m'arquai, recherchant leur contact.

Il les caressa encore et son contact était si doux, si léger qu'il était semblable à l'effleurement d'un papillon. Si incroyablement doux et léger que je criai plus fort et me pressai davantage contre elles, exigeant résolument la caresse hardie que mon désir réclamait.

Il n'eut pas besoin de plus d'encouragement.

Avec un gémissement, il étreignit fermement mes seins dans ses paumes calleuses et quand ses doigts frottèrent, roulèrent et pétrirent mes mamelons tendus, ce fut mon tour de gémir.

Je redressai le buste, accentuant la friction de ma chair exacerbée par ses mains expertes.

Et même cela ne fut pas assez. C'était à peine suffisant.

Je frottai ma poitrine contre ses paumes.

"Trop de vêtements ... trop de vêtements. " Gémis-je pantelante, tandis que je tirais encore sur les vestiges de sa tunique.

Maximus lâcha mes seins, se libéra de mon étreinte et se dressa sur ses genoux.

Pendant qu'il le faisait, je me laissai glisser en arrière sur le matelas et le regardai me chevaucher, me dominant tandis qu'il retirait d'un coup sec sa ceinture.

Instinctivement, comme mues par une vie propre, mes mains s'immiscèrent sous sa tunique et se mirent à caresser ses cuisses dures comme le roc, suivant leurs courbes et leurs creux, modelant leurs muscles tendus, durcis par une vie de guerre et de chevauchées, jouant, de mes ongles, avec les poils dorés qui les couvraient.

Il me laissa faire car il luttait contre ses sandales et quand il réussit à s'en libérer, il les envoya promener. Le souffle court et rauque, l'étincelle de ses yeux bleus verts devenue fiévreuse, il saisit le bord de sa tunique qu'il passa par-dessus sa tête et qu'il rejeta au loin.

Je haletai.

Je n'avais vu Maximus déshabillé que dans mes rêves, mis à part, bien sûr, cette furtive et inattendue vision de son dos, par l'entrebâillement de la porte de la salle de bains.

Même revêtu de sa regalia, attribut de son rang militaire, ce que j'avais vu de lui ne laissait aucun doute sur ce que je pouvais espérer une fois ses vêtements enlevés.

Et ce bref aperçu de son dos nu et humide l'avait plus que confirmé.

Mais rien, absolument rien – pas même six ans de rêves, pas même une vie de prostitution - ne m'avait préparée à la vision de la plénitude de sa peau bronzée et nue, de ses muscles puissants et de son indéniable et superbe virilité.

Aucun marbre ne pouvait égaler l'or sombre et la perfection du corps de Maximus.

De larges et fières épaules donnaient naissance à des bras puissants aux muscles lourds parfaitement dessinés et idéalement découplés.

Son torse large était parsemé de poils blondis par le soleil, plus nombreux près des aréoles, petits disques bruns dorés. Sa taille était admirablement équilibrée et son ventre plat et dur était orné d'un nombril petit et délicieusement tentant, attirant les baisers, les suçotements et les mordillements.

Un modeste sous-vêtement de toile était enroulé autour de ses hanches, ne couvrant plus que partiellement sa virilité tendue et impressionnante.

Ses cuisses, écartées de part et d'autre de mon corps, avaient cette combinaison unique de force et de grâce que seuls possèdent les cavaliers nés.

Mes mains légèrement tremblantes exploraient son torse en une caresse aérienne, la vision de sa beauté rayonnante me rendant timide en dépit de mon expérience et de mon désir impérieux.

Mais je fus tirée de mon exploration fascinée par les mains de Maximus essayant d'écarter le tissu couvrant ma poitrine, essayant de trouver la manière de dégager mon corps de ce vêtement mystérieux qui le couvrait comme une seconde peau.

À la seule pensée des doigts calleux de Maximus luttant avec les innombrables et minuscules agrafes dans mon dos, je dus rire et mon rire fut comme celui qui avait résonné, cette nuit, en Mésie, quand nos chemins s'étaient croisés pour changer ma vie pour toujours.

C'était un rire jeune, libéré et espiègle, le rire d'une femme qui, belle et assurée, sait qu'elle est aimée et qui reconnaît sa chance de l'être.

"Oh, Maximus, déchire-le. Je ne m'en soucie pas." Dis-je tandis que j'essayais de m'asseoir, le cœur si léger et si plein de bonheur que je pensais qu'il allait éclater.

Les flammes réapparurent avec une ardeur accrue dans les profondeurs aigue-marine des yeux de Maximus mais, avant qu'il puisse s'exécuter, incapable de tenir plus longtemps sans sentir ses mains sur ma peau nue, je saisis le précieux tissu des deux mains et le déchirai jusqu'à ma taille, m'offrant à ses regards et à ses atouchements.

Mes seins s'offrirent ardemment à ses mains pressantes et je criai au contact de ses grandes paumes si chaudes ... je criai encore quand je sentis la peau rugueuse de ses pouces malaxer mes mamelons dressés jusqu'à ce qu'ils palpitent et je me sentis défaillir sous ses caresses. Je défaillai à tel point que lorsqu'il me repoussa gentiment sur le lit, je n'offris aucune résistance.

Maximus n'eut pas besoin d'autres exhortations. Empoignant ma robe déjà dévastée, il déchira la jupe tout au long, ses articulations traçant un chemin de feu le long de mon corps nu.

La vision de ses puissantes mains bronzées sur ma peau crémeuse et douce si excitante que j'en perdis presque le souffle.

Fermant les yeux, je me tordis et m'arquai sous ses mains, pour l'aider à me débarrasser des restes de la robe de sirène et je me délectai de leur contact rude et pourtant si doux.

Et quand je les rouvris, ce fut pour le voir jeter en l'air ce qui restait de mon vêtement.

Il gonfla et flotta dans un nuage de plumes avant de doucement s'étaler sur le plancher.

Et un bref instant, j'imaginai que nous n'étions plus sur un bateau, ni même sur terre mais sur un nuage.

Un bref instant, j'imaginai que nous n'étions plus une ancienne putain et un ancien général ... une affranchie et un gladiateur ... un veuf et une veuve ... un homme et une femme mais un dieu et une déesse ... et que l'éternité s'offrait à nous.

Le cri étranglé de Maximus me ramena à la réalité et je vis les aigues-marines incandescentes qu'étaient ses yeux dévorer ma silhouette nue. Sous son regard affamé, mon cœur s'emballa si puissamment que je pouvais le sentir sous mon sein gauche palpiter comme un oiseau emprisonné et je me liquéfiai et m'embrasai comme jamais auparavant ...

Les doigts de Maximus se précipitèrent sur les liens de son sous-vêtement.

"Je craignais que mon imagination n'ait embelli ta beauté." Souffla-t-il tout en bataillant avec les cordons.

"Tu es aussi magnifique que dans mes souvenirs ..."

Après quelques tiraillements, le tissu couvrant ses hanches finit par glisser et Maximus impatientement le rejeta. Dressé sur ses genoux, il exposa fièrement sa beauté et sa force si masculines ... s'offrant, sans hésitation, à moi en tant qu'homme comme je m'étais offerte sans hésitation à lui en tant que femme. "Toi aussi, mon chéri." Chuchotais-je en laissant courir mes yeux le long de son corps, m'attardant sur le nid de boucles brun foncé entourant sa virilité résolument tendue et j'en frissonnai anticipativement, "magnifique" décrivant à peine sa splendeur masculine.

Oh, non! Rien ne m'avait préparée à lui.

Rien ne m'avait préparée à sa chair masculine si vigoureusement excitée - puissance masculine et virilité indéniable ... Et pourtant ... Je la voulais.

Même si cela signifiait être dévorée.

Même si cela signifiait être déchirée.

Même si cela signifiait mourir ...

M'arquant contre le matelas, je tendis les bras et écartai les cuisses autant que les siennes qui me chevauchaient le permettaient, l'invitant comme la sirène à qui j'avais été comparée aurait invité le marin aux cheveux sombres qu'elle désirait.

"Viens, mon amour," Dis-je d'une voix plus rauque que d'habitude. "Cela fait trop longtemps que je t'attends."

Maximus ne bougea pas.

Au lieu de cela, il resta là, agenouillé sur le lit, me chevauchant, son corps nu dominant mon corps nu, ses yeux flamboyants dévorant chaque pouce de mon corps, ses narines palpitant comme celle d'un étalon quand il sent une jument en chaleur.

Couchée nue et offerte à son regard incandescent, je sentis des flammes naître au fond de moi, leur chaleur envahissant mon ventre avant de s'emparer de tout mon être après avoir embrasé mes veines ... chaleur si intense que j'étais sûre que Maximus pouvait la sentir même sans me toucher.

Incapable de rester sans bouger plus longtemps, je fis remonter mes mains le long de ses cuisses, traçant les courbes parfaites et lisses de ses muscles, puis caressant sa taille avant de faire glisser mes paumes le long de ses reins et de m'emparer de ces subjuguantes fesses arrondies aux muscles durs comme la pierre que j'avais aperçues par l'entrebâillement de la porte de la salle de bains.

Maximus ferma les yeux mais resta toujours immobile, me donnant accès à son corps, m'accordant la liberté de l'explorer et, lentement, très lentement, mes mains revinrent vers son ventre.

Il laissa échapper un petit cri quand mes doigts effleurèrent la peau sensible de son bas-ventre et quand, après une brève hésitation, je m'en emparai, il se cambra et rejeta la tête en arrière en exhalant un gémissement sourd.

Mon cœur se gonfla devant cette manifestation de pure excitation masculine.

Et à la seule pensée d'être la première femme à le toucher intimement depuis des années, je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre et la volupté, telle une flamme violente et incontrôlable menaçant de me consumer, s'empara de moi ...

Je le caressai encore puis encore, déplaçant délicatement ma main sur sa chair dure et brûlante, m'émerveillant de sa texture, de sa taille et de sa vigueur.

Il était fer et velours.

Feu et soie.

Soudain, il ouvrit les yeux, repoussa ma main et me couvrit de son corps puissant.

Nous criâmes à l'unisson au contact mutuel de nos peaux nues ... contact tellement souhaité et si longtemps nié. La sienne était de velours brûlant recouvrant sa rigidité mâle. La mienne était de velours brûlant recouvrant ma douceur féminine.

Il se pressa contre moi et je me cambrai contre lui jusqu'à ce que nous soyons aussi près qu'il est possible de l'être pour un homme et une femme sans s'accoupler et nous avons gémi et haleté en ressentant les courbes et les creux de nos corps s'épouser et cette fusion si parfaite de nos chairs nous émerveilla ...

Maximus glissa une de ses cuisses musclées entre les miennes et, en réponse automatique, je recherchai son contact, je cherchai à plaquer mon sexe palpitant et moite contre son sexe brûlant et rigide.

Et, comme pour aller à la rencontre de mon mouvement, il glissa ses mains sous mes fesses, me serrant contre lui, guidant mon corps qui, spontanément, voulait se coller au sien.

Consumée par le désir, je cherchai aveuglément sa bouche, ma langue en exigeant impérieusement l'entrée et l'envahissant profondément quand il m'y donna accès, répondant ardemment à ma demande.

Bientôt le baiser se transforma en désir irrépressible.

Bientôt, les baisers ne furent plus suffisants ... plus suffisants du tout ...

Soudain, Maximus glissa son autre cuisse entre les miennes, les écarta et avant que je ne conçoive ce qui allait se passer, d'un mouvement rapide et souple, il entra profondément en moi.

J'arrachai mes lèvres des siennes et criai.

Il était grand et pour moi cela faisait si longtemps ... J'étais serrée comme une jeune fille et ni l'excitation, ni les préliminaires ne m'avaient préparée à cette intrusion rapide, profonde et totale.

Pantelante, je fermai les yeux pendant que je plantais mes ongles dans ses épaules et me forçais à rester calme, m'habituant à sa présence qui m'envahissait jusqu'à la rupture, qui m'envahissait de manière phénoménale, me rendant folle de désir, exigeante, impérieuse.

Au-dessus de moi, Maximus resta aussi immobile mais je le sentis frissonner une fois, deux fois, puis une troisième fois, plus intensément.

J'ouvris les yeux et mon cœur se serra.

Ses yeux étaient étroitement fermés, son visage, extraordinairement beau, était tendu par l'effort, la sueur perlait sur son large front.

La première nuit à la villa, en dépit d'avoir été enchaîné et laissé seul des heures durant croyant qu'il allait être violé et utilisé tel un prostitué, Maximus avait essayé de me reconforter de mon angoisse concernant son destin.

Maintenant, en dépit de son désir irréprensible qui le faisait palpiter intensément en moi, il utilisait chaque once de son incroyable sang-froid pour ne pas me rudoyer ...

Je caressai son visage et il frissonna à nouveau.

Me déplaçant lentement, très lentement, je soulevai mes hanches et enlaçai sa taille de mes longues jambes nous faisant, par ce geste, tous les deux haleter car ce mouvement l'entraîna encore plus profondément en moi.

Alors je pris tendrement son visage entre mes mains et fit balancer mon bassin.

Ses yeux s'ouvrirent brutalement.

Je resserrai ma prise sur lui et je balançai à nouveau.

"Julia ..." Haleta-t-il.

Saisissant ses courts cheveux, j'attirai sa tête vers moi, réclamant ses lèvres encore une fois, introduisant profondément ma langue dans sa bouche encore une fois et balançai pour la troisième fois.

Il perdit la tête.

Un grondement animal résonna profondément dans sa poitrine et trouva un écho dans la mienne pendant qu'il prenait les commandes, sa langue engageant la mienne en un ballet torride et frénétique, puis il fléchit les hanches et ne me ménagea plus.

Pas comme les soldats font avec leurs putains après une bataille sanglante mais comme les hommes utilisent leurs femmes quand, après s'être cru morts, ils découvrent, soudain, qu'ils sont vivants, si désespérément vivants, que ça en est blessant.

C'était âpre.

C'était sauvage.

C'était fruste

Ca aurait pu être douloureux.

Mais au contraire, c'était si exquis, si agréable que je pensais que j'allais en mourir.

Car je ne le ménageai pas non plus comme les femmes utilisent leurs hommes quand elles ont besoin d'eux pour remplir non seulement le vide de leurs corps mais également celui de leurs cœurs et de leurs âmes.

Bientôt il dévora mes sanglots.

Bientôt je le griffai, cherchant vainement une ancre dans l'orage qui m'avait englouti. Cherchant vainement un abri contre le feu qui menaçait de me réduire en cendre.

Bientôt je haletai, cherchant vainement l'air même si je savais qu'il n'y avait pas assez d'air dans le monde entier pour remplir mes poumons car je me noyais dans les eaux tourbillonnantes de la passion, ces eaux où je voulais désespérément me noyer depuis tant d'années.

Je me tordais et me balançais sous lui pendant que ses poussées devenaient plus dures, plus profondes et plus rapides.

Mon ventre se serrait, mes cuisses tremblaient sous mes efforts pour tenir Maximus et un mal sourd était en train de naître dans mes reins.

Et il continuait à pousser et à pousser, en butte à sa passion déchaînée

Et je pouvais la sentir mûrir en moi.

Et cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà expérimenté.

C'était une force qui, si lâchée, pouvait me tuer, qui, par chance, me changerait pour toujours

Et c'était angoissant quoique reconfortant.

Et c'était délicieux quoique effrayant.

Et elle me poussait vers l'inconnu avec une force inébranlable et implacable.

Soudain, instinctivement, je luttai contre cette force.

Je luttai contre Maximus mais je n'étais pas de taille contre sa force et sa détermination inflexible et chacune de ses poussées me rapprochait encore et encore de l'abîme que je n'avais fait qu'entraîner six ans auparavant.

Et, alors, *je sus*.

J'avais été donnée un nombre incalculable de fois à un nombre incalculable d'hommes et chacun d'eux avait pris de moi ce qu'il avait voulu, que ce soit le plaisir, la douleur ou la simple soumission.

Un homme au-dessus des autres avait réclamé non seulement mon corps mais ma vie et mon destin et moi j'avais mis un terme à ces six années passées avec un poignard volé et la force engendrée par une vie de haine.

J'avais été à eux pour faire ce qu'ils voulaient.

J'avais été leur esclave.

J'avais été leur putain.

J'avais été leur jouet.
Mais, jamais, aucun d'eux ne m'avait possédée.
Aucun d'eux n'avait pu réclamer ce qui était au-delà de mon corps bien entraîné.
Aucun d'eux n'avait pu découvrir ce qui était dans mon coeur et me forcer à le lui donner comme ils m'avaient forcée à accepter leur rut égoïste.
Et ni mon entraînement, ni mon expérience ne m'avaient préparée à cela.
A la possession.
La possession totale, absolue, ultime.
Cela allait bien au-delà d'une chair enfiévrée se joignant à une autre chair tout aussi enfiévrée.
Cela exigeait non seulement mon corps mais également mon coeur et même réclamait mon âme ...
Je pris peur.
"Non ... Non ..."
Je ne pouvais pas ... Ce n'était pas possible
Ce n'était pas possible de survivre à cela.
Ce n'était pas possible de franchir ce seuil et de continuer à vivre.
"Non... "
Les mains de Maximus me forcèrent à lever les hanches encore plus haut tandis qu'inlassablement il continuait à pousser.
Qu'inlassablement il prenait et donnait autant qu'il prenait.
Qu'inlassablement, en prenant et donnant, il m'enseignait que je pouvais donner et prendre sans fin.
Qu'inlassablement il réclamait ce qui était à lui. Ce qui avait été à lui depuis que nos destins s'étaient croisés lors de cette soirée trouble en Mésie ... à moins que ce ne soit depuis la nuit des temps.
Qu'inlassablement il réclamait ce qui était à lui car il se soumettait à ma demande et m'enseignait qu'il pouvait également donner et prendre sans fin comme je le faisais ... et il prenait plaisir aux deux.
Avec un gémissement fort et angoissé, je me laissai aller.
Mon corps serra si fort le sien qu'une fois de plus nous criâmes à l'unisson.
Et le monde se volatilisa tandis que ma chair se convulsait encore et encore et encore et que Maximus continuait à aller et venir et donner et prendre pendant que je frissonnais et sanglotais et gémissais et pleurais.
Non, rien ne m'avait préparée à cela. Pas même ce bref instant d'exaltation que j'avais connu dans l'alcôve en Mésie.
C'était non seulement ce qui pousse des juments et des lionnes à parcourir des kilomètres et des kilomètres, cherchant aveuglément leur compagnon et l'accomplissement que seuls ils peuvent leurs apporter, c'était ce qui pousse les hommes et les femmes à affronter des périls, des malédictions et à mettre leur vie en jeu sans s'en préoccuper. Sans s'en préoccuper le moins du monde.
C'était ce que chaque homme et chaque femme mourraient d'envie de connaître même s'ils vivaient et mourraient sans l'avoir connu.
Ce n'était pas ce que des hommes obtenaient des putains qu'ils payaient ou des esclaves dont ils abusaient. Ni ce que les guerriers triomphants, aux corps encore sanglants, obtiennent quand ils prennent les femmes de leurs ennemis défaits.
Ni ce pourquoi les riches matrones louent des gladiateurs ou forcent leurs esclaves mâles à faire.
Ce n'était pas de la simple luxure.
C'était l'accomplissement.
C'était la passion.
C'était l'amour.
Et, moi, Julia, l'esclave et la putain, le découvrait.
C'était sauvage.
C'était effrayant.
C'était plus terriblement beau que le plus terriblement beau des rêves.
Et rien, absolument rien, ne m'avait préparée à cette beauté sauvage et à cette douceur ineffable.
Je mourrais.
Et je renaissais.
Épuisée mais toujours frissonnante, trempée de sueur et toujours tremblante, toujours sanglotante, ma chair toujours frémissante sous les spasmes diminuants de mon violent climax, j'entendis Maximus crier d'une voix rauque quand il finit par trouver son propre accomplissement et qu'il se répandait, dans mon corps accueillant, en pluies blanches et chaudes, torrent apparemment intarissable qui suscita un autre gémissement de douleur de ma gorge déjà à vif.
Maximus s'effondra sur moi, son grand corps brillant de sueur écrasant le mien.
Cela me semblait si naturel, si délicieusement naturel d'être écrasée sous lui que je m'accrochai à lui au cas où il aurait essayé de se détacher de moi.
Je n'avais pas à m'inquiéter.
Il semblait tout simplement trop bien sur moi pour songer à s'écarter. Ou, peut-être, était-il tout simplement trop épuisé.
Peu importe.

La seule chose qui importait était que nous soyons ensemble, toujours uni en une étreinte intime, partageant l'aboutissement de notre passion, mes seins écrasés sous son imposante poitrine tandis que nos cœurs battaient follement à l'unisson, son visage barbu enfoui dans la courbe moite de mon cou, sa barbe râpant agréablement ma peau, son souffle chaud chatouillant le lobe de mon oreille pendant que le mien chatouillait la sienne, leur rythme éperdu se calmant petit à petit.

Puis, le silence tomba sur nous.

Silence doux, satisfait, intime.

"Maximus?" Chuchotais-je, mes lèvres effleurant légèrement son oreille.

"Hmmm?" Grogna-t-il et c'était un tel bruit de totale satisfaction masculine que je ne pus m'empêcher de sourire.

"Je t'aime..."

Il ne dit rien

Je ne m'attendais pas à ce qu'il le fasse ... mais ses bras se resserrèrent autour de moi

Il n'avait pas besoin de dire quoique ce soit.

C'était amplement suffisant.

Levant légèrement la tête, je l'embrassai délicatement sous l'oreille là où une veine pulsait à travers la peau fine et douce puis je le léchai.

C'était délectable ... cela goûtait le soleil, l'homme et la mûre.

Maximus soupira si profondément et avec un tel contentement et se relaxa si complètement et si soudainement que je ne pus m'empêcher de sourire à nouveau.

Toujours couché sur moi, il s'endormit brutalement.

Je léchai sa peau à nouveau, me délectant de sa saveur unique.

J'aurais voulu le lécher partout.

J'aurais voulu lécher chaque pouce de sa peau et me délecter de la saveur salée, musquée et ensoleillée qui la recouvrait ... j'aurais voulu lécher chaque pouce de sa peau chaude et bronzée ... mais j'allais devoir attendre pour le faire !

J'étais trop fatiguée ... trop épuisée en fait.

Avec un léger soupir, je suivis Maximus dans l'oubli.

J'ignore combien de temps j'ai dormi.

Une minute, une heure, un jour, telle fut grande la profondeur de mon sommeil.

Un sommeil profond comme je n'en avais jamais connu.

Je fus réveillée par une étrange sensation de balancement et un son rythmé résonnant dans le lointain.

Petit à petit, j'émergeai.

Une partie de moi-même voulait rester dans cette douce torpeur qui m'enveloppait ... mais l'autre partie voulait faire surface, tirant la partie indolente comme si quelque chose l'attirait vers la conscience avec une urgence irrésistible.

Tant la sensation de balancement que le son devinrent plus forts ...

Mes yeux s'ouvrirent et, pendant un moment, je me demandai où je me trouvais.

Pas dans ma chambre à coucher ... il n'y avait pas de bois seulement du marbre, du velours et de la soie

...

Les rayons obliques du soleil passant à travers le hublot m'indiquèrent qu'il était tard dans l'après-midi ...

un hublot ... j'étais sur un bateau ... je ne dors pas sur un bateau ...

Mes yeux s'ouvrirent tout grand et la réalité s'empara brutalement de moi.

Et, pour une fois, la réalité ne fut pas blessante.

Soudain, tout eut un sens.

Le bateau, la sensation de balancement et les bruits.

J'étais couchée sur le lit de la cabine de la réplique du Poséidon, la tête aux cheveux sombres de Maximus penchée sur mon corps nu et lui occupé à tranquillement mordre, lécher et embrasser mes mamelons dressés et palpitants, le son rythmé n'étant rien d'autre que mes gémissements de plaisir.

Doucement, prudemment, essayant de ne pas le distraire, je levai la main et la posai sur l'arrière de sa tête, mon pouce caressant la peau douce en dessous de l'oreille

Maximus leva la tête et m'offrit son doux sourire juvénile et je sentis mon cœur se serrer devant la pure beauté de ce témoignage de jeunesse et de vulnérabilité.

"Je te veux encore ..." Murmura-t-il semblant quelque peu embarrassé comme si admettre son incapacité à contrôler son désir le mettait mal à l'aise en dépit de l'intimité que nous venions de partager ou ... bien était-ce parce que nous venions tout juste de la partager ?

Qu'importe la raison !

Je resserrai mon emprise sur sa nuque et me cambrai sous lui, lui offrant un meilleur accès à mes seins.

Il n'eut pas besoin de plus d'encouragements.

Se penchant à nouveau sur moi, il lécha avidement mon mamelon puis ses lèvres affamées l'engloutirent et le sucèrent encore et encore et encore.

Et dans le délire qui s'ensuivit, mes seins durcirent et grossirent comme s'ils étaient en train de se gonfler de lait.

Avec un 'pop', la bouche de Maximus le libéra et glissa vers l'autre, l'avalant, avec gourmandise, dans l'humidité brûlante de sa bouche, sa barbe râpant au passage la peau sensible de l'aréole.

Je criai quand la douce torture recommença et les deux mamelons dressés vibrèrent et chacune de leurs vibrations trouvait un écho délectable entre mes jambes.

Un bras puissant ceintura ma taille, me figeant sur place tandis qu'il continuait à sucer encore et encore. Me cambrant et me tortillant sans cesse sous Maximus, j'appuyai mon bassin contre sa cuisse aux muscles d'airain qu'il avait placée entre les miennes, cherchant, en vain, une satisfaction mais ne faisant, en réalité, qu'accroître mon désir.

"Maximus..." Gémis-je. "Maximus..."

Il continua à sucer mon mamelon, sa langue impitoyable s'enroulant sans relâche autour du bouton durci tandis que sa grande main chaude glissait le long de mon flanc, effleurant ma hanche au passage avant de caresser mon intimité qu'il avait libérée de son genou.

Et quand il se mit à la caresser de ses doigts habiles, j'eus l'impression de m'ouvrir comme une fleur s'offre à la caresse des rayons du soleil. J'accueillis leur intrusion désirant que ses doigts se fassent plus intimes, plus audacieux, plus hardis. Immobilisée par son corps, me cambrant davantage contre sa bouche, mes hanches allaient à la rencontre de ses doigts au même rythme parfait et affolant que ceux-ci qui, sans trêve, me conduisaient jusqu'au climax.

Je me balançais, je gémissais, je pantelais, je criais, je suppliais.

Mais je ne lui demandais pas de s'arrêter !

La langue de Maximus s'enroula une dernière fois autour de mon mamelon puis il planta ses dents dans la peau sensible et cette douleur inattendue combinée au mouvement incessant de ses longs doigts exigeants m'envoya au ciel.

En proie au spasme d'une jouissance enfiévrée, je m'effondrai sur le matelas.

Mes lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un cri de délivrance et de bonheur qui s'étouffa dans ma gorge quand, avec cette rapidité de félin qui me laissait toujours sans voix, Maximus me pénétra au pic de l'orgasme.

Cette intrusion inattendue me coupa le souffle.

Ma peau était encore sensible de notre précédent et frénétique accouplement et la légère douleur, non désagréable, qui en résulta, exacerbant ma sensibilité, me fit perdre la raison ...

"Maximus ..." Gémis-je

Il poussa.

Insupportablement profondément. Insupportablement durement.

"Maximus ..."

Il poussa encore.

Et encore.

Plus fort. Plus profond.

"Maximus ..."

Plus fort. Plus profond. Plus vite

"Maximus. ..."

Encore et encore et encore.

"Maximus ..."

Chaque poussée en parfaite harmonie avec les contractions de mes muscles

Chaque poussée empêchant mon climax de s'éteindre.

Chaque poussée transformant les braises en flammes incandescentes.

Chaque poussée me plongeant de plus en plus profondément dans les flammes de la passion.

Plus fort. Plus profond. Plus vite.

Je vins.

Et je vins.

Et je vins.

Et il continua à me faire venir.

Et venir.

Et venir.

Jusqu'à ce que mes gémissements se transforment en cris rauques.

Jusqu'à ce que mes cris se transforment en hurlements.

Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'air dans mes poumons pour des gémissements ou des cris ou des hurlements.

Jusqu'à ce que ma gorge brûle et se dessèche et serre.

Jusqu'à ce que mon corps se dissolve en se perdant dans les convulsions et les spasmes d'une jouissance apparemment sans fin.

Jusqu'à ce que j'aie mal et que ce mal semble si bon, si normal, si incroyablement exquis que j'éclatai en sanglots et, pour la première fois, mes larmes ne furent pas de douleur ou de peine ou de solitude mais de joie pure.

D'accomplissement.

De satiété.

Des larmes de passion.

Des larmes d'amour.

"Julia ... Julia ... Julia ..."

La voix profonde et grondante de Maximus retentit âpre, rauque comme si sa gorge était également sèche et à vif suite à son propre effort.

Je rassemblai les quelques forces qui me restaient et m'efforçai d'ouvrir les yeux et alors je vis le corps luisant de sueur de Maximus dominer le mien et ce corps continuait à pousser et à pousser, ses muscles ondulant à chaque mouvement et la sueur coulait le long de ceux-ci en minuscules rigoles qui suivaient les contours de sa stupéfiante perfection masculine.

La tête rejetée en arrière, les yeux étroitement fermés, les lèvres entrouvertes à la recherche d'un peu d'air, les biceps gonflés, son large torse se soulevant au rythme de sa respiration saccadée, son beau visage tendu par l'effort, il me parut sauvage, primal, perdu qu'il était dans l'aveugle poursuite de sa propre jouissance.

Perdu dans son désir et son plaisir.

Perdu dans sa passion.

Et sa passion avait mon nom.

"Julia ... Julia ..."

Faiblement, toujours sanglotante, je levai une main tremblante et touchai légèrement ses lèvres entrouvertes.

Elles étaient chaudes et humides et douces sous mes doigts.

Il les embrassa avec avidité, les lécha, les suçait tandis qu'il continuait à aller en moi puis son corps entier se tendit et il rugit en déversant sa semence chaude dans mon corps.

Son rugissement se répercuta sur les parois en bois de la cabine et dans mon esprit dévasté, puis se transforma en doux gémissements pendant qu'il continuait à tressaillir au rythme de chaque giclée, les yeux fermés, la bouche détendue, son âme partie là où disparaissent les âmes quand la force du climax les libère des liens de la chair.

Puis il frissonna et ce fut tout.

Avec un soupir, Maximus se laissa tomber sur le matelas.

Cette fois, il avait eu assez de force pour rouler sur le dos et éviter ainsi de m'écraser sous son lui.

A cette perte soudaine de son corps, je laissai échapper un cri plaintif et me tournai instinctivement vers sa chaleur.

En dépit de son épuisement, Maximus m'enferma sans hésiter dans ses bras et je ne me pelotonnai immédiatement contre lui.

Il me laissa m'installer puis me berça et me caressa jusqu'à ce que mes tremblements et mes sanglots cessent.

Trop submergée par mes propres émotions, par la force de la tempête qui s'était abattue sur nous, par la beauté douloureuse de ma jouissance et par la vision de la beauté primale et sauvage de celle de Maximus, je plongeai dans les limbes du sommeil.

Lorsque je me réveillai, j'étais toujours étroitement serrée contre lui, la tête sur son épaule, mes longs cheveux formant une nappe d'or roux tout autour de nous.

Le bras de Maximus était toujours fermement enroulé autour de moi dans cette attitude possessive et protectrice qui n'appartenait qu'à lui.

La lumière rougeâtre entrant par le hublot m'indiqua que l'après-midi touchait à sa fin.

Prudemment pour ne pas le réveiller, je levai lentement la tête pour le contempler.

Sa peau nue et bronzée resplendissait sous les rayons du soleil couchant comme du bronze poli. Mais le bronze n'est que froideur et cruauté et lui était une chair vivante et chaude parcourue d'un sang palpitant et animée d'une vie intensément brûlante.

Maximus semblait tout à fait détendu dans son sommeil, sans inquiétude et sans souci, son self-contrôle si présent dans tous ses actes complètement envolé.

Il paraissait jeune et vulnérable et doux.

Tel qu'il l'avait déjà paru quand ivre, il était tombé endormi sur le canapé dans mon salon et que je l'avais épié dans son sommeil.

Pourtant, en ce moment, il y avait quelque chose de plus

Il paraissait tout à fait détendu, sans inquiétude et sans souci. Il paraissait jeune et vulnérable et doux.

Mais il semblait également ... satisfait. Il semblait comblé et rassasié avec sa bouche, délicatement féminine, gonflée par nos baisers insatiables.

Remarquant cela je souris, touchai les miennes qui étaient tout aussi gonflées et ris joyeusement

Elles étaient contusionnées et sensibles, c'étaient les lèvres d'une femme qu'un homme venait d'aimer passionnément

Maximus soupira dans son sommeil et je me dégrisai rapidement, ne voulant pas le déranger.

Son bras resserra son emprise sur mes épaules puis il se tourna vers moi, et, m'enfermant dans son étreinte, posa une de ses jambes aux muscles puissants sur les miennes

Je le laissai faire et quand il enfouit son visage dans la courbe de mon cou en soupirant de nouveau, j'embrassai délicatement son front moite.

Il était comme je l'avais rêvé et même plus encore.

Il était beau. Splendide. Magnifique.

Et il était à moi !

Poussant un soupir d'aise, je m'enfonçai dans le sommeil.

Quand je me réveillai la cabine était plongée dans l'obscurité la plus totale, la grande carcasse de Maximus toujours soudée étroitement à mon corps.

Par le hublot, je vis une bande de ciel noir parsemé d'étoiles scintillantes.

L'air dans la cabine était dense et humide et je n'avais pas besoin de lumière pour savoir que chaque surface était couverte d'une fine couche de condensation, y compris nos deux corps.

Au souvenir de ce qui avait provoqué cette moiteur, Je rougis et remerciai les Dieux de l'obscurité qui camouflait mes joues enflammées.

C'était vraiment bizarre et totalement stupéfiant !

Je n'avais jamais remercié les Dieux pour quoi que ce soit.

C'est à peine si je pensais à eux de peur d'en arriver à mépriser leur complète indifférence à l'égard des souffrances et des désirs des humains, leurs manières cruelles et égoïstes et leur éloignement qui leurs permettait d'être des Dieux et comme tels si différents d'une chair vivante et capable de souffrir

Et maintenant, j'étais en train de remercier les puissances qui nous dominent pour cette obscurité qui dissimulait mes joues incandescentes au souvenir de l'intimité brûlante qu'avaient abritée ces murs en bois.

Je savais que dans l'embrasement des heures précédentes j'étais morte pour mieux renaître.

Est-ce que ma renaissance m'avait aussi rapprochée de ces Dieux dont je m'étais moquée avec le même mépris dont ils avaient fait preuve à mon égard en se moquant de moi?

Mais ce n'était pas le moment ni le lieu pour me perdre dans mes considérations sur les déités alors que Maximus était couché à côté de moi et pleinement réveillé.

Il était probablement réveillé depuis longtemps mais était resté immobile de crainte de me réveiller.

Et en dépit de l'obscurité et du fait que j'étais restée immobile, il avait du identifier l'instant où je m'étais éveillée

Etirant ses membres puissamment musclés, Maximus se dégagea, tâtonna pour trouver la lampe et le silex qui se trouvaient sur la table de nuit près du lit.

Quand un faible lueur vacillante éclaira la pièce, il se leva et silencieux, se dirigea vers la porte de la cabine qui craqua quand il l'ouvrit pour laisser pénétrer un peu d'air frais.

La brise nocturne apporta une fraîcheur - vraiment bienvenue - et les stridulations des criquets qui s'en donnaient à cœur joie dans les buissons avoisinants.

Maximus s'accota légèrement contre l'embrasement de la porte, offrant son corps nu aux vagues d'air frais parcourant la nuit et sans vraiment m'en rendre compte, je tapotai le matelas de plumes afin d'avoir une meilleure vue sur son dos nu.

A la vue de son dos puissant où ondulaient ses muscles bien développés sur lesquels sa peau tendue et bronzée brillait, prolongé par la délicieuse courbe de deux fesses rondes et dures comme la pierre puis par des cuisses puissantes et admirablement modelées et des mollets délicatement dessinés, je ne pus m'empêcher de soupirer.

N'importe quel spectateur occasionnel en le voyant n'aurait pu s'empêcher d'évoquer quelque marbre sculpté par un maître artiste tel Phidias (*) lui-même.

Il ressemblait à Triton (**) émergeant des flots dans sa nudité parfaite toute en splendeur, force et puissance ... le compagnon idéal pour la sirène que j'abritais au fond de moi.

Mais même Phidias n'avait pas été capable d'insuffler la vie et la chaleur dans ses marbres à la perfection divine et ... je savais à quel point cette peau était brûlante sous mes doigts passionnés et mes lèvres ardentes et ... indiscretes

J'aurais volontiers passer le restant de mes jours à la toucher, la caresser, l'embrasser, la mordiller et la sucer !

Me délectant de la vue et reposée après ce bref sommeil qui tombe sur un corps repu par l'amour qu'il vient de recevoir et de donner, je m'étirai tel un chat satisfait et souris de contentement.

Puis je jetai un œil aux dégâts dans la pièce. Et ce n'était pas la faible lueur de la lampe qui aurait pu déguiser le désordre indescriptible qui hantait cette pièce habituellement si strictement rangée.

Ce qui restait de ma robe de sirène gisait sur le sol, complètement en pièces, les plumes vertes et bleues étaient éparpillées un peu partout sur la carpe et sur le lit, certaines étaient même collées à ma peau moite et une autre brillait telle une tache de peinture bleue verte sur un des mollets bronzés de Maximus.

Près de la porte, non loin de son pied nu, je découvris une de ses sandales.

Il me fallut un certain temps pour trouver sa compagne qui avait atterri sur le bureau à côté du panier contenant notre dîner.

Elle avait manqué de peu l'amphore de vin !

La tunique de Maximus, tout aussi en lambeaux, avait atterri sur la chaise qui s'était écrasée dans un coin, une manche enfilée sur un des pieds se dressait comiquement comme un membre maigrelet et rachitique, contraste saisissant avec le bras musclé qui l'avait remplie il y avait quelques heures.

Incapable de me contenir plus longtemps, je gloussai.

Maximus se retourna au son de ma gaieté et ma gorge se serra ... c'était le moment de vérité ... c'était le moment où ses yeux plongeraient dans les miens pour la première fois après qu'il ait renoncé à lutter contre son désir, après qu'il ait renoncé à son contrôle de lui-même pour prendre de mon corps la chaleur, le réconfort et la jouissance qu'il s'était si longtemps refusé à lui-même ...

Il se retourna et mon cœur manqua un battement.

Il se retourna et ... sourit.

Un petit sourire en coin qui progressivement s'élargit et devint chaleureux.

Je soupirai de soulagement.

Tout allait bien.

Et pour la deuxième fois en quelques minutes, je me trouvai en train de remercier les dieux !

"C'est une bonne chose que j'ai pensé à apporter un sac de vêtements pour nous deux ou nous aurions offert un vrai spectacle en retournant à la villa dans les restes de ce que nous portions." Dis-je d'une voix rauque, pour déguiser ma nervosité qui n'avait pas encore entièrement disparu.

Puis incapable de rester loin de lui-même pour un si court laps de temps, je lui ouvris les bras et rapidement, il revint vers le lit.

Je me bougeai pour lui permettre de s'allonger puis je posai un bras et une jambe autour de lui d'une façon possessive qui n'était qu'à moi et enfouai mon visage contre son cou chaud tandis qu'il me reprenait dans ses bras puissants.

J'aurais voulu rester ainsi pour toujours !

Couchée sur ce lit dévasté. Couchée entre ses bras. Envahie par un sentiment de bien-être, de bonheur et de contentement ... de plénitude et ayant l'impression d'être aimée

"Quel est cet endroit?" Demanda Maximus contre ma tempe, son souffle faisant doucement ondoyer mes cheveux emmêlés.

"C'est la réplique du bateau avec lequel l'affaire que je possède maintenant a démarré. Le premier de la flotte." Lui expliquais-je, la tête toujours enfouie dans son cou, la proximité de sa peau étouffant quelque peu ma réponse, son odeur de mâle emplissant mes narines.

"Tu sais que je ne sais pas nager aussi je n'aime pas aller sur les bateaux. Celui-ci est mon bateau personnel, un qui est sûr et où je viens quand je veux m'éloigner de la villa et des domestiques. J'ai fait cette petite cabine pour pouvoir y lire à mon aise."

Mon rire résonna rauque.

"C'est drôle mais tu n'as aucune idée du nombre de fois que j'ai fantasmé sur ta présence ici, me faisant l'amour."

"C'est ma première fois."

Ces mots furent exprimés d'une voix calme mais légèrement étouffée.

Sa première fois? Sa première fois pour quoi?

Il ne voulait quand même pas dire ... la révélation de l'incohérence totale de cette pensée me secoua tellement que je dus rire à nouveau.

"Pardon?"

"C'est ma première fois à bord d'un bateau marchand, à part celui dans la cale duquel j'ai été jeté comme esclave sur la route de Zucchabar."

Il n'y avait pas de douleur dans sa voix, ni même d'amertume. Il énonçait simplement un fait.

Je me dressai sur un coude et plongeai mes yeux dans les siens.

"Vraiment?"

"Oui. J'ai grandi loin de la mer et j'ai presque toujours voyagé par la route comme soldat." Dit-il paisiblement, un homme s'exprimant sur lui-même simplement, dans la douce intimité d'un début de soirée et sur un lit bien utilisé ! "Je suis allé en Bretagne une fois mais c'était sur un bateau militaire."

Un sourire juvénile adoucit ses traits.

"Je ne savais pas que les bateaux marchands étaient équipés de leurs propres sirènes." Dit-il avec une pointe de moquerie au fond de sa voix grondante puis il jeta un œil vers la petite table qui servait de bureau. "Du vin et de la nourriture aussi. Tout ce qu'un homme pourrait désirer."

Le silence tomba sur nous, doux et paisible et confortable car peuplé d'intimité et de compréhension mutuelle qui ne nécessitent pas que l'on doive le briser par des paroles.

Je suivis du bout de mon doigt son sourcil puis descendit le long de son long nez élégant pour atteindre sa bouche et, tendrement, caressai ses lèvres.

Sa bouche ne manquait jamais de me fasciner, si petite et si délicatement ourlée, quelque peu déplacée dans un visage aussi viril quoique ... Incongrûment adéquate, elle ne lui en donnait que plus de prestance. De par sa féminité, elle paraissait douce et tendre, apparence que la passion ne manquait pas de détruire car alors elle n'était plus qu'exigence pressante et dureté masculine.

"Douce bouche." Dis-je puis incapable de me contrôler, je me penchai et doucement saisis entre mes dents sa lèvre inférieure toujours gonflée par nos baisers passionnés et la mordillai gentiment avant de la relâcher.

"Je rêvais que cela se passe ainsi." Soufflais-je contre sa bouche. "Pendant des années, j'ai rêvé que cela se passerait ainsi avec toi. C'est si différent de tout ce que j'ai connu. C'est merveilleux ... magique."

Ma confession ne le mit pas mal à l'aise, il sembla l'accepter avec la même avidité qu'il avait accepté sa propre passion et la mienne que j'avais laissée éclater.

Ayant mis un terme à son combat contre son propre désir, il était maintenant totalement détendu et parfaitement à l'aise.

Il caressa ma joue du dos de ses doigts.

Je frissonnai.

N'y aurait-il pas de fin à ma soif de lui?

"Ton passé est loin derrière toi." Dit-il en caressant toujours tendrement ma joue. "Tu es une femme différente maintenant."

Ainsi il savait !

Ainsi il savait que quelques heures auparavant j'étais morte entre ses bras pour mieux renaître !

Que la petite fille effrayée et la putain triste et solitaire étaient parties pour toujours !

Qu'elles avaient fini par mourir et reposaient maintenant en paix !

Que la femme qu'il tenait dans ses bras était celle que j'aurais du être dès la naissance mais que lui seul avait le pouvoir de ramener à la vie.

Les Grecs croyaient qu'Aphrodite, leur voluptueuse déesse de l'amour et de la beauté et que les romains nommaient Venus, allait chaque année à Paphos pour un bain magique qui lavaient son corps en y effaçant les souvenirs de tous ses amants de l'année écoulée, mortels ou immortels, la laissant pure, virginale et désirable une fois de plus.

Si les romains étaient connus pour leur sens pratique, les Grecs avaient la réputation d'être des rêveurs. Mais peut-être n'avaient-ils pas tort.

Peut-être existe-t-il des endroits magiques où tous, mortels et déités, pouvons aller pour nous purifier et renaître.

Peut-être est-ce là que les âmes s'envolent quand la puissance du climax les libère. Et si c'était le cas, est-ce que Maximus avait connu cette renaissance entre mes bras comme j'avais eu la mienne entre les siens ?

"Mais c'est la première fois que je me *sens* vraiment différente." Poursuivis-je, sentant le besoin d'expliquer mes sentiments, sentant le besoin de traduire en mots le miracle qui m'était arrivé. Je mordis ma lèvre inférieure. "Je ... Je dois admettre que j'étais un peu effrayée. J'avais peur que, même avec toi, cela me rappelle des moments difficiles."

L'expression de ses yeux m'apprit qu'il avait été pleinement conscient de ma peur ... qu'il avait identifié le moment exact de sa manifestation et, quand j'avais lutté contre lui, ce que cette lutte recelait.

Y avait-il un secret que je pouvais dissimuler à ces perçants yeux aigue-marine ?

Y avait-il un coin de mon cœur et de mon âme qu'ils ne pouvaient atteindre de la même manière que sa bouche et ses doigts et ses lèvres avaient atteint chaque parcelle de mon corps ?

Prise de timidité, je baissai les yeux.

"Je n'ai été avec aucun homme depuis la Mésie." Murmurais-je.

Les sourcils de Maximus se haussèrent de surprise.

"Et ton mari ?"

"Non, je t'ai dit que ... tu te souviens ? J'ai juré de ne jamais plus être intime avec un homme à moins de l'aimer et de pouvoir me donner librement."

Bien sûr qu'il s'en souvenait.

Il n'avait pas l'habitude d'oublier ce qu'on lui disait.

Mais le fait qu'un homme libre de m'aimer l'avait fait mais en se tenant éloigné de moi continuait de l'étonner.

Cela le fâchait-il ? Ou, au contraire, se sentait-il soulagé voire satisfait d'apprendre qu'aucun homme ne m'avait touchée depuis qu'il m'avait libérée de l'esclavage et de la prostitution ?

D'apprendre que, en dépit de mon passé - que j'avais fini par laisser derrière moi pour toujours-, c'était lui et nul autre qui m'avait faite femme ?

Dans la faible lueur dorée de la petite lampe, ses yeux n'étaient plus de brûlantes aigues-marines mais de brûlants saphirs.

"Tu es le seul homme que j'ai jamais aimé. C'est comme si mon passé n'existait plus maintenant." Dis-je doucement. "Je comprends enfin ce que les mots 'faire l'amour' signifient. Pour moi, ils n'avaient aucune signification parce que je ne pouvais pas voir quoi que ce soit à aimer dans cet acte. Je pouvais seulement toujours les associer à des émotions douloureuses. Maintenant, je comprends. Merci pour cela, mon chéri."

Je me penchai à nouveau vers lui et baisai ses lèvres.

Maximus ouvrit la bouche pour approfondir le baiser.

Ma main s'insinua dans ses cheveux coupés courts et j'empoignai ses boucles légèrement humides tandis que je l'embrassais avidement.

Maximus durcit contre mon ventre alors, sans interrompre le baiser, Je bougeai doucement, glissant mes hanches sur les siennes et le capturai dans la profondeur moite et brûlante qu'abritaient mes jambes.

Les grandes mains de Maximus agrippèrent mes fesses et j'ancrai mes mains sur ses épaules, en prévision de la tempête à venir.

Il me fit basculer sous lui et le plaisir qui s'ensuivit fut si intense, si vif et si absolu que cette fois je crus *vraiment* en mourir.

Environ une heure plus tard, je me forçai à quitter les bras de Maximus et à abandonner le lit.

En me levant, je ne pus m'empêcher de grimacer car les muscles que je n'avais plus utilisés si intensément depuis six ans se rappelèrent à mon bon souvenir ! Et à la seule pensée de la manière dont ils avaient été sollicités, je rougis à nouveau.

Pendant que je me levais, les doigts de Maximus suivirent gentiment le tracé de ma colonne vertébrale puis les courbes de ma fesse où ils restèrent, attouchement incroyablement léger pour un homme aussi vigoureux.

Je frissonnai et sentis mon ventre frémir doucement. Je me tournai vers lui pour lui sourire.

Couché sur le couvre-lit chiffonné, Maximus paraissait totalement détendu et incroyablement à l'aise dans sa splendide nudité.

Soudain, je me rappelai cette peinture murale que j'avais vue chez une des connaissances d'affaires de Marius Servilius.

Elle représentait le dieu de la guerre, Mars, étendu nu dans le lit, couvert de fleurs, de Venus, tout aussi nue et qui contemplait cet autre puissant guerrier s'abandonnant au sommeil, épuisé après une bataille mais d'une nature différente.

Fidèles à leur recherche perpétuelle d'équilibre et d'harmonie, les Grecs avaient marié leur éblouissante Aphrodite à l'horrible forgeron Héphaïstos, divinité rude suant sans fin au-dessus de son enclume tandis qu'il forgeait les foudres de son père Zeus.

Mais les Romains sont gens sensés et avaient apparié la beauté à la force en accouplant Venus à leur Mars bien-aimé, dans la même idée qui fait que les plus belles captives sont données à l'officier supérieur. La peinture était époustouflante par ses détails et sa perfection mais plus que tout par la subtilité qui s'en dégageait.

Elle réussissait à évoquer l'idée de l'indéniable puissance physique du mâle conquise par l'indéniable douceur féminine et que cette douceur avait été conquise en retour.

Mais il y avait plus encore car elle conjurait aussi l'idée que seule la force avait le droit de réclamer la beauté.

Que c'était seulement à la toute puissance mâle que se soumettait la toute puissance féminine, obtenant sa reddition en retour car c'était de leur accouplement que la vie renaissait sans fin.

Le large visage bronzé et barbu du dieu était détendu dans son sommeil pourtant il exprimait un mélange contradictoire de crainte et de satisfaction, expression très différente de celle, féroce, qu'on lui octroyait habituellement dans ses portraits.

La déesse au contraire était éveillée et alerte.

L'expression féline dans ses yeux mi-clos et le sourire malicieux sur ses lèvres, bien loin de la physionomie distante qui est censée convenir aux déités, la rapprochaient d'une femme aimée et satisfaite.

Allongé sur le lit dévasté, la tête reposant sur deux coussins recouverts de soie qui gisaient encore sur la carpepe quelques instants auparavant, sa peau bronzée luisant doucement à la faible lueur de la lampe, Maximus ressemblait comme deux gouttes d'eau au dieu de la peinture.

Un jeune mais infiniment puissant dieu de la guerre, revenu près de sa déesse pour y chercher le réconfort et la consolation entre deux batailles.

Un guerrier divin rentré chez lui, revenu là où il appartenait, revenu là où il pourrait oublier la guerre, le feu, le sang et la mort ... là où il pourrait aussi oublier qu'il était un dieu et penser qu'il n'était qu'un homme comme les autres dans les bras de sa déesse à qui il ferait oublier qu'il y en avait eu d'autres que lui en lui rappelant que lui seul comptait. Qu'elle n'appartenait qu'à lui. Et que lui seul pouvait lui faire perdre son état de déesse pour laisser la place à la femme qui y était emprisonnée.

Maximus était-il Mars et moi Venus?

Merith avait-elle raison quand elle m'avait raconté que sa déesse égyptienne était unique et toutes à la fois car elle était femme et que, en chaque femme, il y avait une divinité?

Les dieux ne vivaient-ils donc pas loin de nous mais en nous?

Restaient-ils assoupis en nous attendant d'être réveillés?

Est-ce que Venus, Isis, Aphrodite et toutes les autres déités féminines s'étaient réveillées en moi quand j'étais morte dans les bras de Maximus pour mieux renaître ensuite?

Me forçant à m'éloigner de Maximus, me forçant à écarter de mon esprit ces pensées perturbantes, j'allai à l'armoire où je m'emparai d'une brosse et commençai à démêler les boucles enchevêtrées de ma crinière. Je sentais les yeux de Maximus fixés sur mon dos, suivant chacun de mes mouvements, avec une fascination étonnée que les mystères et les miracles de la toilette des femmes font naître chez les hommes particulièrement virils.

"Tu as faim?" Demandais-je en me tournant vers lui.

Il me répondit avec un sourire éclatant, la blancheur de ses dents étincelant dans la faible luminosité de la cabine.

Et, distraitement, je pensai que même ses dents étaient belles.

"Dis affamé et tu seras plus proche de la vérité. Mais avant tout je meurs de soif!"

Je retournai, en vitesse, à l'armoire, en sortis un gobelet que je remplis avec le vin contenu dans la petite amphore qui se trouvait sur le bureau et le tendis à Maximus.

Il l'avalait avec plaisir et soulagement puis fronça les sourcils.

"Falerne?" Demanda-t-il d'une voix hésitante.

Je ris.

"Chios! (***) De bons vins et de bonnes poteries sur les marchés locaux mais les soies ne valent pas tripette!"

Maximus me rendit le gobelet et au passage caressa l'intérieur de mon poignet de son pouce.
"Femme d'affaires jusqu'à la moelle." Dit-il avec un sourire en coin. "D'où viennent toutes tes soies?"
"D'Orient. Principalement d'Alexandrie et de Syrie où mes agents les achètent aux caravanes qui les rapportent des pays encore plus à l'Est. Un peu de vin?"
Maximus fit non de la tête.

"Plus tard."

Il jeta un coup d'œil par le hublot au ciel étoilé.

"Est-ce que je présume bien si je dis que notre absence au dîner ne sera pas regrettée?"

Je gloussai en reprenant la brosse et en recommençant à démêler mes cheveux.

"Tu peux dire, en effet, qu'Apollinarius prendra tout en charge jusqu'à ce que je décide de revenir ..."

Je tressaillis quand la brosse rencontra un noeud particulièrement résistant et je cherchai un peigne en ivoire pour en venir à bout.

"Tu as besoin d'aide?"

Je me retournai brutalement, certaine d'avoir mal compris.

Maximus me regardait d'un air engageant.

"Je veux dire ... avec tes cheveux ..."

"Je sais ce que tu veux dire! Et tu n'es pas sérieux." Dis-je en continuant à lutter avec les noeuds.

"Pourquoi ne le serais-je pas?" Demanda Maximus en paraissant légèrement étonné.

"Maximus!"

"Quoi?"

"Tu es un homme!"

Il soupira.

"Et tu as quelques difficultés avec tes cheveux pour l'instant et besoin d'aide ..."

Peut-être étais-je ridicule. Peut-être que les hommes corrects aidaient leur femme quand elle était à leur toilette ... mais l'idée que Maximus peigne mes cheveux était ... désarçonnante même si je ne parvenais pas à comprendre pourquoi.

"Maintenant, Général, ne me dites pas que l'entraînement de soldat inclus de jouer à la servante d'une femme!"

Maximus éclata de rire et mon cœur palpita en entendant le plaisir pur tinter dans ce son profond et grondant car je ne l'avais jamais entendu rire comme cela précédemment.

"Et bien, je ne me rappelle pas avoir joué la demoiselle de compagnie à l'armée mais bien souvent j'ai eu l'impression d'être une nurse pour les plus jeunes recrues. Cela demande beaucoup de travail, de temps et de patience pour transformer un jeune de 14 ans en un soldat accompli ... et la plupart d'entre eux, lors de leur première bataille, sont morts de terreur."

"Y-a-t-il eu un officier pour jouer ta nurse quand tu étais un jeune de 14 ans?" Demandais-je, captivée maintenant par l'évocation de sa vie à l'armée. J'avais passé presque deux ans dans une garnison et était revenue à en compagnie d'une légion mais la vie militaire restait un monde complètement étranger pour moi

"Oh, oui. Un centurion, un vétéran couvert de cicatrices nommé Darius. L'homme le plus généreux que j'ai jamais connu ... Il m'a entraîné pour devenir son officier supérieur ... et il en a toujours été parfaitement conscient..."

Maximus resta silencieux un moment puis ajouta d'une voix douce.

"Cela demande non seulement de la générosité mais aussi du courage pour entraîner un jeune à devenir ton officier commandant et puis à te soumettre à lui."

"Qu'est-il arrivé à Darius?"

Avant même que le dernier mot ne quitte mes lèvres je connaissais la réponse.

"Il est mort." Répondit Maximus calmement.

"Je suis désolée."

"Quand tu es un soldat, il n'y a rien d'anormal à mourir. Ce qui est anormal c'est de mourir d'une mort inutile et sans raison." Dit Maximus comme se parlant à lui-même. "Darius valait dix officiers de haut rang ... mais il est mort parce qu'un pompeux sénateur était incapable de s'abaisser à écouter les conseils d'un homme de classe inférieure ..."

"Les tiens?"

Il me regarda intensément peut-être surpris que je perçoive la vérité derrière ses paroles sibyllines

"Oui, les miens." Répondit-il puis il tapota le matelas. "Viens, assieds-toi et laisse-moi voir ce que je peux faire ..."

Comme je ne semblais guère encline à obéir, il m'agrippa la main et me força à m'asseoir.

Je m'assis prudemment à côté de lui, soudain extrêmement consciente de ma nudité et ... de la sienne.

Maximus se redressa, me prit le peigne et délicatement, se mit à défaire les nœuds.

"Tu es splendide avec tes cheveux ébouriffés." Fit-il remarquer gentiment tout en travaillant avec l'intense concentration d'un commandant traitant de logistique. "Mais cela n'a rien de neuf. Tu as toujours été superbe ..."

Les mouvements du peigne s'adoucirent délicieusement. Je fermai les yeux et soupirai.

Était-il possible qu'il s'agisse du même homme que celui qui, la nuit précédente, s'était enfermé dans sa chambre à coucher et avait refusé de me parler?

Etait-il possible que je sois la même femme que celle qui avait, en conséquence, décidé de mettre fin à ses jours cette même nuit?

Maximus continuait de peigner mes cheveux et je restai silencieuse.

"Et voilà." Dit-il quand il eut tout démêlé.

Puis, spontanément, il glissa sa main derrière mes cheveux et me caressa la nuque.

Je me sentis timide et vulnérable et lui offris un petit sourire.

Ses doigts se refermèrent sur ma nuque et il me força à me tourner vers lui et à le regarder en face.

"Douce bouche." M'imita-t-il dans un souffle avant d'enrouler mes cheveux autour de son poignet et de m'attirer contre lui. Capturant ma bouche, il y déposa un baiser rapide et un peu rude.

La soudaineté de son geste me coupa le souffle. Maximus me fit son plus doux sourire.

"Maintenant j'aimerais encore un peu de vin ..."

Je me levai et rempli son gobelet et pendant qu'il le sirotait paisiblement, je versai un peu d'eau dans le bassin et fouillai l'armoire à la recherche d'une éponge et d'un flacon de savon parfumé.

Tout en trempant l'éponge et en y versant un peu de savon, je pouvais sentir les yeux de Maximus suivre attentivement chacun de mes mouvements.

J'étais aussi affamée que lui mais il n'était pas question de s'asseoir à table dans notre présente condition.

Après des heures d'amour dans cette petite cabine surchauffée, nous avions tous les deux grandement besoin d'un bon bain mais, à défaut, une éponge ferait l'affaire pour le moment.

Je pris une serviette et la déposai sur le lit à côté de la hanche nue de Maximus.

Il me parut devenir suspicieux.

Je pris l'éponge et le bassin et retournai près de lui.

Son visage refléta sa soudaine compréhension.

Il s'étrangla avec le vin, toussa puis abandonna le gobelet sur la table de nuit.

Je m'arrêtai.

Il s'assit tout droit.

"Le cheval." Dit-il d'une voix étranglée.

Je levai les sourcils, interrogative.

"Le cheval." Répéta-t-il. "J'ai oublié le cheval. Je ne l'ai ni attaché ni dessellé ..."

Maximus sauta hors du lit et chercha frénétiquement son sous-vêtement.

Il était sur la carpepe couverte de plumes vertes et bleues.

Il le secoua vigoureusement.

"Je dois prendre soin du cheval ..." Marmonna-t-il en secouant ses mains auxquelles s'accrochaient, avec entêtement, les plumes.

Debout, au milieu de la cabine, le bassin et l'éponge en main, je dus serrer les lèvres pour réprimer mon hilarité devant ce spectacle d'inattendue modestie masculine.

C'était un amant passionné et exigeant, affamé au point d'en être vorace et pourtant, il n'y avait en lui nulle trace de cette trivialité que j'avais rencontrée chez tant d'hommes, rien qu'une douce et délicieuse innocence.

Et ce trait si candide chez un homme aussi viril le rendait encore plus désirable.

Maximus fonça vers la porte.

"Je desselle le cheval et je reviens ..."

"Fulmen..." (****)

Il s'arrêta et se tourna vers moi.

"Le nom du cheval est Fulmen. Son précédent propriétaire n'était pas ce que l'on peut appeler un homme d'une grande imagination ..."

"Oh."

Il se dirigea, à nouveau, vers la porte.

"Tes sandales."

Maximus me regarda intrigué.

"N'oublies pas tes sandales. Tu ne peux pas courir pieds nus dans l'obscurité ..."

"Oh," Répéta-t-il en prenant celle qui se trouvait près de la porte puis il chercha l'autre du regard.

J'eus pitié de lui. Abandonnant le bassin sur le lit, je pris la sandale du bureau où elle avait atterri.

"Ici," Dis-je en la lui lançant. Maximus l'attrapa au vol.

"Je desselle le cheval ... Fulmen... et je reviens ..." Dit-il en se glissant rapidement dehors.

"Prends la lanterne ..." Commençais-je mais il était déjà trop loin.

C'était la pleine lune. Il n'aurait sans doute pas le moindre problème pour trouver l'étalon bai.

De plus, Fulmen reconnaissait l'autorité quand il y était confronté. Et en dépit de son départ pressé pour les raisons que l'on sait, Maximus avait de l'autorité à revendre.

Peu après, quand je repris le bassin, et j'entendis de grands bruits d'eau.

Mes sourcils se haussèrent encore plus.

La porte de la cabine étant ouverte, je pus parfaitement entendre Maximus se laver énergiquement dans l'étang.

Puis les bruits d'éclaboussures s'estompèrent quand il gagna la plage.

Incapable de réprimer plus longtemps ma gaîté, j'éclatai de rire et ris jusqu'à ce que les larmes dégringolent du coin de mes yeux

(*) Phidias: sculpteur grec né à Athènes vers 500 BC. Ses marbres étaient considérés comme l'expression ultime du siècle d'or grec et restent sans égal jusqu'à aujourd'hui.

Avec Icthinus et Callicrates, il a travaillé à la création du Parthénon, le temple majestueux consacré à la déesse protectrice d'Athènes, Pallas Athéna, dont la monumentale statue chrysléphantine est perdue pour nous.

(**) Triton: Fils du dieu grec Poséidon et de la déesse Amphitrite. Il est représenté comme un bel homme à queue de poisson, soufflant dans une conque. Par extension, son nom a été donné à un groupe de déités masculines mineures de la mer qui, avec les naïades, formaient la cour sous-marine de Poséidon.

(***) Chios: De l'île grecque de Chios sur la mer Égée, près de la côte Nord Ouest de la Turquie actuelle.

(****) Fulmen: en Latin, "la foudre".

Secrets sous les étoiles – 180 AD

Avant que Maximus ne revienne au bateau, j'avais eu le temps d'accomplir de nombreuses choses

Reprendre la maîtrise de mon fou rire ni la moins importante ... ni la plus facile.

Rafraîchie et enveloppée dans une robe bleu nuit, je me hâtai de remettre un peu d'ordre dans la cabine.

J'allai chercher la chaise dans son coin et la rapportai à sa place. Je ramassai les débris de nos vêtements et les enroulai dans le couvre-lit chiffonné.

Pourchasser les aériennes et insaisissables plumes vert bleu se révéla trop ardu pour ma patience et je les laissai flotter tout autour dans la brise vespérale et changeai plutôt les draps de lit usagés par d'autres, en lin, propres et frais avant de déballer la robe que j'avais apportée pour Maximus.

Ceci fait, je pris la lampe et allai sur le pont à la recherche de lanternes que j'allumai et suspendis tout autour, créant un halo de douce lumière dorée.

Lorsque j'eus fini, je revins à la cabine, roulai un des tapis persan qui couvrait le plancher et le sortis puis j'y retournai chercher une pile de coussins et, après réflexion, une carpe plus petite et aussi plus douce. J'étendis les deux tapis sur le sol, sous le mat principal, et empilai les coussins en soie de manière à ce que l'on puisse s'y accoter.

Un dernier trajet jusqu'à la cabine et je rapportai un des paniers et la jarre d'eau fraîche.

A la vue du nombre croissant de moustiques dansant autour des lanternes, je me mis à la recherche d'un brûle parfum sur lequel je versai de l'encens afin de garder les insectes à distance.

Très vite, une fumée au parfum épicé sinua dans la brise nocturne.

Le retour de Maximus fut annoncé par le bruit de ses sandales résonnant sur les pierres qui menaient au bateau puis par le doux balancement de la coque quand il grimpa à bord.

Quand les pas se rapprochèrent, je levai les yeux et du faire un effort pour ne pas rester bouche bée devant cette vision étourdissante de Maximus seulement revêtu de son sous-vêtement, de la cordelette en cuir encerclant son cou et de ses sandales, sa peau bronzée sur ses muscles saillants brillant, à la lueur des lanternes, d'une appétissante couleur dorée.

Et mon cœur entama sa course folle comme toujours quand il s'agissait de Maximus.

Et je ne pouvais faire autrement que penser qu'une telle magnificence ne pouvait être simplement emprisonnée dans une quelconque enveloppe mortelle...

Il resta debout, la selle posée sur un de ses bras puissants, les cheveux toujours humides de son bain dans l'étang, sur les lèvres son sourire si juvénile légèrement teinté de timidité.

Et à la vue de ce sourire mon cœur manqua un battement et je me mis à rougir comme une jeune mariée en face de son mari après une nuit de noce incroyablement extraordinaire.

"Donc, tu as trouvé le cheval." Dis-je un peu platement pour essayer de masquer le trouble que sa seule présence déchaînait toujours en moi.

"Oh, oui. Il n'était pas loin ..." Répondit Maximus en cherchant des yeux une place où déposer la selle.

Tout en parlant, j'ouvris le panier et commençai à déballer le repas froid que Nicia m'avait fourni.

"En dépit de son apparence sauvage, Fulmen est en fait un étalon qui a bon caractère." Dis-je en plaçant les olives farcies, le fromage, la venaison fumée, le brochet et les crudités, les rouleaux cuits, le poulet rôti ... et je n'avais déballé que la moitié du contenu du panier !

Je pouvais toujours faire confiance à Nicia et à mon cuisinier pour improviser un repas gigantesque en si peu de temps.

Je notai mentalement d'ajouter un couple de *denarii* (*) à leurs appointements réguliers.

Ils avaient bien mérité leur bonus.

"Il est magnifique." Acquiesça Maximus et il déposa la selle sur le pont puis prit appui contre le mur extérieur de la cabine.

"Tu le montes?"

"Je ne l'ai monté que deux fois, dans le paddock et sous la surveillance de Sempronius. Fulmen a bon caractère mais il a trop de tempérament pour que je puisse le maîtriser."

Le sourire de Maximus fut éclatant et quelque peu facétieux.

"Je ne peux croire ce que je viens d'entendre! Dame Julia Antonina admettant qu'il existe quelque chose qu'elle ne puisse maîtriser?"

Il siffla d'admiration et je fis semblant de me renfrogner.

"Pour votre information, Général, je ne mène pas une jument grosse et lente mais un grand hongre très vigoureux!"

Maximus releva les sourcils.

"Sidereum," Précisais-je. Je te le présenterai quand nous serons de retour à la villa "

"Où as-tu trouvé Fulmen?" Demanda Maximus, incapable de réprimer son intérêt pour les chevaux et l'élevage.

C'était une bonne chose que j'aime aussi les chevaux. La plupart des femmes auraient trouvé offensant qu'un si bel homme veuille parler canasson à la place de flirter ou de tenter leur chance avec elles.

"L'été dernier, un de mes clients - éleveur de chevaux - a eu quelques problèmes pour payer pour un stock de grain." Expliquais-je tout en continuant à piocher dans le panier qui semblait sans fond. Et les œufs farcis, les crabes cuits saupoudrés de persil rejoignirent le pique nique.

"Alors il m'offrit un de ses étalons et deux de ses juments qui attendaient des petits. J'étais prête à allonger son crédit car c'était un bon client mais j'abordai le sujet avec mon maître d'écurie qui me supplia d'accepter les animaux ..."

J'étais jusqu'à présent à genoux et comme ceux-ci commençaient à devenir douloureux, je décidai de m'asseoir.

Je croisai les jambes comme j'avais l'habitude de le faire lorsque je lisais des rapports ou des lettres au lit et disposai soigneusement ma robe en soie autour de celles-ci ... mais pas trop vite cependant pour permettre à l'œil d'aigle de Maximus d'avoir un aperçu de mes longues jambes nues.

Contrairement à lui, je connaissais le flirt ... et venais juste de découvrir à quel point cela pouvait être plaisant !

"Comme je te l'ai dit, j'envisage de me lancer dans l'élevage de chevaux ... en fait, pour l'instant il s'agit surtout d'un projet car c'est à peine si j'ai suffisamment de temps pour m'occuper des affaires et des bateaux ... Mais tu peux faire confiance à Sempronius pour ne pas me le laisser oublier."

Je continuai tout en souriant au souvenir de l'avidité peinte sur le large visage d'ébène de mon maître d'écurie quand il parlait des magnifiques chevaux que nous pourrions élever en quelques années si je prenais les pur-sang que l'on m'offrait. "Il insista qu'il n'est jamais trop tôt pour disposer d'un bon étalon et d'une paire de juments d'élevage alors je l'envoyai dans le Nord avec une lettre à mon client qui lui disait que sa dette serait effacée si les chevaux trouvaient grâce aux yeux de mon maître d'écurie..."

Visiblement captivé par le récit, Maximus s'appuya contre la rambarde.

"Il est revenu, un mois plus tard, avec Fulmen et deux juments dans ses bagages, rayonnant de fierté et disant que j'avais réalisé le genre de marché que tout éleveur de chevaux rêve de faire ..."

Tout en parlant, je disposais au centre du tapis, les petits plats et les bols contenant la nourriture.

Puis je tirai du panier des serviettes et des gobelets propres.

"Sempronius essaie toujours de me convaincre d'agrandir les écuries même si elles sont déjà très vastes.

Je lui réponds toujours qu'il n'y a aucune raison de se hâter même si le but est d'utiliser Fulmen pour la reproduction ... quelque chose pour laquelle ce cheval semble être d'accord. Parfois j'ai l'impression qu'il conspire avec Sempronius pour accélérer mes plans! Et dans quelques jours nous pourrions voir à quoi ressemble sa descendance !"

J'avais fini de disposer les serviettes impeccablement près de la nourriture. Nicia aurait été très fière de ma dextérité.

"Il ne lui fallut que très peu de temps pour engrosser une de mes propres juments. Quelques jours après son arrivée, Fulmen s'est arrangé pour échapper à ses dresseurs et pour persuader la meilleure jument, Luna (**), de le suivre. Le temps qu'on les rattrape, il l'avait déjà montée ..."

Je fronçai les sourcils à ce souvenir.

Mon expression n'échappa pas à Maximus.

"Cela semble te déplaire ..."

Je soupirai.

"Nebula (***) et Lux (****), les juments déjà enceintes, sont des animaux matures de plus de 5 ans et poulinent avec facilité. Mais ma Luna est une très jeune pouliche. A peine 3 ans et elle est sur le point de mettre un poulain au monde. C'est trop vite et je suis contrariée. C'est un bel animal très doux. Je détesterais la perdre ou le poulain ... ou les deux ..."

Je soupirai à nouveau.

"Mais il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre et d'espérer... "

C'était la vérité et bien plus fréquent que ce que étions prêt à l'admettre.

Attendre et espérer le meilleur et, peut-être aussi dans le cas de Luna, faire une offrande au temple local de Neptune – le Grec Poséidon - maître des tremblements de terre et protecteurs des chevaux, divinité marine qui était aussi le protecteur de ma flotte.

Mais en bonne incroyante, je gardais toujours une superstition privée et déstabilisante : que les Dieux prendraient les offrandes que je leurs ferais comme autant d'insultes personnelles et que si j'en faisais, ils déchaîneraient leur fureur – à tout le moins leur sens de l'humour tordu – sur moi ce qui n'aurait que des résultats désastreux.

Et donc je préférais ne pas tenter leur caractère versatile et espérai que si, volontairement, nous nous ignorions mutuellement, nous pourrions garder une neutralité bienveillante.

Appelez cela une trêve armée si vous préférez.

"Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre et d'espérer..." Répétais-je. "aussi que Fulmen soit bon quand il s'agit de se reproduire ..."

Maximus se détacha de la rambarde et s'approcha.

"Il a un excellent pedigree et il est certain qu'il engendrera de nombreux bons poulains mais je suis d'accord avec toi en ce qui concerne la pouliche. Elle est trop jeune pour pouliner. Estelle de petite constitution?"

J'acquiesçai tout en réarrangeant les plats et les bols non parce que c'était nécessaire mais pour garder mes mains occupées.

A la différence de sa mère, Je n'avais jamais pris Luna comme cheval de monte avant l'arrivée de Sidereum mais je ressentais une profonde affection pour la pouliche et, chaque fois que je me rendais aux écuries, je pouvais sentir ses doux yeux confiants me regarder comme s'ils me posaient des questions silencieuses sur les choses bizarres et peut-être inquiétantes qui se passaient dans son utérus. Choses que je trouvais aussi étranges et inquiétantes et sur lesquelles j'en connaissais encore moins qu'elle ... Pourtant, peut-être le temps viendrait où je devrais donner l'ordre de l'abattre pour lui épargner une mort encore plus atroce.

Maximus lisait tout sur mon visage même si je ne le regardais pas directement.

"Je ne te mentirai pas, Julia. Cela peut être dangereux pour la pouliche et, de toute manière, cela ne sera pas un accouchement aisé mais ton maître d'écurie semble être très compétent...." Dit-il calmement puis il ajouta. "Tu veux que j'aile la voir?"

Je relevai la tête et lui souris de soulagement et de gratitude et aussi d'espoir.

Si les choses étaient destinées à mal se passer, il était peu probable qu'il puisse sauver la pouliche mais savoir qu'il s'inquiétait – pour moi, pour Luna – m'aidait et pas un peu.

Car Maximus paraissait toujours si assuré, si fort, si puissant qu'il était impossible de ne pas penser qu'il pouvait rendre tout possible que ce soit libérer de l'esclavage une prostituée de 18 ans ou sauver une pouliche et son poulain.

"Merci, Maximus. Peut-être suis-je trop sensible au sujet de Luna," Dis-je doucement. "Elle n'est pas mon cheval de selle mais ... elle ... elle est à moi et me fait confiance ... merci..."

"Quand as-tu commencé à t'intéresser au chevaux?" Demanda Maximus m'éloignant ainsi avec doigté de mes inquiétudes ce dont je lui fus reconnaissante.

"Oh, il y a toujours eu des chevaux autour de moi et j'ai appris à les monter quand j'étais enfant. Les chevaux ne m'ont jamais effrayée contrairement aux autres filles ... j'aime les chevaux ..."

"Et les chats ..." Ajouta Maximus avec un sourire.

Je ris.

"Oui et les chats ..."

"Mais pas les chiens."

Je me renfrognai.

"J'aime beaucoup les chiens même si je n'en ai pas chez moi à cause des chats ... mais en ce qui concerne les chats et les chevaux c'est différent... c'est ... c'est ... comme s'ils avaient des choses à me raconter et que je peux les comprendre ... pour les chiens ce n'est pas le cas ..." Dis-je calmement, une partie de mon esprit s'émerveillant de la façon dont j'avais réussi à exprimer mon attirance pour ces animaux.

Je n'avais jamais réussi à mettre des mots sur ce que je ressentais pour les chats et les chevaux et maintenant, ceux-ci jaillissaient de mes lèvres sans aucun effort.

Cependant je n'en étais pas si surprise car la présence de Maximus semblait faciliter beaucoup de choses. Je n'étais plus seule. Et j'étais avec quelqu'un qui me comprenait que ce soit au sujet de mon passé, de mes peurs et de mes espoirs que j'avais si souvent décidés de garder pour moi seule.

"Mais je les aime et j'en ai plus que tu ne l'imagines. Et j'aime le mastiff de Sempronius plus que bien des êtres humains!"

Maximus gloussa

"Mais pas Ferox..."

Je fis la grimace.

"Sale bête," grommelais-je. "mais Sempronius s'occupera bien de lui et de son arrogant petit maître..."

Maximus rit de bon coeur.

"Tu sais, Julia, tu me surprendras toujours..."

Je levai les sourcils.

"Oui, toujours. Tu es propriétaire d'une flotte maritime et tu parles cargos, frets et affaires avec la même aisance que la plupart des femmes parlent de leurs enfants, de leurs vêtements, et de leurs bijoux puis tu passes aux livres, aux chevaux, à l'élevage de chevaux avec la même facilité ..."

Je décroisai les jambes et les ramenai devant moi puis je les entourai de mes bras d'un geste protecteur. C'était un geste de défense et j'en étais pleinement consciente.

Mais de quoi étais-je en train de me protéger ?

De l'esprit incisif de Maximus?

De l'aisance avec laquelle il semblait maintenant capable de lire en moi?

Etait-ce que d'être comprise et entourée d'affection m'avait fait baisser ma garde et que, par cela, j'étais incapable de lui cacher quoique ce soit?

Etait-ce que, même si je désirais lui ouvrir mon coeur et mon âme, je restais effrayée de la vulnérabilité qui s'y trouvait encore ?

"Tu estimes qu'il est indécent que je m'y connaisse non seulement en argent et en affaires mais aussi en accouplement de chevaux et en reproduction?"

Maximus m'offrit un sourire qu'on ne pouvait qualifier autrement que d'aimant. Mon estomac frissonna à cette vue et, soudain, je compris ce que les gens veulent dire quand ils parlent de papillons frémissant dans le ventre.

"Je pense que c'est fabuleux ..."

"J'aime les vêtements ..." Précisais-je toujours sur la défensive.

Le sourire de Maximus s'élargit.

"Je l'avais noté ..."

"et les bijoux ..."

Il rugit.

"*Et les enfants...*" Ajoutais-je in petto, ravalant avec détermination la boule qui obstruait ma gorge au souvenir du bonheur éclatant de la si vivante petite fille de mon rêve ... et du garçon aux yeux verts dans le ruisseau.

Maximus s'avança vers moi et caressa mon visage détourné de ses doigts chauds et calleux puis se pencha et m'embrassa légèrement sur les lèvres.

"Assise ainsi tu ressembles à une petite fille ... que faisais-tu et qu'est-ce que tout ceci?"

"Dîner," arrivais-je à murmurer car ma gorge s'était nouée devant la délicatesse de son toucher. C'était une bonne chose que je sois assise autrement mes jambes m'auraient sûrement trahie.

"Tu as dit que tu étais affamé ..."

"Et tu dois l'être aussi." Dit-il tout en continuant à me caresser le visage.

En effet, j'étais affamée, si affamée que ma tête tournait légèrement, mon dernier repas datant du petit déjeuner de la veille.

Je caressai sa main qui me caressait la joue.

"Viens ..." Murmurai-je, perdue dans les profondeurs de ses yeux aigue-marine.

Maximus se redressa et fit passer son poids d'un pied sur l'autre, geste sans équivoque d'un parfait malaise masculin.

"Hmmm ... tu as mentionné que tu avais apporté des vêtements pour nous?" Demanda-t-il en essayant de prendre un ton naturel.

Un rire naquit dans ma gorge mais je réussis à ne pas le laisser éclater.

"Et?" Dis-je en feignant de ne pas comprendre.

Maximus parcourut du regard son corps à peine vêtu. Je ne pus m'empêcher de suivre ses yeux ... et le sang courut plus vite dans mes veines. Oh oui, mon désir de lui était sans fin.

"Hmmm... Je pense que je passerais bien quelques vêtements..." Il me jeta un rapide coup d'œil. "Je ne suis pas habillé pour passer à table ..."

"Il n'y a pas de table ..." L'interrompis-je.

Il fronça les sourcils.

"Tu es habillée ..." Argumenta-t-il.

"Je suis à peine habillée ..." Poursuivis-je. "Ce n'est qu'un peignoir et je n'ai pas de ..."

"Julia, où sont ces vêtements?" Grogna-t-il avant que je puisse continuer à le taquiner.

Tout en parlant j'avais décroisé mes longues jambes ce qui ne laissait planer aucun doute sur le fait que je ne portais rien sous mon peignoir.

Maximus déglutit en réponse.

Dans la cabine," murmurais-je. "regarde sur le lit ..."

Maximus s'échappa de suite et je me dépêchai d'aller chercher l'amphore que j'avais mise à refroidir dans l'étang en début d'après-midi.

Cela ne prit guère de temps.

J'avais à peine fini de verser le vin froid dans nos gobelets qu'il émergeait de la cabine nouant la ceinture du peignoir que j'avais choisi pour lui.

Et la vue de Maximus enveloppé dans la plus fine laine, couleur lie de vin, que l'on puisse trouver me coupa littéralement le souffle.

J'avais spécialement choisi ce peignoir car je voulais le voir revêtu de la teinte glorieuse que les officiers commandants affichaient durant les cérémonies et les parades officielles mais aussi parce que je voulais le voir habillé d'habits riches et élégants comme il le méritait.

Il était un peu juste au niveau de la poitrine mais ses plis tombaient à la perfection et le discret galon doré entourant le décolleté et les poignets ajoutait une touche de sereine splendeur qui magnifiait l'aspect superbement viril de Maximus et sa prestance de commandant.

"Et bien, Général, vous ressemblez à un potentat oriental!" Dis-je en levant mon gobelet en signe de respect et d'admiration.

"*Tu es tel que paraîtrait un empereur romain!*" Cria mon esprit mais encore une fois je me forçai à ne pas prêter attention à ma voix intérieure.

Maximus m'offrit son superbe sourire juvénile et tira légèrement sur le tissu, pour essayer de mieux le placer sur sa large poitrine.

Le léger décolleté de la robe laissait apparaître un triangle de peau douce et bronzée qui appelait les baisers et, à la seule pensée d'y presser mes lèvres, de goûter sa saveur salée et ensoleillée si unique, je sentis des frissons parcourir mon ventre.

"Je suis désolée c'est un peu serrant ..." M'excusais-je cherchant à m'éloigner de cette évocation.

"A qui est cette robe? Apollinarius?"

"Non, je l'avais faite faire pour mon mari ..."

Maximus leva les yeux du vêtement et les plongea dans les miens.

"Ce devait être un cadeau d'anniversaire ... pour son dernier anniversaire ..." Dis-je doucement car le souvenir de mon défunt mari s'accompagnait toujours d'un pincement au cœur. "Mais il ne l'a jamais portée car cela a pris des mois pour fabriquer le tissu et le temps qu'elle soit prête, il était déjà trop malade pour quitter son lit. Il est mort peu après ..."

"Je suis désolé." Dit Maximus calmement.

Je hochai la tête sans dire un mot, acceptant ses condoléances pour la mort d'un homme qu'il n'avait jamais connu et, pourtant, sa sincérité était évidente car Maximus n'était pas le genre d'homme à énoncer des platitudes juste pour le plaisir de parler.

"Il était presque aussi grand que toi mais plus mince ..."

Maximus tritura encore le tissu, incapable de dissimuler sa fascination. Il n'avait probablement jamais porté quelque chose d'aussi riche ni d'aussi somptueux. Pas même son uniforme.

"Le tissu vient de Tyr. C'est pourquoi il a mis tant de temps à arriver." Expliquais-je. "Il est très spécial. Une laine très fine tissée avec de la soie et teinte avec la meilleure teinture ... La couleur te va à merveille, Maximus..."

Et encore merveille était un euphémisme ... sous la lumière dorée, dispensée par les lanternes, le tissu lie de vin intensifiait la couleur de la peau tannée de Maximus, la faisant ressembler à du vieil or poli et ses cheveux foncés resplendissaient comme de la soie noire. En contraste, le feu de ses éblouissants yeux bleu vert semblait brûler avec un regain d'énergie.

Tout en parlant, j'avais posé les deux gobelets pleins à mes côtés et m'étais allongée sur les coussins avec une aisance née d'une longue pratique.

"Viens." Dis-je en tapotant la carapette orientale sur laquelle j'étais étendue. "Le dîner est prêt ..."

Maximus fit un pas vers moi mais je le stoppai en posant mon pied nu contre sa cheville.

Etonné, il fronça les sourcils.

"Retires tes sandales ..." Murmurai-je tout en caressant de mes orteils les muscles de son mollet. La moue de Maximus se transforma en sourire. Mais ce ne fut qu'après avoir délié ses sandales, les avoir retirées et s'être avancé sur le tapis qu'il comprit le sens de ma demande.

La sauvegarde du tapis oriental ou les bonnes manières concernant les dîners couchés ne m'avait pas le moins du monde motivée, non ce que je voulais c'était qu'il s'aventure pieds nus pour éprouver tout le moelleux du luxueux tapis

Je voulais qu'il connaisse tout le confort et tous les plaisirs et toutes les joies que sa vie de combats et d'épreuves lui avait refusé.

Je voulais lui donner tout ce qui lui avait été dénié ou lui avait été enlevé de la même manière qu'il m'avait donné tout ce qui m'avait été dénié ou enlevé ...

Le sourire de Maximus s'élargit, ensoleillé, si juvénile et innocent et si plein de crainte respectueuse que mes yeux se remplirent de larmes

Tout en clignant des yeux pour les chasser, je le vis effleurer du bout des orteils le moelleux du tapis et mes larmes se transformèrent en sourire quand il posa sa grande carcasse à côté de mon corps mince.

S'allonger est plus qu'un art c'est une science et cela demande aussi de la pratique.

Visiblement, Maximus en était dépourvu. Je ne pouvais l'en blâmer.

Même si c'est élégant et raffiné, dîner allongé n'est pas aussi confortable qu'il y paraît.

Je suis néanmoins prête à concéder que c'est pratique quand il s'agit de parler ou de débattre.

Mais Maximus n'avait sans doute pas participé à suffisamment de banquets futiles ou de débats pour affirmer son style. Il était même probable qu'il ne l'avait plus fait depuis que nous nous étions rencontrés, en Mésie, lors de cette soirée où je l'avais persuadé de prendre place sur un divan au milieu de la tente où se déroulait la dernière soirée organisée par Cassius.

Cette nuit-là, il avait joué avec mes cheveux et caressé mes bras pendant que je le nourrissais de petits morceaux de viande rôtie et de légumes et je rougissais et tremblais comme une vierge qui vient de découvrir le désir ... alors que j'étais une putain expérimentée!

Trouver une position confortable lui demanda quelques essais. Il ajusta les coussins en soie puis tira sur sa robe.

Et quand enfin il me fit face, le plaisir et l'émerveillement brillant dans ses yeux me dit que, contrairement à la soirée en Mésie, aujourd'hui, il appréciait pleinement l'expérience.

Je lui souris mais quelque chose dans mon regard, lui fit lever les sourcils d'un air interrogateur.

Toujours en alerte!

Toujours aussi soldat!

Y avait-il quelque chose que je pouvais lui cacher ?

Il était évident qu'il attendait une réponse à sa question non exprimée oralement.

Et j'étais plus qu'heureuse de satisfaire sa demande.

"Tu es magnifique." Soupirais-je.
Les yeux de Maximus s'agrandirent comme des soucoupes.
"Julia..."
Il semblait embarrassé.
"Tu es magnifique." Répétais-je.
"Les *hommes* ne sont pas magnifiques." Grommela-t-il non plus uniquement embarrassé mais aussi vaguement scandalisé.
Un rire perla au fond de ma gorge.
"Tu as raison." Concédais-je de la voix la plus rauque que mon allégresse me permettait de produire. " Les *hommes* ne sont pas magnifiques ... *toi seul l'es* ..."
Ma voix se fondit dans la brise embaumée et je capturai sa bouche dans un rapide baiser.
Je l'avais pris complètement par surprise et, avant qu'il ne puisse réagir, je lui avais fourré dans la main un gobelet de vin frais.
Maximus se remit rapidement, accepta le vin et en but une grande gorgée. Il sursauta quand le vin riche, généreux et ... froid traversa sa gorge.
Connaissant l'âpreté fruitée du vin que j'avais choisi, je lui pris la coupe et la remplaçai par un oeuf fourré. Ses éblouissants yeux se rétrécirent comme ceux d'un chat soupçonneux puis Maximus mordit prudemment dans l'œuf. Alors sa méfiance se transforma en une grimace de plaisir quand la délicieuse pâte de saumon qui le fourrait titilla ses papilles.
Mentalement, j'ajoutai une autre pièce d'argent aux gages de ma cuisinière.
A la réflexion, je décidai d'ajouter un *aureus* (*****) car quiconque était capable de provoquer un tel sourire chez Maximus méritait au moins l'or légendaire de Troie.
Maximus s'empara d'un deuxième oeuf qu'il enfourna dans sa bouche avec un tel enthousiasme que je me dépêchai de prendre un, avant qu'il ne vide le plat et, bientôt, nous fîmes un sort au délicieux dîner froid.
Je mangeais de bon coeur car j'étais réellement affamée et, comme toujours, ma cuisinière avait donné le meilleur d'elle-même mais j'appréciais plus la vue de Maximus en train d'engloutir son dîner que la saveur de ma propre nourriture.
Comme je l'ai déjà dit, il avait de bonnes manières pour un fermier et un soldat et même le fait d'être affamé ne les lui faisait pas oublier.
Mais il y avait quelque chose de fondamental et de profondément excitant dans le plaisir qu'il montrait à dévorer sa nourriture. C'était comme regarder un jeune et puissant prédateur dévorer sa proie, ses dents blanches étincelant dans sa face bronzée.
La main de Maximus s'arrêta à mi-chemin de sa bouche laissant en suspens un rouleau fraîchement cuit.
"Tu ne manges pas?"
Je revins sur terre.
Perdue dans le ravissement que me procuraient chacun de ses mouvements et de ses gestes, dans la joie de contempler son plaisir évident, j'avais complètement oublié de continuer à grignoter l'olive que j'avais choisie.
"Si, si... c'est juste que j'étais en train de penser ..."
Je mordis dans l'olive pour éviter de devoir m'exprimer davantage.
Maximus mangea le rouleau puis fronça les sourcils comme si, soudain une pensée avait surgi dans son esprit
"Tu manges ainsi tous les jours?" Demanda-t-il du ton d'un enfant qui demande s'il peut avoir sa *natalicia* (*****) célébrée plus d'une fois par an et, encore une fois, l'image du garçon dans le ruisseau se présenta à mon esprit.
"Et bien." Commençais-je, "ma cuisinière est une honnête femme qui croit que l'on mérite ses gages ..."
Maximus fronça davantage les sourcils puis il m'envoya son sourire plein d'humour qui faisait toujours palpiter mon coeur.
"Tu sais, Julia, avec toute cette nourriture, jour après jour, tu devrais être plus dodue ..."
Je ris.
"Nannion -- ma masseuse et l'épouse de Sempronius -- m'a raconté que ma cuisinière pense qu'un peu de poids en plus me ferait grand bien. Elle lui a raconté que quelques rondeurs de plus me siéraient parfaitement ..."
Maximus me regarda pensivement.
"Tu n'as pas besoin de plus de 'rondeurs'... tu est parfaite comme tu es ..."
Avant que je puisse imaginer ce qu'il allait faire, Maximus m'embrassa.
C'était un baiser qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais expérimenté depuis que nous avons franchi le seuil de l'intimité quelques heures auparavant. C'était un effleurement délicat mélangé à une tendresse infinie, une sensualité affirmée et à la promesse de plaisir ineffable.
Et cela dura le temps d'un battement de coeur.
Avant que je puisse lui rendre son baiser, il libéra ma bouche ... mais pas avant d'avoir légèrement mordillé ma lèvre inférieure.
Me laissant le souffle coupé, il s'appuya contre les coussins et m'offrit un sourire divin.
Ce fut mon tour de boire une gorgée de vin.

Peut-être avais-je tort. Peut-être que le Général connaissait le flirt mieux que je ne le croyais ou peut-être, comme moi, venait-il de découvrir à quel point c'était plaisant?

Maximus resta ainsi à me contempler puis murmura.

"Tu es parfaite comme tu es ... une vraie déesse..."

Une déesse?

Moi?

Apollinarius aussi avait dit que j'étais une déesse mais que voulaient-ils dire tous les deux quand ils m'appelaient ainsi?

De plus, l'idée d'être comparée aux déesses romaines, capricieuses et vengeresses, me déstabilisait quelque peu et aussi me terrifiait.

"Je pensais que je ressemblais à une reine..." Marmonnai-je, terrassée à la fois par ses mots et par une terreur superstitieuse.

Même si j'étais incroyante, je ne pouvais me libérer complètement de la crainte d'offenser les puissances divines...

Le regard de Maximus s'adoucit au point de devenir transparent.

"Une reine ... une déesse..." Dit-il tandis que son index suivait gentiment les contours de ma gorge. "Belle ... Sereine... Parfaite..."

Il n'ajouta pas "*Et à moi*" mais nous avons perçu tous les deux ces deux mots comme s'il les avait prononcés à voix basse.

Alors la douceur disparut de ses yeux bleu vert et la flamme familière qui embrasait tout mon corps, jaillit du fond de ses prunelles.

Incapable de supporter son regard de braise, je détournai les yeux et pris une autre gorgée de vin.

Nous finîmes de manger en silence.

Et ce silence, comme précédemment, ne fut pas inconfortable. Il n'était que douce intimité. Les mots étaient aisés entre nous mais nos silences possédaient ces mêmes qualités de puissance et de grâce que lorsque nous nous ouvrons mutuellement nos cœurs et nos âmes à travers nos paroles.

Enfin repus, Maximus se laissa aller sur les cousins et ferma les yeux.

"Tu as fini?" Demandais-je, prêtes à ranger les bols et les plats quasiment vides.

"Gagné," Grommela-t-il. "Je ne peux me rappeler avoir jamais été aussi gavé de toute ma vie ..."

Je ne pus m'empêcher de glousser.

"Il reste le dessert ..."

Maximus eut un comique gémissement de désespoir.

"Si je me mets à *penser* à un dessert, je vais tomber malade ..."

Un sourire complice sur les lèvres, je plongeai dans le panier et en extirpai un paquet entouré d'une serviette,

"Je pense que tu vas prendre en considération l'effort à faire ..."

Maximus croisa ses avant-bras sur ses yeux comme pour éloigner la tentation.

Je déballai une demi douzaine de biscuits aux noix de pin, aux raisins et au miel.

Maximus resta immobile.

J'en pris un que je m'empressai de balancer juste sous son nez.

Maximus se raidit et renifla avidement.

Je ris car il me faisait penser non plus à un enfant mais à un chiot perdu à la recherche du confort maternel. Ou à Rubia quand je la tentais avec un morceau de poisson fumé afin de l'empêcher de jouer parmi les plantes en pot de ma terrasse.

J'approchai le biscuit de sa bouche.

Ses lèvres s'ouvrirent et un petit bout de langue, tout rose et tout humide, émergea.

Faisant un énorme effort pour résister à la tentation de capturer, en un baiser vorace, ses lèvres sculpturales, je rapprochai encore le biscuit.

Les yeux toujours fermés et cachés par ses avant-bras, Maximus grignota délicatement le biscuit avant de le mordre franchement.

Quand il eut fini de mâcher le biscuit, je lui en offris encore deux autres.

Et quand il eut avalé le troisième, je décidai de garder les trois derniers pour le déjeuner. Alors il lécha les miettes sur mes doigts avant de les mordiller légèrement et de les sucer puis il ouvrit les yeux et me récompensa de mes efforts par un rire venant droit du cœur.

J'éclatai de rire à mon tour.

"Encore un peu de vin?" Demandais-je quand nous eûmes retrouvés un peu de calme et que j'eus rangé les plats et les bols sales dans le panier.

"Non ... Si je continue à boire, je crains de ne plus t'être d'aucune utilité ..."

Je levai un sourcil interrogateur.

"Ce qui veux-tu dire?"

Maximus eut une grimace moqueuse.

"Que se passerait-il si Ferox, ce sale chien mangeur de chat, te courres après et que je sois en train de ronfler, abruti par le vin?"

"Oh," Répondis-je du même ton moqueur. "Je crains que Sempronius ne te le pardonne jamais!"

Ce fut au tour de Maximus de lever les sourcils.

"Ce qui veux-tu dire?"

"Et bien ... Sempronius m'a conduite ici ... et il ne voulait pas m'y laisser seule ..."

Les sourcils de Maximus se levèrent encore plus. Il avait les sourcils les plus expressifs que j'ai jamais vus.

"Il voulait rester juste au cas où j'aurais eu besoin d'un protecteur ... mais il promettait de ne pas interférer ..."

Les sourcils de Maximus atteignirent une hauteur incroyable.

"Sempronius est plein d'attention ... et très discret ..." Ajoutais-je.

"Je pense que je devrais avoir une petite conversation avec *ton* Sempronius ..."

"Oh, tu l'aimeras beaucoup." Promis-je.

Maximus caressa doucement de son index la peau sensible de ma gorge et, en réflexe, sous son doigt chaud et légèrement rugueux, je déglutis.

Il descendit tout le long de mon cou jusqu'au creux où ma veine palpait fortement ... et s'arrêta.

Il fronça les sourcils.

Je pressai mes lèvres l'une contre l'autre pour réprimer mon fou rire.

"Qu'est-ce ... " Commença-t-il avant de rougir furieusement.

Je serrai les lèvres encore plus fort.

Maximus se racla la gorge.

"Ai-je ...?"

"Oui." Lui répondis-je, l'expression de mon visage mortellement sérieuse.

Sa barbe avait légèrement brûlé la naissance de ma gorge là où il avait embrassé, léché et sucé la peau où transparaisait le battement de mon pouls.

A la seule pensée de sa barbe râpant ma peau et de sa langue humide et brûlante jouant avec cette surface déjà sensible, mon cœur bondit dans ma poitrine.

J'ai vite des ecchymoses, ma peau crémeuse étant si délicate ... et ce n'était pas la seule marque que ses élans passionnés avaient laissée sur mon corps ... juste la plus visible.

"Oh."

Il avait une manière de dire "Oh" qui était unique, un mélange d'émerveillement, d'innocence et d'embarras qui m'enchantait.

Maximus se racla à nouveau la gorge et demanda d'un ton délibérément neutre.

"Ai-je ... je veux dire ... est-ce que ...?"

"Non..." L'interrompis-je tant pour essayer de le mettre à l'aise que pour contrôler mon accès de gaieté

"Je suis désolé ..."

"Ne le sois pas ..."

"Je sais que j'étais trop ... J'aurais du être plus ..." et il devint cramoisi.

Alors j'emprisonnai ses lèvres et mis fin à son embarras par un baiser enflammé.

Maximus sursauta contre mes lèvres puis il m'entoura de ses bras musclés pour essayer de me serrer contre lui mais je m'échappai de son étreinte et il sursauta, à nouveau, quand je libérai ses lèvres.

"Il n'y a rien à regretter ..." Murmurais-je contre ses lèvres. "Rien à excuser... Tu es ... parfait..."

"*Un dieu* ..." Ajoutais-je en moi-même tant il était vrai que l'appeler ainsi ne semblait ni offensant ni sacrilège seulement juste.

Je l'embrassai à nouveau, tendrement cette fois, et me laissai aller dans ses bras. Il resserra son étreinte autour de moi et nous nous arrangeâmes afin d'être mieux installé l'un contre l'autre. Sa gentillesse et sa chaleur naturelles ne manquaient jamais de me surprendre.

Si j'avais été un chat, il aurait eu bien des difficultés à m'empêcher de me blottir contre lui à chaque fois que je l'aurais aperçu.

Je posai ma tête sur son épaule et soupirai de contentement.

Je n'étais pas un chat mais j'eus vraiment la sensation de ronronner et quand Maximus me caressa le dos, je l'arrondis sous sa main comme Rubia avait l'habitude de le faire quand je la caressais.

Ma main droite se glissa par l'ouverture de la robe et je me mis à caresser la peau nue de sa poitrine. La main de Maximus marqua un arrêt.

"Ne vous inquiétez pas, Général." Marmonnais-je contre son cou. "Votre vertu n'a rien à craindre. Je suis trop lasse pour vous violer ..."

C'était vrai.

Qui aurait pu penser que le bonheur était si épuisant? Ou peut-être était-ce le vin ... non que j'aie beaucoup bu mais avec cette douce satisfaction courant dans mes veines, il est possible qu'un simple gobelet soit de trop.

Maximus pouffa et sa main reprit son mouvement traçant de vagues cercles paresseux sur mes omoplates.

"Si tu es si fatiguée, nous pouvons aller à l'intérieur ..." Dit-il contre mes cheveux.

"Non." Répondis-je tout en me raidissant de la même manière que Rubia quand elle se rebellait contre l'indignité d'être poussée sur le côté. "Je ne veux pas bouger..."

"Tu ne dois pas bouger. Je te porterai ..."

"Non!" Répétais-je et mes mains agrippèrent le fin tissu de sa robe.

Les bras de Maximus renforcèrent leur étreinte et il me rapprocha de lui tout en embrassant ma tempe.

"Shhh, Julia. D'accord. Nous n'irons pas à l'intérieur si tu ne le veux pas ..."

Je soupirai puis me perdis dans la chaleur de son grand corps musclé.

Il y eut un silence car Maximus me donnait le temps d'en finir avec ce qui me troublait et de décider si je voulais le partager avec lui ou pas.

"J'ai toujours voulu passer une nuit couchée sous les étoiles ..." Dis-je d'une toute petite voix après avoir recommencé à caresser son torse.

Mes doigts atteignirent le lacet en cuir mais j'évitai de toucher aux dents de loup qui y étaient attachées. Elles étaient tout ce qui restait de son enfance et de sa famille et les toucher semblait bizarrement plus sacrilège que de comparer une mortelle imparfaite à une déesse.

"Tu l'as fait tout au long du chemin qui t'a menée en Mésie et durant tout le trajet qui t'a ramenée à Rome. J'aurais pensé que pour une femme de la ville comme toi tu aurais eu ta dose de camping pour ta vie durant ..."

Je tirai sur les poils parsemant sa poitrine.

Maximus glapit.

Je souris contre sa peau chaude.

"J'ai toujours dormi dans une tente." Arguais-je. "Les tentes sont étroites et sans air. J'en ai eu *ma* dose pour le reste de ma vie. Ce que je veux c'est dormir en plein air et me réveiller pour voir les étoiles au-dessus de ma tête ..."

"Tu veux dormir sur le pont?"

"Oui..."

"Il va pleuvoir."

Avec la rapidité de l'éclair, il s'empara de mon poignet avant que je ne puisse lui tirer encore les poils.

"Tu te moques de moi," protestais-je. "La nuit est magnifique ..."

"Il va pleuvoir." Répéta-t-il du ton inexorable employé par les augures pour formuler les mauvais présages concernant le futur de l'Empire.

"Comment peux-tu en être sûr?"

"Je peux sentir l'humidité dans la brise ... Le ciel est clair mais il pleuvra avant l'aube ..."

Je soupirai.

"De plus," continua Maximus, "il n'y a rien d'extraordinaire à dormir à la belle étoile. Je l'ai fait suffisamment pour le savoir ..."

Sa grande main tenait toujours soigneusement mon poignet afin de m'empêcher de tirer ses poils alors je le mordis dans le cou.

Maximus glapit pour la seconde fois puis éclata de rire.

"D'accord, d'accord." Dit-il de bonne humeur. "J'admets n'avoir jamais dormi sous les étoiles couché sur un tapis d'Orient parmi des coussins de soies, le ventre plein d'un véritable festin et ... avec une femme superbe dans les bras. Je suis prêt à essayer ..."

"Bien ..."

Nous restâmes silencieux un long moment, profitant de cette sensation si agréable d'être dans les bras l'un de l'autre, profitant de notre chaleur mutuelle. La passion couvait dans les braises du feu qui nous avait emporté ne demandant qu'à être rallumée d'un baiser ou d'une caresse et cette pensée était rassurante. Et il était doux de savoir que nous pouvions choisir quand le faire, prolongeant ainsi l'anticipation de la même manière que des amants expérimentés prolongent leur union pour augmenter leur plaisir.

Réchauffée par la nourriture, le vin et la proximité de son corps, Je devins de plus en plus engourdie et mon esprit vagabonda comme il le fait souvent quand on flotte dans cet état intermédiaire qui n'est ni veille ni sommeil.

Des images passèrent devant mes yeux sans que je puisse en saisir aucune.

Et je n'essayai pas non plus car je n'avais plus suffisamment d'énergie pour le faire ...

Pourtant il y avait quelque chose dans le fond de mon esprit qui insistait pour que je lui prête attention sans que je puisse vraiment le définir ni m'en débarrasser ... Pas tant que la main de Maximus caressait mes cheveux me distrayant.

Pourtant c'était quelque chose d'important ... quelque chose que j'avais besoin de savoir ... quelque chose à laquelle j'avais pensé bien souvent durant ces six dernières années alors que je soupirais après lui ... quelque chose...

"Maximus..."

"Hum?"

Il semblait aussi engourdi que moi et je souris.

"Quel âge as-tu?"

(*) Denarii: au singulier, "denarius". Une pièce romaine en argent équivalente à 10 *sestertii*.

(**) Luna: en Latin, "Lune".

(***) Nebula: en Latin, "Nuage".

(****) Lux: en Latin, "Lumière".

(*****) Aureus: une pièce romaine en or équivalent à 25 *denarii* et 100 *sestertii*.

(*****) Natalicia: en Latin, "fête d'anniversaire".

Révélation et rêves – 180 A.D.

C'était ça.

Ce que j'avais toujours voulu savoir.
Ce à quoi j'avais si souvent pensé quand je me languissais de Maximus ...
La question qui prouvait combien j'en connaissais peu sur le seul homme que j'ai jamais aimé, question embarrassante et très personnelle.
Et elle avait franchi mes lèvres avant que mon esprit ensommeillé n'ait le temps de la rattraper.
La grande main chaude qui caressait mes cheveux s'arrêta et je sentis le corps de Maximus se raidir ce qu'il n'avait plus fait depuis qu'il avait posé le pied sur le Poséidon, tôt cet après-midi.
Il ne devint pas rigide comme il l'était dans le passé quand il rejetait mes avances ou qu'il me tenait éloignée de ses souffrances mais il n'était plus relaxé du tout.
Puis Maximus soupira.
Un long et profond soupir quelque peu tremblant.
Si long et si tremblant et si profond qu'il n'y avait aucun doute quant à la peine profonde et sous contrôle qui se cachait derrière.
Je n'étais plus du tout somnolente maintenant mais bien réveillée et tout à fait alerte.
Maximus relâcha son étreinte et me laissa m'éloigner de lui tandis qu'il restait allongé sur le dos. Je me levai sur un coude juste à temps pour le voir fermer les paupières et froncer les sourcils comme s'il luttait pour essayer de trouver la réponse correcte à une question particulièrement difficile.
Soudain il m'apparut que cela faisait peut-être si longtemps que Maximus n'avait plus pensé à lui-même que même se souvenir de son propre âge était difficile.
Enfin il parla.
"Le 7 avril," dit-il doucement, "j'ai eu 33 ans."
Le timbre de sa voix profonde était rauque et bas mais il n'y avait pas de trace d'amertume ou de tristesse, juste un brin de mélancolie.
Le 7 avril.
Le printemps.
La saison des combats.
Depuis ses 14 ans, il avait plus que probablement passé la plus grande partie de ses anniversaires à l'armée ou sur le front car les chances pour un militaire, simple auxiliaire ou général, de fêter un *natalis* (*), au printemps, chez lui étaient plus que minces.
Et Maximus avait passé la plupart de sa vie adulte stationné en Germanie, où les combats contre les tribus n'avaient jamais vraiment cessé durant les 20 ans de règne de Marc Aurèle.
"Le 7 avril, j'ai eu 33 ans."
Le 7 avril.
Il y a seulement quelques mois ...
Alors j'eus l'impression d'avoir été foudroyée.
Le 7 avril de cette année – la première du règne de l'empereur Caesar Lucius Aelius Commodus Aurelius Antoninus Augustus -- Maximus était à Zucchabar.
Le 7 avril de cette année, l'homme qui aurait du être l'incontestable empereur de Rome avait déjà été vendu sur le marché aux esclaves d'un trou poussiéreux et oublié des Dieux de la province d'Afrique ... à moins qu'il n'ait été en chemin pour Rome, pour la grande arène du Colisée.
Mais en réalité cela ne faisait aucune différence car enfermé dans une sombre et petite école de gladiateurs en Afrique ou en chemin pour l'Urbs, il était déjà esclave et gladiateur, un homme qui survivait, jour après jour, en tuant pour l'amusement de la plèbe et qui traçait lentement mais sûrement son chemin vers Commode et sa vengeance ... et sa propre mort.
Un homme à qui on avait tout dérobé, son rang, sa famille, sa liberté ... jusqu'à son nom.
Un homme qui n'était plus connu que sous le surnom de "L'Espagnol".
"Le 7 avril, j'ai eu 33 ans."
33 ans.
Si jeune.
Si plein de vie.
Tant d'années encore devant lui pour espérer voir ses plus profondes blessures guérir. Pour cultiver ses champs ou élever des chevaux ou faire tout ce qu'il aurait aimé faire ... ou oser ... ou espérer. Aimer et être aimé à nouveau. Avoir des enfants et les voir grandir et les voir devenir parents à leur tour.
Devant cette soudaine révélation, j'eus envie de crier sous l'outrage. De crier contre l'injustice de la vie. Contre l'injustice du destin. Contre l'injustice de ces divinités que l'on adore et qui restent silencieuses et indifférentes à la souffrance de ces hommes et de ces femmes qui les adulent ... mais à la place, j'avais la boule qui m'entravait la gorge et m'allongeai sur le dos à ses côtés avant de fermer les yeux
Puis, je parlai. Et il n'y avait pas trace de tristesse ou d'amertume dans ma voix, juste un peu de mélancolie mais pas de cette mélancolie qui remplace à la fois la tristesse et l'amertume quand, fatigués d'être meurtris, il nous reste le choix de continuer à avancer ou de mettre fin à notre vie et à ce qui nous blesse si terriblement.
"Je ne sais pas quand je suis née," Dis-je doucement comme si je me parlais à moi-même. "Personne n'enregistre les dates de naissance des esclaves, rien que leur nombre et leur genre ... tout comme pour les bestiaux. Je sais seulement que je suis née à Rome ... enfin, en réalité je ne me rappelle aucun autre

endroit que Rome ... Je n'ai aucun souvenir de ma mère ... Je n'ai aucun souvenir de baisers ou de caresses..."

Maximus remua à mes côtés et, même sans ouvrir les yeux, je savais qu'il s'était tourné vers moi et s'était dressé sur un coude pour pouvoir me regarder plus attentivement.

"J'ignore mon âge véritable ... mais j'en ai une assez bonne idée car j'ai commencé à compter les années quand mon corps ... a changé. J'avais 18 ans quand je t'ai rencontré en Mésie si bien que maintenant j'en ai 24 ..."

Je m'arrêtai et fronçai les sourcils tellement je me concentrais pour trouver les mots exacts pour exprimer ce que je n'avais jamais dit à personne et que j'étais sur le point de lui confier.

"Considérant ce que fut ma vie antérieure, ne pas savoir quand est mon anniversaire aurait pu être seulement une nuisance mineure mais ... mais ce fut toujours une source de grief... une source de... colère..."

Maximus resta silencieux et je continuai à parler, ce qui n'était pas aisé.

"Cela peut paraître stupide mais cela m'a toujours contrariée plus que tout autre chose ... comme si on m'avait tout volé avant même que je sois née et parfois ... parfois ne pas avoir d'anniversaire était spécialement ... blessant ..."

Non, je n'avais jamais admis cela devant personne auparavant.

Comment aurais-je pu le faire même devant ceux qui connaissaient mon passé?

Comment aurais-je pu le faire sans admettre mon incapacité à surmonter un désagrément aussi mineur, en dépit de ma toute richesse et de toute ma puissance ?

Non, même l'homme qui m'avait éduquée et m'avait appris comment me garder de l'amertume n'aurait pas compris

Ni l'homme qui m'avait épousée en dépit de mon passé souillé et m'avait révélé ce qu'était la puissance et la revanche.

Non, même eux.

Et même l'homme que j'avais rencontré, en Mésie, il y a six ans.

Seul cet homme, paisiblement couché à mes côtés, le pouvait.

Seul ce nouveau Maximus pouvait comprendre l'impuissance, la douleur et la rage d'être dépouillé jusqu'à l'âme de sa propre identité ... tout comme je comprenais ces sentiments qui étaient les siens.

Les doigts forts et rugueux de Maximus touchèrent légèrement mon front, repoussant mes cheveux et à l'intérieur de moi-même, je le remerciai pour cette caresse déguisée dont il savait que j'avais tellement besoin mais qu'il hésitait à m'offrir ouvertement de peur de m'embarrasser.

Et tant pour cette caresse que pour sa prévenance, je ne l'en aimai que davantage ... si tant est qu'il était humainement possible de l'aimer plus encore.

"On me considère comme romaine mais je sais que je suis une étrangère et que je le serai toujours. Ou, en fait, je me sens comme une étrangère et je sais que je ne changerai jamais ... Je n'appartiens à nulle part ..."

"Julia..."

Lorsque j'ouvris les yeux ce fut pour découvrir Maximus qui me regardait.

Il y avait une trace de souci dans sa voix, le même souci qui occultait quelque peu les flammes bleues vertes de ses yeux.

Et à la manière dont il prononça mon nom et à l'expression de ses yeux, je sus qu'il aurait fait n'importe quoi pour me protéger de la peine de me sentir une étrangère et que, s'il n'y avait pas réussi, il aurait volontiers partagé le fardeau de cette peine de la même manière que j'aurais tout fait pour le protéger de sa propre peine et que j'aurais partagé le fardeau de celle-ci.

Ce fut mon tour de lever les doigts et de, gentiment, suivre les courbes de son visage tant aimé et, avant de continuer à parler, je souris un peu, un petit sourire en coin que j'espérais rassurant.

"On m'a dérobé mon peuple, ma famille, mon passé mais aussi étrange que cela puisse paraître m'avoir dérobé mon anniversaire me blesse ... davantage

Déglutissant avec peine, je levai les yeux vers le ciel étoilé au-dessus de nous.

C'était comme baldaquin de soie bleu nuit toute incrustée de fins diamants.

J'avais souhaité rester sous les étoiles cette nuit et pourtant j'avais un sentiment bizarre vis-à-vis d'elles car elles étaient d'une certaine façon comme les Dieux, d'une beauté étincelante mais à une distance qui les rendait si implacablement inaccessibles que cela blessait

"Je n'ai qu'un passé et je veux l'oublier ..." Poursuivis-je, les yeux toujours fixés sur les superbes étoiles si lointaines et si froides.

"Je n'ai pas de fête personnelle chaque année, pour célébrer la joie d'être en vie et faire des offrandes aux Dieux ... Il ne m'est pas possible de lire mes astres ... C'est absurde, n'est-ce pas. Je ne crois pas aux augures alors pourquoi cela devrait-il me blesser de ne pouvoir lire mes astres? Et pourtant c'est le cas..." Détournant mon regard des étoiles, je rivai mes yeux dans les siens. Ils avaient la couleur d'un océan aux eaux chaudes et je rêvai de me perdre dans leur profondeur et leur chaleur.

"Mon mari non plus ne croyait pas dans les augures. Même pas dans les Dieux ... et certainement pas dans les prêtres ou dans le culte officiel. Mais son anniversaire était quelque chose d'important pour lui ... Chaque année, ce jour-là, il libérait les esclaves qui avaient travaillé le plus dur et faisait aussi des offrandes somptueuses aux Dieux et donnait des présents à ses serviteurs et faisait une grande fête ... Il

était inflexible sur ce point et même sa santé défaillante ne l'empêcha pas de faire tout cela sauf la dernière année ..."

Je serrai mes lèvres l'une contre l'autre pour contrôler les émotions intenses qu'éveillaient toujours en moi les souvenirs de ces jours difficiles quand, en dépit de tous mes efforts, je ne pouvais éviter d'être injuste envers l'homme qui m'avait tant donné en exigeant si peu en retour.

"C'est blessant tu sais? Organiser ses fêtes d'anniversaire était de ma responsabilité et savoir qu'il n'y en aurait jamais pour moi me blessait ... me blessait profondément ... la mère d'Apollinarius lui a dit sa date d'anniversaire avant qu'il ne soit vendu et il le célèbre aussi et cela me blesse aussi ... cela ne devrait pas ... je devrais être heureuse pour lui ... Je devrais être heureuse de savoir qu'il a en quelque sorte sauvé une part de son être mais cela me blesse néanmoins ..."

Et la première fois que je fus confrontée à la célébration de l'anniversaire de Marius Servilius Tibullus, mon amertume avait été si forte que je n'avais pu la lui cacher ce qui m'avait profondément humiliée.

"Lors de la célébration de sa première *natalicia* après notre mariage, mon mari nota mon ... malaise sur ce sujet et, en homme de bon sens, il me suggéra de simplement choisir une date pour célébrer le mien ... Nous étions en train de dîner quand il aborda le sujet de la manière pragmatique qui le caractérisait ..."

Je n'ajoutai pas qu'il m'avait fallu des années pour comprendre que la légèreté qui semblait imprégner sa voix à ce moment là était due au fait qu'il souhaitait non seulement camoufler sa préoccupation mais également trouver une manière de m'épargner l'embarras d'aborder un sujet si délicat.

"Et qu'as-tu répondu?" Demanda Maximus, m'encourageant gentiment à continuer à exprimer ce que j'avais sur le cœur depuis si longtemps.

Je soupirai bien fort avant de répondre.

"Je le remerciai de cette délicate pensée mais refusai sa proposition. J'ai dit que ce serait une imposture comme celle de se forger de faux ancêtres et alors il fit quelque chose d'inhabituel. Il me demanda de reconsidérer ma décision ... Quand je disais non, Marius Servilius n'insistait jamais. Il prisait trop son temps. Si je me rappelle bien, il ne l'a fait que trois fois tout au long des années où nous nous sommes connus ..."

Maximus resta silencieux pendant que je rassemblais mes souvenirs sur l'homme qui ne fut mon mari que de nom, un mari supérieur pourtant à bien des vrais maris.

"Quand j'ai refusé de l'épouser ... Quand je lui ai dit que je ne serais jamais capable de gérer son entreprise de bateaux ... Et quand j'ai refusé de me choisir une date d'anniversaire ... Il a réussi à me convaincre de l'épouser et démontra que je pouvais gérer sa flotte mais je fus inflexible sur le refus de me choisir une date d'anniversaire."

"Il t'aimait ..."

Il n'y avait aucun ressentiment ni aucune jalousie dans la profonde voix grondante de Maximus. Un simple constat. Et comme toujours c'était le pire.

"Il t'aimait ..."

Était-ce le cas?

Depuis la mort de mon mari je m'étais posée la question bien des fois pour en arriver invariablement à la conclusion que le plus troublant était cette question troublante en elle-même.

Maximus attendait alors je soupirai et fis non de la tête.

"Non... Non, Maximus. Il ne ... m'aimait pas ... Il aimait sa femme défunte et son fils mort et ses bateaux ... Je suis reconnaissante que cela n'ait pas été le cas car je n'aurais pas été capable de lui rendre son affection ... mais il ... me respectait ... et pour cela je lui en étais extrêmement reconnaissante. Parfois être respecté est plus important que d'être ... aimé ..."

Je me tournai vers lui.

"Tu es le premier homme à m'avoir montré du respect, Maximus..."

Il sourit, un petit sourire tout empreint de douceur et, tendrement, me caressa la joue encore une fois. Je touchai sa main puis la pris dans la mienne et la portai à mes lèvres. J'y déposai un baiser.

Je l'embrassai comme le jeune Lucius Aelius Commodus Aurelius Antoninus Augustus l'aurait embrassée par une nuit froide, en Pannonie, en signe de soumission et de loyauté à l'homme que son père avait désigné comme empereur de Rome.

Cette main que Annia Lucilla Antonina aurait embrassée après lui et pour les mêmes raisons.

Cette main que son légat aurait embrassée à son tour en jurant de défendre la vie de Maximus au prix de son propre sang.

Mais ces trois là l'avaient trahi et, en connaissance de cause, l'avaient condamné à mort ...

Etonné, Maximus essaya de retirer sa main mais je ne le laissai pas faire et, de mauvais gré, il se soumit. J'embrassai ses articulations, puis tournai sa main et embrassai sa paume large, chaude et calleuse.

"Cela fait 6 ans que j'attends de le faire." Murmurais-je doucement. "J'adore tes mains ... si fortes et si douces ... les seules mains qui m'aient jamais caressée ..."

J'embrassai encore sa paume et, en le faisant, j'ajoutai dans le silence de ma tête, "*Salut Caesar!*" Mes mots, le seul hommage qu'il recevrait jamais.

Quand je levai les yeux ce fut pour constater que Maximus me considérait pensivement et, spontanément, je répondis à la question qui brillait au fond de ses yeux bleus verts.

"Je chérirai toujours ce jour, Maximus..."

Il hocha la tête en silence et ce fut tout.

Nous n'avons plus jamais abordé le sujet mais tout ce qui devait être dit l'avait été et nous savions tous les deux tout ce que nous devions savoir.

Six ans plus tôt Maximus m'avait donné ma liberté et le droit de vivre ma vie comme il me plaisait ou comme je le pouvais et non plus comme on me l'ordonnait.

Il y a quelques heures, il m'avait fait franchir le seuil ultime et m'avait donné la chance d'être purifiée et de renaître.

Je ne connaîtrais jamais le jour de ma venue au monde mais personne ne pourrait me voler ce que Maximus venait de me donner cet après-midi.

Sans prononcer une parole, Maximus prit ma main dans la sienne et la porta à ses lèvres puis il glissa un bras autour de mes épaules et je n'eus pas besoin d'un autre encouragement pour me reblottir contre lui. J'ignore combien de temps nous restâmes ainsi, nous tenant l'un l'autre, nos cœurs battant calmement à l'unisson, mon souffle caressant doucement sa peau chaude, son odeur de mâle charmant mes narines, ses grandes mains caressant tendrement mes cheveux dorés tout emmêlés.

"Julia?"

Maintenant c'était lui qui semblait somnoler.

"Hum?"

"Qu'a bien pu faire *ton* précieux Cornelius Crassus qui t'aie rendue si furieuse?"

Je ne pus m'empêcher de glousser.

Peut-être étais-je, en effet, un peu ivre car je ne savais pas si c'était la question ou le fait que Maximus se souvienne du nom du jeune questeur qui me faisait rire à moins que ce ne fût les deux.

"Il n'est pas *mon* Cornelius Crassus..." Dis-je gaiement tout en me pelotonnant encore plus contre lui.

"Après m'être installée à Rome, je ne l'ai pas revu ... en ce qui concerne ce qu'il a fait ... eh bien en plus d'avoir une sœur *vraiment* garce, il avait une attitude paternaliste ..."

"Le questeur a-t-il vécu suffisamment longtemps pour se repentir amèrement de son erreur?" Demanda Maximus d'un ton volontairement neutre.

Je souris contre la peau chaude de son cou.

"Oh, oui. Il a vécu suffisamment longtemps pour se trouver une femme ... je les ai vus ensemble au théâtre ..."

"Et?"

J'ouvris les yeux juste pour plonger dans les profondeurs de deux aigues-marines à l'eau étourdissante.

Comme je faillissais à lui répondre, Maximus haussa un sourcil.

"Jolie petite chose." Dis-je d'un ton qui ne m'engageait pas.

"Jolie? Et non pas belle?"

"Juste jolie."

Maximus resta silencieux un moment puis posa un baiser sur mon front.

"L'idiot." Grogna-t-il en resserrant sa prise sur moi, geste si possessif, si protecteur aussi que les larmes perlèrent sous mes paupières closes et je me laissai envelopper par sa chaleur.

Des criquets stridulaient dans les buissons proches et ce son me berçait doucement tout comme la chaleur de Maximus.

La brise nocturne nous apportait l'odeur délicieuse de l'herbe grasse qui couvrait celle épicée de l'encens mais ne parvenait pas à masquer celle enivrante et si personnelle de Maximus.

Le sommeil tombait sur moi rapidement et pourtant malgré ma fatigue quelque chose à l'intérieur de moi se rebellait contre lui. Quelque chose à l'intérieur de moi refusait de plonger dans l'oubli. Quelque chose de vague et pourtant effrayant.

"Maximus..."

"Oui, Julia?"

"Tu seras là quand je me réveillerai?"

Il resta silencieux le temps d'un battement de cœur, le temps de jauger la frayeur qui perçait dans ma voix.

La frayeur de le perdre pendant mon sommeil. La frayeur de me réveiller et de ne pas le trouver à mes côtés comme ce fut le cas, il y a six, après que je me sois endormie dans ses bras.

Maximus caressa mes cheveux et murmura doucement.

"Bien sûr que je serai là. Dors maintenant, Julia..."

Et il m'embrassa le sommet du crâne.

"Maximus..."

Mes mains resserrèrent leur prise sur sa robe.

"Shhh... Dors, Julia... N'aie pas de soucis ... Je suis ici. Dors ..."

Et je dormis.

Si profondément.

Oh, oui. Je n'avais jamais imaginé que le bonheur puisse être aussi épuisant.

Bien plus épuisant que le chagrin.

Je dormis dans les bras de Maximus, ma tête reposant sur sa poitrine, le battement fort et régulier de son cœur me berçant tout comme me relaxait la chaleur de son corps.

Je dormis et je rêvai.

Et mes rêves furent à la fois vagues et absurdement détaillés.

Je me promenais le long d'un champ de blé dont les épis dorés ondoyaient en bruissant dans la brise embaumée.
Ils dépassaient ma taille et bien que je n'y connaisse rien en moisson je savais qu'ils étaient mûrs
Ou peut-être quelqu'un me l'avait-il mentionné.
Oui cela devait être ça.
Une voix à l'intérieur de mon esprit ... le blé était mûr et la moisson serait bonne.
Une voix profonde, grondante.
La voix de Maximus ...
Il y avait d'autres sons. J'entendais un enfant rire ... et il y avait tant de bonheur et de liberté et d'innocence dans ce rire que mes yeux se remplirent de larmes.
Le soleil brillait et je levai mon visage vers lui, et le laissai me baigner de sa chaleur et sa chaleur était douce mais pas autant que celle de Maximus, pourtant l'éblouissante lumière dorée m'aveugla un instant me forçant à fermer les yeux.
Quand je les rouvris, je n'étais plus dans un champ de blé mais je me tenais près d'un enclos et le rire de l'enfant semblait plus proche ...
Elle était là, mon bébé, ma petite fille.
Elle avait deux ou trois ans et, comme toujours, était pieds nus, ses petits pieds tout sales et sa tunique toute froissée.
Ses boucles sombres dansaient dans la brise tandis qu'elle claquait des mains et sautait et pointait quelque chose au-delà de l'enclos ...
Puis, je vis ce qu'elle regardait ... c'était un poney. Une petite femelle ronde, couleur châtain. Et je savais qu'elle s'appelait Saggita. (**).
Le garçon aux yeux verts était là aussi. Il montait le poney et riait aussi puis il devint sérieux tandis qu'il se concentrait pour suivre les instructions que quelqu'un lui donnait ...
Maximus me tournait le dos mais cela ne m'empêchait pas de le reconnaître.
Il était habillé d'une tunique ordinaire et de bottes et ses bras puissamment musclés étaient nus sous le soleil.
Sa profonde voix grondante encourageait le garçon monté sur la jument châtain quand il semblait hésiter et le félicitait quand il parvenait à maîtriser la petite bête.
Et, bizarrement, je me sentis embarrassée comme si je n'avais pas le droit de me trouver là.
Comme si j'étais en train d'épier quelque chose de privé que je n'étais pas censée voir ... Même ma petite fille qui, en général, était si proche de moi dans mes rêves ne semblait pas s'être aperçue de ma présence ...
Distraite par ce que je voyais et par des sensations si étranges, je ne remarquai pas tout de suite que ma petite fille s'impatientait d'être laissée en dehors d'un jeu si excitant et avait déjà escaladé la clôture, clairement décidée à prendre part à ce qui se déroulait de l'autre côté.
Elle était si petite et pouvait si facilement être blessée!
Je courus vers elle mais alerté par ses cris excités pendant qu'elle montait vers le sommet de la barrière, Maximus se retourna et se dépêcha vers elle, la prenant dans ses bras tandis qu'elle battait des pieds et se tortillait, demandant à être posée à terre ... à moins que ça ne soit sur le dos de la petite jument.
Maximus lui dit quelque chose et elle s'apaisa puis confiante, entoura son cou de ses petits bras et gloussa quand sa barbe chatouilla la peau de sa joue, aussi douce qu'un pétale de rose, quand il l'embrassa.
Et quand il la leva haut et l'assit sur ses larges épaules, ses cris jubilatoires résonnèrent dans mon esprit...
Le monde tremblait sous moi ainsi que le relatait la description que j'avais lue d'un tremblement de terre.
Confusément je pensais qu'il s'agissait de Poséidon en colère parce que j'avais refusé de faire une offrande sur l'autel de l'ébranleur de terre pour la sauvegarde de Luna ... ou peut-être pour avoir été considérée comme *Julia Dea* (***) par deux hommes alors que je n'étais qu'une mortelle impie.
Le monde trembla à nouveau et quelque chose d'humide et froid tomba sur ma joue.
"Maximus..."
"Je suis ici..."
Mes paupières étaient en plomb et, malgré toute ma volonté, je fus incapable de les ouvrir. Par contre, mes mains semblaient douées d'une vie propre et agrippaient convulsivement le fin tissu de sa robe.
"Il a commencé à pleuvoir ... nous devons nous réfugier à l'intérieur ..."
La voix de Maximus vibrait contre ma poitrine et, en dépit de l'obscurité et de ma confusion, je finis par comprendre pourquoi le monde était en train de trembler : il m'avait prise dans ses bras et me transportait dans la cabine ...
Il me déposa sur le lit et se releva pour s'en aller mais mes mains raffermirent leur prise, refusant de le laisser aller avec le même entêtement qu'un homme qui se noie s'agrippe à un morceau de bois.
"Julia... Je dois m'occuper des lanternes ..."
Au-delà du grondement de sa voix, je pouvais entendre le vent secouer les arbres proches, siffler dans les cordages et les voiles et faire grincer le vaisseau tandis que les premières gouttes de pluie s'écrasaient sur le toit de la cabine.
Poussant un soupir, je le laissai aller.
J'ignore combien de temps il resta absent.

En réalité, j'étais perdue entre conscience et inconscience ni vraiment endormie, ni vraiment éveillée et je me tordais et me lamentais doucement de l'absence de Maximus.

Comme en réponse, il entra dans la cabine apportant avec lui une rafale de vent humide et claqua la porte de la cabine. Puis j'entendis des pas pressés tandis qu'il fermait et verrouillait le volet du hublot puis il revint vers le lit.

"Maximus..."

"Je suis ici, Julia..." Dit-il doucement et j'entendis un bruissement ... Il retirait sa robe et quelques gouttes tombèrent sur mes cheveux et ma gorge dénudée. Puis, je l'entendis fureter quelque part dans la cabine et le son d'un couvercle que l'on refermait me fit comprendre qu'il avait cherché une couverture.

Maximus revint vers le lit et se coucha à mes côtés.

Je me mis sur le côté et me blottis contre lui, de la même manière que Rubia le fait, lors des nuits de tempête, en hiver, quand elle vient dans mon lit et se met en boule contre mon ventre à la recherche de chaleur et de sécurité.

Sa peau nue était incroyablement chaude à travers la soie de ma robe.

Je protestai vaguement quand il nous couvrit tous les deux de la légère couverture, mais quand il me prit dans ses bras et m'enveloppa de sa chaleur j'oubliai tout et replongeai dans le sommeil.

Je me réveillai durant les heures sombres qui précèdent l'aube, la pluie rebondissant en rythme sur le toit, le vent faisant doucement tanguer la coque du bateau.

J'étais couchée sur le ventre, une position vraiment inhabituelle car je préfère dormir sur mon côté gauche. J'essayai de bouger mais quelque chose m'en empêcha.

Il me fallut quelque temps et quelque effort pour en trouver la cause. Puis, je reconnus une grande main forte et chaude qui me caressait gentiment le cou, repoussant mes cheveux.

"Maximus..."

"Je suis ici ..." Souffla-t-il tandis que son autre main se déplaçait le long de mon dos.

Il était en train de retirer mon peignoir.

J'arrêtai toute résistance.

Maximus caressa doucement mes omoplates puis sa main glissa le long de ma colonne pour atteindre ma taille avant de décrire de lents cercles tout doux sur mes fesses.

Je soupirai.

Il baissa la tête et embrasa délicatement ma nuque et ma peau se couvrit de chair de poule. Puis il me fit rouler sur le dos et ses lèvres se posèrent sur mon cou et ma gorge, errant et mordillant tout doucement ma peau tandis que sa barbe la chatouillait.

Je me laissai aller.

Je me sentais très proche de ce sommeil drogué que j'avais connu six ans auparavant mais sans la moindre trace de malédiction ou de désespoir ou de chagrin.

J'avais l'impression de flotter ...

Je ne pouvais nager mais, cependant, je savais que flotter était comme cette sensation langoureuse de ne rien peser que j'éprouvais dans les bras de Maximus.

Ainsi je sus que l'eau pouvait ne pas être cet ennemi prêt à me noyer mais ressembler très fort à ce doux matelas de plumes sur lequel j'étais allongée ...

Maximus embrassa le haut de mes seins puis sa bouche suivit la tendre vallée qui se trouvait entre eux. Je gémissais.

Ses lèvres se dirigèrent vers mes mamelons toujours aussi doucement, aussi délicatement, effleurement aussi évanescents que celui que procurent les ailes soyeuses d'un papillon batifolant.

"Maximus..."

"Je suis ici ..." Murmura-t-il et son souffle chaud souffla sur mes mamelons durcis et humides et ma peau se hérissa davantage.

Alors je sentis un de ses bras entourer fermement ma taille et son autre main, grande, calleuse caresser doucement ma hanche avant de se poser délicatement sur le léger renflement de mon ventre et y rester.

Et, pendant un bref moment, mon ventre ne parut plus doux et doucement arrondi mais gonflé et dur et quelque chose remua et roula sous la peau tendue.

Mes yeux s'ouvrirent tout grand.

Ou du moins c'est ce que je crus car, avec toute cette obscurité, je ne pouvais rien voir ...

Toujours sur mon ventre, la main de Maximus trembla légèrement.

Avait-il aussi senti?

"Maximus..."

"Je suis ici ..."

Sa langue brûlante remplaça sa main et joua avec mon nombril et malgré ma lassitude et ma confusion, je souris quand sa barbe râpa légèrement ma peau car j'avais toujours été chatouilleuse là ...

Sous ses lèvres, mon ventre redevint souple et doucement bombé et Maximus embrassa le léger creux au-dessous de la courbe, pinça tendrement le bourgeon puis l'embrassa.

"Je suis ici ..." Répéta-t-il et ses mains caressèrent le creux de mes genoux et je me cambrai sur le matelas en réponse automatique.

"Je suis ici ..." Dit-il encore puis il m'embrassa aussi intimement qu'il est possible pour un homme d'embrasser une femme ...

Je gémissais et gémissais encore sous ses baisers si doux, si tendres, si délicats qu'ils me donnaient l'impression de me dissoudre sous ses lèvres ...

Puis il stoppa et avant que je puisse protester contre la perte de ses baisers, il entra en moi.

Souplement.

Nous soupirâmes à l'unisson.

Il bougea.

Langourement. Lentement.

Je gémissais à nouveau.

Plus fort.

C'était si différent de ce que nous venions de partager quelques heures auparavant. Ce n'était plus une passion irrépressible et un désir frénétique mais une danse langoureuse, douce, délicate, tendre.

Avant il n'y avait pas de temps ni de place pour la tendresse. Maintenant, je savais que je ne voudrais plus rien d'autre ... Et Maximus non plus.

"Donne-moi un enfant ..."

Avais-je réellement prononcé ces mots?

Avais-je réellement prononcé ces mots, que je n'avais jamais dit à voix haute mais qui hantaient mon esprit depuis la première fois que je l'avais rencontré?

Avais-je réellement exprimé mon désir le plus secret, si secret que je n'avais même jamais osé l'admettre à moi-même?

"Donne-moi un enfant ..."

Avais-je parlé?

Où était-ce Maximus?

Était-ce lui qui avait exprimé son propre désir secret, son espoir de voir sa semence germer à nouveau et continuer ainsi à vivre, libéré de l'esclavage et de la douleur, à travers son enfant?

Est-ce que l'un de nous avait vraiment parlé?

Où peut-être les deux?

Avions-nous parlé vraiment à haute voix ou bien était-ce nos âmes qui avaient communiqué par nos corps et nos cœurs?

Cela semblait durer et durer et durer comme nous bougions langourement, prolongeant notre union, donnant et prenant de cette manière nouvelle, complètement différente et pourtant si absolue.

C'était si doux que je ne pouvais le supporter et des larmes brûlantes se rassemblèrent sous mes paupières closes avant de perler aux coins de mes yeux.

Je soupirai et déglutis.

"Je suis ici ..." Souffla Maximus contre ma bouche et il m'embrassa. Je me savourai sur ses lèvres et sa langue, sensation si érotique que des flammes incandescentes embrasèrent mon ventre.

Mais il y avait aussi autre chose ...

Mes lèvres goûtaient sa propre saveur masculine et la mienne plus piquante mais je décelai aussi une trace de salinité qui ne pouvait venir que de larmes.

Les miennes?

Les siennes?

Était-il aussi bouleversé par ses sentiments que je l'étais par les miens?

Est-ce que l'extraordinaire beauté de notre union avait brisé ses dernières défenses - ses plus profondes - comme une rivière en crue brise la digue la plus forte ?

Mes paupières refusaient de se lever malgré tous mes efforts.

Je voulais toucher sa face tant aimée pour y chercher des larmes mais ma main se leva pour retomber faiblement sur le matelas, épuisée, molle, sans force.

Mais bientôt de qui étaient les larmes n'eut plus d'importance.

Car les flammes qui enflébraient mon ventre se transformèrent en douleur brûlante.

Je criai contre ses lèvres et essayai d'accroître le rythme du mouvement de mes hanches, de les lever et d'encercler sa taille de mes jambes pour qu'il vienne en moi plus profondément encore, même s'il était déjà aussi loin qu'il pouvait l'être ... mais Maximus me stoppa, me calma, ses mains expertes et sûres me touchèrent là où il fallait pour me forcer à prolonger la douce, très douce, souffrance qui s'était emparée de tous mes membres...

Soupirant profondément, je le laissai faire et me perdis et dans la douceur et dans la souffrance.

Et, alors, il finit par me laisser aller et, chevauchant les vagues d'une extase éblouissante, mon soupir se transforma en gémissement.

"Je t'aime..."

"Moi aussi je t'aime..."

L'avais-je réellement entendu dire cela?

Où était-ce juste un tour de mon esprit?

Était-ce réellement la voix de Maximus?

Où était-ce quelque chose que mon imagination avait créé?

Était-ce le vent soufflant doucement dans la cime des arbres et la pluie d'été tapant sur le toit de la cabine?

Où seulement la supplique d'un cœur tourmenté?

Cela avait-il de l'importance?

Je gémissais, à nouveau.

Plus fort.

"Je suis ici ... Je suis..."

La voix de Maximus se brisa quand il atteignit son propre pic et l'émotion dans sa voix était si nue, si intense qu'elle ralluma les flammes mourant en moi, prolongeant mon abandon et mes spasmes apparemment inépuisables réclamèrent les siens encore et encore.

Non, cela n'avait pas d'importance qu'il ait dit ou non qu'il m'aimait.

Cela n'avait pas d'importance que ce soit sa voix ou juste un rêve de mon imagination car son corps et son âme m'avaient déjà proclamé ce que son cœur et son esprit ne pouvaient même reconnaître

Exténué à la fois, physiquement et émotionnellement, Maximus se laissa glisser lentement sur mon corps jusqu'à ce que je sois entièrement couverte par la chaleur soyeuse de sa peau nue.

"Je suis ici ..." Répéta-t-il, le visage enfoui dans mon cou, son souffle chaud et humide chatouillant le lobe de mon oreille.

La dernière chose que j'entendis avant de plonger dans l'oubli fut le souffle rythmé de Maximus.

Cela et, dans le lointain, le bruissement des épis de blé balancés par la brise...

Mais il y avait aussi quelque chose en plus ... quelque chose que je n'avais jamais entendu que dans mes rêves et qui pourtant était si familier ...

C'était le rire d'un enfant ...

(*) Natus: en Latin, "anniversaire".

(**) Sagitta: en Latin, "flèche".

(***) Julia Dea: en Latin, "Déesse Julia".

La leçon de natation

Mais quand je me réveillai, Maximus n'était pas là !

Ce ne fut pas un réveil agréable.

Ce ne fut pas une émergence languide comme j'aurais pu m'y attendre après la jouissance débridée de la veille et l'amour tendre et engourdi des heures qui avaient précédés l'aube.

Au lieu de cela mes yeux s'ouvrirent tout grands comme si mon esprit avait été dérangé par quelque son brutal.

Pourtant, il n'y avait pas eu de bruits, juste une brusque émergence d'un sommeil profond. Désorientée, le cœur battant la chamade, je m'assis et regardai autour de moi.

J'étais dans le lit de la petite cabine du Poséidon là où Maximus m'avait déposée quand il avait commencé à pleuvoir. Mon corps nu était recouvert d'une légère couverture qui avait glissé jusqu'à ma taille quand je m'étais assise.

La cabine avait été rangée avec un soin méticuleux qui dénotait un entraînement militaire. Mon peignoir avait été parfaitement plié et déposé sur une chaise, le panier et l'amphore sur le bureau, les tapis avaient retrouvés leur place et les coussins étaient empilés dans un coin.

La selle de Fulmen se trouvait contre le mur opposé.

Aucune de mes servantes n'aurait pu le faire plus soigneusement.

Le volet occultant le hublot était toujours en place mais un mince rayon de soleil s'insinuait à travers un espace entre deux planches en bois ne laissant aucun doute sur le fait qu'il ne pleuvait plus et que la matinée était déjà bien entamée.

Il ne devait pas être loin de midi.

La porte de la cabine était fermée

Et Maximus n'était pas là.

Peut-être était-ce l'absence de la chaleur de son corps qui m'avait réveillée si brutalement.

Peut-être qu'en roulant dans le lit à la recherche de cette chaleur, je n'avais trouvé qu'un vide froid, familier, redouté ...

Je paniquai en me rappelant un autre réveil solitaire, il y a six ans.

Où était-il?

Où était-il allé?

Il ne pouvait m'avoir abandonné ... pas après cette nuit ... pas après ce qui s'était passé entre nous la veille ...

Il m'avait promis qu'il serait là au matin, qu'il serait là quand j'ouvrirais les yeux.

Lui serait-il arrivé quelque chose de mal?

Proximo, irrité par la supercherie de Apollinarius, était-il revenu de Rome pour l'emmener même si les 9 jours prévus n'étaient pas encore écoulés (*)? Ou pire que tout, Commode avait-il envoyé ses prétoriens à la recherche de Maximus pour qu'ils le tuent?

En dehors de Rome, loin de la protection due à l'adulation de la foule, il était infiniment plus vulnérable aux exactions de l'empereur.

Aurais-je, involontairement, facilité les choses à ce dernier?

Aurais-je, involontairement, donné la chance à Commode de tuer Maximus comme j'avais, sans le faire exprès, permis aux gardes de Proximo de se moquer de lui et d'abuser de lui?

Mais si c'était le cas, comment ne m'étais-je pas éveillée? Maximus ne se serait pas laissé abattre sans combattre ... et pourquoi les prétoriens ne m'avaient-ils pas tuée?

Laisser derrière eux quelqu'un qui en connaissait autant que moi était un non sens ...

Ecartant ces pensées perturbantes de mon esprit qui courrait en tout sens, je bondis hors du lit, attrapai mon peignoir et fonçai dehors tout en nouant la ceinture tant bien que mal tellement mes doigts tremblaient.

La lumière du soleil m'accueillit violemment et je dus fermer les yeux pour lutter contre ce qui me sembla être l'attaque d'une myriade de minuscules couteaux brûlants et je vacillai.

J'avais l'impression que le pont roulait sous mes pieds et j'avais mal au coeur.

Mon estomac mit un certain à se remettre et ma tête à arrêter de tourner.

En tâtonnant, je parvins à saisir une corde et restai là un moment, respirant profondément et me maudissant, intérieurement, d'avoir quitté le lit si vite.

J'étais toujours là, agrippée à la corde et les yeux fermés, quand j'entendis un hennissement.

Je levai la tête brusquement, risquant une autre crise de nausée ... et ma gorge se serra à la vue s'offrant à moi : Maximus était en train de s'occuper de Fulmen près de la plage de l'étang. Il avait toujours sa robe couleur lie de vin mais en avait roulé les manches pour être plus à l'aise pour travailler. N'ayant ni brosse ni peigne, il utilisait une poignée d'herbe sèche pour étriller le dos du cheval.

Quand Fulmen hennit, pour la seconde fois, tout en secouant vigoureusement la tête, Maximus leva la sienne et me vit sur le pont, les joues pâles et les cheveux emmêlés.

Il sourit.

J'en eus une faiblesse et du m'agripper davantage à la corde pour ne pas tomber.

Puis je la lâchai et me précipitai vers lui en courant.

Avant d'aller s'occuper du cheval, Maximus avait positionné la passerelle du Poséidon afin d'éviter de devoir utiliser l'échelle de corde pour monter et descendre du bateau.

Mes pieds nus résonnèrent sur le bois tandis que je courrais vers lui et avant qu'il n'ait le temps de s'avancer vers moi, je me jetai dans ses bras.

Maximus m'attrapa, ma vitesse le forçant à faire un pas en arrière afin de garder son équilibre. Ses bras musclés se refermèrent, protecteurs, autour de mon corps et j'enserrai son cou des miens puis enfoui mon visage dans le creux de son cou, me pressant frénétiquement contre sa chaleur comme si je voulais m'y perdre ... ce que je voulais en réalité.

"Tu es ici." Dis-je moitié riant moitié pleurant contre sa peau chaude, mon soulagement de le trouver ici et sain et sauf si intense que je ne pouvais contrôler les larmes brûlantes qui perlaient derrière mes paupières hermétiquement closes. "Tu es ici ... tu ne m'as pas abandonnée ..."

Maximus caressa mes cheveux emmêlés et pour me calmer embrassa ma tempe.

"Bien sûr que je suis ici." Murmura-t-il.

Incapable de m'arrêter, je sanglotais.

"Ici, ici..."

Maximus, gentiment, caressa ma nuque et sa voix profonde vibra dans les profondeurs de sa poitrine trouvant un écho dans la mienne comme je me tenais serrée fermement contre lui.

"Quand je me suis réveillée tu n'étais pas là," hoquetais-je. "Je pensais ... je pensais ..."

"Que je t'avais quittée?"

Avec un suprême effort, je me forçai à lever la tête et à plonger mon regard dans ses yeux couleur de mer. Peu importe le nombre de fois que je les avais regardé, je ne pouvais m'empêcher de les trouver toujours aussi stupéfiants.

"Je craignais ..." Marmonnai-je ne voulant pas admettre que j'avais douté de lui même fugacement.

"Je craignais que quelque chose ... quelque chose de mal te soit arrivé ..."

Maximus sourit et son sourire était si doux, si plein de tendresse que je me sentis défaillir à nouveau et agrippai la fine laine de sa robe, mes jambes se dérobaient sous le poids de mon corps.

"Je suis désolée de t'avoir effrayée," Dit-il toujours souriant, les rides aux coins de ses yeux s'approfondissant.

Mais comme ses cicatrices, ces rides ne gâtaient pas sa beauté rude et mâle. Au contraire, elles l'embellissaient, fières décorations d'un homme, qui assumait sa vie complètement et la vivait avec honneur et dignité.

Mes lèvres frémissaient au son de la tendresse qui imprégnait sa voix.

J'essayais de les raffermir en les serrant l'une contre l'autre mais Maximus me devança en les caressant de son pouce calleux et, comme par enchantement, elles s'arrêtèrent de trembler avant de s'entrouvrir sous sa caresse.

Je suis un lève-tôt," continua-t-il. "C'est cela être soldat et fermier. Et si je reste au lit en étant pleinement éveillé, je deviens agité. Tu dormais bien et je ne voulais pas te réveiller ..."

"Tu aurais du me réveiller." Soufflais-je car, perdue dans la contemplation de ses yeux aigue-marine et si éperdue de soulagement, je pouvais à peine parler.

Maximus sourit à nouveau et entoura de ses grandes mains calleuses mon visage.

"J'admets que l'idée m'a traversé l'esprit ..." Dit-il doucement avec un petit sourire effronté. "mais tu semblais avoir grandement besoin de repos. Je suis resté longtemps à te regarder dormir ... "

A la seule pensée de Maximus me contemplant pendant que j'étais inconsciente, mes joues devinrent brûlantes car je me demandais ce qu'il avait vu pendant que j'étais allongée sans défense à ses côtés. Comme s'il avait lu dans mon esprit, Maximus repoussa, de son autre main, une mèche de cheveux emmêlés de mon visage.

"J'aime te regarder quand tu dors. Tu ressembles à un chaton, tout de douceur, de confiance et de chaleur ..."

Me sentant devenir encore plus rouge, je baissai les yeux avec une modestie que, plus que probablement, la grande vestale aurait trouvée touchante.

Avant que je puisse parler, avant que je puisse dire que moi aussi j'aimais le regarder dormir, il y eut un doux renâchement et un souffle chaud chatouilla mon oreille.

Nous nous tournâmes et Fulmen poussa sa grande tête couleur bai entre nous ce qui nous fit rire aux éclats.

Maximus prit le licou de l'étalon d'une main et se baissa pour attraper de l'autre la poignée d'herbe qu'il utilisait pour le bouchonner et qu'il avait laissée tomber pour m'accueillir.

"Hello, mon précieux," Dis-je en attrapant aussi son licou et en caressant ses naseaux doux comme du velours.

Le cheval me répondit d'un autre doux renâchement. "Tu n'aimes pas que l'on t'ignore, n'est-ce pas ?"

L'étalon roula ses magnifiques yeux bruns si intelligents et je ris à nouveau. Oh, oui. Pour les chevaux et les chats nous nous comprenions parfaitement.

"Pauvre garçon." Continuais-je en frottant son front.

Maximus était retourné à son travail et sous cette double attention, le cheval exprima son contentement d'un doux hennissement de plaisir.

"Où étais-tu durant la pluie, hhm? Ton étable confortable te manquait?"

"Après l'avoir dessellé, je l'ai lié, lâchement, près des arbres si bien qu'il a pu s'abriter dessous. Quand je l'ai trouvé ce matin, il avait réussi à se libérer de son lien et était en train de pâturer près de l'étang, tout à fait sec." Commenta Maximus en continuant à étriller la croupe du cheval.

"Je t'avais dit que Fulmen était un cheval intelligent." Dis-je tout en caressant le nez de velours de l'animal, animée d'une fierté de propriétaire. "Il a du talent quand il s'agit d'échapper à ses liens. C'est ainsi qu'il s'est enfui avec Luna."

L'étalon semblait suivre la conversation avec attention et, à la mention de la pouliche gris argenté, il retroussa légèrement les lèvres pour montrer ses dents.

Je ris puis demandai avec un sérieux feint.

"Ton descendant sera-t-il aussi finaud que toi, mon beau? Si oui, je vais devoir ordonner de renforcer vos liens à tous les deux!"

Maximus leva la tête.

"Pourquoi as-tu dit que tu verrais s'il transfère bien ses qualités quand Luna aura pouliné? Est-ce que les deux juments que tu as eues avec lui n'étaient pas enceintes?"

"Oh, si. Elles ont produit deux beaux poulains mais ce n'étaient pas les fils de Fulmen." Dis-je tout en cherchant une autre poignée d'herbe pour l'aider à frotter l'étalon.

"Quand Sempronius s'est rendu à la ferme de mon client pour choisir des chevaux, il a vu quelques bons étalons là-bas et il a choisi Fulmen et deux juments qui avaient été couvertes par d'autres étalons. Il a dit que ces étalons avaient engendrés déjà de beaux poulains et que si nous voulons nous lancer dans l'élevage et la reproduction, nous devons nous assurer de pouvoir avoir du sang de différentes lignées autrement nous risquons trop de croisement consanguin et d'avoir des animaux fragiles."

Maximus siffla d'admiration.

"Ton maître d'écurie connaît vraiment bien son métier." Dit-il. "Où as-tu eu ce trésor?"

Je souris satisfait du fait que Maximus voie Sempronius de la même manière que moi sans l'avoir encore rencontré.

"Mon mari l'a acheté comme esclave pour le chantier naval deux ans avant notre mariage." Lui expliquais-je avant de commencer à frotter l'autre croupe de l'étalon. "Il était très jeune et très fort, à peine ... rompu..." dis-je en hésitant à utiliser ce mot.

Maximus poursuivait son travail comme si je n'avais rien dit.

"Puis, un jour, alors qu'il travaillait au chantier naval, il y eut un accident et un boeuf qui avait l'habitude de tirer un chariot fut blessé ..." Expliquais-je tout en frottant consciencieusement la peau bai brillante. "Le boeuf était blessé et effrayé et il devint sauvage et le contremaître allait donner l'ordre de le tuer avait qu'il ne crée un plus grand dommage au chantier naval quand Sempronius força un passage jusqu'à l'animal, en prit le contrôle et le calma avant de soigner la blessure."

"Les bœufs sont des animaux paisibles la plupart du temps mais il est vrai que quand ils sont effrayés ou blessés, ils peuvent devenir dangereux." Exposait Maximus. "Il faut une sacrée force physique cependant pour les contrôler ..."

J'approuvai.

Sempronius était fort assez pour mettre à terre un cheval adulte à mains nues.

Je l'avais déjà vu faire quand il fallait soigner un cheval blessé.

"Mon mari fut très impressionné et quand le boeuf guérit grâce aux soins de Sempronius, il décida que c'était une perte que ce dernier continue à travailler au chantier et le ramena ici pour qu'il travaille aux écuries."

Maximus me regarda par-dessus le large dos de Fulmen mais ne dit rien.

"Quand il était jeune et en bonne santé, mon mari avait l'habitude de galoper et gardait de nombreux chevaux." Répondis-je sa question muette. "Puis il tomba malade et ne pouvait prendre le risque de faire une chute alors il décida d'arrêter les chevauchées. Mais il adorait toujours les chevaux ... Sempronius faisait des miracles avec les animaux et démontrait qu'il s'y connaissait dans leur alimentation et dans les soins à leurs apporter. Si bien que quand le maître d'écurie de mon mari mourut l'hiver suivant, il hérita du travail et ... continue à faire des miracles."

"Combien de chevaux as-tu actuellement?"

"20." Dis-je en me déplaçant vers les épaules de l'étalon.

Maximus siffla à nouveau.

"Tous ne sont pas des chevaux de selle." Dis-je. "Il y en a une paire qui tire mon attelage. Fulmen, Luna, Sidereum, Nebula et Lux et leurs poulains. Puis il y a les ancêtres dont deux sont si lents et si gras que même Apollinarius ose les monter!"

Maximus gloussa mais ne dit rien.

"Puis il y a quelques vieux animaux qui gagnent leur pitance en tirant les chariots du jardin tout en profitant d'une ballade au soleil."

"Il y a combien de personnes pour aider Sempronius?"

"3... plus l'inestimable Simacus."

"Et Ferox!" Ajouta Maximus avec un sourire en coin.

"Et Ferox, oui," Ris-je. "Je me demande ce que le mastiff de Sempronius a à dire de lui ..."

Tout en parlant nous finîmes de soigner l'étalon. La queue et la crinière devraient attendre notre retour à la villa pour être peignées à moins que je ne me serve d'une de mes brosses.

Maximus donna une petite tape sur la croupe de Fulmen et le cheval balança la tête avant de trotter vers un succulent coin d'herbe et de pâturer.

Nous regardâmes le cheval dans un silence complice pendant un moment puis Maximus passa un bras autour de mes épaules et m'attira contre lui.

Avec un sourire, j'encerclais sa taille de mes bras et enfouit, à nouveau, mon visage contre son cou, respirant avec avidité son odeur de male mélangée maintenant à une senteur de cuir et de cheval ... et, soudain, je pris conscience que j'étais nue sous mon peignoir en soie et sentait le sommeil et le sexe quelque chose que Maximus devait déjà avoir perçu.

"Tu n'as pas déjeuné, n'est-ce pas?" Demanda-t-il.

Je fis non de la tête.

Mon réveil avait été trop brutal et trop troublé que pour penser au déjeuner et, maintenant, à la mention de ce dernier, mon estomac tourna.

C'était vraiment très inhabituel.

Je me réveillai habituellement désireuse de mon eau aromatisée au citron et au miel et ne manquait jamais mes fruits coupés et mes céréales cuites.

Le déjeuner était un moment de la journée que j'appréciais vraiment beaucoup car c'était un moment paisible pour discuter avec Apollinarius, de politique, de travail ou tout simplement de rumeurs mondaines. Mais ce matin, la simple évocation de la nourriture non seulement ne m'attirait pas du tout mais me rendait vaguement malade.

"Tu veux quelque chose avant que nous continuions?" Demanda Maximus.

Mon estomac tourna à nouveau.

"Non," Répondis-je. "Je pense que j'ai trop mangé la nuit dernière. J'ai toujours la sensation d'être ... pleine ..."

Maximus releva du bout de son index mon menton et je me perdis, à nouveau, dans les profondeurs chaudes de ses yeux couleurs de mer.

"Bien." Dit-il. "Ce serait dommage de gaspiller une aussi belle journée ..."

Il faisait, en effet, superbe, le ciel, au-dessus de nos têtes, était turquoise comme un dais de soie et le soleil brillait tel un disque en or poli, sa chaleur nous enveloppant comme une douce couverture.

"Qu'as-tu en tête?" Demandais-je en me blottissant encore plus contre lui.

"Et bien c'est une journée parfaite pour accompli une promesse." Me répondit-il.

Une promesse? De quoi parlait-il donc?

Je levai la tête et relevait les sourcils d'un air interrogateur.

Maximus sourit.

"La journée parfaite pour ta première leçon de natation ..."

Je flanchai comme si j'avais reçu le contenu d'un seau d'eau froide en pleine figure.

Une leçon de natation?

Pas question!

"Maximus..." Commençais-je.

Il posa un doigt sur mes lèvres pour me faire taire.

"Julia, Je t'ai fait une promesse, il y a six ans et j'y ai manqué. Or, je tiens toujours parole ..."

Je me débattis dans ses bras tentant de me libérer.
Sentant mon désarroi Maximus me laissa aller.
Je reculai d'un pas puis plongeai mon regard dans le sien.
"D'accord, Maximus, je te libère de ta promesse ..."
Il resta silencieux un moment puis hocha la tête.
"Tu peux me libérer de ma promesse, Julia, mais tu ne peux me libérer ni de ma responsabilité ni de mon souci ..."
"Que veux-tu dire?"
"Savoir nager c'est comme savoir monter à cheval. Cela peut te sauver la vie ..."
Je me tordis les mains nerveusement.
"Maximus, ma vie se passe ici et à Rome... Je ne vais jamais sur les bateaux... et quand je voyage – ce qui est rare – je le fais par voie de terre ..."
"Que se passera-t-il si tu dois voyager par bateau? Comment penses-tu que tu te sentiras si tu dois passer des semaines en mer, sans savoir nager?"
A cette simple idée, mon estomac tourna encore une fois mais j'écartai cette éventualité d'un geste de la main.
"Impossible. Je n'envisage pas d'aller où que ce soit en bateau. En ce qui concerne le travail ... je paie des gens pour faire les trajets ... et je les paie bien."
"Des voyages ne sont pas toujours planifiés. Parfois tu dois les faire sans avoir le choix ..."
Il alla à moi et quand il me prit dans ses bras, je n'offris aucune résistance.
"Julia, tu te rappelles ce que tu m'as dit quand tu m'as demandé si je t'apprendrais à nager?"
Est-ce que je m'en rappelais?
Oh, oui. Les événements de cette nuit étaient gravés dans mon esprit comme tous les mots que nous avions échangés et tous les moments que j'avais passés avec lui.
Le coeur brisé et droguée par l'opium, mon corps nu à peine enveloppé d'une tunique couleur de mer si mince qu'elle ressemblait à une poignée d'écume, je l'avais prié d'enlever sa cuirasse en cuir et de me tenir dans ses bras.
Je l'avais prié de me tenir serrée contre lui puis avais rampé sur ses genoux et, brûlante du désir primitif de m'accoupler, de le sentir planter sa semence dans mon ventre, j'avais essayé qu'il me prenne.
Mais il m'avait rejetée une fois de plus et j'avais pleuré mon désespoir dans ses bras, balbutiant des paroles incohérentes et lui demandant de m'apprendre à nager
Ses derniers mots avant que je ne tombe endormie tourbillonnaient encore dans mon esprit.
"Oui, Julia. Je vous apprendrai à nager..."
Mais quand je m'étais réveillée, il n'était plus là et, durant les jours qui suivirent, je ne le vis plus qu'une fois, et de loin, quand il traversait le camp avec l'empereur.
Et puis était venu notre au-revoir, une aube d'été, moi assise sur ma monture et lui à mes côtés, revêtu de sa regalia.
La voix grondante de Maximus me ramena de mes rêveries.
"Tu as dit que tu avais peur de l'eau, que tu avais peur de te noyer et que tu n'aimais pas être effrayée ... que tu ne voulais plus jamais être effrayée ..."
Ma gorge se serra au souvenir de la peine qui emplissait mon coeur quand j'avais prononcé ces paroles ... et une violente émotion m'envahit parce qu'il s'en souvenait.
"Julia," continua-t-il doucement, "Cela me contrarie que tu aies toujours peur de te noyer ..."
Je me détendis dans ses bras.
"Maximus, ce n'est pas vraiment nécessaire ..."
Il embrassa le sommet de ma tête.
"Julia, si tu ne veux pas le faire pour toi, voudrais-tu le faire, au moins, pour moi? S'il te plait?"
"J'ai peur ..." Laisais-je échapper.
"Il n'y a aucune raison d'avoir peur ..."
J'enfouis mon visage contre son épaule.
"Bien sûr que si." Protestais-je.
"Julia, as-tu jamais mis un pied dans l'étang?"
Le visage toujours enfouis dans son épaule, je fis non de la tête.
"Il est très peu profond... au point le plus bas, l'eau atteint à peine ma poitrine ..."
"C'est suffisant pour se noyer!"
Mes mots furent étouffés par sa robe.
Maximus gloussa.
"Je ne permettrai pas que quelque chose de mal t'arrive..."
J'essayai autre chose.
"L'eau doit être froide..."
"Fais-moi confiance elle est chaude assez. J'ai pris un bain un peu plus tôt et elle était parfaite ..."
Je me dandinai d'un pied sur l'autre.
"Le fond doit être vaseux ... je n'aime pas marcher sur la vase ..."
"Il n'y a pas de vase, Julia, juste du sable et des pierres arrondies ..."
A court d'objections, j'essayai une manoeuvre toute féminine.

"Je n'ai pas les vêtements adéquats ..."

Maximus éclata de rire. Il pris ma tête dans le creux de sa main et me força gentiment à le regarder.

"Julia, tu n'as pas besoin de vêtements pour apprendre à nager!"

A peine ces mots avaient-ils quitté ses lèvres qu'il se dégrisait et ajoutait.

"Quoique je ne pense pas que ce serait une bonne idée ... Tu n'as pas, sous la main, une 'petite' tunique comme celle que tu portais à la plage?"

Ignorant volontairement le mot 'petite', je rétorquai,

"Non! Je porte ces tuniques uniquement aux piscines de la villa ou à la plage ..."

Maximus réfléchit aux problèmes de notre garde-robe.

"Et une vieille tunique? Une que tu accepterais de déchirer afin de raccourcir la jupe?"

"Peut-être ..." Acquiesçais-je en fronçant les sourcils.

Maximus leva un sourcil.

"J'ai une vieille tunique de monte ..." Admis-je, à contrecœur, l'esprit toujours en train de chercher frénétiquement une échappatoire à cette leçon de natation non désirée ... et au risque de me rendre ridicule devant Maximus.

"Elle s'est déchirée quand j'ai frôlé un buisson épineux en venant un jour ici et je l'ai laissée sur le bateau après m'être changée ..."

"Cela fera l'affaire," Dit Maximus en souriant puis il me libéra et me poussa délicatement vers le Poséidon.

"Va la mettre. Enroule tes cheveux aussi, ce sera plus confortable. Je t'attends ici ..."

Je le regardai avec des yeux de jeune chiot suppliant mais il se contenta de me sourire et de me pousser à nouveau vers le bateau.

"Va." Répéta-t-il.

Je me forçai à faire ce qu'il me disait et, résignée, traînai mes pieds nus et humides jusqu'à la passerelle.

Je l'avais presque gravie quand Maximus m'appela.

"Julia?"

Je me tournai vers lui et le vit debout sur les pierres.

"Merci." Dit-il doucement et il me sourit de ce sourire plein d'amour qu'il m'avait déjà offert la nuit précédente quand nous parlions de chevaux et mon cœur bondit dans ma poitrine avant de fondre d'amour.

Risquer de se noyer était un prix honnête à payer pour un tel sourire.

J'essayai de retarder mon retour du plus que je pouvais mais il ne m'était pas possible de postposer l'inévitable.

Et je savais déjà que quand Maximus avait quelque chose en tête, il pouvait devenir aussi inexorable que le destin lui-même.

Alors, je me lavai, mis la tunique déchirée, coiffai mes cheveux en un chignon improvisé duquel mes boucles rebelles faisaient de leur mieux pour s'échapper et revins sur le pont avec l'enthousiasme d'un condamné à mort marchant vers le lieu de son exécution.

Je découvris Maximus toujours habillé, assis sur la passerelle, les jambes se balançant au-dessus de l'étang comme un garçon profitant d'un agréable et paisible moment de solitude.

Quand il me vit, il sourit mais ne se leva pas.

"Bien." Dit-il. "Très bien. Approche, Julia" et il tapota la passerelle à côté de lui.

Je fis deux pas et me retrouvai près de lui.

Maximus suivit du doigt la déchirure de la jupe là où elle avait été prise pas les épines et la contempla un moment puis il prit le tissu dans ses fortes mains et le déchira.

Après quelque tiraillements et déchirements supplémentaires, la tunique n'avait plus qu'une très courte jupe se terminant environ 4 pouces au-dessus de mes genoux c'est-à-dire qu'elle avait la même longueur que le coton que j'avais porté à la plage.

"Cela ira ainsi," Dit Maximus visiblement satisfait de son oeuvre. Pendant qu'il parlait une de ses mains calleuses caressait mes mollets me faisant frissonner.

"Des jambes superbes," Commenta-t-il d'un ton neutre en se levant. "mais ce n'est pas une nouvelle, n'est-ce pas? Tout chez toi est superbe..."

Je pensais qu'il allait m'embrasser et déjà mes lèvres s'entrouvraient spontanément mais au lieu de cela, il enleva sa robe, la plia soigneusement et la posa sur la rambarde puis il retira ses sandales et les jeta sur le pont.

Prenant ma main, il descendit la passerelle et je le suivis en rechignant.

Quand nous atteignîmes les pierres, il m'aida à poser les pieds dessus puis avant que je puisse me douter de ce qu'il allait faire, il sauta dans l'étang m'éclaboussant par la même occasion.

Instinctivement, je fermai les yeux.

"Viens, Julia," Dit-il et je les rouvris avec précaution.

J'étais sur les pierres, des gouttes d'eau glissant le long de mes jambes avec Maximus, devant moi, dans l'eau.

Elle était peu profonde, en effet, ... l'eau atteignait à peine la partie supérieure de ses puissantes cuisses ...

"Viens," Dit-il avec un sourire d'encouragement. "l'eau est délicieuse ..."

Je ne bougeai pas.

Maximus se rapprocha et effleura mon pied droit du bout de ses doigts.

"Viens." M'exhorta-t-il pendant que ses doigts caressaient ma cheville et le contour de mon mollet. J'aurais voulu reculer mais il n'y avait pas assez d'espace pour une telle manoeuvre.

"Saute, Julia. C'est amusant." Dit Maximus en continuant à caresser ma cheville.

"Je ne peux pas," Marmonnai-je.

"Bien sûr que tu peux!"

"J'ai peur!"

J'étais proche des larmes et Maximus le remarqua. Il continua de caresser mon mollet et leva une main pour toucher la mienne.

En dépit de ma réticence à prendre part à la leçon de natation, je ne perdis pas un instant d'entrelacer mes doigts avec les siens.

"Julia, des enfants sont capables de nager avant même de savoir marcher correctement ..."

"Je ne suis pas un enfant!"

"Chaque être vivant peut nager." Insista-t-il. "Tu n'est pas différente."

"Les animaux naissent en sachant comment faire ... je suis née en ayant peur de l'eau!"

Maximus sourit.

"Julia, tu as appris à contrôler des choses plus difficiles comme gérer une flotte. Comparé à cela, nager est un jeu d'enfant. Viens..."

A nouveau, j'essayais de reculer, juste pour me rappeler qu'il n'y avait pas assez de place pour le faire. La seule échappatoire semblait m'enfuir le long de la passerelle et de me barricader dans la cabine. Comparé à l'humiliation qui en résulterait, me noyer semblait un choix plus anodin.

Je sautai.

J'eus l'amère satisfaction de prendre Maximus par surprise mais, rapide comme l'éclair il m'attrapa et m'empêcha de tomber sur lui.

Je jetai mes bras autour de son cou et le serrai frénétiquement, mes orteils touchaient à peine le fond mystérieux et inquiétant de l'étang.

"Là, là." Dit-il en me serrant en retour. Mon coeur battait si violemment que j'étais certaine que Maximus pouvait sentir ses battements comme de petits coups contre sa poitrine.

"Tu vois?" Continua-t-il d'un ton très raisonnable. "L'étang est vraiment peu profond. L'eau atteint à peine tes hanches ... Et elle n'est pas froide n'est-ce pas?"

"Non," Grommelai-je.

Il avait raison.

Non, l'eau n'était pas froide, elle était délicieuse.

"Maintenant nous devons aller là où l'eau est un peu plus profonde ..."

Le peu de confiance en moi que j'avais réussi à rassembler s'évanouit comme un nuage de fumée dans le vent.

"Pourquoi ne pouvons nous pas le faire *ici*?"

"Parce que ce n'est pas assez profond et, avec toutes ces statues et leurs piédestaux à côtés du bateau, nous sommes un peu à l'étroit. Nous avons besoin de plus d'espace, d'accord?"

Se libérant de mon emprise, Maximus prit ma main et gentiment tira dessus.

"Viens. Ne soit pas effrayée, l'étang est peu profond et je suis à tes côtés ..."

Nous fîmes quelques pas puis je trébuchai sur une pierre lisse. Le bras puissant de Maximus entoura immédiatement ma taille et quand je recouvris mon équilibre, il me guida vers le centre de l'étang. A mi-chemin, l'eau atteignait mes fesses et j'hésitai.

"C'est parfait, Julia. Plus que parfait..."

Mais les six pas suivants firent s'envoler tout le courage que j'avais pu rassembler et même la considérable persuasion de Maximus n'y pu rien changer.

Finalement quand l'eau atteignit ma taille, il sembla satisfait.

"Maintenant c'est assez profond et pas dangereux. Tu te sens bien?"

J'acquiesçai en grommelant.

"Bien, maintenant je veux que tu te détendes. Il n'y a pas de secret dans la natation, Julia. Il faut juste se relaxer et laisser l'eau te porter ..."

"L'eau ne peut me porter!" Protestais-je. "Si tu jettes une pierre dans l'eau, elle coule!"

Maximus gloussa.

"Les pierres coulent mais les gens qui sont finauds assez pour se relaxer, flottent ... et flotter est la première étape de la natation."

Cela retint mon attention. Maximus le remarqua et comme l'aurait fait un bon professeur ne perdit pas de temps à continuer son enseignement.

Admiratif, Apollinarius aurait applaudit.

"Ceux qui sont effrayés par l'eau – comme toi, maintenant, ce qui ne sera *plus* le cas après que je t'aurai appris à nager -- se tendent et c'est pourquoi ils coulent. Quand tu te tends, tu arrêtes de respirer en même temps et cela t'aide à couler ..."

Je fronçai les sourcils.

Apollinarius m'avait enseignée quelques bases scientifiques mais je préférais la philosophie.

Maximus poursuivit avec la logique implacable et la précision d'un ingénieur militaire ... ou d'un commandant de légion.

"Si tu te détends, l'eau te porte et tu flottes. Si tu respires profondément et calmement, tu flottes mieux. Nager n'est qu'une question de détente et de respiration régulière et profonde puis de quelques mouvements simples ... Il n'y a pas de secrets, Julia. Tout le monde peut le faire ..."

Tout en parlant, Maximus avait pris de l'eau dans ses mains et la versait sur mes épaules. Puis en reprit pour la verser sur ma poitrine. Mes mamelons se dressèrent en réponse et je frissonnai.

"Si tu restes comme cela sans mouiller ton corps, entrer dans l'eau te paraîtra désagréable ... car pour apprendre à nager tu vas devoir entrer dans l'eau ..."

Je lui lançai un regard féroce auquel il répondit par un sourire effronté, puis il m'aspergea tout le haut du corps ... je le laissai faire.

Quand ma tunique fut bien mouillée, qu'elle se colla à ma poitrine et que mes bras ruisselèrent d'eau, Maximus plongea rapidement dans l'étang. Je n'eus pas le temps de sursauter qu'il refaisait déjà surface, l'eau dégoulinant sur sa peau tendue et bronzée, contournant ses muscles merveilleusement développés. Voyant cela, j'en oubliai presque ma peur de l'eau ...

"Maintenant, Julia, je vais mouiller ton visage ..."

"Non!"

Brutalement tirée de ma contemplation béate, je me détournai.

Maximus me laissa le temps de me calmer.

"Julia, tu ne peux apprendre à nager sans avoir le visage mouillé ..."

Tournant toujours le dos à Maximus, je m'étreignis dans un geste de détresse sans équivoque. Entourant mes épaules de son bras, il m'obligea gentiment à me tourner vers lui et je le laissai faire.

"Ce n'est pas si terrible ... tu as le visage mouillé quand tu prends un bain ou quand tu te laves les cheveux ..." Dit-il doucement, ses lèvres contre ma tempe.

Sa voix était basse, et si douce que même ma peur animale de l'eau ne fut pas capable d'y résister.

Je lui offris un petit sourire nerveux. Maximus me répondit par un de ses sourires époustouflants.

"C'est mieux. C'est vraiment mieux..."

En disant cela, Maximus prit de l'eau et leva la main.

"Ferme les yeux. J'irais lentement ..."

Je ne pus qu'obéir et fermai les paupières dès que je sentis les premières gouttes sur mon visage. Elles glissèrent sur ma joue avant de dégouliner le long de mon cou.

Ce n'était pas désagréable.

Puis ce fut le tour de ma deuxième joue et puis celui de mon front.

Quand l'eau coula le long de mon nez, je sortis la langue pour happer quelques gouttelettes.

Maximus gloussa à nouveau.

"Tu vois? Ce n'est pas si désagréable?"

Il continua jusqu'à ce que ma figure soit complètement humide et que les quelques boucles qui avaient échappé à mon chignon, soient plaquées contre ma peau mouillée.

Maximus les repoussa et je rouvris les yeux juste à temps pour le voir me prendre dans ses bras à sa manière souple et déliée.

Puis ... il s'engagea encore un peu plus loin dans l'étang.

"Que fais-tu?" Criaï-je, un regain de panique m'envahissant et je resserrai la prise de mes bras autour de son cou.

Maximus m'embrassa la tempe.

"chuuut, Julia. Détends-toi. Ferme les yeux et détends-toi autant que tu peux ... "

Je mordis ma lèvre supérieure puis ma lèvre inférieure.

"Viens, Julia. Tu peux le faire ..."

"Je ne peux pas ..." Rétorquais-je d'une petite voix.

"Bien sûr que tu peux." Répondis Maximus d'une voix raisonnable et patiente en se déplaçant lentement.

"Respire profondément et calmement ..."

Je pris une grande inspiration frissonnante.

"Bien." Fredonna-t-il tout en marchant. "Très bien mais tu peux faire mieux ... Essaie encore ..."

Tirillée entre ma crainte de l'eau et ma peur de me rendre ridicule aux yeux de Maximus, je déglutis péniblement et pris une autre inspiration profonde et tremblante.

"Cela n'ira pas ... je ne peux pas le faire." Murmurais-je mais Maximus fit comme s'il ne m'avait pas entendue.

"Julia, qu'as-tu ressenti la première fois que tu es montée à cheval?"

Je clignais des yeux avant de les ouvrir et de le regarder. La tête de Maximus était penchée vers la mienne et ses yeux verts n'étaient que douceur et gentillesse.

"Ce... C'était quelque chose que je n'avais jamais ressenti ... C'était excitant ..."

"Et tu n'as pas eu peur?"

Je fis non de la tête.

"Même pas un peu?"

"Peut-être un peu." Admis-je. "Je n'avais que 8 ans ... et le cheval n'était pas vraiment un poney ... Même si j'étais grande, le cheval était encore plus grand ..."

Comme je parlais, je relâchai mon étreinte sur son cou et reposai ma tête de manière plus détendue contre lui.

"Es-tu jamais tombée de cheval?"

Je pouffai.

"Des dizaines de fois ... et pas seulement quand j'étais enfant et le plus souvent quand j'essayais de sauter..."

"Sauter?"

Je pouffai encore plus.

"Je n'ai plus essayé depuis des années ... Je n'y suis pas bonne ... j'ai appris par moi-même ... J'avais environ 14 ans et le faisais en secret ..."

Je souris au souvenir de la peine que j'avais à tenir caché mes essais temporaires et les vêtements salis et les bleus qui ornaient mon corps après mes inévitables chutes ... et de la rage de Turia quand ces bleus m'empêchaient de participer à une des soirées de Cassius.

Elle m'avait frappée mais le lui avait caché en lui racontant que je n'étais pas disponible autrement il l'aurait battue pour avoir été suffisamment négligente que pour me laisser risquer mon précieux cou en sautant les barrières de la villa.

Complètement distraite et par les souvenirs et l'excitation de les partager avec Maximus, je ne remarquai pas, que pour la première fois de ma vie, le passé ne me faisait pas mal et que, même, cet épisode me réjouissait.

"Ma... gardienne ... m'interdisait de le faire mais je m'échappais et le refaisais ... J'ai été punie plus d'une fois et puis quand nous sommes allés en Mésie je n'ai plus eu l'occasion de le faire ..."

"Pourquoi continuais-tu à le faire en dépit du risque d'être punie?"

J'arrondis le dos et fermai les yeux.

Puis je parlai et ma voix me sembla lointaine, comme dans un rêve.

"Parce que si quand je chevauchais, je me sentais libre comme je ne m'étais jamais sentie ... quand je m'envolais avec mon cheval au dessus de la barrière, je me sentais ... puissante ... irrésistible ..."

Soudain, Maximus se pencha vers la droite et mon dos descendit abruptement vers la surface de l'étang tandis que mes jambes se levaient dans les airs. Je hurlai mais ... de surprise.

Le mouvement rapprocha sa figure de la mienne tandis qu'il me laissait suspendue à la surface de l'étang.

"Nager c'est un peu comme chevaucher, Julia... On peut y trouver une forme de liberté ... et aussi une certaine forme de puissance ..."

Il se releva m'éloignant de l'eau.

Je fronçai les sourcils et un de mes doigts joua machinalement avec le lien en cuir encerclant son cou puissant pendant que je réfléchissais à ce qu'il venait de me dire.

"L'eau n'est pas une ennemie ..."

Mon froncement de sourcils s'accentua.

"Mais elle peut te tuer ..."

"Elle peut te tuer si tu ne sais pas comment te comporter avec elle ..."

Mon doigt continuait à jouer avec la lanière comme s'il était doué d'une vie propre.

"Tu peux te noyer même en sachant nager ..."

"Et tu peux te rompre le cou même en sachant monter à cheval ..."

Je levai les yeux pour le regarder.

"L'eau n'est pas ton ennemie, Julia." Insista-t-il "A moins que ... tu ne t'en fasses une ennemie ... La même chose se passe avec les chevaux. Ils sont grands et forts et ont un esprit bien à eux et méritent le respect ... mais néanmoins tu peux les chevaucher..."

La logique de ses propos m'émerveilla et je plongeai dans ses yeux à la recherche de ce qui y brûlait au-delà de leur beauté, de leur couleur et de leur chaleur.

"Fais-moi confiance." Insistait gentiment Maximus.

Et c'est ce que je fis.

Je pris une profonde, très profonde inspiration, fermai les yeux et reposai ma tête sur son épaule.

Je pris une profonde, très profonde inspiration et, cette fois, sans frissonner.

Je pris une profonde, très profonde inspiration et me laissai envelopper par sa chaleur.

J'ignore combien de temps nous sommes restés ainsi mais, à un certain moment, Maximus parla et sa voix me sembla venir de très très loin ...

"Maintenant, je vais te plonger dans l'eau ... Ne t'inquiète pas, je te soutiens. Ce ne sera pas très différent que de te déposer sur ton lit ..."

"Hmmm?"

Une langueur profonde, très profonde semblait s'être emparée de moi.

Au loin, j'entendis le rire doux de Maximus et c'était comme écouter un tonnerre grondant dans le lointain.

Il m'abaissa dans l'étang prudemment et je ne protestai pas quand l'eau m'entoura, mouillant mes cheveux et atteignant mes oreilles.

Une de ses grandes mains chaudes supportait ma nuque tandis que l'autre soutenait mes reins.

"Bien ... Bien..."

L'eau n'était ni froide ni chaude plutôt quelque chose d'intermédiaire et de délicieux. Un peu comme une soie liquide qui me berçait doucement.

Je pense que je devais sourire...

"Etends les bras ..."

Sans soulever les paupières, j'obéis avec la confiance aveugle et entière de l'enfant qui sait qu'elle est protégée et en sécurité en dépit du fait qu'elle se trouve dans un environnement inquiétant.

Une fois étendus, mes bras semblaient bouger d'eux-mêmes, brassant lentement l'eau clapotante et soyeuse.

"Julia..."

"Hmmm?"

"Ouvre les yeux ..."

Cela me contrariait quelque peu d'être tirée de cet état confortable et apaisant mais je fis ce qu'il me demandait et vit Maximus me surplombant. Il avait son doux sourire et je lui souris en retour.

Puis, il caressa délicatement ma figure et je remarquai qu'il ne me soutenait plus du tout ... je flottais sur le dos, complètement détendue, l'eau de l'étang me berçant gentiment ...

J'étais en train de flotter.

Flotter!

Je l'avais fait et ça n'avait pas été si difficile.

En vérité, cela n'avait pas été difficile du tout.

L'étonnement fut remplacé par une grande allégresse.

Oh oui, il avait raison.

Tellement raison.

C'était vraiment proche de la chevauchée.

Vraiment très proche du saut au-dessus de la barrière.

Il suffisait de se laisser aller ...

J'éclatai de rire et Maximus rit avec moi.

Je coulai.

Mon enthousiasme et ma gaieté me déséquilibrèrent et mes compétences en flottage furent insuffisantes à me garder à flot.

La dernière vision que j'eus avant de couler fut l'expression paniquée de Maximus qui, malgré sa hâte, ne put m'agripper avant que je ne plonge sous la surface de l'étang qui se referma au-dessus de moi et dont le bouillonnement des bulles qui se pressaient autour de moi, masqua aussitôt le chant des oiseaux et celui des cigales.

Machinalement, je notai que mes yeux étaient grands ouverts et que quelque part cela me semblait naturel

...

Puis dans un tourbillon de bulles et d'éclaboussures, Maximus m'attrapa frénétiquement et me hissa dans ses bras, l'eau dégoulinant de mes cheveux, l'éclaboussa quand il les écarta pour voir mon visage ...

Clignant des yeux et crachant, j'éclatai de rire

L'expression alarmée de Maximus fut remplacée par une comique expression de soulagement qui augmenta ma gaieté quelque peu hystérique.

Puis il grimaça et commença à rire lui aussi tout en me mettant sur mes pieds et en repoussant les boucles collant à mon visage.

Incapable de réfréner mon excitation, je lui agrippai la nuque avec force, lui fis baisser la tête et l'embrassai voracement.

Pris par surprise, il fallut un moment Maximus pour récupérer et me rendre mon baiser.

Je pressai mon corps mouillé contre le sien et notai mentalement que malgré le temps passé dans l'eau, son corps avait gardé toute sa chaleur.

L'eau dégoulinant de sa peau nue accentuait son habituel aspect soyeux et accroissait le plaisir de glisser contre elle.

Quand nous nous séparâmes, nous étions pantelant et brûlant tous les deux.

Maximus palpait douloureusement contre mon ventre, l'urgence transformant l'intense bleu vert de ses yeux en deux lacs aux eaux saphirines.

"Oui," Haletais-je contre sa bouche. "Oui..."

Des éclairs flashaient dans les profondeurs de ses yeux incandescents et je me sentis devenir liquide

"Ici ... maintenant..."

Maximus jeta un rapide coup d'oeil aux environs puis me saisit par la taille et me porta pendant qu'il se hâtait vers l'arrière du Poséidon.

Avant que je puisse lui demander ce qu'il était en train de faire, il m'avait déjà guidée jusqu'au piédestal où se trouvait la statue de la sirène et je n'eus pas besoin d'en savoir davantage.

Il me poussa contre la pierre – pas trop gentiment – tandis qu'il luttait avec les liens de son sous-vêtement, l'impatience faisant trembler ses mains.

Il venait à peine de se débarrasser de son sous-vêtement qu'une de ses fortes mains plongeait sous ma tunique raccourcie à la recherche du mien ...

Ses yeux s'ouvrirent tout grands.

Je devins cramoisie.

"Je ... J'ai ... ou ... oublié ... de ..."

Le rire tonitruant de Maximus mit un terme à mon balbutiement embarrassé.

Puis ses mains pressées agrippèrent mes cuisses et il encercla sa taille de mes jambes.

Et j'en oubliai de balbutier et de me sentir embarrassée quand son invasion totale et douce de mon corps me fit sursauter, ma propre excitation ayant déblayé tous les obstacles et toutes les résistances possibles. Resserrant son emprise sur moi, Maximus pressa mon dos contre le piédestal, me coinçant entre la chaleur de son corps et la froideur de la pierre et il ferma les paupières, maîtrisant furieusement son propre besoin, ses biceps gonflés par l'effort.

Haletant lourdement, Je me arquai contre le marbre froid pour amener sa chaleur palpitante plus profondément en moi.

Je dus lécher avidement mes lèvres sèches pour les humecter.

J'haletais pour trouver de l'air, ma poitrine se soulevant lourdement sous l'effort.

Il resta calme un long moment et, soudain, je ne pus plus supporter la tunique humide qui m'empêchait de sentir toute sa nudité et, frénétiquement, tirai dessus, me tortillant et me contorsionnant pour essayer de l'enlever.

Mes mouvements le ramenèrent à la réalité ... et faillirent lui faire perdre son contrôle de soi.

"Julia..."

Après quelques nouveaux tiraillement, le vêtement encombrant vola dans l'étang et mes mains arrachèrent les épingles et les peignes qui tenaient mes cheveux enroulés et les envoyèrent, un à un, dans l'eau où ils coulèrent, après avoir émis un doux 'plop' en trouant la surface de l'étang.

Dégoulinante, nue, la lourde masse de mes cheveux trempés croulant sur mes épaules et mon dos, celui-ci pressé contre le piédestal en marbre, les mains de Maximus me soutenant sous l'eau qui nous ceinturait, je rivai mes yeux dans les siens.

"Maintenant ..." Le pressais-je. "Maintenant ..."

Cette fois, ce fut Maximus qui se perdit dans les profondeurs de mes yeux et je savais que le feu sauvage qui les faisait étinceler était aussi intense que les flammes familières qui brûlaient dans les siens.

Soutenue par ses bras, emplie à éclater et pourtant toujours aussi insatiable, j'ancrai une main dans une de ses épaules, resserrai la prise de mes jambes sur sa taille et glissai mon autre main à l'arrière de sa tête que je tins fermement.

Puis je la guidai vers mes seins qui se trouvaient juste en face d'elle.

Il n'eut pas besoin d'autre encouragement et ses lèvres brûlantes et affamées se refermèrent sur mes mamelons dressés au moment même où ses hanches fléchirent et commencèrent leur aller et retour rythmique, mouvement auquel les miennes répondirent par un balancement cadencé.

Nus dans l'eau et sous le soleil, l'esprit seulement préoccupé d'être aussi proche qu'un homme et une femme peuvent l'être, oublieux de tout ce qui n'était pas le rythme parfait et exacerbant de notre union, nous voguions et flottions vers notre pic.

Et cette fois quand nous l'atteignîmes ce fut ensemble. Nos cris enroués se rejoignirent et furent si puissants que les oiseaux des environs, effrayés, fuirent vers les arbres proches dans un envol de plumes et de piailllements irrités.

Et, cette fois, ce fut moi qui m'effondrai sur Maximus, enfouissant mon visage dans son cou moite et il grogna légèrement quand il dut forcer ses jambes - qui je le savais devaient toujours trembler après la force de sa jouissance - à rester fermes de manière à pouvoir supporter le poids de mon corps épuisé. Petit à petit, les battements fous de nos cœurs se calmèrent et nos halètements intenses se transformèrent en une respiration stable et profonde.

Le soleil était haut, près du zénith, et chauffait ma peau nue.

Les minutes passèrent sans qu'aucun de nous ne manifestent l'envie de bouger.

"Nous ferions mieux de t'éloigner du soleil avant que tu ne deviennes rouge comme un homard." Murmura Maximus, son souffle chaud effleurant doucement mon oreille.

"Tu parles comme ma femme de chambre." Soufflais-je en réponse et Maximus pouffa, un son inattendu provenant des profondeurs d'une poitrine si vaste et si puissante.

"Que les Dieux me protègent de la colère de ta servante si je te ramène couverte de tâches de rousseurs." Dit-il puis il soupira et ajouta. "Peux-tu marcher ou dois-je te porter?"

Je lui mordis le cou et il glapit doucement puis pouffa à nouveau, je ne pus m'empêcher de pouffer à mon tour.

"Bien sûr que je peux marcher !" Dis-je avant d'ajouter dignement "Et je peux aussi flotter ..."

Mais quand Maximus me remit sur mes pieds, je n'en fus plus si sûre.

Pendant que je tordais mes longs cheveux pour les essorer, il pêcha nos vêtements qui flottaient puis plongea à la recherche de mes peignes et épingles. Je me régalai sans vergogne de la vue de ses fesses rondes et brillantes ...

Le temps qu'il récupère une bonne partie de mes épingles, j'avais recouvré mes forces et, main dans la main, nous allâmes vers le bateau.

Et quand l'eau ne couvrit plus que mes hanches je ne pus m'empêcher de me sentir quelque peu provocante.

De la plage, Fulmen nous regarda avec intérêt puis nous offrit un hennissement aigu qui résonnait un peu trop comme un sarcastique commentaire chevalin sur les bizarreries du comportement humain pour mon propre confort mental.

Tournant la tête dans sa direction, je lui passai la langue.

L'étalon n'en parut pas particulièrement ému.

Nous nous séchâmes avec les serviettes que j'avais été cherchées dans l'armoire de la cabine puis retournâmes sur le pont après nous en être emmitoufflés.

Il faisait plus chaud que la veille et, à cette heure de la journée, trop chaud pour rester dans la cabine, par contre, dehors, le soleil flamboyant ne laissait aucune ombre.

Je suggérai de nous réfugier sous les arbres proches mais Maximus farfouilla dans le navire tandis que je faisais pendre nos vêtements mouillés sur la rambarde et rapportais dans la cabine sa robe couleur de vin.

Quand je revins, Maximus avait trouvé une voile et des cordes de réserve et était en train d'installer un baldaquin improvisé au dessus de la porte de la cabine.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour que la toile soit tendue et fermement arrimée créant ainsi un oasis à l'ombre délicieuse. Puis il rentra dans la cabine et en ressortit portant le matelas de plumes.

"Tes tapis orientaux sont beaux." Commenta-t-il "mais un peu trop minces pour couvrir le pont ..."

Je souris puis allai à mon tour dans la cabine chercher quelques coussins en soie. Il avait raison : le pont était, en effet, dur et le bas de mon dos un petit peu endolori.

Nous nous sommes installés confortablement sous le baldaquin et, cette, fois je ne protestai plus quand Maximus prit mon peigne et entreprit de démêler ma chevelure trempée et emmêlée.

Quand ce fut fait, nous dégustâmes un succulent dîner froid après deux ou trois bouchées, je fus forcée d'abandonner la viande rôtie que j'étais en train de manger.

"Tu te sens bien?" Demanda Maximus notant cela.

"Oui," Répondis-je en prenant à la place un artichaut cuit. "C'est juste que, l'autre nuit, j'ai trop mangé."

Je grignotai l'artichaut avec suspicion et comme mon estomac ne se rebellait pas, je continuai à manger des légumes.

Après le repas, nous restâmes étendus à l'ombre parlant de choses et d'autres et parfois restant silencieux, satisfaits de la présence l'un de l'autre. Et, entre deux silences, je nourrissais Maximus des biscuits aux noix de pin et aux raisins secs qui restaient.

Nous finîmes par tomber endormis et nous réveillâmes juste pour faire l'amour avant de nous rendormir à nouveau.

L'après midi était déjà bien avancée quand nous nous levâmes et que Maximus suggéra une nouvelle incursion dans l'étang ... cette fois, je ne regimбай plus.

Ma seconde leçon de natation fut plus courte en partie parce que Maximus ne devait plus m'aider à me détendre mais aussi parce que s'aventurer dans l'étang, sans rien sur le dos, s'avéra être hautement distrayant.

La lumière baissait quand nous retournâmes au bateau, fatigués mais nous éclaboussant toujours comme des enfants.

Une fois à bord, nous nous sommes séchés et habillés sans prononcer un mot puis Maximus entreprit de démonter l'auvent improvisé.

Toujours sans prononcer une parole, je rangeai la cabine, lavai les plats et le temps qu'il prenne la selle et parte à la recherche de Fulmen, j'étais déjà en train d'empaqueter.

Quand il revint, il me trouva à la poupe, regardant le soleil couchant étinceler à la surface unie de l'étang. Il se tint derrière moi, ses bras entourant mollement ma taille.

Fermant les yeux, je laissai mon corps aller contre sa vaste poitrine.

Je ne voulais pas quitter le Poséidon.

Je ne voulais pas quitter ce petit monde, enchanté et hors du temps, de l'étang et du bateau, capturé dans ses eaux toujours tranquilles, car j'avais l'impression que nous étions seuls au monde.

Je ne voulais pas retourner à la villa ... je ne voulais pas que le temps que nous passions ensemble ait une fin.

"Nous reviendrons demain ..." Murmura Maximus contre ma tempe avant de l'embrasser doucement.

Ouvrant les yeux, je me forçai à tourner la tête et plongeai mes yeux dans ceux de Maximus, essayant par la même occasion de lui offrir un petit sourire tremblant.

Demain.

Oui il y avait toujours "demain" pour nous.

"Demain et quelques jours de plus.

Le monde réel nous attendait mais ce coucher de soleil étincelant et magnifique, cette douce intimité, ce petit moment suspendu dans le temps était nôtre et seulement nôtre et je ne voulais pas que sa beauté soit gâchée par la brutale laideur du monde.

"Bien sûr, mon amour ..." Murmurais-je en retour puis je me tournai complètement vers lui et embrassai sa bouche superbe et sculpturale.

Ce fut un long, très long baiser et, durant tout le temps qu'il dura, j'eus l'impression que ce n'était pas uniquement nos lèvres qui se touchaient mais aussi nos cœurs et nos âmes.

Et je savais que Maximus le ressentait ainsi aussi.

Puis ce fut tout et après avoir refermé la cabine, main dans la main, nous nous dirigeâmes vers l'étalon bai qui nous regardait avec cette curiosité non déguisée qui est si commune aux chevaux, aux chats et aux chiens intelligents.

Maximus m'aïda à me mettre en selle, puis monta derrière moi et je blottis sans hésiter mon corps contre ses cuisses puissantes et sa poitrine musclée.

Prenant les rênes d'une main, il entoura ma taille de son autre bras et mena Fulmen vers la route en terre et la villa.

Maximus ne pressa pas le cheval mais, au contraire, le laissa aller à son propre rythme, prolongeant ainsi la douceur du moment que nous passions ensemble dans ce monde loin du réel.

Plusieurs fois Fulmen s'arrêta pour manger l'herbe grasse de l'été et quand Maximus oubliait de le diriger, il tournait sa tête vers nous et nous regardait par dessus son épaule luisante, visiblement intrigué par le manque de rigueur de ceux qui étaient censés être aux commandes.

Renonçant à nous impressionner Maximus ou moi, Fulmen opta finalement pour un pas nonchalant, seule sa queue bougeant brutalement quand il devait chasser les insectes nocturnes qui tournoyaient autour de lui.

Ce fut une bonne chose que l'étalon bai connaisse le chemin du retour car Maximus et moi étions trop occupé l'un de l'autre ...

(*) La semaine romaine n'avait pas 7 jours comme maintenant mais neuf, s'étalant du premier jour du marché - appelé en latin *nundinae* – au premier du marché suivant.

Ce qui fit que la période s'étalant entre deux marchés reçut le nom de *nundinium*.

L'habitude de mesurer le temps en 7 jours vient de l'Est et était utilisée par les astrologues grecs. Il est historiquement prouvé que les romains connaissaient la méthode de calcul orientale dès le règne de l'empereur Auguste (- 27 to 14) mais il fallut des siècles pour qu'elle soit uniformément acceptée partout dans l'empire et remplace la période initiale de 9 jours.

Merci à Susanne non seulement pour sa traduction du journal de Julia mais aussi pour avoir sauvé le petit papillon paon qui a inspiré ce chapitre et m'avoir rappelé la beauté du mythe de Psyché.

Le papillon – 180 A.D.

La première chose que je notai dès mon réveil, avant même d'avoir ouvert les yeux, fut la douce chaleur dans laquelle baignait mon dos.

J'étais couchée sur mon côté gauche et la chaleur s'enroulait tout autour de mon corps en suivant la courbe naturelle de mes hanches et celle de mes genoux légèrement repliés.

Cela ne ressemblait en rien à la chaleur que procurait une couverture, ni même à celle fournie par les plus fines fourrures. Elle était différente, vivante, d'une douceur qui ne peut venir que d'une satiété exquise.

Soupirant et les yeux toujours fermés, j'eus un sourire que je savais être langoureux et béat.

Maximus.

Petit à petit et malgré mes paupières toujours closes, je remarquai d'autres détails...

Sous ma joue, le drap fraîchement repassé qui sentait vaguement la rose mais aussi l'homme et la femme et l'amour; le souffle doux et régulier d'une respiration dans mes cheveux, le bras solide et musclé posé autour de ma taille; la grande main chaude enrobant gentiment mon ventre ...

Je soupirai à nouveau. Profondément. Béatement. Et en faisant cela, je dus bouger car le mur vivant collé à mon dos, se déplaça délicatement pour mieux s'accommoder à mon corps en de délicieuses ondulations de muscles puissants recouverts d'une peau chaude et soyeuse.

Maximus.

Mon sourire s'agrandit.

Toujours couchée sur le côté, toujours les yeux clos, je continuai à explorer de mes autres sens mon environnement.

Et en le faisant, je fus vaguement surprise de découvrir que de la même manière qu'un chagrin intense fait naître une nouvelle forme de sensibilité, un bonheur intense nous rend plus perceptif aussi.

Mais alors qu'un chagrin intense nous fait surtout prendre conscience des détails lugubres et des ironies toujours présentes de la vie, le bonheur intense accroît nos sens en nous permettant de découvrir, de percevoir et de profiter de la beauté sous-jacente même dans les choses les plus simples, nous permettant de nous émerveiller et nous faisant nous demander pourquoi nous ne les avons pas remarquées auparavant et comment nous avons pu vivre si longtemps sans les avoir découvertes.

Mentalement, je revis ma chambre non pas telle qu'elle s'était offerte à mes yeux durant les 5 années qui s'étaient écoulées depuis que, jeune mariée, j'étais arrivée à Ostie mais telle qu'elle était, la veille au soir, quand Maximus et moi étions revenus à la villa ...

En arrivant à l'entrée principale, nous avons trouvé un groupe de serviteurs allumant avec diligence les lanternes.

Ils nous avaient accueillis respectueusement comme toujours mais le garçon d'écurie apparu pour prendre soin de Fulmen le fit avec une telle célérité qu'il était évident qu'ils étaient tous en alerte et qu'ils nous attendaient depuis un moment.

Maximus descendit de cheval et m'aida à mettre pied à terre puis il prit le sac qu'il avait lié à la selle et pendant qu'il échangeait quelques mots avec le garçon d'écurie, Nicia se matérialisa au sommet des marches qu'elle se dépêcha de descendre pour venir nous accueillir.

Le visage rond de ma servante grecque était un masque de parfaite politesse mais elle n'arrivait pas à camoufler l'étincelle de taquinerie, de plaisir et de connivence féminine qui faisait pétiller ses yeux.

En d'autres circonstances, j'aurais froncé les sourcils devant la familiarité flagrante de son regard complice mais tout comme, il y a deux jours, juste avant mon départ pour le bateau, je me sentis étrangement réconfortée par son attitude et ne pus m'empêcher de lui offrir un sourire radieux.

Toujours aussi conscient de son importance en tant que mon steward personnel, Athenodorus descendit les escaliers aussi vite que le lui permettait sa jambe boiteuse puis il s'inclina profondément et prononça quelques paroles de bienvenue.

Contrairement à sa femme, l'ancien contremaître n'avait pas appris à maîtriser l'art de la discrétion et le sourire sur son visage était si large et si éblouissant qu'il m'aurait fait froncer les sourcils sans l'intervention rapide et déterminée de Nicia qui s'empara du sac qu'elle fourra entre les mains de son mari qu'elle s'empressa de pousser vers la maison.

Néanmoins, elle ne fut pas assez rapide pour que je ne remarque pas dans les yeux d'Athenodorus une lueur que je ne parvins pas à identifier tout de suite.
Et quand je réalisai que c'était une expression proche d'une fierté toute paternelle, mes joues se mirent à brûler si fort que je me pris à regretter de ne pas avoir passé plus de temps sous le soleil
Ce qui m'aurait servi d'alibi pour leur couleur.

Remerciant gauchement Nicia et désireuse de m'échapper vers le refuge qu'était mon appartement, je me tournai vers Maximus qui grimpait l'escalier et lui tendit la main. Automatiquement ses doigts s'entrelacèrent aux miens.

Pleinement consciente des regards braqués sur nous, je déglutis puis plongeai mon regard dans le sien. Je m'attendais un peu à y trouver une pointe d'embarras quand il aurait remarqué l'intérêt de l'assistance focalisé sur nous.

Les marques d'affection en public ne font pas partie du style de vie romain où priment toujours dignité et respect sur gentillesse et sentiment.

Lors de leurs apparitions en public, même les couples mariés agissent comme si de rien n'était ou adoptent une attitude solennelle sans jamais montrer leurs sentiments.

Je suppose qu'une telle tradition est renforcée par le fait que la plupart des mariages romains sont arrangés et que l'amour joue un très petit rôle pour certains d'entre eux.

Pour la plupart des couples, le mariage est seulement synonyme de femmes portant consciencieusement des enfants quitte à mourir en couches pendant que leur mari prennent du bon temps dans les nombreux bordels de la cité ou dans les allées malfamées de l'Urbs.

Mais si Maximus avait remarqué la curiosité de mes serviteurs, il n'en montra rien. Il m'offrit son plus beau sourire, si doux, si juvénile que mes joues flambèrent à nouveau mais cette fois de bonheur absolu.

Alors le temps s'arrêta.

Au sommet des marches en marbre, main dans la main, je lui rendis son sourire par un des miens, timide et lumineux.

Et nous étions seuls au monde car tout et tous avaient disparu à nos yeux.

Ce fut un de ces moments unique et parfait où tout semble possible, un de ces moments unique et parfait où non seulement on peut observer l'éternité mais aussi la saisir et la faire sienne ... car c'est dans ces moments de bonheur simple et pourtant parfait que la vie et l'éternité se fondent et se confondent.

Un toussotement discret à ma droite m'obligea à me dégriser et j'ouvris le chemin vers mon appartement que nous atteignîmes sans autre incident, juste suivi par les regards curieux et furtifs de quelques servantes qui détournèrent rapidement les yeux.

Je savais qu'Apollinarius devait se trouver dans les environs mais il resta invisible et silencieusement je bénis l'homme qui avait été mon tuteur mais qui s'était révélé surtout le meilleur ami que n'importe qui aurait pu souhaité.

Après que nous soyons entré dans mon appartement privé, je ne m'arrêtai pas dans le salon mais marchai directement jusqu'à la chambre à coucher, parfaitement consciente que j'étais sur le point de franchir un autre seuil bien que celui-ci soit purement symbolique.

Mais pour une incroyante comme moi, les symboles ont plus de force que les augures et le seuil que j'allais franchir, main dans la main, avec Maximus était aussi important pour moi que celui que nous avions franchi ensemble dans la cabine du Poséidon.

A part Apollinarius, aucun homme n'avait jamais été autorisé à pénétrer dans le sanctuaire qu'était ma chambre et, même lui, n'y était venu qu'un nombre très restreint de fois.

Aucun mari et aucun amant n'avait pénétré dans cette pièce où je me barricadais contre la vulnérabilité en seule compagnie de mes livres, de mes chats et de mes souvenirs de Maximus. Aucun mari et aucun amant n'avait partagé avec moi le vaste lit à baldaquin où je dormais – solitaire et frissonnante – nuit après nuit, où je rêvais toute éveillée au seul homme que j'ai jamais aimé et quand j'avais de la chance il peuplait aussi mes rêves quand j'étais endormie.

Aucun mari et aucun amant ne m'avait jamais embrassée, au réveil, aux petites lueurs de l'aube ou ne m'avait étreinte dans les heures les plus sombres de la nuit quand, en dépit de la liberté, de la richesse et de la puissance, je me sentais soudain, si vide, si vulnérable, si fragile que je craignais que même le poids d'une simple plume soit suffisant pour m'écraser.

Mais c'était le passé et la seule chose qui comptait maintenant était le présent, l'instant présent car c'était cet instant présent que j'avais attendu chaque minute de ma vie depuis la Mésie.

Après avoir ouvert la lourde porte en chêne sculpté, je me tournai vers Maximus et lui souris encore. Puis, je franchis le seuil de mon ultime refuge, main dans la main, avec l'homme qui aurait du vieillir à mes côtés si le monde n'était pas aussi cruel et les Dieux si peu humains ...

Maximus pila.

Je me détournai pour voir ce qui l'avait choqué.

Mes yeux s'ouvrirent tout grand.

Je pense que nous haletâmes tous les deux même si nous faisons de notre mieux pour dissimuler notre surprise

Je déglutis péniblement.

C'était ma chambre, oui, ... mais en même temps ce n'était pas elle.

Quelque part elle paraissait familière mais en même temps elle était complètement différente.

Bien sûr, c'était toujours la même pièce, vaste, aérée, ensoleillée qui s'ouvrait sur la terrasse, dont les sols en marbre étaient recouverts de tapis d'Orient aux couleurs chatoyantes et dont les murs ne présentaient pas l'habituelle décoration de représentations humaines ou pastorales mais bien des panneaux au beige tirant vers le miel foncé, aux bordures dorées et dont la frise supérieure représentaient des guirlandes stylisées de fleurs aux doux tons pastels...

C'était bien la même vaste pièce, richement meublée d'armoires et de coffres magnifiques trouvés chez les marchands et les antiquaires de tout l'empire, avec sa coiffeuse couverte de flacons de parfums exquis et de boîtes laquées, son miroir poli où, jour après jour, j'étudiais distraitement mon reflet, sa liseuse confortable où je me pelotonnais en compagnie d'un bon livre et d'un chat ronronnant.

La même pièce aux fauteuils et aux chaises délicates toujours vides de visiteurs, à la paire de tables et au vaste lit à baldaquin qui abritait, depuis 5 ans, mon sommeil, mes rêves, mes souvenirs et ... ma solitude

J'avais adoré mon appartement dès que j'y avais pénétré et cet engouement n'avait fait que croître au fil des années quand je l'avais meublé de choses qui étaient belles mais qui surtout avaient une signification pour moi car comme je l'ai déjà dit, même si j'étais incroyante, les symboles étaient important pour moi.

Car je suis comme tous ceux qui chérissent les choses non parce qu'elles sont belles mais parce qu'elles signifient quelque chose ou rappellent une histoire.

J'adorais mon appartement et tout spécialement ma chambre à coucher, le cœur vivant de ce coin de la maison où je pouvais me retirer quand j'avais besoin de penser, de me reposer, de planifier ou de simplement regarder en arrière que ce soit avec colère ou – et cela de plus en plus fréquemment – avec mélancolie.

Cela avait toujours été une pièce exquisite, un endroit luxueux et à l'intimité soigneusement préservée, un temple érigé plus pour apaiser un cœur troublé et une âme inconsolable que pour préserver une beauté mortelle et une solitude royale - en réalité, une solitude douloureuse.

Il y avait toujours eu quelque chose de magique dans ma chambre mais, en cet instant, la magie était plus forte et quelque peu différente.

La pièce resplendissait dans la lumière dorée des nombreuses lampes. Des douzaines de magnifiques roses rouge sang emplissaient des vases délicats en verre et en albâtre et leur parfum flottaient dans la pièce en se mêlant harmonieusement aux fragrances boisées qui s'échappaient des brûles parfum dorés. Les rideaux en soie translucide qui tombaient gracieusement du baldaquin avaient été déliés et ondoyaient dans la brise vespérale, légère et salée.

Sur une table proche, voisinaient, dans un plat en argent, des raisins aux grains pourpres et vert dorés, des pêches duveteuses et des pommes luisantes. Deux gobelets et une jarre assortie en or et argent partageaient un plateau laqué, se proposant d'étancher notre soif.

Une robe en soie couleur crème brodée d'or était étalée sur la liseuse et une paire de mules assorties reposait au pied de la couche.

Sur le couvercle du coffre posé au pied de mon lit – celui où j'avais caché la tunique d'esclave de Maximus – étaient convenablement pliés les vêtements que j'avais fait acheter pour lui ...

Lâchant la main de Maximus, j'avançai à petits pas vers le lit, tout en jetant des regards furtifs à travers les voiles translucides.

Qu'elle que soit ma fatigue, je lisais toujours au lit une heure ou deux et donc gardais les rideaux liés afin d'éviter un accident, les fumées odorantes des brûles parfum étant suffisantes pour garder les insectes à distance.

Maintenant, avec les rideaux déliés et ondulant dans la brise vespérale, le lit paraissait aussi différent que la pièce elle-même et ... plus encore.

Il ressemblait à un cocon moelleux et chatoyant prêt à se refermer, protecteur, autour de quelque chose de totalement beau et fragile pour l'isoler des chocs du monde menaçant. Ou à une barque magique échappée des brumes de la légende, prête à nous emporter si nous osions y monter ...

Tandis que j'examinai le lit, il ne m'échappa pas que les yeux de Maximus étaient rivés sur lui aussi.

Il y avait encore quelque chose d'étrange mais mon esprit n'arrivait pas à l'appréhender.

Quelque chose de spécial.

De fascinant.

Et puis, soudain, ce fut la révélation.

Ce n'était plus mon lit superbe mais froid et solitaire.

Ce n'était pas non plus un cocon ou une barque magique.

C'était, en réalité, un lit de mariage !

Et avec une aveuglante cette lucidité, je sus que Maximus aussi l'avait compris.

Me mordillant la lèvre inférieure, j'essayai d'apercevoir à travers les rideaux translucides le couvre-lit couleur bronze, les draps frais légèrement retournés, invitant au repos, les nombreux et doux coussins rembourrés de plumes garnissant ma tête de lit.

Me mordillant la lèvre de plus belle, je fis encore un pas vers le lit, craignant presque d'y trouver des pétales de rose éparpillés sur les draps à la blancheur virginale, me promettant d'ailleurs intérieurement de tordre le cou à Nicia si cela devait être le cas ... et me sentant curieusement désappointée en constatant qu'il n'y en avait aucun ...

Je fus tirée de ma rêverie par une légère caresse sur ma joue.

Ce fut une sensation brève, aérienne mais en aucun cas le produit de mon esprit rêveur.

Je fronçai les sourcils.

Dans mon dos, Maximus était immobile, son souffle chaud et égal, en rythme parfait avec le ronronnement du ressac. Habitée aux sons aux odeurs et aux rythmes de la mer, je sus en humant la brise salée que l'aube venait de se lever.

Si je parvenais à rassembler assez de volonté et de force pour ouvrir les yeux, je pourrais voir le ciel s'enflammer sous les rayons du soleil levant et l'horizon étinceler dans des teintes rouges dorées, ... la couleur de mes cheveux ...

"Tu as toujours des cheveux comme ... comme un soleil levant?"

Eh, oui. Maximus lui-même avait comparé ma chevelure avec les flammes du soleil levant ...

Me détendant, je soupirai et, en le faisant, je me sentis envahie encore fois par la somnolence. C'était si doux, si bon d'être ici, dans ce lit, entourée de toute cette soie transparente et ondulante et enveloppée par la proximité et la chaleur de Maximus ...

J'étais sur le point de me rendormir quand la touche douce et éphémère sur ma joue m'en empêcha. Ce ne pouvait être un des rideaux poussé par la brise car j'étais couchée au centre d'un lit tellement vaste qu'il aurait pu abriter 6 personnes. Et cela ne pouvait être Rubia car rien n'avait annoncé l'atterrissage du gros chat sur le matelas. De plus, quand la grande créature aux yeux verts voulait me réveiller ou me faire sortir du lit elle poussait sa tête contre mon menton et si cela devait ne pas suffire, elle s'en prenait à mes cheveux.

Prudemment, je soulevai une paupière.

La pièce baignait dans une somptueuse lumière d'un rose intense qui prenait, vue à travers les rideaux transparents, la délicate teinte de flammes vues au travers du meilleur albâtre.

Même si les gens de ma maisonnée étaient déjà en train d'accomplir leurs tâches quotidiennes depuis quelque temps, ce côté-ci de la villa restait silencieux et paisible mis à part le chantonement des oiseaux dans les jardins en contrebas et le ronronnement permanent du ressac proche.

Puis d'un coin de l'œil, je perçus un mouvement.

Mes yeux s'ouvrirent tout grand ... quand je remarquai que, juste sous mon nez, un papillon dansait gracieusement.

Je retins ma respiration.

Le papillon pirouetta en face de mes yeux puis fit des cercles au-dessus de ma tête. J'essayai de suivre ses mouvements sans alarmer la petite créature ni réveiller Maximus.

Pendant un moment, il sembla suspendu dans les airs puis se posa délicatement sur un rideau juste en face de mes yeux.

Je me concentrai pour étudier la petite créature.

Ce n'était qu'un petit bout de soie dorée aux ailes d'à peine 5 cm de large, l'une d'elle présentant un rond parfait de couleur bleu-vert de la même couleur que les plumes d'un paon.

De la même couleur que les yeux de Maximus ...

Je clignai des yeux.

Le papillon battit des ailes comme s'il me répondait.

Je ne pus m'empêcher de glousser.

"Qu'est-ce qui est si amusant?" Demanda une voix profonde et grondante dans mon dos.

Un frisson courut le long de ma colonne vertébrale.

"Tu es éveillé?"

"Je suis éveillé depuis un certain temps ..."

La voix de Maximus gardait quelques traces de sommeil derrière ses intonations alertes.

Comme s'il avait lu dans mes pensées et, pour confirmer à quel point il était alerte, il pressa son corps vigoureusement contre le mien.

Un autre frisson courut le long de ma colonne vertébrale.

Semblant irrité par ma distraction, le papillon battit des ailes, exigeant impérieusement mon attention.

"Ouvre les yeux ..."

"Comment sais-tu que j'ai les yeux fermés?"

Au badinage transparaissant dans son ton ensommeillé, je dus sourire.

"Si tu avais les yeux ouverts, tu ne demanderais pas ce qui est si amusant ..."

Maximus rit doucement contre mes cheveux, m'embrassa la nuque puis se leva sur un coude, son autre bras toujours posé dans le creux de ma taille.

En réponse à la douce ondulation de ses muscles, je cambrai le dos contre le velours chaud de sa large poitrine provoquant un grognement approbateur dont les vibrations chatouillèrent ma colonne. Puis il aperçut la créature soyeuse se balançant doucement sur le tissu délicat agité par la brise.

"Oh," Dit-il simplement, et sa profonde voix grondante était si pleine de jeunesse et de merveilleuse innocence que je pus m'empêcher de penser aux superbes enfants, si vivants et si rieurs de mes rêves. Ces enfants de mes rêves qui étaient de son sang ...

"N'est-ce pas merveilleux?" Murmurais-je.

"Oui," Souffla Maximus tout en se collant davantage contre mon dos et en posant son menton barbu contre mon épaule nue. "Et comment ton petit ami a-t-il fait pour arriver ici?"

Il y avait quelque chose de curieusement excitant à écouter ce grondement chaud qui faisait vibrer sa poitrine soudée à mon dos et de me sentir enveloppée par la chaleur de son corps et tout cela sans rien voir de lui qu'un bras posé sur ma taille.

"Il doit provenir des jardins et s'est retrouvé enfermé dans les rideaux après que Nicia les eut déliés et tirés ..." Dis-je, les yeux fixés sur le papillon qui continuait à battre des ailes avec une régularité majestueuse. Tout en parlant, tout doucement, avec précaution, je tendis la main vers la créature ailée

Je n'avais pas besoin de voir Maximus pour savoir qu'il suivait mes mouvements avec attention, intrigué par ce que j'étais en train de faire mais préférant ne pas poser la question. Retenant mon souffle, je levai lentement un doigt vers le papillon et stoppai net quand il frissonna délicatement et sembla sur le point de s'envoler.

Les ailes soyeuses battaient avec prudence, les ronds bleu vert m'étudiant comme deux yeux suspicieux. Mon cœur manqua un battement.

Un deuxième.

Un troisième.

Levant à nouveau le doigt, le déplaçant avec un soin infini, je touchai le papillon et entrepris de suivre le contour de ses ailes soyeuses et délicates ...

Dans mon dos, Maximus haleta doucement.

La créature resta immobile.

Je m'arrêtai le temps qu'il s'habitue à mon contact, parfaitement consciente que le moindre geste brusque le ferait s'envoler et que dans sa frénésie à vouloir s'échapper, il abîmerait irrémédiablement ses ailes si fines.

Seules ses ailes semblables à des bijoux continuaient à battre régulièrement.

Je suivis à nouveau le contour de ses ailes.

La créature frissonna légèrement puis battit des ailes, à nouveau, les ronds bleu vert tels deux yeux clignotant, plongèrent directement dans les miens.

Mordant ma lèvre inférieure, je le caressai à nouveau.

Le frissonnement se calma et la petite chose m'accorda encore un autre moment avant de s'envoler soudain vers les hauteurs du baldaquin, juste au-dessus de nos têtes, où elle se suspendit, petit triangle brun doré.

"Tu l'as chatouillé ..." Murmura Maximus dont les doigts calleux jouaient gentiment avec mon nombril. Je m'esclaffai.

Les doigts de Maximus s'arrêtèrent en plein mouvement. Je n'avais pas besoin de le voir pour savoir que son sourcil gauche était relevé.

"Chatouilleuse?" Souffla-t-il contre mon oreille et ma peau se couvrit de chair de poule en réponse.

"Maximus..." Le prévins-je mais il était trop tard car je me tordais et poussais de petits couinements sous ses attouchements

Pendant que je luttais contre ses chatouillements, il ne perdit pas un instant à me faire rouler dans ses bras et, pantelante, le souffle court, je me retrouvai emprisonnée contre le mur vivant et chaud qu'était sa vaste poitrine, les yeux perdus dans les profondeurs époustouflantes de ses yeux bleus verts qui pétillaient de malice.

"Bonjour, Domina..." Souffla-t-il et mon cœur manqua un battement.

"Bonjour, Général..." exhalais-je en retour et je frottai ma joue contre son épaule nue, "Tu as bien dormi?" Maximus soupira avant de m'embrasser le front.

"A quoi penses-tu?"

Je souris à mon tour et enfouis mon visage contre son cou tiède, respirant avec avidité son odeur de mâle.

Il y avait eu un moment de flottement quand il fallut aller au lit.

Nous avons passé ce qui restait de la soirée sur la terrasse, profitant de la nuit embaumée, partageant un repas léger accompagné de vin, nourrissant les chats et jouant avec eux.

Nous avons aussi conversé de choses et d'autres le tout entrecoupé de ces silences intimes durant lesquels nos cœurs et nos âmes se sentaient si proches que c'en était presque douloureux.

Petit à petit, la villa s'était enveloppée de silence, alors que, couchés sur le divan, nous regardions la lune voguer sur le ciel étoilé, bercé par le ronronnement du ressac et la chaleur partagée de nos corps.

Ce fut Maximus qui à un moment donné, suggéra que nous nous retirions et ce fut seulement à ce moment là que je sentis à quel point j'étais fatiguée. Ne faisant pas confiance à ma voix, je hochai la tête d'un geste un peu endormi.

Oh oui, le bonheur peut épuiser.

Souriant, Maximus se leva et m'aida à faire de même et nous avons regagné ma chambre, main dans la main, pour découvrir que Nicia s'y était rendue pendant que nous étions sur la terrasse.

Elle avait éteint bon nombre de lampes et une lueur dorée, diffuse, intime avait remplacé la clarté éblouissante qui nous avait accueilli.

Une chemise de nuit vaporeuse couleur crème était posée sur la liseuse et une tache couleur vin sur la chaise voisine se révéla être la robe de chambre de Maximus.

Envahie soudain par la timidité, je détournai les yeux de ces arrangements intimes faits par ma servante pour notre première nuit et découvris le lit à baldaquin.

Sous la lumière diffuse, les rideaux transparents brillaient doucement comme la nacre à l'intérieur d'un coquillage et je ne pus m'empêcher d'évoquer à nouveau Aphrodite, purifiée et renouvelée, revenant célébrer le culte de l'amour.

Ce fut un moment de flottement car ni la passion brûlante et frénétique qui avait illuminé nos premiers accouplements ni l'amour tendre et langoureux qui avait prévalu alors que la pluie tambourinait sur le toit de la cabine ne nous avaient préparés pour l'ultime intimité de cet instant.

Soudain, la facilité de contact que nous avons connue, même il y a six ans, s'évapora comme par enchantement et fut remplacée par une timidité teintée d'embarras.

Ce n'était pas simplement se donner l'un à l'autre dans l'urgence de satisfaire nos corps affamés.

Ce n'était pas simplement partager nos corps comme les hommes et les femmes sont nés pour le faire.

Non c'était un de ces petits aspects domestiques tout simple qui n'a rien à voir avec les relations amoureuses mais bien avec les relations conjugales.

Et nous en étions douloureusement conscients tous les deux.

Ce fut Maximus qui rompit le silence.

"Quel est le tien?"

Heureuse de la diversion mais ne comprenant pas le sens de sa question je me tournai vers lui des points d'interrogation plein les yeux.

Il m'offrit un de ses petits sourires qui me font toujours fondre

"Ton côté dans le lit." Expliqua-t-il doucement. "Quel est le tien?"

Je clignai, à nouveau, des yeux mais maintenant parce que je réfléchissais à une réponse, aussi boiteuse pourrait-elle être, car comment pourrais-je lui dire que même si un fantôme peut parfois apporter une

certaine chaleur à un lit vide, il ne demande aucune place dans ce même lit et donc je n'avais jamais été amenée à préférer l'un ou l'autre côté du lit?

Comment pourrais-je lui raconter les nuits passées à rêver, me tournant et me retournant sur la totalité du matelas, à la poursuite de sa chaleur tellement présente et pourtant insaisissable?

Comment pourrais-je lui raconter ces autres nuits où après l'avoir atteinte, je me réveillais brûlante et pantelante?

Mais Maximus attendait ma réponse alors je me forçai à parler.

"Le ... le gauche," Marmonnai-je non parce que c'était vrai mais parce que cela semblait plausible.

"Très bien." Dit Maximus.

Mais aucun de nous ne bougea.

Partout dans l'empire, que ce soit dans les riches demeures du Palatin ou les taudis poussiéreux de l'Esquilin ou dans les lointaines provinces, mari et femme se préparent pour aller au lit.

Dans les chambres sénatoriales, les huttes de paysan et les cabanes humides des mariniers édifiées sur les bancs vaseux du Flumen Tiberis (*), les hommes et les femmes se déshabillent et vont au lit, lit à baldaquin comme le mien ou simple paillasse pourrie couverte d'une couverture sale et humide.

Peut-être parlent-ils en faisant cela, familiarité née d'une vie partagée même si l'amour n'est pas présent.

Peut-être certains plaisantent-ils sur les événements de la journée tandis que d'autres se querellent.

Partout dans l'empire, aller se coucher fait partie du quotidien des couples mais, dans ma chambre, Maximus et moi restions silencieux, main dans la main, au pied du lit massif et luxueux.

Et pour une fois, ce silence n'était pas issu d'une compréhension simple et mutuelle mais bien de notre hésitation.

"Je ... Je suis désolée," Marmonnai-je encore car je sentais que c'était mon tour de dire quelque chose et je m'agrippai à la première chose qui me traversât l'esprit, "Je ... j'ai oublié une chemise de nuit pour toi ..."

Tendresse et amusement se disputèrent la place dans les yeux bleu-vert de Maximus.

"Je ne porte pas de chemise de nuit ..." Dit-il tout en utilisant sa main libre, grande, chaude, bronzée et aussi douce que sa voix, pour repousser gentiment quelques mèches qui se baladaient sur mon visage.

Peut-être que, comme j'avais senti que je devais dire quelque chose, il sentit qu'il devait faire quelque chose et que cette chose devait me rassurer et me détendre

"Jamais?" Rougis-je.

Maximus gloussa.

"Seulement en hiver ..." Et il ajouta-t-il avec une gravité moqueuse, "ce qui n'est pas exactement le cas actuellement ..."

Le silence retomba sur nous et, pendant un long moment, nous restâmes ainsi, les yeux perdus dans ceux de l'autre.

Les siens brûlaient de leur habituel feu aigue-marine et en m'y plongeant, je sus les flammes bleues foncées qui tremblaient dans les miens.

Dans l'éclat d'une passion longtemps niée, l'instinct et le désir avaient mené la danse et il n'y avait pas eu de place pour l'hésitation.

Ici, au pied de ce lit qui ressemblait à un lit nuptial, main dans la main, au milieu de cette chambre qui ressemblait à une chambre de noces, je me sentais aussi timide qu'une jeune vierge venant de prononcer les vœux du mariage.

Jamais auparavant, je ne m'étais sentie aussi perdue par rapport à ce que l'on attendait de moi.

Devais-je me déshabiller ici, en face de lui ou me retirer modestement dans un coin sombre?

Devais-je lui proposer de l'aider à se déshabiller avant de retirer mes propres vêtements?

Devais-je revêtir l'aérienne chemise de nuit ou aller nue au lit?

Maximus devait-il entrer dans le lit avant moi? Ou devais-je l'y attendre comme une jeune mariée le fait pour sa nuit de nocce? Et, une fois au lit, qu'est-ce qu'on attendait de moi?

Tout comme avoir été une prostituée m'avait tout appris sur la manière de donner du plaisir et rien sur les choses de l'amour, avoir été une femme jamais désirée par son mari m'avait tout appris sur la gestion d'un ménage et rien sur l'intimité domestique.

Les hommes ne partagent pas leurs nuits avec leur prostituée. Ils les utilisent puis exigent qu'elles quittent leur lit avant qu'ils ne se réveillent.

ET les femmes qui ne sont pas désirées vont tout simplement seules au lit.

"Je ... Je suis désolée ..." Balbutiais-je à nouveau, ne sachant pas de quoi je m'excusais, si c'était de ne pas savoir ce qu'un homme décent comme Maximus attendait de la femme qu'il avait choisie ou de ne pas être une femme décente moi-même.

Ou peut-être de n'avoir aucune autre virginité à lui offrir que celle de mon lit !

Maximus enfonça ses doigts dans mes cheveux et caressa l'arrière de mon crâne

Je frissonnai.

"Je ... je suis ..." Commençais-je, à nouveau, en baissant la tête pour permettre à mes cheveux de tomber devant mon visage et de dissimuler ainsi ma confusion et mes lèvres tremblantes mais sa main se referma gentiment mais fermement sur ma nuque et il me força à relever la tête et à le regarder dans les yeux.

"Je vais t'attendre dans le lit ..." Murmura-t-il puis il porta nos doigts entrelacés à ses lèvres et embrassa gentiment mes articulations, caresse si fugitive, si douce, si aimante que je crus instant que mes genoux allaient se dérober sous moi.

Je restai immobile un moment, fixant nos doigts, les siens rudes, les miens minces, les siens forts, les miens délicats, les siens ressemblant à ceux d'une statue en bronze et les miens à ceux d'une statue en marbre.

A Rome où les démonstrations d'affection en public ne sont pas de mise, en sculpture, un homme et une femme se tenant par la main symbolisent un couple marié.

Déglutissant difficilement à cette réalisation, je pris la chemise de nuit de la liseuse et allai me réfugier dans ma salle de bain.

Le temps que je revienne – fraîchement lavée et enveloppée d'un fin vêtement de nuit couleur crème – que je ne me rappelai pas avoir acheté ni même commandé - Maximus s'était couché et sa peau intensément bronzée faisait un contraste saisissant avec la blancheur virginale des draps.

Le drap de dessus le couvrait jusqu'à la taille et il avait écarté tous les coussins qui se trouvaient de son côté sauf un. Ses mains étaient nouées derrière sa tête et il fixait les hauteurs du baldaquin. Avant d'aller au lit, il avait éteint toutes les lampes sauf une posée sur une table proche du lit mais suffisamment éloignée cependant pour ne pas que les rideaux mouvants puissent l'atteindre et s'y enflammer.

Avançant pieds nus, j'écartai le tissu transparent et, après quelques hésitations entrai dans le cocon de soie qu'est mon lit.

Maximus détourna son regard des draperies du baldaquin pour me contempler et les flammes qui habitaient ses yeux bleu vert étincelèrent pendant qu'il enregistrait la manière dont le fin tissu de ma chemise de nuit adhérait à mes seins, révélant non seulement la pointe dressée de mes mamelons tendus mais aussi le corail sombre de mes aréoles.

Parfaitement consciente de la manière dont il révélait aussi le triangle de bronze doré qui recouvrait la jointure de mes cuisses, je me perchai sur le lit et croisai les mains sur les genoux.

Les flammes aigue-marine restèrent à flamboyer un moment puis se transformèrent en deux eaux aux teintes saphir foncé.

Je mordis ma lèvre inférieure.

"Veux-tu que je noue les rideaux?" Demandais-je plus pour masquer ma nervosité et ne réussissant qu'à me sentir encore plus idiote.

Les yeux de Maximus s'adoucirent et leur couleur redevint celle de l'océan.

"Non, laisse-les comme ils sont," Dit-il après un bref coup d'œil à ces derniers.

Avec ses mains nouées derrière la tête, ses biceps saillaient encore plus que d'habitude et les boucles couleur cannelle de ses aisselles ressemblaient à des nuages soyeux dans la faible luminosité ambiante. Il y avait quelque chose de bizarrement excitant dans sa pose et je ressentais un besoin pressant de le toucher, de faire glisser ma paume sur cette vaste étendue de soie chaude et vivante.

Mais, je me contentai de mordre à nouveau ma lèvre inférieure.

"Dois-je éteindre la lampe?"

Cette fois, j'eus droit à son sourire juvénile.

"Tu souhaites l'éteindre?"

"Je n'ai pas peu du noir!" Rétorquais-je d'un ton plus agressif que je ne l'aurais voulu.

Le sourire s'élargit, un éclair ivoirien dans l'or foncé de son visage.

"Moi non plus, Domina, mais cette douce lumière est bien agréable. Pourquoi ne pas laisser la lampe s'éteindre d'elle-même?"

"Oh... Oh oui, bien sûr..."

Le silence tomba sur nous mais je ne bougeai toujours pas.

Je me contentai de laisser mes doigts jouer avec un des liens en soie couleur bronze qui servait à attacher les rideaux aux montants du lit.

"Tu penses que tu seras bien?"

Maximus gloussa.

"Dans un lit vaste assez pour abriter une toute petite bataille? Et bien, c'est un sacré changement par rapport à une étroite couche militaire et au pont d'un bateau ... Je pense que je survivrai."

J'eus un rire bref que j'étouffai rapidement.

"Je suis désolée ... Je..."

Se mouvant avec cette rapidité féline qui ne manquait jamais de me surprendre, Maximus décroisa les mains, roula sur le côté et m'agrippa un bras.

Je sursautai.

"Viens ici ..." Dit-il d'une voix rauque.

Je déglutis.

Péniblement.

"Viens ici..." Répéta-t-il et, pendant un moment, je craignis que ma chemise de nuit ne disparaisse sous l'impériosité de son regard bleu vert brûlant.

Avec précaution, je grimpai dans le lit et me glissai sous les draps frais à l'odeur de rose mais ne fit pas un geste de plus pour me rapprocher de Maximus. Je restai là, tendue et perdue en dépit de sa proximité, regardant fixement les drapés du baldaquin, le cœur battant si fort dans ma poitrine que je pensais qu'il devait entendre ce battement sauvage.

Était-ce ce que la jeune vierge ressentait lors de sa nuit de noce?

Comment était-il possible que je me sente si timide et si confuse après cette intimité flamboyante que nous avions partagée dans la cabine du bateau?

"Tu ne viens pas près de moi?"

Étonnée, je me tournai et vit que Maximus me regardait intensément.

J'ouvris la bouche mais aucun son ne sortit.

De son côté du lit, Maximus m'offrit non plus un sourire juvénile mais un sourire effronté.

"Je n'ai jamais dormi dans un lit si grand ..." Continua-t-il, "Je m'y sens un peu seul..."

Devant l'absurdité de ses paroles - en fait l'absurdité totale de toute cette situation -, je ne pus que lui rendre un sourire tremblant avant de glousser nerveusement.

Avant que je ne puisse aller vers lui, Maximus m'agrippa par un bras.

Je m'exclamai.

M'ignorant, il m'attira à travers le lit puis me fit rouler sur le côté et se colla à mon dos avant de poser un bras autour de ma taille pour me serrer encore plus près de lui jusqu'à ce que je repose contre sa vaste poitrine nue.

Et alors, sa chaleur m'enveloppa et, avec elle, vint cette sensation familière et douce d'être en sécurité et aimée.

Cette sensation que rien de mal ne pouvait m'arriver pendant que j'étais dans ses bras.

Bercée par la chaleur, le silence et les rideaux translucides, nos têtes reposant sur le même coussin, je me détendis petit à petit puis touchai timidement la forte main posée sur mon ventre. Automatiquement, ses doigts s'entrelacèrent aux miens tout comme ils l'avaient fait devant l'entrée de la maison.

Mes yeux se remplirent de larmes à la tendresse de ce geste qui évoquait la douce familiarité d'amants de longue date ou de mari et de femme unis sans amour mais qui avaient fini par apprendre à s'apprécier durant les longues années d'une vie partagée.

Dans mon dos, Maximus soupira puis enfouit son nez dans ma chevelure.

"J'aime ton parfum ..." Dit-il doucement et son souffle chaud caressa ma nuque.

"C'est quelque chose que je n'ai jamais senti auparavant ..."

"C'est de l'huile de myrrhe avec une pointe de lotus..." Murmurais-je car je ne voulais pas élever la voix pour ne pas troubler cette douce quiétude qui était tombée sur nous.

"Je l'aime." Répéta-t-il. "Je l'ai toujours aimé ..."

Mon cœur manqua un battement.

"Tu t'en rappelles ...?"

Les mots quittèrent mes lèvres avant que je ne m'en aperçoive.

"Depuis la Mésie ? Oh, oui. Je m'en souviens depuis notre première rencontre ..."

Je frissonnai devant cette révélation mais aussi devant la manière simple et directe qu'il avait utilisée pour me le dire.

"Julia. Julia. Je reconnais ton odeur maintenant ... ton parfum."

L'homme confus, épuisé qui avait balbutié ces mots alors qu'il était enchaîné dans l'atrium faiblement éclairé était à peine conscient de ce qu'il disait mais l'homme confortablement accolé à mon dos en était parfaitement conscient, lui et n'avait aucune peine à le reconnaître.

"Comment ne l'aurais-je pas pu?" Poursuivit Maximus, comme s'il se parlait à lui-même. "J'ai pu le sentir sur ma tunique des jours durant ..."

Sa voix s'éteignit dans le silence de la nuit, le grondement, doux et bas se mêlant au ronronnement assourdi du ressac.

Puis je sentis ses lèvres chaudes contre ma nuque quand il l'embrassa tendrement.

Je frissonnai.

Maximus m'embrassa la nuque à nouveau et puis encore une troisième fois.

"Dors, Julia." Chuchota-t-il, son souffle caressant maintenant mon oreille. "Il est tard et tu es fatiguée..."

Je savais qu'il me voulait.

Il n'aurait pu me le cacher car mes reins étaient collés contre ses hanches.

Il me voulait et, pourtant, il était prêt à me donner le temps de m'habituer à sa présence dans ma chambre et dans mon lit, un autre seuil à franchir ensemble et un seuil majeur en dépit de notre passion flamboyante et de notre intimité aisée.

Il était homme assez pour ne pas me dissimuler son désir et aussi pour ne pas me l'imposer. Et, par dessus tout, il était homme assez pour choyer le peu qui restait de mon innocence depuis longtemps perdue.

Comme des larmes brûlantes roulaient du coin de mes yeux, j'enfouis mon visage dans le coussin.

"Je t'aime, Maximus." Murmurai-je d'une voix si basse que je ne sus si j'avais parlé ou s'il s'agissait d'un tour de mon esprit.

Il n'avait pu m'entendre et, pourtant, son bras resserra son emprise autour de ma taille.

Et c'est ainsi que j'appris qu'un homme peut faire l'amour à une femme de bien des façons en dehors d'un simple accouplement.

Il n'y a pas si longtemps, j'avais été une prostituée et personne ne sait mieux que les prostituées qu'un accouplement n'a que bien peu en commun avec faire l'amour.

Je me réveillai au milieu de la nuit, fiévreuse et tremblante sous les mains et les lèvres de Maximus. La lampe était éteinte et la soie enfiévrée de sa peau nue avait remplacé la soie froide de ma chemise de nuit. Et en même temps que la timidité disparut, un autre seuil fut franchi pendant que nous nous laissions emporter par le besoin d'être aussi proches l'un de l'autre qu'un homme et une femme peuvent l'être.

La seule lumière éclairant la chambre était celle des rayons de lune entrant par l'arcade qui donnait sur la terrasse, lumière à peine suffisante pour distinguer les contours des meubles et trop infimes pour franchir les rideaux de soie se balançant doucement dans la brise de la nuit.

Se mouvant au-dessus de moi et en moi, Maximus resta caché dans les ombres, silhouette sombre se détachant à peine sur un fond plus sombre encore et, pourtant, je pouvais le sentir dur et chaud dans les profondeurs de mon corps.

Je pouvais sentir chaque attouchement, chaque caresse, chaque mouvement mais je ne pouvais le voir. Et dans l'obscurité, chaque attouchement, chaque caresse, chaque mouvement étaient encore plus intenses et je ne pus que me rappeler Psyché aimée dans l'obscurité par Eros (**), beauté mortelle accueillant un dieu ailé qui ne voulait pas d'autre domination que son lit et son corps.

M'arquant sous lui, je gémis quand le plaisir me balaya avec la force et l'intensité d'une vague et mes mains rodèrent sur la vaste étendue soyeuse de son dos.

Oh oui, cela avait du être ainsi pour Psyché, couchée dans le noir sur son lit couvert de fleurs.

Mais Maximus n'était pas un dieu ailé aux douces paroles mais une force de la nature déchaînée sur mon corps.

J'étais comme la terre, douce, docile et fertile et il était le paysan et la semence et aussi la pluie et le soleil. Et je le pris et tout ce qu'il avait à me donner tandis qu'il m'aimait silencieusement dans l'obscurité et quand nous atteignîmes notre jouissance ce fut ensemble et ce fut ensemble que nous montâmes vers les étoiles comme Psyché et Eros le firent quand ils furent finalement réunis.

Pourtant leur vol n'avait pu être aussi beau que le nôtre car ils avaient volé dans l'éternité tandis que nous nous faisons déjà partie de celle-ci ...

Dans les bras l'un de l'autre, dans la chaleur partagée de nos corps, nous restâmes longtemps silencieux, revivant les souvenirs de la nuit précédente tandis que les rayons du soleil levant rendaient translucides ce cocon qu'était mon lit.

Les grincements de la carriole du jardinier vinrent se mêler aux pépiements des oiseaux et, quelque part dans la villa, une femme éclata de rire.

En dépit de la brise matinale, il était évident qu'il ferait très chaud.

Si je voulais faire découvrir les écuries à Maximus puis chevaucher jusqu'à la ferme, nous allions devoir partir tôt. Pourtant je n'arrivais pas à me décider à quitter le lit, à quitter cette douce intimité d'être couchés ensemble loin du monde. Je pensais vaguement que les écuries et la ferme devraient attendre ...

"Julia?"

La voix de Maximus me ramena à la réalité.

"Hmmm?" Dis-je en me pelotonnant encore plus contre lui.

"Où as-tu appris à traiter les papillons comme cela?"

Prise par surprise, il ne me vint pas à l'esprit d'inventer quelque chose et je m'entendis expliquer simplement la vérité à Maximus.

"A l'autre villa... la villa où j'ai grandi." Répondis-je d'une petite voix. "Il fut un temps où les fleurs étaient mes seuls jouets et les papillons mes seuls amis ..."

(*) Flumen Tiberis: En Latin, le Tibre

(**) Suivant la mythologie grecque, la beauté à couper le souffle de Psyché était admirée par tous les hommes mais pas un n'osait en faire sa femme. Au contraire, il la vénérât comme une déesse, désertant les autels d'Aphrodite, la déesse de l'amour et de la beauté. Furieuse, celle-ci décida de se venger en faisant tomber Psyché amoureuse de l'homme le plus laid du monde et elle recruta son propre fils, le superbe dieu ailé Eros (connu aussi sous le nom d'Amour), pour l'aider dans son plan.

Mais Eros vit Psyché, il fut tellement stupéfié par sa beauté qu'il se blessa accidentellement à une de ses propres flèches magiques, flèches qui étaient destinées à la punir et il tomba amoureux d'elle. Eros ne pouvait ni défier sa divine mère ni oublier Psyché alors il emporta la jeune femme dans un palais où il lui rendait visite la nuit, lui faisant l'amour dans l'obscurité.

Psyché tomba amoureuse d'Eros et le supplia de lui permettre de le voir en pleine lumière mais il l'avertit qu'elle ne devrait pas essayer de le faire car autrement un terrible châtement lui était réservé.

Jalouse de la beauté et du bonheur de leur sœur, les sœurs aînées de Psyché, lui empoisonnèrent l'esprit en lui racontant que pour se cacher ainsi dans le noir son mystérieux amant devait être un monstre hideux.

Si bien que quand Eros s'endormit après leurs ébats, Psyché alluma une lampe et reconnut le fils ailé d'Aphrodite.

Psyché fut punie de sa désobéissance par la perte de son bien-aimé.

Désespérée, elle erra sur la terre à la recherche d'Eros et comme elle ne put l'y trouver elle se rendit sur l'Olympe où elle se jeta aux pieds d'Aphrodite pour implorer son pardon.

Folle furieuse, la déesse imposa à Psyché une série de tâches presque impossibles à réaliser, en lui disant que lorsqu'elle les aurait accomplies alors elle retrouverait Eros. Emus par l'attachement de Psyché de nombreuses personnes l'aidèrent à réussir son entreprise et Zeus lui-même intervint en faisant de Psyché une déesse qu'il emmena sur l'Olympe où elle épousa Eros.

L'intensité et la beauté du mythe ont inspiré de nombreuses peintures et sculptures depuis des siècles.

Les poupées 180 AD

Les mots s'étaient échappés de mes lèvres sans que j'en eusse vraiment conscience.

Même si depuis que Maximus était arrivé à la villa j'avais parlé plus de mon passé que durant toutes les années qui venaient de s'écouler, CEI était vraiment différent.

Totalement différent.

Il ne s'agissait pas de l'amertume qui me prenait quand j'évoquais le fait de ne pas avoir de date d'anniversaire ni de ce que je ressentais quand je m'entraînais seule à sauter par dessus une barrière.

Il s'agissait de désespoir et d'impuissance et de l'innocence d'une enfance dérobée, sensations que je n'avais jamais pu oublier complètement peu importe les efforts que j'avais faits en ce sens.

Sentant ma détresse et sachant, par expérience, combien j'avais besoin de me sentir libre quand mon cœur et mon âme étaient troublés, Maximus relâcha son étreinte.

Directement je m'assis, serrant fermement le drap contre ma poitrine. Ce n'était pas de la pudeur juste de la vulnérabilité. Une vulnérabilité dont je n'avais jamais pu me défaire non plus.

Lorsque je m'assis, mes cheveux cascadèrent le long de mon dos en vagues souples et caressèrent le bas de mes reins nus. Les doigts de Maximus suivirent la ligne de ma colonne vertébrale et la délicatesse de son toucher si proche de l'effleurement de celle du papillon me fit frissonner.

Sa chaleur, la seule chaleur dans ce monde qui, soudainement, en était, à nouveau, dépourvu, m'enveloppa.

"Je n'ai jamais connu ma mère," Dis-je d'une toute petite voix, un ton totalement éloigné de celui rauque qui m'était habituel, "et je n'ai jamais eu non plus de jouet ... je n'ai jamais eu de poupées. Il est vrai que

les enfants esclaves n'ont guère de chance d'avoir du temps pour jouer, même ceux comme moi car transformer une petite fille en une prostituée de haut vol exige beaucoup de temps."

"Julia." Grogna-t-il doucement.

Je me tournai vers Maximus et je vis que le souci qui imprégnait sa profonde voix grondante se lisait aussi dans ses prunelles bleu vert. Et, pour cela, tant la femme que j'étais que la petite fille effrayée qui avait grandi sans sa mère et sans jouets, l'en remercièrent.

"Tu as raison, Maximus. Ce qui s'est passé était hors de mon contrôle. Ce n'était pas ma faute ... maintenant je le sais ... et cela fait un peu moins mal ... "

Tout en parlant, j'avais ramené mes genoux contre mon corps et les entourai fermement de mes bras.

Oui, cela faisait moins mal mais même si la petite fille effrayée qui avait grandi à la maison de Cassius était maintenant morte, quelque chose d'elle restait ancré en moi.

Il y a 6 ans, elle et la prostituée triste et solitaire, je les avais vengées à l'aide d'une dague volée et de la force née d'une vie de haine. Et donc ce n'était plus le prix du sang que je possédais d'elle mais quelque chose d'autre que je devais accomplir si je voulais qu'elle repose enfin en paix.

Et le moment était venu de l'accomplir.

Assise aux côtés de Maximus, entourée de voiles soyeux et translucides, baignant dans la douce teinte rosée d'un jour renaissant, propre et frais, les genoux fortement pressés contre mon corps, je donnai à la petite fille effrayée que j'avais été son ultime chance de s'exprimer.

"Il y avait toujours tellement à faire et tellement à apprendre et si peu d'intimité." Enonçais-je. "J'ai grandi entourée de femmes, de filles et d'esclaves de moindre importance ce qui me laissait peu de chances de pouvoir profiter d'un moment de solitude. Ce manque d'intimité était extrêmement dur. Cela et aussi l'absence de poupée. Si bien que, dès que je le pouvais, je m'échappais dans les jardins.

Je me dissimulais dans les buissons et, quand j'étais certaine qu'il n'y avait plus personne aux alentours, je jouais à tous les jeux que mon esprit pouvait inventer."

Tout en me racontant, j'avais déposé mon menton sur mes genoux repliés et fermé les yeux.

Alors, en esprit, je vis non la femme que j'étais mais la fillette que j'avais été. Plus grande que les autres, je n'avais aucune chance de passer inaperçue. Mes longues jambes, malgré leur aspect dégingandé, montraient déjà tous les signes d'une indéniable élégance.

Et même si ma taille n'avait pas attiré l'attention, ma crinière rousse dorée l'aurait fait.

Il n'y avait pas que les hommes à me remarquer, les autres filles et les jeunes femmes aussi. Pourtant, parmi tous ces hommes, ces gamines et ces femmes, j'avais bizarrement grandi en solitaire.

Maximus restait silencieux mais sa main chaude et calleuse continuait à me caresser le dos.

"Si le temps était chaud assez, je me débarrassais de mes sandales et courais dans l'herbe pieds nus. J'aimais aller nu pieds ... j'aime toujours ..."

Maximus roula sur le côté et me toucha gentiment le pied de son autre main à travers le drap en lin.

"Je ne pouvais m'empêcher ... "

Ouvrant les yeux, je levai la tête pour le regarder et il m'offrit un sourire si doux, si gentil que je ne pus que lui sourire en retour.

Comment aurais-je pu lui refuser un sourire même si je parlais d'une chose aussi triste que l'entraînement d'une belle petite fille à devenir une superbe prostituée?

Et c'est en plongeant dans ses yeux étonnants qui brillaient comme deux gemmes brûlantes que la vérité surgit en moi.

Non, la petite fille effrayée n'était pas morte. Elle ne mourrait jamais. Elle vivrait aussi longtemps que moi et ses souvenirs feraient toujours parties des miens. Mais ses souvenirs ne seraient plus aussi douloureux car, au lieu d'être morte, elle était partie vers un endroit où elle se sentait en sécurité, où elle était heureuse et choyée.

Où elle avait des jouets, des amis, des petits animaux, où il n'y avait plus ni solitude, ni larmes, ni peine, où il n'y avait que rires, jeux et berceuses.

Et elle y était allée non parce que je l'avais vengée en versant le sang mais parce que Maximus l'avait sauvée.

L'avait libérée.

L'avait ramenée à la vie.

L'avait guérie.

L'avait faite une.

Elle y était allée parce que Maximus l'avait transformée en la femme que j'étais maintenant.

Une femme qui pouvait s'exprimer, ressentir et se souvenir.

Une femme qui pouvait aimer.

Submergée par cette brutale révélation, je dus détourner mes yeux de ses prunelles aiguës-marines incandescentes.

Avaler la boule qui m'obstruait la gorge fut une autre affaire !

"Je voulais une poupée. Je la voulais énormément. " Poursuivis-je, les yeux fixés maintenant sur les rideaux translucides qui dansaient dans la brise matinale.

"La seule chose que je voulais plus qu'une poupée était un petit animal mais à la villa, il n'y avait pas de place pour les petits animaux, il n'y en avait que pour les chiens de chasse de Cassius ... et ces derniers n'avaient rien en commun avec les animaux de compagnie car ils s'apparentaient plus à des animaux féroces comme Ferox... "

Oh oui. J'avais voulu une poupée ou un petit animal.

Quelque chose que j'aurais pu serrer contre ma poitrine comme j'aurais souhaité être étreinte par ma mère.

Quelque chose que j'aurais pu serrer dans ma solitude et ma crainte en sachant que je ne serais pas blessée en retour.

Je restai silencieuse un moment à profiter des douces caresses de la main de Maximus sur mon dos, sa manière à lui de me pousser gentiment à continuer mon histoire et à exprimer ce que j'avais sur le cœur. Il savait.

Comme toujours.

"Je voulais tellement une poupée que quand j'ai eu 8 ans, je pris la décision de m'en fabriquer une." Posant ma joue contre mes genoux, j'eus un petit sourire en coin au souvenir de cette détermination enfantine à vouloir me donner à moi-même ce que les autres qui possédaient ma vie et en dictaient chaque moment, refusaient de me donner.

Cela me ressemblait tellement, ce refus fier de demander quelque chose et celui plus fier encore de refuser la défaite.

En pensée, je me revis fronçant les sourcils en train de déchiffrer le contenu d'un papyrus, essayant obstinément de comprendre la signification des mots élégamment calligraphiés par un copiste anonyme. Je me revis en train de me battre pour saisir le mystère des chiffres, de tomber de mon cheval quand j'apprenais seule à sauter par-dessus les barrières, de me mordre la lèvre à sang pour essayer d'assimiler les enseignements d'Apollinarius, de m'endurcir face aux critiques lorsque j'essayais de maîtriser l'art subtil d'être la maîtresse parfaite de la demeure d'un homme riche après avoir maté l'art non moins subtil d'être une parfaite prostituée, de m'endurcir encore plus quand il s'était agi de devenir une redoutable femme d'affaires dans un monde où les femmes ne sont pas susceptibles de traiter d'autres affaires que vendre leur propre chair ...

Je revis ma vie comme un défilé de fresques, la grande enfant aux cheveux roux dorés se transformant en une gamine dégingandée puis en une jeune femme élégante et, finalement, en cette dame froide, puissante, distante que j'avais été jusqu'à ces derniers jours.

Des années s'étaient écoulées, des saisons étaient passées, mon environnement avait changé mais je continuais toujours, obstinément à aller de l'avant ... poussées par les élans de mon cœur à certains moments et à d'autres par l'amertume et le ressentiment.

A certains moments, en hésitant, à d'autres en rechignant mais toujours en refusant d'être vaincue même quand c'était le cas, toujours en refusant d'être une victime même quand j'en avais été une.

Une petite fille qui avait grandi sans jouets et qui refusait d'en être un elle-même.

Le mouvement doux et régulier de la grande main chaude de Maximus me tira de ma rêverie.

"Au début, j'ai essayé avec de la terre mais je ne parvenais qu'à en faire de toutes petites et quand je les mettais à sécher au soleil elles se craquelèrent et s'effritaient. De plus, en les fabriquant, je salissais mes atours ce qui me valut quelques bonnes paires de claques ... "

Maximus suspendit sa caresse et je pus sentir la tension et la colère courir à travers son corps à la seule mention des mauvais traitements que j'avais endurés durant mon enfance.

"Ma gardienne me frappait dès qu'elle le pouvait." Ajoutais-je sans me retourner, sa question non formulée, appesantissant le silence de la chambre. "Aucune d'entre nous n'était à l'abri d'elle et de sa haine mais c'était moi qu'elle haïssait le plus. Apollinarius a l'habitude de dire qu'il y a toujours quelque chose de bon même dans les pires situations et il a raison. C'était une bonne chose que j'ai été la favorite de Cassius car les autres filles n'avaient pas sa faveur pour les protéger."

Maximus digéra cette information en silence puis sa main retrouva le chemin de mon dos.

Bercée par sa chaleur et ses caresses, par la tendresse amoureuse de cette main qui avait tué et versé le sang, qui avait labouré le sol et l'avait ensemencé et qui m'avait libérée et réconfortée, je poursuivis mon récit.

"Donc, après quelques expérimentations infructueuses, je fis une autre poupée avec de l'herbe et des fleurs et quelques morceaux de tissus que j'avais arrachés à mes propres vêtements. Je n'échappai à la correction d'avoir abîmé mes habits que de justesse."

Le papillon choisit ce moment pour descendre du baldaquin. Il décrivit un cercle paresseux autour du lit avant d'atterrir sur le drap à quelques centimètres de mon pied. Seules, ses ailes soyeuses continuèrent à battre en un mouvement lent et régulier. Il donnait l'impression de vouloir entendre l'histoire de la petite fille que j'avais été.

"J'ai utilisé des fleurs jaunes pour les cheveux, de toutes petites fleurs bleues pour les yeux et une fleur rouge en bouton pour la bouche ... Je ne pouvais imaginer une poupée qui n'aurait pas eu les cheveux blonds ... elle était laide et grotesque mais elle était à moi ... "

En esprit, je revis la poupée, le seul jouet que j'ai jamais eu. Les petites filles donnent des noms à leur poupée mais pas moi car cela ne semblait pas nécessaire pour cette pitoyable petite chose qui n'avait rien d'une poupée que l'on n'offre et qui n'était que la consécration de ma volonté ... et une part de moi-même ... un peu comme si elle avait été ma propre fille et non ma poupée.

Aucune poupée quelqu'aurait pu être son prix ou sa beauté, n'aurait pu être plus proche de mon cœur que le fut ma simple poupée en fleurs durant le peu de temps que nous passâmes ensemble.

"Elle était à moi, " poursuivis-je, " et, dès que je le pouvais, je m'échappais pour jouer avec elle. Bien sûr l'herbe et les fleurs séchaient et fanaient et ma poupée tombait en morceaux mais je la remplaçais."

Tout en parlant, je fronçai les sourcils en évoquant les souvenirs de la petite fille élancée et obstinée qui avait refusé d'être vaincue tant par les fleurs fanées que par un maître impitoyable.

Cette petite fille qui s'était transformée en une beauté à couper le souffle qui avait elle aussi refusé d'être vaincue ... par la luxure des hommes.

Cette beauté somptueuse maintenant affranchie qui n'avait pas accepté d'être vaincue par le rejet de Maximus.

Je me revoyais rôdant, en secret, dans les jardins, cueillant des fleurs tout en jetant des coups d'œil nerveux par dessus mon épaule.

Je me revoyais repoussant impatiemment mes cheveux, me mordillant la lèvre inférieure dans ma lutte contre les fleurs et contre ma propre précipitation, babillant sans arrêt avec ma poupée, lui racontant que j'allais prendre soin d'elle, que tout allait bien se passer, qu'elle n'avait plus rien à craindre car j'étais là.

"Je ne pouvais rapporter ma poupée à l'intérieur de la villa car ma gardienne l'aurait découverte et l'aurait jetée. Je l'avais donc cachée dans un buisson dans un des recoins du jardin le plus éloigné de la maison ... Je craignais les jours de pluie car, alors, j'étais bloquée tandis que ma poupée était dehors toute seule soumise aux caprices du temps. Une fois, il a plu trois jours sans discontinuer ..."

Je me revoyais en cet Octobre pluvieux, mes grands yeux bleus scrutant avec angoisse le ciel de plomb, mes oreilles emplies du tapage que faisait la pluie battante rebondissant sur les toits, un tapage si semblable à celui des soldats en marche vers quelque terrible bataille.

"Quand le soleil revint, je me ruai vers ma cachette dès que je le pus ... mais ma poupée n'y était plus. Ce même matin, les jardiniers avaient déblayé le jardin des débris laissés par la tempête. L'un d'entre eux avait du trouver ma poupée, l'avait prise pour un déchet et l'avait jetée. Cette nuit-là, j'ai pleuré jusqu'à ce que je m'endorme ... j'avais environ 8 ans et je n'ai plus jamais pleuré depuis, du moins jusqu'à cette nuit en Mésie."

"Julia... "

Sans me retourner, je fis un geste de la main dans la direction de Maximus pour lui indiquer que j'allais bien, que je pouvais continuer mon récit, que je voulais le faire, que tant moi que la petite fille que j'avais été et qui se trouvait à l'intérieur de moi avions besoin de parler.

"Après avoir perdu ma poupée, je n'ai pu me résoudre à en recommencer une ... alors il ne me resta plus pour jouer que les fleurs ... les fleurs et les papillons. J'ai pris l'habitude de considérer les papillons comme

mes amis et je leur parlais ... je leur avais même donné un nom ..."

Sur le drap, le papillon battait des ailes comme pour se rappeler à mon bon souvenir ou ...peut-être pour rappeler à la petite fille qu'il était là et prêt à jouer avec elle.

"Je leurs parlais de mes rêves ... " continuais-je d'un ton si bas que je pouvais donner l'impression de parler à moi-même, admettant aussi pour la première fois de ma vie que j'avais eu des rêves même quand je n'étais qu'une petite esclave désespérée de grandir dans un luxueux bordel privé.

"De quoi rêvais-tu, Julia? " Me souffla doucement Maximus.

Je soupirai avant de déglutir.

"Je rêvais de ma mère, à ma liberté ... " Murmurais-je, le regard toujours fixé sur les taches aux reflets de pierre précieuse ornant les ailes du papillon.

Oh oui.

Quand j'étais enfant je rêvais de ma mère et à ma liberté et ces rêves avaient grandi avec moi mais, les années passant, j'avais appris à rêver à d'autres rêves. Alors je rêvais d'être intouchable, de revenir dans le temps et d'effacer de ma vie et de ma mémoire ce qui s'était passé cette nuit-là dans l'aristocratique résidence du Palatin. Cette nuit où l'on m'avait offert une poupée de rêve pour mieux voler mon innocence.

J'avais environ 12 ans, j'étais une beauté nubile à la poitrine naissante et aux hanches étroites, une vierge en fleurs, oscillant entre enfance et féminité accomplie. Exactement comme le sénateur aimait les filles. Il était riche, puissant et avait les relations et l'influence nécessaires pour servir les ambitions d'un autre homme. Il avait du en être ainsi autrement Cassius n'aurait pas été si anxieux de le courtiser.

Durant les 12 années qui suivirent, je m'efforçai d'oublier son nom même si je l'entendais prononcer de temps à autre car il était toujours renommé et puissant.

Je m'étais entraînée à ne plus tressaillir quand j'entendais mentionner son nom et, à force, je ne le remarquai même plus.

Avec une volonté implacable, je m'étais aussi obligée à ne plus entendre sa voix mélodieuse.

Mais toute ma volonté fut incapable d'effacer son visage de ma mémoire alors même que les traits de tous ceux qui le suivirent s'étaient depuis longtemps noyés dans un brouillard bienfaisant.

Il était beau, à la manière des patriciens qui depuis des siècles épousent sang noble et argent pour produire les quelques rares personnes ayant le droit de diriger Rome.

Un homme de taille moyenne, svelte, aux cheveux bruns bouclés légèrement touchés de gris aux tempes. Il parlait doucement et souriait beaucoup mais d'un sourire qui n'atteignait jamais ses yeux bruns.

A 12 ans, je n'avais vu que peu de poupées et aucune comme celle-ci. Elle était en ivoire, avec un visage délicatement sculpté. Elle était vêtue de soie couleur safran et jaune. Elle avait des bras et des jambes articulés, de petites mains aux ongles minuscules et de petits bracelets ornaient ses poignets.

En y regardant de plus près, j'ai découvert que des boucles d'oreilles miniatures agrémentaient ses oreilles et que des sandales en soie habillaient ses délicats petits pieds. Ses traits étaient beaux et sereins comme ceux des statues des impératrices ou des déesses. Mais le visage de ma poupée n'était ni hautain ni distant juste doux et très humain. (*)

Dès que j'avais vu la poupée, j'en étais tombée amoureuse car elle était telle que je l'avais rêvée et même plus encore. Je voyais en elle, l'amie que je n'avais pas. La compagne dont j'avais tellement besoin. La confidente à qui murmurer mes secrets, mes espoirs et mes rêves en la serrant contre ma poitrine juvénile lorsque je serais couchée sur mon lit froid dans l'obscurité de ma chambre.

Le sénateur m'avait murmuré que je pourrais reprendre la poupée quand je rentrerais à la villa et c'est ce que j'avais fait.

Je l'avais étreinte contre mes seins malmenés et douloureux pendant que les porteurs emportaient ma litière le long des rues désertes de Rome.

Je l'avais étreinte alors que mes yeux contemplaient, sans vraiment la voir, la lumière émergente de l'aube se transformer, peu à peu, en lueurs rosées d'une matinée naissante.

Dès que j'étais arrivée à la villa de Cassius, je m'étais dirigée directement vers ma chambre, ignorant ouvertement les ordres de Turia qui étaient que j'aie la voir dès mon retour.

Je m'étais dirigée directement vers ma chambre et y avait laissé tomber la poupée dans un coin mais pas avant d'avoir retiré de dessous mes vêtements la dague que j'y cachais.

Cette dague en argent que le sénateur avait utilisée pour peler et couper le fruit dont il m'avait nourrie pendant que je tournais et retournais la poupée d'ivoire entre mes mains, incapable que j'étais de croire que non seulement elle existait en dehors de mes rêves mais qu'elle était maintenant mienne.

Cette dague qu'il avait laissée sur la table près du lit avant de déchirer mes vêtements, de me frapper et de me violer encore et encore.

Cette dague que j'avais prise d'une main tremblante pendant qu'il dormait avant de m'enfuir de la chambre à coucher sur mes jambes chancelantes pour essayer d'atteindre la litière et m'échapper de la maison du sénateur.

Je cachai la dague en dessous de mon matelas puis me lavai le corps jusqu'à ce que ma peau soit rouge et à vif tout en sachant qu'aucune eau et aucun savon ne parviendraient à effacer la souillure qui m'avait été infligée.

Et quand Turia vint me voir prête à me crier dessus ou peut-être à me punir d'avoir désobéi à ses ordres, la seule réponse qu'elle obtint de moi fut un regard vide qui la fit tressaillir et partir.

A cette époque, j'avais pensé qu'elle avait agi ainsi car elle avait eu pitié de moi et je ne l'en avais qu'haïe davantage mais, avec le temps, j'en vins à considérer qu'elle avait du lire dans mes yeux sa propre mort et qu'elle s'était dépêchée de fuir avant qu'il ne soit trop tard.

Quelques temps plus tard, j'avais pris l'exquise poupée en ivoire et, sans un regard, l'avait jetée dans les poubelles de la villa. Je l'avais rapportée aux souillures dont elle était issue. Cette souillure qu'aucun savon ni aucune eau ne pourrait laver de mon corps ni de ma vie.

Cette souillure que seul le contact chaud et aimant de Maximus avait pu laver à jamais.

Et quand deux ans plus tard, j'avais découvert que la poupée en ivoire n'était pas habillée comme une dame riche ainsi que je l'avais cru mais comme une fiancée, je ne pus que tressaillir devant cette nouvelle preuve de l'effroyable sens de l'humour des Dieux.

"Sais-tu ce que j'ai fait la première fois que je me suis rendue aux marchés de Trajan?"

Perdue dans mes pensées, j'étais restée silencieuse tellement longtemps que le bruit de ma propre voix me fit sursauter.

Maximus fit non de la tête.

"Après mon retour à Rome et avant de connaître Apollinarius, je n'aimais pas beaucoup sortir ... je passai la plupart de mon temps, seule, dans l'appartement que j'avais loué sur le Quirinal ... Je ne sortais que pour aller chercher de la nourriture ou me rendre aux bains ... Je ne me sentais pas ... très à l'aise entourée de monde ... "

"Je sais tu me l'as écrit dans ta lettre ... "

Je clignai des yeux.

Je savais que Maximus avait lu ma lettre mais je n'avais jamais imaginé que, 5 ans après, ses détails seraient toujours présents dans sa mémoire.

"J'aime ton parfum, je l'ai toujours aimé "

Je frissonnai au souvenir de la chaleur brûlante qui hantait sa voix et aux implications de cet aveu murmuré dans l'obscurité.

"Je m'en souviens depuis la première fois que je t'ai vu "

Avec sa main reposant toujours sur le bas de mon dos, il ne pouvait pas ne pas remarquer mes frissonnements.

Je fermai les yeux et déglutis péniblement.

"Je pouvais le sentir sur ma tunique durant des jours."

"Julia, que s'est-il passé aux marchés de Trajan?"

A nouveau, la voix de Maximus me ramena à la réalité.

Je pris une longue, très longue inspiration.

"Il y avait un étal – il y est toujours - où un homme vendait toutes sortes de choses ... bon marché ou de seconde main mais parfois tu peux trouver quelque chose de vraiment précieux ..."

Les marchés de Trajan sont un des endroits les plus courus de Rome, cette cité sous pression permanente.

Ils bordent le Forum de Trajan – un vaste carré que l'on atteint en franchissant l'arc de triomphe dédié à l'empereur espagnol (***) et dont la statue équestre orne le centre du forum. Ils dominent l'extrémité orientale du forum par leurs trois niveaux et la cent cinquantaines d'échoppes qui y sont installées (***).

Tout près s'élève la fameuse colonne de Trajan dont les reliefs en spirale commémorent sa conquête de la Dacie faisant depuis des décennies l'admiration des visiteurs étrangers.

La première fois que j'ai visité cet endroit légendaire je me suis perdue deux fois et quand, enfin, j'arrivai à la sortie après un long moment à arpenter les différentes allées, j'étais encore sous le choc de la découverte et je ne prêtai aucune attention aux allées et venues des gens qui s'y pressaient, me bousculant, jouant des coudes, trop pressés pour jeter même un simple coup d'œil à une fille belle et sans escorte dont les longs cheveux roux dorés flottaient librement sur son dos.

Certaines personnes pensent que le cœur battant de Rome est le sénat et d'autres que c'est le Colisée. Ils ont tous tort car le cœur battant de Rome sont les marchés de Trajan là où les gens de tout âge, de toute race, de tout état viennent voir les marchandises provenant de tous les coins du monde.

"J'y étais allée pour regarder les vêtements... ceux que j'avais ramenés de Mésie n'étaient pas particulièrement adéquats pour mon nouveau statut ... Je regardais depuis un certain temps les tissus quand je découvris la boutique ... "

Je l'avais presque ratée – elle était si petite - parmi la myriade d'échoppes.

Le marché de Trajan est un tourbillon de couleurs, de mouvements, d'odeurs et de bruits. Des boulangers, des modistes, des tailleurs, des barbiers, des poissonniers, des bouchers, des marchands de fruits, des prêteurs, des agents immobiliers, des marchands de tapis, des teinturiers, des épiciers, des blanchisseuses, des orfèvres, des dentellières, des chausseurs, des fabricants de ceinture, de sac, des parfumeurs et bien d'autres encore se disputent l'espace et le chaland dans une cacophonie infernale de voix, d'accents et de langues.

Il y avait aussi des tavernes et des stands de nourriture où l'on pouvait s'arrêter pour un rapide repas ou pour des rafraîchissements.

Peu importe l'heure du jour ou de la nuit, l'endroit était toujours bondé mais grâce aux longs corridors avec leurs arches à ciel ouverts captant le moindre souffle d'air, l'atmosphère était supportable sauf durant les jours les plus chauds de l'été.

L'étal était un des plus petits.

Il débordait de tous côtés d'objets insolites allant de lampes orientales bon marché à de vieilles dagues rouillées en passant par des talismans phalliques en terre cuite.

Et, parmi tous ces objets hétéroclites, il y avait une poupée

"Elle était en bois. " Précisais-je. "Il ne s'agissait pas d'une poupée articulée habillée de fins vêtements et très chère ... "

Non, elle n'avait rien en commun avec l'exquise poupée que le sénateur m'avait donné avant de me forcer dans son lit.

Non, il ne s'agissait pas de la poupée d'une fille de patricien plutôt de celle d'un modeste marchand.

La coiffure avait été gravée avec quelque art mais les traits de la poupée étaient quelconques comparés à ceux finement sculptés de l'autre poupée.

Elle était habillée d'une laine bon marché de teinte unie et les sandales avaient été peintes sur ses pieds et l'un d'eux avait visiblement souffert d'une chute car il était fissuré.

"J'ai acheté la poupée sur une impulsion." Dis-je. "J'étais très nerveuse. A cette époque discuter prix avec un marchand était une véritable épreuve et acheter cette poupée fut spécialement dur car j'avais l'impression de commettre un crime comme si l'homme avait deviné que je ne l'achetais pas pour un enfant mais pour moi-même."

Je ris brièvement mais d'un rire sans joie réelle.

"Peux-tu imaginer cela? Moi, étant effrayée à l'idée de devoir discuter avec un marchand?"

Maximus ne dit rien mais chercha ma main et je le laissai faire, savourant la chaleur qui, de nos doigts entrelacés, remontait le long de mon bras.

"Bien sûr, il était impossible que l'homme puisse savoir que j'achetais la poupée pour moi. Il parlait beaucoup. Il parle toujours autant. Je le vois chaque fois que je vais au marché de Trajan et les Dieux savent que j'y vais tout le temps quand je suis à Rome. Mais il n'a jamais fait le lien entre la jeune fille nerveuse qui avait acheté cette poupée bon marché et moi. Il doit, sans doute, juste se demander pourquoi une femme riche comme moi aime s'arrêter devant son étal disparate."

Non, il ne peut savoir que la puissante et hautaine dame Julia Servilia ne fait qu'un avec la jeune fille balbutiante qui lui avait acheté une vieille poupée il y a 6 ans. Comment l'aurait-il pu?

Je suis toujours escortée maintenant. Mes cheveux ne croulent plus sur mes épaules et mon dos en ondes souples et sauvages. Et surtout, surtout je ne bégaie plus ni n'ai de crampes d'estomac quand je dois traiter avec un marchand.

Durant ma première année à Rome, les vendeurs me regardaient avec curiosité mais le marché est un endroit trop occupé pour perdre son temps même avec une femme belle et sans escorte et quand je remarquai cela, je trouvai une étrange consolation à m'y rendre car c'était au marché que je passais le plus inaperçue.

Mais, maintenant, ce n'est plus du tout le cas car dès que je franchis le seuil du marché de Trajan, les marchands s'inclinent respectueusement devant moi et se hâtent de m'offrir leurs meilleures marchandises. Ils savent que je suis exigeante mais correcte et que je suis prête à donner un bon prix pour ce que je veux et que je ne veux que le meilleur.

Quand je m'y rends, Nicia est toujours sur mes talons mais je n'ai pas besoin de davantage d'escorte car lorsque les gens me voient, ils s'écartent respectueusement.

La richesse change beaucoup de choses.

Même la qualité de la solitude.

"L'homme aime raconter les histoires des objets qu'il vend. Je suppose que la plupart sont inventées mais les acheteurs semblent les apprécier autant que les affaires qu'ils peuvent faire là." Dis-je et Maximus me pressa gentiment la main.

Est-ce à cause des histoires ou par pure curiosité, il y a toujours du monde qui tourne autour de cette petite échoppe étonnante.

Parfois je m'y arrête juste pour le plaisir d'entendre l'homme raconter une histoire sur une mystérieuse tombe égyptienne ou sur des trésors cachés ou sur des nymphes brassant des potions magiques au clair de lune. Ses récits sont un total changement pour une femme qui trouve un plaisir morbide à lire les travaux d'Euripide (****) confortablement étendue sur sa liseuse tout en caressant un chat.

Mais il y a quelque chose de bizarrement réconfortant à écouter ses contes et il y a quelque chose de profondément mélancolique à revenir de temps en temps là où j'avais essayé de retrouver ce qui restait de mon enfance violée.

"Il m'a raconté l'histoire de la poupée mais j'étais trop nerveuse pour l'écouter et quand il me l'a donnée, je l'ai juste prise et jetée dans le panier que je portais avant de me dépêcher de partir.

Ce fut seulement quand j'entrai dans l'appartement que je remarquai que j'avais oublié d'acheter les vêtements que je voulais et que je devrais y retourner le lendemain."

Le papillon choisit ce moment pour s'élever dans les airs, décrire deux cercles paresseux autour du lit avant de se reposer, comme s'il venait de réfléchir à une importante question, au même endroit, sur le drap, à mes pieds. Un peu comme s'il était impatient de retourner aux jardins d'où il venait mais pas avant d'avoir entendu la fin de mon histoire.

"De retour à mon appartement, je m'assis avec la poupée sur mes genoux et je la regardai pendant des heures. Durant les semaines qui suivirent, je pris l'habitude, chaque soir, de m'asseoir dans ma chambre et de la contempler pendant de longs moments. Mais il était trop tard pour nous car j'étais une femme maintenant et j'avais grandi sans poupées et sans amies. L'occasion était passée depuis longtemps."

De la même manière que Maximus n'avait pas besoin de savoir que j'avais essayé d'échanger ma liberté récemment acquise contre la chance de devenir son esclave personnelle, il n'avait pas besoin de savoir non plus au sujet du sénateur et de l'autre poupée.

Pas plus qu'il ne devait savoir au sujet de ces soirées où assise dans ma chambre à coucher, je regardais fixement la poupée couchée sur mes genoux jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière les remparts de la ville et que l'obscurité tombe sur l'Urbs.

Il n'avait pas besoin de savoir que durant ces soirées solitaires, j'oubliai rapidement la poupée même si mes doigts suivaient le contour de ses traits sans arrêt comme si j'avais été une femme aveugle cherchant en vain à retrouver ceux de son amour perdu.

Non, Maximus n'avait pas besoin de savoir que la présence de la vieille poupée avait vite été remplacée par les souvenirs de notre brève rencontre en Mésie, par les souvenirs de ses éblouissants yeux bleus verts, de la chaleur de sa voix grondante et du frissonnement de mon propre corps quand ses lèvres s'étaient posées sur les miennes.

Tout cela était mon fardeau.

"J'ai gardé la poupée un an." Dis-je tandis que ma main libre glissait doucement vers le papillon presque inconsciemment.

"Et qu'as-tu fait alors?"

La question arrêta mon mouvement et abandonnant le papillon un instant, je me tournai vers lui.

"Que font les femmes romaines de leurs poupées?"

Maximus m'offrit un sourire en coin.

"Je ne connais rien aux poupées, Julia, et il m'arrive parfois de penser que je n'en connais guère plus sur

les femmes."

Je ne pus que lui sourire en retour et jetai un bref regard à nos doigts entrelacés.

"Quand une romaine se marie, elle a les cheveux enroulés. Elle retire sa bulla (*****) et la place sur l'autel de la maison et elle donne ses poupées aux plus jeunes filles de sa famille. "

Tout en parlant, je reportai mon attention sur le papillon royalement posé sur le drap.

Dans ma vie, les choses simples avaient toujours prouvé être des défis majeurs tandis que les choses extraordinaires se déroulaient avec une consternante régularité.

Mon mariage inattendu étant la preuve des deux.

"Quand je me suis mariée, rien ne semblait aller de soi : j'avais une dot mais je n'ai pas du la produire. Comme mon mari et moi vivions dans le même immeuble, il n'y eut pas de procession de mariage. Et je n'avais pas de bulla à enlever ni d'autel personnel où la placer si j'en avais eu une "

Ma main continuait à avancer vers le papillon.

La créature aux ailes soyeuses s'agita, mise en garde par mon approche.

Je fronçai les sourcils et m'arrêtai.

"Aucun de nous deux n'avaient de famille mais Marius Servilius avait de nombreuses relations d'affaires et il n'eut aucun mal à réunir les témoins nécessaires. Apaiser Nicia fut une autre affaire !"

Ma seule requête concernant la cérémonie avait été qu'Apollinarius prenne la place du père que je n'avais jamais connu et Nicia celle de ma mère.

N'ayant gardé aucun contact avec mes anciennes compagnes depuis mon retour à Rome, je n'avais plus aucune amie et la seule autre option aurait été la femme – que je n'avais jamais rencontrée – d'un des associés de Marius Servilius.

Sans hésitation, j'avais opté pour ma servante grecque ronde et joviale et non pour une inconnue qui aurait été plus intéressée à régaler ses amies de potins sur la fiancée inadéquate de Marius Servilius que de m'aider pour la cérémonie. De plus, après un an d'effort à repousser les attentions déterminées et jacassantes de Nicia pour me mater, la charger d'organiser mon mariage semblait un prix raisonnable. Alors, Nicia, qui avait déjà marié 6 garçons, prit rapidement les choses en main.

"Elle s'est préoccupée de tous les détails, a supervisé la réalisation de ma robe de mariée, a choisi mon voile et m'a trouvée une coiffeuse mais ce qui la tracassait le plus était le manque de rites et de traditions car elle craignait que cela ne me porte malheur."

L'écho de la voix du prêtre annonçant après le sacrifice rituel que les augures étaient favorables et que nous pouvions donc procéder à la cérémonie amena un sourire amer à mes lèvres.

Celui de Marius Servilius avait été ironique et la pointe d'amusement qui n'apparaissait que quand il parlait de ses bateaux avait pétillé au fond de ses yeux gris.

"Je ne crois pas plus aux augures que mon mari mais Nicia prend ce genre de choses très au sérieux. Dans une certaine mesure, elle est plus romaine que grecque et cela la contrariait de plus en plus."

Expliquais-je tout en regardant intensément le papillon comme pour le défier de rejeter mes attentions. La créature ailée refusait de se laisser intimider et continuait à bouger les ailes en rythme lançant des éclairs bleus brillants dans ma direction.

"Donc quand elle commença à parler sans arrêt de sacrifier des colombes et de consulter des prêtresses, je décidai qu'il était temps de faire quelque chose pour apaiser son esprit et je lui racontai que je n'avais ni bulla, ni autel, ni famille mais que j'avais une poupée à donner avant de me marier. Et je la lui donnai pour l'aînée de ses petites filles."

Nicia avait soupiré – perceptiblement - de soulagement et avait emmené la fillette dans mon appartement le jour du mariage. La petite Hésione avait été une surprise. Petite et corpulente avec des cheveux foncés et ternes, elle n'avait rien en commun avec les exquis petites filles avec qui j'avais grandi et j'en avais été légèrement étonnée. Puis ma surprise s'était vite muée en embarras devant cette preuve renouvelée de la vie 'anormale' que j'avais menée loin d'enfants simples ou laids comme celle qui se trouvait devant moi.

La petite Hésione n'était pas seulement quelconque mais aussi timide et les avertissements réitérés de sa grand-mère de ne toucher à rien et de s'adresser correctement à moi n'arrangeaient pas les choses. Mais quand je lui donnai la vieille poupée bon marché, ses yeux se mirent à briller et elle m'adressa un sourire

adorable fait de dents inégales et manquantes qui même s'il ne faisait que souligner davantage son manque de beauté, lui conférait un charme inattendu.

A la vue de son enchantement enfantin, mon cœur se serra mais je maîtrisai rapidement cette émotion involontaire en me tournant vers mon miroir et en reprenant mes préparatifs, renvoyant tout à la fois l'émotion incontrôlée et l'enfant anodine qui l'avait fait naître.

Oubliant un instant le papillon, je me tournai vers Maximus dans un tourbillon de boucles qui étincelèrent d'infinies nuances d'or et de cuivre sous les rayons du soleil matinal.

Surprise, la créature ailée alla se réfugier dans les hauteurs du baldaquin.

"Peux-tu imaginer cela?"

"Imaginer quoi, Julia?"

"Une femme accomplie s'achetant une poupée. Peux-tu imaginer quelque chose de plus fou ou de plus pathétique?"

Maximus me contempla.

"Non" Dit-il doucement.

Je levai un sourcil.

"Non?" Demandais-je d'une voix plus âpre que voulu.

Maximus se souleva d'un de ces mouvements souples et gracieux qui lui étaient propres et tellement étranges pour un homme aussi costaud. Il s'assit près de moi mais ne fit pas mine de vouloir me toucher.

"Non, Julia. Je ne peux imaginer cela car rien en ce qui te concerne ne peut être fou ou pathétique." Dit-il, "Rien."

Mes lèvres tremblèrent et mes yeux se remplirent de larmes. Je détournai la tête pour cacher l'émotion que ses mots avaient déchaînée en moi mais Maximus glissa un bras autour de ma taille et me serra contre lui.

Toute velléité de résistance m'abandonna à la simple sensation de sa peau chaude et bronzée contre la mienne. Me laissant aller, je fermai les yeux et posai la tête sur son épaule tandis que ma main serrait convulsivement le drap contre mes seins.

"Mais ce que je peux parfaitement imaginer," poursuivit Maximus parlant doucement contre ma tempe, "est combien tu as du être belle et gentille étant enfant "

Gentille.

Toute ma vie on m'avait donné de nombreux qualificatifs. Futée. Forte. Étonnante. Volontaire. Déterminée. Entêtée. Et, bien sûr, le plus fréquent, belle quoique chienne et putain n'étaient pas loin du haut de la liste. Mais personne n'avait jamais pensé à moi comme 'gentille' - ce qui n'est guère surprenant - même si Apollinarius l'avait mentionné une fois ou deux.

Je ne m'étais jamais considérée comme gentille.

La gentillesse est dangereuse pour les esclaves et les putains. Cela rend à la fois vulnérable et fragile, une combinaison mortelle pour ceux dont la vie dépend de la bonne grâce des autres.

La gentillesse est réservée aux enfants qui ont une mère et des jouets et aux femmes qui ont un mari qui les aime et des enfants à élever et ne sied pas à une ancienne esclave et prostituée qui s'est transformée en une puissante femme d'affaires.

Mais Maximus m'avait qualifiée de "gentille".

Incapable de restreindre davantage mon besoin d'être tenue par Maximus, je me tournai vers lui et glissai mes bras autour de son cou.

Il ne perdit pas une seconde à me prendre dans ses bras et à m'écraser contre les muscles durs de sa poitrine.

Enfouissant mon visage dans son cou, je restai là un long moment, reniflant avidement son odeur si unique et me laissant bercer par sa chaleur tandis qu'il me serrait fermement et me caressait les cheveux.

"Je n'ai jamais eu de jouets." Répétais-je après un moment, mes mots étouffés contre son cou chaud. "Et après avoir perdu ma poupée d'herbes, il ne me resta que les papillons pour parler. Peu de temps après, quelqu'un m'apprit mes premières lettres et cela changea beaucoup de choses pour moi. Il était trop tard pour la vieille poupée mais il n'était pas trop tard pour les livres et l'instruction."

Maximus embrassa ma tempe.

"Et tu continues d'aimer les papillons "

"Oui"

J'avais hésité imperceptiblement mais cela n'avait pas échappé à son attention.

"Mais?"

Je soupirai. Était-il possible que je sois capable de lui dissimuler quelque chose?

"J'aime les papillons." Dis-je d'un ton soigneusement neutre. "Je les aime énormément mais leur vie est si courte, c'est si triste que quelque chose de si beau meure si vite... il y a quelque chose de tragique là-

dedans."

Soudain l'évidence de mes propos me frappa. Ce n'est pas uniquement les papillons que j'évoquais mais nous et ce que nous étions en train de partager en ces jours volés. Quelque chose de si beau et de si intense mais aussi de si fragile et qui allait finir si vite.

Une semaine.

Nous n'avions qu'une semaine.

Dont la moitié s'était déjà écoulée !

Ce fut une bonne chose que le papillon choisisse ce moment précis pour se rappeler à notre bonne attention en dansant gracieusement devant nos yeux.

Reconnaissante de la distraction, ma tête toujours sur l'épaule de Maximus, j'étendis ma main vers la créature ailée, lui présentant délicatement ma paume aux doigts écartés comme j'avais l'habitude de le faire aux jardins de la villa.

Je sentis l'attention de Maximus se focaliser sur ma main tendue et sur le papillon tournant précautionneusement autour.

Voyant que je restais immobile, la créature ailée se rapprocha puis, après ce qui sembla une éternité, atterrit lentement sur ma paume, effleurant délicatement ma peau de ses ailes soyeuses.

Fronçant les sourcils sous l'effort de ma concentration, je repliai, un à un mes doigts à l'exception de l'index, forçant ainsi le papillon à s'y diriger. La créature se prêta à mon caprice, probablement amusée par ce qui était d'habitude un jeu d'enfant et vite alla se percher en se dandinant là où je le voulais, tout en battant des ailes pour garder son équilibre.

Seulement alors, je rapprochai la petite chose, bougeant avec une prudence extrême et retenant ma respiration pour ne pas la perturber jusqu'à ce que le papillon paon se trouve à quelques centimètres de nous.

"Tu es si beau ... " Lui soufflais-je, ma voix et mes paroles si proches de celles de la petite fille ayant grandi à la villa de Cassius et j'étais pleinement consciente que l'attention de Maximus était focalisée sur nous deux. "Tu donnes l'impression d'être de soie."

Je l'approchai encore comme si je voulais l'embrasser mais à la place je soufflai gentiment dessus. Attrapant le doux déplacement d'air, la créature s'éleva, montant en spirales, encore une fois vers les hauteurs. Je la suivis des yeux, disant non seulement au revoir à la petite chose soyeuse mais aussi à la fille qui avait appris à les attirer pour jouer avec eux.

Je regardais toujours la belle petite créature quand le bras de Maximus resserra son emprise sur ma taille et me rapprocha de lui.

"TU es faite de soie." Murmura-t-il puis gentiment mais fermement, il me recoucha sur le lit et retira le drap qui recouvrait nos corps, exposant à la fois ma nudité à ses regards et la sienne aux miens

Je sursautai.

"S ... soie? "

"Oui, soie... " Souffla-t-il avant d'enfouir ses doigts dans mes cheveux pour jouer avec une boucle, "Soie ... et or ..."

Je lui offris un sourire tremblant.

Le bout de ses doigts suivit le contour de mon cou et de mon épaule avant de s'arrêter sur le sommet de ma poitrine.

"Ivoire... " Ajouta-t-il doucement d'une voix devenue soudain rauque.

Je déglutis.

Il frotta de son pouce mon téton durci et j'en oubliai de respirer.

"Corail ... "

Maximus baissa la tête et m'embrassa le cou puis lécha l'endroit où il venait de poser un baiser avant de me couvrir de son corps.

"Crème... "

Ce fut mon tour d'enfouir mes doigts dans les boucles courtes et sombres de ses cheveux et m'arc boutant sous lui, je l'invitai silencieusement à pénétrer dans mes profondeurs.

Il se précipita.

"ET miel "

La voix grondante de Maximus mourut dans un soupir qui fit écho au mien.

Oh, oui. Je me sentais comme du miel.

Chaud, sombre, sauvage.

Avec un nouveau soupir, il poussa. Un long, un langoureux mouvement qui transforma mon propre soupir en doux gémissement.

"Miel" Répéta-t-il, "Doux, si doux."

Et il poussa à nouveau.

Fermant les yeux, je me laissai aller sous ses poussées répétées.

La jouissance nous surprit soudain comme si nous n'étions que des amants inexpérimentés, trop affamés que pour prolonger le plaisir interminablement.

Ce fut bref mais non frustrant.

Comme si atteindre le sommet, de cette manière simple et aisée, était naturelle.

Le plaisir nous balaya non avec la force irrésistible d'une marée mais avec la soudaineté imprévisible d'une pluie d'été.

En poussant un profond soupir de contentement, Maximus glissa sur le côté pour éviter de m'écraser.

J'aimais sentir son poids sur mon corps mais je le laissai aller ... car nous savions tous deux que ce n'était pas fini.

Maximus s'étendit sur le ventre à mes côtés et enfouit son visage dans le coussin, exposant à mes regards le délicieux grain de beauté qui ornait sa nuque.

Je me rappelai soudain combien je rêvais de l'embrasser, de le lécher et de le sucer.

Me soulevant sur un coude, je m'approchai de Maximus qui choisit ce moment pour se tourner vers moi et je me retrouvai à plonger dans ces stupéfiants, quoique un peu endormis, yeux bleu vert.

Il m'offrit un sourire somnolent avant de m'embrasser l'épaule.

"Je suis désolé ... " Murmura-t-il.

Désolé?

Mais de quoi parlait-il donc?

"Je ne suis pas bon avec les mots ... " Ajouta-t-il. "Je n'ai jamais été ... "

Je l'interrompis en plaçant un doigt sur ses lèvres.

"Shhh ... " Murmurais-je, à mon tour, de mes lèvres tremblant légèrement. "Tu es parfait comme tu l'as toujours été, mon amour ... "

Les lèvres de Maximus s'ouvrirent sous mon doigt et un souffle chaud et humide le balaya quand il soupira à nouveau.

Il resta silencieux un moment puis cligna des yeux.

"Je n'ai jamais eu de jouets non plus ... "

(*) Les poupées romaines représentaient invariablement des femmes et non des enfants ni des bébés. La description de la poupée que le sénateur a donnée à Julia est inspirée d'une poupée trouvée dans la tombe d'une petite fille romaine nommée Crepereia Tryphaena qui vivait au second siècle de notre ère. En ivoire parfaitement préservé – même si le passage du temps l'a un peu obscurci – la poupée est une des pièces les plus exquises jamais découvertes de l'artisanat romain. Au moment de la découverte, les vêtements de la poupée avaient disparu mais les archéologues pensent qu'elle était revêtue d'une robe de mariée car son style de coiffure – sculptée – était celle que les romaines arboraient pour leur mariage. La poupée, plus familièrement connue comme Crepereia, d'après sa jeune propriétaire, peut être vue à l'Antiquarium Municipal de Rome. En dépit de son âge vénérable, elle a une allure moderne très semblable aux poupées actuelles.

http://www.ukans.edu/history/index/europe/ancient_rome/E/Gazetteer/Places/Europe/Italy/Lazio/Roma/Rome/.Texts/Lanciani/LANPAC/6*.html#image302

(**) Marcus Ulpius Traianus est né en Espagne en 53 AD. Général brillant et ayant remporté de nombreuses victoires, il fut adopté par l'empereur Nerva comme fils et héritier en 97 AD. Empereur de 98 AD à 117 AD, il organisa les frontières du Rhin et du Danube, conquiert la Dacie et une bonne partie de l'empire Parthe. Il fut le premier empereur à ne pas être né en Italie. Trajan adopta un autre espagnol - Publius Aelius Hadrianus – comme héritier.

(***) Le marché de Trajan est considéré à juste titre comme le premier centre commercial jamais construit. Ce qui en reste est impressionnant et montre à quel point il ressemblait à un centre commercial actuel.

(****) Euripide: un des plus grands dramaturges grecs. Né aux alentours de 480 BC et mort vers 406 AD, 19 de ses extraordinaires tragédies nous sont parvenues, certaines incomplètes.

"Électre", "Médée" et "les troyennes" sont considérées comme les 'jeux' les plus extraordinaires jamais écrits et sont régulièrement joués partout dans le monde.

(****) Bulla: Les bébés romains recevaient des amulettes pour les protéger du mal. Ces charmes se présentaient pour la plupart sous forme de médailles, de pièces ou de petits pendentifs en métal qu'ils portaient attachés autour de leur cou. Les garçons donnaient leur bulla quand ils atteignaient l'âge de 14-15 ans. Les filles la donnaient le jour de leurs noces.

Les Bullas qui avaient accomplis 'leur devoir' de protection étaient déposés sur l'autel familial en offrande aux dieux lares (divinités domestiques). Parfois, des adultes mâles étaient autorisés à les porter encore une fois. C'était le cas pour les généraux victorieux qui avaient droit aux triomphes, parade et cérémonie organisées spécialement pour fêter leur victoire sur les ennemis de Rome. Durant ce jour triomphal, le général célébré était au dessus de tous les citoyens de Rome, l'empereur inclus et donc en proie à la jalousie des autres hommes. C'est pour cette raison qu'il pouvait porter à nouveau sa bulla afin de se protéger de l'envie et du mal qui pouvait en résulter.

Une enfance de guerrier - 180 A.D.

Avec un soupir, Maximus roula sur son dos m'offrant ainsi un magnifique spectacle de muscles durs et gonflés roulant sous sa peau bronzée et légèrement moite.

Il posa la tête sur le coussin puis posa un avant-bras sur son front et resta silencieux.

"Je n'ai jamais eu de jouets non plus." Répéta-t-il. "Mes parents n'étaient pas riches mais pas au point de ne pouvoir nous en offrir. Seulement nous étions des fermiers et, à la ferme, il y a toujours tant à faire. Mon père avait quelques travailleurs mais chacun avait une tâche à remplir ... "

Tout en parlant, Maximus fronça fortement les sourcils en homme perdu dans ses pensées et ses souvenirs et qui donne la parole au garçon qu'il avait été et cela probablement pour la première fois depuis des années.

Silencieusement, je me relevai sur un coude pour mieux contempler son merveilleux visage.

"Nous nous levions à l'aube et mon père allait aux champs tandis que mon frère et moi aidions notre mère à désherber le potager et à nourrir les animaux ... J'étais l'aîné et j'étais donc responsable tant de mon travail que de celui de Julius. "

Sa voix était douce mais ferme et contrôlée même si, sous jacente, une intense émotion y perçait, tout comme un fort courant ride les profondeurs d'un lac habituellement serein.

"A l'époque de l'incendie, j'avais déjà commencé à accompagner notre père aux champs ... Un an auparavant, il m'avait montré comment prendre soin de mon poney et j'étais très fier de ces nouvelles responsabilités."

Il n'était pas difficile de voir que, tout en parlant, Maximus se revoyait tout comme je m'étais revue lorsque je lui racontais mon enfance sans jouets.

Et il ne m'était pas difficile de l'imaginer!

Et il ne m'était pas difficile de voir l'enfant qu'il avait été, grand pour son âge, fort, intelligent, plein de vie et vibrant mais aussi sérieux, un aîné fier de ce qu'il avait accompli et de ses responsabilités.

"Nous n'avions pas de jouets ni beaucoup de temps pour jouer car il n'y avait pas que le travail à accomplir il y avait aussi les leçons à étudier ... c'est notre mère qui nous a appris à lire, à écrire et à compter ... "

"Tu aimais étudier? " Le coupais-je incapable de m'en empêcher.

Maximus haussa les épaules.

"J'apprenais vite. C'est l'armée qui s'est essentiellement chargée de mon éducation ...

C'est mon frère qui aimait étudier. Je m'en souviens bien."

Maximus ferma les yeux, ses cils sombres, si absurdement longs et abondants qu'ils pouvaient créer l'envie chez n'importe quelle femme, ombrèrent ses traits.

"Marcia." Dit-il doucement.

Je clignai des yeux.

"Maximus?"

"Marcia." Répéta-t-il sans ouvrir les yeux. "Le nom de ma mère était Marcia."

Et à la manière dont le nom roula sous sa langue, il ne faisait aucun doute qu'il l'avait aimée énormément et qu'elle lui avait manqué tout autant.

S'était-il étreint lui-même dans le noir en imaginant que c'était elle qui le faisait tout comme moi je l'avais fait en imaginant que c'était la mienne qui le faisait?

"Nous n'avions pas de jouets ni beaucoup de temps pour jouer" dit-il doucement, les yeux toujours clos, "mais nous savions comment nous amuser ... "

Il resta silencieux un moment car il rassemblait ses pensées et ses souvenirs qui, maintenant, étaient train d'envahir son esprit.

Depuis quand n'avait-il pas eu l'opportunité ou le temps de se pencher sur son enfance ?

Depuis qu'il avait vécu privé d'amour ou de tendresse?

Ou même davantage encore?

Avait-il consciemment repoussé ses souvenirs d'enfance et les avait-il enfermés dans un coin reculé de son coeur incapable supporter leur chaleur et leur beauté quand la trahison lui avait fait perdre tout ce qu'il avait et tous ceux qu'il aimait et que l'esclavage lui avait pris sa dignité et son droit d'exister? Ferait-il de même avec les souvenirs qu'il aurait de moi quand, de retour à Rome, il serait, à nouveau, confronté au danger et à la brutalité qui l'attendaient là-bas?

"La vie dans les provinces est très différent." Poursuivit Maximus et je le remerciai silencieusement de m'éloigner ainsi de cette sombre ligne de pensée. "Plus simple... nous courions, nagions et nous nous battions et nous avions nos chiens et nos poneys ... nous allions à la pêche ... j'aimais aller pêcher ... Une fois, mon père m'a pris pour aller à la chasse. J'en étais très fier mais je n'ai pas beaucoup apprécié. Pêcher était beaucoup plus paisible."

Maximus retomba dans le silence. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait au rythme calme et régulier de sa respiration. Il semblait calme et détendu ... à l'aise mais je pouvais percevoir les subtiles poussées d'émotion que ces souvenirs faisaient naître en lui. Ses cils baissés tremblaient légèrement, ses lèvres avaient perdu toutes traces de douceur et ses mâchoires serrées semblaient encore plus fermes et déterminées que d'habitude. Et quand il restait silencieux, je voyais les muscles de sa gorge bronzée se crispier comme s'il essayait d'avaler une boule qui y restait coincée.

Sans me rendre compte de ce que je faisais, je m'assis et posai une main sur son épaule nue. Maximus ouvrit les yeux et ce fut mon tour de déglutir pour avaler la boule qui venait de se former dans ma propre gorge à la vue de ces stupéfiantes prunelles aiguës-marines, étincelantes d'une émotion mise à nu. "Quand venait le temps de vendre notre production, nos parents nous emmenaient à la foire locale et, là, nous rencontrions les garçons des fermes voisines ... cela se terminait toujours en une bataille pour rire..."

Sa voix s'évanouit quand un sourire mélancolique apparut sur ses lèvres.

"Tu as eu une enfance heureuse ... " Souignais-je

Maximus fronça les sourcils, semblant soupeser mes mots. Puis il abaissa son bras et prit ma main dans la sienne et se mit à caresser du bout de son pouce mes articulations.

"Oui," dit-il, sa voix grondante à peine plus audible qu'un murmure, "j'étais un enfant heureux ... "

Du coin de l'œil, je captai un mouvement et me tournai juste à temps pour voir le papillon descendre majestueusement du baldaquin comme s'il était attiré par ce récit de cet autre enfant forcé de grandir trop vite.

La petite créature se percha délicatement sur la tête du lit.

"Puis il y eut l'incendie et tout changea ... je n'ai plus jamais pensé à moi comme un garçon mais comme un homme ..."

"Mais tu n'avais que 8 ans!" M'exclamais-je avant de réaliser l'incongruité de ma remarque. Au même âge, j'avais déjà vu, entendu et connu bien des choses que nombre de femmes adultes ne peuvent même imaginer.

Maximus avait raison. Etre enfant n'est pas une question d'âge mais une question d'innocence et nous avons perdu la nôtre trop vite, moi dans la prostitution et lui dans sa tragédie.

J'étais née esclave et lui libre.

J'avais grandi dans une luxueuse villa qui n'était pourtant rien d'autre qu'un bordel privé et lui dans une ferme rustique dans la lointaine Espagne.

Dès l'enfance, j'étais destinée à devenir une putain et lui un fermier au dur labeur comme son père et son grand-père avant lui.

Tous deux nous avons endossé des responsabilités qui n'avaient rien à voir avec l'enfance, moi en apprenant à donner du plaisir aux hommes, lui à fournir la nourriture à sa table.

Et tous deux, nous avons échappé à ce qui semblait être notre destinée, moi en devenant Dame Julia Servilia et lui en devenant le Général Maximus.

Deux vies en apparence si dissemblables et pourtant si similaires en dépit du sexe, de l'endroit et des circonstances.

Deux vies en apparence si dissemblables et pourtant si similaires que c'en était perturbant.

"A la ferme de mon grand oncle, les choses furent très différentes ... Il y avait même davantage de travail car le sol n'était pas aussi bon que le nôtre et il y avait davantage de bouches à nourrir ..."
Maximus cligna des yeux rapidement comme s'il voulait éloigner quelque souvenirs désagréables ou peut-être tout cet épisode de son exil.

Il avait été enlevé à la terre fertile et chaleureuse qui l'avait vu naître pour être élevé dans un autre endroit éloigné d'Espagne par des parents tout aussi éloignés.

Le destin lui avait enlevé sa famille aimante pour l'envoyer dans une autre qui n'avait que peu de nourriture et encore moins de temps à consacrer à un orphelin solitaire.

"Puis à 14 ans, j'ai rejoint l'armée et c'était ... "

Maximus fronça, à nouveau, les sourcils tout en continuant à caresser machinalement mes articulations.

"C'était très proche de la vie à la ferme. Il y avait toujours tant à faire ... il n'y a pas de place pour l'oisiveté à l'armée. Mon premier job fut de nettoyer les écuries ... c'était un travail éreintant, difficile et puant... "

Je fis la grimace ... instinctivement.

"... mais idéal pour apprendre à un jeune garçon où est sa place et si ton maître d'écurie est aussi intelligent que tu le dis, le jeune Simacus a déjà du transporter quelques charrettes de fumier ..."

Je ne pus m'empêcher de sourire et il me rendit mon sourire.

Alors je sentis mon cœur se gonfler à la vue de ce sourire magique qui laissait transparaître le jeune garçon vibrant de vie qui vivait toujours à l'intérieur du soldat endurci, transformé en gladiateur.

Ce jeune garçon vibrant de vie si semblable à celui qui, dans mes rêves, pataugeait dans le ruisseau.

"Tu as transporté beaucoup de brouettes de fumier? "

Maximus pouffa.

"Quelques unes. J'avais quelque expérience dans le nettoyage des écuries et, donc, j'ai vite été promu à une autre tâche plus importante."

Je levai un sourcil.

"Polir les armes et les armures. Ce fut réellement harassant."

Ce fut mon tour de pouffer et Maximus me pressa gentiment la main.

"Puis j'ai commencé mon entraînement de soldat "

"Quel âge avais-tu lors de ta première bataille?"

"20 ans et je fus blessé."

"Tu as eu peur?"

Maximus sembla soupeser la question tout en glissant son autre bras sous sa tête.

"Non, il y a eu des circonstances qui ont fait que ce fut différent des premières batailles pour les autres."

Je fronçai les sourcils devant cette phrase énigmatique mais, avant que je puisse poser la moindre question, Maximus ajouta "j'avais déjà testé un combat réel peu auparavant. Combattre un vrai ennemi n'était pas nouveau pour moi."

Le ton soigneusement neutre de sa voix me fit comprendre que bien avant d'être engagé dans son premier combat, il savait déjà ce que tuer quelqu'un voulait dire.

Combien c'est absurdement aisé quand c'est la chose juste à faire, que c'est le moment de le faire et quand c'est le seul choix possible.

Le silence tomba sur nous, un de ces silences intimes que j'avais appris à aimer et à chérir autant que les révélations spontanées et candides de Maximus.

Comme il continuait à caresser distraitement mes doigts de son pouce, j'eus envie de caresser sa peau nue et bronzée mais me retins de peur de le perturber alors qu'il était plongé dans ses pensées et ses souvenirs.

Alors je me contentai de le caresser des yeux. Et en faisant cela, mon regard se posa sur sa cuisse droite.

Avec sa jambe légèrement repliée, la cicatrice sur la face interne de celle-ci - cette cicatrice que j'avais découverte alors qu'il était endormi sur le divan - était clairement visible.

Me penchant, je suivis du doigt le contour de la vieille blessure. Maximus se laissa faire en restant immobile mais je pouvais sentir ses yeux fixés sur moi.

"Cela fait mal? " Demandais-je, mon doigt reposant sur sa chair chaude.

"Non. Plus maintenant. "

"Mais cela a fait mal ... "

"Oui."

Je resuivis la ligne tortueuse.

"C'était une vilaine blessure, n'est-ce pas?"

"Très vilaine. J'ai failli perdre la vie ..."

Sursautant, je levai les yeux sur lui.

"Et ce fut une des raisons pour lesquelles je n'ai pu répondre à ta lettre ... "

"Maximus... "

"La guerre se déchaînait partout en Germanie." M'interrompit-il. "Les tribus attaquaient les installations romaines depuis des mois, brûlant et saccageant tout, tuant des citoyens romains ... Je savais qu'ils préparaient un coup contre un camp plus important et j'avais parié sur Castra Regina (*) ... "

Maximus leva les yeux vers le baldaquin et se perdit dans sa contemplation avant de poursuivre.

"Mais j'avais tort car ils se dirigèrent vers Vindobona, où se trouvait ma forteresse ... et où se trouvait ma famille. Je revins juste à temps pour évacuer les civils et préparer la bataille ... qui fut sanglante ... je perdis de nombreux hommes et ... presque la vie ... "

Le ton de sa voix était si dépourvu d'émotions qu'il ne faisait aucun doute pourquoi cet épisode restait gravé dans sa mémoire.

Ce n'était pas le fait d'avoir été proche de sa fin qui l'accablait mais ce qui serait arrivé à sa famille, à ses hommes et aux personnes sous sa responsabilité s'il avait perdu la bataille.

"Nous étions en train de combattre pour garder notre position quand les renforts sont arrivés. Un groupe de germains entreprit de nous couper, moi et quelques uns de mes soldats, du reste de la légion..."

Les yeux de Maximus quittèrent le baldaquin pour se visser dans les miens. Et je pus voir que l'émotion qui ne transparaisait pas dans sa voix y brûlait littéralement.

"Ce sont de formidables combattants. La guerre coule dans leurs veines et ils ont l'avantage de leur taille ... si les tribus s'étaient entendues au-delà de leurs courtes alliances pour s'organiser en armée, Rome n'aurait pas eu la moindre chance contre eux ... "

Je ne pus que frissonner à cette idée. Depuis cent ans, les légions n'avaient connu que la victoire. Elles allaient d'un confins de l'empire à l'autre, matant les rebellions avec la même aisance et la même détermination que leurs semelles cloutées foulant l'herbe sous leurs pas. La puissance et la force de Rome avaient été bâties sur la force de ses légions et la conviction de leur invincibilité.

A Rome, la défaite n'est simplement pas envisagée car Rome est la lumière, la force et la loi qui régit le monde et tout et tous doivent se plier à sa volonté. Pourtant l'homme qui avait mené des soldats romains à tant de victoires, l'homme qui avait été le chef incontesté des forces de l'empire, l'homme qui aurait du gouverner Rome était homme assez pour oser prendre en considération la possibilité d'être vaincu.

"Je me demande ce que les sénateurs diraient s'ils savaient que leur empereur méprise des institutions romaines telles que l'esclavage et les jeux."

En esprit, je réentendis la voix enrouée d'un autre homme, assis sous une lumière médiocre, dans une tente militaire en Mésie. Un homme qui avait gouverné Rome et donc le monde mais qui avait été homme assez pour comprendre combien sa puissance était petite et son éclat pâle comparé à des choses comme la vie, le bonheur et l'amour.

Un homme qui avait été homme assez pour oublier la notion de sa propre grandeur et partager son esprit et son cœur avec une jeune esclave de 18 ans qui était aussi une prostituée.

"Ils tuèrent les soldats qui combattaient à mes côtés et se rapprochèrent de moi ..." Poursuivit Maximus qui semblait maintenant vouloir en finir avec son récit comme j'avais voulu absolument en finir avec le mien.

"Le sol était imprégné de sang et j'ai glissé ... Ils m'auraient transpercé si un jeune soldat ne s'était pas interposé me laissant les secondes nécessaires pour retrouver mon équilibre ... il fut atteint à ma place ... "

Maximus cligna à nouveau des yeux et je le vis presser fortement ses lèvres l'une contre l'autre dans sa lutte pour contrôler l'émotion violente qui lui étreignait le cœur. A défaut de pouvoir lui offrir un autre réconfort, je lui pressai la main.

"Il était jeune - à peine vingt ans - et avait grandi à l'armée où il servait avec son père qui était mon ingénieur en chef ... et aussi un bon ami. C'était son fils unique et il était si fier de lui ..."

Maximus déglutit péniblement quand le souvenir de cet ami qui avait perdu son fils le submergea.

Combien de fardeaux portait-il non seulement sur ses larges épaules mais aussi dans son cœur et son âme?

"Savez-vous combien de gens j'ai tués ou envoyés à la mort ? Savez-vous ce que tout ce sang et ces morts font à l'âme d'un homme ?"

Et, soudain, retentit l'écho de sa voix tout comme il y a six ans sous une tente en Mésie. Chaude et profonde devenant rauque sous l'angoisse et l'émotion pure, un homme qui était homme assez pour faire le deuil de sa propre innocence.

"Comment as-tu été blessé?"

Sous le coup de cette intense émotion, ma voix sonna faible et fragile, la voix de la petite fille que j'avais été il y a longtemps.

Maximus soupira profondément avant de se tourner vers moi.

"Le jeune Jonivus me donna les secondes dont j'avais besoin pour retrouver mon équilibre et un centurion amena une douzaine de soldats pour faire retraite vers une position plus sûre mais les germains savaient qui j'étais ou tout au moins ce que j'étais et ils n'étaient pas prêts à me laisser aller ... nous avons du nous battre tout au long du chemin ... les archers auxiliaires couvrant notre retraite. Pendant que je combattais un immense germain armé d'une hache, je me suis retrouvé dans le chemin et fut touché "

Je fronçai le sourcil d'étonnement.

"Tu veux dire que tu as été touché une flèche lancée par tes propres hommes?"

Maximus rit avec amertume.

"Les vraies batailles n'ont rien à voir avec les événements nets que rapportent les historiens. Il y a beaucoup de confusion et des accidents arrivent."

Je hochai la tête silencieusement, pleinement consciente qu'il n'y avait aucune possibilité que je comprenne vraiment ce dont il parlait mais, durant mes deux années passées au camp militaire en Mésie, j'avais appris une chose ou deux, la plus importante étant que les soldats n'aiment pas parler de ce qu'ils ont fait ou vu ou traversé durant les batailles.

Même pas à leurs camarades.

"C'était vraiment un coup de malchance car la flèche avait de puissants barbillons ... "

La confusion devait être lisible sur mon visage quand j'essayai d'imaginer ce qu'était une flèche à barbillons.

"C'est l'arme la plus mortelle utilisée par les archers auxiliaires romains." Expliqua Maximus, "Elle est conçue pour créer de gros dégâts. Quand tu essaies de la retirer tu ne fais qu'abîmer davantage la chair et créer d'autres dommages ... "

Je frissonnai.

"Les chirurgiens devaient la pousser à travers ma cuisse au risque de couper un nerf ou une artère importante ... guérir demanda beaucoup de temps et d'opium... "

"Oh, Maximus... "

"C'est bon, Julia... tout va bien ... "

Il pressa gentiment ma main avant de la porter à ses lèvres et de rincer ses yeux dans les miens.

Je frissonnai, à nouveau, sous la douce caresse de ses lèvres chaudes et légèrement moites et sous le râpement délicat de sa barbe mais plus encore sous le feu qui brûlait dans les profondeurs de ses prunelles couleur de mer.

"C'est après cette opération que j'en suis venu à comprendre combien tu avais du me détester."

Je devins attentive.

Le détester, lui?

De quoi parlait-il donc?

Pas de la lettre à coup sûr. Il l'avait reçue quelques jours avant la bataille et sa blessure et il m'avait fallu 2 ans pour finalement admettre qu'il ne me répondrait jamais.

"Opium." Dit-il en réponse à ma question non formulée.

"Tu as du me haïr pour t'avoir fait administrer de l'opium cette nuit là et je l'ai compris quand durant toute ma guérison ils m'en ont administré tant et plus."

Me laissant aller à un rire sans joie mais soulagé, je serrai sa main encore une fois.

"Tu as fait ce que tu devais faire." Dis-je. "Tu m'as protégée."

"Je suis désolé, Julia. Sur le moment, je n'ai pas pensé à autre chose."

Nous restâmes silencieux un moment, Maximus continuant à frotter mes articulations du bout de son pouce tandis que je cherchais frénétiquement comment éloigner la conversation d'un terrain aussi sensible.

"Combien d'années as-tu passées en Germanie?"

Maximus soupira.

Avant que j'aie le temps de me maudire de mon manque de présence d'esprit, il me répondit

"Trop... "

Il reprit la caresse de mes articulations du bout de son pouce.

"Ma légion fut cantonnée là très peu après que j'ai rejoint l'armée ... la Germanie fut mon quartier général pour le reste de ma vie et j'y demeurai, année après année, à l'exception d'absences occasionnelles ou de

voyages officiels ... "

Mais tu n'es jamais venu à Rome ... "

"Non"

Il n'ajouta pas "pas avant la défaite et l'esclavage " mais ces mots non prononcés flottèrent dans le silence qui s'ensuivit

"Comment c'est la Germanie?" Essayais-je encore.

Ce fut au tour de Maximus de froncer les sourcils.

"Tu as été en Mésie et tu en es revenue, Julia. Tu dois l'avoir vu par toi-même... "

Je haussai les épaules.

"A peine ... A chaque fois, les déplacements se firent dans la hâte ... et à chaque fois d'autres choses occupaient mes pensées ... "

Les yeux de Maximus s'adoucirent et leurs eaux se transformèrent en ce bleu vert chaleureux qui évoquait toujours pour moi ces océans lointains que mes marins sillonnaient et que je n'avais jamais vu.

Ces océans chauds et lointains que je rêvais de voir et de parcourir avec lui

"En hiver c'est sombre et effrayant," dit-il. "et froid. Très froid. Tu es entouré de forêts et tu sais que partout des ennemis te guettent, prêts à t'attaquer n'importe quand ... la terre gèle et tu frissonnes sous la tente peu importe le nombre de braseros que tu allumes ou le nombre de fourrures dont tu te couvres ... tu es réveillé au milieu de la nuit par le hurlement des loups affamés."

Maintenant, son regard était perdu dans le lointain, comme s'il contemplait ce pays froid et hostile qui avait été le sien de si nombreuses années, antithèse de cette terre chaude et fertile qui l'avait vu naître.

"Mais au printemps, quand les glaces fondent, tout change. Il devient vert et plein de vie, des ruisseaux le parcourent et il se couvre de fleurs et les montagnes prennent une étonnante teinte pourpre ... Il pourrait être magnifique mais ... le printemps ramène la guerre..."

Tout en parlant, la voix de Maximus s'adoucit comme s'il voyait la Germanie sous un autre jour. Comme si la distance qui l'en séparait maintenant lui faisait redécouvrir cet endroit qui avait été sa maison plus de la moitié de sa vie.

A l'écouter, il était facile d'imaginer la beauté sauvage de ce coin de l'empire même s'il était perpétuellement déchiré par une guerre sans fin.

Par contre, il était plus difficile d'imaginer qu'il n'était qu'un soldat endurci et non un homme éduqué car il utilisait des mots simples mais sublimes pour évoquer ce pays, lui qui n'était qu'un homme d'action et non un homme de lettres.

"Qu'as-tu découvert comme autres endroits?"

"Gaule... Bretagne... Mésie... "

"Comment est la Bretagne? "

"Pluvieuse, boueuse, brumeuse. Rien à voir avec l'Espagne. Ni même, avec le peu que j'en ai vu, avec l'Italie. Mais le vin est très bon et il y a des vignes ... (**) et les mines sont importantes pour l'empire."

"Je sais. Mes bateaux ramènent du plomb et du cuivre de Bretagne mais principalement du grain et même des huîtres de Rutupiae (***)..."

Les sourcils sombres de Maximus se froncèrent.

"C'est bizarre mais quand j'étais en Germanie, j'y pensais rarement. La Germanie était seulement l'endroit où j'étais caserné et où se trouvait mon devoir et où baisser sa garde entraînait la mort et, quand je revenais en Espagne, je faisais tout mon possible pour oublier cela mais quand j'étais en Afrique, j'ai pensé à la Germanie bien des fois... "

Mon cœur manqua un battement.

Il poursuivit son récit.

Et, dans sa voix, je ne décelai ni amertume ni ressentiment.

Pas même de la mélancolie.

Juste de la méditation et peut-être aussi de la perplexité.

"Peut-être est-ce parce que l'Afrique est si différente de la Germanie ... Le soleil y est sans pitié et il y a tellement de poussière ... Il y a peu d'arbres et encore moins de verdure ... Très peu d'eau mais beaucoup de bruit et de mouches ... Les montagnes sont rouges au lieu d'être pourpres... "

Le papillon reprit son envol et sa danse élégante juste au-dessus de la tête de Maximus, comme si la créature éthérée voulait étudier, en silence, l'homme couché sur le lit.

Pendant un moment, ses yeux suivirent les mouvements du papillon puis Maximus cligna des paupières comme un homme qui vient de se réveiller d'un sommeil profond et m'offrit un sourire en coin.

"Comment fais-tu cela, Julia? "

"Faire quoi? "

"Me faire parler. "

Soudain, ma gorge sécha.

"Je ne suis pas à l'aise avec les mots ..." Expliqua-t-il. "Je n'ai pas l'habitude de parler de moi-même mais ... d'une manière ou d'une autre, quand je suis avec toi, je parle toujours de moi et ... d'une manière ou d'une autre, cela me semble naturel ... J'ai plus parlé de moi en ces quelques jours que durant toutes ces dernières années ... "

"Je suis désolée." Balbutiais-je. "Je ne voulais pas te faire violence."

Le sourire de Maximus devint chaleureux et il embrassa à nouveau mes articulations, ses lèvres chaudes y reposant un peu plus que nécessaire pour un simple baiser. L'habituel délicieux petit frisson courut le long de mon épine dorsale et je sus que même si je devais passer toute ma vie à ses côtés, il me ferait toujours frissonner que ce soit sous son regard, ses lèvres ou ses mains.

"Shhh, Julia. Tout va bien. Comme je te l'ai dit, parler avec toi semble si naturel."

Mes yeux se remplirent de larmes et je lui rendis son sourire en tremblant légèrement devant cette reconnaissance si simple, si naturelle et si confiante d'un homme, homme assez que pour admettre ses propres sentiments.

"Il y avait seulement une autre personne capable de me faire parler de moi ..."

J'en oubliai de respirer.

Une autre personne?

Qui?

Le regard de Maximus s'était, à nouveau, perdu au loin, sans doute dans ses propres souvenirs. Et je me renforçai mentalement de crainte de voir mon propre élan brisé par la mention du nom d'Olivia. Ou pire encore, celui de Lucilla.

Maximus soupira.

Retenant toujours ma respiration, je me mordis la lèvre inférieure.

"Marc Aurèle."

Et je recommençai à respirer.

Et, tout en le faisant, je priai silencieusement Olivia de me pardonner cet accès de jalousie ... Olivia, pas Lucilla!

"Cela se passait de la même manière, je parlais et il me laissait parler. C'était tout simple. J'aimais lui parler. Cela me semblait naturel de raconter à Marc ce qui me passait par la tête."

"Il aimait parler avec toi aussi."

Cela capta l'attention de Maximus.

"Il me l'a dit cette nuit-là en Mésie."

Maximus pressa fermement ses lèvres l'une contre l'autre mais pas assez vite pour que je ne remarque pas qu'elles tremblaient légèrement. Je fis comme si je n'avais pas vu cet accès d'émotion et poursuivis. "J'aimais parler avec l'empereur aussi. Tu as raison. Il avait une manière de te mettre à l'aise même en des circonstances déplaisantes."

En esprit, je revis, le grand homme barbu, au port royal, habillé de pourpre et d'or, ses longs cheveux flottant ombrant ses traits patriciens dans l'éclairage maigre de cette tente qui avait été celle de mon maître.

Je revis cet homme prématurément vieilli et empathique qui portait le poids du monde sur ses épaules et qui aimait écrire et lire et philosopher et qui aimait aussi le fils d'un humble fermier espagnol comme s'il avait été le sien.

Cet homme qui avait donné sa liberté à une jeune esclave et putain illettrée de 18 ans et dont il avait été le confident pour une nuit.

"Quand les prétoriens m'ont emmenée à lui," dis-je, "j'étais terrifiée. Il était l'empereur et moi une esclave qui venait de tuer son maître. Mais il a été bon avec moi."

En esprit, je revis Marc Aurèle sourire gentiment à la jeune fille effrayée et balbutiante que j'avais été, ses perçants yeux bleus pleins de compréhension et de soucis

Et la bouffée de chaleur et d'affection que j'avais ressentie pour l'homme fatigué, sage et attentionné qui avait été l'empereur de Rome revint avec une force renouvelée.

"Il a été bon avec moi." Répétais-je. "Bon et attentionné et il m'a parlé de toi."

Maximus leva ses yeux - maintenant grand ouverts - et les plongea dans les miens.

"L'empereur m'a raconté comment vous vous êtes rencontrés en Espagne et tout au long de ces années et combien il avait été fier de te voir t'élever au sein de l'armée."

Je pouvais voir la boule se formant dans la gorge de Maximus et je ne pus avaler la mienne qu'avec beaucoup de difficultés avant de continuer mon récit.

"Et il m'a dit qu'il aurait préféré perdre son trône plutôt que de te perdre."

Marcus Aurelius Antoninus Augustus.

L'homme qui avait choisi Maximus comme seul héritier possible de sa grandeur et de sa compassion.

Et tous deux avaient été trahis par son propre sang.

Maximus avala convulsivement et écrasa ma main dans la sienne quand il ferma les yeux et respira profondément, luttant visiblement pour retrouver le contrôle des violentes émotions auxquelles il était en proie.

Il me faisait mal mais je n'essayai pas de me libérer. Au contraire, je serrai sa main moi aussi, aussi fort que je le pus, sachant par expérience ce que l'on ressent quand on a l'impression de se noyer et que l'on recherche aveuglément quelque chose pour se sauver.

"Il m'a fallu des années pour le comprendre." Dit Maximus, sa voix d'habitude forte et profonde rendue rauque et hachée par l'émotion,

"Cela m'a pris des années pour comprendre que je n'avais pas été simplement engagé dans l'armée et formé comme de nombreux autres jeunes mais que j'avais été éduqué pour quelque chose de spécial et que l'empereur avait toujours été derrière tout cela."

Voulant lui offrir toute la chaleur et le réconfort dont il avait tant besoin et ne sachant que dire, j'utilisai ma main libre pour gentiment caresser ses joues barbues.

Maximus continua à parler, broyant toujours ma main.

"Même quand je fus adopté par le sénateur, je n'ai pas compris. C'est seulement lors de cette dernière nuit dans la tente de Marc que j'ai compris, que j'ai tout compris."

Nous restâmes ainsi un long moment, le temps semblant suspendu, le silence interrompu seulement par les quelques bruits provenant du jardin. Sur le coussin où était aussi posée la tête aux cheveux sombres de Maximus, le papillon paon brun doré battait des ailes.

Petit à petit, Maximus se détendit et relâcha son emprise sur mes doigts puis il ouvrit ses étonnants yeux bleus.

Sans un mot, il tourna la tête et embrassa la paume de ma main. Sans un mot, je portais ses doigts à mes lèvres.

"Je ne parle pas facilement de moi non plus." Murmurais-je tout en posant nos doigts entrelacés contre mes seins et en les y laissant reposer contre ma chair. "Même pas avec Apollinarius. Non qu'il ne comprenne pas mais ... "

Maximus pencha la tête pour mieux me regarder.

J'inclinai la mienne, laissant mes longs cheveux couvrir ma face, la dissimulant ainsi à son regard perçant, ma longue chevelure dorée devenant un voile, une protection en quelque sorte comme le sont tous les voiles.

"Je peux tout lui dire mais parler avec toi, Maximus, c'est différent. Avec toi, j'ai vraiment l'impression que, quand je parle, j'abandonne le passé derrière moi."

Je levai la tête pour découvrir les yeux bleus verts de Maximus fixés sur moi.

"Merci, mon amour." Murmurais-je. "Merci de toujours me libérer."

Incapable de m'en empêcher, je baissai la tête et posai délicatement mes lèvres sur sa bouche si magnifiquement sculptée puis, avant qu'il ne puisse approfondir le baiser ou me prendre dans ses bras, je me redressai.

Maximus me laissa faire puis tendit la main et s'empara d'une longue boucle dorée. Il l'examina un moment avant de l'enrouler autour de son index calleux

"Tu sais, Julia, tu ressembles vraiment beaucoup à une sirène assise comme cela." Dit-il et son sourire toujours légèrement hésitant était néanmoins plein de soleil et de chaleur.

A ces mots, je me regardai et ne pus m'empêcher de légèrement rougir et de glousser.

Il avait raison.

Assise nue, sur le lit, avec mes cheveux épars couvrant ma poitrine et les jambes repliées sous mon

corps, je ressemblais très fort à une de ces créatures légendaires perchée sur un rocher.

"Et où as-tu voyagé, belle sirène?"

Je relevai les sourcils.

"Ta lettre." Précisa Maximus. "Dans ta lettre tu dis que tu réfléchissais à un voyage."

"Oh."

A cette nouvelle mention du contenu de ma lettre et, donc, à cette nouvelle reconnaissance de la précision avec laquelle il s'en souvenait malgré le temps passé et le fait qu'il ne m'ait jamais répondu, je baissai la tête, à nouveau, afin de camoufler cette nouvelle montée d'émotion violente qui me submergeait.

Et, faisant cela, je ne pus m'empêcher de m'interroger sur ce que cette lettre avait vraiment signifié dans sa vie en dehors des ennuis qu'elle lui avait apporté avec Olivia.

Lui avait-elle apporté quelque chaleur et réconfort dans sa vie solitaire de soldat?

Lui avait-elle rappelé des souvenirs qu'il chérissait en secret tout comme moi je les chérissais?

Notre brève rencontre avait-elle signifié plus pour lui qu'il n'avait jamais osé l'admettre?

Plus même que je n'aurai jamais osé l'espérer?

"Oh." Répétais-je en me forçant à me tirer de mes rêveries. "Non, pas vraiment. J'ai très peu voyagé à l'exception de ce séjour en Mésie. Une fois, j'ai été jusqu'à Bauli et je me suis aussi déplacée, en compagnie d'Apollinarius, jusqu'en Campanie. Et une autre fois, j'ai été à Naples pour affaires. Ma vie se déroule essentiellement entre Rome et Ostie."

"Pourquoi la Campanie?"

"Apollinarius a une ferme là-bas."

Maximus arqua ses sourcils, interrogateur.

"Vraiment?" Demanda-t-il. "Ton ami ne ressemble pas à quelqu'un qui possède une ferme."

"Mais il en a une très belle et il l'apprécie beaucoup." Répliquais-je sur un ton de défense, du moins il sonna tel à mes oreilles.

"En fait, il ne s'engage pas dans les tâches de la ferme mais il y fait paisible et il aime profiter de la vie rurale de temps à autre. Apollinarius y va chaque année pour son anniversaire et je l'accompagne car j'aime cette ferme aussi."

"Il est très important pour toi n'est-ce pas?"

J'acquiesçai

"Personne ne peut espérer un meilleur ami. Il m'a éduquée et s'est occupé de moi et il est toujours là quand j'ai besoin de lui."

Maximus sembla soupeser mes mots un moment.

"Tu veux dire que tu lui fais confiance?"

J'acquiesçai à nouveau

"Alors je suis heureux qu'il soit là."

"Tu peux lui faire confiance aussi, Maximus"

Il sourit mais ne dit rien.

"C'est vrai." Insistais-je. Même si je savais que le fossé entre les deux hommes les plus importants de ma vie était presque comblé, je sentais aussi qu'il y avait encore quelque chose qui empêchait de le fermer tout à fait et je voulais qu'ils se rapprochent l'un de l'autre rapidement.

"Alors, il est bon de savoir qu'il y a quelqu'un en qui tous les deux nous puissions avoir confiance."

Le silence tomba sur nous à nouveau.

La resplendissante lumière rose de l'aube avait pâli pour prendre une splendide teinte nacrée annonciatrice d'un parfait matin d'été.

Elle s'insinuait à travers l'arcade qui ouvrait sur la terrasse, transformant les rideaux qui nous entouraient en une mousse soyeuse et translucide.

Et je ne pus m'empêcher, à nouveau, d'évoquer la sirène de la chanson grecque, cette sirène qui était tombée amoureuse du superbe marin qu'elle avait sauvé lorsque son bateau avait fait naufrage en l'emmenant loin de la mer écumeuse.

"Julia?"

La voix de Maximus me ramena à la réalité.

"Voudrais tu me montrer tes somptueuses écuries?"

Je ris.

"Oui et aussi la ferme. Le chemin est idéal pour une chevauchée paisible."

Maximus releva un sourcil.

"Une chevauchée paisible? Je pensais que tu ne montais pas des juments grasses et lentes mais de grands chevaux plein de fougue." Me taquina-t-il.

Inconsciemment, je redressai le dos.
"C'est un défi, Général?"
Maximus m'envoya un sourire de prédateur.
"Pourquoi pas, Madame?"

Je pus sentir que mon propre sourire devenait féroce.
Parier avec Apollinarius était amusant mais il n'était pas de taille quand il s'agissait de chevaux. Par contre, Maximus était un cavalier né.
"Alors," Dis-je en articulant soigneusement chaque mot, "nous ferons une chevauchée paisible jusqu'à la ferme et puis nous rentrerons par le chemin de la plage "
"Pour?"
"Pour voir ce que je peux entreprendre pour faire disparaître tes à priori sur mes compétences de cavalière."

Nous rîmes à l'unisson mais l'éclat dans ses yeux me raconta qu'il valait mieux que j'excelle car Maximus ne me laisserait pas simplement gagner sous prétexte que j'étais une femme. Et je n'en aurais pas voulu car ce que je voulais c'était partager avec lui l'excitation et la passion d'un galop endiablé dans les vagues.

Maximus jeta un bref coup d'oeil au ciel à travers les fins rideaux.
"Il va faire chaud." Commenta-t-il.
"Oui, on devrait y aller si on veut arriver à la ferme avant qu'il ne fasse torride."

Mais nous ne bougeâmes ni l'un ni l'autre car nous n'étions pas vraiment prêts à quitter le doux sanctuaire qu'était mon lit à baldaquin.
"Maximus, tu as envie de pêcher? "
Il cligna des yeux.
"A l'étang? "
J'éclatai d'un rire nerveux.
"Non, pas à l'étang! Ces pauvres poissons sont si gras et si lents qu'ils n'auraient aucune chance contre un homme comme toi. Mais il y a un petit ruisseau à l'arrière de la ferme et j'ai entendu que les prises y sont bonnes ... les enfants des travailleurs y vont pêcher et il m'est apparu que tu pourrais aimer y aller aussi."

Maximus sourit.
"A moins que tu ne veuilles absolument manger du poisson et que ton cuisinier en soit dépourvu, je préférerais laisser cette activité aux enfants."
Je ris, à nouveau, mais cette fois sans la moindre pointe de nervosité.
"J'adore manger du poisson et donc mon cuisinier n'en est jamais à court. De plus, il y a un grand marché de poissons à Ostie."

"Bien." Dit-il et m'envoyant son sourire le plus éblouissant, "Je n'avais pas en tête de pêcher pour te nourrir, je préférerais continuer à t'apprendre à nager."
A la simple mention des leçons de natation, ma peau frémit.
"Je peux flotter." Insinuais-je.
Le sourire de Maximus se fit insolent.
"Tu l'as dit toi-même!" Protestais-je même si je ne savais pas pourquoi je protestais.
Maximus fit courir sa main le long de mon bras nu et le frémissement qui le parcourait se transforma en traînée de feu.
"Vraiment?" Demanda-t-il tout en caressant ma peau, pleinement conscient de ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait. "Bon, peut-être que tu peux mais il y a encore du chemin avant que tu ne puisses nager correctement."

Il leva les yeux vers moi et, à la vue du feu qui hantait ses prunelles aigues marines, j'en oubliai ce que je voulais dire.
"Il va faire chaud." Répéta-t-il pendant que le bout de ses doigts jouait délicatement sur la peau sensible de mes poignets. "On devrait y aller."
"Oui." Parvins-je à articuler avant d'essayer de me lever.

Les doigts de Maximus se refermèrent autour de mon bras.
Viens ici," Souffla-t-il.
Et je me retrouvais étendue sur sa vaste et chaude poitrine.
Surpris et indigné, le papillon fonça une fois de plus vers la sécurité du baldaquin.
Trop absorbé l'un par l'autre, nous n'y prêtâmes pas la moindre attention.
Viens ici." Répéta-t-il.
Et je me noyai dans les profondeurs marines des yeux de Maximus.

(*) Castra Regina: nom latin pour la cite allemande de Regensburg.

(**) Au deuxième siècle AD, le temps en Europe était plus doux que de nos jours. Les chroniques des conquêtes de la grande Bretagne par Jules César et d'autres empereurs romains comme Claude ou Septime Sévère décrivent le pays comme fertile et aux moissons si abondantes que le blé anglais est considéré comme 'le meilleur après l'égyptien'. Au 11^{me} siècle, un important changement climatique intervint et les hivers devinrent plus froids et plus rigoureux entraînant une adaptation de la végétation.

(***) Rutupiae: nom latin pour la ville anglaise de Richborough.

L'écurie – 180 A.D.

Les mains de Maximus glissaient lentement sur le ventre gonflé de la jeune jument tandis que dans sa concentration il fronçait les sourcils.

Luna frissonna et roula des yeux.

Sempronius resserra son emprise sur les rênes.

Je retins ma respiration.

Ayant tout oublié sauf le poulain en train de grossir dans le ventre de Luna, le visage de Maximus était indéchiffrable, ses yeux grands ouverts ne regardaient rien de précis, seules ses mains traçant le contour des formes de la petite bête lovée dans le ventre de sa mère semblaient vivantes.

La jument frissonna, à nouveau, et se débattit pour se libérer.

Quand Sempronius resserra sa prise pour la seconde fois, elle laissa échapper un doux hennissement.

Dans mon dos, les autres chevaux, renâclaient et piétinaient en réponse et Fulmen hennissait bruyamment, un son haut laissant percevoir une détresse qui faisait écho à celle de sa dame.

Maximus cligna des yeux puis fronça encore davantage les sourcils alors que ses mains couraient, une fois de plus, sur le ventre de Luna qui frissonna derechef.

Le large visage couleur d'ébène de Sempronius était aussi indéchiffrable que celui de Maximus mais je pouvais y lire des signes de tension provenant des efforts qu'il devait faire pour contrôler la pouliche nerveuse.

Il aimait les chevaux et tous lui étaient précieux. Non seulement il partageait mes soucis en ce qui concernait Luna mais aussi il se sentait responsable de l'incident qui l'avait amenée à se retrouver grosse précocement. Bien que Fulmen nous ait offert, à maintes reprises, ses capacités à échapper à ses maîtres, Sempronius se blâmait pour l'état dangereux dans lequel se retrouvait la pouliche et je savais qu'il craignait de la perdre autant que moi.

"Bientôt..."

La voix basse et grondante de Maximus nous fit tous les deux sursauter.

Son regard était toujours aussi lointain tandis que ses mains se déplaçaient une fois encore sur le ventre distendu couleur gris argent.

"Bientôt..." Répéta-t-il, "Cette nuit ou ... demain ... "

Il cligna, à nouveau, des yeux et leur teinte aigue-marine retrouva sa chaleur habituelle sous l'influence de son sourire doux et juvénile.

"Le poulain est en bonne place. Il ne devrait pas y avoir de problèmes ..."

Sempronius se relaxa visiblement.

Semblant calmée par sa voix, Luna renâcla.

Et je me rappelai de respirer.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand nous finîmes par nous diriger vers l'écurie. Quitter le confort et l'intimité de mon lit s'était avéré plus difficile que ce que j'avais escompté.

Et alors que, main dans la main, nous nous hâtions de traverser les jardins, mon corps continuait de frissonner au souvenir du sien.

A mon grand désappointement, il avait refusé de partager mon bain matinal pour, enveloppé dans sa robe de chambre couleur de lie de vin, se précipiter dans la deuxième chambre à coucher en marmonnant quelque chose que je ne compris pas.

Je fronçai les sourcils devant cette preuve renouvelée de pudeur masculine puis je perçus mon reflet dans le miroir poli et ... je ne pus m'empêcher de sourire.

Je ne pus m'empêcher de sourire au reflet de la femme que me renvoyait la surface métallique et froide.

C'était la même femme, au visage tout en courbes et méplats, à la peau crémeuse et aux immenses yeux bleus dont les traits étaient soulignés par une cascade de boucles rousses mais, tout comme ma chambre à coucher était à la fois la même et différente, mon visage lui aussi était différent.

Ce n'était plus celui de la beauté froide et sculpturale qui tenait les gens à distance ni même celui de la déesse voluptueuse aux traits artistement soulignés de maquillage qui, habillée d'une tunique vaporeuse aux tons marins, avait tenté, en vain, de séduire Maximus

Non c'était celui resplendissant d'une femme heureuse qui se sait aimée. Mes lèvres étaient légèrement gonflées, mes yeux semblaient plus lumineux et ma peau rayonnait.

Je touchai légèrement ma bouche et le sourire dans le miroir s'agrandit.

Gloussant comme une gamine, je tournai le dos au miroir et me ruai vers la salle de bain.

L'écurie était à l'arrière de la villa.

Elle s'ouvrait sur une immense cour tapissée de sable qui était déserte à cette heure de la journée car les chevaux étaient déjà rentrés dans leurs stalles pour le repas de la mi-journée et pour échapper à la chaleur de plus en plus présente.

Je pouvais entendre les voix des garçons d'écurie qui étaient à l'ouvrage au-delà de la barrière mais ne pus voir personne aux alentours.

Il ne s'agissait pas du bâtiment construit par les précédents propriétaires pour abriter leurs chevaux mais bien de celui que mon mari avait fait construire des années avant notre mariage.

A cette époque, Marius Servilius jouissait d'une excellente santé et était homme à apprécier un bon cheval et une longue chevauchée.

A cette époque aussi, il avait découvert les compétences médicales d'un esclave africain, jusqu'alors employé au chantier naval, pour les animaux blessés et c'est ainsi que Sempronius était arrivé à la villa où il lui avait confié le soin et le bien être des nombreux animaux.

C'était une solide bâtisse rectangulaire avec deux énormes portes qui s'ouvraient sur les petits côtés et une rangée de fenêtres qui garnissait les longs côtés.

A sa vue, Maximus, inconsciemment, accéléra le pas. Et quand nous fûmes plus proches, je pus voir ses yeux s'agrandir quand il découvrit avec quel soin elle avait été conçue et bâtie, les murs épais et chaulés lui permettait de rester fraîche en été et chaude en hiver.

J'étais sur le point de faire un commentaire le concernant quand nous entrâmes presque en collision avec un garçon d'écurie qui venait de franchir la porte en poussant une charrette débordante de fumier.

Surpris, le garçon perdit le contrôle de son engin et le contenu malodorant menaça de glisser pour se répandre sur mes pieds chaussés de sandales.

Rapide comme l'éclair, Maximus évita la catastrophe en glissant un bras autour de ma taille. Il me souleva sans le moindre effort, me déposa de l'autre côté, le souffle coupé et, dans le même temps, essaya de stabiliser le panier empli des pommes que je venais de cueillir en traversant le verger.

Surpris par notre soudaine apparition, la prompt intervention et le flot de tissu de ma tunique, le garçon tenta de stabiliser la brouette et son chargement ce qu'il parvint à faire sans trop grosses conséquences.

Essoufflé par l'effort, le garçon leva les yeux sur nous et devint cramoisi.

Il s'agissait, bien sûr, de Simacus.

Je mordis l'intérieur de ma joue pour éviter d'éclater de rire et je sentis le bras de Maximus toujours posé sur ma taille trembler légèrement dans l'effort qu'il faisait pour camoufler son propre amusement.

"Bonjour, Simacus." Dit-il d'un ton engageant et le visage du garçon en devint violet.

"Ahhh... B b'jour, Gé-né-ral..." Bégaya-t-il.

Maximus inclina légèrement la tête puis releva un sourcil.

Simacus pâli puis croassa, "B-B-j-jour, Do-mi-na..."

Me mordant toujours l'intérieur de la joue, je ne répondis pas.

Les doigts de Maximus se tortillèrent vers mon ventre, menaçant de le chatouiller

"Bonjour, Simacus." Dis-je et le ton de ma voix me parut, contre toute attente, suave à mes propres oreilles. Les doigts s'arrêtèrent et je me promis de me venger.

"Comment vas-tu?" L'interrogea Maximus, sans donner l'impression de remarquer la mine déconfite du garçon et sans se soucier de l'image qu'il donnait, homme grand, costaud et si viril avec pendant au bout de la main un petit panier on ne peut plus féminin et plein de pommes

"B-Bien, Gé-né-ral..."

"Parfait," dit-il, "tu aimes ton nouveau travail?"

La glotte de Simacus fit un aller retour visible.

Il était probable que jamais personne ne lui avait demandé son opinion sur quelque chose.

La surprise rendit le garçon encore plus maladroit que sa propre jeunesse.

"O-Oui ..."

Maximus posa sur lui ce regard pensif et pénétrant à la fois qu'il avait du offrir aux milliers de nouvelles recrues qu'il avait côtoyées tout au long de sa carrière.

Il redevint cramoisi.

"Quel âge as-tu, Simacus?"

"14." Balbutia ce dernier, d'un ton plus ferme.

Le regard de Maximus se durcit.

"Dans deux mois ... j'aurai quatorze ans dans deux mois, Général." Corrigea de lui-même Simacus avant d'essuyer la sueur qui perlait sur le bout de son nez de sa main droite.

Le mouvement mit en péril l'équilibre précaire de la brouette et le chargement malodorant menaçait une fois de plus de se répandre.

Il faut porter au crédit de Simacus qu'il parvint à maîtriser la brouette avant que le fumier ne glisse sur le sol.

Quant à Maximus, à part un léger resserrement de son bras autour de sa taille et un discret demi pas en arrière, il fit mine de n'avoir rien remarqué.

"Quatorze." Répéta-t-il. "Ça fait presque de toi un homme ... tu devrais peut-être commencer à penser à ce que tu vas faire de ta vie ..."

Peut-être était-ce du à la nouveauté d'être considéré comme un homme, même un très jeune homme ou peut-être que Sterculinus – le dieu de la fertilisation – pris de pitié, le lui souffla-t-il à l'oreille toujours est-il que Simacus déposa la brouette sur ses pieds avant de continuer à parler.

Le chargement puant fut enfin stabilisé.

"Je pensais à ..." Commença le garçon avant de se mordre la lèvre inférieure.

"Oui?"

Simacus hésita mais l'attitude encourageante de Maximus lui fit surmonter sa réticence à exprimer à haute voix ses pensées.

"Je pensais ... à l'armée ..."

Surpris de sa propre audace, le garçon en devint muet et regarda sa nouvelle idole d'un regard de chiot quémandeur.

Maximus sembla soupeser ses mots.

"Être soldat est une profession honorable," acquiesça-t-il. "mais c'est aussi une tâche dure et solitaire ... si tu rejoins les légions, tu seras envoyé à l'étranger ... j'étais un peu plus âgé que toi quand j'ai marché vers la Germanie avec la mienne ... et je ne suis retourné à la maison qu'une dizaine d'années plus tard ..."

Les yeux de Simacus se transformèrent en soucoupes.

"Vous avez été en Germanie? Vous avez combattu les barbares? Vous en avez tué beaucoup?"

Maximus hocha la tête en même temps qu'un léger voile de tristesse obscurcissait sur ses traits.

Voyant cela, je fronçai les sourcils mais Simacus était trop jeune pour s'apercevoir d'un changement aussi subtil.

A quatorze ans, verser le sang est une perspective exaltante pour un garçon qui n'a connu que les limites contraignantes mais protectrices de la vie de famille. De plus, converser d'égal à égal avec un général romain victorieux était quelque chose dont peu de jeunes hauts gradés pouvaient se vanter.

"Je voudrais aller à l'étranger ... voir le monde ..."

"Bien, si tu songes à l'armée, tu ferais mieux de te décider rapidement ..."

Une ombre passa sur le visage enthousiaste du garçon.

"Il y a un problème?" Demanda, avec tact, Maximus.

"Eh bien..." L'expression de Simacus suggérait qu'il était en train de débattre sur la sagesse de confesser à deux étrangers sa participation dans un complot contre le trône.

Il fronça les sourcils, prit une profonde inspiration puis

"Ma mère ... eh bien, elle..."

Les sourcils de Maximus s'élevèrent majestueusement sur son vaste front

Je fis de mon mieux pour paraître m'intéresser à la clôture.

"Ma mère..." Reprit Simacus avant d'hésiter puis de finalement jeter d'une voix de conspirateur mâle parlant à un autre mâle. "Vous connaissez les femmes!"

Ses mots avaient à peine quitté sa bouche que Simacus se rendit compte de son erreur.

Décidant que tout compte fait la discussion qui se déroulait à mes côtés était infiniment plus intéressante que la clôture, je me retournai pour découvrir une face couleur prune et deux yeux sombres tellement dilatés qu'ils semblaient prêts à jaillir de leur orbite.

"Non, Simacus." Dit Maximus cordialement. "Je ne connais pas les femmes. J'ai quelques années de plus que toi et, grâce aux Dieux, je ne les connais pas. Mais je peux au moins dire que ce sont des créatures magnifiquement charmantes et braves. Elles sont aussi généreuses et aimantes. Peux-tu imaginer à quel point notre vie serait dure sans leur présence, sans mentionner le fait que l'on s'ennuierait ferme?"

Simacus était suffisamment âgé pour être intéressé par le mystère féminin et pourtant encore jeune assez pour le trouver terrifiant, spécialement en présence d'une représentante accomplie de l'espèce.

Il parut un instant perplexe puis me jeta un rapide coup d'œil.

Je lui offris délibérément un sourire non sincère.

Il eut un mouvement de recul.

Fidèle à la solidarité masculine, Maximus vint à la rescousse de son futur camarade d'armes.

"Je suppose que ta mère ne veut pas que tu t'en ailles ... c'est compréhensible. Qu'en pense ton père?"

"Il est mort quand j'avais deux ans. Mon... beau-père ... est son troisième mari ..."

Ce fut mon tour de lever les sourcils. Je connaissais l'homme. Il faisait partie des nombreux esclaves de maison de mon mari. Après avoir reçu sa liberté, il avait choisi de rester à la villa, et travaillait à l'entretien - sempiternel - de la propriété. Deux ans plus tard, il avait demandé la permission d'emmener une épouse à la propriété et s'était installé dans une petite maison au-delà du bâtiment principal de la villa.

Je me rappelais vaguement que la femme bavarde du verger venait de Rome.

"Désolé pour ton père," dit Maximus simplement en regardant le garçon avec sympathie, "chaque homme devrait pouvoir voir sa descendance grandir. J'ai perdu le mien quand j'avais 8 ans."

Simacus hocha simplement la tête, l'air sérieux, un geste si adulte chez un garçon si maladroit.

La femme, rencontrée au verger, l'avait comparé à son défunt père qu'elle avait décrit comme 'inutile'.

Quels qu'aient pu être ses défauts - et les Dieux savaient qu'il devait probablement en avoir plus que ceux que l'on pouvait remarquer d'emblée - Simacus ne me paraissait pas inutile pas plus que paresseux d'ailleurs.

Je me demandai brièvement quelle sorte d'homme était son beau-père. Il n'était pas nécessaire d'être démoniaque pour faire un mauvais beau-père

La paternité n'est jamais aisée et certains hommes ne savent comment éduquer un enfant alors ... quand il ne s'agit même pas d'un des siens.

Vaguement irritée, je me rendis compte que je n'arrivais pas à me rappeler si le couple avait des enfants à lui ou non.

Je ne fais pas partie de ce genre de femme qui se considère tellement supérieure à ses serviteurs qu'elles ne s'informent pas de leurs vies ni de leurs présences ou absences mais j'avais beau essayé de tout retenir, ils étaient vraiment trop nombreux à la villa.

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire." Déclara Maximus de ce ton ferme et bas qu'il avait du employer des milliers de fois devant ses soldats durant une décade de commandement.

Simacus bomba le torse et inconsciemment raidit le dos.

"Être soldat est une profession honorable," continua-t-il, "et il n'y a rien d'anormal à rechercher dans l'armée la chance d'une vie meilleure ..."

Sa voix s'éleva légèrement pendant que Simacus rayonnait.

"Ce qui est honteux c'est de prêter, à la légère, le serment de servir Rome ou de chercher à s'échapper de sa maison ..."

Simacus essayait de ne pas perdre contenance sous le regard ferme de Maximus même s'il était visible qu'il flanchait.

Il y avait de la droiture en cela.

Personne ne pouvait en douter.

Mal aiguillé et sous-estimé mais honnête néanmoins.

"Seuls les hommes sans honneur prêtent serment à la légère. Tous les serments sont sacrés. Absolument tous Mais ceux incluant nos devoirs vis-à-vis de la famille et du pays sont spécialement importants ..."

Simacus baissa les yeux mais pas assez vite que je n'ai le temps de le voir se mordre la lèvre inférieure Maximus le vit aussi mais ses années de commandement lui avaient appris qu'il y avait mieux à faire que de souligner le tourment intérieur d'un jeune garçon en présence d'une femme.

Le silence se fit durant un moment. Simacus se balançait d'un pied sur l'autre ainsi que le font les hommes – quel que soit leur âge – quand ils se sentent dans une situation inconfortable.

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire même si ce n'est pas ce qu'il a envie de faire"

Etonnée, je me tournai pour regarder Maximus.

Parlait-il à l'enfant ou à lui-même?

Ou était-il en train de m'expliquer de manière détournée ce que son honneur, ses devoirs et ses serments ne lui permettaient pas d'énoncer à voix haute ?

Était-il en train de me dire que s'ils ne le tenaient pas, il aurait accepté mon offre d'une nouvelle vie à mes côtés quelque part loin de Rome?

Que le véritable souhait de son cœur était de rester avec moi même si l'honneur et le devoir le poussaient à la revanche et à une mort certaine?

Le visage de Maximus n'exprimait rien de cela, c'était l'expression indéchiffrable d'un commandant parlant fermement à une nouvelle recrue devant encore faire ses preuves dans la bataille et apparemment inconscient de tout et de tous.

Un homme doit faire ce qu'il a à faire.

Ce fut mon tour de me mordre la lèvre inférieure.

"En parlant de devoirs, Simacus, tu ferais mieux de retourner aux tiens avant que le maître d'écurie de Dame Julia ne se fâche contre moi de te faire la causette sous le soleil."

A la mention du titre de Sempronius, Simacus se redressa comme le soldat qu'il voulait être.

En dépit de la tension, je sentis un sourire sur le point de fleurir sur mes lèvres.

Il n'y avait rien de cruel à faire mention du Nubien qui dirigeait mes écuries d'une poigne de fer et une dignité que de nombreux rois lui eussent enviée.

C'était juste sa taille et son refus de toute discussion futile, de toutes futilités en général.

Rappelé à ses devoirs, Simacus pris les bras de la brouette et se prépara à nous quitter mais ses yeux allaient de Maximus à moi tandis qu'il essayait de savoir s'il était congédié ou non et surtout qui était en charge de le faire.

Je pris pitié du garçon dégingandé.

"Sais-tu où se trouve Sempronius?" Demandais-je

"Oh... Il.. il... il a amené un cheval chez le maréchal ... ferrant ... il voulait qu'un des fers soit re...re...mis ... " Bégaya le garçon, trébuchant sur le mot ou peut-être à la pensée de ce qui se passerait au peu soigneux maréchal ferrant aux mains de Sempronius.

Le nubien ne connaissait qu'une seule manière de faire les choses et c'était de les faire à la perfection. Ceux qui ont cette vertu précieuse ne sont guère enclins à tolérer les faiblesses des autres. Et le maréchal ferrant était connu pour s'enfiler l'une ou l'autre coupe pendant qu'il suait au-dessus de sa forge. Le fait que le maître d'écurie ait emmené le cheval jusqu'à l'atelier personnellement au lieu d'envoyer un de ses aides pour une tâche somme toute mineure indiquait que cela n'allait pas se passer aisément.

"Si jamais tu le vois," dis-je, "informe Sempronius que le Général Maximus est ici pour inspecter Luna et que nous souhaiterions qu'il soit présent."

"Est-ce qu'elle va bien? Je veux dire la pouliche. Je..." Prenant conscience de sa bévue, Simacus s'arrêta au milieu de sa phrase mais pas avant que je ne distingue du souci dans sa voix et une étincelle d'angoisse dans ses yeux sombres.

Il aimait son sale chien assez pour affronter l'inconnu aux mains du maître d'écurie et, en dépit de sa nouveauté comme lad, il aimait la jeune pouliche enceinte et se souciait d'elle.

Triste garçon ou non, cela parlait en sa faveur car la compassion et la générosité sont aussi importantes que la bravoure et l'intelligence.

Parfois davantage encore.

Avant même de m'en rendre compte, je lui envoyai un petit sourire réconfortant.

"Le général s'y connaît en chevaux et j'ai demandé son opinion. Il aidera Luna au mieux ..."

Le garçon lança un regard vers Maximus qui contenait un tel espoir et une telle admiration renouvelée que je ne pus que me rappeler mon propre espoir que sa force et son assurance soient suffisantes pour sauver une petite pouliche, à la grossesse trop précoce, et son bébé.

Mon sourire s'élargit et devint plus chaleureux.

D'un signe de la tête, je congédiai Simacus et quand le garçon rougit, à nouveau, je ne pus m'empêcher de me demander si c'était d'embarras et si le commentaire de Maximus sur les femmes et leurs mystères avait quelque chose à voir avec la couleur de ses joues.

Quand Simacus et sa cargaison puante eurent disparu, je me tournai vers Maximus et essayai de reprendre le petit panier.

L'amusement teinta les profondeurs de ses yeux étincelants tandis qu'il évitait mes assauts.

"Comment ce fait-il que je me retrouve toujours en train de te sauver de Simacus ?" Demanda-t-il.

"Avec ou sans son horrible chien, ce gamin est dangereux." Déclarais-je, essayant toujours de m'emparer du panier.

Maximus m'évita, à nouveau, et ouvrit la marche m'entraînant vers l'enclos.

"Ainsi donc l'inestimable Simacus voudrait s'essayer à jouer au soldat ..." Dis-je en pressant le pas pour rester à sa hauteur.

"Peut-être."

Malgré ses yeux souriants son ton ne dévoilait rien.

Cela éveilla ma curiosité.

"Mais s'il le veut il le sera, non?"

"Non."

Sa négation fut aussi surprenante que l'impassibilité du ton de sa voix.

"Non?"

"Non." Répéta-t-il. "Il est trop petit pour son âge et pas assez fort. Il est brave mais ce n'est pas un guerrier. Peut-être trouvera-t-il une place parmi les auxiliaires mais je doute qu'il ait la moindre capacité pour cela. Il pourra toujours trouver une place avec l'un des artisans qui travaille pour la légion ou peut-être deviendra-t-il le serviteur d'un officier ..."

"Mais?"

Maximus s'arrêta et se tourna vers moi.

"Simacus ne pourrait se contenter d'être un serviteur car il le ferait mal. Il a toujours rejeté la notion de ..."

Je me sentis curieusement désappointée.

Simacus n'était pas particulièrement sympathique mais il était jeune et vulnérable.

Et il était évident qu'il voulait une autre vie, une vie meilleure.

A mes yeux cela méritait le respect.

L'armée aurait été un endroit idéal pour une existence insatisfaite. L'empire avait toujours besoin de soldats et Rome prenait soin de ceux-ci.

Dans l'armée il aurait eu des amis et, peut-être même des frères, de la discipline et un salaire, de la nourriture, des soins et aurait été instruit.

Il n'aurait pu être plus que centurion mais il aurait eu un but. Et s'il s'arrangeait pour survivre aux 20 années de service, il aurait eu une pension et aussi une femme et des enfants et un terrain où s'installer. S'il était estropié, il aurait été honorablement déchargé et pensionné et même s'il mourrait à la guerre, il aurait eu des funérailles décentes et son esprit aurait été rejoint par ceux de générations de légionnaires tombés pour la grandeur de Rome.

En tous cas et d'une certaine manière, on s'en serait souvenu et sa mémoire aurait été honorée.

Pour un pauvre garçon anonyme comme lui c'était le plus proche de l'éternité qu'il pouvait espérer.

"Par contre," poursuivit Maximus, "si quelqu'un prend le temps de le comprendre et de l'entraîner, il deviendrait le plus loyal et le plus fidèle des serviteurs ... à partir du moment où il ne serait pas considéré comme tel...."

Les paroles de Maximus m'étonnèrent encore plus que le commentaire dénué de passion sur le peu de chances de Simacus de rejoindre les rangs de l'armée.

Mais ce qui était encore plus déstabilisant était le fait qu'il avait raison .

Totalement raison.

Comme Marc Aurèle, le Général Maximus Decimus Meridius était un fin connaisseur de l'être humain.

"Simacus sait déjà ce que c'est d'être responsable de quelqu'un..." Dit-il doucement, "Maintenant, il a besoin d'apprendre la valeur de la discipline et, ensuite, qu'on lui donne une fonction. Il ne connaîtra sa vraie nature que quand il aura sa chance d'avoir des responsabilités ..."

Je laissai passer un battement de cœur avant de répondre.

Maximus poursuit du même ton doux.

"Se sentir responsable et prendre soin de quelqu'un ou de quelque chose est ce qui crée un homme et non sa capacité à se servir d'un glaive..."

Pendant qu'il parlait, je le vis en esprit.

Maximus à huit ans.

Abandonné à lui-même suite à l'incendie qui avait détruit sa ferme et sa famille. Emmené à la ferme de son grand oncle loin des terres fertiles où il était né.

Enlevé à son enfance heureuse et aux souvenirs de sa famille, au rire de son frère, à la chaleur de sa mère et aux soins de son père.

Emmené dans une famille qui n'avait ni le temps ni l'espace, ni la nourriture ni l'amour pour un grand garçon, fort et sérieux mais étranger à son propre sang.

Un garçon devant se défendre seul face au travail et aux responsabilités au lieu de pouvoir s'ébattre et nager et jouer et pourtant accomplissant ses devoirs sans plaintes.

Maximus, huit ans, et déjà un homme.

Quand je parlai à nouveau ma voix était un peu rauque car ma gorge était nouée par l'émotion.

"Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'avoir été choisie volontairement pour cette tâche?"

Maximus sourit timidement.

"L'homme qui forcera dame Julia Antonina à faire ce qu'elle ne veut pas faire n'est pas encore de ce monde !" Dit-il doucement. "Je suis courageux mais pas à ce point!"

Il avait énoncé cela de manière si exquise que je ne pouvais lui rappeler que j'étais née esclave et, jusqu'à mes 18 ans, forcée de faire ce que mon maître voulait que je fasse. Depuis lors, il m'avait libérée et dame Julia Antonina avait remplacé Julia, "la meilleure que j'ai jamais élevée ", et n'avait plus connu d'autres lois que la sienne.

Et je m'en réjouissais chaque minute de ma vie.

Vraiment très adroit pour un homme qui disait ne pas être habile avec les mots.

Je dus sourire.

"Mais peut-être que tu aimerais relever le challenge ..." Ajouta-t-il, tout en faisant tourner entre ses mains consciencieusement le petit panier qu'il portait toujours.

Je rétrécis les yeux.

"De plus tu sembles avoir du talent pour te gagner la loyauté de tes serviteurs ..."

Si j'avais été un chat, j'aurais probablement abaissé mes oreilles comme Rubia l'aurait fait ... Et aussi j'aurais sans doute fouetté l'air de ma queue.

"Je les paie bien." Grondais-je.

Maximus leva les sourcils.

"Aucun argent au monde ne peut acheter la loyauté que je peux constater ici. Dit-il fermement, d'un ton proche de celui du général qu'il était. Ses mots me firent sursauter mais je m'arrangeai cependant pour me rappeler que je n'étais pas une bleue et refusai de plier sous son regard

A la place mes mains osèrent se diriger vers le panier pour tenter de l'agripper. A la vitesse de l'éclair, il le mit hors de ma portée

Je fronçai les sourcils.

Surtout pour dissimuler mon émoi.

"Tes serviteurs t'aiment, Julia. C'est évident pour tous ceux qui ont des yeux. Pourquoi est-ce que cela à l'air de t'embarrasser?"

Un noeud se forma dans ma gorge qui se resserra.

Pourquoi est-ce que moi, Dame Julia Servilia, la beauté mystérieuse, puissante, distante et froide qui maintenait tout le monde, Apollinarius excepté, à distance respectueuse, n'était qu'un livre ouvert pour Maximus?

Pourquoi est-ce que rien de ce qui me concernait n'échappait à son attention et à son regard pénétrant que ce soit les frayeurs de la petite fille que j'avais été ou ceux de la femme que j'étais?

Et pourquoi est-ce que, à chaque fois, je me retrouvais frissonnant intérieurement, déchirée entre mon besoin de dissimuler ma vulnérabilité et mon besoin tout aussi puissant de l'accepter?

Maximus était en train d'attendre pas une réponse directe ma décision concernant un garçon dégingandé et solitaire rêvant à la chance qui non seulement lui changerait la vie mais aussi qui la lui rendrait meilleure.

Cette chance que tant Maximus que Marc Aurèle m'avait donnée il y a six ans.

"C'est bon," soupirais-je. "peut-être que Rome n'est pas en manque de soldats et qu'elle peut épargner Simacus et les Dieux savent que je suis toujours en manque de serviteurs loyaux ... du moins c'est ce qu'Athenodorus me dit une à fois par semaine!"

Maximus m'offrit un de ses sourires qui faisait toujours sursauter mon cœur avant qu'il n'entame une course folle dans ma poitrine.

"Merci." Dit-il doucement, si doucement que ses mots n'étaient guère qu'un murmure.

Puis il baissa la tête et effleura mes lèvres des siennes.

Elles étaient chaudes comme toujours et imprégnées d'un goût de miel, de pomme et de cannelle.

"Merci." Répéta-t-il et les flammes familières jaillirent des profondeurs de ses yeux étonnants. Ma bouche frissonna et s'assécha soudain, je hochai la tête et pris le panier de ses mains qui ne me résistaient plus et ouvrit le chemin vers l'écurie.

Dès que nous eûmes franchi le seuil le visage de Maximus s'éclaira avec ce délicieux mélange de curiosité et d'admiration qui le faisait absurdement paraître beaucoup plus jeune.

Se tournant et se retournant, il observait l'environnement d'un oeil expert, prenant consciencieusement la mesure de l'endroit.

L'écurie était vaste, aérée et bien rangée, les nombreuses stalles s'ouvraient de part et d'autres d'un long couloir.

Un couloir que Sempronius voulait toujours voir propre et nettoyé en permanence par les lads. Je ne peux me rappeler être venue ici et avoir découvert des brins de paille ou des traces de fumier quelles que soient l'heure du jour et les occupations des lads. Inconsciemment, je me demandai si nettoyer le couloir faisait partie des tâches de Simacus. L'enclos paraissait désert mis à part les chevaux qui chiquaient leurs graines. Les voix des lads, travaillant quelque part derrière le bâtiment, nous parvenaient portées par la brise estivale qui pénétrait par les fenêtres ouvertes.

Ainsi que je l'ai déjà dit mon mari n'avait épargné ni ses efforts ni son argent pour bâtir ses écuries. Les stalles étaient en brique et fermées par des panneaux de bois pour empêcher les chevaux de se blesser les uns les autres si, effrayés, ils se mettaient à ruer.

De plus elles étaient deux fois plus vastes que la taille habituelle et chacune avaient une porte en bois si bien que les chevaux pouvaient s'y tenir en liberté plutôt que d'être attachés durant des heures.

Je vis que Maximus notait ce détail et l'approbation se refléter sur son visage. Il venait d'un coin de l'empire où les chevaux étaient élevés en semi liberté alors qu'à Rome la plupart des écuries étaient petites et bondées et les bêtes étaient liées afin de permettre à leurs maîtres d'en loger plusieurs ensembles.

Mon mari avait non seulement des chevaux de classe parmi ses marchandises mais aussi il les aimait avec une passion proche de celle qu'il éprouvait pour ses bateaux. Et quand Marius Servilius aimait quelque chose ou voulait quelque chose, il ne se préoccupait pas des coûts ou de ce que les gens pouvaient penser, si bien qu'écartant les coûts et les conseils il avait bâti ses écuries de manière à ce que ses chevaux puissent s'y mouvoir à l'aise et même se rouler dans la paille.

Quand je me tournai vers Maximus je vis que le respect avait remplacé la curiosité sur son visage. Il avait plus que probablement visité de nombreuses écuries dans son existence mais ne devait pas être habitué à y rencontré un tel luxe.

Dans un flash, je me remémorai les écuries du camp militaire en Mésie où nous nous étions rencontrés. Elles étaient en bois et avec de tels trous dans le toit que lorsqu'il pleuvait l'eau s'y introduisait en petites cascades.

Alors je m'interrogeai aussi sur les écuries de Maximus à Vindobona. Malgré le manque de confort des postes militaires éloignés, je n'arrivais pas à m'imaginer qu'il ait pu vivre dans un camp en désordre avec des écuries minables comme cela avait été le cas pour Cassius.

"C'est magnifique, Julia." Dit-il doucement. "Ils ont tellement de place pour se mouvoir ..."

Mon coeur se gonfla de fierté.

Je n'avais peut-être pas bâti moi-même ces écuries mais j'en avais assumé la responsabilité depuis que mon mari était devenu trop malade que pour prendre soin de ses chevaux lui-même.

"Et tu n'as pas encore vu la meilleure des innovations." Dis-je en indiquant une stalle vide, "regarde le sol : il est plat et non légèrement bombé comme d'habitude. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi on construisait les écuries de cette manière car les chevaux ne peuvent se reposer correctement s'ils ne peuvent s'installer confortablement!"

"J'ai toujours pensé de même. Les écuries de mon beau père avaient des sols plats comme ici ..."

Sa voix se cassa et je le vis cligner des yeux comme si un souvenir inattendu lié à ces autres écuries avait surgi et de son expression je ne pouvais juger s'il était plaisant ou non.

Ainsi le père d'Olivia avait été un éleveur de chevaux...

Avant que d'autres souvenirs indésirés ne viennent le perturber et accroître ma jalousie tout aussi indésirée, je lui pris la main et l'entraînait plus loin.

"Viens..."

Maximus me laissa faire.

Je déposai le panier sur une chaise proche et me mis à la recherche du couteau que Sempronius gardait sur un établi afin de couper des quartiers de pommes fraîches. Ils se séparèrent avec ce crissement typique que font les fruits juteux et leur parfum envahi l'écurie se mêlant à ceux du foin, du grain et des chevaux.

Cela fait, je léchai le jus qui avait coulé sur mes doigts, geste enfantin qui fit sourire Maximus.

Lui souriant à mon tour, je le conduisis le long de l'allée centrale et tandis que nous avançons les chevaux arrêtaient de marcher et passaient leur tête, le cou allongé, reniflant l'odeur des pommes que je portais, à la recherche d'un morceau ou juste d'une caresse.

L'écurie n'était qu'à moitié pleine mais comme je l'avais déjà dit à Maximus elle abritait 20 chevaux, deux ânes et deux mules.

"Il y en a une douzaine ici ou un peu plus." Enonçais-je tandis que nous passions devant les stalles. Les animaux redressaient les oreilles, levaient les têtes de leurs mangeoires et nous regardaient de leurs grands yeux liquides

"Nous les gardons à la ferme avec les boeufs. Si nous en avons besoin pour des tâches spécifiques, on peut les faire revenir ici. Ceux-ci sont dédiés aux tâches légères, comme pour le jardin ou tirer le char quand nous avons besoin de rapporter certaines choses de la cité. Si c'est quelque chose de plus lourd, j'ai des mules et des bœufs au chantier naval et aux entrepôts et je peux toujours les emprunter ..."

Dans les stalles de l'avant, il y avait les deux équipages de quatre chevaux qui tiraient mon attelage quand j'allais à Rome. L'un était composé de vigoureux hongres couleur noisette et l'autre de tout aussi vigoureux hongres couleur sable. Puis nous passâmes devant un groupe d'animaux plus âgé, plus aptes aux travaux lourds mais toujours utilisés pour tracter les chariots des jardiniers ou servir de monte à Apollinarius les rares fois où celui-ci désirait chevaucher. Juste à côté, il y avait d'autres animaux utilisés par mes travailleurs quand des tâches les appelaient à Ostie ou quand ils servaient de courrier, voyageant vers les différents ports d'Italie.

C'étaient des animaux costauds bâtis à la fois pour la vitesse et l'endurance et parmi eux il y avait Argentea (*), la jument grise à l'humeur facile, la mère de Luna. La pouliche avait hérité de la constitution plus frêle de son père, un des chevaux de selle d'un associé de Marius Servilius.

Nous finîmes par arriver à la dernière stalle occupée où étaient gardés les chevaux de plus grande valeur. Fulmen était dans la plus proche, la tête haute et les narines palpitantes tandis qu'il reniflait l'air, agissant vraiment comme le puissant étalon qu'il était.

"Il est très protecteur vis-à-vis de ses dames." Avertis-je tout en lui offrant un morceau de pomme. Fulmen renifla la paume de ma main, mordilla délicatement le fruit avant de balancer la tête fièrement, secouant sa crinière et de frapper d'un sabot le sol

Je ne pus m'empêcher de rire devant une telle démonstration de fierté masculine.

Maximus se rapprocha, empoigna la longe et l'attira à lui pour lui caresser le museau velouté.

Fulmen roula des yeux, son harem oublié à cet instant pour le plaisir de retrouver son cavalier de la veille. Ses narines palpitèrent comme s'il semblait évaluer la possibilité de faire une bonne chevauchée avec un cavalier expérimenté.

Il y eut un doux hennissement dans mon dos suivi d'un bruyant heurt du sol par un sabot.

Riant à nouveau je me retournai et Maximus me suivit.

Sidereum étendait son long cou pour essayer de mordiller ma tunique.

"Et ici tu as un autre fier garçon qui n'aime pas être ignoré." Dis-je en frottant le front du hongre. "Général Maximus, voici Sidereum, mon cheval ..."

Le cheval brun foncé l'étudia, une lueur de curiosité au fond de ses yeux bruns puis balança la tête en signe d'approbation.

Maximus et moi éclatâmes de rire et le hongre rejoignit notre hilarité par un fort hennissement.

"Il est magnifique." Déclara Maximus tout en caressant le cou soyeux de Sidereum.

"Et le plus gentil cheval que j'ai jamais vu." Ajoutais-je tout en tendant alternativement les morceaux de pommes aux deux chevaux. "Il adore être entouré et parfois est aussi joueur qu'un poulain ..."

Les juments étaient dans les dernières stalles. L'une d'elle, Nebula, était grande et blanche comme la neige, sa crinière soyeuse et sa longue queue ondoyaient comme de la mousse quand elle les agitait. Sa descendance avait hérité de sa couleur immaculée et semblait vouloir devenir aussi fort et aussi grand que l'étalon qui l'avait engendré.

Au lieu de cela, Lux était rousse, sa crinière et sa queue avaient des nuances de bronze. Elle était plus petite que Nebula. C'était un petit cheval compact issu d'un croisement africain avec une prédilection pour les longues courses et la vitesse. Sa descendance se tenait derrière elle, une créature sombre aux longues jambes qui avait hérité de la robe de son géniteur.

Mais les différences entre les juments allaient au-delà de leur taille et de leur couleur.

Je dois admettre que ma première réaction face à l'animal roux fut le désappointement car Lux était très timide vis-à-vis des humains, elle se laissait difficilement approcher ou caresser et si on la laissait faire, elle garderait sa progéniture loin de nous autant qu'elle le pourrait.

Au contraire, Nebula était gentille et confiante ainsi qu'elle était en train de nous le démontrer en étirant le cou et en me donnant de petits coups de tête dans l'espoir qu'en retour nous lui offrions des caresses ce que je fis volontiers pendant que Maximus essayait d'apprivoiser l'autre animal.

Il tendit la main, paume ouverte vers le haut, et émit de doux sons avec ses lèvres en alternance avec de gentils mots murmurés d'un ton bas et presque hypnotique.

Lux le dévisagea avec méfiance puis, après quelques hésitations, alla à lui et renifla, avec prudence la paume qu'on lui présentait.

Fronçant les sourcils, j'observai Maximus lever lentement la main et prendre la longe de la jument avant d'abaisser la tête vers son museau et de lui souffler dans les narines.

Mes yeux s'arrondirent quand je vis la jument appuyer sa tête contre sa poitrine pour lui permettre de la caresser ainsi que son cou et même de le laisser la gratter entre les oreilles, geste de confiance que je ne lui avais jamais vu auparavant.

Puis Lux tourna le cou pour regarder sur le côté et hocha la tête deux fois. Il y eut des bruits provenant de la paille et une petite tête apparut derrière elle et deux grands yeux humides et curieux nous fixèrent.

Le poulain fit quelques pas et finit par s'approcher. Ses jambes étaient presque aussi longues que celles de sa mère mais son corps était petit et couvert d'une sorte de duvet, qui appelait les caresses. La petite créature s'arrêta pour regarder sa mère qui lui donna un gentil coup du museau pour l'encourager à aller vers Maximus. Et le poulain obéit, se déplaçant gauchement sur ses longues jambes toujours un peu trop fines, puis il posa la tête sur le rebord de la barrière. Maximus sourit et se pencha pour souffler dans les narines du poulain puis il se redressa et, glissant un bras autour de ma taille, il m'attira près d'eux.

"Viens et fais ce que je viens de faire. C'est ainsi que les chevaux font connaissance entre eux."

Je me penchai alors vers la tête du poulain et soufflai gentiment dans ses narines. Rapidement, le petit me souffla dans l'oreille en réponse. Je ris tout doucement avant de faire la même chose avec sa mère. Puis je me redressai et regardai Maximus, notant la tendre lueur qui illuminait ses yeux pendant qu'il nous contemplait.

Il sentit mon regard et m'adressa son superbe sourire si juvénile, son bras serrant tendrement ma taille. Je lui souris à mon tour et posai la tête sur son épaule, laissant échapper un soupir de contentement avant de fermer les yeux pour mieux profiter de la douceur de ce moment construit autour d'un silence complice, d'une odeur de foin frais, de celles des chevaux et du cuir et des doux sons de mâchement et de froissement, un de ces moments parfaits qu'on aimerait voir durer une éternité...

"Vous faites de la magie sur les chevaux, Général. Et votre magie est des plus forte ..."

La voix qui venait des ombres était profonde et mélodieuse, une voix apaisante que tant les chevaux que moi-même connaissions bien mais cela ne nous empêcha pas de sursauter comme si nous étions des amants illicites pris en flagrante delicto.

Au moment où nous nous retournions, Sempronius apparut dans la lumière, montagne faite homme ce qui ne l'empêchait pas de se déplacer avec une certaine souplesse.

Maximus cligna des yeux quand il prit la mesure du géant se tenant dans le couloir mais son visage ne trahit rien.

Etant grand et fort, il devait probablement trouver déstabilisant de devoir lever la tête pour plonger son regard dans celui d'un autre.

Frôlant les 2 mètres, le maître d'écurie nous dominait largement. Sa peau couleur d'ébène était tendue sur des muscles puissants, ceux d'un homme qui n'aurait jamais tendance à l'embonpoint.

Le visage de Sempronius était aussi indéchiffrable que celui de Maximus. Ses traits étaient énergiques mais élégants ainsi que le sont, en général, ceux des Nubiens. Habillé d'une tunique simple et faite maison et de robustes sandales, les poignets enrobés de cuir noir et ses cheveux noirs crépus coupés court, il avait en lui une distinction et une autorité dignes d'un roi tribal

Soudain, il m'apparut que cela pouvait bien être le cas.

Il aurait très bien pu en être un avant que les romains ne le capturent et ne le vendent comme esclave.

Sempronius ne parlait jamais de sa vie passée mais il ressemblait très fort aux chevaux qu'il aimait tant, ses traits et sa taille étaient les témoins d'un lignage exceptionnel.

"Mon peuple apprend la magie des chevaux des dieux du désert, où avez-vous appris la vôtre?"

Poursuivit-il, complètement oublieux semble-t-il d'être en présence de l'hôte de sa maîtresse.

"La mienne vient d'Espagne." Répondit Maximus simplement.

Sempronius eut un sourire d'approbation, nous offrant une vue magnifique sur ses dents couleur de perle.

"L'Espagne est un pays de bons chevaux, Général. Pas étonnant que votre magie soit si forte."

Maximus approuva puis lui sourit.

Ce fut seulement à ce moment là que je me rendis compte que j'avais retenu mon souffle durant tout cet échange.

J'expirai doucement.

Et ce fut alors que je pris conscience de l'importance pour moi qu'ils s'acceptent l'un l'autre.

"Venez," dit Sempronius en se déplaçant vers l'extrémité du couloir. "La petite reine est très proche de son terme et de plus en plus nerveuse et je l'ai donc placée dans une des stalles spéciales de poulinage avant qu'elle ne devienne trop agitée..."

Le Nubien n'appelait jamais Luna autrement que la petite reine.

"Déjà des signes de travail imminent?" Demanda Maximus tandis que nous approchions d'une des extrémités des écuries.

"Ses mamelles sont dures et pleines de lait et ses mamelons secrètent déjà du liquide." Commenta Sempronius.

"Mange-t-elle normalement?"

"Oui, jusqu'à la nuit dernière. Aujourd'hui, c'est à peine si elle a grignoté son foin et son grain du matin..." Maximus grogna, son esprit déjà focalisé sur la pouliche et sur les symptômes indéniables de la fin de son terme.

Sempronius s'arrêta devant la stalle de poulinage.

Elle était deux fois plus grande que les autres pour permettre à la jument de s'étendre confortablement quand son temps serait là et aux humains qui devaient l'assister de s'y tenir sans encombre.

"La petite reine a bon caractère mais elle est inexpérimentée et nerveuse. Je la maintiendrai pendant que vous l'examinerez."

Maximus acquiesça et Sempronius ouvrit la porte à moitié.

À la vue du ventre de la pouliche mes yeux s'arrondirent.

Suite à mes occupations d'abord à Rome puis à planifier la fuite de Maximus, je n'avais plus vu Luna depuis au moins trois semaines et elle était devenue énorme.

Vraiment monstrueuse.

Ses flancs débordaient lui donnant une apparence gauche qui était très différente de son élégance habituelle. Sa peau couleur gris argent qui lui avait donné son nom était tendue à éclater par son ventre distendu.

J'eus un hoquet de surprise.

"Elle est énorme!" Lâchais-je.

Maximus pouffa.

"Elles deviennent toutes énormes en approchant du terme." Dit-il d'un ton amusé. "Il en va de même avec les femmes ..."

"J'ai déjà vu des juments enceintes avant et sois assuré que je sais très bien comment devient une femme!" Rétorquais-je, trop choquée par l'aspect de Luna que pour percevoir la taquinerie de Maximus.

Quelque chose scintilla dans les profondeurs des yeux de Maximus.

Pas l'éclat métallique qui les faisait étinceler quand il n'était que détermination.

Pas l'éclair dangereux qui y luisait quand il était en colère ni les flammes brûlantes qui les illuminaient dans ses moments de passion.

C'était quelque chose de complètement différent.

Quelque chose que je n'avais jamais vu.

Quelque chose que je n'arrivais pas à identifier.

Quelque chose d'intense et de vaguement troublant ...

Dans la stalle, Sempronius avait déjà empoigné la longe de Luna et attendait Maximus.

"Je l'examine régulièrement et le poulain semble bien positionné, Général..."

Au son de sa voix, Maximus cligna des yeux et ce qui se trouvait au fond de ses yeux s'évanouit avec le doux battement de ses longs cils foncés.

"Nous ferions mieux de ne pas être trop nombreux autour d'elle. S'il te plaît, Julia, reste dehors."

Il y avait une trace de crispation dans sa voix mais ce fut si ténu que je doutai de l'avoir entendue et pensai que c'était mon esprit qui était en train de me jouer des tours.

Je hochai la tête et Maximus entra dans la stalle puis referma la porte derrière lui.

"Cette nuit ou demain." Répéta Maximus en caressant affectueusement le front de la pouliche.

"Cette nuit ou demain." Agréa Sempronius en tapotant gentiment le cou de Luna. "De toute façon ce sera une longue nuit ..."

Maximus acquiesça.

"Les premiers poulains prennent toujours leur temps." Confirma-t-il.

"Et une paire de mains supplémentaires serait la bienvenue." Commenta Sempronius, "Juste au cas où ..."

Maximus jeta un bref coup d'oeil vers moi qui écoutait la conversation depuis l'autre côté de la porte.

"Fais-moi avertir quand cela commencera et je viendrai." Dit-il puis il m'envoya un sourire rassurant.

En dépit de sa présence et de ses paroles rassurantes, le mien fut tremblant.

Nous retournâmes à l'entrée de l'enclos où Sempronius prit un bassin et y versa de l'eau afin que Maximus puisse se laver les avant-bras maculés, durant l'examen, par le fluide doré qui s'était échappé des mamelles de Luna.

"Je viendrai aussi." Déclarais-je en tendant à Maximus une pièce de tissu pour qu'il s'essuie les mains.

Il leva la tête.

"Sempronius et moi sommes capables de prendre soin de Luna, Julia." Argua-t-il. "Tu ne dois pas t'inquiéter. De plus, pouliner est un travail dur et cela prendra probablement toute la nuit ..."

"Donner naissance est toujours un travail difficile." Agréais-je. "Et, en général, cela dure longtemps. Je viendrai."

Maximus tendit la main pour prendre la serviette improvisée, des ruisselets d'eau dégoulinant le long de sa peau bronzée et tombant sur le sol. En faisant cela, il riva ses yeux dans les miens et je le vis à nouveau. Ce que je n'étais pas parvenue à identifier scintillait à nouveau dans les profondeurs de ses yeux couleur de mer.

Avant que je puisse réagir, Sempronius parla.

"Domina, le général a raison. Vous ne devez pas vous inquiéter ou vous fatiguer inutilement. Nous prendrons soin de la pouliche ..."

Je me tournai vers le maître d'écurie.

"Merci, Sempronius. Je sais que toi et le général prendrez parfaitement soin de Luna et de son bébé mais elle est à moi et je veux être avec elle quand son heure viendra ..."

Sempronius jeta un rapide regard à Maximus.

Le signe de tête de ce dernier fut si infime que je le manquai presque.

Sempronius se tourna vers moi et s'inclina respectueusement.

Choisissant de m'en amuser plutôt que de m'en offenser, je ne pus que sourire de l'effet évident que Maximus faisait sur mon personnel.

Habitué que j'étais à régenter la villa du vivant même de Marius Servilius et habituée à la présence douce et sage d'Apollinarius, j'avais oublié l'effet que fait un homme de commandement sur une équipe bien entraînée.

"Donc c'est décidé." Dis-je d'un ton satisfait. "Maintenant, Sempronius, peux-tu faire seller Fulmen et Sidereum. Le général et moi allons à la ferme ..."

(*) Argentea: en latin, "de la couleur de l'argent"

D'autres voies de vengeance – 180 AD

J'emmenai Maximus à la ferme par le long chemin qui traverse les bois. Il y avait un chemin plus court et plus rapide pour s'y rendre mais cela signifiait passer par la plage et j'avais d'autres plans en tête pour notre retour, à la fin de l'après-midi et ceux-ci l'incluaient.

La route sous les pins était étroite et épaissie par des décennies d'épines de pin tombées et piétinées tant par les sabots des chevaux que par les pas des humains. Les grands arbres qui la bordaient, la maintenaient dans une ombre bienfaisante par ces fortes chaleurs. Les rayons ardents du soleil, filtrés par les épines, s'irisaient de chatoyantes couleurs vertes et le vent qui faisait onduler la cime des arbres tout en sifflant doucement, créaient une sensation féérique.

Nous chevauchions en silence car le chemin était trop étroit pour que deux chevaux s'y avancent côte à côte et, donc, j'ouvrais le chemin. Nous avançons d'une bonne foulée quand les branches basses nous le permettaient car Sidereum et Fulmen avaient très envie de galoper et avaient commencé à renâcler et battre des sabots avec impatience à peine avaient-ils quitté leur stalle pour être sellés.

La ferme n'était pas un de ces endroits issus de l'imagination de riches sénateurs aux penchants prétendument bucoliques ou entichés d'idéaux républicains qui en construisaient ici et là pour leur propre satisfaction.

Ce n'était pas non plus une villa rurale mais une ferme romaine solide, traditionnelle.

Quand je l'avais achetée, elle n'était qu'une propriété de taille moyenne laissée à l'abandon mais le sol en était riche. La maison principale et les granges étaient en briques maintenues par du bon mortier si bien qu'il fallut peu d'argent et d'effort pour lui rendre rapidement un aspect présentable.

Et quand Athenodorus eut réussi à convaincre – par l'intermédiaire d'un de ses nombreux amis grecs qui vivent en Italie – un homme expérimenté de quitter sa petite propriété située dans les monts sabins pour devenir mon contremaître, elle devint vite florissante.

Le nom de l'homme était Calistus. C'était un individu barbu, de taille moyenne, qui ressemblait plus au traditionnel professeur grec qu'à un fermier mais j'avais vite appris qu'il ne fallait pas se fier à son

apparence. Il avait choisi et loué les manoeuvres avec l'expertise et l'autorité d'un homme habitué à ne pas demander aux autres ce qu'il n'aurait pas fait lui-même.

Calistus avait amené avec lui une femme et trois jeunes enfants et le couple continuait à accroître lentement mais sûrement leur famille, les grossesses et la maternité n'ayant jamais empêché Crispina de superviser personnellement les nombreuses tâches que requièrent une ferme comme la préparation des conserves et des sauces qu'elle envoyait à la villa à intervalles réguliers ou le tissu en laine de mouton qui était utilisé pour confectionner les vêtements d'hiver de ceux qui travaillaient à la ferme

Ce fut Crispina qui nous accueillit sur les marches de la maison principale, les cheveux soigneusement enroulés en chignon et habillée d'une tunique dont le tissu avait été tissé à la main, simple mais immaculée. Son plus jeune enfant était assis sur une de ses hanches et une petite fille guère plus âgée que 3 ans s'agrippait d'une main à sa jupe tout en suçant férocement le pouce de l'autre. L'enfant avait des cheveux noirs bouclés et regardaient les chevaux et nous – les cavaliers - les yeux écarquillés tandis que nous mettions pied à terre. Les chiens se mirent à aboyer et quand nous nous avançâmes vers elle, elle se cacha derrière sa mère.

Averti de notre visite par Athenodorus, Calistus était déjà en chemin vers la maison et arriva avant que nous eussions fini de saluer sa femme.

Sa présence calma instamment la gent canine qui, décidant qu'il faisait décidément trop chaud pour s'exciter davantage, alla en partie reprendre sa place sous l'ombre d'un arbre proche tandis que les autres entreprenaient de nous suivre en agitant la queue et en tirant une langue rose et humide en une vivante démonstration d'enthousiasme canin.

Si Calistus savait qui était Maximus ou s'il fut surpris de le rencontrer, il ne le montra pas. Au contraire, il sembla heureux de pouvoir faire visiter la ferme.

Il nous offrit un salut de tête respectueux et se hâta de nous conduire vers la grange proche où il commença à nous expliquer ses dernières réalisations dans son style habituel, direct et un peu rude. Et il ne fallut qu'un simple commentaire de Maximus pour lui faire lever les sourcils hauts sur le front.

Le contremaître le regarda comme s'il prenait sa mesure puis me regarda puis reporta son attention sur Maximus en nous offrant un bref sourire de dents fortes même si jaunes et inégales.

Malgré ma propre ignorance, il était évident que celui qu'on lui avait présenté comme le "Général Maximus" n'avait rien d'un idiot pompeux juste débarqué de Rome mais quelqu'un qui savait ce qu'était une ferme et comment la faire marcher.

A partir de là tout se déroula sans anicroches et, rapidement, nous visitâmes les cochons, les vaches, les chèvres, les moutons, les bœufs, les mules et les chevaux comme si Calistus était un gradé romain faisant fièrement parader ses troupes pour son commandant en visite.

Puis ce fut le tour des poulets, des canards, des oies et quand tous les animaux furent inspectés, Calistus nous conduisit à l'atelier de fumaison, aux entrepôts et aux granges où fourrage, grains et légumes secs étaient stockés tout en discutant vivement avec Maximus de l'opportunité de construire une cave supplémentaire pour conserver des oignons, des carottes, de l'ail, des haricots et autres légumes frais aussi longtemps que possible durant la saison froide.

L'inspection de la ferme dura au-delà de midi et les deux hommes avaient échangés de nombreux commentaires sur des sujets très variés allant des sortes de paniers où entreposer au mieux les légumes à l'avantage de tresser les feuilles des aulx et des oignons en passant par le dosage parfait en sel pour préparer une saumure qui adoucirait les olives et les rendrait mangeable plus rapidement tout en permettant de les conserver plus longtemps, par la meilleure manière d'empêcher le fromage frais de moisir et comment convertir la nourriture altérée en quelque chose de comestible pour les porcs.

Dans leur enthousiasme, Maximus et Calistus avaient complètement oublié ma présence. Ils étaient tombés d'accord sur un certain nombre de sujet, avaient des avis divergents sur d'autres et éclataient de rire régulièrement.

Souriant de leur entente, je marchais derrière eux me faisant aussi discrète que possible; même si acheter la ferme avait été mon idée et avait prouvé en être une bonne, j'y venais peu souvent. Calistus faisait du bon travail et le but final de la ferme était de fournir en nourriture ceux qui vivaient sur mes terres et à apporter les aliments nécessaires aux cuisines de la villa.

L'argent venait des bateaux et des transports et c'est là-dessus que je focalisais mon énergie. Entre l'administration de la flotte et la gestion de la propriété, j'avais du travail en suffisance même avec l'aide d'Apollinarius.

Quand nous arrivâmes à la maison, Crispina nous reçut dans la véranda avec un bassin plein d'eau pour nous laver les mains et des rafraîchissements pour calmer notre soif. Puis, après que Maximus et Calistus se furent salués et que le contremaître soit retourné à ses tâches, suivi de ses chiens, elle suggéra que nous nous asseyions pour manger quelque chose.

"Merci, Crispina," dis-je en lui tendant ma coupe vide. "Mais je préférerais que tu nous emballes quelque chose que nous puissions emporter car il y a un endroit que je voudrais encore montrer au Général. Mets aussi du vin et une couverture, s'il te plaît."

La femme se dépêcha de m'obéir avec une serviabilité et un manque de remarques et de suggestions qui me firent regretter que Nicia ne soit pas aussi accommodante.

Tôt ce matin, quand j'avais brièvement parlé avec elle avant de partir pour les écuries, ma servante avait été désappointée que je ne la laisse pas organiser un gigantesque repas à la ferme.

"Il ne s'agit pas d'un banquet de fête," indiquais-je quand Nicia fut forcée de se taire pour reprendre son souffle "il ne s'agit que d'une vie simple et rustique ..."

"C'est bien le problème," rétorqua Nicia. "Tout à la ferme est si ... rustique!"

Elle s'arrangea pour prononcer ce mot de manière à ce que j'ai la sensation qu'il pue autant que la brouette de fumier que transportait Simacus.

"Je ne peux aller là-bas et que tout ..."

Me mordant la lèvre inférieure pour éviter de faire un commentaire désobligeant sur le snobisme grec, j'attendis sa prochaine pose pour lui donner les consignes concernant notre retour à la maison, probablement dans la soirée.

Les yeux de Nicia s'élargirent puis se mirent à briller d'un intérêt non déguisé. Je savais que cela allait l'appâter!

Avant qu'elle ne puisse réaliser ce que j'avais fait, j'étais partie la laissant faire ce qu'elle adorait faire : comploter pour le bien-être de sa maîtresse.

Crispina nous apporta une couverture pour chevaux convenablement nettoyée, une petite amphore pleine de vin maison et deux paquets soigneusement emballés dans deux pièces de tissus propres.

Après l'avoir remerciée, je pris Sidereum par la bride et le guidai vers le sentier poussiéreux qui partait de derrière la ferme et menait à un bosquet non loin.

Maximus me suivit en silence mais je n'avais pas besoin de le lui demander pour savoir à quel point la visite de la ferme et de ses annexes avait été plaisante pour lui. Le confort et le luxe de ma villa l'avait impressionné de prime abord et même s'il s'était habitué à ce que ce soit mon environnement habituel et avait appris jusqu'à un certain point à y prendre plaisir, il était évident que c'était dans cet environnement rural qu'il se sentait chez lui.

Cela me fit un peu mal, bien sûr, car je voulais lui faire partager ce qui était à moi et lui donner ce qui lui avait manqué et qu'il méritait après la vie rude qu'il avait menée aux frontières et après l'horreur qu'il avait vécue ces derniers mois. Pourtant il y avait quelque chose d'étrangement consolant à l'animation de sa conversation avec le contremaître sur les champs et les animaux nouveaux-nés.

Il avait été tiraillé toute sa vie entre la ferme et l'armée, entre donner la vie et donner la mort.

Il avait aimé passionnément les deux et s'était dévoué entièrement aux deux ... à sa manière. Et pour finir tout lui avait été enlevé sauf la terre qui ne l'avait pas trahi comme le fils de l'empereur et son légat l'avait fait.

Le gargouillement du ruisseau nous parvint avant que nous n'atteignions la clairière où sinuait son cours cristallin.

Il était étroit, si étroit à certains endroits que les enfants adoraient sauter d'un bord à l'autre. Il était aussi peu profond. Son lit était constitué de pierres plates et douces et ses berges étaient d'une herbe à la superbe couleur émeraude.

Des clochettes bleues et jaunes ajoutaient de-ci de-là des touches de couleurs et dégageaient un parfum discret mais embaumé. Un petit poisson aux écailles argentées glissait dans l'onde. Flairant la proximité de l'eau fraîche, Fulmen et Sidereum hennirent et agitèrent leurs têtes quand nous nous engageâmes, à nouveau, sous le couvert des arbres.

"C'est donc lui," dit Maximus avec un sourire joyeux. "Ce ruisseau où les enfants des serviteurs viennent pêcher ..."

"Oui c'est lui. Et si tu décides de changer d'avis et de t'y mettre, j'ai toujours du fil et des hameçons dans ma sacoche ..."

Maximus releva un sourcil.

"Tu pêches?" Demanda-t-il.

Je pouffai.

"Les Dieux m'en préservent! Je suis une citadine mais chevaucher dans la campagne m'a appris à toujours transporter avec moi des fils, des aiguilles et bien d'autres choses dans une sacoche accrochée à ma selle juste au cas où ..."

J'indiquai les chevaux du menton.

"Nous ferions mieux de leurs retirer leur selle afin qu'ils puissent se désaltérer et pâturer à l'aise pendant que nous mangeons.

Ce fut Maximus qui s'occupa de Fulmen et de Sidereum pendant que j'étendais la couverture et ouvrais les paquets, en une sorte de routine déjà bien rodée depuis quelques jours que ce soit dans mon salon, sur ma terrasse, sur le pont du Poséidon ou comme, maintenant, sous les arbres près d'un cours d'eau. Une fois déballés, les paquets révélèrent des olives vertes et noires, du fromage, du pain fraîchement cuit et du saucisson de porc, fumé et aromatisé de noix et d'épices.

Il n'y avait ni miel ni biscuit aux pins à la ferme mais Crispina nous avait emballé des libum (**) qui promettaient d'être aussi succulents.

"Qu'il y ait des poisons ou non, il est vrai que ce ruisseau ajoute de la valeur à tes terres, vu la proximité de la mer." Dit-il en s'asseyant sur la couverture à côté de moi et en prenant le pain que je lui offrais.

"A la vérité il n'y a pas qu'un seul ruisseau dans la propriété." Commentais-je en lui tendant la petite amphore. "Je crains que Crispina n'ait oublié les coupes. Nous allons être obligés de boire directement au goulot ..."

Maximus hocha la tête et porta l'amphore à ses lèvres puis il rejeta la tête en arrière et avala une gorgée de vin. Les muscles puissants de son cou bronzé se contractèrent plaisamment. A cette vue, inconsciemment, je me passai la langue sur les lèvres.

"Il y a deux autres ruisseaux." Expliquais-je en reprenant l'amphore. "L'un est proche d'ici, plus large et plus profond et sert pour irriguer les champs et abreuver les animaux, l'autre se situe à l'arrière de la villa."

"Où s'écoulent-ils? Demanda Maximus tout en mordant de bon cœur dans un morceau de fromage.

"Eh bien, tous les fleuves mènent au Tibre ..." Commençais-je avant de me rappeler qu'il n'était jamais venu à Rome auparavant et ne devait donc rien connaître à la topographie des lieux. "Nous en sommes très proches (**). C'est au port d'Ostie que le Tibre se jette dans la mer ..."

"Je sais ..."

Une ombre rapide voila le regard de Maximus. Un battement de cils la fit disparaître.

Je me mordis la lèvre.

Bien sûr qu'il le savait.

Proximo avait dû amener ses gladiateurs par la mer pour arriver à temps pour les jeux.

Afin de cacher mon embarras après ce commentaire inopportun, je mordillai une tranche de saucisson mais abandonnai après deux ou trois coups de dents car mon estomac semblait ne pas vouloir en supporter le goût.

Je me rappelai le commentaire d'Apollinarius qui disait que les regrets étaient nocifs à la digestion.

Mes doigts jouèrent un moment avec la nourriture avant de l'abandonner.

"Plus d'appétit?" Demanda Maximus entre deux bouchées.

"Non, c'est juste un peu trop relevé ..." Expliquais-je. C'était vrai. Crispina avait un tour de main magnifique quand il s'agissait d'épicer les saucissons.

Maximus sourit et enfourna une autre tranche.

Je léchai mes lèvres.

Le voir engloutir son repas était vraiment quelque chose d'incroyablement excitant.

"Citadine," plaisanta-t-il. "Il faut un estomac de paysan pour apprécier pleinement un bon saucisson de campagne ..."

J'éclatai de rire.

Assis sur un tapis décoloré, en train de boire du vin directement au goulot d'une amphore, et prenant plaisir à un repas rustique fait de fromage, d'olives, de saucisson et de vin, un ruisseau gargouillant juste à côté et des chevaux renflant doucement tout en mangeant une herbe grasse, Maximus paraissait non seulement plus jeune et plus détendu mais aussi heureux et en paix.

Abandonnant l'amphore sur le sol après une nouvelle gorgée, il pencha la tête et me regarda avec sérieux.

"C'est ce que je suis, Julia," dit-il. "Un fermier rustique et un soldat plus rustique encore ..."

Il y avait une forme de hésitation dans le ton de sa voix, la même que celle qu'il avait manifestée la première fois qu'il avait partagé mon repas dans mon luxueux appartement.

"C'est pourquoi je t'aime ..." Soufflais-je.

Maximus m'offrit un petit sourire en coin.

"Euh, c'est une des nombreuses raisons pour lesquelles je t'aime ..." Poursuivis-je. "Le fait que tu sois tendre, attentionné, brave et féroce et loyal à ceux que tu aimes compte aussi." Dis-je puis je me dépêchai de couvrir ma gaffe. "Et bien sûr, ta beauté est aussi d'un poids non négligeable ..."

Son sourire se teinta d'un léger embarras. De la même manière que mentionner l'affection de mes serviteurs à mon égard me gênait, chaque commentaire sur son évidente beauté le mettait mal à l'aise.

Détournant ses yeux bleus verts, Maximus joua un moment avec un brin d'herbe avant de plonger ses doigts dans le sol noir. Il empoigna une motte de terre humide qu'il émietta lentement entre ses doigts avant de la laisser retomber.

"Les hommes ne devraient jamais abandonner la terre, Julia." Déclara-t-il d'un ton rauque. "Travailler celle-ci est ce qui te permet de rester fidèle à toi-même. Ce qui te rappelle tes devoirs et ... te donne la force de les accomplir ..."

Il y eut un moment de silence avant qu'il n'ajoute comme s'il se parlait à lui-même.

"Ces hommes à Rome devraient abandonner leurs chamailleries et leurs complots et retourner à la terre ... c'est là que se trouvent la vérité et le pouvoir. Pas dans la guerre, pas dans les conquêtes, pas dans les bains de sang ..."

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire."

Il y eut, cette fois, un très long silence.

Les chevaux sommeillaient à l'ombre des arbres.

Les oiseaux paraissaient étrangement silencieux.

Même la brise sembla s'être estompée pour laisser la place à un silence qui, à sa manière était étourdissant.

Puis, brusquement, Maximus rejeta les dernières parcelles de terre et se tourna vers moi.

Et je le vis arriver ...

Le moment précis où il se décida.

D'abord, son regard devint lointain, ce qui, comme je l'avais déjà appris signifiait qu'il était perdu dans des pensées profondes et personnelles. Puis quand sa décision fut prise, il cligna des yeux comme un homme qui vient de se réveiller. Ses prunelles étincelantes s'assombrirent et se durcirent et n'en ressemblèrent que davantage aux bijoux auxquelles je les comparais.

Avec une fascination horrifiée, je le vis redresser légèrement les épaules, sa bouche perdit toute douceur et sa mâchoire se contracta fermement. Comme un oiseau hypnotisé qui voit la mort s'approcher lentement sous la forme d'un serpent, je vis Maximus se préparer à faire voler en éclats à la fois la paix et le bonheur.

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire."

"Julia, nous devons parler ..."

"Non..."

La voix de Maximus était basse et ferme et sans la moindre trace de bienveillance.

La mienne par contre résonnait on ne peut plus étranglée.

"Julia, tu sais que nous devons le faire."

"Non..."

"Il n'y a rien à gagner en nous voilant la face ..."

"NON!"

Il cligna des yeux en percevant l'angoisse et la détresse qui perçaient dans ce cri qu'avait laissé échappé ma gorge rauque.

Etonnés les oiseaux, dans l'arbre proche, prirent leur envol dans un battement désordonné d'ailes et de piailllements indignés.

Je le vis soupirer plus que ne l'entendis.

Je n'aurais pas remarqué ses lèvres légèrement entrouvertes si je n'avais pas contemplé son visage si intensément.

"Julia, quand je serai ... parti ... je veux que tu quittes l'Italie."

"Maximus..."

Il me fit taire d'un geste avant de m'enserrer le haut des bras. Ses doigts et ses paumes calleuses râpèrent légèrement ma peau. Inconsciemment, je notai que, comme toujours, la chaleur de ses mains se mit à rayonner sur ma peau que je découvris soudain glacée.

Je frissonnai.

"Julia, je veux que tu partes ..." poursuivit-il, "Va-t-en. Ne perds pas une minute, embarque sur un de tes bateaux et va-t-en. Rends-toi à une de tes villas, à Melita par exemple ou mieux encore va plus loin."

"Maximus..."

Il me secoua légèrement, l'étincelle dans ses yeux bleu vert se transforma en éclat métallique. Il n'était plus que froideur et détermination, un général prêt pour la bataille.

"As-tu des amis quelque part en Orient?"

"J'ai une amie à Alexandrie..." Dis-je avant de m'arrêter, son ton de voix et son attitude de commandement, exigeant une obéissance immédiate et sans appel.

"Bien, va lui rendre visite et restes-y jusqu'à ..."

Recouvrant en partie mes esprits, je luttai contre sa poigne.

Bien sûr en vain.

"Maximus, de quoi parles-tu?"

Ce fut seulement quand l'écho de mon cri couvrit le gargouillement du ruisseau proche que je me rendis compte que j'étais en trais de crier.

Les doigts de Maximus s'incrustèrent douloureusement dans ma chair et le silence s'installa entre nous.

Un silence long, un silence lourd.

Nos regards étaient rivés l'un à l'autre, le mien défiant et implorant, le sien ne laissant transparaître qu'une détermination de fer qui me perça le cœur et l'âme.

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire."

Pourtant je refusai de capituler.

Après ce qui sembla une éternité, Maximus poussa un profond soupir et relâcha son étreinte pourtant il ne me laissa pas aller.

"Quand je retournerai à Rome," dit-il d'une voix basse, "les choses peuvent prendre un tour risqué. De toute manière, cela ne sera pas facile et plus que probablement dangereux. Très dangereux. Je veux que tu sois en sécurité. Je veux que tu sois hors d'Italie."

"Maximus, s'il te plaît!"

Un éclair fulgurant étincela au fond de ses prunelles aigue marine. Ses mains réétreignirent mes bras et il me secoua au point que mes dents s'entrechoquèrent.

"Ecoute-moi!" Explosa-t-il, la fureur transparissant à la fois dans sa voix et dans les flammes qui, maintenant, habitaient son regard. Maintenant, il n'était plus froideur et détermination mais il flambait littéralement de rage.

Il y eut un autre long silence puis Maximus soupira et abandonnant sa prise, caressa de ses pouces ma peau meurtrie dans un geste à la fois d'excuse et de réconfort.

"Tu sais ce qui va se passer quand Proximo me ramènera à Rome... je retournerai dans l'arène, je combattrai à nouveau et je tuerai Commode à moins qu'il ne me tue avant."

Il se tut mais comme je ne disais rien, poursuivit.

"Mais si je m'arrange pour survivre assez longtemps, j'aurai et sa vie et ... ma vengeance."

Percevant toute la haine dans sa voix, je ne pus m'empêcher de frissonner.

Machinalement, Maximus frotta mes bras comme pour me réchauffer.

"Commode aussi le sait. Il sait que si l'occasion se présente, je la saisirai et il sait aussi qu'alors il est perdu ..."

Le silence qui tomba sur nous une fois de plus n'était pas ce silence doux et plaisant que j'avais appris à apprécier.

Ce n'était pas ce silence que nous avions partagé, couchés dans les bras l'un de l'autre.

C'était un silence lourd de menaces et d'inquiétudes tel celui qui précède une terrible tempête.

Même le bois et le cours d'eau semblaient respecter ce silence, comme dans l'attente de l'éclair qui déchirerait les cieux et du tonnerre qui assourdirait la terre.

Et de la tempête qui était sur le point de se déchaîner.

En dépit des éclairs et du tonnerre, en dépit des hurlements du vent, du fracas des vagues et des pluies diluviennes, il y avait quelque chose de bizarrement réconfortant dans les tempêtes car elles apportent, avec leur fureur, une promesse de renaissance tant pour la nature que pour les hommes.

Mais la tempête qui s'annonçait ne promettait que destruction, désespoir et mort.

Une tempête où les hurlements des trompes et les roulements de tambours, signalant la réouverture des jeux, remplaceraient le tonnerre et l'éclat de l'acier rencontrant l'acier sous le soleil remplacerait l'éclair ...

"Il se prétend guerrier et homme d'épée mais il ne fait que jouer au petit soldat avec ses prétoriens ... il n'est pas de taille avec moi ..."

Les paroles de Maximus me tirèrent de mes sombres pensées.

La rage qui avait fait flamboyer son regard était remplacée maintenant par une détermination sans faille. Et ce n'en était que plus effrayant.

"Commode sait que si je survis assez longtemps, il est perdu ... donc il saisira toutes les opportunités pour me tuer."

Un goût de cendre envahit soudain ma bouche.

Oh oui une tempête était à nos portes et aucune chance de renaissance ne l'accompagnerait.

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire."

"Une embûche sur le trajet du retour, un malheureux accident au Ludus Magnus (****)... un combat truqué ... je ne crois pas qu'il oserait quelque chose de trop évident... L'Espagnol est vraiment trop populaire ..."

Il y eut de la dérision dans la manière dont il prononça le surnom que Proximo lui avait donné.

"Je compte sur cela mais Commode est très versatile ... il l'a toujours été... depuis son plus jeune âge."

J'ouvris la bouche mais aucun son ne sortit

Et Maximus continua.

"Il déteste perdre ..." dit-il. "Et il n'a que trop souvent perdu face à moi ..."

Mes sourcils se haussèrent d'un coup ... pourtant l'idée qu'un homme, n'importe quel homme y compris l'empereur, perde face à Maximus n'était pas difficile à croire. Et leurs chemins s'étaient croisés plus d'une fois durant les quelques 20 ans que Maximus avait passé à l'armée, 20 années qui avaient vu éclore une relation filiale avec le père de Commode et une relation amoureuse avec sa soeur. Et durant toutes ces années, Lucilla l'avait aimé et, finalement, Marc Aurèle avait décidé d'en faire son héritier ...

"Quand je retournerai à Rome, j'aurai besoin de toute ma force, de toutes mes compétences et de toutes mes ressources pour rester en vie suffisamment longtemps pour rencontrer Commode ..."

Etant incapable de ne plus entendre la voix de Maximus, je fermai les yeux comme si l'obscurité résultante m'aiderait à éloigner la vérité horrible qu'il était en train d'évoquer.

"C'est ma seule chance, Julia. Je ne veux pas devoir me soucier de ta sécurité ... je ne peux me permettre de me soucier de ta sécurité!"

J'eus l'impression qu'il venait de me frapper, j'ouvris brutalement les yeux et essayai de me libérer de son emprise mais il ne me laissa pas faire.

"Vous n'avez pas besoin de vous soucier de moi, Général!" Rétorquais-je d'une voix rauque. "Je suis parfaitement capable de prendre soin de moi. Vous devriez le savoir!"

Maximus cligna des yeux au rappel de la fois où je l'avais devancé, tuant Cassius avant qu'il ne puisse m'en empêcher. Alors il me regarda un moment avant de m'offrir un petit sourire triste.

"Julia, tu ne connais pas Commode. Personne dans l'empire ne sera en sécurité tant qu'il sera sur le trône ..."

Il avait probablement raison mais je refusai d'y accorder de l'attention.

De plus, Rome est sans doute une bonne part du monde mais n'est pas le monde entier. N'importe qui faisant du commerce le sait. Il y a d'autres terres le long de ses frontières où la volonté, la voix et la loi de l'empereur ne signifient rien.

"Ou il me tue ou je le tue ... dans les deux cas les conséquences seront mauvaises ..."

Mes yeux plongèrent dans les siens et l'intensité métallique qui les hantait au début de cet échange, s'y trouvait à nouveau. Dans sa voix même, je la percevais.

"S'il m'a avant que je puisse le tuer, Commode se sentira invincible et deviendra totalement incontrôlable. Tôt ou tard, on en finira avec lui mais, d'ici là, il créera de grands dommages à Rome et de gros ennuis à de nombreuses personnes ..."

Il s'arrêta, cligna des yeux puis avala péniblement sa salive, les muscles puissants de sa gorge se contractèrent sous sa peau bronzée et, en dépit de la tension régnant entre nous pour l'instant, je dus me retenir de ne pas la caresser du bout des doigts avant de les poser là où je pouvais voir la pulsation de son coeur soulever la peau.

"Si je le tue," continua-t-il, "le chaos s'ensuivra. Il n'y a pas d'adulte mâle dans la famille impériale à placer sur le trône. Il y aura une lutte de pouvoir ... il faudra du temps pour que la paix revienne ..."

La guerre civile.

La guerre civile ...encore une fois.

Bien sûr, il avait raison.

Seule une guerre civile résulterait du meurtre de l'empereur, d'autant plus que celui-ci résulterait non d'un complot politique bien organisé mais du paiement d'une dette de sang.

Que ce soit sous la forme d'une république ou d'un empire, Rome a une longue tradition de guerres civiles, de générations décimées par les querelles sanglantes de politiciens ambitieux qui se comportaient uniquement – tout en refusant de l'admettre - en chefs de clans ou seigneurs de la guerre ennemis

Marius et Sylla.

César et Pompée.

Octave et Marc Antoine.

Galba, Otto et Vitellius s'empoignant, l'un l'autre, après le suicide de Néron et entraînant la population dans des luttes sanglantes.

Vespasien installé en Orient, contrôlant le marché du grain et serrant ainsi Rome à la gorge jusqu'à ce que le génie politique de son fils aîné, Titus, lui apporte le support et l'acceptation qui le ramenèrent à Rome comme empereur et sauveur du pays. Vespasien avait ramené l'ordre et l'autorité et quand il mourut 10 ans plus tard, son fils aîné suivit ses traces. Mais, en dépit de sa jeunesse, il ne restait que 3 ans à vivre à Titus et, à sa mort, son jeune frère, Domitien, lui succéda, faisant renaître des horreurs que Rome pensait avoir enterrées pour toujours avec Néron.

Personne n'était à l'abri de sa cruauté versatile et les historiens s'interrogèrent longtemps pour savoir comment un homme fort et moral comme Vespasien pouvait avoir engendré un pareil monstre ... il avait été assassiné, bien sûr et même si aucune guerre civile ne s'en était suivie, l'insécurité qui en avait résulté avait provoqué bien des morts et fait couler bien du sang.

Le sénat choisit Nerva comme nouvel empereur et ordonna que les noms et titres de Domitien fussent effacés des monuments publics et des livres d'histoire comme il l'avait déjà fait pour Néron.

Nerva avait ramené la paix et l'ordre et ses successeurs avaient suivi la voie.

Trajan, son fils adoptif.

Hadrien, adopté par Trajan.

Antonin le Pieux, adopté par Hadrien et qui avait adopté, à son tour, Marc Aurèle et Lucius Verus.

Il y eut des complots et des trahisons qui auraient pu faire revivre les horreurs de jadis mais cette série d'hommes, forts et capables, pu les éviter.

Et un de ces derniers complots avaient été trop loin, Maximus et moi l'avions arrêté ainsi que les hommes qui se cachaient derrière.

Maintenant, Marc Aurèle était mort et la boucle était en train de se boucler.

Un autre monstre issu des entrailles d'un homme bon se trouvait sur le trône aux dépens de la vie de son père et de l'honneur d'un homme fort et moral.

Et l'empire était devenu son terrain de jeu.

19 ans de paix étaient sur le point de voler en éclats sanglants, emportant avec eux des vies, des espoirs et des rêves, ne laissant derrière eux qu'un chemin de morts et de désespoir.

"Cela ne doit pas nécessairement se passer ainsi ..." Murmurais-je, du moins le pensais-je car ma voix fut si basse que c'est à peine si je m'entendis parler.

Toujours préoccupé, Maximus, n'y prêta pas attention.

"Dans tous les cas, ce sera difficile ... et je ne serai pas ici pour prendre soin de toi ..."

Soudain, je remarquai que nous étions à genoux, l'un face à l'autre, les mains de Maximus reposaient sur mes épaules et les miennes, amorphes, sur mes cuisses. Et je ne parvins pas à me rappeler comment ni quand nous nous étions mis ainsi.

"C'est pourquoi, tu dois partir, Julia. Je veux que tu aies quitté l'Italie avant que les événements ne soient plus sous contrôle. Je veux que tu sois en sécurité ..."

J'ouvris la bouche mais n'eus pas le temps de prononcer une parole car Maximus me fit taire en pressant légèrement un doigt sur mes lèvres.

"Tu sais ce que je pense de ton plan pour me faire échapper ..."

Au rappel de cet entretien que nous avons eu la nuit de son arrivée, je me tendis. Sentant mon changement d'état d'esprit, Maximus me sourit gentiment et se mit à caresser mes cheveux doucement.

"Ne te méprends pas, Julia," dit-il doucement, la tendresse remplaçant la dureté dans sa voix. "Je ne regrette pas d'être ici ... d'être avec toi. Quoiqu'il advienne, je ne regretterai jamais ces jours passés ici ..."

Tout en parlant, ces yeux perdirent cet éclat de gemmes pour se transformer en deux eaux couleur marine et je me perdis dans la contemplation de ces eaux sans fond, des eaux dans lesquelles je n'avais jamais craint de me noyer car elles promettaient la sécurité et non la mort.

Mais les paroles suivantes de Maximus me ramenèrent au moment présent, froid, brutal, réel. "Mais c'est dangereux. Peut-être que pour l'instant, avec la peste qui règne, Commode est-il trop préoccupé que pour y faire attention mais, tôt ou tard, il apprendra que j'ai quitté la cité ..."

"Cela ne doit pas nécessairement se passer ainsi ..." Murmurais-je, à nouveau, et, à nouveau, ma propre voix me parut irréallement faible.

"Il peut aisément remonter ma trace jusque chez toi ... je veux que tu sois en sécurité, Julia. Quitte l'Italie. Va à Melita ou mieux, va visiter ton amie ... va à Alexandrie. Va où tu veux mais quand je serai parti, Julia, quitte l'Italie."

Le noeud dans ma gorge s'intensifia.

Incapable de parler, je ne pus que dire non de la tête.

"S'il te plaît, Julia. Quitte l'Italie..."

La voix de Maximus baissa, l'urgence et le souci la transformant en un murmure rauque. "Quoiqu'il arrive, je ne peux te protéger ..."

Sa voix mourut.

Et je retrouvai la mienne.

"Cela ne doit pas nécessairement se passer ..."

"Julia..."

Gentiment, Maximus écarta quelques mèches de mon visage avant de me caresser la joue.

Sous sa paume chaude et calleuse, ma peau était comme adoucie pourtant elle restait froide et dure. Froide et dure comme ... du marbre.

"Cela ne doit pas nécessairement se passer ..." Répétais-je avec entêtement.

"Julia, nous en avons déjà parlé ..."

"Maximus..."

"Julia, tu sais que je ne peux partir ..."

Mon poing partit instinctivement et le heurta à la poitrine. Il la heurta avec un bruit assourdi, vaguement écoeurant.

Maximus sursauta de surprise et peut-être aussi de douleur.

Le coup avait été plus fort que je n'en avais eu l'intention.

Si fort qu'une douleur sourde se propagea de mon poing fermé le long de mon bras jusqu'à l'épaule.

Mais peu importe, il avait atteint son but.

Maintenant, j'avais son attention, il ne cherchait plus à me convaincre ou à m'apaiser.

"Cela ne doit pas nécessairement se passer ainsi !" Hurlais-je, "et cela n'a rien à voir avec un départ!"

Maximus parut un peu perdu.

"Cela ne doit pas nécessairement se passer ainsi et cela n'a rien à voir avec moi non plus ..." Précisais-je d'une voix rauque que je reconnus à peine.

Une voix si rauque que c'en était un sanglot.

"Julia..."

Il essaya de me prendre dans ses bras mais je le repoussai.

"Cela n'a rien à voir avec moi ... ça n'a jamais été le cas!"

Maximus fronça les sourcils et me jeta un regard circonspect.

Je l'avais déjà vu me regarder ainsi par le passé.

En Mésie, quand j'avais tué Cassius et que son cadavre gisait sur le sol entre nous.

"Je t'aime, Maximus," poursuivis-je sans prendre garde à la réserve dans ses yeux."

Je t'aime depuis la première fois que je t'ai vu. Je n'ai jamais aimé d'autre homme et n'en aimerai jamais d'autre. Il n'y a rien au monde que je veux plus qu'être avec toi. RIEN!"

Tout en parlant, je l'avais agrippé par les biceps et essayai de le secouer ... en vain. De frustration, je le frappai à nouveau.

Il aurait pu aisément éviter le coup ou arrêter mon bras car même si la fureur me donnait une certaine force et une certaine rapidité, je n'étais pas de taille contre lui.

Mais il me laissa faire, encaissa le coup, encaissa ma rage tout comme il avait accepté mes élans de tendresse et d'amour. Homme assez que pour accepter la peine qui va avec l'amour.

"Je me moque de l'argent, des richesses, de tout! Je quitterais tout à l'instant, si tu venais avec moi ... je te suivrais à pieds nus dans n'importe quel coin de l'empire et même au-delà et je me déclarerais heureuse puisque je serais à tes côtés ..."

Des flammes surgirent des profondeurs des yeux de Maximus et, pour une fois, je me forçai à ne pas essayer d'en deviner l'origine.

Il y avait quelque chose de plus urgent à faire que de s'interroger sur ce qu'il ressentait pour moi.

"Tu m'as donné tes raisons de ne pas t'enfuir et je les respecte ... je ne suis sans doute pas d'accord avec elles mais je les respecte. Les Dieux savent que je devrai vivre avec leurs conséquences ..."

Il ouvrit la bouche mais je ne le laissai pas parler. Comme lui tantôt, je pressai mes doigts sur ses lèvres chaudes

"Cela n'a rien à voir avec moi, Maximus," Insistais-je, " mais cela ne doit pas nécessairement se passer ainsi ..."

Maximus repoussa mes doigts et je le laissai faire.

"Julia, de quoi parles-tu donc?"

"Tu peux avoir ta vengeance ... mais pas nécessairement de cette manière ... tu n'as pas besoin de donner ta vie pour avoir celle de Commode ... il ne doit pas nécessairement avoir une lutte pour le pouvoir ou une guerre civile ou le chaos ..."

Il fronça les sourcils, interrogateur, et je m'emparai de ses mains.

"Maximus, Tu es le vrai empereur de Rome. Pourquoi ne pas le proclamer?"

"Julia..."

"Ecoute-moi! N'était-ce pas ce que voulait Marc Aurèle? N'a-t-il pas fait de toi son unique héritier?"

L'empereur ne voudrait-il pas que tu rejettes son fils et sauves Rome de ses mains?"

Maximus secoua la tête mais pas en dénégation, c'était plutôt un geste de confusion.

Je le poussai davantage, me détestant pour la peine que j'étais en train de lui infliger. Mais je me devais de le faire. De faire tout mon possible pour détourner Maximus de la voie qu'il avait choisie et qui ne ferait que le mener à la mort.

"Tu dis que tu ne le veux pas mais pourrais-tu refuser à un homme mourant son dernier vœux ..."

La flèche atteignit son but.

Maximus fléchit comme si je l'avais frappé.

Il parut abattu.

Que la cause de son abatement soit la découverte de ma propre rudesse ou le rappel du poids de ses propres fardeaux, cela n'avait pas d'importance.

Une seule chose comptait.

Le sauver.

Même au prix de le perdre non pour la mort mais pour Rome.

"Maximus, Commode a des ennemis. Et chaque jour en voit naître davantage ... pourquoi ne pas proclamer son crime et revendiquer tes droits? Pourquoi ne pas le déclarer ennemi public ainsi que l'ont déjà été des empereurs précédents qui ont été exécutés?"

Je le pressais, incrustant mes ongles dans la paume de sa main dans ma passion à vouloir le convaincre.

"Fais-le toi-même si tu le veux! Jette son corps sur l'escalier aux Gémonies (*****) comme traître car traître il l'est! Un traître et un parricide! Laisse la foule jeter son cadavre dans le Tibre et laisse effacer sa mémoire de l'histoire de Rome! Tu peux avoir ta vengeance, Maximus, mais tu ne dois pas nécessairement y laisser la vie! Aie une autre vengeance, meilleure, plus grande. Que le dernier souvenir de Commode soit toi assis sur son trône! Prends-lui tout comme il t'a tout pris!"

Maximus frissonna avant de fermer les yeux. Ses grandes mains chaudes se mirent à serrer les miennes si forts, que j'eus l'impression qu'il allait me broyer les doigts.

Sans prendre garde à la douleur, je les portai à ma poitrine.

"Accorde à un mourant son dernier souhait ..." Murmurais-je. "Réclame ton droit! Rends

Rome à elle-même! Et venge-toi en même temps. Après ... après tu feras ce que tu voudras ... laisser le pouvoir au sénat ... t'asseoir sur le trône ... retourner en Espagne ... tu feras ce que tu voudras ..."

Et je savais que je faisais abstraction de moi dans cet avenir.

Si Maximus proclamait ses droits, il n'avait plus qu'un seul chemin à suivre. Et ce chemin l'éloignerait de moi pour toujours car il conduisait au trône.

Une femme peut perdre un homme à cause d'une autre femme et pourtant garder l'espoir de le reconquérir.

Mais perdre un homme pour Roma Dea ... c'est le perdre pour toujours et de nombreuses femmes peuvent en témoigner, de Cléopâtre qui perdit Marc Antoine, à cause de sa vengeance, à l'affranchie Antonia Caenis qui perdit Vespasien à cause du cursus honorum de ce dernier (*****).

"Un homme doit faire ce qu'il a à faire ... même si ce n'est pas exactement ce qu'il souhaite faire ..."

Maximus lui-même l'avait dit mais il ne se doutait probablement pas des nombreuses interprétations que l'on pouvait en tirer!

Dans ce cas-ci, cela signifie non seulement prendre le trône et toutes les responsabilités – redoutables - qui vont avec et qui ont abattu tant d'hommes et qui ont entraîné la trahison et le meurtre de maints autres mais aussi renforcer sa position et assurer la remise du pouvoir au sénat et cela alors qu'il n'avait aucune carrière politique à revendiquer ni alliés dans l'Urbs.

Alors pour réaliser cela, il n'y avait qu'une solution : épouser la femme dont le sang 'impérial' et l'influence politique lui accorderait les deux ... Lucilla

Pourtant, le perdre pour Roma Dea et le donner à Lucilla était préférable à le perdre à tout jamais ...

Une femme doit faire ce qu'elle a à faire ... même si ce n'est pas ce qu'elle veut faire.

(*) L'idéal d'une vie rustique date de la république et fut célébré par de nombreux poètes dont Virgile. L'empire grandissant en taille et en puissance, l'ambition des hommes qui le gouvernèrent grandit également et les soldats héroïques et généreux sans ambitions politiques des premiers temps firent place à des hommes corrompus qui complotèrent, trahirent et assassinèrent pour atteindre leurs buts. A la fin du règne de Marc Aurèle, il semblait évident que l'empire avait atteint son apogée et qu'il entamait son long déclin.

En réaction, la société romaine se mit à éprouver un regret intense et mélancolique de ces hommes braves et généreux et des vertus régissant ces jours anciens.

Marc Aurèle, lui-même, - qui fut aussi l'un des plus importants philosophes de son temps – en célébra les idéaux dans ses extraordinaires « Méditations », série d'écrits privés, rédigés en grec et publiés après sa mort.

De nombreuses façons, Maximus incarne les vertus de ces républicains, ces braves soldats fermiers qui prennent les armes pour défendre leur patrie et retournent à leurs champs une fois la guerre finie.

(**) Libum: un gâteau romain fait de farine, d'œufs, de ricotta et de miel.

(***) Durant les siècles qui s'écoulèrent depuis le règne de Marc Aurèle, la côte italienne a bien changé de morphologie. Les ruines superbes d'Ostie ne sont plus le long de la mer mais bien à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, suite à des glissements de terrain et des tremblements de terre qui repoussèrent la plage. La porta Marina ne donne plus accès au rivage mais à une route moderne. Les restes des ports de Claude et de Trajan furent découverts dans les années 60 lors de la construction de l'aéroport Leonardo Da Vinci – un endroit appelé de nos jours Fiumicino – et où, par hasard, on trouva les restes de 4 navires marchands romains enfouis dans la boue. Le cours du Tibre est différent et coulent plus loin des ruines qu'alors. "Fiumicino" signifie en italien "petite rivière" dont l'origine provient sans doute de la présence d'un ruisseau qui y coulait, là où la villa de Julia est située.

(****) Ludus Magnus Gladiatori: nom latin pour l'école des gladiateurs. Les combattants venant de province y étaient logés durant les jeux. On peut en voir les ruines à la Via Labicana, derrière le Colisée et au dessus des vestiges de la domus aurea et de ses jardins.

(*****) Escalier des gémonies: il s'agit d'un escalier situé sur les pentes du Capitole où les corps de ceux qui étaient condamnés pour trahison étaient exposés à la dérision du peuple avant d'être porté jusqu'au Tibre.

(*****) Cursus Honorum: la course aux honneurs ou étapes successives et formelles de la carrière politique des hommes des classes sénatoriale et équestre. C'était un système très structuré qui imposait une série de devoirs et de contraintes à ceux qui voulaient faire une carrière politique.

Une de ses contraintes était que les sénateurs ne pouvaient épouser des affranchies. Une autre était qu'ils devaient être mariés pour être élus.

Antonia Caenis, une affranchie impériale de très grande éducation fut la maîtresse de Vespasien durant la jeunesse de ce dernier mais il fut obligé de l'abandonner et d'épouser une femme de sa classe : Flavia Domitilla. L'histoire se termine bien néanmoins : bien des années plus tard quand il fut un prestigieux ancien consul et que sa femme fut décédée, il s'établit avec Antonia Caenis et vécut avec elle ouvertement jusqu'à sa mort, refusant de se remarier même après être devenu empereur.